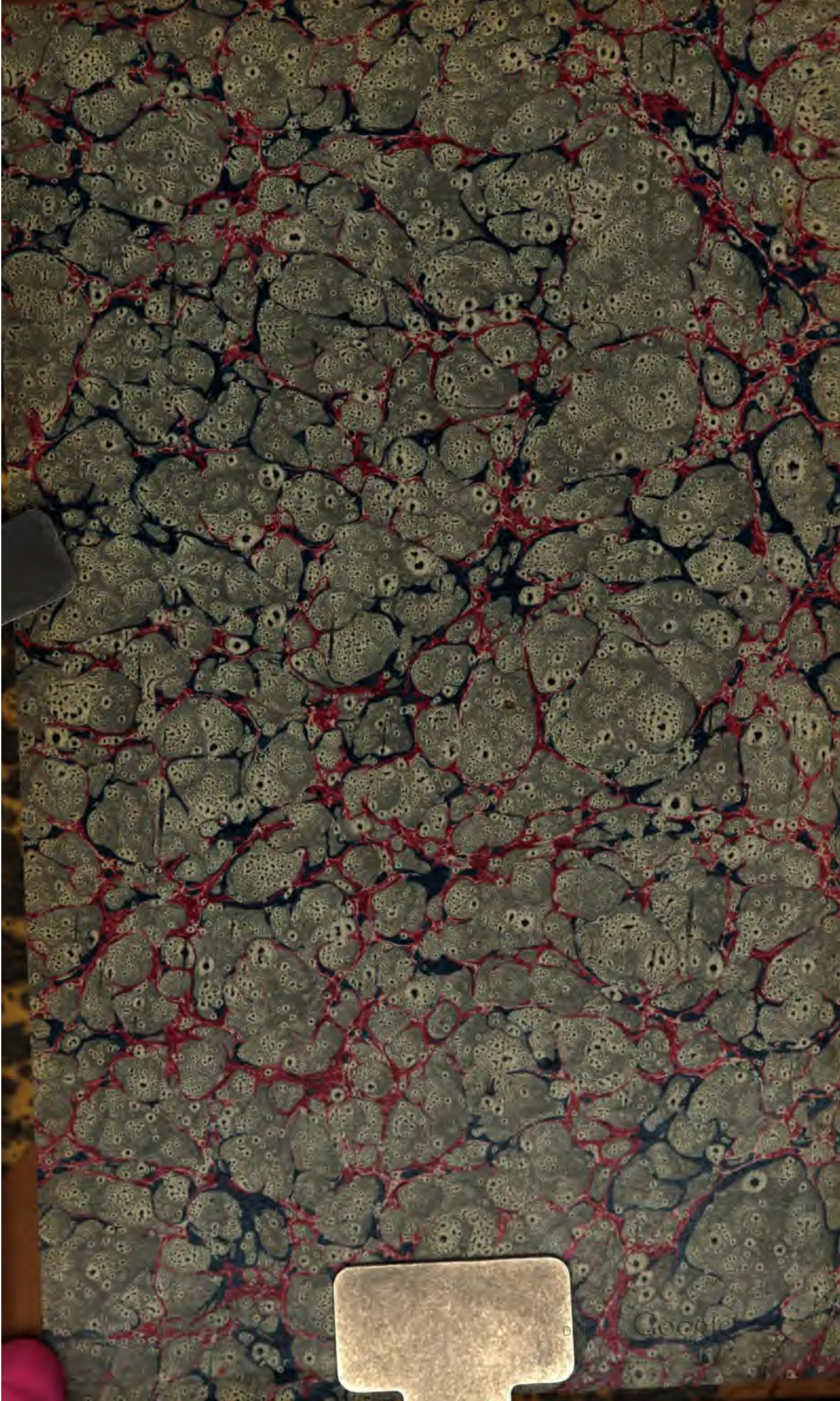
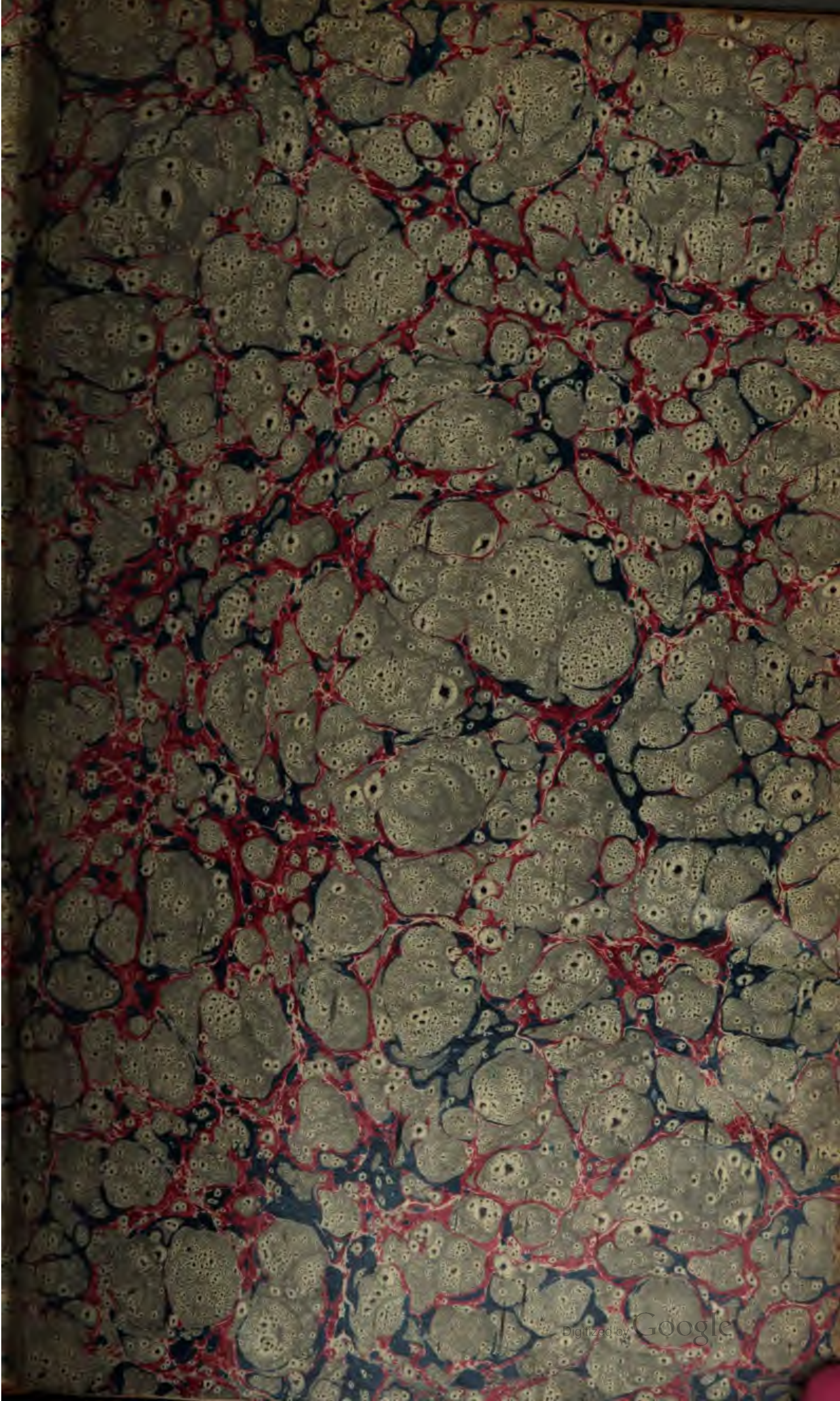












NOUVELLE

BIOGRAPHIE GÉNÉRALE

DEPUIS

LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'A NOS JOURS.

TOME VINGT-TROISIÈME.

—

Haag. — Hennequin.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie, RUE JACOB, 56.

NOUVELLE

BIOGRAPHIE GÉNÉRALE

DEPUIS

LES TEMPS LES PLUS RECULÉS
JUSQU'A NOS JOURS,

AVEC LES RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES
ET L'INDICATION DES SOURCES A CONSULTER;

PUBLIÉE PAR

MM. FIRMIN DIDOT FRÈRES,

SOUS LA DIRECTION

DE M. LE Dr HOEFER.

Tome Vingt-Troisième.

PARIS,

FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie, ÉDITEURS,
IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT DE FRANCE,
RUE JACOB, 56.

M DCCC LVIII.



NOUVELLE
BIOGRAPHIE
GÉNÉRALE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A NOS JOURS.

H

*HAAG (*Eugène* et *Émile*), littérateurs français, nés à Montbéliard, le premier le 11 février 1808, le second le 8 novembre 1810, d'une ancienne famille comtale, alliée à celle des Cuvier, commencèrent leur éducation dans leur ville natale, et l'achevèrent à Strasbourg, où l'aîné prit ses grades en théologie. Les deux frères allèrent ensuite en Allemagne, où ils s'occupèrent d'enseignement. A leur retour en France, ils résolurent d'élever un monument à leurs coreligionnaires français, et pendant qu'ils préparaient les matériaux de ce grand travail, ils s'occupaient de traductions pour la société anglaise de la propagation des connaissances chrétiennes. Le livre de MM. Haag a pour titre : *La France protestante, ou vies des protestants français qui se sont fait un nom dans l'histoire depuis les premiers temps de la réformation jusqu'à la reconnaissance du principe de la liberté des cultes par l'Assemblée nationale, ouvrage précédé d'une notice historique sur le protestantisme en France, suivi de pièces justificatives et rédigé sur des documents en grande partie inédits ;* Paris, 1847 et ann. suiv., 10 vol. in-8° : sept ont paru. Pour cet ouvrage les auteurs ont remonté aux sources ; ils ont fouillé les bibliothèques, revu les éditions, compulsé les manuscrits, les archives administratives de la France et de l'étranger, et, ne s'arrêtant devant aucune considération de personnes, ils ont recherché avant tout la vérité ; la partie bibliographique est surtout très-soignée et aussi complète qu'il est possible. M. Eugène Haag a publié en outre un *Cours complet de Langue Française ;* Leipzig, 1834-1836, 5 vol. in-8° ; — une *Vie de Calvin*, à l'usage des écoles protestantes ; Paris, 1840, in-18 ; — et une *Vie de Luther ;* Valence, 1839, in-18. Il a traduit de l'allemand : *Vues classiques de la Suisse*, par H. Zschokke, 1836-1837, in-8° ; et de l'anglais : un traité de Milton *Sur la Trinité*, Paris, 1842, in-12. M. Émile Haag a traduit de l'anglais : *Aperçu de la Réformation en Angleterre*, par J.-J. Blunt ; Paris, 1840, in-12 ; — *Mise en jugement des témoins de la Résurrection de Jésus*, par Th. Sherlock ; Paris, 1840, in-12 ; — *Vie de l'archevêque Cranmer*, par Ch. Webb Lebas ; Paris, 1843, 2 vol. in-12. On lui doit aussi un recueil de *Satires et poésies diverses ;* Paris, 1844, in-16 : recueil sans prétention, que l'auteur appelle avec raison ses *Juvenilia*. En 1853, M. Eugène Haag a été un des fondateurs de la Société de l'Histoire du Protestantisme français, qui l'a nommé son secrétaire.

L. LOUVET.

Documents particuliers.

*HAAGENSEN (*Richard*), écrivain danois, né en 1721, mort à Copenhague, en 1771, avec le titre de conseiller d'État. Il fut planteur à l'île de Sainte-Croix (Antilles), dont il a donné une description : *Beskrivelse over Sainte-Croix ;* Copenhague, 1755, in-4°. E. B.

Nyerup et Kraft, *Litt.-Lex.*

HAAGER-ALENSTEIG (Maison DE), ancienne famille originaire d'Autriche, dont les principaux membres sont :

HAAGER (*Sigmund*), mort en 1521. Il acheta en 1499 la moitié de la ville d'Alensteig, dans le cercle de Manhartsberg (archiduché d'Autriche). Depuis cette époque toute la famille des Haager a ajouté à son nom celui d'Alensteig. Sigmund Haager, qui avait eu deux femmes, Dorothea de Hohenwart et Elsbeth de Potenbrunn, laissa vingt-quatre enfants, dont dix-sept fils. Un d'eux, *Veit Haager von Alensteig*, seigneur de Pezenkirchen, Altenlembach, Festenwamsen et Lichtenfels, joua un certain rôle à la cour de Ferdinand Ier. Un autre, *Georges Haager*, exerça à Graaz les fonctions de commandeur des chevaliers de l'ordre Teutonique.

HAAGER-ALENSTEIG (*Sigmund*), arrière-petit-fils du précédent, mort en 1617. Il entra de fort bonne heure dans la carrière militaire, servit successivement sous les ordres des comtes de Hardegg et de Schwartzbourg; du prince d'Orange, et combattit avec ces généraux en Italie; en Hongrie et en Hollande. Il parcourut ensuite l'Angleterre, la France, l'Italie, l'Allemagne, le nord de l'Europe et la Pologne, et publia, de retour en son pays, des relations de voyages. Peu de temps après il reprit sa vie aventureuse, devint chef d'un escadron de cuirassiers, et mena à ses frais soixante hommes à la guerre contre les Turcs. Il assista aussi, sous le commandement d'Adolphe de Schwarzenberg, à la prise de la forteresse de Raab, et obtint, en récompense des services qu'il rendit à l'empereur, les grades de capitaine général de la haute Hongrie et de commandant de Kaschau. Chaleureux partisan des nouvelles doctrines religieuses, il se signala en 1608 parmi les membres de la fédération protestante de Horn, et siégea l'année suivante comme député du cercle du haut Enns dans l'assemblée religieuse dite *Corpus Evangelicorum*. Il fut trois fois marié, et laissa vingt-et-un enfants. En 1590, il avait vendu sa propriété de la ville d'Alensteig, en se réservant seulement quelques droits féodaux.

HAAGER-ALENSTEIG (*Sébastian-Günther* VON), seigneur DE WETZDORF, fils du précédent, occupait à l'avénement de l'empereur Ferdinand II la place de commandant de la ville de Vienne. Dévoué, à l'exemple de son père, aux intérêts de l'Église protestante, il refusa énergiquement de reconnaître l'abdication de l'archiduc Albrecht et de prêter serment à Ferdinand II. Il se lia avec Matthieu-Henri, comte de Thurn, chef des Bohêmes revoltés; mais son parti fut vaincu et Haager décapité. L'empereur confisqua toutes ses terres et capitaux. Son fils, *Hans-Seyfried*, abjura la religion protestante, et embrassa les doctrines de l'Église catholique, abandonnées par ses ancêtres. L'empereur Léopold Ier le créa baron le 12 janvier 1671.

Un de ses descendants, *Otto-Siegmund* HAAGER-ALENSTEIG, dernier burgrave de Vienne, mourut en 1812, à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans. Il avait combattu sous les ordres du prince Eugène, et était parvenu, en 1758, au grade de feld-maréchal-lieutenant. Durant les dernières années de sa vie, il occupa la place de grand-maître de la maison de l'archiduc Reinier.

HAAGER-ALENSTEIG (*François*, baron DE) fils du précédent, né vers 1765, mort à Isra, près de Venise, le 31 juillet 1816. Nommé en 1786 commissaire au département de la guerre, il devint, en 1795, après avoir parcouru les grades intermédiaires, capitaine de cercle (*Kreishauptmann*). En 1803 il entra comme conseiller aulique au ministère de la police; en 1808 il devint vice-président de ce département, et en 1813 président du ministère de la police et du bureau de la censure littéraire. Son souverain lui donna à différentes reprises des preuves de son estime et de son affection, et le décora entre autres, en 1816, de la grande-croix de l'ordre de Léopold. Haager mourut peu de temps après, laissant la réputation d'un administrateur habile et intègre. Il eut le courage d'adoucir un peu les rigueurs de la censure autrichienne et de rendre quelque liberté à la littérature et à la presse périodique. R. LINDAU.

Zeitgenossen, 1re série, n° VII, p. 108-124. — Wurmbrand, *Collect. hist. gen.* — Spener, *Historia Insignium.* — Raupach, *Evangel. OEsterreich.* — Wissgrill, *Schauplatz des landsæssigen niederæsterr. Adels von Herrn und Ritterstand.*

HAANSBERGEN (*Jean* VAN), peintre hollandais, né à Utrecht, le 2 janvier 1642, mort à La Haye, le 10 janvier 1705. Il fut un des meilleurs élèves de l'habile Poëlemburg, et sut si bien saisir la manière de son maître que les meilleurs connaisseurs confondent souvent leurs œuvres. Mais le soin qu'exigeaient de pareilles productions lui prenait trop de temps pour qu'il pût faire beaucoup et s'enrichir. En 1669, il vint s'établir à La Haye, où il peignit le portrait, genre plus lucratif. « Ses portraits de femmes, dit Houbraken, n'étaient que des lis et des roses. » Ses premiers ouvrages ont le mérite de ceux de Poëlemburg, la même finesse de couleur, et révèlent autant d'intelligence. Il peignit souvent, comme son maître, des Nymphes nues, et ornait ses fonds de paysages agréables. Il se montrait surtout ingénieux dans la fable et l'allégorie; mais il a laissé trop peu de tableaux du temps de sa pauvreté et beaucoup trop de ceux qui ont contribué à sa fortune. Ses meilleures productions sont restées en Hollande; aussi est-il peu connu dans le reste de l'Europe. On admirait à La Haye, galerie van Slingelandt, *Une Baigneuse*, et à Rotterdam, galerie Bisschop, *Une Dame à sa toilette* et *Un Enfant dans les bras de sa nourrice*.

A. DE LACAZE.

Jacob Campo Weyerman, *De Schilderkons der Nederlanders*, t. II, p. 6. — Descamps, *La Vie des Peintres hollandais*, etc., t. II, p. 266.

HAAS (*Johann-Sebastian*), sténographe suisse, né à Berne, en 1641, mort en janvier 1697. Il passa la principale partie de sa vie auprès du landgrave de Hesse-Cassel, qui le chargea successivement des fonctions de secrétaire du cabinet, de maître des pages (1670), de bibliothécaire (1673), de conservateur des archives de la cour (1686), et qui l'envoya en 1689 comme secrétaire d'ambassade au congrès de Nimègue. On a de Haas un ouvrage fort curieux et fort rare, écrit en français et intitulé : *Stéganographie* (et non *Sténographie*, comme le disent quelques biographes) *nouvelle, où cet art, fort imparfait jusque icy, a été mis dans une plus grande perfection*; Cassel, 1693, in-4°. Pour conserver la clef de l'écriture stéganographique inventée par lui, Haas avait laissé dans

son ouvrage des blancs qu'il remplissait à la plume. R. L.

Strieder, *Hessisch. Gelehrtengesch.* — Adelung, Suppl. à Jöcher.

HAAS (*Johann-Matthias*), géographe allemand, né à Augsbourg, le 14 janvier 1684, mort à Wittenberg, le 24 septembre 1742. Élève de son père Joh.-Matth. Haas, mort en 1702, qui avait acquis dans son temps une excellente réputation comme mathématicien et géographe, il termina ses études aux universités de Helmstædt et de Leipzig, devint en 1716 agrégé à l'université de cette dernière ville, et passa de là en 1720 à Wittemberg, où il enseigna jusqu'à sa mort les sciences mathématiques et géographiques.

Haas a été un savant fort distingué, dont les travaux ont exercé une influence marquante sur le progrès des études géographiques. On a de lui : *Doliorum Dimensiones, sive Pithometria*; Wittemberg, 1728; — *Tabula Hungariæ, ampliori significatu ex recentissimis pariter et antiquissimis relationibus et monumentis concinnata*; Nuremberg, 1744; — *Tabula imperii Russici et Tartariæ universæ*, ibid., 1746, que l'on peut considérer comme une des premières cartes utiles de l'empire russe; — *Sciagraphia methodi projiciendi Sphæras et delineandi mappas*; ibid., 1746; — *Descriptio geographica et historica Regni Davidici et Salomonæi, cum delineatione Syriæ et Ægypti*; Nuremberg, 2e édit., 1754; — *Phosphorus Historiarum, seu prodromus theatri summorum imperiorum, hoc est Historiæ politicæ universalis potioris et principalis*, etc.; Leipzig, 1742, in-fol.; excellent ouvrage, auquel Haas consacra de longues années d'études, et dans lequel il se proposa de donner des notions exactes sur les grandes révolutions que les empires ont subies dans la suite des siècles; — *Historiæ universalis politicæ Idea plane nova ac legitima, tractationem summorum imperiorum exhibens in I sciagraphia dicendorum, II tabulis chronologicis, III tabularum geographicarum sectionibus binis, in lectionum academicarum usum proposita*; Nuremberg, 1743, in-4°, avec 48 cartes géographiques, 16 tableaux chronologiques et 24 feuilles de texte. A l'époque de son apparition, cet ouvrage éclipsa tous les autres au point de vue de l'utilité pour l'enseignement de l'histoire politique universelle. Après la mort de Haas, on publia d'après ses travaux un grand Atlas historique, *Historischer Atlas*, Nuremberg, 1750, in-folio, divisé en 6 parties : 1° *Haasii Hist. universal. polit. Idea*, etc.; 2° *Chronologie des Monarchies*, en 9 tableaux; 3° *Les grands Empires*, en 9 cartes géographiques; 4° *L'Empire Germanique*, sous Charlemagne, Othon Ier, Conrad II, Frédéric II, Frédéric III, Charles Quint, Charles VI, en 7 cartes géog.; 5° *Geographie biblique à l'époque de David et Salomon*, en 6 cartes géogr.; 6° *Les grandes Villes comparées entre elles*, en 8 cartes. Dr L.

Hausleutner, *Schwæb. Archiv.*, vol. II, p. 145. — Hirsching, *Handbuch*, vol. II, p. 225-232.

HAAS (*Charles-François-Hubert*), historien allemand, né à Cassel, le 12 août 1722, mort le 29 octobre 1789. Il fut nommé, en 1754, professeur d'histoire à l'université de Marbourg, dont la bibliothèque fut confiée à son administration en 1778. Ses principaux ouvrages sont : *Lebensbeschreibung des D. H. Horchen* (Biographie du docteur H. Horchen); Cassel, 1760, in-8°; — *Opuscula historica*; Marbourg, 1770, in-4°; — *Anmerkungen über die hessische Geschichte vom Landgraf Heinrich I bis auf das Jahr* 1434 (Remarques sur l'histoire de Hesse à partir du landgrave Henri Ier jusqu'à l'an 1434); Francfort, 1771, in-8°; — *Versuch einer hessischen Kirchengeschichte, bis gegen Aufang des 16ten Jahrhunderts* (Essai d'une histoire ecclésiastique de la Hesse, jusqu'au commencement du seizième siècle); Marbourg, 1782, in-8°; — *Vermischte Beiträge zur Geschichte und Literatur* (Mélanges d'Histoire et de Littérature); Marbourg, 1784, in-8°. E. G.

Strieder, *Hess. Gelehrt. Geschichte*, t. V, p. 192. — J.-M. Curtius, *Memoria Haasii*; Marbourg, 1789, in-4°. — Ersch et Gruber, *Allg. Encyclopädie*.

HAAS (*Guillaume*), mécanicien, graveur et fondeur en caractères suisse, né à Bâle, le 23 août 1741, mort le 8 juin 1800, à l'abbaye de Saint-Urbain (canton de Lucerne). En 1764, il apporta des améliorations importantes dans la fonderie de son père, qui devint célèbre dans toute l'Allemagne. Il eut le premier l'idée de se servir pour l'impression des cartes géographiques de caractères mobiles, dont il rendit compte dans l'écrit intitulé : *Beschreibung und Abriss einer neuen Buchdrucker presse erfunden in Basel* 1772 *und zum Nutzen der Buchdruckerkunst herausgegeben* (Description d'une nouvelle presse d'imprimerie découverte à Bâle en 1772); Bâle, 1790. En 1789 Haas confia la direction de son établissement à son fils pour consacrer au service de sa patrie les connaissances qu'il avait acquises comme ingénieur militaire, et se distingua lors de la révolution qui éclata en Suisse; il fut nommé membre du grand conseil et inspecteur général de l'artillerie. Il fit sous les ordres de Masséna la campagne de la Suisse orientale (1799), et fonda dans la même année l'école d'artillerie de Saint-Urbain, qu'il dirigea jusqu'à sa mort. R. L.

Lutz, *Nekrol. denkwürdiger Schweizer aus dem 18ten Jahrh.*; Aarau, 1812, p. 194. — *Intelligenzblatt zur Allg. Liter. Zeitg.*, 1800, p. 1050 sqq. — Ersch et Gruber, *Allg. Encyclop.*

HAAS (*Jean-Godefroi*), philologue allemand, né en 1737, à Griesebach, près Zschoppau, mort le 17 avril 1815, à Schneeberg (Saxe). Il exerça pendant plusieurs années les fonctions de recteur du collége de Schneeberg, et publia un grand nombre d'ouvrages à l'usage des écoles, tels que : *Dictionnaire Grec*, *Dictionnaire Français*,

Dictionnaire Latin, Grammaire Grecque, Grammaire Latine, etc. On estimait surtout son recueil de thèmes grecs : *Griechische Species*, Leipzig, 1801 ; 3e édit., 1811 ; et son *Dictionnaire Latin-Allemand et Allemand-Latin*, Leipzig, 1804 ; 2e édit., Altenbourg, 1808.

R. L.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclopædie*. — Meusel. *Gel. Deutschland*.

⁎ **HAASE** (*Henri-Dieudonné-Frédéric-Chrétien*), philologue allemand, né le 4 janvier 1808, à Magdebourg (Prusse). Il fit ses premières études au collége de sa ville natale, et fréquenta, de 1827 à 1831, les universités de Halle, Greifswald et Berlin. De 1831 jusqu'en 1835 il occupa successivement les places de professeur à Berlin, Charlottenbourg et Schulpforte ; mais en 1835 il fut suspendu de ses fonctions, et condamné à six ans d'emprisonnement pour avoir participé aux sociétés secrètes de l'Allemagne (*Burschen schaften*). Il obtint sa grâce après avoir été détenu pendant un an, et entreprit alors un voyage, durant lequel il fit aux bibliothèques de Paris, de Strasbourg, de Heidelberg et de Berne des recherches approfondies sur les écrivains militaires grecs et romains. En 1848 il fit partie de l'Assemblée nationale de Berlin, dans laquelle il vota avec le parti modéré libéral, et en 1851 il fut nommé directeur du séminaire philologique à Breslau. Ses principaux travaux sont : l'édition du *De Republica Lacedæmoniorum* de Xénophon ; Berlin, 1833 ; — *Vergangenheit und Zukunft der Philologie* (Passé et Avenir de la Philologie) ; Berlin, 1835 ; — l'édition de *Thucydide*, accompagnée d'une traduction latine, qui fait partie de la bibliothèque grecque publiée par A.-F. Didot ; Paris, 1840 ; — *De militarium Scriptorum Græcorum et Latinorum omnium editione instituenda Narratio* ; Berlin, 1847 ; — l'édition de la *Historia Romana* de Velleius Paterculus ; Leipzig, 1851 ; — l'édition des *Œuvres* de *Sénèque* ; Leipzig, 1852, vol. 1-3. M. Haase callobora en outre à plusieurs recueils et revues littéraires ; on remarque dans la grande *Encyclopédie* d'Ersch et Gruber ses articles *Philologie* et *Phrygie*.

R. L.

Conv.-Lex. — Gersdorf, *Repertorium*.

HABACUC, l'un des petits prophètes, vivait vers 750 avant J.-C. Selon les uns, ou vers 600 selon les autres. Imagination vive et créatrice, diction brillante, figures hardies et qui n'ont rien d'exagéré, tableaux parfaitement développés, telles sont les qualités qui distinguent les trois chapitres que nous avons de lui et qui figurent avec honneur à côté de ce qu'il y a de plus beau dans l'Ancien Testament. C'est en 600 que les Chaldéens firent en Palestine la terrible incursion dont l'auteur parle avec une sorte de terreur et d'angoisse (ch. III), en faisant des vœux pour qu'Israel soit bientôt délivrée de cette calamité (ch. I et II). A défaut de données positives sur la vie du prophète dans les livres canoniques de l'Ancien Testament, on peut admettre cette dernière hypothèse comme la plus probable ; elle concorde assez d'ailleurs avec la tradition conservée dans l'une des additions apocryphes à l'Ancien Testament qui se trouvent dans les Septante et dans la Vulgate, tradition qui fait d'Habacuc un contemporain de Daniel, et qui veut qu'il ait passé à ce dernier, pour le nourrir dans la fosse aux lions, un potage qu'il portait à la campagne pour les moissonneurs (Daniel, XIV, 32 et suiv. d'après la Vulgate ; Histoire de Bel et du Dragon, v. 33 à 39, d'après les versions des protest.). Quant au caractère moral des poésies du prophète, son but en présentant les maux dont les Israélites sont accablés est de montrer que le péché entraîne inévitablement la punition divine, et envisagés sous ce point de vue, ces tableaux ont leur côté édifiant aussi bien que leur côté terrible. [Th. FRITZ, dans l'*Encyclop. des G. du M.*]

Bible, livre d'*Habacuc*. — Baillet, *Vies des Saints*, tome IV, 15 janvier. — Dom Calmet, *Dict. de la Bible*. — Bæumlein, *Commentatio de Habacuci vaticiniis* Heilbrun, 1840, in-4°. — Delitzsch, *Commentarius de Habacuci prophetæ vita atque ætate, cum diatriba de Pseudo-Dorothei et Pseudo-Epiphanii Vitis prophetarum* ; Leipzig, 1842, in-8°.

* **HABASQUE** (*François-Marie-Guillaume*), magistrat et historien français, né le 18 avril 1788, à Lesneven (Finistère), mort le 22 décembre 1855, à Lahou, près Dinan. Il fit son droit à Rennes, et alla s'établir à Saint-Brieuc, où il devint successivement juge suppléant, juge et président du tribunal civil. On a de lui : *Notions historiques, géographiques, statistiques et agronomiques sur le littoral des Côtes-du-Nord* ; Saint-Brieuc, Guingamp, 1832-1836, 13 vol. in-8°. Quelques passages de cet ouvrage consciencieux ont motivé des réclamations de M. l'abbé Souchet, dans une *Lettre* imprimée à Saint-Brieuc, 1837, in-8°, lettre reproduite avec une seconde, et deux réponses de Habasque dans la brochure intitulée : *Publications religieuses du diocèse de Saint-Brieuc par M. Souchet* ; Saint-Brieuc, 1837, in-8°. Dans l'*Annuaire des Côtes-du-Nord*, qu'il fonda en 1836, avec MM. de Garaby-Ferrary et Marée, et dont il fut un des plus actifs collaborateurs, Habasque a en outre inséré chaque année, de 1837 à 1848, sous le titre de *Villes, Communes et Monuments du département des Côtes-du-Nord*, une série de monographies complètes et très-étendues sur *Guingamp, Loudéac, Goarec, Jugon, Moncontour, l'abbaye de Lantenac, le menhir de Trégrom, Corlay, l'église de Planguenoual, Plouaret, Lanvollon*, le *château de Coetmen, Pont-Rieux, Callac, Quintin, Plerneuf, Trémuson, Colinée, Trébeurden, L'Hermitage, Plœuc, Tonquedec, Rostrenen, Belle-Isle en Terre, Plénée-Jugon, Quillio, Mur* et *le comté de Matignon*. Outre ces notices, qui complètent sur beaucoup de points ses *Notions histori-*

ques, Habasque a laissé divers travaux manuscrits, notamment une *Histoire de la Chouannerie dans les Côtes-du-Nord*, qu'il s'est abstenu de publier, ne voulant pas fournir d'aliment aux passions politiques, que son récit n'eût pas manqué d'exciter. Il était correspondant du ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques. P. Levot.

Revue des Provinces de l'Ouest, 3e année. — Le Jean, *La Bretagne, son histoire et ses historiens*.

HABDARRAHMAN. *Voy*. Abd-er-rahman et Soyouthi.

* **HABENECK** (*Antoine-François*), musicien français, né à Mézières, le 1er juin 1781, mort à Paris, le 17 février 1849. Fils d'un musicien de régiment, né à Manheim, mais au service de France, il apprit de son père à jouer du violon, et dès l'âge de dix ans il se faisait entendre en public. Le régiment de son père étant allé à Brest, le jeune Habeneck y fit entendre quelques morceaux de sa composition. La pauvreté de ses parents ne lui permettant pas de songer à entreprendre le voyage de Paris, un concert qu'il organisa lui en fournit les moyens, et à l'âge de vingt ans il arriva dans la capitale sans autres ressources que quelques lettres de recommandation pour des artistes. Baillot, reconnaissant dans l'exécution du jeune Habeneck le germe d'un vrai talent, lui fit obtenir une place gratuite dans sa classe au Conservatoire. Après un brillant concours, il obtint le premier prix en 1804, et fut nommé répétiteur du cours de son maître. A un grand concert que donnait l'impératrice Joséphine, l'artiste de la musique de l'empereur qui devait jouer un concerto de violon se trouvant indisposé, on proposa à l'impératrice de faire jouer ce morceau par Habeneck. Il charma l'assemblée, et Joséphine, apprenant qu'il n'était pas de la musique de l'empereur, lui accorda sur sa cassette une pension de 1,200 fr. Vers la même époque, il entra à l'orchestre de l'Opéra-Comique; mais il y resta peu de temps, ayant obtenu au concours une place parmi les premiers violons de l'Opéra. Bientôt après on lui confia la place de premier violon adjoint pour les solos, et lorsque Kreutzer prit la direction de l'orchestre, Habeneck lui succéda comme premier violon. Dès 1806 il se fit remarquer comme chef d'orchestre. C'était l'usage que les violonistes qui avaient obtenu un premier prix au Conservatoire dirigeassent pendant une année les concerts de cette école; la supériorité avec laquelle Habeneck remplit cet emploi le fit rester en sa possession jusqu'à la fermeture du Conservatoire après l'entrée des alliés à Paris. C'est dans ces concerts qu'il fit entendre pour la première fois en France la première symphonie en *ut* de Beethoven. Plus tard, lorsqu'il fut chargé de la direction des concerts spirituels de l'Opéra, il voulut essayer de faire connaître les œuvres de ce grand compositeur; cette idée sembla si téméraire qu'elle révolta bon nombre de musiciens. « Habeneck tint bon, dit M. d'Ortigue, et quelques répétitions eurent lieu à l'Académie royale de Musique. Mais on fut obligé d'y renoncer. Chaque morceau et quelquefois chaque période de l'orchestre donnait lieu aux interprétations les plus étranges, à de grotesques interpellations, à de longs éclats de rire, qui partaient de tous côtés... Habeneck, la tête penchée sur sa poitrine, répétait silencieusement : C'est pourtant bien beau! puis tantôt d'un air suppliant, tantôt d'un ton d'autorité, il réclamait un peu de patience, un peu de silence. Attristé, mais non découragé, il obtint que la symphonie en *ré* serait donnée avec l'oratorio du *Christ au mont des Oliviers*, à la condition que cette symphonie subirait de nombreuses coupures, que l'andante de la symphonie en *la* serait substitué à celui de cette même symphonie en *ré*. Et c'était Habeneck qui avait consenti à faire ce métier d'*arrangeur*. Qu'arriva-t il? La symphonie tomba. Seulement, l'andante de la symphonie en *la* fut redemandé avec transport. Quant à l'oratorio du *Christ au mont des Oliviers*, il fut parfaitement accueilli. » Ce fut surtout en 1828, quand une nouvelle société des concerts fut organisée au Conservatoire, que les grandes compositions de Beethoven excitèrent l'enthousiasme par la chaleur et l'énergie que Habeneck sut imprimer à leur exécution.

En 1821 Habeneck fut chargé de la direction de l'Opéra. En 1824 le vicomte de La Rochefoucault changea l'administration de ce théâtre; mais dans le but d'indemniser Habeneck, on créa pour lui une place, qu'il n'a jamais remplie, d'inspecteur général du Conservatoire, une troisième classe de violon à cette école, et Kreutzer fut mis à la retraite afin de donner à Habeneck la place de chef d'orchestre de l'Opéra. Après la révolution de Juillet, il fut en outre nommé premier violon de la musique du roi. En 1846 il quitta la direction de l'orchestre de l'Opéra, où il fut remplacé par M. Girard. Parmi ses élèves on cite MM. Cuvillon et Alard. De l'avis de tous les connaisseurs, Habeneck était un excellent chef d'orchestre. On a vu rarement un homme aussi habile que lui à diriger de puissantes masses instrumentales. Musicien consommé, il pénétrait dans les plus petits détails et maniait un vaste orchestre avec autant d'aisance que son propre violon. Il déchiffrait avec une incomparable facilité, et il n'y avait pas de morceau si difficile, si compliqué, qu'il ne fût capable de jouer à première vue avec autant d'exactitude que de correction. Grâce à cette qualité, il fut le premier à Paris qui put exécuter les derniers quatuors et quintettes de Beethoven, tâche dans laquelle avaient échoué d'autres artistes, qui déclaraient ces morceaux inexécutables. « Habeneck, qui ne fut point compositeur, qui, bon professeur de violon, n'en fut pas moins virtuose secondaire, dit M. d'Ortigue, devina et comprit Beethoven à l'époque où la grande masse des musiciens, français du moins, jetaient la pierre au géant de la

musique instrumentale.... Il le comprit en fanatique : ce fut de l'engouement. »

Comme compositeur on doit à Habeneck quelques morceaux écrits pour terminer l'opéra de *La Lampe merveilleuse*, après la mort de Benincori; — des concertos, des airs, des duos concertants, des nocturnes, des caprices, pour violons; une grande polonaise pour orchestre, exécutée au festival de Lille en 1829; une fantaisie pour violon et piano, avec Schuncke, etc.

L. L—T.

Fétis, *Biogr. univ. des Musiciens.* — *Conversations-Lexikon.* — D'Ortigue, *Les Inventeurs de Beethoven*, dans le *Journal des Débats* du 9 novembre 1856.

HABERMANN. *Voy.* AVENARIUS.

HABERT (*François*), poëte français, né à Issoudun, vers 1520 (en 1508 suivant d'autres), mort vers 1562 selon quelques auteurs, en 1574 selon Colletet. Il commença ses études à Paris, s'y livra à la dissipation, et fut envoyé à Toulouse pour apprendre la jurisprudence; la mort de son père le laissa dans la détresse, et le nom qu'il prend dans plusieurs de ses écrits qu'il signe *Le Banny de Liesse*, indique assez qu'il n'avait pas à se louer de la fortune. Après être entré chez un procureur, il chercha à obtenir l'appui de quelques personnages éminents; il parvint enfin à devenir le secrétaire du duc de Nevers. Le sort parut alors sourire au pauvre poëte; Henri II le protégea, le chargea de mettre en vers les *Métamorphoses* d'Ovide, et lui donna une pension, qui ne fut pas très-exactement payée. Une mort prématurée vint enfin délivrer Habert de tous les soucis et mettre un terme à sa fécondité. Il écrivait avec soin et correction; ses ouvrages indiquent des sentiments honnêtes, mais le talent poétique et la verve y font défaut. Ses principales productions sont : *La Jeunesse du Banny de Liesse*; Paris, 1541, in-8°; — *La Suite du Banny de Liesse*; Paris, 1541; — *Le Jardin de Félicité, avec la louange et hautesse du sexe féminin*; Paris, 1541, in-8°; — *Le Combat de Cupido et de la Mort*; Paris, sans date; — *Le Philosophe parfait*; Paris, 1542; — *Le Songe de Pantagruel*; Paris, 1542; — *Le Voyage de l'Homme riche, fait en manière de dialogue*; Troyes, 1543; — *Les Trois nouvelles Déesses, Pallas, Juno, Vénus*; 1546; — *Les Dicts des sept Sages de Grèce*; Paris, 1549; Lyon, 1550; — *Le Temple de Chasteté, avec plusieurs épigrammes, ensemble plusieurs petitz œuvres poétiques*; Paris, 1549; — *Les Épistres héroïdes pour servir d'exemple à toute âme fidelle*; Paris, 1550; — *L'Histoire de Titus et Gisippus et autres petitz œuvres de Bervald latin interprétées en rime françoise*; Paris, 1551; — *L'Institution de la Libéralité chrestienne*; 1551; — *L'Excellence de poésie contenue en épistres, dixains, huitains*, etc.; Lyon, 1556; — *La Harangue de la déesse Astrée*; Paris, 1556; — *Les divins Oracles de Zoroastre*; Paris, 1556 : on trouve aussi dans ce volume une composition dramatique); — *La Comédie du Monarque*, sans distinction d'acte ni de scène (voir la *Bibliothèque du Théâtre-François*, 1768, t. I, p. 153); — *La Métamorphose de Cupido*; Paris, 1561, traduction d'un poëme latin moderne : elle est dédiée à François II et à Marie Stuart. Les distiques moraux que le moyen âge attribua à Caton trouvèrent dans François Habert un interprète; ses *Quatre livres de Caton pour la doctrine des mœurs*, imprimés à Lyon, en 1552, furent si bien accueillis qu'ils eurent deux autres éditions : Paris, vers 1575, et Caen, 1579. Habert traduisit en vers français les trois livres de *La Chrysopée*, poëme alchimique d'Augurelli; Paris, 1549, in-8°. Il publia sans y mettre son nom la *Description poétique de l'histoire du beau Narcissus*; Lyon, 1550, in-8°; nous avons dit qu'il reçut d'Henri II l'ordre de traduire les *Métamorphoses* d'Ovide; cette version, en vers de dix syllabes, est loin de reproduire la grâce du texte original; elle obtint toutefois un succès qu'attestent ses nombreuses éditions. Publiée d'abord à Paris en 1557, elle reparut cinq fois en moins de dix ans chez un libraire parisien, Jérôme de Marnef (en 1573, 1574, 1580, 1582 et 1587). Quelques amateurs recherchent encore ces petits volumes, non pour les vers, qu'on se garde bien de lire, mais à cause des figures sur bois qui les *illustrent*. Suivant l'usage de l'époque, Habert recourt très-souvent à l'allégorie; son poëme des *Trois Déesses* n'a aucun rapport avec le sujet trop voluptueux que rappelle le jugement de Pâris; la *Nouvelle Pallas*, c'est Jésus-Christ développant sa morale; la *Nouvelle Junon*, madame la Dauphine (Catherine de Médicis), qui prononce l'éloge de la religion et de la France; la *Nouvelle Vénus* est un modèle de chasteté, et son amour est tout spirituel. C'est fort édifiant, mais très-prosaïque et très-fastidieux. Des trop nombreux ouvrages d'Habert, un seul (les *Épistres héroïdes*) offre peut-être quelque intérêt. En écrivant à ses contemporains, il présente divers détails utiles pour l'histoire littéraire du temps; il lui arrive aussi de choisir de singuliers sujets de correspondance; il invente une lettre de Dieu le père à la vierge Marie, et il fait connaître une épître de la Madeleine aux dames chrétiennes. Les divers volumes d'Habert, négligés depuis trois siècles, sont devenus fort rares, et les bibliophiles y mettent un prix élevé. En 1847, on a adjugé à 130 francs un exemplaire du *Combat de Cupido*, recueil un peu trop libre en quelques endroits; parmi les pièces indiquées tout au long sur le titre, on remarque une *Exclamation contre dame V...-le*.

G. B.

Goujet, *Bibliothèque française*, t. IX, X, XI et XIII. — *Mélanges d'une grande bibliothèque*, t. C. — Nicéron, *Mémoires*, t. XXXIII, p. 182. — *Annales poétiques*, t. V. — J.-Ch. Brunet, *Manuel du Libraire*, t. II, p. 499. — Violet-Leduc, *Bibliothèque poétique*, t. I, p. 228.

HABERT (*Pierre*), poëte français, frère du précédent, né à Issoudun, mort vers 1590. Après avoir été maître d'écriture, il s'introduisit à la cour, et parvint rapidement à des emplois importants; il se qualifie de « maistre escrivain à Paris, *conseiller du roy*, *secrétaire de sa chambre*, *de ses finances*, maison et couronne de France, bailly de son artillerie et garde du scel d'icelle. » A ces titres, il voulut ajouter celui d'auteur en vers et en prose. Il composa des ouvrages parfaitement oubliés sur l'*Instruction et Secrets de l'art de l'Escriture*; — *Sur la Ponctuation et accents de la langue françoise*; — *Sur le style de composer toutes sortes de lettres*, *missives*, *quittances*, etc. Il fit paraître en 1559 *Le Miroir de Vertu et Chemin de bien vivre*, *contenant plusieurs belles histoires par quatrains et distiques*, petit recueil à l'usage de la jeunesse, qui fut réimprimé plusieurs fois. En 1568, il adressa à Charles IX un *Traicté* (en vers) *du bien et utilité de la Paix et des maux provenant de la guerre*; Paris, in-8°; c'est très-raisonnable et très-ennuyeux. G. B.

Goujet, *Bibliothèque française*, t. XIII, p. 48. — Violet-Leduc, *Bibliothèque poétique*, t. I, p. 261.

HABERT (*Isaac*), fils du précédent, poëte français, né à Paris, vers 1560. On ignore l'époque de sa mort; il débuta fort jeune dans la carrière littéraire : ses *Œuvres poétiques*, Paris, 1582, in-8°, ont peu de mérite; mais son poëme des *Météores*, Paris, 1785, in-8°, offre un style clair et correct, une versification habile; l'auteur savait, en fait de physique et d'astronomie, tout ce que connaissait son époque, et sous ce rapport on ne le lit point sans intérêt. Son poëme est accompagné de sonnets, d'odes, de bergeries, d'œuvres chrétiennes, où il ne se rencontre rien de remarquable. G. B.

Goujet, *Bibliothèque française*, t. XIII, p. 58. — Violet-Leduc, *Bibliothèque poetique*, t. I, p. 286.

HABERT (*Isaac*), prélat français, fils du précédent, né à Paris, mort frappé d'apoplexie, à Pont-de-Salars, près Rodez, le 15 septembre 1668. Reçu docteur en Sorbonne, il obtint un canonicat à la cathédrale de Paris, puis la théologale de cette église. Il se voua à la prédication, et devint prédicateur du roi. Habert approuva le livre *De Libertate* du P. Gibieuf, où cet oratorien soutient la grâce efficace, et il eut à ce sujet quelques différends avec les jésuites Annat et Th. Raynaud. On aurait donc pu le supposer favorable à la cause de Port-Royal; il s'en montra au contraire un des plus ardents antagonistes. Dès 1641 il prêcha contre le livre de Jansenius. Il prétendait y avoir trouvé quarante hérésies, nombre qu'il réduisit plus tard. Arnauld s'éleva contre les assertions d'Habert, et composa une apologie pour prouver, contrairement aux opinions de ce théologien, que la doctrine sur la grâce telle que l'enseignait Jansenius était tout entière dans saint Augustin. Cette polémique enfanta de nouveaux écrits. En 1645 Habert fut nommé évêque de Vabres. On lui attribue la *Lettre* de 1651 à Innocent X, souscrite par quatre-vingt-cinq évêques, pour prier ce souverain pontife de juger cette fameuse question de la grâce. Habert gouverna son diocèse avec piété pendant vingt-trois années. Outre des sermons et ses écrits contre le jansénisme, on a de lui : *De justitia connubialis edicti*; — *De consensu hierarchiæ et monarchiæ*, contre l'*Optatus Gallus* de Charles Hersent; Paris, 1640; traduit en français, par Louis Giry, sous ce titre : *Union de l'Église avec l'État*; Paris, 1641, in-8°; — *Liber pontificalis, græce et latine, cum notis*; Paris, 1643, in-fol.; c'est la traduction latine du Ἀρχιερατικόν, ou *Pontifical des Grecs*; — *De cathedra seu primatu sancti Petri*; 1645; — *Défense de la théologie des Pères grecs sur la grâce*; 1646; — *In B. Pauli apostoli epistolas tres episcopales* (ad Timotheum, Titum et Philemonem) *Expositio perpetua*; Paris, 1656, in-8°. Habert cultiva avec succès la poésie latine. On a imprimé à Paris, en 1623, in-4°, un recueil de ses principales pièces; plusieurs sont en l'honneur de Louis XIII, sous le titre de *Pietas regia*, dédiées au cardinal de Richelieu; quelques *sylves*, une paraphrase de quelques psaumes, une pièce sur l'incendie du palais, le 7 mars 1618, une autre sur le feu de la Saint-Louis, une autre sur la comète, des hymnes pour la fête de la Saint-Louis, etc. J. V.

Sainte-Marthe, *Gallia Christiana*. — Moréri, *Grand Dictionnaire historique*. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*. — Chaudon et Delandine, *Dict. univ. hist. crit. et bibliogr.*

HABERT (*Nicolas*), chroniqueur français, mort le 13 décembre 1634. Il prit l'habit de bénédictin dans l'abbaye de Notre-Dame de Mouzon, et fut élu en 1608 prieur de cette abbaye. On a de lui : *Epitome Chronici Monasterii Mosomensis*; Charleville, 1628, in-8°. A. L.

Dom Calmet, *Bibliothèque lorraine*. — Abbé Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, t. I, n° 12233.

HABERT (*Philippe*), un des premiers académiciens français, né à Paris, vers 1605, mort en 1637. Après avoir fait de brillantes études, il se sentit porté vers les lettres; mais la brièveté de sa vie et le genre d'occupations que lui imposa l'état militaire, dans lequel il était entré de bonne heure, ne lui permirent pas de les cultiver autant qu'il l'eût voulu. Philippe Habert faisait partie des beaux esprits qui se rassemblaient chez Conrart, et lors de la création de l'Académie il fut de ceux qu'on nomma pour examiner le projet d'établissement de ce corps. Créé commissaire de l'artillerie par le maréchal de La Meilleraye, son ami et son protecteur, il prit une part active à plusieurs expéditions militaires, se trouva à la bataille d'Avein, au passage de Bray, aux siéges de La Mothe, de Nancy et de Landrecies, et, après s'être distingué par des actions d'éclat, il périt victime d'une explosion accidentelle, provoquée par l'im-

prudence d'un soldat, et écrasé par la chute d'un pan de muraille, au siége d'Emerick en Hainaut. L'Académie lui rendit de grands honneurs funèbres, en chargeant Chapelain d'écrire son épitaphe et Gombauld son éloge. « Il était, dit Moréri, de moyenne taille, froid et sérieux dans la conversation, et cependant capable d'une si grande passion qu'il faillit mourir d'amour pour une de ses maîtresses. » Pellisson le loue d'avoir été civil, discret, homme d'honneur et de probité, non-seulement aimable, mais digne d'une estime toute particulière. Habert est un de ces écrivains, comme il y en avait beaucoup alors, qui avaient conquis facilement leur renommée et leur fauteuil à l'Académie. Il n'a, à proprement parler, composé qu'un seul ouvrage, ou du moins il n'en a fait imprimer qu'un : *Le Temple de la Mort;* Paris, 1637, in-8°, poëme d'environ trois cents vers, composé pour M. de La Meilleraye, qui venait de perdre sa première femme. S'il faut en croire Pellisson, il mit plus de trois ans à corriger et à polir cette pièce, qui, du reste, a des beautés réelles, de grandes images, des tableaux éclatants, de la douceur et de la tristesse, quoique, par malheur, elle soit loin de se soutenir toujours à la même hauteur. Plus d'un siècle après, D'Alembert en citait encore des vers, afin, disait-il, de faire honneur à l'Académie du talent poétique d'un de ses premiers membres, dans cette enfance de la poésie nationale. Habert a laissé en manuscrit, outre quelques pièces de médiocre valeur, une *Relation de ce qui s'est passé en Italie sous le marquis d'Uxelles*, général envoyé au secours du duc de Mantoue. V. F.

Pellisson, *Hist. de l'Acad.* — *Dict.* de Moréri.

HABERT DE CÉRISY (*Germain*), frère cadet du précédent, écrivain français, l'un des premiers membres de l'Académie, naquit vers 1615, mourut en 1654 ou 1655, à Paris suivant d'Olivet, à Marcé, près d'Argentan, où il avait été exilé, suivant les derniers éditeurs de Moréri. Il embrassa l'état ecclésiastique, et fut d'abord abbé de Notre-Dame-des-Roches, au diocèse de Paris, puis abbé commendataire de Saint-Vigor de Cérisy, dans le diocèse de Bayeux. En 1636, il prononça à l'Académie un discours *Contre la pluralité des langues*, qui est resté manuscrit, de sorte qu'il est difficile de savoir aujourd'hui jusqu'à quel point il avait pu devancer l'idée de Leibnitz, qui avait, comme on sait, conçu le projet d'une langue unique et universelle. Lors de la critique du *Cid* par l'Académie, il fut chargé d'examiner la versification de la pièce, et de rédiger les observations du docte corps sur ce chef-d'œuvre, qu'il admirait, du reste, et dont il disait, même à ceux qui l'attaquaient avec violence, qu'il voudrait bien l'avoir fait. Richelieu avait jugé la première rédaction trop sèche et trop nue, et avait demandé qu'on jetât quelques poignées de fleurs par-dessus; mais Cérisy en jeta trop au goût du cardinal, qui trouva qu'on avait été d'un excès dans un autre, et se montra même fort mécontent de celui qui avait tenu la plume, peut-être, comme semble l'insinuer Pellisson, parce qu'il avait quelques motifs particuliers de lui en vouloir. Aussi la rédaction de l'abbé de Cérisy fut-elle remplacée par une autre, et enfin refaite définitivement par Chapelain.

Germain Habert fut enterré dans l'abbaye de Cérisy. Son caractère était modéré, et sa société agréable. Ses ouvrages sont : *La Métamorphose des yeux de Philis en astres;* 1639, in-8° : environ sept cents vers; pièce dont le titre indique assez le goût, et qui eut un fort grand succès : on aimait alors ces *concetti* galants, ces badinages prétentieux, cette poésie ingénieusement affectée; mais la vogue de cette pièce fut éphémère, et elle est aujourd'hui complétement oubliée; — *La Vie du Cardinal de Bérulle*, 1646, in-4°, qui contient peu de faits, et qui est moins une histoire qu'un panégyrique emphatique; — *Poésies diverses*, galantes et chrétiennes (par exemple, des paraphrases des psaumes), dispersées dans les recueils du temps; — *Oraison funèbre du cardinal de Richelieu*, qu'il fut chargé, par l'Académie, de composer après la mort de celui-ci, et qui ne fut prononcée que dans une séance de ce corps. Il n'a point fait paraître une traduction de la *Morale* d'Aristote, dont on sait pourtant, ne fût-ce que par deux vers de la *Requête des Dictionnaires* de Ménage, qu'il s'occupait activement. V. FOURNEL.

Pellisson, *Hist. de l'Acad.* — *Dict.* de Moréri.

HABERT (*Pierre*), sieur d'ORGEMONT, écrivain cynégétique français du dix-septième siècle, était écuyer, médecin ordinaire du duc d'Orléans, et gouverneur des eaux d'Auteuil. On a de lui : *La Chasse du Lièvre avec les lévriers;* 1599, in-4°; — *La Chasse du Loup*, en vers; Paris, 1624, in-4°; — *Des vertus et propriétés des eaux minérales d'Auteuil, près Paris;* Paris, 1628, in-8°. J. V.

P. Lelong, *Biblioth. hist. de France.*

HABERT (*Louis*), théologien français, né en 1636, à Francillon, près Blois, mort le 17 avril 1718. Reçu docteur de Sorbonne le 15 mai 1658, il devint chanoine théologal et grand-vicaire de Luçon, d'où il passa en la même qualité à Auxerre, puis à Verdun. Dans cette dernière ville, il fut official et supérieur du séminaire pendant vingt ans. On lui confia aussi la direction du séminaire de Châlons-sur-Marne. Il vivait retiré dans la maison de Sorbonne, quand en 1714 on l'exila pour son opposition à la bulle *Unigenitus*. Cet exil ne dura pas plus d'un an. On a de lui : *La Pratique du sacrement de pénitence pour le diocèse de Verdun*; Blois, 1688, in-12; — *Réponse à la quatrième lettre d'un docteur de Sorbonne à un homme de qualité touchant les hérésies du dix-huitième siècle;* Paris, 1714, in-8°; — *Theologia dogmatica et moralis ad usum seminarii Catalaunensis;* Paris, 1707, 7 vol. in-12; id., Lyon, 1709, 6 vol. in-8°. Un anonyme fit contre la théologie d'Habert une *dénoncia-*

tion qu'il adressa au cardinal de Noailles, archevêque de Paris, et à l'évêque de Châlons-sur-Marne; le savant docteur y répliqua par un écrit intitulé : *Défense de l'auteur de la Théologie du Séminaire de Châlons contre un libelle intitulé Dénonciation....* Cette défense provoqua l'écrit de l'abbé Petit-Pied ayant pour titre : *De l'injuste accusation de jansénisme, plainte à M. Habert;* Paris, 1712, in-12.

A. ROULLIER.

Notes manuscrites de Brillon sur D. Liron. — Moréri, *Grand dictionnaire.*

HABERT (Le P***), historien français, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il appartenait à l'ordre des Prémontrés, et s'adonna particulièrement à l'étude des premiers temps de la monarchie française. Il avait composé une *Histoire ecclésiastique de la ville de Verdun*, en 2 tomes dont le manuscrit est aujourd'hui perdu ou égaré. Dom Mabillon et d'autres savants, qui ont eu communication de cet ouvrage, en font l'éloge. L'auteur y défend la légitimité de l'alliance de Pépin d'Héristal et d'Alpaïde, source de la race carlovingienne, quoique Pépin eût déjà une première femme, Plectrude. Le P. Habert regarde la bigamie comme une affaire de temps et de mœurs, et c'était selon lui un usage consacré parmi les princes mérovingiens, qui ne pouvait blesser en rien l'Église d'alors. « C'est donc, disait-il, insulter aux mœurs de ces siècles et aux princes issus de ces unions que de les regarder comme illégitimes. » A. L.

Journal des Savants, ann. 1745, p. 368. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée.*

* **HABERT** (*Pierre-Joseph*, baron), général français, né le 22 décembre 1773, à Avallon (Bourgogne), mort le 19 mai 1825, à Montréal, près Avallon. Entré au service en 1792, comme capitaine au quatrième bataillon de l'Yonne, il fut nommé lieutenant-colonel deux jours après. Il fit toutes les campagnes de la révolution, et subit quelques mois de captivité en Angleterre, à la suite de la deuxième expédition d'Irlande, en 1798. Il était depuis quelque temps rendu à la liberté, lorsqu'il passa en Égypte pour porter des dépêches au général en chef de l'expédition française. Il alla d'abord à Alger remplir une mission auprès du consul de France, et arriva à Alexandrie après une traversée de quinze jours, trompant la surveillance des croisières ennemies. Nommé aide de camp du général Menou, il se distingua à la bataille d'Héliopolis. Il revint en France après la capitulation d'Alexandrie, et se fit encore remarquer à Iéna, Eylau, et Heilberg. Créé général de brigade en 1808 et envoyé en Espagne, il fit des prodiges de valeur au siége de Saragosse, à la journée de Maria, à Lerida, au combat de Salces, au col de Balaguez, à Tortose, à la bataille de Sagonte, etc. Il se défendit si bien à Barcelone en 1814, qu'on le surnomma l'*Ajax de l'armée de Catalogne.* Le 22 mars 1815 Napoléon lui donna le commandement de la deuxième division militaire. Appelé à l'armée du nord, il se battit avec courage à Ligny, prit deux fois le village de Saint-Amand, et le 18 juin il fut blessé grièvement à Waterloo. Mis en non-activité le 1er août 1815, il fut plus tard compris dans le cadre de l'état-major général de l'armée et admis à la retraite en 1824.

J. V.

Arnault, Jay, Jouy, Norvins, *Nouv. Biogr. des Contemp.* — Rabbe, Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — C. Mullié, *Biogr. des Célébrités des armées de terre et de mer de 1789 à 1850.* — *Moniteur* du 20 juin 1825.

HABERT DE MONTMORT. *Voy.* MONTMORT.

HABIB. *Voy.* ABOU-TEMAN AT-THAÏ.

* **HABICHT** (*Christian-Maximilien*), orientaliste allemand, né à Breslau, le 8 mars 1775, mort le 25 octobre 1839. En 1797 il vint à Paris pour y étudier les langues orientales. Il eut pour maître d'arabe Silvestre de Sacy et *Abouna* (le père) Raphael, du Caire. Mais la rupture de la Prusse avec la France et le départ de la légation prussienne, au secrétariat de laquelle il était attaché, le forcèrent de quitter la France en 1807. Retourné à Breslau, il y prit le degré de docteur en philosophie, et fut plus tard nommé professeur extraordinaire d'arabe à l'université de cette ville. On a de lui : *Epistolæ quædam a Mauris, Ægyptiis et Syris conscriptæ*, texte arabe, avec une traduction latine et des notes; Breslau, 1824, in-4° ; — *Meidanii aliquot Proverbia arabica*, avec une traduction latine; ib., 1826, in-4°; — *Tausend und eine Nacht* (les *Mille et une Nuits*, éditées d'après un manuscrit arabe de Tunis); Breslau, 1825-1839, t. I-VIII; les quatre derniers volumes ont été édités en 1842-1843 par M. Fleischer, qui publia également *De glossis Habichtianis in quatuor tomos MI Noctium*, dissertation critique; Leipzig, 1836, in-8°. Habicht a publié avec Von der Hagen et Schall une traduction allemande des *Mille et une Nuits*, Breslau, 1824-1825, 15 vol.; 5e édition 1840, in-8°. Il était membre des Sociétés Asiatiques de Paris et de Londres, de la Société Silésienne, de l'Académie de Cracovie. E. BEAUVOIS.

Neuer Nekrolog. der Deutschen, t. XVII, 1839, p. 1107-8.

HABICOT (*Nicolas*), anatomiste français, né vers 1550, à Bonny (Gâtinais), mort à Paris, le 17 juin 1624. Il étudia la chirurgie à Paris, et montra son habileté pendant les guerres civiles, ce qui le fit attacher à l'hôtel-Dieu et aux armées. Agrégé ensuite au collége Saint-Côme, il réunit à ses leçons de nombreux élèves. En 1613 on découvrit en Dauphiné des ossements d'une grandeur extraordinaire. J. Tissot annonça cette découverte dans un écrit où il attribuait ces ossements à *Teutobocus*, roi des Teutons. Ces os furent envoyés à Paris et examinés par les anatomistes. Habicot prétendit que c'étaient en effet ceux d'un géant de treize pieds. J. Riolan, se cachant sous le pseudonyme d'un *écolier en médecine*, attaqua l'opinion du professeur, et démontra que ces ossements devaient appartenir

à quelque grand quadrupède; en outre, il se permit, dans sa *Gigantomachie*, de lancer les plus grossières injures non-seulement contre Habicot, mais contre toute la classe des chirurgiens. Habicot ne répondit pas; mais Ch. Guillemeau (*voy.* ce nom), dans un *Discours apologétique touchant la vérité des géants*, après avoir blâmé Habicot de n'avoir pas su mettre son opinion à l'abri de la critique, rendit à Riolan toutes ses injures. Habicot, craignant d'être pris pour l'auteur de ce discours, le désavoua, et la querelle n'en devint que plus vive. On sait que Riolan avait raison : les ossements en question sont ceux d'une salamandre fossile. Cependant, au dire de Haller, « Habicot avait fait de nombreuses dissections, et ses descriptions passent pour très-exactes. Il avait plus étudié les cadavres que les livres, et il paraît qu'il ne connaissait même pas les ouvrages de Vesale. On a de lui : *Problèmes sur la nature, préservation et cure de la maladie pestilentielle;* Paris, 1607, in-8° : Habicot avait eu l'occasion d'observer la peste trois fois à Paris; il signale les bons effets de la saignée, des purgatifs et de la thériaque, et proscrit l'usage de l'arsenic; — *Paradoxe myologiste, par lequel il est démontré, contre l'opinion vulgaire, tant ancienne que moderne, que le diaphragme n'est pas un seul muscle;* Paris, 1610, in-8° : dans cet ouvrage, dédié à Duret, Habicot essaye de démontrer qu'il y a deux diaphragmes, un droit et un gauche, réunis ou confondus ensemble, comme les muscles de l'épigastre le sont à la ligne blanche; — *La Semaine, ou Pratique anatomique;* Paris, 1620, 1660, in-8°; — *Gigantostéologie, ou discours des os d'un géant;* Paris, 1613, in-8°; — *Jugement des ombres d'Héraclite et de Démocrite, sur la réponse d'Habicot au discours attribué à Guillemeau;* Paris, 1615, in-8°; — *Recueil de problèmes médicinaux et chirurgicaux;* Paris, 1617, in-4°; — *Anti-Gigantologie, ou contre-discours de la grandeur des géants;* Paris, 1618, in-8°; — *Question chirurgicale par laquelle il est démontré que le chirurgien doit assurément pratiquer l'opération de la bronchotomie, vulgairement dite laryngotomie ou perforation de la flûte ou tuyau du poumon;* Paris, 1620, in-8°. J. V.

Quesnay, *Éloge de Habicot*, dans les *Recherches sur l'Origine et les Progrès de la Chirurgie*. — Moréri, *Grand Dict. histor.* — Haller, *Bibl. Anatom.*, tome Ier, p. 315. — Portal, *Hist. de l'Anatomie*, tome II, p. 341.

HABINGTON (*Thomas*), conspirateur anglais, né à Thorpe (comté de Surrey), en 1560, mort en 1647. Il appartenait à une famille catholique. Il fit ses études à Oxford, et voyagea ensuite en France. De retour en Angleterre, il entra dans un complot qui avait pour but la délivrance de Marie Stuart, et fut mis en prison. La protection d'Élisabeth, dont il était le filleul, l'en fit sortir. Plus tard, il se trouva compromis dans la conspiration des poudres, et fut condamné à mort. Ses révélations, ou plutôt celles de sa femme, fille de lord Morley, le recommandèrent à la clémence de Jacques Ier, et il obtint sa grâce, à la condition de ne pas sortir du comté de Worcester. Il profita de cette retraite forcée pour se livrer à d'importants travaux sur les antiquités de ce comté. Les nombreux documents qu'il rassembla sur ce sujet, et qu'il laissa inédits, ont servi de base à l'Histoire du comté de Worcester par Treadway Nash. Z.

Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

HABINGTON (*Guillaume*), poëte anglais, fils aîné du précédent, né à Hindlip, le 5 novembre 1605, mort le 13 novembre 1645. Il fut élevé chez les jésuites, d'abord à Douay, puis à Paris; son père aurait même voulu qu'il entrât dans la Société de Jésus, mais il refusa, et revint en Angleterre. Il partagea la retraite de son père, et s'associa à ses travaux historiques. Il épousa Lucy, fille de William Herbert, premier lord Powis, et passa à la campagne le reste de sa vie, qu'embellit la culture des lettres. Wood l'accuse d'avoir changé avec le temps, et de n'avoir pas été inconnu à l'usurpateur Cromwell, vague imputation tout à fait inadmissible, si Habington mourut, comme le prétend Chalmers, en 1645, cinq ans avant l'usurpation de Cromwell, mais fondée peut-être, si, comme l'affirme la *Biographia dramatica*, il vécut jusqu'en 1654. On a de lui *Castara*, collection de poésies publiée pour la première fois en 1635, puis avec des additions et des corrections en 1640. Ces poésies ont été réimprimées en 1812; on les trouve dans les *English Poets* de Chalmers et dans les *Select Works of the British Poets*. *Castara* est le nom poétique de Lucy Herbert, et c'est celle qui occupe la plus large place dans ce recueil. Il se divise en trois parties : la première contient des sonnets et d'autres petites pièces adressés par le poëte à Lucy avant leur mariage; la deuxième renferme des pièces du même genre adressées à la même personne, devenue la femme d'Habington; la troisième est consacrée principalement à des sujets religieux et contemplatifs. Ces poésies, sans être exemptes des défauts du temps, la subtilité de la pensée et la recherche de l'expression, ont de la grâce et de l'agrément; elles offrent, surtout dans les descriptions champêtres, des traits d'imagination charmants. On a encore d'Habington : *The Queen of Arragon*, tragi-comédie, jouée à la cour, et au théâtre de Blackfriars, contre la volonté de l'auteur, imprimée en 1640, in-fol., remise au théâtre en 1666, avec un prologue et un épilogue, par l'auteur d'*Hudibras*, et réimprimée dans les trois éditions des *Old Plays* de Dodsley. Les sentiments chevaleresques répandus dans cette pièce lui donnent un certain intérêt, malgré la faiblesse de l'action et des caractères; — *The History of Edward IV;* 1640, in-fol.; — *Observations upon History;* 1641, in-8°. Z.

Johnson et Chalmers, *English Poets*. — Chalmers, *Ge-*

neral Biographical Dictionary. — Biographia dramatica.

* **HABRO**, peintre de l'antiquité. Tout ce qu'on sait de lui se réduit à l'assertion de Pline, qui dit (*Hist. Nat.*, l. XXXV, 11) qu'il peignit des images des dieux, et qu'il représenta l'*Amitié* et la *Concorde*. G. B.

Silly, *Catalogus Artificum*, p. 223.

* **HABSBOURG** (DE), illustre maison d'Allemagne, qui remonte au septième siècle, et qui tire son nom du château de Habsbourg, en Suisse. L'origine de cette maison se perd dans la nuit des temps. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'au dixième siècle déjà elle était une des plus puissantes de l'Allemagne (1). La version la plus probable la fait descendre des anciens guelfes; mais sa chronologie ne commence à avoir quelque certitude qu'à partir de *Gontram* le Riche, comte d'Alsace vers 950. En 1233 elle se partagea en deux branches : *Habsbourg-Habsbourg* et *Habsbourg-Laufenbourg*. La branche aînée, Habsbourg-Habsbourg, eut pour chef *Albert IV*, père de l'empereur Rodolphe de Habsbourg, et se confondit en 1736 avec la maison de Lorraine (2), formant ainsi la grande maison de Habsbourg-Lorraine, qui occupe encore aujourd'hui le trône de l'Autriche. La branche cadette, qui eut pour tige *Rodolphe III*, oncle de l'empereur, se subdivisa, dès la mort de Rodolphe III, en deux rameaux, dont le premier, *Habsbourg-Laufenbourg*, s'éteignit en Allemagne avec *Jean IV* (1408), mais se continua, dit-on, en Angleterre dans la famille des *Fielding*, et dont le second, *Kybourg*, eut pour dernier représentant le comte *Ego*, mort en 1415. *Voyez* pour les principaux membres de cette maison : ALBERT, FRANÇOIS, RODOLPHE, etc.

HAÇAN et **HACEN**. *Voyez* HASSAN ou HASAN.

* **HACHENBERG** (*Paul*), historien allemand, né à Steinfurt, en 1652, mort à Heidelberg, en décembre 1681. Il occupa pendant plusieurs années la chaire d'histoire et d'éloquence à l'université de Heidelberg, et mourut à l'âge de vingt-neuf ans, après avoir publié son ouvrage : *Germania media, in qua mores, ritus, leges sacræ profanæque cærimoniæ a Trajano ad Maximilianum I recensentur*; Heidelberg, 1675; Iéna, 1686, et Halle, 1709, in-4°, qui contient des renseignements très-précieux sur une partie peu connue de l'histoire allemande. On lui doit en outre plusieurs dissertations et mémoires, et un poëme latin intitulé : *Tubantus redivivus, seu illustrissimorum comitum in Benthem. Genealogia. Cujus veritas ex veterum favissis eruta, etc.*; Steinfurt, 1663. R. L.

J.-H. Jungius, dans la préface de son ouvrage, *Historia antiquiss. Comitat. Benthemen.*; Hanover et Osnabrug, 1773, p. I-VII. — Freytag, *Adparat. Litterar.*, t. III, p. 477-480. — Wundt, *Magazin f. d. pfælz. Gesch.*, v. 3, p. 209.

(1) Voir Herrgott, *Genealogia Gentis Habsburgicæ*, t. I, p. 81, 90-91, et 110.

(2) *Voy.* les articles MARIE-THÉRÈSE, impératrice d'Autriche, et FRANÇOIS Ier, empereur d'Autriche.

HACHETTE (*Jeanne* FOURQUET, surnommée), héroïne française, naquit à Beauvais, le 14 novembre 1454, d'une famille distinguée dans la bourgeoisie, originaire de Pont-Sainte-Maxence, sur l'Oise; la date de sa mort est inconnue. Son père, Jean Fourquet, était officier des gardes du palais du roi Louis XI. Forcé par son devoir d'habiter la cour, il ne pouvait que très-rarement aller à Beauvais visiter ses enfants, qu'il avait confiés aux soins d'une dame nommée Matthieu Laisné, intendante de l'hôtel des gouverneurs de cette ville. L'épouse de Jean Fourquet avait succombé en donnant le jour à Jeanne. Après la mort de sa femme, Jean Fourquet s'en retourna à la cour. Mais bientôt, indigné du peu de cas que le roi Louis XI avait fait de ses services, il embrassa le parti des princes qui se liguèrent contre ce souverain, et il périt à la bataille de Montlhéry, le 16 juillet 1465. A la mort de Jean Fourquet, la dame Laisné adopta Jeanne, et l'éleva avec soin. Jeanne aida sa mère adoptive dans ses travaux : elle aimait, dans ses veillées d'hiver, à lui faire raconter l'histoire des guerres du moyen âge. C'est surtout lorsque cette narration était arrivée au règne de Charles VII, à cette époque où les Anglais avaient envahi une grande partie de la France, que Jeanne éprouvait au fond de son âme une impression difficile à décrire. Chaque fois que la dame Laisné renouvelait le récit de ce qui s'était passé au siége d'Orléans, un tremblement involontaire agitait tout le corps de Jeanne : « Ah, ma mère! s'écriait-elle, j'ai grandement regret de n'avoir pas vécu au temps de Charles VII. Il m'est avis que lors, si j'eusse été en force d'âge, j'aurais voulu être en partage de la gloire que Jeanne d'Arc s'est acquise en notre beau pays de France. » Jeanne Fourquet n'avait point encore atteint sa dix-huitième année quand le duc de Bourgogne, Charles surnommé *le Téméraire*, s'avança, à la tête d'une armée de quatre-vingt mille hommes, vers Beauvais, pour l'assiéger. Afin de rassurer les habitants, Louis XI leur fit annoncer qu'il venait d'envoyer à Noyon un ordre pour les capitaines de La Roche-Tesson et de Fontenailles, qui devaient immédiatement venir à leur secours avec deux cents lances; et que le maréchal de France messire Joachim de Roault, chevalier-seigneur de Gamaches, allait également se mettre en route, accompagné de deux cents lances d'ordonnance, et serait bientôt suivi par un grand nombre d'autres troupes, lesquelles avaient reçu l'ordre de se transporter à Beauvais. Mais ces troupes n'étaient pas encore sorties de leurs garnisons, que déjà le duc de Bourgogne était arrivé sous les murs de Beauvais, et y avait mis le siége. Au milieu des préparatifs de défense, Jeanne Fourquet, poussée par un mouvement irrésistible, cherche une arme avec laquelle elle puisse combattre. Une petite hache, une *hachette* s'offre à sa vue : elle s'empare de cette arme, l'élève devant l'image de sainte Angadresme, patronne de la ville de Beauvais, et

s'écrie avec force : « Glorieuse vierge, sainte Angadresme, aide et soutiens mon courage! » Après cette invocation, elle sort de son logis, et parcourt toute la ville en criant : *Aux armes!* On se rassemble, on l'entoure, on la suit; des groupes se forment dans toutes les rues, sur chaque place, on court, on se presse; chacun s'arme comme il le peut; les femmes, les filles, les enfants, les vieillards, tous veulent contribuer à la défense de leurs remparts. Les uns y apportent des armes de toutes espèces; les autres roulent des tonneaux pleins de terre ou de pierres; ceux-ci ploient sous le fardeau de grosses pièces de bois; ils sont suivis par des femmes et des enfants qui portent des paniers pleins de vin et des provisions de bouche. Ils redoutent à chaque instant d'être attaqués par les assiégeants; mais ils sont préparés à vendre cher leur vie. Le 27 juin 1472, au lever de l'aurore, on entendit, du côté des Bourguignons, le bruit des préparatifs de l'assaut. Bientôt les remparts de Beauvais se garnissent d'habitants des deux sexes, tous disposés à combattre et à repousser les attaques de leurs ennemis. Les Bourguignons parurent munis de fascines, d'échelles et de tout ce qu'exige un assaut, et l'attaque commença par les portes de Bresle et du Limaçon. Les Bourguignons jetèrent leurs fascines dans les fossés et les couvrirent de planches; ils descendirent, dressèrent leurs échelles contre les murs, et montèrent à l'escalade. Les assiégés les repoussèrent à coups de pique, de hache d'armes, renversèrent leurs échelles. Les femmes combattirent vaillamment; Jeanne surtout se portait où elle voyait le plus de danger. Une heure après cette première attaque, les Bourguignons s'étant emparés d'un fort nommé le Deloy, surmonté de tourelles, près d'un pont de pierre situé à l'entrée des faubourgs, commencèrent par crier : *Ville gagnée!* Le sire Gommel de Balagny, accompagné de seize arquebusiers, marcha sur eux pour les empêcher d'y pénétrer; mais les Bourguignons, étant plus nombreux, le forcèrent ainsi que sa troupe à se retirer, et ils furent obligés de repasser sur une planche qui traversait les jardins de l'évêque de Beauvais. Ils parvinrent ainsi jusqu'à une petite porte qui leur servit de sauvegarde, et qu'ils bouchèrent ensuite. Balagny, en se retirant, fut blessé à la cuisse d'un coup de *sagette* ou dard. Les Bourguignons ayant pénétré dans les faubourgs, crièrent de nouveau : *Ville gagnée!...* et dès qu'ils eurent aperçu la porte du Limaçon, ils se jetèrent dans les maisons et entre les arbres de l'église Saint-Hippolyte. Ils vinrent ensuite avec cinq guidons et deux étendards près des bascules du pont-levis, brisèrent la porte, et pénétrèrent jusque dans la loge des portiers. Un Bourguignon, qui avait planté un des principaux étendards, fut tué d'un coup d'arbalète. Lorsque les Bourguignons se furent emparés de toutes les maisons du côté de l'église Saint-Hippolyte, ils les percèrent de l'une à l'autre, et par ce moyen ils vinrent à couvert jusque dans cette église, d'où ils firent un feu bien nourri. Ils placèrent une échelle à l'endroit du rempart faisant clôture, entre le pont-levis et la tour de la porte du Limaçon; mais ils n'osèrent pas s'aventurer à y monter, attendu que dans ce moment les habitants lançaient sur eux un grand nombre de flèches, par lesquelles plusieurs Bourguignons furent tués. Cet assaut dura jusqu'à neuf heures du soir. A ce moment les assiégés reçurent un renfort de troupes envoyé par l'ordre du roi, au nombre de deux cents lances commandées par les capitaines de La Roche-Tesson et de Fontenailles. Les Bourguignons furent contraints de se retirer et de se loger le long des fossés, où ils firent de grandes et profondes tranchées, pour se préserver des traits des assiégés, depuis la porte de Bresle jusqu'à celle de l'Hôtel-Dieu, ainsi que sur les coteaux de vignes, du côté de la porte du Limaçon. Ils se logèrent aussi dans l'abbaye de Saint-Lucien et dans tout le haut pays des environs, où ils creusèrent des tranchées qu'ils fortifièrent ensuite avec des chariots et un grand nombre de grosses pièces d'artillerie. Le dimanche suivant, 28 juin, à deux heures de l'après-midi, vint au secours de la ville de Beauvais le maréchal Joachim de Roault, accompagné de cent lances d'ordonnance. Aussitôt qu'il fut arrivé, il visita les remparts et les fit réparer et fortifier partout où besoin était.

Le lundi 29 juin et jours suivants arrivèrent les sénéchaux de Poitou et de Carcassonne, chacun avec cent lances; la compagnie du sénéchal de Toulouse; le comte de Torcy, à la tête des nobles de Normandie; messire Robert d'Estouteville, prévôt de Paris; le bailli de Senlis et les nobles de ce bailliage, sous le commandement du comte de Dammartin, grand-maître d'hôtel de France, accompagné de cent lances, et le capitaine Salazar, de cent-vingt hommes d'armes de toutes les compagnies qui étaient alors en garnison à Amiens. L'arrivée de ces troupes fut accueillie avec les plus vives démonstrations de joie; le maire de Beauvais présenta au maréchal Roault Jeanne Hachette; la jeune fille lui dit : « Messire, votre bonne diligence et votre présence en cette ville est un grand bien pour nous autres et la délivrance de notre ville; la victoire ayant à vous toujours été fidèle, vous la rencontrerez mêmement sur nos murailles. »

Le maréchal réunit en un conseil les magistrats, les notables de Beauvais et les officiers de la garnison; il en excepta Gommel de Balagny, parce qu'il le soupçonnait d'avoir des intelligences secrètes avec le duc de Bourgogne. Jeanne, pour avoir la preuve de cette trahison, arracha des mains de Balagny un écrit. Balagny, se voyant ainsi découvert, allait assassiner Jeanne; mais les cris qu'elle fit entendre ayant attiré vers elle Colin Pillon, et le maréchal même, Balagny s'enfuit, et se traîna jusqu'à une poudrière, qu'il fit sauter avec lui. Les Bourguignons profitèrent

de ce moment de désordre pour attaquer la ville. L'explosion avait fait une brèche aux remparts de la porte de Bresle, et les assiégeants y pénétrèrent en masse. Le maréchal s'en aperçut, descendit du rempart, et marcha à leur rencontre. Colin Pillon, Jeanne et Jean-Pierre Fourquet, son cousin, l'accompagnèrent ainsi que le capitaine Salazar et d'autres officiers. Il attaqua en flanc les Bourguignons, qu'il mit d'abord en désordre. L'ennemi revint en force, repoussa à son tour le maréchal, et tandis que l'assaut continuait sur les remparts, un combat général s'engagea dans la ville. Le maréchal, attaqué par plusieurs ennemis, courut le plus grand danger. Colin Pillon le couvrit de son corps, le dégagea, et le combat continua : le maréchal et Colin Pillon, environnés de toutes parts, se défendaient avec peine. Jeanne vit leur danger, et s'écria : « Amis, volons à leur secours ! » Suivie de ses compagnons et d'un gros d'habitants, elle parvient à délivrer le maréchal et Colin Pillon. Le maréchal repoussa les Bourguignons, et les chassa de la ville ; mais pendant ce temps d'autres ennemis avaient escaladé les remparts. Jeanne s'avança rapidement sur eux, et arriva au moment où un porte-drapeau se disposait à planter son étendard sur le mur. Elle se précipita sur lui, le força à descendre le talus de la brèche, le poursuivit, traversa avec lui le fossé et reparut, toujours à sa suite. L'officier fit un faux pas, et tomba sur un genou, Jeanne saisit l'instant, l'étendit mort à ses pieds, et s'empara de son étendard (1). On entendit alors crier de toutes parts : « Victoire ! Victoire ! »

Philippe de Comines, seigneur d'Argenton, alors au service du duc de Bourgogne, assure dans ses *Mémoires* que jamais place ne fut mieux battue ni mieux défendue que celle de Beauvais ; il remarque particulièrement que les assiégés, postés dans une tour nommée Croul, située au milieu des jardins de l'évêque de cette ville, firent un feu si bien nourri sur les assiégeants, qu'ils les forcèrent plusieurs fois à changer de position et à déplacer leurs tentes, toutes percées par les boulets et la mitraille qui leur étaient envoyés. Il raconte aussi que le duc de Bourgogne était si furieux contre les Beauvaisiens, que s'il eût pris Beauvais d'assaut, cette ville aurait eu le même sort que celle de Nesle, qu'il réduisit en cendres, après avoir fait égorger jusqu'au dernier des habitants. Philippe de Comines lui ayant reproché cet excès de cruauté, Charles-le Téméraire lui répondit sèchement, et avec le sang-froid de Néron : « *Tel est le fruit que porte l'arbre de la guerre !*... tel eût été aussi le sort de Beauvais si j'avais pu parvenir à m'emparer de cette ville. » Pour conserver le souvenir du courage des femmes de Beauvais dans la défense de cette ville, Louis XI leur accorda le droit de précéder les hommes à la procession et à l'offrande le jour de la fête de saint Angadresme.

(1) Cet étendard a été gravé dans les *Costumes* de M. Willemin.

On n'a aucun renseignement certain sur la vie de Jeanne Hachette depuis le jour qui a illustré son nom.

Le siége de Beauvais a été souvent représenté sur la scène. La Bibliothèque impériale conserve une tragédie manuscrite d'un sieur Rousset, intitulée : *Triomphe du beau sexe, ou Jeanne Hachette*. FOURQUET D'HACHETTE.

Le Siége de Beauvais, Manuscr. publié par M. Danjou; Paris, 1844, in-4°. — Gravin, *Hist. du Siége de Beauvais*; 1792. — Philippe de Comines, *Mém.*

HACHETTE DES PORTES (*Henri*), prélat français, né en 1712, au diocèse de Reims, mort en 1795, à Bologne. Nommé chanoine de la cathédrale de Reims en 1738, il devint archidiacre et grand-vicaire de ce diocèse, et montra beaucoup de zèle contre les jansénistes. Visiteur des Carmelites en 1748, il fut nommé l'année suivante abbé de Vermand, ordre des Prémontrés, puis évêque de Sidon *in partibus*, et obtint en 1771 le siége épiscopal de Glandèves. Il avait toute sa vie manifesté une dévotion spéciale au sacré Cœur de Marie, et il avait contribué à répandre ce culte parmi les carmelites. En 1780 il publia un mandement pour établir la fête du sacré Cœur de Marie dans son diocèse, et en 1788 il écrivit une instruction pastorale sur le même objet. En 1791 il abandonna son siége pour se retirer d'abord au Puget-Thénières, dans le comté de Nice, puis à Nice même. Cette ville ayant été prise par les Français en 1792, Hachette se retira à Fossano, en Piémont, et deux ans après il se rendit à Bologne. On a de lui un *Catéchisme sur les affaires du temps ;* — *La Dévotion au Cœur de Marie ;* Nice, 1792, in-12 ; nouv. édit., Paris, 1825, in-12. C'est un recueil de prières, d'exercices, d'offices, etc., avec l'instruction et le mandement de l'évêque de Glandèves ; — *Lettre pastorale*, contre le serment à la constitution civile du clergé ; — *Lettre aux missionnaires de Notre-Dame de la Garde d'Avignon*, sur la mort de M. Imbart, leur supérieur général.

J. V.

Feller, *Biogr. univ.*, édit. de M. Weiss, suppl.

HACHETTE (*Jean-Nicolas-Pierre*), géomètre français, né le 6 mai 1769, à Mézières, mort à Paris, le 16 janvier 1834. Fils d'un libraire de Mézières, il commença ses études au collége de Charleville, et les termina à Reims. De retour dans sa ville natale, son goût pour les sciences exactes le poussa à se lier avec les élèves et les professeurs de l'école du génie alors établie à Mézières. A dix-huit ans il professait à Rocroy, et à dix-neuf ans il était officiellement attaché à l'école de Mézières en qualité de dessinateur servant d'aide aux professeurs de physique et de chimie. En 1792 il obtint, à la suite d'un concours, une place de professeur d'hydrographie nouvellement créée à Collioure (Pyrénées-Orientales). Ayant eu alors à traiter

par la géométrie quelques questions de navigation, il envoya ses solutions à Monge, qui reconnut dans ce jeune correspondant le germe d'un talent sérieux. Ferry, professeur à l'école de Mézières, avait été nommé député à la Convention; il lui fallait un suppléant : Monge proposa Hachette, qui s'acquitta parfaitement de cette tâche. Après l'établissement de l'École Polytechnique, Hachette fut appelé à Paris pour y installer les collections, les instruments et la bibliothèque de l'école de Mézières, à l'exception de ce qui regardait l'enseignement de l'artillerie, qui devait être établi à Metz. Hachette se prépara dès lors à aider Monge dans ses cours. Il se lia également avec Guyton-Morveau, qui l'emmena en 1794 à l'armée de Sambre et Meuse, où on devait essayer d'appliquer les aérostats à l'art de la guerre. Il assista à la bataille de Fleurus, et entra à Bruxelles avec l'armée française; où il fit une heureuse application du chlore à la désinfection des hôpitaux. Les cours de l'École Polytechnique s'ouvrirent à la fin de 1794. Hachette fut adjoint à Monge pour la géométrie descriptive. Plus tard, il devint professeur de mathématiques à l'école des pages. Reçu docteur ès sciences en 1809, il fut nommé en 1810 professeur adjoint à la Faculté des Sciences de Paris et à l'École Normale. En 1816 il ne fut pas compris dans la réorganisation de l'École Polytechnique. On oublia ses services, pour ne voir en lui que l'ami de Monge et l'ancien révolutionnaire. Il conserva du moins sa place à la Faculté des Sciences jusqu'à la fin de sa vie. Le 10 novembre 1823 il fut élu membre de l'Académie des Sciences, dans la section de mécanique; mais son élection ne fut pas sanctionnée. Hachette ne put prendre place à l'Académie qu'en 1831, après une nouvelle élection faite à l'unanimité. En 1819, il s'occupa avec Prony du plan d'une machine à vapeur destinée à remplacer la vieille machine hydraulique de Marly. En 1827 il fit partie du jury d'admission à l'exposition de l'industrie. Il avait épousé en 1810 la fille du médecin Maugras, dont il eut deux enfants, un fils, ingénieur des ponts et chaussées, une fille, veuve d'Ebelmen.

On a de Hachette : *Expériences pour démontrer que le diamant combiné avec le fer à une haute température donne de l'acier fondu*, mémoire lu à l'Institut le 14 juin 1799; — *Correspondance sur l'École Polytechnique, à l'usage des élèves de cette école;* Paris, 1804-1816, 3 vol. in-8°. Cet ouvrage paraissait par cahiers. Poisson, qui avait été son élève, raconte ainsi l'origine de ce travail : « Partout où il croyait découvrir quelque germe ou quelque espoir de talent, M. Hachette allait au-devant, et faisait tous ses efforts pour le développer. C'est dans cette vue qu'il eut l'heureuse idée de publier, sous ce titre, un recueil où les élèves consignaient leurs aperçus, où les professeurs ne dédaignaient pas d'insérer des articles utiles aux sciences et à l'enseignement »; — *Essai sur la composition des machines; programme du cours élémentaire des machines pour l'an* 1808; Paris, 1808, in-8°; — *Programme d'un Cours de Physique, ou précis de leçons sur le calorique et sur quelques applications des mathématiques à la physique;* Paris, 1809, in-8°; — *Supplément à la Géométrie descriptive de Gasp. Monge;* Paris, 1811, in-4°; — *Traité élémentaire des Machines;* Paris, 1811, in-4°; 4e édit., Paris, 1828, in-4°; — *L'Application de l'Algèbre à la Géométrie : Traité des Surfaces du second degré;* Paris, 1813, in-8° : ouvrage fait en partie avec Monge; — *Mémoires relatifs à l'écoulement des fluides par des orifices en minces parois et par des ajutages appliqués à ces orifices;* inséré dans les *Annales de Chimie et de Physique*, 1816; — *Collection des Épures de Géométrie, à l'usage de l'École Polytechnique;* Paris, 1817, in-fol.; — *Éléments de Géométrie à trois dimensions : partie synthétique; théorie des lignes et des surfaces courbes;* Paris, 1817, in-8°; — *Second supplément de la Géométrie descriptive, suivi de l'Analyse géométrique de M. John Leslie;* Paris, 1818, in-4°; — *Sur les Expériences électro-magnétiques de MM. Œrstedt et Ampère* (extrait du *Journal de Physique*); Paris, 1820, in-4°; — *Traité de Géométrie descriptive, comprenant les applications de cette géométrie aux ombres, à la perspective et à la stéréotomie;* Paris, 1821, in-4° : en 1823 l'auteur publia un petit supplément à ce traité, et le tout fut reproduit en 1828; cet ouvrage renferme non-seulement les suppléments à la *Géométrie descriptive* de Monge par Hachette, mais la *Géométrie descriptive* elle-même; — *Mémoire sur divers modes de numérotage employés dans les filatures et dans les tréfileries;* Paris, 1825, in-4°; — *Expériences faites avec Beudant sur la formation des tubes fulminaires par la décharge d'une batterie électrique*, mémoire lu à l'Académie des Sciences le 4 avril 1828; — *Notice historique sur les machines à vapeur;* dans l'*Encyclopédie portative;* 1829, in-32; — *Expériences sur le mouvement des fluides aériformes et des liquides;* dans les *Annales des Sciences d'Observation*, juin 1830; — *Histoire des Machines à Vapeur;* Paris, 1830, in-8°. Hachette a présenté plusieurs mémoires à l'Académie des Sciences. On trouve de lui, dans le *Journal de l'École Polytechnique : Application de l'Algèbre à la Géométrie* (avec Monge), *suivie d'une addition à ce mémoire* (avec Poisson); 1802; — *Sur le Galvanisme;* 1802; — *De l'Héliostat;* 1818; — *Solution analytique de ce problème : Déterminer le centre et le rayon d'une sphère qui touche quatre sphères données;* 1815. Comme éditeur, Hachette a publié la 6e édition, revue par lui, du *Traité élémentaire de Statique* de Gasp. Monge; 1826. Il a donné une traduction du

Précis de Mécanique et du *Résumé complet de Mécanique et de la Science des Machines*, de l'Anglais Th. Young, et y a ajouté un *Appendice sur l'Écoulement des Liquides* et une *Notice historique sur les Machines;* Paris, 1829, in-8° et in-32. Enfin, il a fourni des articles au *Journal de Physique*, aux *Annales de Chimie et de Physique*, au *Bulletin de la Société d'Encouragement*, au *Dictionnaire Technologique*, etc. L. L—T.

Arago et Poisson, *Discours prononcés sur la tombe de M. Hachette.* — Quérard, *La France littéraire.* — Louandre et Bourquelot, *La Littér. française contemporaine.*

*HACHETTE (*Louis-Christophe-François*), savant éditeur français, né à Rekel (Ardennes), le 5 mai 1800. Il fut d'abord élève de l'École Normale (1819-1822); il fonda ensuite, en 1825, une librairie classique. On lui doit de nombreuses publications littéraires et scientifiques pour l'enseignement; des livres de classe de toutes sortes : textes; méthodes; dictionnaires; la fondation de journaux spéciaux, tels que *Revue de l'Instruction publique; — Manuel général de l'Enseignement primaire; — Ami de l'Enfance*, etc.

Parmi ses publications plus récentes, on remarque : *Bibliothèque variée; — Bibliothèque des Chemins de Fer; — Collection des Guides itinéraires; — Dictionnaires universels.* — M. L. Hachette publie avec M. Lahure le *Journal pour tous* (tiré à 150,000 exemplaires); des éditions populaires : *Œuvres complètes des principaux écrivains français; — Chefs-d'Œuvre de Littérature moderne étrangère; — Chefs-d'Œuvre de Littérature ancienne*, etc. M. Hachette est un des fondateurs du comptoir d'escompte, membre de la chambre de commerce de Paris, et de l'assistance publique. Enfin, il est auteur de divers *Rapports* et *Mémoires*, imprimés, sur les asiles municipaux, etc.

Diction. univ. des Contemporains.

* HACKELMANN (*Léopold*), jurisconsulte allemand, né en 1563, à Stade, près de Brême, mort le 11 novembre 1619. Après avoir obtenu en 1591 le grade de docteur en droit à l'université de Iéna, il y fut nommé quatre ans après professeur de droit. En 1598 il devint conseiller de l'archevêque de Magdebourg; en 1612 il fut appelé à une chaire de droit à l'université de Leipzig. Ses principaux ouvrages sont : *Quæstiones illustres ex jure civili pontificio, feudali, et Saxonico;* Iéna, 1594, in-4°; Francfort, 1602, et Magdebourg, 1613, in-4°; — *Semicenturia Quæstionum controversarum utriusque Juris;* Leipzig, 1616; — *Decades duæ Quæstionum juridicarum;* Leipzig, 1619, in-4°. Hackelmann a encore publié dix autres ouvrages de droit, dont la plupart traitent des matières testamentaires. E. G.

Zeumer, *Vitæ professorum Jenensium;* classis II, p. 71. — Freher, *Theatrum.* — Witte, *Memoria Jurisconsultorum*, decas I. — Ersch et Gruber, *Encyclopädie.*

HACKERT (*Jean*), peintre hollandais. *Voy.* HAKKERT.

HACKERT (*Philippe*), peintre allemand, né le 15 septembre 1737, à Prenzlau, dans la marche d'Ucker (Prusse), mort dans sa villa de Careggi, près de Florence, le 28 avril 1807. Il étudia d'abord la peinture, sous la direction de son père (mort en 1768, et qui avait le même prénom), puis à Berlin, où il jouissait déjà d'une certaine réputation lorsqu'il vint à Paris, en 1765. Quelques gouaches qu'il plaça avantageusement dans cette ville lui donnèrent le moyen d'entreprendre avec son frère Jean-Théophile le voyage d'Italie. Pendant son séjour à Rome, l'impératrice de Russie, Catherine, lui commanda deux tableaux, destinés à représenter le combat naval de Tchesmé du 5 juillet 1770 et l'incendie de la flotte turque qui en fut le résultat. Au lieu de deux tableaux, Hackert en fit six. Afin de mettre l'artiste en état de montrer en toute vérité l'effet produit par l'explosion d'un navire, le comte Orloff, qui se trouvait alors avec une partie de la flotte russe dans les eaux de Livourne, fit sauter une de ses frégates. Hackert s'acquitta heureusement de sa tâche. Six autres tableaux, figurant les succès des Russes dans la Méditerranée, lui furent encore commandés par l'impératrice. Présenté au roi de Naples par le comte de Rasoumowski, ambassadeur de Russie, il obtint un emploi lucratif à Naples, où il continua de séjourner jusqu'à ce que la révolution le força de chercher un refuge à Florence. Il acheta alors une villa à Careggi, où il mourut. Si les contemporains de Hackert l'avaient trop vanté, on est peut-être tombé aujourd'hui dans l'excès contraire. Il se négligea d'ailleurs beaucoup dans les dernières années de sa vie, et on voit de lui à Naples et à Portici un grand nombre de toiles indignes de la réputation qu'il avait acquise par ses premiers travaux.

Ses principales toiles sont : douze *Marines*, dans la galerie de l'empereur de Russie; — une *Vue de Rome*, gravée par G. Hackert; — dix *Vues des environs de la Villa d'Horace*, dont il n'existe plus que les gravures; — des *Vues de tous les ports de la Pouille;* — une *Vue de la ville de Cesena;* — une *Vue de Saint-Pierre*, gravée par Volpato; — deux *Vues de Pise;* — une *Vue du monastère de Vallombreuse*, etc. Le musée royal de Berlin, ainsi que celui de Gaspard Weiss, qui se trouve dans la même ville, contient de nombreux tableaux de Hackert. Cet artiste a gravé lui-même plusieurs de ses tableaux. Il a encore décoré de peintures le palais et l'église de Cartidello ainsi que la villa Pimiana, appartenant aux Borghèse.

On a de lui une épître à Hamilton *Sull' uso della vernice nella pittura;* 1788; il y traite de la restauration des anciens tableaux : *Theoretisch-praktische Anleitung zum Land-*

schaftszeichnen (Instruction théorique et pratique pour la peinture de paysage); Nuremberg, 1803, 2 cah. in-fol.

Hackert avait quatre frères, qui cultivèrent aussi les arts. *Charles-Louis* HACKERT, peintre de paysage à l'huile et à la gouache, se suicida à Lausanne, en 1800; *Jean-Théophile* HACKERT, aussi paysagiste, né en 1744, mourut en 1773, à Bath, en Angleterre; *Guillaume* HACKERT, peintre d'histoire et de portrait, mourut en 1780, professeur de dessin à l'Académie de Saint-Pétersbourg; enfin, *Georges-Abraham* HACKERT, graveur et marchand d'objets d'art, né en 1755, mourut à Florence en 1805. Il avait fondé avec son frère Philippe une imprimerie en taille-douce à Rome et une fabrique de papier pour les gravures à Fabiano. W.

Gœthé, *Philipp Hackert, Biographische Skizze; meist nach dessen eigenen Aufsätzen entworfen.* — Nagler, *Allgem. Kunstler-Lex.* — Ersch et Gruber, *Encycl.*

* HACKET (*William*), fanatique anglais, pendu à Londres, en juillet 1591. Il fut d'abord valet d'un gentilhomme nommé Hussei, et, suivant Fitz-Simon, lui témoigna sa fidélité par une action d'une férocité inouïe. Un artisan d'Oundel (Northamptonshire) s'étant attiré l'inimitié de Hussei, William Hacket chercha querelle au fils de cet artisan, qui était maître d'école; il se rua sur lui, le renversa, et lui coupa le nez avec ses dents : au lieu de rendre ce débris humain au pauvre mutilé et au chirurgien, qui espérait faire un rapprochement tandis que les chairs étaient vives, Hacket préféra dévorer ce nez sanglant. Il épousa quelque temps après une riche veuve, et la ruina par ses débauches. Il aimait prodigieusement le vin et les femmes, et il corrompit une fille qui était allée lui demander conseil. Il vola même sur les grands chemins. Il n'avait reçu aucune instruction, mais il avait beaucoup de mémoire, et en abusait pour répéter et parodier dans les tavernes les prédications des ministres : il n'allait au sermon qu'afin de pouvoir se livrer à cette indécente distraction. Enfin, il s'érigea en prophète, et annonça que l'Angleterre sentirait les fléaux de la faim, de la peste et de la guerre, si elle n'établissait la discipline consistoriale; qu'à l'avenir il n'y aurait plus de papes. Il fixait à un temps très-prochain la réalisation de ses menaces. Ce fut à York et dans le Lincolnshire qu'il commença ses divagations; elles lui valurent d'être fouetté publiquement et chassé du comté. Néanmoins, il continua à dogmatiser; selon Bayle, il improvisait avec une facilité merveilleuse des phrases choisies et pompeuses, et cela fit croire au peuple qu'il avait reçu un don particulier du Saint-Esprit. Il affectait une extrême confiance dans ses prières, et disait que si toute l'Angleterre faisait des vœux pour obtenir de la pluie, et qu'il demandât le contraire, il ne pleuvrait point. Edmond Coppinger et Henri Arthington furent assez crédules pour s'associer à lui, le premier sous le titre de *Prophète de la Miséricorde*, et le second sous celui de *Prophète du Jugement*. Ils publièrent qu'ils avaient une mission extraordinaire, et que après Jésus-Christ personne au monde n'avait un pouvoir plus grand que celui de William Hacket, qui était le véritable roi de la terre. Celui-ci confirmait leurs rêveries, en disant hautement dans ses oraisons : « Dieu, mon père, je sçais que tu m'aimes autant que tu t'aimes. » Il ne voulut pas se laisser sacrer par ses disciples, parce que « le Saint-Esprit l'avait déjà oint dans le paradis ». Il leur commanda, le 16 janvier 1591, d'aller crier par les rues de Londres que Jésus-Christ était venu pour juger le monde, qu'il logeait dans telle hôtellerie, et que cette fois nul ne pouvait attenter à ses jours. Ces folies étaient terminées par le cri de *Repens-toi, Angleterre, repens-toi!* Arrivés sur la grande place, ils se firent une tribune d'un chariot vide, amassèrent un grand concours de peuple, qu'ils haranguèrent longuement. Ils furent arrêtés, et l'on procéda contre eux. Coppinger se laissa mourir de faim en prison; Arthington obtint sa grâce, et publia un livre qui contient sa rétractation. Quant à Hacket, il se conduisit avec beaucoup d'inconvenance envers ses juges, refusa de se découvrir devant eux, et se répandit en insultes et en malédictions contre la reine Elisabeth. Il proposa à ses accusateurs de se soumettre avec lui à ce qu'il appelait le *serment exécratoire*, c'est-à-dire à invoquer chacun séparément la colère divine; l'effet devait être la mort immédiate d'une des parties. « Si, après l'avoir fait, disait-il, je ne meurs pas, vous me mettrez honorablement en liberté; si au contraire il ne vous arrive aucun mal, je subirai la peine capitale. » On passa outre aux débats, et Hacket, convaincu d'impiété et de rébellion, fut condamné à être pendu et écartelé. Sur l'échafaud il demanda à Dieu un miracle pour se justifier; mais il n'en obtint pas, et la sentence fut exécutée. A. L.

Henri Fitz-Simon, *Britannomachia Ministrorum*, lib. II, cap. VI, p. 202, 206. — Bancroft, *Conspiratio pro prætensa Disciplina.* — Camden, *Annales*, an 1591, pars IV, p. 618-623. — Bayle, *Dictionnaire historique et critique.*

* HACKET (*Jean*), prélat et controversiste anglais, né à Londres, en 1592, mort à Lichfield, en 1670. Il fit ses études à Westminster-school, et passa ensuite en 1608 de Trinity-College à Cambridge. Il entra dans les ordres en 1618, et devint bientôt après chapelain de l'évêque de Lincoln. Au commencement de la guerre civile, il fit partie d'une commission chargée de préparer le rapport que devait présenter sur la réforme ecclésiastique la commission nommée par la chambre des lords. Les troubles croissants et l'opposition des évêques mirent fin à ce projet. Pendant la guerre civile Hacket épousa chaudement la cause de Charles, et sa maison devint un centre de ralliement pour le parti royaliste. Son zèle lui attira des poursuites, et même un

court emprisonnement. Après la restauration, il devint évêque de Lichfield et Coventry, dignité qu'il conserva jusqu'à sa mort. Il fit réparer, en grande partie à ses frais, la cathédrale de Lichfield, qui pendant la guerre avait été canonnée et mise au pillage par les puritains. Lorsqu'il n'était encore que précepteur à l'université de Cambridge, Hacket composa une comédie latine, intitulée *Loyola*, qui fut jouée deux fois devant Jacques Ier, et imprimée en 1648, in-12. Ses autres ouvrages sont : *A Sermon preached before the king, march* 22 1660; — *A Century of Sermons upon several remarkable subjects;* publié par Thomas Plume, avec une vie de l'auteur, 1675, in-fol.; — *The Life of Archbishop Williams;* 1693, in-fol.; Ambroise Philips en a donné un bon abrégé, 1700, in-8°. Z.

Biographia Britannica. — Wood, *Athenæ Oxonienses*, t. II. — *Gentleman's Magazine*, LXVI. — *Biographia Dramatica.*

HACKI (*Jean-François*), théologien polonais du dix-septième siècle, appartenait à la Société des Jésuites. On a de lui : *Scrutinium veritatis fidei, quo in prima parte inquiritur an nòn universarum a rom. cathol. eccles. atque inter se dissidentium hujus temporis religionum ex uno omnium principio, quod scilicet verbum Dei scriptum, exclusa cathol. eccles. autoritate, sit regula, norma, judexque fidei nullitas manifeste sequatur;* Oliva, 1682, in-4°. J. V.

Journal des Savants, 1683, p. 35.

***HACKLAENDER** (*Frédéric-Guillaume*), romancier allemand, né à Borsette, près d'Aix-la-Chapelle, vers 1810. Après s'être d'abord occupé à Elberfeld d'opérations commerciales, il se rendit ensuite à Stuttgard, pour se consacrer à des travaux littéraires. En 1840 il entreprit un voyage en Orient, avec le baron de Taubenheim. Trois ans après il devint secrétaire du prince héréditaire de Wurtemberg, qu'il accompagna dans son voyage en Italie, en Belgique et en Russie. Il était en 1849 avec le feld-maréchal Radetzky pendant la campagne d'Italie, puis avec le prince de Prusse pendant l'expédition de Bade. Il vit actuellement à Stuttgard. Hacklaender sait peindre d'une manière piquante et spirituelle les détails des mœurs militaires et bourgeoises; mais ses romans sociaux peuvent à bon droit être qualifiés d'ennuyeux. Ses écrits ont pour titre : *Bilder aus dem Soldatenleben im Frieden* (Scènes de la vie militaire en temps de paix); Stuttgard, 1841; la cinquième édition en a paru en 1854; — *Wachtstubenabenteuer* (Aventures de corps-de-garde); Stuttgard, 1845 et 1848; — *Daguerotypen aufgenommen auf einer Reise im Orient* (Daguerrotypes pris pendant un voyage en Orient); Stuttgard, 1842 et 1846, 2 vol. in-8°; — *Mährchen* (Contes); Stuttgard, 1843; — *Pilgerzug nach Mekka* (Pèlerinage à La Mecque); Stuttgard, 1847; — *Humoristische Erzählungen* (Contes humoristiques); Stuttgard, 1847; — *Soldatenleben im Kriege* (Vie militaire en temps de guerre); Stuttgard, 1849, 2 vol. in-8°; — *Bilder aus dem Leben* (Scènes de la vie); Stuttgard, 1850; — *Handel und Wandel;* Berlin, 1850, 2 vol.; — *Namenlose Geschichten* (Histoires sans nom); 1851, 3 vol.; — *Eugen Stillfried*; 1852, 3 vol.; — *Europaeisches Sclavenleben* (La Vie des Esclaves européens); 1854, 3 vol.; — *Der Augenblick des Glücks* (Le Moment du Bonheur); 1857, 2 vol. — Hacklaender a aussi fait jouer quelques comédies. Ses œuvres complètes se publient dans ce moment à Stuttgard, en vingt-quatre volumes in-12. E. G.

Pierer, *Neueste Ergänz. zum Universal-Lex.* — *Illustrirte Zeit.*, 1857.

HACKLUYT. *Voy.* HAKLUYT.

***HACKSPAN** (*Théodore*), savant philologue et théologien allemand, né à Weimar, en 1607, mort à Altorf, le 19 janvier 1659. Il étudia la théologie sous la direction du célèbre Calixtus, dont il partagea les opinions libérales, se perfectionna en même temps dans la connaissance des langues orientales, et occupa pendant plusieurs années la chaire d'hébreu à l'université d'Altorf. Parmi ses ouvrages, dans lesquels il fait preuve d'une érudition remarquable, nous citerons : *Disputationes philologicæ;* Iéna, 1643; — *Observat. philolog.;* Altorf, 1638; — *Quadrigæ disputationes de locutionibus sacris;* ibid., 1648; — *Disquisit. philolog.;* ibid., 1638; — *Observationes Arabico-Syriacæ in quædam loca Veteris et Novi Testamenti;* ibid., 1639; — *De Angelorum Dæmonumque Nominibus;* ibid., 1641; — *Fides et Leges Mohhammedis, exhibitæ ex Alcorani manuscripto duplici, et Institutiones Arabicæ;* ibid., 1646; — *Miscellaneorum Sacrorum Libri duo;* Altorf, 1660; — *Exercitatio de Cabbala Judaica;* ibid., 1660; — *Notæ philologico-theologicæ in varia et difficilia Scripturæ loca sec. ord. ll. Bibl. V. et N. T.;* ibid., 1664, 3 vol.; — plusieurs dissertations réunies sous le titre : *Disputationes philologicæ et theologicæ*, etc. R. L.

Gust.-Georg. Zeltner, *Vitæ Theolog. Altorfinorum.* — Budé, *Histoire critique des principaux Comment. du Nouveau Testament*, p. 721-722. — Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclopædie.*

HACQUET (*Balthasar*), naturaliste et géographe allemand, né au Conquet (Bretagne), en 1739, mort à Vienne (Autriche), le 10 janvier 1815. Il quitta la France fort jeune, étudia la médecine en Autriche, et assista à la guerre de Sept Ans en qualité de chirurgien. Plus tard il professa l'anatomie et les sciences naturelles au lycée de Laibach et à l'université de Lemberg, et en 1810 il se fixa à Vienne, où il mourut. Hacquet était protégé par Marie-Thérèse et par l'empereur Joseph II, qui lui fournirent à différentes reprises les fonds nécessaires pour l'exécution de voyages d'exploration scientifique. Il parcourut la plus grande partie de l'empire autrichien à pied, et publia au sujet de ses observations des ouvrages dont

la plupart sont encore aujourd'hui consultés avec fruit. On lui doit entre autres : *Oryctographia Carniolica oder physikalische Geographie von Kärnthen, Istrien und einem Theil der benachbarten Länder* (Géographie physique de la Carinthie, de l'Istrie et d'une partie des contrées limitrophes); Leipzig, 1776-1789, 4 vol., avec cartes et planches; — *Plantæ Alpinæ Carniolicæ;* Vienne, 1782, in-4°; — *Mineralogische und botanische Reise auf den Berg Terglou in Kärnthen und auf den Berg Glockner in Tyrol, gemacht im Jahr* 1779 *und* 1781 (Voyage minéralogique et botanique sur le mont Terglou en Carinthie et sur le mont Glockner en Tyrol, fait en 1779 et en 1781); Vienne, 1784, in-8°; — *Physikalisch-politische Reise auf die dinarischen, julischen, kærnthner, rhætischen und norischen Alpen gemacht in den Jahren* 1781 *und* 1783 (Voyages physico-politiques dans les Alpes, etc., faits dans les années 1781 et 1783); Leipzig, 1785-1787, 4 vol.; — *Reise durch die norischen Alpen in Bezug auf Physik gemacht vom Jahr* 1781 *bis zum Jahr* 1786 (Compte rendu d'un voyage d'exploration de l'état physique des Alpes Noriques fait durant les années de 1781 à 1786); Nuremberg, 1790, 2 vol. in-8°; — *Ueber einige Versteinerungen die sich in ausgebrannten feuerspeienden Bergen finden* (De quelques Pétrifications qui se trouvent dans des volcans éteints); ibid., 1790, in-8°; — *Neueste physikalisch-politische Reisen in den Jahren* 1794 *und* 1795 *durch die dacischen und sarmatischen Karpathen* (Nouveau Voyage physico-politique fait dans les années 1794 et 1795 dans les monts Carpathes septentrionaux); Nuremberg, 1796, 4 vol. gr. in-8°, avec 6 gravures; — *Abhandlung und Beschreibung der südwest und westlichen Wenden, Illyrier und Slaven, deren geographische Ausbreitung von dem Adriatischen Meere bis an den Ponto, deren Sitten, Gebræuche, Religion, etc., nach einer zehnjæhrigen Reise und einem vierzehnjæhr. Aufenthalte in jenen Gegenden dargestellt* (Description des Vandales, Illyriens et Slaves du Sud-Ouest et de l'Est; de la distribution géographique de ces peuples depuis la mer Adriatique jusqu'au Pont, de leurs mœurs, coutumes, religion, etc., exposées d'après des voyages faits pendant dix années et un séjour de quatorze ans dans ces contrées); Leipzig, 1801-1808, 4 vol.; — un grand nombre d'articles insérés dans différentes revues scientifiques allemandes.

D^r^ L.

Vaterlænd. Blatter, 1815, p. 53. — *Nekrolog. Allgem. Literat. Zeitg*, Supplém., n° 9, p. 69. — Ersch et Gruber, *Allg. Encyclopædie*.

*HADASSI (*Juda*), fils d'El-ha-Abel, juif caraïte de Constantinople, du douzième siècle. Il était médecin et très-versé dans les sciences naturelles, telles du moins qu'elles étaient entendues à cette époque. Les langues grecques et arabes lui étaient familières, et il avait fait une étude approfondie des livres de l'art. Il composa en 1148 un ouvrage très-vanté par les juifs caraïtes, sous ce titre : *Eschol Accofer* (Grappe des Cyprès), titre qui est pris du Cantique des Cantiques, IV, 13. Ce livre est une espèce de commentaire en vers rimés du Décalogue; il se composé de 387 sections, dont chacune a autant de vers qu'il y a de lettres dans l'alphabet hébreu, et chaque vers commence par une lettre de l'alphabet depuis l'aleph jusqu'au thau, de sorte que chaque section présente l'alphabet en acrostiches. Malgré sa forme puérile, cet ouvrage est fort sérieux; il contient un développement théologique complet du Décalogue dans l'esprit des caraïtes, avec une polémique très-vive contre le talmudisme et même quelquefois contre le christianisme. L'*Eschol Accofer* a été imprimé avec une table des matières très-étendue, à Goslow, en 1836, in-fol. Mais cette édition n'est pas complète, soit qu'elle ait été faite sur des copies défectueuses, soit plutôt parce qu'on a cru devoir en retrancher tout ce qui est dirigé contre le christianisme; en effet il y manque entre autres les sections 99 et 100, qui renferment une critique peu modérée de la religion chrétienne. M. J. Furst cite un autre ouvrage d'Hadassi, qui est resté manuscrit et qui traite des sacrifices, sous ce titre : *Sepher Behinjan haschchittah*.

M. Nicolas.

Wolf, *Biblioth. Hebr.* — Rossi, *Dizion. storico degli Autori Ebrei*. — J. Furst, *Biblioth. Judaica*.

HADDON (*Walter*), philologue anglais, né d'une bonne famille, dans le comté de Buckingham, en 1516, mort en janvier 1572. Il fit ses études à Eton et à Cambridge, au King's-College, dont il devint membre agrégé par une étude assidue des meilleurs auteurs latins et de Cicéron en particulier; il acquit un style latin très-élégant, mais un peu trop fleuri. Il étudia le droit civil, prit le grade de docteur, et fit des leçons publiques sur la législation; il était en même temps professeur de rhétorique et d'éloquence à l'université. Son zèle pour la cause de la réforme et sa réputation littéraire lui valurent, sous le règne d'Édouard VI, la maîtrise de Trinity-Hall, en remplacement de l'évêque Gardiner. En 1550, il remplit l'office de vice-chancelier, et deux ans après il fut nommé président de Magdalen-College à Oxford. Il abandonna prudemment cette place à l'avénement de la catholique Marie-Élisabeth, peu après être montée sur le trône, le choisit pour un de ses maîtres des requêtes, et l'archevêque de Canterbury, Parker, le prit pour juge de sa cour. En 1565-1566, il fut un des commissaires anglais envoyés à Bruges pour rétablir les relations commerciales entre l'Angleterre et les Pays-Bas. Il travailla avec sir John Cheke à la rédaction latine du code de lois ecclésiastiques, publié en 1571 par John Foxe, sous le titre de *Reformatio Legum ecclesiasticarum*. Il publia en 1563 une

réponse à l'*Admonitio ad Elizabetham, reginam Angliæ*, par Jérôme Osorio, évêque de Silva (Portugal). Ses divers ouvrages furent recueillis par Thomas Hatcher, sous le titre de *Lucubrationes*, 1567, in-4°. On y trouve des discours, quatorze lettres, et un certain nombre de poésies, le tout en latin. Ces divers opuscules justifient assez bien la réputation d'excellent latiniste que s'était faite Haddon, et l'on comprend qu'Élisabeth, interrogée sur les mérites comparés de Buchanan et de Haddon, ait répondu : *Buchananum omnibus antepono; Haddanum nemini postpono.* Z.

Biographia Brittannica. — Wood, *Athenæ Oxonienses*, t. I. — *Gentleman's Magazine*, LXXXI. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

*HADELICH (*Sigismond-Lebrecht*), hébraïsant allemand, né en 1734, à Frohndorf (Saxe Électorale), mort en 1783. Il professa l'hébreu à Erfurt, et y enseigna ensuite l'économie politique. Il fut l'un des bourgmestres de cette ville. On a de lui un grand nombre d'écrits en allemand et en latin, et des mémoires insérés dans *Erfurter gelehrte Nachrichten* (Nouvelles savantes de Erfurt), et dans d'autres recueils. Il suffit de citer : *America dudum ante Columbi tempora veteribus rabbinis nota; — De Solano in prophetis passim obvio; — De Acaciis earumque usu apud Ebræos; — De Tormento militari Erfordiensi, quod insigne est antiquitatis monumentum.* E. B.

Meusel, *Gel. Deutschland.* — Ersch et Gruber, *Encycl.*

*HADENHAM (*Edmond* DE), chroniqueur anglais, vivait à la fin du quatorzième siècle; tout ce qu'on sait sur son compte, c'est qu'il était moine à Rossi et qu'il continua jusqu'à l'an 1377 l'*Histoire universelle* qu'avait entreprise Matthieu de Westminster. G. B.

Nichols, *Bibl. hist. Angliæ*, p. 68. — Warthon, *Anglia sacra*, t. I, *Proleg.*, p. XXXI.

HADI ou HADY (*Mousa* AL-), vingt-cinquième khalife, le quatrième de la maison des Abbassides, mort à Baghdad, le 14 rebi second de l'année 170 de l'hégire (1er octobre 786 de l'ère chrétienne), à l'âge de vingt-quatre ou de vingt-cinq ans. Il était fils aîné du khalife Mehdi, et d'une esclave appelée Khaïzeran. Son père lui préférait son second fils, Haroun, auquel il aurait voulu transmettre la couronne; mais comme ni la coutume ni les circonstances ne lui permettaient d'exécuter ce projet, il se contenta de déclarer que Haroun succéderait à Hadi. Ce dernier protesta contre cette disposition, et refusa de quitter le Djordjan, où il commandait une armée, pour aller se mettre à la disposition de ses ennemis. Il fit périr le messager qui lui apportait l'ordre de se rendre à Baghdad, et se prépara à résister à Mehdi, qui s'avançait contre lui à la tête d'une armée. La mort subite de ce dernier le laissa maître du trône, le 22 moharrem 169 (22 juillet 785). Haroun, loin de lui disputer le pouvoir, retourna à Baghdad, et le fit proclamer khalife. Mais les Alides recommencèrent à se soulever; Hoséin-ben-Ali, arrière-petit-fils de Hasan, fils d'Ali, chassa le gouverneur de Médine et prit le titre de khalife; un grand nombre d'esclaves fugitifs vinrent se mettre sous ses ordres. Ayant conduit son petit corps d'armée à La Mecque au temps du pèlerinage, il fut attaqué par les partisans des Abbassides; il fut vaincu, et resta sur le champ de bataille avec une centaine de ses adhérents. Un de ses cousins, Edris-ben-Abdallah, parvint à se soustraire au massacre de sa famille, et se réfugia dans le Maghreb (Maroc), où il fonda une puissante dynastie.

Hadi entreprit de changer l'ordre de succession établi par son père, et malgré les représentations de Jahya le Barmécide, il voulut faire reconnaître pour son successeur son fils Abou-Djafar, qui était encore enfant. Mais il mourut avant d'avoir pu mettre ce projet à exécution. On prétendit que sa mère l'avait fait étouffer sous des coussins, parce qu'il avait tenté de l'empoisonner, ou, selon d'autres, parce qu'il lui avait interdit de distribuer les charges et de recevoir les présents des solliciteurs. Mais ce qui prouve l'incertitude de ces vagues rumeurs, c'est que, d'après une autre version, il aurait toujours été fort attaché à sa mère et n'aurait jamais rien fait que d'après son avis. Le règne de Hadi n'avait pas même duré quinze mois. C'était un prince instruit, brave et généreux; il avait du talent pour la poésie, et composa des vers en plusieurs occasions. Il eut pour successeur son frère, le célèbre Haroun-ar-Raschid. E. BEAUVOIS.

Ibn-al-Atsir, *Kamil at-tewarickh.* — Abulféda, *Ann. Muslem.*, édit. de Reiske, t. II. — Elmacin, *Hist. Saracenica*, trad. par Erpenius, p. 110-112. — Silvestre de Sacy, *Chrestomathie Arabe*, t. II. — De Hammer, *Hist. de la Littér. arabe*, t. III, p. 22. — Weil, *Hist. des Khalifes.*

HADIK ou HADDIK (Comte *André* DE), général hongrois au service de l'Autriche, né en 1710, mort en 1790. Il embrassa la carrière militaire, et fit, comme officier subalterne, la campagne de 1738 contre les Turcs. Nommé en 1744 au grade de colonel des hussards, il se distingua par plusieurs hardis exploits. Élevé au grade de feld-maréchal-lieutenant, le comte de Hadik prit une part active à la guerre de Sept Ans, et contribua surtout à la victoire remportée par les Autrichiens, en 1757, sur les Prussiens, près de Gœrlitz. En 1774 il fut nommé président du conseil aulique pour les affaires militaires, et en 1789, peu de temps avant sa mort, il reparut encore une fois à la tête des armées. Ce fut au moment où les hostilités venaient de recommencer avec les Turcs; mais sa santé affaiblie le força de se retirer. Le général de Hadik excellait particulièrement dans la petite guerre; ses services furent fort appréciés par l'empereur Joseph II, qui lui fit donation du domaine de Futak, situé en Hongrie. N. K.

Conversations-Lexikon.

*HADJI-AHMED, dernier bey de Constantine, mort à Alger, le 30 août 1851, descendait

d'un coulougli, bey lui-même de Constantine en 1776. Son père, Mohammed, ne s'éleva qu'au rang de khalifa, et épousa la fille de Daoudy ben Gannah, chef d'une puissante tribu du Sahara. Ses exactions lui valurent un châtiment dans lequel toute sa famille fut enveloppée. Ahmed fut sauvé par sa mère, qui se réfugia près de son père Ben Gannah. Celui-ci réconcilia le jeune Ahmed avec le bey de Constantine, et en 1818 il fut rappelé, puis créé khalifa à son tour. Il se livra aux mêmes exactions que son père, fit le pèlerinage de La Mecque; et à son retour il sut si bien se concilier les hommes puissants qu'en 1827 il devint bey de Constantine à la place d'Ibrahim. Quoiqu'il fût en continuelle mésintelligence avec le dey d'Alger, il repoussa les ouvertures que lui firent faire les Français en 1830, et vint se ranger avec son contingent sous les ordres de son chef. Après la capitulation d'Alger, il se retira vers Constantine, emmenant les familles les plus considérables de la régence, qui fuyaient avec leur fortune. Les Turcs réfugiés voulurent le déposer. Ahmed les extermina, et s'empara de leurs biens. Le bey de Tittery lui ayant fait signifier d'avoir à le reconnaître pour supérieur, Ahmed fit trancher la tête à l'envoyé. Bientôt il prit pour agha son oncle Ben Gannah; les tribus du désert refusèrent de le reconnaître: Ahmed dut les soumettre. Il pensa prendre Bone. Son khalifa Ben Aïcha s'introduisit dans la ville en 1832, et la détruisit lorsqu'elle tomba au pouvoir des Français. Hadji-Ahmed songea aussi à s'emparer de Médéah, mais il échoua, et sa défaite fut le signal de révoltes perpétuelles chez les Arabes contre sa puissance. Il parvint à les étouffer dans le sang. Son oncle lui-même, Ben Gannah, périt, dit-on, par son ordre. Lorsque les Français marchèrent la première fois sur Constantine, Hadji-Ahmed mit ses trésors en sûreté, et confia la défense de la ville à son khalifa Ben-Aïcha. Les Français, commandés par le maréchal Clausel (*voy.* ce nom) durent se retirer; des négociations furent entamées avec Hadji-Ahmed; elles ne pouvaient guère aboutir. Une nouvelle expédition eut lieu, et Constantine tomba au pouvoir des Français, commandés par le général Danrémont, qui y périt, et ensuite par le général Valée (*voy.* ces noms), qui y gagna le bâton de maréchal. Ahmed-Bey, à la tête de tribus fidèles, tint encore quelque temps la campagne, et se retira près du Sahara. Abd-el-Kader essaya vainement de l'attirer dans ses intérêts. La jalousie rendit bien vite ces deux chefs ennemis. En 1847, Ahmed, ne pouvant plus tenir, se rendit aux Français, et vint habiter Alger, où le gouvernement lui servit une pension de 15,000 fr. par an jusqu'à sa mort. Il a laissé cinq filles. Son corps a été inhumé avec pompe au marabout de Sidi-Abder-Rhaman. L. LOUVET.

Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des Hommes du Jour*, tome III, 1re partie, p. 392. — *Journal des Débats* du 12 et du 14 sept. 1851.

HADJI-KHALFAH (Le Pèlerin assesseur de la chambre des comptes), surnom de *Mustafa ben-Abdallah*, aussi connu sous le titre de *Katib Tschelebi* (secrétaire très-noble), célèbre historien et bibliographe turc, né à Constantinople, mort dans le mois de dzou'l hidjeh 1068 de l'hégire (septembre 1658 de l'ère chrétienne). Fils d'un employé de la chancellerie, il entra dans la même administration en 1032 (1622), et suivit à diverses reprises les armées ottomanes en qualité de comptable. En 1036 (1626), il assista au siége d'Erzeroum; en 1039 il fit la campagne de Mésopotamie, et enfin, en 1043 (1633), se trouvant au camp d'Alep, il partit pour le pèlerinage de La Mecque. Ces voyages lui firent connaître une partie des contrées dont il donna plus tard la description. En 1045, retourné à Constantinople, pour n'en plus sortir, il profita de sa présence dans ce grand centre littéraire pour compléter les travaux bibliographiques qu'il avait commencés à Alep. Deux successions, qui lui échurent, lui fournirent les moyens de se livrer à sa passion pour les livres. Son ardeur pour l'étude lui fit sans doute négliger les devoirs de sa charge; car malgré ses talents calligraphiques et ses connaissances en comptabilité, il ne recevait aucun avancement. Enfin, voyant qu'il n'obtenait pas la place de second *khalfah* ou *khalifah* (assesseur à la chambre des comptes), à laquelle vingt ans de services lui donnaient droit, il se démit de ses fonctions, en 1052 (1642). Mais si la science avait longtemps nui à sa fortune, elle finit par y contribuer. Le grand-vizir Khodjah-Mohammed-Pascha, à qui Mustafa ben-Abdallah fit présenter un exemplaire du *Fedzlikeh*, fut tellement satisfait de cet ouvrage, qu'il éleva l'auteur au rang de khalfah, en 1058 (1648).

Hadji-Khalfah avait commencé en 1041 (1631) à faire des leçons publiques sur le Coran. Il nous apprend dans son autobiographie qu'il était fort habile en dialectique, et qu'il triomphait de tous ses adversaires dans les discussions. On voit qu'il ne se piquait pas de modestie, et qu'il usait largement du privilége qu'ont les écrivains orientaux de parler avantageusement d'eux-mêmes. Il n'était pourtant pas infatué de ses propres mérites au point de méconnaître ceux des autres. L'assiduité avec laquelle il suivit, jusque dans un âge très-avancé, les cours de quelques professeurs célèbres, et les éloges qu'il leur donne, montrent que la vanité ne lui avait pas obscurci la vue. Il s'était occupé de philosophie, de rhétorique, de jurisprudence, de traditions prophétiques, d'herméneutique sacrée, d'histoire, de géographie et même de mathématiques; étant tombé malade, il crut nécessaire d'ajouter la médecine à ses autres connaissances. Mais non content de chercher sa guérison dans les remèdes naturels, il s'imagina que les sciences occultes lui offriraient des secours plus efficaces, et il étudia les propriétés cachées des

lettres qui composent les noms sacrés. Cette aberration d'esprit est d'autant plus étonnante dans ce savant homme, qu'il s'était mis au-dessus de préjugés fort enracinés chez ses compatriotes. Il tournait en ridicule les questions futiles dont s'occupaient quelques dervisches, à savoir : si le père de Mahomet était vrai croyant ; si l'on devait tenir telle ou telle posture dans l'action de prier. Ses ennemis le traitèrent d'hérétique et de mécréant ; mais le grand-mufti, chef de la religion, qui aimait à l'entretenir de sciences, et particulièrement d'histoire, le protégea contre le fanatisme religieux.

Hadji-Khalfah écrivait en turc, en arabe et en persan. On a de lui : *Lewami an-nour fi tzoulmet Athlas minour* (Réflets de la lumière sur les obscurités de l'Atlas mineur). C'est une traduction turque du petit Atlas de Mercator, amélioré par Hondius en 1607. Hadji-Khalfah fut aidé dans ce travail par un savant rénégat français, qui avait pris le nom de Ikhlassi ; — *Djihan Numa* (Miroir du Monde), géographie universelle, écrite d'abord en arabe, continuée par Behram de Damas. M. Reinaud nous apprend, dans sa savante introduction à la géographie d'Aboulféda, que cette rédaction primitive est extrêmement rare. On ne trouve guère que la version turque de la partie relative à l'Asie, imprimée à Constantinople en 1145 (1732), in-fol. avec 39 cartes. Armain en fit une traduction française, d'où il exclut la Malaisie et le Japon, parce que ces contrées avaient été décrites d'après des sources européennes. Cette traduction, restée manuscrite, est à la Bibliothèque impériale de Paris. D'Anville la mit souvent à contribution, et M. Vivien de Saint-Martin en a extrait la description de l'Anatolie, qu'il a insérée dans le t. II de son excellente *Histoire des Découvertes géographiques*. Matth. Norberg a publié une traduction latine abrégée et très-défectueuse du *Djihan Numa*, Londres, 1818, 2 vol. in-8°, et M. de Hammer a traduit en allemand la description de la Turquie européenne : *Rumili und Bosna* ; Vienne, 1812, in-8°. La section du *Djihan Numa* où il est traité de l'Europe, de l'Afrique et de l'Amérique, n'a jamais été imprimée ; — *Asam al-kotoub we al-fonoun* (Noms des Livres et des Sciences), ouvrage écrit en arabe, dont M. Fluegel a donné une traduction, sous le titre de : *Lexicon Bibliographicum et Encyclopædicum a Mustafa ben-Abdalla, Katib Jelebi dicto et nomine Haji-Khalfa celebrato* ; Leipzig, 1835-1854, t. I-VI, in-4°. Le t. VII doit contenir une table alphabétique par noms d'auteurs et des appendices. Petit de La Croix en fit aussi une traduction française (1694 à 1705), qui se trouve en manuscrit à la Bibliothèque impériale, 3 vol. in-folio. Hadji-Khalfah donne la définition de chaque science, et signale les principaux auteurs qui en ont traité. Il indique le titre et le contenu des livres, l'année de leur composition, la langue dans laquelle il sont écrits, les traductions qui en ont été faites, les commentaires qui y sont relatifs, le nom de l'auteur et la date de sa mort. Ce dictionnaire, où les ouvrages sont classés selon l'ordre des titres, contient, sous 14,500 articles, des notices de plus de 25,000 ouvrages formant 113,000 volumes. C'est le catalogue le plus complet que l'on possède des ouvrages écrits en arabe, en persan et en turc. Il forme la base de la bibliothèque orientale de d'Herbelot, et de l'*Encyclopædische Uebersicht der Wissenschaften des Orients*, par M. de Hammer ; Leipzig, 1804, 2 part. en 1 vol. in-8°. Hadji-Khalfah y travailla de 1045 à 1061. Hanifzadeh y fit un supplément, qui contient 1,000 articles, relatifs à des ouvrages nouveaux et qui fut achevé en 1178 (1764) ; — *Fedzlikeh* (Successions), aussi intitulé : *Tarikh Kebir* (Grande Histoire), écrit en 1051 (1641), mais retouché postérieurement. Cette histoire commence avec la création d'Adam, que l'auteur place en 6216 avant l'hégire, et s'étend jusqu'en 1065 après l'hégire (1655) ; elle contient la notice de 150 dynasties, qui pour la plupart ont régné en Asie ; — *Tacwim at-tewarikh* (Table des Histoires), recueil des dates contenues dans l'ouvrage précédent ; cette table, écrite en persan et en arabe, a été imprimée à Constantinople en 1146 (1733), in-folio. Elle s'arrête en 1058 (1648). L'auteur y indique soigneusement l'année de la mort des poëtes et des savants. Rinaldo Carli en a donné une traduction italienne peu exacte, mais où l'on trouve des détails qui ont été supprimés dans l'édition turque. Elle a paru sous le titre de *Chronologia historica di Hazi-Halife Mustafa* ; Venise, 1697, in-4°. Les passages relatifs à la Sicile ont été traduits de l'italien en latin et publiés par Caruso et Muratori. L'abbé Simon Assemani a donné un extrait du *Tacwim at-tewarikh* dans son Catalogue de la bibliothèque Nassiana ; Padoue, 1787, 2 vol. in-4° ; Reiske fit une traduction de cet ouvrage, qui est restée manuscrite, et publia *Prodidagmata ad Hagji Chalifæ librum memorialem rerum a Muhammedanis gestarum*, à la fin de la Description de la Syrie par Aboulféda, éditée par Kœbler ; Leipzig, 1766, in-4° ; — *Tohfet al kobar fi asfar al-behar* (Don fait aux grands relativement aux voyages maritimes) ; Constantinople, 1141 (1728), in-4°, avec 4 cartes. Cet ouvrage a été traduit en anglais, sous le titre de *History of the maritime Wars of the Turks of Haji-Khalfa*, d'après un manuscrit persan, par J. C. ; Londres, et d'après l'édition turque par James Mitchell ; Londres, 1831, in-4° ; — *Rewkan assoulthanet* (Splendeur de la Domination), histoire de Constantinople, écrite en 1063 ; — *Histoire de l'Empire Ottoman*, de l'an 1000 (1591) à 1068 (1658) ; — *Destour al-amil* (Règle de Conduite), traité sur l'art de gouverner ; — *Lapidation du diable*. C'est une collection de *Fetwas* ou décisions juridiques, extraite de

400 ouvrages; — *Mihzan al-hacc* (Balance de la Vérité), traité de controverses théologiques; — *Tohfet al-akbar fi'l hikm we al-amtsal* (Présent fait aux grands, relativement aux proverbes et aux paraboles), recueil de sentences.

E. Beauvois.

Hadji-Khalfah, autobiogr. à la fin de *Tacwin at-tewarikh*, trad. dans *Encyclopædische Uebersicht*, par M. d'Hammer, p. 8-15. — *Lex.-Bibliogr.* — Galland, préf. à la *Bibliothèque orientale* de d'Herbelot. — Reiske, *Prodidagmata*. — Toderini, *Letteratura Turchesca*, III. — Koehler, not. dans *Repert.* de Eichhorn, III, 277-84. — De Rossi, *Diz. stor. degli Autori Arabi*. — Hammer, *Histoire de l'Empire Ottoman*, trad. par Hellert, XI, 52-58. — Fluegel, préf. du *Dictionnaire encyclopédique*. — M. Reinaud, *Introduction à la Géographie d'Aboulféda*, p. 170-173.

HADJI IBN ED-DIN AL-EGHWATI. *Voy.* Eghwati.

HADLEY (*John*), mathématicien anglais, connu par l'invention du *sextant*, qui porte son nom, né vers 1770, mort le 15 février 1744. Il devint en 1717 membre de la Société royale, et publia plusieurs mémoires dans les *Philosophical Transactions* du vol. XXXII au vol. XXXIX. Il vivait dans l'intimité de Newton, et l'on croit qu'il lui emprunta l'idée du sextant. On pense généralement aujourd'hui que Newton et Godfroy (*voy.* ce nom) inventèrent cet instrument chacun de son côté, et vers la même époque. Halley, qui dès 1727 avait reçu une description du sextant par Newton, n'en fit point part à la Société royale, et Hadley, en présentant à cette compagnie en 1731 un instrument du même genre, parut avoir la priorité.

Z.

Hutton, *Dictionary*. — Herschel, *Astronomy*. — *Transactions of the American Society*, vol. I, p. 21, *appendix*.

* **HADLUB** (Maître *Jean*), poëte allemand, vivait à Zurich à la fin du treizième siècle et au commencement du quatorzième. La miniature qui sert de frontispice à ses poésies dans le manuscrit Manesse est divisée en deux parties, dont chacune représente un épisode de la vie de notre auteur. L'une nous le montre remettant timidement un billet à sa dame, l'autre nous le fait voir au milieu d'un cercle nombreux d'illustres personnages qui intercèdent pour lui auprès de sa fière maîtresse. Les deux chansons qui suivent ces petits tableaux nous en fournissent l'explication, et la seconde a de plus le mérite de nous aider à préciser l'époque où vivait Jean Hadlub, en nous donnant les noms de ses puissants protecteurs. Tous vivaient entre les années 1280 et 1320. C'est d'abord le prince de Constance, l'évêque Henri de Klingenberg, puis son frère Albert, la princesse de Zurich, abbesse du monastère de Notre-Dame, le prince d'Einsiedeln, le comte Frédéric de Toggenburg, le baron Leutpold de Regensberg, l'abbé de Petershausen, le chevalier Rodolphe de Laudenberg, tué à Morgarten dans les rangs des Autrichiens (1318); enfin, messire Rudiger Manesse, l'auteur de la superbe collection de *Minnelieder* que nous venons de citer, et qui a passé, après bien des péripéties et surtout bien des contestations, de la bibliothèque palatine à Heidelberg dans le cabinet des manuscrits à la Bibliothèque impériale. Il est curieux sans doute de voir tous ces nobles seigneurs servir si complaisamment les amours du pauvre Jean Hadlub, qui n'était assurément qu'un humble bourgeois, et qui s'était épris follement d'une dame de trop haut parage (*zu hehr*). Il est intéressant aussi de suivre dans les naïves et gracieuses chansons du minnesinger l'histoire de sa romanesque passion, qui du reste ne fut pas toujours malheureuse. Mais ce qui fait le vrai charme et la véritable originalité de ces poésies, c'est moins la peinture, toujours un peu banale à cette époque, des peines et des joies de l'amour, que les vives et riantes descriptions que Hadlub a su nous faire de la belle nature au milieu de laquelle il vivait. Nulle part peut-être on ne trouve de plus charmants tableaux de la vie rustique, plus de scènes animées et pittoresques, plus de piquants détails sur les mœurs et le costume des paysans de l'ancienne Suisse. Et pourtant notre minnesinger n'est point entièrement exempt des défauts qui déparent la plupart de ses contemporains, et qui annoncent la décadence de la poésie du moyen âge. Son vers est quelquefois rude, sa langue incorrecte, et le *réalisme* de ses peintures dégénère souvent en vulgarité.

Bodmer, dans son édition des minnesingers publiée dans la patrie même de Hadlub, à Zurich, a singulièrement maltraité notre poëte; il a écourté un grand nombre de ses chansons, en a supprimé totalement quelques-unes, et a réduit de plus de la moitié (189 strophes) le nombre des vers que lui fournissait le manuscrit Manesse. Hagen a réparé plus tard cette négligence du premier éditeur, et Ettmüller a publié séparément les poésies de Jean Hadlub à Zurich en 1840.

Alexandre Pey.

Hagen, *Minnesinger*. — Hagen, Docen et Büsching, *Museum für altdeutsche Lit. und Kunst.*; Berlin, 1809, in-8°. — Ettmüller, *Joh. Hadlouber, Gedichte*; Zurich, 1840. — Karl. Gœdeke, *Das Mittelalter*, 10e cahier; Hanovre, 1854.

HADORPH (*Jean*), archéologue suédois, né le 6 mai 1630, à Haddorp ou Haddetorp, près Linkœping, mort le 12 juillet 1693. Après avoir fait ses études à Upsal, il fut nommé, en 1660, secrétaire de cette université. Il devint ensuite assesseur (1667), secrétaire et économe (1669) du Collége d'Antiquité, dont les sept membres étaient chargés de veiller à la conservation des anciens monuments, d'expliquer les inscriptions, de traduire et de publier de vieux textes. Hadorph parcourut plusieurs provinces de la Suède pour examiner des restes d'antiquités, les faire dessiner et recueillir des manuscrits. En 1669 il suivit le comte Gabr. de La Gardie dans son voyage en Westergœthland, et fit le catalogue de la bibliothèque de ce seigneur. Les livres qu'il jugea propres à jeter du jour sur l'histoire primitive de la Suède furent donnés à l'Académie d'Upsal et au Collége

d'Antiquité. En 1672 le roi s'en fit accompagner dans le voyage qu'il fit à travers la partie méridionale du royaume. Hadorph se rendit la même année à Copenhague, où il se lia avec Thomas Bartholin. Les éditions qu'il a publiées sont fort nombreuses; quoique le texte n'en soit pas toujours correct, et que ses remarques laissent beaucoup à désirer, ces travaux ont été néanmoins d'une grande utilité. Les services qu'il rendit à la science furent bien récompensés : en 1681 il obtint d'être exempté d'impôt pour toutes les terres qu'il acquerrait. On a de lui : *Påminelser om de tre chronor* (Remarques sur les trois couronnes), insérées dans l'ouvrage de Scheffer intitulé : *De antiquis verisque regni Suecicæ insignibus*. Il a édité : *Apographum donationis M. G. de La Gardie;* Stockholm, 1672, in-4°; — *Alexandri Magni Historia*, en vers suédois; Visingborg, 1672, in-4°; — *Sanct Oluffs Saga*, en vers suédois; Stockholm, 1675, in-8°; — *Stora Rijm Chrœnikan* (Grande Chronique rimée); Stockholm, 1674, in-4°; — *Gamla och minsta svenska Rijm Chrœnikan* (Ancienne et moindre Chronique rimée en suédois); ibid., 1676, in-4°. Ces deux ouvrages ont été réédités dans *Scriptores Rerum Suecicarum;* Upsal, 1818, t. I; — *Færentuna Hærads Runestenar* (Pierres runiques du district de Færentuna); ibid., 1680, in-fol. Il a aussi publié le texte et la traduction suédoise de plusieurs recueils de lois : *Dahlelagen* (Loi de Dalécarlie); Stockholm, 1676. On a découvert depuis que c'était une réduction de l'ancienne loi de Westgœthland; — *Skånelagen* (Loi de Scanie); 1676; — *Gothlandslagen;* 1687; — *Bjærkæa Rætten* (Droit des Cités); 1687; — *Wisby Stadslag* (Loi de la ville de Visby); 1688. Ces textes législatifs ont été réédités par M. Schlyter, dans *Corpus Juris Sueo-Gothorum antiqui;* 1827-1852, 8 vol. in-4°.

E. Beauvois.

Schlyter, *Færelæsininger i Laghistoria*. — *Biogr.-Lex.*, VI. — Warmholtz, *Bibl. Sueo-Gothica*.

HADOT (*Marie-Adélaïde* Richard, veuve Barthélemy), auteur dramatique et romancière française, née en 1769, morte à Paris, le 19 février 1821. Elle fut l'une des plus fécondes, mais aussi des plus médiocres femmes de lettres de notre siècle. Elle trouva, malgré ses nombreuses publications, le temps de se livrer à l'enseignement. On a d'elle : *Zadig, ou la destinée*, mélodrame héroïque en trois actes, tiré des romans de Voltaire; Paris, 1804, in-8°; — *Malovie, comtesse de Warberg, ou la peine du talion*, mélodrame en trois actes; Paris, 1805, in-8°; — *L'Homme mystérieux*, mélodrame en trois actes; Paris, 1806, in-8°; — *Jean Sobieski, ou la lettre*, mélodrame en trois actes; Paris, 1806, in-8°; — *Jules, ou le toit paternel*, mélodrame en trois actes; Paris, 1806, in-8°; — *Alméria, ou l'Écossaise fugitive*, mélodrame en trois actes; Paris, 1806, in-8° (avec René Perrin); — *Cosme de Médicis*, mélodrame en trois actes; Paris, 1808, in-8°; — *Clotilde de Hapsbourg, ou le tribunal de Newstadt;* Paris, 1810 et 1817, 4 vol. in-12; — *Stanislas Zamoski, ou les illustres Polonais;* Paris, 1810, et 1818, 4 vol. in-12; — *Les Loisirs d'une bonne Mère, ou le décaméron de l'adolescence;* Paris, 1811, 2 vol. in-12; — *L'Amazone de Grenade*, mélodrame en trois actes; Paris, 1812, in-8°; — *Clarice, ou la femme précepteur*, mélodrame en trois actes; Paris, 1812, in-8°; — *Les Mines de Mazzara, ou les trois sœurs;* Paris, 1812, 1815, et 1820, 4 vol. in-12; — *Les Soirées de Société, ou un hiver à Paris;* Paris, 1813, 4 vol. in-12; — *Anne de Russie et Catherine d'Autriche, ou les chevaliers de l'Ordre Teutonique et la mère écuyer;* Paris, 1813 et 1819, 3 vol. in-12; — *Jacques Ier, roi d'Écosse, ou les prisonniers de la Tour de Londres;* Paris, 1814 et 1819, 4 vol. in-12; — *Les Deux Casimir, ou vingt ans de captivité;* Paris, 1814, 4 vol. in-12; — *Les Novices du Monastère de Prémol, ou Hermione et Judith;* Paris, 1814 et 1820, 4 vol. in-12; — *Les Ducs de Moscovie, ou le jeune ambassadeur;* Paris, 1814, 5 vol. in-12; *Charles Martel*, mélodrame en trois actes (avec Hébert); pièce de circonstance jouée sur le théâtre de la Gaîte le 9 février 1814; — *La Tour du Louvre, ou le héros de Bovines;* Paris, 1815 et 1818, 4 vol. in-12; — *La Vierge de l'Indoustan, ou les Portugais au Malabar;* Paris, 1816 et 1821, 4 vol. in-12; — *Les Héritiers du duc de Bouillon, ou les Français à Alger;* Paris, 1816, 4 vol. in-12 (avec Victor Ducange); — *Les deux Walladomir*, mélodrame en trois actes; Paris, 1816, in-8°; — *L'Honneur et l'Échafaud*, mélodrame en trois actes; Paris, 1816, in-8°; — *Guillaume Penn, ou les premiers colons de la Pennsylvanie;* Paris, 1816, 3 vol. in-12; — *Isabelle de Pologne, ou la famille fugitive;* Paris, 1817, in-12; — *Les Vénitiens, ou le capitaine français;* Paris, 1817, 4 vol. in-12; — *Archambaud et Roger, ou le siége de Metz;* Paris, 1817, 4 vol. in-12; — *Atelwood et Clara, ou la montagne de fer;* Paris, 1817, 4 vol. in-12; — *Ernest de Vendôme, ou le prisonnier de Vincennes;* Paris, 1818, 4 vol. in-12; — *Fernand d'Alcantara, ou la vallée de Roncevaux;* Paris, 1818, 4 vol. in-12; — *Laurence de Sully, ou l'hermitage en Suisse;* Paris, 1819, 4 vol. in-12; — *Arabelle et Mathilde, ou les Normands en Italie;* Paris, 1819, 4 vol. in-12; — *La Révolte de Boston, ou la jeune hospitalière;* Paris, 1820, 3 vol. in-12; — *Pierre le Grand et les Strelitz, ou la forteresse de la Moskowa;* Paris, 1820, 3 vol. in-12; — *Mlle de Montdidier, ou la cour de Louis XI;* Paris, 1821, 5 vol. in-12; — *Les Portugais proscrits, ou le dominicain ambitieux;* Paris, 1821, 3 vol. in-12; — *Les Brigands anglais, ou la bataille de Has-*

tings; Paris, 1821, 4 vol. in-12 (ouvrage posthume). Mme Hadot a laissé en portefeuille *Aldegonde; Alphonse et Adèle; Alin et Lison; Les Rivales amies, ou l'enfant perdu; Les Deux Ormeaux;* vaudevilles; *Neuf Heures; Je suis joué, ou à trompeur trompeur et demi;* comédies. E. Desnues.

Mahul, *Anuaire nécrologique*, 1821. — Quérard, *La France littéraire.*

* **HADRIANUS** (*C. Fabius*), légat, préteur ou propréteur romain, vers 87-84 avant J.-C. Il provoqua, par son gouvernement oppresseur, un soulèvement parmi les colons romains et les marchands d'Utique, et fut brûlé vif dans son prétoire. Cette violence resta impunie, et le sénat la vit peut-être sans déplaisir. Hadrianus était soupçonné de pousser secrètement à la révolte les esclaves de son gouvernement, et de vouloir profiter des troubles de la république pour se créer en Afrique une souveraincté indépendante. Y.

Cicéron, *In Verrem*, I, 27; V, 36. — Pseud. Asconius, *In Verrem*, p. 179, éd. Orelli. — Diodore, *Fragm. Vatic.*, p. 138, édit. Dindorf, dans la *Bibl. grecque* de A.-F. Didot. — Tite Live, *Epit.*, 86. — Valère Maxime, IX, 10.

* **HADRIANUS** ou **ADRIANUS**, magistrat romain, vivait dans le cinquième siècle de l'ère chrétienne. Le *Code Théodosien*, où son nom figure assez souvent, nous apprend qu'il était maître des offices sous le règne d'Honorius, en 397 et 399. On voit dans le même ouvrage qu'Hadrianus fut préfet du prétoire d'Italie de 400 à 405, et qu'après avoir quitté ces fonctions pendant plusieurs années, il les reprit de 413 à 416. Une *épître* et une *épigramme* de Claudien sont dédiées à Hadrianus. Y.

Godefroy, *Prosop. Cod. Theod.* — Claudien, *Epistol.*, I; *Epigram.*, XXVIII. — Symmaque, *Epist.*, VI, 35.

HADRIEN. *Voy.* Adrien.

HADSCHI. *Voy.* Hadji.

HADY. *Voy.* Hadi.

HÆBERLIN (*François-Dominique*), historien et jurisconsulte allemand, né à Grimmelfingen, près Ulm, le 31 janvier 1720, mort à Helmstædt, le 20 avril 1787. Il fit ses études à Ulm et à Gœttingue, entra ensuite dans la carrière de l'enseignement public, et se rendit à l'université de Helmstædt, où il devint en 1747 professeur ordinaire d'histoire, en 1751 professeur de droit public, en 1756 inspecteur du Consistoire, en 1759 conservateur en chef de la Bibliothèque et en 1762 premier professeur de droit et doyen de la faculté de droit. Son souverain, le duc de Brunswick, le nomma en outre conseiller de sa cour (1753) et conseiller intime de justice. Hæberlin est l'auteur d'un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on remarque : *Index librorum ab inventa typographia ad a.* 1500 *excusorum in supplementum V. T. Maitairii Annal. Typogr., cum adspersis observationibus;* Ulm, 1740, in-8°; — *Apologia Sigismundi imp. contra injustas accusationes;* Ulm, 1742, in-4°; — *Entwurf der politischen Historie des 18ten Jahrh., enthaltend die Geschichte aller Europæischen Reiche und Staaten bis zu Ende des Jahres* 1745 (Essai d'une Histoire politique du dix-huitième siècle, contenant l'histoire de tous les États de l'Europe jusqu'à la fin de l'année 1745); Hanovre, 2e édit., augmentée, 1748, 11 vol. in-8°; — *Abriss einer umstændlichen Historie der Pragmatischen-Sanction von deren Errichtung bis auf den Tod Kayser Carl VI* (Abrégé d'une Histoire complète de la Pragmatique-Sanction depuis son origine jusqu'à la mort de l'empereur Charles VI); Helmstædt, 1746, in-4°; — *Gründliche historisch-politische Nachricht von der Republik Genua* (Documents historico-politiques sur la république de Gênes); Leipzig et Hanovre, 1747, 11 vol. in-8°; — *Umstændliche historische Nachricht von der Einführung der Souverænitæt und Erbgerechtigkeit im Königreich Dænemark* (Étude historique complète sur l'introduction de la monarchie héréditaire en Danemark); Wolfenbüttel et Helmstædt, 1760, in-4°; — *Entwurf einer pragmatischen Teutschen Reichshistorie* (Essai d'une Histoire pragmatique de l'Empire Germanique); Brunswick et Helmstædt, 1763, in-8°; — *Staatsverfassung des Teutschen Reichs von Kaiser Maximilian I bis auf Kaiser Carl VI Tod* (La Constitution de l'Empire Germanique depuis Maximilien Ier jusqu'à la mort de Charles VI); ibid., 1763, in-8°; — *Analecta medii ævi, ad illustranda jura et res Germanicas;* Nuremberg et Leipzig, 1764, in-8°; — *Allgemeine Welthistorie* (Histoire universelle); Halle, 1767-1773, 12 vol. gr. in-8°; — *Neueste Teutsche Reichs-geschichte, vom Anfange des Schmalkaldischen Krieges bis auf unsere Zeiten* (Histoire de l'Empire Germanique depuis le commencement de la guerre de Smalcalde jusqu'à nos jours); Halle, 1774-1786, 20 vol. gr. in-8°; ouvrage dont un supplément en sept volumes a été publié par le baron René-Charles de Senkenberg; Halle, 1798; — *Schriften vermischten Inhalts aus der Geschichte des deutschen Staatsrechts* (Mélanges historiques concernant le droit public allemand); Helmstædt, 1774-1778, 4 parties; — un grand nombre de dissertations, de programmes et de mémoires.

R. Lindau.

Weidlich, *Nachr. v. jetztleb. Rechtsgel.*, tome I, p. 68-286. — Weidlich, *Biograph. Nachr. v. jetztleb. Rechtsgel.* t. I, p. 249-257. — Wegermann, *Nachr. v. Gel. aus Ulm*, p. 269-279. — Hirsching, *Handbuch.* — Sax, *Onomast. litter.*, P. VIII, p. 22. — Meusel, *Lex.*, t. V, p. 18-19. — *Conv.-Lex.*

HÆBERLIN (*Charles-Frédéric*), publiciste allemand, fils du précédent, né à Helmstædt, le 5 août 1756, mort dans cette même ville, le 16 août 1808. Il étudia le droit à l'université de sa ville natale, entra ensuite dans la chancellerie de justice de Wolfenbüttel, et devint en 1782 professeur de droit public allemand à l'univer-

sité d'Erlangen. Quelques années plus tard il fut rappelé à sa ville natale, où il exerça depuis 1786 les fonctions de professeur ordinaire de droit public et depuis 1799 celles de conseiller intime de justice. Plus tard il assista comme chargé d'affaires du duc de Brunswick au congrès de Rastadt, et lors de l'organisation du royaume de Westphalie, il fit partie de l'assemblée des états et de la commission législative. On lui doit les travaux suivants : *Repertorium des deutschen Staats-und Lehnsrechts* (Répertoire du Droit public et du Droit féodal allemand); Leipzig, 1781-1795, 4 vol.; — *Vorlesungen über die deutsche Reichsgeschichte* (Leçons d'Histoire de l'Empire Germanique); Erlangen, 1786; — *Pragmatische Geschichte der neuesten Wahlcapitulationen* (Histoire pragmatique des Conditions du Droit électoral); Leipzig, 1792; supplément 1793; — *Handbuch des deutschen Staatsrechts* (Manuel du Droit public allemand); Berlin, 1794, 2 vol.; 2e édit., 1797, 3 vol.; — *Deutsches Staatsarchiv* (Archives de l'Empire Germanique); Helmstædt, 1796-1808, 16 vol.; — *Ueber Aufhebung mittelbarer Stifter, Abteien und Klöster in Deutschland* (De la Suppression de Chapitres, d'Abbayes et de Couvents médiats en Allemagne); Helmstædt, 1805. R. L.

Conv.-Lex. — Keyser, *Index Libror.*

* HÆBERLIN (*Charles-Louis*), romancier allemand, fils du précédent, est né à Erlangen, le 25 juillet 1784. Il étudia le droit à Helmstædt, entra dans la carrière administrative, et devint en 1814 bailli du cercle de Hassenfeld (Brunswick). En 1828 il perdit cette place, et depuis cette époque il se consacra exclusivement à ses travaux littéraires. On a de M. Hæberlin un nombre considérable de romans publiés sous les pseudonymes de : *Melindor*, *Niedtmann*, *Mandien*, *Niemand* et surtout sous celui de *H. E. R. Belani*. Voici les titres des principaux : *Liebesgeschichten August's des Starken, König v. Polen* (Histoires amoureuses d'Auguste le Fort, roi de Pologne); Neuhaldensleben, 1833-1834, 2 vol.; — *Romantische Erzæhlungen aus Portugals Geschichte* (Contes romantiques, tirés de l'histoire du Portugal); Francfort, 1834; — *Der Heimathlose* (L'Expatrié); Francfort, 1834, 4 vol.; — *Novellen und Erzæhlungen* (Nouvelles et Contes); Helmstædt, 1835, 2 vol.; — *Der Premierminister* (Le Premier Ministre); Francfort, 1835, 4 vol.; — *Der Geaechtete* (Le Proscrit), roman historique du seizième siècle; Francfort, 1836, 3 vol.; — *Hof und Bühne* (La Cour et le Théâtre); Leipzig, 1838, 3 vol.; — *Tyrol*; 1809, roman historique en 2 parties et 6 volumes; Leipzig, 1838; — *Sidonia*, roman historique du dix-septième siècle; ibid., 1838; — *Wittenberg und Rom*, roman historique de l'époque de la réformation; ibid., 1840, 3 vol.; — *Die Auswanderer nach Texas* (Les Émigrants au Texas); ibid., 1844, 3 vol.; — *Don Carlos, Prætendent von Spanien* (Don Carlos, prétendant d'Espagne); ibid., 1842, 3 vol.; — *Don Fernando*, roman historique; ibid., 1842, 2 vol.; — *Die Mutter des Legitimen* (La Mère du Prince légitime), roman historique; ibid., 1842, 3 vol.; — *Marie-Antoinette*, roman historique; ibid., 1846, 2 vol.; — *Geschichte der Entdeckung und Eroberung von Mexico* (Histoire de la Découverte et de la Conquête du Mexique); Berlin, 1847; — *Der deutsche Michel von hundert Jahren und der deutsche Michel von heute* (Le Michel allemand d'il y a cent ans, et le Michel allemand d'aujourd'hui); ibid., 1847; — *Mayaren*, roman historique; Leipzig, 1850, 2 vol.; — *Reactionnaire und Demokraten*, roman politique; ibid., 1850, 2 vol.; — *Treu und brav* (Fidèle et brave); Leipzig, 1851; — *Die Markgræfinn von Anspach und deren Zeitgenossen* (La Margravine d'Anspach et ses contemporains); Berlin, 1852, 2 vol. R. L.

Conv.-Lex. — Keyser, *Index Libror.*

HÆCX ou HÆX (*David*), orientaliste néerlandais, né vers 1597, à Anvers, où son père était négociant. On ignore le lieu et la date de sa mort. Il fit ses études chez les jésuites d'Anvers, et prit les ordres. S'étant rendu à Rome, il devint camérier du pape Urbain VIII, qui lui conféra un canonicat dans la cathédrale de Cambray. Mais la jouissance de ce bénéfice lui fut disputée par un titulaire, qui venait d'être nommé par la faculté de Louvain. Il en résulta un procès qui fut porté devant le parlement de Malines. Hæcx se vit débouté de ses prétentions par le jugement, qui fut prononcé le 18 février 1625. On a de lui : *Dictionarium Malaico-Latinum et Latino-Malaicum*; Rome, imprimerie de la Propagande, 1631, pet. in-4°. Cet ouvrage, que Hæcx traduisit du hollandais, fut retraduit dans cette langue par Witkens et Donckaarts, et imprimé sous le titre de *Maleitsch en Latynsch Woordenboek*; Batavia, 1707, in-4°; — et quelques autres écrits dans *Fama posthuma Præsulum Antuerpiensium vulgata a rhetoribus collegii Societatis Jesu ejusdem civitatis*; Anvers, 1611, in-8°. On lui doit aussi une édition de la traduction latine par Schott des Lettres de saint Isidore de Peluse; Rome, 1629, in-8°. E. B.

Foppens, *Bibliotheca Belgica.* — Paquot, *Mém. pour servir à l'hist. littér. des dix-sept provinces des Pays-Bays*, t. XI; Louvain, 1768, in-8°, p. 360-63.

* HÆDO (Fray *Diego* DE), historien espagnol, né dans la vallée de Carança, mort dans la première partie du dix-septième. Il appartenait à une antique famille de la Biscaye, qui avait la prétention de faire remonter son origine jusqu'à l'invasion des Maures. Un de ses parents, portant le même nom que lui, était parvenu à l'archevêché de Palerme, et se faisait distinguer par ses vertus et par sa charité fervente; ce fut ce prélat qui l'attira en Sicile. Il en devint le chapelain, et fut nommé abbé de Fromesta. Le palais archiépiscopal était, pour ainsi dire, le rendez-vous des nombreux captifs que la charité du prélat avait

fait racheter en Afrique; ce fut d'après leurs rapports que Diego de Hædo composa un premier essai sur l'hodgeac d'Alger; mais bien qu'il s'efface complétement dans le cours de son histoire, nous supposons qu'il alla lui-même avant l'année 1605 dans les États Barbaresques. Ce qu'il y a de certain, c'est que son livre était terminé à la date citée plus haut, et qu'au point de vue statistique et topographique il fut rédigé sur des documents qu'on pouvait obtenir difficilement de simples esclaves, les captifs comme Cervantes ne se rencontrant pas fréquemment. Nicolas Antonio s'en est malheureusement tenu à peu près au titre du livre de Hædo pour écrire l'article qu'il lui a consacré; mais on peut supposer qu'un travail élaboré aussi lentement que le fut l'œuvre de notre bénédictin ne fut pas écrit sans que son auteur eût acquis toutes les garanties de véracité qu'on pouvait obtenir alors : ou Hædo alla sur les lieux, ou il obtint des mémoires qui lui furent communiqués par des religieux trinitaires. Il ne se contenta pas de révéler ces souffrances dont on ne se faisait encore qu'une idée imparfaite d'après des relations tronquées, mais il fournit sur la géographie et sur l'histoire des renseignements qui manquaient d'une manière absolue. Hædo était en Espagne lorsqu'il publia son livre; il le dédia à l'archevêque de Palerme, qui pouvait en réclamer, comme lui étant propre, une notable partie; ce livre parut sous le titre suivant, transcrit inexactement dans toutes les bibliographies : *Topographia e Historia general de Argel, repartida en cinco tratados de se veran casos estraños, muertes espantosas y tormentos exquisitos que conuiene se entiendan en la christiandad, con mucha doctrina y elegancia curiosa derigida al illustrissimo señor D. Diego de Hædo, arçobispo de Palerme, presidente e capitan general del reyno de Sicilia*; en Valladolid, 1612, pet. in-folio à 2 colonnes. Cet ouvrage si neuf, par la matière qu'il traitait, n'en demeura pas moins à peu près inconnu. Un fait unique parmi les faits nombreux qu'il rapportait le fit seul rechercher de quelques curieux : imprimé deux ans environ avant l'apparition du Don Quichotte, il racontait dans un style plein de simplicité et de vivacité à la fois l'histoire de l'évasion audacieuse à la suite de laquelle Cervantes recouvra la liberté. A la gloire éternelle de l'illustre manchot de Lépante, tout cela fut dit par Hædo, comme on raconte l'histoire d'un homme ignoré, comme notre bénédictin dit ailleurs l'histoire de l'obscur et saint martyr que l'Église vient de béatifier. Cette curiosité, du ressort de l'histoire littéraire, fut recueillie par les biographes du dix-huitième siècle; mais Hædo n'en resta pas moins parmi nous dans l'obscurité la plus complète. La conquête d'Alger lui a restitué toute son importance, et plus d'un savant laborieux a conçu le désir de le traduire en français. Gramaye a donné une version latine des dialogues qui se trouvent à la fin, sous le titre de *Martyres Argelenses*. Ferdinand Denis.

Fondation de la Régence d'Alger par Saint-Rang et Ferd. Denis. — Nicolas Antonio *Bibliotheca nova*. — Mérimée, *Histoire de Miguel Cervantes*.

HÆDUS ou **CAVRETTO** (*Pierre*), moraliste italien, né à Pordenone, vers l'an 1424, entra dans les ordres, et devint en 1473 curé dans sa ville natale; il vivait encore en 1501; il serait complétement oublié s'il n'avait pas eu l'idée de composer un ouvrage de théologie mystique, dirigé contre l'amour. Devenu rare et assez recherché des bibliophiles, cet ouvrage a pour titre : *Anterotica, sive de amoris generibus, libri tres*; Tarvisii, per Gerardum de Flandria. 1492, in-4°. Il en a été fait une réimpression à Cologne en 1608, *De contemnendis Amoribus*; mais cette réimpression est très-défectueuse. Hædus se met en scène comme conversant avec deux de ses amis, le poëte Æmilianus Cimbriacus, qui prend le parti de l'amour, et le prêtre Antonius Philemus, qui expose tous les maux dont cette passion est la source. — On doit encore à Hædus quelques autres écrits, peu connus : *Costituzione della patria del Friuli*; Udine, 1484; — *De Educatione Liberorum*; Tarvis, 1492, in-4°; — *De Concordiæ Pacisque Dulcedine*, sans lieu ni date, in-4°. Longtemps après sa mort, on publia à Venise, en 1558, un ouvrage dans lequel Hædus s'était proposé pour modèle les *Tusculanes* de Cicéron : *De Miseria humana Libri quinque*; cet ouvrage est sous forme de dialogues écrits dans un style assez élégant. G. B.

Liruti, *Notizie degli Letter. del Friuli*, t. I, p. 432. — Tiraboschi, *Storia della Letteratura Italiana*, t. XIV, p. 350. — Freytag, *Analecta litteraria*, p. 462. — David Clément, *Bibliothèque curieuse*, t. IX, p. 389. — Beloe, *Anecdotes of Literature*, t. V, p. 296. — M. C. Christyan, *De Scriptoribus ecclesiastico-eroticis tribus*; Francfort, 1741, in-4°. — Renouard, *Catalogue d'un Amateur*, t. I, p. 96 et 194.

HÆFFNER (*Jean-Christian-Frédéric*), compositeur et musicien allemand, né le 2 mars 1759, à Ober-Schœnau (Thuringe), où son père était maître d'école, mort à Upsal, le 28 mai 1833. Il étudiait à l'université de Leipzig, lorsqu'il s'engagea dans une troupe d'acteurs. Après avoir joué dans plusieurs villes d'Allemagne, il voyagea avec un prince, et en 1780 il se rendit à Stockholm, où il devint organiste de l'église allemande, maître de chant et violoniste à l'Opéra, enfin maître de chapelle du roi, en 1793. Appelé à Upsal pour enseigner la musique aux étudiants (1808), il fut nommé, en 1826, organiste à la cathédrale. Hæffner était depuis 1787 membre de l'Académie de Musique. Il admirait particulièrement Hændel, Marcello, Seb. Bach, et Gluck, qu'il s'efforçait d'imiter; mais il avait peu d'estime pour Mozart et Rossini. Ses adversaires ne lui épargnaient pas non plus les critiques, et des intrigues nuisirent au succès de plusieurs de ses œuvres. Il ne sut jamais bien le suédois, quoiqu'il eût vécu plus de cinquante ans dans le pays où cette langue est parlée. La musique était

la seule langue qu'il entendît. Il est plus connu comme compositeur que comme exécutant : le piano était le seul instrument sur lequel il excellât. On lui doit la musique des opéras suivants : *Électre;* 1787; — *Entrée d'Alcide dans le monde;* — *Renaud.* Le récitatif et les chœurs sont les meilleures parties de ces opéras. Hæffner travailla à améliorer la musique religieuse, et publia *Svenska Choralbok* (Livre de Chœur pour l'église suédoise); Stockholm, 1808. Cet ouvrage fut approuvé par le comité des psaumes, et réédité par ses soins, part. I; Stockholm, 1820; part. II, Upsal, 1821. On a encore du même auteur : *Svenska Messan* (Messe suédoise); Upsal, 1817; 2e édit., Œrebro, 1840; — *Zehn Lyrische Versuche* (Dix Essais lyriques, avec accompagnement de piano); Upsal, 1819; — *Præludier till Melodierna uti Svenska Choralboken* (Prélude pour les Mélodies du livre choral suédois). Les morceaux de musique qui accompagnent *Svenska Folkvisor* (Recueil de chants populaires suédois), par Geijer et Afzelius, 2e édition, 1814-1846, 3 vol.; — et quelques écrits dans *Svea* (Remarques sur les anciens chants du Nord, n° 1), dans *Phosphoros*, etc. Hæffner avait étudié la botanique et formé un bel herbier, qui fut acheté par le musée de l'université d'Upsal. E. B.

Geijer, *Not.* dans *Svenska litteratur-Fœreningens Tidskrift*, 1833. — *Svenskt Pantheon*, liv. 26, avec port. — Fétis, *Biogr. univ. des Musiciens*, t. V. — *Biogr. Lexik.*, VI, 308-309.

HÆFNER ou **HAFNER** (*François*), historien suisse du dix-septième siècle, né à Soleure. Chancelier de sa ville natale jusqu'en 1660, époque à laquelle, frappé de cécité, il résigna sa charge, il avait été employé en diverses circonstances pour les affaires de son pays. C'est ainsi qu'il avait été un des médiateurs de la paix conclue en 1656 entre les cantons de Zurich et de Berne et les cinq cantons catholiques. Lorsqu'il eut perdu la vue, sa fille l'aida dans ses travaux historiques, ce qui lui permit de faire paraître, en 1666 : *Solothurnischer Schauplatz historischer Welt-Geschichte* (Théâtre historique de Soleure). W.

Jöcher, *Allg. Gel.-Lex.*

* **HAEFTEN** (*Jacques* VAN), écrivain religieux belge, né à Utrecht, en 1588, mort en 1648. Il changea son nom de baptême en celui de Benoît, quand, en 1627, il fut reçu abbé d'Affligeum, dans le Brabant. Haeften y introduisit les constitutions de la congrégation des saints Vitone et Idulfe. On a de lui : *Propugnaculum reformationis monasticæ ordinis S. Benedicti;* — *Paradisus, sive viridarium catechisticum;* Anvers, 1622, in-4°; — *Schola cordis;* Anvers, 1629, in-8°; — *Panis quotidianus, seu meditationes sacræ, in singulos anni dies distributæ;* Anvers, 1634, in-32; — *Disquisitiones monasticæ, quibus S. Benedicti regula et religiosorum rituum antiquitates varie dilucidantur; præmissa S. Benedicti Vita;* Anvers, 1643, 2 vol. in-fol.; — *Venatio sacra, sive ars quærendi Deum;* Anvers, 1650, in-fol.; — *Via regia Crucis*, traduit en français par un cordelier sous le titre : *Le Chemin royal de la Croix*, in-8°. Haeften a laissé en outre en manuscrit plusieurs autres opuscules religieux. J. V.

Burnam, *Trajectum eruditum.* — Valère André, *Bibliotheca Belgica.*

* **HAËLOCH**, prince de la Domnonée armoricaine, né vers 590, mort de 620 à 625, était le onzième fils de Judhael, et le frère puîné de Judikhael, à qui il ravit l'autorité suprême à la mort de leur père. Il avait été poussé à cette usurpation par un seigneur frank, nommé Rethwal, que son père, suivant l'usage des petits princes bretons de ce temps, lui avait donné pour *patron* ou *père nourricier* (*nutritor* ou *nutritius*, disent les documents contemporains), c'est-à-dire pour gouverneur, chargé de faire son éducation militaire. Le massacre par ce Rethwal de sept des quatorze fils de Judhael assura l'usurpation de Haëloch, qui, digne élève de Rethwal, se porta aux plus condamnables excès. Ramené une première fois à de meilleurs sentiments par la crainte des châtiments célestes dont l'avait menacé saint Méen, et dont il avait cru voir le prélude dans une chute de cheval qui lui avait rompu une cuisse, remise par le saint, il redevint, le danger passé, aussi cruel qu'auparavant. Il s'attaqua ensuite à saint Maclou ou Malo, dont il saccagea le monastère, probablement pour le punir d'avoir voulu soustraire un de ses frères au glaive de Rethwal. Frappé de cécité quelques jours après, il se jeta aux genoux du saint, qui lui rendit la vue. Cette fois sa reconnaissance et son repentir furent plus durables, et sont attestés non-seulement par les grandes donations qu'il fit à l'église d'Aleth, mais plus encore par le respect qu'il ne cessa de témoigner à saint Malo, et par sa charité envers les pauvres du pays d'Aleth, que Judikhael, réintégré vers 613-615, semble lui avoir laissé.
Gallet, qui confond les temps comme les personnes, a, contre l'autorité de tous les documents, fait d'Haëloch deux personnages, dont l'un aurait été le père de l'autre. Le premier, dans son système, s'identifie tout à la fois avec Riwal Ier et le Hoel Ier de Geoffroy de Monmouth. Le second, dont l'existence est d'ailleurs fort douteuse, serait, d'après ce système, le même que le Hoël II de Geoffroy de Monmouth; or, comme ce Hoël II, toujours d'après Gallet, aurait été le fils de Hoël Ier, dans lequel il retrouve Riwal II, il en résulte que ce prétendu Hoël II n'est autre que Jonas, non pas fils, mais bien arrière petit-fils de ce Riwal. Mais ce Jonas, étant mort assassiné par Conmor, vers 538-540, ne peut être confondu avec Haëloch. Toutes ces assimilations, formellement contredites par les divers documents historiques, notamment par la vie de saint Malo, mort en 627, doivent être rejetées, et l'on ne peut admettre que l'existence d'un seul Haëloch. P. LEVOT.

Actes de saint Méen et de saint Malo, dans Surius et

dans les *Annales de SS. de l'ordre de Saint-Benoît.* — *Vies des SS. de Bretagne*, par D. Lobineau. — *Biographie Bretonne*, art. *Domnonée* (*Princes de la*), par M. Arthur Lemoyne de La Borderie.

HÆLLSTRŒM (*Charles-Pierre*), topographe et cartographe suédois, né le 27 février 1774, à Ilmola (gouvernement de Wasa), où son père était pasteur adjoint, mort le 13 mars 1836. Après avoir passé l'examen de docteur en philosophie à l'université d'Abo (1795), il étudia le droit, puis il entra au collége des mines, où il devint auditeur en 1796. Il fut ensuite nommé premier ingénieur au bureau du cadastre (1802), capitaine au corps du génie maritime, directeur des archives hydrographiques (1809), enfin inspecteur des canaux du nord (1827). Hællstrœm obtint en 1826 le rang de lieutenant-colonel. Il était chevalier de Wasa (1818), membre de l'Académie des Sciences de Stockholm (1803), de l'Académie d'Agriculture (1812), etc. Les nombreux voyages qu'il fit en Suède, dans des districts inexplorés, lui fournirent l'occasion de former un herbier de plantes rares, qu'il déposa au musée de l'Académie des Sciences d'Upsal. Il a rendu de grands services à la géographie de la Suède. On lui doit le nivellement de tous les grands cours d'eau qui se déversent dans la Baltique, depuis la Scanie jusqu'à la Bothnie septentrionale, la triangulation du Blekinge, de l'île de Gothland, du gouvernement de Calmar, des lacs Melar et Hjelmare, et des observations chronométriques. Chargé par le baron Hermelin de réunir des documents pour l'Atlas de Suède, il exécuta les six cartes de la Finlande et celles de plusieurs provinces de la Suède. Il se rendit à Londres en 1803, pour y faire graver deux cartes destinées à servir de modèles aux graveurs suédois. Il est auteur des cartes qui accompagnent le *Voyage pittoresque au Cap-Nord* par le colonel Skjœldebrand; — la *Description de la Scanie* par Sjœborg; — le *Voyage en Orient* par Berggreen; — la *Description de la Palestine* par Palmblad; — les travaux géologiques de Hisinger. Ses principaux écrits sont : *Færteckning œfver orters geographiska bredd och længd i Westerbottens Hæfding dæme* (Table de la longitude et de la latitude des localités de la province de Westrobothnie, basées sur des observations astronomiques); Stockholm, 1803, in-4°; — *Tal om den Tillvæxt fædernesiandets geographi*, etc. (Discours sur les progrès de la géographie durant les cinquante dernières années, et Coup d'œil sur l'état actuel de la géographie en Suède); ib., 1813, in-8°; — *Færteckning pa orters geographiska bredd och længd i Sverige* (Table de la longitude et de la latitude des localités de Suède, d'après des observations astronomiques et chronométriques); ib., 1818, in-4°; — *Underdånigst betænkande och færslag rœrande afledandet af œfverflœdigt vatten utur Hjelmaren* (Projet sur les moyens de décharger le lac Hjelmar du superflu de ses eaux); ib., 1821, in-4°; — une quantité de mémoires sur la situation de la plupart des localités de la Suède et de la Finlande, dans les *Transactions* (Handlingar) de l'Académie des Sciences de Stockholm. BEAUVOIS.

Berzelius, *Not. sur Hællstrœm*, dans les *Trans. de l'Acad. des Sc. de Stockh.*, 1836. — *Biogr.-Lex.*, VI, 310-313.

HAEN (*Antoine* VAN), habile médecin hollandais, né à La Haye, en 1704, mort le 5 septembre 1776. Il étudia, sous Boerhaave, qui lui donna plusieurs fois des preuves d'intérêt. Reçu docteur en 1734, van Haen pratiqua son art avec succès dans sa ville natale. En 1754 van Swieten l'appela à Vienne, et le fit nommer premier professeur de médecine pratique. Après la mort de son protecteur, van Haen le remplaça comme premier médecin de l'impératrice reine, et se consacra complétement à l'enseignement oral et pratique. Desgenettes dit de lui : « Étranger aux formes et aux agréments qui plaisent et réussissent si bien, surtout dans le grand monde, Haen n'a dû sa renommée qu'à son seul mérite médical; on lui a reproché un ton peu mesuré dans les discussions qu'il a eues avec d'autres médecins célèbres et dans lesquelles son esprit sévère sacrifiait tout à ce qu'il croyait à la vérité, sans égards et même sans ménagements pour ses adversaires, quelque recommandables qu'ils fussent. » Boisseau ajoute : « La place éminente que Haen occupa si longtemps, soit à la cour, soit dans l'enseignement, avait développé chez lui au plus haut degré cet esprit d'intolérance, cette impatience de la contradiction, ce désir impérieux de commander à l'opinion qu'on ne remarque que trop souvent chez les hommes constitués en dignité. Accoutumé à voir tous les médecins qui l'entouraient écouter ses décisions comme les sentences d'un oracle, Haen s'indignait de trouver un opposant parmi les médecins étrangers, dont l'un d'eux tient, il faut l'avouer, plus de place que lui sinon dans l'histoire de la médecine, au moins dans celle de la physiologie. Nous parlons du célèbre Haller, qui ne fut jamais injuste pour son rude adversaire. » Haen doit être mis au premier rang parmi les bons observateurs qui ont su reconnaître le caractère inflammatoire des maladies à travers les symptômes saburraux ou bilieux qui engageaient Stoll à prodiguer les vomitifs. On a de lui : *Historia anatomico-medica morbi miri incurabilis, medicos juxta probatas artis regulas exacte ratiocinantes passim fallentis;* La Haye, 1744, in-8°; — *De Colica Pictorum;* La Haye, 1745, in-8°; Paris, 1761, in-8°. C'est une des meilleures productions de l'auteur; elle est restée classique; — *De Deglutitione vel deglutitorum in earum ventriculi descensu impedito;* La Haye, 1750, in-8°; — *Quæstiones sæpius motæ super methodo inoculandi variolas, ad quas directa eruditorum responsa hucusque desiderantur, indirecta minus satisfacere videntur;* Vienne, 1757, in-8°; — *Lettre à un de ses amis au sujet de la* Lettre de M. Tissot à M. Hirzel; Vienne, 1758 et 1763,

in-8°. Cet opuscule est dirigé contre l'inoculation; — *Ratio medendi in nosocomio practico, quod in gratiam medicinæ studiosorum condidit Maria-Theresia;* Vienne, les quinze premières parties de 1758 à 1773, in-8°; — *Continuatio cum parte altera de resuscitanda vita suffocatorum;* Vienne, 3 tomes, 1771-1776-1779, in-8°; trad. en allemand par Ernest Platner, avec *Notes;* Leipzig, 1779-1785, in-8°. Le second tome de la continuation, traitant de l'inoculation de la variole, a aussi été trad. séparément en allemand, par François-Xavier de Wasserberg, Vienne, 1775, in-8°; dans ce volumineux recueil, le bon et le médiocre se trouvent très-inégalement distribués, mais partout on y reconnaît une érudition peu commune et l'habileté d'un praticien de premier ordre; — *Réfutation de l'Inoculation, servant de réponse à deux pièces de MM. de La Condamine et Tissot;* Vienne, 1759, in-8°; — *Theses pathologicæ de hæmorrhoidibus;* Vienne, 1759, in-8°; — *Theses sistentes febrium divisiones, natamque ea de caussa de miliaribus et petechiis cæterisque febribus exanthematicis dissertationem;* Vienne, 1760, in-8°; — *Difficultates circa modernorum systema de sensibilitate et irritabilitate humani corporis, orbi medico propositæ;* Vienne et Leyde, 1761, in-8°; — *Vindiciæ Difficultatum circa modernorum systema de sensibilitate et irritabilitate humani corporis contra* Alberti de Haller Apologiam; Vienne, 1762, in-8° : cet écrit prouve que Haen n'était pas partisan de l'application de la physiologie à la pathologie; — *Dissertatio sistens examen proverbii :* Medicina turpis disciplina; Leyde, 1763, in-8°; — *Von den Fiebern* (Des Fièvres); Copenhague, 1763, in-8°; Dresde et Varsovie, 1777, in-8°; — *Ad Perilltr. Balthasaris Ludovici Tralles, medici Vratisl., Epistolam apologeticam Responsio, cujus pars prior circa variolarum inoculationem versatur, altera sanguinis missionem et opium, in stadio variolarum suppurato laudat;* Vienne, 1764, in-8°; — *Epistola de Cicuta, cum aletrophilorum Vienniensium elucidatione necessaria, ad Balth.-Lud. Tralles;* Vienne, 1765, in-8° : l'auteur y conteste les avantages de la ciguë, préconisée par Stœrk; — *De Magia;* Vienne, 1774 et 1775, in-8°; Paris, 1777 et 1778, in-8°; — *De Miraculis;* Francfort et Leipzig, 1776, 1777, 1778, in-8°; — *Epitome operum omnium Antonii de Haen, in usum juniorum practicorum studentiumque accommodata per D. Joh.-Mich. Scholusan;* Vienne, 1778, in-8°; — *Antonii de Haen Prælectiones in Hermanni Boerhaavii Institutiones pathologicæ; collegit, recensuit, addimentis auxit, edidit Fr.-Xav. de Wasserberg;* Vienne, 1780-1782, 5 vol. in-8°; le 1er vol. a été trad. en allemand, Leipzig, 1786, in-8°. E. Gilibert a publié à Genève une édition de cet ouvrage précédée d'un portrait piquant de Haen, qu'il avait connu personnellement; — *Opuscula omnia medico-physica, in unum nunc primum collecta;* Naples, 1780, 6 vol. in-8°; — *Opuscula quædam inedita; accedunt historiæ morborum, a Stollio in collegio clinico Hacnii* 1770-1772 *consignatæ;* par les soins de Joseph Eyerel, avec une *Préface* de l'éditeur; Vienne, 1795, 2 vol. in-8°.

L—z—E.

Vicq d'Azyr, *Éloge* (inédit) *de van Haen*, prononcé à l'Académie de Médecine, en février 1793. — Desgenettes, *Essai de Biographie et de Bibliographie médicales.* — F.-G. Boisseau, *Biographie médicale.*

HÆNDEL (*Georges-Frédéric*), célèbre compositeur allemand, né à Halle, le 24 février 1684, mort le 14 avril 1759, à Londres, où il a passé la plus grande partie de sa vie. Les Anglais ont en quelque sorte nationalisé ce puissant génie, et se sont approprié la gloire des nombreux travaux qu'il a faits chez eux et pour eux. Hændel, dont le père exerçait la profession de chirurgien dans la ville de Halle, manifesta dès l'enfance un goût passionné pour la musique; ses parents, qui le destinaient à la jurisprudence, ne négligèrent rien pour le détourner d'un penchant qui contrariait leurs intentions; ils allèrent même jusqu'à bannir de chez eux tout instrument de musique : leurs précautions furent inutiles. Le jeune Hændel avait découvert une épinette qu'on avait reléguée dans un des greniers de la maison; là, à l'insu de sa famille, il s'exerçait sur l'instrument, et parvint à force de persévérance à en jouer avec facilité, bien qu'il ne connût pas une note de musique. Il n'avait pas encore huit ans lorsqu'il se rendit avec son père à la cour du duc de Saxe-Weissenfels, où il avait un frère consanguin, valet de chambre du prince. La liberté qu'on avait laissée à l'enfant de se promener dans le palais lui faisait rencontrer à chaque instant des clavecins dans les appartements, et rarement il résistait à la tentation d'en toucher lorsqu'il était sans témoins. Un jour, ayant trouvé la porte de la chapelle ouverte, il n'eut rien de plus pressé que de monter à l'orgue et de faire résonner sous ses doigts les touches du majestueux instrument, au contact duquel vint s'enflammer sa jeune imagination. Le hasard voulut que le duc entrât dans la chapelle; il aperçut l'enfant, qui, croyant être seul, se livrait à tous les caprices de l'inspiration; il l'écouta attentivement, et fut charmé des talents qu'annonçaient ses improvisations. Il demanda qui il était; et lorsqu'on le lui eut dit, il fit appeler le père de Hændel, et insista pour qu'au lieu de faire de son fils un docteur en droit, on développât en lui, par une bonne éducation musicale, les heureuses dispositions dont la nature l'avait doué. Hændel obtint ce qu'il désirait. A son retour à Halle, on lui donna pour maître l'organiste Zachau, qui, après avoir enseigné à son élève les éléments de son art, l'initia aux œuvres des meilleurs organistes de l'Allemagne. Hændel étudiait en même temps le contrepoint et la fugue; ses progrès tinrent du prodige : à l'âge de dix ans il écrivait déjà des

motets, qui chaque semaine étaient exécutés dans l'église principale de Halle; après quatre années d'un travail assidu, il eut complétement terminé ses études musicales.

Le jeune artiste ne trouvant pas à Halle les ressources nécessaires au développement de son talent, se rendit d'abord à Berlin, ensuite à Hambourg, où il arriva en 1703 : l'Opéra de Hambourg était alors la meilleure scène lyrique de l'Allemagne. Hændel, dont on n'avait pas tardé à apprécier le mérite, fut chargé de tenir le clavecin à l'orchestre de ce théâtre, pour lequel l'année suivante il composa son premier opéra, intitulé *Almira*, qui fut représenté avec succès. Le grand nombre de leçons particulières qu'il donnait ne l'empêcha pas d'écrire encore trois autres opéras, *Nero*, *Florindo* et *Daphné*, ainsi qu'une foule de pièces de clavecin, de cantates et de morceaux de musique d'église. En 1708, il partit pour l'Italie, et se rendit à Florence, où, sur la demande du prince de Toscane, fils aîné du grand-duc Cosme III de Médicis, il écrivit *Rodrigo*, son premier opéra italien, qui fut joué sur le théâtre de la cour. Après avoir composé *Agrippina* à Venise, la cantate *Il Triompho del Tempo* à Rome, et *Acis e Galatea* à Naples, il vint à Hanovre en 1710, et fut nommé maître de chapelle de l'électeur, en remplacement de Steffani, avec un traitement annuel de 1,500 écus ; Steffani l'avait lui-même désigné au prince comme son successeur. A partir de cette époque on remarque un notable changement dans le style de Hændel. Le sentiment mélodique prend un plus grand développement dans ses œuvres. Il adopte la manière élégante de Steffani, y applique les formes de l'harmonie allemande, et de cette heureuse fusion, à laquelle le compositeur imprima le cachet de son propre génie, résulte le caractère définitif de son talent.

Peu de temps après sa nomination de maître de chapelle, Hændel obtint de l'électeur de Hanovre un congé pour se rendre à Londres. A son arrivée dans cette ville, le directeur du théâtre de Hay-Market vint lui offrir de composer la musique d'un opéra; Hændel accepta, et quinze jours lui suffirent pour écrire la partition de *Rinaldo*, qui est considérée par les Anglais comme son meilleur ouvrage dramatique. Son retour à la cour de Hanovre fut signalé par plusieurs productions remarquables, notamment par les douze duos de chambre qu'il écrivit pour la princesse électorale Caroline; mais l'accueil qu'il avait reçu en Angleterre lui faisait vivement désirer de visiter de nouveau ce pays. Il demanda un second congé à l'électeur, qui le lui accorda, et au mois de décembre 1712 Hændel partit pour Londres. Tout ce que cette capitale possédait de personnages éminents s'empressa de rechercher l'artiste, dont on admirait le talent, comme organiste et comme compositeur; la reine Anne Stuart elle-même le combla de faveurs et lui demanda d'écrire un *Te Deum* et un *Jubilate*, qui, en 1714, furent exécutés en sa présence, à l'église Saint-Paul, à l'occasion de la paix d'Utrecht. Au milieu de l'auréole brillante qui l'entourait, Hændel avait oublié ses engagements avec la cour de Hanovre. La reine Anne mourut; l'électeur de Hanovre, appelé à succéder à cette princesse, vint prendre possession du trône d'Angleterre, sous le nom de Georges Ier; il retrouva à Londres son ancien maître de chapelle. Irrité contre lui de ce qu'il n'était pas revenu à son poste à l'expiration de son congé, le monarque l'éloigna de sa personne. Hændel trouva heureusement dans le baron de Kilmansegge, chambellan du roi, un ami dont le dévouement parvint à le faire rentrer en grâce. On préparait une fête nautique sur la Tamise à laquelle Georges Ier devait assiter; le baron de Kilmansegge, profitant de la circonstance, demanda à son protégé de la musique pour cette fête; ce fut alors que Hændel écrivit la suite de morceaux de musique instrumentale connue sous le nom de *Water-Music*. L'orchestre fut placé sur une barque qui suivait celle du roi, et le compositeur dirigea lui-même l'exécution de son œuvre. Georges Ier, qui avait aperçu Hændel, fit l'éloge de la musique, mais ne parla point de l'auteur; bientôt après, cependant, l'artiste ayant été admis en sa présence et lui ayant exprimé son profond regret de l'avoir offensé, obtint son pardon; le roi doubla même la pension de 200 livres sterling que la reine Anne lui avait faite. A partir de ce moment Hændel se fixa définitivement en Angleterre.

Dans les premières années de son séjour à Londres, Hændel avait partagé son temps entre la composition et la direction des concerts du duc de Rutland, du comte de Burlington et du duc de Chandos, chez lequel, en dernier lieu, il remplissait les fonctions de maître de chapelle. Depuis son opéra de *Rinaldo*, il avait écrit aussi ceux de *Prométhée*, d'*Amadis* et de *Il Pastor fido*. Vers 1718, une association se forma entre plusieurs grands seigneurs pour la représentation des ouvrages de Hændel au théâtre de Hay-Market; la souscription s'éleva à la somme de 50,000 livres sterling; le roi s'inscrivit pour mille livres. Ce spectacle, dont la direction fut confiée à Hændel, s'ouvrit en 1720, sous le titre d'*Académie royale de Musique*, et bientôt après le compositeur fit représenter son opéra de *Radamista*, qui obtint un succès d'enthousiasme; mais presqu'en même temps commença contre Hændel une opposition que la violence de son caractère fit naître entre lui et les commissaires administrateurs de l'Académie royale. Ceux-ci parvinrent à lui donner pour rivaux les compositeurs Bononcini et Attilio Ariosti, dont le talent ne put lutter contre le génie de Hændel. L'orgueil du grand artiste fut néanmoins profondément blessé d'avoir été mis en parallèle avec des hommes qu'il considérait avec justice

comme inférieurs à lui. A ces éléments de discorde vinrent se mêler des dissidences d'un autre genre. Hændel avait réuni les meilleurs chanteurs qu'il avait pu se procurer; de ce nombre étaient le contraltiste Senesino et la Marguerita Durantasti; il engagea ensuite la Cuzzoni et plus tard la célèbre Faustina Bordoni. Une rivalité s'établit entre ces deux dernières cantatrices, qui avaient chacune leurs partisans; leur amour-propre n'eut bientôt plus de bornes. De son côté, Hændel prétendait régner en maître sur son personnel, et se livrait aux emportements les plus blâmables envers les virtuoses qui contribuaient au succès de ses œuvres, mais dont les exigences étaient devenues intolérables. On rapporte qu'un soir au moment de la représentation d'*Ottone*, la Cuzzoni ayant refusé de chanter l'air de cet opéra, *Falsa imagine*, Hændel la saisit dans ses bras et la menaça de la jeter par la fenêtre si elle persistait dans son refus. Toutes ces discussions amenèrent la ruine du théâtre, qui, après huit années de prospérité, fut fermé, vers la fin de 1728. Les nobles qui s'étaient déclarés les adversaires de Hændel firent une nouvelle souscription pour l'établissement d'un opéra au théâtre de Lincoln's-Inn-Field, et engagèrent Senesino. Hændel n'eut d'autre ressource que de s'associer avec le propriétaire de la salle de Hay-Market pour y organiser un autre opéra. L'association fut contractée pour trois années; aussitôt le compositeur se rendit en Italie, d'où il ramena Bernacchi et la Strada; au mois de novembre 1729, il ouvrit son nouveau théâtre, par l'opéra de *Lotario*, qui fut suivi de *Partenope*, de *Sosarme*, d'*Ezio* et d'*Orlando*. A l'expiration de son association, Hændel résolut de suivre l'entreprise à ses risques et périls, et fit un second voyage en Italie pour y recruter des chanteurs. Il y eut l'occasion d'entendre Farinelli; mais malheureusement pour ses intérêts, il préféra Carestini, pour lequel il écrivit son *Caius Fabricius*, qui fut représenté au mois de décembre 1733. Jusque là les deux entreprises rivales n'avaient pas été plus heureuses l'une que l'autre; toutes deux avaient même éprouvé des pertes considérables, lorsque les antagonistes de Hændel appelèrent Porpora à la direction de leur théâtre, et engagèrent Farinelli comme premier chanteur. L'effet que produisit la voix de Farinelli fut prodigieux; tout le monde voulut entendre le virtuose : c'était un véritable délire. Hændel n'avait aucun chanteur à lui opposer; il comprit l'impossibilité de soutenir son théâtre en concurrence avec lui, et après quelques tentatives infructueuses, il abandonna enfin une entreprise qui l'avait complétement ruiné. Tant de travaux, tant de soins et d'inquiétudes avaient altéré sa santé; il fut obligé d'aller prendre les eaux d'Aix-la-Chapelle. Vers 1736, il revint à Londres, dans un état de santé satisfaisant et avec l'esprit retrempé d'une nouvelle énergie, et composa pour le théâtre de Covent-Garden les opéras d'*Atalante*, de *Judith*, d'*Arminius* et de *Bérénice*, qui furent accueillis par le public anglais avec autant d'indifférence qu'il avait naguère montré d'enthousiasme pour les autres ouvrages du musicien. *Pharamond*, *Xerxès*, *Alexandre Sévère*, *Déidamie* et *Imeneo*, écrit en 1740, furent les dernières productions de Hændel pour le théâtre. Ce fut alors que le célèbre artiste conçut le plan de ses *oratorios*, qui sont ses plus beaux titres de gloire et qui firent sa fortune; il les écrivit sur des paroles anglaises, et y introduisit des concertos d'orgue, qui sont presque toujours placés avant le chœur final. Le premier essai qu'il fit de ses ouvrages en ce genre eut le succès le plus éclatant; le produit des recettes fut immense, et ne diminua pas pendant les années suivantes. La foule se pressait à Covent-Garden, dans le temps du carême, pour entendre ces admirables productions, parmi lesquelles on cite, comme les plus remarquables, les oratorios du *Messie*, de *Judas Machabée*, d'*Athalie*, de *Samson*, et la cantate des *Fêtes d'Alexandre*. Dès lors la supériorité de Hændel sur les autres compositeurs devint pour les Anglais un article de foi. L'oratorio de *Jephté*, terminé au mois d'août 1751, fut le dernier ouvrage du compositeur; vers la fin de cette année, Hændel, dont la vue s'affaiblissait depuis quelque temps, devint complétement aveugle; il se résigna courageusement à son sort : sa seule préoccupation était de trouver un musicien qui fût capable de diriger à sa place l'exécution annuelle de ses oratorios; il choisit Smith, son élève et fils de son copiste. A partir de ce moment Hændel se condamna au repos, se bornant à exécuter quelquefois ses concertos d'orgue. Il mourut à l'âge de soixante-quinze ans. Il fut inhumé dans l'église de Westminster, où on lui érigea un magnifique tombeau, surmonté de sa statue en marbre blanc. L'anniversaire de sa mort fut célébré en 1784, autour du mausolée, par trois cents musiciens, qui exécutèrent des morceaux choisis dans les œuvres de l'illustre artiste. En 1785, 1786 et 1787, les mêmes honneurs furent rendus à sa mémoire, et l'on compta plus de huit cents exécutants. Hændel ne s'était pas marié; il laissa en mourant une fortune de 20,000 livres sterling à sa famille et 1,000 livres à l'hospice des enfants trouvés de Londres.

Hændel avait la taille robuste, le port noble, la figure imposante; son esprit, fin et caustique, devenait souvent brutal et emporté, surtout dans les moments où son peu de tempérance excitait la violence naturelle de son caractère; malheur alors à qui venait contrarier ses idées ou troubler le silence dans lequel il voulait qu'on écoutât sa musique. Sa facilité répondait à sa prodigieuse activité : vingt-et-un jours lui suffirent pour écrire son oratorio du *Messie*, et deux jours après ce chef-d'œuvre fut exécuté; les répétitions s'en étaient faites à mesure que l'auteur composait; il en était de même de presque tous ses ouvrages.

Les motifs abondent dans sa musique; les modulations inattendues, quoique toujours naturelles, étonnent par leur hardiesse; on y trouve une rare habileté à traiter le style fugué; mais le caractère dominant du talent de l'artiste est la grandeur, la solennité et l'élévation des idées; c'est surtout dans les chœurs que Hændel est incomparable, par le grandiose, la simplicité, la netteté de la pensée et la progression de l'intérêt. La puissance de ses chœurs est telle que loin d'y ajouter par le luxe de l'instrumentation moderne, on ne pourrait que l'affaiblir; et quels que puissent être les progrès de la musique, ces sublimes productions du génie de Hændel seront toujours citées comme des modèles du style le plus élevé. Comme organiste, Hændel n'avait point de rivaux en Angleterre; Jean-Sébastien Bach était le seul en Europe qui l'emportât sur lui.

Voici la liste des œuvres de Hændel : OPÉRAS : *Almira*, Hambourg (1704); — *Néron*, id. (1705); — *Florindo*, id. (1708); — *Daphné*, id. (1708); — *Rodrigo*, Florence (1709); — *Agrippine*, Venise (1709); — *Aci, Galatea e Polifeme*, pastorale, Naples (1710); — *Thesæus*, Londres (1711); — *Rinaldo*, id. (1711); — *Il Pastor fido*, id. (1715); — *Amadis*, id. (1715); — *Radamista*, id. (1720); — *Mucio Sævola*, id. (1721); — *Ottone*, id. (1722); — *Flavio*, id. (1723); — *Floridante*, id. (1723); — *Giulio Cesare*, id. (1723); — *Tamerlano*, id. (1724); — *Rodelinde*, id. (1725); — *Scipione*, id. (1726); — *Alessandro*, id. (1726); — *Riccardo*, id. (1727); — *Admète*, id. (1727); *Siroe*, id. (1728); — *Tolemeo*, id. (1728); — *Lotario*, id. (1729); — *Partenope*, id. (1730); — *Poro*, id. (1731); — *Sosarme*, id. (1732); — *Orlando*, id. (1732); — *Ezio*, id. (1733); — *Caius Fabricius*, id. (1733); — *Tito*, id. (1734); — *Alceste*, id. (1734); — *Ariodant*, id. (1734); — *Alcine*, id. (1735); — *Atalante*, id. (1736); — *Arminius*, id. (1736); — *Justin*, id. (1736); — *Pharamond*, id. (1737); — *Bérénice*, id. (1738); — *Xerxès*, id. (1738); — *Alexandre Sévère*, id., (1738); — *Déidamie*, id. (1740); — *L'Allegro, il Penseroso ed il moderato*, opéra allégorique, id. (1740); — *Le Parnasse en fête*, id. (1740); — *Imeneo*, pasticcio, id.; — *The Choice of Hercule*, id.; — *L'Alchimiste*, opéra-comique, id.; — ORATORIOS : *La Passion*, en allemand, composé dans la jeunesse de Hændel; — *Il Triompho del Tempo;* Florence (1707); — *La Resurrezzione;* Rome (1708); — *Debora*, Londres (1733); — *Esther*, id. (1733); — *Israel en Égypte*, id. (1738); — *Athalie*, id. (1738); — *Saül*, id. (1740); — *Le Messie*, id. (1741); — *Samson*, id. (1742); — *Sémélé*, id. (1743); — *Joseph*, id. (1743); — *Hercule*, id. (1744); — *Balthasar*, id. (1744); — *Occasional Oratorio*, id. (1746); — *Judas Machabée*, id. (1746); — *Alexandre Balas*, id. (1747); — *Josué*, id. (1747); — *Suzanne*, id. (1748); — *Salomon*, id. (1748); — *Théodore*, id. (1749); — *Le Triomphe du temps et de la vérité*, id., (1750); — *Jephté*, dernier ouvrage de Hændel, id. (1751); — MUSIQUE D'ÉGLISE : Un grand nombre de motets et de cantates religieuses composés à Halle depuis l'âge de seize ans jusqu'à dix-neuf ans; — Psaumes allemands à 4 voix, écrits à Hambourg de 1703 à 1708; — *Laudate pueri*, à 4 voix et orchestre, Rome (1707); — *Dixit*, à 5 voix, Rome (1707); — Messe à 4 voix, 2 violons, 2 hautbois, alto et orgue; Naples (1710); — *Te Deum* et *Jubilitate*, composés à l'occasion de la paix d'Utrecht; Londres (1714); — Antiennes anglaises à 3, 4, et 5 voix et orgue, pour le service de la chapelle de Georges Ier (1717); — Douze grandes antiennes à 4 voix et orchestre, pour la chapelle du duc de Chandos, écrites en 1719 et 1720; — Quatre grandes antiennes composées pour le couronnement de Georges Ier; — Antienne pour le couronnement de Georges II (1727); — Antienne ou Cantate funéraire pour la mort de la reine Caroline (1737); — Antienne nuptiale pour le mariage du prince de Galles, père de Georges III; — Trois *Te Deum* à 4 voix et orchestre, le premier en *si* bémol, le second en *la*, et le troisième en *ré;* — Grand *Te Deum*, Antienne et *Jubilate*, composés en 1743 à l'occasion de la bataille de Dettingen; — MUSIQUE VOCALE DE CONCERT ET DE CHAMBRE : Beaucoup d'airs détachés et de cantates avec orchestre sur des paroles allemandes, composés de 1703 à 1708; — Plus de 200 cantates avec accompagnement de clavecin, écrites pour le service de la cour de Hanovre; — Douze duos avec basse continue, composés pour l'électrice de Hanovre; — Ode à la reine Anne d'Angleterre, à 4 voix et orchestre, composée en 1713; — Cantates à 3 voix et basse continue; — *La Fête d'Alexandre*, grande cantate à 4 voix et orchestre, mal à propos considérée comme un oratorio; — MUSIQUE INSTRUMENTALE : *Water Music*, suite de pièces instrumentales écrites en 1714 à l'occasion d'une fête sur la Tamise donnée au roi Georges Ier; — *Fire Music*, suite de morceaux écrits pour un feu d'artifice tiré en réjouissance de la bataille de Dettingen; — Symphonie concertante pour divers instruments; — Douze grands concertos pour 4 violons, 2 violes, violoncelle et basse continue pour clavecin et orgue; — Sonates en trios pour 2 violons et violoncelle, ou 2 hautbois et basse continue; — Douze concertos pour hautbois et orchestre; — Douze solos pour flûte allemande et basse continue, composés pour le prince de Galles; — Leçons pour clavecin contenant des pièces de différents genres; — Six fugues pour le même instrument; — Enfin, dix-huit concertos d'orgue divisés en trois suites. Dieudonné DENNE-BARON.

Georg. Friederich Händels Lebensbeschreibung, nebst einem Verzeichnisse seiner Werke und deren Beurtheilung, etc., *vom Mattheson;* Hambourg, 1761. —

Variétés littéraires, ou recueil de pièces tant originales que traduites concernant la philosophie, la littérature et les arts, par l'abbé Arnaud et Suard; Paris, 1768. — Hawkins, *History of the Science and Practice of Music*; Londres, 1776. — Burney, *Account of the Musical Performance in Westminter-Abbey to commemoration of Hændel*; Londres, 1785. — Choron et Fayolle, *Dictionnaire historique des Musiciens*; Paris, 1810. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

***HÆNDEL-SCHUTZ** (*Jeanne-Henriette-Rosine*), actrice allemande, née en 1770, à Dœbeln (Saxe), morte à Kœslin, en 1839. Fille d'un comédien, appelé Schuler, elle monta de bonne heure sur la scène, et se maria en 1788, à un ténor, nommé Eunich, qu'elle suivit à Mayence, puis en 1792 à Amsterdam, et revint avec lui en 1794 jouer sur le théâtre de Francfort. En 1796 elle accompagna son mari à Berlin, où pendant dix ans elle remplit avec succès les rôles tragiques et à sentiment. Il y avait à peine un an qu'elle était dans la capitale de la Prusse lorsqu'elle divorça. En 1802 elle épousa le docteur Meyer. Trois ans plus tard un nouveau divorce lui permettait de convoler en troisièmes noces avec le docteur Hændel, de Halle, qu'elle suivit à Stettin, dans l'intention de ne plus remonter sur la scène. Ce troisième mari vint à mourir sept mois après, et en 1807 sa veuve épousa à Halle le professeur Schutz, auteur dramatique, qui la décida à entreprendre une tournée artistique en Allemagne. Le peintre Pforr lui avait montré autrefois à Francfort une suite de gravures de Rebberg représentant les *attitudes* ou poses plastiques exécutées à Londres par Emma Harte, devenue depuis lady Hamilton (*voy.* ce nom). L'idée vint alors à Mme Hændel-Schutz de reproduire ces exercices, et les contemporains rapportent que sur divers points de l'Allemagne, en Russie, à Stockholm et à Copenhague, elle produisit une vive impression sur les spectateurs. A Paris, où elle essaya de faire apprécier son talent mimo-plastique, elle échoua. En 1820 elle remonta sur les planches à Leipzig. Quatre ans après elle se sépara encore de son quatrième mari, et en 1830 elle se fit rendre sa liberté par une sentence judiciaire. Des seize enfants qu'elle eut de ses quatre maris, trois seulement survivaient en 1844; quatre s'étaient suicidés. W.

Conversations-Lexikon.

***HÆNEL** (*Gustave-Frédéric*), jurisconsulte allemand, né à Leipzig, le 5 octobre 1792. Il étudia la jurisprudence à Leipzig et à Gœttingue. Ayant fait la connaissance de Haubold et de Hugo, il se décida, sur leur conseil, à diriger ses recherches sur des sujets de l'histoire du droit. Après avoir obtenu en 1816 le grade de docteur à l'université de Leipzig, et y avoir donné pendant quelque temps des cours de droit romain en qualité de *privat-docent*, il fut nommé professeur de droit extraordinaire. Il entreprit un voyage de sept années en Angleterre, en France et dans toute l'Europe méridionale, pour visiter les bibliothèques de ces pays, dans le but surtout de connaître les richesses qu'elles pouvaient contenir en fait de manuscrits. En 1838 il fut nommé professeur ordinaire de droit à Leipzig. C'est aux recherches infatigables d'Hænel, aux éditions qu'il a données, avec une grande habileté de critique, de plusieurs sources très-importantes de l'histoire du droit romain, que sont dus en grande partie les progrès notables faits depuis quelque temps dans l'étude de cette branche de la jurisprudence. On a de lui : *De Testamento militari*; Leipzig, 1816, in-4°; — *Catalogi librorum manuscriptorum qui in bibliothecis Galliæ, Helvetiæ, Belgiæ, Britanniæ Magnæ, Hispaniæ, Lusitaniæ, asservantur*; Leipzig, 1829, in-4°; — plusieurs dissertations sur la *Honorii Constitutio de conventibus annuis in urbe Arelatensi habendis*; Leipzig, 1845-1850, in-4°; — *De Lege Romana Burgundionum*; Leipzig, 1850. Comme éditeur, Hænel a publié : *Paulli receptarum Sententiarum Libri quinque*; Bonn, 1833, in-12; — *Antiqua Nummaria Codicis Theodosiani*; Leipzig, 1834, in-8°; — *Dissensiones Dominorum, sive controversiæ veterum juris Romani interpretum qui glossatores vocantur*; Leipzig, 1834, in-8°; collection de recueils inédits, sauf un seul, se rapportant aux questions controversées entre les quatre glossateurs du douzième siècle, nommés les *Domini*; le plus important de ces recueils a été rédigé par un auteur anonyme, dans la seconde moitié du douzième siècle; — *Ulpianus de edendo*; Leipzig, 1838, in-8°; — *Codices Gregorianus, Hermogenianus, Theodorianus*; Bonn, 1842, in-4°; quant à la pureté du texte, c'est la meilleure édition du Code Théodosien; — *Novellæ Constitutiones Theodosi II, Valentiniani III, Maximi, Majoriani, Severi, Anthemii*; Bonn, 1844, in-4°; — *Lex romana Visigothorum*; Leipzig, 1849, in-4°, excellente édition faite sur soixante-seize manuscrits. E. G.

Conversations-Lexikon der Gegenwart.

HÆNKE (*Thaddée*), naturaliste bohême, né le 5 octobre 1761, à Kreibitz (Bohême), mort près de Cochabamba (Pérou), en 1817. Il fit ses études à l'université de Prague et à celle de Vienne. Sur la recommandation de Jacquin, dont il avait suivi les cours, il avait été attaché, par le gouvernement espagnol, en qualite de botaniste à l'expédition de Malaspina autour du monde. Lorsque Hænke arriva en Espagne, Malaspina était parti; Hænke s'embarqua à Cadix pour Montevideo et Buenos-Ayres, où il espérait rejoindre Malaspina. Le bâtiment qu'il montait fit naufrage à l'embouchure du Rio de la Plata. Hænke se sauva à la nage, avec son Linné et ses papiers. Il se rendit par terre au Chili en traversant les Cordillères, et rejoignit enfin le capitaine Malaspina, qu'il accompagna dans son voyage le long des côtes jusqu'au détroit de Nootka, en Californie. Revenu par mer à Acapulco, il parcourut le Mexique, traversa la mer du Sud jusqu'aux îles Mariannes et Philippines. Il

passa ensuite en Amérique, par les îles de la Société, et en 1794 il revint au Chili. Deux ans après, il s'établit au Pérou, où il acheta une propriété près de Cochabamba. Il passait une partie de son temps dans cette ville, où il établit un jardin botanique, qu'il enrichit de plantes rapportées de son voyage. En même temps il fit ouvrir et exploiter une mine d'argent dans sa terre. Les autorités espagnoles lui donnèrent leur appui; il mettait ses connaissances au service des habitants, et fit plusieurs voyages dans le pays environnant. Hænke pensait pourtant bien revenir en Europe, mais la révolte des colonies espagnoles l'empêcha d'exécuter ce dessein. Il mourut dans sa propriété, par la faute d'une servante, qui, se trompant de fiole, lui donna à boire un liquide corrosif. Il laissait son argent à sa famille et ses collections à sa patrie. Une partie de son herbier seulement arriva à bon port, et a été réunie au musée de Prague. Sur ces plantes et les indications que Hænke y avait jointes, on a publié : *Reliquiæ Hænkeanæ, seu descriptiones et icones plantarum quas in America merid. et boreali, in insulis Philippinis et Mariannis collegit Th. Hænke*; Prague, 1825, in-fol., fasc. 1. Dans ses *Voyages dans l'Amérique méridionale*, Azara a publié de Thaddée Hænke une *Introduction à l'histoire naturelle de la province de Cochabamba*. Hænke a en outre publié en 1799 : *Memorias sobre los Rios navigables que fluyen al Marañon procedentes de las Cordilleras del Peru*, etc. Dans ce travail, adressé à Don Francisco de Viedma, gouverneur de Cochabamba, Hænke prouve l'avantage qu'il y a à abandonner le chemin rétrograde (ce sont ses expressions) qui conduit à l'Océan Pacifique par la cordillère, pour donner la préférence aux canaux naturels, par le moyen desquels on exporte facilement les productions de ce pays en les dirigeant sur les fleuves tributaires de l'Amazone, dont le cours développe d'ailleurs une si prodigieuse fertilité dans les régions qu'ils traversent.

F. D.

Jozé Arenales, *Noticias historicas y descriptivas sobre el gran pais del Chaco y rio Bermejo*; Buenos-Ayres, 1833, in-8°. — D. Felix Frias, *Nota dirigida á S. G. el Señor D. Thomas Frias*. — *Notice sur Hænke*, par le comte Gaspard de Sternberg, en tête des *Reliquiæ* et dans le tome I[er] du journal allemand *Linnæa*. — Sprengel, dans l'*Allgemeine Encyklopædie* d'Ersch et Gruber.

* **HAENTJENS** (*Charles*), agronome français, né à Nantes, en 1790, mort à Paris, le 3 janvier 1836. Il rendit d'immenses services à l'agriculture dans le département de la Loire-Inférieure. Avant lui, son père avait opéré sur ses propriétés, à Gesvres, non loin de Nantes, des défrichements qui avaient eu un plein succès. Encouragé par cet exemple, Haentjens acquit, en 1822, cinq cents hectares de landes sur le territoire de Grand-Jouan, à quelques kilomètres de Nozay, dans l'arrondissement de Châteaubriant, et là, s'aidant des observations pratiques mises en circulation par M. de Montaudouin, l'un des fondateurs de la Société d'Agriculture, de Commerce et des Arts de Bretagne, il se mit à l'œuvre. Ses prédécesseurs n'avaient suivi dans l'exploitation de Grand-Jouan que la méthode routinière du reste de la Bretagne, fondée exclusivement sur la succession des céréales; les fourrages y manquaient complétement. Pénétré de la justesse de l'axiome : *Sans prairies point de bestiaux, sans bestiaux, point d'engrais, sans engrais point de bonne culture*, il assola ses terres, varia ses cultures, obtint de magnifiques récoltes, créa des prairies artificielles très-productives, fit de grandes plantations de pins venus de la Sarthe ou de Riga, familiarisa les paysans bretons avec les méthodes suivies dans la Beauce, et ajouta à ces divers bienfaits en inventant, pour la facilité du travail, quelques instruments aratoires d'un très-utile emploi. Outre la belle ferme-modèle de Grand-Jouan, érigée en 1849, par le gouvernement, en ferme régionale, pour l'enseignement agronomique supérieur, Haentjens en exploitait quatre ordinaires avec un égal succès. Après la révolution de 1830, il fut élu membre du conseil général de la Loire-Inférieure. Les archives de la Société Académique de Nantes possèdent plusieurs rapports manuscrits de Haentjens, entre autres un *Mémoire sur un nouveau système de ridage par M. Painchaut*.

P. L.

Notices biographiques sur Haentjens, par le docteur Priou, dans les *Annales de la Société Académique pour* 1836, et par E. Talbot, dans la *Biographie Bretonne*.

HAER (*Florent* VAN DER), historien belge, né à Louvain, vers l'an 1547 ou 1549, à Lille, mort en février 1634. Il embrassa l'état ecclésiastique, et professa la théologie à l'abbaye de Sainte-Gertrude de Louvain. Il voyagea en Italie, puis, de retour dans les Pays-Bas, il se fixa à Lille, où il fut chanoine et trésorier de la collégiale de Saint-Pierre. Il avait une profonde connaissance de l'histoire de son pays et des antiquités ecclésiastiques. On a de lui : *De initiis tumultuum Belgicorum Libri duo*, etc.; Douay, 1587, et Louvain, 1640, in-8°; histoire écrite avec fidélité et élégance; — *Antiquitatum liturgicarum Arcana*, etc.; Douay, 1605, in-8°; ouvrage anonyme, dédié à la mémoire du marquis de Renty, qui avait honoré l'auteur d'une sincère amitié; — *Les Chastelains de Lille, leur ancien estat, office et famille*, etc.; Lille, 1611, in-4°. Vander Haer avait composé une *Histoire de l'Abbaye de Sainte-Gertrude de Louvain*, restée inédite, mais dont l'abbé de Ryckel a fait usage dans son *Historia sanctæ Gertrudis*.

E. REGNARD.

Van der Haer, *Antiquitatum liturgicarum Arcana*, *dédicace*, et liv. II, chap. 3, pag. 316 de la 2[e] édit. — Joseph Geldolf de Ryckel, *Historia sanctæ Gertrudis*, édit. de 1637, p. 623 et 653. — Sweertius, *Athenæ Belgicæ*. — Valère André, *Bibliotheca Belgica*. — Paquot, *Mémoires*. — *Archives hist. du Nord*, t. III, 1[re] série.

HAER (*Jean* VAN DER), en latin *Harius*, savant bibliophile hollandais, né à Gorcum, mort

en 1552, à La Haye. Il fut successivement chanoine de Gorcum et de La Haye. Sa vie fut en grande partie occupée par l'étude. Il rassembla une nombreuse bibliothèque, qu'il légua à Charles Quint; elle fut malheureusement dispersée ou détruite durant les guerres religieuses de Hollande. L—z—e.

HAER (*Henri* VAN DER), en latin *Harius*, poëte hollandais, parent des précédents, né en 1540, aux environs de Zuphten. Il étudia le droit à Douay, exerça la profession d'avocat à Arnhein, et se réfugia en Westphalie lorsque cette province fut dévastée par les espagnols. On a de lui *Tristia*, élégies recueillies et publiées par H. Cannegieter; Anheim', 1774, in-4°. L—z—e.

Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire des Pays-Bas.* — Adelung, Supplém. à Jöcher, *Allgem. Gel.-Lexik.*

* **HAERING** (*Guillaume*), connu, sous le pseudonyme de *Wilibald Alexis*, comme un des meilleurs romanciers de l'Allemagne contemporaine, est né en 1798, à Breslau. Il fit ses premières études au collége de Berlin, prit part en 1815, comme volontaire, à la campagne contre la France, et fréquenta ensuite les universités de Berlin et de Breslau, où il se livra à l'étude de la jurisprudence. Vers 1820, il entra dans une des administrations du gouvernement prussien; mais bientôt il renonça à ses fonctions d'employé pour se consacrer exclusivement à des travaux littéraires. Il débuta dans sa nouvelle carrière par *Walladmor* (Berlin, 2e édit., 1823-1824, 3 vol.), qu'il annonça comme une traduction d'un roman de Walter Scott, et qui fut dévoré des lecteurs allemands comme une nouvelle œuvre du grand poëte écossais. Depuis cette époque M. Haering a publié un nombre fort considérable de romans, de nouvelles, de contes et d'esquisses de voyages. La plupart de ces écrits, sans atteindre à la hauteur des œuvres des grands maîtres, ont cependant une valeur incontestable, et assurent à leur auteur une place des plus distinguées dans l'histoire littéraire de l'Allemagne contemporaine. On a de lui : *Die Geächteten* (Les Proscrits); Berlin, 1825; — *Schloss Avalon* (Le Château d'Avalon), roman historique; Leipzig, 1827, 3 vol.; — *Herbstreise durch Skandinavien* (Voyage d'automne à travers la Scandinavie); Berlin, 1828, 2 vol.; — *Wanderungen im Süden* (Excursions dans le Midi); Berlin, 1828; — *Gesammelte Novellen* (Recueil de Nouvelles, contenant La Bataille de Torgau, les Contrebandiers, la Comtesse Hélène, etc.); Berlin, 1830-1831, 4 vol.; — *Cabanis*; Berlin, 1832, 6 vol. : roman historique qui passe pour le chef-d'œuvre de M. Haering; — *Wiener Bilder* (Tableaux de Vienne); Leipzig, 1833; — *Schattenrisse aus Süddeutschland* (Esquisses de l'Allemagne méridionale); Berlin, 1834; — *Haus Düsterweg*, (La Maison Düsterweg); Leipzig, 1835, 2 vol.; — *Neue Novellen* (Nouvelles nouvelles); Berlin, 1836, 2 vol.; — *Balladen*; Berlin, 1836; — *Zwölf Nächte* (Douze Nuits), roman; Berlin, 1838, 3 vol.; — *Roland von Berlin* (Roland de Berlin); Leipzig, 1840, 3 vol.; — *Urbain Grandier*; Berlin, 1843, 2 vol.; — *Der falsche Waldemar* (Le faux Waldemar); Berlin, 1843, 2 vol.; — *Die Hosen des Herrn von Bredow* (Les Culottes de monsieur de Bredow), roman historique, qui fut très-bien accueilli du public, et qui se compose de deux parties : *Hans Jürgen und Hans Jochen*, Berlin, 1846, 2 vol., et *Der Wärwolf*, ibid., 1848, 3 vol.; — *Der Zauberer Virgilius* (Le Magicien Virgile); Berlin, 1851; — *Ruhe ist die erste Bürgerpflicht* (Tranquillité est le premier devoir du citoyen), roman historique; Berlin, 1852, 5 vol.; — *Isegrimm*; Berlin, 1854, 3 vol.; — *Dorothée*; roman tiré de l'histoire de Brandebourg; Berlin, 1855, 3 vol. — M. Haering publia en outre, en commun avec M. Hitzig, le grand ouvrage : *Der neue Pitaval* (Le nouveau Pitaval); Berlin, 1842-1853, 20 vol.; recueil de causes célèbres, et qui passe en Allemagne pour le meilleur travail de ce genre. R. L.

Conv.-Lex. — Julian Schmidt, *Deutsche Literat. des 19 Jahrh.*, vol. III, p. 253-262. — Kayser, *Index Libror.* — Kirchhoff, *Büchercatalog.* — Hinrichs, *Bücher-Verzeichniss.*

* **HAESER** (*Henri*), érudit médecin allemand, est né à Rome, le 15 octobre 1811. Il fit ses études à Lemgo, Weimar et Iéna, et après avoir pris ses grades à l'université de cette dernière ville et exercé pendant quelque temps les fonctions d'aide-médecin de la polyclinique, il obtint en 1839 une chaire de professeur. Dix ans plus tard, il fut appelé comme professeur à l'université de Greifswald, où il est encore aujourd'hui. Parmi ses ouvrages, on remarque : *De influentia epidemica*; Iéna, 1834; — *Historisch-pathologische Untersuchungen als Beitraege zur Geschichte der Volkskrankheiten* (Recherches historico-pathologiques pour servir à l'histoire des maladies populaires); Dresde et Leipzig, 1839-1841, 2 vol.; — *Bibliotheca epidemiographica, sive catalogus librorum de historia morborum epidemicorum, tam generali quam speciali, conscriptorum*; Iéna, 1843; — *Lehrbuch der Geschichte der Medicin und der Volkskrankheiten* (Traité d'Histoire de la Médecine et des Maladies populaires); Iéna, 1845 et 1853; — l'édition des *Scriptores de sudore anglico superstites* de Gruner; Iéna, 1847; — *Die menschliche Stimme, ihre Organe, ihre Ausbildung, Pflege und Erhaltung* (Des Organes, du Développement et de la Conservation de la Voix humaine); Berlin, 1839; — *Ueber den gegenwærtigen Standpunkt der pathologischen Chemie des Blutes* (De l'état actuel de la chimie pathologique du sang); Iéna, 1846. — *Die Vaccination und ihre neusten Gegner* (La Vaccination et ses derniers adversaires); Berlin, 1854. Depuis 1840 jusqu'en

1847. M. Haeser rédigea la revue scientifique *Archiv für die gesammte Medicin*. R. L.

Conv.-Lex. — Gersdorf, *Repertorium*.

* **HAEUSSER** (*Louis*), historien allemand, né le 26 octobre 1818, à Cleebourg. Il étudia en 1835 à l'université de Heidelberg, où il fit la connaissance de Schlosser, qui l'engagea à s'adonner aux études historiques. Après avoir été nommé en 1845 professeur extraordinaire d'histoire à Heidelberg, il se mêla activement aux luttes politiques, et publia en 1848 avec Gervinus la *Deutsche Zeitung*. Nommé en 1850 membre du parlement d'Erfurt, il renonça bientôt après à la carrière politique, et se rendit à Zurich, où il avait été appelé comme professeur d'histoire l'année précédente. On a de lui : *Die deutschen Geschichtschreiber von Anfang des Frankenreichs bis auf die Hohenstaufen* (Les Historiens allemands depuis le commencement de l'empire des Francs jusqu'aux Hohenstaufen); Heidelberg, 1839; — *Die Tellsage* (La Légende de Tell); Heidelberg, 1840; — *Geschichte der Rhein-Pfalz* (Histoire du Palatinat Rhénan); Heidelberg, 1845, 2 vol. in-8°; — *Schleswig-Holstein, Deutschland und Dænemark* (Sleswig-Holstein, l'Allemagne et le Danemark); Heidelberg, 1846; — *Denkwürdigkeiten zur Geschichte der beiden Revolutionen* (Choses mémorables pour l'histoire des deux révolutions); Heidelberg, 1851; — *Deusche Geschichte vom Tode Friedrichs des Grossen bis zur Gründung des deutschen Bundes* (Histoire de l'Allemagne depuis la mort de Frédéric le Grand jusqu'à la fondation de la Confédération Germanique); 1855, 4 vol.; — Haeusser a publié les œuvres de List, précédées d'une biographie de cet auteur. E. G.

Conversations-Lexikon.

HAË-WANG, directeur des affaires européennes, grand-officier du palais des empereurs de la Chine, sous le règne de Khien-loung (1736 à 1796 de notre ère). Ce grand-mandarin s'est rendu célèbre par ses rapports avec les missionnaires chrétiens de la Chine, qui avaient joui d'une grande liberté dans l'exercice de leur culte sous le règne de l'empereur Khang-hi, aïeul de Khien-loung. Voici dans quelles circonstances : les lettrés de l'empire chinois ayant vu avec peine les progrès incessants du christianisme dans leur pays, où son importance commençait à balancer celle du bouddhisme et du culte du Tao-sse, résolurent de solliciter de l'empereur Young-tching un décret qui mît fin à la propagation de la foi chrétienne. Le décret fut obtenu, et bientôt les missionnaires, cherchant à en éluder les arrêts, furent l'objet de persécutions dont ils n'espérèrent voir la fin qu'à l'avénement de Khien-loung au trône. Ils adressèrent alors un placet à l'empereur, pour solliciter sa protection. Haë-wang fut chargé d'examiner le sujet de leurs plaintes, et les engagea à ne plus chercher désormais à convertir les tribus mandchoues et les Chinois des différentes bannières; après quoi la persécution alla se ralentissant pendant plusieurs mois. En 1737, la mise en arrestation et la condamnation à la torture d'un chrétien chinois accusé de répandre, en récitant des paroles magiques, de l'eau sur la tête des petits enfants, porta les chrétiens portugais et les autres Européens de Péking à présenter une nouvelle supplique à l'empereur pour réclamer contre l'arrêt du tribunal des crimes qui confirmait la sentence infligée aux malheureux chrétiens. Haë-wang s'intéressa à cette supplique; mais il ne fit point changer la résolution de l'empereur sur la décision du tribunal des crimes, auquel avait été renvoyé le mémoire des Pères jésuites; il fut chargé de transmettre aux plaignants le rejet de leur placet, et les conseils qui leur étaient donnés par le gouvernement chinois de ne plus chercher à répandre leur religion parmi les sujets de l'empereur : en obéissant à cet ordre, ajouta Haë-wang, les chrétiens pourront espérer comme auparavant la protection des mandarins et de leur part une grande tolérance dans l'exercice de leur culte. P. R.

Moyriac de Mailla, *Histoire générale de la Chine*, t. XI. — Pauthier, *Chine* (Collection de l'*Univers Pittoresque*). — *Documents particuliers.*

HÆX. *Voy.* HÆCX.

HAFEDH ou **HAFIS**. *Voy.* HAFITZ.

HAFITZ (*Mohammed*, surnommé SCHEMS ED-DIN (Soleil de Religion), célèbre poëte persan, né à Schiraz, au commencement du huitième siècle de l'hégire (quatorzième de l'ère chrétienne), mort en 791 (1388), selon Louthf Ali-Beg et selon le chronogramme qui est gravé sur le tombeau de Hafitz, en 794 (1391) selon Doulet-Schah, et en 797 (1394) selon d'Herbelot. Des divergences analogues se reproduisent dans les différentes notices que l'on possède sur ce poëte. Son surnom de Hafitz indique qu'il savait le Coran par cœur. Il était fort versé dans la jurisprudence et la théologie, qu'il enseignait publiquement dans le collége fondé par Hadji-Cowam. Djami, qui vivait au neuvième (quinzième) siècle, dit qu'il ne connaissait ni le maître de Hafitz ni la secte à laquelle il appartenait; mais il ajoute que ses écrits décèlent un sofi distingué, et lui donne le titre de *Lisan al-Ghaïb* (Voix de l'autre monde ou Voix mystique) et de *Terdjouman al-Asrar* (Interprète des Secrets). Il habitait le quartier de Schiraz appelé Mosella, et vivait dans la mollesse et les plaisirs. On rapporte que dans sa vieillesse, lorsqu'il fut devenu incapable de jouir des biens de ce monde, il voulut mériter ceux de l'autre en s'imposant les plus rudes austérités et en s'abandonnant à la dévotion. Il consacra tous ses talents à célébrer l'unité de Dieu et les louanges du prophète. Une telle fin n'a rien d'invraisemblable; c'est celle qui a terminé invariablement la carrière de tout écrivain de la secte des sofis. Mais cette conversion tardive ne suffit pas à lui faire obtenir, le pardon des

zélés musulmans. Choqués de ce qu'il avait publiquement fait usage des boissons défendues et chanté le vin, ils persistèrent à le considérer comme un infidèle, comme un chrétien, comme un athée. Leur haine ne s'éteignit pas avec sa vie. Ils voulurent le priver des honneurs de la sépulture. D'un autre côté, les admirateurs de Hafitz, craignant que l'exécution de ce projet ne fût suivie de la mise à l'index ou de l'anéantissement des œuvres de leur poëte favori, soutinrent l'orthodoxie de ce dernier, et prétendirent qu'une conduite légère ne devait pas être punie trop sévèrement. Après de vives discussions, il fut décidé, d'un commun accord, que l'on s'en remettrait à la décision du sort. On transcrivit plusieurs distiques sur divers bulletins qui furent jetés dans une urne. L'enfant, qui fut chargé de consulter le sort, tomba justement sur ce passage : « Ne craignez pas d'approcher du cadavre de Hafitz; car, bien que souillé de vices, il aura le ciel en partage. » Ces vers, qui s'appliquaient si bien à la situation, tranchèrent le différend. Hafitz fut enterré avec honneur, et plus tard on lui éleva un magnifique tombeau, qui existe encore, et qui est desservi par des mollahs et des dervisches. Plusieurs voyageurs, tels que Pietro della Valle, Chardin, Corn. Le Bruyn, Scott Waring, W. Franklin, en ont donné la description. On en trouve un dessin dans les *Amœnitates exoticæ* de Kæmpfer.

On conserva l'habitude de consulter le *Divan* de Hafitz dans les cas difficiles. On alla même jusqu'à y chercher la connaissance de l'avenir, et parfois l'événement se trouva conforme à la prédiction. Parmi les exemples que l'on cite de cette coïncidence fortuite, il n'en est point de plus connu que celui-ci : Après la conquête du Fars, Shah-Thamasp, ne sachant s'il devait retourner dans le Khorasan, ou entreprendre la conquête de l'Adherbaïdjan, ouvrit au hasard le livre de Hafitz, et tomba sur cette allocution, que le poëte s'adresse à lui-même : « Par le charme de tes vers, Hafitz, tu as conquis l'Irak et le Fars; allons, en avant! Car voici le moment de pénétrer dans Baghdad et dans Tebriz [capitale de l'Adherbaïdjan]. » Le prince s'appliqua cette apostrophe, fit l'expédition projetée, et conquit de nouvelles provinces.

On raconte de Hafitz plusieurs anecdotes dont l'authenticité est contestable, mais qui ont le mérite de nous faire connaître ce que les Persans ont pensé du plus grand de leurs poëtes lyriques. Dans sa jeunesse Hafitz aimait une jeune fille, qui était aussi l'objet des attentions de Schah-Schodjah, fils du prince de Schiraz. En même temps qu'il lui faisait la cour, il se soumit à une épreuve, d'où il devait sortir poëte parfait s'il accomplissait rigoureusement les prescriptions. Il s'agissait de veiller quarante nuits dans un lieu appelé *Pir i Sebz* (le Vieillard vert). Il y avait déjà passé trente-neuf nuits sans se laisser accabler par le sommeil, lorsqu'en se promenant, la journée, devant la porte de sa maîtresse, il fut invité à entrer auprès d'elle. Jamais pareille faveur ne lui avait été accordée; il se rendit donc avec empressement à cette invitation. Mais lorsque les ombres du soir vinrent l'avertir qu'il devait s'arracher aux plaisirs, il le fit courageusement, et retourna pour la dernière fois au lieu d'épreuves. Cette nuit même Kidhr, l'Élie des Musulmans, vint le récompenser de sa persévérance; il lui présenta une coupe de nectar, où le poëte puisa la douceur exquise qui coule dans ses vers. Ce conte allégorique semble faire allusion aux veilles que Hafitz consacra à l'étude, aux obstacles qu'il eut à surmonter et aux efforts qu'il dut faire pour s'élever au sommet du parnasse oriental.

Hafitz épousa plus tard sa maîtresse, et goûta dans sa société un bonheur que la mort interrompit prématurément. Il déplora cette perte dans une élégie qui est un de ses plus beaux morceaux. Son rival, le prince de Schiraz, ne lui pardonna jamais la préférence dont il avait été l'objet. Il était d'ailleurs envieux des talents de Hafitz, et détestait en lui le panégyriste des ennemis de sa famille. Une nouvelle circonstance vint ajouter à sa haine. Le poëte, indigné de ce que le prince dénigrait partout ses œuvres, dit un jour : « C'est évidemment la médiocrité de mon talent qui fait que mes poëmes sont lus par toute la terre, tandis que ceux de votre excellence, malgré leur supériorité incontestable, ne franchissent jamais les limites de Schiraz. » Schah-Schodjah crut un jour avoir trouvé l'occasion favorable de se venger de son ennemi. Il le cita devant les oulemas, comme auteur d'une pièce de vers où il exprimait des doutes sur l'immortalité de l'âme. Hafitz, averti à temps, put faire quelques changements à son manuscrit; il plaça les paroles inculpées dans la bouche d'un chrétien. Les juges blâmèrent le prince d'avoir légèrement accusé un poëte qui rendait service à la religion, en prêtant des sentiments odieux aux ennemis de Mahomet.

Si Hafitz eut à se plaindre de Schah-Schodjah et du roi de Yezdi, qui commit la faute de l'appeler à sa cour et de le laisser repartir les mains vides, il n'eut qu'à se louer des autres souverains. Lorsque Tamerlan eut conquis la Perse, il le fit appeler en sa présence, et lui reprocha d'avoir dit dans ses vers qu'il donnerait les villes de Samarkhand et de Bokhara pour la petite tache noire qui était sur la joue de sa maîtresse. « C'est, répondit-il, par ces libéralités excessives que je me suis réduit à l'état de pauvreté où je me trouve actuellement. » Le maître de l'Asie sourit, lui donna de quoi réparer les brèches qu'il avait faites à sa fortune. Le sultan Ahmed Ilkhani, qui régnait à Baghdad, fit beaucoup d'instances pour que Hafitz vînt à sa cour; mais celui-ci n'aimait pas à s'éloigner de sa paisible retraite, et il était trop indépendant de caractère pour se plaire au métier de courtisan.

Un jour cependant il eut des velléités de voir le monde, il résolut de se rendre dans le Dekhan, où l'appelait le sultan Mohammed-Schah Bahmani; mais le manque d'argent l'empêchait de partir. Le sultan se hâta de lever cet obstacle, en lui faisant remettre une grosse somme. Le voyageur, arrivé à Lahore, se mit dans l'impossibilité de continuer sa route, en donnant tout ce qui lui restait à un de ses amis, que des voleurs avaient détroussé. Réduit à retourner sur ses pas, il rencontra à Ormuz deux marchands qui lui offrirent de le transporter gratuitement dans le Dekhan. Cette offre lui plut, et il s'embarqua sur leur vaisseau. Mais le mal de mer lui parut tellement insupportable, qu'il se fit reconduire à terre avant même que l'ancre ne fût levée. Il repartit pour Schiraz après avoir adressé au sultan un poëme apologétique où il faisait le récit de son voyage. Le généreux monarque lui sut gré de la bonne volonté dont il avait fait preuve, et lui envoya 1,000 pièces d'or.

Le seul ouvrage de Hafitz est un *Divan*, ou recueil de poésies détachées, dont le poëte Kasim-al-Anwar a donné une édition, renfermant cinq cents pièces. La pureté du style, le naturel de l'expression, l'harmonie des vers, la brillante imagination de l'auteur, et son enthousiasme vraiment lyrique, telles sont les principales qualités qui distinguent ce *Divan*. Un grand nombre de distiques qui en font partie sont passés en proverbes. Quoique ces poésies ne roulent guère que sur le vin, l'amour et le plaisir, les pieux musulmans ne laissent pas que d'en faire leurs délices. Mais ils prennent soin d'interpréter mystiquement les expressions les moins voilées, les descriptions les plus licencieuses. Un grand nombre de commentateurs se sont exercés à trouver un sens figuré aux passages qui pourraient blesser les oreilles chastes. Les plus célèbres d'entre eux sont Feridoun et Soudi, qui s'attachent plutôt au sens grammatical qu'à l'explication théologique.

Ce *Divan* a été souvent imprimé : Calcutta, 1790, in-fol.; édit. lithographiée, 1826; Bombay, 1828, petit in-4°; 1850 (1267); Cawnpore, 1831, in-8°; Boulak, 1840 (1256) et 1834 (1250), 3 vol. pet. in-4°; Constantinople, 1841 (1257). Ces deux dernières éditions contiennent le commentaire de Soudi. M. Hermann Brockhaus les a prises pour bases d'une nouvelle édition : *Die Lieder des Hafis*; Leipzig, 1854-1857, fasc. I-IV, où il reproduit aussi les variantes de l'édition de Calcutta. Il donne les points-voyelles dans le texte de Hafitz, et seulement les signes de ponctuation dans le commentaire. Un grand nombre d'orientalistes se sont occupés de traduire en tout ou en partie le *Divan* de Hafitz. On ne peut citer que les plus importants de ces travaux, savoir Rewitzki, *Specimen Poeseos Persicæ, sive Haphizi ghazelæ sexdecim*, Vienne, 1771, in-8°; trad. en anglais par J. Richardson, Londres, 1774, in-4°; — W. Jones, dix odes, traduites en français dans le *Traité de la Poésie Asiatique*, et en latin dans les *Poeseos Asiaticæ Commentariorum Libri VI*, Londres, 1774; Leipzig, 1777, in-8°; — Nott, *Select Odes from the persian poet Hafez*; 1787, in-4°; — Gunther Wahl, texte de 39 pièces, dans *Neue Arabische Anthologie*; Leipzig, 1791, in-8°; — Ouseley, fragments dans *Oriental Collections*; Londres, 1797-1800, 3 vol. in-4°; — trad. de plusieurs odes dans *Asiatic Miscellany*, et dans *Asiatic Journal and Monthly Register*; — Rousseau, *Flower of Persian Poetry*; Londres, 1805, in-4°, traduction de 24 odes; — J.-H. Hindley, *Persian lyrics, or scattered Poems from the Divan i Hafiz*; Londres, 1800, in-4°; — J. de Hammer, *Der Divan von Mohammed Schems ed-Din Hafiz*, traduction complète en allemand; Stuttgard et Tubingue, 1812-1815, 2 vol. in-8°; — Daumer, *Hafis Gedichten*, t. I; Hambourg, 1846, t. II; Nuremberg, 1852, traduction peu littérale. Gœthe a paraphrasé en vers allemands dans *Proben eines Westœslichen Divans*, plusieurs odes qui avaient été traduites par M. de Hammer.

E. BEAUVOIS.

Doulet-Schah, *Tedzkiret*, not. sur Hafitz, éditée et trad. à la fin de *Institutiones ad Fundamenta Linguæ Persicæ*, par F. Wilken, Leipzig, 1805, in-8°, et dans *Vitæ Poetarum Persicorum ex Dauletschahi Historia Poetarum excerptæ*, par J.-A. Vullers; Giessen, 1839, in-8°. — Djami, *Nefahat al-Ouns*; *Frühlingsgarten*, trad. par Schlechta Wsehrd; Vienne, 1846, in-8°. — Louthf Ali-Beg, *Atesch kedah*. — Rousseau, *Flower of Pers. Poetry*, 27-33, 61-63. — Herbin, *Note sur Hafis*. — J. de Hammer, note en tête de la trad. du *Divan*. — Scott Waring, *A Tour to Sheeraz*; Bombay, 1804, in-4°. — Sir Gore Ouseley, *Biogr. Notices of Persian Poets*; Lond., 1846, in-8°, p. 23-42.

HAFITZ LI-DIN-ALLAH (Gardien de la Foi de Dieu), surnom de ABOU'L-MAIMOUN ABD AL-MEDJID, huitième khalife fathimite d'Égypte, né à Askalon, en 467 ou 468 (1074 ou 1075), mort en 544 (1149). Petit-fils du khalife Mostansir billah, il fut appelé au trône après la mort de son cousin al-Amir bi-Ahkam-Allah, en 519 (1124). Mais la femme de ce dernier s'étant déclarée enceinte, le vizir Abou-Ali-Ahmed, fils d'Al-Afdhal Schahinschah et petit-fils de Bedr al-Djemali, fit emprisonner Hafitz, et exerça la régence au nom de l'enfant qui était à naître. La naissance d'une fille lui ôta tout motif de conserver le pouvoir, qui revenait de droit au prince captif. Il continua cependant à gouverner, non plus comme régent, mais comme lieutenant de l'imam qui, dans les croyances des Fathimites, doit venir un jour régénérer le monde. Hafitz ne recouvra la liberté que lorsque cet usurpateur eut été assassiné par ses esclaves en 526 (1131). Il prit pour vizir le fils de ce dernier, un certain Hasan, dont la cruauté et les exactions faillirent occasionner une révolte; pour prévenir cet événement, il se décida à le faire empoisonner par un ses médecins, en 530 (1135). Le khalife mit ensuite à la tête des affaires un Arménien, Tadj ed-Daulah Behram,

qui favorisa les chrétiens, ses coréligionnaires, et qui par là s'attira l'inimitié des musulmans. Ceux-ci se soulevèrent, en 1137, à l'instigation de Ridhwan, et demandèrent la déposition de Behram, qui se retira dans la ville de Kous (haute Égypte), gouvernée par son frère. Le chef du parti vainqueur, élevé aux fonctions de premier ministre avec le titre de *melik* (roi), persécuta les coptes et les juifs, les exclut des charges, et leur imposa un costume particulier. La révolte des chrétiens le força de s'enfuir en Syrie, d'où il revint à la tête d'une armée. Mais il ne put recouvrer ses charges, et périt dans une émeute, en 543 (1149). Dès lors le khalife gouverna par lui-même; il rappela Behram, qui s'était réfugié dans un monastère, après la mort de son frère, abolit les ordonnances contre les chrétiens, et garda systématiquement la neutralité dans les guerres des croisades. Il laissa le trône à son fils Tzafer ou Dhafer bi-Amr-Allah. E. B.

Ibn-Khallican, *Vie des Hommes illustres*. — Djemal ed-Din Ibn-Tagriberdi, *Rerum Ægyptiacarum Annales*, texte et traduction latine par Carlyle; Cantorbéry, 1792, in-4°. — Macrizi, *Histoire des Coptes*. — Aboulféda, *Ann. Moslem*. — De Hammer, *Hist. de la Litt. Arabe*, VI, p. 46-47.

HAFITZ-ABROU (*Nour ed-Din ben-Louthf-Allah*, plus connu sous le nom DE), historien persan, né à Hérat, mort à Zendjan, en 834 de l'hégire (1430 de l'ère chrétienne). Élevé à Hamadan, il se fit connaître par ses ouvrages, et s'acquit la faveur de Tamerlan, qui l'admit dans son intimité. Après la mort de ce prince, il s'attacha à Schah-Rokh. Il nous reste de lui *Tarikh-i Hafitz Abrou* (Histoire de Hafitz Abrou) aussi appelée *Zoubdet at-tewarikh Baïsangori* (Crême des Histoires, dédiée au prince Mirza Baïsangor). C'est une histoire universelle, qui commence par la création du monde et s'étend jusqu'en 829 (1425). Elle abonde en détails géographiques, et traite des institutions civiles et religieuses des différents peuples qui y sont mentionnés. On n'en connait que deux exemplaires en Europe, celui de la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg, et celui de la collection de W. Ouseley. E. B.

M. Quatremère, préf. de l'*Histoire des Mongols* de Raschid ed-Din, t. I, p. 103; II, p. 55. — *Wiener Jahrbucher*, t. 78, p. 21-28. — *Cat. des Man. et xylographes orient. de la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg*, p. 267. — Elliot, *Bibliographical Index to the historians of Muhammedan India*, t. I, p. 81-82.

HAFITZ AL-MOULK (Gardien de l'Empire), surnom de HAMITZ BAHMET-KHAN, chef afghan souverain d'une partie de la province de Dehli, né en 1121 de l'hégire (1709 de J.-C.), tué le 11 safar 1188 (23 avril 1774). Sa famille se prétendait issue d'Abraham; ce qu'il y a de plus certain, c'est qu'elle descendait du schéikh Schehab ed-Din, surnommé *Koti-Baba*, auteur du *Kholasset al-Insah*, histoire généalogique des Afghans. Schah-Alem, petit-fils de ce personnage et père de Hafitz, avait pour esclave un certain Daoud, qui quitta l'Afghanistan, et s'en alla chercher fortune dans l'Inde, vers 1118 (1707). Cet heureux aventurier finit en effet par obtenir le gouvernement de la province de Kutheir. Il continua néanmoins à traiter son maître avec respect; mais ne pouvant, malgré ses vives instances, obtenir de lui un diplôme d'affranchissement, il le fit mettre à mort, en 1126 (1714). Assassiné plus tard lui-même, il eut pour successeur son affranchi Ali, qui comptait parmi ses officiers un frère de Schah-Alem, et qui pressa Hafitz de venir s'établir dans la province de Kuthéir. Ce dernier se rendit à cette invitation, et reçut le commandement de douze villages. Ali le désigna pour son successeur, quoiqu'il eût trois fils; mais les deux aînés se trouvaient en otage auprès du sultan Ahmed Dourané, souverain de Candahar; le plus jeune, Sad-Allah, n'était pas encore en âge de régner. Hafitz, reconnu par tous les chefs de l'armée, en 1161 (1748), déclara qu'il n'acceptait que le titre de régent, jusqu'à la majorité de Sad-Allah. Peu de temps après, Safdar-Jang, vizir du Grand-Mogol, inquiet de l'accroissement de puissance que prenaient de jour en jour les Afghans de Kuthéir, les fit attaquer par un des généraux de son maître, ensuite par un autre Afghan, Caïm-Khan, nabad de Ferroukhabad. Après la défaite de ce dernier, il entra lui-même dans la province de Kuthéir à la tête de 50,000 hommes de ses troupes et de 80,000 auxiliaires mahrattes. Hafitz, incapable de résister à des forces si supérieures aux siennes, se réfugia avec tous ses sujets dans les montagnes du Camdoun. Poursuivi et bloqué par ses ennemis, il obtint une paix avantageuse, lorsque l'approche de Ahmed-Schah-Dourani vint appeler ailleurs l'attention de Safdar, 1163 (1750). Vers la même époque, il voulut remettre le pouvoir aux fils de Ali, dont le plus jeune était parvenu à l'âge de majorité, et dont les deux autres étaient de retour; mais les chefs ne voulurent pas consentir à ce qu'il se démît de fonctions qu'il exerçait pour l'avantage de tous. A partir de 1170 (1756), il s'allia étroitement avec le chef des Douranis et lui fournit 30,000 hommes d'auxiliaires. Ce prince le choisit pour son *vakil* (représentant) à la cour de Dehli, en 1174 (1760). Hafitz avait en politique des vues élevées; il avait conçu le projet de réunir tous les Afghans dans une confédération destinée à contrebalancer la puissance des Mahrattes. Mais l'imprévoyance de ceux auxquels il s'adressait fit échouer cette entreprise. Il ne laissa pas que d'assister les chefs afghans, toutes les fois que son secours leur était nécessaire; il eut même la générosité de défendre plusieurs de ceux qui l'avaient attaqué. Un des princes à qui il avait rendu les plus grands services, Schodja ed-Daulah, nabad d'Aoude et fils de Safder-Khan, agit à son égard avec la plus noire ingratitude : il voulut s'emparer de la province de Kuthéir, et l'envahit avec un renfort d'Anglais. Hafitz s'avança à sa rencontre, et lui

livra bataille le 11 safar 1188 (23 avril 1774); la trahison de l'un de ses généraux lui fit perdre la bataille. S'étant jeté dans la mêlée, il fut atteint d'un boulet qui le priva de la vie. Ses États, qui comprenaient Bareilly, Almorah, Camaoun, Schahdjihanpour, Owlah, Bhurtapour, Mehrabad, devinrent la proie des vainqueurs. Une minime partie fut cédée au second fils de Ali. La famille de Hafitz vécut dans la vie privée; l'un de ses fils, Nabab-Mostadjab-Khan-Bahadour, s'attacha aux Anglais, et écrivit la vie de son père. Hafitz s'acquittait avec scrupules des pratiques de la religion; il priait six fois par jour. Ayant reçu une éducation littéraire, il avait formé une belle collection de manuscrits qui se trouve actuellement dans la ville de Lukhnow. Il fit embellir la ville de Phillibheet, qu'il appela *Hafitzabad*, et fit élever celle de Hafitzganje, non loin de Bareilly. Il leva les prohibitions qui mettaient obstacle à la liberté du commerce, et il abolit notamment tout droit d'importation ou d'exportation. Sa mémoire est encore vénérée des habitants des contrées où il a dominé.

E. Beauvois.

The Life of Hafiz Ool Moolk, Hafiz Rehmut Khan, written by his son the nawab Moostujab-Khan Buhadoor, *and intitled Goolistan i-Rehmut, abridged and translated from the persian by* Ch. Elliott; Londres, 1831, in-8°.

HAFFNER (*Jean-Henri*), peintre de l'école bolonaise, né à Bologne, en 1640, mort en 1702. Fils d'un soldat de la garde suisse du sénat, il avait embrassé également la carrière militaire, et était déjà parvenu au grade de lieutenant, quand il abandonna l'épée pour le pinceau. Il fut élève de Canuti pour la figure et de Mitelli pour la perspective et l'ornement. Suivant Orlandi, il aurait aussi reçu des leçons d'architecture de Baldassare Bianchi et de Gian-Giacomo Monti. A Rome, il peignit, avec Canuti, les décorations des palais Altieri et Colonna, et la voûte de l'église de Saint-Dominique et Saint-Sixte. Il travailla aussi à Gênes et à Savone avec Guido Bono; mais c'est surtout dans sa patrie, où il passa les dernières années de sa vie, que l'on trouve ses principaux ouvrages, exécutés la plupart en compagnie de Marcantonio Franceschini, de Domenico-Maria Canuti et de Luigi Quaini; les plus importants sont les peintures des églises de Saint-Barthélemy, des Célestins et du Corpus Domini, et celles de l'église et de la bibliothèque de San-Michele-in-Bosco. En 1696 Haffner fut appelé avec Franceschini et Quaini à décorer à fresque le grand salon du palais ducal de Modène. Lazarelli cite un tableau de Haffner représentant l'*Adoration du Saint-Sacrement*, qui se voyait dans l'église Saint-Barthélemy de la même ville, tableau qui, resté imparfait à la mort de l'auteur, aurait été terminé par son fils, artiste que nous ne trouvons mentionné nulle part ailleurs.

E. B—n.

Orlandi, *Abbecedario.* — Lanzi, *Storia della Pittura.* — Ticozzi, *Dizionario.* — Gualandi, *Tre Giorni in Bologna.* — Pistolesi, *Descrizione di Roma.* — Campori, *Gli Artisti negli Stati Estensi.* — Lazzarelli, *Pitture delle Chiese di Modena.* — Malvasia, *Pitture di Bologna.*

HAFFNER (*Antoine*), religieux philippin et peintre de l'école bolonaise, né à Bologne, en 1654, mort à Gênes, en 1732. Élève de Canuti pour la figure et de Mitelli pour la perspective, il excella dans la peinture d'ornements; il surpassa son frère Henri par la suavité du coloris, tout en lui étant inférieur par la facilité et l'invention. Il travailla beaucoup à Bologne et à Florence, où il fut appelé par le grand-duc Jean-Gaston pour donner son avis sur les dessins du fameux autel de la chapelle des Médicis. C'est en décorant l'église et le couvent de Saint-Philippe Neri à Gênes que Haffner prit goût à la vie monastique et se décida à entrer en religion. Pendant son séjour dans cette ville et dans divers autres lieux de la rivière de Gênes, il forma un élève habile, Giovanni-Battista Revello, plus connu sous le surnom du *Mustacchi*. E. B—n.

Ratti, *Delle Vite de' Pittori, Scultori ed Architetti Genovesi.* — Orlandi, *Abbecedario.* — Lanzi, *Storia della Pittura.* — Ticozzi, *Dizionario.*

* HAFFNER (*Isaac*), prédicateur et humaniste français, né à Strasbourg, en 1751, mort dans la même ville, le 27 mai 1831. Après avoir fait de bonnes études à Paris et dans plusieurs universités d'Allemagne, il se destina au ministère évangélique. Admis comme prédicateur français dans les églises de la confession d'Augsbourg que la capitale de l'Alsace avait le droit de conserver, il se distingua bientôt par son talent oratoire, et soutint sa réputation pendant près d'un demi-siècle. Il devint doyen de la faculté de théologie protestante de cette ville. Ses sermons ont été recueillis et publiés, de 1801 à 1803, en deux volumes in-8°. On a mis au jour en langues française et allemande, sous le titre de *Jubilé d'Haffner*, Strasbourg, 1831, in-8°, les discours qui furent prononcés lors de l'anniversaire de sa cinquantième année de prédication. Il avait contribué à faire rétablir une partie de l'ancienne université de Strasbourg, sous le titre d'*académie de théologie protestante*, laquelle prit plus tard le nom de *Séminaire protestant*. Il prononça à l'installation de cette académie un discours intitulé : *Des Secours que l'étude des langues, de l'histoire, de la philosophie et de la littérature offre à la théologie;* Strasbourg, 1803, in-8°. Déjà il s'était fait connaître, plusieurs années auparavant, par la publication d'un écrit destiné à combattre quelques idées émises dans le fameux *Rapport sur l'instruction publique* attribué à Talleyrand. Haffner l'avait fait paraître sous ce titre : *De l'Éducation littéraire, ou essai sur l'organisation d'un établissement pour les hautes sciences;* Strasbourg, 1792, in-8°.

Haffner avait formé une bibliothèque considérable par le nombre des volumes et importante par le choix des livres qui la composaient. Il en avait lui-même dressé le catalogue, qui a été imprimé, après sa mort, sous le titre

de *Catalogue systématique de la bibliothèque de feu M. Haffner;* Strasbourg, 1832, 2 vol. in-8°. On y remarque beaucoup de notes, tantôt latines, tantôt françaises, dont Haffner avait accompagné un certain nombre d'articles; mais elles sont en général peu instructives sous le rapport bibliographique, le collecteur ayant plutôt visé à les rendre piquantes (1). La seconde partie de cette bibliothèque, composée des livres de théologie, a été acquise par le séminaire protestant de Strasbourg.

J. Lamoureux.

Documents particuliers. — Oberlin, *Almanach d'Alsace.* — Préface du *Catalogue systématique de la bibliothèque Haffner.* — M. Henrion, dans ses *Annales biographiques de* 1831 *à* 1834, tome II.

HAFSAH, femme de Mahomet et fille du khalife Omar, vivait encore en l'an XI de l'hégire (632 de J.-C.). Son père la maria d'abord à un certain Khonaïs, après la mort duquel il la proposa à Othman, qui devint ensuite khalife. Sur le refus de ce dernier, Mahomet, qui avait déjà quatre femmes, consentit à épouser la fille de son ami. Hafsah, jalouse de ce qu'il entretenait des relations avec Marie la copte, se joignit à Aïscha pour lui en faire des reproches. Le prophète débita une *sourate* (chapitre du Coran) qui lui avait été envoyée du ciel pour sa justification, blâma ses deux femmes de leur conduite indiscrète, et répudia Hafsah. C'est à la garde de celle-ci néanmoins que fut confié l'exemplaire type du Coran, que le khalife Abou-Bekr fit transcrire en l'an XI (632). E. B.

Aboulféda, *Ann. Muslem.*, édit. de Reiske, t. I, p. 194. — Caussin de Perceval, *Hist. des Arabes*, II, 89, 268-9, 338.

* **HAGE** (*Johannes Dans*), publiciste danois, né le 20 avril 1802, à Hage, mort à Copenhague, le 15 septembre 1837. Après avoir étudié la théologie il se voua, en 1830, à la philologie, qu'il professa dans le lycée de Rœskild. Il publia en 1829: *Bröndler und Villoison, Beleuchtung der im* 32 *Bande von Hermes gegen Br. gemachten Plagiatsbeschuldigungen.* Il prit une part très-importante au mouvement libéral qui se fit en 1834 dans la presse danoise. En 1835, s'étant démis de sa chaire, il dirigea jusqu'à sa mort le journal *Fodrelandit;* le talent et le caractère qu'il y déploya le firent surnommer l'*Armand Carrel danois.* P. L. Möller.

Documents particuliers. — Erslew, *Alm. Forfatter Lexicon.*

* **HAGEAU** (*Amable*), ingénieur français, né à Anguillecourt-du-Saut (Aisne), le 16 janvier 1756, mort à Clamecy, le 12 septembre 1836. Il occupa d'abord un petite place en province, puis vint à Paris, où l'ingénieur Péronet l'employa dans ses bureaux. Il suppléa, par des études assidues, à l'imperfection de sa première éducation, et avait obtenu, en 1784, le brevet d'ingénieur, lorsqu'il fut chargé de rédiger les projets du canal du Nivernais, dont il eut à diriger ensuite l'exécution. Ces travaux ayant été interrompus, il fut envoyé à Dôle; il s'y distingua par la construction de l'écluse sur le Doubs. Un *Mémoire* qu'il rédigea à ce sujet fut inséré dans les *Annales des Ponts et Chaussées.* En 1805 il fut nommé ingénieur en chef et chargé des travaux du grand canal du Nord, destiné à faire communiquer la Meuse et le Rhin. Il poussa ces travaux avec une grande activité, et il allait les achever, lorsque l'approbation d'un projet de canal de Hambourg à Amsterdam fit tout à coup suspendre l'exécution du premier projet. Après avoir quitté le canal du Nord, en 1811, Hageau fut chargé pendant neuf mois du service du département de Jemmapes. Des travaux d'art du canal de Mons à Condé, des terrassements de la route de Bruch à Charleroy, les projets du canal de Mons à Charleroy, par trois directions différentes, sont les résultats que dans ce court espace de temps il offrit au gouvernement, sans que le service ordinaire eût été aucunement négligé. De 1812 à 1814 il fut chargé, en qualité d'inspecteur divisionnaire adjoint, du service de la huitième division des ponts et chaussées, au delà des Alpes. A son retour en France, en 1814, on lui confia la direction du canal du Rhône au Rhin; il quitta ce poste pour l'inspection divisionnaire de Paris. En 1817 il eut la direction supérieure des canaux et de la distribution des eaux de cette capitale. Lorsqu'à la fin de 1818 les canaux de Paris eurent été concédés à une compagnie, le gouvernement lui donna l'inspection de la neuvième division des ponts et chaussées. Après avoir rendu d'utiles services comme membre du conseil des ponts et chaussées, il fut mis à la retraite, en 1830. Outre quelques notices dans les *Annales des Ponts et Chaussées*, il a publié une *Description du canal de jonction de la Meuse au Rhin;* Paris, 1819, grand in-4°, avec atlas de 21 pl.

Guyot de Fère.

Rabbe, *Biogr.* — *Discours* de M. Poirée, ingén. en chef, aux funérailles d'Hageau.

HAGEDORN (*Frédéric* de), poëte allemand, qui au siècle dernier a joui d'une grande célébrité, naquit à Hambourg, le 23 avril 1708, et mourut dans cette même ville, le 28 octobre 1754. Il fit ses études à Hambourg et à l'université de Iéna, résida pendant quelque temps à Londres, en qualité de secrétaire particulier de l'ambassadeur danois, et revint en 1731 dans sa ville natale, où il exerça depuis 1733 jusqu'à l'époque de sa mort les fonctions de secrétaire d'une société de commerçants anglais.

Hagedorn, sans pouvoir compter parmi les grands génies de la poésie allemande, a néanmoins exercé une influence remarquable sur la littérature de son pays. Écrivain correct et élé-

(1) En voici un exemple assez plaisant : n° 6336, *Fracastor, Syphilis.* « Fracastor écrivit encore un autre poëme sur Joseph; mais son feu l'avait abandonné, et il fit moins d'honneur à ce patriarche qu'il n'en avait fait à la vérole. »

gant, au point de mériter le surnom de « *poëte des grâces* », il abandonna l'emphase et la sécheresse de ses contemporains, et prenant Chapelle, Chaulieu, La Fontaine, Horace, Ovide et Anacréon pour ses principaux modèles, il osa chanter franchement les plaisirs de la vie. Il a réformé ainsi la poésie lyrique et didactique de son temps, a fait revivre la fable et a préparé la voie parcourue depuis si glorieusement par Lessing, Wieland, Voss et Gleim. D'un caractère doux et aimable, d'un commerce des plus agréables, Hagedorn faisait consister la véritable sagesse dans la culture de l'amitié et dans l'usage modéré des plaisirs que le vin et l'amour offrent aux hommes. Il s'appelait lui-même un « débauché », et disait de très-bonne foi à Liscow : « Les lumières de la volupté sont les seules qui vous manquent. Avec ces lumières vous seriez un homme parfait » (*voir* Helbig : *Liscow*, p. 47). La meilleure édition de ses œuvres poétiques est celle d'Eschenburg : *Poetische Werke*, Hambourg, 1800, 5 vol., qui est accompagnée d'une biographie de Hagedorn et d'un extrait de sa correspondance. Quelques-unes de ses fables et poésies ont été traduites en français, et se trouvent dans le *Choix des Poésies allemandes* publié par Huber; Paris, 1766, 4 vol. R. L.

Gervinus, *Geschichte der deutschen Dichtung*, 4e édition; Leipzig, 1853, vol. III, p. 496, 510, 518; vol. IV, p. 36-40, 71-72, 93-97; vol. V, p. 91. — C. H. Schmid, *Biographie der Dichter*, vol. II, p. 359, 411. — Schmid, *Nekrolog oder Nachrichten von dem Leben und den Schriften deutscher Dichter*, vol. I, p. 278-321. — *Leipziger Musenalmanach auf das Jahr* 1782. — Küttner, *Charaktere Teutscher Dichter*, p. 227. — L. Meister, *Charaktere Teutscher Dichter*, vol. I, p. 336-358. — Hirsching, *Handbuch*. — Vetterlein, *Handbuch der poetischen Literat. d. Teutsch.*, p. 93-101. — *Denkwürdigkeiten aus dem Leben ausgezeichneter Deutschen des 18ten Jahrh*, p. 556-559. — *Journal von und für Deutschland*, 1791, n° 12, p. 1022. — Lessing, *Collectaneen zur Litteratur*. — Jörden, *Lex. deutsch. Dichter und Prosaisten*, vol. II, p. 286 sqq. — Horn, *Die Poesie und Beredsamkeit der Deutschen*, vol. III, p. 20.

HAGEDORN (*Christian-Ludwig* VON), écrivain artistique, frère du précédent, né à Hambourg, le 14 février 1713 (1), mort à Dresde, le 24 janvier 1780. Il fit ses études à Hambourg, Halle et Iéna, entra dans la carrière diplomatique, et exerça pendant plusieurs années les fonctions de conseiller intime de légation. En 1764 il fut appelé à Dresde, où il occupa jusqu'à sa mort la place de directeur général des académies des beaux-arts de Dresde et de Leipzig. Winckelmann dit que la Saxe ne pourra jamais assez reconnaître ce que Hagedorn a fait pour les arts pendant le temps qu'il s'est consacré à la direction de ses académies. Son ouvrage *Betrachtungen über die Malerei* (Réflexions sur la Peinture), Leipzig, 1762, 2 vol., traduit en français par Michel Huber, Leipzig, 1775, 2 vol., passe pour un véritable chef-d'œuvre. Il montre Hagedorn comme un critique aussi savant que consciencieux et impartial, et a exercé une influence marquée sur le développement des beaux-arts en Allemagne. Hagedorn a été surnommé le *Caylus allemand*, et mérite d'être considéré comme le précurseur immédiat du célèbre Winckelmann. Outre l'ouvrage cité, on a de lui : *Lettre à un amateur de la peinture avec des éclaircissements historiques sur un cabinet et les auteurs des tableaux qui le composent, ouvrage entremêlé de digressions sur la vie de plusieurs peintres modernes* (en français); Dresde, 1755, gr. in-8°; — *Die Mittel in der gelehrten Welt berühmt zu werden* (Les moyens de devenir célèbre dans le monde savant); Hambourg, 1760; dans le *Gemeinnützige Magazin*; — plusieurs articles critiques insérés dans le recueil : *Bibliothek der schoenen Wissenschaften und Künste*, publié par Weisse. — Forkel Baden se chargea après la mort de Hagedorn de l'édition d'un choix de sa correspondance : *Briefe über die Kunst von und an Hagedorn* (Lettres sur les beaux-arts, de Hagedorn et à Hagedorn); Leipzig, 1797. R. L.

Meusel, *Miscel. artist. Inhalts*. — Hirsching, *Handbuch*. — L. Meister, *Charakt. deutscher Dichter und Prosaisten*, p. 281. — Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclopædie*.

HAGEMANN (*Théodore*), savant jurisconsulte allemand, né le 14 mars 1761, à Stiége, dans la principauté de Blankenbourg, mort le 14 mai 1827, à Zelle, près Hanovre. Il fit ses premières études sous la direction de son père, pasteur protestant à Stiege, fréquenta ensuite le collége de Quedlimbourg, et vint, en 1780, à l'université de Helmstædt, où il étudia le droit, sous la direction des savants professeurs Eisenhart, Hæberlein, Fricke, Oelze et Du Roi. Plus tard (1786) il y obtint une chaire de professeur, mais au bout de deux ans il abandonna l'enseignement académique pour une place de conseiller à la chancellerie de Zelle. C'est dans cette ville qu'il passa le reste de sa vie, exerçant successivement les fonctions de conseiller aulique (1786), d'assesseur ordinaire du tribunal aulique (1797), de directeur de la maison des orphelins (1797) et de conseiller de la cour d'appel (1799). Lorsque le Hanovre fut incorporé au royaume de Westphalie, Hagemann fut nommé procureur général à la cour d'appel de Zelle, mais après la chute de Napoléon il reprit son ancienne place. Il l'occupa encore pendant cinq ans, et devint alors, en 1819, directeur de la chancellerie de justice de Zelle. Les principaux ouvrages de Hagemann sont : *Commentatio de feudo Halsbergæ sive loricæ, vulgo Panzerlehn*; Gœttingue, 1785; — *Conspectus Juris feudalis, sigillatim Brunswico-Luneburg.*; Gœttingue, 1786; — *Analecta Juris feudalis Brunswico-Luneburgici*; Helmstædt, 1787, in-8°; — *Einleitung in die gemeine in Deutschland übliche Lehnrechts-Gelehrsamkeit* (Introduction à l'étude du Droit féodal commun en Allemagne); Brunswick, 1787, 3e édition; Hanovre, 1801; — *Archiv für die*

(1) Non en 1712, comme le disent quelques biographes.

theoretische und praktische Rechtsgelehrsamkeit (Archives de Jurisprudence théorique et pratique), en commun avec C.-A. Günther; Brunswick, 1788-1792, 6 vol.; — *Beitræge zum Braunschweig - Lüneburgisch. Lehnrechte* (Documents pour servir à l'étude du Droit féodal de Brunswick-Lunebourg); Helmstædt, 1791; — *Kleine juristische Aufsætze* (Opuscules de Jurisprudence); Hanovre, 1794, 2 vol.; — *Erlæuterungen des Zelleschen Stadt und Bürgerrechts* (Commentaires des Droits de la ville et des citoyens de Zell); Zelle, 1798; — *Das Zellesche Stadtrecht* (Le Droit municipal de Zell); Hanovre, 1800; — *Praktische Eroeterungen aus allen Theilen der Rechtsgelehrsamkeit hin und wieder mit Urtheilssprüchen des höchsten Tribunals und der uebrigen Justizhoefe begleitet* (Éclaircissements pratiques sur des objets concernant toutes sortes de matières juridiques, avec des arrêts du tribunal suprême et d'autres cours à l'appui); Hanovre, 1798-1818, 6 vol., dont les quatre premiers ont été faits en commun avec Frédéric de Bülow; ce recueil est souvent consulté et mérite d'être placé à côté des *Observations* de Puffendorf et des *Méditations juridiques* de Stauben; — *Handbuch des Landwirthschaftsrechts* (Manuel du Droit agricole); Hanovre, 1807; — *Sammlung der Hannoverschen Landesverordnungen und Ausschreiben der Jahre* 1813, 1814, 1815, 1816 *und* 1817 (Recueil des ordonnances et circulaires du Hanovre de 1813 à 1817); Hanovre, 1814-1817, 12 vol. gr. in-8°. R. L.

Pütter, *Gelehrten-Geschichte der Universitæt Goettingen*, vol. II, p. 105 et 369. — Hoppe, *Lexikon der juristisch. Schriftsteller*, vol. I, p. 246 et 417. — Meusel, *Gelehrtes Teutschland*, 4e édit. — Saalfeld, *Geschichte der Universitæt Goettingen*. — *Zeitgenossen*, nouvelle série, n° VII (XXXI), p. 49-68.

***HAGEMEIER** (*Joachim*), jurisconsulte et publiciste allemand, né à Hambourg, au commencement du dix-septième siècle, mort en avril 1681. Après s'être fait recevoir en 1644 docteur en droit à l'université d'Helmstædt, il accompagna l'année suivante deux jeunes gens en Hollande, en France et en Italie. Nommé ensuite conseiller impérial, il alla représenter le collége des comtes de la Wetterau à la diète de Ratisbonne, et devint plus tard vice-chancelier de ce collége. On a de lui : *Variarum Lectionum Liber unus;* Rostock, 1638, in-8°; — *De Fœdere Civitatum Hanseaticarum;* Francfort, 1662, in-4°; — *De Daniæ, Norwegiæ et Sueciæ Statu;* Francfort, 1666 et 1677, in-4°; — *De Comitiis Imperii Germanici;* Francfort, 1676, in-4°; — *Epistolæ IV de Statu Imperii Germanici;* Francfort, 1679, in-4°; — *Epistolæ VIII de Statu Regni Polonici et Imperii Moscovitici;* Francfort, 1680, in-4°; — *Juris publici Europæi Epistolæ XII;* Francfort, 1680, in-4°; — *Epistolæ IX de Statu Hispaniæ et Portugaliæ.* E. G.

Witte, *Diarium Biographicum*. — Jöcher, *Allgem. Gel.-Lexikon*. — Ersch et Gruber, *Encyclopädie*.

***HAGEN** (Comtes DE), une des plus anciennes familles de l'Allemagne, dont l'origine remonte, dit-on, au neuvième siècle, et dont on trouve les premières traces historiques en 1093. Elle se divisait en deux branches principales, formées par Dietrich et Heinrich von Hagen, fils de Ernst, seigneur de Hagen, qui vécut vers le commencement du treizième siècle. La branche aînée s'éteignit au commencement du dix-huitième siècle; la branche cadette, au contraire, existe encore aujourd'hui, et possède de grandes propriétés en Autriche, Meklembourg, Poméranie, Brandebourg, Brabant, Saxe et dans les Provinces rhénanes. Les principaux membres de cette famille sont : *Christoph*, comte de Hagen, qui accompagna l'archevêque Ernest de Magdebourg, en 1478, dans un pèlerinage à Jérusalem. Le pape lui accorda l'autorisation de fonder l'université de Wittemberg; — *Christoph*, deuxième comte de Hagen, qui embrassa avec ardeur les doctrines de Luther; lié avec ce réformateur, il lui donna 1,000 thalers pour l'impression de la Bible allemande; — *Ludwig-Philipp*, comte de Hagen, mort en 1771, qui fut ministre de la guerre en Prusse sous le règne de Frédéric le Grand; — *Philippine*, vicomtesse de Hagen, qui vécut vers la fin du dix-huitième siècle, se fit connaître par quelques poésies et autres travaux littéraires. R. L.

Thomas V. D. Hagen, *Beweis, dass die Geschlechter derer von Hagen ursprünglich von einem Urahnherrn und Stammvater herkommen;* Berlin, 1758, 2e éd., 1766. — Albinus, *Historie der Grafen und Herren von Wertern*, p. 64. — Fürsten, *Wappenbuch*, t. I, p. 144, n° 13. — Hörschelmann, *Genealogische Adelshistorie*, t. II, p. 107. — V. Meding, *Nachrichten über adelige Wappen*, t. I, p. 214.

HAGEN (*Pierre*), poëte allemand, connu aussi sous le nom de *Hagius*, né en 1569, au village de Henneberg, près Heiligenbeil, mort en 1620, à Kœnigsberg en Prusse. Il fut pendant plusieurs années recteur du collége de Kœnigsberg, et écrivit plusieurs cantiques, qui se sont conservés jusqu'à nos jours dans les recueils de chants d'église protestants. On lui doit en outre : *Prosopopœia veri et sinceri Christiani;* 1618; — *Praxis Pietatis maxime quæstuosæ;* Kœnigsberg, 1623. R. L.

Erlaeutertes Preussen, t. III, p. 271. — Arnold, *Historie der Kœnigsb. Universitæt*., t. II, p. 506. — Gottsched, *Büchersaal*, vol. IV, p. 272.

HAGEN (*Johann-Georg-Friedrich* VON), archéologue allemand, né à Bareuth, le 9 mai 1723, mort le 30 décembre 1783, à Nuremberg. Il fit ses études à Halle, et remplaça en 1748 son père dans les fonctions de trésorier et de conseiller des comptes du cercle de Franconie à Nuremberg. Il posséda une fort belle bibliothèque, une galerie de tableaux des meilleurs maîtres et de riches collections de gravures, de médailles, de monnaies, d'instruments et d'objets d'histoire naturelle. D'une grande libéralité envers les artistes, il se ruina par sa générosité, et fut forcé de vendre

son musée. Il ne survécut pas longtemps à cette perte, et mourut dans l'indigence. On a de lui : *Beschreibung der Thaler des Mansfeldischen Hauses* (Description des Écus de la maison de Mansfeld); Nuremberg, 1758-1778; — *Beschreibung der Silbermünzen der freien Reichsstadt Nürnberg* (Description des Monnaies d'argent de la ville libre de Nuremberg), tome Ier; Nuremberg, 1766, in-4°; 4me édit., 1778. La suite de cet ouvrage n'a pas paru; — *Conventions-Münz-Cabinet oder Beschreibung der Münzsorten welche nach dem 1753 errichteten Conventions-Münz-Fusse, bisher gepræget worden* (Cabinet des Monnaies de convention, ou description des diverses espèces de monnaies qui ont été frappées jusqu'à présent sur le pied de la convention de 1753); Nuremberg, 1771. Cet ouvrage se trouve aussi inséré dans les *Notices historiques hebdomendaires* de Bareuth (1767 et 1769); — *Original Münz-Cabinet* (Description du cabinet de médailles de Hagen); ibid., 2me édition, 1771.

R. L.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclopædie*. — Adelung, *Supplément* à Jöcher.

HAGEN (*Étienne* VAN DER), navigateur hollandais, conquérant des Moluques, vivait de 1560 à 1610. Il avait acquis la réputation d'homme de cœur et d'un marin expérimenté, lorsqu'en 1599, et sans attendre le retour des huit vaisseaux expédiés l'année précédente sous les ordres de Jacques van Neck, les directeurs de la Compagnie des Indes orientales le choisirent pour commander un nouvel armement de trois vaisseaux, destinés également à explorer la mer de la Chine et les îles de la Sonde. Guidé par les cartes et les renseignements laissés par Corneille Houtman (*voy.* ce nom), van Hagen mit à la voile du Texel le 6 avril; ses vaisseaux étaient *Le Soleil*, capitaine Corneille Janszoon Schouten (*voy.* ce nom), *La Lune*, capitaine Corneille Heynsen, et *L'Étoile du Matin*, capitaine Corneille Janszoon Mellicknap, bien armés et portant ensemble trois à quatre cents hommes déterminés. Le 25 ils touchèrent à Porto-Santo, et le 8 mai à l'île du Mai (archipel du Cap Vert). Van Hagen eut la douleur d'y voir un de ses marins massacré et sept enlevés par les habitants portugais tandis qu'il faisait aiguade. Le 10 juin il reconnut le cap Palma, et surpris par les calmes, fut forcé d'atterrir deux fois avant de pouvoir doubler la pointe. Des tourbillons assaillirent ensuite son escadre, et ce fut à grand' peine qu'il atteignit l'île du Prince, où les Portugais le reçurent à coups de canon. La plupart des gens de ses équipages étaient malades et ses bâtiments faisaient eau de toutes parts. Il gagna la côte de Corisco le 2 juillet, où il répara ses vaisseaux comme il put, et se procura des vivres par la pêche et la chasse. Le 24 il mouilla encore sous le cap Lopo Gonsalves; ce ne fut que le 18 septembre qu'il doubla heureusement le cap de Bonne-Espérance, et le 27 octobre il jeta l'ancre dans une baie inconnue, qu'il baptisa *baie du Soleil* : les naturels y étaient noirs, nus, inoffensifs, et leur pauvreté était extrême. Le 15 novembre van Hagen mouilla sur l'île Sainte-Marie, mais il n'y trouva aucun secours. Après bien des souffrances et des dangers, il entra dans le détroit de la Sonde le 28 février 1600, et le 13 mars seulement il salua le port de Bantam, après un voyage d'environ onze mois. Une aussi longue traversée ne s'explique que par la mauvaise construction des bâtiments de Hagen et l'ignorance presque complète où étaient les Hollandais des parages qu'ils allaient visiter.

A Bantam, Hagen fut bien reçu par le sabandar, ou gouverneur du pays, mais ses fonctionnaires mirent leurs services à un si haut prix que l'amiral dut remettre à la voile, et le 2 mai s'arrêta à Amboine. Les habitants de l'île le contraignirent en quelque sorte à les aider à chasser les Portugais, qui y possédaient une forteresse; après deux mois d'un siége inutile et meurtrier, Hagen se contenta d'élever lui-même un fort, où il laissa une garnison de vingt-sept hommes commandés par Jean Dirkszoon Sonneberg. Après avoir resserré son alliance avec les indigènes, il revint à Bantam (19 novembre), où il trouva avec joie six navires hollandais. Il obtint des naturels d'abondants chargements d'épices, qu'il compléta à Sumatra (14 janvier 1601). Il vogua vers le cap de Bonne-Espérance, battu par des tempêtes continuelles. Le 7 février il découvrit deux petites îles, qui n'étaient encore marquées sur aucune carte, mais il les désigna lui-même si mal que l'on resta indécis sur leur nom et leur position exacte. Ce ne fut qu'après plus de trois mois d'essais infructueux, de tourmentes et de dangers, qu'il put doubler le cap (19 mai). Le 6 juillet il se rafraîchit à Sainte-Hélène, et, continuant directement son voyage, arriva heureusement en Hollande.

Les Espagnols et les Portugais ayant commis quelques hostilités contre les négociants hollandais dans les mers indiennes, le gouvernement des Provinces-Unies résolut d'exercer des représailles. A cet effet il équipa treize bâtiments bien armés et montés par douze cents hommes; il en confia le commandement à Hagen. Cet amiral mit à la voile du Texel le 18 décembre 1603; il livra de nombreux combats aux Portugais, et détruisit un grand nombre de leurs navires. Il croisa dans le canal de Mozambique, mouilla à Goa, à Cananor. Le 27 octobre 1604, il défit les Portugais dans la rade de Calicut, et passa un traité avec le samorin de cette ville. Il visita ensuite Cochin et Colombo, prit le fort d'Amboine le 21 février 1605, celui de Tidor le 19 mai, et chassa les Portugais des Moluques. Il conclut des conventions commerciales avec les rois de Tidor et de Ternate, et après avoir chargé son navire des épiceries les plus recherchées et des productions les plus précieuses, il mit à la voile de Bantam le 25 août pour retourner en Hollande,

où il arriva heureusement en mai 1606. Le résultat de cette expédition fut immense, et assura aux Hollandais pour longtemps le commerce des Indes. La relation du voyage de Hagen a été écrite par le commis Paul van Solt et insérée dans différents recueils de voyages.

Alfred de LACAZE.

Recueil des Voyages qui ont servi à l'établissement et aux progrès de la Compagnie des Indes orientales (Rouen, 1725, 10 vol. in-8°), t. III, p. 342-377; t. V, p. 1-250. — Du Bois, *Vie des Gouverneurs hollandais*, p. 5 et 10.

HAGEN (*Charles-Godefroi*), chimiste allemand, né à Kœnigsberg, le 24 décembre 1749, mort dans cette même ville, en 1829. Il fit ses études à l'université de sa ville natale, et devint en 1788 professeur de médecine et en 1808 professeur de physique. Le roi de Prusse lui conféra le titre de conseiller de médecine. On lui doit plusieurs ouvrages, qui ont été très-utiles dans leur temps. En voici les principaux : *Lehrbuch der Apothekerkunst* (Traité de Pharmacie); Kœnigsberg et Leipzig, 1778; 4e édition, ibid., 1806; — *Grundriss der Experimentalchemie* (Éléments de la Chimie expérimentale); Kœnigsberg et Leipzig, 1786; — *Isagoge in Chemiam forensem;* Kœnigsberg, 1789; — *Grundriss der Experimentalpharmacie* (Éléments de la Pharmacie expérimentale); ibid., 1790 et 1791; — *Grundsætze der Chemie durch Versuche erlaeutert* (Les Éléments de la Chimie démontrés par des expériences); Kœnisberg, 1796; — plusieurs articles dans les *Annales de la Chimie* de Crell, dans les *Actes de l'Académie des Sciences* de Bonn, etc.

Dr L.

Conv.-Lex. — *Biographie médicale.*

* **HAGEN** (*Frédéric-Henri* VON DER), célèbre philologue allemand, né à Schmiedeberg (Prusse), le 19 février 1780, mort à Berlin, le 11 juillet 1856. Il étudia d'abord le droit à l'université de Halle, et fut depuis 1802 jusqu'en 1806 employé à la chambre royale de justice de Berlin. En 1806 il abandonna la carrière administrative, et depuis cette époque il se consacra exclusivement à l'étude de l'ancienne littérature allemande. Nommé en 1810 professeur à l'université de Berlin, il y fit créer la chaire de philologie allemande ancienne. Ses travaux ont beaucoup contribué à populariser l'étude de la littérature allemande du moyen-âge. On a de lui : *Zur Geschichte der Nibelungen* (Études pour servir à l'histoire des Nibelungen); Vienne, 1800; — l'édition du *Nibelungenlied;* Berlin, 1810; 4me édit., 1842; — *Narrenbuch* (Le Livre des Fous); Halle, 1811; — *Lieder der æltern Edda* (Poésies de l'ancien Edda); Berlin, 1812; — *Die Edda Lieder von den Nibelungen zum ersten Male verdeutscht und erklært* (Les Poésies de l'Edda sur les Nibelungen, pour la première fois traduites en allemand); Breslau, 1814; — *Erzæhlungen und Mährchen* (Histoires et Contes); Prenzlau, 2e édit., 1838; — *Nordische Heldenromane* (Romans héroïques des pays du Nord); Breslau, 1814-1828, 5 vol.; — *Altnordische Sagen und Lieder in dænischer Sprache* (Mythes et Poëmes anciens du Nord en langue danoise); Breslau, 1814; — *Altdeutsche und altnordische Heldensagen* (Traditions héroïques anciennes de l'Allemagne et des pays du Nord); Berlin, 2me édit., 1855, 2 vol.; — *Niederdeutsche Psalmen aus der Carolinger Zeit zum ersten Male herausgegeben* (Psaumes en bas-allemand de l'époque carlovingienne, publiés pour la première fois); Breslau, 1816; — *Irmin;* Breslau, 1817; — *Briefe in die Heimath* (Lettres adressées au pays natal); ibid., 1818-1821, 4 vol.; — *Heldenbilder aus den Sagenkreisen Karl's d. Grossen, Arthurs, der Tafelrunde und des Grals, Attilas, der Amelungen und Nibelungen* (Tableaux héroïques tirés des cycles de Charlemagne, d'Arthur, de la Table ronde, etc.); Breslau, 1819-1821, 2 vol.; — *Monumenta medii Ævi plerumque inedita;* ibid., 1821; — *Gottfried von Strasburg's Werke* (Œuvres de Godefroy de Strasbourg); ibid., 1823, 2 vol.; — *Der Ackermann aus Bœheim, Gespræch zwischen einem Witwer und dem Tode* (Le Cultivateur de Bœheim : dialogue entre un veuf et la mort); ibid., 1824; — *Denkmale des Mittelalters* (Monuments du moyen Age); Berlin, 1824; — *Tausend und ein Tag* (Mille et un Jours); Prenzlau, 1826-1832; 2me éd., 1836, 11 vol.; — Les *Minnesinger;* Leipzig, 1838-1856, 5 vol. : recueil poétique, dont le dernier volume, intitulé : *Bildersaal altdeutscher Dichter,* contient surtout des recherches biographiques sur des auteurs allemands des douzième, treizième et quatorzième siècles; cet ouvrage est considéré comme le plus important travail de Hagen; — *Vom ungenaehten Rock Christi* (De la Robe non cousue du Christ), ancien poëme allemand; Berlin, 1844; — *Ueber die aeltesten Darstellungen der Faustsage* (Des Formes primitives de la Légende de Faust); Berlin, 1844; — *Hundert altdeustche Erzæhlungen, zum ersten Male herausgegeben* (Cent anciens Contes allemands publiés pour la première fois); Stuttgard, 1850, 3 vol.; — *Kreuzfahrt des Landgrafen Ludwig der Heilige* (Croisade du landgrave Louis le Saint), ancien poëme épique; Leipzig, 1854; — *Bilder aus dem Ritterleben und aus der Ritterdichtung* (Tableaux de la Vie et de la Poésie chevaleresques); Berlin, 1856. Hagen publia en outre, en commun avec Primisser, le *Heldenbuch in der Ursprache* (Livre des Exploits de quelques Héros), recueil d'anciens poëmes épiques allemands; Berlin, 1820-1824, 2 vol.; Leipzig, 1855, 2 vol.; — en commun avec Habicht et Scholl, *Tausend und eine Nacht* (Mille et une Nuits); Breslau, 1825; 5e édit., 1840, 15 vol.; — en commun avec Docen, Büsching et Hundeshagen, *Sammlung für altdeutsche Literatur und Kunst* (Recueil pour servir à l'étude de la littérature et de l'art ancien allemand); Breslau,

1812; — en commun avec Büsching, *Buch der Liebe* (Livre de l'Amour); Berlin, 1809; — *Altdeutsche Gedichte des Mittelalters* (Anciennes Poésies allemandes du moyen-âge); Berlin, 1808; — *Museum für altdeutsche Literatur und Kunst* (Musée de Littérature et d'Art ancien allemand); Berlin, 1809-1811, 2 vol.; — *Literarischer Grundriss der Geschichte der deutschen Poesie von der ælteslen Zeit bis in das 16te Jahrh.* (Éléments d'une Histoire littéraire de la Poésie allemande depuis les temps les plus reculés jusqu'au seizième siècle); Berlin, 1812. Depuis 1835 von der Hagen rédigea aussi les *Jahrbücher der berlinischen Gesellschaft für deutsche Sprach und Alterthumskunde* (Annales de la Société d'Archéologie et de Langue Allemande de Berlin). R. LINDAU.

Conv.-Lex., article *Hagen* et article *Deutsche Sprache*. — Brockhaus, *Unsere Zeit.*, livr. I, p. 78. — Gersdorf, *Repertorium*. — Pour la bibliographie, voir Engelmann, *Biblioth. der schön. Wissensch.*

*HAGENBACH (*Pierre* DE), landvogt d'Alsace, de Ferrette, de Sundgau et de Brisgau, né en Alsace, décapité à Brisach, le 9 mai 1474. Il avait servi avec distinction les ducs de Bourgogne Philippe le Bon et Charles *le Téméraire*, lorsque ce dernier prince accepta, le 9 mai 1469, des mains du duc Sigismond d'Autriche, en gage pour une somme d'argent assez considérable, le landgraviat d'Alsace, le comté de Ferrette, le Brisgau, le Sundgau et les quatre villes (dites *forestières*) des bords du Rhin, Waldshutt, Straubingen, Lauffenburg et Rheinfelden. Charles donna ordre à Hagenbach, alors son majordome, de prendre possession de ces territoires avec quinze cents chevaux et quatre mille fantassins; il lui en laissa ensuite le gouvernement. « Ce sire de Hagenbach, rapporte M. de Barante, était un des hommes les plus cruels et les plus violents qui eussent jamais exercé pouvoir sur un peuple. Au mépris des conditions promises, il commença par établir un impôt d'un pfenning sur chaque pot de vin qui se boirait. Il y eut quelques troubles à Thann, et le conseil de la ville lui envoya quatre députés pour lui remontrer que cette gabelle était contraire à leurs priviléges. Sans autre forme de procès, le sire de Hagenbach fit couper la tête à ces malheureux bourgeois. Il ne connaissait nulle justice; ne pas céder sur-le-champ à ses moindres volontés suffisait pour être mis à mort. Il fit périr des gens sans qu'on pût deviner quel motif de mécontentement ils pouvaient lui avoir donné; il en tua même plusieurs de sa main. Les gens de la campagne étaient accablés de corvées et détournés de leurs travaux champêtres (1). Sans cesse des soldats étaient logés chez les habitants, et les maltraitaient sans nul contrôle ni recours. La noblesse, qui avait tant désiré la domination de Bourgogne, n'était pas moins opprimée et n'avait pas moins d'insolence à endurer; il alla jusqu'à lui interdire tout droit de chasse. Mais ce qui excitait le plus de scandale et de colère, c'étaient les abominables débauches du landvogt; il ne s'inquiétait pas plus du ciel que de la terre, et avait coutume de dire qu'étant bien assuré d'aller au diable, il ne voulait rien se refuser de ce qui lui passerait par la tête. Il n'y avait donc sortes de fantaisies auxquelles il ne se livrât, corrompant avec de l'argent les jeunes filles de tout état, ou les enlevant à leurs parents, leur faisant violence, forçant la clôture des couvents, déshonorant les familles des nobles comme celles des bourgeois. Il lui arriva un jour de donner une fête, et tout d'un coup, après avoir renvoyé les maris, il fit mettre les femmes toutes nues en leur couvrant seulement la tête; puis il donna ordre aux maris de revenir et de reconnaître leurs femmes. Ceux qui se méprenaient étaient précipités du haut de l'escalier en bas; ceux qui ne se trompaient point étaient, comme pour recevoir les félicitations du landvogt, contraints à boire une telle quantité de vin qu'ils étaient malades à en mourir. » Ce n'était pas seulement envers les habitants des pays engagés à son maître qu'Hagenbach exerçait ses violences; il ne respectait pas plus les sujets des seigneurs de l'Alsace, des évêques de Strasbourg et de Bâle. De nombreuses plaintes furent adressées au duc Charles, qui n'en tint aucun compte. Ce prince se plaisait d'ailleurs à professer hautement son mépris pour la race allemande, qu'il traitait de brutale et de grossière. Hagenbach, sûr de l'impunité, redoubla d'insolence envers les villes libres, de cupidité envers les marchands, d'impudence dans ses débauches. Sigismond, garanti par la France, offrit à Charles de racheter ses propriétés (8 avril 1474). Prévoyant un refus, il s'allia avec les Suisses, les seigneurs palatins, les villes de Strasbourg et de Bâle. En effet, le duc de Bourgogne éluda toute restitution, et donna ordre à Hagenbach d'occuper les places fortes. Le landvogt, repoussé à Einsisheim, se renferma dans Brisach; il avait résolu d'en chasser les habitants, mais ceux-ci le prévinrent: ils s'abouchèrent avec un capitaine allemand nommé Frédéric Vœglin, qui commandait deux cents soldats de son pays, arrêtèrent Hagenbach, et l'enfermèrent dans la tour de la porte du Rhin (10 avril). Le duc Sigismond accourut: il voulut que Pierre de Hagenbach fût jugé avec une grande solennité. Comme il n'y avait guère de villes qui n'eussent quelque grief à lui im-

(1) Il existe à Troyes, dans les archives du département, un document relatif au bailli de Ferrette. Ce sont des lettres patentes de Louis de Laval, lieutenant général et gouverneur pour le roi Louis XI en Champagne. Ces lettres sont datées du 18 novembre 1472. Dérogeant par nécessité aux ordres du roi, qui défendait à ses sujets tous rapports avec les Bourguignons, ces lettres autorisent l'abbé de Montrévamey à transiger avec Hagenbach, qu'elles appellent *Archambauld le boutefeu*. Aux termes de ces lettres, l'abbé « a congié et licence d'envoyer au dit d'Archambach et à ses gens de bonnes bourses, merceries, et autres choses qu'il voudra... pour « garder de brûler l'abbaye dessus dite, comme il s'en est « vanté. » (Voy. *Archives historiques du département de l'Aube*, 1841, in-8°, p. 480.) V. DE V.

puter, Strasbourg, Colmar, Schelestadt, Fribourg en Brisgau, Bâle, Berne et Soleure envoyèrent chacune un juge; seize chevaliers représentèrent la noblesse. Le 4 mai 1474 il subit la question, et le 9 il fut amené sur la place publique. Il se montra toujours calme et ferme, et n'allégua pour défense « que les ordres et la volonté de son seigneur, qui était son seul juge, et qui seul pouvait lui demander compte ». Après un débat de douze heures, il fut condamné à être dégradé de chevalerie et à la décapitation. La sentence fut exécutée immédiatement et aux flambeaux (1). « Je n'ai pas peur de la mort, dit-il sur l'échafaud, encore bien que je ne l'attendisse pas de cette sorte; ce que je plains, c'est tout le sang que le mien fera couler. » Ce présage ne s'accomplit que trop bien; car l'on peut justement regarder Hagenbach comme la première cause de la ruine de Charles le Téméraire, qui voulut venger la mort de son landvogt.

Le corps de Hagenbach fut transporté le lendemain dans son château et enseveli avec ceux de ses ancêtres. On lui éleva près du maître autel un monument avec une statue de pierre. Peu à peu une tradition se répandit dans le pays qu'il était mort comme un saint, et cet homme de débauches et de meurtres fut honoré comme un bienheureux. Pendant longtemps, aux jours de fête, on déployait sa bannière (2); on passait au cou de sa statue une chaine d'or; on plaçait sur la tête le chapeau de satin bleu orné de pierreries qu'il portait en allant au supplice, et les habitants des environs s'agenouillaient dévotement devant le bourreau de Ferrette transformé en martyr.

A. D'E—P—C.

Müller, *Geschichte der Schweitz*, t. IV, cap. VII, p. 571-576, 653, 673. — Comines, *Mémoires*, passim. — Specklin, *Chronique manuscrite*. — De Barante, *Histoire des Ducs de Bourgogne*, t. IX, p. 192-199; t. X, p. 129, 143, 170-197. — De Sismondi, *Histoire des Français*, t. XIV, p. 298, 407, 415-417.

HAGENBACH (*Charles-Frédéric*), naturaliste allemand, mort en 1849. Il fut professeur d'anatomie et de botanique à Bâle. On a de lui : *Tentamen Floræ Brasiliensis, exhib. plantas phanerogamas sponte nascentes, secundum systema sexuale digestas*, etc.; Bâle, 1821-1834, 2 vol.

* **HAGENBACH** (*Jean-Jacques*), fils du précédent, mort en 1825, a laissé quelques bons travaux d'entomologie : *Symbolæ Faunæ Insectorum Helvetiæ, exhib. vel species novas, vel nondum depictas*; Bâle, 1822; — *Mormolyce, novum Coleopteorum genus*; Nuremberg, 1822. 843.

* **HAGENBACH** (*Charles-Rodolphe*), théologien et historien suisse, frère du précédent, né à Bâle, le 4 mai 1801. Il fit ses études au collége de sa ville natale, aux universités de Bonn et de Berlin, et se destina à l'enseignement. Il est aujourd'hui professeur de théologie et d'histoire ecclésiastique à l'université de Bâle. Ses principaux ouvrages sont : *Encyclopædie und Methodologie der theologischen Wissenschaften* (Encyclopédie et Méthodologie des Sciences théologiques); Leipzig, 1833; 4e édit., 1854; — *Lehrbuch der Dogmengeschichte* (Traité d'Histoire dogmatique); Leipzig, 1840-1841, 2 vol.; 3e édit., 1852-1853; — *Die reformirte Kirche* (L'Église réformée); Schaffhouse, 1842; — *Leitfaden zum Religionsunterricht* (Guide de l'instruction religieuse); Leipzig, 1850; 2e édit., 1853; — *Kirchengeschichte des 18 und 19ten Jahrhunderts* (Histoire ecclésiastique des dix-huitième et dix-neuvième siècles); Leipzig, 3e édit., 1856, 2 vol.

Conv.-Lex. — Gersdorf, *Repertorium*.

HAGENBUCH (*Jean-Gaspard*), philologue allemand, né aux environs de Zurich (Suisse), en 1700, mort dans cette ville, le 5 juin 1763. Accompagné de son condisciple et ami Britinger (Jean-Jacques), il visita successivement la Suisse, la Hollande et l'Allemagne. De retour dans sa patrie, il se livra à l'éducation particulière. Depuis 1730, attaché au collége de Zurich, comme professeur de langues anciennes, d'histoire et de théologie, il fut promu, peu de temps avant sa mort, à un canonicat. Lié avec les savants distingués de son temps, Hagenbuch entretenait avec eux une correspondance active sur tous les objets scientifiques qui rentraient dans sa spécialité. Il était membre de plusieurs sociétés savantes et de l'Académie royale des Inscriptions de Paris, qui l'avait nommé en 1752. Parmi ses nombreuses publications, les plus remarquables ont pour titres : *Dissertatio de Asciburgio Ulixis, ad Taciti locum De Moribus Germanorum*; Zurich, 1723; — *Exercitatio, qua Ostiones nec Germaniæ nec Britanniæ populum, sed Galliæ Celticæ Osimios esse, conjicitur*, dissertation insérée par Abraham Gronov. dans ses *Varia Geographica*; Leyde, 1739; — *Epistolæ epigraphicæ ad Joh. Bankierium et Ant.-Franc. Gorium*; Zurich, 1747; — *Tessaracontologion Turicense, seu inscriptio antiqua, ex qua Turici sub imp. Romanis stationem quadragesim. Galliarum fuisse primum innotescit*; Zurich, 1747; — *De Diptycho Brixianæ Boethii consulis*, ouvrage accompagné d'un *Appendix epigraphica ad Em. Card. Quirinum* et d'un traité sur *Diphtychum Acrobindi consulis*, qui se trouve à Zurich; Zurich, 1749. La bibliothèque de Zurich possède beaucoup de manuscrits de ce savant, dont quelques-uns furent utilisés par le célèbre philologue Jean-Jacques Hottinger pour son *Museum Turicense* de l'année 1782.

N. K.

Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

HAGER (*Johann-George*), helléniste et géographe allemand, né le 24 mars 1709, à Oberkot-

(1) Sir Walter Scoot a décrit d'une manière très-dramatique le supplice de Pierre de Hagenbach, dans son roman d'*Anne de Geierstein, ou la fille des brouillards*.

(2) Elle était grise et blanche; ses armoiries étaient des dés à jouer, avec la devise : « Je passe »; voulant dire ainsi qu'il attendait la bonne fortune pour se déclarer.

zau (principauté de Bareuth), mort à Œderen, le 17 octobre 1777. Il fit ses études à Hof et à Leipzig, entra dans la carrière de l'enseignement, et devint en 1741 recteur du Lycée de Chemnitz, fonctions qu'il exerça jusqu'à sa mort. Son livre : *Ausführliche Geographie* (Traité détaillé de géographie), Chemnitz, 1746, 3 vol., 5e édit., 1775, resta pendant près de cinquante ans adopté dans les principales écoles de l'Allemagne. On lui doit en outre : *De Modo disputandi Euclidis;* Leipzig, 1736; — *De ritibus veterum Germanorum circa matrimonia ineunda;* ibid., 1738; — *Homeri Ilias, græce et latine;* Chemnitz, 1745, 1753, 1767; — *Elementa artis disputandi;* ibid., 1749; — *Commentationes V de Alexandro ab Ales;* ibid., 1750, 1751; — *Kleine Geographie* (Petite Géographie); 1755, 1775; — *Einleitung in die Gœttergeschichte der alten Griechen und Römer* (Introduction à la Mythologie des anciens Grecs et Romains); ibid., 1762; — *Homeri Odyssea, Batrachom. et Hymni, græce et latine;* ibid., 1776, 1777, 2 vol.; — un grand nombre de programmes. R. L.

Roth, *Memoria Hageri.* — Adelung, Suppl. à Jöcher. — Hirsching, *Handbuch*, vol. II, p. 257. — G.-C. Hamberger, *Gelehrtes Teutschland*, t. I, p. 137, et P. III, p. 648. — Ersch et Gruber, *Allg. Enc.* — Meusel, *Lexikon der von 1750-1800 verstorbenen Schriftsteller.*

HAGER (*Joseph*), sinologue allemand, né le 30 avril 1757, à Milan, mort à Pavie, en 1819. Il commença ses études à Vienne, puis il se rendit au collége de la Congrégation pour la Propagation de la Foi à Rome, afin d'y étudier les langues étrangères : là, il se familiarisa dans la pratique des principaux idiomes européens, et il s'initia à la connaissance de quelques-unes des langues de l'Asie, principalement de l'arabe. Il vécut deux années à Constantinople, et quelques années plus tard, poussé par son ardeur pour la science, il visita les grandes bibliothèques de l'Italie, de l'Espagne, de la France, de l'Angleterre, de l'Allemagne et de la Hollande, afin d'y rechercher les livres imprimés et manuscrits jusque là fort rares et dont l'usage était indispensable pour lui, dans la carrière encore toute neuve qu'il avait choisie, par un penchant naturel. Quelques circonstances particulières, dans le cours de ses investigations scientifiques, lui donnèrent l'idée d'entreprendre l'étude du chinois. En peu de temps il se crut assez fort pour rédiger des ouvrages sur la Chine et l'écriture figurative des Chinois. Il annonça bientôt par un prospectus la publication d'un dictionnaire chinois : cette nouvelle fut accueillie avec joie des savants, qui connaissaient les titres des ouvrages déjà imprimés de Hager, et cela d'autant mieux que l'on pouvait craindre que l'exécution de ce monument littéraire, projeté dès le règne de Louis XIV, ne fût indéfiniment ajournée. Le prospectus du savant allemand donna l'idée au gouvernement français de le charger de la publication du grand *Dictionnaire Chinois-Latin-Français* dont Napoléon avait décidé l'impression, pour l'honneur de son règne. Dans cette intention, Hager fut mandé en 1802 à Paris, où il fut officiellement chargé du travail en question, avec un traitement annuel de 6,000 francs, qui devait durer tout le temps nécessaire pour achever la rédaction et l'impression de son travail. Au bout de quatre années, le Dictionnaire n'était guère avancé, et quelques mémoires de son auteur ayant été l'objet de critiques assez violentes, on crut devoir soumettre à l'examen attentif de plusieurs savants le manuscrit commencé par Hager. A la suite de cette enquête, la rédaction du *Dictionnaire Chinois* fut suspendue jusqu'en 1808, époque à laquelle on s'occupa de nouveau de chercher un orientaliste capable d'accomplir une pareille tâche. Hager, mécontent de cette décision, quitta la France, pour reprendre le cours de ses voyages scientifiques. En 1806 il fut nommé professeur d'allemand à Oxford, et en 1809 il obtint la chaire des langues orientales à l'université de Pavie. A l'époque de la suspension de cette université, il devint conservateur de la Bibliothèque publique de Milan (*Bibliotheca Braidensis*). Après la révolution de 1814, il revint à l'université de Pavie, où il termina sa longue et laborieuse carrière. Quant à la solidité de ses connaissances en chinois, elle a été souvent contestée; plusieurs de ses ouvrages ont été vivement critiqués par Montucci en 1804 et par Jules Klaproth en 1811. Voici la liste sommaire des ouvrages de Hager : *Observations sur une fourberie littéraire* (de l'abbé Villa); Leipzig, 1799, in-4° (en allem.); — *An esplanation of the elementary Characters of the Chinese; with an analysis of their symbols and hieroglyphs;* Londres, 1801, in-fol.; — *Dissertations on the newly discovered Babylonian Inscriptions;* Londres, 1801, in-4°, avec 6 pl.; — *Monument de Yu, ou la plus ancienne Inscription de la Chine, suivie de trente-deux formes d'anciens caractères, avec quelques remarques sur cette inscription et sur les caractères;* Paris, Didot l'aîné, 1802, in-fol. Cette inscription est celle que le grand Yu, un des premiers souverains de la Chine, fit ériger en commémoration de l'écoulement des eaux du déluge (en l'an 2286 avant notre ère). Le texte original de cette inscription avait été fourni à Hager par *Wa-Kan San-Tsai-dzou-ze* (Grande Encyclopédie japonaise) et par deux autres facsimilés que possède la Bibliothèque impériale. L'un d'eux est accompagné d'une traduction française, due au père Amyot (*voy.* ce nom); — *Panthéon Chinois, ou parallèle entre le culte religieux des Grecs et celui des Chinois, avec une nouvelle preuve que la Chine a été connue des Grecs;* Paris, Didot l'aîné, 1802, in-4°, avec fig.; — *Description des médailles chinoises du cabinet impérial de France, précédée d'un essai de numismatique chinoise;* Paris, Impr. impér., 1805, in-4°, pl. (avec une

carte figurant l'itinéraire d'une caravane grecque à la Chine; — *Prospectus d'un Dictionnaire Chinois;* Paris, 1805; — *Elements of the Chinese Language;* Londres, 1806, in-8°; — *Memoria sulla Bussola orientale;* Pavie, 1810, in-fol.; — *Illustrazione d'uno zodiaco orientale del gabinetto delle medaglie di S. M. a Parigi;* Milan, 1811, in-4°, fig.; — *Miniere dell' Oriente;* Milan, 1811, in-4°; — *Ricerche sopra una pietra preziosa della veste pontificale di Aarone;* Milan, 1814, in-fol.; — *Iscrizione cinesi di Quangciu;* Milan, 1816, in-8°; 2e édit., 1817, in-4°; — *Observations sur la ressemblance frappante que l'on découvre entre la langue des Russes et celle des Romains;* Milan, 1817, in-4°. P. de Rosny.

Conv.-Lexik. — *Biographie nouv. des Contemporains*, d'Arnault, etc. — Abel Rémusat, dans le *Supplément au Dictionnaire Chinois-Latin du P. Basile*, publié par Klaproth, in-fol. — Klaproth, *Leichenstein auf dem Grabe der Chinesischen Gelehrsamkeit des J. Hager;* in-8°. — Ersch et Gruber, *Allgem. Enc. der Wissenschaften und Künste;* in-4°. — *Galerie historique des Contemporains*.

HAGGAI. *Voy.* Aggée.

* **HAGHE** (*Louis*), peintre belge, né en 1802. Élève de l'école d'Anvers, il réside depuis longues années en Angleterre, où il s'est fait une réputation méritée par ses intérieurs et ses vues de ville. On cite parmi ses bons tableaux *Le Palais de Courtray* et *La Salle d'audience à Bruges*, qui se distinguent par l'harmonie des tons, la fidélité des détails et la richesse de l'architecture. Cet artiste, qui est un des membres de la nouvelle Société des Peintres à l'Aquarelle de Londres, a obtenu une médaille d'or de seconde classe à l'exposition universelle de 1855. Excellent lithographe, il a publié un grand nombre de dessins, dont les monuments de son pays font ordinairement le sujet. P. L—y.

Art Journal, 1855. — Th. Gautier, *Les Beaux-Arts en Europe*, t. I.

HAGIUS. *Voy.* Hagen.

HAGJI. *Voy.* Hadji.

HAGNON (Ἅγνων), général athénien, fils de Nicias, vivait dans la seconde moitié du cinquième siècle avant J. C. Il est surtout connu par la fondation de la colonie athénienne d'Amphipolis, en 437. Avant cette époque son nom paraît déjà dans l'histoire, car ce fut lui sans doute qui pendant la guerre de Samos, en 440, conduisit, avec Thucydide et Phormion, un renfort de quarante vaisseaux à Périclès. Vingt-six ans plus tôt, les Athéniens avaient essayé de s'établir sur le Strymon, dans la ville qui portait alors le nom de Neuf-Chemins, et avaient été défaits par les Édoniens qui habitaient ce pays. Sous l'archontat d'Euthymène, en 437, Hagnon fut chargé de conduire sur le Strymon une nouvelle troupe de colons. Il repoussa les Édoniens, et s'établit dans la ville de Neuf-Chemins, qu'il appela Amphipolis. Divers monuments furent élevés en son honneur; mais lorsque, en 422, par suite de la défaite de Cléon, Amphipolis recouvra son indépendance, les habitants détruisirent tout ce qui rappelait la mémoire d'Hagnon. Celui-ci succéda en 330 à Périclès dans le commandement de la flotte athénienne qui ravageait les côtes du Péloponnèse. Il fit voile pour Potidée, alors assiégée par les Athéniens; mais la peste existait sur ses vaisseaux, et aussitôt qu'ils eurent touché le rivage, elle se communiqua aux assiégeants. Elle fit parmi eux tant de ravages qu'Hagnon se hâta de reprendre la mer. Il revint à Athènes, après avoir perdu près de la moitié de ses équipages. Il fit partie de la commission qui fut nommée lorsqu'on reçut à Athènes la nouvelle du désastre de l'expédition de Sicile, et Lysias l'accusa d'avoir frayé la route à l'usurpation des Quatre Cents. Il fut, d'après Thucydide, le père de Théramène, qui selon le scoliaste d'Aristophane, n'était que son fils adoptif. Y.

Thucydide, I, 117; II, 58, 95; IV, 102; V, 11, 19; 24; VI, 31; VIII, 68, 89. — Diodore, XII, 32. — Polyen, VI, 53. — Scoliaste d'Aristophane, *In Ran.*, 546, 1002.

* **HAGSTRŒM** (*Jean-Othon*), voyageur et naturaliste suédois, né à Frœsœn, le 24 juin 1716, mort le 12 mars 1792. Fils d'un chirurgien militaire, il étudia la médecine à Upsal, et fut reçu docteur en 1749. La même année, il fit, aux frais de l'État, un voyage dans le Jutland. Après avoir été lecteur en mathématiques à Hermœsand, Hagstrœmer fut nommé médecin d'un district de l'Œstergœthland, en 1754. Il faisait en même temps un cours d'histoire naturelle au gymnase de Linkœping. On a de lui : *Beskrifning œfver Jemtland* (Description du Jemtland); Stockholm, 1751; — *Pan Apum;* ibid., 1768 et 1774. Ce traité d'apiculture, souvent cité par Linné, renferme un grand nombre de faits nouveaux. — *Svar pa Vetenskaps akademiens fraga om biskœtsel* (Réponse à la question de l'Académie sur l'apiculture); ib., 1773; — des articles dans *Svenskt Mercurius* et dans *Lærda Tidningarne* (Nouvelles des Sciences), etc.

Son neveu, *André-Jean* Hagstrœm, anobli sous le nom de Hagstrœmer, né en 1753, mort en 1830, enseigna l'anatomie à l'université d'Abo, et fut nommé en 1808 directeur général du lazaret de cette ville. Il était membre de l'Académie des Sciences de Stockholm et de la Société de Médecine de Montpellier (1802). On a de lui quelques mémoires dans les *Transactions de l'Académie des Sciences de Stockholm*, et dans d'autres recueils. Beauvois.

Sacklen, *Sveriges lækare hist.* — *Trans. de l'Acad. des Sc. de Stockholm;* 1830-1832. — *Biogr. Lex.*, VI, 16-21.

HAGUAIS (*Auguste* Le). *Voy.* Le Haguais.

* **HAGUE** (*Charles*), musicien anglais, né en 1769, à Tadcaster, mort le 18 juin 1821, à Londres. Après avoir appris à Cambridge les éléments de la musique, il vint à Londres se perfectionner, sous la direction de Salomon et de Crooke; en 1795 il fut nommé professeur, et forma plusieurs compositeurs distingués, entre autres le célèbre docteur Crotch. Ses productions, qui sont nombreuses, ont le mérite d'une agréable simpli-

cité; la plupart de ses *Glees* (Chants avec chœur) sont restés populaires. P. L—Y.

Biographical Dictionary of Musicians. — Fétis, *Biographie générale des Musiciens*. — Gorton, *Biographical Dictionary*.

HAGUENOT (*Henri*), médecin français, né à Montpellier, le 26 janvier 1687, mort dans la même ville, le 11 décembre 1775. Membre de la Société royale des Sciences de Montpellier, il donna à cette compagnie divers mémoires sur le mouvement des intestins dans l'iléus, l'hydrophobie, la maladie vénérienne, le danger des inhumations dans les églises, etc. Des raisons de famille l'engagèrent à se pourvoir d'une charge de conseiller à la cour des comptes, aides et finances de Montpellier, dans laquelle il fut reçu en 1741, et qu'il exerça jusqu'à sa mort. On a de lui : *Mémoire concernant une nouvelle méthode de traiter la vérole;* Montpellier, 1734, in-8°. Cette méthode, qui devint célèbre en Europe, sous le nom de méthode de Montpellier, consiste à entremêler les frictions avec les bains, en faisant précéder ceux-ci et en ne frottant le malade que tous les deux ou trois jours; il déclare la salivation inutile, dangereuse même; — *Mémoire sur le danger des inhumations dans les églises;* Montpellier, 1748, in-4°; — *Tractatus de Morbis extremis Capitis;* Avignon, 1750, in-8°; — *Otia physiologica de Circulatione, de Pulsu Arteriarum et de Motu Musculorum;* Avignon, 1753, in-8°; — *Mélanges curieux et intéressants de divers objets relatifs à la physique, à la médecine et à l'histoire naturelle;* Avignon, 1771, in-12. G. DE F.

Biographie médicale.

HAHN (*Simon-Frédéric*), historien et publiciste allemand, né le 28 juillet 1692, à Kloster-Bergen, près Magdebourg, mort à Hanovre, le 18 février 1729. Il est cité parmi les enfants prodiges, discutant à l'âge de douze ans en langue latine au milieu d'une réunion de savants. En 1706 il vint à l'université de Halle pour y étudier le droit, et se fit bientôt remarquer par l'étonnante facilité avec laquelle il s'appropria les connaissances les plus variées. En 1711 il ouvrit un cours d'histoire, et quoiqu'il consacrât six à sept heures par jour à l'enseignement, il trouvait le temps de continuer ses études et de rédiger deux revues hebdomadaires, dans lesquelles il inséra un grand nombre de savantes dissertations historiques. Depuis 1717 jusqu'en 1724, il occupa la chaire d'histoire à l'université de Helmstædt, et en 1724 il fut appelé à Hanovre en qualité d'historiographe et de bibliothécaire du roi de Hanovre. Il mourut jeune, épuisé par l'excès du travail. Ses ouvrages sont estimés. En voici les principaux : *De Ortu, Incrementis et Fatis Cœnobii Bergensis;* Klosterbergen, 1707 : inséré dans l'*Album Bergense* et dans le *Chronicon Bergense* (1708); — *Diploma Fundationis Bergensis;* Magdebourg, 1710, in-4°; — *De justis regni Burgundiæ novi vel Arelatensis regni limitibus;* Halle, 1716, in-4°; — *De medii ævi Geographia per Germanos uberius excolenda;* Helmstædt, 1717; — *De genuino ac Salico Conradi II imp. Ortu et vera falsaque Salicæ stirpis cum Guelphis convenientia;* Helmstædt, 1717; — *De Expectativis in feuda Imperii;* Leipzig, 1719; — *Teutsche Staats-Reichs und Keyser-Historie* (Histoire de la Constitution de l'Empire et des empereurs allemands); Halle, 1721-1724, 4 vol. in-4° : excellent ouvrage, dans lequel Hahn a conduit l'histoire des empereurs allemands depuis Charlemagne jusqu'à l'époque de Guillaume de Hollande. A.-E. Rossmann a publié un 5e volume, qui va depuis Guillaume de Hollande jusqu'à Louis IV; — *Fasciculus Opusculorum Historicorum selectus;* Halberstadt, 1721, in-fol.; — *Jus Imperii in Florentiam;* Halle, 1722, in-4°; — *Collectio Monumentorum veterum et recentium ineditorum, ad Codicum fidem restitutorum, selectiorum et rariorum diplomatum, nempe sigillorum, literarum, chronicorum, aliorumque insignium scriptorum antiquitates, geographiam, historiam omnem, ac nobiliores juris partes haud mediocriter illustrantium;* Brunswick, 1724-1726, 2 vol. in-8°; — *Conspectus bibliothecæ regiæ Hanoveranæ in ordinem justum redactæ;* Hanovre, 1727, in-fol. R. L.

J.-F.-C. Hahn, *Schediasma de Vita Hahnii;* Magdebourg, 1729, in-4°. — Fabricius, *Histor. Bibl.*, P. V, p. 305-306. — *Stolle ad Heumannum*, p. 468-469. — *Nouvelles littéraires des diverses parties de l'Europe;* Cologne, 1748, p. 529 seq. — *Catal. Bibl. Bun.*, t. Ier, vol. II, p. 1296. — *Leipsigen gelehrte Zeitung*, 1730, p. 444. — Hirsching, *Handbuch*, vol. II, p. 268-271. — Ersch et Gruber, *Allg. Enc.* — Sax, *Onomast.*, P. VI, p. 180.

HAHN (*Johann-David*), naturaliste allemand, né à Heidelberg, le 9 juillet 1729, mort à Leyde, le 19 mars 1784. Il fit ses études dans sa ville natale et à Leyde, obtint en 1751 le grade de docteur en médecine, et enseigna depuis 1753 jusqu'en 1775 la physique, la chimie, la botanique et l'astronomie à l'université d'Utrecht. L'université de Gœttingue lui offrit une place de professeur, mais il préféra rester en Hollande, et se fixa en 1775 à Leyde, où il occupa jusqu'à sa mort une chaire de médecine. Ses principaux écrits sont : *Explicatio quæstionum Mathematicarum de maximo et minimo in scientia machinali;* Utrecht, 1761, in-4°; — *De mutuo Matheseos et Chimiæ Auxilio;* ibid., 1768, in-4°; — *De Usu Venenorum in Medicina;* ibid., 1753, in-4°; — *Isaaci Waatsii Logica latine versa et contracta, in usum auditorum;* Utrecht, 1754, in-8°; — *De Lepra Commentationes* de G.-G. Schilling; Leyde et Francfort-sur-le-Mein, 1778, in-8° : ouvrage important, auquel il a joint une préface et la vie de l'auteur. Dr L.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclop.* — Adelung, *Supplément* à Jöcher.

HAHN (*Louis-Philippe*), poëte dramatique allemand, né en 1746, à Trippstadt, mort en 1787, à Deux-Ponts. Il fit ses études à Gœttingue, où

il se lia avec Bürger, Voss et Holberg, et obtint plus tard la place de secrétaire des finances et de contrôleur des comptes à Deux-Ponts. On a de lui : *Der Aufruhr zu Pisa* (La Rébellion de Pise), tragédie en cinq actes; Ulm, 1776; — *Graf Karl von Adelsberg* (Comte Charles d'Adelsberg), tragédie en cinq actes; Leipzig, 1776; — *Robert von Hohenecken*, tragédie; Leipzig, 1778; — *Wallrad und Evchen oder die Parforcejagd* (Wallrad et Ève, ou la Chasse), opéra-comique; Deux-Ponts, 1782, in-8°; — *Lyrische Gedichte* (Poésies lyriques); 1786, in-8°. R. L.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclop.* — Jörden, *Lexik.* (Supplément). — Meusel, *Lex. der von 1750-1800 verstorbenen Schriftsteller.*

HAHN (*Philippe-Matthieu*), mécanicien allemand, né à Scharnhausen, près de Stuttgard, le 25 novembre 1739, mort le 2 mai 1790. Son père était ministre protestant. Dès son enfance Hahn montra des dispositions pour la peinture et l'astronomie. Un traité de gnomonique, qu'il rencontra par hasard, lui apprit l'art de construire les cadrans solaires. Sans avoir eu de maître, il faisait des portraits qu'on trouvait ressemblants; mais la préparation des couleurs lui causa une maladie dangereuse. A l'âge de dix-sept ans, il quitta la maison de son père pour aller étudier la théologie à Tubingue. Il s'y lia avec un nommé Schaudt, et tous deux s'amusaient, dans leurs moments de loisir, à fabriquer des instruments d'astronomie et d'optique. Presque sans ressources, Hahn copia de sa main les ouvrages de mathématiques de Wolf, afin de les étudier, et à force de privations il parvint à pouvoir acheter une montre, qu'il se mit à monter et à démonter jusqu'à ce qu'il en connût parfaitement le mécanisme. Amoureux d'une jeune personne riche et de bonne famille, il résolut de se distinguer pour la mériter. Il prit d'abord un chemin douteux, en se livrant à des recherches sur le mouvement perpétuel; mais il ne négligeait pas pour cela la théologie, et fut enfin nommé vicaire. En même temps il s'occupait de l'invention d'une machine pour trouver les longitudes en mer et d'une voiture mue par une machine à vapeur; mais l'argent lui manquait pour faire des essais. En 1761, à la vue du ciel étoilé, il imagina de construire une machine représentant le mouvement des corps célestes. Nommé en 1764 pasteur à Onsmettingen, il fit venir près de lui un tisserand, habile ouvrier en horloges de bois, et lui fit exécuter, d'après ses calculs, une horloge dont le mouvement se communiquait à un disque sur lequel le Soleil, la Lune, et les principales étoiles se levaient et se couchaient à l'heure indiquée par les observations, en même temps que le Soleil et la Lune faisaient leur route sur le zodiaque et que la Lune montrait ses différentes phases. Pour obtenir plus de précision encore, il appela près de lui son ami Schaudt, qu'il fit nommer maître d'école de sa paroisse. Schaudt avait appris de quelques ouvriers wurtembergeois à travailler le cuivre et l'acier. Il fit, sous la direction de Hahn, une petite machine astronomique assez compliquée, composée d'un socle cubique sur les côtés duquel se trouvaient des cadrans, une sphère droite et un calendrier perpétuel, le tout surmonté d'un globe céleste mobile où s'exécutaient les mouvements apparents des planètes et des étoiles. Le duc de Wurtemberg, à qui cette machine fut présentée, la rendit à son auteur avec un présent de trois cents florins. Hahn avait promis au prince d'exécuter une machine plus grande et plus parfaite; il tint parole, et l'acheva en moins de six mois : elle a été déposée à la bibliothèque de Louisbourg et décrite par Fischer. Hahn détruisit alors celle qui lui avait servi de modèle. Le duc le combla de bienfaits et lui offrit une place de professeur; mais Hahn préféra les fonctions de pasteur, et il fut appelé à la cure de Dornwestheim, près de Stuttgard. Schaudt ne voulut pas quitter son village. Hahn se fit aider par ses frères, qui étaient chirurgiens, et à qui il apprit à travailler les métaux. Ils étaient tous occupés à un nouvel instrument astronomique quand l'idée vint à Hahn de fabriquer une machine à calculer sur un plan donné par Leibnitz, mais qu'il voulait perfectionner. Schaudt vint le voir dans ce but, et après avoir compris l'idée de son ami, il s'en retourna dans son village, où il fabriqua deux de ces machines; il en garda une, et envoya l'autre à Hahn. Celle-ci fut présentée à l'empereur Joseph II, pendant son séjour à Stuttgard. Hahn démonta sa machine, et imagina de nouveaux perfectionnements; mais des compositions théologiques le détournèrent de ses travaux mécaniques. Enfin, à la demande de Wieland, il publia une histoire et une description de son invention dans le *Mercure* allemand de 1774. Il fit ensuite exécuter des intruments pour additionner moins coûteux que les machines arithmétiques que l'on connaissait alors. Fatigué par l'excès du travail et de la méditation, il s'éteignit dans une sorte de sommeil. Après sa mort tous ses instruments furent emportés à Londres par un de ses amis et vendus avec bénéfice. Dans ses sermons, Hahn était un peu mystique, et le consistoire de Wurtemberg déclara même une fois qu'il s'était écarté des doctrines du protestantisme.

On a de Hahn : *Versuche uber die Locke'schen Witterungsregeln aus dem Laufe und den Aspecten der Planeten* (Essais sur les lois météréologiques de Locke, tirées des mouvements et des aspects des planètes); Tubingue, 1762, in-8°; — *Beschreibung einer kleiner astronomischen Maschine, welche für den Fursten von Hechingen verfertigt worden ist* (Description d'une petite machine astronomique faite pour le prince de Hechingen); Constance, 1769, in-4°; — *Die Hauptursache der Offenbarung Johannes* (La cause principale de l'Apocalypse de

Jean); Francfort et Leipzig, 1772, in-8°; — *Nachrichten von seinen durch seine Mitarbeiter verfertigten Maschinen* (Notice de ses machines, fabriquées par ses ouvriers depuis six ans); Stuttgard, 1774, trois numéros in-8°; — *Sammlung von Betrachtungen über die sonnfest und feiertæglichen Evangelien, vom neuen Jahre bis Ostern, für Freunde der Wahrheit* (Recueil de méditations sur les Évangiles des dimanches, des fêtes et solennités depuis le jour de l'an jusqu'à Pâques, pour les amis de la vérité); Francfort et Leipzig, 1774, in-8°; — *Tabula chronologica, qua ætas mundi septem chronis distincta sistitur;* 1774; — *Das neue Testament mit Anmerkungen* (Le Nouveau Testament avec des commentaires); Winterthur, 1777, 2 vol. in-12; — *Vermische theologische Schriften* (Écrits divers de théologie); Winterthur, 1780-1781, 4 vol. in-8°; – *Sammlung von Predigten über alle Sonn- und Festage, nebst Passionspredigten* (Recueil de sermons pour tous les dimanches et fêtes, y compris des sermons sur la Passion); Winterthur, 1780, in-8°. On trouve un mémoire instructif de Hahn sur le perfectionnement des montres dans les *Acta Acad. elect. Mogunt. Scient. quæ est ad annos* 1782 *et* 1783, et des notices conjecturales sur le temps dans l'*Almanach économique* de Sprenger de 1770 à 1775. W.

Meiners et Spittler, *Notices* sur Hahn; dans le *Nouveau Magasin historique* de Gœttingue, vol. I, n° 1, p. 173-190. — Gartz, dans l'*Allgemeine Encyklopædie* d'Ersch et Gruber.

HAHN (*Charles-Auguste*), philologue allemand, né à Heidelberg, le 14 juillet 1807, mort à Vienne, le 20 février 1857. Il fit ses études à Heidelberg, Halle et Berlin, devint en 1838 agrégé à l'université de sa ville natale, et y obtint en 1847 la chaire d'ancien allemand. En 1849 il fut appelé à Prague, et passa en 1851 à l'université de Vienne, où il fit durant cinq ans des cours très-suivis sur la langue et la littérature allemandes du moyen âge. Ses principaux ouvrages sont : *Kleinere Gedichte von dem Stricker* (Poésies du Stricker, poëte du treizième siècle); Quedlimbourg et Leipzig, 1839; — *Gedichte des 12ten und 13ten Jahrh.* (Poésies des douzième et treizième siècles); ibid., 1840; — *Mittelhochdeutsche Grammatik* (Grammaire du haut-allemand ancien); Francfort, 1842-1847, 2 vol.; — *Mittelhochdeutsches Lesebuch* (Cours de lecture en haut-allemand ancien); ibid., 1847; — *Neuhochdeutsche Grammatik* (Grammaire de haut-allemand moderne); ibid., 1848; — *Althochdeutsche Grammatik*, etc. (Grammaire de haut-allemand du sixième au onzième siècle); l'édition des *Nibelungen;* Prague, 1851, d'après les travaux critiques de Lachmann; — l'édition de la *Gudrun;* Vienne, 1853, d'après les travaux critiques de Müllenhoff. R. L.

Gazette d'Augsbourg, 1857, p. 1609. — Brockhaus, *Unsere Zeit*, 1857, p. 282.

* **HAHN** (*Auguste*), orientaliste et théologien protestant allemand, né le 27 mars 1792, à Grossosterhausen, près Querfurt, en Prusse, fit ses études au lycée d'Eisleben, à l'université de Leipzig et au séminaire de Wittemberg, et devint en 1819 professeur extraordinaire de théologie à l'université de Kœnigsberg. Il se fit connaître dès cette époque par quelques travaux de théologie, et fut appelé en 1826 à l'université de Leipzig, où il inaugura son professorat en soutenant la célèbre thèse : *De rationalismi, qui dicitur, vera indole et qua cum naturalismo contineatur ratione;* Leipzig, 1827. Il est depuis 1844 intendant ecclésiastique supérieur de la Silésie, et exerce, comme un des chefs du parti protestant orthodoxe, une grande influence sur le clergé de la province dont la direction religieuse lui a été confiée. On a de Hahn : *Antitheses Marcionis Gnostici, liber deperditus, nunc, quoad fieri potuit, restitutus;* Kœnigsberg, 1823; — *Chrestomathia Syriaca, cum notis philol. hist. atque glossario locupletissimo*, faite en commun avec F.-L. Sieffert; Leipzig, 1825; — *Biblia Hebraica, secundum editionem Jos. Athiæ, Joa. Leusden, Jo. simonis aliorumque, in primis Everardi von der Hooght;* Leipzig, 1831; — *Ueber die Lage des Christenthums in unserer Zeit und das Verhæltniss christlicher Theologie zur Wissenschaft überhaupt* (De l'état actuel du Christianisme et des rapports qui existent entre la théologie et la science); ibid., 1832; — *Theologisch-kirchliche Annalen* (Annales théologiques ecclésiastiques); Breslau, 1842-1844; — *Bibliothek der Symbole und Glaubensregeln der apostolisch-katholischen Kirche* (Bibliothèque des Symboles et articles de foi de l'Église catholique et apostolique); ibid., 1842. R. L.

Convers.-Lexikon.

HAHNEMANN (*Samuel-Chrétien-Frédéric*), célèbre médecin allemand, fondateur de la doctrine médicale homœopathique, né à Meissen (Saxe), le 10 avril 1755, mort à Paris, le 2 juillet 1843. Son père était peintre sur porcelaine. Il se fit de bonne heure remarquer par la gravité de son caractère, sa raison précoce et son esprit observateur. Il fit ses premières études dans l'école de sa ville natale, d'où il passa à l'âge de douze ans à l'école provinciale. Lorsqu'il eut terminé ses classes élémentaires, son père voulut le retirer pour lui faire embrasser une profession industrielle; le recteur s'y opposa, et se chargea de lui faire continuer gratuitement ses études. A l'âge de vingt ans, Hahnemann quitta Meissen pour aller apprendre la médecine à Leipzig. Privé de ressources, il y gagnait sa vie à traduire en allemand des ouvrages scientifiques anglais et français, et pour suffire au double travail de ses études médicales et de ses traductions, il s'habitua à ne dormir qu'une nuit sur deux, ce qu'il continua de faire pendant plusieurs années. En 1777 il se rendit à Vienne; il y fit la con-

naissance du gouverneur de Transylvanie, qui l'emmena à Hermanstadt comme son médecin particulier et son bibliothécaire. Il s'y ménagea un petit pécule, et revint en Allemagne. Le 10 août 1779, il soutint publiquement sa thèse de docteur à Erlangen : elle avait pour sujet les *Considérations étiologiques et thérapeutiques sur les affections spasmodiques*. Il habita ensuite successivement Hettstædt; Dessau, où il se livra à l'étude de la chimie et de la minéralogie; Gommern, près de Magdebourg, où il se maria, en 1785 avec Henriette Kuchler, fille d'un pharmacien; Dresde, où il se lia avec Wagner, premier médecin de la ville, qui, étant tombé malade, le chargea pendant un an des fonctions de médecin en chef des hôpitaux.

Cependant Hahnemann abandonna tout à coup Dresde, où il avait une nombreuse clientèle, pour retourner à Leipzig et se livrer dans la retraite à des recherches chimiques et à des traductions. Il avait cependant une nombreuse famille : sa femme se plaignait d'une détermination aussi singulière; mais Hahnemann ne pouvait se résoudre à continuer de pratiquer un art dans lequel il n'avait plus foi. « C'était, écrivait-il à Hufeland, un supplice pour moi de marcher toujours dans l'obscurité lorsque j'avais à traiter des malades... Je me faisais un cas de conscience de traiter les états morbides inconnus de mes frères par des médicaments tout aussi inconnus, qui, en leur qualité de substances très-actives, peuvent faire passer de la vie à la mort ou produire des affections nouvelles et des maux chroniques... Devenir ainsi le meurtrier de mes semblables était pour moi une idée si affreuse et si accablante que je renonçai à la médecine. » Il se mit alors à étudier la chimie, et l'enrichit de quelques découvertes : les moyens, par exemple, de constater diverses falsifications du vin, de reconnaître les empoisonnements par l'arsenic, le procédé pour la composition de la terre de Cassel, qui était alors un secret, le mercure soluble, etc. De graves maladies qui atteignirent ses enfants le ramenèrent à la pratique de la médecine. Réfléchissant aux diverses doctrines médicales, et songeant à leur impuissance pour créer une bonne thérapeutique, il ne pouvait cependant croire, écrivait-il à Hufeland, que « la souveraine et paternelle bonté de celui qu'aucun nom ne désigne d'une manière digne de lui, qui pourvoit largement aux besoins même des animalcules imperceptibles, qui répand avec profusion la vie et le bien-être dans toute la création, eût fatalement voué sa plus chère créature aux tourments de la maladie, » et il se persuada que la nature avait dû placer tout près de l'homme, sous sa main, des moyens simples et infaillibles de guérison. Les méthodes d'exploration étaient défectueuses, puisqu'elles n'avaient pas encore fait connaître ces moyens. Les propriétés des médicaments lui paraissaient surtout avoir été mal étudiées.

C'est alors que l'étude du quinquina lui révéla la loi homœopathique des semblables. De nouveaux essais le confirmèrent dans la vérité de sa découverte; dès lors il se consacra complétement à la réforme de la thérapeutique. Il fit les premières applications de ses théories au traitement des maladies dans un hospice d'aliénés à Georgenthal, puis à Brunswick, en 1794, et à Kœnigslutter. Les pharmaciens de cette ville ayant invoqué contre lui des règlements qui ne permettaient pas aux médecins de distribuer eux-mêmes des médicaments, Hahnemann, qui s'était fait un principe de n'administrer que des substances qu'il avait lui-même préparées, fut obligé de s'éloigner, et se rendit successivement à Hambourg, à Eilenbourg, à Torgau; mais la même prohibition l'atteignit partout. Il revint à Leipzig en 1811, après avoir publié son *Organon;* il pratiqua et professa publiquement dans cette ville jusqu'en 1820, et y fit paraître sa *Matière médicale pure*. Mais il avait eu à lutter contre les médecins et les pharmaciens, qui ne lui ménageaient pas les outrages. Au milieu des cours qu'il faisait en public, il s'était vu poursuivre par les huées et les insultes de ses adversaires. Enfin, les persécutions devinrent si violentes qu'il quitta Leipzig, et accepta l'asile que le duc Ferdinand lui offrait à Anhalt-Kœthen. Mais ce prince lui-même ne put le soustraire aux avanies. Hahnemann ne pouvait se montrer en public sans être en butte à des moqueries et à de grossières insultes. Plusieurs fois sa demeure fut assaillie et ses vitres furent brisées. Pendant quatorze ans il resta à Kœthen, sortant à peine de chez lui, mais il était consulté de tous les coins de l'Allemagne et même de l'Europe; on venait le trouver jusque dans sa petite ville, et il se consolait en aidant de ses conseils quelques élèves dévoués. Hahnemann perdit sa première femme à Kœthen, en 1827. Le 18 janvier 1835 il épousa, dans la même ville, M[lle] Mélanie d'Hervilly, jeune Française, qui était venue le consulter. Elle le décida à venir à Paris. Malgré son grand âge, on vit Hahnemann se livrer dans cette capitale à la pratique de son art avec une étonnante activité, propager sa doctrine, former des élèves (1). Il conserva l'énergie de son intelligence et la plénitude de la santé jusqu'à l'hiver qui précéda sa mort. La ville de Leipzig, d'où il avait été en quelque sorte chassé en 1820, lui a élevé une statue en 1850.

Hahnemann a appelé sa méthode thérapeutique *homœopathie*. Ce nom, composé des mots grecs ὅμοιον, semblable, et πάθος, souf-

(1) Les mêmes difficultés qu'il eut en Allemagne, Hahnemann les rencontra d'abord en France. On raconte que M. Guizot, alors ministre de l'instruction publique, répondit aux membres de l'Académie de Médecine qui étaient venus le solliciter pour refuser à Hahnemann l'autorisation d'exercer la médecine en France : « Ou l'homœopathie est une chimère, ou elle ne l'est pas ; dans le premier cas, elle tombera d'elle-même ; dans le second, elle subsistera, malgré toutes les entraves qu'on pourrait apporter à son développement. »

france, renferme l'énoncé de la loi fondamentale de cette doctrine, qui fait consister le traitement de toute maladie dans l'application d'un médicament reconnu capable de déterminer un état morbide analogue. En effet, la devise du docteur était : *Similia similibus curantur.*

Hahnemann, en traduisant la *Matière médicale* de Cullen, à l'endroit du quinquina, fut frappé des nombreuses hypothèses par lesquelles on avait cherché à expliquer l'action fébrifuge de ce médicament. Préoccupé depuis longtemps de la pensée que le meilleur moyen de reconnaître les propriétés des médicaments devait être d'observer leurs effets sur l'homme en santé, il saisit cette occasion de s'en assurer, et essaya sur lui-même pendant plusieurs jours une forte dose de quinquina. Il ne tarda pas à éprouver, entre autres symptômes remarquables, un état fébrile intermittent très-analogue à celui que guérit le quinquina. Cette expérience, renouvelée sur lui et sur quelques personnes dévouées, ne lui permit plus de douter que cette substance ne guérit certaines fièvres intermittentes que précisément parce qu'elle avait la propriété d'en produire de semblables. Ce premier résultat lui fit étendre ses recherches à d'autres médicaments usités comme spécifiques contre certaines maladies, et il reconnut que chacun d'eux développait chez lui et chez les sujets soumis à ses expériences des symptômes morbides parmi lesquels se retrouvaient ceux qui caractérisent les affections contre lesquelles ils sont efficaces, tels que le mercure, la digitale, la belladone, etc. De ses observations il se crut autorisé à déduire, comme loi thérapeutique invariable et générale, la formule que nous venons d'énoncer. Bientôt il fit l'application de ce principe au traitement des maladies, et y trouva une nouvelle confirmation de sa doctrine.

La loi homœopathique une fois posée, il découla de son application plusieurs découvertes qui en sont néanmoins indépendantes : la découverte de la cause des maladies chroniques et celle du développement des propriétés des médicaments par des doses infinitésimales.

L'*homœopathie* ne cherche ni à pallier ni à dériver; partant elle n'a recours ni aux saignées, ni aux topiques émollients, ni aux vésicatoires, ni aux sétons. Elle ne préjuge rien sur l'essence de la maladie; elle s'adresse directement à ses symptômes, et croit avoir guéri quand elle a fait disparaître complétement tous ces derniers. Pour y parvenir, elle emploie toujours le médicament reconnu capable de produire tous les symptômes que présente la maladie actuelle. Contre une constipation, elle emploie un médicament qui produit la constipation; contre l'insomnie, le café ou toute autre substance dont l'usage produit l'insomnie; contre un vomissement, certains vomitifs, etc.

Cette méthode n'est pas une innovation dans la science : les médecins de tous les temps l'ont appliquée d'une manière empirique, considérant comme des exceptions les cas nombreux où elle leur réussissait, contrairement à toutes les prévisions de leurs théories. Ainsi, les frictions de neige sur un membre gelé, l'instillation du nitrate d'argent sur un œil enflammé, les purgatifs contre certaines diarrhées, les topiques irritants contre les éruptions chroniques, et mille autres pratiques, rentrent dans le domaine de la thérapeutique homœopathique. Bien plus, quelques médecins ont çà et là entrevu et indiqué cette loi; Hippocrate dit dans le livre Περὶ τόπων τῶν κατ' ἄνθρωπον : « La maladie naît des semblables, et des remèdes semblables qui sont appliqués font aussi guérir de la maladie. Le besoin de vomir est apaisé par le vomissement (1). » Stahl (2) s'exprime en ces termes : « La règle admise en médecine de traiter les maladies par des remèdes contraires ou opposés aux effets qu'elles produisent est complétement fausse et absurde. Je suis persuadé au contraire que les maladies cèdent aux agents qui déterminent une affection semblable..... » Boulduc (3), Bertholon (4), Storck (5) et autres ont émis la même opinion, quoique d'une manière moins précise, à l'occasion des effets curatifs de certains médicaments.

Les pratiques vulgaires elles-mêmes fournissent des preuves en faveur de l'homœopathie : le moissonneur altéré avale quelques gouttes d'eau-de-vie qui étanchent sa soif bien mieux que de grandes quantités d'eau; les ouvriers que leurs travaux exposent à des brûlures fréquentes ne plongent pas dans l'eau froide les parties brûlées, ils les approchent du feu, et se guérissent ainsi en quelques instants; les gens du peuple emploient contre les contusions et les entorses l'arnica, qui produit lui-même du gonflement avec des douleurs de meurtrissure et de distension, etc. Enfin, c'est dans la vertu des spécifiques que se trouve la plus éclatante confirmation de l'homœopathie. Leur mode d'action, qui avait mis en défaut jusque ici toutes les suppositions théoriques de la médecine, s'explique par la similitude de leurs symptômes avec ceux des maladies qu'ils guérissent. De même que le quinquina guérit les fièvres intermittentes parce qu'il peut en produire, de même le mercure guérit la syphilis parce qu'il produit des ulcérations analogues aux chancres vénériens, des douleurs, des exostoses, des caries analogues à celles que détermine le virus syphilitique. De même la vaccine préserve de la variole, parce qu'elle fait naître

(1) Διὰ τὰ ὅμοια νοῦσος γίνεται, καὶ διὰ τὰ ὅμοια προσφερόμενα ἐκ νοσουντῶν ὑγιαινόνται..... Διὰ τὸ ἐμέειν ἐμετὸς παυέται.

(2) Dans J. Hummel, *Comment. de Arthritide tam tartarea quam scorbutica, seu podagra et scorbuto*; Budingæ, 1738, in-8°, p. 40 et 42.

(3) *Mémoires de l'Académie royale*, 1710.

(4) *Medizinische Electricitæt*, II, p. 15 et 282.

(5) *Libell. de Stramon.*, p. 8.

une éruption semblable aux pustules varioliques. De même pour le soufre contre la gale; de même pour la digitale contre l'accélération des battements du cœur, etc.

Le problème de la spécificité des médicaments se trouve ainsi résolu : toute substance est spécifique contre les symptômes semblables à ceux qu'elle peut déterminer. Dès lors la thérapeutique comptera autant de spécifiques que de médicaments dont l'action *pathogénétique*, c'est-à-dire productive d'une maladie, aura été étudiée; et, de plus, chaque médicament sera le spécifique de toutes les maladies dont les symptômes auront une parfaite analogie avec ceux qu'il peut produire. A ce nouveau point de vue, chaque maladie devient individuelle et demande une étude spéciale. L'appréciation exacte de tous les symptômes morbides dans leurs moindres nuances devient le point important, puisque c'est d'elle que dépend le choix du médicament. La science du diagnostic ne joue qu'un rôle secondaire; la classification des maladies est rendue impossible, et leurs dénominations doivent être rejetées.

Quant à l'explication qu'on peut donner de la guérison par la méthode homœopathique, elle importe peu, car la valeur des faits ne saurait lui être subordonnée. Cependant, de toutes celles qui se présentent à l'esprit, voici la plus probable. L'unité de la vie ne permet pas que l'organisme vivant puisse être affecté simultanément de deux désaccords généraux semblables, et il faut que l'affection dynamique qui constitue la maladie cesse dès qu'une seconde puissance dynamique, celle du médicament qui est plus forte, agit sur lui et provoque des symptômes très-analogues aux premiers. C'est en quelque sorte une substitution de la maladie artificielle à la maladie naturelle. Mais pour qu'elle puisse s'effectuer il faut nécessairement que la première soit plus forte que la seconde, et cette condition peut se réaliser dans tous les cas, parce que les médicaments ont, pour modifier la force vitale, une puissance bien plus efficace que celle d'aucun agent pathogénétique.

Observer l'action des médicaments sur l'homme sain, appliquer à l'homme malade les médicaments qui ont produit sur le premier des symptômes analogues à ceux que présente le second, n'administrer à la fois qu'un seul médicament, dans son plus grand état de pureté, afin de ne troubler ni compliquer ses effets par aucune autre influence, telles sont les bases de la doctrine homœopathique.

Le docteur Hahnemann en appliquant sa nouvelle méthode de traitement s'aperçut que son efficacité dans les maladies chroniques n'était pas la même que dans les maladies aiguës : les premières, d'abord amendées, reprenaient ensuite leur marche, excepté dans quelques circonstances, qu'il ne pouvait pas encore nettement apprécier. Trop convaincu de la vérité de la loi homœopathique pour la supposer en défaut, il rechercha ailleurs quelle pouvait être la cause de son impuissance dans les cas de cette espèce. Après de nombreuses investigations, il reconnut que toutes les maladies chroniques qui ne résultaient pas du virus syphilitique ou du virus sycosique (celui qui produit les excroissances et végétations vénériennes, et que Hahnemann croit distinct de la syphilis) avaient pour cause le principe psorique, c'est-à-dire ce principe contagieux qui produit, sous différentes formes, la gale, la teigne, les dartres vives et l'ancienne lèpre. C'est ce principe acquis par infection directe, ou transmis par hérédité et modifié par son passage à travers des milliers de générations, qui détermine les altérations organiques constituant les innombrables maladies chroniques. Cette pensée se retrouve dans la médecine ordinaire, qui fait jouer un certain rôle au vice dartreux, herpétique, dans la production des maladies; seulement Hahnemann l'a généralisée et l'a formulée d'une manière précise. En même temps qu'il trouvait cette solution au problème des maladies chroniques, il reconnaissait qu'un certain nombre de médicaments avaient contre ces maladies de nature psorique une spécificité toute particulière, si l'on peut s'exprimer ainsi, mais toujours fondée sur la loi homœopathique (de même que le mercure, qui est applicable homœopathiquement, et par conséquent spécifique contre beaucoup de maladies différentes, a cependant contre la syphilis une spécificité qu'aucune autre substance ne possède au même degré). De là une classe de médicaments indispensables au traitement des maladies chroniques, les *antipsoriques*.

Hahnemann comprit qu'il ne pouvait appliquer les médicaments homœopathiques à des doses élevées sans qu'il en dût résulter des aggravations dangereuses. Aussi n'employa-t-il d'abord, même les moins héroïques, qu'à la dose de quelques grains. Cependant, il reconnut bientôt que dans les premiers moments qui suivaient leur administration il se manifestait une grande recrudescence des symptômes. Pour éviter ce fâcheux effet, il imagina d'étendre les médicaments dans quelque substance inerte, telle que le sucre de lait en poudre. Il mêlait par trituration 1 grain de médicament avec 100 grains de sucre de lait, et administrait 1 seul grain du mélange, par conséquent un 100e du premier grain; mais ce centième de grain, loin d'être affaibli par cette préparation, déployait au contraire une énergie plus grande encore que celle du grain de médicament brut. Ce fait le conduisit à des recherches nombreuses et variées sur l'homme sain comme sur l'homme malade, d'après lesquelles il se crut en droit de conclure que les médicaments solides ou liquides longtemps triturés ou secoués dans une substance inerte, et divisés presque à l'infini à l'aide de ce procédé, acquéraient un développement consi-

dérable de leur puissance médicatrice, qu'ils produisaient alors un grand nombre de symptômes qu'ils ne déterminent pas à l'état brut, et que leur action semblait devenir plus subtile et plus pénétrante par l'*atténuation infinitésimale*. Dès lors ce procédé n'opère pas une *atténuation*, mais une *dynamisation* des substances; aussi Hahnemann dit-il qu'un médicament a été élevé à la 10e, à la 30e puissance quand il a été divisé par 10 fois, 30 fois.

Voici le mode de préparation. Les véhicules qui servent à étendre les médicaments sont le sucre de lait en poudre pour les corps solides, et l'alcool hydraté pour les liquides, 1 grain de médicament est mêlé à 99 grains de sucre de lait, puis trituré dans un mortier pendant une heure; 1 de ces 100 grains est uni à 99 nouveaux grains de sucre de lait, et trituré encore pendant une heure; ainsi de suite jusqu'à la 30e dynamisation. Pour les liquides, une goutte de médicament est versé dans 99 gouttes d'alcool, et le mélange reçoit de fortes secousses, dont le nombre varie suivant le degré d'énergie qu'on veut communiquer au médicament. Les dynamisations sont portées aussi jusqu'à 30, de la même manière que pour les solides, à la différence près du véhicule.

Hahnemann assure qu'après la 3e dynamisation toute substance solide est devenue soluble dans l'alcool : aussi, à partir de la 4e dynamisation, ce n'est plus avec le sucre de lait, mais dans l'alcool que se font les suivantes. Une goutte d'alcool imprégné du médicament peut imbiber 200 globules de sucre de lait gros comme des grains de pavot. C'est un seul de ces globules, étendu dans quelques cuillerées d'eau, que les homœopathes administrent contre les maladies même les plus aiguës, et toujours avec la plus grande réserve, de crainte de déterminer de fâcheuses aggravations. Ces globules conservent pendant un grand nombre d'années leurs propriétés médicamenteuses.

Dès son apparition, cette doctrine devait servir à démontrer la force médicatrice de la nature, et ce fut, disait Hufeland, le jugement d'un grand nombre de médecins. D'un autre côté, les objections n'ont pas manqué contre une théorie d'ailleurs habilement conçue. Sans nous prononcer ici ni pour ni contre, il faut reconnaître que Hahnemann eut le mérite d'appeler particulièrement l'attention sur l'étude des médicaments et de leur action, trop négligée par les médecins, et qu'il aura fait entrevoir la curabilité de maladies chroniques que l'on n'envisageait guère que sous le rapport de l'anatomie pathologique.

On a de Hahnemann : *Conspectus Affectuum Spasmodicorum ætiologicus et therapeuticus;* Erlangen, 1779, in-4°; — *Anleitung, alte Schæde und faule Geschwuere gruendlich zu heilen, nebst einem Anhange ueber eine zweckmaessigen Behandlung der Fisteln, der Knochenfaeule, des Winddorns, des Krebses, des Gliedschwammes und der Lungensucht* (Moyen de guérir entièrement les vieilles plaies et les abcès gangréneux, avec un appendice sur le traitement conforme des fistules, des nécroses, des ulcères, des chancres, des fongus et de la phthisie); Leipzig, 1784, in-8°; — *Ueber die Arsenikvergiftung, ihre Huelfe und gerichtliche Ausmittelung* (Sur l'Empoisonnement par l'arsenic, les moyens d'y porter remède et ceux de le constater légalement); Leipzig, 1786, in-8°; — *Abhandlung ueber die Vorurtheile gegen die Steinkohlenfeuerung* (Traité sur les préjugés contre le chauffage par le charbon de terre, et les moyens tant d'améliorer ce combustible que de le faire servir au chauffage des fours); Dresde, 1787, in-8°; — *Unterricht fuer Wundaerzte ueber die venerischen Krankheiten, nebst einem neuen Quecksilber præparate* (Instruction pour les Chirurgiens sur les maladies vénériennes, avec l'indication d'une nouvelle préparation mercurielle); Leipzig, 1788, in-8°; — *Der Freund der Gesundheit* (L'Ami de la Santé), premier cahier, Francfort, 1792; deuxième cahier, Leipzig, 1794, in-8°; — *Beschreibung des Casseler Gelbs* (Préparation du Jaune de Cassel); Erfurt, 1793, in-4°; — *Apotheker-Lexikon* (Dictionnaire de Pharmacie); Leipzig, 1793-1799, tomes I-II, in-8°; — *Handbuch fuer Muetter, oder Grundsaetze der Erziehung der Kinder* (Manuel pour les Mères, ou principes de l'éducation des enfants); Leipzig, 1796, in-8°; — *Heilung und Verhuetung des Scharlachfiebers* (Guérison et Préservation de la Fièvre scarlatine); Nuremberg, 1801, in-8°; — *Der Kaffee in seinen Wirkungen, nach einigen Beobachtungen* (Le Café dans ses effets); Leipzig, 1803, in-8°; — *Fragmenta de viribus medicamentorum positivis, sive in sano corpore humano observatis;* Leipzig, 1805, in-8°; — *Organon der Heilkunst* (Organon de la Médecine); Dresde, 1810, in-8°; 2e édition, 1819, in-8°; souvent réimprimé, notamment en 1824, 1829, 1834, etc.; traduit en français par A.-J.-L. Jourdan, Paris, 1832, 1834, 1845, in-8°; — *Dissertatio historico-medica de Helleborismo veterum;* Leipzig, 1814; — *Reine Arzneimittellehre* (Matière médicale pure); Dresde, 1811-1821, 6 vol. in-8°; Dresde, 1822-1827, 6 vol. in-8°; trad. en français par Jourdan, sous le titre de *Traité de Matière médicale, ou de l'action pure des médicaments homœopathiques;* Paris, 1834, 3 vol. in-8°; — *Die chronischen Krankheiten* (Des Maladies chroniques); Dresde, 1828-1830, 4 vol. in-8°; 2e édition, Dresde et Dusseldorf, 1835-1839, 5 vol. in-8°, traduit en français par Jourdan, sous ce titre : *Doctrine et traitement homœopathique des Maladies chroniques;* Paris, 1832, 2 vol. in-8°. Hahnemann a publié en outre un grand nombre d'articles dans divers recueils scientifiques alle-

mands, savoir, dans les *Annales* de Crell : *Sur les difficultés de préparer l'alcali minéral par la potasse et le sel marin ; — De l'influence que quelques gaz exercent sur la fermentation du vin ; — Sur les moyens de reconnaître le fer et le plomb dans le vin ; — Sur la bile et les calculs biliaires ; — Sur un moyen très-puissant d'arrêter la putréfaction* (1788) ; — *Essais malheureux de quelques prétendues découvertes modernes ; — Lettres sur le spath pesant ; — Découverte d'un nouveau principe constituant dans la plombagine ; — Un mot sur le principe astringent des végétaux* (1789) ; — *Exposé complet de la manière de préparer le mercure soluble* (1790) ; — *Insolubilité de quelques métaux et de leurs oxydes dans l'ammoniaque caustique* (1791) ; — *Sur la préparation du sel de Glauber* (1792) ; — dans le *Magasin de Baldinger : Mode exact de préparation du mercure* (1789) ; — dans la *Bibliothèque médicale* de Blumenbach : *Moyens de prévenir la salivation et les effets désastreux du mercure* (1791). Un certain nombre d'articles d'Hahnemann ont été réunis par Ernest Stapf, sous le titre d'*Opuscules d'Hahnemann;* Dresde et Leipzig, 1829, 2 vol. in-8°. Hahnemann a traduit de l'anglais et de l'italien en allemand un grand nombre d'ouvrages, entre autres : *La Matière médicale* de Cullen ; — *La Médecine pratique moderne* de Ball ; — *Le Traité de Chimie médicale* de Monro.

F. R. et L. L—T.

Léon Simon, *Notice sur la vie, les travaux et la doctrine de Hahnemann*, en tête de la 8e édition de l'*Organon de la Médecine rationnelle* ; 1845. — Muehlenthor, *Leben und Streben Sam. Hahnemann's, des Erfinders und Begründers der Homœopathischen Irrlehre ;* Potsdam, 1844, in-8°. — Brunnow, *Ein Blick auf Hahnemann und die Homœopathie ;* Leipzig, 1844, in-8°. — Dr Escallier, dans le *Dict. de la Conversation.*

HAHN-HAHN (*Ida-Marie-Louise-Gustave*, comtesse), femme de lettres allemande, née à Tressow (Mecklembourg), le 22 juin 1805. Elle est fille du comte Charles Hahn-Neuhauss, qui s'était fait, par goût, directeur de troupes nomades ; et comme ses richesses disparurent bientôt au milieu de folles dépenses, il dut continuer ce métier par nécessité. Pendant les pérégrinations artistiques de son père, la jeune Ida résida tour à tour avec sa mère à Rostock, à Neu-Brandenbourg, à Greifswalde. Lorsqu'elle eut vingt-et-un ans, ce fut pour elle une fortune inespérée d'épouser son cousin, le riche comte Charles Hahn, maréchal héréditaire du pays de Stargard (Mecklembourg-Strelitz), comme chef de la famille. Cette union ne lui donna pas cependant le bonheur qu'elle attendait, et le divorce fut prononcé au commencement de 1829. Rendue à la liberté, la comtesse Hahn-Hahn chercha dans la littérature et les voyages un aliment à la dévorante activité de son esprit. Elle parcourut l'Angleterre et les royaumes scandinaves, la France, l'Espagne, l'Italie, l'Orient, fut accueillie dans les pays civilisés par la plus haute société, et s'assit au désert sous la tente de l'Arabe. A chaque retour, elle publiait ses journaux de voyage. Écrits avec négligence, remplis de longues citations, qui ne sont pas toujours à leur place, ils ne manquent pas cependant d'une certaine couleur poétique. Il y a plus d'art dans ses romans, dont l'héroïne est invariablement une femme séparée de son mari, bravant les convenances artificielles du monde et poursuivant un idéal de bonheur jamais atteint. On a appelé souvent Mme Hahn la *Georges Sand allemande*. Si elle a partagé quelques-unes des théories morales de cet écrivain célèbre, elle se distingue de lui par plus de réserve féminine et moins d'originalité. Ses déplacements continuels, sa renommée littéraire croissant de jour en jour, ses succès dans le monde, où elle excitait l'intérêt ou la curiosité, n'avaient pas réussi à calmer l'inquiétude de son âme. Les événements de 1848 augmentèrent son trouble et ses incertitudes. Elle lisait avec ardeur des livres ascétiques, et étudiait le côté mystique du catholicisme, lorsque la perte d'un ami fidèle vint rompre ses derniers liens et précipiter un dénoûment depuis longtemps prévu. En janvier 1850 elle abjurait le protestantisme, entre les mains du prince-évêque de Breslau. La comtesse Hahn-Hahn entra plus tard dans le couvent du Bon-Pasteur, fondé par elle à Mayence, et se consacra courageusement à l'instruction et à la moralisation des filles répenties. Elle a aussi publié dans ces derniers temps des recueils de cantiques dans la manière de Novalis et des livres pieux. Ses principaux ouvrages sont : *Die venetianischen Næchte* (Les Nuits vénitiennes), poésies ; Berlin, 1837 ; — *Astralion*, roman ; Berlin, 1839 ; — *Der Rechte* (Le Juste) ; Berlin, 1839 ; — *Jenseit der Berge* (Au delà des monts), voyage en Italie ; Berlin, 1840 ; — *Faustine ;* Berlin, 1841 ; id., 1842 ; trad. en anglais dans la *Revue Britannique*, 1854-1855 ; traduit en français, en 1854, dans le feuilleton du journal *L'Assemblée nationale*. C'est le meilleur de ses romans ; — *Reisebriefe* (Lettres de voyage sur l'Espagne, la France, etc.) ; Berlin, 1841 ; — *Sigismond Forster ;* Berlin, 1841 ; — *Die Kinder auf dem Abendberg* (Les Enfants sur l'Abendberg) ; Berlin, 1842 ; — *Ein Reiseversuch im Norden* (Un Essai de voyage dans le Nord) ; Berlin, 1843 ; — *Zwei Frauen* (Deux Femmes) ; Berlin, 1845 ; — *Sibylle ;* Berlin, 1846 ; — *Lewin ;* Berlin, 1847 ; — *Orientalische Briefe* (Lettres orientales) ; Berlin, 1845 ; — *Von Babylon nach Jerusalem* (De Babylone à Jérusalem) ; Mayence, 1851 : c'est le récit de sa conversion ; il a été traduit en français par M. Bessy, Paris, 1853 ; — *Aus Jerusalem* (Voix de Jérusalem) ; Mayence, 1852 ; — *Die Liebhaber des Kreuzes* (Les Amants de la Croix) ; Mayence, 1852. Anatole DE GALLIER.

G.-C.-F. Lisch, *Geschichte und Urkunden des Geschlechtes Hahn.;* Schwerin, 1844. — C. Barthel, *Die deutsche National-litteratur der Neuzeit;* Brunswick, 1853. —

J. Schmidt, *Geschichte der Nationalliteratur im neunzehnten Jahrhunder*; Leipzig, 1853. — Anatole de Gallier, *De l'Idéal dans la Littérature moderne*. — *Mme la comtesse Hahn-Hahn* (extrait du *Correspondant*); Paris, 1854, in-8°.

HAÏ ou **HAYA**, surnommé GAON (*Docteur excellent*), théologien juif, le plus célèbre et le dernier de ceux qui ont porté le titre de *Gaon*, né en 969, mort en 1038. Son père, le rabbin Scherira Gaon, lui confia en 998 la direction de l'école de Firouz Schabour (Babylonie), connue sous le nom d'*Académie Pombedithane*. On prétend qu'il descendait de David par Zorobabel. Haï Gaon enseignait les différentes parties de la jurisprudence rabbinique. Ses leçons attiraient de toutes parts un grand nombre d'auditeurs. Au onzième siècle, ses ouvrages et ses commentaires étaient encore en usage dans les écoles israélites d'Orient, au rapport du voyageur Petatchia. Il fut persécuté par les musulmans. On a de lui plusieurs ouvrages, qui étaient originairement en arabe, mais qui furent traduits en hébreu : *Sepher mekasch ou mimkar* (Traité des Contrats de vente et d'Achat); Venise, 1602, in-4°; — *Sepher mischpete schebouoth* (Traité sur les Serments); Venise, 1602; — *Mousar ha-schekkel* (Instruction pour l'Ame), recueil estimé de sentences en vers, Paris, 1562, avec une traduction latine de Mercier; Venise, 1579, in-8°; Constantinople, 1533; Hambourg, 1638, in-4°, avec une traduction latine par Ebert; — *Pithron calomoth* (Explication des Songes); Ferrare, 1552; Constantinople, Cracovie, Venise, 1623; Amsterdam, 1638 et 1642; Wilmersdorf, 1690; en allemand et en hébreu, 1694; — *Commentaires bibliques*, dont Schnurrer a publié un extrait dans *R. Tanchum hierosolymitani ad libros Vet. Test. commentarii arabici Specimen;* Tubingue, 1791, in-4°; — *Commentaire sur les noms divins de 42 et de 72 lettres*. Il écrivit aussi un dictionnaire hébraïque intitulé : *Hawi* en arabe, et *Sepher ha-measef* (Livre de celui qui recueille), en hébreu. On lui attribue enfin deux ouvrages cabalistiques, qui sont de HAÏ BAR-DAVID. Ce dernier mourut en 893 : il avait essayé de remettre en honneur la cabale, qui déclinait de jour en jour. E. B.

Wolfius, *Bibl. Hebræa*, I, III, IV, n° 541. — De Rossi, *Dizionario storico degli Autori Ebrei*. — Ersch et Gruber, *Encycl.* — Rappoport, *Not.* sur Haï Gaon, dans *Biccoure ha-ittim* (Prémices des temps), 1830 (an du monde, 5590), p. 79 et suiv. — Munk, art. sur quelques grammair. hébreux, dans le *Journ. Asiat.*, 1850, II, p. 33.

HAÏDER. *Voy*. HÉIDER.

HAÏDER-ALI. *Voy*. HÉIDER-ALI.

* **HAIDINGER** (*Charles*), minéralogiste et géologue allemand, né le 10 juillet 1756, à Vienne, mort dans cette même ville, le 16 mars 1797. Il étudia les sciences naturelles, professa pendant quelque temps la géologie et la minéralogie à l'école des mines de Chemnitz, et exerça ensuite les fonctions de conseiller de l'administration des mines à Vienne. Les travaux de Haidinger ont beaucoup contribué aux progrès de la science. On a de lui : *Entwurf einer systematischen Eintheilung der Gebirgsarten* (Essai d'une division systématique des différentes espèces de roches); Saint-Pétersbourg, 1786; Vienne, 1787; — *Etwas über Fossilien, Saphir, Rubin*, etc. (Études sur les fossiles, sur le saphir, le rubis, etc.); Vienne, 1789. R. L.

Æser, *Allgem. litterar. Anzeiger*, 1797, p. 1414. — Meusel, *Lexic.*, vol. 5, p. 78.

* **HAIDINGER** (*Guillaume*), géologue et minéralogiste allemand, fils du précédent, né à à Vienne, le 5 février 1795. Il fit ses études sous la direction du professeur Mohs, visita les principaux pays de l'Europe, et s'établit en 1827 à Elbogen, où il administra pendant treize ans une fabrique de porcelaine. En 1840 il fut appelé à Vienne pour remplacer son ancien maître, Mohs, dans les fonctions de conseiller des Mines. On a de lui : *Anfangsgründe der Mineralogie* (Éléments de Minéralogie); Leipzig, 1829; — *Bericht ueber die Mineraliensammlung der Hofkammer* (Compte rendu de la collection minéralogique du Musée impérial); Vienne, 1843; — *Handbuch der bestimmenden Mineralogie* (Manuel de Minéralogie déterminative); Vienne, 1845 et 1850; — *Geognostische Uebersichtskarte der oestreich. Monarchie* (Carte géognostique de la Monarchie Autrichienne); ibid., 1847; — *Ueber den Zusammenhang der Koerperfarben und der Oberflaechenfarben* (Des Rapports entre la couleur des corps et la couleur des surfaces); Vienne, 1852; — *Bemerkungen über die Anordnung der kleinsten Theilchen in Cristallen* (Observations sur l'arrangement des molécules dans des cristaux); ibid., 1853; — *Niedrigste Hoehe von Gewitterwolken* (Du Minimum d'élévation des nuages d'orage); Vienne, 1853; — *Interferenzlinien am Glimmer* (Des Lignes d'interférence du mica); ibid., 1855; — *Vergleichungen von Augit und Amphibol* (Comparaisons entre l'augite et l'amphibole); ibid., 1855. M. Haidinger a dirigé en outre les recueils scientifiques *Naturwissenschaftliche Abhandlungen*, Vienne, 1847, et *Berichte ueber die Mittheilungen von Freunden der Naturwissenschaft;* ibid., 1847. R. L.

Convers.-Lex. — Gersdorf, *Repertor.* — Kayser, *Index librorum*.

HAÏG, premier chef de la nation arménienne, mort en 2026 avant J.-C. Selon Moïse de Khorène, il aurait eu pour père Thorgom, qui était arrière-petit-fils de Japhet. Il habitait la Babylonie; mais la tyrannie de Nemrod (Belus) le poussa à quitter cette contrée. Il s'expatria avec ses clients et avec ses trois cents fils et petit-fils. S'étant dirigé vers le mont Ararat, il soumit les habitants des contrées voisines, et chargea son petit-fils Gadmos de gouverner ce district. Pour lui, il continua sa route vers le nord-ouest, et alla s'établir sur les rives de l'Euphrate, où il bâtit un village, qui fut appelé Haïgaschen. Belus se prétendit suzerain des pays colonisés par son

ancien sujet, et il chargea un de ses officiers d'aller réclamer l'hommage de Haïg, qui chassa honteusement cet envoyé. Bélus prit alors le parti de réduire par les armes le chef qu'il considérait comme rebelle. Il envahit d'abord le pays de Gadmos, qui se réfugia auprès de son aïeul. Mais la petite troupe de Haïg mit un terme au succès des Babyloniens. Leur roi fut tué d'un trait parti de la main du chef ennemi; ils se dispersèrent à la suite de cet événement. On montre encore le lieu où a dû se passer cette affaire; il porte le nom de *Haïots dzor* (vallée des Arméniens). Haïg jouit ensuite d'une paix non interrompue, et mourut très-âgé, laissant le trône à son fils Arménag. Tel est du moins le récit de Moïse de Khorène. Il est vrai que cet historien vivait 2,400 ans après ces événements; mais il s'appuyait sur Marapas Gadina, qui écrivait deux siècles et demi avant J.-C., d'après des ouvrages grecs déposés, dit-on, aux archives de Ninive. Haïg et Arménag n'en sont pas moins des personnages dont l'existence peut être mise en doute. Quoi qu'il en soit, c'est d'après l'un d'eux qu'une contrée de l'Asie Mineure a pris le nom de *Haiasdan* (pays des *Haïkh*, ou descendants de Haïg), et c'est d'après l'autre que nous appelons *Arméniens* les habitants de ce pays.

E. Beauvois.

Moïse de Khorène, trad. par M. Levaillant de Florival, l. I. – Tchamtchian, *Hist. d'Arm.*, t. I.

HAILLAN (*Bernard* de Girard, seigneur du), historien français, né à Bordeaux, en 1535, mort à Paris, le 23 novembre 1610. Son père, Louis de Girard, fut pendant quarante-cinq ans lieutenant de l'amirauté de Guienne. Après avoir fait ses études dans son pays, il vint à la cour en 1555, et abandonna la religion calviniste pour être reçu plus favorablement. Il accompagna en qualité de secrétaire François de Noailles, évêque d'Acqs, dans ses ambassades d'Angleterre en 1556 et de Venise en 1557. A son retour il reçut une pension de la famille de Noailles. Il commença à se faire connaître comme poëte et ensuite comme traducteur; mais il est surtout remarquable comme historien. Il dédia son livre *De l'état et succès des affaires de France* au duc d'Anjou, qui l'en récompensa en le faisant secrétaire de ses finances. Charles IX ayant vu quelques-uns des ouvrages de du Haillan lui ordonna d'écrire l'histoire des rois ses prédécesseurs, et lui donna en 1571 la charge d'historiographe de France. Henri III le confirma dans cette charge, y ajouta une pension de 1,200 écus, et de plus le nomma généalogiste de l'Ordre du Saint-Esprit en 1595. Dans une lettre de du Haillan au maréchal de Biron, écrite en 1602 et publiée dans les *Mémoires du duc de Nevers*, cet historien se plaint vivement de Henri III, qui ne l'a pas même remercié lorsqu'il lui présenta son histoire, « quoique ce fût, dit-il, le plus beau présent de livre qui lui fût jamais fait ». Du Haillan était d'ailleurs plein d'orgueil et de vanité. Il mit au revers du titre de son *Histoire de France* un sonnet en son honneur, où il s'annonce une *carrière immortelle*, et dans toutes ses préfaces il vante son travail et ses peines, et trouve qu'on ne le récompense pas suivant ses mérites. Ses ouvrages sont : *L'union des Princes par les mariages de Philippe, roy d'Espagne, et madame Elizabeth de France, et encore de Philibert-Emmanuel, duc de Savoye, et de madame Marguerite de France*, poëme; Paris, 1559, in-8°; — *Le Tombeau du roy très-chrétien Henry II de ce nom;* Paris, 1559, in-8°; — *Regum Gallorum Icones, a Faramundo usque ad Franciscum II. Item ducum Lotharingorum, a Carolo Primo usque ad Carolum-Tertium, versibus latinis expressæ;* Paris, 1559, in-4°; — *Les Devoirs des Hommes, recueillis en forme d'Épitomé des Offices de Cicéron;* Blois, 1560, in-8°; — *L'histoire Romaine d'Eutropius, comprenant, en dix livres, tout ce qui s'est fait, tant en paix qu'en guerre, depuis le commencement de Rome jusqu'à l'an* 1119 *de la dite ville,* traduite du latin; Paris, 1560, in-4°; — *Les Vies des plus grands, plus vertueux et plus excellents Capitaines et personnages grecs et barbares, faites par Æmilius Probus et traduites du latin;* Paris, 1568, in-4°; — *De l'état et succès des affaires de France, en quatre livres*, Paris, 1570, in-8°; nouv. édition, augmentée et dédiée à Charles IX, Paris, 1572, in-4° : ce livre, réimprimé un grand nombre de fois, a encore été retouché par l'auteur en 1584, en 1594 et 1609; — *Histoire sommaire des Comtes et Ducs d'Anjou, de Bourbonnais et d'Auvergne, depuis Geoffroy Grisegonnelle jusqu'à Monseigneur fils et frère de roy de France;* Paris, 1571, in-8°; 1572, in-4°; 1573, in-16; 1580, in-8°; — *Promesse et dessein de l'histoire de France;* Paris, 1571, in-8°; — *Discours sur les causes de l'extrême cherté qui est aujourd'hui en France, et sur les moyens d'y remédier;* Paris, 1574, in-8°; — *Recueils d'avis et conseils sur les affaires d'État, tirés des Vies de Plutarque;* Paris, 1578, in-4°. — *Histoire générale des Rois de France, contenant les choses mémorables advenues tant au royaume de France qu'ès provinces étrangères sous la domination des François, depuis Pharamond jusqu'à Charles VII inclusivement;* Paris, 1576, in-fol.; Genève, 1577, 1580, 2 vol. in-8°; nouv. édit., corrigée et augmentée, avec une épître dédicatoire à Henri III; Paris, 1584, in-fol., nouv. édition, *augmentée et continuée jusqu'à Louis XI par un auteur du temps, et jusqu'à la fin du règne de François Ier par Arnoul du Ferron, et depuis par plusieurs autres jusqu'en* 1615; Paris, 1615, 2 vol. in-fol. : l'histoire de Louis XI n'est autre que la *Chronique scandaleuse;* nouvelle édition, *continuée jusqu'à Louis XI et augmentée de plusieurs auteurs, tant de Paul-Émile, Philippe de Comines, Arnoul du Ferron, le sieur du Bellai, qu'au*

tres jusqu'à présent; Paris, 1627, 2 vol. in-fol. Du Haillan avait bien plusieurs fois promis de mener son histoire plus loin que Charles VII, mais il ne tint pas parole, si ce n'est à l'égard de Louis XI, dont on trouva la vie parmi ses papiers après sa mort, et qui se conservait parmi les manuscrits du chancelier Seguier. « Du Haillan, dit M. Le Bas, est le premier écrivain français qui, renonçant à la manière des chroniqueurs, composa un corps d'histoire nationale où les événements sont rapportés non pas d'après un ordre chronologique rigoureux, mais d'après leur liaison naturelle. Il est évident qu'il a consulté beaucoup de documents inédits et conversé avec des personnes instruites. S'il n'a pas fait preuve de critique en adoptant les fables de la première période de l'histoire de France, et quelques préjugés de son temps, il a en revanche rejeté comme privées de fondement une foule de traditions alors généralement reçues. » Sorel lui reproche d'avoir presque traduit mot à mot toutes les harangues de Paul-Émile, et de l'avoir suivi dans ses narrations, afin d'imiter l'élégance des meilleurs historiens sans se donner trop de peine; ainsi que d'avoir donné un commencement fabuleux à son histoire, lequel est entièrement de son invention, ayant fait tenir un conseil entre Pharamond et ses plus fidèles conseillers pour savoir s'il devait réduire les Français au gouvernement aristocratique ou monarchique, et faisant faire à chacun d'eux une harangue pour soutenir son opinion. L. L—T.

Le P. Lelong, *Mémoires histor. sur plusieurs historiens modernes de France*, dans la *Biblioth. histor. de la France*, tome III, p. LXVI. — Bayle, *Dict. hist. et crit.* — La Croix-du Maine et du Verdier, *Biblioth. franç.* — Niceron, *Mém. pour servir à l'hist. des hommes illustres dans la républ. des lettres*, tome XIV, p. 209. — Sorel, *Biblioth. franç.* — Le Bas, *Dict. encyclop. de la France*, dans l'*Univers pittoresque*.

HAILLET DE COURONNE (*Jean-Baptiste-Guillaume*), littérateur et biographe français, né à Rouen, le 14 avril 1728, mort à Paris, le 29 juillet 1810. Il fit ses études au collége de Louis-le-Grand, et suivit la carrière militaire, qu'il quitta en 1767 pour succéder à la charge de lieutenant général criminel au bailliage et présidial de Rouen, dont son père était titulaire. Il l'exerça jusqu'en 1787. Les devoirs de sa charge ne l'empêchèrent pas de se livrer à la littérature et à des recherches historiques. Élu secrétaire perpétuel de l'Académie de Rouen, il composa les *Eloges d'Élie de Beaumont*, célèbre avocat, *de Pigalle*, sculpteur, *de Cidoville*, ami de Voltaire, *de l'abbé Grandidier de Guibal*, premier peintre du duc de Wurtemberg, etc. Deux de ses éloges seulement ont été imprimés, celui de *du Boullay*, Rouen et Paris, 1771, in-8°, et celui de *Cotton des Houssayes, docteur, bibliothécaire de Sorbonne*, Paris, 1783, in-4°. Ses recherches sur l'histoire locale lui fournirent la matière de plusieurs mémoires intéressants *Sur la Banlieue de Rouen*, *les grands Hommes de la Normandie*, *la Bibliothèque de l'Académie*, etc. Sa bibliothèque, composée de plus de 30,000 volumes, fut vendue en 1811 : le catalogue en a été publié (Paris, Tilliard, in-8°). Beaucoup de ses livres avaient été annotés par lui, et sont recherchés des amateurs. Lors du rétablissement de l'Académie de Rouen, en 1803, il reprit, malgré son âge avancé, ses anciennes fonctions de secrétaire perpétuel, et prononça, dans une des premières séances, un discours donnant l'histoire des révolutions que l'Académie avait éprouvées. En 1804 il résigna ses fonctions de secrétaire perpétuel, et vint à Paris, où il mourut, laissant beaucoup de manuscrits sur des sujets littéraires ou bibliographiques; ils ont été dispersés après sa mort. Il avait fourni au dernier éditeur du *Dictionnaire historique* de Chaudon et Delandine (Prudhomme) près de vingt mille notes savantes, de remarques curieuses et de renseignements précieux, qui ont été insérés dans cette publication. J. L.

Almanach de Normandie pour 1789. — *Précis analytique des travaux de l'Académie des Sciences et Belles-Lettres de Rouen pendant les années* 1804 *et* 1811. — Guilbert, *Mémoires biographiques de la Seine-Inférieure*, t. I.

* **HAILLOT** (*Charles-Alexandre*), général français, né en 1795, mort à Toulouse, le 17 octobre 1854. Entré au service en 1805, il devint capitaine d'artillerie en 1825, dans le bataillon des pontonniers, et chef d'escadron en 1841, grade qu'il avait encore en 1848. Son avancement fut plus rapide sous le nouveau gouvernement. Il était colonel directeur de l'artillerie à Lyon lorsqu'il fut nommé général de brigade le 12 avril 1854, et envoyé à Toulouse en qualité de commandant de l'artillerie. Officier distingué de pontonniers, il a plusieurs fois représenté la France aux manœuvres de ponts exécutées par des troupes étrangères. On a de lui : *Essai d'une instruction sur le passage des rivières et la construction des ponts militaires, à l'usage des troupes de toutes armes;* Paris, 1835-37, in-8° : ce travail est divisé en trois parties : 1° Essai d'une instruction sur le passage des rivières et la construction de ponts militaires; 2° Précis historique sur les passages de rivières les plus remarquables exécutés jusqu'à nos jours par les armées, suivi d'un examen critique des divers équipages de ponts menés à la suite des armées; 3° Hydrographie de l'Europe, ou description, par bassin, des fleuves et rivières de cette partie du monde; — *Statistique militaire et recherches sur l'organisation et les institutions militaires des armées étrangères;* Paris, 1841, 1846, in-8°; — *Nouvel Équipage des ponts militaires de l'Autriche, suivi d'un Examen critique de ce nouveau système;* Paris, 1846, in-8°. Collaborateur du *Journal des Sciences militaires*, le général Haillot a traduit de l'allemand : *Rassemblement, campement et grandes manœuvres des troupes russes et prussiennes réunies à Kalisch pendant l'été de* 1835, par M. C. D. Decker L. L—T.

Renseignements particuliers. — Louandre et Bourquelot, *La Littér. franç. contemp.*

* **HAIMON**, évêque d'Halberstadt, né suivant quelques auteurs dans la France orientale, et suivant d'autres, mais avec moins de vraisemblance, dans la Bretagne insulaire, mort le 23 ou 26 mars 853. Ayant dans sa jeunesse fait profession de suivre la règle de Saint-Benoît dans l'abbaye de Fulde, Haimon vint se ranger plus tard sous la discipline d'Alcuin, à l'école de saint Martin de Tours. On le revit ensuite à Fulde exercer successivement les fonctions de chancelier et d'écolâtre, et à Hirschfeld, diocèse de Mayence, les fonctions d'abbé. Dès l'année 841 il était élevé sur le siége d'Halberstadt (Saxe). En 847 il assistait au concile de Mayence. Les écrits qu'Haimon nous a laissés sont en grand nombre, et ils ont joui d'une grande renommée. En voici la liste : *Glossæ continuæ super Psalterium*, ouvrage imprimé pour la première fois à Cologne, en 1523, in-8°, et pour la dernière en 1561, dans la même ville et dans le même format; — *In Cantica Canticorum;* Cologne, 1519, in-fol.; Worms, 1631, in-8°. Il y en a d'autres éditions; — *Glossæ in Isaiam :* souvent publié, notamment à Paris, en 1531, in-8°; — *Glossæ in Jeremiam, Ezechielem et Danielem.* Quoique ces gloses aient été, dit-on, imprimées, l'édition en est si rare que les auteurs de l'*Histoire littéraire* ne les inscrivent pas sans défiance au catalogue des œuvres d'Haimon. La glose sur Ézéchiel se trouve du moins dans un manuscrit de Saint-Germain-des-Prés, sous le num. 303; — *In duodecim Prophetas minores;* Cologne, 1519, 1529, 1633, 1573, dans divers formats; — *Homiliæ super Evangelia totius anni;* Cologne, 1531, et Paris, 1533. Il faut distinguer ce volume d'un autre recueil d'Homélies publiées à Cologne en 1532, sous le nom d'Haimon, évêque d'Halberstadt, et que les bénédictins croient devoir restituer à un autre Haimon, prieur d'Hirsauge en 1091; — *In Epistolas S. Pauli :* bien que cet ouvrage porte le nom d'Haimon, dans un grand nombre de manuscrits du Roi, de Saint-Victor, de Saint-Germain et de Troyes, dont quelques-uns sont d'une notable antiquité, on estime aujourd'hui qu'il convient de l'attribuer à saint Remy d'Auxerre. — *Super Apocalypsim Explanatio;* Cologne et Paris, 1531, in-8°; — *De varietate librorum tres libri;* Paris et Cologne, 1531, in-8°; — *Breviarium Historiæ ecclesiasticæ;* Cologne, 1531, in-8°. Souvent réimprimé, cet abrégé a été traduit en français par Claude d'Espence; Paris, 1573, in-8°; — *De Corpore et sanguine Christi*, inséré par Dom Luc d'Achery dans son *Spicilegium*, d'après un manuscrit de Saint-Germain-des-Prés (aujourd'hui sous le num. 304). A cette liste des ouvrages d'Haimon, Jean de Tritenheim en ajoute quelques autres; mais s'ils ont réellement existé (car le témoignage de Jean de Tritenheim n'est jamais bien sûr), ils paraissent perdus. B. H.

Guill. Cravæus, *Elenchus Script. in Sacram Scripturam.* — Lelong, *Biblioth. Sacra.* — Sixtus Sen. *Biblioth.*, lib. IV. — Trithemius, *De eccles. Script.* — *Hist. littér. de la France*, t. V, p. 111-126.

* **HAIMON**, religieux de Saint-Denys, à la fin du douzième siècle. On ne possède aucun détail sur sa vie; il est désigné comme l'auteur d'une relation de la découverte des corps de saint Denis, de saint Éleuthère et de saint Rustique, en 1050. Duchesne a publié une partie de cet opuscule dans ses *Scriptores Rerum Gallicarum*, t. IV; Félibien l'a inséré en entier parmi les preuves de son *Histoire de l'Abbaye de Saint-Denys.* G. B.

Histoire littéraire de la France, t. XV, p. 303.

* **HAINQUES**, l'un des premiers missionnaires français en Cochinchine, mort dans ce pays, en décembre 1670. Arrivé en août 1665 dans la contrée qui lui avait été désignée, il évangélisa dès l'abord avec un grand succès; son zèle le compromit, il fut persécuté, et profita des loisirs de sa prison pour écrire aux chrétiens qui avaient embrassé la religion par ses conseils de rester fermes dans leur foi. L'évêque de Métellopolis, avec lequel il avait fait le voyage des Indes, obtint sa délivrance; Hainques ne résista pas longtemps aux fatigues incessantes de sa profession; la maladie qui devait l'emporter l'avait frappé : il expira auprès de Pulocambi, quelque temps après un voyage à Faifo. Sa mort, disent les relations, édifia tellement les indigènes que plus de deux cents se convertirent en moins d'un mois. Il a laissé les *Mémoires de ses Voyages dans les provinces de Hue, de Cham, de Quining, de Diengning et de Quang-Nghia.*

Louis LACOUR.

Relation des Missions des Évêques français, etc.; in-12.

HAÏTON. *Voy.* HÉTHOUM.

HAITZE (*Pierre-Joseph* DE), connu sous le nom de *Hache*, littérateur, historien français, né à Cavaillon, vers 1648, mort à Tretz, près d'Aix, le 26 juillet 1736. Il appartenait à une famille noble du Béarn. Il s'occupa plus particulièrement de l'histoire de Provence, et chercha à en éclaircir quelques points douteux; mais son érudition était assez superficielle, quoiqu'il eût le ton extrêmement tranchant. Son style est clair et souvent soigné; mais l'auteur manque parfois de critique. Il passa sa vie dans la maison de Gaufridi, son parent, dont il fut le secrétaire, et légua sa bibliothèque aux Minimes d'Aix. On a de lui : *Les Curiosités les plus remarquables de la ville d'Aix;* 1679, in-8°; — *Relation des Fêtes célébrées à Aix en 1687, à l'occasion de la convalescence de Louis XIV;* in-4°; — *Les Moines empruntez, où l'on rend à leur véritable état les grands hommes qu'on a voulu faire moines après leur mort;* Cologne (Rouen), 1696, 2 vol, in-12; — *Les Moines travestis;* 1698, 2 vol. in-12; Cologne, 1719, 2 vol. in-12 : l'auteur y cherche à faire connaître les personnages que les moines se sont enlevés mutuellement pour accroître le nombre de leurs grands

hommes. Ces deux ouvrages ont paru sous les seuls prénoms de *Pierre-Joseph*; le premier excita de vives réclamations de la part de plusieurs écrivains religieux; — *Lettres critiques de Sextius le Salien à Euxenus le Marseillois, touchant le discours* (de P. Galaup de Chasteuil) *sur les arcs de triomphe dressés en la ville d'Aix à l'heureuse arrivée des ducs de Bourgogne et de Berry*; 1702; — *Dissertations sur divers points de l'histoire de Provence*; Anvers (Aix), 1704, in-12. Ces dissertations sont aux nombre de douze; — *Esprit du Cérémonial d'Aix en la célébration de la Fête-Dieu*; Aix, 1708, in-12; — *Histoire de saint Benezet, entrepreneur du pont d'Avignon, contenant celle des religieux pontifes*; Aix, 1708, in-18 : sous le nom de *Magne Agricole*; — *Apologétique de la religion des Provençaux au sujet de sainte Madeleine*; Aix, 1711, in-12; — *Vie de Michel Nostradamus*; Aix, 1711, in-12; — *Dissertation sur le symbole caractéristique de sainte Marthe* (la Tarasque); Aix, 1711, in-16, sans nom d'auteur; — *Vie d'Arnaud de Villeneuve*; Aix, 1720, in-12; — — *Histoire de sainte Rossoline de Villeneuve, de l'ordre des Chartreux*; Aix, 1720, in-12; — *Dissertation sur l'état chronologique et héraldique de l'illustre et singulier Consulat de la ville d'Aix*; Aix, 1726, in-12; — *Portraits ou éloges historiques des premiers présidents au parlement de Provence*; Avignon, 1727, in-12; — *Histoire de la Vie et du culte de B. Gérard Tenque, fondateur de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem*; Aix, 1730, in-12. Haitze a laissé en manuscrit une *Histoire de la ville d'Aix*, qui aurait été imprimée in-4°, si l'on en croit Moréri, mais n'aurait pas été publiée; — un *Catalogue des manuscrits de Peiresc*; — une *Histoire littéraire de Provence*; — une *Bibliothèque des Auteurs de Provence*, terminée en 1718; — et une *Vie de Jules Raymond Soliers*. Ces manuscrits se trouvent à la bibliothèque d'Aix. J. V.

P. Lelong, *Biblioth. histor. de la France*. — *Dict. de la Provence*. — Moréri, *Grand Dictionnaire historique*.

HAJI. *Voy*. HADJI.

* **HAKE** (*Édouard*), poëte anglais, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il a laissé un poëme à la louange de la reine Élisabeth : *A Commemoration of the most prosperous and peaceable Reighn of our gracious and deere soueraigne*; Londres, 1575, in-16. Ce volume est fort rare, mais c'est à peu près tout son mérite. G. B.

Bibliotheca Heberiana, part. IV, p. 1044.

HAKEM ou **HAKIM**. *Voy*. AL-HAKEM.

HAKEM SENAÏ. *Voy*. SENAÏ.

HAKEWILL (*Georges*), théologien et philosophe anglais, né à Exeter, en 1579, mort en 1649. Après avoir commencé ses études à l'école de sa ville natale, il les acheva à l'université d'Oxford, à Alban-Hall, d'où il passa comme agrégé au collége d'Exeter. Il y prit tous ses grades, entra dans les ordres en 1611, et devint chapelain du prince Charles, depuis le roi Charles Ier, et archidiacre de Surrey. Il perdit sa place de chapelain pour s'être opposé au projet de mariage entre le prince et une infante d'Espagne. En 1641 il fut nommé recteur du collége d'Exeter. Pendant la guerre civile il se tint à l'écart, et lorsque, en 1648, les commissaires du parlement vinrent réclamer des membres de l'université d'Oxford l'engagement écrit d'obéir à cette assemblée, Hakewill fut un de ceux qui y consentirent. Outre un grand nombre de sermons et de traités de controverse qui attestent du savoir et d'une certaine libéralité de sentiments, mais qui n'ont plus d'intérêt aujourd'hui, on a de lui : *An Apology, or declaration of the power and providence of God in the government of the World, proving that it doth not decay, etc., in four books*; 1627, in-fol.; il en parut une édition augmentée en 1635. Hakewill combat, dans cet ouvrage, l'opinion, très-répandue parmi ses contemporains, d'une détérioration graduelle du monde physique et moral. Si dans cette défense de la doctrine du progrès, Hakewill montre plus de savoir que de goût, si les chefs-d'œuvre de l'antiquité ne le touchent pas assez, il raisonne en revanche d'une manière sensée, ingénieuse et parfois digne de Bacon. Y.

Wood, *Athenæ Oxonienses*, t. II. — Prince, *Worthies of Devon*. — Gorton, *General Biographical Dictionary*. — Rose, *New general Biographical Dictionary*.

HAKKADOSCH (*Jehouda*). *Voy*. JUDA HAKKADOSCH.

HAKKERT (*Jan*), peintre hollandais, né à Amsterdam, vers 1540, vivait de 1659 à 1673. Il peignait le paysage avec un grand talent. La plupart de ses tableaux représentent des sites agrestes et montagneux, qui s'éloignent complétement du genre adopté par la majorité des artistes de l'école hollandaise : c'est que Hakkert emprunta ses sujets à l'Allemagne méridionale et à la Suisse, contrées qu'il avait longtemps parcourues. Il racontait qu'en Suisse il avait failli payer cher son goût pour l'étude de la nature. Un jour, occupé à dessiner sur une montagne, il fut aperçu par quelques paysans qui travaillaient dans les environs. Ils furent d'abord étonnés de voir un homme qui regardait toujours au même endroit et qui leur semblait écrire sur du papier; ils s'approchèrent, mais n'ayant vu au lieu de lettres qu'un griffonnage au crayon, ils ne doutèrent pas que ce ne fussent des signes cabalistiques, des caractères magiques, et accablèrent d'injures le peintre. Hakkert ne comprit pas le motif de leur colère; croyant qu'elle venait de ce qu'il les gênait peut-être, il fut se placer plus loin, et reprit son esquisse. Les paysans l'observèrent, et à peine eut-il jeté quelques traits sur son papier que tous ensemble se ruèrent sur lui et l'entraînèrent. Vainement voulut-il s'expliquer, on ne l'écouta pas. Les coups suc-

cédèrent aux injures ; il fut ainsi conduit jusqu'à la ville, au milieu d'une foule qui augmentait sans cesse et qui faisait pleuvoir sur lui des nuées de pierres et d'immondices. Ses persécuteurs, arrivés chez le magistrat, le dénoncèrent comme un sorcier surpris en flagrant délit de conjuration et faisant dans les montagnes des sortiléges contre le pays et ses habitants. Il ne s'agissait de rien moins que de pendre et brûler le prétendu suppôt du diable. Heureusement le magistrat connaissait à peu près ce qu'était le dessin ; il prit Hakkert sous sa protection, et parvint à grande peine à faire comprendre à ses administrés combien le grimoire de l'artiste était inoffensif. Il lui rendit la liberté, mais l'engagea à lever des vues dans un autre canton. Hakkert avait représenté au crayon cette scène mélodramatique, mais son dessin est aujourd'hui perdu. De retour en Hollande, il travailla beaucoup, et reproduisit ses croquis sur la toile. Il était fort lié avec Adrian van den Velde, qui peignait presque tous les personnages des paysages de son ami. Cette association de talents si distingués a rendu les ouvrages de Hakkert plus précieux ; néanmoins, ils sont peu connus en France, et se trouvent presque tous dans les galeries hollandaises.

A. DE LACAZE.

J. Houbraken, *De Schilderkonst der Nederlanders ;* La Haye, 1729, petit in-4°, t. I, p. 136. — Descamps, *La Vie des Peintres hollandais*, etc., t. II, p. 218.

HAKLUYT (*Richard*), géographe anglais, né vers 1533, mort le 28 octobre 1616. Après avoir étudié à Oxford, il entra dans les ordres, et en 1584 il vint à Paris comme chapelain d'ambassade. Passionné pour l'étude de la géographie et des voyages, il se mit en rapport avec les navigateurs de l'époque et avec tous les savants qui partageaient ses goûts. Il recueillit ainsi d'importants matériaux, et pour les mettre au jour il eut l'appui du célèbre Drake et du secrétaire d'État Walsingham. Une place de prébendier à Westminster et le bénéfice de Wetheringset (comté de Suffolk) récompensèrent son zèle. Ses principaux ouvrages sont : *A notable Historie, containing foure voyages made by certaine French captaynes vnto Florida ;* Londres, 1587, in-4° : volume intéressant et fort rare, contenant une traduction des voyages à la Floride de Laudonnière, de Ribault et de Gourgues ; — *Divers Voyages touchaing the discoverie of America und the islands adjacent ;* Londres, 1582, in-4° : volume fort rare, surtout lorsque les deux cartes annoncées sur le frontispice s'y trouvent ; — *The principall Navigations, wiages and discoveries of the English nation, made by sea and over land ;* Londres, 1589, in-folio ; seconde édition, 1598-1600, 3 vol. in-folio ; une carte jointe à un petit nombre d'exemplaires de ce recueil curieux est importante, comme étant le dernier mot des sciences géographiques à la fin du seizième siècle. Malgré de nombreuses erreurs, cette carte est fort supérieure à celles d'Ortelius, publiées à Anvers en 1588 ; la Chine est assez exactement tracée, et on remarque même une partie de la côte septentrionale de la Nouvelle-Hollande. Ce recueil est cher aux Anglais, car il offre un récit fidèle et animé des efforts de leurs anciens et intrépides voyageurs ; il en a été fait, en 1809-1812, une édition nouvelle, en cinq volumes in-4°, tirée à 325 exemplaires. On y trouve quelques relations comprises dans l'édition de 1589, et supprimées dans celle de 1598 ; l'éditeur, M. Ellis, a ajouté un supplément qui occupe une partie du quatrième volume et le cinquième en entier, et qui reproduit divers voyages de la même époque très-dignes de se joindre au recueil d'Hakluyt, lequel est d'autant plus précieux qu'il reproduit les pièces officielles concernant chaque relation de voyages ; aussi, malgré quelques défauts inévitables, les *Navigations* seront toujours un assemblage de documents fort utiles. Des matériaux réunis pour un quatrième volume, que le rédacteur n'eut pas le temps de faire paraître, furent employés pour le recueil de Purchas. On doit encore au zèle d'Hakluyt : *The Discoveries of the World, from their first originall unto the yeere of our Lord* 1555 ; Londres, 1601, in-4° : c'est une traduction corrigée d'un ouvrage portugais d'A. Galvano ; — *The Historie of the West-Indies, containing the actes and aventures of the Spaniards ;* Londres, sans date, in-4°. Hakluyt mit au jour en 1609 la traduction d'un ouvrage portugais sur la Virginie, et il donna à Paris en 1587 une édition nouvelle du livre de Pierre Martyr d'Anghiera *De Novo Orbe*, en y joignant des notes et une table des matières. Quoiqu'il eût fait de l'Amérique le but principal de ses recherches, il revit la traduction anglaise faite par John Porry de la description de l'Afrique par Jean Léon. Des navigateurs anglais ont cherché à perpétuer le souvenir d'Hakluyt en donnant son nom à des îles, à des caps situés dans les mers arctiques. Il s'est formé récemment à Londres une association qui, sous le titre d'*Hakluyt Society*, s'occupe de publier d'anciennes relations de voyages devenues fort rares ou restées inédites.

G. B.

Bibliotheca Britannica. — Wood, *Athenæ Oxonienses*, t. II, col. 186, édit. de Bliss. — Oldys, *British Librarian*, p. 137-158. — Dibdin, *Library Companion*, p. 378. — *Bibliotheca Grenvilliana*, p. 294. — Camus, *Mémoire sur la Collection des grands et des petits Voyages.*

HAL (VAN), peintre hollandais, né à Anvers, en 1668. Il peignait dans sa jeunesse l'histoire avec correction et un excellent coloris ; mais dans la seconde période de sa vie, sa couleur devint pâteuse, le goût l'abandonna et ses œuvres cessèrent d'êtres estimées. Il travailla avec Hardimé et plusieurs autres artistes, dont il ornait les paysages de nymphes, d'amours et d'autres personnages mythologiques. A. DE L.

Jacob Campo Weyerman, *De Schilderkonst der Nederlanders*, t. III, p. 349. — Descamps, *La Vie des Peintres hollandais*, t. III, p. 128.

HALAGI ou **HÉLAGI** (*Constantin*), poète

hongrois, né à Unghvar, en 1698, mort à Prisnitz, en 1752. Il descendait d'une ancienne famille magyare, et entra, fort jeune, dans la congrégation des Écoles pies, dont il devint supérieur à Prisnitz. On a de lui : *Myrias versuum sine ellypsi et synalephe editorum;* Tyrnau, 1738; — *Odarum Libri tres;* ibid., 1742; — *Epigrammatum moralium Libri septem;* 1744; — *Apologiarum moralium Libri sex;* — *Elegiarum Liber unicus;* 1747. N. K.

Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

HALCYONÉE (Ἀλκυονεύς), fils d'Antigone Gonatas, roi de Macédoine, vivait vers 270 avant J.-C. On ignore l'époque de sa naissance, mais on sait qu'il avait déjà l'âge d'homme lorsqu'il accompagna, en 272, Antigone dans son expédition du Péloponnèse contre Pyrrhus. Durant l'attaque de nuit que Pyrrhus tenta contre la ville d'Argos, Halcyonée fut chargé par son père de le repousser. Un combat s'engagea dans les rues. Au milieu de la confusion Pyrrhus périt, et sa tête, coupée, fut présentée à Halcyonée, qui la porta comme un trophée à Antigone. Ce prince blâma sévèrement la cruauté de son fils, et le renvoya durement de sa présence. Halcyonée profita de la leçon, et lorsque, bientôt après, il fit prisonnier Hélenus, fils de Pyrrhus, il le traita avec égards, et le conduisit sain et sauf à Antigone. Il paraît, d'après une anecdote racontée par Élien et par Plutarque, que Halcyonée fut tué dans une bataille du vivant de son père; mais on ne sait ni à quelle époque ni à quelle occasion. Y.

Plutarque, *Pyrrhus*, 34. — *De Consolat.*, 33. — Élien, *Hist. Var.*, III, 3.

HALDAT DU LYS (*Charles - Nicolas, Alexandre*), physicien et littérateur français, né à Bourmont, petite ville de Lorraine, le 24 décembre 1770, mort à Nancy, le 26 novembre 1852. Il se livra de bonne heure à l'étude des sciences naturelles. La profession de chirugien militaire, qu'il fut forcé d'embrasser en 1793, favorisa ce penchant, quoique ses opinions personnelles l'eussent plutôt porté à joindre l'armée des princes émigrés. Après le traité de Campo-Formio, il revint dans ses foyers, et obtint au concours la chaire de physique expérimentale à l'école centrale du département de la Meurthe. Plus tard, il se fit recevoir docteur en médecine à l'école de Strasbourg, et fit imprimer à cette occasion une *Dissertation sur l'effort considéré dans son influence générale sur la vie;* Strasbourg, an XI (1803), in-4°. Lors de la création des lycées, il fut appelé comme professeur des sciences physiques au lycée de Nancy. En 1824 ses services dans l'enseignement lui méritèrent la place d'inspecteur de l'académie, qu'il occupa jusqu'en 1831, époque de sa mise à la retraite. En 1803, il avait contribué au rétablissement de l'Académie des Sciences, Lettres et Arts de Nancy, qui avait été fondée par le roi Stanislas, et y remplit avec zèle les fonctions de secrétaire jusqu'à sa mort. Ses mémoires, publiés pendant près de cinquante années, dans les recueils de cette société, renferment des détails intéressants relatifs à des recherches et expériences nouvelles sur l'*universalité de la force magnétique*, son *incoërcibilité*, les *causes de son altération*, etc., sur *l'optique oculaire*, sur *la propagation du son*, etc. Ces travaux furent appréciés par l'Académie des Sciences, qui élut, en 1843, Haldat pour un de ses correspondants dans la section de physique. Il lut successivement dans les séances publiques de l'Académie, et fit imprimer à part, l'*Éloge de M. Willemot* (botaniste); Nancy, 1807, in-8°; — *Éloge historique de Nicolas Saucerotte;* 1815, in-8°; — *Éloge historique de Pierre Thouvenot;* 1816, in-8°; — *Éloge de François Mandel, doyen des pharmaciens;* 1821, in-8°; — *Éloge historique de l'abbé Vaulrin;* 1823, in-8°; — *Éloge historique du docteur Louis Valentin;* 1829, in-8°; — *Éloge historique de M. Laurent* (peintre et directeur du musée d'Épinal); 1833, in-8°. Il donna aussi d'autres notices biographiques, plus succinctes, qui furent insérées, seulement par extrait, dans les *Précis des Travaux de l'Académie* de 1810 à 1814, *sur MM. Durival*, trois frères qui ont cultivé les lettres avec quelque succès, *Sonnini de Manoncourt*, naturaliste et voyageur, *Jean Girardet*, peintre du roi de Pologne etc. Lors de la création de l'école secondaire de médecine de Nancy, Haldat en fut nommé directeur, fonctions qu'il remplit jusqu'en 1843. Tous les ans il entreprenait un voyage, pour se mettre au courant du progrès des sciences dans diverses contrées de l'Europe, et entretenir des relations avec les hommes les plus distingués. C'est ainsi qu'il visita l'Angleterre, la Hollande, la Belgique, l'Italie, rapportant sans cesse des observations curieuses ou intéressantes qu'il communiqua à ses amis et quelquefois au public. Ami des arts, il avait formé une nombreuse collection d'estampes recherchées et un riche cabinet d'instruments de physique, à la fabrication desquels il avait souvent travaillé luimême. — Le nom Du Lys, qu'il ajoutait au sien, indique l'alliance qu'un de ses ancêtres avait contractée avec Catherine Darc ou Du Lys, fille de Pierre, frère de la Pucelle d'Orléans (1). Il s'enorgueillissait avec raison de cette descendance, qui lui fournit l'occasion de publier plusieurs ouvrages estimés sur la libératrice de la France, et notamment l'*Examen critique de l'histoire de Jeanne Darc*, *suivi de la relation de la fête célébrée à Domremy en* 1820, *et de mémoires sur la maison de Jeanne Darc et sur sa descendance;* Nancy, 1850, in-8°, fig. Cette relation des fêtes dans les-

(1) V. *Les Familles françaises considérées sous le rapport de leurs prérogatives honorifiques*, par A. S. de Loigne, 2e édition, imprimerie royale, 1818, in-8°, p. 32.



quelles il avait figuré, comme orateur et comme représentant la famille de Jeanne Darc, avait déjà été imprimée (Nancy, 1821, in-8°), ainsi que l'*Éloge de Jeanne Darc*, prononcé par lui, Neufchâteau (1820), in-8°. Le premier ouvrage qui commença la réputation de Haldat a pour titre : *Recherches chimiques sur l'encre, son altérabilité et les moyens d'y remédier*, 3e édition; Strasbourg, 1804. Le but de l'auteur était surtout de mettre la société en garde contre les manœuvres des faussaires. Son dernier ouvrage, qui est pour ainsi dire le résumé de ses nombreux travaux et de ses expériences sur le fluide magnétique, fut publié par lui en 1852, peu de temps avant sa mort. C'est une *Exposition de la Doctrine Magnétique, ou traité philosophique, historique et critique du magnétisme;* Nancy, in-8°. Enfin, on trouve plusieurs mémoires de Haldat dans le *Journal de Physique*. J. LAMOUREUX.

Documents particuliers. — Notice sur la Vie et les ouvrages de M. le docteur de Haldat, par le docteur Simonin père; 1854, in-8°. — Quérard, *La France littéraire*. — Félix Bourquelot, *La Littér. franç. contemporaine*.

HALDE (Du). *Voy*. Du HALDE.

HALDENWANG (*Christian*), graveur allemand, né à Durlach, le 14 mai 1770, mort aux eaux de Rippoltsau, le 27 juin 1831. A l'âge de quatorze ans, il entra à l'école de dessin de sa ville natale. Deux ans après, il fut attaché à l'établissement de Mecheln, à Bâle, et s'y perfectionna dans l'art de la gravure. Quelques travaux remarquables, exécutés dans le genre de l'*aquatinta*, le firent appeler en 1796 à Dessau, où venait de se fonder la société chalcographique. En 1803 il fut appelé à Carlsruhe, avec le titre de graveur de la cour. Plus tard il exécuta un grand nombre de gravures pour le commerce et la librairie. Il grava aussi pour le *Musée Napoléon* et pour le *Musée royal* plusieurs paysages d'après Grimaldi, Ruysdaël, Poussin, Claude Lorrain, et Elsheimer. Ses derniers et plus remarquables travaux sont *Les Heures*, quatre planches d'après Claude Lorrain, et les *Chutes d'eau*, deux planches d'après Ruysdaël, dont la dernière fut achevée, en 1833, par son élève le professeur Schnell, de Darmstadt. On a mis Haldenwang sur la même ligne que Woollet, Vivares et Masson. L. L—T.

Conversat.-Lex.

* **HALDETRUDE**, première femme de Clotaire II, vivait à la fin du sixième et au commencement du septième siècle. Elle fut mère de Dagobert Ier le Grand (602 ou 603), selon la plupart des historiens, quoique quelques auteurs donnent pour mère à ce prince Bertrude, deuxième femme de Clotaire II. Haldetrude eut encore deux enfants : Mérovée, né avant Dagobert, fait prisonnier, à l'âge de quatre ans, au combat d'Étampes, selon le rapport de Frédégaire, et tué par l'ordre de Brunehauld (603); Emma, la troisième, née vers 604 et mariée à Eadbald, roi des Cantuariens. L'auteur anonyme de la Vie de saint Ouen, archevêque de Rouen, dit que Haldetrude fut inhumée dans l'église de Saint-Pierre de Rouen, tandis qu'Adrien de Valois prétend que ce fut dans celle de Saint-Vincent de Paris, c'est-à-dire l'abbaye Saint-Germain-des-Prés. Quelques auteurs ont contesté à cette reine le titre d'épouse légitime, oubliant que sous la première race de nos rois les chefs de l'État étaient polygames. A. DE MARTONNE.

Grégoire de Tours, l. 7, 8. — Aymoin, l. 3, 4. — Frédégaire, c. 46. — *Gesta Francorum. — Gesta Dagoberti regis. — Vie anonyme de saint Ouen.* — P. Anselme, t. I, p. 10. — *Annales ecclésiastiques* du P. Lecointe, tom. II, p. 708 et 794. — *Les Reines de France*, par Mlle Celliez, page 47.

* **HALDORSEN** (*Bjœrn*), lexicographe agronome islandais, né à Vogsose, le 5 février 1724, mort en 1794. Fils d'un ministre protestant, il reçut une éducation libérale, fut nommé pasteur de Saudlakdal en 1751, et plus tard de Settberg. Tout en remplissant ces fonctions, Haldorsen s'occupait d'économie rurale, et contribua, tant par son exemple que par ses écrits, aux progrès de l'agriculture en Islande. Ces efforts lui valurent la médaille d'argent *pro meritis*. Ayant perdu la vue dans sa vieillesse, il se rendit à Copenhague pour se faire traiter; mais il n'obtint pas de guérison, et mourut peu de temps après son retour en Islande. On a de lui : *Lexicon Islandico-Latino-Danicum Biœrnonis Haldorsonii;* Copenhague, 1814, 2 vol. in-4°. L'auteur y travailla quinze ans. C'est le meilleur dictionnaire islandais que l'on possède; — *Vie de Eggert Olafsen*, en islandais; Hrapsey, 1784; — trois écrits sur l'économie rurale, à l'usage du peuple islandais. E. BEAUVOIS.

B. Thorgrimmsson, *Æfi sira Biarnar Haldorssonur;* Copenhague, 1799, in-8°. — J.-E. Muller, préf. de *Lex. Isl.-Lat.-Dan.*, p. 12-14. — Nyerup et Kraft, *Lit.-Lex.*

HALE (Sir *Matthew*), célèbre jurisconsulte anglais, né à Alderby (comté de Glocester), le 1er novembre 1609, mort le 25 décembre 1676. Il était fils d'un avocat de Lincoln's-Inn, qui abandonna le barreau par suite d'une excessive délicatesse de conscience, qui l'empêchait de se charger des mauvaises causes ou de présenter sous un jour favorable les cas douteux. Il n'avait que cinq ans lorsque son père mourut, et depuis deux ans déjà il avait perdu sa mère. Il eut pour tuteur un parent du côté maternel, Anthony Kingscot, qui le confia aux soins du vicaire Staunton, connu par son ardent puritanisme. Envoyé en 1626 à Magdalen-Hall (Oxford) et placé sous la garde d'un autre puritain, Obadiah Sedgwick, il oublia vite ses principes religieux, et s'abandonna à une dissipation qui contrastait avec sa première austérité. Il était sur le point de suivre dans les Pays-Bas son précepteur, devenu chapelain de lord Vere, et songeait à prendre du service dans l'armée du prince d'Orange, lorsqu'il fut retenu en Angleterre par un procès. Glanville, qu'il prit pour conseil, découvrit chez le jeune homme de remarquables qua-

lités, et lui persuada d'étudier le droit. Hale fut admis à Lincoln's-Inn, le 8 novembre 1629. Pour réparer le temps perdu en dissipations, il se mit à travailler seize heures par jour. Ses habitudes laborieuses, ses mœurs sévères, sa rare intelligence lui méritèrent la protection et l'amitié de Noy, alors attorney général, de Vaughan, depuis lord chief-justice des Common Pleas, et de Selden. Sous l'influence et par les conseils de ce dernier, il élargit considérablement sa sphère d'études, qui embrassa, outre le droit civil et le droit canon, les mathématiques, la physique, l'anatomie, la chirurgie. Les belles-lettres mêmes, dans ce qu'elles ont de plus grave, la philosophie et l'histoire ne lui restèrent pas étrangères. Un peu avant la guerre civile il débuta au barreau, et commença à faire figure dans le monde. Se proposant pour modèle Pomponius Atticus, il avait déjà pris la résolution, à laquelle il resta fidèle, de ne pas se mêler activement aux dissensions politiques et religieuses qui agitaient son pays. Il accorda aux royalistes vaincus les secours de son éloquence et de son savoir, mais sans se brouiller avec les parlementaires vainqueurs. Défenseur du comte de Strafford, de l'archevêque Laud, du roi Charles lui-même, du duc d'Hamilton, du comte d'Holland, des lords Capel et Craven, il n'en signa pas moins le covenant en 1643, et n'en prêta pas moins serment de fidélité à la république après l'exécution du roi. En 1652 il fit partie de la commission pour la réforme des lois anglaises, et en 1653 il fut nommé *serjeant-at-law* et juge au common Bench. Ces fonctions, qui l'obligeaient à poursuivre des royalistes, éveillèrent pourtant ses scrupules, et après deux ou trois tournées judiciaires, il cessa d'assister aux jugements. Plus tard, enhardi par la mort de Cromwell, il refusa formellement de garder le titre de juge sous son successeur Richard. L'université d'Oxford l'envoya comme député au parlement de 1659, et le comté de Glocester lui confia le même mandat dans l'assemblée de 1660, qui rappela les Stuarts. Le roi, aussitôt après son retour, lui rendit le titre de serjeant-at-law, le nomma premier baron de l'échiquier en novembre 1660, et enfin le créa chevalier. En lui remettant la commission de premier baron de l'échiquier, le chancelier Clarendon lui dit : « Si le roi avait connu un homme plus vertueux et plus capable d'occuper cet emploi, il ne vous l'aurait pas donné. » Hale répondit aux espérances qu'exprimaient ces paroles. Pendant onze ans il montra dans l'administration de la justice la qualité la plus rare en temps de révolution, l'impartialité. Sa modération autant que sa science lui valurent, en 1671, la haute dignité de lord chief-justice du Banc du Roi. Cinq ans après, il fut atteint d'une hydropisie qui l'enleva, à l'âge de soixante-sept ans. Comme jurisconsulte et comme magistrat, il a laissé une grande réputation de savoir et d'intégrité. Des juges sévères lui ont reproché ses ménagements pour un parti dont il était au fond l'ennemi, et des biographes minutieux ont relevé dans sa vie privée une foule de bizarreries. On peut lui reprocher avec plus de raison d'avoir condamné à mort et fait exécuter deux malheureuses femmes pour crime de sorcellerie. Telle était encore, dans la seconde partie du dix-septième siècle, la force des préjugés les plus absurdes sur un esprit naturellement droit et une intelligence très-cultivée.

Hale fut marié deux fois. Il eut de sa première femme dix enfants, dont deux seuls lui survécurent, sa fille aînée et son plus jeune fils. Sa descendance mâle s'éteignit en 1784.

Un seul des ouvrages de Hale parut de son vivant, c'est son *London Liberty, or an argument of law and reason*; Londres, 1650; les autres productions de ce jurisconsulte furent publiées successivement après sa mort; en voici les titres : *The Pleas of the Crown, or a methodical summary*; 1678, in-8°; — *Treatise shewing how useful the introlling and registering of all conveyances of land*; 1694, in-4°; — *Tractatus de Successionibus apud Anglos, or a treatise of hereditary descents*; 1700, 1735, in-8°; — *A Treatise on the original Institution of Parliaments*; 1707, in-4°; réimprimé par Francis Hargrave, sous le titre de *Hale's Jurisdiction of the House of Lords*; 1796, in-4°; — *History of the Common Law of England, in twelve chapters*; 1713, in-8°; — *Historia Placitorum Coronæ, or History of the pleas of the crown*; 1739, 2 vol. in-fol. Outre ses ouvrages de jurisprudence, Hale composa et publia les traités suivants sur des sujets de philosophie, de religion et de physique : *An Essay touching the gravitation or non-gravitation of fluid bodies, and the reasons thereof*; — *Difficiles Nugæ, or observations touching the principles of natural motion, and especially touching rarefaction and condensation*; — *Contemplations moral and divine*; — *An english translation of the Life of Pomponius Atticus, written by Corn. Nepos; together with observations political and moral*; — *The primitive Origination of mankind considered and explained according to the light of nature*. Ces opuscules et quelques autres du même genre, restés inédits, ont été publiés par le révérend Thomas Thirlwall, sous le titre de *Moral and religious Works*; 1805, 2 vol. in-8°. Z.

Burnet, *Life and Death of Matth. Hale*; Londres, 1682, in-12. — Baxter, *Additional Notes on the Life and death of sir Matt. Hale*; Londres, 1682, in-12. — Roscoe, *Life of S. M. Hale*. — Roger North, *Life of lord Keeper Guilford*. — Runnington, *Life of S. M. Hale*, en tête de l'*History of the Common Law of England*, édit. de 1794. — *Biographia Britannica*. — Lord Campbell, *Lives of Lords Chief-Justice*. — Lodge, *Portraits of Illustrious Personages of Great-Britain*, t. VI.

HALEM (*Gerhard-Antoine* DE), historien et poëte allemand, né en 1752, à Oldenbourg, mort le 4 janvier 1819, à Eutin. Il étudia le droit à

Francfort, Strasbourg et Copenhague, entra dans une des administrations du duché d'Oldenbourg, et devint, après avoir parcouru rapidement les grades inférieurs, conseiller du gouvernement et de la chancellerie. En 1810 il fut nommé directeur du gouvernement d'Oldenbourg; mais lors de la réunion de ce pays à l'empire français il se retira à Hambourg, puis à Eutin, où il vécut dans la vie privée jusqu'au retour du duc d'Oldenbourg, qui le nomma premier conseiller et directeur du district d'Eutin. Halem a fondé, en 1783, la Société littéraire d'Oldenbourg. Parmi ses ouvrages on remarque : *Blicke auf einen Theil Deutschlands, der Schweiz und Frankreichs* (Coup d'œil sur une partie de l'Allemagne, de la Suisse et de la France); Hambourg, 1791, 2 vol. in-8°; — *Geschichte des Herzogthums Oldenburg* (Histoire du duché d'Oldenbourg); Oldenbourg, 1794-1796, 3 vol.; — *Biographie Peter des Grossen* (Biographie de Pierre le Grand); Münster et Leipzig, 1803-1805, 3 vol.; — *Geschichte des russischen Feldmarschalls Grafen von Münnich* (Histoire du feld-maréchal russe comte de Munnich); Oldenbourg, 1803 et 1838; — *Sammlung der wichtigsten Actenstücke zur neusten Zeitgeschichte* (Recueil des principaux documents pour servir à l'histoire de notre temps); Oldenbourg, 1806-1807, fait en commun avec Runde; — *Selbstbiographie* (Autobiographie), publiée par son frère L.-W.-C. de Halem et par Strackerjan; Oldenbourg, 1840; — *Jesus der Stifter des Gottesreichs* (Jésus le fondateur de l'empire céleste), poëme épique; Hanovre, 1810, 2 vol. Les œuvres complètes de Halem ont paru à Munster et à Hanovre, 1804-1810, 8 vol.

R. L.

Conv.-Lex. — Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclopædie.*

HALEM (*Bernard-Jacques-Frédéric* DE), frère du précédent, né à Oldenbourg, en 1768, mort à Leipzig, le 1er novembre 1823, s'est fait connaître comme habile traducteur. On lui doit entre autres des traductions allemandes de : *Histoire du moyen âge* de Halem; Leipzig, 1820, 2 vol.; — *Histoire de la Révolution anglaise de 1688*, de Moore; Leipzig, 1821; — *Histoire de la Fédération Rhénane* de Luchesini; ibid., 1821, 3 vol., et de plusieurs romans de Walter Scott.

R. L.

Conv.-Lex. — Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclopædie.*

* **HALEN** (Don *Juan* VAN), comte DE PERACAMPOS, général espagnol, d'origine belge, né dans l'île de Léon, le 16 février 1790, entra dès l'âge de quinze ans dans la marine espagnole, assista au combat de Trafalgar, fut ensuite nommé officier de marine et appelé à Madrid par l'administration supérieure de la marine. Après le soulèvement de mai 1808, il prit du service dans l'armée des insurgés; mais il ne tarda pas à faire sa soumission au roi Joseph Napoléon, qui le prit pour officier d'ordonnance. Plus tard il repassa au parti insurgé, et lui livra diverses places, service qui fut récompensé par le grade de capitaine. En 1815 il fut arrêté, sous la prévention d'avoir conspiré contre l'autorité de Ferdinand VII, mais il fut bientôt rendu à la liberte et même nommé lieutenant-colonel. Compromis dans l'affaire de Torrijos, il fut jeté dans les cachots, et parvint à s'évader. Il prit alors du service en Russie, et alla en 1820 faire la guerre dans le Caucase; la même année il revint en Espagne offrir son épée à la défense de la constitution, et servit en qualité de chef d'état-major d'une des divisions de l'armée de Mina. Après le rétablissement du pouvoir absolu, il passa à La Havane, puis aux États-Unis, pour revenir se fixer à Bruxelles, où il vivait dans la retraite lorsqu'en 1830, à la suite de la révolution belge, il reçut le commandement des forces dont disposaient les insurgés, et chassa les Hollandais de Bruxelles. En désaccord avec M. de Potter, il renonça bientôt à cette position, et il se rendit dans le Brabant méridional en qualité de commandant en chef des troupes belges. Il dut encore abandonner ces fonctions; mais en le mettant en disponibilité, le gouvernement belge lui accorda le grade de lieutenant général. Accusé d'orangisme quelque temps après, il fut arrêté, puis acquitté faute de preuves. En 1836, il fut rappelé en Espagne, où le gouvernement de la reine Marie-Christine lui confia une division, à la tête de laquelle il battit les carlistes dans la Navarre. Arrêté comme conspirateur, mais remis bien vite en liberté, il alla acheter des fusils en Angleterre en 1839, et en 1840 il fut nommé capitaine général de la Catalogne. Fidèle à Espartero, il combattit l'insurrection qui éclata à Barcelone en 1842, et bombarda cette ville le 3 décembre. Cependant une levée de boucliers ayant eu lieu l'année suivante en Espagne contre Espartero, Barcelone fut le théâtre d'une nouvelle insurrection, que les mesures les plus énergiques ne réussirent pas à comprimer. Van Halen, obligé d'abandonner la Catalogue, s'embarqua le 30 juillet à Cadix pour l'Angleterre, avec Espartero. Il vécut alternativement en Angleterre et sur le continent. L'amnistie lui permit de rentrer dans sa patrie, et en 1851 il fut appelé au tribunal suprême de guerre et de marine, qu'il présidait lorsqu'en 1856 il a été remplacé par le général de Meer. On lui doit : *Relacion de su cautividad en los calabozos de la Inquisicion, su evasion y emigracion*; Paris, 1827, 2 vol. in-8°; traduit en français sous ce titre : *Mémoires*, Ire partie, contenant le récit de sa captivité dans les cachots de l'inquisition d'Espagne en 1817 et 1818, de son évasion, etc., accompagnés de pièces justificatives et ornés de son portrait; Paris, 1827, in-8°.

Son frère, *Antonio* VAN HALEN, combattit comme lui les Français pendant la guerre de l'indépendance et plus tard don Carlos. Nommé commandant de l'armée du centre, on dut lui

retirer cet emploi par suite de son inaction prolongée. Il était maréchal de camp et aide de camp d'Espartero à la chute de celui-ci, qu'il dut suivre à l'étranger. Il est rentré depuis en Espagne. L. L—T.

Dictionnaire de la Conversation.

HALENIUS (*Lars*), théologien suédois, né le 7 octobre 1654, dans la paroisse de Sœderala (Helsingland), mort le 21 mai 1721. Il embrassa, comme son père, la carrière ecclésiastique, et fut successivement aumônier de légation en Russie (1684), pasteur à Sœderala (1695), *prost* ou pasteur de district (1711). Le clergé l'élut député à la diète en 1720. On a de Halenius : *Nya Testamentets svenske och grekiske concordantier* (Concordance suédoise et grecque du Nouveau Testament); Stockholm, 1732-1742, 2 vol. in-fol., ouvrage dont le P. Lelong parle avantageusement. Halenius fit aussi des vers latins.

Un de ses quatorze enfants, *Engelbert* HALENIUS, né le 8 octobre 1700, mort le 14 février 1767, fut nommé évêque de Skara en 1753. C'était un des prélats les plus remuants de l'époque : il eut de vives discussions avec Svedenborg. On a de lui des sermons, des oraisons funèbres, des dissertations, et la traduction latine d'un traité de Moïse Maïmonide, sous le titre de *De Miscellis*. E. B.

Lelong, *Bibl. sacra.* — *Biogr. Lex.*, V, 31.

* **HALES** (*John*), magistrat anglais, né dans le comté de Kent, mort en 1556. Il exerça les fonctions de juge sous Henri VIII et Édouard VI, après avoir embrassé les opinions de la réforme; lors de la réaction qui survint sous le règne de Marie, il fut pressé par l'évêque Gardiner, alors chancelier, de faire acte d'adhésion à l'Église romaine. Il s'y refusa, et il expliqua les motifs de son abstention dans un opuscule devenu extrêmement rare : *The Communication between my lord chauncelor and judge Hales;* in-12. Mis en prison, il céda à un sentiment de frayeur, et il se rétracta; il fut alors rendu à la liberté. Mais l'agitation que ces événements lui causèrent eut sur sa raison une influence funeste : après avoir en vain essayé de se tuer en se frappant d'un couteau, il se noya. Cette fin tragique fit grand bruit à cette époque. G. B.

John Fox, *Acts and Monuments of.... the true Martyrs of Christ*, p. 1392. — Strype, *Mémoirs*, III, t. 274.

HALES (*Étienne*), célèbre physicien et naturaliste anglais, né à Beckesbourn, dans le comté de Kent, le 7 septembre 1677, mort à Teddington, le 4 janvier 1761. Ses parents, qui le destinaient à l'état ecclésiastique, l'envoyèrent étudier la théologie au Benet-college à Cambridge en 1696. Il consacra ses moments de loisir à la botanique, à l'anatomie, et manifesta de bonne heure un esprit inventif par la construction de machines ingénieuses. Il entra dans les ordres, et obtint la cure de Teddington près de Twickenham, dans le Middlesex, et les bénéfices de Portlock dans le comté de Somerset, et de Farringdon dans le Hampshire. Il passa le reste de sa vie dans sa cure de Teddington, menant une existence modeste, également remplie par ses devoirs de prêtre et ses études de savant, et ne cherchant pas les dignités que sa réputation aurait pu lui procurer. Ce fut sans l'avoir demandé, et presque malgré lui, qu'il devint aumônier de la princesse douairière de Galles, puis chanoine de Windsor. Le génie de Hales était essentiellement pratique. Il inventa un ventilateur propre à renouveler l'air dans les lieux où ce fluide ne peut pas circuler librement, comme les mines, les hôpitaux, les prisons, les cales des vaisseaux. L'introduction du ventilateur de Hales dans la prison de Savy à Londres diminua la mortalité dans une proportion inouïe. En France aussi on l'adopta avec beaucoup de succès pour les prisons, les hôpitaux, les vaisseaux de guerre, la conservation du blé dans les greniers, etc. En 1751, Hales succéda à sir Hans Sloane dans la place d'associé étranger de l'Académie française des Sciences; il était depuis 1717 membre de la Société royale de Londres, et il a inséré dans le recueil de cette compagnie (*Philosophical Transactions*) beaucoup de mémoires riches en observations et en découvertes scientifiques. La physiologie végétale lui fut particulièrement redevable. « Hales, dit Cuvier, avait essayé d'apprécier la force avec laquelle le cœur pousse le sang dans les artères. Il fit des expériences analogues sur les végétaux; il constata que la force de transpiration des végétaux est infiniment plus grande que celle des animaux. Il démontra la grande absorption des feuilles par des expériences décisives, rigoureusement faites. Il prouva que dans les plantes un suc monte, et qu'un autre descend, mais que ce double mouvement n'est pas une circulation, puisque les deux sucs sont différents. Des expériences récentes, qui ont été données comme nouvelles, sont déjà indiquées par Hales, notamment celle qui consiste à greffer un tronc d'arbre à deux autres troncs. Quand ils se sont intimement soudés, qu'ils sont joints d'une manière complète, si l'on vient à scier le bas de l'arbre du milieu de manière à le séparer de ses racines, il continue de croître; si l'on coupe ensuite les sommités de cet arbre, qui ne peut plus alors se nourrir que par les deux arbres latéraux, il ne laisse pas que de croître encore. Cette expérience, qui appartient à Hales, prouve que la nutrition des végétaux n'est pas soumise aux mêmes lois, aux mêmes conditions que celle des animaux; qu'elle a lieu par des moyens plus simples, parce que le tissu végétal est beaucoup moins compliqué. » M. F. Hoefer, dans son *Histoire de la Chimie*, a signalé un autre service moins connu, mais au moins aussi important rendu à la science par l'illustre physicien anglais. « Le grand mérite de Hales, dit-il, qui seul suf-

firait pour lui assurer une gloire immortelle, c'est d'avoir découvert un appareil plus convenable que celui de Boyle et de Mayow, pour recueillir les gaz, appareil dont se servirent plus tard Black, Priestley, Lavoisier, et sans lequel l'acide carbonique, l'oxygène, l'hydrogène et tant d'autres gaz seraient peut-être encore à découvrir. » Les gaz que Hales parvint à recueillir, au moyen de cet appareil, sont très-nombreux. Il en obtenait en chauffant du bois de chêne, du blé de Turquie, du tabac, des huiles, du miel, du sucre, des pois, de la cire, du succin, du sang, de la graisse, des écailles d'huître, etc. Il s'assurait que la plupart de ces gaz sont inflammables, et il comparait dans ses expériences, faites avec beaucoup de soin, les poids de la susbtance employée avec la quantité de gaz produite. Indépendamment de ces gaz, résultats de la distillation de matières organiques, il avait recueilli les fluides élastiques provenant de l'action des acides sur les métaux (acide vitriolique, eau et fer; eau forte et cuivre), de la combustion du soufre, du charbon, du nitre, de la fermentation, de la distillation des eaux de Spa, de Pyrmont, etc. Il démontra, par une série d'expériences, que l'air dans lequel brûle un corps combustible, comme le phosphore, etc., diminue de volume; qu'après l'extinction de ce corps, il est impossible de le rallumer, et que la respiration des animaux produit les mêmes effets que la combustion; d'où il conclut que les animaux absorbent une certaine partie de l'air, laquelle se combine dans les poumons avec les particules combustibles du sang. « Dans l'intérieur des vésicules du poumon, dit Hales, le sang est séparé de l'air par des cloisons si fines, qu'il est raisonnable de penser que le sang et l'air se touchent d'assez près pour tomber dans la sphère d'attraction l'un de l'autre, et c'est par ce moyen que le sang peut absorber continuellement de nouvel air, en détruisant son élasticité. » De là à la théorie de la respiration, considérée comme un phénomène de combustion; il n'y avait qu'un pas. De plus, non-seulement Hales savait que le plomb augmente considérablement de poids en se convertissant en minium, mais que le minium chauffé au moyen d'une lentille dégage une énorme quantité de fluide élastique. Voilà bien des gaz produits et recueillis : l'hydrogène, l'hydrogène bicarboné, l'acide carbonique, l'hydrogène protocarboné, l'acide sulfureux, l'azote, l'oxygène; il ne manquait plus, pour avoir la série presque complète, que le chlore, le cyanogène et les gaz (ammoniaque, acide chlorydrique) trop solubles dans l'eau pour pouvoir être recueillis sur ce liquide. Cependant Hales n'a découvert aucun de ces gaz; c'est que tous n'étaient pour lui que de l'air commun, de l'air atmosphérique, susceptible, selon les circonstances, d'éprouver des changements dans sa pureté et dans son élasticité : tant est funeste l'influence d'une opinion préconçue... En résumé, Hales n'a pas, à proprement parler, découvert de gaz; mais il a inventé le meilleur moyen de les recueillir. » Outre ses mémoires dans les *Philosophical Transactions*, Hales a publié : *Vegetable Staticks, or an account of some statical experiments on the sap in vegetables*; 1727, in-8°; réimprimée en 1731 et plusieurs fois depuis; Buffon en a donné une traduction française. Cet ouvrage n'était, dans la pensée de l'auteur, que le premier volume d'une série d'*Essais de Statique*; la seconde partie de cette série, relative à la circulation du sang chez les animaux, parut sous le titre de *Hemastaticks*, 1733, in-8°; traduite en français par Sauvage, Genève, 1744, in-4°; — *A friendly Admonition to the drinkers of gin, brandy and other spirituous liquors*; — *Philosophical Experiments on Sea-Water, corn, flesh and other substances*; 1739, in-8°; — *On the solution of the stone in the bladder*, mémoire qui valut à son auteur, en 1737, la médaille d'or de la Société royale. Z.

Peter Collinson, *Notice sur Hales*; dans l'*Annual Register*, ann. 1764. — *Gentleman's Magazine*, vol. LXIX. — Watt, *Bibliographia Britannica*. — Fouchy, *Éloge de Hales*; dans les *Mémoires de l'Acad. des Sciences*, 1762. — G. Cuvier, *Histoire des Sciences naturelles*, t. IV, p. 62. — F. Hoefer, *Histoire de la Chimie*, t. II, p. 346.

HALES (*Thomas*), connu aussi sous le nom de *Dhèle*, auteur dramatique anglais, né vers 1740, dans le comté de Glocester, mort à Paris, le 27 décembre 1780. Il embrassa d'abord la carrière des armes, et fut envoyé en Jamaïque, où il resta jusqu'en 1763. Pendant la traversée il faillit s'empoisonner avec de l'eau-forte, qu'il avait pris pour du punch; cet accident causa une altération profonde dans sa santé. De retour dans la mère patrie, il donna sa démission, et, entraîné par son goût pour les voyages, il parcourut presque toute l'Europe, et fit un long séjour en Suisse et en Italie. Vers 1770, il vint en France. Aimant les arts, recherchant les plaisirs, quelques mois après son arrivée à Paris, il avait à peu près épuisé tout son patrimoine, et c'est lorsqu'il se vit sur le point d'être réduit à l'indigence, qu'il songea à se créer une nouvelle ressource en travaillant pour le théâtre. Il fut présenté par Suard à Grétry comme un homme de beaucoup d'esprit, et qui à un goût très-sain joignait de l'originalité dans les idées. Cette dernière qualité pourrait lui être contestée, puisqu'aucun de ses ouvrages ne lui appartient en propre quant à l'invention. Le premier en date, *Le Jugement de Midas*, est emprunté à une pièce anglaise; *L'Amant jaloux*, aux *Contretemps* de Lagrange, et *Les Événements imprevus* sont tirés d'un ancien canevas italien, *Di Peggio in Peggio*. Mais cette restriction faite, les comédies de Hales se distinguent par une intrigue combinée avec adresse, par un dialogue plein de mouvement, de naturel et de vérité. C'est en juin 1778 que fut représenté *Le Jugement de Midas* et quelques jours avant la représentation,

la plupart des clercs de procureur de Paris reçurent le billet suivant, imprimé : « MM. les clercs de procureur sont invités à siffler mercredi prochain *Le Jugement de Midas*, pièce dans laquelle ils sont insultés. » Grétry, qui, dans ses *Mémoires*, rapporte cette anecdote, dit que ce ne fut que le lendemain de la première représentation que cet avis fut répandu dans la bazoche, et que la deuxième fut en effet un peu orageuse; que toutefois les clercs perdirent leur procès; — *L'Amant jaloux* fut joué à la Comédie-Italienne, le 23 décembre de la même année 1778; — *Les Événements imprévus* furent représentés à Versailles, le 11 novembre 1779, et à Paris le 13 du même mois. La partie lyrique des deux premiers ouvrages fut versifiée : l'une, par Anseaume, souffleur de la Comédie-Italienne; l'autre, par Levasseur, ancien capitaine de dragons. Grétry, qui nous apprend ces particularités, ne nous dit pas qui fit les vers des *Événements imprévus*.

Ruiné, ainsi que nous l'avons déjà dit, par son amour excessif des plaisirs, et plus encore par sa passion désordonnée pour une femme qui lui dépensa le reste de sa fortune, Hales passait sa vie au café du Caveau (depuis café de la Rotonde), quand il ne la passait pas au For-l'Évêque. Cependant, quelque déplorable que fût sa position, puisqu'il en était réduit, pour ainsi dire, à n'avoir pas de vêtements, elle ne put jamais altérer en rien la fierté de son âme. Sa contenance, sa tranquillité semblaient dire, selon Grétry : « Je suis homme; que peut-il me manquer? » Hales parlait peu, et n'approuvait jamais que d'un signe de tête. Lorsqu'on racontait en sa présence quelque histoire connue, il interrompait en disant d'un ton sec : « C'est imprimé. » On l'a accusé d'avoir été un modèle d'ingratitude; et s'il faut en croire les anecdotes que Grétry rapporte, il est vrai, dans l'intention de le disculper à cet égard, ce reproche, au contraire, ne serait pas dénué de fondement.

Hales composait lentement, et, à l'instar de Crébillon le tragique, il ne jetait rien sur le papier qu'il n'eût dans sa tête l'ensemble de son ouvrage. Outre les trois pièces que nous avons citées, il a composé *Gilles ravisseur*, parade jouée aux Variétés-Amusantes, et que nous avons revue de nos jours arrangée en opéra-comique. La correspondance de Grimm renferme aussi de Hales un conte intitulé : *Le Roman de mon oncle*. Peu de temps avant sa mort, il s'occupait d'une nouvelle pièce qu'il avait hâte de terminer, parce qu'il lui tardait de partir pour Venise. On sait que c'était pour y aller rejoindre la signora Bianchi, actrice de la Comédie-Italienne, dont il était devenu passionnément amoureux. Il n'exécuta aucun de ces projets; car il mourut presque subitement, tenant entre ses mains le *Livre des Postes*.

Ed. DE MANNE.

La Harpe, *Cours de Littérature*. — *Almanach des Spectacles*, 1782. — Grimm, *Correspondance*. — *Mercure de France*, de 1781. — *Mémoires de Grétry*.

HALES (*Alexandre* DE). *Voy.* ALEXANDRE DE HALES.

***HALETI-EFFENDI** (*Asmizadeh*), magistrat et poëte turc, né en 977 de l'hégire (1569 de J.-C.), mort le 26 schaban 1040 (31 mars 1631). Il était fils de Asmi-Effendi, précepteur de Mohammed III. Après avoir étudié le droit, il fut, à l'âge de vingt ans, nommé professeur à l'école de Hadji-Khathoun. Entré ensuite dans la magistrature, il fut juge inférieur dans une douzaine de localités différentes, et devint juge suprême d'Anatolie (1622), puis de Roumélie. On a de lui un *Diwan*, ou recueil de poésies détachées; — *Saki-Nameh* (Livre de l'échanson), poëme; — *Inscha*, recueil de lettres fort estimé. Il annota la plupart des 4,000 volumes qui composaient sa bibliothèque. M. de Hammer a traduit quelques-unes des poésies de Haleti.

E. BEAUVOIS.

De Hammer, *Gesch. der Osmanischen Dichtkunst*, III, 214-224.

***HALÉVY** (*Jacques-François-Fromental-Élie*), compositeur dramatique français, né à Paris, le 27 mai 1799, de parents israélites. Il fut admis dès l'âge de dix ans dans l'une des classes de solfége du Conservatoire de Musique. Il entra ensuite dans la classe de piano de Charles Lambert, et apprit l'harmonie dans celle de Berton. Doué des plus heureuses dispositions, il se fit bientôt remarquer par la rapidité de ses progrès; mais sa vocation pour la composition l'emporta décidément. Cherubini, dont il devint l'élève favori, l'initia aux mystères de la science, et en 1819 le premier grand prix de composition musicale lui fut décerné au concours de l'Institut pour sa cantate d'*Herminie*. Avant de partir pour Rome, où l'appelait sa qualité de pensionnaire de l'Académie des Beaux-Arts, le jeune artiste fut chargé de mettre en musique, à l'occasion de la mort du duc de Berry, le texte hébreu du *De profundis*; il écrivit aussi la partition d'un opéra intitulé *Les Bohémiennes*, qui ne fut pas représenté. Il profita de son séjour à Rome pour y étudier, sous la direction du savant abbé Baini, les œuvres des grands maîtres de l'ancienne école italienne, et, après deux années d'absence, il revint à Paris. M. Halévy, dont les efforts étaient dirigés vers le théâtre, eut alors à subir les rudes épreuves qui attendent les compositeurs à leurs débuts. Il obtint les poëmes de *Pygmalion*, grand opéra, et des *Deux Pavillons*, opéra-comique; mais après en avoir composé la musique, il employa vainement plusieurs années à en solliciter la représentation. Enfin, en 1827, il réussit à faire jouer au Théâtre-Feydeau *L'Artisan*, opéra comique en un acte, auquel succéda, l'année suivante, *Le Roi et le Batelier*, pièce de circonstance, composée en collaboration avec Rifaut, pour la fête du roi Charles X. En 1829, M. Halévy, qui depuis quelque temps déjà avait été nommé pianiste-accompagnateur du

Théâtre-Italien de Paris, donna sur cette scène *Clari*, opéra en trois actes. Mme Malibran y remplissait le rôle principal; ce fut une bonne fortune pour le compositeur. La partition de *Clari* contenait d'ailleurs plusieurs morceaux remarquables, qui annonçaient un artiste destiné à se placer un jour au premier rang. Cet ouvrage obtint un succès de vogue, qui se soutint pendant longtemps; il en fut de même du *Dilettante d'Avignon*, pièce pleine de verve et de gaieté, représentée dans le courant de la même année à l'Opéra-Comique, et à partir de ce moment les obstacles que le musicien avait rencontrés sur sa route commencèrent à s'aplanir. Dans les premiers mois de 1830, M. Halévy quitta l'emploi qu'il occupait au Théâtre-Italien pour entrer comme chef du chant à l'Opéra, et écrivit la musique du ballet de *Manon Lescaut*. On se rappelle encore le curieux épisode de cette pièce qui nous montrait le ballet mythologique tel qu'on l'exécutait en 1735 à l'Académie royale de Musique, avec les bergers et les bergères en tonnelets, l'Amour en culotte de satin, les fleuves en robe de chambre de brocard d'argent avec les poches pleines de roseaux, et leurs tricornes chargés de nénuphars aux fleurs blanches. Parmi les autres ouvrages que M. Halévy produisait vers la même époque, nous citerons *La Tentation*, ballet-opéra en cinq actes; — *Les Souvenirs de Lafleur*, opéra comique composé, en 1834, pour les représentations données par Martin avant la retraite définitive de cet acteur, et *Ludovic*, opéra-comique en deux actes. Hérold, que la mort venait d'enlever à l'art, avait laissé inachevée la partition de *Ludovic;* M. Halévy fut chargé de la terminer, et s'acquitta avec un rare bonheur de cette tâche difficile, qui ajouta encore à sa réputation. Ce fut alors qu'il écrivit *La Juive*, opéra en cinq actes, paroles de M. Scribe, qui fut représenté au mois de février 1835. L'administration de l'Académie royale de Musique comptait sur cette grande et belle production, pour la mise en scène de laquelle elle avait dépensé la somme énorme de 150,000 francs: ses espérances ne furent pas déçues; le nouvel opéra, admirablement interprété par Nourrit, Levasseur, Lafond, Mmes Falcon et Dorus, mit le sceau à la renommée du compositeur, et malgré les vives et nombreuses critiques dont il fut l'objet, n'en obtint pas moins un succès européen. Six mois plus tard, la musique élégante et légère de *L'Éclair*, contrastant avec le style noble et élevé de *La Juive*, était accueillie avec autant de faveur par le public de l'Opéra-Comique, et le gouvernement payait lui-même un juste tribut d'hommage au talent du musicien, en nommant M. Halévy membre de la Légion d'Honneur. La carrière était largement ouverte devant le compositeur; cependant ce ne fut qu'au mois de mars 1838, et après deux ans et demi de silence, qu'il reparut sur notre grande scène lyrique par *Guido et Ginevra*, opéra rempli de situations dramatiques, dont la partition, écrite de main de maître, valut à son auteur un nouveau succès. Depuis lors M. Halévy a donné successivement, tant à l'Opéra qu'à l'Opéra-Comique, un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue particulièrement *La Reine de Chypre*; — *Charles VI*; — *Les Mousquetaires*; — *Le Val d'Andorre*; — *La Fée aux roses*; *Le Juif errant*, et *Valentine d'Aubigné*.

Formé à l'école des grands maîtres, dont il possède la tradition, M. Halévy, profitant de l'expérience et des choses acquises, a suivi les progrès de son art en y concourant lui-même et sans perdre de vue que cet art, dans ses développements et dans ses moyens, n'a d'autre but que celui d'émouvoir. On rencontre à chaque pas dans ses œuvres dramatiques des beautés de premier ordre; mais sa partition de *La Juive* est généralement considérée comme son chef-d'œuvre. *La Juive* nous semble en effet résumer, dans le genre sérieux, comme *L'Éclair* et *Les Mousquetaires*, dans le genre gracieux et léger, les plus remarquables qualités du compositeur. Rien ne prouve mieux ce qu'il y a de souplesse et de variété dans son talent, de science dans son style, de ressources dans son imagination. Nul mieux que lui ne sait tirer parti d'une idée première, la développer et arriver aux grandes péripéties en augmentant progressivement l'intérêt; nul ne possède mieux l'art de manier les grandes masses vocales et instrumentales, et l'art, tout aussi difficile, de relever les plus petits détails par de riches et piquantes harmonies, tout en restant fidèle à cette élégance correcte et de bon goût qui ne l'abandonne jamais.

En 1833, M. Halévy a été nommé professeur de composition au Conservatoire, en remplacement de M. Fétis; en 1836, l'Académie des Beaux-Arts de l'Institut l'a élu au nombre de ses membres en remplacement de Reicha, et l'a nommé son secrétaire perpétuel, en 1854, à la mort de Raoul-Rochette. L'Académie des Beaux-Arts ne pouvait faire un meilleur choix; car M. Halévy est non-seulement un de nos plus éminents musiciens, mais il a prouvé, par un grand nombre d'articles et de rapports, qu'il est encore un écrivain aussi spirituel qu'érudit.

L'œuvre dramatique de M. Halévy se compose jusqu'à présent de trente-et-un opéras, savoir: *Les Bohémiennes*, grand opéra (1819); — *Pygmalion*, id. (1823); — *Les deux Pavillons*, opéra-comique (1824); ces trois ouvrages n'ont point été représentés; — *L'Artisan*, opéra-comique en un acte, au Théâtre-Feydeau (1827); — *Le Roi et le Batelier*, pièce de circonstance en un acte, en collaboration avec Rifaut, représentée au même théâtre à l'occasion de la fête du roi Charles X (1828); — *Clari*, opéra en trois actes, au Théâtre-Italien (1829); — *Le Dilettante d'Avignon*, un acte, au Théâtre-Feydeau (1829); — *Manon Lescaut*, ballet en trois actes, à l'Opéra (1830); — *Yella*, opéra-comique en

un acte, mis en répétition au Théâtre-Feydeau, mais non représenté, par suite de la fermeture momentanée de ce théâtre (1830); — *La Langue musicale*, un acte, au même théâtre (1831); — *La Tentation*, ballet-opéra en cinq actes, en collaboration avec M. Gide, à l'Opéra (1832); — *Les Souvenirs de Lafleur*, un acte, à l'Opéra-Comique, pour les dernières représentations de Martin (1834); — *Ludovic*, deux actes au même théâtre; M. Halévy a terminé cet ouvrage commencé par Hérold, qui en avait composé l'ouverture et les quatre premiers morceaux; — *La Juive*, cinq actes, à l'Opéra (1835); — *L'Éclair*, trois actes, à l'Opéra-Comique (1835); — *Guido et Ginevra, ou la peste de Florence*, cinq actes, à l'Opéra (1838); — *Les Treize*, trois actes, à l'Opéra-Comique (1839); — *Le Drapier*, trois actes, à l'Opéra (1840); — *La Reine de Chypre*, cinq actes, id. (1841); — *Le Guitarrero*, trois actes, à l'Opéra-Comique (1841); — *Charles VI*, cinq actes, à l'Opéra (1843); — *Le Lazzarone*, deux actes, id. (1844); — *Les Mousquetaires*, trois actes, à l'Opéra-Comique (1846); — *Le Val d'Andorre*; trois actes, id. (1848); — *La Fée aux roses*; trois actes, id. (1849); — *La Dame de pique*; trois actes, id. (1850); — *La Tempesta*, opéra en trois actes, représenté au Théâtre-Italien de Paris, en 1851, et composé pour Londres, où il avait été joué précédemment; — *Le Juif errant*, cinq actes, à l'Opéra (1852); — *Le Nabab*, trois actes, à l'Opéra-Comique (1853); — *Jaguarita*, trois actes, au Théâtre-Lyrique (1855); — *Valentine d'Aubigné*, trois actes, à l'Opéra-Comique (1856). M. Halévy a écrit en outre *Prométhée enchaîné*, scènes d'après Eschyle, paroles de M. Léon Halévy, exécutées pour la première fois au Conservatoire de Musique par la Société des Concerts, le 18 mars 1849; — *Les Plages du Nil*, cantate avec chœurs; — un grand nombre de romances, nocturnes, etc. — Il existe aussi de ce compositeur de remarquables morceaux de musique religieuse, parmi lesquels se trouve son *De profundis* en langue hébraïque, écrit en 1820, à l'occasion de la mort du duc de Berry. — L'académie lui devra la publication de son *Dictionnaire des Beaux-Arts*, auquel elle travaille depuis quarante ans, et dont la première livraison doit paraître en 1858.

Dieudonné Denne-Baron.

Documents inédits.

*HALÉVY (*Léon*), littérateur français, frère du précédent, né à Paris, le 14 février 1802. Bien jeune encore, il révéla sa vocation poétique par une traduction des *Odes d'Horace*, regardée dès son apparition comme la meilleure entre les nombreuses versions de ce poëte, dont la concision harmonieuse, les images brillantes et leurs nuances délicates sont demeurées insaisissables pour ses nombreux interprètes. Les idées justes et profondes mises en relief par Horace éveillent le désir de se les approprier; mais sa poésie enchanteresse est comme une liqueur exquise, dont le parfum s'évapore en la transvasant. Après les nombreux essais d'écrivains remarquables, M. Halévy entra dans la lice, et fixa l'attention publique. Les lettres étaient alors respectées d'un public qui résistait encore à la dépravation de l'art et du goût. L'un des plus dignes arbitres de la littérature, l'auteur de l'*Histoire de Venise*, prosateur et poëte, le comte Daru, traducteur lui-même des Odes d'Horace, mais trop au-dessus d'une envieuse rivalité, s'empressa de rendre justice à son jeune émule. La voix aimée et respectée du célèbre académicien, l'ascendant de son mérite et de son noble caractère, confirma le succès du nouveau traducteur, qui promettait à la France un poëte de plus. M. Halévy, après plusieurs éditions des Odes, publia un petit poëme de circonstance, *La Peste de Barcelonne* (1). Prenant un moment la plume du prosateur, il entreprit le *Résumé de l'histoire des Juifs anciens*, publié en 1827. L'année suivante, il donna le *Résumé de l'histoire des Juifs modernes*. Bientôt parurent, sous le titre de *Poésies européennes*, des imitations en vers français de la plupart des œuvres choisies des plus grands poëtes de l'Europe; puis M. Halévy, abordant le théâtre, fit représenter, en 1839, au Théâtre-Français, *Le Czar Démétrius*, tragédie en cinq actes. A cette œuvre, fort estimée, succéda le drame de *Luther*, composition originale, touchante, et bien écrite. Il donna à plusieurs théâtres des pièces de différents genres, toutes applaudies. Depuis, sous le titre de *La Grèce tragique*, il fit imprimer quatre tragédies, chefs-d'œuvre d'Eschyle, de Sophocle, et d'Euripide. Le poëte français se montra digne de sa tâche difficile. Enfin, en 1853, il publia une version de *Macbeth*, qui avait été précédée d'un *Recueil de Fables*, récompensé par l'Académie Française. Voilà les principaux titres de ce littérateur, remarquable à la fois comme poëte, historien, auteur dramatique et fabuliste. En 1856, son dernier *Recueil de Fables* obtint un prix de l'Académie. Auteur laborieux, tout entier livré à la méditation studieuse, étranger au savoir-faire des écoles, à ces espèces de compagnies d'assurance littéraire qui, se prêtant un mutuel appui, font retentir et briller quelques noms que la raison publique et le bon goût effacent le lendemain, M. Halévy, sûr d'avoir marqué sa trace

(1) Au commencement de l'année 1825, M. Léon Halevy devint l'ami, le disciple et le collaborateur de Henri de Saint-Simon. Il écrivit l'introduction du livre que publia ce dernier sous le titre d'*Opinions littéraires, philosophiques et industrielles*. De concert avec MM. Olinde Rodrigues, Aug. Comte, le docteur Bailly, de Blois, J.-B. Duvergier, il aida Saint-Simon à fonder *Le Producteur*, premier organe de la doctrine saint-simonienne. Il assista le maître à ses derniers moments, et le 21 mai 1825 il prononça un discours sur sa tombe. (G Hubbard, *Saint-Simon, sa vie et ses travaux*; dans la *Bibliothèque des Sciences morales et politiques* de Guillaumin, Paris, 1857, in-12, pages 100 à 111.)

dans notre littérature, environné des suffrages d'un public d'élite, satisfait des couronnes académiques, attend sans impatience le jour où il en décernera lui-même. DE PONGERVILLE.

Documents particuliers.

HALFDAN EINARSSON. *Voy.* EINARI.

HALGAN (*Emmanuel*), amiral français, né à Donges (Bretagne), le 31 décembre 1771, mort à Paris, le 20 avril 1852. Son père était avocat au parlement de Bretagne et sénéchal de Donges. A l'âge de seize ans, le jeune Halgan s'embarqua comme volontaire dans la marine royale. Il fit ensuite quelques voyages au long cours, sur des navires de commerce, en qualité de lieutenant et de second capitaine. En 1793 il était officier à bord du *Curieux* lorsque ce brick de guerre fut pris par une frégate anglaise. De retour en France, il passa sur le vaisseau *Le Terrible* et sur divers bâtiments, fit comme enseigne et comme lieutenant plusieurs croisières, et reçut en 1798 le commandement du brick *L'Aréthuse*. Se trouvant en 1799 sur les côtes de Portugal, il combattit contre un vaisseau de 74 canons, et ne se rendit que lorsque son navire fut démâté. En 1800 Halgan arma la frégate *La Clorinde*, et fit la campagne de Saint-Domingue en second sur cette frégate. Revenu en France, il reçut le commandement du brick *L'Épervier* : le jeune Jérôme Bonaparte servait sous ses ordres, en qualité d'enseigne. A La Martinique, Halgan prit le commandement de la corvette *Le Berceau*, revint en France, et repartit, en 1803, sur le même bâtiment pour porter dans les mers de l'Inde l'annonce de la guerre avec l'Angleterre. Trouvant à l'île de France l'escadre de l'amiral Linois, il la suivit dans les mers de la Chine, et s'empara chemin faisant du navire anglais *Countess of Sutherland*. Le 3 décembre, il détruisit, de concert avec le capitaine Motard, commandant *La Sémillante*, les établissements de Pullo-Bay, près de Bencoulen, sur les côtes de Sumatra, ainsi que les bâtiments réfugiés dans ce port. Halgan détermina l'amiral Linois à passer par le détroit de Gaspard pour se rendre dans les mers de Chine. L'escadre rencontra le convoi anglais, et l'attaqua, mais ce fut sans succès. Après une longue croisière, pendant laquelle on avait fait un grand nombre de prises, Halgan, devenu capitaine de frégate, revint en Europe, et fut chargé du commandement de *La Cybèle*; mais au moment de partir il reçut l'ordre de passer sur le vaisseau *Le Vétéran*, pour le commander, sous les ordres du prince Jérôme, qui désirait avoir pour second l'officier qui l'avait initié au métier de la mer. Ce vaisseau, qui faisait partie de l'escadre commandée par le contre-amiral Willaumez, alla jusqu'en vue du cap de Bonne-Espérance; mais on n'aborda pas, parce que les Anglais venaient de s'emparer de cette colonie. Pendant cette campagne Halgan fut nommé capitaine de vaisseau. Il commandait la frégate *L'Hortense*, à l'affaire des brûlots en rade de l'île d'Aix, en avril 1809, et ce bâtiment, grâce à l'habileté de son capitaine, fut un de ceux qui échappèrent à ce désastre. En décembre 1813, Halgan défendit Helvoet-Sluys (Hollande) avec trois faibles compagnies de marins et une portion des équipages de sa flottille contre plusieurs milliers d'insurgés hollandais. L'ennemi fut vigoureusement repoussé. Mais les progrès des alliés forcèrent bientôt les Français à évacuer les places de la Hollande. Halgan détruisit, avec trop de précipitation peut-être, la flottille de la Meuse dans le port de Willenstadt, et avec ses équipages il opéra sa retraite sur Anvers. Lors du bombardement de cette place en 1814, il fut chargé du commandement des bassins, et contribua à préserver de l'incendie les vaisseaux qui s'y trouvaient, ainsi que les établissements de la marine.

Après le rétablissement de la paix, Halgan, commandant le vaisseau *Le Superbe*, fut chargé d'une mission aux Antilles françaises. Il commanda ensuite, à diverses époques, des divisions navales dans les mers du Levant et de l'Amérique jusqu'en 1819. Promu contre-amiral, il fut nommé aussitôt après directeur du personnel au ministère de la marine. Il quitta cet emploi pour aller commander une escadre dans le Levant, mais il le reprit en 1824, et fut nommé conseiller d'État. Envoyé à la chambre des députés en 1819, par le département du Morbihan, il continua à y siéger, sur les bancs ministériels, jusqu'en 1830. Nommé vice-amiral le 13 septembre 1829, il perdit sa place au conseil d'État à la révolution de Juillet. En 1831 il présida la commission des signaux de marine, et plus tard la commission de surveillance de l'école navale. En 1834 il fut envoyé comme gouverneur à La Martinique. En 1837 il fut créé inspecteur général des ports de l'Océan, pair de France, et directeur du dépôt des cartes et plans de la marine. Placé dans la deuxième section du cadre de l'état-major de l'armée navale le 24 juin 1841, il quitta en 1846 les fonctions de directeur général du dépôt des cartes et plans de la marine, et vécut depuis lors dans la retraite. L. L—T.

Sarrut et Saint-Edme, *Biog. des Hommes du Jour*, tome IV, 1re partie, p. 397. — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et port. des Contemporains*.

HALHED (*Nathaniel* BRASSEY), orientaliste anglais, né en 1751, mort en 1830. Il fut élevé à l'école d'Harrow, et devint officier civil dans la Compagnie de l'Inde orientale au Bengale. Sous le patronage d'Hastings, il publia plusieurs livres destinés à favoriser les rapports entre la nation conquise et le peuple conquérant. De retour en Angleterre, il fut élu membre de la chambre des communes pour le bourg de Lymington. A l'époque de sa mort, Halhed était depuis longtemps dans un état d'aliénation mentale. On a de lui : *A Grammar of the Bengal Language*; Hoogly (dans le Bengale), 1778, in-4°; — *A Narrative of the Events which have happened in*

Bombay and Bengal relative to the Mahratta Empire since july 1777; 1779, in-8°; — *Imitations of the Epigrams of Martial, in four parts;* 1793-1794, in-4°; — *Testimonies to the authenticity of the prophecies of Richard Brothers, and of his mission to recall the Jews;* 1795, in-8°. Halhed rapporta une précieuse collection de manuscrits orientaux qu'il vendit au British Museum. Z.

Rose, *New general Biographical Dictionary.*—Rabbe, *Biographie univ. des Contemp.*

HALI-BASCHA ABBAS. *Voy.* ALI-PASCHA ABBAS.

** **HALIBURTON** (*Thomas Chandler*), écrivain *humouristique* anglo-américain contemporain, né vers 1792, dans la Nouvelle-Écosse. Après avoir exercé la profession d'avocat à Halifax, il fut nommé en 1842 juge du tribunal suprême de la Nouvelle-Écosse, sa contrée de prédilection. En 1829 il avait publié à Halifax *An historical and statistical Account of Nova Scotia;* 2 vol. in-8°. Une série d'articles communiqués par lui à un journal d'Halifax, sous le pseudonyme de *Samuel Slick*, ayant attiré l'attention publique, il les réunit, et les fit paraître, en 1837, avec des corrections et des additions, sous ce titre ; *The Clockmaker, or sayings and doings of Samuel Slick of Slickville.* Le succès de cette œuvre l'engagea à continuer, et en 1838 il donna un nouveau volume, suivi d'un troisième en 1840. Dans ce livre il décrit les particularités du caractère et du dialecte du commerçant voyageur des États de la Nouvelle-Angleterre, spéculateur, rusé, plein de lui-même et entreprenant, pratiquant toutes sortes d'expédients et observant avec sagacité toutes les choses qui se passent devant et autour de lui. L'exactitude minutieuse des descriptions, un grand sens pratique, joint à une fine *humour* et de plaisantes comparaisons, toutes exprimées dans le dialecte des Yankees, rendirent cette publication extrêmement populaire en Angleterre aussi bien qu'en Amérique. Une visite que M. Haliburton fit plus tard à l'Angleterre lui fournit l'occasion de mettre ses propres observations et ses remarques sur le compte de son imaginaire horloger américain; et pour décrire la vie de la haute société comme celle des classes inférieures de la Grande-Bretagne, il attacha Samuel Slick à l'ambassade américaine à Londres; de là *The Attaché, or Sam. Slick in England, by the author of the Clockmaker;* 1843, 2 vol.; suivis plus tard de deux autres. Dans *The old Judge, or life in a colony*, 1849, 2 vol. in-8°, il reporte la scène dans la Nouvelle-Écosse, et montre les manières, les coutumes et le dialecte particulier de cette colonie, avec le même *bouquet* d'*humour* que dans sa première œuvre. Celle qui vint ensuite est d'un autre genre, et a eu moins de succès. Elle a pour titre : *The English in America;* 1851, 2 vol. in-8° : cette histoire des premiers colons de la Nouvelle-Angleterre, principalement du Massachusetts, renferme une violente dissertation politique contre les principes démocratiques et puritains des colons, avec une narration impartiale du progrès de ces établissements. Les *Traits of American Humour*, 1852, 3 vol. in-8°, se composent d'une collection de productions fugitives et d'écrits divers qui avaient paru depuis 1839 dans les journaux de New-York, de Baltimore, etc. Dans *Sam. Slick's wise saws and modern instances, or what he said, did, or invented*, 1853, 2 vol. in-8°, et dans la *Nature and human nature*, 1855, 2 vol. in-8°, on retrouve la même finesse d'observation, la même *humour* et le même langage yankee que dans les œuvres précédentes; mais les choses les plus amusantes, trop souvent répétées, engendrent l'ennui. Aucune des narrations d'Haliburton n'a du reste un plan nettement arrêté; on y rencontre bien de l'esprit, mais on y chercherait en vain cette douce émotion, ce tendre intérêt qu'excite une histoire dramatique bien racontée.

W.

The British Cyclopædia. — *Men of the Time.*

HALIFAX (*Georges*). *Voy.* SAVILE.

HALIFAX (*Charles*). *Voy.* MONTAIGU.

HALIRSCH (*Friedrich-Ludwig*), poëte allemand, né à Vienne, en 1802, mort à Milan, le 19 mars 1832. Il étudia le droit, entra comme employé au ministère de la guerre, et obtint plus tard une place dans l'administration du royaume de la Lombardie. On a de lui : *Petrarca*, poëme épique; Leipzig, 1823; — *Die Demetrier* (Les Démétrius), tragédie; Leipzig, 1824; — *Novellen und Geschichten* (Nouvelles et Contes); Brünn, 1827; — *Der Morgen auf Capri* (Une Matinée à Capri); Leipzig, 1829; — *Dramaturgische Skizzen* (Esquisses dramatiques); Leipzig, 1829, 2 vol.; — *Erinnerungen an den Schneeberg, in* 40 *Reisebildern* (Souvenirs de voyage au Schneeberg, en 40 tableaux); ibid., 1830. M. Seidl a publié les écrits posthumes de Halirsch (*Literarischer Nachlass;* Vienne, 1840, 2 vol.). V—U.

Conv.-Lexikon.

* **HALKET** (Lady *Anne*), dame savante anglaise, née à Londres, en 1632, morte en 1699. Elle était fille de Robert Murray, précepteur de Charles Ier et plus tard prévôt du collége d'Eton. Sa mère était sous-gouvernante du duc de Gloucester et de la princesse Élisabeth. Ses études favorites furent la théologie et la médecine. Elle acquit même une connaissance familière de cette dernière science, et devint assez habile dans la pratique de la chirurgie pour être consultée par les premiers personnages de la cour. Fidèle royaliste, elle souffrit pour la cause de Charles Ier. En 1656, elle épousa sir James Halket, dont elle eut quatre enfants. Pendant sa première grossesse, craignant de ne pas survivre à son accouchement, elle écrivit un traité intitulé : *The Mother's Will to the unborn child.* On a publié

d'après ses manuscrits un volume de *Méditations*; Édimbourgh, 1701. Z.

Chalmers, *New general Biographical Dictionary*.

HALL (*Édouard*), historien anglais, vivait dans la première moitié du seizième siècle. On possède peu de détails sur sa vie, qui ne paraît avoir rien offert de remarquable. Il écrivit le récit des guerres civiles entre les partisans de la maison de Lancastre et ceux de la maison d'York, et il l'intitula : *The Union of the two noble Families of Lancastre and Yorke, beeyng long in continual dissension fort the croune of this realme;* cette histoire commence au règne d'Henri IV, et s'étend jusqu'à celui d'Henri VIII; un ancien bibliographe a mentionné une édition datée de 1542, dont l'existence a été révoquée en doute, nul exemplaire n'en ayant été rencontré jusqu'à présent; l'imprimeur Grafton continua l'ouvrage de Hall jusqu'à la mort d'Henri VIII, et l'imprima en 1548; on trouve des exemplaires qui portent la date de 1550, et parmi ceux qui sont datés de 1548 on remarque des différences assez sensibles. Les Anglais estiment cette relation, qui est écrite sans talent, mais qui renferme des renseignements utiles. G. B.

Dibdin, *Typographical Antiquities*, t. III, p. 462. — Docteur Pegge, *Anonymiana*, 1809, p. 1 et 62. — *Bibliotheca Grenvilliana*, p. 296.

HALL (*Richard*), controversiste anglais, né vers 1540, mort en 1604. Il fut élevé au collége du Christ à Cambridge; mais comme il professait la religion catholique, il dut quitter l'université en 1572. Il se rendit à Douay, et de là en Italie. De retour à Douay, il y professa la théologie dans le collége des Anglais. Il devint successivement chanoine de Saint-Géry de Cambray, puis de la cathédrale de Saint-Omer, et enfin official du diocèse. Il publia quelques ouvrages de controverse, entre autres : *De primariis Causis Tumultuum Belgicorum;* Douay, 1581; — *De quinque-partita Conscientia*; Douay, 1598, in-4°; mais il est principalement connu par sa *Life of bishop Fisher*, publiée sous le nom de Bailey. Cet ouvrage, laissé manuscrit par Hall, et conservé comme une rareté dans la bibliothèque des bénédictins anglais de Dieuward en Lorraine, fut plusieurs fois copié. Une de ces transcriptions tomba entre les mains de Thomas Bailey, fils de Bailey ou Baily, évêque de Bangor. Thomas Bailey, qui était catholique romain, vendit son manuscrit à un libraire, et celui-ci l'imprima sous le nom du vendeur; Londres, 1655, in-8°. Coxeter en a donné une nouvelle édition; Londres, 1739, in-12; — la *Vie de l'évêque Fisher* est un ouvrage intéressant, rédigé sur des documents authentiques. Z.

Dodd, *Church History*. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

HALL (*Joseph*), prélat et moraliste anglais, né le 1er juillet 1574, à Bristow-Park (comté de Leicester), mort le 8 septembre 1656. Il fut étudiant puis agrégé au collége Emmanuel à Cambridge. Après y avoir professé la rhétorique et s'être fait connaître par des poésies satiriques et morales, il entra dans les ordres, et devint recteur de Halsted, dans dans le comté de Suffolk. En 1605 il accompagna sir Edmond Bacon aux eaux de Spa, et il soutint dans cette ville une discussion publique contre un jésuite. Son zèle pour la religion protestante lui valut à son retour la place de chapelain de Henry, prince de Galles. En 1612 il obtint la cure de Waltham dans le comté d'Essex, et en 1616 il fut nommé chapelain de lord Doncaster, ambassadeur anglais à Paris. Pendant son séjour sur le continent, il fut promu à la dignité de doyen de Worcester. En 1618 il assista avec plusieurs prélats anglais au synode de Dordrecht, et comme sa santé le rappela en Angleterre, cette assemblée lui décerna, en témoignage d'estime, une médaille d'or. En 1624 il refusa l'évêché de Gloucester, et en 1627 il accepta celui d'Exeter, tout en gardant le rectorat de Saint-Breock, en Cornouailles. Vers cette époque, il fut soupçonné, mais à tort, de favoriser les puritains. S'il refusa d'adopter dans son diocèse les mesures violentes que l'archevêque Laud employait contre eux, il ne fut pas moins que Laud lui-même un zélé défenseur de l'épiscopat. Il consacra à cette cause tout son savoir de théologien, toute sa dextérité de controversiste. Le 15 novembre 1641 il fut transféré sur le siége épiscopal de Norwich. Le 10 décembre de la même année il protesta avec l'archevêque d'York et onze autres prélats contre la validité de toutes les lois votées en leur absence du parlement, et en conséquence il fut arrêté, et conduit à la Tour le 30 janvier 1642. Il comparut peu après devant le parlement, sous l'inculpation de haute trahison, et fut acquitté; il ne recouvra cependant sa liberté qu'au mois de juin suivant, en fournissant une caution de 5,000 livres sterl. Il revint à Norwich, et reprit ses fonctions épiscopales; ce moment de répit dura peu. Au mois d'avril 1643, le parti révolutionnaire, décidé à détruire la hiérarchie ecclésiastique, résolut de frapper tous les prélats qui y étaient les plus notoirement attachés. Hall vit ses revenus séquestrés; lui-même essuya de mauvais traitements, et échappa avec peine aux fureurs de la populace, qui dévasta la cathédrale de Norwich. Il se retira à Higham, près de cette ville, dans une petite ferme où il passa le reste de sa vie, à l'abri de la persécution, remplissant ses devoirs de fidèle pasteur, et exerçant l'hospitalité et la charité autant que le permettaient ses faibles moyens. « Il serait difficile, dit Chalmers, de mentionner un prélat d'un plus excellent caractère, ou de trouver un personnage de son temps dont les talents et les souffrances, le zèle dans la prospérité, et le courage dans le malheur, méritent une mention plus honorable. » Son ouvrage le plus connu est intitulé : *Virgidemiarum Liber, or a Gathering of Rods;* 1597-1598. C'est un recueil de satires en six livres; les trois premiers, que l'auteur ap-

pelle *satires non mordantes* (toothless) roulent sur des sujets poétiques, académiques et moraux; les trois derniers contiennent les satires proprement dites, ou *mordantes*. Il y a de l'esprit dans ses productions, et une certaine vigueur de sentiment et d'expression; mais elles manquent de légèreté et de grâce. Hall se représente lui-même comme le plus ancien satirique anglais, prétention qui n'est pas absolument fondée; il est seulement le premier qui ait écrit des satires générales, et non pas dirigées contre certaines personnes. De nouvelles éditions des *satires* de Hall ont été publiées par Warton; Oxford, 1753, et par S.-W. Singer, 1824. Ses ouvrages de morale, dont plusieurs éditions attestent le succès, consistent en méditations, épîtres, sermons, paraphrases des Écritures. Le style et le tour des pensées valurent à Hall le nom de *Sénèque anglais*. Ses *Œuvres complètes* ont été recueillies par Josiah Pratt; 1808, 10 vol. in-8°. Z.

Vie de Hall par lui-même; dans ses *Specialities*. — *Biographia Britannica*. — Johnson et Chalmers, *English Poets*.

HALL (*John*), poëte anglais, né à Durham, en août 1627, mort dans la même ville, le 1er août 1656. Il acheva ses études à l'université de Cambridge, et se rendit ensuite à Londres, où il embrassa la profession d'avocat. Tout en plaidant ses premières causes, il écrivit des pamphlets favorables à la cause de la révolution, et qui attirèrent l'attention des parlementaires. Ceux-ci l'envoyèrent en Écosse auprès d'Olivier Cromwell, et lui donnèrent ensuite d'autres marques de faveur. Mais il s'abandonna trop librement aux plaisirs. Sa santé s'altéra, et il retourna mourir dans sa ville natale, à l'âge de vingt-neuf ans. On a de lui *Horæ vacivæ, or Essayes*; Cambridge, 1646 : essais poétiques qui dénotent du talent; — *Poems by John Hall*; Cambridge, 1646; — *The second Booke of divine Poems by J. H.*; Cambridge, 1646; — *The Height of Eloquence*; Londres, 1652, in-8°. C'est la première traduction anglaise du Traité du Sublime de Longin; — *Hierocles upon the golden Verses of Pythagoras*; Londres, 1657, in-8°. C'est une traduction du *Commentaire* de Hiéroclès sur les *Vers dorés* de Pythagore; elle fut publiée avec une notice sur Hall par John Davis de Kidwelly. Plusieurs poésies de Hall sont insérées dans la *Select Collection* de Nichols. Z.

Wood, *Athenæ Oxonienses*, vol. I. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

* **HALL** (*Pierre-Adolphe*), peintre en miniature suédois, né le 23 février 1739, à Boras, où son père était commerçant, mort à Liége, en 1794. Après avoir fait ses études à Upsal et à Greifswald, il s'occupa de peinture, et reçut des leçons de Eckhard et de Reichard, peintres allemands. A son retour en Suède, il travailla pour quelques grands seigneurs, et fit le portrait de Gustave III, alors prince royal; mais comme ses talents n'étaient pas suffisamment appréciés dans sa patrie, il s'en éloigna, et jura de n'y plus revenir. La minime somme d'argent qu'il avait reçue pour le portrait de Gustave le mit en état de se rendre à Paris. Un Suédois, Alex. Roslin, peintre de la cour, l'introduisit dans le monde. Hall fut nommé peintre de la famille royale; lié avec La Fayette et Necker, il prit part à la révolution, et assista à la prise de la Bastille. Il suivit plus tard La Fayette en Flandre, et mourut dans la pauvreté, à Liége. On conserve au château de Drottningsolhm quelques portraits au pastel que Hall exécuta vers 1760. Il mérita le surnom de *Van Dyck en miniature*. Marié avec une Française, il laissa deux filles, connues pour leur beauté. L'une d'elles hérita des talents de son père, et posséda, comme lui, l'art de rendre durable la couleur de ses tableaux. BEAUVOIS.

Boye, *Malare Lex.*, p. 159. — Nagler, *Künstler-Lex.*— *Biogr. Lex.*, VI, 31-34.

HALL (*Robert*), prédicateur anglais, né en 1764, à Arnsby (comté de Lancastre), mort à Bristol, le 21 février 1831. Fils d'un pasteur d'une congrégation de Baptistes, il fut élevé dans les principes de cette secte. Il fit ses études à Bristol, dans un établissement destiné spécialement aux jeunes gens qui se préparaient au ministère évangélique. Il passa ensuite quelques années au King's-College à Aberdeen. Après y avoir pris ses grades universitaires, il revint à Bristol, où il fut coadjuteur du docteur Evans. Une courte atteinte d'insanité l'enleva à ses fonctions. Il les reprit aussitôt qu'il fut rétabli, et devint en 1790 pasteur d'une congrégation de Cambridge, place qu'il garda jusqu'en 1816, époque où il éprouva une rechute. Il se rétablit, et une congrégation baptiste de Leicester le choisit pour pasteur. En 1825 il succéda au docteur Ryland dans la charge de pasteur à Bristol, et de président de l'académie de cette ville. Hall se fit une grande réputation comme prédicateur; mais il était plus distingué par l'élévation et la libéralité des sentiments que par l'originalité des pensées. Sa qualité dominante est la force, et son éloquence, abondante et éclatante, n'est pas exempte de déclamation. On a de lui : *Christianity consistent with a love of freedom, being an answer to a sermon by the R. John Clayton*; 1791, in-8°; — *An Apology for the freedom of the press, and for general liberty, with remarks on bishop Horsley's Sermon preached 31st January 1793*; 1793, in-8°; — *Modern Infidelity considered with respect to its influence on society, a sermon*; 1800, in-8°; — *Reflections on War*; 1802; — *The effect of civilization on the people in European States*; 1805; — *The Advantages of knowledge to the lower classes*; 1810; — *Adress to the public on an important subject connected with the renewal of the charter of the East India Company*; 1813; — *On terms of communion, with a particular view to the case*

of the Baptists and the Pædo-Baptists; 1815; — *The essential Difference between christian Baptism and Baptism of John*; 1816, 1818. Hall avait encore publié plusieurs sermons et fourni beaucoup d'articles à diverses revues périodiques dissidentes. Tous ses ouvrages ont été recueillis sous ce titre : *The Works of Robert Hall, with a brief memoir of his life by Dr Gregory, and observations on his character as a preacher by John Foster, published under the superintendence of Olinthus Gregory*; Londres, 1831-32, 6 vol. in-8°. Z.

Rose, *New general Biographical Dictionary*. — *English Cyclopædia* (*Biography*).

HALL (Le capitaine *Basil*), célèbre navigateur anglais, né à Édimbourg, en 1788, mort à l'hospice royal de Harlar, à Portsmouth, le 11 septembre 1844. Il était fils de sir James Hall, baron de Dunglass, président de la Société royale d'Édimbourg et auteur d'un *Essai sur l'origine, les principes et l'histoire de l'Architecture gothique* (1813). Sa mère, Hélène, était fille du quatrième comte de Douglas. Basil Hall entra dans la marine royale en 1802, et six ans après (1808) il obtint le grade de lieutenant : en 1817 il fut nommé capitaine de la marine royale. En 1813 il avait accompagné en qualité de commandant de *Theban* (station des Indes orientales) l'amiral Samuel Hood, dans un voyage sur la plus grande partie de l'île de Java. A son retour en Angleterre, Basil Hall reçut le commandement du brick *Lyra*, dans lequel il accompagna l'expédition qui emmena en Chine lord Amherst (*voy.* ce nom), en qualité d'ambassadeur de sa Majesté Britannique. Pendant que la légation continuait son voyage par terre jusqu'à Péking, le capitaine Hall, toujours à bord de *Lyra*, visita les îles Liou-Tchou et plusieurs autres pays baignés par les mers de la Chine et du Japon. Il en publia la relation, sous le titre de : *A Voyage of discovery to the western Coast of Corea and the Great Loo-choo Island in the Japon Lea*; Londres, 1817, in-4°, avec planches, et un appendice renfermant des cartes et des notices hydrographiques, assez estimées. Cet ouvrage est le livre le plus important et le plus utile à consulter que l'on ait publié jusqu'à présent sur l'archipel de Liou-Tchou, situé au sud du Japon et dans la direction de l'île Formose. Un abrégé en a été publié en 1820, de format in-12, et en omettant la partie scientifique. En 1827, l'ouvrage parut dans le 1er volume d'une publication populaire intitulée *Constable's Miscellany*. Cette dernière édition contient un récit curieux de l'entrevue de l'empereur Napoléon Ier et du capitaine Basil Hall à Sainte-Hélène. Celui-ci fut d'autant mieux reçu du souverain détrôné, que son père, sir James Hall, avait été compagnon d'étude du jeune Bonaparte à Brienne. Le capitaine Basil Hall fut ensuite nommé au commandement du *Conway*, dans la division de l'Amérique méridionale. De retour en Angleterre, il publia ses *Extracts from a Journal written on the coasts of Chili, Peru and Mexico, in the years* 1820, 1821 et 1822. On en possède une traduction française, sous le titre de : *Voyage au Chili, au Pérou et au Mexique, pendant les années* 1820-1822, *entrepris par ordre du gouvernement anglais* (traduit de l'anglais par Leroy et revu par Brissot-Thivars); Paris, 1825, 2 vol. in-8°, avec une carte (nouvelle édition en 1834). En 1839, Basil Hall publia ses *Travels in North-America*, 3 vol. in-8°, résultat des voyages qu'il fit en 1827 avec sa femme Margaret Hunter et son père. Il publia ensuite *Fragments of Voyages and Travels*, en deux séries de trois volumes in-12 chacune, traduit en français, et intitulé : *Mémoires et Voyages*; Paris, 1834, 4 vol. in-8°. On a encore du même auteur : *Du Système intérieur des Prisons en Amérique*; Paris, 1831 (extrait des Voyages du capit. Bas. Hall aux États-Unis); — *Schloss Hainfeld, or a winter in Lower-Styria*; Paris, 1836, in-18; traduit en français, sous le titre : *Schloss Hainfeld, ou un hiver dans la basse Styrie, ouvrage trad. de l'anglais, sous les yeux de l'auteur*, par Jean Coten; Paris, 1836, in-8°; — *Patchwork*; 1841, 3 vol. : comprenant des souvenirs de voyages et des récits parfois un peu romanesques des épisodes de sa vie de marin. Basil Hall était membre des Sociétés royales de Londres et d'Édimbourg, ainsi que de la Société Astronomique de Londres. Il eut le malheur d'être frappé d'une aliénation mentale à la fin de sa laborieuse carrière. Placé à l'hospice royal de Harlar, à Portsmouth, il y mourut. P. F.

Knight, *English Cyclopædia*. — Bourquelot, *La Littérature française contemporaine*.

* **HALL** (*John-Erving*), publiciste américain, né en 1783, et mort en 1829, à Philadelphie. Fils aîné de Sarah Hall, femme distinguée par ses écrits de piété et de morale, il fut élevé à Princeton, exerça quelque temps à Baltimore la profession d'avocat, et vint ensuite s'établir à Philadelphie, où il édita de 1808 à 1817 l'*American Law Journal*. Depuis 1806 il avait la direction du *Port-Folio*; c'est dans cette revue littéraire, continuée par lui jusqu'en 1827, qu'il inséra un grand nombre d'essais et de mémoires, entre autres celui qui traite de la société grecque au temps d'Anacréon. On a encore de Hall : *The Philadelphia, souvenir*; 1827 : collection de pièces de vers et de nouvelles; — *Memoirs of eminent Persons* (Vies d'Hommes célèbres); 1827, in-8° : sorte de compilation biographique. P. L—Y.

Cyclopædia of American Literature, t. II.

** **HALL** (*James*), littérateur américain, frère du précédent, né à Philadelphie, le 19 août 1793. Il étudiait le droit lorsque la guerre fut déclarée aux Anglais (1813); il s'engagea dans une compagnie de volontaires, assista aux affaires de Chippewa et de Bridgewater ainsi qu'au siége

du fort Erié, et reçut un brevet de sous-lieutenant d'artillerie. En 1815 il passa dans la marine avec son grade, servit dans le bombardement d'Alger, et se retira en 1818, pour achever son droit à Pittsburgh; de là il vint pratiquer le barreau dans l'Illinois, et y fonda successivement l'*Illinois Gazette*, l'*Intelligencer* et le *Monthly Magazine*. Après avoir exercé dans cet État récemment annexé diverses fonctions de l'ordre judiciaire, il se fixa à Cincinnati, où il a été, de 1836 à 1853, caissier de la banque du commerce, et depuis cette époque président d'un autre établissement du même genre. On a de lui : *Letters from the West* (Lettres de l'Ouest); 1820 : série de récits de voyage publiés dans le *Port-Folio*, que dirigeait son frère; — *A History and Biography of the Indians of North America* (Histoire et Biographie des Indiens de l'Amérique du Nord); 1832 : magnifique recueil, composé d'après des sources originales, en collaboration du colonel M'Kenney; — *Sketches of History, Life and Manners in the West* (Histoire, Mœurs et Société des Habitants de l'Ouest); Philadelphie, 1835, 2 vol.; — *The West, its soil, surface and productions* (L'Ouest, description topographique, agricole, etc.); Cincinnati, 2 vol.; — *The public Services of general W.-H. Harrison* (Vie du général Harrison); Philadelphie, 1836. Comme littérateur, M. Hall a écrit beaucoup de contes et de légendes, qui dénotent un talent pittoresque en même temps qu'une connaissance approfondie des hommes et des mœurs qu'il a voulu peindre; nous rappellerons : *The Legends of the West*; 1853, nouv. édit.; — *The Border Tales; the Soldier's Bride, Harpes Head*, etc.

Paul Louisy.

Cyclopædia of American Literature, t. II. — *The American Catalogue*. — Griswold, *The Prose Writers*; 1846.

* **HALL** (*Samuel* Carter), critique anglais, né à Topsham (Devon), en 1800. Les premiers travaux de M. Hall furent des travaux artistiques pour le *New Times*. En 1824 il fit paraître l'*Amulet*, qu'il publia plusieurs années de suite. Il s'est fait aussi connaître par un ouvrage illustré sur l'Irlande, écrit conjointement avec sa femme; cet ouvrage a eu un grand succès, mérité, pendant plusieurs années. M. Hall fut l'éditeur du *New monthly Magazine*. Il a travaillé avec zèle à populariser l'art en Angleterre, et pour cela il a établi l'*Art Journal*, qu'il a soutenu à force de persévérance. On lui doit en outre plusieurs ouvrages illustrés : *The Book of Gems*; — *Book of British Ballads*; — *Baronial Halls*, etc. M. Hall a encore dirigé une publcation périodique intitulée : *The British Magazine*. En 1851 il a publié un *Illustrated Catalogue of the Exhibition of the Industry of all nations*. Depuis il a commencé de publier dans l'*Art Journal* une série de gravures d'après les peintures de la galerie privée de la reine d'Angleterre.

M. Gaudin.

Men of the Time.

* **HALL** (*Anne-Marie* Fielding, mistress), femme de lettres irlandaise, épouse du précédent, est née vers 1805, dans le comté de Wexford, en Irlande. Venue en Angleterre avec sa mère à l'âge de quinze ans, elle se maria plus tard à Londres, avec le littérateur S.-C. Hall. Dès 1829 elle s'était fait une place honorable dans la littérature de son pays par son ouvrage intitulé *Sketch of the Irish Character*, 3 vol. : ce livre, dont le but est de mieux faire connaître le caractère des Irlandais, contient des souvenirs de la jeunesse de l'auteur. Elle fit ensuite paraître *Chronicles of a School-Room*; 1831; — *The Buccaneer*; 1832, 3 vol. : roman qui n'a rien d'historique, quoique Cromwell et la république y soient dépeints avec beaucoup d'art; — *Outlaw*; 1833, 3 vol. : ouvrage dans lequel l'auteur retrace la lutte entre Jacques II et Guillaume III; — *Tales of Women's trials*; 1832; — *The Uncle Horace*; 1837, 3 vol.; où l'on trouve le portrait du riche marchand de Liverpool; — *Lights and Shadows*; 1838, 3 vol., peinture des mœurs irlandaises : le succès qu'obtint ce travail détermina Chambers à demander à l'auteur une suite de *Stories of the Irish Peasantry* pour l'*Edinburgh Journal*; — *Midsummer Eve, a fairy tale of love*; 1848, poëme assez faible, où l'on trouve cependant quelques passages délicatement touchés, et que les premiers graveurs de l'Angleterre ont illustré. En 1852 Mme Hall a été chargée de la rédaction du *Sharpe's London Magazine*.

W.

Men of the Time.

* **HALL** (*Louisa-Jane* Park, mistress), femme de lettres américaine, née à Newburyport, le 7 février 1802. Fille d'un instituteur, elle épousa en 1840 un ministre de la secte des unitaires. Elle réside à Rhode-Island. On a d'elle : *Miriam*; 1825-1837, tragédie religieuse, dont le sujet est emprunté aux premiers temps de l'Église chrétienne; — *Joanna of Naples*; 1838 : roman historique; et plusieurs nouvelles et pièces de vers disséminées dans différents recueils littéraires.

P. L—y.

Female Poets of America; 1849, in-8°.

* **HALL** (*Carl-Christian*), homme politique danois, né à Copenhague, le 25 février 1812. Après avoir étudié le droit, il voyagea en 1834-1835 en Allemagne, en Italie, visita la France et l'Angleterre, et fut nommé en 1837 auditeur près des tribunaux militaires. Reçu en 1840 licencié en droit, il professa quelque temps à l'université. Après le mouvement de 1848, il fut élu membre de la diète, et s'y distingua comme orateur de la gauche modérée. En 1854, à la chute du ministère, M. Hall fut nommé ministre des cultes et de l'instruction publique; il devint alors l'orateur du ministère, et résista habilement aux attaques de l'opposition. En 1856 M. André, président du

conseil des ministres, ayant abandonné ses fonctions pour ne conserver que le portefeuille des finances, la présidence fut dévolue à M. Hall, qui l'occupe encore.] P.-L. MÖLLER.

Documents particuliers.

HALLAM (*Henri*), historien et critique anglais, né à Windsor, en 1777. Il fit ses études sous la direction de son père, chanoine de Windsor, doyen du chapitre de Bristol, homme instruit, et particulièrement versé dans la littérature classique. A l'âge de onze ans, il entra au collége d'Eton; puis il alla compléter son éducation dans l'université d'Oxford, au Christ-Church-College. Vers le commencement du siècle, il vint s'établir à Londres, où il a presque toujours résidé depuis, principalement occupé de travaux littéraires. Il n'a exercé d'autre emploi que celui de commissaire directeur du timbre de 1806 à 1826. Il fut un des collaborateurs de la *Revue d'Édimbourg* dans les premières années de sa publication. Les articles qu'il a fournis à ce recueil et à d'autres revues témoignent d'une érudition étendue, d'un goût sûr, d'une ferme impartialité. On remarque surtout son article sur l'édition des *Œuvres* de Dryden et la biographie de ce poëte par Walter Scott. Les correspondances de Wilberforce, de Romilly, d'Horner, de Jeffrey prouvent que déjà à cette époque le savoir et le talent de M. Hallam étaient hautement estimés dans les cercles littéraires de Londres et d'Édimbourg, et Byron ne fit qu'attester le même fait lorsque dans sa satire des *Poëtes anglais et des Critiques écossais*, il donne à M. Hallam l'épithète épigrammatique de classique (*the classic Hallam*). M. Hallam est toujours resté attaché au parti whig, à l'écart des luttes politiques personnelles, et a réservé son intérêt aux questions de philanthropie générale et d'amélioration sociale. Il a pris une part chaleureuse au mouvement pour l'abolition de la traite des nègres, et il s'est montré, en politique aussi bien qu'en administration, ami d'une réforme modérée et progressive. Tous les ouvrages de M. Hallam sont empreints de ce libéralisme élevé, et son *Histoire constitutionnelle d'Angleterre* en est le développement et l'application. La vie de M. Hallam, si honorablement remplie par la culture des lettres, et dont une fortune brillante assure l'indépendance, a été éprouvée par de cruelles afflictions domestiques. En 1837 il perdit une fille; quatre ans plus tôt, il avait vu mourir son fils aîné, jeune homme de la plus grande espérance, auquel Tennyson a consacré son recueil poétique intitulé : *In memoriam*.

M. Hallam est membre de la Société royale de Londres, et l'un des conservateurs du British-Museum. Nommé en 1833 correspondant de l'Académie des Sciences morales et politiques de l'Institut de France, il a été élu en 1838 l'un des associés de cette Académie. On a de M. Hallam : *View of the State of Europe during the Middle Ages*; Londres, 1818, 2 vol. in-4°. Dans cet ouvrage, écrit d'un style clair et pur, avec un savoir étendu, et un esprit de généralisation historique tempéré par une juste appréciation des faits, l'auteur s'est attaché particulièrement à démêler les origines constitutionnelles des divers gouvernements. En 1848 il a publié un volume de *Supplemental Notes*, contenant les nouveaux renseignements qu'il avait recueillis depuis la publication de son ouvrage, et aussi les modifications qu'il voulait y apporter sur certains points. Le *View of the State of Europe* a été traduit en français par MM. Dudouit et Borghers (Tableau de l'Europe au moyen âge); Paris, 1820-1822, 4 vol. in-8°; — *The constitutional History of England, from the accession of Henri VII to the death of George II*; Londres, 1827, 2 vol. in-4°; traduit en français par M. Borghers (Histoire constitutionnelle de l'Angleterre depuis l'avénement de Henri VII jusqu'à la mort de Georges II; trad. revue et publ. par M. Guizot, et précédée d'une préface de M. Guizot); Paris, 1828-1829, 5 vol. in-8°; — *Introduction to the Literature of Europe in the fifteenth, sixteenth, and seventeenth centuries*; Londres, 1837-1839, 4 vol. in-8°; traduit en français par M. Borghers (Histoire de la Littérature de l'Europe pendant les quinzième, seizième et dix-septième siècles); Paris, 1839-1840, 4 vol. in-8°. Une nouvelle édition des *Œuvres* de M. Hallam est maintenant en cours de publication; il est à désirer qu'on la rende complète en y ajoutant un certain nombre d'articles et d'essais dispersés dans divers recueils. Parmi ces écrits de moindre étendue, un des plus intéressants est une notice sur son fils, Arthur H. Hallam, si prématurément enlevé, en 1833.

L. J.

Macauley, *Essays*, t. I. — *Quarterly Review*, 183. — Philarète Chasles, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 novembre 1840. — *English Cyclopædia* (Biography). — *Encyclopédie des Gens du Monde*.

HALLAWED-CAREW ou **HALLOWED** (*Benjamin*), amiral anglais, né au Canada, en 1760, mort à Beddington-Sark (comté de Surrey), le 2 septembre 1854. Il prit fort jeune la carrière navale, et entra dans la marine militaire britannique : il était déjà lieutenant lors du combat de la Chesapeak, livré en mai 1781, et gagné par le comte de Grasse contre les escadres réunies des amiraux anglais Hood et Grave. Il fut blessé le 12 avril 1782, lors de la victoire que Rodney remporta dans le canal de Sainte-Lucie sur de Grasse. Le traité de Versailles, conclu le 20 janvier 1783, le rendit au repos jusqu'en 1791, où il fut appelé au commandement du sloop *Scorpion* et envoyé en croisière sur les côtes de l'Afrique orientale. Il était capitaine en 1793, fit sous Hood la campagne de la Méditerranée, et assista sous Nelson aux siéges de Bastia et de Calvi. En 1796 il commandait le vaisseau *Courageous*; il perdit son navire et quatre cent soixante-dix hommes sur les côtes de Barbarie. Échappé, comme par miracle, à ce désastre, il

rejoignit l'amiral Jervis, qui observait avec quinze vaisseaux les ports méridionaux de l'Espagne. Le 14 février 1797 vingt-sept vaisseaux espagnols vinrent présenter la bataille à la flotte anglaise. L'action s'engagea à la hauteur du cap Saint-Vincent; elle fut funeste aux Espagnols, qui y perdirent quatre bâtiments. Hallawed y montra un tel courage que Jervis lui confia la mission d'annoncer cette victoire à Londres. Acquitté honorablement pour la perte du *Courageous*, Hallawed alla, comme capitaine, servir sous Nelson, qui partait pour l'Égypte. Il fut chargé de reconnaître différents ports, contribua à la prise du vaisseau *Le Franklin*, de la corvette *La Fortune*, et occupa militairement l'île d'Aboukir. En 1799 il suivit Nelson dans les eaux de Naples, et appuya tous les mouvements contre les Français. Il croisa ensuite sur les côtes d'Espagne et de Portugal, accomplit une mission à Lima, revint en Egypte, et fut pris après une belle défense, dans les eaux de Malte par deux vaisseaux de la division de Gantheaume. Hallawed fut rendu à la liberté après le traité d'Amiens, et promu au grade de commodore, il commanda successivement les croisières des côtes occidentales d'Afrique et des Antilles. La guerre s'étant rallumée, il rallia le commodore sir Samuel Hood, et tous deux réduisirent Sainte-Lucie et Tabago. En 1805 il passa sous les ordres de Nelson, se trouva à quelques affaires contre les flottes française et espagnole, et fut chargé de protéger le débarquement en Égypte du major-général Fraser (1807). Il ramena les débris de cette expédition, et revint croiser devant Toulon. Réunissant ses forces à celles de sir Georges Martin, ils attaquèrent ensemble quinze bâtiments français dans la baie de Roses, et en prirent ou brûlèrent onze. En 1810 il fut nommé colonel de marine, puis contre-amiral. Il convoya des troupes et des munitions sur les côtes d'Espagne, et transporta d'Alicante à l'embouchure de l'Ebre le corps d'armée du général Murray (31 mai-9 juin). Après 1815 il entra dans plusieurs conseils spéciaux, commanda en 1827 la station du canal Saint-Georges, et fut nommé amiral en 1830. Lorsqu'il mourut, sa fortune était une des plus considérables de l'Angleterre.

Alfred de Lacaze.

Annual Register.

* **HALLBERG-BROICH** (*Théodore-Hubert*, baron DE), voyageur et écrivain allemand, connu sous le pseudonyme de l'*Hermite de Ganting*, est né vers 1775, dans les environs de Düsseldorf. Il passa la principale partie de sa vie à voyager, et ayant visité l'Allemagne, la Scandinavie, l'Angleterre, l'Italie, la France, la Russie, l'Orient, etc., il publia successivement plusieurs ouvrages, dans lesquels il raconta d'une manière originale ses aventures et ses impressions de touriste. Il quitta l'Allemagne encore en 1849, et s'embarqua, malgré son grand âge, pour l'Amérique. Depuis cette époque le public n'a que rarement entendu parler de lui. On a de lui : *Reise durch Scandinavien* (Voyage à travers la Scandinavie); Cologne, 1818; — *Reise durch den Isarkreis* (Voyage dans le cercle de l'Isar); Augsbourg, 1825; — *Die Armencolonie* (La Colonie de Pauvres); Munich, 1829; — *Ueber den Rhein-Donaukanal und den alten Handlungsweg nach Indien* (Du Canal entre le Rhin et le Danube et de l'ancienne Route de commerce aux Indes); Augsbourg, 1831; — *Zur Geschichte der Sitten, Gebraeuche und Moden* (Études sur l'histoire des mœurs, coutumes et modes); Aix-la-Chapelle, 1832; — *Frankreich-Algier* (La France, l'Algérie); Munich, 1837; — *Reise durch Italien* (Voyage à travers l'Italie); Augsbourg, 1839; — *Reise nach dem Orient* (Voyage dans l'Orient); Stuttgard, 1839, 2 vol.; — *Reise durch England* (Voyage à travers l'Angleterre); Stuttgard, 1841; — *Deutschland, Russland, Caucasien, Persien* 1842-1844 (L'Allemagne, la Russie, le Caucase, la Perse en 1842, 1843 et 1844); Stuttgard, 1844, 2 vol. R. L.

Conv.-Lex. — Engelmann, *Bibliothek d. schön. Wissensch.*

* **HALLBLAD** (*Erik*), peintre suédois, né le 11 juillet 1720, à Fahlun, où son père était mineur, mort le 25 août 1814. Il se rendit à Stockholm en 1737, et fut trois ans plus tard admis à étudier gratuitement chez le peintre Olof Arenius. En 1748 il s'établit lui-même comme peintre. Ayant appris qu'on avait découvert en France le moyen de rentoiler les tableaux, il s'exerça à trouver un procédé analogue. Ses efforts furent couronnés de succès. Il réussit à transporter les peintures non-seulement sur toile, mais encore sur bois et sur cuivre. Cette découverte lui permit de conserver les fresques de quelques salles du château de Drottningsholm. E. B.

Boye, *Malare Lex.* — *Biogr.-Lex.*, VI, 24-25.

HALLÉ (*Pierre*), jurisconsulte, orateur et poëte français, né à Bayeux, en 1611, et mort à Paris, le 27 décembre 1689. Les succès qu'il obtint dans ses études, à l'université de Caen, lui valurent la chaire de rhétorique, quoiqu'il ne fût âgé que de vingt-quatre ans. En 1640 il fut élu recteur. En cette qualité, il harangua le chancelier Seguier, qui avait été envoyé à Caen, pour apaiser les troubles que les *Va-nu-pieds* avaient excités en Normandie. Le chancelier conçut pour lui tant d'estime qu'il voulut assister à sa réception comme docteur en droit, et chercha à l'attirer dans la capitale. De tous les emplois qui furent offerts à Hallé, il préféra la modeste position de professeur d'humanités au collége d'Harcourt à Paris; il fut ensuite chargé d'enseigner la réthorique, et « il y attirait, écrit Huet, une très-grande affluence d'auditeurs ». A la fin de 1646 il fut nommé lecteur et interprète du roi pour les langues grecque et latine, et fut pourvu en 1654 de la chaire de professeur *ès saints décrets*, en la faculté de droit de Paris. Il y fit créer deux

nouvelles chaires et rétablir les anciens usages tombés en désuétude, usages qui ont continué d'être observés jusqu'à la suppression des facultés. Quoiqu'il eût pu prétendre à des emplois plus élevés, il acheva paisiblement sa vie dans la culture des lettres. Ayant reçu une noble hospitalité dans la maison de Choisy, c'est là qu'il s'éteignit, après avoir nommé l'abbé de ce nom son exécuteur testamentaire. On a de Hallé : *Orationes et Poemata;* Paris, 1655, in-8°. C'est le recueil des opuscules qui commencèrent sa réputation; on y trouve la harangue (*salutatio*) qu'il adressa au chancelier Seguier, lors de la visite de ce ministre à l'université de Caen. Il renferme en tout neuf discours, et six livres de poésies latines : *Scholæ Juris Encomia;* Paris, 1656, in-4°; — *Dissertationes de censuris ecclesiasticis;* 1659, in-4°; — *Elogium Gabrielis Naudæi;* Genève, 1651, in-4°; — *Institutionum Canonicarum Libri IV, opus ad præsentem Ecclesiæ Gallicanæ usum accommodatum;* Paris, 1685, in-12. Il avait composé plusieurs autres traités de droit canon, sur la régale, la simonie, l'autorité du pape et des conciles, etc.; mais ils n'ont pas été imprimés.

J. LAMOUREUX.

Huet, *Origines de la ville de Caen*, p. 780. — Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, t. III. — Bayle, *Dictionnaire historique*. — Baillet, *Jugements sur les principaux Ouvrages des Savants*, tom. V.

HALLÉ (*Claude-Gui*), peintre français, né à Paris, en 1652, mort dans la même ville, en 1736. Il était élève de son père, Daniel Hallé, peintre assez distingué, mort en 1674. Claude Hallé fut couronné plusieurs fois par l'Académie de Peinture, et fut chargé de la décoration de plusieurs églises et de châteaux royaux, tels que Meudon, Trianon, etc. Les compositions de Claude Hallé sont bien combinées, mais elles manquent de force dans l'exécution; l'afféterie y domine, et nuit à l'ensemble général. Son meilleur ouvrage est l'*Annonciation* que l'on voit à Notre-Dame de Paris.

A. DE L.

D'Argenville, *Vie des Peintres*, t. II, p. 380.

HALLÉ (*Noël*), peintre français, fils du précédent, né à Paris, le 2 septembre 1711, mort dans la même ville, le 5 juin 1781. Il suivit les leçons de son père, obtint les premiers prix de l'Académie, et fut envoyé à Rome comme pensionnaire. A son retour, il fut admis à l'Académie de Peinture, et nommé en 1771 surintendant des manufactures de tapisseries. Il retourna à Rome comme directeur de l'Académie de France. Il remplit cet emploi avec intelligence, et mérita le cordon de Saint-Michel. Bon architecte, meilleur perspectiviste, il laisse beaucoup à désirer pour la composition et le coloris. On cite de lui : *Achille dans l'île de Scyros;* — *Églé et Silène;* — *Hippomène et Atalante;* — *Prédication de saint Vincent de Paul* à Saint-Louis de Versailles; — le plafond de la chapelle des fonts baptismaux à Saint-Sulpice, etc.

A. DE LACAZE.

D'Argenville, *Vie des Peintres*, t. II, p. 380.

HALLÉ (*Jean-Noël*), célèbre médecin français, fils du précédent, né à Paris, le 6 janvier 1754, mort dans la même ville, le 11 février 1822. Parmi les membres de sa famille, qui la plupart s'étaient fait un nom recommandable dans les lettres, dans les sciences et dans les arts, se trouvait Lorry. Ses conseils décidèrent le jeune Hallé, son neveu, à embrasser la médecine, nonobstant son goût très-vif pour les beaux-arts, qu'avait encore développé un séjour de quelques mois à Rome, où il avait suivi son père, alors directeur de l'École de Peinture. A peine Jean-Noël avait-il terminé ses études qu'il fut appelé, tant son précoce mérite était déjà apprécié, à faire partie de la Société royale de Médecine, récemment fondée (1776), et à laquelle il prit dès lors une part active, tout en se livrant avec succès à la pratique médicale. Des débats, aussi nuisibles aux intérêts de la science que peu dignes des hommes qui les suscitèrent, s'étaient élevés entre la savante compagnie et la Faculté, qui se croyant atteinte dans ses priviléges, tenait rigueur à ceux de ses membres qui s'étaient affiliés, et n'accorda point à Hallé l'autorisation de professer, à laquelle lui eût donné droit son titre de docteur régent. Mais cette mesquine persécution fut heureusement impuissante à entraver la brillante carrière qui s'ouvrit devant le jeune savant. A l'année 1779 commence cette série de recherches neuves, de mémoires importants sur différents points de l'hygiène, de la pathologie et de la thérapeutique, qui ont rendu le nom de Hallé si recommandable. On remarque surtout les beaux articles publiés dans l'*Encyclopédie méthodique* (*Air*, *Aliments*, *Afrique*, etc.) et le plan, resté classique, d'un cours d'hygiène, emprunté dans ses données fondamentales à Galien (*De Sanitate tuenda*) et à Boerhaave (*Instit. Med.*). La Société de Médecine et la municipalité de Paris durent aussi à la même plume d'excellents rapports sur des questions d'hygiène publique. Soit qu'il fût protégé par l'importance de ces services, soit qu'il fût défendu par la reconnaissance de quelques clients alors puissants, Hallé traversa la tourmente révolutionnaire sans en être atteint, mais non sans y donner des preuves de son courage : tantôt plaidant chaleureusement devant la Convention la cause de Lavoisier, tantôt portant jusqu'au fond des prisons ses secours et ses consolations aux victimes de la terreur. Ce ne fut qu'en l'an III, époque de la réorganisation de l'enseignement, qu'il monta dans la chaire de physique médicale et d'hygiène qu'on venait de créer pour lui. Il avait alors quarante ans. Ses leçons, riches par le fond, attirèrent un nombreux auditoire, qui n'ignorait pas le profit qu'on pouvait en retirer en les dégageant des entraves du débit et des digressions trop fréquentes auxquelles s'aban-

donnait le professeur, comme si l'indécision qui lui était naturelle l'eût fait hésiter entre le nombre immense de faits qui se pressaient dans son esprit. Un autre genre de succès l'attendait quelques années plus tard au Collége de France, où il consacra à Hippocrate une série de leçons remarquables par un haut caractère d'érudition philologique et philosophique. En somme, si Hallé n'a attaché son nom à aucune de ces découvertes importantes qui se lient d'une manière impérissable à certains noms, et auxquelles d'ailleurs la direction de ses travaux ne pouvait guère le mener, il faut reconnaître qu'en rassemblant et en coordonnant les éléments de l'hygiène, il lui communiqua une impulsion toute nouvelle. Il fit pour cette science ce qu'à cette époque de reconstruction scientifique Bichat fit pour l'anatomie générale, Chaussier pour la physiologie, Corvisart et Pinel pour la clinique et la pathologie.

Dès 1796, c'est-à-dire à l'époque de sa création, l'Institut tint à honneur d'appeler dans son sein ce digne représentant de la profession médicale. Hallé fut dans ces nouvelles fonctions ce qu'il avait été dans l'ancienne Société de Médecine, ce qu'il était à la Faculté, l'un des membres les plus actifs, les plus consciencieux de la savante compagnie, l'un de ceux auxquels elle s'adressait de préférence quand elle voulait être éclairée ou qu'elle voulait éclairer elle-même l'autorité sur quelques questions importantes ou litigieuses. Ce fut lui qui à l'occasion de la découverte de Jenner rédigea, en l'an XI, un rapport mémorable, où il se plaçait au rang des partisans les plus convaincus de la vaccine. Quelques années plus tard il en retraçait les bienfaits dans un travail qui donnait définitivement gain de cause à cette merveilleuse pratique ; il la portait même le premier en Italie, où il accompagnait la princesse Borghèse, par ordre de l'empereur, dont il était l'un des médecins ordinaires ; car malgré ses nombreux travaux Hallé trouvait encore le temps de satisfaire aux exigences d'une clientèle étendue et choisie, et d'exercer dans la demeure du pauvre son apostolat de bienfaisance et de dévouement. Après avoir longtemps souffert des douleurs de la gravelle, Hallé dut acquérir la triste certitude de l'existence d'un calcul dans la vessie. Ne voyant d'autre terme à un long tourment qu'une mort inévitable, il voulut, nonobstant l'avis contraire de ses confrères, se soumettre à la lithotomie. Bien que l'opération, pratiquée par Béclard, eût réussi, la santé depuis longtemps ébranlée du malade ne put résister à cette épreuve, et il s'éteignit au bout de huit jours, dans les bras des siens.

Sous l'influence des idées philosophiques en faveur, des travaux des économistes et des découvertes de la chimie, l'hygiène avait pris dans le siècle dernier une importance toute nouvelle. Tandis que les Howard, les Parmentier, les Rumford, les Guyton-Morveau, les Lind, les Pringle, les Tissot l'enrichissaient de leurs travaux, la Société royale de Médecine lui donnait une vive impulsion par les questions qu'elle mettait au concours et par les travaux de ses propres membres. Hallé, s'emparant de tous ces matériaux, tenta d'élever à la science un monument digne de l'époque aux remarquables progrès de laquelle il assistait, projet qu'il ne lui fut jamais donné de réaliser et dont l'exécution complète semblait devoir reculer indéfiniment devant lui. En effet, comme il n'y a rien dans la nature qui ne puisse être nuisible ou utile à la santé de l'homme, il n'est rien non plus qui ne puisse rentrer dans le domaine de l'hygiène, depuis l'étude de l'aliment jusqu'aux productions des arts. Or, c'est de ce point de vue élevé qu'Hallé avait considéré l'hygiène. Voyant partout, comme l'a dit un critique, une coordination des phénomènes vers des fins générales, il était persuadé qu'on doit tout savoir en médecine. Il ne faut donc pas s'étonner si vingt-cinq ans de travaux soutenus ne suffirent pas à Hallé pour remplir ce gigantesque programme, aux difficultés duquel ajoutait encore la défiance de ses forces et surtout cet esprit d'indécision qui ne lui permettait jamais d'aboutir. On retrouve jusque dans son style, à périodes nombreuses, d'une trame un peu diffuse et hérissée de phrases incidentes, ce défaut de précision qui pesait à la fois sur son enseignement et sur sa méthode. Telle était l'étendue des objets qu'il embrassait, la variété des points de vue sous lesquels il les étudiait, qu'on en était toujours avec lui aux prolégomènes. C'était le côté faible de cette belle intelligence, c'était le côté par où péchait le praticien qui, constamment frappé des difficultés de chaque question, et faute de se décider entre des opinions douteuses, laissait parfois s'enfuir le moment propice et triompher le pire avis.

Hallé traitait d'abord, dans son cours, de la géographie physique et médicale de l'homme, et de l'histoire des races dans les différents siècles. Puis, passant à l'hygiène proprement dite, il abordait dans une première partie le *sujet de l'hygiène*, c'est-à-dire l'homme considéré individuellement et en société. La deuxième comprenait *la matière de l'hygiène*, c'est-à-dire l'étude des agents naturels et de leur action sur l'organisme (*circumfusa*, *applicata*, *ingesta*, *excreta*, *gesta, percepta*). La troisième partie était relative aux *moyens de l'hygiène*, c'est-à-dire aux règles pour la conservation de l'homme par l'usage bien ordonné de ces agents. Voici les titres des principaux ouvrages de Hallé : *Recherches sur la nature et les effets du méphitisme des fosses d'aisance* ; Paris, 1785, in-8° ; — *Observation d'une Atrophie idiopathique simple* (dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, 1798, tome I). L'attention des médecins a été appelée dans ces derniers temps sur cette singulière affection que l'on a prétendu à tort, comme on le voit, n'avoir jamais été décrite ; —

Observation sommaire sur une maladie qu'on peut appeler Anémie ou privation de sang; dans la *Biblioth. médic.*, Paris, 1802, t. VI; — un second mémoire sur le même sujet, 1803, ibid.; — *Exposition des faits recueillis jusqu'à présent concernant les effets de la vaccine, et examen des objections*, etc.; dans les *Mém. de l'Institut*, 1816, tome XII. Citons encore la collaboration au *Codex*, qu'Hallé fut chargé de rédiger en latin; les articles de l'*Encyclopédie méthodique* et ceux du *Dictionnaire des Sciences médicales* en collaboration avec Nysten, Thillaye et Guilbert; le traité anonyme d'hygiène publié en 1806, in-8°, *d'après ses leçons*, fut désavoué par lui. Dr C. SAUCEROTTE.

Éloges de Hallé, par Cuvier, Desgenettes et M. Dubois d'Amiens.

HALLÉ (*Antoine*). *Voy.* HALLEY.

*HALLECK (*Fitz Green*), poëte américain, né à Guilford (Connecticut), en août 1795. En 1813 il entra dans une maison de banque à New-York, et fut engagé dans des affaires commerciales jusqu'en 1849, époque à laquelle il retourna à Connecticut, où il fixa sa résidence. De très-bonne heure M. Haleck montra un certain talent poétique; ses premiers travaux imprimés furent des pièces satiriques et pleines d'*humour*, écrites en collaboration avec son ami J.-B. Drake et publiées dans le *Evening-Post*, en 1819, sous le pseudonyme de *Croaker*. Vers la fin de la même année, il publia *Fanny*, le plus long de ses poëmes satiriques, qui eut plusieurs éditions, la plupart non reconnues par l'auteur. En 1822 M. Halleck visita l'Angleterre et le continent. En 1827 il publia un petit volume contenant *Alnwick Castle, Marco Bozzaris*, et quelques autres morceaux qui, insérés dans divers recueils, furent réunis en un vol. in-8°; New-York, 1835. M. GAUDIN.

Men of the Time.

HALLENBERG (*Jonas*), érudit suédois, né le 7 novembre 1748, dans la paroisse de Hallaryd (Smaland), mort à Stockholm, le 30 octobre 1834. Ses parents, qui étaient paysans, le destinaient à la profession d'agriculteur; mais le jeune enfant préférait l'étude aux travaux de la campagne. Il montrait de si heureuses dispositions, que son oncle, André Hallenberg, professeur à Wexiœ, le prit dans sa maison et lui fit donner une éducation libérale. Reçu docteur en philosophie (1776) et nommé *docens* à l'université d'Upsal (1777), Jonas tint plus qu'il n'avait promis; il mérita d'être placé au nombre des plus savants historiens, numismates et orientalistes qu'ait produits la Suède. En dépit ou plutôt en raison même de sa science profonde, il négligea toujours l'art de se faire valoir. Cette dernière circonstance fut cause de l'échec qu'il éprouva lorsqu'il concourut pour la chaire d'histoire à l'université d'Upsal. Chagriné de cet événement, il se démit de ses fonctions de *docens* (répétiteur) pour se livrer tout entier aux recherches historiques et archéologiques. Les récompenses ne lui firent pas défaut; il fut nommé en 1784 historiographe du royaume, et en 1803 garde des médailles. Il reçut en 1812 le titre de conseiller de chancellerie, et fut anobli en 1818. Il était membre de l'Académie des Belles-lettres de Stockholm (1786), dont il fut secrétaire jusqu'en 1819, membre correspondant de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg et de la Société d'Archéologie septentrionale à Copenhague. Vivant avec la plus grande simplicité, et ne faisant de dépenses que pour sa bibliothèque et sa collection numismatique, Hallenberg amassa une petite fortune, dont il employa une partie à des actes de bienfaisance. Il légua ses livres, ses manuscrits et ses médailles à l'université d'Upsal. On a de lui : *Nya almænna historia, ifran XVI de seculi bœrjan* (Nouvelle Histoire universelle, depuis le commencement du seizième siècle); Stockholm, 1782-1785, 3 vol. in-8°; — *Handlingar till K. Gustaf II Adolphs historia* (Mémoires pour servir à l'histoire du roi Gustave II Adolphe), t. I; ibid., 1784, in-8°; — *Svea Rikes historia under K. Gustaf Adolph den stores regering* (Histoire du royaume de Suède sous le règne de Gustave-Adolphe le Grand); ibid., 1790-1796, 5 vol. in-8°. Cette excellente compilation, qui est une source abondante de faits et de données historiques, n'a malheureusement pas été achevée. L'auteur s'y distingue plus par l'érudition que par l'habileté de la mise en œuvre. Son style est lourd, diffus et souvent obscur; — *Disquisitio de origine nominis* Gud (Dieu) *ex occasione nummi cufici;* ibid., 1796, in-8°; — *Dogmatis de resurrectione corporum mortuorum Origo, et num in libro Jobi ejusdem mentio facta sit;* ibid., 1798, in-8°; — *Om mynts och varors værde under K. Gustaf Is. regering* (Sur la valeur de la Monnaie et des denrées sous le règne de Gustave Ier); ibid.; — *Historiska Anmærkningar œfver Uppenbarelseboken* (Remarques historiques sur l'Apocalypse); ibid., 1800, 3 vol. in-8° : l'introduction de cet ouvrage a été traduite en allemand par O.-G. Tychsen, sous le titre de *Die geheime Lehre der alten Orientaler und Juden* (La Doctrine secrète des anciens Orientaux et des Juifs); Rostock et Leipzig, 1805, in-8°; — *Collectio Nummorum Cuficorum, addita eorum interpretatione;* Stockholm et Abo, 1800, in-8°, avec pl.; — *Quatuor Monumenta ænea e terra in Suecia eruta;* Stockholm, 1802; avec appendice, 1816, in-8°; — *Berættelse om K. Svenska Mynt-Cabinettet* (Rapport sur le Cabinet royal des Monnaies de Suède); ibid., 1804, in-4°; — *Vita cujusdam Bardi*, traduite du suédois en vers latins élégiaques; ibid., 1805, in-8°; — *Disquisitio de nominibus in lingua suio-gothica lucis et visus, cultusque solis in eadem lingua vestigiis;* ibid., 1816, 2 part., in-8°; — *Anmærkningar œfver Sv. Lager-*

brings svea Riks historia (Remarques sur l'histoire du royaume de Suède par Lagerbring); ibid., 1819-1822, 2 vol. in-8° : on y trouve des observations justes, quoique l'auteur s'exprime avec aigreur et se montre partial à l'égard de Lagerbring; — *Numismata orientalia ære expressa, brevique explanatione enodata;* Upsal, 1822, 2 vol. in-8°, avec pl.; — *Berættelse*, etc. (Rapports) : sur diverses trouvailles; ibid., 1818-1819, 1821, in-8°; — *Ænigmata latinis vocabulis syllabatim perpensis complexa;* ibid., 1829, in-8°; — *Illustrium Virorum Testimonia atque Epistolæ;* Upsal, 1832; Stockholm, 1832; — *Mémoire sur le parti que les historiens modernes peuvent tirer des anciens travaux historiques;* dans les *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres de Stockholm*, 1787. BEAUVOIS.

J.-H. Schrœder, *Minne af J. Hallenberg*, 1838. — *Biographiskt Lexikon œfver namnkunnige Svenska Mæn;* Orebro, 23 vol. in-8°, t. VI, 35-40.

HALLER (*Albert* DE), *polyhistor* suisse, célèbre comme physiologiste, botaniste, poëte, bibliographe, romancier, et anatomiste, né à Berne, le 16 octobre 1708, mort dans la même ville, le 12 décembre 1777. Il appartenait à une ancienne famille patricienne de la ville de Berne. Son père, Nicolas Emmanuel Haller, avocat du grand conseil et chancelier du comté de Bade, aimait les lettres, et cultivait la poésie avec succès. Il mourut en 1721, et déjà il avait été témoin de l'étonnante précocité de son fils, et avait pu prévoir pour lui le plus brillant avenir. Le jeune Albert était pourtant d'une santé faible, maladive; il était même atteint de rachitisme, affection qui, suivant la remarque de Zimmermann, peut, en condamnant l'enfant à une vie sédentaire, fortifier et développer singulièrement ses facultés intellectuelles. A quatre ans Haller faisait aux domestiques de la maison paternelle de petites exhortations pieuses sur des textes de l'Écriture Sainte. A neuf ans, familier avec le latin et le grec, il dirigeait ses études vers les langues orientales et l'histoire littéraire. Il avait déjà composé une grammaire chaldaïque, un dictionnaire hébreu et grec, et un dictionnaire historique comprenant deux mille articles, rédigés d'après Moréri et Bayle. Ces progrès étaient moins dus à l'éducation qu'aux efforts instinctifs d'une nature admirablement douée. Son maître, rigoureux et pédant, l'aurait dégoûté de l'étude; mais dès qu'il s'agissait d'apprendre, rien ne rebutait l'élève, et celui-ci trouva dans la dureté de son précepteur le sujet d'une satire en vers latins qu'il composa à l'âge de dix ans. Trois ou quatre années plus tard, le goût de la poésie allemande se développa chez lui. Il composa beaucoup de vers, qu'il sauva, dit-on, d'un incendie, au péril de sa vie, et qu'ensuite il condamna lui-même au feu. Ces distractions littéraires ne le détournaient pas des études plus sévères; et lorsque le moment de choisir un état fut venu, il se décida pour la médecine. En 1723 il se rendit à l'université de Tubingue, où il suivit les leçons du professeur de philosophie Camerarius et du savant anatomiste Duvernoy. Malgré l'habileté de ces deux maîtres, il ne fut point satisfait de ses progrès, et en 1725 il quitta Tubingue pour Leyde, où l'attirait la réputation de Boerhaave et d'Albinus. Les moyens d'instruction qu'offrait cette université étaient si nombreux, et il en tira un si bon parti qu'il parla toujours de sa résidence à Leyde avec une vive satisfaction. Pendant son séjour dans cette ville, il alla visiter à Amsterdam Ruysch, alors âgé de quatre-vingt-neuf ans, et vit une partie de sa célèbre collection de préparations anatomiques. A la fin de l'année 1726 il soutint, sous la présidence de Boerhaave, sa thèse inaugurale *De ductu salivali Coschwiziana;* il y démontrait que le prétendu conduit salivaire découvert par Coschwitz était simplement un vaisseau sanguin. Après avoir reçu le grade de docteur, il partit pour Londres, où il se lia avec Sloane, Douglas et Cheselden. Ensuite il alla poursuivre, à Paris, ses études d'anatomie et de botanique, sous Winslow et de Jussieu. Un incident singulier l'empêcha de rester plus de six mois dans cette ville. Un de ses voisins, incommodé par ses dissections, menaça de le dénoncer à la police, et le jeune anatomiste, ne se croyant plus en sûreté à Paris, se rendit à Bâle en toute hâte. Là il compléta ses connaissances par l'étude des mathématiques, qu'il apprit sous Jean Bernoulli. Au bout de sept ans de voyages si fructueusement employés, Haller, alors dans sa vingt-deuxième année, revint à Berne. La pratique de la médecine (1), d'immenses travaux d'anatomie, des excursions sur les montagnes de la Suisse, la botanique remplirent les six années suivantes. En faisant tous les ans une promenade dans les Alpes, il rassembla les éléments de sa *Flore helvétique*, qui fut longtemps la plus riche de toutes les *Flores* de l'Europe. L'étude attrayante de la botanique et la vue des grands tableaux de la nature alpestre le ramenèrent à la poésie (2). « Il redevint poëte une seconde fois, dit Cordorcet, mais comme il convenait de

(1) Sa clientèle ne paraît pas avoir été très-nombreuse. « car M. Haller est, disait-on, trop bon littérateur, trop bon poëte, pour rien entendre à la médecine ». Cependant, il simplifia la composition des remèdes et tenait un journal détaillé de chacun de ses malades.

(2) Haller exécuta plus de vingt-cinq excursions dans les montagnes de la Suisse. Il en a fait le récit en français, dans un excellent style. « Ce pays (la Suisse), dit-il entre autres, est infiniment varié. Il y a tel canton où les chaleurs approchent de celles de la Provence : les plantes qui y naissent en font foi. D'autres ne diffèrent en rien des îles les plus reculées du Nord : il y a des glaces tout aussi éternelles et des lièvres également blancs, et les mêmes espèces de plantes : le catalogue de Martens en est une preuve; les simples qu'il a ramassés en suivant la pêche de la baleine se trouvent presque tous sur les Alpes. Entre ces deux extrémités il y a un nombre infini de milieux gradués, rochers tout nus, montagnes couvertes de pâturages, bois affreux de sapins; ensuite des prés, puis des champs, des vignes, et les côtes délicieuses du Léman terminent cette chaîne de milieux. »

l'être à un philosophe occupé depuis longtemps d'études profondes. Des tableaux de la nature, non de cette nature de convention que peignent si souvent les poëtes, et qui n'est que la nature vue autrefois par Homère, et défigurée par ses imitateurs, mais de la nature telle que Haller lui-même l'avait observée, lorsque, gravissant sur les rochers et à travers les glaces des Alpes, il cherchait à lui arracher ses secrets; des poëmes où il sonde les profondeurs des questions les plus abstraites et les plus insolubles de la métaphysique et de la morale; des épîtres où il peint les douceurs de l'amitié et de la vie pastorale, les plaisirs attachés à la simplicité des mœurs, les charmes des vertus douces et tranquilles, et le bonheur qui suit les sacrifices que commandent les vertus fortes et austères : telles sont les poésies de Haller. Ces productions, tour à tour gracieuses et grandioses, fortement empreintes de l'esprit religieux, et écrites dans une langue que l'on croyait alors peu poétique, obtinrent un grand succès, et furent popularisées par une traduction française. » — « Les nations européennes, ajoute de Condorcet, virent avec étonnement la poésie allemande, inconnue jusque alors, leur offrir des chefs-d'œuvre dignes d'exciter la jalousie des peuples qui depuis plusieurs siècles se disputaient l'empire des lettres (1). »

En 1734 la république de Berne établit un amphithéâtre public, où Haller enseigna gratuitement l'anatomie. En 1735 il fut nommé médecin de l'hôpital, et peu après principal conservateur de la bibliothèque publique et du cabinet des médailles. Dans l'année même de son entrée en fonctions, il dressa un catalogue raisonné de tous les livres de la bibliothèque, discuta et rangea selon leur ordre chronologique cinq mille médailles anciennes. Mais il ne devait pas garder longtemps cet emploi, qu'il remplissait avec tant de zèle. En 1736 Georges II, roi d'Angleterre e électeur de Hanovre, voulant organiser une université à Gœttingue, offrit les chaires de médecine, d'anatomie, de botanique et de chirurgie à Haller, qui accepta après beaucoup d'hésitation. Un sinistre accident signala son entrée à Gœttingue. Sa voiture versa dans les rues mal pavées de cette ville, et sa femme, alors enceinte, se blessa mortellement : elle mourut au bout de quinze jours de souffrances (1). Contre un pareil malheur Haller ne trouva de consolation que dans l'étude. Renonçant à la pratique de la médecine, il se consacra tout entier pendant dix-huit ans à ses devoirs de professeur et à des publications sur toutes les parties des sciences naturelles. Son enseignement fut infatigable et fécond. A mesure que les jeunes gens qui suivaient ses leçons approchaient du terme de leurs études, il leur proposait, comme sujets de thèses doctorales, des matières nouvelles sur lesquelles il y avait des découvertes à faire; il leur traçait les plans qu'ils devaient suivre et les dirigeait dans leurs travaux. Il groupa ainsi autour de ses propres travaux une foule de travaux auxiliaires, qui en augmentèrent l'influence, et contribuèrent puissamment aux progrès des sciences. Il facilita les recherches des étudiants par l'établissement d'un jardin botanique, qu'enrichirent beaucoup ses excursions dans le Harz. En 1737 la Société royale de Gœttingue fut fondée; ses premières réunions se tinrent dans la maison de Haller, qui en fut nommé le secrétaire perpétuel. Les mémoires de la Société, qui commencèrent bientôt après de paraître sous le titre de *Commentarii Societatis regiæ Scientiarum Gottingensis*, l'eurent pour actif collaborateur, même lorsqu'il n'appartenait plus à l'université de Gœttingue. Le soin de sa santé, fatiguée par des travaux trop nombreux, et l'honorable invitation de ses compatriotes, qui l'avaient élu en 1745 membre du conseil souverain, le ramenèrent à Berne, en 1753 (2). Il fut aussitôt appelé à remplir diverses fonctions administratives, et il apporta dans cette nouvelle carrière son intelligence et son activité habi-

(1) Parmi les meilleures productions littéraires de sa jeunesse, on cite son poëme allemand *Les Alpes*. En voici quelques fragments : « Essayez, mortels, de corriger votre sort; profitez des inventions de l'art et des bienfaits de la nature; animez par des jets d'eau vos parterres fleuris; taillez de vastes rochers d'après les lois de l'ordre corinthien; jetez sur vos pavés de marbre de riches tapis de Perse; buvez des perles dans des coupes d'émeraudes; appelez le sommeil par des accords les plus doux; aplanissez des montagnes; changez en parcs des champs fertiles; que tous vos désirs soient remplis : vous serez pauvres dans l'abondance et misérables au milieu de vos richesses. L'âme fait elle-même son bonheur : les choses extérieures ne sont pour elles que l'occasion du plaisir ou de la peine : une humeur égale adoucit les chagrins les plus ouverts, tandis qu'un esprit inquiet empoisonne tous les plaisirs .... Sur les cimes glacées de la Fourche est le grand réservoir de l'Europe, qui par des fleuves abondants nourrit les deux grandes mers. L'Aar y prend sa source, et se précipitant avec un bruit effroyable, couvre dans ses chutes rapides les noirs précipices de son éblouissante écume. Les mines secrètes des Alpes dorent sa course et mêlent à ses ondes cristallines le métal le plus précieux : le fleuve, chargé d'or, en jette des grains sur ses bords, comme un sable grisâtre couvre les rivages ordinaires. Le berger voit ces trésors : oh! exemple pour le monde! il les voit, et les laisse passer,

(1) Haller composa sur la mort de sa femme une élégie, que l'on regarde comme une de ses plus belles pièces. En voici quelques strophes :.... « Combien de fois en t'embrassant avec ardeur, mon cœur me disait-il en frémissant : Hélas! s'il fallait la perdre! Et je l'ai perdue! Oui mon deuil durera, même lorsque le temps aura séché mes pleurs : le cœur connaît d'autres larmes que celles qui couvrent le visage. Le premier amour de ma jeunesse, le souvenir de ta douleur, l'admiration de tes vertus, sont une dette éternelle pour mon cœur. »

(2) Ce fut vers cette époque que Haller eut une vive querelle avec de La Mettrie au sujet de quelques points philosophiques et religieux. De La Mettrie avait publié, en 1747, un traité intitulé *L'Homme machine*, et l'avait dédié à Haller, dont il prétendait avoir été l'ami et le disciple pendant son séjour à Leyde. Son but malicieux fut atteint. On se demandait partout avec surprise : Haller est-il matérialiste? Ce dernier s'empressa de désavouer de La Mettrie à la fois comme ami et comme disciple, et dès lors s'établit entre eux cette fameuse polémique dans laquelle Haller défend éloquemment la religion révélée, Dieu, maître et créateur du monde, insulté par les suppositions de La Mettrie. (*Biographie d'Alb. de Haller*); Paris, 1846, p. 58.)

tuelles. Directeur du bailliage d'Aigle et des salines de Roche, commissaire pour l'organisation de l'université de Lausanne, membre du sénat de Berne, il se montra magistrat ferme, habile, équitable et modéré, bien qu'avec des idées aristocratiques très-arrêtées. Il a exposé ses opinions politiques dans trois romans qui rappellent certaines parties du *Télémaque*, et qui représentent trois peuples gouvernés dans l'intérêt de leur bonheur, l'un par un despote vertueux, l'autre par un bon roi constitutionnel, et le troisième par une excellente aristocratie. Il manque à ces trois ouvrages une quatrième partie, consacrée au tableau d'une démocratie parfaite ; mais Haller ne croyait pas à la possibilité d'une démocratie réglée, et ce quatrième roman manque dans ses œuvres politiques.

Ses occupations de magistrat et ses conceptions littéraires ralentissaient à peine sa prodigieuse activité scientifique. Il multipliait ses expériences, perfectionnait et complétait ses traités physiologiques, rédigeait ses *Bibliothèques* si utiles pour l'histoire des sciences, envoyait des *mémoires* aux nombreuses compagnies savantes dont il était membre, remplissait les *suppléments* de l'*Encyclopédie* d'articles d'anatomie, de médecine et de physiologie. La maladie même ne suspendit point ses travaux, que la mort seule put arrêter ; il mit la dernière main à sa physiologie, et dressa un journal détaillé de sa maladie, qu'il envoya à la Société royale de Gœttingue. Son ardeur scientifique et ses ferventes espérances religieuses le soutinrent également dans les derniers jours de sa vie. Très-souffrant de la goutte et d'une maladie de la vessie, forcé de recourir à l'opium pour adoucir ses douleurs lorsque son médecin l'engageait à ne pas en prendre autant, il répondit, en faisant allusion à sa mort prochaine : « Sono venti tre ore e mezza ». Aux approches de la mort, il parut surtout occupé de suivre le progrès du dépérissement de ses organes. « Mon ami, l'artère ne bat plus », dit-il à son médecin, Rosselet. Ce furent ses dernières paroles. L'avant-veille de sa mort, il avait tracé les lignes suivantes, à peine lisibles : « Je prie le célèbre médecin Tissot de m'écrire, par le premier courrier, sur l'apparence du danger et les chances de guérir. Ce sera un effet de votre ancienne amitié.... Je vous embrasse... Il y a de la vie encore, mais trop peu et... fréquemment.... pour guérir, être entrevue... *redoutable*. » Ainsi, le mot *redoutable* est le dernier qui soit sorti de la plume de Haller (1).

Les mœurs austères de Haller lui rendaient nécessaire la vie de famille ; il se maria trois fois. Privé de sa première femme par un cruel accident, il épousa, en 1738, Élisabeth Bühner, qu'il perdit bientôt après, et prit pour troisième femme Sophie-Amélie Teichmeyer, dont il eut onze enfants (1).

Haller recueillit dans le cours de sa vie les honneurs dus à son génie. En 1739 il fut nommé médecin du roi d'Angleterre. Il était associé de l'Académie des Sciences de Paris, de la Société royale de Londres et de toutes les sociétés savantes de l'Europe. L'empereur d'Allemagne l'ennoblit en 1748 ; Frédéric le Grand essaya vainement de l'attirer à Berlin ; Oxford, Utrecht se le disputèrent, sans pouvoir l'obtenir. Enfin, il jouit de l'amitié et de l'estime de ses plus illustres contemporains. Le temps n'a point diminué une gloire si bien méritée, et Haller reste pour la postérité un des caractères les plus purs, un des génies les plus vigoureux et les plus étendus de son siècle. Son nom est surtout attaché à la grande théorie de l'irritabilité. Nous empruntons à Condorcet une exposition de cette théorie, qui a exercé une immense influence sur les progrès de la physiologie et de la pathologie. « Haller entendait par irritabilité cette propriété qu'ont certaines parties des corps vivants de se contracter lorsqu'on les blesse, ou même lorsqu'on les touche, indépendamment de la volonté de l'animal soumis à l'expérience, et sans qu'il éprouve de douleur, propriété que les plantes semblent partager, et qui, distincte de la sensibilité, n'appartient point aux mêmes organes. Il prouva que l'irritabilité réside exclusivement dans la fibre musculaire, et la sensibilité dans les nerfs ; il démontra comment, dans les diffé-

(1) Environ quatre mois avant sa mort, Haller reçut la visite de l'empereur d'Autriche, Joseph II. Cette visite (le 17 juillet 1777) fit alors grand bruit, parce que l'empereur, en passant tout près de Ferney, n'avait pas voulu honorer Voltaire de la même faveur. Haller et Voltaire avaient été antipathiques l'un à l'autre, et cette antipathie perce à chaque ligne de leur courte correspondance. Haller ne pouvait pardonner à Voltaire son impiété. Il chercha même à le réfuter sur beaucoup de points. Ainsi, à propos du péché originel, Voltaire affirme « que l'homme n'est point méchant, que pendant tout le temps de son enfance il a la douceur de l'agneau ». A quoi Haller répond : « Si M. de Voltaire avait été père, il aurait connu par expérience l'empire que l'opiniâtreté, la colère, l'envie de dominer et d'autres vices ont sur les enfants ; cet empire est tel, que la punition, la résistance et l'impossibilité de l'enfant à faire respecter sa volonté, parviennent seules à le modérer. L'enfant croit qu'il possède un droit positif sur tout ce qui lui plaît ; il veut que tout ce qui lui passe par la tête soit exécuté ; il lève avec fureur ses petites mains contre le frère qui le contrarie dans ses amusements ; il ferait éprouver le même traitement à son père si ses forces le lui permettaient ; et dès que ses désirs trouvent un obstacle dans sa faiblesse, des cris perçants annoncent qu'il exige l'obéissance de ceux qui l'environnent. » (*Biographie d'Alb. de Haller*, p. 108.)

(1) Bonstetten a fait de Haller le portrait suivant : « Rien de plus beau que son regard, qui était à la fois perçant et sensible. C'était de tous les hommes que j'ai connus le plus spirituel et le plus aimable : son immense savoir avait la grâce de l'impromptu. Il vivait habituellement dans sa vaste bibliothèque, où on le trouvait presque toujours écrivant. Il y était presque toujours seul. Un jour que je le trouvai écrivant, j'eus avec lui une conversation sur le libre arbitre. Tout en me parlant, il continua d'écrire. On apporta les papiers anglais ; le voilà à lire ces papiers, sans quitter la plume ni la conversation. Je fus si étonné de sa présence d'esprit que, lorsqu'il eut fini la gazette, je la pris et lui demandai la permission de l'interroger sur le contenu de quelques articles : il avait tout retenu. »

rentes parties du corps, presque toutes mêlées de muscles et de nerfs, la sensibilité qu'elles font paraître n'appartient qu'à leurs nerfs, et leur irritabilité à leurs muscles; que les parties destituées de muscles ne sont pas irritables; que les parties destituées de nerfs ne sont pas sensibles; qu'en coupant les nerfs qui joignent une partie au cerveau, cette partie perd sa sensibilité sans cesser d'être irritable; que le nerf séparé du cerveau devient incapable de se contracter; qu'enfin, il ne conserve une apparence de mouvement que parce qu'il peut servir, comme un corps étranger, à exciter l'irritabilité dans le muscle qui lui est attaché. Au contraire, le muscle séparé du corps vivant conserve encore des signes d'irritabilité; mais la force de cette irritabilité est affaiblie : elle cesse au bout d'un temps très-court. Ainsi, il ne faut pas la confondre avec l'élasticité, propriété purement mécanique; comme on ne doit pas confondre avec les mouvements que produit l'irritabilité ces changements, purement chimiques, que l'application des caustiques fait éprouver à toutes les parties molles des corps organisés. L'ouvrage où Haller publia ces découvertes fut l'époque d'une révolution dans l'anatomie. On apprit qu'il existait dans les corps vivants une force particulière, qu'on pouvait la regarder comme le principe immédiat de leurs mouvements, comme la puissance qui, répandue dans les organes, fait exercer à chacun la fonction qui lui est propre; la physiologie, trop longtemps appuyée sur des idées métaphysiques et incertaines, put enfin avoir pour base un fait général et prouvé par l'expérience. Les anatomistes s'empressèrent de s'occuper de l'irritabilité, pour confirmer les vues de Haller ou pour les combattre. On commença, suivant l'usage, par soutenir que ces prétendues découvertes étaient fausses; et on finit par dire qu'elles étaient connues longtemps auparavant. Haller répondit à ces objections avec la noble simplicité d'un homme qui sent le mérite de ses travaux et qui ne veut que la gloire qu'il a méritée. Il opposa à ceux qui contestaient ses découvertes, des expériences qui les confirmaient; il répondit aux autres par une histoire détaillée de tout ce que les anatomistes avaient écrit sur l'irritabilité. Il fit voir que plusieurs l'avaient observée (*voy.* Glisson), mais que personne n'avait décrit les phénomènes de l'irritabilité avec exactitude, ni démêlé que la fibre musculaire est la seule partie qui en soit douée essentiellement, et que les organes n'en sont susceptibles qu'en raison des fibres musculaires qui entrent dans leur composition, ni démontré que la sensibilité et l'irritabilité diffèrent par leur nature et appartiennent à des parties différentes. » La controverse qui s'engagea au sujet de la théorie d'Haller eut l'avantage de provoquer de nombreuses expériences et d'enrichir ainsi la science d'un grand nombre de faits nouveaux. Quant à la théorie en elle-même, on a reconnu qu'elle était beaucoup trop exclusive, et que le savant physiologiste de Berne avait refusé l'irritabilité à des organes qui en sont doués. Bichat, plus hardi, et s'emparant de la conception plus générale de Glisson, constata que l'irritabilité ou la *contractibilité* est une propriété de tous les tissus. Ainsi agrandie et complétée, la théorie d'Haller est devenue la base de la physiologie moderne.

En botanique, les travaux de Haller, quoique immenses, n'ont pas la même importance que ses recherches anatomiques et physiologiques. Il recueillit les matériaux d'une Flore complète de la Suisse, et disposa les plantes d'après un système de son invention. Ses descriptions sont exactes, mais sa classification n'a point été adoptée. Elle avait pour fondement, d'un nouveau système le rapport qu'ont entre eux le nombre des étamines et celui des pétales; et dans les plantes monopétales, le nombre des étamines et celui des divisions du calice. Voici comment un juge compétent, M. Fée, apprécie ici Haller : « Ce grand savant voulait dominer dans la science comme Voltaire dominait dans les lettres. C'est là ce qui explique comment il vit un rival dans Linné, dont il fut l'un des critiques les plus amers et les plus persévérants. Le naturaliste suédois ne fit connaître son mécontentement que dans sa correspondance particulière, et cette sage retenue ne fut pas imitée. Il faut accorder à chacun d'eux la part de gloire qui leur revient : Haller a brillé davantage. Linné brillera plus longtemps. Ce n'est pas que Haller n'eût un incontestable mérite comme botaniste; mais un seul des ouvrages de Linné, la *Philosophia Botanica*, par exemple, suffit pour le placer à un rang bien plus élevé. Haller avait un savoir étendu; Linné avait du génie. Les écrits botaniques de Haller sont nombreux, et quelques-uns ont une importance véritable, particulièrement pour la Suisse, dont il a surtout, et presque exclusivement, étudié la végétation, non dans les livres, mais au milieu des merveilles des Alpes, qu'il a parcourues dans tous les sens et fructueusement. C'est le naturaliste qui a créé le poëte, ou du moins c'est en étudiant la nature qu'il s'est senti digne de la célébrer. Quelques personnes prétendent que les botanistes ne songent qu'à mutiler les fleurs pour en étudier les caractères, et se montrent peu sensibles à leurs beautés. Le contraire arrive d'ordinaire; ce n'est qu'après les avoir admirées dans leur état naturel, que les botanistes cherchent à les admirer dans les détails de leur organisation; ils ont un plaisir de plus : voilà tout. Haller a débuté en botanique par un petit écrit intitulé : *De methodico Studio Botanices absque præceptore* (1736). Il fut suivi de deux monographies, l'une sur le genre *veronica*, l'autre sur les *pédiculaires* de la Suisse. A l'exemple de Linné, il a publié deux relations de ses excursions botaniques, la première dans la forêt Noire en 1738, la seconde en Suisse deux ans plus tard. La littéra-

ture botanique tient peu de place parmi ses écrits botaniques; il n'en est pas ainsi de la matière médicale : l'histoire des plantes vénéneuses de la Suisse (1776), le petit livre *De Præstantia Remediorum vegetabilium* (1752) peuvent être consultés avec fruit; mais pour apprécier les titres de Haller à l'estime des botanistes, il faut s'adresser à ses publications relatives aux plantes helvétiques; les plus célèbres sont sans contredit l'énumération qu'il a donnée des plantes suisses, 2 vol. in-fol., accompagnés d'une très-grande quantité de belles planches (1742), et surtout son *Historia Plantarum indigenarum Helvetiæ*, 3 volumes in-fol. (1778). On trouve dans ces deux ouvrages une foule d'observations délicates qui témoignent d'un esprit sagace et judicieux. L'Histoire des Plantes est en Suisse un livre classique. Malgré tout ce qu'on doit accorder d'estime à ces publications, on ne peut se dispenser de faire remarquer que la plupart d'entre elles ont perdu beaucoup de leur importance, et que vainement y chercherait-on des idées neuves et philosophiques, enfin de celles qui font progresser la science. Les réformes n'étaient pas de son goût, et il a été jusqu'à blâmer amèrement, dans ses *Appendices in Johannis Scheuchzeri Agrostographiam* (1775), la nomenclature de Linné, l'une des plus fécondes en grands résultats, et qui s'est étendue de la botanique à toutes les branches des sciences naturelles. »

Les ouvrages botaniques de Haller sont d'un usage peu général, faute de l'emploi de la méthode linnéenne, qui en aurait facilité la lecture. Haller rendit un service essentiel aux sciences en composant ses quatre *Bibliothèques*, consacrées à des biographies de savants et à la bibliographie raisonnée de leurs ouvrages, et où l'on trouve à côté de courtes notices des jugements scrupuleusement pesés et complets dans leur concision. Ces ouvrages, plus utiles que brillants, n'en sont pas moins un des titres de gloire de Haller. « Il fallait, dit Condorcet, pour composer ces quatre *Bibliothèques* non-seulement qu'il eût extrait des livres qu'il avait lus tout ce qu'ils contenaient d'utile, mais encore qu'il sût renfermer en peu de mots la substance d'un ouvrage, le caractériser à la fois et l'apprécier en quelques lignes. Ce talent suppose une grande justesse et une grande netteté d'esprit, l'art de trouver le mot propre, et de choisir les tours qui n'obligent pas à employer des mots inutiles (1). » A tous les talents qu'attestent ces vastes travaux il faut ajouter le talent d'écrivain. Poëte harmonieux et éclatant dans sa langue maternelle, Haller maniait le latin avec une rare facilité, et écrivait le français avec beaucoup de clarté et de précision. « Quoique cette langue ne fût pas la sienne, dit Cuvier, personne n'a mieux écrit que lui en français, avec plus de précision et de netteté, sur l'anatomie et la physiologie. Les articles qu'il a donnés dans le *Supplément* de la grande *Encyclopédie* sur ces deux sciences sont des modèles d'élégance, de clarté, de précision, en même temps que d'une justesse grammaticale très-remarquable, surtout dans un étranger. »

Haller a laissé près de deux cents ouvrages : il serait trop long d'en donner une liste complète; nous ne citerons que les principaux, savoir : *Versuch schweitzerischer Gedichte* (Essais de Poésies suisses), Berne, 1732, in-8°; traduits en français, Zurich, 1752, in-8°; — *Dissertatio anatomica de Musculis diaphragmatis;* Berne, 1733, in-4°; — *Descriptio Fœtus bicipitis ad pectora connati, ubi in caussas monstrorum ex principiis anatomicis inquiritur;* Zurich, 1735, in-8°; — *De methodico Studio Botanices*; Gœttingue, 1736, in-4°; — *De Veronicis quibusdam alpinis;* Gœttingue, 1737, in-4°; — *De Valvula Eustachii;* Gœttingue, 1738, in-4°; — *Dissertatio sistens ex itinere in sylvam Hercynicam hac æstate suscepto observationes botanicas;* Gœttingue, 1738, in-4°; — *Iter Helveticum anni MDCCXXXVIII et iter Hercynicum anni MDCCXXXVIII;* Gœttingue, 1740, in-4°; — *Dissertatio monstrorum duorum anatomen et de causis monstrorum uberiorem disquisitionem exhibens;* Gœttingue, 1742, in-4°; — *Enumeratio methodica Stirpium Helvetiæ indigenarum, qua omnium brevis descriptio et synonymia, compendium virium medicarum, dubiarum declaratio, novarum et rariorum uberior historia, et icones continentur;* Gœttingue, 1742, 2 vol. in-fol.; — *Iconum anatomicarum, quibus præcipuæ partes corporis humani exquisita cura delineatæ continentur;* Gœttingue, 1743-1756, huit fascicules in-fol. : c'est un des principaux ouvrages de Haller, et le premier où le corps humain ait été dessiné comme il doit l'être en anatomie, c'est-à-dire dans toute la complication de ses parties. En faisant dessiner chaque organe dans sa véritable situation et avec tous ceux qui l'environnent, Haller a donné le premier un exemple généralement suivi depuis; — *De Methodo Botanica Halleri omnium hactenus excogitatarum maxime naturali;* Gœttingue, 1748, in-4°; — *Primæ Lineæ Physiologiæ, in usum prælectionum academicarum;* Gœttingue, 1748, in-4° : cet ouvrage, que Haller composa pour servir de texte à ses leçons, est également admirable par la nouveauté et l'exactitude des faits scientifiques, et par la concision et la clarté avec laquelle ils sont expri-

(1) Voici comment Tissot, médecin et ami de Haller, apprécie ces savants recueils : « Haller avait pour but, dans ses journaux comme dans ses *Bibliothèques*, de présenter ce que chaque auteur avait vu le premier, ce qu'il avait mieux vu, en un mot ce qu'il avait de propre; ces ouvrages immenses, dans lesquels on trouve non-seulement les notices les plus exactes et les jugements les plus justes sur tous les ouvrages utiles et un peu considérables qui ont paru, et même sur les plus futiles dissertations dont les trois quarts ne méritent pas d'être lues; ces *Bibliothèques*, disons-nous, seront à jamais un ouvrage précieux. »

mées; c'est là que l'on trouve cette belle définition de la physiologie : « Physiologia est animata anatome »; — *Opuscula Botanica;* Gœttingue, 1749, in-8°; — *Opuscula Anatomica;* ibid., 1749, in-8°; — *Dissertatio de pedicularibus, quæ specimen est historiæ stirpium in Helvetia sponte nascentium;* Gœttingue, 1737, in-4°; — *Brevis Enumeratio Stirpium Horti Gœttingensis : accedunt animadversiones aliquæ et novarum descriptiones;* Gœttingue, 1743, in-8°; — *De Allii genere naturali Libellus;* Gœttingue, 1745, in-4°; — *De Præstantia Remediorum vegetabilium;* Gœttingue, 1752, in-4°; — *Enumeratio Plantarum Horti regii et agri Gottingensis, aucta et emendata;* Gœttingue, 1749; — *Histoire des Plantes vénéneuses de la Suisse,* contenant leurs descriptions, leurs mauvais effets sur les hommes et sur les animaux, avec leurs antidotes; rédigée d'après ce qu'on a de mieux sur cette matière et surtout d'après l'Histoire des Plantes helvétiques de M. le baron *de Haller;* mise à la portée de tout le monde par *Philippe Rodolphe Vicat;* Yverdun, 1176, in-8°; — *Opuscula Anatomica de respiratione, de monstris, aliaque minora;* Gœttingue, 1751, in-8°. Ce recueil contient des dissertations et des programmes déjà publiés, et dont quelques-uns ont été cités plus haut; — *Opuscula Pathologica, partim recusa, partim inedita, quibus sectiones cadaverum morbosorum potissimum continentur. Accesserunt experimenta de respiratione;* Lausanne, 1755, in-8°; — *Sammlung kleiner Schriften* (Recueil d'opuscules); Berne, 1756, in-8°; — *Elementa Physiologiæ Corporis humani;* Lausanne, 1757-1766, 8 vol. in-4°. C'est là l'ouvrage capital de Haller, le résumé de tous ses travaux anatomiques et physiologiques; il en prépara une nouvelle édition, qui commença à paraître l'année même de sa mort, et qui n'a jamais été terminée; elle porte le titre de *De præcipuarum Corporis humani Partium Fabrica et functionibus Libri XXX:* Berne, 1777-1778, 8 vol. in-8°. Un supplément à la première édition fut publié, sous le titre d'*Auctarium ad Elementa Physiologiæ Corporis humani;* Lausanne, 1782, in-4°. Les *Primæ Lineæ* avaient été traduites en français, Paris, 1752, in-12; la partie des *Elementa* relative à la génération fut aussi traduite dans la même langue, par Piet, sous ce titre : *La Génération, ou exposition des phénomènes relatifs à cette fonction naturelle;* Paris, 1774, 2 vol. in-8°; — *Orchidum Classis constituta;* Bâle, 1760, in-4°; — *Opera minora;* Lausanne, 1762-1768, 3 vol. in-4°. C'est une collection de quarante petits traités de Haller sur l'anatomie et la physiologie; l'auteur attachait avec raison une grande importance à ce recueil; — *Historia Stirpium indigenarum Helvetiæ;* Berne, 1768, 3 vol. in-fol., avec un vol. de planches. Cette *Flore* contient la description exacte de 2,486 espèces; la synonymie est d'une admirable exactitude; on regrette seulement que l'auteur n'ait pas adopté la nomenclature linnéenne; — *Bibliotheca Botanica, qua scripta ad rem herbariam facientia a rerum initiis recensentur;* Zurich, 1771, 1772, 2 vol. in-4°; — *Usong, eine morgenlaendische Geschichte* (Usong, histoire orientale), Berne, 1771, in-8°; traduite en français, Lausanne et Paris, 1772, in-8°; en anglais, 1772, in-8°; — *Alfred, Kœnig der Angelsachsen* (Alfred, roi des Anglo-Saxons), Gœttingue et Berne, 1773, in-8°; trad. en français, Lausanne, 1775, in-8°; — *Fabricius und Cato, ein Stück der roemischen Geschichte* (Fabricius et Caton, morceau de l'histoire romaine), Berne, 1774, in-8°; traduit en français par L.-F. Konig, Lausanne, 1782 in-12 : cet ouvrage est, comme les deux précédents, un roman politique; — *Bibliotheca Anatomica;* Zurich, 1774, 1775, 2 vol. in-4°; — *Bibliotheca Chirurgica, qua scripta ad artem chirurgicam facientia a rerum initiis recensentur;* Berne et Bâle, 1774, 1775, 2 vol. in-4°; — *Bibliotheca Medicinæ practicæ, qua scripta ad partem medicinæ practicæ facientia a rerum initiis ad annum 1775 recensentur;* Berne et Bâle, 1776, 1777, 1779, 1788, 4 vol. in-4°; le troisième volume a été publié par Tribolet, et le quatrième par J.-T. Brandis; il faut joindre aux quatre *Bibliothèques* les *Adnotationes* publiées par De Murr; Erlangue, 1805, in-4°. Haller écrivit des préfaces pour beaucoup d'ouvrages, et fournit un nombre extrêmement considérable de mémoires, d'articles, d'extraits, d'analyses à divers recueils ou journaux scientifiques, parmi lesquels il faut citer surtout les *Mémoires de la Société royale* (1) *de Gœttingue,* et les *Goettingische gelehrte Anzeigen.* Les seules analyses fournies par lui à ce dernier recueil s'élèvent, dit-on, à onze mille. Beaucoup de ses préfaces, de ses articles, avec un journal qu'il tenait depuis 1734, ont été recueillis après la mort de Haller, sous le titre de *Tagebuch seiner Beobachtungen ueber schriftsteller und ueber sich selbst, zur charackteristik der philosophie und religion dieses Mannes* (Journal de ses remarques sur les écrivains et sur lui-même, pour caractériser la philosophie et la religion de l'auteur); Berne, 1787, in-8°. Outre ses propres ouvrages, Haller a publié : *Hermanni Boerhaavii Prælectiones academicæ in proprias Institutiones Rei Medicæ,* Gœttingue, 1739-1744, 6 vol. in-8°; traduites en français par Offray de La Mettrie, Paris, 1743-1747, 6 vol. in-8°; — *Disputationes Anatomicæ selectæ;* Gœttingue, 1746-1752, 7 vol. in-4°. — *Hermanni Boerhaavii Prælectiones*

(1) Parmi les dissertations insérées dans les *Mém. de la Société royale de Gœttingue* on remarque celle *De cordis motu a stimulo nascente novum experimentum,* publié en français avec les *Mémoires sur les parties sensibles et irritables,* Lausanne, 1754, in-8°, et celle *De Formatione Pulli in ovo,* Lausanne, 1758, in-12.

publicæ de morbis oculorum; Gœttingue, 1746, in-8°; — *Disputationes Chirurgicæ selectæ,* Lausanne, 1755, 1756, 5 vol. in-4°; traduites en français par Macquart, Paris, 1757-1760, 5 vol. in-12; — *Disputationes Practicæ selectæ;* Lausanne, 1756-1760, 7 vol. in-4°; — *Principum Artis Medicæ Collectio;* Lausanne, 1768-1774, 11 vol. in-8°. Cette collection, qui renferme les œuvres d'Hippocrate, d'Arétée, d'Alexandre de Tralles, de Rhazès, de Celse et de Cœlius Aurelianus, fut publiée sous les yeux de Haller; elle est peu estimée.

On conserve parmi les manuscrits de la Bibliothèque de Genève une partie de la correspondance de Haller avec le célèbre naturaliste Charles Bonnet. L'auteur (anonyme) de la *Biographie de Haller* en a publié quelques extraits. On y lit, entre autres : « Vous rendriez, écrivait Haller à Bonnet, un grand service au public en apprenant aux hommes l'art d'observer; pour moi, mon unique remède contre l'erreur a été de vérifier une infinité de fois tout ce que j'ai cru voir de remarquable... Il y a deux classes de savants : il y en a qui observent souvent sans écrire, il y en a aussi qui écrivent sans observer. On ne saurait trop augmenter la première de ces classes, ni peut-être trop diminuer la seconde. Une troisième est plus mauvaise encore, c'est c'est celle qui observe mal.... » Ailleurs on trouve ce jugement curieux sur J.-J. Rousseau : « Votre Rousseau me paraît un fanatique affectant la singularité, privé d'ailleurs volontairement du culte divin, et peut-être même de la lecture des livres saints, et livré à des mécontentements perpétuels qui ont aigri ses esprits... » — « Je n'ai pas lu le livre de M. Rousseau, qui a l'art de donner un tour persuasif à des idées que la réflexion sait mettre à leur juste prix. J'ai lu ce qu'il a écrit contre les sciences. Mais je sais l'histoire du moyen âge, et je connais les républiques des Iroquois et des insulaires de la mer Pacifique, et je suis charmé de ne pas vivre parmi eux. Le malheur des hommes vient d'un instinct inséparable et nécessaire, donné à chaque individu, celui de *faire sa volonté.* Ces volontés se croisent chez le Huron comme chez le Parisien, et des passions également fortes n'ont pas les mêmes adoucissements dans l'état de nature. » — Voici ce qu'il pensait de Voltaire : « J'ai lu la préface déplacée de *Pierre le Grand.* On voit bien que de quelque héros qu'il puisse s'agir, M. de Voltaire se présente toujours le premier vis-à-vis de lui-même et en fait son premier objet. Les haines contre les hommes et contre la foi se placent entre lui et le véritable objet de son ouvrage; il ne voit qu'elles..... Ces philosophes sont bien méchants : tous les jours je m'en convainc. Je vois les manœuvres de Voltaire contre Maupertuis; celles de Maupertuis contre Voltaire et moi; le faste arrogant de D'Alembert, de Buffon et de Diderot. A quoi sert donc la philosophie? *A nous enfler,* disait l'apôtre. Elle n'a pas changé depuis dix-sept cents ans. » H. et J.

Zimmermann, *Leben des Herrn Albr. von Haller;* Zurich, 1755, in-8°. — Baldinger, *Oratio in laudes meritorum Albr. de Haller, nuper pie defuncti;* Gœttingue, 1778, in-4°. — Heyne, *Elogium in concessu solenni ad d. XIV febr. 1778 Alb. de Haller, Regiæ Scientiarum Societatis Gottingensis præsidis;* Gœttingue, 1778, in-4°. — Tscharner, *Lobrede auf Hern Albr. Haller;* Berne, 1778, in-8°. — Senebier, *Éloge historique de M. Albr. de Haller, avec un catalogue complet de ses œuvres;* Genève, 1778, in-8°. — Condorcet, *Éloge de Haller;* dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences* et dans ses *Œuvres;* Paris, 1847, t. II.— Vicq d'Azyr, *Éloge de Haller;* dans les *Mémoires de la Société royale de Médecine,* t. I. — Cuvier, *Histoire des Sciences naturelles,* t. IV.— Sprengel, *Histoire de la Médecine.* — *Biographie médicale.* — Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopædie.* — M. Isidore Bourdon, *Illustres Médecins et Naturalistes des temps modernes;* Paris, 1844. — *Biographie de Albert de Haller,* 2e édit.; Paris, 1846.

HALLER (*Amédée-Emmanuel* DE), botaniste, archéologue et bibliographe suisse, fils aîné du précédent, né à Berne, le 17 octobre 1735, mort dans la même ville, le 9 avril 1786. Son père le destinait à la médecine, et le fit étudier sous lui à Gœttingue. De 1751 à 1753, il publia, sous le titre de *Dubia,* plusieurs mémoires en latin contre le système botanique de Linné. Quand son père fut de retour à Berne, il abandonna la médecine et la botanique pour se livrer à la jurisprudence et à l'histoire de la Suisse. Les lettres qu'il écrivit de Paris à son père en 1760 ont été imprimées. Il remplit différents emplois dans son pays, et à sa mort il était bailli de Noyon. Outre les ouvrages cités, on lui doit : *Specimen Bibliothecæ Helveticæ;* Berne, 1757, in-4°; — *Sechs verschiedene Versuche eines Kritischen Verzeichnisses aller Schriften, welche die Schweiz angehen* (Six Essais divers d'un catalogue critique de tous les écrits qui ont rapport à la Suisse); Berne, 1759-1770, in-8°; — *Conseils pour former une Bibliothèque historique de la Suisse;* Berne, 1771, in-8°; — *Catalogue raisonné des Auteurs qui ont écrit sur l'histoire naturelle de la Suisse;* Bâle, 1773, in-4°; — *Schweizerisches Münz-und Medaillenkabinet* (Cabinet des Monnaies et Médailles suisses); 1780, 2 vol. in-8°; — *Bibliothek der Schweizergeschichte systematisch-chronologisch geordnet* (Bibliothèque de l'histoire suisse arrangée systématiquement et chronologiquement); Berne, 1785-1787, 6 vol. in-8°. Les dernières parties sont posthumes, ainsi que la *Table générale,* qui forme un 7e volume et qui parut en 1788. J. V.

Stapfer, *Notice sur A.-E. de Haller,* en tête du 6e volume de la *Bibliothek der Schweizergeschichte.* — Mensel, *Lexikon der Verstobenen teutschen Schriftst.*

HALLER (*Emmanuel* DE), administrateur suisse, second fils d'Albert de Haller, né à Berne, en 1745, mort dans sa patrie, vers 1820. Il vint jeune à Paris, suivit la carrière commerciale, et réussit à y établir une bonne maison de banque. Il se montra très-partisan de la révolution, s'associa avec l'abbé d'Espagnac et Lecouteulx, et soumissionna plusieurs emprunts et fournitures importantes. Tout en aidant aux af-

faires de l'État, il sut faire les siennes, et acquit rapidement une fortune immense. En 1791 il fut inquiété par les comités de l'Assemblée nationale au sujet de ses opérations, mais il parvint à se disculper. En 1793 il était pourvoyeur général des armées françaises des Alpes et du midi de la France. Après le 9 thermidor (juillet 1794), André Dumont et Cambon l'accusèrent de dilapidations commises de concert avec les représentants Robespierre jeune et Ricord. Il fut même décrété d'arrestation, et crut devoir s'enfuir de Gênes pour éviter les suites de l'enquête dirigée contre lui (août 1794). Il trouva encore moyen d'étouffer ces poursuites, et en 1796 il fut nommé trésorier général de l'armée d'Italie. Sa gestion embrouillée faillit le faire citer par Bonaparte devant un conseil de guerre. Haller n'en devint pas moins ministre helvétique près la République Cisalpine, et de 1796 à 1798 le Directoire le chargea de faire rentrer les contributions forcées levées sur la Péninsule italique. Il s'y montra d'une avidité sans exemple. Delille en a flétri la conduite en ces vers, adressés aux Suisses, où parlant des vertus du grand Albert de Haller : il s'écrie :

Haller, chantre divin, frais comme vos campagnes,
Doux comme vos vallons, fier comme vos montagnes,
Et qui ne prévit pas que son hymen un jour
Du cygne harmonieux ferait naître un vautour!
(*La Pitié*, poëme.)

De retour en France, Emmanuel de Haller fut après le 18 brumaire (9 novembre 1799) placé un instant à la trésorerie; mais son administration fut suspectée de nouveau, et il cessa d'occuper des fonctions publiques pour reprendre ses spéculations. Il possédait une fort belle maison à Villemonble, et mena une vie très-luxueuse jusqu'en 1816, où il fit faillite, révélant tout à coup un passif considérable. Il alla mourir dans sa patrie, riche encore, mais peu estimé. On a de lui : *Lettre aux Représentants du Peuple et au Comité de Salut public;* 1794, in-8°; — *Au premier Consul de la République française, sur les recettes et les dépenses publiques, pour le service de l'an IX;* Paris, vendémiaire an IX (octobre 1800), gr. in-4° avec tableaux.

H. Lesueur.

Le Moniteur universel, an. 1791-97. — *Archives des ministères des finances et des affaires étrangères*, 1791 à 1800 — *Biographie moderne* (1806).— Quérard, *La France littéraire.*

HALLER (*Albert* DE), botaniste et administrateur suisse, frère des précédents, né à Berne, en 1758, mort dans la même ville, le 1er mars 1823. Il fut chargé dans sa patrie de plusieurs missions administratives ou diplomatiques, dont il s'acquitta avec zèle et talent. Jusqu'à ses derniers moments il fit partie de la commission de législation civile de Suisse. Il avait hérité du goût de son père pour la botanique, et égala presque son savoir. Il habita longtemps Genève, et légua en mourant son magnifique herbier à la bibliothèque de cette ville. Albert de Haller a laissé de nombreux manuscrits, qui seraient précieux pour la publication d'une flore helvétique.

H. L.

Annuaire nécrologique de 1823.

HALLER (*Charles-Louis* DE), publiciste suisse, petit-fils du grand Haller, né à Berne, le 1er août 1768, mort à Soleure, le 20 mai 1854. A vingt-six ans il fut appelé aux fonctions de secrétaire du conseil ordinaire de la république de Berne. Après avoir rempli pendant quelque temps cet emploi, Haller, qui s'était élevé contre la démocratie dans quelques publications, fit en 1798 un voyage dans ce qu'il appelait *les pays non révolutionnés*, et resta de 1801 à 1806 à Vienne, où il s'occupa d'études historiques et politiques. En 1806 il revint dans son pays, où on lui offrait une place de professeur d'histoire à l'Académie. Il y publia en 1808 un abrégé de sa *Politique universelle*, où il réfutait les doctrines révolutionnaires. Ce livre fut encore plus mal accueilli de ses amis que de ses adversaires. Cependant, les premiers étaient au pouvoir, et grâce à eux Haller fut nommé successivement, en 1814, membre du grand et du petit conseil. Le mouvement légitimiste qui ramenait la restauration de tous les princes en Europe lui inspira sa *Restauration de la Science politique*. Il avait à peine fait paraître le quatrième volume qu'il vint à Paris chercher des appuis, et s'occuper de la publication de son livre en français. En France Haller ne tarda pas à s'apercevoir qu'il n'était pas encore allé assez loin, et que ses opinions politiques exigeaient impérieusement le sacrifice de sa religion. Il abjura donc le protestantisme à Paris, et exposa les motifs de cet acte dans une lettre à sa famille. Mais il lui était impossible de garder désormais le titre de conseiller de la république de Berne; ce canton était d'ailleurs un théâtre trop borné pour lui. Il dut se démettre de ses fonctions. De Bonald lui avait ouvert les colonnes du *Journal des Débats*, en attendant qu'il le fit attacher au ministère des affaires étrangères avec le titre de *publiciste*. Haller acquit alors une grande renommée, qui ne se soutint pas, et avant 1830 il alla résider à Soleure. Au commencement de 1830, il revint à Paris, et dut à ses amis politiques d'être nommé professeur à l'école des Chartes. La révolution de Juillet le força à retourner à Soleure, et il fut élu membre du petit conseil de cette république en 1834. Il resta fidèle à ses doctrines, et continua à les défendre jusqu'à sa mort.

On a de lui : *De la Constitution des Cortès d'Espagne*, ouvrage écrit en allemand, dont il donna lui-même une traduction en français; Paris, 1820, in-8°; — *Restauration der Staatswissenschaft*, etc. (Restauration de la Science politique, ou théorie de l'état social naturel, opposée à la fiction d'un état civil factice); Winterthur, 1816-1820, 4 vol. in-8°; 6e vol., 1822; 5e volume, 1834 : cet ouvrage a été traduit en partie par l'auteur lui-même; Paris, 1824-1830, 3 vol.

in-8°. « De Haller, dans cet écrit, admet le droit divin des souverains et de l'aristocratie, dit la *Biographie* Rabbe, et rejette la doctrine des constitutions civiles; puis, dérivant tout gouvernement, c'est-à-dire le pouvoir absolu et l'obéissance absolue de la supériorité et de l'indépendance, il n'admet que trois espèces de monarchies, les héréditaires et féodales, les militaires, et les théocratiques ou ecclésiastiques. Le système de Haller repose sur cette fiction que lorsque ce monde était encore à tous, des hommes forts et sages y ont pris possession chacun de certaines régions, et par là l'ont rendu leur propriété éternelle, exclusive et légale; et que si d'autres hommes moins sages veulent y vivre, ils doivent se soumettre aux conditions que leur imposent des hommes doués de facultés intellectuelles supérieures, en leur qualité de premiers occupants. La puissance ecclésiastique doit être absolue, parce que la conscience et la religion sont partout les mêmes; elle doit de plus être universelle, et posséder des biens fonds pour pouvoir maintenir son indépendance. » Selon Ch. de Haller, le prétendu contrat social des philosophes est une chimère fausse, impossible, contradictoire. C'est la nature elle-même qui a produit, par l'inégalité des hommes et des choses, les rapports sociaux qui existent; c'est elle qui assigna l'empire au plus puissant, la dépendance au plus faible. La puissance n'a pour règle que la loi de justice naturelle, qui est la même pour tous les hommes et qui est accompagnée pour ceux qui exercent l'empire des moyens nécessaires pour la faire respecter. Les droits des princes sont fondés comme ceux des autres hommes sur leur liberté ou leur propriété, ainsi que sur leurs obligations naturelles, Ces droits sont sacrés; nul ne peut les attaquer. Ce n'est pas la volonté générale, c'est la loi divine (car la loi naturelle est d'origine divine) qui règle les rapports des peuples avec leurs chefs, et les droits des uns et des autres. Le pouvoir qu'exercent les souverains n'est pas national; il est personnel au chef de l'État, car c'est une délégation qui lui a été faite de la part de Dieu; — *Lettre de Haller à sa famille pour lui déclarer son retour à l'Église catholique, apostolique et romaine;* Paris, 1821; plusieurs fois réimprimée, avec des réflexions de M. de Bonald et un extrait d'une lettre pastorale de l'évêque de Pignerol; — *Histoire de la Révolution religieuse, ou de la réforme protestante dans la Suisse occidentale;* Paris, 1837, in-8°; 1838, in-12; — *Mélanges de Droit public et de haute Politique;* Paris, 1839, 2 vol. in-8°; — *Études historiques sur les Révolutions d'Espagne et de Portugal;* Paris, 1840, 2 vol. in-8°. C'est le même ouvrage que le précédent, dont on a changé seulement les titres. L. L—T.

Matter, *Encycl. des Gens du Monde*. — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — Quérard, *La France littéraire*. — Louandre et Bourquelot, *La Littér. franç. contemp.* — Stahl, *Geschichte der Rechtsphilosophie*. — Mallet du Pan, *Mémoires*.

HALLER DE HALLERSTEIN (ou *Hallerkoe*), ancienne famille allemande, qui habitait d'abord la Bavière et s'établit dans le courant du seizième siècle en Transylvanie. Ses principaux membres sont :

HALLER DE HALLERSTEIN (*Jean*, baron), littérateur, qui vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Chargé d'importantes fonctions publiques, il se montra un ardent défenseur de la religion catholique romaine, menacée par le protestantisme et le socinianisme. Ce zèle lui attira la haine du prince de Transylvanie, Michel Apaffi, qui le fit enfermer dans une forteresse. Ce fut alors qu'il composa, en magyar, un ouvrage historique (*Harmaz Historie*) sur les actions d'Alexandre le Grand et le siége de Troie. Publié à Klausenbourg en 1693, ce livre fut réimprimé à Presbourg en 1750. On a encore de lui un écrit latin sous le titre : *Clypeus Tolerantiæ*.

HALLER DE HALLERSTEIN (*Ladislas*, comte), homme d'État et littérateur, né en 1717, mort le 1er mars 1751. Entré fort jeune dans l'administration publique, il s'y distingua et obtint un avancement rapide. Nommé d'abord conseiller du roi, puis chef (*obergespar*) du comitat de Marosz, le comte Ladislas Haller se fit connaître par son amour des sciences, et ses travaux littéraires contribuèrent beaucoup au développement de la langue magyare. On lui doit la traduction du *Télémaque* de Fénelon, et celle des *Métamorphoses* d'Ovide. La première seulement parut, après sa mort, à Kanhen, en 1755.

Czvittinger, *Specimen Hungariæ literatæ*. — Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopædie*.

HALLER DE HALLERSTEIN (*Auguste*), mathématicien et astronome, né vers la fin du dix-septième siècle, mort entre 1770 et 1780. Entré fort jeune dans la Congrégation des Jésuites, il fut envoyé en Chine comme missionnaire. S'étant fait connaître à la cour de Pékin, Hellerstein ne tarda pas à gagner la confiance des grands, et parvint au grade élevé de mandarin-président du tribunal chargé de juger tout ce qui se rattachait à la propagation des mathématiques. Indépendamment de ces fonctions, qu'il conserva jusqu'à sa mort, il s'occupa activement d'observations astronomiques. Voici les principaux de ses ouvrages : *Observationes astronomicæ, ab anno* 1717 *ad* 1752, *a patribus Societatis Jesu Pekini-Sinarum factæ;* publiées par P. Hell, Vienne, 1768, in-4°, deux parties; — *Observationes Cometæ visi Pekini* 1748; publ. avec les observations astronomiques des deux années précédentes, dans *Philosophical Transact.*; — *Mercurius in Sole observatus Pekini Sinarum du* 7 *novembre* 1756; pub. dans *Nov. Comment. Petrop. ad annos* 1762-1763, tome IX; — *De differentia Meridianorum Petropolitani et Pekinensis*, publié dans *Nov. Commentar. Acad. Scient. imper. Petropolit.*, tom. XIX, dans les *Éphémérides astronomiques* de Hell,

publiées à Vienne en 1774, on trouve la méthode inventée par Auguste Hallerstein de calculer d'après les observations faites pendant une éclipse de Soleil la moindre distance du point central. N. K.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclopædie.*

HALLERVORD (*Jean*), bibliographe allemand, né à Kœnigsberg, en 1644, mort le 20 août 1676. On lui doit : *De Historicis latinis Spicilegium*; Iéna, 1672; — *Bibliotheca curiosa, in qua plurimi rarissimi atque paucis cogniti scriptores indicantur*; Kœnigsberg et Francfort, 1676, in-4°. R. L.

Baillet, *Jugements*, t. II, p. 6, n° 59, et p. 14, n° 74. — Morhofius, Ier *Polyh. Liter.*, c. XVIII, § 10, p. 198, t. I; *Polyh. Pract.*, l. IV, § 1, p. 509; t. II. — Jo. Fabricius, *Histor. Bibl.*, part. V, p. 459-460. — Georg.-Chr. Pisanski, *Histor. Litter. Prussiæ*, P. III, § 43, p. 78. — Sax, *Onomasticon Literarium.*

* **HALLETTE** (*A.....*), célèbre ingénieur français, né en 1788, mort à Arras, en juillet 1846. Toute sa vie fut consacrée au perfectionnement des machines. Il établit à Arras des ateliers de construction, qu'il a dirigés pendant plus de trente ans, et à la tête desquels il était encore quand la mort vint le frapper. A l'exposition de 1819, il obtint une médaille de bronze pour avoir changé et amélioré le travail des huiles. La Société d'encouragement lui décerna le prix qu'elle avait proposé pour l'application de la presse hydraulique à l'extraction des huiles, du vin et en général de tous les sucs de fruits. Les perfectionnements de Hallette étaient de la plus grande importance, au jugement de Héricart de Thury. Il avait remplacé le robinet de distribution par un système de soupapes qui, combiné avec un coin double et un levier à bascule mis en mouvement par une vis sans fin, remplit parfaitement toutes les conditions de ce même robinet. Ces presses procuraient un bénéfice de 4 pour 100 sur la matière, une grande économie sur la main d'œuvre, et coûtaient moitié moins cher que les presses anglaises. L'eau manquait à Roubaix, Hallette lui en procura au moyen de sondages habilement dirigés. Un système de chemin de fer atmosphérique ayant été construit en Irlande, on voulut en établir un en France pour franchir la pente de Saint-Germain en Laye. Hallette proposa un nouveau système de fermeture des tubes qui porte son nom et qui a été appliqué sur cette ligne (1). On a de lui : *Tube propulseur Hallette, système d'exécution et d'exploitation des chemins de fer par la pression atmosphérique*; Paris, sans date (1844), in-8°. L. LOUVET.

(1) En mettant sous les yeux de l'Académie des Sciences un petit modèle de l'invention de Hallette, Arago l'expliquait ainsi : « Dans le système de MM. Clegg et Samuda, la fermeture du tube pneumatique s'opère, comme chacun sait, au moyen d'une longue bande de cuir, armée de courtes languettes de fer, libre par un de ses côtés, et fixée par l'autre au bord de la fente longitudinale qui donne passage à la tige par laquelle le piston est uni au premier wagon du convoi. Soulevée un instant par un galet interne pour le passage de cette tige, la bande retombe aussitôt; un galet, dont le mouvement est lié à celui du piston, la pousse aussitôt contre l'ouverture, et une substance onctueuse contribue encore à rendre l'adhésion plus complète. Mais outre que le corps onctueux paraît s'altérer assez promptement au contact de l'air, la lanière de cuir doit peu à peu perdre de sa souplesse et tendre dans quelques points à se soulever un peu après le passage du galet compresseur : il était donc à désirer que l'obturation de la fissure longitudinale, au lieu d'être due à l'action d'un effort passager, résultât d'une action constante exercée en chaque point de la fissure. C'est ce but que M. Hallette paraît avoir atteint en profitant de l'élasticité de l'air. A cet effet il a disposé au-dessus du tube pneumatique, faisant corps avec lui, deux demi-cylindres longitudinaux, ou, pour mieux dire, deux gouttières placées de champ, qui se regardent par leur concavité. Chacune de ces gouttières loge un boyau en tissu souple et parfaitement étanche pour l'air comme pour l'eau. Lorsque les deux boyaux, remplis d'air, sont suffisamment gonflés, ils se touchent l'un l'autre dans une partie de leur surface, agissent comme les lèvres de la bouche de l'homme, et interceptent ainsi complétement la communication entre l'intérieur du tube pneumatique et l'air extérieur. Le piston vient-il à se mouvoir, la tige qui l'unit aux wagons se glisse entre les deux tuyaux, qui se rejoignent immédiatement après son passage. Cette tige, dont la section horizontale est celle d'un ménisque, et qui pénètre ainsi à la manière d'un coin entre les deux boyaux, n'exerce pas sur eux un frottement bien considérable. Cependant, pour assurer leur durée, M. Hallette a jugé convenable de les garnir de cuir dans la partie par laquelle ils se touchent. »

L'idée de faire servir la raréfaction de l'air dans un cylindre à la production du mouvement remonte au moins à Papin, qui la publia en 1685, dans les *Transactions philosophiques*. En 1810 l'ingénieur danois Medhurst proposa de transporter les lettres et les marchandises dans un long tube complétement clos, à l'extrémité duquel on ferait le vide, et qui serait parcouru par un piston mobile que la pression de l'air extérieur ferait avancer. Un nommé Vallance conçut plus tard le projet de faire voyager de Londres à Brighton dans une sorte de tunnel fermé par une cloison mobile remplissant le rôle de piston. On plaisanta beaucoup sur ce mode de voyage dans de sombres souterrains. Medhurst revint à la charge en 1816; il montra qu'on pouvait parfaitement ajouter des wagons à la suite du piston mobile; et puis il fit le premier pas dans la voie qui devait conduire à la solution du problème. « Il doit être plus agréable, disait-il naïvement, de voyager à découvert que dans un tube obscur, sans compter le plaisir de voir le pays qu'on traverse. » Il proposa donc de transmettre l'action du piston renfermé dans le tube à des chariots placés extérieurement au-dessus, par une ouverture longitudinale bouchée au moyen d'un appareil ingénieux, qu'il appelait *soupape à eau*. Mais cet appareil exigeait que le tube et le chemin de fer fussent sur un niveau constant : il fut abandonné. L'ingénieur américain Perkins prit en 1834 un brevet pour une soupape en corde qui ne réussit pas mieux que la soupape à eau. Enfin, MM. Clegg et Samuda imaginèrent une fermeture nouvelle, essayée d'abord à Chaillot, en 1838, et deux ans après, avec plus de succès, à Wormwood-Scrubs, près de Londres; puis adaptée enfin à un véritable chemin de fer de trois kilomètres, allant de Kingstown à Dalkey, en Irlande. Le général polonais Dembinski proposa de remplacer la bande de cuir de MM. Clegg et Samuda par un long tuyau en tissu imperméable maintenu gonflé au moyen d'une injection d'air et couché dans la fente ou rainure du tube : la *navette* ou tige qui relie les wagons au piston le soulevait en passant. Enfin, Hallette imagina de fermer son tube propulseur par deux sortes de *lèvres*, entre lesquelles le rayon communicateur du piston joue librement, sans que l'air en puisse profiter pour s'introduire dans le tube. Depuis, d'autres systèmes ont été mis en avant. En 1845 M. Terzuolo proposa de diviser le tube en fractions successivement ouvertes et fermées par un piston attaché à une machine mobile faisant partie du convoi et destinée à opérer le vide. Ce système aurait pu s'appliquer à des longueurs indéfinies. Enfin Pecqueur proposa de substituer l'air comprimé au vide.

Documents particuliers. — *Comptes rendus de l'Acad. des Sciences*, 1844, n° 6, février, p. 226.

HALLEY, et non **HALLÉ** (1) (*Antoine*), poëte normand, né à Bazanville, près Bayeux, en 1593, mort le 3 juin 1675. Professeur de belles-lettres et principal du collége du Bois, dans l'université de Caen, il s'y distingua dès l'âge de vingt-deux ans, par son éloquence et l'éclat de son enseignement. Il succédait à Antoine Gosselin. Il cultiva la poésie latine et la poésie française, et remporta si souvent le prix de l'Immaculée Conception que l'Académie de Caen le pria de cesser de concourir. Il était lié avec le père De La Rue et Huet, évêque d'Avanches. Ce fut sur l'invitation de ce dernier qu'il publia le recueil de ses poésies. Huet, dans ses *Origines de Caen*, se félicite ainsi de l'avoir eu pour maître : « Je suis obligé de rendre ce témoignage de ma reconnaissance à M. Halley, que j'estime un des plus grands bonheurs de ma vie d'avoir été son disciple domestique pendant cinq ans. Il m'a formé l'esprit, il m'a raffiné le goût, il m'a donné l'intelligence des bons auteurs. Il m'a appris une infinité de choses rares et curieuses. » Halley, de son côté, ne professa pas moins d'estime pour Huet, auquel il a adressé une pièce de vers sur son ouvrage *De Interpretatione*. On lui doit aussi un *Traité sur la Grammaire Latine*, publié à Caen, en 1652.

Son recueil de *Poésies* est dédié à M. de Montausier, précepteur du dauphin et gouverneur de Normandie. Une de ses meilleures pièces est celle qui est intitulée *Cadomus*, dans laquelle il rend hommage à toutes les célébrités littéraires qu'a produites cette ville, depuis Nicolas Oresme, précepteur de Charles V, jusqu'à Pierre Patrix, le poëte favori de Gaston d'Orléans.

Lorsque Pierre Séguier, chancelier, vint à Caen, lors de la révolte de 1640, châtiée par lui avec tant de rigueur, Halley lui adressa ce distique, beaucoup trop flatteur pour la circonstance :

Dum Seguerus init generosi mænia Cadmi,
Adventurus *leo* creditur, *agnus* adest.

Il le remercia, en 1642, d'avoir augmenté les priviléges de l'Académie de Caen, fondée par Moysant de Brieux. Une longue épître en vers latins adressée au dauphin lui rappelait l'origine des Français et célébrait les rois troyens Dardanus, Erichthonius, Tros, Ilus, Laomédon et Priam, *ancêtres* de Louis XIV.

On trouve dans ses Œuvres quelques lettres datées de Lisieux, et qui lui avaient été écrites par Camus, évêque de Belley. L'une d'elles est datée ainsi : « A Lisieux, ce 22 novembre, jour de la Sainte-Cécile, patronne de la musique, sœur de la poésie. »

Lorsque la duchesse de Longueville vint à Caen en 1648, Halley fut chargé de composer les vers dont furent ornés les tableaux placés aux frais de la ville sur le passage de la duchesse et de ses deux enfants. Ce fut à lui aussi qu'en 1649 M. Aubert, aumônier de cette princesse, adressa les fameux sonnets de Voiture et de Benserade, afin d'avoir son opinion. L'Académie Française avait refusé de se prononcer, « se bornant, disait M. Aubert, à appointer les parties à écrire. » Cette grande cause ayant été agitée en présence du roi, de la reine et des princes, qui n'avaient pu s'accorder, son altesse avait conclu qu'il fallait se soumettre à Antoine Halley et le rendre juge sans appel. Halley conclut en faveur de Voiture, c'est-à-dire en faveur de la duchesse de Longueville.

Ses vers français sont faibles, ses vers latins ne manquent ni de facilité ni d'élégance; ce n'est pas une raison pour le proclamer cependant, avec Bayle, « l'un des plus grands poëtes de son siècle ». Le P. La Rue, Huet, Ménage, Lesueur de Pétiville, Pierre Cailly et Michel Gonfrey ont composé des vers latins en son honneur. Le recueil des poésies d'Antoine Halley a pour titre : *Antonii Hallæi, regii eloquentiæ professoris et Musei Sylvani* (le collége du Bois), *gymnasiarcha in Academia Cadomensi, Opuscula Miscellanea.*

Halley (*Henri*), son frère, mort le 12 octobre 1688, professa le droit à l'université de Caen, de la manière la plus brillante. C. Hippeau.

Huet, *Origines de Caen*. — Moréri, *Grand Dictionnaire historique*. — 2ᵉ volume des *Dissertations recueillies* par Tilladet.

HALLEY (*Edmond*), célèbre astronome anglais, né à Haggerston, près de Londres, le 29 octobre 1656, mort le 14 janvier 1742. Il eut pour premier maître son père, fabricant de savon, qui lui apprit à lire et à calculer. A dix ans il fut envoyé à l'école de Saint-Paul, où il étudia les lettres anciennes, sous la direction du célèbre helléniste Thomas Gale. Mais les mathématiques eurent bientôt pour lui un irrésistible attrait, et, au rapport de Wood, il y fit des progrès très-rapides. Du reste, Halley nous apprend lui-même qu'en 1672, un an avant de quitter l'école, il avait déjà fait à Londres des observations sur les variations de l'aiguille aimantés. En 1673 il entra au Collége de la Reine à Oxford; ce fut là qu'il commença à s'appliquer avec ardeur à l'étude de l'astronomie au moyen des instruments et de curieux appareils que son père lui avait achetés. A vingt ans il publia avec Flamsteed, dans les *Transactions philosophiques*, ses observations sur les taches du Soleil, vues à Oxford, en juillet et août 1676; elles eurent pour résultat une détermination plus exacte de la rotation du Soleil autour de son axe. Dans la même année il observa (le 21 août) une occultation de Mars par la Lune; il en fit plus tard usage pour répondre aux objections des astronomes français, en établissant la longitude du cap de Bonne-Espérance.

(1) Les biographes écrivent Halle; mais les pièces françaises imprimées dans les œuvres de cet auteur sont signées *Halley*, et nous avons dû préférer cette orthographe.

Dès le début de ses études, Halley avait conçu le projet d'un catalogue général des étoiles, plus complet et plus exact que ceux de ses prédécesseurs; mais il y renonça lorsqu'il apprit que Flamsteed à Greenwich et Hevelius à Dantzick poursuivaient, chacun de son côté, la même entreprise, et il résolut d'explorer le ciel austral, d'ajouter à ces catalogues toutes les étoiles qui ne s'élevaient jamais au-dessus de l'horizon, ni à Greenwich ni à Dantzick. Il fit part de cette résolution à sir Joseph Williamson, secrétaire d'État, qui en parla à Charles II. Ce roi en fut si charmé, qu'il recommanda lui-même Halley à la Compagnie des Indes orientales, pour subvenir à tous les frais nécessaires à l'entreprise. Halley s'embarqua pour Sainte-Hélène en novembre 1676; il y arriva trois mois après, et se mit aussitôt à observer le ciel, chaque fois que le permettaient les brouillards, si fréquents dans cette île. Il parvint ainsi à fixer la position de 350 étoiles, et publia le résultat de ses travaux sous le titre de *Catalogus Stellarum australium;* l'auteur y donna, en souvenir de son royal bienfaiteur, le nom de *Chêne de Charles* (*Robur Carolinum*) à l'une des constellations qu'il a le premier décrites. C'est le premier catalogue qui ait paru depuis l'époque où Morin et Gascoigne enseignèrent de réunir les lunettes aux instruments de mesure. On a signalé comme assez étrange que ce catalogue ne contienne point d'étoiles au-dessous de la 6e grandeur (1). Le ciel austral offre une étoile dont les variations sont au moins aussi remarquables que celles d'Algol dans la constellation de Persée de notre ciel boréal. Cette étoile est l'η de la belle constellation à « la joie du ciel austral ». Dès son retour de l'île de Sainte-Hélène, Halley émit des doutes sur la constance d'éclat des étoiles du Navire d'Argo; ces doutes portaient particulièrement sur celles qui brillent au bouclier de la proue (ἀσπιδίσκη) et au tillac (κατάστρωμα), et dont Ptolémée avait déjà indiqué les grandeurs. Mais l'incertitude des désignations anciennes, les nombreuses lacunes de l'Almageste, et surtout la difficulté d'évaluer exactement l'éclat des étoiles, ne permirent point à Halley de se prononcer bien nettement à ce sujet. La comparaison de ses observations avec celles d'astronomes plus récents nous met aujourd'hui à même de résoudre cette question (2).

Pendant son séjour à Sainte-Hélène, Halley eut l'occasion d'observer le passage de Mercure sur le disque du Soleil, et il l'indiqua, ainsi que le passage de Venus, qui devait arriver en 1761, comme un moyen de déterminer la parallaxe du Soleil, par conséquent la distance de la Terre à cet astre. A son retour en Europe, Halley fut gradué par l'université d'Oxford, nommé membre de la Société royale de Londres, et son catalogue du ciel austral lui valut de la part de ses collègues le surnom de *Tycho du Sud.* En mai 1679 il fut chargé par la Société royale de se rendre à Dantzick, auprès de Hevelius, pour apaiser une querelle qui s'était élevée entre ce savant astronome et Hook au sujet de la construction des lunettes astronomiques; il resta environ deux mois à Dantzick, et mit ce temps à profit pour faire des observations de concert avec Hevelius : il les commença le jour même de son arrivée (26 mai), et les continua, sauf quelques interruptions causées par le mauvais temps, jusqu'à son départ (le 18 juillet). A la fin de 1681 (1682 nouveau style), il vint visiter Paris avec Nelson, son ami et camarade de collége. Ce fut sur la route entre Calais et Paris qu'il aperçut de nouveau la comète, revenant du périhélie, qu'il avait observée un mois auparavant, au moment où elle allait se perdre dans les rayons du Soleil. Il compléta ses observations à l'observatoire de Paris, et entretint depuis lors une correspondance suivie avec le célèbre Dominique Cassini.

Cette comète de 1681-1682 est la première des quatre comètes dont les retours périodiques

(1) Alex. de Humboldt, *Cosmos*, t. III, p. 125 (de l'édit. franç.), et *Memoirs of the Royal Astron. Soc.*, t. XIII, année 1843.

(2) Nous laisserons ici parler M. de Humboldt : « En 1677 Halley rangeait η d'Argo parmi les étoiles de première grandeur; en 1751 Lacaille la trouvait de deuxième grandeur; plus tard elle reprit son faible éclat primitif, puisque Burchell la vit de quatrième grandeur, pendant son séjour au cap de Bonne-Espérance (de 1811 à 1815). Depuis 1822 jusqu'en 1826 elle fut de deuxième grandeur pour Fallow et Brisbane; Burchell, qui se trouvait en 1827 à San-Paulo au Brésil, la trouva de première grandeur et presque égale à α de la Croix. Un an plus tard elle était devenue à la deuxième grandeur. C'est à cette classe qu'elle appartenait quand Burchell l'observait à Goyaz, le 29 février 1828; c'est sous cette grandeur que Johnson et Taylor l'inscrivirent dans leurs catalogues de 1829 à 1833; et quand John Herschell vint observer au cap de Bonne-Espérance (de 1884 à 1837), il la plaça constamment entre la deuxième et la première grandeur. Mais le 16 décembre 1837, pendant que cet astronome s'apprêtait à mesurer l'intensité de la lumière émise par l'innombrable quantité de petites étoiles de onzième à seizième grandeur qui forment autour de η d'Argo une magnifique nébuleuse, son attention fut attirée par un phénomène étrange; η d'Argo, qu'il avait si souvent observée auparavant, avait augmenté d'éclat avec tant de rapidité qu'elle était devenue égale à α du Centaure; elle surpassait d'ailleurs toutes les autres étoiles de première grandeur, sauf Canopus et Sirius. Cette fois elle atteignit son maximum vers le 2 janvier 1888. Bientôt elle s'affaiblit; elle devint inférieure à Arcturus, tout en restant encore, vers le milieu d'avril 1888, plus brillante qu'Aldébaran. Elle continua à décroître jusqu'en mars 1843, sans tomber cependant au-dessous de la première grandeur; puis elle augmenta de nouveau et avec une rapidité telle, que d'après les observations de Mackay à Calcutta, et celle de Maclear au Cap, η d'Argo surpassait Canopus et devint presque égale à Sirius. Elle conserva cet éclat pendant plus de sept ans. Le lieutenant Gillis, chef de l'expédition astronomique que les États-Unis ont envoyée au Chili, écrivait de Santiago, en février 1850 : « Aujourd'hui η d'Argo, avec sa couleur d'un rouge jaunâtre, plus sombre que celle de Mars, se rapproche extrêmement de Canopus pour l'éclat; elle est plus brillante que la lumière réunie des deux composantes de α du Centaure. » (Al. de Humboldt, *Cosmos*, t. III, p. 207.) — Ainsi, dans un intervalle de 173 ans (1677-1850), les variations d'éclat de la belle étoile du Navire ont offert huit ou neuf alternatives d'affaiblissement et de recrudescence. La loi de ces phénomènes est encore inconnue.

sont aujourd'hui bien constatés : elle porte le nom de *Halley*, comme les trois autres portent les noms d'Encke, de Gambart ou de Biela et de Faye. Il est admis depuis Tycho que les comètes se meuvent autour du Soleil comme les planètes; seulement leurs orbites sont des ellipses souvent tellement allongées qu'on peut les assimiler à des paraboles. Voici les éléments paraboliques obtenus pour sa comète par Halley, d'après la méthode de Newton : inclinaison du plan de la parabole (ellipse très-allongée) sur le plan de l'orbite terrestre (écliptique), 17° 42'; longitude du nœud ascendant (point où le plan de l'orbite cométaire coupe l'écliptique en allant du midi au nord), 50° 48'; longitude du périhélie (point du cercle gradué de l'ecliptique auquel correspond l'extrémité du grand axe le plus rapproché du Soleil), 301° 36'; distance périhélie (la distance *minima* de l'astre au Soleil, celle de la Terre étant prise pour unité), 0,58; mouvement rétrograde (dirigé de l'orient à l'occident). La même méthode de calcul appliquée par Halley à une comète observée 75 ans auparavant, en 1607, par Kepler et Longomontanus, donna :

Inclinaison,	Longitude du nœud,	Longitude du périhélie,	Distance périhélie,	Mouvement rétrograde.
17° 2'.	50° 21'.	302° 16'.	0,58.	

c'est-à-dire à peu près les mêmes éléments que pour la comète de 1682. En remontant encore plus haut, Halley trouva que la comète de 1531, observée 76 ans avant 1607, par Apian à Ingolstadt, présentait à peu près les mêmes éléments (inclinaison 17° 56', longitude du nœud 49° 25', longitude du périhélie 301° 39', distance périhélie 0,57, mouvement rétrograde). D'après ces trois coïncidences, l'habile astronome pensa que la comète de 1682 devait être la même que la comète de 1607 et que celle de 1531. Non content de cette hardie conjecture, il alla jusqu'à prédire l'apparition de ce même astre pour la fin de 1758 ou le commencement de 1759. L'événement justifia la prédiction : la comète passa au périhélie le 12 mars 1759 dans les lieux assignés et avec les éléments paraboliques calculés d'avance par Clairaut. Plus de doute sur la périodicité de cet astre, qui commença pour ainsi dire une nouvelle ère dans l'astronomie cométaire. Plusieurs astronomes contemporains (Damoiseau, Pontécoulant, Arago) annoncèrent le retour de la *comète de Halley* (son passage au périhélie) pour le 13 novembre 1835; elle parut le 16. Cette légère différence de quelques jours sur 76 ans ne fait que confirmer la précision du calcul, surtout quand on songe à toutes les influences perturbatrices, dont il a fallu tenir compte. La comète de Halley reviendra en 1911, en 1987, etc., mais avec un éclat qui paraît aller en s'affaiblissant. En consultant les chroniques, on fit remarquer avec beaucoup de vraisemblance qu'elle avait été déjà vue en 1456 et en 1378. D'autres veulent remonter beaucoup plus haut, jusqu'à 1006 (comète observée par Haly-Ben-Rodoun); enfin, il y'en a qui prétendent que le déluge a coïncidé avec l'apparition de la comète de Halley, qui aurait passé très-près de la Terre ou l'aurait même heurtée dans son passage (1).

De Paris Halley se rendit à Lyon et de là en Italie, où il passa une partie de l'année 1682. Laissant son ami à Rome, il revint en Angleterre après s'être de nouveau arrêté quelque temps à Paris. Bientôt, après son retour, il se maria, avec la fille de Tooke, auditeur de l'Échiquier, et s'établit à Islington, où il poursuivit avec ardeur ses études favorites. En 1683 il publia sa fameuse théorie (encore aujourd'hui généralement adoptée) du magnétisme terrestre, dans le mémoire intitulé : *Theory of the Variation of the Magnetical Compass :* il y suppose que tout le globe terrestre est un grand aimant, ayant quatre pôles magnétiques ou points d'attraction : deux près du pôle boréal et deux près du pôle austral. Ce fut vers la même époque que les mouvements de la Lune attirèrent particulièrement son attention. Il remarqua ainsi le premier l'*inégalité séculaire* du mouvement de cet astre. Un mot d'explication est ici nécessaire. Le temps que la Lune emploie pour revenir à la même étoile (*révolution sidérale*) n'est pas constant. Mais pour s'en apercevoir d'une manière sensible, il faut embrasser un grand espace de temps; c'est ce que fit Halley en consultant les plus anciennes observations lunaires, particulièrement depuis le règne des khalifes jusqu'à son époque; il faisait ainsi, sous un autre point de vue, pour la Lune ce qu'il avait fait pour les comètes : il parvint à constater que la durée de la révolution sidérale va en diminuant, c'est-à-dire que le mouvement de la Lune autour de la Terre augmente sensiblement de rapidité, résultat qui fut confirmé par un examen approfondi des observations modernes et des éclipses observées par les Chaldéens et les Arabes. Cette découverte de Halley excita chez les uns l'incrédulité, chez les autres la surprise; car plus un astre se meut avec rapidité autour d'un autre, plus sa distance diminue; et comme à une augmentation indéfinie de vitesse doit correspondre une diminution indéfinie de la distance, on croyait déjà pouvoir prédire le moment où la Lune vien-

(1) La périodicité de la comète de Halley porta les astronomes à consulter attentivement les catalogues des comètes pour y chercher des coïncidences analogues; ces recherches ont été couronnées d'un plein succès. M. Encke établit par des calculs incontestables que la petite comète observée en 1805 et en 1819 et dans les années successives à 3 ans 3/10 environ d'intervalle était la même. La comète, vue à Johannisberg le 27 février 1826 par Biela, et dix jours après à Marseille par Gambart, est également périodique : elle met environ 7 ans à faire sa révolution autour du Soleil. Enfin, la comète observée par M. Faye le 22 novembre 1843 met un peu plus de 7 ans (2718 jours) à faire la même révolution. Ces trois dernières comètes périodiques ont été appelées *intérieures* (dont l'orbite ne dépasse pas Uranus et Neptune), pour les distinguer de celle de Halley, qui va au delà de l'orbite de toutes les planètes.

drait se poser sur la Terre, ce qui causerait une épouvantable catastrophe. Laplace vint heureusement dissiper toutes ces appréhensions, en rattachant ce mouvement de la Lune aux lois de l'attraction universelle; il montra, par le calcul, qu'à l'accélération actuelle succédera un retardement, et que l'*inégalité séculaire* est, dans des limites assez rapprochées, une sorte de balancement de la Lune surbordonné à un changement dans l'excentricité de l'orbite terrestre. Passant de la Lune aux planètes, Halley signala aussi le premier les inégalités en sens contraires qu'éprouvent Jupiter et Saturne dans leurs vitesses de circulation autour du Soleil (*Methodus directa et geometrica investigandi excentricitates planetarum;* Lond., 1675-77, in-4°).

L'amitié de Newton fut bien précieuse à Halley. Ce dernier lui doit en grande partie le développement de ses grandes idées astronomiques; de même que le public doit à Halley la publication des *Principia Philosophiæ naturalis*, en 1686, que Newton n'aurait peut-être jamais mis au jour, sans l'insistance de son ami. Halley surveilla l'impression de cet ouvrage, et y ajouta des vers latins très-élégamment écrits. En 1685 il devint secrétaire perpétuel de la Société royale, et dirigea pendant plusieurs années la rédaction des *Philosophical Transactions*. En 1687 il entreprit d'expliquer un phénomène naturel qui avait beaucoup occupé les physiciens, à savoir pourquoi la Méditerranée change à peine de niveau, bien que plusieurs grands fleuves et d'innombrables rivières, sans compter le courant du détroit de Gibraltar, y versent continuellement leurs eaux. Halley attribue cette presque invariabilité du niveau des eaux de la Méditerranée à leur grande évaporation. Les vapeurs aqueuses, dit-il, sont enlevées par les vents, et viennent autour des montagnes se résoudre en pluie, formant ainsi les sources et ruisseaux qui alimentent les grands fleuves; c'est donc une véritable distillation, dont l'air est l'intermédiaire ou l'agent. Enfin, pour terminer cet exposé des travaux Halley, il signala le premier, en 1718, le mouvement propre des étoiles Aldébaran, Sirius et Arcturus; mais il ne parla que de leurs variations en latitude. Aux nébuleuses déjà connues (celles d'Andromède, d'Orion et du Sagittaire) il ajouta celles du Centaure (près de ω) et d'Hercule (entre ζ et η). Selon lui les nébuleuses ne sont que de la lumière venant d'un espace immense situé dans les régions de l'éther, rempli d'un milieu diffus et lumineux par lui-même. Il admit la parallaxe du Soleil égale à 12" 5, ou au moins inférieure à 15°, en se fondant sur cette singulière considération que si cette parallaxe était égale à 15°, la Lune serait plus grande que Mercure, ce qui troublerait l'harmonie du système du monde. Enfin, Halley a le premier cherché un formule simple pour mesurer la hauteur des montagnes à l'aide des observations barométriques.

En 1698, Halley se présenta comme candidat pour la chaire de géométrie à l'université d'Oxford; mais il échoua cette fois, à cause de son incrédulité en matière de religion, motif d'exclusion mis en avant par l'évêque Stilling-Fleet. Les objections qu'on avait élevées contre sa théorie du magnétisme terrestre et de la déclinaison de l'aiguille aimantée le portèrent à entreprendre un voyage de circumnavigation. A cet effet il reçut du roi Guillaume le commandement d'un navire, qui appareilla le 24 novembre 1698 pour l'Amérique; mais la mutinerie de son premier lieutenant et une maladie contagieuse qui décimait l'équipage le forcèrent bientôt à revenir en Angleterre, sans avoir rempli son but. Dans son impatience, il repartit au bout de deux mois, sur le même navire, traversa tout l'océan Atlantique, toucha à Sainte-Hélène, à la côte du Brésil, aux Barbades, aux îles Madères, aux îles Canaries, et fut de retour dans sa patrie en septembre 1700. Ayant recueilli un nombre suffisant d'observations, il publia en 1701 le résultat de son voyage sous le titre : *A General Chart, shewing at one view the Variations of the Compass in all those seas where the English navigators were acquainted*, travail qui créa une branche nouvelle dans la physique générale du globe (1). De 1701 à 1702 Halley fut chargé de faire un relevé exact de plusieurs points de la côte d'Angleterre et de calculer exactement les temps des marées dans la Manche. L'empereur d'Allemagne invita l'astronome anglais à faire l'hydrographie du golfe Adriatique. Halley fut très-bien accueilli à la cour de Vienne, mais l'entreprise hydrographique n'eut pas de suite. A son retour en Angleterre, il succéda enfin à Wallis, en 1703, à l'université d'Oxford. A peine installé dans sa chaire, il fit paraître sa traduction latine d'Apollonius *De Sectione Rationis* (Oxford, 1706, in-8°), où il rétablit, d'après les données de Pappus, les deux livres perdus *De Sectione Spatii*. Il coopéra avec Gregory aux *Conica* d'Apollonius, y joignit une traduction de Serenus (sur la section du cylindre et du cône), et publia le tout en 1710, in-fol., après avoir fait paraître deux ans auparavant ses *Miscellanea curiosa*, 3 vol. in-8°. A la mort de Flamsteed, en 1719, Halley devint directeur de l'observatoire de Greenwich. Ce fut là qu'il reçut la visite de la reine Caroline, femme de Georges II, qui, ayant appris que l'illustre astronome avait jadis servi dans la marine royale, lui fit payer tout son traitement arriéré comme capitaine en demi-solde. En 1729 il fut nommé membre associé de l'Académie des Sciences de Paris. En 1737 il sentit les premières atteintes de la maladie (une paralysie) qui l'enleva cinq ans après, à l'âge de quatre-vingt-six ans.

(1) Les journaux des deux voyages de Halley (qui n'étaient pas destinés à l'impression) furent publiés en 1775, par Alexandre Dalrymple.

Les *Tables astronomiques*, auxquelles Halley travailla depuis 1725 jusqu'à sa mort, ont passé pendant longtemps pour les meilleures et les plus complètes; elles n'ont été dépassées en exactitude et précision que dans ces derniers temps. Une édition complète des travaux de Halley (insérés en grande partie dans les *Philosophical Transactions*) manque encore. W. Whiston a imprimé à la fin de sa *Mathematick Philosophy*, d'après les principes de Newton, *A Synopsis of the Astronomy of Comets by E. Halley* (p. 409-443), Londres, 1716, in 8°, reproduit à la fin du 2e vol. du *Traité d'Astronomie* de Gregory, Londres, 1726; et le *Traité d'Arithmétique* (*Universal Arithmetick*), traduit du latin par Raphson, contient en appendice une méthode de Halley pour l'extraction des racines de tous les degrés (*A New, exact and easy Method of finding the roots of any Æquations generally, and that without any previous reduction*); Londres, 1720, in-8°. F. H.

Biograph. Britan. — Wood, *Athen. Oxon.*, vol. II. — Thompson, *History of the Royal Society.* — Chalmers, *General Biograph. Dict.*

HALLIER (*François*), prélat et canoniste français, né à Chartres, en 1595, mort le 23 juillet 1659. Né d'une très-ancienne famille de la Beauce, il fit ses études à Chartres, et servit comme page chez la duchesse d'Aumale. Il avait à peine quatorze ans lorsqu'il composa plusieurs pièces de poésies française et latine, qui sont demeurées estimées. A seize ans il professait la philosophie à Paris. Il s'appliqua ensuite à la théologie, et en 1625 se fit recevoir docteur à l'université de Paris. Hallier se livra alors à l'enseignement particulier. Précepteur de Ferdinand de Neuville, abbé d'Ablincourt (depuis évêque de Chartres), il accompagna son élève en Italie, en Grèce, en Allemagne, en Angleterre, où il courut quelques dangers comme prêtre catholique. A son retour en France (1636), il publia un ouvrage considérable sur les élections et les ordinations, ce qui lui valut une pension de huit cents livres du clergé. Il avait entrepris peu de temps auparavant la défense de la censure que la faculté de Paris avait prononcée contre les opinions de quelques théologiens d'Angleterre. Cette apologie lui fit obtenir une chaire à l'université. L'évêque de Chartres, Lescot, le fit théologal de son église; mais la mauvaise santé de Hallier ne lui permit de garder cet emploi qu'une seule année. En 1645 il fut nommé promoteur de l'assemblée du clergé de France, et en 1649 syndic de la Faculté de Théologie de Paris. Saint-Amour et plusieurs autres docteurs s'opposèrent à son élection, et l'accusèrent de jansénisme; malgré un arrêt hostile du parlement, il fut maintenu et député une seconde fois à Rome, par le clergé de France, pour solliciter du pape Innocent X la condamnation des cinq propositions. Urbain VIII le nomma évêque de Toul, et en 1656, dans un troisième voyage qu'il fit à Rome, Alexandre VII lui confia le siége épiscopal de Cavaillon. Il mourut peu après, des suites d'une attaque de paralysie. Selon Dupin, Hallier était un homme « plein d'érudition et de jugement; il écrivait assez purement en latin, mais son style était souvent diffus; il n'en était pas moins l'un des prélats les plus distingués du clergé de France ». On a de lui: *De sacris Electionibus et Ordinationibus, ex antiquo et novo Ecclesiæ usu*; Paris, 1636, in-fol.; — *De Hierarchia ecclesiastica Libri quatuor*; 1646, in-fol.; — *Ordinationes universi cleri Gallicani circa Regulares, conditæ primum in comitiis generalibus anno* 1625, *renovatæ et promulgatæ in comitiis anno* 1645, *cum commentariis Francisci Hallier, editæ in lucem jussu cleri Gallicani, opera Joannis Gerbais, doctoris ac socii Sorbonici*; Paris, 1665; — *Analysis Logicæ*; Chartres, in-8°; — *La Défense de sa doctrine contre les calomnies et impostures de l'abbé de Boisic*; in-12; — *La Défense de la hiérarchie ecclésiastique et de la censure de la faculté de théologie de Paris contre l'Éponge d'Herman Lamelius*; Paris, 1632; — *Théologie morale des Jésuites*; 1644; — *Philosophia moralis lyricis cautionibus absolutissima*.

A. L. et R—r.

Moréri, *Grand Dictionnaire historique*. — Abbé Dutems, *Le Clergé de France*. — *Les Hommes illustres de l'Orléanais*, t. I, p. 374.

HALLIER (*Pierre*), théologien français, frère du précédent, fut docteur de Sorbonne, grand-vicaire et pénitencier de Rouen, professeur de logique au collége du cardinal Lemoine en 1617. On a de lui: *Rabelais donné au sieur Dumoulin, ministre de Charenton*; Paris, 1619, in-8°. J. V.

Liron, *Singularités histor. et littéraires*, tome III, p. 489 et 490. — *Notes manuscrites* de l'abbé Billon sur *Liron*. — Moréri, *Grand Dict. hist.*

HALLIER (*Jacques*), théologien français, né à Château-du-Loir (Maine), dans les premières années du dix-septième siècle, mort le 11 décembre 1683. Publiant un recueil des œuvres de Guillaume Coëffeteau, sous le titre de *Florilegium*, Jacques Hallier l'appelle son oncle: *Optimi avunculi Guillelmi Coëffeteau*. Il était donc aussi neveu du frère de Guillaume, le célèbre prédicateur Nicolas, évêque de Marseille. Ce qui fait supposer que les Coëffeteau avaient deux sœurs, puisqu'ils sont aussi désignés comme les oncles de Louis et de Jean Lebreton. Les deux Lebreton, Jacques Hallier et Nicolas Coëffeteau s'engagèrent tour à tour à vivre sous la règle de Saint-Dominique. Jacques Hallier fit profession dans le couvent de la rue Saint-Honoré, à Paris, le 6 juillet 1632. On a de lui: *Advis salutaires aux Pécheurs, pour les induire à vivre en bons chrétiens, tirez du latin de L. Carbo*; Paris, 1644, in-18. Cet ouvrage a été réimprimé en 1667, in-8°, chez Cramoisy, sous le titre de *L'Homme Juste, où l'on*

voit par cent chapitres l'heureux état des gens de bien. C'est la même année que Jacques Hallier publia le *Florilegium*, en y joignant une biographie de Guill. Coëffeteau et une dédicace adressée à J. de Ranenrel, sieur Saint-Martin. B. H.

Quétif et Échard, *Script. ord. Prædic.*, t. II, p. 699. — N. Desportes, *Bibliogr. du Maine*. — B. Hauréau, *Hist. littér. du Maine*, t. I, p. 156, et t. IV, p. 396.

HALLIFAX (*Samuel*), savant prélat anglais, né à Mansfield (comté de Derby), en 1733, mort en 1790. Il fit ses études à Jesus-College à Cambridge, puis à Trinity-Hall. Nommé en 1765 recteur de Chaddington (comté de Buckingham), professeur d'arabe à Cambridge en 1768, professeur de droit en 1770, il devint chapelain ordinaire de Georges III en 1774, et succéda à Topham en 1775 comme maître des facultés dans les Doctors' Commons. Il fut nommé en 1778 recteur de Warsop (comté de Nottingham), et évêque de Gloucester en 1781. Il fut transféré sur le siége épiscopal de Saint-Asaph en 1787. On a de lui : *An Analysis of the Roman civil Law compared with the Laws of England, being the leads of a course of lectures publicly read in the university of Cambridge*; 1774, in-8° ; — *Twelve Sermons on the prophecies concerning the christian religion, and in particular concerning the Church of papal Rome, preached in Lincoln's Inn chapel, at bishop Warburton's lecture*; 1776, in-8°. Il publia aussi une *Analyse* de l'*Analogy* du docteur Butler et édita les *Sermons* d'Ogden. Z.

Rose, *New general Biographical Dictionary*.

* **HALLIWELL** (*James* ORCHARD), antiquaire et philologue anglais, né à Chelsea, le 21 juin 1820. Il reçut sa première éducation dans une institution privée de Sutton, tenue par le mathématicien Charles Butler, et entra en 1837 à l'université de Cambridge, où il passa deux ans. Il s'occupa de bonne heure d'études archéologiques. Par des ouvrages originaux et des éditions d'auteurs du moyen âge et de la renaissance, il a rendu des services à l'histoire littéraire de l'Angleterre. Ses publications sont très-nombreuses et en général intéressantes, bien qu'elles laissent à désirer pour l'exactitude et la critique. On a de lui une édition des *Voyages* de sir Jean Mandeville ; 1839 ; — *Account of the European manuscripts in the Chatam library at Manchester*; Manchester, 1842 ; — *Shakspeariana*; Londres, 1841 ; — *First Sketch of The merry Wives of Windsor*; Londres, 1842 ; — une édition de *Torrent of Portugal*; Londres, 1842 ; — *Early History of Freemasonry in England*; 1842 ; — *Nursery Rhymes of England*; Londres, 1843, 2 vol. ; — *The Thornton Romances*; Londres, 1844 ; — *Dictionary of archaic and provincial Words*; Londres, 1844-45, 2 vol. ; — *Letters of the Kings of Englands*; Londres, 1846, 2 vol. ; — *Popular Rhymes and nursery tales*; Londres, 1849 ; — *Descriptive Notices of popular English Histories*; Londres, 1849. En 1852 M. Halliwell a commencé la publication d'une grande édition de Shakspeare qui formera 10 vol. Z.

Conversations-Lexikon. — *British Cyclopædia* (*Biography*).

* **HALLMAN** (*Jean Gæstaf*), écrivain suédois, né à Skœldinge (Südermanland), où son père était pasteur, mort en 1759, ou, selon Hammarskœld, le 23 août 1757. Il prit les ordres en 1723, et fut nommé en 1737 pasteur de la paroisse Ulrique-Éléonore à Stockholm. Il était docteur en théologie (1752). On a de lui : *Minne af Battaætten* (Éloge de la famille Bata), poëme ; Stockholm, 1734, in-fol. ; — *Polska konungars Saga og Skald* (Chronique des Rois de Pologne), en vers ; ib., 1736, in-4° ; — de petits poëmes et des poésies de circonstance, insérées dans les recueils de Carleson et de Sahlstedt. — Ses ouvrages en prose sont assez mal écrits. Deux d'entre eux méritent d'être cités : *The tvenne brœder...... Oluff Petri Phase och Lars Petri*; Stockholm, 1726, in-4°, intéressante biographie des deux réformateurs de la Suède ; — *Beskrifning œfver Staden Kœping* (Description de la ville de Kœping) ; ib., 1728, in-8° (anonyme). Les autres consistent en sermons, en oraisons funèbres, en traités de théologie morale. Il a édité le poëme de la nonne Elisef Eriksdotter, *Till hennes lefvernes hændelser* (Sur les Événements de sa vie) ; Stockholm, 1732, in-4° ; 2e édit., Strengnæs, 1817, in-8°. Il laissa en manuscrit une tragédie et d'autres écrits. E. BEAUVOIS.

Hammarskœld, *Sv. Vitterheten*, 27, 216-219. — *Biogr. Lex.*, VI, 40-42.

* **HALLMAN** (*Charles-Israel*), un des meilleurs auteurs dramatiques de la Suède, fils du précédent, né le 31 décembre 1732, mort le 23 avril 1800. La fortune ne lui prodigua jamais ses faveurs, et il en avait pris son parti. Il vivait au jour le jour, prenant place à la table de ses amis quand il n'avait pas d'argent, et leur rendait la pareille quand par hasard il était en bonne veine. Cet écrivain populaire végéta dans un poste obscur au Collége des Mines. Il passait, dit-on, ses matinées chez un apothicaire qui était connu pour sa bonne eau-de-vie. Ses œuvres conservent la trace de ces goûts un peu bacchiques. La plupart des personnages de Hallman sont des buveurs ; ils sont tous choisis dans la classe moyenne, et presque tous ils paraissent sortis du même moule. Leurs plaisanteries ne sont pas toujours assaisonnées du sel attique. Il faut ajouter que l'auteur manque d'invention ; mais sa verve comique fait oublier la nullité de l'intrigue ; s'il pèche souvent contre le goût, il a en revanche des passages d'une finesse et d'une grâce exquises. Enfin, si ses caractères manquent de variété, ils ont du moins le mérite d'être peints d'après nature. Sans doute aucun de ses héros n'est passé à l'état de type ; mais les parodies qu'il a faites valent beaucoup mieux que les pièces originales. On cite parmi ses meil-

leurs ouvrages : *Casper och Dorothea*, ballet comique en trois actes (parodie de *Acis et Galathée* de Lulin); Stockholm, 1775, in-4°; — *Finkel eller, underjordiska brænvins-brænneriet* (Brandevine, ou l'Alambic souterrain), comédie en trois actes; ib., 1776, in-4°; — *Skeppar Rolf* (Le Marinier Rolf), en trois actes; ib., 1778, in-4°. C'est une parodie du *Birger Jarl* de G.-Fr. Gyllemborg. Ce grand seigneur s'en plaignit à Gustave III, qui, ne trouvant dans la loi aucune disposition pénale contre les auteurs de parodies, frappa Hallman d'une peine arbitraire, et le condamna à parodier *Thétis et Pélée* de Welander; c'est ce qui occasionna la pièce suivante : — *Petis och Telee*, comédie en trois actes; ib., 1779, in-4°; — *Tilfællet gœr tjufven* (L'occasion fait le larron), en un acte; ib., 1783, in-8° : cette comédie, petillante d'esprit, a été attribuée à Armfeldt; — *Corporal Olbom* (Le caporal Olbom), parodie de la belle élégie de Creutz intitulée *Zephis*. Ces ouvrages et d'autres se trouvent dans *C.-G. Hallmans Skrifter* (Écrits de C.-G. Hallman), édités par Stjernstolpe, Stockholm, 1820, in-8°, et par Bonnier, ib., 1838, in-24. La pièce intitulée *Rymmerskan* (La Désertrice), où il était fait allusion à la fuite de Mme Mœller, fut imprimée en 1786, mais détruite par la police avant d'avoir été mise en circulation. Il en reste à peine quelques exemplaires.

E. Beauvois.

Stjernstolpe, préf. de *Skrifter*. — Bonnier, *Biogr.*, en tête de *Samlade Skrifter*. — *Literatur Tidning*; 1821. — Hammarsköld, *Sv Vitterheten*, p. 347-350. — Lenstrœm, *Sv Poesiens Historia*, 298-303, 689. — *Biogr. Lex.*, VI, 42-46.

HALLORAN (*Sylvestre* O'), chirurgien et antiquaire irlandais, né en 1728, mort en 1807. Il étudia la chirurgie à Paris et à Londres, et devint chirurgien de l'hôpital de Limerick, place qu'il occupa jusqu'à sa mort. Outre ses travaux de chirurgie, Halloran a publié deux ouvrages sur les antiquités et l'histoire de l'Irlande. Ces productions ne sont pas sans mérite; mais l'auteur a fait preuve de plus de patriotisme local que de critique, et il a accepté trop facilement les légendes rapportées par O' Flaherty au sujet des origines de la civilisation irlandaise. On a de lui : *A new Treatise on the Glaucoma, or Cataract*; Dublin, 1750, in-8°; — *Treatise on the Gangren*; Dublin, 1766, in-8°; — *Introduction to the Study of the History and Antiquities of Ireland*; 1772, in-4°; — *General History of Ireland*; 1772, 2 vol. in-4°. Halloran était membre de l'Académie royale d'Irlande, et il publia dans les *Transactions* de cette société un ancien poëme erse, avec une traduction et des notes.

Z.

Rose, *New general Biographical Dictionary*. — *Biographie médicale*.

HALLOWED. *Voy.* Hallawed.

HALM (*Frédéric*), pseudonyme du comte Münch-Bellinghausen (*voy.* ce nom).

HALMA (*François* van), imprimeur géographe et poëte hollandais, né en 1653, mort en 1722; il publia des cartes dignes d'estime pour le temps, et il composa plusieurs volumes de vers; ses chants sur des sujets de piété furent surtout goûtés de ses contemporains; ils se trouvent dans le *Gereformeerd Gezangboek*, Amsterdam, 1712, et dans *David Harpzangen op noten*, Amsterdam, 1718, 2 vol. in-8°. Entre autres ouvrages de cet écrivain, on peut citer un poëme héroïque, *Le Château d'Aigermonde*, et une *Description de la Ville de Maestricht*. 1715; le tout en vers bataves.

G. B.

Documents particuliers.

HALMA (L'abbé *Nicolas*), mathématicien français, né à Sedan, le 31 décembre 1755, mort à Paris, le 4 juin 1828. Il commença ses études au collége de Sedan et les termina à Paris, aux colléges Lemoine et Sainte-Barbe. Il prit ensuite les ordres, mais sans cesser de se livrer à l'étude des sciences et des langues anciennes et modernes. Outre le grec et le latin, il apprit l'hébreu, l'allemand, l'anglais, l'italien; il cultiva les mathématiques, la géographie, la théologie, la médecine, les sciences historiques, la poésie, le dessin même. Malheureusement il était sans fortune, et il lui fallut interrompre souvent ses études pour trouver quelques ressources en donnant des leçons particulières. En 1791 il fut nommé principal du collége de Sedan. Il remplissait ces fonctions depuis deux ans lorsque la suppression des colléges le mit sans place. Revenu à Paris, il obtint un emploi d'adjoint de première classe au génie militaire, pour surveiller des travaux de fortifications. On voulut l'élever au grade de capitaine dans l'arme du génie; mais ayant refusé, il fut cassé de son emploi. Comme il avait fait quelques études médicales, il put, quelque temps après, être placé comme chirurgien de troisième classe dans un hôpital ambulant, où il passa dix-huit mois à panser les blessés. En 1794 son emploi d'adjoint au corps du génie lui fut rendu, et il fut même nommé secrétaire des études à l'École Polytechnique. Ayant donné sa démission, il fut successivement maître de pension à Paris, géomètre calculateur au cadastre, professeur de mathématiques et de géographie au Prytanée de Paris, professeur de géographie à l'Ecole Militaire de Fontainebleau, bibliothécaire de l'impératrice, et chargé de lui donner des leçons d'histoire et de géographie. Lagrange le fit nommer aussi bibliothécaire des ponts et chaussées, et le ministre de l'intérieur le choisit pour rédiger une continuation de l'*Histoire de France* de Velly. Vers cette époque, Delambre, qui savait qu'au mérite d'helléniste l'abbé Halma joignait celui d'un habile mathématicien, l'engagea à faire un travail difficile, mais qui serait aussi honorable pour lui qu'utile à la science : c'était une traduction française du traité d'astronomie de Ptolémée, ouvrage connu sous le nom d'*Almageste*, dont il n'existait aucune version française. Après plusieurs années de travail, en jan-

vier 1813, l'abbé Halma fit paraître le premier volume de cette traduction. Ce ne fut pas sans peine qu'il entreprit le second volume. L'époque était peu favorable; obligé de faire lui-même les frais d'impression, il avait dépensé, pour le premier volume, format in-4°, avec texte grec, environ 30,000 francs; d'un autre côté, on lui faisait perdre une partie de ce qui lui était dû pour son manuscrit de la continuation de l'*Histoire de France* de Velly, et il avait à sa charge l'entretien de son père et de sa mère. Cependant ce second volume parut en 1816. L'abbé Halma le dédia à Louis XVIII, avec une dédicace dans laquelle il comparait ce monarque à Antonin le Pieux, protecteur de Ptolémée. Il obtint une souscription du ministère de l'intérieur pour 225 exemplaires. Cet encouragement le décida à entreprendre la traduction des corollaires de l'œuvre principale de Ptolémée, entre autres les commentaires de Théon d'Alexandrie. Malgré ses efforts, cette collection des anciens astronomes grecs eut peu de succès et n'est point estimée des hellénistes. Toutefois, il trouva quelque récompense à ses travaux dans sa nomination à un emploi de conservateur adjoint à la bibliothèque Sainte-Geneviève et de chanoine à l'église métropolitaine de Paris. Il voulut compléter l'œuvre de Ptolémée, en traduisant aussi sa géographie, tableau complet des connaissances géographiques de l'antiquité, et qui a peut-être plus d'importance que son astronomie, en ce que celle-ci n'appartient plus qu'à l'histoire de la science, tandis que sa géographie fait encore partie de la science elle-même. Aucune édition, d'ailleurs, n'en avait paru depuis celle de 1605, donnée en latin, et il n'existait point de traduction française. Malheureusement ce nouveau travail de l'abbé Halma, dont il ne parut que le 1er volume, l'année même de sa mort, en 1828, se ressentit des infirmités de l'âge : le texte n'en a pas été soigneusement revu et la traduction laisse à désirer. Voici la liste des ouvrages de ce savant, que nous commençons par les plus importants, ceux relatifs à l'*Almageste : Composition mathématique de Claude Ptolémée, traduite pour la première fois en français sur les manuscrits de la Bibliothèque impériale, suivie de notes de M. Delambre, avec le texte en regard*; Paris, 1er vol., 1813, in-4°, avec fig.; 2e vol., 1816, in-4°, avec fig. Au 1er vol. doit être réuni un cahier de 60 pages contenant des notes, corrections et éclaircissements sur ce même volume, par Delambre; — *Table chronologique des règnes, prolongée jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs. Apparition des étoiles fixes, de C. Ptolémée, Théon*, etc., *et Introduction de Geminus aux phénomènes célestes, traduites pour la première fois sur les manuscrits de la Biblioth. du Roi; suivies de Recherches historiques sur les observations astronomiques des anciens, traduites de l'allemand de Ideler, précédées d'un Discours préliminaire et de deux Dissertations sur la réduction des années et des mois des anciens à la forme actuelle des nôtres*; Paris, 1819, in-4°, avec 2 tableaux; — *Hypothèses et Époques des Planètes de Cl. Ptolémée, et Hypotyposes de Proclus Diadochus, trad. pour la première fois du grec, et suivies de trois Mémoires*, trad. de l'allemand *de Ideler sur les connaissances astronomiques des Chaldéens, sur le Cycle de Méton et sur l'ère persique, et précédées d'un Discours préliminaire et de deux Dissertations sur les mois macédoniens et sur le calendrier judaïque*; 1820, in-4°, avec planches; — *Commentaire de Théon d'Alexandrie sur le livre premier de la Composition mathématique de Ptolémée, traduit pour la première fois du grec en français, sur les manuscrits de la Biblioth. du Roi, pour servir de suite et d'éclaircissement à l'édition grecque d'Halma et à la traduction française de l'Astronomie de Ptolémée.* L'ouvrage se compose de 3 vol. avec planches et texte en regard, qui ont paru comme il suit : tomes Ier et II, Paris, 1822, in-4°, avec planches, contenant les *Développements de la Trigonométrie sphérique d'Hipparque et de Ptolémée*; t. III, *Commentaire de Théon sur les tables manuelles astronomiques de Ptolémée jusqu'à présent inédites*; 1re partie, *contenant les Prolégomènes de Ptolémée, les tables préliminaires terminées par les ascensions des signes du zodiaque dans la sphère droite; précédés d'un Mémoire trad. de l'allemand de Ideler sur l'année de la mort d'Alexandre le Grand*; Paris, 1822; 2e partie, *contenant les Ascensions dans la sphère oblique, les mouvements du Soleil, de la Lune et des planètes*, 1823; 3e partie, *contenant les latitudes des planètes, leurs stations, leurs phases, leur lever et leur coucher et leurs digressions, suivies de la construction des Éphémérides ou Almanachs des Grecs et des Scholies d'Isaac Argyre*; 1825. A cette collection se rattache aussi l'ouvrage suivant : *Les Phénomènes d'Aratus de Soles et de Germanicus, avec les Scholies de Théon*, etc., 1821, in-4°; — *Table pascale du moine Isaac Argyre, faisant suite à celles de Ptolémée et de Théon*; 1825, in-4°.

Les autres ouvrages publiés par Halma sont : *De l'Éducation*; Bouillon, 1791, in-8°; — *Discours prononcé le 16 mai 1791 à l'ouverture d'un cours public gratuit de mathématiques et de géographie au collége de Sedan*; Sedan, 1791, in-8°; — *Leçons élémentaires de Géographie ancienne et moderne*; 1792, in-8°; — *Abrégé de Géographie, pour servir de préparation aux leçons élémentaires de géographie*; Bouillon, 1792, in-8°; — *Discours prononcé le 19 août 1793 lors de la distribution des prix, sur la nécessité et les avantages d'une réforme à introduire sans délai dans les études publiques, en attendant l'organisation de*

l'instruction nationale; Bouillon, 1793, in-8°; — *Arithmétique simple, pour préparer aux nouvelles mesures décimales;* 1794, in-8°; — *Tables logarithmiques pour les nombres, les sinus et les tangentes, disposées dans un nouvel ordre*, trad. de l'allemand, de Preasse, revues et corrigées; 1814, in-18; — *Carmen e Virgilio excerptum, regio principi Henrico, Burdigalensium duci, dicatum*; Paris, 1820, in-fol.;—*Science et Explication des Zodiaques:* 1re partie, *Examen et explication du Zodiaque de Denderah comparé au globe céleste antique conservé à Rome, et de quelques autres zodiaques égytiens;* 2e partie, *Examen et exposition des Zodiaques d'Esné, suivis d'une réfutation des Mémoires sur le zodiaque primitif des anciens Égyptiens;* 3e partie, *Examen et exposition du tableau peint au plafond du tombeau des rois de Thèbes;* Paris, 1822, in-8°, avec figures; — un *Supplément*, Paris, 1823, in-8°, avec figures et table chronologique. — *Astrologie judiciaire et Divination égyptienne du planisphère zodiacal de Denderah;* Paris, 1824, in-8°; — *A S. A. R. Monseigneur le duc d'Angoulême* (vers à l'occasion de la guerre d'Espagne); Paris, 1824, in-8°; — *Preuves de la juste et légale célébration de la fête de Pâques dans l'Église romaine le dimanche 3 avril 1825, conformément au décret et au concile de Nicée, nonobstant la célébration de la Pâque des Juifs avec celle des chrétiens au même jour*, etc.; 1825; in-8°; — *Mémoire concernant le mode et l'étude de l'enseignement des mathématiques dans l'éducation d'un prince;* Paris, 1826, in-4°; — *Traité de Géographie de Claude Ptolémée, trad. pour la première fois du grec en français;* 1828, in-4° (avec une planche et le texte grec en regard): ne contient que le 1er livre. L'abbé Halma a rédigé la description des monuments pour l'ouvrage de Baltard intitulé: *Paris et ses Monuments*, publié en 1802, mais dont il n'a paru que 24 livraisons. Il a rédigé le *Journal de l'École Polytechnique* des années 1795 et 1796. Il a laissé plusieurs manuscrits, entre autres: une *traduction des Principes métaphysiques de la physique* de Kant; *Les Principes métaphysiques de la Phoronomie;* — un *Traité de Météorologie;* — un *Abrégé de Zoologie;* — un *Abrégé des Voyages de Guldenstadt dans l'empire de Russie et au Caucase*, en 1672, par J.-G. Georgi. Les deux volumes de la continuation de l'*Histoire de France* de Velly sont restés manuscrits. L'abbé Halma était correspondant de l'Académie royale des Sciences de Berlin et de quelques autres corps savants.

GUYOT DE FÈRE.

Boulliot, *Biographie Ardennaise*. — *Moniteur* du 8 mars 1829. — *Journal de la Librairie*.

* **HALOANDER** (*Grégoire* (1)), helléniste et jurisconsulte allemand, né à Zwickau (Misnie), mort à Venise, en 1532. Il se livra à l'étude des manuscrits originaux du droit romain, et enseigna le droit à Nuremberg. Après avoir comparé la version latine des Novelles de Justinien avec le grec original, il en publia une nouvelle, que plusieurs auteurs préférèrent à l'ancienne, attribuée généralement à Irnerius. La nouvelle traduction d'Haloander fut imprimée sous le titre: *Novellæ græcæ cum Haloandri interpretatione latina;* Nuremberg, 1530, in-fol.; Paris, 1553, 2 vol. in-8°. Dans cette édition Haloander avait omis plusieurs constitutions; Jean Hervagius et Henri Scrimger y suppléèrent à l'aide d'un manuscrit du cardinal Bessarion déposé dans la bibliothèque de Venise. La traduction d'Haloander fut réimprimée avec ces suppléments et des notes d'Aymar Rançonnet, de P. Faber et de Cujas; Bâle, 1541, 1558, in-fol. En 1560 Henri Agiles ou Agilée donna une nouvelle édition corrigée d'Haloander, in-4°; Paris. La tradution d'Haloander fut encore l'objet des travaux de Fr. Duaren et de Louis Russard, professeur à Bourges. Duaren l'a publiée sous le titre de: *Novellæ Constitutiones Justiniani principis, versæ quidem e græco in latinum a Gregorio Haloandro, collatæ vero nuper cum fidelissimo exemplari Scrimgeriano et innumeris locis emendatæ, ut perpetuæ ad eas notæ indicabunt; Franc. Duareno, jurisconsultorum memoriæ suæ facile principe, auctore;* Lyon, 1560, in-fol.; Paris, 1567, in-fol. Cependant, malgré l'autorité de ces éminents jurisconsultes, Antoine Lecomte reprit l'ancienne version des Novelles, et la fit prévaloir sur celle d'Haloander, comme plus exacte et plus fidèle. On doit encore à Haloander: *Digestorum seu Pandectarum Libri L;* Nuremberg, 1529, in-4°; Paris, 1552, 7e part. in-8°. Il fit cette édition d'après une copie collationnée par Politien sur le manuscrit de Florence. Cet ouvrage fut surnommé *Lectio mixta*, parce que son auteur appuya sa critique sur un choix fait entre la *Lectio vulgaris*, texte des glossateurs, et la *Lectio Florentina;* — *Institutiones;* Nuremberg, 1529, in-8°; Paris, 1552, in-8°; — *Codex;* Nuremberg, 1530, in-fol.; Paris, 1553, 2 vol. in-8°. — Enfin, Haloander a traduit du grec en latin: *Canones Sanctorum et venerandorum Apostolorum, per Clementem, a Petro apostolo Romæ ordinatum episcopum, in unum congesti.* Cette traduction est rapportée dans le *Corpus Juris canonici;* Lyon, 1661, tom. Ier, pag. 1266 et suiv., 2 vol. in-4°, et dans le *Corpus Juris Amstelodami, apud viduam D. Elseverii*, etc., 1681, in-8°, tom. II, pag. 722-723.

A. ROUILLIER et J. L.

Terrasson, *Histoire de la Jurisprudence Romaine*. pag 346. — Savigny, *Histoire du Droit Romain*, tome III, § 181, page 345, et § 195, page 370, et tome IV, page 20. — Camus, *Bibliothèque de Droit*, tome Ier, no 282, pag. 282, 283. — Conrad Gesner, *Bibliotheca Universalis*. — Taisand, *Vies des Jurisconsultes*.

HALS (*François* VAN), portraitiste fla-

(1) C'est à tort que Taisand lui donne le prénom de *Georges*.



nand, né à Malines, en 1584, mort le 20 août 1666. On ignore le nom de son maître, et sa vie, passée entre l'atelier et le cabaret, offre peu d'incidents. Jamais Hals ne sortit des Pays-Bas. Delft et Harlem furent ses séjours de prédilection, et ce fut dans ces villes qu'il laissa le plus grand nombre de ses ouvrages. Il peignait le portrait avec une grande ressemblance, et n'eut de supérieur en ce genre que van Dick. Il ébauchait d'une manière très-précise et d'un seul jet. Il exécutait ensuite avec hardiesse, sacrifiant souvent l'agrément des visages retracés à l'expression générale, à la fermeté du coloris, à la belle disposition de la lumière. A ceux qui lui demandaient pourquoi il ne faisait pas fléchir l'art devant l'amour-propre de ses clients, il répondait : « C'est que je travaille pour mon nom plus que pour leur argent. Le maître doit toujours cacher sous la perfection de son œuvre la partie servile et exacte qu'exige le portrait. » Van Dick répétait souvent que Hals eût été le plus grand portraitiste s'il avait pu rendre sa couleur plus douce, plus harmonieuse (1). Ses toiles, presque toutes dans des galeries de famille, sont en grand nombre. Dans la butte du Mail de Delft on admire un tableau où sont représentés en pied et de grandeur naturelle les principaux chefs la compagnie du Mail (2). Chaque personnage semble animé, et la vie circule dans tout l'œuvre. Malgré ses habitudes bachiques, Hals mourut octogénaire. Il laissa plusieurs enfants, qui tous se distinguèrent dans la peinture ou la musique. Ses principaux élèves furent Adrien Brauwer, et Dirck van Balen.

(1) Descamps raconte l'anecdote suivante, qui fait connaître le talent et le caractère de van Hals. « Lorsque van Dick fut déterminé à passer en Angleterre, il fut exprès à Harlem pour y voir Hals. Inutilement fut-il souvent chez lui, celui-ci était constamment au cabaret. Le peintre d'Anvers lui fit dire que quelqu'un l'attendait pour se faire peindre. Dès que Hals fut arrivé, van Dick lui dit qu'il était étranger; qu'il voulait son portait, mais qu'il n'avait que deux heures à lui donner. Hals prit la première toile venue, arrangea sa palette assez mal, et commença à peindre; peu de temps après il dit à van Dick qu'il le priait de se lever pour voir ce qu'il avait fait; le modèle parut fort content de son image, et après avoir causé sur des choses indifférentes, van Dick lui dit que la peinture lui paraissait assez aisée, et qu'il voulait à son tour essayer. Il prit une autre toile, et pria Hals de se mettre à la place qu'il venait de quitter. Celui-ci, quoique surpris, ne tarda pas à s'apercevoir qu'il avait affaire à quelqu'un qui connaissait la palette et son usage. Peu de temps après van Dick le pria de se lever à son tour. Quelle fut sa surprise! « Vous êtes van Dick, s'écria-t-il en l'embrassant; il n'y a que lui qui puisse faire ce que vous avez fait! » Van Dick voulut l'engager à le suivre en Angleterre; il lui promit une belle et rapide fortune en échange de sa gêne; il ne put rien gagner. Abruti par le vin, Hals répondit qu'il était heureux et ne désirait pas un meilleur sort. Ils se séparèrent avec regret. Van Dick emporta son portrait, que Hals venait de terminer, et répandit quelques guinées dans les mains des enfants de son nouvel ami, qui les prit à son tour pour les répandre dans les guinguettes. »

(2) La Hollande et la Flandre sont encore remplies de sociétés ou compagnies ayant des statuts et des lieux de réunion ou d'exercice. Telles sont les compagnies *du Mail*, *de l'Arc*, etc. Les salles où elles s'assemblent s'appellent *buttes*.

Son frère *Dirck*, mort en 1656, peignait aussi fort bien. Ses toiles sont de petite dimension : elles représentent des scènes d'intérieur ou des animaux. A. de Lacaze.

Descamps, *La Vie des Peintres flamands*, etc.

HALTAUS (*Chrétien-Gottlob*), philologue allemand, né en 1702, à Leipzig, mort le 11 février 1758. Né de parents pauvres, il fit des études excellentes, et attira l'attention de J. Burch. Menckren, lequel l'employa pour l'édition de ses *Scriptores Rerum Germanicarum*. Ce genre d'occupation éveilla chez Haltaus le goût pour l'étude du moyen âge. En 1734 il fut nommé professeur à l'école Nicolaï, dont il devint recteur en 1751. Ses ouvrages montrent une profonde connaissance des antiquités germaniques; son *Glossaire Germanique*, fait sur le modèle du *Glossaire* de Du Cange, est un trésor d'érudition. On a de lui : *Calendarium Medii Ævi, præcipue Germanicum, in quo obscuriora mensium, dierum, festorum, ac temporum nomina ex antiquis monumentis illustrantur*; Leipzig, 1729 et 1772, in-8°; traduit en allemand et augmenté par W.-F.-Z. Scheffer; Erlangen, 1797, in-4°; — *De Jure publico certo Germanico medii ævi*; Leipzig, 1735, in-4°; — *Specimen Glossarii fori Germanici, ex diplomatibus*; Leipzig, 1738, in-4°; — *Commentarius de Turri rubra Germanorum medii ævi*; Leipzig, 1757, in-4°; — *Glossarium Germanicum medii ævi, maximam partem e diplomatibus*; Leipzig, 1758, 2 vol. in-fol.; publié par J.-G. Bœhme après la mort de Haltaus. E. G.

Bœhme, *Præfatio ad Glossarium Germanicum*. — Reiske, *De Rebus ad scholam D. Nicolai pertinentibus*; Leipzig, 1759, in-4°, p. 28. — Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allg. Gel.-Lexik.* — Ersch et Gruber, *Encyclopädie*. — Hirsching, *Litt. Handb.*

HALY-ABBAS. *Voy.* Ali ben-el-Abbas.

HALYATTE. *Voy.* Alyatte.

* **HAMA**, ministre de l'empereur de Chine Chun-ti (1333-1368), de la dynastie mongole du Youen, né en 1314, mort en 1356. Il parvint au ministère par la protection de Todou (*voy.* ce nom), général de l'empereur Chun-ti. A peine fut-il entré en fonctions qu'il s'étudia à chercher pour son prince, dont le cœur était déjà très-corrompu, de nouveaux sujets de débauche; il fit venir dans ce but une troupe de lamas du Tibet, qui introduisirent dans le palais de Chun-ti plusieurs jeux obscènes, qui y furent accueillis avec joie : un de ces jeux était désigné par le nom mongol *yencher*, c'est-à-dire « plaisir, allégresse »; il était accompagné de danses, dans lesquelles seize jeunes filles aux cheveux pendants sur les épaules se faisaient remarquer par leurs évolutions lascives. Ce jeu plut tellement à l'empereur qu'il résolut d'en récompenser Hama en lui accordant de grandes faveurs et son amitié. Celui-ci profita de cette position pour perdre, dans l'esprit du monarque, Todou, à qui il devait sa fortune et son avenir. A cet

effet, il s'entendit avec les lamas, dont l'influence grandissait chaque jour sur l'esprit de Chun-ti, et présenta à ce prince un mémoire dans lequel on accusait le général Todou d'avoir épuisé en trois mois des trésors considérables sans avoir encore commencé aucune entreprise importante : on faisait entendre dans ce placet que l'accusé avait détourné à son profit une grande partie des sommes prélevées sur le trésor impérial et employé le reste à se faire des partisans parmi les soldats, et cela dans des vues ambitieuses. Le résultat de cette accusation mensongère fut la destitution de Todou comme général d'armée et son exil dans le pays de Hoaï-nan. A la quatrième lune de l'année 1395, l'empereur, voulant récompenser Hama des plaisirs qu'il lui avait procurés, lui donna le titre de premier ministre, et nomma son frère Sué-Sué président des censeurs impériaux. Le pouvoir de Hama était arrivé à son comble; mais la crainte que Todou fût un jour rappelé troublait perpétuellement son repos. Il ne trouva d'autre moyen de calmer ses appréhensions que de décider la mort de son bienfaiteur. Dans ce but, il envoya à Todou, qu'il avait fait transférer dans la province du Yun-nan, une prétendue lettre de l'empereur avec du poison pour le faire mourir. Suivant une autre version, on chargea un officier du Yun-nan de le mettre à mort. Celui-ci, loin de se résoudre à se faire l'agent des atrocités de Hama, fit offrir sa fille en mariage à Todou; mais ce général l'ayant refusée, périt de la main de l'officier offensé, à l'âge de quarante-et-un ans. Hama n'avait plus d'ombrage à redouter d'aucune part. Mais le repentir vint lui reprocher l'état avilissant dans lequel il avait plongé l'empereur et la cour : il résolut d'arrêter le cours du mal par la perte de son second protecteur, Chun-ti. Son dessein était de faire abdiquer ce prince, en faveur de l'héritier présomptif, dont il avait pu remarquer, à diverses reprises, l'esprit peu ordinaire. Ce nouveau projet de Hama transpira jusqu'à l'empereur, qui, en considération des services que lui avait rendus ce ministre, se contenta de l'expulser de son palais, lui et son frère, avec défense expresse d'y rentrer. Dès lors Hama avait perdu toute puissance; les mandarins et le peuple, tyrannisés par son odieuse influence sur l'esprit du monarque, réclamèrent contre la trop grande indulgence de Chun-ti à son égard. Il fut décidé que les deux frères seraient envoyés en exil, mais cette décision n'eut point de suite : Hama et Sué-Sué avaient été étranglés, et chacun ignorait la main qui avait amené cette juste punition de leurs crimes. L. DE ROSNY.

Tong-Kien-Kang-mou (Miroir général de l'Histoire de Chine); in-4°. — *Li-tai-ti-wang Nienpiao*; in-4°. — Mailla (le Père Moyriac de), *Histoire générale de la Chine*; Paris, 1779, in-4°, t. IX. — Pauthier, *Chine* (dans l'*Univers pittoresque* de Firmin Didot).

HAMADANI, surnom de *Abou'l-Fadhl Ahmed ben-Hoséin*, aussi appelé *Bediez-zeman* (La Merveille du Siècle), écrivain arabe, né dans la ville de Hamadan, vers 358 de l'hégire (968 de J.-C.), mort à Hérat, en 398 (1007). Après avoir suivi les leçons d'Abou'l-Hoséin Ahmed ben-Faris, auteur du dictionnaire intitulé *Modjmel fi'l-loghat*, il quitta sa ville natale en 380 (990), et se rendit auprès d'Abou'l-kasem Abbad, surnommé Saheb. Traité avec la plus grande distinction par ce wizir du prince bouide Mowayyid ed-Daulah, il passa ensuite dans le Djordjan, où il eut des relations avec Abou-Sad Mohammed ben-Mansour, un des chefs des Ismaéliens. En 382 (992) Hamadani alla s'établir à Nischabour, où il publia ses *Makamat* (Séances). Le combat d'éloquence qu'il soutint contre Abou-Becr Khowarezmi lui fit beaucoup d'honneur. Recherché par les princes, il parcourut le Khorasan, le Sedjestan, la province de Ghaznah, et finit par s'établir à Hérat, où il se maria. On prétend qu'il mourut du poison, ou bien, d'après une autre version, qu'il était en léthargie, lorsqu'on le plaça dans le tombeau. Exhumé le lendemain, parce qu'il avait poussé des cris durant la nuit, il fut trouvé sans vie, mais dans une position indiquant qu'il avait survécu à ses funérailles. Selon d'autres, il fut retiré vivant du tombeau, mais il mourut peu de temps après. Les poëtes et les orateurs s'efforcèrent à l'envi de déplorer sa fin tragique dans des pièces de vers ou dans des oraisons funèbres. Tsealebi lui prodigue les éloges les plus hyperboliques. Hamadani était doué d'une mémoire prodigieuse. Il lui suffisait d'entendre une seule fois les poëmes les plus étendus pour être en état de les répéter mot pour mot d'un bout à l'autre. Ses talents d'improvisation n'étaient pas moins extraordinaires. Il parlait avec la plus grande élégance, même en vers, sans se donner le temps de se recueillir. Les langues arabe et persane lui étaient si familières qu'il traduisait sur-le-champ dans l'une ce qu'il lisait dans l'autre. On a de lui : des lettres en prose rimée, des poésies et des sentences dans l'anthologie de Tsealebi; — *Makamat Mekdiyat* (Séances de Mendicité), ainsi appelées parce qu'un certain Abou'l-fath Iscanderi, héros de chacune de ces réunions, demande invariablement l'aumône à la fin des discours qu'il a débités et des tours d'adresse qu'il a faits pour exciter la commisération du public. Cet ouvrage est d'une lecture fort agréable, quoique le sens soit difficile à saisir. Il a servi de modèle à celui de Hariri. Mais les séances de Hamadani sont plus courtes, le style en est plus naturel, et plusieurs critiques les préfèrent à celles de Hariri. Elles étaient au nombre de quatre cents, mais on n'en retrouve plus que cinquante dans les manuscrits qui nous restent. Scheidius en avait commencé une édition, dont il n'a paru qu'une feuille. Silvestre de Sacy en a publié et traduit six, dans le t. III de sa *Chrestomathie Arabe*, seconde édition; M. Grangeret de Lagrange en a traduit trois dans son *Anthologie*.

E. BEAUVOIS.

Ibn-Khallican, *Vie des Hommes illust.*, I. — Tsealebi, *Yetimet.* — Hadji-Khalfah, *Lex. Bibliogr.* — Aboulféda, *Ann. Muslem.*, II, 619. — J. de Hammer, *Hist. de la Litt. Arabe*, V, 483, 573-4.

HAMAKER (*Henri-Arens*), savant orientaliste hollandais, né à Amsterdam, le 25 février 1789, mort à Leyde, le 10 octobre 1835. Destiné par ses parents, qui étaient marchands, à la profession de commerçant, ensuite à celle de notaire, il refusa de se prêter à ces vues, et étudia les langues classiques, pour entrer dans l'enseignement. Plus tard il s'occupa de philologie orientale, sous la direction de Wilmet, et fut nommé professeur d'arabe, de chaldéen et de syriaque à l'académie de Franeker, en 1815. Chargé plus tard d'enseigner les mêmes langues à l'université de Leyde, d'abord comme suppléant (1817), puis comme professeur ordinaire (1822), il reçut en même temps le titre d'interprète du legs Warner. Il a laissé plusieurs ouvrages qui seront toujours estimés, et il a formé des élèves distingués, tels que MM. Uylenbrock, Dedel, Roorda, Juynboll, Weyers. On le place au nombre des premiers orientalistes de la Hollande. Hamaker avait en effet une immense érudition; il était versé dans la connaissance de l'histoire et de la géographie d'Orient, et savait presque toutes les langues d'Europe et d'Asie, quoiqu'il n'eût voyagé qu'en Allemagne et en Italie (1830). Ses publications ne sont pas exemptes d'erreurs et de négligences provenant de la hâte avec laquelle il travaillait, et de la grande variété des sujets dont il traitait. Il eut plusieurs discussions avec des orientalistes, et en particulier avec M. de Hammer, contre lequel il soutint une polémique très-acerbe. Hamaker était membre de la troisième classe de l'Institut des Pays-Bas; correspondant des Académies des Sciences de Berlin et de Saint-Pétersbourg; membre des Sociétés Asiatiques de Paris, de Londres et de Calcutta. On a de lui : *Lectiones Philostrateæ*; Leyde, 1816, in-8°; — *Oratio de religione Muhammedica, magno virtutis bellicæ apud Orientales incitamento*; Leyde, 1817-1818, in-4°; — *Specimen Catalogi codicum mss. orientalium Bibliothecæ academiæ Lugduno-Batavæ*; Leyde, 1820, in-4°. Il ne se contente pas d'indiquer le format et le nombre des pages de chaque volume; il y ajoute de précieuses remarques relatives au contenu de chaque ouvrage, à l'année de sa composition, aux travaux dont il a été l'objet, et fait connaître l'auteur par des notices biographiques tirées de manuscrits orientaux et traduites en latin. Il se proposait d'étendre ce travail à tous les manuscrits orientaux de Leyde. M. Dozy a exécuté cette entreprise, mais sur un plan beaucoup moins vaste. Son *Catalogus codicum*, etc.; Leyde, 1848-1852, 2 vol. in-8°, contient des notices bibliographiques laissées en manuscrit par Hamaker; — *Diatribe philologico-critica monumentorum aliquot punicorum nuper in Africa repertorum interpretationem exhibens*, avec des conjectures sur des monnaies puniques et sur la pierre de Carpentras; Leyde, 1822, in-4°, avec pl.; — *Commentatio ad locum Taky Eddini Al-Makrizi de expeditionibus a Græcis Francisque adversus Dimyatham, ab anno Christi* 708-1221, *susceptis*; Amsterdam, 1824, in-4°, ouvrage plein de recherches nouvelles; — *Incerti auctoris Liber De expugnatione Memphidis et Alexandriæ, vulgo adscriptus Abou Abdallah Mohammed, Omari filio, Wakidæo, Medinensi*, texte arabe et remarques; Leyde, 1825, in-4°; — *Lettre à M. Raoul Rochette sur une inscription en caractères phéniciens et grecs récemment trouvée à Cyrène*; ibid., 1825, in-4°; — *Miscellanea Phœnicia, sive commentarii de rebus Phœnicum* contenant l'explication de plusieurs inscriptions et des remarques sur la langue et la religion des Phéniciens; ib., 1828, in-4°, avec 5 pl. L'auteur, tout en déployant dans cet ouvrage un grand appareil d'érudition, n'est arrivé qu'à des résultats fort contestables; — *Prolegomena ad editionem duarum Ibn Zeidun epistolarum*; ib., 1831, in-8°; — *Commentatio in libro De Vita et Morte Prophetarum qui græce circumfertur*; Amsterdam, 1833, in-4°; — *Akademische voorlezingen over het nut en de belangrijkeid der grammatische vergltjking van het grieksch, het latijn en de germaansche Tongvallen met het sanscrit* (Leçons sur l'utilité et l'importance de la comparaison grammaticale du grec, du latin et des idiomes germaniques avec le sanscrit); Leyde, 1834; — *Miscellanea Samaritana*, ouvrage posthume, édité par M. Weyers. Hamaker a pris part au travail de M. Uylenbrock sur Ibn-Haukal (1825), à celui de M. Roorda sur Ahmed in Touloun (1822), et à celui de M. Weyers sur Ibn-Khacan et Ibn-Zeidoun (1831). Hamaker publia un grand nombre de mémoires dans les *Annales des Universités de Gœttingue*, années 1816-1817, et *de Leyde*, années 1823-1824 (Notice sur William Jones); dans la *Bibliotheca nova* de Leyde; dans *Magazjin voor Wetenschappen* de Van der Kampen (t. II, sur Antar; V, sur Firdousi; VI, sur l'influence de la domination anglaise dans l'Inde); dans le *Journal Asiatique de Paris*, et dans d'autres recueils. Quelques-uns des nombreux travaux qu'il laissa en manuscrit ont été publiés après sa mort, dans *Orientalia*; Leyde, gr. in-8°, t. I et II.

E. Beauvois.

Ann. de l'Univ. de Leyde, 1835-36, *Notice biogr. et bibl.* — *Procès-verbal de la séance de l'Inst. des Pays-Bas* du 29 août 1836, *Éloge*. — *Dict. holl. des Sc. et des Arts*. — *Niederl. Museum*, I, 4, ann. 1839, p. 50. — Th.-G.-J. Juynboll, *Oratio de Henr. Arentio Hamaker*; Groningue, 1837, gr. in-4°. — *Journ. des Savants*, art. par Silvestre de Sacy, 1820, 1827, 1829, 1834.

HAMAL (*Henri-Guillaume*), compositeur belge, né à Liége, en 1685, et mort en 1752. Élève de Lambert Pietkin, il acquit de bonne heure la réputation d'un chanteur plein de goût et d'expression, ce qui lui valut à vingt-trois ans la

maîtrise de l'église de Saint-Trond; quelques années plus tard il fut appelé aux mêmes fonctions à Saint-Lambert, cathédrale de sa ville natale. On a de lui plusieurs morceaux de musique religieuse et des cantates en italien et en français, dont la facture, quoique d'un rhythme ancien, décèle un talent gracieux et facile. Ses compatriotes lui sont redevables de l'introduction des maîtres italiens, ce qui opéra toute une révolution dans leur enseignement. P. L—Y.

Biographie Liégeoise. — Fétis, *Biographie des Musiciens.*

HAMAL (*Jean-Noël*), compositeur belge, fils aîné du précédent, né à Liége, le 23 décembre 1709, et mort dans cette ville, en 1778. Les brillantes dispositions qu'il montra dans ses premières études déterminèrent son père à l'envoyer en 1728 à Rome, où bientôt, grâce aux leçons d'Amadori, il fit exécuter avec succès plusieurs de ses compositions. Rappelé en 1731 par le chapitre cathédral de Liége, qui lui accorda un bénéfice, il embrassa l'état ecclésiastique, et devint en 1738 maître de chapelle. Dans un nouveau voyage à Rome et à Naples (1749), il se lia d'amitié avec Jomelli et Durante; l'influence de ces hommes célèbres contribua beaucoup à le perfectionner dans un art où il avait fait les plus grands progrès. D'un caractère insouciant et dédaigneux du soin de sa propre gloire, il n'a publié que quatre œuvres de symphonie (Paris et Liége, 1743); ses meilleurs titres à la célébrité sont restés inédits, et Grétry lui-même, dans ses *Mémoires*, réclame en faveur de leur auteur, trop peu connu. Nous citerons entre autres deux oratorios, *Jonathas* et *Judith; Le Voyage de Chaufontaine;* 1737, opéra en trois actes; *Les Ypocontes*, 1758, opéra burlesque; le psaume *In exitu Israel*, à deux orchestres.

Son neveu, HAMAL (*Henri*), lui succéda dans le poste de maître de chapelle de la cathédrale de Liége. P. L—Y.

Biographie Liégeoise. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.* — Feller et Weiss, *Dictionnaire historique.* — *Statistique des Artistes et des Gens de Lettres belges.* — Grétry, *Mémoires.*

HAMANN (*Jean-Georges*), littérateur et philosophe allemand, surnommé *Le Mage du Nord*, né à Kœnigsberg, le 27 août 1730, mort à Munster, le 21 juillet 1788. Il fit ses études à l'université de Kœnigsberg, exerça pendant quelque temps les fonctions de précepteur des enfants de la baronne de Budberg et du général de Witten, et fut ensuite attaché à une maison de commerce de Riga, dans l'intérêt de laquelle il visita une partie de l'Allemagne, de la Hollande et de l'Angleterre. Mais ses goûts se trouvaient trop peu d'accord avec les occupations dont il s'était chargé. Il abandonna bientôt les affaires, et se retira auprès de ses parents, où il consacra plusieurs années à l'étude de la littérature; et après avoir été pendant vingt ans employé subalterne dans la chambre des domaines, il passa le reste de sa vie à Dusseldorf et à Munster, en société de son ami le célèbre Jacobi et de la princesse Galitzin, qui avait une profonde admiration pour les écrits de ce philosophe. Médiocrement estimé par ses contemporains, qui ne goûtèrent pas les tendances mystiques et profondément religieuses de son esprit, il rencontra cependant quelques hommes éminents qui apprécièrent la profondeur et la bonne foi de ses écrits et qui en firent le plus chaleureux éloge: tels furent surtout Herder, Gœthe, Jacobi, et Jean-Paul Richter. Ce dernier caractérise en peu de mots le mérite et le défaut de Hamann en disant de lui: « Le grand Hamann est profond comme le ciel, mais sur ce ciel il y a des nébuleuses mystérieuses qu'aucun œil humain ne pourra résoudre. » Ceci explique parfaitement comment il se fait que Hamann a trouvé en Allemagne des disciples enthousiastes et des critiques qui ont dit de lui: « Ses écrits sont incohérents, peu conséquents, obscurs, parfois inintelligibles, mais remplis d'originalité et d'esprit » (Krug). Hamann n'a laissé aucun grand ouvrage. La plupart de ses opuscules n'ont que deux feuilles, aucun n'en a plus de cinq. Ils sont presque tous de nature polémique, et s'attaquent surtout à la philosophie critique. On les trouve réunis dans l'édition des *Œuvres de Hamann* publiée par Friedrich Roth; Berlin, 1821-1843, 8 vol.

R. LINDAU.

Docteur Friedr. Cramer, *Sibyllinische Blaetter des magus im Norden;* Leipzig, 1819. — *Wiener jahrb. d. Literatur*, 1819, t. VIII. — Gœthe, *Warheit und Dichtung*, vol. III. — F. Schlegel, *Deutches Museum*, 1813, t. II. — F. Herbst, *Bibliothek der christlichen Denker;* Leipzig, 1830, t. I. — Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopædie.* — Krug, *Phil. Encyclop.*

* **HAMAYDE** (*Ignace-François* DE LA), jurisconsulte belge, né à Hirchonville, près d'Ath, le 27 janvier 1648, mort à Louvain, le 21 mars 1712. Il étudia le droit à Louvain, obtint le grade de docteur en 1675, et fut ensuite, pendant vingt-six ans, professeur à l'université de cette ville. Son savoir, sa piété et l'autorité qu'il s'était acquise le firent regarder comme un oracle, et les conseils provinciaux de la Belgique le désignèrent souvent comme juge pour la révision des procès difficiles. Il fut un adversaire redoutable des jésuites. Le plus important de ses écrits est son commentaire sur le placard du 25 mai 1669, relatif à la récusation des juges, qu'il publia sous ce titre *Commentarius ad edictum perpetuum de recusationibus judicum;* Louvain, 1706, in-4° : c'est un chapitre de son cours sur les Pandectes.

E. REGNARD.

Moréri, *Le grand Dictionnaire historique.* — J. Britz, *Code de l'ancien Droit belgique.*

HAMAZASB, prince mamigonien, gouverneur d'Arménie, mort en 658 de J.-C. Maître d'une partie de la province de Daron, il fut élu patrice d'Arménie en 654, et gouverna ce pays au nom du khalife de Baghdad : il exerçait le pouvoir civil, tandis que Vart, fils de Théodore, prince des Reschdouniens, possédait l'autorité

militaire. Ces deux princes se révoltèrent en 656, parce que les Arabes les surchargeaient d'impôts. Pour obtenir l'appui de l'empereur d'Orient, ils lui prêtèrent hommage. Hamazasb en reçut le titre de curopalate. Les Arabes, divisés en factions, n'étaient pas en état de le faire rentrer dans l'obéissance; ils se contentèrent de mettre à mort tous les otages arméniens, à l'exception de Grégoire Mamigonien. En 657, lorsque Moavia, resté maître du trône, eut manifesté des dispositions favorables à l'égard des Arméniens, ce peuple, qui supportait à regret la domination des Grecs, se replaça volontairement sous celle du khalife. Hamazasb se distingua par son courage, et par la protection qu'il accorda aux lettres. Il eut pour successeur son frère Grégoire Mamigonien (*voy.* ce nom). E. B.

Tchamtchian, *Hist. d'Arm.*, t. II. — Ghevond Erets, *Hist. des Guerres et des Conq. des Arabes en Arm.*, traduite par J.-V. Chahnazarian; Paris, 1856, in-8°.

HAMBERGER (*Georges-Albert*), mathématicien allemand, né le 26 novembre 1662, à Baierberg (Franconie), mort à Iéna, le 13 février 1716. Il fit ses études à Altdorf et à Iéna, et obtint en 1696 la chaire de mathématiques à l'université de cette dernière ville. Depuis 1705 jusqu'à sa mort il exerça les fonctions de professeur des sciences physiques. On a de lui: *De Meritis Germanorum in mathesin*; Iéna, 1694; — *De Usu Matheseos in theologia*; Iéna, 1694; — et plusieurs dissertations qui ont été réunies dans un volume; Iéna, 1708, in-4°. D[r] L.

Hirsching, *Handbuch*. — Sax, *Onomasticon*, p. VI; *Appendix*, partie V, p. 598.

HAMBERGER (*Laurent-André*), jurisconsulte allemand, neveu du précédent, né à Anspach, le 22 janvier 1690, mort le 11 mai 1718. Il commença en 1707 à étudier la théologie à l'université de Iéna; mais il dut bientôt renoncer, à cause de sa faible santé, à rechercher des fonctions ecclésiastiques, et il se consacra tout entier à la jurisprudence. S'intéressant aux principales branches des connaissances humaines, il suivit les cours de physique de son oncle G. Albert Hamberger et les cours d'histoire de Struve. Après avoir obtenu à Iéna, en 1712, le grade de docteur en droit, et après avoir fait des leçons sur le droit de nature et des gens, il fut nommé, en 1716, conseiller du contentieux à la cour du markgrave d'Anspach. Ses rapports sur les nombreux procès du markgrave attestèrent une grande habileté pratique, qu'on n'aurait jamais attendue d'un jurisconsulte aussi érudit, aussi versé dans la littérature de l'antiquité. Hamberger mourut encore très-jeune, à la suite d'excès de travail. On a de lui: *Dissertatio de edicto perpetuo*; Iéna, 1714, in-4°; — *Commentatio de utilitate ex humanioribus litteris in jurisprudentiæ studio capienda*; Iéna, 1714; — *Brevis de vita Joh. Strauchii Narratio*, en tête de la *Dissertatio de incertis personis* de Strauch; Iéna, 1714, in-4°. Ces ouvrages ainsi que six autres dissertations sur diverses matières juridiques et quatre lettres latines furent réunis par G. Estor en un volume, publié à Francfort et à Leipzig, en 1745, in-8°, sous le titre de: *Dissertationes Juris, in quibus multa juris civilis et scriptorum loca explicantur et emendantur*. E. G.

Strebel, *Vita Hambergeri*; en tête des *Dissertationes* de Hamberger; — Hirsching, *Histor. litter. Handbuch*.

HAMBERGER (*Georg-Erhard*), médecin allemand, né à Iéna, le 21 décembre 1697, mort dans cette même ville, le 22 juillet 1755. Fils de Georges-Albrecht Hamberger, il fit ses études à l'université de sa ville natale, sous la direction de Wedel et de Slevogt, et devint dans la suite professeur de physique et de médecine pratique. Il eut une vive polémique avec Haller, en soutenant que les muscles intercostaux externes servent à élever les côtes, tandis que les internes ont pour fonctions de les abaisser. Il prétendait en outre qu'il existe de l'air entre le poumon et la plèvre, et il admettait les hypothèses de Malpighi et d'Helvetius relativement à la structure des poumons. Haller combattit ces assertions dans son commentaire sur les *Institutions* de Boerhaave, et Hamberger y répondit d'une manière très-vive. Ce savant songea l'un des premiers à rattacher les sciences mathématiques aux sciences physiques et à la médecine. Ses principaux écrits sont: *Dissertatio de respirationis mechanismo et usu genuino*; Iéna, 1727; 3[e] édition, 1747; — *Elementa Physices methodo mathematica*; Iéna, 1727; 5[e] édition, 1761: cet ouvrage a été pendant longtemps considéré comme un livre classique en Allemagne; — *Dissertatio mathematica medica de venæ sectione, quatenus morbum sanguinis mutet, contra eruditorum dubia defensa*; Iéna, 1729; 3[e] édit., 1747; — *Propempticum inaugurale primum, quo ad dubia Halleri contra mechanismum pectoris motus respondetur*; Iéna, 1745, in-4°; II, 1745, in-4°; III-VIII, 1746, in-4°: ce sont ces huit programmes dans lesquels Hamberger soutint ses opinions contre Haller; — *De morborum per morbos Curatione*; Iéna, 1746; — *De Luxationibus et Subluxationibus*; ibid., 1746; — *Dissertation sur la mécanique des sécrétions dans le corps humain*; Bordeaux, 1746: ce travail fut couronné par l'Académie de Bordeaux; — *De Respirationis Mechanismo et usu genuino Dissertatio, una cum scriptis, quæ vel illi apposita sunt, vel ad controversiam de mechanismo illo agitatam pertinent. Accedunt his notæ, in quibus ad argumenta dubia et criminationes respondetur, et sententia in dissertatione proposita ab oppugnationibus vindicatur*; Iéna, 1748, in-4°; — *Sendschreiben an Herrn Hofrath Haller in Goettingen* (Lettre à M. Haller à Gœttingue); Iéna, 1748, in-4°; — *De Aere corporibus incluso*; Iéna, 1749-1750, 10 cahiers; — *Physiologia medica, de actionibus corporis humani sani doctrina*,

mathematicis atque anatomicis principiis superstructa; Iéna, 1751, in-4°. L'auteur se sert surtout des mathématiques pour expliquer des phénomènes vitaux. Du reste, ce traité est remarquable par sa facture : toutes les idées s'y enchaînent dans un ordre parfait, et son style est laconique et serré, sans être jamais obscur.

Dr L.

A.-J.-L. Jourdan, dans la *Biographie médicale*. — Sprengel, *Geschichte der Medicin*.— Hirsching, *Handbuch*., vol. II, p. 306. — J. L. Hadelich, *Elogium Hamberg*., dans les *Acta Acad. elect. Mogunt.*, t. I, p. 26. — J.-C. Blasche, *Das Leben G.-E. Hambergers*; Iéna, 1789. — Ersch et Gruber, *Algem. Encyclopædie*. — Adelung, *Supplément* à Jöcher.

HAMBERGER (*Adolph-Frédéric*), physicien allemand, fils de Georges-Erhard Hamberger, né le 14 mars 1727, à Iéna, mort dans cette même ville, le 5 février 1750. Il fit ses études à l'université de Iéna, visita la France et la Hollande, et entra plus tard dans la carrière de l'enseignement. On a de lui : *De Calore in genere*; Iéna, 1748; — *De Calore humano naturali*; Iéna, 1748.

Dr L.

Hirsching, *Handbuch*. — Adelung, *Supplément* à Jöcher. — J.-C. Blasch, *Leben des Professor A.-F. Hamberger*. — Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclopædie*.

HAMBERGER (*Adolph-Albrecht*), physicien allemand, frère du précédent, né à Iéna, le 7 février 1737, mort en Esthonie, vers 1785. Il étudia la médecine à Iéna, et se fixa en 1782 à Arroküll (Esthonie), où il mourut. On a de lui : *Die Ursachen der Bewegungen der Planeten, der Schwere, und des Zusammenhængens der Körper* (Les Causes du mouvement des planètes, de la pesanteur et de la cohésion des corps); Iéna, 1772, in-8°; — *Allgemeine experimental Naturlehre* (Traité général de la Science naturelle expérimentale); Iéna, 1774, etc.; — *Entwurf einer natulehre* (Essai d'un Système de Science naturelle); Iéna, 1780.

Dr L.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclop*. — *Biographie médicale*.

HAMBERGER (*Georges-Christophe*), biographe et bibliographe allemand, né le 28 mars 1726, à Feuchtwang (principauté d'Anspach), mort le 8 février 1773. Après avoir obtenu en 1751 le grade de maître ès arts à l'université de Gœttingue, il y fut nommé en 1755 professeur extraordinaire de philosophie et d'histoire littéraire, et en 1763 professeur ordinaire de ces branches de l'enseignement, ainsi que second bibliothécaire. Les travaux bibliographiques de Hamberger se font remarquer par leur exactitude; ils ont préparé la voie aux recherches de Meusel. On a de Hamberger : *Dissertatio de pretiis rerum apud veteres Romanos*; Gœttingue, 1754, in-4°; — *Zuverlässige Nachrichten von den vornehmsten Schriftstellern vom Anfang der Welt bis* 1500 (Renseignements authentiques sur les principaux auteurs, du commencement du monde jusqu'en 1500); Lemgo, 1756-1764, 4 vol. in-8°; — *Kurze Nachrichten von den vornehmsten Schriftstellern vor dem* 16 *Jahrhundert* (Notices abrégées sur les principaux auteurs avant le seizième siècle); Lemgo, 1766, 2 vol. in-8°; extrait de l'ouvrage précédent; — *Das gelehrte Deutschland oder Lexikon der jetzlebenden deutschen Schriftsteller* (L'Allemagne savante, ou dictionnaire des écrivains allemands aujourd'hui vivants); Lemgo, 1767-1768, 5 vol. in-8°, avec un supplément publié à Lemgo, 1770, in-8°; nouvelle édition, ibid., 1772, avec un supplément de Meusel; ibid., 1774, in-8°; troisième édition, Lemgo, 1776-1778, in-8°, et quatrième, ibid., 1783-1787, 6 vol. in-8°, avec des additions de Meusel; — *Directorium historicum medii potissimum ævi, post M. Freherum et iteratas J.-D. Kœleri curas*; Gœttingue, 1772, in-4°; indication des sources originales relatant les événements du moyen âge, disposées chronologiquement.

E. G.

Hamberger, *Das gelehrte Deutschland*, t. I, p. 260, de la seconde édition. — Pütter, *Versuch einer academischen Gelehrtengeschichte der Universität Göttingen*, p. 183. — Adelung, *Supplém*. à Jöcher. — Hirsching, *Hist. litter. Handbuch*.

* **HAMBRÆUS** (*Jonas*), orientaliste et érudit suédois, né en novembre 1588, dans la paroisse de Bollnæs (Helsingeland), mort à Paris, en 1671. Ses parents cultivaient une petite terre dans le lieu appelé Hambre, d'où il prit le nom de Hambræus. Après avoir commencé ses études à Upsal (1608), il alla les achever à Greifswald, où il fut reçu maître ès arts (1611). A son retour il prit les ordres, et quelques années plus tard il devint précepteur des enfants de Bror Ralamb. La chaire de langues orientales lui fut offerte à Upsal, mais il aima mieux suivre un de ses élèves à Rome et à Paris, où il se trouvait en 1626. Hambræus fut le premier aumônier de la chapelle luthérienne fondée alors à Paris dans l'hôtel du ministre de Suède. Nommé professeur extraordinaire d'hébreu, d'arabe et de syriaque à l'université de Paris, et chargé de corriger plusieurs parties de la *Polyglotte Lejay*, il touchait de forts honoraires. On a de lui : *Votum valedictionis loco, cum in Germaniam iret, fautoribus et promotoribus suis relictum, carmine hebræo chald.-syr.-græc.-latino*; Upsal, 1616, in-4°; — Μέλος εὐχαριστικὸν πεντάγλωττον, dans les langues citées, dédié à Gustave-Adolphe; Stockholm, 1625, in-4°; — *De accentibus hebraicis*; Greifswald, 1616, in-4°; Rostock, 1618, in-12; — *Institutio hebraica compendiosa*; Rostock, 1618, in-12; — *Libellus alphabeticus quadrilinguis*; Paris, 1632; — *Épître de saint Jean*, en arabe et en latin, ibid., 1630, in-12; et *la Passion* en syriaque, ibid., 1635, in-16. Ces deux ouvrages ont été réédités ensemble en 1672; — *Oraison funèbre de André Martini*, médecin allemand; Paris, 1637, in-4°, en français; — plusieurs autres ouvrages et diverses traductions du latin en suédois ou du suédois en français.

BEAUVOIS.

Stjernman, *Bibl. Suio-Gothica*, 313-317. — P. Ekerman,

Dissert. de meritis ac fatis J. Hambræi; Upsal, 1749. — E. Hydren, *De fatis litter. orient. in Suecia;* Upsal, 1755. — Lelong, *Bibliotheca sacra.* — Hammarskœld, *Sv. Vitterheten.* — Wieselgren, *Sveriges skæna Litter.*, I, 111. — *Biogr.-Lex.*, VI.

HAMBROECK (*Antoine*), missionnaire protestant, surnommé le *Régulus hollandais*, massacré à Formose (en chinois *Pacavan*), en 1661. Quoiqu'il fût marié et père de quatre enfants, il avait sollicité et obtenu son passage aux Indes orientales et s'était fixé dans l'île de Formose, située sur les côtes de la Chine et l'établissement le plus important des Hollandais dans ces parages. Il avait réussi à convertir un grand nombre de naturels à la foi chrétienne lorsque le fameux pirate chinois Coxinga, chassé par les Tartares, résolut de s'emparer de Formose, afin de pouvoir, de cette île, continuer la guerre avec avantage contre les conquérants de sa patrie, qui n'avaient encore que peu ou point de marine. Coxinga débarqua le 30 avril 1661 avec une armée de 25,000 hommes, s'empara des diverses positions que les Hollandais possédaient dans l'île, et vint mettre le siége devant Taï-Ouan, leur principal établissement. Les assiégés furent bientôt réduits aux abois : ils n'en continuèrent pas moins une opiniâtre résistance, sous la conduite de leur gouverneur, le brave Frédéric Coyet. Hambroeck, sa femme et deux de ses enfants tombèrent des premiers aux mains des Chinois; Coxinga choisit le pasteur pour envoyer au fort Zélande déterminer les Hollandais à capituler, le menaçant de la mort s'il ne réussissait pas dans sa mission. Hambroeck se rendit auprès de Coyet, et lui fit part de son ambassade; mais loin de chercher à sauver sa vie et celle de sa famille en engageant le gouverneur à accepter les propositions des assiégeants, il l'exhorta vivement à combattre vaillamment et à s'ensevelir sous les ruines de son fort plutôt que de traiter. Coyet, qui ne doutait pas que cet homme généreux ne payât cher sa magnanimité s'il retournait au camp chinois, fit les plus grands efforts pour le retenir. Ses instances furent vivement appuyées par deux des filles d'Hambroeck, qui étaient dans la place. « J'ai promis, répondit celui-ci, d'aller reprendre mes fers; il faut dégager ma parole. Je ne voudrais pas que des barbares, des idolâtres pussent reprocher à un chrétien d'avoir manqué à son serment par peur de la mort. » Et embrassant ses amis pour la dernière fois, il retourna tranquillement au camp de Coxinga. Peu touché de ce rare exemple de loyauté, le cruel pirate fit aussitôt décapiter Hambroeck. Les autres prisonniers hollandais, au nombre de plus de cinq cents, eurent le même sort; leurs femmes furent d'abord violées à leurs yeux et mises en pièces à coups de sabre. Le dévouement d'Hambroeck fut stérile, car Coyet fut contraint de capituler, en janvier 1662. Alfred de Lacaze.

J.-P.-J. du Bois, *Vies des Gouverneurs hollandais* (La Haye, 1763, in-4°), p. 210. — *Recueil des Voyages qui ont servi à l'etablissement et aux progrez de la Compagnie des Indes orientales* (Rouen 1725, 10 vol. in-8°), t. X. — Raynal, *Histoire philosophique des deux Indes* (Londres, 1792, 17 vol. in-18), t. II, p. 26-27.

* **HAMD-ALLAH-MOSTAWFI** (*Hamdallah ben-Abou-Becr ben-Hamd ben-Nasr Cazwini*, plus connu sous le nom de), historien et géographe persan, né à Cazwin, mort en 750 de l'hégire (1349 de J.-C.). Il fut secrétaire du célèbre wizir et historien Fadhl-Allah Raschid ed-Din et de son fils Ghéiats ed-Din. On a de lui : *Tarikh-i Gozideh* ou *Guzideh* (Histoire choisie), composée en 730 (1329) et dédiée à Ghéiats ed-Din. C'est une compilation très-bien faite de plus de vingt-quatre ouvrages, dont plusieurs n'existent plus. Elle est peu détaillée, mais elle donne les dates avec beaucoup de précision. On y trouve des faits qui sans elle seraient inconnus. Voici l'indication des principales matières qui y sont contenues : création du monde, histoire des patriarches, des prophètes, des philosophes, des anciens rois de Perse, de Mahomet, des khalifes, des imams; histoire des monarchies orientales depuis l'établissement de l'islamisme jusqu'en 730 de l'hégire : Saffarides, Samanides, Ghaznéwides, Ghourides, Bouïdes, Seldjoukides, Kharizmiens, Atabeks, Ismaéliens, rois du Karakhitaï, Mongols; biographies des saints musulmans, des philosophes et des poëtes; description et histoire de Cazwin; enfin, tableaux généalogiques. L'Histoire des temps postérieurs à Mahomet est très-souvent citée, quoique l'ouvrage soit en grande partie inédit. M. Defrémery en a traduit un long fragment, sous le titre de *Histoire des Seldjoukides et des Ismaéliens ou Assassins de l'Iran*, avec des notes; Paris, 1849, in-8°, et dans le *Journal Asiatique*, 1848-1849. Il a promis de donner dans la seconde partie des *Mémoires d'Histoire orientale* le texte et la traduction de l'histoire des Atabeks du Louristan; — *Nozhet al-Coloub* (Réjouissance des cœurs). Cet ouvrage, difficile à classer, traite de météorologie et de géographie mathématique, d'histoire naturelle, de l'anatomie de l'homme, et donne la description des principales villes de la Perse, avec l'indication de leur latitude et de leur longitude. Hamd-Allah avait commencé une histoire universelle, qui devait se composer de 75,000 vers; il n'en fit que cinq ou six mille. E. Beauvois.

Hadji-Khalfah, *Lex. Bibliogr.* — Hammer, *Gesch. der Ilchane*, II, 268-320, *Wiener Jahrbücher*, t. 69, p. 10, et append., p. 31. — Elliot, *Bibliogr. Index to the Hist. of Muhamm. India;* Calcutta, 1849, in-8°, t. I, 75-80. — M. Reinaud, *Introd. à la Géogr. d'Aboulféda*, p. 155-156.

HAMCONIUS ou **Hamkema** (*Martin*), poëte et biographe belge, né à Follega (Frise), vers 1550, mort vers 1620. La mort de son père lui fit interrompre ses études; il parvint cependant à apprendre seul le latin. Son attachement au catholicisme le força à s'expatrier. Dans la suite il fut nommé bailli, puis receveur de Follega. Chassé encore par les calvinistes, il fut créé à son retour inspecteur des digues, et après une troisième expulsion, il obtint la place de bailli

du Donjewarstal. Il a écrit des anagrammes, des vers chronologiques, des acrostiches, etc. On lui doit en outre : *Calendarium, heroico carmine, ad morem Cisiojani veteris; — Certamen catholicorum cum calvinistis, continuo charactere conscriptum;* Munich, 1607; Louvain, 1612, in-4° : c'est un morceau de plus de 900 vers, dont tous les mots, y compris ceux de l'épître dédicatoire, commencent par la lettre C; — *Frisia, seu de viris rebusque Frisiæ illustribus libri II;* Franeker, 1620, in-4°; Amsterdam, 1623, in-4°; — *Theatrum Regum, Pontificum et Principum Frisiæ;* Amsterdam, 1623.
J. V.

Suffrid Petri, *Scriptores Frisiæ.* — Valère André, *Biblioth. Belgica.* — Paquot, *Mém. pour servir à l'hist. litt. des Pays-Bas,* tome III, p. 87. — D. Clément, *Bibl.*

HAMDAN BEN AL ASCHATH. *Voyez* CARMATH.

* **HAMDI**, poëte turc, fils du schéikh Ak-Schems ed-Din, né à Goinik, mort en 909 de l'hégire (1513 de J.-C.). Après avoir étudié les mathématiques et l'astronomie, il fut nommé professeur à la mosquée de Sultan-Ilderim à Brousse. Il mena ensuite la vie mystique à Césarée, sous la direction du schéikh Ibrahim Timouri. Il écrivit des ouvrages mystiques, un traité de physiognomonie et plusieurs poëmes, tels que *Mewlidi rouhani* (Naissance intellectuelle); — *Mewlidi djismani* (Naissance corporelle); — *Tohfet al-oschac* (Présent fait aux Amants). On lui doit aussi une excellente traduction en vers turcs de *Yousouf et Zoléikha* de Djami. M. de Hammer a traduit quelques fragments des œuvres de Hamdi.
E. B.

Latifi, *Biogr. des Poëtes turcs,* trad. par Chabert. — De Hammer, *Hist. de la Poésie Turque,* III, 151-156. — Tornberg, *Cat. des mss. orient. de la bibl. d'Upsal,* 117-208.

* **HAMEAU** (*Pierre* DU), biographe français, né à Belesme (Perche), en 1589, et mort à Moulins, en 1635. Il n'avait que dix-sept ans lorsqu'il entra dans la Compagnie de Jésus, où il fit ses quatre vœux. Son application à l'étude et la pénétration de son esprit le firent bientôt distinguer par ses supérieurs. Également propre à la prédication et à l'enseignement, il professa la philosophie pendant quatre années, et fut envoyé comme recteur à Alençon et ensuite à Moulins. Il s'attacha aussi à la direction des consciences; on croit qu'il mourut des suites d'une maladie pestilentielle qu'il avait contractée au confessionnal. Il avait composé une histoire des soixante-cinq cardinaux français célèbres par leurs actions; mais quoique les auteurs de la Bibliothèque des Écrivains de la Société de Jésus disent qu'elle était écrite d'un style élégant, elle ne parait pas avoir vu le jour. Du Hameau n'a publié que la *Vie de Marguerite de Lorraine, duchesse d'Alençon;* Paris, 1628, in-8°.
J. LAMOUREUX.

Ribadeneira et Alegambe, *Bibliotheca Scriptorum Societatis Jesu.* — Dom Liron, *Bibliothèque Chartraine.* — Lelong et Fontette, *Bibliothèque historique de la France.*

HAMEL (DU), ancienne famille de Picardie, dont les membres principaux sont :

HAMEL (*Jacques* DU), qui fut l'un des signataires du traité de la Ligue conclu à Péronne le 13 janvier 1576.

HAMEL (*Jacques* DE SAINT-REMI DU), petit-fils du précédent. Il fut successivement gentilhomme du dauphin, capitaine de chevau-légers, ambassadeur en Suède et en Allemagne. En 1610 il se distingua sous le maréchal de La Châtre dans la conquête des duchés de Berg et de Juliers. De 1621 à 1628, il se fit encore remarquer contre les protestants dans les guerres de Guyenne et au siége de La Rochelle. Louis XIII récompensa ses services par le gouvernement de Saint-Dizier et une pension de deux mille livres. Sous la Fronde, Hamel se maintint dans le parti de la cour, et fut chargé, en 1649, d'enlever le duc de Beaufort; mais il échoua dans cette entreprise.

HAMEL (*Maturin* DU) devint premier secrétaire des finances et commandements de la reine Louise de Lorraine (morte en 1601), dont il posséda toujours l'entière confiance et fut l'exécuteur testamentaire.

HAMEL (*Nicolas* DU), chef de la branche de Guyenne, était premier écuyer de Henri le Balafré, duc de Guise, lorsque ce prince fut assassiné à Blois, en 1588. Il devint contrôleur général de Saintonge et de la place du Brouage, puis maître des requêtes du conseil de la régente Marie de Médicis, en 1610.

HAMEL (*François*, marquis DU), fut successivement en 1694 lieutenant général des armées de Frédéric Ier, roi de Prusse, et en 1702 généralissime des troupes de la république de Venise.
A. d'E—P—C.

Gondi, cardinal de Retz, *Mémoires.* — Moréri, *Grand Dictionnaire historique.* — *Biographie universelle;* Bruxelles, 1843-1847.

HAMEL (*Henri*), voyageur hollandais, né à Gorcum, dans la première moitié du dix-septième siècle. Le 10 janvier 1653, il partit du Texel comme rédacteur historiographe à bord du bâtiment le *Sperber* (l'Épervier). Après avoir souffert beaucoup des tempêtes et du mauvais temps, ce vaisseau mouilla, le 1er juin suivant dans le port de Batavia, et le 14 juin il mit à la voile pour Formose (*Taï-wan*), alors gouvernée par les Hollandais. Le 16 juillet l'équipage atteignit la capitale de cette île, où on déchargea le navire; on se dirigea ensuite vers le Japon avec une nouvelle cargaison de marchandises (30 juillet). Le 15 août, le navire fut assailli par une violente tempête, durant laquelle le *Sperber* prit eau, et en quelques instants on se vit dans la nécessité d'abandonner le navire brisé par l'impétuosité des vagues, ainsi que les marchandises de la Compagnie qu'il renfermait au fond de calle, pour ne plus songer qu'à un sauve-qui-peut général. Ceux qui étaient couchés dans la partie inférieure du bâtiment furent tous noyés; les autres se jetèrent volontairement à la mer, ou furent enlevés par

les flots et jetés çà et là. Hamel et quatorze de ses compagnons abordèrent, presque nus et très-souffrants, sur les côtes d'une île que la sentinelle venait d'apercevoir, au milieu de l'obscurité, dans le moment même où une dernière rafale avait déterminé le naufrage du *Sperber*. Le lendemain ceux qui purent marcher allèrent à la recherche de leurs compagnons d'infortune que le hasard avait pu jeter sur quelque autre côté de la plage. A la suite de cette perquisition, on eut la douleur de constater que sur soixante-quatre personnes dont se composait le personnel du navire hollandais, trente-six seulement avaient pu échapper, tant bien que mal, aux fureurs incomparables de la mer du Japon agitée par les typhons. Le pilote reconnut bientôt qu'ils étaient sur l'île de Quelpaert, située entre le Japon et la Corée et dépendant de ce dernier royaume.

Au bout de quelques jours, Hamel et ses compagnons furent faits prisonniers par des soldats coréens. Ils eurent ensuite une entrevue avec un Hollandais nommé Wettevrée, prisonnier depuis 1627 en Corée, et qui leur apprit la coutume rigoureuse et cruelle du gouvernement coréen, de ne jamais laisser sortir de leur pays les étrangers que le hasard et la tempête avaient pu y jeter. A partir de cette époque, ils eurent à souffrir toutes sortes de corvées et de mauvais traitements de la part des mandarins du lieu de leur captivité. Mandés près du roi de Corée, ils y apprirent officiellement l'arrêt de leur perpétuelle captivité, et furent enrôlés dans la garde royale, avec ordre d'accompagner le général lorsqu'il entrerait en campagne. Ne pouvant plus supporter les souffrances dont ils étaient l'objet, les compagnons d'infortune d'Hamel, avec son avis, résolurent de tenter à tout prix une évasion; car, lors même qu'elle ne réussirait point et qu'elle causerait leur mort comme cela avait eu lieu pour plusieurs d'entre eux, du moins ils seraient délivrés d'une vie trop cruelle pour la supporter plus longtemps. Après avoir acheté une barque, les voiles et des cordages, ils réussirent, le 4 septembre 1666, à s'évader du lieu de leur captivité et à gagner le Japon, qu'ils atteignirent quatre jours après. Envoyés à Nangasaki, Hamel et ceux qui l'avaient accompagné dans sa tentative furent présentés au chef du commerce hollandais dans cette ville. Celui-ci les envoya à Batavia, d'où ils s'embarquèrent pour Amsterdam sur un des navires de la Compagnie. Après avoir essuyé quelques nouvelles tempêtes, ils mirent pied à terre dans leur chère patrie, le 20 juillet 1668, après une captivité de treize ans et vingt-huit jours dans le royaume de Corée, où ils avaient dû abandonner huit de leurs malheureux compatriotes, sans l'espérance de les revoir jamais ni d'apprendre ce que leur vaudrait la suite de plusieurs des Hollandais captifs. — La relation du naufrage du *Sperber* et de la captivité d'Hamel et de ses compagnons a été publiée par celui-ci sous le titre de : *Journal van de ongelukkige voyagie van't yatch De Spermer, gedestineerd na Tayowan, in 't jaar* 1653; Rotterdam, 1668. Cet ouvrage a été traduit en plusieurs langues et notamment en anglais, en allemand et en français. Cette dernière version est due à M. Minutoli, qui l'a intitulée : *Relation du voyage d'un vaisseau hollandais sur la côte de l'île de Quelpaert; avec la description du royaume de Corée, traduite* (sic) *du flamand*; Paris, 1670, in-18 (rare). — L'ouvrage d'Henri Hamel est d'autant plus précieux que son auteur est le seul Européen qui ait résidé en Corée; et l'on peut ajouter que sa relation a un intérêt tel qu'une édition nouvelle et accompagnée d'un bon commentaire serait encore un service à rendre aux sciences géographiques ou tout au moins à l'histoire de cette science.

P. DE ROSNY.

Documents particuliers. — H. Hamel, *Relation de son voyage.*

HAMEL (*Marin*), chirurgien français du dix-septième siècle. Il se fit remarquer par son dévouement durant les épidémies qui ravagèrent la Normandie en 1635, 1637, 1650, 1651 et 1659. On a de lui : *Discours sommaire et méthodique de la cure et préservation de la peste;* Rouen, 1658, in-12; — *Traité de la morsure du chien enragé;* Lisieux, 1700. L—z—E.

Catalogue de la Biblioth. imp.

HAMEL DU MONCEAU (Du). *Voy.* DUHAMEL DU MONCEAU.

* **HAMELIN**, prélat français, né dans le douzième siècle, mort, suivant le nécrologe de l'église du Mans, le 1er novembre 1218. Moréri répète, après Le Corvaisier, Bondonnet, et les autres historiens manceaux, qu'Hamelin, Anglais de naissance, était avant de devenir évêque du Mans confesseur et archichapelain de Henri II, roi d'Angleterre. C'est une assertion erronée. Hamelin, neveu d'Odon, doyen de Saint-Martin de Tours, était écolâtre de cette église en l'année 1186, comme on le voit dans un titre rapporté par Mousnier, et sa famille, riche en biens, n'habitait pas l'Angleterre, mais la Touraine. Élu évêque du Mans le 1er décembre 1190, il fut consacré à Rome même, par le pape Célestin III, au commencement de l'année suivante. Son nom figure dans plusieurs actes de l'église du Mans dès l'année 1192. Un des actes les plus considérables de son épiscopat est l'établissement de la juridiction capitulaire dans toutes les paroisses du diocèse. Les prétentions rivales des chanoines et des évêques donnaient depuis longtemps une grande importance à cette affaire. Hamelin eut le courage d'abdiquer un droit contesté, et d'organiser enfin la justice diocésaine. Geoffroy, doyen de Chartres, écrivant à cette occasion au chapitre du Mans, appelle Hamelin, en termes pompeux, « le second fondateur de son église ». L'épiscopat d'Hamelin fut troublé par les guerres de Philippe, roi de France, et de Jean, roi d'An-

gleterre. Philippe, s'étant emparé de la ville du Mans, exigea d'Hamelin un serment de fidélité. On avait à cette époque la religion du serment. Hamelin, dévoué aux intérêts du roi d'Angleterre, refusa ce que Philippe demandait. Ses revenus furent alors confisqués par le vainqueur. Mais aussitôt il ordonna la suspension du service divin dans l'église du Mans. De là de graves discordes ; car une partie de ses clercs, et notamment les riches et puissants moines de La Couture, se déclarèrent pour les Français, tandis que les autres tenaient obstinément pour les Anglais. En 1204, ces troubles apaisés, Hamelin se rendit, par les ordres du pape, auprès des religieux de Marmoutiers, et, chargé de les réformer, il leur donna de nouveaux statuts. Il avait pour collaborateur dans cette mission difficile le docte Adam, abbé de Perseigne. En 1205 Hamelin soumit l'abbaye de La Pélice à l'abbaye de Tiron, et en 1209 il reçut dans son diocèse les religieux de Saint-François. Il importe de rectifier une autre erreur de Le Corvaisier, au sujet de la durée de l'épiscopat de Hamelin, erreur reproduite dans les notes du *Rerum Gallic. Scriptores*, t. XIX, p. 618. Le Corvaisier dit qu'Hamelin siégea jusqu'en 1218. Or de plusieurs pièces, toutes concordantes, il résulte qu'il abdiqua vers la mi-carême de l'année 1214, et que Nicolas fut élu son successeur le 27 mai de cette même année.

B. H.

Le Corvaisier, *Hist. des Évêq. du Mans*. — Bondonnet, *Les Vies des Év. du Mans*. — *Gallia Christiana*, t. XIV, col. 389.

* **HAMELIN** (*Jean*), magistrat français, né en 1603, mort à Paris, le 6 juillet 1669. Il était conseiller du roi et contrôleur général des ponts et chaussées de France ; cependant, c'est moins à ces titres qu'il doit sa renommée, qu'à la vivacité de son zèle pour la cause des jansénistes. Arnauld cherchant une retraite où fuir les persécutions des jésuites, Hamelin lui offrit sa maison, où il fut longtemps caché. Plus tard, embrassant une vie austère, à l'exemple de leur hôte illustre, Hamelin et sa femme vendirent tous les objets de luxe qui servaient à l'ornement de leur maison de ville, et se retirèrent dans une solitude, à l'extrémité de la rue Saint-Jacques. Arnauld les y suivit, et sous le même toit un grand nombre d'autres jansénistes trouvèrent un semblable refuge. Hamelin fut alors le directeur de toutes leurs affaires, l'ordonnateur de leurs bâtiments, le receveur et l'administrateur de tous leurs deniers. Atteint d'une paralysie, il voulut se faire transporter à Port-Royal-des-Champs, pour mourir dans ce saint lieu. Mais ses amis n'osèrent pas, en des temps si difficiles, lui accorder ce qu'il demandait. Il fut enterré à Saint-Eustache. B. H.

Nécrologe de Port-Royal-des-Champs.

HAMELIN (*Jacques - Félix - Emmanuel*, baron), amiral français, né à Honfleur, le 13 octobre 1768, mort à Paris, le 23 avril 1839. Après avoir navigué alternativement sur des bâtiments du commerce et de l'État jusqu'au mois d'avril 1792, il resta définitivement attaché à la marine militaire, à la suite d'un examen brillant. Il prit part à l'expédition d'Irlande (1796), comme capitaine de frégate ; il fut successivement nommé au commandement de plusieurs croisières sur les côtes de France. A ces commandements succéda celui du *Naturaliste*, qu'il sollicita, et qui lui permit de faire avec MM. de Freycinet une expédition de découvertes (1800-1803) (voy. Freycinet). Présenté à son retour au premier consul, qui lui fit un accueil des plus flatteurs, il fut chargé d'établir à Paris deux chantiers, l'un à l'île des Cygnes, l'autre à La Râpée, où l'on construisit, sous sa direction, des chaloupes canonnières et des bateaux plats pour la flottille de Boulogne. Nommé capitaine de vaisseau (septembre 1803), il fut employé pendant près de trois années à conduire, dans seize voyages différents, des côtes de Bretagne à Boulogne, des escadrilles qui avant de parvenir à leur destination eurent à soutenir de la part des croisières anglaises, supérieures en forces, maintes attaques, dont Hamelin triompha constamment par la hardiesse et l'habileté de ses manœuvres. L'amiral Bruix l'avait désigné à l'empereur pour commander l'aile gauche de débarquement ; mais le désarmement de la flottille empêcha cette destination de se réaliser. Appelé (juillet 1806) au commandement de la frégate *La Vénus*, bloquée, ainsi que plusieurs autres bâtiments de guerre, par une forte croisière anglaise, stationnant depuis deux ans devant le port du Havre, il réussit à sortir, le 21 août, avec la frégate *La Junon*, et à gagner Cherbourg, malgré le feu de la croisière, dont deux frégates se détachèrent et ne cessèrent de canonner les deux frégates françaises pendant toute leur route. Sortie le 10 novembre, de Cherbourg, également bloqué, *La Vénus* se dirigea sur l'Ile de France, où elle arriva au mois de mars 1809, après avoir signalé sa traversée par diverses captures. La pénurie de la colonie, hors d'état de pourvoir aux besoins des équipages et des bâtiments, le forçant de s'éloigner, il alla croiser devant Madagascar avec *La Vénus*, la frégate *La Manche*, le brick *L'Entreprenant* et la goélette *La Créole*, avec lesquels il opéra un débarquement qui eut pour résultat de délivrer les Français assiégés dans le fort de Foulpointe par les naturels. La croisière qu'il établit ensuite à l'entrée du canal Saint-Georges, et son expédition contre Tannapouli, établissement situé à la côte nord de Sumatra, procurèrent la capture de plusieurs bâtiments et la prise d'un fort qu'il détruisit. Après un engagement dans lequel la division française, faisant route vers l'Ile de France, s'empara de trois bâtiments de la Compagnie des Indes, *La Vénus*, séparée de ses conserves par un ouragan qui la démâta de ses mâts de hune et de son beaupré, ne put

atteindre qu'à grand'peine la Rivière noire, où elle fut bloquée.

Quand les Anglais attaquèrent, au mois d'août 1810, l'île de La Passe et le port sud-est de l'Ile de France, le capitaine Hamelin alla avec deux frégates et un brick bloquer le port Impérial, contribua à faire capituler la frégate anglaise *L'Iphigénie*, et, après une croisière de onze jours, ramena un grand nombre de prisonniers à l'Ile de France. Sortie le 17 septembre 1810, avec le brick *Le Victor* pour joindre une frégate anglaise signalée au vent de l'île, *La Vénus* s'en empara le lendemain, bien que dès le commencement de l'action la chute de son beaupré et de ses mâts de hune eût rendu sa manœuvre bien difficile; mais ses avaries lui furent fatales, car, attaquée le jour même par une frégate et deux corvettes anglaises, elle fut obligée d'amener son pavillon après trois quarts d'heure d'un combat acharné. Conduit à Saint-Paul et de là en France sur un parlementaire, Hamelin fut présenté, au mois de février 1811, à l'empereur, qui dès le 27 décembre précédent lui avait fait adresser par Decrès une dépêche où on lit: « S. M. a bien voulu remarquer que vous avez complété les succès que M. le capitaine de vaisseau Duperré avait obtenus dans les journées du 23 au 25 août, et que vous avez ensuite pris la frégate *Ceylan* dans un combat corps à corps. Quels qu'aient été les événements qui ont suivi, S. M. n'en a pas moins apprécié la belle défense que vous avez faite, bien que, désemparé par un précédent combat, vous ayez été attaqué par des forces supérieures. Elle a daigné, en récompense de ces différentes actions, qui toutes attestent votre habileté et votre bravoure, vous élever au grade de commandant de la Légion d'Honneur. » Cette récompense ne fut pas la seule qu'obtint Hamelin. En 1811 il fut créé baron, promu contre-amiral, puis nommé successivement commandant de deux escadres que les circonstances n'appelèrent point à agir. Appelé sous la Restauration à commander une division destinée à seconder l'armée de terre pendant l'expédition d'Espagne (1823), il fut contraint, par l'état de sa santé, de résigner son commandement avant le commencement des opérations navales, dont il avait préparé le succès. Lorsqu'il mourut, il était directeur général du dépôt des cartes et plans, président de la commission supérieure pour le perfectionnement de l'enseignement à l'École navale, grand-officier de la Légion d'Honneur et chevalier de Saint-Louis.

P. Levot.

Archives de la marine. — Hennequin, *Biographie maritime.*

* **HAMELIN** (*Ferdinand-Alphonse*), amiral français, né à Pont-L'Évêque (Calvados), le 5 septembre 1796. Neveu du précédent, il s'embarqua, en 1806, sur la frégate *La Vénus*, commandée par son oncle, et commençait ainsi le rude apprentissage de la mer. Aspirant le 1er mai 1808, il assistait, en 1810, à la bataille navale du Grand-Port. *La Vénus* y soutint un combat acharné contre une frégate et deux corvettes anglaises, et ne cessa de faire feu qu'au moment où, foudroyée par les boulets ennemis, elle allait s'engloutir dans les flots. Nommé enseigne de vaisseau, le 28 mai 1812, le jeune marin fut attaché en qualité d'adjudant au contre-amiral Hamelin, le suivit sur la flotte dirigée sur l'Escaut, et prit part aux dernières luttes maritimes de l'empire; il reçut le 22 août 1821 le brevet de lieutenant de vaisseau. « Lorsqu'en 1823 la France dirigea une partie de ses forces navales vers l'Espagne, le lieutenant Hamelin fut envoyé en croisière devant Cadix, dans le but de seconder les opérations militaires de notre armée de terre. En 1827, la ville de Marseille lui vota des remerciements pour les services qu'il venait de rendre à son commerce, en chassant les pirates algériens qui infestaient la Méditerranée. Le 31 décembre 1828 le gouvernement récompensa ses services par le grade de capitaine de frégate. Embarqué sur *La Favorite*, pour une expédition dans les mers du Sud, il se fit remarquer par ses heureuses dispositions comme navigateur et par ses talents administratifs. En 1830, M. Hamelin obtint, sur sa demande, de faire partie de l'expédition d'Alger, et reçut la direction de la corvette *L'Actéon*. Nommé capitaine de vaisseau le 22 janvier 1836, il reçut du ministre de la marine plusieurs commandements, dont il s'acquitta avec habileté. Élevé au grade de contre-amiral, le 21 août 1842, il fut placé, deux ans après, à la tête de la station française envoyée dans l'Océanie. Au retour de ce voyage, le contre-amiral Hamelin fut nommé membre du conseil de perfectionnement de l'École Polytechnique et inspecteur général des arrondissements maritimes de Toulon et de Rochefort. Il devint vice-amiral le 7 juillet 1848, membre du conseil de l'amirauté l'année suivante, et peu de temps après préfet maritime de Toulon. Appelé, en juillet 1853, au commandement en chef de l'escadre française dans la Méditerranée, il franchit, le 17 octobre suivant, le détroit des Dardanelles, et entra dans le Bosphore le 14 novembre, pour se réunir à la flotte anglaise. Cette jonction opérée, les deux armées navales réunies allèrent de conserve déployer leur pavillon dans la mer Noire. Dans le mois d'avril 1854, une frégate anglaise, portant pavillon parlementaire, fut accueillie à l'entrée du port d'Odessa par sept coups de canon. Cet acte fut suivi d'un prompt châtiment. Le 12 mai les deux flottes réunies se dirigèrent vers la ville, bombardèrent et détruisirent le port militaire. Ce fut l'amiral Hamelin qui présida avec une rare précision à l'embarquement et au débarquement de l'armée sur le sol de la Crimée. Le 2 décembre 1854, l'empereur récompensa ses services en élevant M. Hamelin à la dignité d'amiral, et lui conféra, le 18 mars 1856, le grand cordon de la

Légion d'Honneur. M. Hamelin est ministre de la marine depuis le mois d'avril 1855. SICARD.

Histoire de l'Armée d'Orient, par le baron de Bazancourt (1856). — *Annuaire de la Marine et des Colonies* (1856). — *Notes communiquées*.

HAMELMANN (*Hermann*), théologien protestant et historien allemand, né à Osnabruck, en 1525, mort à Oldenbourg, le 26 juin 1595. Élevé dans la religion catholique, il entra dans les ordres, et devint curé de Camern. Plus tard il embrassa les doctrines de Luther, fut destitué de sa place, et se rendit à Wittemberg, où il vécut quelque temps dans l'intimité de Melanchthon. Il prêcha ensuite la réforme à Bielefeld, à Lemgo, dans les comtés de Waldeck, de Lippe, de Spiegelberg et de Pyrmont et dans la Hollande, et acquit une grande réputation comme savant et éloquent prédicateur. Le prince Guillaume d'Orange l'appela à Anvers, et le chargea de collaborer à l'organisation d'une nouvelle discipline ecclésiastique; le duc Jules de Brunswick le nomma en 1569 premier surintendant (évêque protestant) de Gandersheim, et les comtes Jean et Othon d'Oldenbourg requirent son aide pour introduire la réforme dans leur pays. Il passa les dernières années de sa vie au service de ces deux souverains, et remplit les fonctions d'intendant général des églises protestantes d'Oldenbourg, d'Elmenhorst et de Jever. Ses écrits théologiques sont intéressants au point de vue de l'histoire de la réformation. Ses travaux historiques sont de très-bonnes sources à consulter. En voici les principaux: *De Traditionibus veris falsisque*; Francfort, 1555; — *De Eucharistia et controversiis inter Pontificos et Lutheranos hoc de articulo agitatis*; ibid., 1556; — *De conjugio sacerdotum brevis interlocutorius a suffraganeo et diacono*; Dortmund, 2e édit., 1582; — *Genealogia Ducum, Principum, Comitum et Dominorum qui adhuc cum suis titulis existunt*; Oldenbourg, 1582; — *Historia ecclesiastica renati Evangel.*; Altenbourg, 1586; — *Oldenburgisches Chronicon* (Chronique d'Oldenbourg); Oldenbourg, 1599, 3 vol. in-folio, avec gravures; — *Opera genealogico-historica de Westphalia et Saxonia inferiori*, publiés après la mort de l'auteur, par Casimir Wasserbach; Lemgo, 1711, in-4°. R. L.

Historische Nachricht von dem Leben, Bedienungen und Schriften Ham.; Quedlimbourg, 1720. — Burmann, *Syllog. Epist.*, vol. I, p. 430. — Rotermund, *Gelehrtes Hannover*, II, p. XLIV.

HAMELSVELD (*Isbrand* VAN), historien et théologien hollandais, né à Utrecht, en 1743, mort à Amsterdam, le 9 mai 1812. Il fit ses études dans sa ville natale, où il fut reçu docteur en théologie, en 1765. Il devint pasteur de Goës (Zélande); mais plusieurs discussions qu'il eut avec ses administrés et quelques-uns de ses collègues le décidèrent à se démettre de son poste. Il revint à Utrecht, et y professa la théologie. Il se montra très-opposé au parti du stathouder, et lorsque ce prince reprit le pouvoir en 1787, il dut quitter sa chaire, se retira à Leyde, et s'occupa de travaux littéraires. En 1795, le parti populaire ayant triomphé de nouveau, van Hamelsveld fut élu président du club de Leyde et membre de la convention nationale. Il y défendit plusieurs mesures libérales, entre autres les droits politiques des Juifs. Après la session il reprit ses études, alla s'établir à Amsterdam, et y mourut. Il possédait une grande érudition, et était membre de plusieurs sociétés savantes. On a de lui en hollandais: *Introduction aux livres de l'Ancien Testament*, trad. de l'allemand d'Eichhorn; Utrecht, 1789, 3 vol. in-8°; — *Géographie de la Bible*; Amsterdam, 1790, 6 vol. in-8°; — *Essai sur les mœurs de la nation hollandaise à la fin du dix-huitième siècle*; 1791, in-8°; — *Histoire de la Bible*; Amsterdam, 1797, 2 vol. in-8°; — *Histoire générale de l'Église chrétienne*, continuée par le professeur A. Ypers; Harlem, 1799-1819, 26 vol. in-8°; — *La sainte Bible*, trad. en hollandais, avec des *Commentaires*; Amsterdam, 1802, 10 vol. in-8°; — *Histoire des Juifs, depuis la destruction de la ville et du temple de Jérusalem jusqu'à nos jours*; — *Des Sermons*, etc. A. L.

Dictionnaire historique, édit. de 1822.

HAMID (Abd-ul). *Voy.* ABDOUL-HAMID.

HAMILCAR. *Voy.* AMILCAR.

HAMILTON, nom commun à un grand nombre de personnages écossais, que nous diviserons ci-dessous en trois classes: 1° Hamilton héritiers directs d'une ancienne famille noble; 2° Hamilton collatéraux; 3° Hamilton de filiation incertaine.

I. HAMILTON *héritiers directs*.

* **HAMILTON** (Famille), illustre maison écossaise, dont on trouve le nom pour la première fois dans une charte de 1272. Les *Fœdera* de Rymer citent un *William* DE HAMILTON, employé par Édouard Ier, de 1274 à 1306, dans diverses négociations importantes, et qui fut nommé à cette dernière époque grand-chancelier d'Angleterre. Suivant les généalogistes, la souche de cette famille serait un sir *William* DE HAMILTON, d'une branche cadette de la maison de Leicester. Son fils, sir *Gilbert*, ayant osé manifester son admiration pour Robert Bruce à la cour d'Édouard II, roi d'Angleterre, aurait été frappé par John de Spencer. Un duel s'en serait suivi, et Spencer y aurait perdu la vie. Sir Gilbert, ajoute la légende, dut s'enfuir en Écosse; mais comme il passait dans une forêt, serré de près par les gardes d'Édouard, il mit les habits d'un bûcheron qu'il trouva occupé à scier un chêne, et, prenant sa scie, continua le travail commencé. Les soldats passèrent outre. Ces faits seraient arrivés en 1323, et ce serait en souvenir de cet événement que la maison d'Hamilton porte dans ses armes une scie engagée dans un chêne. A la cour d'Écosse, sir Gilbert aurait reçu à titre de fief la châtellenie de Cadyow, devenue de nos

jours le bourg d'Hamilton, dans le comté de Lanark. Mais on voit déjà un sir *Walter* DE HAMILTON figurer dès l'année 1282 dans les rangs de la noblesse écossaise qui vint prêter serment de fidélité à Édouard Ier, et c'est vraisemblablement celui-ci qui obtint de Robert Bruce le fief de Cadyow.

Un de ses descendants, *James* HAMILTON, mort en 1460, ayant soutenu la cour contre Douglas, fut nommé en 1455 lord et pair d'Écosse. L'influence de cette maison s'accrut encore lorsque le fils du précédent, nommé aussi *James* HAMILTON, mort en 1479, épousa la sœur aînée du roi Jacques III, Marie, qui lui apporta en dot le comté d'Arran. Rivale de la puissante maison de Douglas, la famille d'Hamilton se trouva dès lors en lutte perpétuelle avec elle, et leurs sanglantes querelles dégénérèrent souvent en guerres civiles.

Rymer, *Fœdera*.

*HAMILTON (*James*), comte d'Arran, mort en 1529, fils du précédent, prit pendant la minorité de Jacques V une part importante aux affaires publiques, et devint en 1517 membre du gouvernement.

HAMILTON (*James*), deuxième comte d'Arran, fils du précédent, mort en 1575. En 1549 il obtint du roi de France Henri II le duché de Châtellerault en Poitou. A la mort de Jacques V, arrivée en 1542, le parlement d'Écosse le déclara héritier présomptif de la couronne, et lui confia la régence pendant la minorité de la reine Marie Stuart. Hamilton favorisa d'abord la réforme, et soutint le parti anglais; le cardinal Beaton, la reine mère, Marie de Guise et le comte de Lennox, lui disputèrent l'administration du royaume. Après de nombreuses alternatives de succès et de défaites, James Hamilton finit par céder la régence à la reine mère, moyennant une pension. Ainsi que son frère *John* HAMILTON, secrétaire d'État et évêque de Saint-Andrews, James se prononça pour le parti catholique quand éclatèrent les dissensions religieuses, tandis que les autres membres de leur maison se signalaient par leur zèle pour le protestantisme. Dans les troubles politiques dont le retour de Marie Stuart en Écosse fut le signal, les Hamilton se prononcèrent pour cette princesse. Marie ayant été déposée, et Murray, son frère naturel, s'étant fait décerner la régence, en 1567, les Hamilton formèrent le parti des *amis du roi*, parti qui décida Marie Stuart à rétracter son abdication, et provoqua la bataille livrée en 1568 près de Langside, à la suite de laquelle Marie dut aller demander un asile à l'Angleterre. De cette époque datent aussi les nombreuses persécutions dont la famille Hamilton fut l'objet. Un membre de cette famille, du nom de *James* HAMILTON, qui avait été fait prisonnier à la bataille de Langside, et dont les biens avaient été confisqués, tua traîtreusement le régent Murray, en 1570, et s'enfuit en France. A la suite de ce meurtre, les Hamilton reprirent un instant la prépondérance, qu'ils perdirent lorsque l'appui de l'Angleterre permit au comte de Lennox de se saisir de la régence et de recommencer une violente persécution contre les membres de cette famille. L'évêque de Saint-Andrews fut pendu sans jugement, en 1571, à Stirling. Alors le duc de Châtelleranlt se mit à la tête de son parti, et avec un grand nombre de seigneurs se déclara en faveur de la reine retenue captive en Angleterre. Il s'empara de la capitale de l'Écosse et prit d'assaut Stirling. Le régent Lennox perdit la vie dans la mêlée. Le comte Morton, allié de la famille Hamilton, ayant pris la régence en 1575, le duc de Châtellerault se retira de la lutte, et mourut peu après.

* HAMILTON (*James*), fils du précédent, fut un des prétendants à la main de Marie Stuart lors de son retour en Ecosse; mais il encourut sa disgrâce pour avoir signé une protestation tendant à lui interdire l'exercice de sa religion. Les Guise le poursuivirent à outrance, comme protestant, et lui enlevèrent le duché de Châtellerault. L'amour et le désespoir lui firent perdre la raison.

Morton ayant péri sur l'échafaud, en 1581, sous le règne de Jacques VI, qui fut plus tard le roi d'Angleterre Jacques Ier, la puissance de la maison d'Hamilton fut anéantie par des exils et des confiscations. *John* et *Claude* HAMILTON, frères de James *l'insensé*, s'enfuirent en Angleterre; mais après la chute de leur ennemi, ils revinrent en Écosse. Le roi les accueillit comme de fidèles amis de sa mère, et leur fit rendre une partie de leurs biens. John, mort en 1604, avait été créé en 1599 *marquis d'*HAMILTON. Claude devint la souche de la ligne cadette des Hamilton, celle des comtes d'*Abercorn*, qui existe encore en Écosse.

* HAMILTON (*James*), comte de Cambridge, homme d'État anglais, fils de John, marquis d'Hamilton, mourut en 1625, empoisonné, dit-on, par son rival le duc de Buckingham. Il avait été favori de Jacques Ier.

HAMILTON (*James*), fils du précédent, mort sur l'échafaud, le 16 mars 1649. Compagnon d'enfance et favori du roi d'Angleterre Charles Ier, il alla rejoindre le roi de Suède Gustave-Adolphe, pendant la guerre de Trente Ans, à la tête d'un corps auxiliaire anglais considérable, et contribua au gain de la bataille de Leipzig. Rappelé en Angleterre, il se montra l'un des plus fidèles partisans de Charles Ier, qui, en 1643, le créa *duc d'Hamilton*. Peu de temps après le supplice du roi, il périt, comme lui, sur l'échafaud.

Nedham, *Digitus Dei; or God's justice upon treachery and treason, exemplified in the life and death of the late Jam. duke of Hamilton;* Londres, 1649, in-4°.

HAMILTON (*William*), frère du précédent, comte de Lanark, né en 1616, mort en 1651. Secrétaire d'État pour l'Écosse, il était tombé en

disgrâce auprès de Charles Ier, et était allé rejoindre l'armée du parlement avec un nombreux corps auxiliaire. Il ne tarda pas cependant à revenir au parti du roi, et après la mort de son frère James Hamilton, Charles II lui conféra le titre de duc. Blessé et fait prisonnier par Cromwell à la bataille de Worcester, en 1651, il mourut de ses blessures, quelques jours après.

En lui s'éteignait la descendance mâle de la ligne principale de la maison d'Hamilton. En 1660, Charles II conféra le titre de duc et les autres dignités de cette maison à *William*, comte DE SELKIRK, fils cadet du marquis de Douglas, qui avait épousé Anna, fille et héritière du premier duc d'Hamilton, dont il prit le nom et les armes. Il mourut en 1694 laissant une nombreuse postérité.

HAMILTON (*James*, quatrième duc D'), fils aîné de William, comte de Selkirk-Douglas, qui précède, fut tué en duel, en 1712, par lord Mohun. Lors de la révolution de 1688, il fut l'un des plus ardents ennemis des Stuarts. En 1706, il s'opposa de toutes ses forces dans le parlement écossais à l'union des deux royaumes d'Écosse et d'Angleterre, ce qui le fit accuser de jacobitisme et emprisonner à Londres. Créé *duc de Brandon* et pair de la Grande-Bretagne en 1711, il se présenta à la chambre haute; mais la chambre refusa de l'admettre, malgré les protestations des pairs écossais et de quelques autres membres. Pour le dédommager, la reine Anne lui donna la charge de grand-maître de l'artillerie et le nomma son ambassadeur en France. Avant l'époque fixée pour son départ, une querelle s'éleva entre lui et lord Mohun à propos d'une succession. Une rencontre eut lieu entre eux dans Hyde-Park, et ils se battirent avec tant d'acharnement qu'ils restèrent tous deux sur la place. Les tories, parti auquel appartenait Hamilton depuis longtemps, prétendirent qu'il avait été tué par trahison, et firent condamner par contumace le second de lord Mohun comme coupable de ce meurtre; mais les historiens whigs repoussent fortement cette accusation.

Memoirs of the life and family of Jam. duke of Hamilton; Londres, 1717, in-8°. — *Memoirs of Jam. late duke of Hamilton;* Londres, 1742, in-8°, avec son portrait.

* **HAMILTON** (*Charles*), troisième fils de William Douglas, reçut d'abord en partage le comté de Selkirk, et en transmit le titre à son frère *John*, qui devint de la sorte la tige des comtes d'*Hamilton-Selkirk*.

Georges, cinquième fils de William Douglas, qui se distingua comme général pendant les guerres de la reine Anne, et mourut en 1737, fonda la branche des comtes d'*Hamilton-Orkney*, qui s'est continuée jusqu'à nos jours en ligne féminine.

Archibald, septième fils de William Douglas, mourut en 1727, avec le titre d'amiral; son fils se distingua comme antiquaire, et donna son nom à la fameuse lady Hamilton (*voy.* plus loin son article).

* **HAMILTON** (*James*, sixième duc D'), mort en 1758, avait épousé la belle Élisabeth Cunning, devenue plus tard duchesse d'Argyle.

Son fils, *James-Georges*, septième duc d'Hamilton, hérita à la mort du duc de Douglas, en 1761, des titres de marquis de Douglas et de comte d'Angus. Lui et son frère *Douglas* HAMILTON moururent sans laisser d'héritiers mâles; leurs titres et leurs domaines passèrent à leur oncle *Archibald*, neuvième duc d'HAMILTON et sixième duc de Brandon, mort le 16 février 1819.

* **HAMILTON** (*Alexandre*, dixième duc D'), homme d'État anglais, né le 3 octobre 1767, mort le 18 août 1852. Fils d'Archibald, neuvième duc d'Hamilton, et connu jusqu'à la mort de son père sous le nom de *marquis de Douglas et de Clydesdale*, il entra à la chambre des communes en 1802, et y vota avec les whigs, qui, en arrivant aux affaires en 1806, lui confièrent l'ambassade de Saint-Pétersbourg. La paix de Tilsitt le ramena en Angleterre, et depuis lors il ne fit plus guère parler de lui, quoique du vivant même de son père il eût été appelé à la chambre des lords avec le titre de *baron de Dutton*. En 1819, il hérita des titres de son père. Le ministère Melbourne lui donna l'ordre de la Jarretière. De son mariage avec Suzanne-Euphémie, fille de William Beckford de Fonthill-Abbey, auteur de *Vathek* et petite-fille d'Antony Beckford, lord maire de Londres, Alex. Hamilton a laissé un fils, *William-Alexandre-Antony-Archibald*, onzième duc d'HAMILTON, et huitième duc de Brandon, né le 19 février 1811, qui a épousé, en 1843, la princesse Marie-Amélie-Élisabeth-Caroline de Bade. W.

Debrett, *Complete Peerage of Great-Britain and Ireland.*

II. HAMILTON *collatéraux.*

HAMILTON (*Patrick*), prédicateur luthérien, né en 1503, brûlé en 1527. Neveu du comte d'Arran et du duc d'Albany, Hamilton descendait de la famille royale des Stuarts et était proche parent de Jacques V. Après de fortes et brillantes études, il se rendit en Allemagne, et à vingt-et-un ans il fut nommé professeur de théologie à l'université de Marbourg, que Philippe, landgrave de Hesse-Cassel, venait de fonder. La haute intelligence, les mœurs sévères du jeune Hamilton lui firent adopter bientôt avec enthousiasme les doctrines de Luther; et deux ans après il revint en Écosse, résolu à devenir le réformateur religieux de sa patrie. Il ouvre des conférences publiques, y développe les maximes luthériennes et fait de nombreux prosélytes. Un moine, nommé Al. Campbell, excita contre lui le clergé, qui, effrayé de l'impulsion qu'il donnait à la réforme, se saisit d'Hamilton. Un tribunal ecclésiastique, présidé par le cardinal Beaton, archevêque de Saint-André, fut chargé de le juger; Hamilton refusa de rétracter aucune des propositions qu'il avait avancées; il fut dé-

claré hérétique et condamné à mourir sur le bûcher. Agé de vingt-trois ans à peine, il subit cet horrible supplice avec le plus admirable courage. Le feu s'éteignit après avoir brûlé seulement ses chairs; pendant qu'on le rallumait, il cita à comparaître bientôt devant le tribunal de Dieu son accusateur, qui, dit-on, mourut le lendemain, dans d'affreuses convulsions. Dempster attribue à Hamilton les ouvrages suivants : *De Lege et Evangelio, lib. I; De Fide et Operibus, lib. I; Locorum communium Lib. I.* Un autre traité, publié d'abord par Frith, a été traduit en anglais et inséré dans les *Acts et Monuments* de Foxe, t. III, p. 229, sous ce titre : *A briefe Treatise of Ch. Patrick Hamilton, called Patrick's Places, translated into english by J. Frith, with the epistle of the said Frith prefixed before the same as followeth.* A. FRANKLIN.

Th. Dempster, *Historia ecclesiastica gentis Scotorum, lib. XIX*; Bologne, 1627, in-4°; p. 350. — Fr. Lambert (contemporain et ami d'Hamilton), *Exegeos in Apocalipsim lib. VII*, 1528, in-12, introduction; elle a été supprimée dans les éditions suivantes. — J. Foxe, *Acts and Monuments of the christian Martyrs*; Londres, 1632, 3 v. in-fol.; t. III, p. 226 et 229. — Millot, *Éléments de l'Hist. d'Angleterre*; Paris, 1788, 4 vol. in-12; t. II, p. 135. — Larrey, *Hist. d'Angl., d'Écosse et d'Irlande* (Rotterdam, 1797, 4 v. in-fol.), t. 1er, p. 325.

HAMILTON (*Antoine*), écrivain français, né en Irlande, vers 1646, de l'ancienne maison écossaise de ce nom, mort à Saint-Germain-en-Laye, en 1720. Il avait pour père le chevalier Georges Hamilton; sa mère était sœur du duc d'Ormond, vice-roi d'Irlande et grand-maître de la maison de Charles Ier. Après la mort de ce monarque il passa en France, fort jeune encore, avec sa famille, qui avait suivi le prince de Galles, pour se soustraire aux vengeances révolutionnaires exercées contre les royalistes fidèles. Ce fut là qu'il fit ses études; mais en 1660, à l'âge de quatorze ans, il repassa en Angleterre, lors du rétablissement du prince de Galles, sous le nom de Charles II, sur le trône des Stuarts, et il put y achever son éducation française, dans une cour qui parlait fort bien notre langue, et dans une société polie, où Saint-Évremond et quelques autres avaient importé les traditions françaises. Deux ans s'étaient à peine écoulés qu'on vit arriver à Londres le chevalier de Gramont, exilé de France pour avoir osé disputer à son maître le cœur de mademoiselle de La Mothe Houdancourt. Le brillant chevalier, dans les intervalles du jeu, qui était sa passion dominante, faisait la cour à toutes les femmes, et il avait déjà promené ses hommages parmi les beautés de l'aristocratie anglaise, quand la vue de mademoiselle Hamilton sembla définitivement fixer la légèreté et l'inconstance de ses goûts. Il est assez difficile, aujourd'hui que nous sommes placés entre les jugements contradictoires d'Hamilton et de Mme de Caylus, de juger du mérite réel de cette personne, exaltée par l'un et dépréciée par l'autre. Quoi qu'il en soit, le chevalier en tomba amoureux et lui promit de l'épouser. Mais, ayant appris son rappel en France, il s'empressa de quitter Londres, oubliant sa promesse, ou se repentant de s'être engagé trop vite. Antoine, en compagnie de son frère Georges, courut à sa poursuite, résolu à venger, s'il en était besoin, l'affront qu'il faisait à sa famille, et l'atteignit sur la route de Douvres. Il lui cria, dès qu'il l'aperçut : « Chevalier, n'avez-vous rien oublié à Londres? » — « Pardonnez-moi, répondit Gramont, se tirant spirituellement d'affaire, j'ai oublié d'épouser votre sœur. » Et il revint sur ses pas, pour réparer son oubli. Gramont emmena sa jeune femme en France, où Hamilton fit dès lors de fréquents voyages pour les visiter. Du reste, ses goûts, ses souvenirs, ses études le rappelaient souvent dans ce pays, et dès cette époque il était en quelque façon si bien naturalisé à la cour de France, que dans un de ses voyages il fut choisi par Louis XIV pour figurer parmi les acteurs d'un ballet de Quinault, *Le Triomphe de l'Amour*, qu'on dansait à Saint-Germain.

En sa qualité de catholique, Hamilton se vit exclu des emplois et des honneurs politiques tant que régna Charles II, qui, malgré son secret penchant pour la religion romaine, n'eût osé braver ouvertement les préventions des Anglais; mais sous Jacques II, son successeur, il eut un régiment d'infanterie en Irlande et le gouvernement de l'importante ville de Limerick. Malheureusement, cette brillante position fut de courte durée; Jacques II l'entraîna naturellement dans sa chute, et il fut un de ceux qui suivirent son roi dans l'exil. Il est vrai que ce lieu d'exil était la France, qu'il connaissait aussi bien que l'Angleterre et qu'il aimait mieux peut-être; aussi ne s'y trouva-t-il nullement dépaysé. Mais, comme toutes les cours des monarques déchus, la cour de Jacques, à Saint-Germain-en-Laye, prit un aspect des plus tristes, que vint accroître encore l'austère dévotion du roi détrôné, bientôt imitée à l'envi par ceux qui l'entouraient. Un tel genre d'existence devait peu plaire à cet esprit brillant et frivole; il tâcha de se dédommager dans la société du duc de Berwick, fils naturel de Jacques, avec lequel il s'était surtout intimement lié, de l'abbé Genest, de M. de Malezieux, et par ses excursions à la joyeuse petite cour de Sceaux, que présidait la duchesse du Maine. Ce fut peut-être aussi pour s'égayer lui-même dans ce morne séjour, qu'il y composa ces spirituels ouvrages, dont beaucoup lui donnent une place honorable parmi nos plus charmants écrivains. Malgré ses défauts, c'est avec justice que Voltaire l'a placé dans son *Temple du Goût*. On dit qu'Hamilton, par un contraste qui, du reste, n'est pas rare, était loin de montrer dans la conversation la gaieté et la vivacité qu'on trouve dans ses écrits. Il avait l'humeur chagrine et portée à la satire; même, s'il faut en croire Voltaire, autorité un peu suspecte en pareil cas, il aimait à médire de mieux encore que du genre humain; néanmoins il mourut dans les sentiments d'une dévo-

tion véritable. Quel que fût son caractère, son esprit était aisé, son imagination brillante et facile, son goût délicat et fin. Par une singularité piquante, c'est Hamilton, un étranger, qui, après Voltaire, présente peut-être l'image la plus exacte de l'esprit français.

Les ouvrages d'Hamilton sont : *Les Mémoires du Chevalier de Gramont* (Londres, 1772, 1783 et 1792, in-4°), chef-d'œuvre de finesse, de légèreté, de grâce et d'esprit dans la narration, dont la frivolité est extrême, et où la décence n'est point assez respectée, sinon dans les mots : « Son héros, a dit Voltaire, n'a guère d'autre rôle que celui de friponner ses amis au jeu, d'être volé par son valet de chambre, et de dire quelques prétendus bons mots sur les aventures des autres. » Eh bien, c'est avec un sujet aussi mince qu'Hamilton a écrit l'ouvrage le plus amusant et le plus ingénieux, où, comme le fait remarquer La Harpe, il a atteint dans sa perfection « l'art de raconter les petites choses, de manière à les faire valoir beaucoup ». Ce qui le distingue surtout au suprême degré, c'est la grâce et l'aisance, la netteté, la rapidité et la merveilleuse souplesse du style, et cet agrément qui ne le quitte jamais, même dans les passages les plus graves. Il y a tracé de charmantes scènes de comédie, et des types excellents, comme celui de Matta. Chamfort appelait ce livre *le bréviaire de la jeune noblesse*; mais il faut avouer que la jeune noblesse aurait là, au point de vue moral, un triste bréviaire, car Hamilton semble n'y reconnaître d'autre vice que le ridicule, d'autres vertus que l'élégance des manières, le raffinement *délicat* de la corruption, la gaieté de l'esprit, l'amour et la science des plaisirs. Pourtant les *Mémoires de Gramont* ont aussi leur côté sérieux et utile; ils sont mêlés de nombreuses et courtes réflexions qui se détachent sur la trame du récit, et ils ont leur importance historique, ne fût-ce que comme tableau de la cour et des grands personnages qu'il passe en revue. On dit que ce fut le comte de Gramont lui-même qui vendit, au prix de 1,500 francs, le manuscrit de ces *Mémoires*, où Hamilton raconte ses friponneries au jeu, et qui força Fontenelle, alors censeur, à donner son approbation à l'ouvrage, malgré ses répugnances. Ce trait, qui peut paraître incroyable, n'a pourtant rien que de conforme à la vraisemblance et aux mœurs du temps ; — Ses *Contes*, dont le genre semble avoir été depuis imité par Boufflers, dans de moindres proportions, et où quelques critiques ont vu, peut-être trop légèrement, une sorte de raillerie des grands romans héroïques. On prétend qu'Hamilton les composa par défi, et pour prouver aux dames de la cour qu'il n'était point si difficile d'inventer des aventures incroyables dans le genre des *Mille et une Nuits*, qui étaient alors dans toute la vogue de la nouveauté. C'est d'abord *Le Bélier*, dont Voltaire citait souvent le début (en vers) comme un modèle de grâce. Ce conte est un peu long, mais il est charmant, plein d'heureuses saillies, de descriptions brillantes, de bonnes peintures de mœurs. La fable en est ingénieuse, et la brutalité naïve du géant y est on ne peut mieux rendue. Vient ensuite *Fleur d'Épine*, qui est délicieux de tous points, si l'on veut bien se reporter au but de l'auteur, et se laisser aller, sans les juger avec une raison trop sévère, à toutes ces féeries qu'il accumule avec tant d'esprit et d'imagination. Dans un tout autre genre, la narration n'y est guère inférieure à celle des *Mémoires ;* on y trouve l'intérêt, le goût, le naturel, et même une vérité relative qui n'est nullement incompatible avec les contes de fées : il est rempli, suivant une expression reçue, de charmants tableaux de genre, dont la grâce égale la variété; — *Zénéide* et *Les Quatre Facardins* ne sont pas achevés (MM. de Lévis et Champagnac en ont donné des suites). Le premier, mélange, qui dépasse la mesure, de faits historiques et d'aventures fabuleuses, n'a ni l'utilité de l'histoire ni l'agrément que devrait avoir la fiction; il est bien inférieur à tous les autres. Le second, malgré ses négligences, et bien qu'on ne voie pas la fin des aventures entrecroisées dont il se compose, peut se mettre à côté, mais au-dessous du *Bélier* et de *Fleur d'Épine*. — Diverses autres œuvres, comprenant surtout son *Épître au comte de Gramont*, mêlée de prose et de vers, digne de ses précédents ouvrages, et ses nombreuses poésies de société, trop rapidement écrites, et peu intéressantes, aujourd'hui qu'elles ont perdu cet à-propos qui faisait leur charme principal, mais où l'on voit pourtant de la légèreté et de la verve. Hamilton avait également fait une traduction en vers de l'*Essai sur la Critique* de Pope, qui est restée manuscrite, sauf un court extrait publié dans une édition de ses œuvres (Paris, 1812).

Victor Fournel.

Notice sur Antoine Hamilton, par Auger, en tête de l'édit. des *Œuvres d'Hamilton*, 1805, 3 v. in-8°, et 1812, 4 v. in-8°. — *Dictionnaire de la Conversation*. — *Journal pour tous*, n° 90, article de M. Rigault sur *Hamilton*.

HAMILTON (Sir *William*), antiquaire et diplomate anglais, né en 1730, mort à Londres, le 6 avril 1803. Fils d'Archibald, septième fils de William Douglas, comte de Selkirk, troisième duc d'Hamilton, il montra de bonne heure un goût marqué pour l'étude, et répara sa fortune par un mariage avantageux. A partir de 1764 il remplit les fonctions d'ambassadeur d'Angleterre à Naples, où il prit une part active aux recherches exécutées dans les ruines d'Herculanum et de Pompéi. La Société royale de Londres l'appela dans son sein en 1766, et il fut nommé chevalier du Bain en 1772. Il perdit sa fille en 1775 et sa première femme en 1782. Il avait noblement encouragé le Père Piaggi dans ses travaux pour le déchiffrement de manuscrits ou papyrus retrouvés carbonisés dans les fouilles d'Herculanum, et en mourant, en 1798, le Père Piaggi lui laissa ses papiers et ses manuscrits. En 1791, W. Hamil-

ton fut nommé conseiller privé. Aidé par sa seconde femme, lady Emma Hamilton (*voy.* l'article suivant), il réussit, en 1793, à amener la conclusion d'un traité d'alliance offensive et défensive entre la cour de Naples et le gouvernement anglais. Une armée française ayant envahi le royaume de Naples en 1798, sir W. Hamilton suivit en Sicile le souverain auprès duquel il était accrédité. A son retour en Angleterre, en 1800, il perdit dans un naufrage la plus grande partie des richesses artistiques qu'il avait amassées. Il avait déjà vendu auparavant au *British Museum* une collection précieuse de vases antiques, qu'il avait achetée de la maison Porcinari. Avant de l'envoyer en Angleterre, Hamilton en fit faire les dessins pour les faire graver. D'Hancarville fut chargé de les publier, et garda le profit de ce travail. Il le fit paraître sous ce titre : *Antiquités étrusques, grecques et romaines tirées du cabinet de M. Hamilton*, en anglais et en français; 1766-1767, 4 vol. in-fol.; Paris, 1787, 5 vol. in-8° et in-4°; Londres, 1791, 4 vol. in-fol.; Florence, 1801-1808, 4 vol. in-fol. Sir W. Hamilton a rassemblé les résultats de ses recherches sur le Vésuve et l'Etna dans ses *Observations on mount Vesuvius, mount Etna and other Volcanoes of the Two Sicilies*, Londres, 1772, in-8°, et dans ses *Campi Phlegræi*, Naples, 1776, 2 vol. in-fol. Il a fait insérer bon nombre d'articles dans les *Transactions philosophiques* de la Société royale de Londres, entre autres une description de l'éruption du Vésuve en 1779, et un mémoire sur les phénomènes produits par le tremblement de terre en Calabre en 1782 ou 1783. Il a encore collaboré à l'*Annual Register*, et on trouve de lui dans le 4e volume de l'*Archæologia* un mémoire sur les découvertes faites à Pompeia, avec 13 planches. Kirk a publié : *Gravures au trait d'après les tableaux, bordures et ornements de vases étrusques, grecs et romains recueillis par feu sir W. Hamilton*; Londres, 1806, in-4°. W.

Baldwin, *Literary Journal for* 1804. — Chalmers, *General Biogr. Dictionary*.

HAMILTON (*Emma* LYON ou HARTE, lady), femme anglaise célèbre par sa beauté, son esprit et le scandale de sa vie, épouse du précédent, née vers 1761, dans le comté de Chester, morte aux environs de Calais, le 16 janvier 1815. Elle était fille d'une servante du pays de Galles, appelée Harte, et d'un père inconnu. A l'âge de treize ans, elle entra en service, comme bonne d'enfants, à Haworden, et vint trois ans après à Londres, où elle se plaça comme fille de cuisine chez un marchand de la Cité, puis comme femme de chambre chez une grande dame. Dans cette position, elle eut occasion de fréquenter les théâtres; cela déplut à sa maîtresse, qui la renvoya. Emma entra alors, comme fille de salle, dans une taverne de bas étage. Un sien cousin ayant été enlevé par la *presse* des matelots, la jeune fille se présenta devant le capitaine, qui devait être un jour l'amiral John Willet Payne, lui plut, et obtint le rachat de son parent au prix d'une complaisance. Devenue sa maîtresse déclarée, elle lui dut une teinture d'éducation. Fatigué de cette femme, Payne la céda au chevalier Featherstonhaugh, qui, après avoir vécu quelque temps avec elle dans son domaine du comté de Sussex, la mit un beau jour à la porte. Emma Harte fut alors réduite à se livrer à Londres à la prostitution du plus bas étage. Dans cet état elle fit la connaissance d'un docteur Graham, adroit charlatan, qui se disait inventeur d'un *philtre d'amour*; il la nomma sa déesse Hygie, et organisa des séances lucratives où elle se montrait à peu près nue, voluptueusement couchée sur un lit de parade décoré du nom de *lit céleste* et voilée seulement par une gaze légère. A la même époque elle servit de modèle au peintre Romney. C'est à une des singulières exhibitions du docteur Graham que Charles Greville, de la famille de Warwick, s'éprit de cette aventurière. Il l'enleva à son docteur, vécut publiquement avec elle, et la rendit mère de trois enfants. Il était même sur le point de l'épouser lorsque sa complète déconfiture financière, en 1789, vint déranger ses projets. Pour se tirer d'affaire, sir Charles Greville envoya sa concubine à son oncle, sir William Hamilton, ambassadeur à Naples, espérant bien qu'elle saurait exercer sur lui une sorte de fascination et le mettrait dans ses intérêts. Comme Greville l'avait prévu, le diplomate devint si éperdument amoureux de la maîtresse de son neveu qu'il ne tarda pas à lui proposer de payer ses dettes s'il voulait lui céder son Emma. Sir Charles Greville consentit; et en 1791 sir William Hamilton épousait à Londres, en légitime mariage, Emma Lyon. A son retour à Naples, l'ambassadeur d'Angleterre présenta officiellement lady Emma Hamilton à la cour, et une étroite liaison ne tarda pas à se former entre l'ambassadrice et la reine Marie-Caroline. Ce fut par les confidences de la reine à lady Hamilton que le gouvernement anglais se trouva prévenu des dispositions hostiles du roi d'Espagne à l'égard de la Grande-Bretagne, dispositions dont Charles IV ne faisait pas mystère dans les lettres qu'il écrivait à son frère Ferdinand Ier. Ainsi avertie, l'Angleterre prit les devants, et captura les vaisseaux espagnols avant toute déclaration de guerre.

A cette époque Nelson commandait la flotte anglaise de la Méditerranée. Pendant ses fréquentes stations dans les eaux de Naples, il eut occasion de se lier avec lady Hamilton, et après la bataille d'Aboukir il devint publiquement son amant. Ce fut à son bord qu'en 1798 sir William et lady Hamilton s'embarquèrent à l'approche de l'armée française commandée par Championnet, et il les transporta à Palerme. L'année suivante il les ramena à Naples. A l'instigation de lady Hamilton, agissant conformé-

ment aux instructions de Marie-Caroline, le héros d'Aboukir, violant la capitulation de Naples, laissa Ruffo livrer aux bourreaux les patriotes les plus distingués, et n'eut pas de honte d'assister avec sa maîtresse à l'exécution de Caraccioli. En 1800, sir Hamilton ayant été rappelé en Angleterre, Nelson résigna son commandement pour accompagner lady Emma et son mari. Lady Hamilton accoucha à Londres d'une fille que Nelson reconnut. La réprobation devint alors générale contre cette femme éhontée, et après la mort de sir Hamilton sa veuve dut se cacher à Merton-Place, villa qu'elle devait à la munificence de Nelson. Après la mort du vainqueur de Trafalgar, lady Hamilton, abandonnée à elle-même, retomba dans ses vieux péchés, et se vit bientôt réduite à une petite pension. Elle quitta l'Angleterre, et vécut retirée près de Calais, trouvant encore le moyen de scandaliser le monde par la publication de sa *Correspondance avec Nelson*, qui parut à Londres, en 1815, 2 vol. in-8°. Ses *Mémoires* furent publiés dans la même ville, après sa mort, en 1816; une traduction en parut la même année à Paris (1).

L. L—T.

Mémoires de lady Hamilton. — Mme Lebrun, *Mémoires.*

*HAMILTON (Lord *Claude*), fils cadet du vicomte d'Hamilton, et petit-fils du premier marquis d'Abercorn, né en 1813, entra en 1839 au parlement comme représentant du comté de Tyrone en Irlande, où depuis le règne de Jacques Ier sa famille possède de grandes propriétés. Il s'y fit remarquer comme l'un des champions du parti conservateur et de la haute Église, et depuis 1848 il y défend, avec Baillie Cochrane, les gouvernements autrichien et napolitain. Quoiqu'il eût voté en faveur du libre échange, il accepta en 1852 le poste de trésorier de la maison de la reine dans le ministère de lord Derby. W.

The Parliamentary Companion.

III. HAMILTON *de filiation incertaine.*

HAMILTON (*William*) DE BANGOUR, poëte écossais, né dans le Ayrshire, en 1704, mort en 1754. Issu d'une famille riche et ancienne, il partagea les opinions politiques de presque toute la noblesse écossaise, et s'associa à la cause du prétendant. La bataille de Culloden ruina les espérances de ce parti. Hamilton, proscrit, passa sur le continent, où il passa plusieurs années. Une amnistie lui permit de revoir son pays natal; mais le soin de sa santé le ramena en France, où il mourut. D'après Chalmers, « Hamilton est un des premiers poëtes écossais qui aient écrit des vers anglais avec goût et propreté ». Quelques-unes de ses poésies furent publiées à Glasgow, en 1748, sans le consentement de l'auteur. Une édition plus correcte et plus complète parut à Édimbourg, 1748. Z.

Chalmers, *General Biographical Dictionary.*

* HAMILTON (*Charles*), orientaliste anglais, né en Irlande et mort en 1792. Employé au service militaire de la Compagnie des Indes, il acquit une connaissance approfondie des lois et de la littérature indiennes, et fit partie, dès sa fondation, de la Société Asiatique de Calcutta. On a de lui : *Historical Relation of the origin, progress and final dissolution of the government of the Rohilla Afghans*; 1787, in-8°, ouvrage pour lequel l'auteur a puisé chez les historiens persans; — *The Hedaya*; 1791, in-8° : commentaire sur les lois musulmanes, composé sous les auspices de la Compagnie des Indes. P. L—Y.

Gentleman's Magazine. — Gorton, *General Biographical Dictionary.*

HAMILTON (*Robert*), médecin écossais, né à Édimbourg, le 6 décembre 1721, mort à Lynn, en 1793. Il fit ses études médicales à l'université d'Édimbourg, et en 1741 il s'embarqua comme chirurgien sur un vaisseau de guerre. En cette qualité il dirigea pendant quelque temps l'hôpital militaire de Port-Mahon. En 1744 il fut nommé chirurgien du sloop de guerre *Wolf*. Il abandonna ces fonctions pour aller exercer la médecine à Lynn (comté de Norfolk). Ses principaux ouvrages sont : *Observations on Scrophulous Affections, with remarks on scirrhus, cancer and rachitis*; Londres, 1792, in-8°; — *Observations on the marsh remittent fever, more particularly in regard to its appearance and return every autumn, after the inundation from the sea, also on the water-canker, or cancer aquaticus of van Swieten, with some remarks on the leprosy*; Londres, 1801, in-8°. Z.

Notice sur Hamilton, en tête des *Observations on the marsh*, etc.

HAMILTON (*William-Gerard*), orateur anglais, né à Londres, en 1729, mort dans la même ville, le 18 juillet 1796. Fils d'un avocat écossais qui était venu s'établir à Londres, il fut destiné lui-même au barreau, et au sortir de l'université d'Oxford, il passa quelque temps à Lincoln's-Inn. A la mort de son père, en 1754, il abandonna la jurisprudence pour la politique, et fut la même année élu membre du parlement par le bourg de Petersfield (Hampshire). Il débuta comme orateur parlementaire, le 13 novembre 1755, par un discours qui obtint un si grand succès dans la chambre et dans le public, qu'Hamilton, craignant d'être désormais inférieur à lui-même, s'abstint pendant longtemps de prendre la parole. Aussi on l'appela *Single Speech Hamilton* (Hamilton au seul discours). Il parla pour la seconde fois en février 1756, et son succès fut tel que Fox, un des principaux secrétaires d'État, le fit nommer, au mois d'avril de la même année, un des lords du Commerce.

(1) Mme Lebrun fit à Naples le portrait de cette fameuse lady, dont H. Delatouche a popularisé le nom dans son roman de *Fragoletta*. Denon a gravé au trait les différentes *attitudes* dont lady Hamilton donnait chez elle des représentations particulières à Naples, soit aux artistes, soit aux étrangers recommandés à son mari.

Hamilton siégea cinq ans à ce bureau, sans donner de nouvelle preuve de son talent oratoire; mais devenu, en 1761, principal secrétaire du comte Halifax, lord lieutenant d'Irlande, il dut prendre plusieurs fois la parole devant le parlement irlandais, et le fit avec son succès habituel. Il donna en 1763 sa démission de secrétaire, et fut nommé la même année chancelier de l'échiquier d'Irlande, place qu'il garda jusqu'en 1784. Hamilton, pendant son séjour à l'université d'Oxford, fit imprimer des poésies; 1750, in-4°. Plus tard il rédigea quelques *Essais* sur l'art de conduire les assemblées parlementaires. Ces *Essais* ont été réunis par Malone sous le titre de *Parliamentary Logic; to which are subjoined two speeches delivered in the House of Commons in Ireland;* Londres, 1808, in-8°. Hamilton est un de ceux à qui, sans aucune ombre de raison, on a attribué les *Lettres de Junius*. Z.

Malone, *Vie de Hamilton*, en tête du *Parliam. Log.* — Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

HAMILTON (*Gavin*), peintre écossais, né à Lanark, vers 1730, mort à Rome, en 1797. Il montra dès son enfance un goût très-vif pour la peinture historique, et alla étudier cet art en Italie. A Rome, il eut pour maître Agostino Massucchi, et il passa dans cette ville presque tout le reste de sa vie. « Il n'eut peut-être pas le génie de l'invention, dit Chalmers; mais les avantages d'une éducation libérale, un goût classique dans le choix de ses sujets, et le style, auquel il visa toujours et qu'il atteignit souvent, le rendent au moins l'égal de ses plus célèbres contemporains. » Plusieurs de ses sujets sont empruntés à l'*Iliade*. Dans la seconde moitié de sa vie, Hamilton consacra la plus grande partie de son temps à la découverte des monuments antiques. Il fit des fouilles à Centumcellæ, à Velletri, à Ostie et surtout à Tivoli, parmi les ruines de la villa d'Adrien. Le musée Clémentin et les meilleures collections de Russie, d'Allemagne et d'Angleterre s'enrichirent de ses découvertes. On a de lui un ouvrage intitulé : *Schola Italica Picturæ;* Rome, 1773, in-fol.; c'est un essai intéressant sur la peinture depuis Léonard de Vinci jusqu'aux successeurs des Carrache. Z.

Pilkington, *Dictionary of Painters*. — Chalmers, *General Biog. Dict.*

HAMILTON (*Hugues*), mathématicien irlandais, né dans le comté de Dublin, le 26 mars 1729, mort le 1er décembre 1805, à Ossory. Entré au collége de La Trinité de Dublin en 1742, il fut nommé *fellow* de ce collége en 1751. En 1758 il publia un traité *De Sectionibus Conicis*, et l'année suivante il fut nommé professeur de philosophie naturelle au collége d'Érasme Smith. Cinq ans après il résigna ces fonctions, ayant accepté une cure. En 1767 il obtint celle de Sainte-Anne à Dublin, qu'il résigna pour le décanat d'Armagh. Consacré évêque de Clonfert en 1796, il passa en 1799 au siége d'Ossory, qu'il occupait encore à sa mort. Les œuvres du docteur Hamilton ont été réunies et publiées par son fils en 1809, 2 vol. in-8°. Le premier contient le Traité des Sections Coniques, le second *An Essay on the existence and attributes of the Supreme Being; — An Essay on the Permission of Evil;* — trois essais sur l'ascension de la vapeur, les aurores boréales et les principes de la mécanique; — *Remarks and hints on the Improvement of Barometers; — On the power of fixed alkaline salts to preserve flesh from putrefaction; — Four introductory Lectures on natural Philosophy.* W.

Vie de Hugues Hamilton, en tête de ses *OEuvres*. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

* **HAMILTON** (*Alexandre*), médecin anglais du dix-huitième siècle, mort en 1802, à Édimbourg. Il occupa longtemps une chaire d'obstétrique à l'université de cette ville, et se fit une réputation méritée par les nombreuses améliorations qu'il apporta dans la pratique, encore toute routinière, de cette branche de l'art médical. Il était membre de la Société royale de Londres. Ses principaux ouvrages sont : *Elements of the Practice of Midwifery* (Éléments de la Pratique des Accouchements); 1776, in-8°; — *Treatise on Midwifery* (Manuel d'Obstétrique); 1781; traduit en allemand par J.-P. Ebeling; — *W. Smellie's Anatomical Tables* (Tables Anatomiques de W. Smellie); 1787, in-folio, accompagnées d'un abrégé pratique; — *Select Cases in Midwifery* (Cas particuliers d'Accouchement); 1795, in-8°; — *On the Complaints of Females;* 1797, in-8°. P. L—Y.

Callissen. — Reuss, *Register of English Authors*. — Gorton, *General Biographical Dictionary*.

HAMILTON (*Robert*), mathématicien écossais, né à Édimbourg, en 1743, mort à Aberdeen, le 14 juillet 1829. Fils d'un libraire, il travailla quelque temps dans une maison de banque; mais ses goûts pour l'étude lui firent quitter cette carrière. Il entra dans l'enseignement, et devint recteur de l'académie de Perth, puis professeur de mathématiques au collége Maréchal d'Aberdeen. On lui doit : *Introduction to Merchandise;* Édimbourg, 1777 : souvent réimprimée; — *An Inquiry concerning the rise and progress, the redemption and present state, and the management of the national Debt of Great-Britain and Ireland;* Édimbourg, 1813; 3e édition, amendée, Édimbourg, 1818, in-8°; traduit en français, par Henri Lasalle, sous ce titre : *Recherches sur l'origine, les progrès, le rachat et l'administration de la Dette nationale de la Grande-Bretagne;* Paris, 1817, in-8° : Hamilton démontra le premier, dans cet ouvrage, ce qu'il y a d'illusoire dans les fonds d'amortissement. Il y prouve qu'une nation ne se libère véritablement de ses dettes que par des excédants de recettes sur les dépenses, et que tout virement de fonds, toute allocation d'amortissement ne sont qu'un leurre. Ces idées ont fini par prévaloir en Angleterre. On cite encore d'Hamilton un *Système d'Arithmétique et de Tenue des Livres;* 1789,

in-12; un traité *De la Paix et de la Guerre.* En 1830, sa famille a fait paraître de lui un livre intitulé : *The Progress of Society*, dont on avait trouvé le manuscrit dans ses papiers. W.

Dictionnaire de l'Économie politique.

HAMILTON (*Alexandre*), célèbre homme d'État américain (États-Unis), né le 11 janvier 1757, dans l'île de Nevis (une des Antilles), mort le 12 juillet 1804, à la suite d'un duel avec le colonel A. Burr, vice-président des États-Unis. Son père, Écossais d'origine, était venu s'établir à Saint-Kitts (île de Nevis); dans l'espoir d'y faire fortune comme négociant. Ses affaires, d'abord florissantes, finirent par une faillite. Il avait épousé, dans cette colonie, une jeune veuve, descendant d'une famille française protestante. Son fils hérita en quelque sorte des qualités spéciales qui distinguent les deux races, la fermeté et l'énergie des Écossais et la vivacité intelligente des Français. Ces dispositions se montrèrent chez lui de bonne heure, et avec le progrès des années devinrent des qualités éminentes. Bien jeune encore, il perdit sa mère. Ce malheur laissa dans son cœur une profonde impression. Son père avait à peine conservé quelques restes de son ancienne aisance. De bonne heure, le pauvre enfant eut à gagner son pain et à travailler pour s'ouvrir une carrière. A douze ans il entra dans le comptoir d'un marchand de New-York qui faisait des affaires dans l'île. Cet Américain, frappé de son intelligence et de son application, prit un vif intérêt à son avenir, et au bout de trois ans l'envoya à New-York en le recommandant chaudement à quelques amis. Hamilton avait quinze ans. Il se livra avec ardeur à l'étude, d'abord dans une pension d'Elisabethtown (New-Jersey), puis dans le collége de Columbia à New-York, le premier de ce temps. Il était encore écolier lorsqu'il fit en quelque sorte son début dans la vie politique. C'était en 1774. Depuis six ans les colonies avaient épuisé en vain les pétitions, les remontrances, les prières près de la mère patrie au sujet des taxes que le ministère persistait à établir. Le mécontentement et l'agitation n'avaient cessé de s'accroître. Les choses en étaient venues à ces moments de crise où commencent et se précipitent les révolutions. Un grand meeting avait été convoqué par les principaux citoyens de New-York pour discuter les questions du jour et préparer un congrès général. Plein d'ardeur et d'aspirations vers la liberté, le jeune Hamilton s'était mêlé à la foule, mais aussi près que possible de l'estrade d'où parlaient les orateurs. Après en avoir entendu plusieurs, et trouvant que plusieurs points importants n'avaient pas été touchés, il communiqua ses impressions à quelques voisins. Il fut vivement engagé à prendre la parole. Il refusa d'abord. Pressé de nouveau, il hésita encore un peu, et monta enfin sur l'estrade. Il avait dix-sept ans, et l'air encore plus jeune que son âge. Les spectateurs furent frappés de sa jeunesse, et surtout de sa figure pâle et intelligente. Après un début qui se ressentait de l'émotion et de la timidité qu'il éprouvait, le jeune orateur prend de l'assurance, retrace avec énergie les actes arbitraires et tyranniques du gouvernement anglais, la nécessité de résister, qui est un droit et un devoir, les chances de succès qu'assurent l'union et le patriotisme des citoyens combattant sur leur propre sol, et finit par prédire que l'insurrection victorieuse affranchirait le Nouveau Monde et rejetterait en Angleterre les débris de sa puissance et de son oppression. Ces idées, développées dans un langage plein de chaleur, étonnèrent et charmèrent l'assemblée. Il fut vivement applaudi. Les trois années suivantes se passèrent dans l'achèvement de ses études et une part active à la polémique des journaux. Il donna des brochures politiques, qui le mirent en relations avec les hommes qui jouaient alors le premier rôle. La guerre avait éclaté. Il s'y engagea comme volontaire, et devint promptement officier. Son ardeur et son intelligence attirèrent l'attention de Washington, alors général en chef, et bientôt il fut choisi comme un de ses aides de camp. Pendant toute la lutte, il fit un service très-actif, avec autant de courage que de talent. Il acquit à un haut degré l'estime et l'amitié de Washington. Longtemps après, celui-ci parlant d'Hamilton, disait : « C'était le plus distingué de mes jeunes officiers. Il avait beaucoup d'ardeur et de hardiesse, une pénétration très-prompte, et un grand jugement au premier coup d'œil. »

En 1780, il épousa une fille du général Schuyler, qui était d'une ancienne famille (1). La guerre terminée, Hamilton quitta le service avec le rang de colonel, et reprit ses études de droit. Il se fit recevoir avocat, et bientôt fut envoyé au congrès. Dès lors sa vie fut purement politique. Sa réputation et son influence allèrent en grandissant. Il fut un des délégués de New-York au congrès de 1787, qui fit la constitution. Les séances ayant été secrètes, ce n'est que peu à peu que les opinions exprimées par les principaux hommes politiques ont été connues. Ainsi, c'est en 1851 seulement qu'on a publié un de ses discours, ou plutôt des notes entièrement écrites par lui. Il y montre un penchant marqué pour les formes monarchiques, et peu de confiance dans l'intelligence et les vertus du peuple pour le *self government*. Il est pour un pouvoir exécutif fortement organisé, qui dans sa sphère ait une action libre et décisive. Hamilton était un des principaux représentants de l'opinion fédéraliste. L'opinion opposée était défendue par des hommes de grand talent aussi, pleinement convaincus que le peuple est capable de se gouverner, et qu'il faut lui assurer dans toute leur étendue les droits et les priviléges

(1) Après la mort de son mari, cette dame devint en quelque sorte un personnage historique, en raison de la haute considération qu'il avait laissée. Elle lui survécut cinquante ans, et n'est morte que de nos jours, en 1854.

qui découlent du principe de liberté, compris dans le sens le plus large. Ces discussions approfondies sur la constitution furent donc une lutte animée entre les deux partis, et où chacun d'eux s'efforça d'introduire les idées qui formaient sa doctrine politique. Hamilton prit une très-grande part aux débats, et par la force de son éloquence et de sa logique fit prévaloir plusieurs idées des fédéralistes. « Il n'y a pas dans la constitution des États-Unis, dit un historien célèbre, un élément d'ordre, de force, de durée, qu'Hamilton n'ait puissamment contribué à y introduire et à faire triompher. » Pendant que cette constitution était soumise à l'examen des États avant son adoption définitive, il en défendit les dispositions et les principes au point de vue fédéraliste, dans une série d'articles qui parurent dans le *Daily Advertiser* de New-York. Ils ont été depuis recueillis en un volume, sous le titre de *Le Fédéraliste*. Sur 85 numéros dont l'ouvrage est composé, 51 sont d'Hamilton, 5 de John Jay et le reste de Madison. Ces essais constituent un des traités de politique les plus remarquables par la profondeur et la lucidité des idées. La lecture en est indispensable à celui qui veut comprendre l'esprit et la pratique de la constitution fédérale. En 1789 elle devint la loi des États-Unis et la base du nouveau gouvernement. Un des premiers actes de Washington, nommé président, fut d'appeler Hamilton au poste de secrétaire du trésor (ministre des finances), poste alors le plus important et le plus difficile de tous. Les dettes, résultat de la guerre de l'indépendance, étaient énormes, le désordre et la confusion extrêmes, les ressources presque nulles. Tout était à organiser, au milieu des intérêts et des passions contraires. Le gouvernement étant tout nouveau, sans traditions du passé comme base, toutes les mesures devaient avoir de graves conséquences pour l'avenir. La première question qui se présenta était relative au payement des dettes. Il y avait les dettes de l'Union envers les étrangers et les nationaux; les dettes des États particuliers, contractées sous leur nom, mais à raison de leur concours dans la cause commune; des bons de réquisitions, des marchés de fournitures, des intérêts arriérés; et pour faire face à tout cela, point de revenus assurés et suffisants. Le parti démocratique soutenait fortement qu'on devait laisser à l'action individuelle de chaque État le devoir de payer ses dettes. Comme secrétaire du trésor, Hamilton était d'une opinion contraire. Il proposa de concentrer à la charge de l'Union toutes les dettes effectivement contractées pour la cause commune, et d'en effectuer ou garantir l'acquittement intégral; d'établir des impôts suffisants pour faire face à la dette publique et à son amortissement; de fonder une banque nationale capable de seconder le gouvernement dans ses opérations financières et de soutenir le crédit. Ce système était le seul moral, le seul conforme à la probité et à la vérité. Néanmoins, il trouva une vive opposition de la part du parti démocratique. Hamilton soutint la lutte avec son énergie accoutumée. Ses talents et la droiture de son caractère lui donnaient une grande influence au sein du congrès et près du président. Washington n'avait pas eu occasion de faire une étude approfondie des finances. En voyant la violence de la lutte et le déchaînement des passions, il parut hésiter quelque temps à soutenir de son approbation les idées du secrétaire du trésor. En réalité, il examinait et réfléchissait profondément, et voulait donner aux passions le temps de se calmer. Successivement, il donna son appui à tous les plans d'Hamilton. C'était un acte de grand jugement. Par là, la foi publique était fondée, l'administration des finances liée étroitement à la politique de l'État, et le gouvernement nouveau prenait dès les premiers jours la consistance d'un pouvoir ancien et bien établi. Les excellents effets de ces mesures furent sensibles presque immédiatement, et le cours des années n'a fait que les étendre et les fortifier. Les autres actes d'Hamilton, les papiers émanés de son cabinet témoignent de sa haute intelligence, et encore aujourd'hui on le cite comme un des plus habiles ministres du trésor. Au sein du congrès comme du gouvernement, son influence était prépondérante. Il était souvent consulté sur des questions autres que les finances. La révolution française s'était précipitée dans les mesures les plus violentes. Une foule de démagogues nationaux et étrangers prêchaient dans les meetings les doctrines les plus exagérées et s'efforçaient d'entraîner le gouvernement dans la guerre étrangère. Hamilton conseilla la proclamation de la neutralité et la mission de Jay en Angleterre, deux actes qui distinguent la politique extérieure de la première présidence. Au sein et hors du cabinet, il avait à lutter contre les talents et l'influence de Jefferson, dont les doctrines sur beaucoup de points étaient opposées aux siennes. Le parti démocratique le harcelait sans cesse de dénonciations cachées près du président, de calomnies dans les journaux, d'accusations dans la chambre des représentants. Mais toutes ces attaques furent de peu d'effet. Washington montra une prudence admirable dans ses rapports avec Hamilton et Jefferson, ministres du même cabinet, mais très-opposés de caractère et d'opinions. Il avait une préférence d'estime et d'affection pour le premier; mais tels furent son tact et sa réserve de conduite, que le second n'eut jamais de motif fondé de plaintes. Il les contint, les dirigea, se servit de leurs talents pour le bien du pays, et par sa sagesse prévint toute espèce de collision.

Hamilton se retira volontairement du cabinet en 1795. Il avait une nombreuse famille et point de fortune. Ses intérêts privés exigeaient qu'il reprît l'exercice de sa profession d'avocat. Sa réputation lui attira des clients nombreux et

des affaires importantes. Cependant il continua à prendre un vif intérêt aux questions politiques du jour, et souvent même une part active aux élections de tels ou tels candidats. En 1798, la politique à la fois insidieuse, aggressive et maladroite du Directoire de la république française faillit amener la guerre entre la France et les États-Unis. Le gouvernement fédéral se mit en mesure de défense : l'armée fut augmentée, et Washington nommé général en chef. Celui-ci était alors dans sa retraite de Mont-Vernon, et en acceptant avait fait entendre qu'il tenait essentiellement à être consulté sur le choix des officiers généraux qui devaient commander sous lui. Hamilton, Charles Pinckney et Knox, qui tous trois avaient servi avec distinction dans la guerre de l'indépendance, furent nommés majors généraux d'après ses conseils. Il avait insinué en même temps son désir qu'ils prissent rang d'après l'ordre où ils étaient placés sur la liste. De là surgit de l'incertitude et de l'embarras. Dans l'armée de la révolution, Pinckney avait eu un rang supérieur à Hamilton, et Knox comme major général avait été au-dessus de tous les deux. Le président, John Adams, à qui la promotion d'Hamilton n'était pas agréable, soutenait les prétentions de Knox comme premier major général. Il y avait à craindre un conflit et des froissements. Washington avait pour Hamilton une telle estime et un tel attachement qu'il écrivit qu'un refus à cet égard entraînerait sa propre démission. Cette lettre mit fin à l'opposition du président. Hamilton fut maintenu le premier sur la liste. Des trois généraux il était certainement le plus distingué par les qualités qui font l'homme de guerre, l'ardeur et l'activité, la rapidité de coup d'œil et de jugement, l'intelligence hardie et le pouvoir d'entraînement sur les troupes. Comme bien des insinuations jalouses avaient été faites contre lui, Washington dit à cette occasion : « Qu'il soit ambitieux, je l'accorde volontiers; mais c'est de cette louable ambition qui pousse un homme à exceller partout où il met la main. Il est entreprenant, d'une pénétration très-prompte, et d'un jugement qui choisit toujours bien. » L'élection présidentielle de 1801 amena un fait qui est rare dans les annales des États-Unis. Les deux candidats du parti démocratique, Jefferson et Burr, avaient obtenu chacun le même nombre de votes. D'après la constitution, c'était à la chambre des représentants, votant par États, à décider le choix du président. Chacun des candidats mit en jeu ses amis et toute son adresse pour gagner les quelques votes décisifs. Burr avait manœuvré habilement auprès des représentants fédéralistes et avait obtenu des promesses. Aussitôt qu'Hamilton en fut informé, il écrivit à quelques amis influents du parti fédéraliste pour les détourner de ce choix. Il représenta fortement les vices privés, l'ambition, la fortune détruite de l'homme; le danger pour les fédéralistes de se fier à lui; la certitude qu'une fois président, il ne choisirait que les fripons de tous les partis, pour s'en faire des instruments contre les gens sages et honnêtes. On attribua ces conseils, qui au fond étaient très-justes, à des rancunes de parti, et sa voix ne fut pas écoutée. Mais il perça quelque chose de l'appréciation qu'il avait faite du caractère moral de Burr, et ce dernier en conserva un profond souvenir. Au sein de la chambre, la lutte, pour le choix du président, fut très-acharnée. Il y eut trente-six ballottages pendant une semaine entière. Jefferson enfin l'emporta, et, suivant la législation d'alors, Burr devint naturellement vice-président. Au commencement de 1804, une réunion des membres du congrès qui soutenaient habituellement l'administration choisit à l'unanimité Jefferson pour sa réélection à la présidence. Burr fut écarté comme vice-président, et les meneurs firent accepter Georges Clinton, gouverneur de l'État de New-York. Il fut convenu aussi que celui-ci serait remplacé plus tard dans ce poste par le *chief justice* Lewis. Burr fut vivement blessé de se voir exclu par les chefs de son propre parti. Il était menacé à la fois de ruine politique et de ruine de fortune causée par des spéculations malheureuses. Il mit tout en œuvre pour se concilier les fédéralistes. L'opinion qu'Hamilton avait exprimée trois ans auparavant n'avait pas changé. Sans prendre une part directe aux meetings politiques tenus pour préparer l'élection, il détourna ses amis de soutenir Burr, et ses sentiments furent cités librement. Burr échoua dans sa candidature comme vice-président. Attribuant cet échec à l'influence d'Hamilton, il en conçut une furieuse animosité. Après avoir médité pendant deux mois ses projets de vengeance, il sortit de sa retraite, résolu à provoquer en duel son rival. Ce rival écarté, il espérait rétablir sa fortune désespérée. Il fallait un prétexte pour justifier cette provocation de duel. Parmi les lettres auxquelles avait donné lieu la dernière élection, et que les journaux avaient publiées, il y en avait deux d'un docteur Cooper, zélé fédéraliste. Dans l'une il était dit qu'Hamilton avait parlé de Burr comme « d'un homme dangereux, à qui l'on ne devait pas confier les rênes du gouvernement ». Dans l'autre, après avoir répété cette allégation, Cooper ajoutait : « Je pourrais vous citer une opinion encore plus forte de mépris exprimée par le général Hamilton sur M. Burr. » Ce fut ce passage que saisit Burr pour entraîner Hamilton à un duel. Il lui envoya un de ses amis avec la lettre imprimée et un billet où il demandait qu'Hamilton reconnût ou désavouât les expressions qu'on lui prêtait. Dans sa réponse, Hamilton dit qu'il était tout disposé à reconnaître ou à désavouer toute opinion qu'on l'accuserait d'avoir exprimée, mais qu'il ne pouvait consentir qu'il lui fût demandé si dans le cours de sa vie politique il avait dit

telle ou telle chose, de manière à justifier les inductions que d'autres en avaient pu tirer, exposant ainsi sa loyauté et sa sincérité aux imputations injurieuses de ceux qui auraient pu ne pas l'avoir parfaitement compris, et il se refusait à entrer en explication sur une assertion aussi vague. Burr répliqua par une lettre brève et offensante, où il demandait le désaveu du mot *méprisable* qui avait été attaché à son nom. C'était demander en quelque sorte un certificat de loyauté et d'honneur de la part d'Hamilton. Celui-ci se borna à écrire une note, qu'il fit remettre à Burr par un de ses amis, et où il disait que la conversation avec le docteur Cooper, autant qu'il pouvait se le rappeler, se rapportait entièrement à la politique, et ne touchait nullement au caractère privé de Burr, et qu'il n'hésiterait point à reconnaître ou à désavouer toute autre allégation et conversation sur laquelle une question lui serait posée. Burr, qui ne cherchait qu'un prétexte de provocation, traita cette réponse d'évasive et non satisfaisante, et envoya son défi. Même après ce défi, Hamilton essaya une démarche conciliante, mais qui fut repoussée. Le duel étant devenu inévitable, il l'accepta. Toute cette correspondance avait pris trois semaines. Comme citoyen privé, comme homme religieux, comme époux et père d'une nombreuse famille, dont le sort reposait sur lui, Hamilton avait tous les motifs de se refuser à cette rencontre. Il n'y consentit qu'en raison de son caractère public, autant que par un esprit élevé de patriotisme et un généreux sacrifice de ses intérêts privés. Comme s'il eût pressenti le fatal résultat, il consigna ses sentiments dans un écrit qui plus tard fut publié. La rencontre eut lieu à quelques milles de New-York, dans le Jersey : la distance était de dix pas; au signal donné, Burr visa soigneusement, et fit feu. Hamilton tomba, et dans la chute son pistolet partit. Il fut porté à la maison d'un ami, où, après vingt-quatre heures de cruelles souffrances, il expira. Il n'avait que quarante-sept ans. La nouvelle de sa mort répandit dans la ville la plus vive agitation et le deuil. Presque toutes les opinions, même celles de ses adversaires politiques, s'accordèrent à déplorer sa perte comme un malheur public et à rendre hommage à son patriotisme et à ses talents. Ses funérailles se firent avec une grande pompe. Un éloge funèbre fut prononcé à *Trinity-Church*, principale église de New-York, et sur l'estrade étaient quatre de ses fils, entre les âges de seize et six ans. Les mêmes hommages lui furent rendus par le barreau et divers corps publics. Une explosion d'indignation publique éclata contre Burr, quand les lettres de la correspondance eurent été publiées. On le regardait comme un assassin. C'était, disait-on, de propos délibéré et avec une adresse profonde qu'il avait cherché à faire tomber Hamilton dans un piége. On l'accusa publiquement de s'être exercé au pistolet trois semaines avant le duel, et pendant qu'Hamilton était sur son lit de mort, de s'être excusé d'un ton enjoué dans le cercle de ses intimes de ne pas l'avoir frappé au cœur. Des poursuites furent commencées contre lui dans le New-Jersey et à New-York. Ce fatal duel produisit sur l'esprit public une impression profonde et de longue durée, et ne contribua pas peu à fortifier et à étendre la réprobation et l'espèce d'horreur avec lesquelles les Américains des États du nord considèrent en général les duels.

En 1851, un de ses fils, *John* C. HAMILTON, a publié tous les écrits de son père; ils renferment sa correspondance et les documents officiels. Cette publication avait été longtemps retardée, parce qu'elle exigeait le concours et l'autorisation du congrès. J. CHANUT.

Life and Writings of A. Hamilton by his son. — *History of the United-States* de Hildreth. — *Cyclopædia of American Literature.*

HAMILTON (Miss *Élisabeth*), femme de lettres anglaise, née le 25 juillet 1758, à Belfast (Irlande), et morte le 23 juillet 1816, à Harrowgate (Yorkshire). Ayant perdu ses parents dans son enfance, elle fut élevée aux environs de Stirling, par son oncle, qui lui fit donner une excellente éducation et lui légua par testament une petite propriété. Par goût elle se consacra à la carrière de l'enseignement, remplit pendant plusieurs années l'emploi de gouvernante auprès des filles d'un noble écossais, et publia des traités d'éducation et de morale remplis de vues simples et neuves ainsi que plusieurs romans de mœurs d'une fidélité piquante. Ses principaux ouvrages sont : *Letters of an Hindoo Rajah* (Lettres d'un Rajah indien); 1796, 2 vol. in-8°; — *Memoirs of modern Philosophers* (Souvenirs des Philosophes modernes); 1800, 3 vol. in-8°, trad. en français par M. B***, sous le titre de *Bridgetina;* 1802, 4 vol. in-12 : critique assez vive des doctrines de l'école française; — *Letters on the elementary Principles of Education* (Lettres sur les Principes élémentaires de l'Éducation), 1802, 2 vol. in-8°; trad. en français par L.-C. Chéron, 1804 : ouvrage remarquable, où l'on trouve une méthode d'enseignement pleine de sagesse; — *Life of Agrippina* (Vie d'Agrippine); 1804, 3 vol. in-8°; — *Letters on the Formation of the religious and moral Principle* (Lettres sur la Formation de l'Idée religieuse et morale); 1806, 2 vol. in-8°; — *The Cottagers of Glenburnie* (Les Paysans de Glenburnie); 1808, in-8°; 1810, 4[e] édit. : ouvrage dans lequel elle peignit avec une douce ironie les campagnards écossais; — *Exercises in religious knowledge* (Exercices sur les connaissances religieuses); 1809, in-12; — *Popular Essays* (Essais populaires); 1813, 2 vol. in-8° : où elle expose les principes essentiellement liés à l'amélioration de l'entendement, de l'imagination et du cœur; — *Hints for public Schools* (Avis adressés aux directeurs d'Écoles publiques); 1815. P. L—Y.

Memoirs by miss Edgeworth. — *Mémoirs by miss Benger*; 1818, 2 vol. in-8°. — Chalmers, *General Biographical Dictionary.* — *Biographical Dictionary of* J. Gorton. — *Biographie des Femmes célèbres*, t. II.

HAMILTON (*Alexandre*), orientaliste anglais, né vers 1765, mort à Liverpool, le 30 décembre 1824. Il résida longtemps dans l'Inde, où il étudia avec soin la langue et la littérature sanscrites. De retour en Angleterre, il examina les diverses collections de manuscrits indiens que contenaient le British-Museum et la bibliothèque de la Compagnie des Indes, et se rendit en France pour faire les mêmes recherches dans la Bibliothèque impériale de Paris. Il était peut-être le seul homme sur le continent qui sût le sanscrit. Retenu prisonnier en France à la suite de la rupture de la paix d'Amiens, il enseigna cette langue d'abord à Chézy, puis à Frédéric Schlegel et à Fauriel. Il ne tarda pas à être rendu à la liberté, et revint en Angleterre, où il fut nommé professeur de sanscrit au collége de Haileyburg. Il publia plusieurs ouvrages élémentaires pour les besoins de son enseignement. On a de lui : *Catalogue des Manuscrits sanskrits de la Bibliothèque impériale, avec des notices du contenu de la plupart des ouvrages*; Paris, 1807, in-8°. Ce catalogue, rédigé en anglais par Hamilton, a été traduit en français par L. Langlès; — *The Hitopadesa in the Sanscrita Language*; Londres, 1810; — *Analysis grammatica paginarum Hitopadecæ Londinensis undecim priorum*; in-4°, imprimé pour l'usage des élèves du collége de Hertford; — *Terms of Sanskrit Grammar*; Londres, 1815, in-4°; — divers articles sur la géographie ancienne de l'Inde, insérés dans des recueils anglais, et dont quelques-uns ont été traduits dans le *Journal Asiatique de Paris*. Il était membre de la Société Asiatique de Calcutta. Z.

J. Gildemeister, *Bibliothecæ Sanskritæ Specimen.*

HAMILTON (*James*), pédagogue anglais, né à Londres, en 1775, mort le 16 septembre 1829, à Dublin. Étant venu s'établir à Hambourg en 1798, il y apprit l'allemand, sous la direction d'un émigré français, le général d'Angély, qui s'était fait maître de langues, et d'après une méthode particulière à son professeur, sans commencer par la grammaire. En 1815 il se rendit aux États-Unis, et se mit à enseigner à New-York les langues anglaise et allemande par la méthode qui lui avait encore servi à apprendre le français, méthode qu'il avait perfectionnée et qui porte son nom. Il faisait à Dublin des leçons publiques pour propager sa méthode, quand la mort le surprit. Dans la méthode d'Hamilton l'élève est amené à s'approprier d'abord la connaissance des mots, à traduire dans sa propre langue des membres de phrase et des phrases entières sans que le maître ait fait autre chose que de lui indiquer d'abord le sens littéral des mots, sens qui dans la connexion des membres d'une phrase ou d'un discours s'inculque dans son esprit par l'association des idées. L'élève apprend d'abord à traduire, et la forme grammaticale de chaque mot est exactement reproduite par l'équivalent, sans avoir le moins du monde égard à la construction, au génie, à l'élégance et à la clarté de la langue maternelle. C'est la traduction rigoureusement littérale de l'idiome étranger qui doit conduire l'élève à le connaître à fond. On continue ainsi par degrés, de telle sorte que chaque phrase nouvelle doit être parfaitement comprise et en quelque sorte gravée dans la mémoire avant qu'on passe à la suivante, et on revient toujours sur les précédentes. Pour faciliter à l'élève la répétition de cet exercice, on lui met entre les mains le texte choisi pour la leçon avec une traduction interlinéaire rigoureusement littérale. Aussitôt qu'il est parvenu à trouver la construction des phrases et à pouvoir comprendre tout seul, on le fait lire le plus possible afin de lui faire connaître un plus grand nombre de mots. Alors il apprend la classification des mots, les rapports qui résultent de leur terminologie, les règles de leur association, et la grammaire devient enfin sa principale étude. Quand il est initié aux règles de la grammaire, il apprend de la même manière à traduire de sa langue maternelle dans la langue étrangère, et bientôt il n'éprouve plus de difficultés à exprimer ses idées dans la langue qu'il cherche à s'approprier. A son apparition la méthode d'Hamilton fit sensation non-seulement en Amérique, mais encore en Angleterre, en Allemagne et en France. Elle rencontra d'ardents adversaires, qui lui reprochèrent de trop se préoccuper du but matériel de l'étude des langues et de négliger le développement de l'exercice de la faculté de penser ainsi que l'étude de la grammaire, qui devenant l'accessoire finirait par être complétement négligée. D'un autre côté, la méthode d'Hamilton trouva de chauds partisans; on l'appliqua avec succès en Allemagne, et ses avantages pour l'étude des langues vivantes furent généralement reconnus. Du reste cette méthode n'a rien de bien nouveau : il y a des siècles que l'hébreu s'enseigne ainsi parmi les Juifs, et il y a bien longtemps qu'il existe des traductions interlinéaires pour faciliter l'enseignement. W.

Conversations-Lexikon.

***HAMILTON** (*William*), célèbre philosophe écossais, né à Glasgow le 8 mars 1788, mort à Édimbourg, le 6 mai 1856, de l'ancienne famille des Hamilton de Preston, dans le Haddingtonshire, est sans contredit l'un des plus recommandables représentants de cette école dont Hutcheson (*voy.* ce nom) avait été le fondateur. Après des études commencées à l'université de Glasgow, et achevées à celle d'Oxford, il entra en 1813 au barreau, qu'il ne tarda pas à quitter pour la carrière de l'enseignement, vers laquelle l'attirait une véritable vocation. La première chaire qu'il occupa à l'université d'Édimbourg fut celle de droit écossais, droit civil et histoire générale (*Scotland law, civil law, and universal history*). La chaire de philosophie mo-

rale en cette même université était alors occupée par Dugald-Stewart, qui, ayant cessé ses leçons en 1810, eut pour adjoint, puis pour successeur dans ses fonctions professorales Thomas Brown. Cet enseignement se trouvant mieux approprié aux travaux et aux goûts d'Hamilton, la mort de Thomas Brown, arrivée en 1820, devint pour lui une occasion de se porter candidat à l'ancienne chaire de Dugald-Stewart; mais il rencontra un redoutable compétiteur dans John Wilson, qui dut sa nomination à l'influence politique des tories, bien qu'il fût plus connu comme poëte que comme philosophe, et que les titres d'Hamilton fussent tout autrement sérieux que les siens. N'ayant pu arriver à la chaire de philosophie morale, Hamilton sollicita seize ans plus tard celle de logique et de métaphysique, devenue vacante en 1836 par la mort du D[r] Ritchie, qui en était le titulaire. Cette fois Hamilton réussit, grâce à ses titres mieux appréciés, grâce aussi à l'efficace appui que lui prêtèrent ses amis d'Écosse et de France. C'était au conseil municipal d'Édimbourg et au lord prévôt de cette ville, en leur qualité de *patrons* de l'université, qu'il appartenait de nommer à la chaire devenue vacante. Plusieurs prétendants se présentaient. Hamilton, dans la demande qu'il forma à cet effet, joignit à l'énumération de ses titres philosophiques une liste de certificats (*testimonials*), motivés et signés par dix-huit savants et hommes de lettres de toutes les nations (1). Hamilton remplit en même temps quelques autres emplois universitaires, notamment celui de secrétaire du sénat académique. En 1826, Hamilton, engagé dans une polémique contre les phrénologistes, qui alors avaient à leur tête Spurzheim et le D[r] Georges Combes, lut à la Société royale d'Édimbourg un *Mémoire sur les conséquences pratiques de la théorie des fonctions du cerveau du docteur Gall*. De 1829 à 1836, il publia dans la *Revue d'Édimbourg* un certain nombre d'articles, qui, joints à quelques autres restés inédits jusque là, formèrent un volume sous le titre suivant : *Discussions on philosophy and litterature, education, and university reform, cheefly from the* Edinburgh Review, *corrected, vindicated, elarged in notes and appendices;* Londres et Édimbourg, 1852, in-8°. Celles d'entre ces dissertations qui avaient été publiées dans la *Revue d'Édimbourg* sont au nombre de quinze, à savoir : *Philosophy of the absolute, Cousin-Schelling*, octobre 1829, publiée à l'occasion du livre de M. Cousin, intitulé : *Introduction à l'histoire de la philosophie;* Paris, 1828, in-8°, trad. en fr. par M. Peisse; — *Philosophy of Perception : Reid and Brown*, octobre 1830 : écrite à l'occasion de la traduction des *Œuvres complètes de Thomas Reid* par Jouffroy, Paris, 1828-1829, 6 vol. in-8°; trad. en fr. par M. Peisse; — *Epistolæ obscurorum virorum : The national satyre of Germany;* mars 1831, trad. en allemand par Vogler; — *On the State of the English Universities, with more especial reference to Oxford;* juin et décembre 1831; — *On the Revolutions of Medecine, in reference to Cullen*, par Thomas Thompson; juillet : 1832; — *Logic, the recent english treatises of that science;* avril 1833 : composée à l'occasion d'une douzaine d'ouvrages publiés pour la plupart à Oxford, et notamment des *Éléments de Logique* par Richard Whately, docteur en théologie, principal du collége Saint-Alban, Oxford et Londres, 1829, in-8°; trad. en fr. par M. Peisse; — *Education of the people : German Schools;* juillet 1833, publiée à l'occasion d'un rapport de M. Cousin au ministre de l'instruction publique; — *On the Patronage and Superintendance of Universities;* avril 1834 (1); — *On the Study of Mathematics, as an exercise of mind;* janvier 1836 : écrite par Hamilton à l'occasion de l'ouvrage suivant : *Pensées sur l'Étude des Mathématiques, comme partie de l'éducation libérale*, par le révérend William Whewell, membre et tuteur de l'université, Cambridge, 1833, in-8°; trad. en fr. par M. Peisse; — *Of the Conditions of classical Learning, with relation to the defence of classical instruction by professor Pillaus;* octobre 1836. Indépendamment de ces articles, qui avaient déjà paru dans la *Revue d'Édimbourg*, le livre publié en 1852 par Hamilton renferme trois appendices, et se termine par une lettre de Hamilton à Auguste de Morgan, du collége de La Trinité à Cambridge, relativement à de nouveaux principes que ce professeur prétendait avoir découverts dans la théorie du syllogisme.

(1) Parmi ces pièces se trouvaient divers extraits de lettres écrites par M. Cousin à un de ses amis, M. Pillaus, professeur de littérature à l'université d'Édimbourg, à l'occasion d'un article publié en 1829 dans la *Revue d'Edimbourg*, et une lettre, en date du 1er juin 1836, adressée par M. Cousin au même M. Pillaus dans le but d'appuyer la candidature de Hamilton. « Ce qui caractérise M. Hamilton, disait M. Cousin dans la dernière partie de cette lettre, c'est précisément l'esprit écossais, et il n'est si attaché à la philosophie de Reid et de Stewart que parce que cette philosophie est l'esprit écossais lui-même appliqué à la métaphysique. M. Hamilton ne s'écarte jamais de la grande route du sens commun, en même temps qu'il a beaucoup d'esprit et de sagacité, et je vous assure (je le sais par expérience) que sa dialectique n'est nullement commode à son adversaire. Inférieur à Reid par l'invention et l'originalité, et à Stewart par la grâce et par la délicatesse, il est peut-être supérieur à l'un et à l'autre, et certainement au second, par la vigueur de la dialectique, j'ajoute, et par l'étendue de l'érudition. M. Hamilton connait tous les systemes anciens et nouveaux, et il les examine à la critique de l'esprit écossais. Son indépendance est égale à sa science; il est surtout éminent en logique. Je vous parlerai ici en homme du métier. Sachez que M. Hamilton est celui de tous vos compatriotes qui connait le mieux Aristote; et s'il y a dans les trois royaumes de Sa Majesté britannique une chaire de logique vacante, n'hésitez pas, hâtez-vous, donnez-la à M. Hamilton. » (M. Cousin, *Frag. de Philosophie*, p. LXXV de la préface.)

(1) Par *patrons* des universités anglaises il faut entendre les individus ou corps chargés spécialement de pourvoir aux chaires vacantes, et ayant dans leurs attributions la direction morale et scientifique de l'enseignement.

Hamilton a publié, également en 1852, une édition des œuvres de Reid, sous ce titre : *The Works of Thomas Reid, now fulled collected, with selections from his unpublished letters, prefaces, notes, and supplementary dissertations*, gr. in-8° ; Édimbourg et Londres, 1852. Cette édition renferme, indépendamment des *Œuvres complètes de Reid,* que nous connaissons en France par la traduction qu'en a publiée M. Jouffroy, quelques lettres de Reid, que M. Jouffroy n'a pas données. La notice biographique sur Reid, par Dugald-Stewart, est la même que celle qui se trouve, traduite en français, dans le premier volume de l'édition Jouffroy. Quant aux dissertations supplémentaires composées par Hamilton et annexées à cette édition des *Œuvres complètes* de Thomas Reid, elles sont au nombre de cinq, sous les titres suivants : *Dissertation on the philosophy of common sense ; — On presentative and representative Knowledge; — On the various theories of external perception ; — Distinction of the primary and secondary qualities of body ; — Perception proper, and sensation proper*, etc. Hamilton avait commencé, en 1844, une édition, avec notes, des œuvres de Dugald-Stewart ; mais elle est restée inachevée.

Un rôle spécial, ou tout au moins principal, peut être assigné à chacun d'entre les philosophes écossais. Hamilton fut le logicien de cette école, comme Hutcheson et Reid en avaient été les psychologues, Smith l'économiste, Ferguson le publiciste, Oswald le théologien, Beattie le moraliste. En maints endroits de ses écrits Hamilton déplore le discrédit où est tombée dans les universités de son pays l'étude de la logique. Mais tout en essayant, soit par l'exposition de ses propres idées, soit par la critique des idées et des systèmes d'autrui, de la relever de ce discrédit, il se montre peu favorable au fondateur de cette science. C'est à l'autorité d'Aristote qu'il attribue les notions inexactes qui règnent encore à l'égard de la nature et du domaine de la logique. « Si Aristote, dit-il (1), fit plus qu'aucun autre philosophe pour les progrès de la science, il contribua aussi plus qu'aucun autre à l'étouffer sous un bagage étranger et à l'empêcher de se développer sous une forme élégante et précise. » Les écrits de Hamilton sur la logique ont seulement pour objet les diverses espèces du syllogisme, ses règles, et notamment le syllogisme catégorique et le syllogisme hypothétique. En psychologie, Hamilton s'écarte en plusieurs points de la doctrine de Hutcheson et de Reid, notamment en ce qui concerne la conscience. Il considère la conscience bien moins comme une faculté particulière que comme une condition universelle de l'intelligence. Il lui paraît impossible de séparer la conscience des autres facultés, ou de séparer quelqu'une des facultés d'avec la conscience ; il lui paraît également impossible de concevoir une faculté qui connaisse les diverses opérations de l'esprit sans connaître en même temps leurs objets. « Je puis, dit Hamilton (1), sentir sans percevoir ; je puis percevoir sans imaginer ; je puis imaginer sans me souvenir, me souvenir sans juger, et juger sans vouloir. Un de ces actes ne suppose pas immédiatement l'autre. Quoique ce soient de simples modes d'un même et indivisible sujet, ce sont des modes en relation mutuelle, réellement distincts, et qui en conséquence admettent une distinction psychologique. Mais la conscience peut-elle se réaliser autrement que dans certains modes spéciaux ? Peut-elle exister séparément des autres facultés ? Et si, d'autre part, ces facultés ne peuvent, toutes et chacune, s'exercer que sous la condition de la conscience, la conscience n'est donc pas un des modes particuliers auxquels on peut réduire notre activité intellectuelle, mais bien la forme fondamentale et la condition générique de tous ces modes. »

C. Mallet.

Fragments de Philosophie par M. William Hamilton, professeur de logique et de métaphysique à l'université d'Édimbourg, traduits de l'anglais par M. Louis Peisse, avec une préface, des notes et un appendice du traducteur; Paris, 1840 : — *Revue des Deux Mondes*, numéro du 1er avril 1856 : *L'Écosse depuis la fin du dix-septième siècle et la Philosophie de Hamilton.* — *The English Cyclopædia, conducted by* Charles Knight, part. XLIX.

* **HAMILTON** (*William-Richard*), archéologue anglais, né à Londres, le 9 janvier 1777. Il accompagna en 1799, comme secrétaire particulier, lord Elgin lors de son ambassade à Constantinople, et fut chargé par cet ambassadeur de faire venir des artistes de Rome pour assister au choix et à l'acquisition des fameux marbres d'Athènes, qui se voient aujourd'hui au Musée Britannique. Ces marbres, avaient été embarqués sur le vaisseau *Le Mentor*, qui fit naufrage en septembre 1803, à la hauteur de l'île de Cos : M. Hamilton, qui était à bord du *Mentor*, fit venir des plongeurs de cette île pour retirer du fond de la mer ces beaux monuments de l'antiquité. Il entreprit vers la même époque un voyage en Égypte, et en publia les résultats (*Ægyptian Monuments*, etc.) en 1809. Il fit paraître aussi en anglais les travaux du professeur Læve sur *Les Nuées* et *Les Oiseaux d'Aristophane*. M. Hamilton a été successivement de 1809 à 1822 sous-secrétaire d'État au ministère des affaires étrangères, envoyé extraordinaire de S. M. B. à la cour de Naples de 1822 à 1825, et président de la Société Géographique de Londres en 1837 et en 1841.

Son fils, *John-William* Hamilton, s'est fait connaître par la publication d'un *Voyage en Asie Mineure*, souvent cité par les géographes et les archéologues. X.

Documents particuliers.

(1) Art intitulé *Logique* (voir les *Fragments*, trad. par M. Peisse).

(1) *Théorie de la Perception, Reid et Brown ;* trad. en français par L. Peisse.



HAMLET. *Voy.* AMLETH.

HAMMAD, fondateur de la dynastie des Hammadides, qui possédaient l'Algérie, mort en 419 (1028). Il était fils de Yousouf Bologguin, lieutenant des Fathimites en Barbarie, fondateur de la dynastie des Zéirides de Kaïrowan et de Tunis. Son frère, Mansour, lui confia le gouvernement de Mesila et d'Aschir, forteresses situées dans la montagne de Titéri. Hammad ayant rendu de grands services à son oncle dans la guerre contre les Zénatas qu'il soumit, fut nommé gouverneur inamovible des villes ci-dessus indiquées et de toutes celles qu'il conquerrait dans le Maghreb central (Algérie). En 398 (1007), il fonda Calah Beni-Hammad (district de Hodna), et y transporta les habitants des villes de Mesila et de Hamza, qu'il détruisit de fond en comble. Il se mit en insurrection contre son suzerain, et contre le khalife fathimide Hakem, en 405 (1014), lorsque Badis lui réclama les villes de Tidjis et de Constantine pour les donner à son propre fils Moezz. S'étant emparé de Bougie, il excita à la révolte les sujets du souverain de Kaïrowan. Ce dernier marcha en personne contre son oncle, qui, abandonné des Zénatas et de la plupart de ses partisans, fut obligé de s'enfuir au delà du fleuve Chélif, dans la partie occidentale de ses États. Badis s'empara d'Aschir, traversa le Chélif, et livra bataille à Hammad, qui fut vaincu par suite de la défection de ses troupes. Il alla l'investir dans Calah Beni-Hammad; mais il mourut subitement durant le siége en dzou'l-cadah 406 (avril 1016). Son fils Moezz fut immédiatement reconnu par les Zéirides. Ce prince de huit ans ne put empêcher son grand-oncle de reprendre Aschir, mais il lui fit éprouver une défaite complète devant Begaïn (Bougie). Hammad fut forcé de lever le siége de cette ville, qui plus tard devint la capitale de ses successeurs. Il chargea son fils Caïd de négocier un traité, qui fut conclu en 408 (1017). Hammad fut reconnu souverain héréditaire et indépendant. Au nombre de ses possessions on comptait Mesila, Tobna, Aschir, Tehert, Maggara, le pays de Hodna, celui de Zab, Mersa'd-deddjadj, Constantine. Il eut pour successeur son fils Caïd. E. BEAUVOIS.

Ibn-Khaldoun, *Hist. des Berbères*, trad. par M. de Slane, t. I, 286; II, 16-19, 43-45.

HAMMARSKŒLD (*Lorenzo*), savant critique suédois, né à Tuna (gouvernement de Kalmar), le 7 avril 1787, mort le 15 octobre 1827. Il fut reçu docteur en philosophie à Upsal, en 1812. Entré à la bibliothèque royale comme surnuméraire, en 1806, il fut nommé bibliothécaire en 1826. S'étant marié en 1809, il fit de sa maison le lieu de réunion des poëtes et des littérateurs de Stockholm. Doué lui-même de talents poétiques assez remarquables, il fonda avec Atterbom l'école des Phosphoristes ou Atterbomistes, qui succéda à l'école française, mais qui a dû céder la place à l'école gothique, fondée par Tegner et Geyer. Parmi ses ouvrages en vers, il suffit de citer : *Œfversættningar och imitationer efter ældre och nyare Skalder* (Morceaux traduits et imités d'anciens et de nouveaux poëtes); Stockholm, 1806, in-8°; — *Imitation de l'Épître aux Pisons;* ib., 1807, in-8°; — *Traduction de 22 chants de l'Iliade*, couronnée par l'Académie de Gottenbourg, 1809; — *Kærleksqvæden* (Chants érotiques); Upsal, 1811, in-8°; — *Prins Gustaf, K. Erik XIVs. son* (Le prince Gustave, fils de Eric XIV), tragédie; Strengnæs, 1812, in-8°; — *Poetiska Studier* (Études poétiques); Stockholm, 1813, recueil de poëmes déjà publiés; — des pièces de vers dans le *Calendrier poétique* et dans la revue intitulée *Phosphoros*.

Mais c'est surtout dans ses ouvrages d'histoire et de critique littéraire qu'il faut chercher l'influence qu'Hammarskœld a exercée sur la poésie suédoise. Il est à regretter que l'esprit de système l'ait porté à méconnaître les mérites de Léopold, de Walerius, de Tegner. L'âpreté de ses critiques lui fit beaucoup d'ennemis. L'Académie suédoise ayant décerné un prix à l'excellent l'ouvrage intitulé : *Historiska anteckningar rœrande fœrtgangen och utveklingen af det philosophiska studium i Sverige* (Remarques historiques sur les progrès et le développement des études philosophiques en Suède, depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours), Stockholm, 1821, refusa de faire imprimer cet écrit dans son recueil, lorsqu'elle apprit que c'était une production de Hammarskœld. On a encore de ce dernier : *Fœrsœk till en kritik œfver Fr. Schiller* (Essai de critique sur Schiller); Stockholm, 1808; — *Kritiska Bref rœrande Canc.-råd. C.-G. af Leopolds Samlade Skrifter* (Lettre critique sur les œuvres complètes de C.-G. de Léopold); ib., 1810, in-8°; — *Utkast till de bildande Konsternas historia* (Esquisse d'histoire des arts plastiques); ib., 1817, in-8°; — *Hellvin och Ellvina*, ou l'Épreuve d'amour, nouvelle; ib., 1817, in-12; — *Fœrteckning pa de i Sverige fran ældre till nærværande tider utkomme Scholæ och undervisnings bœker* (Catalogue des ouvrages d'éducation publiés en Suède depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours); ib.; — *Svenska Vitterheten* (Les Belles-Lettres en Suède); ibid., 1818-1819, 2e édition, remaniée et continuée par Sonden; pour la période comprise entre 1810 et 1832, ib., 1833, in-8°. Cet ouvrage est rempli d'observations fines, profondes, originales, et de savantes recherches sur l'ancienne littérature. L'auteur, après avoir jeté un coup d'œil rapide sur chaque période et en avoir fait connaître la physionomie, donne des notices biographiques et critiques sur les principaux écrivains, avec une liste de leurs œuvres; — *Bref till en væn om poemet* Axel *af Es. Tegner* (Lettre à un ami sur le poëme d'*Axel* par Tegner); ib., 1822; — *Erik J. Stagnelius*, notice sur cet auteur; ib., 1823; — *Repertorium fœr svenska Bokhandel* (Répertoire de Librairie suédoise); ib.;

— *Grunddragen af philosophiens Historia* (Esquisse de l'histoire de la philosophie depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours); ib., 1825-1827, 3 vol. in-8°; — *Strœdda afhandlingar œfver æmnen inom Philosophiens Gebiet* (Traités détachés sur divers sujets philosophiques); Mariefred, 1827, in-8°. Il a publié en outre plusieurs ouvrages historiques, des traductions d'auteurs grecs et latins, et rédigé des journaux. Ces dernirs écrits contribuèrent moins à étendre sa réputation qu'à réparer les brèches qu'il avait faites à sa fortune par de malheureuses spéculations de librairie. On lui doit des éditions estimées des ouvrages suivants : *Jomsvikinga, Sagan*, traduite en suédois par Adlerstam; Stockholm, 1815, in-4°; — *Georg Stjernhjelms Vitterhets-Arbeten*; ib., 1818, in-8°; — *Svenska Folksagor*; ib., 1819 (avec Innelius); — *Stagnelius Samlade skrifter*; ib., 1824-26, 3 vol. in-8°, 2e édit., 1830.

E. Beauvois.

Minnen af L. Hammarskœld, Stockholm, 1827, contenant des éloges par Hedren et par Sonden. — Sonden, *Sv. Vitter.*, p. 564-567. — Lenstrœm, *Sv. Poesiens hist.*, 408-410, 685. — *Svenskt Pantheon*, de H. Mellin, liv. X, notice par Ekelund. — *Biogr. Lex*, VI, 60 65.

* **HAMMER** (*Christophe*), un des plus anciens orientalistes allemands, né en 1550, à Hildburghausen (duché de Saxe), où son père était pasteur, mort le 19 mars 1597. Il fut nommé professeur de langues orientales à Iéna en 1583. Il était d'opinion qu'il fallait attaquer les musulmans non par les armes, mais par des traités de controverses écrits dans une des langues qu'ils entendent. On a de lui : *Pædagogus Linguarum quinque orientalium : hebrææ, chaldææ, syriacæ, arabicæ, æthiopicæ, cum introductione in lectionem armenicam*; — *Libri III de V Linguarum orientalium origine, convenientia, necessitate*.

E. B.

Zeumer, *Vitæ Prof. Jenensium*, p. 97-98. — Gœtzius, *Elogia Philol. Hebræorum*; et *Elogia Theol. Germ.*, part. II, 1. — Zedler, *Univ.-Lex.*

HAMMER-PURGSTALL (Baron *Joseph* DE), célèbre orientaliste allemand, né à Grætz, le 9 juin 1774, mort le 23 novembre 1856. Destiné à la profession de drogman, il fut, en 1787, placé à l'académie orientale de Vienne, où il s'exerça de bonne heure à parler l'arabe, le persan et le turc. A l'âge de dix-sept ans il soutint une conversation en cette dernière langue avec l'envoyé du sultan auprès de l'empereur d'Allemagne. Après un séjour de trois ans en Dalmatie, il se rendit à Constantinople, en 1799, pour y remplir les fonctions d'interprète de l'internonce Herbert. L'année suivante, le gouvernement lui confia la mission de parcourir les consulats du Levant et de faire un rapport sur l'état de la Syrie et de l'Égypte. De Hammer fit, en 1801, la campagne d'Égypte comme secrétaire-interprète des généraux anglo-turcs. Il assista à la conférence du grand-vizir à Jaffa et à la reddition d'Alexandrie. Retourné à Vienne par Malte, Gibraltar et l'Angleterre, il quitta la capitale de l'Autriche au bout de quelques mois, et repartit pour Constantinople avec le titre de secrétaire de légation, en 1802. Il fut nommé agent diplomatique à Yassi en 1806. Rentré dans sa patrie en 1807, il ne s'en éloigna plus que pour quelques voyages de courte durée. En 1810 il fit partie, comme conseiller, de l'ambassade qui se rendit à Paris pour assister aux noces de Marie-Louise. En 1815, il fut chargé d'aller recevoir les manuscrits orientaux qui avaient été transportés à Paris, à la suite de la prise de Vienne, en 1809. On lui offrit la place de conservateur de cette collection; mais il déclina cet honneur, qu'il avait mérité en augmentant la bibliothèque impériale de Vienne de plusieurs manuscrits recueillis par lui en Orient, et en faisant restituer à l'Autriche, par l'entremise de son ami Silvestre de Sacy, les ouvrages qui se trouvaient en double à la Bibliothèque impériale de Paris. De Hammer fut nommé interprète de cour en 1816, et conseiller aulique en 1817. Ayant hérité des domaines des comtes de Purgstall, en 1837, il ajouta leur nom au sien, et fut créé baron. Il a laissé deux filles et un fils, qui est capitaine dans l'armée autrichienne.

De Hammer, scrupuleux à s'acquitter de ses devoirs de religion, faisait ses prières en arabe. Il eut la singulière idée de se faire construire un tombeau, qu'il orna lui-même d'inscriptions et de sentences en dix langues. Ce monument s'élève dans la vallée de Weidling, non loin de Vienne. C'est là que ses dépouilles mortelles ont été déposées. De Hammer conserva jusqu'aux approches de la mort sa vigueur de corps et d'esprit. Sa belle et noble figure fut toujours à l'abri des atteintes de la décrépitude. Lié dans sa jeunesse avec Wieland, Herder, Gœthe et Jean de Müller, qui lui suggéra l'idée d'écrire l'histoire de l'Empire Ottoman, encouragé et présenté par eux dans le monde, il parcourut la carrière littéraire avec éclat, pendant plus d'un demi-siècle. Son père, qui était administrateur des domaines de l'État, le laissa maître d'une belle fortune. A la faveur de cette circonstance, de Hammer put se livrer sans souci et sans relâche aux études de son choix. Dédaignant la mollesse, il vivait avec la plus grande sobriété et ne buvait jamais de vin. A l'âge de plus de quatre-vingts ans, il se levait encore à quatre heures du matin, et travaillait sans interruption jusqu'à une heure de l'après-midi. Il parlait et écrivait dix langues étrangères : l'arabe, le persan, le turc, le grec, le latin, l'italien, l'espagnol, le français, l'anglais et le russe. Mais ses connaissances en philologie étaient plus étendues que profondes. Il les avait acquises plutôt par la lecture et par l'usage que par l'étude théorique des finesses et des difficultés de la grammaire. Les langues n'étaient pour lui qu'un instrument de recherches. Son but en les étudiant était de s'ouvrir accès

à des sources abondantes de documents historiques ou de faits divers. Mais il n'eut pas toujours une parfaite intelligence des textes qu'il consultait. Ses ouvrages sont remplis d'une multitude d'erreurs, de contradictions, de contresens, et même de non-sens, provenant de la hâte et de la négligence avec lesquelles il travaillait. Il se contentait trop souvent des conjectures qui se présentaient à son esprit. On prétend qu'il ne relut pas même une seule fois, avant l'impression, l'Histoire de l'Empire Ottoman, qui est son ouvrage capital. Dans ses traductions de poëmes orientaux, il se créa des difficultés insurmontables en essayant de conserver le mètre de l'original et de rendre vers pour vers, consonnance pour consonnance. Quoiqu'il ne fût pas étranger à la poésie, il n'a pu éviter de transposer et de tronquer les idées, ou de mettre les siennes en place de celles de l'auteur. Écrivant assez bien le français, il crut pouvoir suivre le même système dans ses traductions. Mais ses pièces de vers français sont tout-à fait médiocres et souvent inintelligibles. De Hammer manquait de goût et de talent d'exposition. Ses récits sont diffus et chargés de faits qui la plupart sont sans portée, et qu'il aurait mieux valu négliger. A force d'étudier les auteurs orientaux, il en était venu à penser et à s'exprimer comme eux. Non content de leur emprunter des métaphores hasardées, il prit leur manière de voir. On peut le considérer comme un Oriental qui se servait de mots et de termes allemands ou européens. C'est à cette tournure d'esprit qu'il faut attribuer plusieurs singularités que l'on rencontre dans ses ouvrages. Par exemple, jouant sur les nombres cabalistiques, il divise en sept périodes l'histoire de la poésie ottomane, et en 72 livres celle de l'Empire Ottoman. Il a donné des notices de 200 poëtes persans et de 2,200 poëtes turcs; il déploya toute son érudition pour prouver par des exemples le rôle que le nombre neuf joue dans l'histoire des khans de Crimée. Il imita les Orientaux dans la plupart des titres qu'il mit en tête de ses traductions.

On vient d'énoncer les principaux reproches qui ont été articulés contre de Hammer par MM. de Diez, Hamaker, Frahæn, Schmidt, Senkowski, Fleischer, Weil, Silvestre de Sacy, Defremery, Schlottmann. De Hammer ne resta pas sans répondre. Il le fit avec une modération et avec une aménité de formes que l'on ne saurait trop louer. Loin de garder rancune à ses adversaires, il vécut dans des rapports d'amitié avec plusieurs d'entre eux. Il citait leurs ouvrages toutes les fois que l'occasion s'en présentait. Cette noble manière d'agir lui concilia l'estime et l'affection universelles. Plusieurs orientalistes s'empressèrent de lui communiquer les manuscrits qui leur appartenaient ou qui étaient confiés à leur surveillance. Il s'est fait un devoir de reconnaître les services que lui avaient rendus à cet égard M. Reinaud et d'autres savants. L'académie de Vienne l'élut pour président lors de sa fondation, en 1847. Il était associé de l'Institut de France (Académie des Inscriptions) et membre de plus de cinquante autres sociétés savantes d'Europe, d'Amérique et d'Asie, aux travaux desquelles il concourait libéralement. Plusieurs universités lui décernèrent spontanément le titre de docteur, et plusieurs villes celui de bourgeois honoraire. Ses compatriotes reconnaissaient en lui le savant qui a fait le plus d'honneur à l'Autriche. Lorsqu'il se démit, en 1839, de ses fonctions d'interprête, l'empereur lui écrivit, de sa propre main, une lettre très-flatteuse, où il lui annonçait que ses honoraires lui seraient conservés. De Hammer fut décoré par plus de vingt souverains, entre lesquels il faut citer le schah de Perse et le sultan, qui l'éleva au rang de grand-officier du Medjidié, en 1855.

Aucun orientaliste avant lui n'a connu plus intimement les peuples musulmans et n'a autant contribué à nous faire connaître leurs mœurs, leur histoire et leur littérature. L'idée générale qu'il nous en donne est juste et vraie, quoique l'on doive effacer, corriger ou retrancher quelques traits de détail dans l'ensemble de ses tableaux. Ses histoires politiques et littéraires sont plus complètes que tout ce qui a été écrit sur le même sujet soit en Europe, soit en Orient. Elles resteront la base de tous les ouvrages du même genre. De Hammer déploya une activité sans égale. Il travaillait souvent à plusieurs ouvrages à la fois; sa patience et sa persévérance dans ses projets méritent les plus grands éloges. Les seuls écrits qu'il ait laissés inachevés sont ceux dont il s'occupait quand la mort vint le surprendre. La plupart de ses entreprises ont un singulier caractère de grandeur et d'originalité. Jamais il ne marcha sur les brisées d'autres orientalistes. Grâce aux ressources que lui fournissait son érudition variée, il a pu exécuter ce que d'autres n'auraient osé entreprendre. Il ne négligeait aucune des sources nombreuses qui lui étaient accessibles. Le soin qu'il a eu de les citer avec précision fait qu'il est facile de rectifier les erreurs qu'il a laissé échapper. De Hammer consacra une partie de sa fortune à la publication d'ouvrages et de textes orientaux. Il mit en tête de l'un de ses écrits la devise suivante, qui peint bien son caractère : « Ce que je désire, ce n'est pas l'or, ni les jouissances qu'il procure, mais c'est l'honneur et la gloire qui doivent durer toujours. » La postérité ne lui refusera pas ce qui faisait l'unique objet de ses vœux et ce qu'il a mérité par son dévouement à la science et par les services qu'il lui a rendus.

On a de lui : *Die Befreiung von Akri* (La Délivrance d'Acre); Vienne, 1799, in-4°; — *Zeichnungen auf einer Reise von Wien ueber Triest nach Venedig* (Esquisses d'un

voyage de Vienne à Venise par Trieste); Berlin, 1800, in-8°; 2e édit., 1822; — *Encyclopædische Uebersicht der Wissenschaften des Orients* (Coup d'œil encyclopédique sur les sciences de l'Orient), traduit et extrait de sept ouvrages orientaux, et notamment du Dictionnaire bibliographique de Hadji-Khalfah, avec la traduction de l'autobiographie de cet auteur; Leipzig, 1804, 2 tomes en 1 vol. in-8° : — *Die Posaune des heiligen Kriegs* (La Trompette de la guerre sainte); Berlin, 1806, in-8° : ouvrage anonyme, qui fit sensation et qui fut attribué à Jean de Müller; — *Ancient alphabets and hieroglyphic characters explained, with an account on the Egyptian priests, their classes, initiation and sacrifices, in the arabic language, by Ahmad bin-Abubakr bin-Wahshih* (Ibn-Wahschiah), traduit en anglais; Londres, 1806, pet. in-4°; — *Schirin*, poëme imité du persan; Leipzig, 1809, 2 vol. in-8°; — *Resmi Ahmed Efendi, gesandschaftliche Berichte* (Relation d'ambassade, par Reismi Ahmed Efendi); Berlin, 1809; — *Topographische Ansichten gesammelt auf einer Reise in der Levante* (Vues topographiques recueillies dans un voyage au Levant); Vienne, 1811, in-8°, avec plans et cartes; — *Rumili und Bosna* (La Romélie et la Bosnie), traduit du *Djihan Numa*, géographie d'Hadji-Khalfah; Vienne, 1812, in-8°; — *Histoire de la Littérature Turque*, dans *Literaturgeschichte* de Eichhorn; Gœttingue, 1812, t. III, section 2; — *Djafer, ou la chute des Barmécides*, drame historique; Vienne, in-8°; — *Rosenoehl* (Essence de roses); Tubingue, 2 vol. in-8°; — *Sonnets de Spencer Smith*, texte anglais et trad. allem.; Vienne, 1816, in-8°; — *Die Staatsverfassung und Staatsverwaltung des Osmanischen Reichs, dargestellt aus den Quellen seiner Grundgesetze* (La Constitution et l'Administration de l'Empire Ottoman exposées d'après les lois fondamentales); Vienne, 1815-1816, 2 vol. gr. in-8°; — *Morgenlændisches Kleeblatt* (Feuille de Trèfle oriental), consistant en hymnes persans et arabes, en élégies et églogues turques; Vienne, 1818, in-4°; — *Geschichte der schoenen Redekünste Persiens* (Histoire des Belles-Lettres en Perse); Vienne, 1818, in-4° : contenant des notices et des extraits de deux cents poëtes; — *Mysterium Baphometis revelatum*; Vienne, 1818, in-fol., et dans le t. VI des *Mines de l'Orient*. L'auteur prétend prouver, d'après les emblèmes placés sur les monuments possédés autrefois par les templiers, que cet ordre était coupable des crimes dont on l'accusa. Quoique Raynouard l'ait solidement réfuté dans le *Journal des Savants*, 1819, Hammer persista dans son opinion, et l'appuya de quelques nouveaux arguments, contenus dans un mémoire qui fut inséré dans les *Mémoires de l'Académie de Vienne*, 1855; — *Umblick auf einer Reise von Konstantinopel nach dem Olympos und von da zurueck ueber Nicæa und Nicomedia* (Coup d'œil sur un voyage de Constantinople à l'Olympe, et sur le retour par Nicée et Nicomédie); Pesth, 1818, in-4°, avec carte, pl. et inscript.; — *Geschichte der Assassinen*; Stuttgard et Tubingue, 1818, gr. in-8°; trad. en franç. par J.-J. Hellert et P.-A. de La Nourais; *Histoire des Assassins*; Paris, 1833, in-8° : l'auteur fait des rapprochements curieux entre la secte des Assassins ou *Haschischin* (*voy.* Hasan ben-Sabbah) et les templiers, les francs-maçons, les jésuites; — *Juvelenschnuere Abul-Maani's* (Collier de pierres précieuses d'Abou'l-Maani), traduit d'un poëte persan inconnu; Vienne, 1822, in-8°; — *Constantinopolis und der Bosporus œrtlich und geschichtlich beschrieben* (Description topographique et historique de Constantinople et du Bosphore); Pesth, 1822, 2 vol. in-8°, avec 120 inscriptions, 2 cartes et une traduction du *Bordah*, poëme arabe de Bousiri; — *Dreiklang Memnons* (Triple son de Memnon); Vienne, 1823; — *Motenebbi der grœsste arabische Dichter* (Motenebbi, le plus grand des poëtes arabes), traduit entièrement en vers et pour la première fois; Vienne, 1824, in-8°; — *Baki des grœssten tuerkischen Lyrikers Divan* (Divan de Baki, le plus grand des poëtes lyriques turcs); ibid., 1825, in-8°; — *Sur les origines russes*, mémoires extraits de manuscrits orientaux, avec des textes; Saint-Pétersbourg, 1825, in-4°; — *Geschichte des Osmanischen Reichs*; Vienne, 1827-1834, 2e édition, améliorée; 1832-1836, 4 vol. in-8°, trad. par Dochez, Paris, 1844, 3 vol. gr. in-8°, et par J.-J. Hellert; *Histoire de l'Empire Ottoman*; Paris, 1835-1843, 18 vol. in-8°, avec des pièces justificatives et un atlas. Les t. XVII et XVIII renferment une liste des dignités de l'empire et une liste de 244 dynasties musulmanes, traduites de l'ouvrage de Ahmed Mewlewi, une liste des ambassades reçues et envoyées par le sultan; des tables des quartiers, des mosquées et des écoles de Constantinople, etc. L'auteur s'est arrêté à la paix de Kaïnardji, en 1774. Il passa trente ans à réunir les documents de cette histoire, qu'il a tirée de manuscrits orientaux et des archives de Saint-Marc à Venise, de celles de Vienne, et de tous les ouvrages publiés en Europe sur l'Empire Ottoman; — *Gul u Bulbul* (La Rose et le Rossignol), poëme de Fazli ou Fadhli, texte turc et trad. allem.; Pesth, 1834, in-8°; — *Narrative of Travels in Europa, Asia and Africa in the seventeenth century, by Evlya-Efendi*, traduction abrégée en anglais; Londres, t. I, 1824-1846, t. II, partie I, 1850, in-4°. Le reste de cet ouvrage, publié par le comité des traductions orientales, n'a pas été imprimé; — *De l'Administration territoriale sous les khalifes*; Berlin, 1845; — *Zamachschari's goldene Halsbænder* (Colliers d'Or, par Zumakhschari); Vienne, 1835, in-8°. La traduction de ce recueil de sentences est très-

inexacte; — *Geschichte der Osmanischen Dichtkunst* (Histoire de la Poésie ottomane jusqu'à nos jours), avec des extraits traduits de 2,200 poëtes; Pesth, 1836-1838, 4 vol. in-8° : les Turcs n'ont point dans leur langue d'histoire littéraire aussi étendue. De Hammer y a admis des noms qui ne sont guère connus en Orient et qui ne méritent pas de l'être en Europe; — *Gemaeldesaal der Lebenbeschreibungen grosser moslimischer Herrscher der ersten sieben Jahrunderte der Hidschret* (Galerie de notices biographiques des grands souverains musulmans des sept premiers siècles de l'hégire); Leipzig et Darmstadt, 1837-1839, 6 petits volumes in-8° : cet ouvrage contient une cinquantaine de biographies; — *Mahmud Schehbisteri's Rosenflur der Geheimnisse* (Parterre de roses des secrets, par Mahmoud Schehbisteri), texte persan et trad. du poëme intitulé *Gulschen raz;* Vienne, 1838, in-12; — *O Kind! die berühmte ethische Abhandlung Ghasali's* (O enfant! célèbre traité de morale par Ghazali); ibid., 1838, in-12; — *Denkmale*, etc. (Monument sur la tombe des deux derniers comtes de Purgstall), avec un extrait des lettres de l'un d'eux; Vienne, 1850, in-8°; — Essai sur les écoles musicales chez les Arabes et les Persans, dans *Die Musik der Araber*, de R.-G. Kiesewetter; Leipzig, 1842, in-4° : cet auteur écrivit d'après dix-huit traités arabes, persans, turcs, qui lui furent traduits oralement par De Hammer; — *Falknerklee bestehend in drey ungedruckten Werken ueber die Falknerey* (Le Trèfle du fauconnier, consistant en trois ouvrages inédits sur la fauconnerie), textes grec et turc, accompagnes d'une traduct.; Vienne, 1840, in-8°; — *Geschichte der goldenen Horde in Kiptschak, das ist der Mongolen in Russland* (Histoire de la horde d'Or dans le Kipstchak, c'est-à-dire des Mongols en Russie); Pesth, 1840, in-8°; — *Geschichte der Ilchane* (Histoires des Ilkhans); Darmstadt, 1842-1843, 2 vol. pet. in-4° : c'est une histoire des Mongols de Perse; il y est traité de l'organisation de l'empire, de la littérature, des mœurs des habitants, etc.; — *Zeitwarte des Gebetes*, livre de prières en arabe et en allemand; Vienne, 1844, in-12; — *Khesl's des Cardinals Leben* (Vie du cardinal Khesl); ibid., 1848-1851, 4 vol.; — *Literaturgeschichte der Araber* (Histoire littéraire des Arabes), depuis son origine jusqu'au douzième siècle de l'hégire (dix-huitième de Jésus-Christ); Vienne, 1850-1856, 7 vol. in-4°. Le dernier s'arrête à la chute du khalifat de Baghdad en 656 (1258). Cet ouvrage devait comprendre douze volumes. Ceux qui ont paru contiennent environ 10,000 notices biographiques et bibliographiques, disposées par ordre systématique. Il y est traité non-seulement des écrivains, mais encore des princes et des vizirs qui ont protégé les lettres, des chefs de secte, des traditionnistes, des jurisconsultes, des médecins, des voyageurs, des chanteurs, des femmes auteurs, etc. De Hammer y a inséré d'amples extraits et des fragments traduits des principales anthologies arabes; il s'est contenté de traduire ou d'abréger les divers documents relatifs à chaque personnage; — *Das arabische Hohe Lied der Liebe, das ist Ibn of-Faridh's Taïjet* (Le Cantique des Cantiques des Arabes, c'est-à-dire le *Taiyet* de Omar Ibn-al-Faridh), texte arabe et trad. allem. avec un commentaire et une introduction relative au mysticisme chez les Arabes; Vienne, 1854, in-8°; — *Portrætgallerie des Steiermærkischen Adels* (Galerie des portraits de la noblesse de Styrie), avec un texte explicatif; Vienne, 1855; d'après la collection de tableaux qui se trouvent dans le château de l'auteur à Hainburg; — *Geschichte der Khane der Krim* (Histoire des Khans de Crimée); Vienne, 1856, in-8°; — *Geschichte Wassaf's* (Histoire par Wassaf), texte persan et traduction); Vienne, 1856, in-4°, t. I : M. Pfitzmaier s'est chargé de la publication du t. II, qui était achevé lors de la mort de l'auteur; — *Denkwürdigkeiten aus meinem Leben* (Particularités remarquables de ma vie), sous presse. Ces mémoires sont très-détaillés. De Hammer a laissé en manuscrit plusieurs autres ouvrages, qu'une de ses filles s'occupe de mettre en ordre, pour livrer à l'impression ce qui mérite d'être publié. Quelques années avant sa mort il remit à M. B. Poujoulat une traduction française du roman de Antar, qui n'a pas encore paru. De Hammer a fourni des articles et des mémoires dans les revues, journaux ou recueils suivants : *Mines de l'Orient*, dont il fut rédacteur en chef; Vienne, 1809-1820, 6 vol. in-fol.; — *Archiv für Geographie-historie-statistik-und Kriegskunst;* — *Steiermærkische Zeitschrift;* — *Bibliotheca italiana*, t. IV; Milan, 1828, in-8°; — *Mémoires* (Denkschriften) de l'Académie de Munich; — *Actes de l'Académie des Sciences de Turin;* — *Mémoires et Comptes-rendus des séances de l'Académie de Vienne;* 1847-1857, in-4°; — *Jahrbücher der Litteratur* (Annales de Vienne); — *Journal Asiatique de Paris;* — *Journal Asiatique du Bengale;* — *Transactions* et *Journal de la Société Asiatique de Grande-Bretagne et d'Irlande;* — *Journal de la Société Asiatique allemande;* etc. Ces articles réunis aux ouvrages cités plus hauts formeraient plus de cent volumes in-8°.

E. Beauvois.

OEsterreichische National-encyclopædie, 1835. — *Conversat.-Lex.* — J. Mohl, Rapport annuel dans *Journal Asiat. de Paris*, 1857. — De Diez, *Impertinence et fourberies en littérature orientale, avec plusieurs centaines de preuves de l'ignorance grossière de M. de Hammer dans les langues et dans les sciences;* Halle, 1815, in-8°, et dans le t. II des *Denkwürdigkeiten*. — Éloges, dans *Allgemeine Zeitung*, par M. Umbreit, 1856, n° 346; par un anonyme, 1857, n° 4; par M. Fallmerayer, 1857, nos 36, 37. — K. Schlottmann, *Joseph von Hammer-Purgstall, ein kritischer Beitrag zur Geschichte neuerer deutscher Wissenschaft;* Zurich, 1857 (78 p.).

in-8°. — Notices sur les ouvrages de M. de Hammer, dans le *Magasin encyclopédique de Millin* et dans le *Journal des Savants*, par de Sacy; dans le *Journal Asiatique*, dans les *Gelehrte Anzeigen* de Munich, dans l'*Allg. Zeitung*, dans l'*Atheneum* de Londres.

*HAMMERICH (*Frédéric-Pierre-Adolphe*), poëte et historien danois, né le 9 août 1809, à Copenhague, où son père était commerçant en gros. Il passa en 1830 l'examen de fonctionnaire ecclésiastique, fut reçu en 1834 docteur en philosophie, et nommé en 1839 pasteur de Starup et Nebel en Jutland. Mais la faiblesse de sa santé le força de se démettre de cette charge. Il se retira à Copenhague, où il fit, au milieu d'un nombreux auditoire, des leçons sur l'histoire civile et ecclésiastique du Danemark. Nommé pasteur de l'église de La Trinité en 1845, M. Hammerich se joignit, en qualité d'aumônier, aux troupes danoises qui firent les campagnes du Schleswig-Holstein, et ne reprit ses fonctions à Copenhague qu'après la conclusion de la paix. Depuis 1846 il est rapporteur du comité qui a publié le *Livre du Chant pour l'Église danoise*; Copenhague, 1852. Il a été l'un des fondateurs (1849) de la société pour l'histoire ecclésiastique du Danemark, dont les membres ont déjà publié plusieurs volumes de mémoires. Quoique très-attaché à la religion de son pays, Hammerich n'a jamais été partisan de l'intolérance. On a de lui : *De Remberto, archiepiscopo Hamburgo-Bremensi*; Copenhague, 1834; — *Skandinaviske Reiseminder* (Souvenirs de Voyage en Scandinavie); ibid., 1840, 1 vol. gr. in-8°; — *Christian II i Sverige og Karl X Gustav i Danmark* (Christian II en Suède et Charles X Gustave en Danemark); ibid., 1847; — *Danmark i Valdemarernes Tid* (Le Danemark au temps des Waldemar, 1157-1375); ibid., 1847-1848, 2 vol. in-8°; — *Danmark under de nordiske Rigers Forening* (Le Danemark au temps de l'union des trois royaumes scandinaves, 1375-1523); ibid., 1849, in-8°; — *Skildringer fra den Slesvigske Krig* (Esquisses de la Guerre du Schleswig); ibid., 1849, in-8°, avec 3 cartes; — *Det tredie Slesvigske Feldtog* (La troisième Campagne du Schleswig); ibid., 2e édit., 1851, avec 4 cartes; — *Den Slesvigske Treaarskrig* (La Guerre triennale de Schleswig); Haderslében, 1852, in-8°; — *Danmark under Adelsvælden* (Le Danemark sous le gouvernement de la noblesse, 1523-1669); Copenhague, 1856; — *Kirkehistoriske Foredrag til Belysning af de danske Kirkespørgsmaal* (Récits d'histoire ecclésiastique, servant à éclaircir les questions religieuses en Danemark). Ces ouvrages sont remplis de recherches intéressantes et écrits d'un style très-agréable. M. Hammerich a publié dans *Brage et Idun*, de Barfod, la relation de quelques-uns des voyages qu'il a faits dans la péninsule scandinave, en Angleterre, et en Italie. Il s'est aussi fait connaître comme poëte. Ses écrits en vers sont : *Heltesange* (Chants héroïques); Copenhague, 1841; — *Tableau de la vie artistique de Thorwaldsen*; ibid., 1844; — *Le Réveil du Danemark*; ibid., 1848; — *Poésies schleswickoises*; ibid., 1848; — *Chants bibliques*; 1852, etc.

Son frère, *Martin-Jean* HAMMERICH, né le 4 décembre 1811, a beaucoup voyagé en Europe. Il fut nommé en 1841 *docens* en sanscrit à l'université de Copenhague, et en 1842 directeur de l'école de Christianshavn. On a de lui : *Om Ragnaroksmythen* (Sur le Mythe de Ragnarok, et sur son importance dans la mythologie scandinave); Copenhague, 1836; — *Om det mundtlige Foredrag* (Sur l'enseignement oral); ibid., 1841; une traduction danoise de *Sacountala*, drame sanscrit, 1845, gr. in-8°, etc., etc. B.

Erslew, *Forf.-Lex.* — *Convers.-Lex.*

HAMMERLEIN (*Félix*), en latin *Malleolus*, théologien suisse, né à Zurich, en 1389, mort après 1457. Après avoir étudié le droit canon à l'université d'Erfurt, il fit un voyage à Rome. De retour en Suisse, il fut nommé, en 1421, chanoine à Zolfingue, et l'année suivante prévôt de Soleure. Avec les revenus de ces bénéfices il se procura une riche bibliothèque. Appelé à l'office de chantre à Zurich, il prit part au concile de Bâle. Il s'y fit remarquer par son zèle pour le rétablissement de la discipline ecclésiatique, et s'attira ainsi de nombreux ennemis, qui attentèrent à sa vie en 1439 en le blessant dangereusement. Il n'en continua pas moins à censurer la vie de ses collègues les chanoines de Zurich, qui essayèrent en vain de lui imposer silence en lui retirant les émoluments de sa prébende. Le chapitre XXX de son traité *De Nobilitate*, dans lequel il parlait avec animosité des confédérés suisses qui avaient fait en 1443 la guerre à sa ville natale, lui attira la haine d'une partie de ses compatriotes. Beaucoup d'entre eux, s'étant rendus à Zurich en 1454 lors du carnaval, s'emparèrent de Hammerlein, le traînèrent à Constance, où il fut jeté en prison et traité avec cruauté. N'ayant rien voulu rétracter de ses écrits, il fut condamné à une détention perpétuelle dans un couvent. Conduit à Lucerne, dans un monastère de moines déchaussés, il y mourut, martyr de son dévouement pour la justice et la vérité. On a de lui : *Variæ Oblectationis Opuscula et Tractatus*; Bâle, 1497, in-fol.; ce recueil, publié par Séb. Brandt, contient : *Contra validos medicantes*, satire que Melchior Goldast a traduite en allemand; *De Exorcismis; Tractatus alius de Exorcismis et adjurationibus; De Credulitate demonibus adhibenda* : imprimés dans le recueil qui a pour titre *Malleus Maleficarum*, t. II; — *Contra Anachoritas Beghardos; Zollhardorum Descriptio; De Negotio Monachorum; De plebeianis et religiosis Mendicantibus in prædicationis et confessionis officio se invicem impedientibus; Contra negligentes divinum cultum; De Arbore torculari ducendo in die festo; De Matrimonio*, inséré dans le

t. IX des *Tractatus Juris; Contra quemdam superbum Clericum; De Libertate ecclesiastica; De Boni et Mali Occasione; De Contractibus qui obstagia dicuntur; Doctoratus in stultitia; Contra iniquos Judices; Dialogus de Consolatione inique suppressorum; De Nobilitate et Rusticitate Dialogus; — De Suitensium Ortu, nomine, confederatione et quibusdam (utinam bene) gestis; Processus coram Deo habitus inter nobiles et Thuricenses ex una et Suitenses ex altera*, édition gothique, sans date ni lieu, très-rare. — On a encore de Hammerlein quelques ouvrages manuscrits conservés à la bibliothèque collégiale de Zurich (*voy.* Bodmer et Breitinger, *Helvetische Bibliothek*; Zurich, 1735).

E. G. et L—z—e.

Hottinger, *Schola Tigurina*, p. 24. — J.-A. Fabricius, *Bibliotheca mediæ et infimæ Latinitatis*, — Nicéron, *Mem.*, t. XXVIII. — Zedler, *Univ. Lexikon*. — Meister, *Berühmte Zürcher*, t. I. — Haller, *Schweizerbibliothek*. — Ersch et Gruber, *Encyclopædie*.

* **HAMMERER** (*Jean*), architecte, statuaire et sculpteur alsacien, successeur de Jacques de Landshut, dirigea des travaux à la cathédrale de Strasbourg depuis l'année 1510 jusqu'en 1520. Il est aussi l'auteur de la chaire remarquable en pierre qu'on voit encore aujourd'hui dans la nef principale de la cathédrale de Strasbourg, et qui date de l'année 1486. Placée contre le quatrième pilier septentrional de gauche de la nef en entrant par le portail, elle a été conçue et commandée pour le célèbre prédicateur Jean Geiler de Kaisersberg. Comme tous ses contemporains, Hammerer représente les dernières tentatives de l'art architectural du moyen âge, qui à la fin du quinzième siècle se noyait dans la profusion des accessoires. On n'aperçoit encore aucune trace de la Renaissance dans les œuvres de ce maître.

D. Ramée.

M. Oscam Schadæus, *Summum Argentoratensium Templum*; das ist, *Ausführliche und eigendtliche Beschreibung desz viel künstlichen, sehr kostbaren und in aller Welt berühmten Munsters zu Strassburg*. etc; Strasbourg, 1617, in-4°. — Michæl Kleinlawel, *Strassburgische Chronick*, 1625. — Th. Schuler, *Der Strasburger Münster*, 1817.

HAMMOND (*Henry*), théologien anglais, né le 18 août 1605, à Chertsey, dans le comté de Surrey, mort le 25 avril 1660. Son père était premier chirurgien de Henri, prince de Galles. Après avoir fait ses études au collége d'Eton et à l'université d'Oxford, il entra dans les ordres et devint recteur de Penshurst dans le comté de Kent, puis en 1643 archidiacre de Chichester. Pendant la guerre civile, il se prononça si fortement pour la cause royale que le parlement promit une somme de 100 livres sterl. à celui qui l'arrêterait. Cette proscription le força de se retirer à Oxford. En 1645 il fut un des députés de Charles Ier aux conférences d'Unbridge, et il s'y distingua par une vive discussion contre Richard Vines. Son zèle royaliste fut recompensé par la place de chanoine de Christ-Church. Mais la cause qu'il servait fut bientôt perdue sans ressource. Il suivit le roi prisonnier à Woburn, à Hampton, à Carisbrook-Castle, et lui servit de chapelain. En 1648 les parlementaires le privèrent de ses bénéfices ecclésiastiques, et le firent même arrêter. Rendu à la liberté après un emprisonnement de quelques mois, il se retira à Westwood-Park, auprès de son ami sir John Packington, et y vécut tranquillement jusqu'à la restauration. Il fut nommé en 1660 évêque de Worcester par Charles II; mais il mourut avant d'avoir été consacré. Hammond fut un orateur très-remarquable; il occupa aussi comme écrivain une place distinguée parmi les docteurs de l'Église anglicane. Son principal ouvrage est intitulé : *Paraphrase and Annotations on the New Testament*; 1653-1656. Leclerc en a donné une traduction latine avec des notes; Amsterdam, 1698, 2 vol. in-4°. Hammond avait commencé un travail du même genre sur tous les livres de l'*Ancien Testament*; il le poursuivit jusqu'à la troisième partie du *Livre des Proverbes*, mais il ne publia que la *Paraphrase des Psaumes*. Les ouvrages publiés ou manuscrits de Hammond furent recueillis par son secrétaire William Fulman; 1684, 4 vol. in-4°. Peek donna en 1739 une collection de ses lettres.

Z.

Bishop Fell, *Life of Hammond*; 1661, in-12 — *Biographia Britannica*. — Wordsworth, *Ecclesiastical Biography*.

HAMMOND (*Anthony*), poëte anglais, né à Somersham-Place (comté d'Huntingdon), en 1668, mort en 1738. Il fut élevé au collége Saint-John à Cambridge. Membre du parlement et commissaire de la marine, il occupa une place distinguée parmi les écrivains, les orateurs et les hommes d'esprit de son temps. Bolingbroke l'appelait Hammond *à la langue d'argent*. En 1720 il publia *A new Miscellany of original Poems*, recueil dans lequel il entrait lui-même pour une large part. Ami intime de Moyle, bien qu'il eût avec lui de fréquentes discussions dans les réunions littéraires de Moynwaring's Coffee House dans Fleet-Street, et de Grecian Coffee House près du Temple, il écrivit la *Notice* sur sa vie et ses écrits placée en tête de ses *Œuvres* en 1727. Hammond mourut dans la prison pour dettes.

Z.

Rose, *New general Biographical Dictionary*.

HAMMOND (*James*), poëte anglais, fils du précédent, né en 1710, mort en 1742. Il fut élevé à Westminster-school, où il se lia intimement avec les lords Cobham, Chesterfield et Lyttleton. Il devint écuyer de Frédéric, prince de Galles, et fut élu en 1741 membre du parlement pour Truro. Un attachement, non payé de retour, qui dérangea sa santé et peut-être sa raison, abrégea ses jours. Miss Dashwood, objet de cette passion malheureuse, mourut trente-huit ans plus tard, femme de chambre de la reine. Hammond chanta son amour dans des élégies (*Love Elegies*) qui parurent peu après sa mort, avec une préface de lord Chesterfield. Ce sont des imitations de Tibulle; mais des sentiments vrais se font jour

à travers cette copie du poëte latin. Johnson a parlé de ces élégies avec un extrême dédain; elles ont pourtant trouvé des admirateurs, et ont été réimprimées dans un recueil de poésies intitulé : *The Laurel;* Londres, 1806, in-18.

Z.

Aikin, *General Biography.* — Campbell, *Specimens of British Poets.*

* **HAMMOND** (*Jean*), écrivain norvégien, né le 24 septembre 1734, mort en 1792. Après avoir été aumônier de l'hôpital de Trondhjem (depuis 1760) et de la paroisse luthérienne à Londres (1774), il fut nommé pasteur de Bragnæs et Strœmsœ (département de Buskerud). On a de lui : *Den nordiske missions Historie i Nordlandene og Finmarken til Lappers og Finners omvendelse* (Histoire des missions dans le Nordland et le Finmark pour la conversion des Lapons et des Finois); Copenhague, 1787, in-8°, ouvrage qui renferme des détails intéressants; — des sermons et des traductions de l'allemand en danois.

E. B.

Nyerup et Kraft, *Lit.-Lex.*

* **HAMON** (Saint), né au commencement du douzième siècle dans le diocèse de Rennes, mort à l'abbaye de Savigny (diocèse d'Avranches), le 30 avril 1173. Il passa sa première jeunesse dans le monde, qu'il quitta pour entrer dans cette abbaye. Élevé à la prêtrise par saint Geoffroy, qui lui confia l'emploi de confesseur de l'abbaye de Savigny, il forma un grand nombre de disciples, dont les plus remarquables furent saint Pierre d'Avranches, religieux de Savigny, et la B. Beigoigne, religieuse de Mortain. Ce fut en considération de sa piété et de ses vertus que Henri II, roi d'Angleterre et duc de Normandie, qui tenait sa cour à Domfront, délivra des lettres patentes confirmatives des priviléges que ses deux successeurs immédiats avaient accordés à l'abbaye de Savigny, où l'on conservait, dit D. Ménard, douze volumes de ses ouvrages. Une vie anonyme de Hamon, que l'on croit avoir été écrite par Étienne de Fougères, évêque de Rennes, son contemporain, lui donne le titre de saint, consacré par les religieux de Savigny, qui, tous les jours, faisaient à l'office mention de cinq saints, au nombre desquels Hamon était compris.

P. Levot.

D. Ménard, *Martyrologe Bénédictin.* — Tresvaux, *Vie des Saints de Bretagne.*

* **HAMON** (*Jean*), sieur de La Touche, médecin français, né à Brûlon (Maine), dans le dix-septième siècle. On ne connaît de lui qu'une thèse latine, sous cet argument : *An mensibus suppressis, saphenæ sectio?* Mais il importe de ne pas le confondre avec un autre *Jean Hamon*, du même temps, de la même profession, Normand, et non Manceau.

B. H.

B. Hauréau, *Hist. litt. du Maine*, t. IV, p. 168.

HAMON (*Pierre*), célèbre calligraphe français, naquit à Blois, au commencement du seizième siècle, et mourut à Paris, *pendu et étranglé*, le 7 mai 1569. « Il était le plus renommé de France et même de l'Europe, dit La Croix du Maine, pour la perfection qu'il avait d'écrire en toutes sortes de lettres. » Aussi fut-il choisi pour enseigner à Charles IX l'art de l'écriture, et devint-il secrétaire de la chambre de ce monarque. On lui doit un livre, fort rare aujourd'hui, intitulé : *Alphabet de l'invention et utilité des lettres et caractères en diverses écritures ;* Paris, Lucas Breyer, 1567, in-4°. Suivant le même La Croix du Maine, « il a fait imprimer plusieurs alphabets réduits par ordre d'A, « B, C, lesquels ont été gravés en taille-douce. » Il avait aussi formé le projet de publier des modèles de toutes les écritures anciennes et modernes. A cet effet il avait pris des copies exactes de plusieurs anciens titres déposés dans les archives de Saint-Germain-des-Prés et de Saint-Remy. Ces copies étaient restées manuscrites, quand dom Mabillon, qui en avait eu communication, en jugea quelques-unes assez importantes pour être mises au jour dans sa Diplomatique, et notamment de l'*Alphabetum tironiarum*, que le calligraphe avait tiré d'un psautier de Saint-Germain-des-Prés. Pierre Hamon avait aussi le talent de dresser des cartes géographiques. Il avait exécuté sur vélin celle des Gaules en douze cartes, qui furent présentées par lui au cardinal de Lorraine. On trouve au cabinet des estampes de la Bibliothèque impériale une *Carte joliment faite de la France, dédiée à Charles IX, du labeur de Pierre Hamon, Blœsien, écrivain du roi et secrétaire de sa chambre;* 1568, in-4°. Les auteurs ne sont pas d'accord sur les causes de la mort de Hamon. Dom Liron et La Monnoye croient qu'il fut condamné pour avoir abusé de son talent calligraphique, en fabriquant de fausses pièces. Si l'on s'en rapporte à l'*Histoire des Martyrs du calvinisme*, il aurait été exécuté pour cause de religion. La Croix du Maine ne s'est pas expliqué sur ce point; il se borne à dire que Pierre Hamon « fut enfin repris de justice et condamné à être pendu et étranglé; ce qui fut exécuté à Paris, en la place de Saint-Jean-en-Grève ».

J. Lamoureux.

Moréri, *Grand Dict. histor.* — Dom Liron, *Bibliothèque Chartraine.* — La Croix du Maine, *Biblioth. Française.* — Mabillon, *De Re diplomatica.*

HAMON (*Jean*), moraliste français, né à Cherbourg, en 1618, mort le 22 février 1687. Il était médecin de la Faculté de Paris et l'un des solitaires de Port-Royal. Il s'était acquis par son savoir et son esprit une renommée déjà remarquable, lorsqu'à trente-trois ans il se retira à Port-Royal, malgré les efforts de M. de Harlay, devenu plus tard premier président du parlement de Paris, dont il avait été précepteur, et qui l'avait en vain pressé d'accepter un bénéfice. C'était le rigide Singlin, son directeur, qui l'avait déterminé à quitter le monde, au moment où il allait épouser la fille d'un médecin de Paris. Il vendit alors tout son bien, et le distribua aux

indigents, sans se rien réserver. Il se livra d'abord aux travaux de la campagne; mais il reprit l'exercice de la médecine et visita les pauvres des environs de Port-Royal. Pieux autant qu'habile, il joignait ses prières pour le salut de ses malades aux soins qu'il donnait à leur santé. Il faisait toutes ses visites à pied, et allait quelquefois jusqu'à sept lieues du monastère sans avoir pris de nourriture. Il se voua avec une sorte d'amour au culte de la pauvreté, se fit un devoir, par esprit de pénitence, de traverser souvent Paris, revêtu des habits les plus grossiers et les plus sales, coucha sur des planches, et ne se remit jamais au lit après matines. C'était ordinairement le temps qu'il choisissait pour écrire, afin de s'empêcher de dormir. Puis, par un autre genre de scrupule, se reprochant le plaisir qu'il éprouvait à écrire, il fut souvent porté à jeter ses ouvrages au feu. Obligé de quitter en 1664 l'asile où il s'était retiré, il put y rentrer neuf mois après. Thomas Dufossé cite plusieurs traits qui attestent jusqu'à quel point Hamon était entré dans cette voie étroite, dans cette vie de détachement absolu qui retranche de l'existence tout ce qui pourrait la rendre supportable et douce et considère comme un crime toute satisfaction donnée à la nature : Il ne mangeait que le pain des chiens; ce qu'il faisait avec une telle adresse qu'on ne pouvait s'en apercevoir. Il se faisait apporter sous divers prétextes cette sorte de pain, et donnait régulièrement tout ce qu'on lui servait à la porte de sa chambre pour sa propre nourriture à quelques pauvres malades qui venaient le consulter, et à qui il défendait d'en parler à qui que ce fût. Il passait tout le temps qu'il ne consacrait pas à ses malades à prier et à méditer. Il avait pris aussi l'habitude de tricoter, afin d'être toujours occupé, et préférait ce travail à tout autre, parce qu'il ne le détournait pas de ses méditations et ne l'empêchait pas de jeter de temps en temps les yeux sur quelque livre de piété. « M. Hamon, dit Fontaine, ne regardait que Dieu dans la nature et que les maladies des âmes dans celles du corps; que les remèdes d'une pénitence salutaire dans l'amertume des remèdes de son art; et que la force de la grâce et le vrai pain de vie dans la nourriture matérielle. » Une de ses maximes était que, « pour vivre parfaitement chrétien on n'avait qu'à persévérer étant sain dans les bonnes dispositions où l'on se trouve quand on est malade ».

Toute cette existence, si saintement employée, est résumée ainsi dans les vers que Boileau a composés en son honneur :

Tout brillant de savoir, d'esprit et d'éloquence,
Il courut au désert chercher l'obscurité;
Aux pauvres consacra son bien et sa science,
Et trente ans dans le jeûne et dans l'austérité
    Fit son unique volupté
    Des travaux de la pénitence.

« Après avoir vécu toute sa vie, dit le *Nécrologe de Port-Royal*, avec la même vigilance que si chaque jour eût dû être le dernier, il la termina avec joie par une mort paisible, comme il l'avait souhaité, pour vivre éternellement. »

On a de lui : un recueil de *Divers Traités de Piété;* 2 vol. in-12, Paris, 1675; — deux autres recueils *Sur la Prière et les Devoirs des Pasteurs;* 2 vol. in-12, Paris, 1689; — *La Pratique de la Prière continuelle, ou sentiments d'une âme vivement touchée de Dieu;* Paris, 1702, in-12 : cet ouvrage a été traduit en français par D. Duret. Il est précédé d'une relation de plusieurs circonstances de la vie de l'auteur, faite par lui-même, sur le modèle des *Confessions* de saint Augustin; — *Ægræ Animæ et dolorem lenire conantis pia in psalmum CXVIII Soliloquia*, imprimés en Hollande en 1684; ouvrage traduit en français par Fontaine en 1685, et par Goujet en 1732; — *Explication du Cantique des Cantiques*, avec une préface de Nicole; Paris, 1708, 4 vol. in-12; — recueil d'*Instructions pour les Religieuses de Port-Royal;* 1727 et 1730, 2 vol.; — *Apologia Patris Cellotii;* publiée sous le nom d'Alype de Sainte-Croix, Paris, 1648, in-12; — *Convivium Lemoviæ;* Paris, 1648; — *De la Solitude des Épouses;* in-12; — *Instructions sur les Sacrements, sur le Jubilé*, etc.; Paris, 1734, in-12; — *Opuscules et Lettres*, Paris, 1735, in-12, et *Explication de l'Oraison dominicale*, Paris, 1735. — Trois thèses recherchées aujourd'hui par les érudits : la première ayant pour titre *Sana Sanis* (ce qui répond aux paroles prononcées anciennement dans l'église *Sancta Sanctis*); la seconde, intitulée : *An actio sine spiritu?* et la troisième : *Cur in tanta multitudine medentium medici pauci?* Hamon avait composé la plupart des épitaphes latines que contient le *Nécrologe de Port-Royal.* Il est auteur de plusieurs ouvrages de médecine qui n'ont pas été imprimés. Un *Dictionarium Medicum græco-latinum* se trouvait dans la bibliothèque de J.-B. Dodart, premier médecin du roi.

C. HIPPEAU.

Nécrologe de Port-Royal-des-Champs, in-4°; Amsterdam, 1723. — *Histoire de Port-Royal*, par Thomas Dufossé. — *Mémoires de Fontaine.* — Dupin, *Hist. ecclésiastique du dix-septième siècle.*

* **HAMON** (*Jean-Louis*), peintre français, né à Plouha (Côtes-du-Nord), le 5 mai 1821. Élève de Paul Delaroche et de M. Gleyre, Hamon est passé maître dans une sorte de marivaudage en peinture. Ses tableaux sont pleins d'esprit et de recherche; ses idées se quintessencient jusqu'à devenir des énigmes; son exécution est raffinée, sa couleur pâle; ses toiles ne sont pas toujours assez remplies, mais ses petits personnages sont fins et spirituels, leurs attitudes et leurs expressions sont bien rendues. « M. Hamon peint l'enfance avec une grâce prudhonesque, dit M. Th. Gautier; nul ne saisit mieux que lui l'allure chancelante, les poses comiques et les petits airs futés des babins, en leur gardant toutefois le charme antique; on dirait qu'il a pillé la cage

de la marchande d'amours d'Herculanum. » Il a exposé, en 1847 : *Daphnis et Chloé;* — en 1848 : *Le tombeau du Christ*, paysage ; — en 1849 : *L'Hiver ; — Avant déjeûner ; — Une affiche romaine ; — Un Noisetier ; — Égalité... au sérail;* — en 1850 : *Deux Rondes d'Enfants;* — en 1852 : *Comédie humaine;* — en 1853 : *Ma sœur n'y est pas ;* cette toile, achetée par l'empereur, lui valut une médaille de troisième classe ; — en 1855 : *L'Amour et son troupeau ; — Ce n'est pas moi ; — Les Orphelins ; — Une Gardeuse d'Enfants ;* à la suite de cette exposition, il reçut une médaille de deuxième classe et la croix d'Honneur ; — en 1857 : *Le Papillon enchaîné ; — La Cantharide esclave.* L. LOUVET.

Livrets des Salons de 1847 à 1857. — Delécluze, *J. des Débats*, 24 novembre 1855 et 10 juillet 1857. — Th. Gauthier, *Moniteur* du 11 octobre 1855.

* **HAMONT** (*Pierre-Nicolas*), médecin vétérinaire français, mort en août 1848. Il contribua au progrès de l'industrie vétérinaire en France, et fut appelé en Égypte par le vice roi pour diriger ses haras et fonder une école vétérinaire, qui fut établie près du Caire, à Abou-Zabel. L'Académie royale de Médecine de Paris le nomma un de ses associés étrangers. De retour en France, Hamont y publia les ouvrages suivants : *Des Causes premières de la Morve et du Farcin;* Paris, 1842, in-8° ; — *Hygiène vétérinaire ; — De l'Entraînement des Chevaux et des luttes sur les hippodromes;* Paris, 1842, in-8° ; — *Considérations générales sur l'amélioration des chevaux en France ;* Paris, 1843, in-8° ; — *L'Égypte sous Méhémet-Ali ; Population, gouvernement, institutions politiques, industrie, agriculture; Principaux événements de Syrie pendant l'occupation égyptienne*, etc.; Paris, 1843, 2 vol. in-8° ; — *Aperçu général sur l'état actuel de l'industrie vétérinaire en France*, mémoire lu à l'Académie royale de Médecine ; Paris, 1845, in-8°. Enfin, il a publié divers articles dans la *Revue de l'Orient* et dans l'*Union médicale.* G. DE F.

Renseignements particuliers.

* **HAMOUDAH BEN ABD-AL-AZIZ** (*Al-Hadj*), écrivain arabe de Barbarie, vivait au douzième siècle de l'hégire (dix-huitième de J.-C.). On a de lui une histoire de la dynastie des Hafsides de Constantine et de la domination des Turcs en Barbarie. Cet ouvrage s'arrête en 1188 (1775). C'est une continuation de l'histoire de Kairowan. M. Cherbonneau en a traduit un fragment dans le *Journal Asiatique de Paris.* E. B.

Journ. Asiat., 1852, II, 36 et suiv.

* **HAMOUDAH - PACHA**, bey de Tunis, né vers 1160 de l'hégire (1747 de J.-C.), mort en 1229 (1814). Associé au trône du vivant de son père, Ali-Bey, il lui succéda en 1196 (1782), avec l'assentiment de ses cousins, qui auraient pu réclamer la souveraineté en vertu d'une convention de famille. Ayant réussi à se mettre à l'abri des incursions des Algériens, il employa ses navires à faire des courses contre ceux de la République française. Mais les vigoureuses mesures prises par la Convention le forcèrent de solliciter la paix, qui fut conclue le 6 prairial an III (25 mai 1795). Il envoya un ambassadeur à Paris en 1797 ; mais l'année suivante il attaqua de nouveau la République, alors en guerre contre l'Empire Ottoman. Les hostilités ne cessèrent que par un armistice signé à Tunis, le 9 rebi al-akhir 1215 (27 août 1800 = 9 fructidor, an VIII), converti plus tard en traité de paix définitif. Hamoudah, redoutant la turbulence des Turcs, les exclut systématiquement des fonctions publiques, qu'il préférait confier aux esclaves géorgiens et aux rénégats chrétiens. Le 10 Schaban 1525 (30 août 1811), les Turcs se soulevèrent, au nombre de 2,200, arborèrent le drapeau ottoman, et proclamèrent un nouveau bey. Mais assiégés par les habitants de Tunis, assistés d'artilleurs français, ils furent réduits à abandonner la forteresse où ils s'étaient retirés. Les fugitifs se dispersèrent dans la campagne, et furent tous massacrés. L'heureuse issue de cette affaire consolida la puissance de Hamoudah. C'était un homme instruit : outre le turc et l'arabe, il parlait la langue franque. Il eut pour successeur son frère Osman-Bey. E. B.

L. Franc, *Descript. de Tunis*, p. 56. — Marcel, *Hist. de Tunis*, p. 195-203 ; dans l'*Univ. Pittor.*

* **HAMOYS** (*Francois*), poëte français. Il était lapidaire à Paris, et vivait au commencement du règne de Louis XIII. Il publia en 1619 deux minces volumes, devenus très-rares : *Intervalles de loisir ;* contenant de petits madrigaux sur les pierres précieuses ; — *Vers dévotieux ;* recueil de prières fort mal rimées. G. B.

Violet-Leduc, *Bibliothèque Poétique*, t. I, p. 392.

HAMPDEN (*John*), célèbre homme politique anglais, né à Londres, en 1594, mort à Thames, le 24 juin 1643. Il appartenait à une ancienne famille saxonne du comté de Buckingham. Ses ancêtres avaient occupé des charges à la cour et des siéges au parlement. Son père, William Hampden, épousa Élisabeth, seconde fille de sir Henri Cromwell de Hinchinbroke, et tante du futur protecteur Olivier Cromwell. Il eut d'elle deux fils : John, qui était l'aîné, hérita, encore enfant, de l'immense fortune de son père, et commença ses études sous la direction de Richard Bouchier, maître de l'école de Thames (comté d'Oxford). En 1609 il entra au collége de la Magdeleine à Oxford, et l'on suppose qu'il y obtint des succès brillants, puisqu'il fut choisi avec d'autres membres de l'université, parmi lesquels figure Laud, pour composer, au nom de la ville d'Oxford, une pièce de vers latins à l'occasion du mariage de l'électeur palatin avec la princesse Élisabeth. La pièce est médiocre, et ne mériterait pas d'être rappelée, si elle ne donnait lieu à un curieux rapprochement. De ce mariage, que le jeune étudiant célébrait pompeusement, naquit le prince Rupert, qui commandait les royalistes à la bataille de Chalgrave, où Hamp-

den fut mortellement blessé. En 1613 John Hampden entra à l'Inner-Temple, et y suivit les cours de droit. En 1619 il se maria avec Élisabeth, fille d'Edmond Siméon, seigneur de Pyrton, dans le comté d'Oxford. Cette union fut constamment heureuse. Pendant quelque temps Hampden se livra entièrement aux occupations et aux plaisirs de la vie d'un gentilhomme campagnard; mais bientôt la politique vint le chercher au sein du bonheur domestique. Jacques Ier, qui depuis près de sept ans gouvernait sans parlement, pressé par le besoin d'argent, fut forcé d'en convoquer un nouveau, le 30 janvier 1621. Hampden y représenta le bourg de Grampound. La première année de sa vie parlementaire fut peu remarquée. Il fit partie du comité relatif au bill des dénonciateurs (*informers*); il appuya la remontrance contre le mariage du prince Charles avec l'infante, contre le progrès du papisme, et en faveur des protestants d'Allemagne. Cette remontrance ou pétition sollicite contre les catholiques des mesures tout à fait odieuses. On regrette que Hampden les ait approuvées et qu'il ne se soit pas élevé au-dessus de l'intolérance de son parti. Il s'associa aussi, mais sans éclat, aux autres actes importants du parlement, tels que la mise en accusation du chancelier Bacon et la fameuse déclaration que Selden appela la seconde grande charte, et qui amena la dissolution de la chambre. Il ne fit point partie du pacifique parlement qui tint sa première session en 1624, et qui se trouva dissous l'année suivante par le fait de la mort de Jacques; mais il fut envoyé par le bourg de Vandover au premier parlement convoqué par Charles Ier, et réuni le 18 juin 1625. Cette session, brusquement terminée par une dissolution, le 12 août suivant, montra combien les rapports étaient difficiles entre un prince qui poursuivait avec une obstination sincère, mais peu intelligente, l'établissement de la monarchie absolue, et une chambre qui, dans sa juste défiance contre la royauté, lui contestait jusqu'à ses prérogatives légitimes. Cependant, le droit était du côté du parlement, et la force aussi, puisqu'il avait pour lui l'immense majorité de la nation; et le roi, qui ne pouvait le supporter, ne pouvait pas non plus s'en passer. Il en convoqua donc un nouveau, qui se rassembla le 6 février 1626. Hampden y représenta encore le bourg de Vandover. La chambre des communes s'attaqua immédiatement au duc de Buckingham, et le mit en accusation. Le roi, partagé entre le désir de sauver son favori et celui d'obtenir des subsides, essaya d'arrêter les poursuites par son intervention; il n'y réussit pas, et eut recours à la dissolution, le 15 juin 1626. Mais les subsides n'étaient pas votés; les moyens que Charles employa pour lever de l'argent révoltèrent l'opinion publique, et rapportèrent fort peu; l'expédition qu'il envoya, sous les ordres de Buckingham, au secours de La Rochelle, échoua honteusement; l'indignation publique devint si vive, le besoin d'argent si pressant, qu'il fallut convoquer un nouveau parlement. Dans cette assemblée, qui se réunit le 17 mars 1628, Hampden continua à rester au second rang; même lorque les défections de Thomas Wentworth (depuis lord Strafford), de sir Dundley Diggs, sir Édouard Littleton, Noy, Wandesford, etc., eurent enlevé à l'opposition plusieurs de ses chefs, il n'essaya pas de prendre leur place. Regardant la partie comme momentanément perdue, il n'attendit pas la dissolution du parlement, qui eut lieu le 10 mars 1629, et se retira dans ses terres. Là, vivant entièrement isolé, mais non pas inactif, il se prépara, par l'étude, à la lutte qu'il se réservait d'engager au moment opportun. Sa lecture de prédilection était Davila : *Histoire des Guerres civiles en France*. Il voyagea aussi en Angleterre et en Écosse, observant l'état des esprits et se créant de nombreuses relations. En 1634 il perdit sa femme, qui lui laissa trois fils et six filles. Ce malheur domestique fut peut-être une des causes qui le rejetèrent vers la politique. Charles Ier, depuis qu'il gouvernait sans parlement, s'était permis impunément beaucoup de violences, mais il n'avait pas pu faire admettre comme légal l'établissement des impôts par la royauté seule. Aussi, lorsqu'il établit la taxe des vaisseaux, rencontra-t-il dans l'opinion une opposition très-forte, quoique impuissante à se traduire par des actes. Hampden donna le signal de la résistance légale. Il avait été taxé en 1636 à la somme de vingt schellings, somme bien modique, et même illusoire, pour un des plus grands propriétaires de l'Angleterre; il refusa de la payer, mais sans ostentation, déclarant qu'il désirait seulement que la question de la légalité de l'impôt fût portée devant une cour de justice. Le roi, qui était sûr des juges, y consentit, et vers la fin de mai 1637 s'engagea ce mémorable procès, qui excita au plus haut point l'attention publique. « Les yeux de tous les hommes, dit le royaliste Clarendon, étaient fixés sur lui comme sur le père de la patrie ou sur le pilote qui devait gouverner le vaisseau à travers les tempêtes et les dangers qui le menaçaient. » Hampden ne se départit pas de son attitude calme et pleine de respect pour la royauté; ses avocats imitèrent sa modération. Le procès dura treize jours, et se termina le 12 juin par la condamnation de Hampden. La cour se réjouit de ce triomphe, qui sanctionnait l'arbitraire; mais la nation s'en irrita profondément, et l'on commença à penser que puisque la résistance légale était impuissante, il fallait employer la résistance armée. Hampden avait prévu le résultat de son procès, et il avait même résolu de ne pas l'attendre. Un mois auparavant il s'était décidé à quitter l'Angleterre, pour aller chercher la liberté dans les régions peu connues et presque désertes de l'Amérique anglaise ; déjà il s'était embarqué sur un vaisseau où se trouvaient réunis avec lui Pym, Haslerig et Cromwell, lorsqu'un ordre du roi interdit les émigrations, le

1er mai 1637, et retint de force en Angleterre les futurs chefs de la révolution. Ceux-ci s'aperçurent bientôt qu'ils s'étaient découragés trop vite; cinq semaines après la condamnation de Hampden, une insurrection éclata à Édimbourg. Pendant deux ans Charles mit vainement en usage contre les rebelles la force ouverte et les concessions perfides; il échoua, et vit avec effroi l'esprit de révolte gagner l'Angleterre. Alors il céda, et convoqua un parlement (avril 1640). Cette assemblée, dont Hampden fit partie pour le comté de Buckingham, n'eut qu'une durée éphémère. Malgré sa modération, qui parut excessive aux meneurs de l'opposition, elle fut dissoute le 5 mai 1640. Mais au bout de quelques mois, Charles, vaincu par l'opinion publique, et ne voyant pas d'autre issue aux embarras de sa situation, fit encore une fois appel au pays, et le long-parlement se réunit le 3 novembre. Le rôle de Hampden dans cette assemblée fut si considérable qu'il est bien difficile de séparer sa biographie de l'histoire générale de la révolution. Sans rappeler toutes les mesures qu'il inspira ou qu'il appuya, il suffira de bien établir les principes qui dans cette crise mémorable présidèrent à sa conduite. Hampden n'était pas républicain : il regardait la royauté comme utile, peut-être même comme indispensable à la liberté de son pays; mais il pensait aussi que cette liberté avait dans Charles Ier un ennemi irréconciliable, et que pour assurer la liberté il fallait dépouiller le roi de ses plus importantes prérogatives. Il n'allait pas au delà de ce que l'Angleterre conquit en 1688, mais il allait jusque là, et il était décidé à l'obtenir même au prix de la guerre civile. Il savait que le roi ne céderait pas sans combat, et il arrivait prêt à la lutte. La chambre des communes débuta par un acte décisif; elle traduisit devant la chambre des pairs, sous l'inculpation de haute trahison, Strafford et Laud (*voy.* ces noms); elle adopta ensuite diverses mesures, qui atteignirent plus directement le pouvoir royal. Charles eut un moment l'idée de dissoudre l'opposition en appelant ses chefs au pouvoir. Hampden devait être gouverneur du prince de Galles. Ce projet échoua devant les défiances mutuelles de la cour et du parlement. Le procès de Strafford continua. Hampden fut un des commissaires chargés de soutenir l'acte d'accusation; mais il ne prit aucune part à la seconde procédure (bill d'*attainder*) qui amena la mort de Strafford (11 mai 1641). Le roi, en abandonnant cette grande victime au parti parlementaire, ne fit que le rendre plus exigeant. Il essaya de se dérober aux concessions nouvelles qu'on lui demandait, en partant pour l'Écosse (août 1641). Un comité dirigé par Hampden l'y suivit, et le surveilla sévèrement. De retour à Londres, Hampden fit adopter, le 25 novembre, la célèbre remontrance qui fut comme le programme de la révolution. Le roi, poussé à bout résolut de prendre l'offensive, et, le 3 janvier 1642, il fit accuser de haute trahison cinq membres de la chambre des communes; et comme la chambre refusait d'ordonner leur emprisonnement, il vint lui-même le lendemain à Westminster pour les arrêter. Les accusés, prévenus à temps par l'ambassadeur de France et par la comtesse de Carlisle, se réfugièrent dans la Cité, qui s'insurgea. Six jours après ce coup d'État manqué, Charles quitta Londres. Après plusieurs mois consacrés à d'inutiles négociations et à des préparatifs de guerre, la guerre civile commença, le 23 août 1642. Hampden, qui avait été le plus ardent à pousser l'organisation et la résistance armée, et qui le premier avait fait proclamer dans son manoir de Chilterns l'ordonnance pour la levée des milices, prit une part active à la lutte comme membre du comité de sûreté, et plus directement comme colonel d'un régiment parlementaire. Il aurait désiré un arrangement qui, en maintenant l'autorité royale, confirmât les priviléges du parlement; mais pour l'obtenir il fallait un succès décisif : aussi poussait-il de toutes ses forces aux entreprises hardies qui devaient abréger la lutte. A Edgehill (23 octobre), il sauva l'armée parlementaire en arrêtant le prince Rupert, et il insista vainement auprès du général en chef, le comte d'Essex, pour qu'on recommençât la bataille le lendemain. Quelques jours après, il renouvela à Brentfort les mêmes exploits et la même proposition, sans pouvoir déterminer Essex à terminer la guerre par une action d'éclat. Lorsque Charles se fut retiré dans Oxford, il voulait qu'on allât l'y assiéger. Essex s'y refusa encore. Étonnées de tant de lenteur, les communes songeaient à destituer le général en chef et à le remplacer par Hampden. Celui-ci repoussa un projet qui aurait rompu l'union des deux chambres, et il continua de servir sous un chef qu'il croyait encore nécessaire à la cause du parlement. Le 17 juin 1643, le prince Rupert, profitant de la négligence d'Essex, pénétra avec sa cavalerie dans les cantonnements des parlementaires. Hampden essaya avec quelques escadrons de l'arrêter dans la plaine de Chalgrave; mais dès la première charge il fut frappé de deux balles qui lui fracassèrent l'omoplate et lui entrèrent dans le corps. Se sentant mortellement blessé, il s'éloigna seul du champ de bataille, et atteignit le village de Thames, où il fut recueilli dans la maison d'un ami. Il consacra le peu de jours qui lui restaient à écrire au parlement, pour conseiller de suivre le plan énergique qu'il avait toujours recommandé. Après six jours de cruelles souffrances, les forces lui manquèrent tout à fait, et il se prépara religieusement à la mort. Ses dernières paroles furent une prière à Dieu pour qu'il touchât le cœur du roi et de ses ministres. Et cette prière était sincère, car Hampden avait voulu contenir la royauté et non la détruire. Le roi, qui perdait peut-être par cette mort sa dernière chance d'accommodement, fut tout à la joie d'être délivré d'un si

redoutable adversaire. A Londres, au contraire, et dans presque toute l'Angleterre, éclata une vive douleur. « Jamais homme, dit M. Guizot, n'avait inspiré à un peuple tant de confiance : quiconque tenait au parti national, n'importe à quel degré ou par quels motifs, tenait à Hampden pour le succès de ses vœux ; les plus modérés croyaient à sa sagesse, les plus emportés à son dévouement patriotique, les plus honnêtes à sa droiture, les plus intrigants à son habileté. Prudent et réservé en même temps que prêt à braver tous les périls, il n'avait encore donné lieu à aucun mécompte, possédait encore toutes les affections et manqua brusquement à toutes les espérances. Merveilleuse fortune, qui fixa pour jamais son nom à la hauteur où l'avait porté l'attente de ses contemporains, et sauva peut-être sa vertu comme sa gloire des écueils où les révolutions poussent et brisent leurs plus nobles favoris. » L. J.

Clarendon, *History of the Rebellion*. — Guizot, *Histoire de la Révolution d'Angleterre*. — Lord Nugent, *Some Memorials of John Hampden, his party and his time*. — D'Israeli, *Commentaries on the life and reign of Charles the First*. — Eliot, *Hampden and Pym*. — *Quarterly Review*, vol. XLVII.

* **HAMPDEN** (*Renn-Dickson*), prélat anglais, né en 1792, aux Barbades, où la famille du célèbre patriote de ce nom s'était établie en 1670. Élevé à l'université d'Oxford, la plus grande partie de sa vie s'y est écoulée, dans la pratique de l'enseignement : il y fut successivement répétiteur, examinateur des classes d'humanités (1829), professeur de théologie (1832), principal du collége de Sainte-Marie (1833) et professeur de morale (1834). Sa nomination à la chaire royale de professeur de théologie (1836) donna lieu aux plus violentes attaques de la part de quelques ecclésiastiques influents : accusé et convaincu d'hérésie dans ses doctrines, il fut l'objet d'un vote solennel de censure. Mais, soutenu par le chef du cabinet, lord Melbourne, il n'en tint nul compte, et lorsqu'en 1842 il fut appelé au comité des études théologiques, ce fut lui qui à son tour eut à condamner les hérésies des docteurs Newman et Pusey, ses accusateurs. Malgré l'hostilité déclarée du parti de la haute Église, il fut nommé en décembre 1847 évêque d'Hereford. Homme tolérant et éclairé, il siége à la chambre haute, dans les rangs du parti libéral, auquel il doit son élévation. Il a publié deux volumes de *Sermons* ; un ouvrage sur l'*Évidence du Christianisme démontrée par la philosophie*, et plusieurs articles dans les *Encyclopédies métropolitaine* et *Britannique*. Paul Louisy.

Men of the Time, 1855. — *The modern Masterpieces of pulpit oratory*. — Ch. Knight, *The Penny Cyclopædia* (Biogr., t. III).

HAMPER (*William*), archéologue anglais, né à Birmingham, le 12 décembre 1776, mort le 3 mai 1831. Il était magistrat dans le comté de Warwick. Outre un grand nombre d'articles d'archéologie publiés dans le *Gentleman's Magazine*, on a de lui : *Life, Diary and Correspondence of sir William Dugdale* ; 1827, in-4°. Z.

Rose; *New general Biographical Dictionary*.

* **HAMPSICORA**, chef sarde, mort en 215 avant J.-C. Après la bataille de Cannes, en 216, il ouvrit secrètement des négociations avec les Carthaginois, et les engagea à envoyer des troupes en Sardaigne, pour reprendre possession de cette île, qui leur avait été enlevée par les Romains. Les Carthaginois accueillirent les ouvertures de Hampsicora, et envoyèrent en Sardaigne une flotte, sous les ordres d'Asdrubal ; mais avant l'arrivée de l'amiral carthaginois, et en l'absence de Hampsicora, occupé à lever des troupes dans l'intérieur de l'île, le fils du chef sarde engagea imprudemment la lutte contre le préteur romain T. Manlius, et fut vaincu. L'arrivée des Carthaginois rétablit momentanément les affaires des insurgés. Asdrubal et Hampsicora marchèrent sur Cavalis, capitale de la province romaine, livrèrent bataille à Manlius, et essuyèrent une défaite complète. Hiostus périt dans l'action, et Hampsicora, qui s'était enfui, se tua en apprenant la mort de son fils. Ces événements eurent lieu dans l'été de 215. Y.

Tite Live, XXIII, 32, 40, 41.

HAMSFORT (*Corneille*), historien danois, mort en 1627, à Odensée, où il pratiquait la médecine. On a de lui plusieurs morceaux d'histoire, en latin. Ils ont été imprimés dans *Scriptores Rerum Danicarum* par Langebek, savoir dans le t. I, série des rois de Danemark, et chronologie danoise ; t. II, fragment des annales danoises de 873 à 940 ; t. II, de la famille des Sprakaleg en Danemark ; t. III, série des évêques de Roeskilde, d'Odensée, de Slesvig, d'Aarhuus, chronique de l'église de Ripen. Son traité *De Rebus Holsatorum et vicinarum gentium Libri IV* se trouve dans les *Monumenta* de Westphalen, t. I, p. 1657. B.

Nyerup et Kraft, *Lit.-Lex.*

* **HAMZAH ISFAHANI**, fils de Hoséin ou de Hasan, historien arabe, né à Ispahan, vivait au commencement du quatrième siècle de l'hégire (dixième de l'ère chrét.). Il habita Méragha, Hamadan et Baghdad. On a de lui une chronique achevée en 350 (961) ; elle traite des anciens rois de Perse, des Grecs, des Romains, des anciens Égyptiens, des Israélites, des rois de Hirah et de ceux de Ghasan en Arabie, des Himyarites, des Kendites, de la tribu de Coréisch et de quelques dynasties musulmanes. La partie la plus précieuse est celle qui est relative à la Perse et à l'Arabie anté-islamiques. Elle est remplie de dates et de synchronismes, sans lesquels la chronologie orientale resterait dans la plus complète obscurité. On ne possède que trois manuscrits de cette chronique. Les erreurs et les contradictions innombrables que l'on y trouve doivent être sans doute attribuées plutôt aux

copistes qu'à l'auteur lui-même. Schultens a publié dans *Historia imperii vetustissimi Joctanidarum*, Harderwyk, 1786, le texte et la traduction du ch. VIII, relatif aux Himyarites; J. Lassen Rasmussen a édité les chapitres VI, VII, IX et une partie du X[e] dans *Historia Præcipuorum Arabum Regnorum*, Copenhague, 1817; Silvestre de Sacy a examiné l'autorité des synchronismes établis par Hamzah entre les rois de Perse et ceux du Yémen et de Hirah, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. X; enfin, M. L.-M.-E. Gottwaldt a publié *Hamzæ Ispahanensis Annalium Libri X*, t. I, Leipzig, 1844, texte arabe; t. II, 1848, in-16, traduction latine. Il a promis un troisième volume, qui doit contenir des notices critiques et historiques. Hamza écrivit encore un recueil de vies des hommes illustres, et un ouvrage sur Ispahan, que l'on ne possède plus.

E. Beauvois.

Reiske, *Prodidagmata*. — Silvestre de Sacy, *Mém. de l'Acad. des Inscr. et B.-L.*, t. X. 1833, p. 1-29. — Perron, *Journ. Asiat.*, 1838. — Gottwaldt, *Ann.*, préf.

* **HAN**, nom générique d'une dynastie de souverains chinois qui parvint au gouvernement l'an 202 avant notre ère, et qui en conserva les rênes jusqu'à l'avénement de la dynastie des Tsin (an 265 de J.-C.). Les principaux membres de cette famille impériale sont :

* **HAN-KAO-TSOU**, empereur de la Chine et fondateur de la dynastie des Han, né dans le pays de *Péi*, en l'an 248 avant Jésus-Christ, mort en 195 avant notre ère, à l'âge de cinquante-trois ans. Son nom de famille était *Liéou*, son petit-nom *Pang* et son surnom *Ki*. Bien que sorti d'une basse extraction, Han-kao-tsou sut parvenir par son courage et son habileté à la première charge de l'empire. Dans ce but, il avait commencé à enrôler un certain nombre de soldats, qu'il sut s'attacher, tant par la grandeur de son caractère que par la vaillance dont il avait fait preuve en maintes circonstances. Puis, fort de l'appui de sa nouvelle cohorte, il alla s'attaquer aux troupes belligérantes des royaumes de Tsin et de Tchou, qui, épuisées par de longues guerres réciproques, durent céder successivement à la puissance chaque jour croissante de Han. A la mort de Hiang-yu (*voy.* ce nom), son compétiteur à l'empire, Han-kao-tsou, resta seul souverain, et, à la demande des grands mandarins, il prit le titre de *Kao-hoang-ti* « suprême et auguste souverain ». C'est également sous son règne que le feu fut pris comme symbole impérial. Han-kao-tsou avait passé une grande partie de sa jeunesse sous le règne fatal de Tsin-chi-Hoang-ti, le grand incendiaire des livres; aussi était-il presque entièrement étranger à la littérature. Cependant, son génie naturel le porta à faire renaître en Chine le goût des lettres, qu'avait essayé d'effacer l'orgueilleux prince de la dynastie de Tsin; aussi le regarde-t-on généralement comme l'initiateur de la restauration des sciences morales, philosophiques et historiques en Chine. Les historiens indigènes vantent les grandes qualités politiques de ce prince, d'autant plus digne d'admiration, ajoutent-ils, qu'il n'eut point la possibilité de puiser dans les *King*, ou anciens livres canoniques, ces saints principes qui avaient fait la gloire des antiques souverains Yao et Chun en même temps qu'ils avaient assuré le bonheur des peuples qui en ressentaient la salutaire influence. Les historiens chinois se plaisent à vanter dans ce grand prince la clémence dans les temps de succès, la fermeté et le courage dans les revers, un esprit vif et supérieur, presque toujours prêt à recevoir les bons conseils et à discerner les paroles mensongères des courtisans d'avec les justes remontrances des hommes dévoués à leur patrie; enfin, un grand respect pour l'antiquité et pour la mémoire des princes et des grands généraux qui avaient perdu la vie en combattant avec ou contre lui. Son règne fut malheureusement de courte durée (douze ans). Il reçut après sa mort le titre honorifique de Kao-tsou, c'est-à-dire le premier ancêtre de la race des Han, qu'il a fondée, comme nous l'avons dit, sur les ruines de la dynastie des Tsin.

L. de Rosny.

Ouvrages originaux : *Houng-kien-kang-mou* (Le Miroir général de l'histoire), grande histoire de la Chine; in 4°. — *Sse-ki*, ouvrage du célèbre historiographe chinois *Sse-ma-thsien;* in 4°. — *Li-tai-ti-wang-nien-piao* in-4°. — Ouvrages européens, traductions et compilations : *Histoire générale de la Chine*, *trad. du Tong-kien-kang-mou*, par le père M. de Moyriac de Mailla, tome 2[e]; Paris, 1777, in-4°. — *Memoires concernant les Chinois*, par les missionnaires de Péking, tom. III, in-4°. — Wells-Williams, *The Middle Kingdom*; New-York, 1883, tome II, in-8°.

* **HAN-CHANG-TI**, empereur de la Chine, de la dynastie des Han postérieurs, né en 105 de notre ère, mort en 106. Il succéda à Han-ho-ti, son père; mais comme il n'avait alors qu'environ cent jours, la régence fut confiée à l'impératrice mère.

L. de R.

Toung-kien-kang-mou (Miroir général de l'Histoire de la Chine); in-4°. — *Li-tai-ti-wang-nien-piao*, tom. II, pag. 8, v°.

* **HAN-CHAN-TOUNG**, célèbre révolutionnaire chinois, qui contribua au renversement de la dynastie mongole (les *Youen*) des empereurs de la Chine, vivait au milieu du quatorzième siècle. Il était originaire de Louan-tching, dans la circonscription de Tching-ting-fou (province Pe-tchi-li). Son grand-père avait été exilé pour avoir usé des sciences magiques, que pratiquaient les affiliés de la fameuse société du Nénuphar blanc, et cela dans le but de susciter des troubles dans l'empire. Han-chan-toung, initié aux secrets politiques de son aïeul, attendit une occasion favorable pour poursuivre la même carrière. La fermentation dans laquelle étaient plongés tous les esprits, par suite du déréglement de la cour de l'empereur Chun-ti, lui offrit tous les moyens nécessaires pour se soulever contre la puissance chancelante des princes mongols. Pour hâter le succès de son entreprise, il fit

répandre parmi le peuple que Fo était descendu dans le monde pour le délivrer de la tyrannie et de la bassesse des empereurs de la dynastie des Youen. Cet habile stratagème eut un plein succès. De toutes parts, dans les provinces du Chan-tong, du Ho-nan et du Kiang-hoéi, les populations, électrisées, se soulevèrent à sa voix. Étonnés de la rapidité avec laquelle se développait ce mouvement révolutionnaire, les chefs du parti de Han Chang-toung, craignant que la fiction de ce dernier ne vînt à être découverte et à arrêter ainsi le cours de leurs espérances, déclarèrent hautement qu'il appartenait à la dynastie déchue des Toung, qu'il était descendant à la huitième génération de l'empereur Hoéi-tsoung (1101 1115), et que conséquemment ils devaient tous lui obéir, ainsi que le peuple. Ils constituèrent alors la société dite des Bonnets Rouges. Cependant, le prétendu successeur légitime des Toung ne profita pas longtemps du rang suprême où l'avaient placé ses frères conjurés : il tomba bientôt entre les mains des mandarins impériaux, qui avaient fait de grands efforts pour parvenir à sa perte; mais son épouse Yang-chi et son fils Han-lin-eul parvinrent à s'échapper. Quelques années après cet événement (1355) Han-lin-eul fut proclamé empereur par les conjurés; mais son règne n'eut également qu'une durée presque éphémère, et sa puissance dépendit toujours de l'inconstante protection que lui accordaient les insurgés aux bonnets rouges.

L. de Rosny.

Toung-kien-kang-mou (Miroir général de l'histoire de Chine); in-4°. — *Li-tai-ti-wang-nien-piao*, t. IV, in-4°. — Mailla, *Histoire générale de la Chine*, tom. IX, in-4°.

*HAN-CHI, célèbre héroïne chinoise, vivait sous le règne de Hias-wou-ti de la dynastie des Tsin (règne de 373 à 376 apr. J.-C.). Fou-kien, prince de Tsin, avait recommencé (en 378) la guerre contre l'empereur, et mis sur pied quatre armées pour faire la conquête de Siang-yang. Tchu-sin y commandait, au nom de l'empereur; mais comme il ne croyait point avoir de surprise à craindre, il avait laissé une centaine de barques du côté du fleuve opposé à celui par lequel les troupes de Fou-kien pouvaient arriver. Celles-ci, s'apercevant que ces barques n'étaient point gardées et qu'elles avaient de l'avance sur la milice impériale, résolurent de s'en emparer à la nage. Tchu-Sin, terrifié de ce coup de hardiesse de la part de l'armée ennemie, résolut de replier ses bataillons dans l'intérieur de Tchoung-Tching, l'une des deux villes de Siang-Yang, et d'y soutenir le siége qu'on ne manquerait point de tenter. A cet effet il se prépara à une vigoureuse défense; mais les généraux ennemis, qui avaient à leur disposition les barques capturées récemment, s'en servirent pour faire amener toutes leurs forces au siége de Siang-Yang, et leur position devint si avantageuse que les impériaux commençaient à désespérer de leur sort, lorsque Han-chi, mère du général Tchu-sin et femme d'un grand courage, résolut de prêter un secours inattendu aux assiégés et de relever le moral abattu des soldats de Siang-yang. L'esprit rempli de l'espérance de sauver son fils et son honneur, et de conserver à l'empereur la position, elle arma toutes les femmes jeunes et vigoureuses de la ville, et les disposa en plusieurs bataillons pour soutenir l'assaut. Ayant remarqué que le côté nord-ouest était le plus faible, elle y mit un détachement d'une centaine de femmes, et elle employa la plus grande partie des autres à construire un retranchement dans lequel elles pussent se retirer au besoin. — Les troupes de Fou-kien, comme l'avait prévu Han-chi, ne manquèrent point d'attaquer le côté nord-ouest; mais l'héroïne, à la tête de ses femmes armées, soutint longtemps le siége avec succès, et ce ne fut qu'après plusieurs assauts réitérés qu'elle dut se replier dans son deuxième retranchement. Là elle se défendit avec tant de vaillance et d'habileté, que les ennemis durent choisir un autre côté de la ville pour y entrer, ce qu'ils firent bientôt après. Han-chi avec sa garde féminine, voyant la première ville de Siang-yang tombée au pouvoir de l'ennemi, courut à la défense de la seconde. Là, elle déploya de nouveau une audace et une fermeté vraiment dignes des soldats les plus aguerris : aussi le siége de la ville dura-t-il une année entière (depuis la 2e lune de l'an 378 après J.-C. jusqu'à la 2e lune de l'an 379), et il est très-probable qu'il eût été levé après ce long espace de temps, si les chefs ennemis ne fussent parvenus à gagner, à prix d'argent, des traîtres qui amenèrent la reddition de la ville. Les troupes victorieuses de Fou-kien, qui n'avaient pu s'empêcher d'admirer le courage et même l'intrépidité de Han-chi durant tout le siége, donnèrent à la ville dont ils venaient de s'emparer le nom de *ville de l'héroïne*, pour consacrer la mémoire de l'illustre mère du général Tchu-Sin. L. de Rosny.

Toung-Kien-Kang-Mou, in 4°.

HANBAL. *Voy.* Ibn-Hanbal.

HANCARVILLE (*Pierre-François* Hugues, dit d'), antiquaire français, né à Nancy, le 1er janvier 1719, mort à Padoue, le 9 octobre 1805. Fils d'un marchand de draps, il ambitionna, bien jeune encore, un rang plus élevé, et chercha dans l'instruction un moyen de parvenir. Outre les sciences mathématiques, il étudia l'histoire, la littérature, les langues anciennes et plusieurs langues modernes. Il prit du service près du prince Louis de Mecklembourg, et parvint au grade de capitaine. Mais ses vues ne s'arrêtaient pas là : il parcourut l'Allemagne, la France, l'Espagne, le Portugal, l'Italie, se donnant pour gentilhomme, cherchant la fortune qu'il ne trouvait pas toujours. A Naples, il entra en relation avec William Hamilton, ambassadeur d'Angleterre, qui s'occupait beaucoup des monuments et des collections antiques, et trouvait chez

d'Hancarville l'érudition d'un savant et le talent d'un artiste. C'est d'après les collections formées par W. Hamilton qu'il exécuta son grand ouvrage sur les antiquités étrusques, grecques et romaines, œuvre magnifique, mais dont l'importance et le prix, qui s'élevait à 900 fr., ont été diminués par d'autres productions du même genre qui ont paru depuis. En 1780 d'Hancarville vint en France; peu de temps après il se rendit en Angleterre, où il resta quelques années. En voyant, plus tard, sa patrie livrée aux troubles révolutionnaires, il fut peu tenté d'y rentrer, et retourna en Italie, où il passa le reste de ses jours. Ses ouvrages sont : *Essai de Politique et de Morale* (anonyme); 1759, in-8°; — *Antiquités étrusques, grecques et romaines, tirées du cabinet du chevalier William Hamilton* (texte anglais et français); Naples, 1766, 1767, 2 vol. in-folio. En 1787, F.-A. David en a donné une deuxième édition en français seulement, Paris, 1787, in-folio; et une autre édition a paru à Florence, en français et en anglais, 1801-1806, 4 vol. grand in-folio; — *Veneres et Priapi, uti observantur in gemmis antiquis*; la première édition, faite à Naples, vers 1771, sous la rubrique Leyde et sans date, occasionna quelques poursuites contre l'auteur; la seconde édition, qui doit avoir été faite à Londres, est accompagnée d'une traduction anglaise. C'est probablement ce même ouvrage qui a reparu en France, avec un texte plus étendu, sous le titre suivant : *Monuments de la vie privée des douze Césars, d'après une série de pierres gravées sous leurs règnes*; Caprée (Nancy), 1780, in-4°; l'auteur y donna une suite sous ce titre : *Monuments du culte secret des dames romaines, pour servir de suite aux monuments des douze Césars*; 1784, in-4°. D'Hancarville publia encore des *Recherches sur l'esprit et les progrès des arts dans la Grèce, sur leur connexion avec les arts et la religion des plus anciens peuples connus, et sur les monuments antiques de l'Inde, de la Perse, du reste de l'Asie, de l'Europe et de l'Égypte*; Londres, 1785, in-4°. Cicognara, dans son *Histoire de la Sculpture*, publiée à Venise en 1813, a inséré des fragments de dissertations inédites dues à d'Hancarville sur les peintures de Raphael au Vatican. Plusieurs manuscrits avaient été laissés par lui à un Anglais, nommé Wolsenhome Part, qui devait les publier; mais ils sont restés inédits. GUYOT DE FÈRE.

Barbier, *Examen critique des Dictionnaires historiques*, d'après une notice de J. Lamoureux. — Valéry, *Voyage en Italie*, t. II.

HANKE ou **HANCKIUS** (*Martin*), philologue et historien allemand, né le 15 février 1633, à Born (Silésie), mort à Breslau, le 24 avril 1709. Il fit ses études à Breslau et à Iéna, et fut nommé en 1661 professeur de philosophie, d'histoire et d'éloquence à l'université de Breslau. En 1670 il fut appelé à Vienne pour l'arrangement d'une certaine partie de la bibliothèque impériale. De retour à Breslau, Hanckius fut nommé successivement sous-recteur du collége de Sainte-Élisabeth (1681), recteur de ce même collége (1688), enfin inspecteur des écoles luthériennes. On a de lui : *De Romanarum Rerum Scriptoribus*; Leipzig, 1669-1675, 2 vol., contenant des études biographiques et littéraires très-intéressantes; — *De Byzantinarum Rerum Scriptoribus græcis*; ibid., 1677, in-4°; — *Orationes parentales, nuptiales, dramaticæ, et poemata*; ibid., 1673, in-8°; — *Wratislavienses eruditionis propagatores, id est, Wratislaviensium scholarum præsides, inspectores, rectores, professores, præceptores, tabulis chronologicis comprehensi, ab anno* 1525 *ad* 1700, *cum annotationibus et tribus indicibus*; Leipzig, 1701, in-fol.; — *De Silesiorum nominibus Antiquitates*; ibid., 1702, in-4°; — *De Silesiorum majoribus Antiquitates, ab orbe condita ad annum Christi* 550; ibid., 1702, in-4°; — *De Silesiorum Rebus, ab anno Christi* 550 *ad annum* 1170; ibid., 1705; in-4°; — *De Silesiis indigenis eruditis, ab anno* 1165 *ad* 1550; ibid., 1707, in-4°; — *De Silesiis alienigenis eruditis, ab anno* 1170 *ad* 1550; ibid., 1707. « Il est fâcheux, dit Nicéron, que l'auteur n'ait point achevé cet ouvrage et que ses grandes occupations, jointes à ses infirmités, l'aient empêché de mettre en accord les matériaux qu'il avait amassés pour cela; » — *Monumenta pie defunctis olim erecta, nunc in unum collecta volumen a G. Hankio*; Breslau, 1718. C'est un recueil de programmes que Martin Hanckius avait publiés en différents temps et que son fils a pris soin de rassembler. V—U.

Acta Erudit. Lips., anno 1709; — Nicéron, *Mémoires*, t. XXXVIII, p. 202. — König, *Biblioth. vet. et nov. Voc.* — Baillet, *Jugements*, t. II, p. 65, n. 191. — Morhof, *Polyh. Lit.*, c. XIX, § 50, p. 226. — Crenius, *Animadv. Philol.*, P. XIII, p. 189. — J.-G. de Chauffepié, *Nouveau Dictionnaire*, 1298-1299. — Zedler, *Universal Lex.* — Ersch et Gruber, *Allg. Encyclopædie*. — G. Krantz et F.-G. Beyschlag, *Vita Hankii*, dans *Syllog. Opusc.*, t. I, fasc. I. — Neumeister, *De Poetis German.*, p. 48. — Hirsching, *Handbuch*, t. II, p. 315-316. — Halle, *Anl. zur Hist. der Gel.*, p. 19.

HAND (*Ferdinand-Gotthelf*), philologue allemand, né le 15 février 1786, à Plauen (Saxe), mort le 14 mars 1851, à Iéna. Il fit ses études à Sorau et à l'université de Leipzig, sous la direction du célèbre helléniste G. Hermann, et devint en 1809 agrégé à la Faculté philologique. Il acquit bientôt une certaine réputation, et fut appelé dès 1810 au collége de Weimar, où il occupa pendant sept ans une chaire de professeur. Il vint ensuite à l'université de Iéna, et y remplit jusqu'à sa mort les fonctions de professeur de littérature grecque, de membre du sénat académique et de co-directeur du séminaire philologique. Depuis 1842 jusqu'en 1848, il rédigea la nouvelle gazette littéraire de Iéna. (*Neue Ienaische Allgemeine Literaturzeitung*). On a de lui : *Tursellinus, seu de particulis latinis*

Commentarii; Leipzig, 1829-1845, 4 vol.; — *Æsthetik der Tonkunst* (Esthétique de l'art musical); Iéna, 1837-1841, 2 vol.; — *Lehrbuch des lateinischen Stils* (Traité du Style latin); Iéna, deuxième édit., 1839; — *Kunst und Alterthum in Petersburg* (Arts et Antiquités de Saint-Pétersbourg); Weimar, 1837; — *Praktisches Handbuch für Uebungen im lateinisch. Stil* (Manuel pratique de Style latin); Iéna, 1838, deuxième édit., 1851, etc. Il a publié les *Écrits posthumes* de Carus; Leipzig, 1808-1810, 5 vol.; — le *Diatribe in Statium* de Gronovius, Leipzig, 1812, 2 vol.; édition de *Stace;* Leipzig, 1817, in-8°. R. L.

Conr.-Lex.

HANDEL. *Voy* HAENDEL.

HANDJERI (1) (*Alexandre,* prince), hospodar de Moldavie, né à Constantinople, en 1760, mort à Moscou, le 12 juin 1854. Il reçut une éducation distinguée, et apprit à fond, outre les principales langues de l'Europe, l'arabe, le persan et le turc. Il se maria à l'âge de vingt-huit ans, avec la princesse Callimaki, et fut élevé aux fonctions de chargé d'affaires des deux principautés de Moldavie et de Valachie. Ces fonctions l'exposèrent à de nombreux dangers : trois fois il fut exilé; deux fois il faillit perdre la vie. Le jeune prince persévéra dans ses vues, malgré les périls dont avaient été semés les débuts de sa carrière politique, et en 1805 il fut nommé premier drogman de la Porte. Le prince Handjeri, investi de toute la confiance du gouvernement turc, dirigea la chancellerie de la Porte. Deux ans après (1807) le sultan l'appela à la dignité d'hospodar de Moldavie. La guerre qui avait éclaté entre la Russie et la Porte Ottomane ne permit point au nouvel hospodar de pénétrer dans sa principauté. Il rebroussa chemin, et alla rejoindre le camp turc. Plus tard (1818) il retourna en Moldavie, y fut proclamé prince régnant, organisa son gouvernement sur de nouvelles bases, et se fit connaître par une sage administration. Lors de la catastrophe du sultan Sélim III, ne se croyant pas en sûreté dans la position qu'il occupait, il demanda la permission de se retirer à Constantinople.

En 1821, les Grecs ayant pris les armes pour reconquérir leur indépendance, les nobles familles grecques de Constantinople se trouvèrent compromises et exposées aux plus grands dangers. Le prince Handjeri, que sa position élevée, son importance politique, et ses relations semblaient désigner pour première victime au massacre des Phanariotes, averti par son ami le comte Strogonoff qu'il n'avait pas un moment à perdre s'il voulait sauver ses jours et ceux de ses enfants, s'échappa pendant la nuit sur une barque de promenade, et gagna, non sans périls, Odessa, où il trouva un asile auprès du gouverneur de cette ville, le comte Langeron. D'Odessa il se retira à Moscou, où l'empereur de Russie l'accueillit de la manière la plus distinguée, lui fit rendre sa fortune, lui assura pour sa vie entière les honneurs dus à son rang, et conféra à ses deux fils, Grégoire et Télémaque, le rang de conseillers.

Le prince Handjeri, se voyant au sein d'une retraite si honorable, s'occupa avec une ardeur infatigable à continuer le grand *Dictionnaire Français-Arabe-Persan et Turc* (3 volumes in-4°; Moscou, 1844) qu'il avait commencé en 1806, à la sollicitation du général Guilleminot, ambassadeur de France à Constantinople. L'empereur Nicolas, en ayant accepté la dédicace, ordonna que ce livre serait imprimé aux frais de l'État, et décora le prince Handjeri du grand-cordon de l'ordre de Sainte-Anne; presque tous les souverains de l'Europe s'empressèrent de lui témoigner leur haute satisfaction pour la publication de cet immense ouvrage, fruit de trente-cinq années de travaux et de veilles, et qui manquait totalement à la diplomatie et à la littérature orientale. Après la publication de cet ouvrage, le prince Handjeri ne vécut plus que pour sa famille, et se reposa dans les soins de l'éducation de son petit-fils Michel Ulangali, né en Russie, en 1833. Ce dernier est fixé en France, et il a publié : *De Abderitarum Rebus Commentatio;* Berlin, 1854 (thèse pour le doctorat); — *De Tragœdiæ græcæ Principibus Commentatio;* Paris, Didot, 1855. Le prince Michel prépare en ce moment une traduction française des œuvres complètes de Démosthène.

Ernest MÉZIÈRE.

Journal des Savants, livr. de janvier 1844, art. de M. Ét. Quatremère. — *Notice* présentée par M. Raoul Rochette à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres sur *la vie et les travaux littéraires du prince Handjeri;* 1853. — *Journal des Débats* du 12 juillet 1854. — *Athenæum,* mars 1855. — *Documents particuliers.*

HANDMANN (*Emmanuel*), peintre suisse, né à Bâle, en 1718, mort dans la même ville, en 1781. Il étudia la peinture d'abord à Schaffhouse, chez Schnetzler, puis à Paris, chez J. Restaut. Il alla se perfectionner en Italie, et après un voyage de quatre années revint se fixer dans sa patrie. On estime ses tableaux d'histoire et surtout ses portraits, parmi lesquels on remarque ceux d'*Albert Durer* et d'*Euler*. A. DE L.

G.-K. Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

(1) Ses ancêtres portaient le nom de PALÉOLOGUE et étaient alliés par le sang aux empereurs de Constantinople; le nom grec de *Paléologue* fut changé en celui de HANDJERI, nom turc, à l'occasion du fait suivant. Un des aïeux du prince Handjeri, ayant étudié pendant un long séjour en Hollande les sciences naturelles et médicales, guérit le sultan Mahomet IV, dont il était le confident et l'ami, d'une maladie dangereuse. Le monarque voulant témoigner sa reconnaissance à l'homme distingué qui l'avait ramené à la santé, détacha de sa ceinture un poignard enrichi de diamants, et le mit à celle du prince, en lui disant : « Je veux que dorénavant, en mémoire d'une si belle cure, vous portiez le nom de Handjeri. » Il faut savoir que le mot *handjer* désigne en turc un poignard. Les membres de la famille s'empressèrent d'adopter et de conserver jusqu'à nos jours un nom qui leur rappelait un souvenir si honorable.

HANER (*Georges*), historien et orientaliste transylvain, né le 28 avril 1672, à Schæssbourg, mort le 15 décembre 1740. Il alla étudier à Wittemberg, et fut reçu docteur en théologie en 1692. Nommé pasteur à Medwisch en 1713, il devint surintendant en 1756. On a de lui : *Historia Ecclesiarum Transsylvanicarum, inde a primis populorum originibus ad hæc usque tempora;* Francfort et Leipzig, 1694, in-8° ; — *De Lustratione Hebræorum ;* Wittemberg, 1692, in-4° ; — *De Litterarum Hebraicarum Origine ;* ib., 1697 ; — *De punctorum Hebræorum cum litteris coævitate ;* ib., 1693, in-4°. E. B.

Alex. Horányi, *Memoria Hungarorum et provincialium scriptis editis notorum*, II, 74. — Seiwert. *Nachrichten von Siebenb. Gelehrten.* — Gruber, *Encycl.*

HANER (*Georges-Jérémie*), fils du précédent, né le 10 avril 1707, mort le 9 mars 1777. Après avoir étudié à Iéna, il rentra dans sa patrie, et succéda à son père, comme pasteur de Medwisch, en 1740. Il fut nommé surintendant en 1749. On a de lui : *Das kœnigliche Siebenbürgen* (La Transylvanie royale) ; Erlangen, 1763, in-4° ; — *De Scriptoribus Rerum Hungaricarum et Transsylvanicarum scriptisque eorumdem antiquioribus, ordine chronologico digestis, Adversaria ;* Vienne, 1774, in-8° ; — *De Scriptoribus Rerum Hungaricarum et Transsylvanicarum sæculi XVII, scriptisque eorum ;* Hermanstadt, 1798, in-8°. Cet ouvrage est le complément du précédent. L'auteur y fit une suite, qui est restée inédite. Il laissa en manuscrit plusieurs autres ouvrages relatifs à l'histoire de sa patrie. E. B.

Al. Horányi, *Mem. Hungar.* — Seiwert, *Nachr.* — Meusel, *Gel. Deutschl.*

* **HANETON** (*Guillaume*), jurisconsulte belge, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Il fit ses études à Louvain, et après y avoir quelque temps rempli l'office de doyen des bacheliers, il vint à Bourges, où il professa le droit à l'université en 1535. Pendant les vacances des vendanges, les écoliers belges et allemands, fort nombreux alors à l'université de Bourges, où ils formaient une nation, le prièrent de leur expliquer le droit féodal d'après le traité, fort obscur, d'Obertus Ortensius ; il y consentit : ses leçons, recueillies par un de ses élèves, tombèrent entre les mains de Jean Havichorst, qui les fit imprimer en 1564, chez Birckmann, à Cologne, sous le titre de : *De Jure Feudorum Libri IV.* Elles furent depuis réimprimées sur le manuscrit de l'auteur, à Louvain, avec des notes de Paul de Christinen. On a encore d'Haneton : *De Ordine et Forma Judiciorum*, imprimé pour la première fois à Francfort, à l'insu de l'auteur, et réimprimé à Douay, en 1570, à Cologne, en 1584, à Spire, en 1591. En quittant l'université de Bourges, Haneton alla habiter Tournay, probablement lieu de sa naissance, où il devint conseiller de la ville, et vécut jusqu'à une vieillesse avancée. H. BOYER.

Draud, *Biblioth. classica.* — Valère André, *Biblioth. Belgica.* — Raynal, *Hist. du Berry.*

* **HANFSTANGEL** (*François*), lithographe allemand, né en 1801, à Bayerrhain (haute Bavière), d'un père cultivateur. Il suivit à Munich, depuis 1819-1825, les cours de l'Académie des Arts, et commença dès lors à lithographier d'après nature beaucoup de portraits, qui lui valurent une grande réputation. En 1834, après avoir renoncé au professorat dont il avait été investi depuis 1829, il se rendit à Paris, où il fit la connaissance des lithographes les plus en renom. L'année suivante il publia, à Dresde, une collection des peintures les plus importantes de la galerie, dessinées sur pierre. Nous citerons parmi ses travaux : *Le Mariage de sainte Catherine*, d'après Lauger ; — *La Madona de Murillo ;* — *Les Pèlerins italiens ;* — *La Madonne di S. Gislo*, d'après Raphael ; — *Madeleine pénitente*, de Murillo ; — *Le Pêcheur*, d'après Gœthe ; — *L'Assomption de la sainte Vierge ;* — *Le Christ couronné d'épines ;* — *Les Juifs désolés*, d'après Bendemann. Hanfstangel lithographia avec succès les portraits de beaucoup de princes et de princesses. Il vit aujourd'hui retiré à Amer, en Bavière.

BEYERLÉ.

Conversations-Lexikon.

HANGER (*Georges*), lord COLERAINE, plus connu sous le nom de *colonel Hanger*, écrivain anglais, distingué par ses talents et ses excentricités, né en 1760, mort en 1824. Issu d'une noble famille, il fut destiné à la carrière des armes, et obtint dès l'enfance une commission militaire. Il servit en Amérique pendant toute la guerre de l'indépendance, et s'éleva jusqu'au grade de major. Il quitta ensuite le service pour mener une vie inégalement partagée entre les plaisirs et la lecture. « Libre dans ses manières, dit un biographe anglais, il n'avait jamais l'intention de blesser, et il désarmait le ressentiment par la bonhomie de ses façons. Aussi ses plus extravagantes saillies excitaient-elles plutôt la gaîté que la colère. » A la mort de son frère, en 1814, il hérita du titre de lord Coleraine, mais il refusa de le prendre, et il n'aimait pas qu'on le lui donnât. Comme exemple de ses excentricités on peut citer le fait suivant. En tête d'un de ses ouvrages il se fit représenter *pendu à la lanterne.* Parmi ses nombreuses publications les principales sont : *An Address to the army, in reply to strictures by Roderic Mackenzie, on Tarleton's History of Campaigns of* 1780 *and* 1781 ; 1789, in-8° ; — *Life, Adventures and Opinions ;* 1801, 2 vol. in-8°. Z.

Annual Register, 1825. — Gorton, *General Biographical Dictionary.*

* **HANGEST** (*Jean* DE), seigneur de Genlis, littérateur français, né vers 1420, mort en 1490. Bailli d'Évreux, conseiller et chambellan du roi Charles VII, il vécut à la cour de ce prince depuis 1446 jusqu'en 1459 (1). Il combattit en 1449

(1) Jean de Hangest avait gagné les bonnes grâces de

contre les Anglais, et servit au recouvrement de la Normandie. Après la mort de Charles VII, il prit le parti du duc de Bourgogne, et s'attira ainsi l'animadversion de Louis XI, qui le fit mettre aux arrêts à Paris, en 1463. C'est alors qu'il composa un ouvrage en partie extrait et traduit de Valère Maxime, et qui a pour titre : *Le Gouvernement des Princes, le trésor de noblesse et les fleurs de Valère le Grand;* Paris (Antoine Vérard), 1497, petit in-folio gothique.

V. DE VIRIVILLE.

Anselme, *Histoire généalogique*, etc., tome VI, page 746-747. — Brunet, *Manuel du Libraire*, 1842, t. I, page 183, col. 2. — *Table des Mémoriaux de la Chambre des Comptes*, à la date de 1447. — Jacques Duclercq, *Mémoires*, édition du *Panthéon littéraire*, p. 90. — *Chronique* de Lalain, même édition, page 635. — *Manuscrit de la Bibliothèque impériale* n° 7967.

* **HANGEST** (*Jérôme* DE), philosophe et théologien français, né à Compiègne, mort au Mans, le 8 septembre 1538. Il appartenait à une famille noble et considérable, fut professeur dans l'université de Paris, chanoine et écolâtre de l'église du Mans, et grand-vicaire du cardinal de Bourbon, évêque de cette ville. Jérôme de Hangest se distingua par son zèle contre les novateurs. On lui doit : *De libero Arbitrio, contra Lutherum; — De possibili præceptorum observatione; — De Christifera eucharistia, adversus Nugiferos;* Paris, 1521; — *Antilogie contre les faux Christs;* Paris, 1523; — *Des Académies, contre Luther;* Paris, 1531 : il y défend les universités et l'usage d'y prendre des degrés, et y justifie la théologie scolastique; — *Livre de lumière évangélique pour la sainte Eucharistie, contre les Ténébrions;* Paris, 1534, in-8°; — *Le Jardin aux pensées*, en vers; Paris, 1538; — *Le Livre de voie sûre en controverse;* Avignon, 1566, in-16. J. V.

La Croix du Maine et Du Verdier, *Bibliothèque française*. — Le Mire, *De Script. sæc. XVI*. — Du Boullai, *Hist. Univers. Paris*. — Dupin, *Biblioth. des Auteurs eccles. du seizième siècle*. — Moréri, *Grand Dict. hist.*

** **HANKA** (*Venceslas*), philologue et archéologue slave, est né le 10 juin 1791, à Horenowes (Bohême). Il a encouragé par ses travaux l'étude de l'ancien bohémien, langue abandonnée depuis plus de deux siècles. Depuis plusieurs années il exerce les fonctions de conservateur de la bibliothèque du musée national bohémien de Prague. Parmi ses travaux on remarque l'édition du manuscrit de Königinhof (cour de la reine) intitulé : *Kralodworsky rucopis;* Prague, 1817. Ce recueil précieux, découvert par M. Hanka, contient d'anciennes poésies bohêmes d'une grande beauté, qui ont été traduites dans presque toutes les langues de l'Europe. On doit en outre à M. Hanka : *Prawopis cesky* (Orthographe bohémienne); Prague, 1817; — *Starobyla skladani* (Recueil de Poésies bohémiennes des treizième et quatorzième siècles); Prague, 1817-1825, 5 vol.; — *Grammaire Bohémienne*, en langue bohémienne, d'après la grammaire bohémienne en langue allemande de Dobrowsky; Prague, 1822; — *Dictionnaire Allemand-Bohémien*, commencé par Dobrowsky, continué par Puchmayer et terminé par Hanka; Prague, 1802 1821, 2 vol.; — *Igor Swatslawitsch*, ancien poëme épique slave, accompagné de traductions en langues bohémienne et allemande; Prague, 1839; — l'édition du *Sazavo-Emmantinum Evangelium;* Prague, 1846, etc. R. L.

Convers.-Lex.

Charles VII, et les conserva par des moyens peu honorables, si l'on en juge par l'épisode suivant. Jacques Duclercq, chroniqueur contemporain de Jean de Hangest, raconte, sous la date de 1455, l'histoire d'une jeune fille nommée Blanche de Rebreuve, et qui fut donnée au roi pour maîtresse. Cette demoiselle avait été d'abord *régente* ou gouvernante chez madame de Genlis, femme de Jean d'Hangest. Blanche fut ainsi livrée, malgré ses répugnances personnelles, par l'avarice de ses parents et par l'entremise de Jean d'Hangest.

** **HANKE** (*Henriette-Wilhelmine*), femme de lettres allemande, est née à Jauer, le 24 juin 1785. Fille du négociant Jean-Jacques Arndt, elle épousa en 1814 le ministre protestant Hanke. Après la mort de ce dernier (1819), elle retourna auprès de sa mère, et depuis cette époque elle publia un grand nombre de romans, dont quelques-uns eurent un grand succès. Voici les titres des principaux : *Die Pflegetoechter* (Les Pupilles); Liegnitz, 1821; — *Claudia;* ibid., 1825, 3 vol.; — *Bilder des Herzens und der Welt* (Tableaux du cœur et du monde); ibid., 2e édit., 1834, 4 vol.; — *Die Freundinnen* (Les Amies); ibid., 1826, 3 vol.; — *Die Schwiegermutter* (La Belle-Mère); ibid., 2e édit., 1833, 2 vol.; — *Der letzte Wille* (Le Testament); ibid., 1830; — *Die Schwester* (La Sœur); Hanovre, 1831, 2 vol.; — *Vergeltungen* (Récompenses); Berlin, 1830, 2 vol.; — *Élisabeth;* Berlin, 1833; — *Die zwœlf Monate des Jahres* (Les douze Mois de l'année); Liegnitz, 2e édit., 1833, 2 vol.; — *Die Wittwen* (Les Veuves); Hanovre, 1833-1834, 2 vol.; — *Die Schwœgerinn* (La Belle-Sœur); ibid., 1835, 2 vol.; — *Die Perlen* (Les Perles); ibid., 2e édit., 1836, 2 vol.; — *Der Schmuck* (La Parure); ibid., 1837-1838, 3 vol.; — *Eine schlesische Gutsfrau* (Une Propriétaire de Silésie); Hanovre, 1850, 2 vol.; — *Mein Wintergarten* (Mon Jardin d'hiver); ibid., 1854, 2 vol. Ses *Œuvres complètes*, qui ont paru à Hanovre (1841-1856), ne forment pas moins de 123 volumes. R. L.

Conv.-Lex. — Engelmann, *Bibliothek der schoen. Wissensch.*

HANMER (*Thomas*), homme d'État et philologue anglais, né en 1676, mort en 1746. Il fit ses études à Westminster school et à Christ-Church college à Oxford. Il entra ensuite au parlement comme député du comté de Suffolk. En 1713 la chambre des communes le choisit pour son orateur. Il conserva cette dignité jusqu'au terme de sa carrière parlementaire, qui dura plus de trente ans. Vers la fin de sa vie, il renonça entièrement aux affaires publiques pour cultiver plus librement les belles-lettres. Il prépara une

édition des *Œuvres dramatiques* de Shakspeare, et l'offrit à l'université d'Oxford, qui la fit imprimer en 1744, 6 vol. in-4°, avec d'élégantes gravures par Gravelot. Z.

Biographia Britannica. — Gorton, *General Biographical Dictionary.*

HANMER (*Meredith*), historien ecclésiastique anglais, né à Porkington (Shropshire), en 1543, mort en 1604. Il devint chapelain de Corpus-Christi-College à Oxford, et fut nommé ensuite curé de Saint-Léonard à Shoreditch. Poussé par l'avarice, il enleva les ornements de cuivre qui décoraient les tombeaux de son église, et les vendit. Cette conduite le rendit odieux à ses paroissiens. Il résigna, vers 1693, sa cure de Shoreditch, et passa en Irlande, où il finit par être trésorier de l'église de la Sainte-Trinité à Dublin. On prétend qu'il se suicida. Il était controversiste habile, bon helléniste, et très-versé dans l'histoire ecclésiastique. Outre quelques traités contre les jésuites, on a de lui : *Translation of the ancient ecclesiastical Histories of the first six hundred years after Christ, originally written by Eusebius, Socrates and Evagrius*; 1576, in-fol.; réimprimé en 1585 avec *The Lives of the Prophets and Apostles by Dorotheus, bishop de Tyre*; — *The Ephemeris of the Saints of Ireland; and the Chronicle of Ireland*, en deux parties. La troisième partie de cette chronique fut publiée à Dublin; 1633, in-fol.; — *A Chronography*; Londres, 1585, in-fol. Z.

Fuller, *Worthies.* — Wood, *Athenæ Oxonienses*, vol. I. — Ellis, *History of Shoreditch.*

HANNA EROUSAGHEMATSI (*Jean de Jérusalem*), historien arménien, né à Jérusalem, fut élu, en 1717, coadjuteur du patriarche de cette ville. On a de lui une *Description de Jérusalem*, écrite en 1727 et éditée en 1734, à Constantinople, où elle fut deux fois réimprimée.

E. B.

Tchamtchian, *Hist. d'Arm.*, III. — Sukias Somal, *Quadro*, p. 170.

* **HANNAPES** (*Nicolas* DE), prélat français, le dernier des patriarches latins de Jérusalem, né à Hannapes, commune de Rumigny, dans les Ardennes, vers 1225, mort en 1291. A peine âgé de douze ans, il revêtit l'habit de dominicain, à Reims. Après sa profession, il alla faire ses études au couvent de Saint-Jacques, à Paris. Il fut ordonné prêtre, enseigna la théologie, et devint prieur de plusieurs communautés; il fut appelé à Rome par le pape Innocent V, et il exerçait les fonctions de grand-pénitencier, lorsque Nicolas IV le choisit pour remplir le patriarcat de Jérusalem. Après avoir reçu l'onction épiscopale, Hannapes se rendit à Ptolémaïde pour en gouverner l'église. Il s'occupa d'abord de faire cesser les désordres et les abus qui y régnaient. Nicolas IV lui promit vingt galères bien armées pour la défense de la Terre Sainte; et afin qu'il eût plus d'autorité, il lui donna, en 1289, le titre de légat apostolique en Syrie, en Chypre et en Arménie. Un événement imprévu fit échouer Hannapes dans sa mission. La ville de Saint-Jean-d'Acre fut prise en 1291 par les musulmans. Pour faciliter la fuite d'une partie de ses ouailles, Hannapes s'exposa aux plus grands dangers, et résolut de périr avec ceux qu'il ne pouvait sauver. Il fallut employer la force pour l'amener à une chaloupe qui pouvait gagner une galère peu éloignée. Mais il n'évitait un péril que pour tomber dans un autre : une foule de chrétiens en fuite se précipitaient vers l'embarcation, et le prélat, n'écoutant que son cœur, exigeait toujours qu'on les y laissât entrer; trop surchargée, elle coula à fond, et il périt avec tous ceux qu'elle contenait. De Hannapes est auteur des ouvrages suivants : *Virtutum Vitiorumque Exempla, ex sacris litteris excerpta*; Tubingue, 1533, in-16; Venise, 1538, in-16, et beaucoup d'autres éditions; parmi celles qui sont antérieures à 1533, on remarque celle donnée sous le nom de saint Bonaventure et avec le titre de *Biblia Pauperum*, 1490, in-folio, qui se trouve à la bibliothèque Mazarine, et celle imprimée en 1477, in-8°; c'est à tort que quelques auteurs ont attribué cet ouvrage à saint Bonaventure et qu'on l'a inséré dans ses œuvres. Ant. Tyron l'a traduit et publié sous ce titre : *Le Promptuaire des Exemples des Vertus et des Vices, recueilli de l'Ancien et du Nouveau Testament*; Anvers, 1526, in-8°; — *Dicta salutis Nicolai de Hannapis, ord. Prædicat.*, in-fol., ouvrage également à tort attribué à saint Bonaventure et imprimé parmi ses œuvres; t. VI, édit. de Mayence, 1609, in-folio; — *Nicolai, patriarchæ Hyerosolymitani, Typicon de Jejuniis Græcorum, versibus politicis : codex olim Trichetianus, Georgii Agapeti manu sæculo XV exaratus est*, manuscrit conservé à la Bibliothèque impériale sous le n° 5000.

GUYOT DE FÈRE.

Échard, *Script. Ord. Præd.*, t. I, p. 422 à 427. — Touron, *Hommes illustres de l'ordre de Saint-Dom.*, t. I, p. 529 à 541. — Lelong, *Hist. de Laon*, p. 307. — *Hist. litt. de la France*, t. XX, p. 51. — Bouillot, *Biographie Ardennaise.*

* **HANNAY** (*James*), littérateur anglais, né en 1827, à Dumfries. Élevé dans le Surrey, il s'engagea fort jeune dans la marine royale, et prit part, à bord du vaisseau *Cambridge*, aux opérations militaires contre la Syrie, en 1840; cinq ans plus tard, il se dégoûta du service, quitta la mer, et se fit journaliste. Ses articles, écrits avec une certaine verve, se trouvent dans la plupart des recueils littéraires, notamment dans *Le Punch*. On a encore de lui : *Singleton Fontenoy*; Londres, 1849, roman maritime; — *Satire and Satirists* (La Satire et les Satiriques); ibid., 1853, in-8° : série de leçons qui dénotent autant d'esprit que de savoir; — *Sketches in ultramarine* (Esquisses d'outre-mer); ibid., 1853, 2 vol.; — *Eustace Conyers*; ibid., 1855, roman historique. P. L—Y.

Men of the Time. — *The Athenæum*, 1855.

* **HANNEMAN** (*Adriaan*), peintre hollandais, né à La Haye, en 1610 ou 1611, mort après 1666. Il fut élève d'Arnaud van Ravesteyn, mais suivit surtout la manière de van Dick. Il ne quitta jamais sa ville natale, où il acquit une grande réputation. En 1665, il fut nommé premier directeur ou doyen du corps académique des artistes de La Haye. Les princes de la maison de Nassau l'occupèrent particulièrement : il fit pour eux de beaux portraits, parmi lesquels on distingue celui de *Guillaume II*. Hanneman a égalé van Dick pour la vérité des chairs. Il ne peignait pas seulement bien le portrait, il traitait aussi avec un talent supérieur et beaucoup d'imagination les sujets allégoriques. On cite de lui en ce genre les tableaux suivants : sur la cheminée de la grande salle des états de Hollande, *La Paix*, représentée par une belle femme, aux traits pleins de douceur et vêtue de satin blanc; elle est assise sur un trône élevé de trois marches et soutenu par deux colonnes : sur ses genoux est une colombe et deux génies la couronnent d'olivier. Ce tableau est richement composé et peint avec beaucoup d'harmonie. La figure principale est irréprochable de dessin et les accessoires disposés avec un goût exquis. Quoique l'artiste eût été rétribué généreusement, les états durent devoir accorder une gratification de mille florins à la personne qui lui avait servi de modèle. Dans la salle des Échevins on voit une magnifique toile représentant *La Justice* avec ses attributs et, en pendant, *La Guerre*, figurée par le dieu Mars : cette dernière composition respire la force et l'énergie. On cite parmi les plus beaux portraits d'Hanneman le sien propre, qui a été reproduit plusieurs fois par les graveurs, entre autres par A. Puissio. A. DE LACAZE.

Jakob Campo Weyerman. *De Schilderkonst des Nederlanders*, t. IV, p. 247. — Descamps, *La Vie des Peintres hollandais*, etc., t. II, p. 25.

HANNETAIRE (*Jean-Nicolas* SERVANDONI, dit), comédien et littérateur français, né à Grenoble, le 4 novembre 1718 (et non 1719), mort à Bruxelles, en 1780. Il était fils naturel du célèbre architecte Servandoni, qui le faisait passer pour son neveu. Hannetaire avait reçu une excellente éducation, et il était destiné à l'Église. Mais ses penchants l'entraînaient, au contraire, à se faire comédien. C'est au théâtre de Liége que, caché sous le nom de Hannetaire, il alla débuter dans les premiers rôles. Il se vit forcé, peu de temps après, de quitter cet emploi à cause de la faiblesse de sa voix, et il se chargea des rôles *à manteau*, dans lesquels il acquit bientôt une brillante réputation, due principalement à la supériorité avec laquelle il jouait Molière. Directeur d'une troupe de comédiens, il se trouvait en 1745 à Aix-la-Chapelle, lorsque le maréchal de Saxe donna ordre de l'engager, ainsi que deux ou trois autres de ses acteurs, afin de recruter la troupe dramatique qui l'accompagnait dans les camps et qui venait passer avec lui à Bruxelles l'hiver de 1746. Après le rétablissement de la paix, cette troupe se dispersa, et Hannetaire se rendit à Bordeaux. En 1752 il fut rappelé à Bruxelles et nommé entrepreneur de la comédie : charge dont il ne se démit qu'en 1780, avec l'agrément du prince Charles de Lorraine. Possesseur d'une fortune de 80,000 livres de rente, Hannetaire tenait dans cette ville une maison où se donnaient rendez-vous les beaux esprits d'alors. Il entretenait une correspondance fréquente avec le maréchal de Saxe, avec Garrick et Voltaire. On a de lui un ouvrage très-connu et estimé, intitulé : *Observations sur l'art du comédien*, qui parut pour la première fois en 1764 et a eu plusieurs éditions. Hannetaire composait facilement les vers. Une seule pièce de ce genre a été imprimée et insérée dans l'*Évangile du jour* (t. VIII, p. 55), et fut attribuée à Voltaire. Le 6 juin 1772, Hannetaire en revendiqua la paternité. Voltaire reconnut quelques jours après (juillet 1772) la justice de cette réclamation dans une lettre qu'il adressa à La Harpe.

ÉD. DE MANNE.

Archives du nord de la France. — *Correspondance de Voltaire*, édit. Beuchot, t. LXXVII. — Quérard, *La France littéraire*.

HANNIBAL. *Voy*. ANNIBAL.

HANNON, nom très-commun dans l'histoire carthaginoise. Beaucoup des personnages qui l'ont porté nous sont si imparfaitement connus, qu'il est bien difficile de préciser leur identité, et que l'on est également exposé à rapporter à plusieurs des faits qui appartiennent réellement à un seul, ou à confondre en un seul plusieurs Hannon différents. Voici la série complète, par ordre chronologique, des personnages de ce nom qui figurent dans l'histoire :

HANNON, père d'Amilcar qui fut tué à la bataille d'Himère, en 480 avant J.-C.

Hérodote, VII, 165.

HANNON fils du même Amilcar, et probablement père d'Himilcon qui prit Agrigente en 406. Heeren croit que c'est cet Hannon qui fit le voyage dont il nous reste un récit sous le titre de *Périple*.

Diodore, XIII, 80. — Heeren, *Ideen*, etc., vol. IV.

HANNON, général, mis à mort vers 350 avant J.-C. Il commanda les Carthaginois dans une de leurs guerres contre Denys, vers la fin de son règne. Quelques lignes de Justin sont tout ce qui nous reste sur cette campagne, où Hannon semble avoir obtenu des succès. De retour à Carthage, il voulut s'emparer de la souveraineté, si l'on croit Justin, qui l'appelle « le premier citoyen de Carthage et plus puissant par ses richesses que toute la république » : il forma le projet d'empoisonner les sénateurs dans un festin. Cet odieux dessein ayant été découvert, Hannon se retira dans une forteresse, où il rassembla une armée de 20,000 hommes, et poussa à la révolte les Africains et les Maures. Mais il tomba entre les mains des Carthaginois, qui le firent mettre en croix avec ses enfants et tous ses pa-

rents. Ces événements se passèrent entre la première expulsion du jeune Denys et son retour, c'est-à-dire entre 356 et 346. Bötticher croit que cet Hannon est le même que celui qui est mentionné par Diodore, comme le père de Giscon.

Justin, XX, 5; XXI, XXII, 7. — Böttícher, *Geschichte der Carthager*.

* **HANNON** commandait, suivant Diodore de Sicile, la flotte et l'armée carthaginoises envoyées en Sicile en 344 avant J.-C. Plutarque donne au contraire au général carthaginois le nom de Magon; cependant, comme le même historien parle d'un certain Hannon chargé d'intercepter, avec son escadre, les vaisseaux corinthiens, on peut concilier les assertions de Diodore et de Plutarque, en supposant qu'après avoir conduit l'armée carthaginoise en Sicile, Hannon en remit le commandement à Magon, et ne garda sous ses ordres qu'une partie de la flotte.

Diodore de Sicile, XVI, 67. — Plutarque, *Timoléon*, 17-20.

HANNON, un des deux généraux chargés de repousser Agathocle, lorsque celui-ci descendit en Afrique en 310 avant J.-C. Bien qu'il y eût entre Hannon et Bomilcar, son collègue dans le commandement en chef, une haine de famille, les deux généraux montrèrent de l'accord dans leurs opérations. Ils attaquèrent avec des forces bien supérieures l'armée d'Agathocle. Hannon, qui commandait l'aile droite, chargea l'ennemi, à la tête du bataillon sacré, corps de grosse infanterie, et enfonça la première ligne de l'aile gauche d'Agathocle; mais il fut tué au milieu de son succès, et ses soldats firent retraite.

Diodore, XX, 10 12. — Justin, XXII, 6. — Orose, IV, 6.

* **HANNON**, un des trois généraux carthaginois employés en Afrique contre Archagathus, fils d'Agathocle, en 307. Il défit complétement le général syracusain Heschrion, qui lui était opposé.

Diodore, XX, 59, 60.

HANNON, commandant de la garnison carthaginoise de Messine au commencement de la première guerre punique, en 264. Les Mamertins étaient divisés en deux partis. Tandis qu'une des factions réclamait l'assistance des Romains, le parti contraire s'adressa aux Carthaginois, et livra aux soldats d'Hannon la citadelle de Messine. Aussi lorsque C. Claudius vint de la part du sénat annoncer aux Mamertins que leur demande avait été accueillie, et qu'ils eussent à renvoyer les troupes carthaginoises, il ne reçut pas de réponse. Il se retira alors à Rhegium, rassembla quelques vaisseaux, et essaya d'envahir la Sicile. Cette première tentative fut aisément repoussée. Plusieurs de ses vaisseaux tombèrent au pouvoir d'Hannon, qui les lui renvoya avec un message amical. Claudius fit une réponse hautaine, et Hannon, en la recevant, s'écria qu'il ne souffrirait pas que les Romains lavassent même leurs mains dans la mer. Mais toute sa vigilance ne put empêcher Claudius de débarquer devant Messine, et d'ouvrir une conférence avec les Mamertins. Ayant eu lui-même l'imprudence d'y assister, il fut traîtreusement saisi par les Romains, et retenu prisonnier. Pour recouvrer la liberté, il consentit à céder aux Romains la citadelle de Messine. De retour à Carthage, il fut mis en jugement pour cette concession, et condamné au supplice de la croix.

Dion Cassius, *Frag. Vat.*, 59, 60. — Zonaras, VIII, 8, 9. — Polybe, I, 11.

* **HANNON**, fils d'Annibal, envoyé en Sicile par les Carthaginois avec une armée considérable, aussitôt après les événements rapportés dans l'article précédent. Il s'allia avec Hiéron contre les Romains, et vint avec lui mettre le siége devant Messine en 264. Il plaça son camp vers le côté nord de la ville, et fit mouiller sa flotte près du cap Pélore. Mais il ne put pas empêcher le consul Appius Claudius d'arriver au secours de Messine avec 20,000 hommes. Les troupes de Hiéron et d'Hannon, battues séparément, se retirèrent à l'ouest de la Sicile, et laissèrent le reste de l'île à la merci du vainqueur.

Deux ans plus tard on trouve à la tête des Carthaginois un Hannon que Diodore appelle l'*ancien* (ὁ πρεσβύτερος). Comme ce général paraît être le même que le vaincu de Messine, nous rapporterons dans cet article les faits que Diodore attribue à Hannon l'ancien. Son collègue Annibal, assiégé par les Romains dans Agrigente, souffrait de la famine. Hannon reçut l'ordre d'aller à son secours. Il rassembla à Lilybée cinquante mille hommes d'infanterie, six mille chevaux, et soixante éléphants, marcha sur Héraclée, et se rendit maître des magasins de l'armée romaine établis à Erbesse. Il remporta même, avec sa cavalerie numide, un avantage signalé sur les Romains; mais là se bornèrent ses succès. Il perdit une grande bataille, et fut forcé d'abandonner Agrigente à son sort. Le sénat le punit de sa défaite par une amende de 6,000 pièces d'or, et lui donna Amilcar pour successeur. Six ans plus tard, cependant, on le voit partager avec ce dernier le commandement de la flotte carthaginoise à la grande et malheureuse bataille d'Ecnomus. Après cette défaite décisive, Amilcar chargea Hannon de négocier avec les généraux romains; mais celui-ci, au lieu de s'acquitter de sa mission, fit voile pour Carthage avec les débris de sa flotte Depuis cette époque il ne reparaît pas dans l'histoire, à moins qu'il ne fût un des deux Hannon qui commandaient l'armée carthaginoise défaite à Clupea en 255 par les consuls Æmilius Paulus et Fulvius Nobilior.

Diodore, XXIII, 1, 2, 8, 9. — Polybe, I, 11, 12, 15, 18, 19, 37. — Zonaras, VIII, 9, 10, 12. — Orose, IV, 7-9. — Dion Cassius, *Excerpt. Vat.*, 63. — Valère Maxime, VI, 6.

* **HANNON**, mentionné par Zonaras et Orose, commandant en Sardaigne, pendant la première guerre punique. D'après Orose, il succéda à Annibal, fils de Giscon, fut défait par L. Scipion. et périt dans le combat (en 259).

Zonaras, VIII, 12. — Orose, IV, 7. — Valère Maxime, V, 1.

* **HANNON**, fils d'Amilcar, un des trois ambas-

sadeurs envoyés par les Carthaginois à Régulus pour demander la paix après la défaite d'Adis, en 255.

Diodore, XXIII, 12.

HANNON, commandant de la flotte carthaginoise qui fut vaincue par Lutatius Catulus (*voy.* ce nom) près des îles Ægades, en 241. Il échappa avec peu de vaisseaux au désastre de sa flotte. A son retour à Carthage, il fut traité comme l'étaient presque toujours les généraux vaincus; le sénat le fit mettre en croix. Cet amiral malheureux est peut-être le même qu'un des précédents; mais on a eu tort de le confondre avec le suivant.

Zonaras, VIII, 17.

HANNON, surnommé *le Grand* (ὁ Μέγας), né vers 270, mort vers 190. Il fut pendant de longues années le chef du parti aristocratique à Carthage, et, en cette qualité, le principal adversaire d'Amilcar Barca et de ses fils. Il eut un commandement en Afrique, après l'expédition de Régulus, et parvint à réduire plusieurs villes qui s'etaient révoltées contre Carthage. Le sénat exalta ses exploits, pour les opposer à ceux d'Amilcar Barca, chef du parti démocratique. Cette compagnie savait gré à Hannon de l'extrême rigueur qu'il avait déployée contre les insurgés. Lorsque les mercenaires qui avaient servi en Sicile revinrent en Afrique, après la fin de la guerre punique, en 240, et réclamèrent l'énorme arriéré de leur solde, Hannon fut envoyé au camp de Sicca, pour leur demander de consentir à une réduction. L'impopularité personnelle de l'envoyé ajouta à l'exaspération que devait exciter parmi les mercenaires une pareille proposition. Hannon, après avoir vainement essayé de gagner les chefs inférieurs, repartit pour Carthage. Le sénat lui confia la mission d'écraser les mercenaires qu'il n'avait pu ramener à l'obéissance. Mais ses campagnes contre les Numides et les autres peuplades africaines l'avaient mal préparé à lutter contre une armée disciplinée par Amilcar Barca, et, malgré son premier succès, il laissa surprendre et piller son camp par les mercenaires. Cette preuve d'incapacité ne lui fit pas perdre la faveur du sénat, mais elle obligea ce corps à lui donner pour collégue Amilcar. Les deux généraux s'entendirent si mal qu'il fallut opter entre eux. Le sénat laissa le choix aux soldats eux-mêmes, qui se déclarèrent en faveur d'Amilcar. Annibal, qui succéda à Hannon, fut pris et tué par les insurgés, et Amilcar dut lever le siége de Tunis. Dans la terrible position ou se trouvait Carthage, la réconciliation des deux partis était nécessaire. Hannon et Amilcar se partagèrent de nouveau le commandement, et remportèrent bientôt après une victoire décisive. Utique et Hippone tombèrent en leur pouvoir, et l'insurrection des mercenaires fut réprimée. Depuis cette époque, Hannon ne semble pas avoir pris part à d'autre guerre civile ou étrangère, mais il conserva dans les conseils de son pays la plus haute influence. Pendant la période de trente-cinq ans qui commence au départ d'Amilcar Barca pour l'Espagne, et finit au retour d'Annibal après ses campagnes d'Italie, Hannon repoussa les mesures que le parti démocratique fit adopter. Il s'opposa de toutes ses forces à la déclaration de guerre aux Romains, et lorsque cette guerre eut été engagée, il s'opposa à ce qu'on envoyât des renforts à Annibal. La conduite d'Hannon a été exposée longuement, et avec des détails qui, malgré leur vraisemblance, ne paraissent pas empruntés à la réalité. Ainsi les longs discours que Tite Live prête à l'homme d'État carthaginois sont évidemment de l'invention de l'historien, bien qu'ils soient conformes au caractère d'Hannon. Lorsque la guerre, d'abord si favorable aux Carthaginois, leur devint contraire, Hannon insista pour qu'on fît la paix. Il préserva des fureurs de la populace les ambassadeurs romains envoyés à Carthage un an avant la bataille de Zama. Lui-même fut, après cette défaite, député à Scipion pour traiter de la paix. On le voit un peu plus tard à la tête du parti romain, dans les dicussions relatives aux empiétements de Massinissa. A cette occasion il est fait mention de lui pour la dernière fois. Telle fut la longue carrière de cet homme d'État, qui ne mérita le nom de grand ni par son génie ni par d'éclatants services, mais qui fut pendant près d'un demi-siècle le chef d'un grand parti, et balança l'influence successive des deux plus grands hommes de son pays, Amilcar et Annibal.

Polybe, I, 67, 72, 74, 81, 82, 87, 88. — Appien, *Hispanica*, 4,5; *Punica*, 34, 49, 68. — Diodore, XXIV, 10. — Tite Live, XXI, 3, 10, 11; XXIII, 12, 13; XXX, 35, 37. — Valère Maxime, VII, 2. — Zonaras, VIII, 22.

* **HANNON**, officier envoyé par les Carthaginois en Sardaigne en 239, pour réduire les mercenaires qui avaient suivi l'exemple de leurs confrères d'Afrique, et tué leur commandant Bostar. Hannon ne fut pas plus tôt arrivé dans l'île que ses propres troupes se déclarèrent en faveur des rebelles. Lui-même tomba entre leurs mains, et fut aussitôt mis en croix.

Polybe, I, 79.

* **HANNON**, un des dix ambassadeurs envoyés à Rome, en 235, pour terminer le différend qui s'était élevé entre les Carthaginois et les Romains, au sujet de la Sardaigne. Hannon, par sa franchise et sa hardiesse, termina promptement ce que plusieurs ambassades n'avaient pu accomplir, et obtint le renouvellement de la paix à des conditions équitables.

Dion Cassius, *Excerpt.*, 130. — Orose, IV, 12.

HANNON, officier carthaginois, laissé en Espagne par Annibal, quand ce général franchit les Pyrénées en 218. Il eut sous ses ordres, pour garder les provinces nouvellement conquises entre l'Èbre et les Pyrénées, 10,000 hommes de pied et 1,000 chevaux. Lorsque Cn. Scipion arriva à Emporia avec une armée romaine, Hannon, voyant les provinces espagnoles prêtes à se soulever contre les Carthaginois, se hâta de li-

vrer bataille au général romain. Il fut vaincu et fait prisonnier.

Polybe, III, 35, 76. — Tite Live, XXI, 23, 60.

* **HANNON**, fils de Bomilcar, et un des meilleur lieutenants d'Annibal dans les campagnes d'Italie de 218-203. Suivant Appien, il était neveu de ce grand capitaine; mais Polybe ne dit rien de cette circonstance, que diverses autres considérations rendent peu probable. Le nom d'Hannon paraît pour la première fois dans l'histoire à l'occasion du passage du Rhône par Annibal. Hannon reçut l'ordre de traverser le Rhône au-dessus du point indiqué pour le passage du reste de l'armée. Il accomplit heureusement cette mission, et, descendant la rive gauche du fleuve, il tomba sur les Gaulois qui défendaient le Rhône contre Annibal, les dispersa, et le reste de l'armée passa sans obstacle. A la bataille de Cannes il commanda l'aile droite des Carthaginois, suivant Polybe, l'aile gauche selon Appien. Après la victoire, il fut envoyé avec un corps séparé en Lucanie, pour soutenir l'insurrection de cette province. Le général romain T. Sempronius Longus le battit à Grumentum, en 216, et le força de rentrer dans le Brutium. A la fin de l'été de cette année, il recueillit les renforts arrivés de Carthage sous les ordres de Bomilcar, et les conduisit au camp d'Annibal devant Nola. Après la levée du siége de cette place, il rentra dans le Brutium, et conquit la ville importante de Crotone. Dans l'été de 214, il rassembla une armée de 18,000 hommes, composée principalement de Brutiens et de Lucaniens, et tâcha de faire sa jonction avec Annibal, qui opérait en Campanie; mais il fut complétement défait près de Bénévent par le préteur Tiberius Gracchus, et rejeté dans le Brutium. En 213 il n'eut à combattre que des forces irrégulières levées par L. Pomponius, et les dispersa. En 212 il fut chargé de conduire un grand convoi de vivres dans Capoue, alors menacée d'un siége par les Romains. Cette mission était difficile, parce que les deux consuls occupaient le Samnium. Hannon conduisit son convoi jusqu'à Bénévent. Mais la négligence des Capouans, qui n'avaient pas préparé des moyens de transport, donna aux Romains le temps d'accourir. Ils s'emparèrent de la plus grande partie du convoi, pillèrent le camp d'Hannon, et forcèrent ce général à rentrer dans le Brutium. Peu après, Hannon répara ce désastre par la conquête de Thurium. A partir de ce moment on le perd de vue pendant plusieurs années, jusqu'à ce qu'on le retrouve, en 207, commandant la ville de Métaponte, et chargé par Annibal de lever une nouvelle armée dans le Brutium. Trois ou quatre ans plus tard, il quitta l'Italie, et remplaça dans le commandement de l'armée d'Afrique Asdrubal, qui venait d'essuyer une défaite complète. Dans la situation désespérée où se trouvait l'armée carthaginoise, Hannon n'osa rien faire, sinon une tentative inutile pour incendier le camp de Scipion, et il attendit l'arrivée d'Annibal, auquel il remit le commandement en chef.

Polybe, III, 42, 43, 114. — Tite Live, XXI, 27, 28; XXIII, 37, 41, 43, 46; XXIV, 1-3, 14-16, 20; XXV, 1, 13-15; XXVII, 42. — Appien, *Annib.*, 20, 34; *Punica*, 24, 29-31. — Zonaras, IX, 4, 12, 13.

* **HANNON**, Carthaginois de noble naissance qui, d'après Tite-Live, fut le principal instigateur de la révolte de la Sardaigne sous Hampsicora, en 215. Il fut fait prisonnier avec le général carthaginois Asdrubal dans l'action décisive qui mit fin à cette révolte.

Tite-Live, XXIII, 41.

* **HANNON**, général envoyé de Carthage pour continuer la guerre en Sicile, après la prise de Syracuse par les Romains, en 211. Il établit son quartier général à Agrigente. Il avait sous ses ordres Epicydes et Mutines. Jaloux des succès de ce dernier, il livra en son absence bataille à Marcellus. La cavalerie numide refusa de combattre tant qu'elle n'aurait pas Mutines à sa tête, et Hannon essuya un grave échec. Il continua pourtant de garder Agrigente et de dominer les contrées environnantes, grâce à l'infatigable cavalerie de Mutines. Mais la jalousie qu'il portait à ce chef le décida à lui retirer le commandement. Mutines, exaspéré, entra en rapport avec le général romain Lævinus, et lui livra la ville d'Agrigente. Hannon et Epicydes parvinrent avec peine à s'échapper par mer. Cet événement mit fin à la guerre de Sicile.

Tite Live, XXV, 40, 41; XXVI, 40. — Zonaras, 18, 7.

* **HANNON**, officier carthaginois qu'Annibal envoya en 212 à la défense de Capoue, avec 1,000 fantassins et 1,000 cavaliers. Bostar lui fut associé dans le commandement. Les deux chefs, malgré de vigoureuses sorties, ne purent empêcher les Romains de compléter leur ligne d'investissement. Capoue, étroitement bloquée, ressentit bientôt les horreurs de la famine. Annibal, informé de cette triste position, accourut à son secours; tous ses efforts, quoique bien secondés par Hannon et Bostar, ne purent forcer la ligne de blocus. La diversion qu'il tenta par une marche audacieuse sur Rome n'eut pas plus de succès, et la chute de Capoue fut inévitable. Les Capouans essayèrent alors d'obtenir leur pardon des Romains, en leur livrant la garnison carthaginoise et ses deux chefs. On ne sait ce que devint ensuite Hannon; mais il ne faut pas le confondre avec un autre Hannon, fils de Bomilcar, lequel commandait en Lucanie et dans le Brutium pendant le siége de Capoue (*voyez* ci-dessus).

Tite Live, XXV, 15; XXVI, 5, 12. — Appien, *Annibal*, 36-43.

* **HANNON**, général carthaginois qui, en 208, succéda à Asdrubal lorsque celui-ci franchit les Pyrénées et marcha sur l'Italie. Hannon réunit ses forces à celles de Magon dans la Celtibérie. Leurs deux armées furent attaquées par Silanus, lieutenant de Scipion, et mises dans une déroute complète. Hannon tomba entre les mains des

vainqueurs, et Scipion l'envoya prisonnier à Rome.

Tite-Live, XXVIII, 1, 2, 4.

* **HANNON**, lieutenant de Magon en Espagne en 206. Magon, vaincu avec Asdrubal Giscon, et forcé de se réfugier dans Gadès, chargea Hannon de lever des troupes parmi les tribus espagnoles du voisinage. Hannon avait réussi à rassembler une troupe considérable lorsqu'il fut attaqué et vaincu par L. Marcius. Il s'enfuit avec quelques soldats, qui bientôt après le livrèrent au général romain.

Tite Live, XXVIII, 23, 30. — Appien, *Hispan.*, 31.

* **HANNON**, jeune Carthaginois, de noble naissance, qui en 204 alla reconnaître avec 500 chevaux l'armée de Scipion, qui venait de débarquer en Afrique. S'étant approché trop près du camp romain, il fut enveloppé par la cavalerie ennemie, et périt avec presque tout son détachement. Un autre officier du même nom se laissa surprendre par Massinissa, et éprouva le même sort quelques jours après. Il n'est pas impossible que les historiens aient fait d'une seule action deux événements différents. Appien et Zonaras prétendent qu'Hannon fut pris, et non pas tué, et Zonaras ajoute même qu'il fut échangé aussitôt après contre la mère de Massinissa.

Tite Live, XXIX, 29, 31, 35. — Appien, *Punica*, 44. — Zonaras, IX, 12. — Eutrope, III, 20. — Orose, IV, 18.

* **HANNON**, surnommé *Gillas* ou *Tigillas* (Γίλλας ou Τιγίλλας), un des ambassadeurs envoyés de Carthage au consul Censorinus un peu avant le commencement de la troisième guerre punique en 149. Appien, qui lui fait prononcer un long discours à cette occasion, l'appelle le membre le plus distingué de l'ambassade.

Appien, *Punica*, 82.

* **HANNON**, surnommé *le Blanc* (Λεῦκος), officier sous les ordres d'Himilcon Phamæas dans la troisième guerre punique, en 148. Lorsque son général passa du côté des Romains, Hannon n'imita point cette trahison, et retint beaucoup de soldats par son exemple (1).

Appien, *Punica*, 108.

HANNON (Ἄννων), navigateur carthaginois d'une époque incertaine, sous le nom duquel on possède un *Périple* (περίπλους), ou récit d'un voyage autour d'une partie de la Libye. L'ouvrage fut originairement écrit dans la langue punique; il en est venu jusqu'à nous une traduction grecque. Hannon raconte lui-même l'expédition dont il eut le commandement. Il fut chargé par ses compatriotes d'entreprendre un voyage au delà des colonnes d'Hercule et de fonder sur les côtes de la Libye occidentale des villes phéniciennes. Il partit avec soixante vaisseaux, sur lesquels étaient embarquées trente mille personnes, hommes et femmes (1), destinées pour la plupart à l'établissement des colonies. Après avoir franchi le détroit qui sépare l'Europe de l'Afrique, longé pendant plusieurs jours les côtes de la Libye, et disposé des comptoirs de distance en distance, Hannon s'arrêta dans une île, qu'il nomme Cerné et que quelques géographes modernes identifient avec l'Al Ghir des Maures, l'Arguin des Européens. Il y fonda un grand établissement commercial. Puis il continua son exploration le long des côtes, et ne s'arrêta qu'au bout de vingt-six jours de navigation, à partir de Cerné. Il est bien difficile, peut-être impossible, de déterminer le point extrême de son voyage. Quelques-uns le placent vers le cap des Trois Pointes, tandis que d'autres pensent que le navigateur carthaginois ne dépassa pas les côtes de la Sénégambie. Le manque de vivres l'obligea de ramener sa flotte à Carthage. Il y rentra avec la gloire d'avoir accompli la plus longue exploration qui eût encore était faite, et d'avoir fondé dans l'île un grand établissement qui devint l'entrepôt de tout le commerce carthaginois avec le sud-ouest de l'Afrique. De retour à Carthage, il écrivit la relation de son voyage sur une tablette, qu'il dédia dans le temple de Kronos ou, d'après Pline, dans celui de Junon. Le *Périple* d'Hannon est souvent cité par les anciens, mais ils ne nous apprennent rien de positif sur son auteur. Aucun témoignage, aucun renseignement ne nous permet d'identifier ce Hannon avec quelqu'un des nombreux Carthaginois qui ont porté le même nom. Le navigateur à qui l'on confia une mission aussi importante devait être un des premiers magistrats de la république, et Carthage au moment où elle ordonna ce voyage était, comme l'assure Pline, à son plus haut point de puissance. De ces deux faits, qui paraissent avérés, on ne peut tirer que de vagues conclusions quant à l'histoire personnelle d'Hannon et à l'époque où il vivait. Fabricius le place vers l'an 300 avant J.-C., tandis que Isaac Vossius et Gossellin le reculent jusqu'à 1000. Falconer, Bougainville et Gail le font vivre avec plus de probabilité vers 570. Les opinions des anciens à l'égard de l'exactitude du *Périple* d'Hannon sont généralement sévères. Strabon traite de fabuleuse la relation qui courait de son temps, et qui n'était vraisemblablement pas la même que celle que nous posse-

(1) On trouve encore dans les écrivains anciens divers Hannon qui, sans appartenir à l'histoire, méritent cependant une mention. Élien (*Var. Hist.*, XIV, 30) raconte qu'un Carthaginois de ce nom apprit à quelques oiseaux à répéter ces mots : « Hannon est un dieu, » puis qu'il les lâcha; mais les oiseaux oublièrent la leçon dès qu'ils furent mis en liberté. Bochard et Perizonius rapportent sans aucun fondement cette anecdote à Hannon le navigateur. Peut-être pourrait-on l'attribuer avec plus de vraisemblance à un certain Hannon qui, d'après Pline et Plutarque, fut condamné au bannissement pour avoir réussi à apprivoiser un lion. Cicéron cite (*Tusc. Quæst.*, V, 32) une lettre d'Anacharsis adressée à Hannon, contemporain du philosophe scythe. Quant au personnage de ce nom qui, d'après Dion Chrysostome, fut un des premiers fondateurs de la grandeur carthaginoise, il est impossible de tirer aucune induction de ce passage vague et déclamatoire.

(1) Ce chiffre si considérable est très-probablement une erreur, soit du traducteur, soit du copiste.

dons aujourd'hui. Aristide le rhéteur s'en moque comme d'un conte, et Athénée nous apprend qu'un poëte comique en avait fait un objet de plaisanterie; enfin, Pline et Pomponius Mela se plaignent d'y trouver des fables ridicules. En effet, on rencontre, même dans le court récit venu jusqu'à nous, bien des faits choquants et inadmissibles, mais qui ne suffisent point pour faire regarder Hannon comme un imposteur, ou pour reléguer la relation qui porte son nom parmi les monuments apocryphes indignes de foi. Walckenaër fait observer que « les Grecs et les Romains, marins peu entreprenants, et qui jamais n'osèrent dépasser le cap de Nun, ne crurent pas à la navigation d'Hannon, et s'en moquèrent comme on s'est moqué de la relation de Marco-Polo avant que les progrès des découvertes vinssent en confirmer les détails. Les premiers modernes, tels que Ramusio, qui publièrent les relations des découvertes des Portugais sur la côte d'Afrique furent frappés de leur analogie avec la relation d'Hannon, et lui accordèrent une attention que l'incrédulité de Mela et de Pline lui avait refusée ». Aujourd'hui on pense généralement que le *Périple* d'Hannon est une traduction grecque de l'inscription punique déposée par ce navigateur dans le temple de Kronos ou de Junon. On ne connaît qu'un seul manuscrit de ce précieux ouvrage; c'est celui de la bibliothèque Palatine. Gesenius le publia le premier, avec Arrien, l'*Epitome* de Strabon et le *De Fluviis* de Plutarque; Bâle, 1533, in-4°. Cette première édition fut suivie de celles de J.-H. Bœcler et J.-J. Müller, Strasbourg, 1661, in-4°; de A. Berkel, Leyde, 1674, in-12, avec une traduction latine par M. Gesner; de Thomas Falconer, Londres, 1797, avec une traduction anglaise, deux dissertations et des cartes; de Fred.-Guill. Kluge, texte grec avec préface, une notice sur Hannon et son voyage et des notes latines, mais sans traduction ni cartes, Leipzig, 1829, in-8°. Le *Périple* a été inséré dans les *Geographi minores* d'Hudson, vol. I, avec la dissertation dans laquelle Dodwell a attaqué l'authenticité de l'ouvrage par des raisons que Bougainville a réfutées d'une manière suffisante; dans les *Petits Géographes grecs* de Gail, avec traduction latine, commentaires et cartes, Paris, 1826, in 8°; et dans les *Geographi minores* de Müller, Paris, collect. Didot, 1855, grand in-8°. Il existe des traductions du *Périple* d'Hannon dans la plupart des langues de l'Europe.

L. J.

Pline, *Hist. Nat.*, II, 67; V, 1. — Pomponius Mela, III, 9. — Athénée, III, 83. — Dodwell, *De vero Peripli qui Hannonis nomine circumfertur tempore*. — Falconer, *Dissert.*, dans son édit. — Bougainville, dans les *Mémoires de l'Acad. des Inscript. et Belles-Lettres*, XXVI, p. 10; XXVIII, p. 260. — Walckenaër, *Encyclopédie des Gens du Monde*.

HANOVRE (*Ernest-Auguste*, électeur DE). *Voy.* ERNEST-AUGUSTE.

HANS. *Voy.* JEAN.

HANS-SACHSE. *Voy.* SACHSE (*Jean*).

HANRIOT. *Voy.* HENRIOT.

HANSARD (*Luc*), imprimeur anglais, né près de Norwich, en 1749, mort en 1828. Issu d'une famille pauvre, il commença sa carrière comme compositeur chez Hughs, imprimeur de la chambre des communes, devint son associé en 1774, et finit par lui succéder. On a de lui un ouvrage sur la typographie, grand in-8°.

Z.

Rose, *General Biographical Dictionary*.

HANSEN (*Maurice-Christophe*), poëte et romancier norvégien, né le 5 juillet 1794, à Modum, où son père était pasteur, mort le 16 mars 1842. Après avoir passé l'examen philologique à l'université de Christiania, en 1815, il fut nommé maître de français et de norvégien à l'école des cadets de terre, et à celle des arts et métiers à Christiania. Il devint ensuite adjoint à l'école latine de Trondhjem (1820), puis recteur à celle de Kongsberg (1826). La nature de ses fonctions le porta à s'occuper des méthodes d'enseignement. Il imagina de débrouiller, au moyen de figures, les périodes compliquées de la syntaxe latine. Mais cette méthode, qui manquait de simplicité, ne fut pas adoptée dans les écoles. Hansen exposa son invention dans plusieurs écrits, tels que : *Institutio Syntaxeos Latinæ*, Christiania, 1830, in-8°, et *Den epideiktische undervisningsmethode* (La Méthode démonstrative d'Enseignement); ib., 1832, in-8°. On lui doit en outre : *Forsæg til en grammatik modermaalet* (Essai de Grammaire de la langue maternelle); Christiania, 1822, in-8°; 5e édit., augmentée, 1847 : — *Fremmed ordbog* (Dictionnaire des mots étrangers qui se trouvent dans la langue norvégienne); ib., 1842, in-8°; 2e édit., augmentée par Autenrieth, 1851; et une douzaine d'écrits à l'usage des écoles de la jeunesse. Mais c'est par d'autres ouvrages qu'il s'est acquis la réputation dont il jouit dans les pays scandinaves et en Allemagne. Ses romans sont des compositions remarquables. Dans quelques-uns d'entre eux, le dénoûment est un peu précipité, quoique en général l'action y soit bien conduite, les caractères vrais et bien esquissés, les scènes de la nature décrites avec fidélité. L'auteur choisit la plupart de ses personnages dans les classes éclairées de la société, et s'attacha principalement à dépeindre la vie de famille. Il commença par imiter Lamotte-Fouqué, Tieck et La Fontaine. Hansen s'est aussi essayé dans le genre dramatique; mais *Nor et Gor*, et *Hakon adelstan*, pièces nationales, n'ont eu aucun succès, parce que la beauté des vers n'y peut compenser la nullité de l'intrigue. Hansen a réussi dans l'idylle et la poésie lyrique. On a de lui : *Digtninger* (Poëmes); Christiania, 1816, in-8°; Trondhjem, 1825, 2 vol, in-8°; — *Othar af* [de] *Bretagne;* Christiania, 1819, in-8°; trad. en allemand par de Lenburg, Berlin, 1823; — *Morgana;* étrennes pour 1820 et pour 1821;

ib., 2 vol. in-12; — *Theodors Dagbog* (Le Journal de Théodore); ib., 1820, in-12;— *Eventyret ved Rigsgrændsen* (Aventure sur la frontière du royaume); ib., 1828, in-8°; — *Norsk idylkrands* (Guirlande d'Idylles norvégiennes); ib., 1831, in-8°; — *Bragi*, étrennes pour 1838 et 1839; ib., 2 vol. in-12; — *Den Forskudte* (Le Réprouvé), nouvelle; ib., 1841, in-12; — *Udvalg af M. Ch. Hansens Romaner och noveller* (Choix de romans et de nouvelles de Hansen, revues et éditées par l'auteur); ibid., 1841-1843, 3 vol. in-8°; — *Tone*, nouvelle posthume; ib., 1843, in-8°. Il a aussi écrit dans les recueils suivants: *Hermoder; — Huusvennen* (L'Ami de la Maison); 1827-1830, 5 vol. in-4°; — *Bien* (La Ville); 1832-1838, 25 vol. in-8°; — *Norske Læsefrugter* (Lectures norvégiennes); 1839-1840, 8 vol. in-8°.

BEAUVOIS.

Portræter af mærkelige Nordmænd (Portraits des Norvégiens remarquables, avec notices); Christiania, livr. I, 1843, in-8°. — *Conv.-Lex.* der Gegenw.— Mart. Nissen, *Norsk Bog-Fortegnelse*.

* **HANSEN** (*Pierre-André*), astronome allemand, est né le 8 décembre 1795, à Fondern (duché de Sleswig). Après avoir terminé ses études, il coopéra aux travaux de triangulation du duché de Holstein. Il obtint ensuite une place à l'observatoire d'Altona, et passa de là, en 1825, en qualité de directeur, à l'observatoire de Seeberg près de Gotha. On a de lui: *Methode mit dem Frauenhoferschen Heliometer Beobachtungen anzustellen* (Méthode d'observation à l'aide de l'héliomètre de Frauenhofer); Gotha, 1827; — *Untersuchungen ueber die gegenseitigen Stoerungen des Jupiter und Saturn* (Recherches sur les perturbations réciproques de Jupiter et de Saturne), dissertation couronnée par l'Académie des Sciences de Berlin; Berlin, 1831; — *Fundamenta nova investigationis orbitæ veræ quam Luna perlustrat, quibus annexa est solutio problematis quatuor corporum breviter exposita;* Gotha, 1838, in-4°; — *Ermittelung der absoluten Stœrungen in Ellipsen von beliebiger Excentricitæt und Neigung* (Mémoire sur la détermination des perturbations absolues dans les ellipses d'une excentricité et d'une inclinaison quelconques), Gotha, 1843; traduction française par M. Victor Mauvais, 1845, in-8°; — *Theorie des Æquatorials* (Théorie de l'Équatorial); Leipzig, 1854; — *Theorie der Pendelbewegung* (Théorie du Mouvement du Pendule); ibid., 1854; — *Auseinandersetzung einer zweckmaessigen Methode zur Berechnung der absoluten Stoerungen der kleinen Planeten* (Exposition d'une Méthode avantageuse pour calculer les perturbations absolues des petites planètes); Leipzig, 1856; — plusieurs *Mémoires* sur des questions de mathématiques supérieures; — des *Dissertations* insérées dans les *Astronomische Nachrichten* de Schumacher, dans les *Memoirs of the Royal astronomical Society* et dans les *Abhandlungen* de l'Académie des Sciences du royaume de Saxe. R. L.

Conv.-Lex. — Gersdorf, *Repertor.*

* **HANSEMANN** (*David-Juste-Louis*), célèbre financier, publiciste et homme d'État allemand, né le 12 juillet 1790, à Finkenwerder, près de Hambourg. Il fut d'abord destiné au commerce par son père, ministre protestant, et passa ses années d'apprentissage à Rhéda (Westphalie), chez le bourgmestre Schwenger, dont il devint le secrétaire. En 1817 il s'établit commerçant en laines à Aix-la-Chapelle, et d'une position modeste il s'éleva rapidement au rang d'une des premières notabilités de la ville. Après avoir, en 1824, fondé à Aix la compagnie d'assurance contre l'incendie, il fut élu membre du tribunal de commerce, de la chambre du commerce et enfin de la diète provinciale. A l'époque de la révolution de Juillet, les provinces rhénanes, voisines de la France, se ressentirent naturellement de la commotion, et il s'y produisit un mouvement de réforme auquel Hansemann prit une grande part. Prévoyant la nécessité d'une transformation, il adressa au roi de Prusse un mémoire, dans lequel, battant en brèche l'ancien système bureaucratique et représentatif, il demanda l'application du système constitutionnel en Prusse et une plus grande centralisation des forces de l'Allemagne. Il contribua puissamment à la construction des chemins de fer rhénans et internationaux, et il ne cessa d'éclairer l'Allemagne par des écrits économiques sur la valeur de ces grandes entreprises industrielles. En 1834, il fonda la Société d'Encouragement pour le Travail manuel, et fut nommé, en 1838, président de la chambre du commerce d'Aix-la-Chapelle. A l'avénement du roi Frédéric-Guillaume IV (1840), l'activité de Hansemann prit un caractère de plus en plus politique; il se décida à quitter sa maison de commerce pour se livrer entièrement aux affaires de l'État. Élu en 1845 membre de la Diète rhénane, il fut un des promoteurs les plus éloquents des réformes politiques et administratives par lesquelles le gouvernement prussien aurait pu s'épargner la terrible épreuve de 1848. Au mois de mars de cette dernière année, Hansemann fut chargé du ministère des finances, et le 25 juin, lors de la retraite du ministère Camphausen, il forma un nouveau cabinet, tout en gardant le même portefeuille. Le 10 septembre 1848 il donna sa démission, et devint alors membre de la première chambre et chef de la banque prussienne, qu'il gouverna avec succès jusqu'au mois de mars 1851, époque à laquelle la réaction triomphante fit table rase de tout ce qui restait de l'ancien parti libéral et constitutionnel. M. Hansemann était essentiellement opposé au projet de la formation d'un Empire Allemand tel qu'il devait sortir des délibérations du parlement de Francfort; il proposa dès le commencement un système de fédération mieux

adapté aux véritables besoins de l'Allemagne. Doué d'un esprit éminemment pratique, il a fondé à Berlin une banque sous la dénomination de Société d'Escompte (*Disconto-Gesellschaft*), qui est aujourd'hui l'établissement de ce genre le plus considérable en Allemagne. Cette banque a rendu de grands services, surtout au petit commerce de la monarchie prussienne.

M. Hansemann a publié : *Die Eisenbahnen und deren Actionære in ihrem Verhæltniss zum Staat* (Les Chemins de fer et les Actionnaires dans leurs rapports avec l'État); 1837; — *Preussens wichtigste Eisenbahnfrage* (La Question la plus importante des chemins de fer prussiens); 1837; — *Kritik des preuss. Eisenbahngesetzes von* 1838 (Critique de la loi sur les chemins de fer prussiens); 1841; — *Ueber die Ausführung des preuss. Eisenbahnsystems* (Sur l'Exécution du système de chemins de fer de la Prusse); 1843; — *Die deutsche Verfassungsfrage* (La Question de la constitution allemande); 1848; — *Die deutsche Verfassung vom* 28 *Mærz* 1849 (La Constitution allemande du 28 mars 1849); 1849. Son ouvrage le plus important, celui dans lequel il expose ses actes politiques et la question de la reconstitution de l'Allemagne en général, a pour titre : *La Constitution prussienne et allemande.* D[r] BAMBERG.

Conversations-Lexikon. — Documents particuliers.

HANSITZ (*Marc*), jésuite allemand, né en Carinthie, en 1683, mort à Vienne, en 1766, s'est fait connaître par de savants travaux historiques. On a de lui : *Germania sacra*, tom. I; — *Metropolis Laureacensis, cum episcopatu Pataviensi chronologice proposita;* Augsbourg, 1727; t. II; *Archiepiscopatus Salisburgensis chronologice propositus;* ibid., 1729; t. III; *De episcopatu Ratisbonensi Prodromus;* Vienne, 1755; — *Illustratio apologet. prodromi Episcopatus Ratisbon.;* Vienne, 1755; — *Disquisitio de valore privilegiorum libertatis monasterii Emmerani;* ibid., 1755; — *Documentum decisionum litis de sede monastica olim Ratisbonæ;* ibid., 1746; — *Analecta seu Collectanea pro historia Corinthiæ concinnanda,* Klagenfourt, 1782, in-8°; nouvelle édition, augmentée, Nuremberg, 1793, in-8°.

R. L.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyklopædie*. — Meusel, *Lexikon der von* 1750-1800. *verstorbenen Schriftsteller*, vol. V. — Adelung, *Supplément* à Jöcher. — Hirsching, *Handbuch*. — Walch, *Biblioth. Theol.*, t. III, p. 314.

* **HANSTEEN** (*Christophe*), astronome norvégien, est né à Christiania, le 26 septembre 1784. Venu en 1802 à Copenhague, dans l'intention d'y étudier le droit, il ne tarda pas à se consacrer entièrement aux mathématiques, et entra d'abord comme professeur à l'école cathédrale de la petite ville de Hillerod, près de Frederiksborg, dans l'île de Seelande. Il s'y livra à de laborieuses recherches sur le magnétisme terrestre (1). L'Académie des Sciences de Copenhague ayant mis au concours une question relative à cette matière, M. Hansteen remporta le prix. En 1814 il obtint une chaire de mathématiques dans l'université qui venait d'être fondée à Christiania. Ses *Recherches sur le Magnétisme terrestre*, publiées en 1819, aux frais du gouvernement, produisirent une certaine sensation, surtout en Angleterre; et dans presque tous les voyages de découvertes entrepris depuis cette époque, des observations magnétiques ont été recueillies suivant ses indications. Lui-même exécuta dans ce but divers voyages à Londres, à Paris, à Hambourg, à Berlin, en Finlande, ainsi que sur divers points de son pays. Pendant les années 1828 à 1830, il put enfin réaliser le plan qu'il avait soumis au storthing, et exécuta, aux frais du trésor public, un grand voyage à travers la partie occidentale de la Sibérie, jusqu'à Irkoutsk et Kiachta. Les journaux scientifiques rendirent compte des fatigues et des périls de tous genres qu'il eut à vaincre dans cette excursion, dont il a publié depuis une relation. A son retour en Norvège, le storthing vota les fonds

(1) « L'école, raconte-t-il lui-même, reçut un jour en présent d'un ancien élève deux globes construits par la société cosmographique d'Upsal. Le premier était un globe terrestre, sur lequel je découvris dans le voisinage du pôle antarctique une figure elliptique indiquée sous le nom de *Regio magnetica australis*. Aux extrémités du plus grand diamètre de cette figure se trouvaient deux foyers, dont l'un, situé à 20° environ du pôle antarctique de la Terre et dans le voisinage du méridien qui traverse la terre de Van-Diemen, était appelé *Regio fortior;* l'autre, au sud-ouest de la Terre de Feu, un peu moins éloigné du pôle de la Terre, était nommé *Regio debilior*. L'inscription du globe disait que cette région polaire magnétique avait été découverte par le naturaliste Wilcke, de Stockholm, à l'aide des observations sur la déclinaison de l'aiguille magnétique exécutées par Cook pendant son second voyage de 1772 à 1775, quand il fit, avec le capitaine Fournaux, le tour du pôle antarctique. De la mer qui entoure cette région, on apercevait un grand nombre de flèches indiquant les directions de l'aiguille magnétique, relevées pendant ce voyage. Toutes ces flèches se portaient dans la partie méridionale de l'Océan indien, vers la *Regio fortior*, et dans la partie méridionale de la mer Pacifique, un peu à l'ouest de la Terre de Feu, vers la *Regio debilior*. J'en conclus que dans l'hémisphère septentrional, il devait nécessairement se trouver une semblable région polaire magnétique, et je résolus de la chercher. » Après avoir recueilli toutes les observations des voyageurs et des savants, M. Hansteen construisit une nouvelle carte, qui devait, suivant ses prévisions, indiquer le système d'inclinaison de l'aiguille aimantée sur la plus grande partie de la surface de la Terre. Cette carte montrait que la Terre est entourée d'une ligne dans le voisinage de l'équateur où l'aiguille d'inclinaison, qui marque l'angle de la force magnétique avec l'horizon, est horizontale. Cette ligne est appelée l'*équateur magnétique*. Plus on s'en éloigne, soit vers le Nord, soit vers le Sud, plus l'inclinaison est grande. Mais on ne savait pas si l'intensité de la force magnétique est égale sur toute la surface de la Terre, ou si elle augmente vers les pôles. M. Hansteen recueillit encore sur ce second problème tous les renseignements des voyageurs et des savants; cependant le système magnétique restait absolument inconnu dans tout l'Empire Russe, depuis Saint-Pétersbourg jusqu'au Kamtschatka. C'était une lacune importante, que M. Hansteen résolut de combler. Le roi Charles-Jean se fit le patron de l'entreprise, et le storthing vota la somme nécessaire pour ce voyage en Sibérie, où M. Hansteen allait exécuter lui-même les expériences qui manquaient à l'ensemble, déjà si vaste, de son système.

nécessaires pour construire un observatoire à Christiania. Cet édifice a été construit à peu de distance de la ville, sur une hauteur au bord de la mer, suivant les plans de M. Hansteen, qui l'habite depuis 1833. Sur sa demande, un observatoire magnétique y a été adjoint en 1839. Professeur à l'université de Christiania, il occupe aussi une chaire de mathématiques appliquées à l'école d'artillerie et du génie, et depuis 1837 il dirige les opérations trigonométriques de la carte de Norvège. Il s'est aussi beaucoup occupé de poids et mesures, comme membre d'une commission créée dans le but d'introduire en Norvège un système uniforme, et il a singulièrement amélioré la construction des grands appareils de pesage. On a de lui : *Untersuchungen über den Magnetismus der Erde* (Recherches sur le Magnétisme terrestre), tome Ier; Christiania, 1819, in-4°, avec 5 pl. et un atlas de 7 cartes; traduit en allemand, sur le manuscrit danois, par Hanson; — *Lærebog i Plangeometrie* (Manuel de Géométrie plane); Christiania, 1835, in-8°; — *Lærebog i Mechaniken* (Manuel de Mécanique); Christiania, 1836-1838, 3 tomes en 1 vol. in-8°; — *De mutationibus quas subit momentum virgæ magneticæ partim ob temporis, partim ob temperaturæ mutationes*; Christiania, 1842, in-4°, avec pl.; — *Beschreibung und Lage der Universitæts-Sternwarte in Christiania* (Description et position de l'observatoire de l'université à Christiania), en collaboration avec M. Ch. Fearnley; Christiania, 1849, in-4°, avec 5 plans. Son voyage en Sibérie a été traduit en français par Mme Colban, revu par MM. Sédillot et de La Roquette, sous ce titre : *Souvenirs d'un Voyage en Sibérie*; Paris, 1856, in-8°. L. L—T.

Conversations-Lexikon. — Nyerup et Kraft, *Lit.-Lex.* - *Portræter af udmærkede Nordmænd*, 1842-1853.

HANSTEIN (*Gottfried-August-Ludwig*), théologien protestant allemand, né à Magdebourg, le 7 septembre 1761, mort à Berlin, le 5 février 1825. Il fit ses études à l'université de Halle, et devint premier prédicateur de l'église de Saint-Pierre à Berlin et membre du conseil du consistoire général de Prusse. Ses sermons eurent un grand succès. L'occupation de Berlin par les Français vint exciter le zèle de Hanstein, qui se distingua surtout durant la guerre de 1813, lorsqu'il s'agissait de soulever le peuple pour reconquérir l'indépendance de la Prusse. Après le rétablissement de la paix, il travailla avec Sack, Ribbeck, Hecker, Offelsmeyer et Eylert à une réforme générale de la discipline et de la liturgie de l'Église protestante. Hanstein a fondé plusieurs institutions charitables. Il a collaboré à plusieurs journaux, rédigé lui-même quelques revues théologiques et publié un recueil de sermons intitulé : *Die ernste Zeit.* V—U.

Zeitgenossen, livraison XXX, p. 141-170.

* **HANUSCH** (*Ignace-Jean*), écrivain bohème, est né à Prague, en 1812. Il étudia aux universités de Prague et de Vienne, devint en 1836 professeur ordinaire de philosophie à l'université de Lemberg, et passa en la même qualité aux universités d'Olmütz (1847) et de Prague (1849). Dans cette dernière ville, il faisait en langue bohémienne des cours de philosophie très-suivis, lorsqu'il fut brusquement suspendu de ses fonctions, probablement à cause de ses opinions politiques favorables au slavisme. On a de lui : *Die Wissenschaft des slavischen Mythus* (La Science du Mythe Slave); Lemberg, 1842; — *Grundzüge eines Handbuchs der Metaphysik* (Éléments d'un Manuel de Méthaphysique); ibid., 1845; — *Handbuch der philosophischen Ethik* (Manuel d'Éthique philosophique); ibid., 1846; — *Handbuch der Erfahrungsseelenlehre* (Manuel de Psychologie empirique); Olmütz, troisième édit., 1849; — *Handbuch der Logik* (Manuel de Logique); ibid., 2e édit., 1849; — *Geschichte der Philosophie von ihren Uranfængen bis zur Schliessung der Philosophen Schulen unter Justinian* (Histoire de la Philosophie, depuis son origine jusqu'à la clôture des écoles philosophiques sous Justinien); ibid., 1849; — *Vorlesungen uber die Culturgeschichte der Menschheit* (Leçons sur l'histoire de la civilisation de l'humanité); ibid., 1849; — *Systematisch und chronologisch geordenetes Verzeichniss sæmmtlicher Werke und Abhandlungen der Böhmischen Gesellschaft der Wissenschaften* (Catalogue systématique et chronologique de tous les ouvrages et dissertations de la Société des Sciences de la Bohême); Prague, 1854; — plusieurs *Dissertations* et *Mémoires* insérés dans des recueils littéraires, et dont quelques-uns ont été réimprimés à part. R. L.

Conv.-Lex., avec additions bibliographiques.

HANVILLE. *Voy.* HAUTEVILLE.

HANWAY (*Jonas*), voyageur et philanthrope anglais, né à Portsmouth, en 1712, mort en 1786. Très-jeune il alla faire à Lisbonne son apprentissage de marchand. En 1743 il acquit une part dans la maison Dingley à Saint-Pétersbourg, et se trouva par suite de cette association en relation d'affaires avec les comptoirs russes et perses de la mer Caspienne. Des intérêts de commerce l'appelèrent même en Perse. De retour en Angleterre, en 1750, il publia trois ans après un récit de ses voyages sous ce titre : *An historical Account of the british trade over the Caspian sea; with a Journal of Travels from London, through Russia, Germany and Holland; to which are added the Revolutions of Persia during the present century, with the particular history of the great usurper Nadir Kouli*; 4 vol. in-4°. Dans la même année il engagea une controverse relativement à la naturalisation des juifs, et publia : *A Review of the proposed naturalization by a Merchant.* Il s'occupa très-activement d'institutions charita-

bles et de l'éducation du peuple, fut le principal fondateur de la Société marine pour l'instruction des jeunes matelots, de la Magdelen Charity, maison d'asile pour les filles repenties, et contribua plus que personne à l'établissement des écoles du dimanche (*sunday-schools*). Il projeta aussi pour la construction et la discipline des prisons des améliorations qui furent réalisées plus tard. Ce zèle philanthropique ne resta pas sans récompense. Lord Bute, sur la demande des principaux commerçants de Londres, nomma Hanway commissaire de la marine, poste que celui-ci occupa pendant environ vingt ans, et dont il conserva le traitement jusqu'à sa mort. Il fut enseveli à Westminster. Son savoir était étendu et, outre le *Voyage* cité plus haut, il composa environ soixante-dix ouvrages, tous consacrés à l'utilité publique, mais d'un faible mérite littéraire. Z.

J. Pugh, *Remarkable Occurences in the life of Jonas Hanway*. — *Gentleman's Magazine*, vol. LXV. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

HAN-WEN-TI. *Voy.* WEN-TI.

HANZELET (*Jean* APPIER, dit), imprimeur, graveur en taille-douce et artificier lorrain, né à Harancourt (1), le 15 novembre 1596, et mort à Nancy, en 1647 (2). Il reçut les premières leçons de dessin et de mathématiques de son père, qui était au nombre des ingénieurs chargés, par le duc Charles III, de diriger les travaux des nouvelles fortifications de Nancy. Il s'exerça jeune dans l'art de la gravure en taille-douce, et fit quelques portraits qui révélèrent son talent, notamment ceux d'*Élisée de Harancourt*, gouverneur de Nancy, de *Desbordes*, valet de chambre du duc Henry II, qui fut brûlé comme sorcier, etc. A la qualité de chalcographe que prenait Hanzelet, il joignit en 1620 celle de typographe. Il alla monter une imprimerie à Pont-à-Mousson, que son université rendait florissante. C'est là qu'il mit au jour un livre non moins curieux que recherché aujourd'hui, sous ce titre : *Recueil de plusieurs Machines militaires et feux artificiels pour la guerre et récréation; avec l'Alphabet de Trittemius, par laquelle* (sic) *chacun qui sçait escrire peut composer congrûment en latin; aussy le moyen d'escrire la nuit à son amy absent; de la diligence de Jean Appier, dit Hanzelet, chalcographe, et de François Thybourel, chirurgien;* au Pont-à-Mousson, par Charles Marchant, 1620, pet. in-4°. Le texte de ce livre est entremêlé de 101 figures, fort joliment gravées, par Hanzelet lui-même. Il s'était associé pour la publication de cet ouvrage à François Thybourel, natif de Gorze, *fameux chirurgien et mathématicien en l'université de Pont-à-Mousson*, qui cultivait aussi les lettres et même la poésie; car on trouve parmi les préliminaires du livre une élégie où l'on déplore les tristes résultats de la découverte de Berthold Schwartz, inventeur de la poudre à canon. Cette pièce curieuse à bien des égards ne manque pas de verve, et offre surtout ce contraste piquant de deux artificiers qui maudissent le créateur de leur industrie. Encore ne s'arrêtent-ils pas là et décochent-ils à sa mémoire cette épitaphe épigrammatique :

Cy gist Berthold le noir, le plus abominable
D'entre les inhumains,
Qui, par son art, a rendu misérable
Le reste des humains.

En 1628, Hanzelet ayant imprimé sans la permission du recteur un livre de son ami Jean Hordal, professeur de droit (1), fut condamné à une amende de cinquante francs et privé de son brevet. Il ne continua pas moins d'exercer sa profession de graveur, tant à Pont-à-Mousson qu'à Nancy, et même d'artificier, car nous le voyons prendre le titre de *maître des feux artificiels de Son Altesse*, dans un nouvel ouvrage sur cette matière qu'il publia en 1630, et qu'il intitula : *Pyrotechnie de Hanzelet, Lorrain, où sont représentés les plus rares et appreuvez secrets des machines et des feux artificiels propres pour assiéger, battre, surprendre et défendre toutes places;* Pont-à-Mousson, Bernard, 1630, in-4° de 264 pages. Ce livre n'est pas, comme l'a cru Dom Calmet, une nouvelle édition du recueil des machines militaires; c'est un ouvrage différent du premier, quoique l'auteur y ait refondu une partie de ce que l'autre contenait, après avoir subi de grands retranchements. Il contient 136 figures, dont la plupart sont des contre-épreuves des planches du premier recueil. Elles sont bien inférieures à celles-ci. On prétend qu'Hanzelet a présenté comme siennes certaines inventions qui étaient dues à J. Boillot, architecte de Langres, auteur d'un livre rare sur le même sujet, publié à Chaumont en 1598. « Au reste, dit M. Arthur Dinaux, l'ouvrage d'Hanzelet est plein de machines ingénieuses et de pièces d'artifice curieuses. On remarque, à la page 208, la figure d'une machine appelée *orgues*, dont Fieschi fit un si déplorable usage. » On aurait pu ajouter à cette indication qu'on y trouve aussi le modèle de la machine infernale du 3 nivôse... (pag. 193). Mais il est peu probable que les auteurs de ces meurtrières inventions aient eu connaissance du livre d'Hanzelet : le génie du mal les aura suffisamment inspirés. Parmi les autres œuvres gravées de ce maître, nous ne devons pas omettre les figures délicatement touchées des *Honneurs et Applaudissemens rendus par le collége de la Compagnie de Jésus aux SS. Ignace de Loyola et François Xavier, à raison de leur*

(1) Village à 15 kilomètres de Nancy.

(2) L'auteur de l'article HANSELET de la *Biographie universelle* de M. Michaud (M. Ch. Weiss) n'a connu aucune de ces particularités relatives à la naissance et à la mort de Hanzelet. Un autre philologue également érudit (M. Arthur Dinaux) le fait naître à Toul, sur la fin du seizième siècle (*Bulletin du Bibliophile*, 1844). (J. L.)

(1) *Mella Apum Romanorum*, pet. in-8°.



canonisation; Pont-à-Mousson, Cramoisy, 1623, in-4° (1), ni celle de la *Relation journalière du Voyage au Levant*, par Henry de Beauvois; Nancy, 1619, in-4°. La *superbe* thèse, soutenue par le prince Nicolas-François de Lorraine, en 1624, à l'université de Pont-à-Mousson, et dont les figures ont été gravées par Hanzelet, mérite aussi une mention particulière. J. LAMOUREUX.

Dom Calmet, *Bibliothèque Lorraine*. — Beaupré, *Recherches historiques et bibliographiques sur les commencements de l'imprimerie en Lorraine*. — Arthur Dinaux, *Variétés bibliographiques et littéraires* (*Bulletin du Bibliophile*, publié par J. Techener, 1844). — *Catalogue des collections lorraines* de M. Noël (1851, in-8°), t. II.

HAPDÉ (*Jean-Baptiste-Auguste*), auteur dramatique français, né en 1774, mort en 1839. Malgré sa famille, il voulut être auteur dramatique, et fit jouer d'abord, sur un petit théâtre de Paris, deux pièces de circonstance : *Le dernier Couvent de France* et *La Prise de Mantoue*. En 1800 il partit pour l'armée du Rhin, fut attaché au quartier général, devint secrétaire du général Hédouville et ensuite administrateur des hôpitaux militaires. La paix le ramena à Paris en 1802, et il rentra dans la carrière dramatique. Il sollicita une direction théâtrale; mais tout ce qu'il put obtenir fut le privilége d'un spectacle de pantomimes, qu'il ouvrit le 1er janvier 1810 au Théâtre de la Porte-Saint-Martin, sous le titre de *Jeux gymniques*. Cette entreprise, assez malheureuse, eut cependant un moment de succès. Hapdé avait imaginé de célébrer les exploits de l'empereur; il fit jouer une pantomime intitulée *L'Homme du destin*, qui fut divisée en plusieurs pièces; dans l'une, représentant *Le Passage du mont Saint-Bernard*, un acteur nommé Chevalier figurait Bonaparte avec une telle vérité que l'empereur lui-même voulut aller le voir. Longtemps la loge grillée de la galerie où l'auguste spectateur était venu incognito eut une grille dorée qui la distinguait des autres. Cependant L'*Homme du destin* ne put sauver ce théâtre, qui fut fermé en 1812. Hapdé obtint alors une place de directeur des hôpitaux militaires de la grande armée. Après la chute de l'empereur, en 1814, revenu à Paris, il publia une brochure ayant pour titre : *Les Sepulcres de la grande armée*, dans laquelle, peignant les désastres de 1812 et de 1813, il représenta Napoléon comme indifférent pour la vie des hommes. Pendant les Cent Jours il se réfugia en Angleterre; mais, de retour avec les Bourbons, il devint le flatteur de ceux-ci, et publia : *Deux Heures avec Henri IV, ou le délassement du bon Français, recueil historique et anecdotiqué destiné aux jeunes gens décorés de la Légion d'Honneur*; 1815, in-8°: livre qui fut reproduit l'année suivante sous ce titre : *Le Panache blanc de Henri IV, ou les souvenirs d'un Français, recueil historique, dédié au roi*. Lors de l'assassinat du duc de Berry, il fit paraître un autre écrit, ayant pour titre : *Révélations historiques, heure par heure, des événements funestes du* 13 *février* 1820, etc.; in-8°. Il célébra la naissance du duc de Bordeaux par une pièce intitulée : *Le* 13e *Coup de canon, ou la France et l'Espérance, scène allégorique et militaire à grand chœur, représentée sur le théâtre de verdure du jardin de Tivoli*; 1820, in-8°. Ce dévouement lui valut la décoration de la Légion d'Honneur. On a aussi de lui, outre quelques brochures sans importance, un *Voyage souterrain, ou description des salines de Haillein, sur les frontières du Tyrol*, 1816, in-8°; et un mémoire *Sur la Propriété dramatique, le Plagiat et l'Établissement d'un jury littéraire*; 1819, in-8°. Quant à ses œuvres dramatiques, elles se composent d'un grand nombre de vaudevilles, de mélodrames, de pantomimes donnés sous le nom d'*Augustus*, et aujourd'hui tout à fait oubliés. Nous citerons seulement, à cause de leur succès : *La Naissance d'Arlequin*, pièce en cinq actes, jouée aux Jeunes-Artistes, où Foignet, dans le rôle d'Arlequin, changeait vingt fois de costume à vue; — les mélodrames de *Peau-d'Ane*, de *La Part du Diable*, de *La Tête de Bronze*; — *Célestine et Faldoni*, drame, etc.

GUYOT DE FÈRE.

Mémorial encyclopédique, juin 1839. — *Renseignements particuliers*.

HAPPENINI. *Voy*. JEDAÏA APENNINI.

HAQUIN Ier (1), *jarl* ou roi de Norvège, cinquième fils d'Harald Haarfager, né en 915, mort en 961. Envoyé à l'âge de six ans à la cour d'Adelstan, roi d'Angleterre, il fut baptisé et élevé dans la religion chrétienne. Comme il était encore en Angleterre, à l'époque de la mort de son père, en 936, ses frères l'exclurent de l'héritage paternel, dont la plus grande partie revint à Eric, l'un d'eux. Informé du mécontentement qu'excitait en Norvège la tyrannie d'Eric, il résolut de le renverser. Avec quelques vaisseaux que lui prêta Adelstane, il fit voile pour la Norvège, et quoique la tempête eût dispersé sa flotte, il débarqua hardiment. Eric, abandonné de ses sujets, n'essaya pas de résister, et s'enfuit dans les îles Orcades. Après avoir exercé quelque temps le métier de pirate, il obtint d'Adelstane un fief dans le Northumberland, où il mourut, en 952. Haquin, resté possesseur du trône, voulut raffermir son pouvoir par des victoires sur les Danois et transporter dans la barbare Norvège la civilisation un peu moins rude de l'Angleterre.

(1) Ce livre curieux et rare a été publié en même temps en latin, sous le titre : *Sacra atque hilaria Mussipontana ob relatos Gregorii XV auctoritate in ecclesiasticum sanctorum album Ignatium Loyolam et Franciscum Xaverium, sanctitate et miraculis claros, Societatis Jesu solos geminoso Mussiponti*; Cramoisy, pet. in-4°. Les figures de Hanzelet ornent cette version, non moins rare que l'original.

(1) L'orthographe de ce nom est incertaine; on le trouve encore écrit de quatre ou cinq autres manières différentes : *Hakam, Hakon, Haguin, Haagen*, etc.

Il tenta surtout de faire participer son peuple aux bienfaits du christianisme; mais les Norvégiens repoussèrent obstinément l'introduction de l'Évangile, et forcèrent leur roi de sacrifier à Thor et de manger de la chair de cheval. Les églises furent renversées et les prêtres massacrés. Haquin aurait réprimé ces violences, s'il n'avait eu besoin de ménager les préjugés des Norvégiens, pour repousser l'invasion des fils d'Eric. Les jeunes princes, soutenus par Harald *à la Dent bleue*, roi de Danemark, descendirent en Norvège. Vaincus dans une première rencontre, ils parvinrent un jour à surprendre Haquin, qui n'avait autour de lui qu'un petit nombre de guerriers. Le jarl, blessé mortellement par une flèche, désigna pour lui succéder les fils d'Eric, en déclarant que Harald serait chef suprême. Z.

Snorro Sturleson, *Noregs Konunga Sögur* (Histoire des Rois de Norvège). — Thorfæus, *Historia Rerum Norvegicarum*, t. II. — Saxo Grammaticus, *Historia Danica*, t. II.

HAQUIN II, roi de Norvège, fils de Magnus II, né en 1060, mort en 1095. Après la mort d'Olof, en 1093, son fils Magnus III lui succéda dans le midi de la Norvège, tandis que le nord du royaume reconnut l'autorité d'Haquin. La guerre éclata entre les deux princes; mais la mort d'Haquin, survenue peu après, laissa Magnus seul maître de la couronne. Z.

Thorfæus, *Historia Rer. Nor.*, t. III.

HAQUIN III, *Herdebred* (aux larges Épaules), roi de Norvège, fils de Sigurd Bronch, né en 1147, tué en 1172. Plusieurs princes de la maison royale se disputaient la possession de la Norvège, et rien n'est plus confus que l'ordre dans lequel ils se succédèrent. Après la mort de Sigurd Bronch, fils d'Harald, en 1155, son frère Egstein se rendit à la diète de Bergen, avec le jeune Haquin, et se fit reconnaître roi de la Norvège septentrionale, tandis que Inge, autre fils d'Harald, régnait dans la partie méridionale. La guerre ne tarda pas à éclater entre les deux princes. Egstein, vaincu, fut pris et mis à mort le 21 août 1157. Haquin Herdebred, à peine âgé de dix ans, lui succéda, et la guerre continua. La mort d'Inge, tué au combat d'Opsolo, le 3 février 1171, laissa Haquin seul maître de toute la Norvège. Pour raffermir sa puissance, il résolut de se défaire de tous les partisans d'Inge. Ce projet excita une insurrection, et Haquin périt dans le combat naval de Ramsdal contre les Danois, qui étaient venus au secours des révoltés. Z.

Torfæus, *Historia Rer. Norv.*, t. III.—Snorro Sturleson, *Noregs Konúnga Sögur.*

HAQUIN IV, roi de Norvège, fils et successeur de Sverrer, mort le 1er janvier 1204. Il trouva le royaume agité par la révolte des Baglers et par les querelles de Sverrer avec l'Église. Son premier soin fut de se réconcilier avec le clergé et de faire lever l'interdit lancé sur son royaume. Il parvint aussi à gagner les principaux Baglers, et à dissoudre ce redoutable parti. Il ne jouit pas longtemps du repos qu'il avait procuré à ses sujets, et mourut subitement, après deux ans de règne. On soupçonna sa belle-mère, veuve de Sigurd Laward, de l'avoir empoisonné. Z.

Torfæus, *Hist. Rer. Norv.*, t. III. — Snorro Sturleson, *Nor. Kon. Sög.*

HAQUIN V, *Galin*, neveu du précédent, mort en 1214. Après la mort de Haquin IV, en 1204, et pendant la minorité de Guttorm, fils de Sigurd Laward, Haquin Galin fut nommé régent de Norvège. Les turbulents seigneurs norvégiens, qui trouvaient dans chaque avénement une cause de guerre civile, se soulevèrent et rappelèrent Erling, qu'ils avaient proclamé après la mort d'Inge. Le prétendant obtint trente-cinq vaisseaux de Waldemar, roi de Danemark, et débarqua en Norvège. Sur ces entrefaites, le jeune Guttorm mourut, en 1205, et Haquin s'efforça de garder la couronne. Cependant, tout en conservant une partie des revenus de l'État, il dut laisser le titre de roi à son frère utérin, Inge II Bardson. Erling mourut en 1207. Par une convention conclue en 1213, il fut convenu qu'après Inge la couronne appartiendrait à Haquin, et qu'elle passerait ensuite à l'aîné des fils des deux frères. Haquin Galin ne vécut pas assez longtemps pour voir profiter de ce traité, et il ne fut pas tenu compte des droits de son fils Canut après la mort d'Inge, en 1217. Z.

Gerh. Schœnning, *Norges Riges Historie.*

HAQUIN V ou **VI** (1), *Gamle* (le Vieux), fils naturel d'Haquin IV, né en 1204, mort le 16 décembre 1262. Il n'avait que treize ans à son avénement; sa belle figure et l'aménité de ses manières le faisaient aimer. Cependant, des troubles marquèrent les débuts de son règne. Sa mère dut prouver par l'épreuve du feu qu'il était bien le fils d'Haquin. Le clergé se déclara en faveur du jarl Skule, frère d'Inge, et obligea le jeune prince de céder à ce compétiteur un tiers du royaume. Un autre prétendant, Bénédict, qui se disait fils de Magnus Erlingsson, excita aussi, en 1218, la sédition des Slitungar, qui dura jusqu'en 1222. Une autre révolte, celle des Ribbungar, finit en 1223, pour recommencer peu après. Leur chef Sigurd prit, quitta, reprit le titre de roi, et l'avait encore à l'époque de sa mort, en 1226. Le parti des Ribbungar choisit ensuite pour chef Canut, fils d'Haquin Galin; puis lorsque Canut eut échangé sa couronne précaire contre un fief, les rebelles élurent pour roi un nommé Magnus Bladstock, qui fut pris et pendu par les habitants du Vaermeland, en 1227. Cet événement termina la révolte des Ribbungar,

(1) Comme Haquin, Galin porta très-peu de temps le titre de roi; quoiqu'il en exerçât le pouvoir pendant dix ans, beaucoup d'historiens ne le comprennent pas dans la série des rois de Norvège. Par suite de cette omission, Haquin VI devient Haquin V; il en est ainsi pour tous les autres Haquin jusqu'à la fin de la série. Nous nous sommes conformé à cet ordre, qui est généralement adopté.

sans rendre le repos à la Norvège. Le jarl Skule réclama un fief plus étendu, et n'ayant pu l'obtenir, il se rendit en Danemark, et conclut en 1228 un traité secret avec le roi Waldemar. Haquin, pour l'apaiser, lui conféra le titre de duc. Une nouvelle rupture n'en éclata pas moins entre les deux princes en 1239. Skule fut vaincu et mis à mort, à Drontheim, le 23 mai 1240. Haquin, délivré de son plus puissant ennemi, s'efforça de réparer les maux que tant de dissensions avaient causés à la Norvège. Il établit des lois qui garantissaient la sûreté individuelle, et il éleva des forteresses destinées à contenir la turbulence de ses vassaux. Depuis longtemps aucun prince scandinave n'avait été aussi puissant. Sa réputation s'étendit à l'étranger. Saint Louis partant pour la croisade lui offrit le commandement de sa flotte, et le pape Innocent IV, qui voulait l'attirer dans la guerre sainte, envoya son légat, le cardinal Guillaume, pour le couronner. Haquin, tout occupé des affaires de la Scandinavie, résista aux avances du roi de France et du pape. Il maria, en 1251, son fils aîné Haquin *le Jeune*, qu'il avait associé au trône, à Richissa, fille du jarl Birger, régent de Suède. Il songeait alors à faire la guerre au Danemark, et il tenait à s'assurer l'alliance de la Suède. La mort de son fils, en 1257, l'empêcha de donner suite à ce projet, et le décida à tourner ses armes d'un autre côté. Il soumit d'abord le Groenland et l'Islande, puis, en 1262, il fit voile pour l'Écosse, dans l'intention de reconquérir la partie de ce pays qui avait appartenu à ses ancêtres. Les îles Shetland et les Orcades tombèrent en son pouvoir; mais la mort le frappa pendant qu'il hivernait dans l'île de Mainland et méditait de nouvelles conquêtes. Son règne est l'époque la plus brillante de l'histoire de Norvège. Il eut pour successeur son fils Magnus VI. Z.

Torfæus, *Historia Rer. Norv.*, t. IV. — Snorro Sturleson, *Noregs Konunga Sogur*. — Thomas Rymer, *Acta publica inter reges Angliæ et alios habita*, t. I. — *Chronicon Regum Scandinaviæ*, dans la *Britannia antiqua* de Campden.

HAQUIN VII, fils de Magnus VII, mort le mai 1319. Il succéda à son père en 1280; mais ne porta que le titre de duc tant que vécut son père Erik, que Magnus avait déclaré roi. Les deux frères régnèrent en bonne intelligence, et après la mort d'Erik, en 1299, Haquin lui succéda sans contestation. Il continua contre le Danemark la guerre entreprise par son frère. Les États scandinaves ne cessaient d'offrir le spectacle de princes de la même famille armés les uns contre les autres. Erik et Waldemar, frères de Birger, roi de Suède, soulevés contre lui et vaincus, se réfugièrent auprès d'Haquin, qui les réconcilia avec leur frère. Mais à peine Erik et Waldemar furent-ils rentrés en possession de leurs fiefs, qu'ils s'unirent contre Haquin. Celui-ci, pour résister à leur agression, fit la paix avec le Danemark, en 1308. Il s'engagea à donner sa fille Ingeburge, alors âgée de sept ans et héritière du royaume de Norvège, à Magnus, fils de Birger et neveu du roi de Danemark Erik Menved. Aussitôt ce traité conclu, les rois des trois États scandinaves tournèrent leurs armes contre Erik et Waldemar. La guerre fut terminée en 1310, par une entrevue qui eut lieu à Helsingborg, entre les trois rois, les ducs et plusieurs princes. Entre autres clauses, on convint qu'Ingeburge, d'abord promise à Magnus, serait donnée à Erik, et que Waldemar épouserait une nièce d'Haquin. Quelques années plus tard, en 1318, les deux ducs furent assassinés par leur frère. Ils trouvèrent des vengeurs dans une partie de la population suédoise, qui renversa Birger. Haquin contribua à ce soulèvement, mais il mourut avant d'en avoir vu le résultat. Avec Haquin VII finit, dans la ligne masculine, la race des Ynglinges ou de Harald Haarfager, qui régnait sur la Norvège depuis 863. Le trône passa à la race des Folkunges, qui occupait le trône de Suède depuis 1250. Les couronnes de Suède et de Norvège furent réunies sur la tête d'un enfant de trois ans, Magnus VIII Erikson, fils d'Erik et d'Ingeburge. Z.

Gerh. Schœnning, *Norges Riges Historie*. — Baden, *Danmarks Riges Historie*. — Müller, *Danmarks Historie*. — Suhm, *Historie af Danmark*, t. XIII.

HAQUIN VIII, fils de Magnus Erikson, mort le 1er mai 1380. Les couronnes réunies de Suède et de Norvège furent séparées de nouveau, en 1343, et Haquin reçut de son père le titre de roi de Norvège. Les habitants de ce pays forcèrent même, en 1350, Magnus à remettre complétement l'autorité suprême entre les mains de son fils. Celui-ci gouverna pacifiquement pendant dix ans; mais après la mort de son frère Erik il intervint dans les troubles qui agitaient la Suède. Il trouva la population soulevée contre son père, et pour apaiser la sédition il fut obligé d'enfermer Magnus au château de Calmar, en novembre 1361. Il se fit ensuite élire roi de Suède, le 15 février 1362; mais les Suédois, en haine du Danemark, lui imposèrent pour condition de rompre ses fiançailles avec Marguerite, fille du roi Waldemar, et d'épouser Élisabeth, fille du comte Gerhard de Holstein. Plusieurs sénateurs allèrent chercher la nouvelle fiancée. Le mariage se fit par procuration, et il fut stipulé au contrat que Haquin serait déchu du trône s'il ne ratifiait pas l'engagement conclu en son nom. La princesse de Holstein s'embarqua pour la Suède; mais son vaisseau tomba au pouvoir des Danois, qui la retinrent prisonnière. Haquin profita de cette circonstance pour revenir à son premier engagement, et son mariage avec Marguerite de Waldemar fut célébré le 9 avril 1363. Les sénateurs suédois, indignés, prononcèrent sa déchéance, et élurent pour roi Albert de Meklembourg. Haquin essaya de retenir par force la couronne qui lui échappait, et, emmenant avec lui son vieux père Magnus, il envahit la Suède. Surpris par son compétiteur, le

3 mars 1264, il fut vaincu et forcé de se retirer en Norvège. Son père resta prisonnier d'Albert. Cinq ans plus tard Haquin reconnut celui-ci comme roi de Suède. Il recommença la guerre en 1271 pour délivrer son père, et vint mettre le siége devant Stockholm. Un traité définitif fut signé sous les murs de cette ville. Haquin et Magnus renoncèrent à leurs prétentions sur la Suède, et ce dernier recouvra sa liberté au prix d'une rançon de douze mille marcs d'argent. Magnus périt dans un naufrage, le 1er décembre 1374, et Haquin ne lui survécut que six ans. Il laissa le trône de Norvège à son fils Olof, déjà proclamé roi de Danemark, le 3 mai 1376. Olof mourut jeune, en 1387, et avec lui finit la célèbre famille des Folkungés. Z.

A. Faye, *Norges Historie*. — Hvitfeld, *Danmarks Rigis Krönike*. — H. Willebrands, *Hansische Kronike*. — Th. Ryiner, *Acta publica*, t. I. — Herm. Cornerus, *Chron.*, dans les *Scriptores Rerum Germanicarum* de Eckard, II. — Westphalen, *Monum. ined. Rerum Cimbricarum*, IV.

HAQUIN *le Mauvais*, jarl de Norvège, assassiné en 995. Fils de Sigurd, jarl de Drontheim, il eut à défendre ses domaines contre les fils d'Erik, neveux et successeurs de Haquin Ier. A deux reprises, en 970 et en 976, il fut forcé de s'enfuir en Danemark. Il parvint à attirer dans ce pays le plus puissant des fils d'Erik, Harald Grafell, et le fit périr; puis, soutenu par une flotte danoise, il s'empara de la plus grande partie de la Norvège, et régna sous le titre de vassal du roi de Danemark. Il se fit aimer de ses sujets en rétablissant le culte des divinités scandinaves, et se crut assez puissant pour refuser de payer tribut au roi de Danemark, Harald *à la Dent bleue*. Il consentit cependant à lui servir d'auxiliaire contre l'empereur Othon III. Après avoir conclu la paix avec l'empereur, Harald força Haquin de se faire baptiser; mais celui-ci, à peine de retour en Norvège, abjura sa nouvelle religion, chassa les missionnaires, et se déclara indépendant. Plusieurs expéditions danoises envoyées contre lui n'eurent aucun succès. Enorgueilli de son triomphe, Haquin s'abandonna à ses passions violentes, et poussa par sa tyrannie les Norvégiens à la révolte. Un seigneur du sang royal, Olaüs ou Olof, se mit à la tête des insurgés. Haquin, abandonné de tous, se cacha dans une caverne, où il fut tué, pendant son sommeil, par un de ses esclaves. Z.

Ch.-N. Falsen, *Norges Historie under Harald Haarfager og hans mandlige Descendenter*. — Gerh. Schœnning, *Norges Riges Historie*.

***HARABURDA** (*Michel*), diplomate polonais, vivait dans la deuxième moitié du seizième siècle. Il fut chargé, en 1573, d'aller en Russie proposer la couronne de Pologne au fils d'Ivan le Menaçant, à condition que celui-ci séjournerait en Pologne et embrasserait la religion catholique. Haraburda ne réussit pas dans sa mission : Henri d'Anjou fut élu à la place du jeune prince russe. Haraburda a tracé d'une manière détaillée le récit de ce fait, dont le manuscrit original en langue polonaise se conserve dans la Bibliothèque vaticane (Collect. Albertrandi, n° 44), sous ce titre : *Relacya Poselstwa Haraburdy do Moskwy w' roku* 1573; il a été publié par A. Tourguenief, dans ses *Historica Russiæ Monumenta*; Pétersbourg, 1841. P. A. G—N.

Karamzin, *Hist. de Russie*, VIII.

***HARAÏRI** (*Soliman al-*), savant arabe, né à Tunis, en 1240 de l'hégire (1824 de notre ère), au mois de novembre, d'une famille d'origine persane. Il commença ses études à la grande mosquée de Tunis, connue sous le nom de Djamah az-Zaïtonah : il s'appliqua surtout à apprendre les sciences exactes et la médecine, sans négliger d'approfondir la loi musulmane suivant les quatre sectes, hanefi, meleki, cheafiii, hambouli. Dès l'âge de quinze ans il enseigna les sciences, dans la mosquée même où il avait étudié. En 1844, il fut chargé de donner des leçons aux élèves interprètes envoyés au consulat de France à Tunis; en même temps il remplissait les fonctions de notaire arabe sous la juridiction du bey. Ses relations avec le consulat de France le firent nommer, en 1845, secrétaire arabe de cette légation. Et en 1856 il vint à Paris, pour se familiariser dans les sciences européennes. Soliman al-Haraïri a débuté, comme auteur, par la publication d'un Mémoire sur le choléra, intitulé *Audjalah*, qu'il fit lithographier à Tunis et répandre dans cette ville lors de la dernière épidémie. Il publia ensuite son édition de la *Grammaire Française de Lhomond, traduite en arabe*, Paris, 1857, in-8° (arabe-français), qu'il fit précéder d'une préface également bilingue et destinée à prouver aux musulmans, auxquels elle s'adresse plus spécialement, que c'est à tort qu'ils refusent de sympathiser avec les chrétiens : « Une telle conduite, dit l'auteur s'appuyant de nombreuses citations de savants arabes, loin d'être ordonnée par le Coran, est défendue par Mohamed et réprouvée par tous les grands commentateurs du prophète. » Soliman al-Haraïri a aussi traduit en arabe les *Fables* de La Fontaine, l'abrégé d'*Économie politique* de Blanqui, le *Manuel de la Santé* de Raspail, l'*Anatomie* d'Auzoux, l'*Histoire de Carthage*, l'*Univers pittoresque*, et autres ouvrages de sciences, auparavant inconnus chez ses compatriotes. Il prépare en ce moment la publication d'une version arabe du *Code Pénal* français, à l'usage des magistrats indigènes de l'Algérie. L. R.

Doc. particuliers.

HARALD Ier, *Haarfager* (aux beaux cheveux), roi de Norvège, né vers 850, mort vers 936. Il fut le premier roi qui réunit toute la Norvège sous sa domination. Cette contrée avait été longtemps divisée en une vingtaine de royaumes. Les excursions des pirates normands qui allaient chercher au loin des pays à piller,

en privant plusieurs princes norvégiens de leurs sujets les plus belliqueux, les affaiblirent, et permirent à d'autres princes d'étendre leur puissance. Ce fut ainsi que Halfdan *le Noir*, roi du Nordenfield, parvint à élever son pouvoir sur les débris de celui des autres rois norvégiens. La mort l'empêcha de consolider son empire; mais son fils Harald *Haarfager* hérita de ses projets et de ses énergiques qualités. Malgré son extrême jeunesse, à son avénement, en 863, il continua sur les districts voisins du Nordenfield les conquêtes de son père. L'amour, si on en croit les *sagas* scandinaves, fut le mobile de son ambition. Il avait demandé la main de la princesse Gyda. Celle-ci répondit qu'elle ne l'épouserait que lorsqu'il aurait triomphé de tous ses compétiteurs et serait devenu souverain absolu, comme les rois de Suède et de Danemark. Harald fit alors le vœu de ne plus couper sa chevelure jusqu'au moment où il aurait conquis toute la Norvège. Il tint, dit-on, son serment, et après la bataille d'Hafursfiord seulement il coupa les beaux cheveux qui lui valurent le surnom d'*Haarfager*. Tandis qu'une partie des anciens rois ou princes émigraient en Suède ou allaient fonder des colonies dans les îles situées au nord de l'Écosse, les autres, échangeant leur titre de *konung* (roi) contre celui de *jarl* (duc) ou de *herse* (chevalier), acceptaient des charges à la cour du conquérant ou des grades dans son armée. Le roi de Suède, jaloux de la puissance croissante de Harald, lui déclara la guerre, sans pouvoir l'empêcher de poursuivre ses progrès en Norvège. Mais les rois, les jarls, les herses, sur le point de perdre les derniers restes de leur puissance, formèrent une confédération générale, dans laquelle entrèrent beaucoup de chefs de pirates. Harald équipa de son côté de nombreux vaisseaux. En 885, les deux flottes se rencontrèrent dans le golfe de la Baltique nommé le Hafursfiord, et s'y livrèrent cette mémorable bataille qui décida du sort de la Norvège. « Entendez-vous, dit la *Saga d'Harald*, le terrible combat que livre dans le golfe d'Hafur le roi illustre par sa naissance à Kiotve le Riche? Les voilà qui viennent de l'Orient, les vaisseaux avides de carnage, ayant la bouche béante, et les flancs hérissés de boucliers sculptés, etc. » La victoire resta à Harald, et les vaincus, ne pouvant rentrer dans la Norvège, se dispersèrent sur les mers, qu'ils infestèrent de leurs pirateries. Quelques-uns s'établirent dans les Orcades, les Hébrides, les îles Feroë; d'autres, en grand nombre, se réfugièrent en Islande, où les pirates normands avaient déjà fondé une sorte de république guerrière. La liberté dont on jouissait dans cette île y attira beaucoup de Norvégiens. L'émigration devint si forte que Harald, pour en arrêter les progrès, imposa une taxe à tous ceux qui passeraient dorénavant en Islande. Puis il alla chercher les pirates dans leurs repaires. Il dévasta et conquit les îles situées au nord de l'Écosse (Orcades, Hébrides), et leur donna pour gouverneur un des plus puissants jarls de la Norvège, Rognevald, père du célèbre Rollon qui fonda l'établissement des Normands en France. De retour en Norvège, Harald s'occupa de la paix intérieure de ses États. Il défendit, sous des peines sévères, les guerres des seigneurs, leurs brigandages, leurs querelles sanglantes; il supprima le *strandhug*, c'est-à-dire le droit de tuer le bétail dont on se saisissait sur la côte. L'abolition de cet usage, qui était un fléau pour les laboureurs, irrita la noblesse, habituée aux pirateries. Un des plus braves lieutenants du roi, Thorolf, brava ouvertement sa défense, et fut puni de mort. Les amis et les parents de Thorolf s'armèrent pour le venger, et périrent à leur tour. Harald trouva dans sa propre famille de nouvelles causes de troubles. Il avait, suivant les *sagas*, dix femmes et vingt concubines; et les premières avaient mis au monde vingt fils. Ces princes voulurent avoir des fiefs, et dépouillèrent plusieurs jarls fidèles. Quelques-uns des ducs attaqués résistèrent, et il s'en suivit des conflits au milieu desquels périt Halfdan, fils du roi, et qui ébranlèrent l'autorité de Harald. Ce prince, désespérant de réprimer les prétentions de ses fils, convoqua un *thing* (assemblée générale), y déclara ses fils rois, et partagea son royaume avec eux en se réservant le pouvoir suprême. Bientôt après il prit une nouvelle femme, et eut d'elle un fils, qu'il résolut de se donner pour successeur. Il le fit élever par un de ses vassaux, et lorsque l'enfant fut parvenu à l'adolescence, il l'envoya courir les mers. Au retour du jeune homme, que les exploits de la piraterie avaient préparé à être un digne roi scandinave, il rassembla un nouveau *thing*, et fit reconnaître pour son successeur futur ce fils préféré, qui se nommait Erik. Les Norvégiens respectèrent la volonté de leur roi, et lorsque Harald mourut, après un règne de soixante-treize ans, Erik lui succéda sans difficulté. Z.

Snorro Sturleson, *Noregs Konúnga Sögur*. — Thorfæus, *Historia Rerum Norvegicarum*, I; II; *Orcades*. — Thorgill, *Schedæ, seu Libellus de Islandia*. — Gerh. Schœnning, *Norges Riges Historie*, t. II. — Ch. Falsen, *Norges Historie under Harald Haarfager, og hans mandlige Descendenter*. — Depping, *Histoire des Conquêtes maritimes des Normands*, t. II.

HARALD II, *Graafeld*, roi de Norvège, petit-fils du précédent, et fils d'Erik, assassiné en 977. Haquin Ier, qui s'était emparé de la Norvège au détriment des fils d'Erik, les nomma pour lui succéder, et désigna particulièrement Harald comme chef suprême. Les jeunes princes cherchèrent aussitôt à se mettre en possession de l'héritage de Haquin; mais ils rencontrèrent une opposition redoutable dans les jarls, dont le plus puissant était Sigurd, duc de Drontheim. Les fils d'Erik, secondés par la politique astucieuse de leur mère, Gunilde, attirèrent Sigurd près d'eux,

et le firent périr dans un incendie. Le peuple de Drontheim se souleva à la nouvelle de cet assassinat, prit pour chef Haquin, fils de Sigurd, et força les fils d'Erik à le confirmer dans la dignité de jarl de la Norvège septentrionale. Harald et ses frères, après avoir défait par trahison deux petits rois de Norvège, anciens vassaux d'Harald Haarfager, tournèrent leurs armes contre Haquin, et l'obligèrent à s'enfuir en Danemark, auprès du roi Harald *à la Dent bleue*. Haquin persuada au roi de Danemark d'attirer Harald Graafeld dans ses États. Celui-ci se laissa en effet séduire par les promesses de Harald *à la Dent bleue*, et au moment où il mettait le pied sur le rivage de Danemark, il fut tué par Haquin. Z.

Torfæus, *Historia Rerum Norv.* — Saxo Grammaticus, *Historia Danica.*

HARALD III, *Hardrade* (le Sévère), roi de Norvège, tué à Stansfort-Bridge, le 25 septembre 1066. Fils de Sigurd, roi de Ringarige, et frère utérin de saint Olof, il combattit vaillamment en 1030, à la bataille navale de Stiklarstadt, qui coûta le trône et la vie à ce prince. Il échappa aux vainqueurs, et se retira en Russie, où dominaient ses compatriotes, les Normands Varègues. De là il se rendit à Constantinople, et s'enrôla dans la garde composée de Varègues ou Varangiens au service de l'impératrice Zoé et de son mari, Romain Argyre. Il prit part à diverses expéditions en Sicile et sur les côtes d'Afrique, et en entreprit même pour son propre compte avec d'autres aventuriers normands. Il gagna à ce double métier de mercenaire et de pirate de grandes richesses, qu'il mit en sûreté en les envoyant au grand-duc de Russie Jaroslaw. En passant à Constantinople pour retourner en Russie, il fut accusé d'avoir détourné à son profit la partie du butin qui appartenait à l'empereur. L'impératrice Zoé le fit mettre en prison; mais les Varègues lui fournirent les moyens de s'évader. Revenu en Russie, il épousa à Novogorod Élisabeth, fille de Jaroslaw. Il alla ensuite à la cour du roi de Suède, y trouva un de ses parents, Suenon Estridson, compétiteur du royaume de Norvège, et s'unit avec lui pour dépouiller Magnus Ier, fils de saint Olof. Magnus, craignant de ne pas pouvoir leur résister, consentit, en 1046, à céder à Harald une partie de la Norvège à condition que Harald, de son côté, partagerait ses trésors avec lui. La bonne intelligence ne fut pas de longue durée entre les deux princes, et la guerre n'aurait pas tardé à éclater, si Magnus n'était mort l'année suivante. Resté seul possesseur de la Norvège en 1047, Harald eut à défendre ses États contre les Danois. Pour être plus à portée de repousser leurs agressions, il bâtit Opsolo (actuellement Christiania), en face du Danemark. Il perdit un combat naval en 1062, et conclut la paix en 1064. Mais il ne resta pas longtemps en repos. Toste, frère de Harald, roi d'Angleterre, voulant s'emparer de ce royaume, demanda des secours au roi de Norvège. Harald se mit à la tête d'une grande expédition, et descendit dans le nord de l'Angleterre. Il se rendit maître de tout le pays jusqu'à York; mais près de cette ville, à Stansfort-Bridge, il fut attaqué par les Anglo-Saxons que commandait Harald. La bataille fut acharnée et longtemps incertaine. La victoire semblait pencher pour les Norvégiens, lorsque la mort de Harald, qui fut percé d'une flèche, les découragea et les força de regagner précipitamment leurs vaisseaux. Harald laissa deux fils, Magnus II et Olof III, qui lui succédèrent. Z.

Snorro Sturleson, *Noregs Konúnga Sógur.* — Thorfæus, *Historia Rerum Norv.* — Saxo Grammaticus, *Historia Danica.* — Augustin Thierry, *Histoire de la Conquête de l'Angleterre par les Normands*, tom. I.

HARALD IV, *Gillichrist*, roi de Norvège, massacré en 1139. Il se rendit d'Irlande en Norvège, sous le règne de Sigurd Ier, et se donna pour le fils naturel de Magnus III, *aux Jambes nues*, et d'une Irlandaise. Il prouva ses droits en sortant vainqueur de l'épreuve du fer rouge, et il fut reconnu fils de Magnus après avoir juré de ne jamais faire valoir ses prétentions au trône tant que Sigurd ou son fils Magnus vivraient. Malgré son serment, Harald, après la mort de Sigurd, força Magnus de partager la Norvège avec lui. Magnus céda d'abord, puis il parvint à chasser son compétiteur, qui se réfugia en Danemark. Harald reparut bientôt en Norvège, vainquit à son tour Magnus, le fit prisonnier et après lui avoir fait crever les yeux, couper une jambe et subir une mutilation qui le rendait inhabile à perpétuer sa race, il ordonna de l'enfermer dans un monastère de Drontheim (1135). Le règne de Harald fut court et honteux. Il laissa piller son royaume par des pirates vandales, qui saccagèrent Kongelf. Encouragé par la faiblesse du nouveau roi, un aventurier, qui se disait aussi fils de Magnus III, Sigurd Slembidiakni, rassembla quelques partisans, surprit Harald pendant la nuit, et l'égorgea. Z.

Snorro Sturleson, *Noregs Konunga Sögur.* — Thorfæus, *Histor. Rerum Norveg.* — Suhm, *Historie af Danmark.*

HARALD, rois de Danemark. Huit rois de Danemark portent le nom de Harald; les quatre premiers appartiennent à des époques incertaines, et n'ont laissé dans l'histoire que des traces douteuses : on trouve dans la *Chronique* de Saxo Grammaticus les légendes de ces personnages. Les Harald sur lesquels on possède des renseignements plus positifs sont :

HARALD V, *Klaak*, commença à régner sur le Danemark, ou plutôt sur le Jutland méridional, vers 819, et fut tué vers 863. Il eut pour compétiteur le célèbre pirate Regnier Ledbrog, et parvint à le chasser du Danemark. S'attendant à le voir bientôt revenir, il rechercha la protection de l'empereur Louis, fils de Charlemagne, et admit des missionnaires chrétiens dans son royaume. Le retour de Regnier interrompit ces

tentatives de conversion, et força Harald de se réfugier auprès de Louis, qui résidait alors au château d'Ingelheim. Le prince danois, cédant aux instances d'Ebbon, archevêque de Reims, se fit baptiser, en 826. Cette cérémonie eut lieu avec une pompe tout impériale, qu'un poëte du temps, Ermoldus Nigellus, a longuement décrite. Louis donna à Harald des terres entre le Rhin et la Moselle, la ville de Rostradt et la Rustringue dans la Frise. Hemming et Roric, ses frères, eurent l'un l'île de Walcheren, l'autre le pays de Kennemar. Les trois chefs danois promirent de défendre la Frise contre les pirateries de leurs compatriotes. Louis fournit aussi à Harald des secours qui lui permirent de rentrer dans le Jutland, et d'y ressaisir le pouvoir. Saint Anschaire, qui devait prêcher le christianisme aux Danois, l'accompagna. Les prédications de saint Anschaire firent plus de mécontents que de prosélytes, et le roi, en voulant substituer les usages chrétiens aux superstitions païennes, s'attira la haine de ses sujets, et fut chassé une seconde fois. Il se retira dans son fief de Rustringue. Le reste de sa vie se passa dans l'obscurité, et sa mort fut tragique. Depuis qu'il était investi du comté de Rustringue et de la ville de Dorstadt, les Normands avaient pillé et ravagé ces deux localités. En 863, ils enlevèrent cette ville d'assaut, et massacrèrent ou emmenèrent prisonniers un grand nombre de marchands frisons. Harald, soupçonné d'attirer les pirates dans un pays qu'il aurait dû protéger contre eux, fut tué par les comtes francs chargés de la défense de la Frise. Z.

Saxo Grammaticus, *Historia Danica*. — Suhm, *Historie af Danmark*. — *Annales Fuldenses*. — *Annales Bertiniani*. — *Vita S. Anscharii*. — Pontoppidan, *Gesta et vestigia Danorum extra Daniam*. — Fleury, *Histoire ecclés.*, l. XLVIII.

HARALD VI, *Blaatand* (à la Dent bleue), fils de Gormon *le Vieux*, né vers 910, tué en 985. Du vivant de son père, il eut, avec le titre de roi, le gouvernement d'une partie du Danemark. On prétend que pour régner seul il tua son frère Canut. Il succéda à Gormon en 935. Avant son avénement il avait exercé le métier de pirate, et il le continua dans les premières années de son règne. Plusieurs chroniqueurs français signalent sa présence en Normandie, où il vint délivrer le jeune duc Richard, retenu prisonnier par le roi de France. C'est vers 945, peut-être plus tôt, qu'eut lieu cet événement, dont les anciens historiens danois parlent à peine. Harald s'empara par trahison du roi de France Louis d'Outremer, et le livra à Hugues le Grand. A peine de retour en Danemark, il alla soutenir la querelle de Bjoern *le Fort*, héritier du royaume de Suède, contre son compétiteur Erik. Il fut rappelé dans son royaume par une attaque de l'empereur Othon II, et contraint, à la suite d'une défaite, de se convertir au christianisme. Ayant ainsi fait sa paix avec l'empereur, il revint à ses projets sur la péninsule scandinave, et intervint dans les dissensions intestines qui déchiraient ce pays; mais ses expéditions ne furent que des pirateries, dont il serait même impossible de préciser les dates. En 963, Richard, duc de Normandie, attaqué par le roi de France Lothaire, et par Thibauld, comte de Blois, recourut à Harald, qui déjà, vingt ans auparavant, avait pris sa défense. Le roi de Danemark lui envoya une armée de Normands, qui, remontant le cours de la Seine, sous la conduite de Richard, livrèrent tous les pays riverains aux plus affreux ravages. « Les hommes et les femmes enchaînés, dit Guillaume de Jumiéges, étaient entraînés sur leurs vaisseaux; les villages étaient pillés, les villes désolées, les châteaux renversés, et la terre réduite en solitude : dans toute la domination du comte Thibauld, il ne restait plus un dogue qui pût aboyer à l'ennemi. » Ces terribles dévastateurs ne partirent qu'après avoir forcé à la paix Lothaire et Thibauld. Plusieurs années après cette expédition, que Harald n'avait pas commandée en personne, il fut obligé de chercher un asile en Normandie. Les efforts qu'il avait faits pour convertir ses sujets au christianisme poussèrent ses sujets à la révolte. Son fils Suenon, mécontent de n'avoir pas été associé au trône, se joignit aux rebelles avec de nombreux pirates de Poméranie, et obligea son père à s'enfuir. On ne connaît pas la date de cet événement, et les chroniqueurs danois ne disent qu'un mot de la fuite de Harald et de son retour. Ce que l'on sait encore de ce prince se réduit à de vagues indications entremêlées de fables. Harald fut rétabli, et régna quelque temps en paix; son fils Suenon se révolta de nouveau contre lui, et un chef de pirates, nommé Tokon ou Palnatoke, le tua d'un coup de flèche. Z.

Saxo Grammaticus, *Historia Danica*. — Adam de Brême, *Historia eccles.*, VI. — Guillaume de Jumiéges, *Chron.* — Torfæus, *Trifolium historicum, seu dissertatio historico-critica de tribus potentissimis Daniæ regibus*; Copenhague, 1707. — Christ. Lysholm, *Programma de Haraldo Gormonide*; Soroe, 1768. — Mallet, *Histoire du Danemark*, t. III.

HARALD VII, fils de Suenon I[er], et petit-fils du précédent, monta sur le trône vers 1014, et mourut vers 1016. Son règne, insignifiant et douteux, a été omis par plusieurs historiens danois. Il gouverna le Danemark du vivant de son père. occupé à la conquête de l'Angleterre, et après la mort de Suenon il refusa de remettre la couronne à Canut, qui la réclamait en qualité d'aîné; les deux frères finirent pourtant par s'entendre, et convinrent de s'unir pour reprendre l'Angleterre, qui s'était révoltée contre les Danois. Harald mourut au commencement de cette expédition. Z.

Saxo Grammaticus, *Historia Danica*. — Suhm, *Historie af Danmark*.

HARALD VIII, *Hein* (Pierre molle (1)), fils

(1) Voici comment la *Knitlinga saga* explique ce surnom : « Harald, fils de Suenon, fut un prince taciturne, mélancolique, parlant peu, et si empêché pour s'expli-

aîné de Suenon II, régna sur le Danemark de 1075 à 1080. La mort de Suenon II fut suivie d'un interrègne, pendant lequel Harald et Canut, le plus vaillant de ses frères, se disputèrent la couronne. L'assemblée des Danois reconnut les droits de Harald, qui promit d'abroger les lois injustes et de les remplacer par des lois salutaires. Harald, devenu roi, s'occupa de tenir sa promesse. Il abrogea, entre autres lois, celle qui voulait qu'au défaut de témoins l'accusé se justifiât par l'épreuve du fer rouge ou par le duel. Il ordonna qu'à l'avenir on prouvât son innocence par serment. Cette loi donna lieu à tant de parjures que peu de temps après on fut forcé de rétablir l'ancien usage. L'épreuve du feu ne fut abolie que sous le règne de Waldemar III. Harald avait de bonnes qualités; mais sa faiblesse le fit mépriser par ses sujets, et une révolte était sur le point d'éclater lorsqu'il mourut. Z.

Baden, *Danemarks Riges Historie*. — Dahlmann, *Geschichte von Danemark*.

HARAMBURE (*Louis-François-Alexandre*, baron D'), général français, né à Preuilly (Touraine), le 13 février 1742, mort à Tours, le 27 décembre 1828. Issu d'une famille noble, il entra au service comme cornette aux dragons de Bauffremont (1757), passa comme capitaine au régiment de Noé (1760), et fit les dernières campagnes de la guerre de Sept Ans. Après la paix il fut promu au grade de major, et devint successivement colonel du Royal-Roussillon (cavalerie), chevalier de Saint-Louis (1771), brigadier (1781), maréchal de camp (1788), et fut pourvu d'un commandement au camp réuni à Saint-Omer sous les ordres du prince de Condé. A la convocation des états généraux la noblesse du bailliage de Tours l'élut son député; ses opinions étaient hostiles à la royauté. Dès l'ouverture de l'assemblée il publia une brochure où il démontrait la nécessité de la réunion des trois ordres, et l'un des premiers il se joignit aux représentants du tiers état. Il accepta les idées les plus avancées, et dans la discussion du droit de paix et de guerre il opina notamment pour une délégation temporaire renouvelée au roi à chaque législature. Il resta fidèle à la gauche jusqu'à la séance du 17 juin 1790, où la suppression de la noblesse et des ordres de chevalerie fut mise à l'ordre du jour. Il la combattit, déclarant que, mandataire de la noblesse, il ne pouvait prononcer son abolition. Après la séparation de l'assemblée, il fut envoyé à l'armée du Rhin, qui se réunissait sous Lukner entre Lauterbourg et Bâle. Un écrit militaire, encore estimé aujourd'hui, l'avait recommandé à l'attention publique : il venait de publier : *Éléments de Cavalerie*, ouvrage élémentaire propre aux officiers généraux et chefs de corps; Paris, 1791. Général de division le 20 mars 1792, il commanda en chef l'armée du Rhin lorsque Lukner eut pris part à la défection préparée par La Fayette : la révolution du 10 août en était le motif. Il adhéra au mouvement; mais quelque temps avant la bataille de Valmy il dut céder le commandement à Kellermann et reprendre celui de sa division. L'année suivante il fut à son tour révoqué. A l'occasion de la mort du roi, il avait reçu de Monsieur une déclaration qu'il avait fait transcrire sur les registres de la municipalité de New-Brisach. Il fut traduit pour cet acte devant le tribunal révolutionnaire, et acquitté. Les journaux du temps racontent qu'ému de reconnaissance il descendit du banc des accusés à la barre, et rendit un hommage public à l'équité de ses juges, jurant en outre de verser jusqu'à la dernière goutte de son sang pour le salut de la république. Jusqu'au retour des Bourbons, il vécut dans la retraite. Louis XVIII le nomma commandant de Saint-Louis et président du collége électoral de Loches (1816). Il publia encore à cette époque : *Opinion pour l'instruction des troupes à cheval*, etc.; Paris, 1817. Il existe une seconde édition de ce traité, suivi de *Principes élémentaires sur l'équitation et l'exécution des principales manœuvres de l'ordonnance*; Paris, 1821.

Un des fils du baron d'Harambure, maréchal de camp comme lui, fut tué à l'armée de Condé. P. P.

De Courcelles, *Dict. des Gén. français*. — *Mém. manusc.* du général Lajard. — Arnault, Jouy, etc., *Nouvelle Biograph. des Contemp*.

HARANT (*Christophe*), baron DE POLZICZ), voyageur bohême, né vers 1560, exécuté le 21 juin 1621. Après avoir étudié les sciences, il fut attaché à la cour de l'empereur et roi Ferdinand Ier, fit, comme volontaire, la guerre contre les Turcs, et visita, en 1598, la Terre Sainte et l'Égypte. De retour dans son pays, en 1598, il fut nommé chambellan de la cour impériale et conseiller aulique. Au commencement de la guerre de Trente Ans, il se joignit au parti protestant, et s'insurgea contre l'autorité de Ferdinand II. Après la bataille de Prague, en 1620, fatale aux insurgés, il fut arrêté, condamné à mort et exécuté avec plusieurs autres à Prague. On a de lui la description de son voyage en Orient, rédigée en tchekh, et que traduisit en allemand le frère de l'auteur, Jean-Georges Harant, sous le titre de : *Der christliche Ulysses*, etc. (L'Ulysse chrétien, ou le Cavalier qui visita les pays bien éloignés, etc.); Nuremberg, 1638 et 1678, in-4°, avec fig. N. K.

B. Balbinus, *Bohemia docta*, pars III.

* **HARCOT** ou **HARCOURT** (*Robert* D'), voyageur anglais, né dans le seizième siècle, fit à la Guyane française, en 1608, un voyage dont la relation a été publiée sous ce titre : *A Relation of a Voyage to Guiana, describing the climate, situation, fertilitie, provision and commodi-*

quer, que lorsqu'il était sur le tribunal, il fallait que quelqu'un portât la parole pour lui. Outre cela, il n'avait aucun air de grandeur, et n'était capable de conduire aucune affaire importante; de sorte qu'il ne procura nul bien, ou du moins qu'un bien très-peu considérable à ses sujets. Il apportait une telle négligence à punir les crimes, que chacun faisait ce qu'il voulait. Aussi les Danois, pour cette raison, le nommèrent-ils Harald-Hein c'est-à-dire *pierre à aiguiser trop molle*. »

ties of that country, containing seven provinces and other signories with in that territory, together with the manners, customes, behaviour and disposition of the people, performed by Robert Harcourt, esq.; Londres, 1613, in-4°. Cette relation, réimprimée dans les *Mélanges harleyens*, t. VI, p. 449, et traduite en hollandais, Leyde, 1707, in-4°, fait suite aux voyages et découvertes de Walter Raleigh. L'insuccès d'une tentative des Anglais sur les côtes de Sainte-Lucie, au mois d'août 1605, les avait dégoûtés de toute nouvelle expédition pour Cayenne, lorsque, trois ans plus tard, d'Harcourt releva leur courage en transportant des colons à la Guyane sur trois vaisseaux équipés à ses frais. Sa relation, où abondent des détails qui prouvent sa crédulité et son amour du merveilleux, se termine par une description de la rivière des Amazones. P. Levot.

Histoire générale des Voyages. — *Mémoires* de Camus sur la Collection des grands et petits voyages.

Harcouet de Longeville, polygraphe français, né vers 1660, mort vers 1720. Il prit la carrière ecclésiastique, qu'il quitta pour le barreau, et se fit recevoir avocat au parlement de Paris. On a de lui : *Lettres à M. de Cypierre sur l'origine des armes de France*, publiées dans le *Mercure* d'octobre 1695, janvier et octobre 1696. L'auteur cherche à prouver que les fleurs de lis étaient connues comme armoiries cinq cents ans au moins avant Clovis. Il appuie sa version sur des passages de Trithème et d'Hunebaud. Ces lettres sont ingénieuses et érudites, mais ne résistent pas à la critique; — *Description des Cascades de Saint-Cloud*, opuscule dédié au roi Louis XV; Paris, 1706, in-12; — *Histoire des personnes qui ont vécu plusieurs siècles et qui ont rajeuni;* suivie d'une analyse de la *Médecine universelle* de Comiers; Paris, 1715, in-12. Harcouet de Longeville donne pour recette de rajeunissement une nourriture calculée suivant le tempérament et l'âge des personnes, et exclusivement composée de poules engraissées avec du blé bouilli dans du jus de vipères. Il suppose avoir trouvé cette singulière recette dans Arnaud de Villeneuve. L—z—e.

Mémoires de Trévoux, année 1718, t. IV, p. 629. — Lelong, *Biblioth. hist.*

Harcourt (Maison d'), ancienne famille normande, dont on fait remonter l'origine à un seigneur danois, nommé Torf, petit-fils de Bernard le Danois, venu en France à la suite de Rollon (dixième siècle). Les membres les plus connus de cette famille sont :

Harcourt (*Philippe* d'), prélat et homme d'État, mort vers 1160. Il était archidiacre de Bayeux, lorsque le roi d'Angleterre Étienne l'appela dans ses conseils et le nomma successivement évêque de Salisbury et de Lincoln. L'opposition du clergé anglais à la cause d'Étienne devint un obstacle à son sacre. Il fut élu en 1142 à l'évêché de Bayeux, dont il entreprit de réédifier l'église, ruinée pendant les guerres entre Henri Ier et Robert Courte-Heuse. Il confirma les privilèges ecclésiastiques accordés à l'abbaye de Saint-Étienne de Caen par son prédécesseur, Odon, frère utérin de Guillaume le Conquérant. Par sa fermeté intelligente il fit rentrer l'évêché de Bayeux en possession d'un grand nombre de terres que les seigneurs avaient usurpées, et il en augmenta considérablement les revenus. Il assista au sacre de Henri, duc de Normandie, élu roi d'Angleterre et couronné à Westminster, le 20 décembre 1154. Il donna à l'abbaye du Bec cent quarante volumes, trésor inappréciable pour le temps, les livres étant alors excessivement rares et se vendant 500, 600 et même 800 francs le volume. Robert du mont Saint-Michel, dans son appendice à la Chronique de Sigebert, reconnait l'importance d'un pareil don. Philippe de Harcourt fut chargé par les papes de missions importantes. N'ayant pu rétablir par sa médiation la paix entre Henri II et les seigneurs normands, il se retira à l'abbaye du Bec, et y mourut.

Gallia Christiana. — Beziers, *Histoire de Bayeux.*

Harcourt (*Jean IIe* du nom, sire d'), surnommé *le Preux*, maréchal et amiral de France, mort en 1302. Il était le troisième fils de Jean d'Harcourt, Ier du nom, et d'Alix de Beaumont, qui eurent treize enfants, tous remarquables à divers titres. Il accompagna saint Louis dans sa deuxième croisade. Nous le voyons en 1269 à Tunis, et nous le trouvons quelques années après en Sicile, où il avait suivi Charles d'Anjou; il fut du petit nombre des seigneurs français qui échappèrent au massacre des *vêpres siciliennes*. En 1285, lorsque Philippe le Hardi envoya une armée en Espagne, il en donna le commandement au sire de Nesle, connétable de France, et à Jean d'Harcourt, qui prit une part glorieuse à la prise de Girone, et blessa même, dit-on, de sa propre main, le roi Pierre III d'Aragon. Il portait dans cette campagne, d'après Guillaume de Nangis, le titre de maréchal de France. Dix ans après, c'est comme amiral qu'il était chargé par Philippe le Bel de faire une descente en Angleterre. Les lettres patentes données à ce sujet, au mois de mai 1295, portaient que « la cure de l'armée et de tout le *navie* étoit commis à Jean de Harcourt et à Mabry, seigneur de Montmorency.... En sorte que il et l'un d'eux, l'autre absent, seroient et entendroient pour le roi et en son nom, en tous lieux, tant par terre que par mer, au commandement de l'armée et du navie devant dit, etc. » Les deux amiraux avaient déjà débarqué en Angleterre, brûlé Douvres, et porté le ravage dans les environs, lorsque Philippe le Bel crut devoir rappeler sa flotte. De retour dans ses domaines, Jean d'Harcourt eut avec Robert de Tancarville, chambellan de Normandie, de graves démêlés au sujet de la possession d'un moulin situé dans la vallée de Lillebonne. Philippe leur envoya son premier ministre, Enguerrand de Marigny, pour les inviter à venir terminer leur

différend en sa présence. Ils y consentirent, mais comme ils se rencontrèrent en chemin, ils s'attaquèrent, et dans le combat Tancarville perdit un œil. Enguerrand, ennemi personnel de Jean d'Harcourt, auquel il ne pouvait pardonner d'être l'ami le plus intime de Charles de Valois, essaya en vain de le perdre, à la suite de cette rencontre. Le roi permit aux deux rivaux de décider leur querelle dans un combat singulier, auquel il assista lui-même avec les rois d'Angleterre et de Navarre. Ils firent l'un et l'autre des prodiges de valeur : on les sépara, et ils se réconcilièrent. Charles de Valois, en mourant, légua à son fils l'épée avec laquelle Jean d'Harcourt avait combattu.

Jean d'Harcourt fut inhumé dans le prieuré du Parc, près d'Harcourt, qu'avait fondé son père. Il avait épousé 1° Agnès de Lorraine, fille de Ferry, duc de Lorraine, et de Marguerite de Champagne, et 2° Jeanne, vicomtesse de Châtellerault et de Lillebonne, fille d'Aimery, vicomte de Châtellerault, et d'Agathe de Dammartin, veuve de Geoffroy de Lusignan, seigneur de Jarnac. Possesseur des terres d'Harcourt, de Brionne et de Caleville, il était seigneur de Saint-Sauveur-le-Vicomte, de Nehon, d'Anvers, d'Angoville, etc., seigneuries qui lui étaient échues tant de la succession de son père que de son mariage avec la vicomtesse de Châtellerault. Son portrait, venant de la galerie du duc de Penthièvre, a été placé à Versailles, dans la salle des amiraux.

HARCOURT (*Raoul* D'), frère du précédent, archidiacre des églises de Rouen et de Coutances, chancelier de celle de Bayeux, conseiller de Philippe le Bel, mourut en 1307. Il était chanoine de la Sainte-Chapelle de Paris, lorsqu'en 1280 il fonda le collége d'Harcourt, aujourd'hui lycée Saint-Louis, pour les étudiants des quatre diocèses de Normandie, dans lesquels il avait été revêtu de fonctions ecclésiastiques. Il acheta plusieurs maisons dans la rue Saint-Cosme, aujourd'hui rue de La Harpe, les fit disposer pour la commodité des écoliers, et pendant vingt-sept ans il s'occupa de l'utile établissement dont il n'existait pas alors, pour ainsi dire, de modèle. Mais sa mort, ne lui ayant pas permis de mettre la dernière main à sa pieuse fondation, il chargea par testament son frère aîné, Robert d'Harcourt, évêque de Coutances, conseiller de Philippe le Bel, d'achever son ouvrage.

HARCOURT (*Robert* D'), élu évêque de Coutances en 1291, avait assisté au conseil du roi en 1296 et 1298 et au concile de Rouen en 1299. Il fut envoyé en 1302, avec deux autres évêques, vers le pape Boniface VIII au sujet des droits que ce pontife s'attribuait sur le royaume de France. Il assista en 1306 à la translation qui se fit de la tête de saint Louis à la Sainte-Chapelle de Paris. Ces fonctions, diplomatiques ou religieuses, ne l'empêchèrent pas d'exécuter ponctuellement les instructions données par son frère Raoul pour la continuation des travaux relatifs à la fondation du collége d'Harcourt. Il acheta l'hôtel d'Avranches, près de la porte d'Enfer et du mur d'enceinte bâti par Philippe-Auguste, dota l'établissement d'une rente perpétuelle, considérable pour le temps, pour la nourriture et l'entretien de quarante étudiants pauvres, établis ou à établir, dans la théologie et dans les arts. Enfin, il dressa, en 84 articles, les statuts du collége, et termina ainsi, le 7 septembre 1311, sous le règne de Philippe le Bel, l'ouvrage commencé par son frère. Le collége d'Harcourt était à l'époque de la révolution le plus ancien collége de Paris. Il fut converti en une prison, devint plus tard l'École Normale, et fut rétabli, en 1820, comme collége par une ordonnance royale. Ce n'est qu'en vertu d'un simple arrêt du conseil royal que le nom de *Collége de Saint Louis* a été donné à un établissement désigné encore, dans l'ordonnance royale de 1820, sous le nom de collége d'Harcourt. C'est en vain que depuis cette époque la famille de Harcourt a réclamé, comme un droit dont la légitimité ne pourrait être contestée, le rétablissement d'un nom que le collége a porté pendant cinq siècles, et qui devrait rappeler les titres que possèdent ses fondateurs à la reconnaissance nationale.

Ce fut encore *Guy* d'HARCOURT, frère des précédents, qui fonda à Paris le collége de Lisieux. Évêque de Lisieux en 1303, il assista aux conciles provinciaux de Denville et de Pont-Audemer. Dans la fondation du collége de Lisieux, qui eut lieu en 1336, Guy suivit le plan tracé par ses frères pour celui d'Harcourt. Il y établit vingt-quatre pauvres écoliers, à la nomination de ses successeurs à l'évêché de Lisieux. Il légua par son testament 1,000 livres parisis pour l'accomplissement de son œuvre. Ce collége de Lisieux fut réuni et incorporé, quatre-vingt-six ans après, à un autre du même nom, que fondèrent trois frères du nom d'Estouteville, l'un, évêque de Lisieux, le second, abbé de Fécamp, et le troisième, seigneur de Torchy. Cette seconde fondation date du testament de l'abbé de Fécamp, qui fut rédigé le 18 octobre 1422.

Sauval, *Antiquités de Paris*, t. II, p. 373. — Crévier, *Histoire de l'Université de Paris*, t. II, p. 16. — *Notice sur le Collége d'Harcourt*, par M. Pierron ; Paris, 1853.

HARCOURT (*Agnès* D'), abbesse de Longchamps, sœur des précédents, mourut en 1291. Dame d'honneur de la sœur de saint Louis, Isabelle de France, qu'elle suivit, ainsi que sa sœur Jeanne, à l'abbaye de Longchamps, elle fut chargée par Charles d'Anjou d'écrire la vie de cette pieuse princesse. C'est un récit naïf des œuvres de charité qui signalèrent la vie de la sœur de saint Louis, et des miracles qui lui sont attribués. Il se lit avec beaucoup de charme, et exhale ce parfum de simplicité et de grâce dont sont empreints les écrits du bon sire de Joinville, contemporain d'Agnès. Comme l'historien de saint Louis et comme Villehardouin,

sœur Agnès d'Harcourt affirme, sous sa responsabilité, les faits qu'elle a vus de ses propres yeux ou qui lui ont été attestés par des témoins dignes de foi. L'histoire écrite par Agnès de Harcourt a été imprimée dans l'édition de Joinville donnée par Du Cange, en 1678. Le manuscrit est conservé aux archives impériales (c'est un rouleau de 8 feuillets de parchemin, cousus à la suite les uns des autres et de sept pieds de long).

S. Bouillard, *Vie d'Isabelle, sœur de saint Louis;* 1019. — Danielo, *idem;* Paris, 1840.

HARCOURT (*Godefroi* D'), dit *le Boiteux*, fils de Jean III d'Harcourt et d'Alix de Brabant, mourut en 1356. Il prit une part désastreuse aux guerres et aux désordres civils qui désolèrent les règnes de Philippe VI et de Jean II. Devenu suspect et odieux à Philippe VI, qui l'accusa d'entretenir des relations avec son ennemi le roi d'Angleterre, Édouard III, il fut banni de France en 1345, et se retira d'abord chez le duc Jean de Brabant, et quelque temps après en Angleterre. Édouard l'accueillit avec le plus grand empressement et le combla de faveurs. Philippe VI, furieux de voir Godefroi d'Harcourt échapper à sa vengeance, fit mettre à mort trois chevaliers qui avaient facilité son évasion. Il vit bientôt se soulever contre lui une foule de seigneurs, et Édouard III profita des troubles survenus en France pour envoyer en Guyenne l'amiral Derby. Godefroi l'engagea à faire une descente en Normandie, dont il ne connaissait que trop bien les abords et les issues. « Le pays, lui fait dire Froissart, est un « des plus gras et des plus plantureux du monde, « et je vous promets sur le bandon de ma tête « que si vous arrivez là, vous y prendrez terre « à votre volonté. Car ce sont gens en Normandie qui oncques ne furent armés, et toute la « chevalerie qui y peut être gît maintenant « devant Aiguillon avec le duc, et trouverez en « Normandie grosses villes et riches bastides, « qui point ne sont fermées, où vos gens auront « si grand profit qu'ils en viendront mieux vingt ans après. » Il n'en fallait pas davantage pour lécider le roi d'Angleterre : à la suite de Godeoi d'Harcourt, qui, créé par lui maréchal et énéral en chef de son armée, s'avançait dans le ays, ravageant tous les lieux qui pouvaient pposer quelque résistance à l'invasion, il s'emara en peu de temps de Cherbourg, de Carenn, de Valognes, de Saint-Lô, et arriva devant ville de Caen, dont les habitants firent à l'inrieur une vive et opiniâtre résistance. Reanchés dans leurs maisons, d'où ils jetaient ır les assiégeants des pierres, des bancs et des ortiers, ils en tuèrent plus de 500. Édouard, rité, voulait réduire la ville en cendres. Il en t détourné par Godefroi d'Harcourt, qui, s'inrposant entre les Anglais et les habitants, énagea entre eux un traité par suite duquel rmée ennemie se remit en route, se dirigea r Poissy, traversa la Seine, et ravagea tout le pays jusqu'à la Somme. Bientôt se livra la funeste bataille de Crécy, dans laquelle Godefroi se signala par une valeur impétueuse. Mais ayant reconnu parmi les seigneurs français qui avaient perdu la vie sur le champ de bataille son frère *Louis d'Harcourt*, il éprouva une si vive douleur, qu'il abandonna l'armée anglaise, et parvint, par l'entremise du duc de Brabant, à faire la paix avec Philippe VI. Villaret prétend que reconnaissant, ce qui nous semble peu probable, toute l'énormité de son crime, à la vue du corps de son frère, il détesta sa rébellion, vint se présenter la corde au cou au roi, et implora son pardon.

Quelque temps après sa rentrée en grâce et son retour dans la Normandie, de nouveaux événements le poussèrent encore à la rébellion. Jean V d'Harcourt, son neveu, avait pris contre Jean II, successeur de Philippe VI, le parti du trop célèbre Charles le Mauvais, roi de Navarre. Le roi de France s'empara par surprise de ses ennemis réunis au château de Rouen, fit renfermer au châtelet le roi de Navarre, et fit trancher la tête à Jean d'Harcourt et à trois autres seigneurs dévoués comme lui à Charles le Mauvais. Godefroi courut aux armes, et réuni à Philippe de Navarre s'empara du Cotentin, où, à la tête de quatre mille soldats, il porta de tous côtés le ravage et la désolation. Il reconnut publiquement Édouard III comme roi de France, lui jura foi et hommage et l'institua héritier de tous les biens qu'il possédait en Normandie. Le roi Jean était alors prisonnier de l'Angleterre. Le régent envoya contre Godefroi une armée qui s'empara de Coutances. Le comte d'Harcourt n'attendit pas que les troupes royales vinssent à lui; il marcha à leur rencontre, et après un combat terrible, dans lequel il fit des prodiges de valeur, il se vit abandonné de ses soldats, mis en déroute. Saisissant alors une hache d'armes, il attendit l'ennemi de pied ferme. « Quand messire Godefroi, dit Froissart, vit fuir ses gens, il se dit à lui-même qu'il aimoit mieux à mourir que d'être pris. Si prit une hache et s'arrêta en son pas, l'un pied après l'autre, pour être plus fort, car il étoit boiteux d'une jambe, mais il avoit grand force à ses bras. Là se combattit vaillamment et longuement, et n'osoit nul attendre ses coups. Et adonc deux François montèrent sur leurs coursiers et baissèrent leurs lances et vinrent tout d'une empreinte sur lui, si le portèrent à terre. Lors s'avancèrent aucuns hommes de guerre atout leurs épées, les lui enfilèrent par dessous au corps, et le tuèrent sur place. »

Dubelloy a fait de ce comte d'Harcourt un des personnages les plus importants de son *Siége de Calais*, pièce représentée pour la première fois en 1765. Les domaines ayant appartenu à Godefroi d'Harcourt et à Jean, son frère, furent restitués par Charles V, soit à Jean VI d'Harcourt, époux de Catherine de Bourbon et l'un des cinquante-et-un seigneurs

livrés au roi d'Angleterre comme garants du traité de Brétigny, soit à Louis d'Harcourt, fils de Jean IV d'Harcourt et d'Isabelle de Parthenay.

Secousse, *Mémoires sur Charles II, roi de Navarre*, t. II, p. 172 et suiv. — Froissart, t. I, p. 199 et suiv. — Rymer, *Supplément, règne d'Édouard III*.

* **HARCOURT** (*Louis* D'), fils légitimé de Jean VIII d'Harcourt et de Marguerite de Preuilly, mourut le 14 décembre 1479. Archevêque de Narbonne en 1452, il fut appelé par Charles VII à présider l'échiquier de Normandie, tenu à Rouen en 1453, et devint gouverneur de cette province, garde des sceaux et évêque de Bayeux; tout en lui conservant le titre et les priviléges d'archevêque de Narbonne et de patriarche de Jérusalem, Louis XI lui continua la présidence des états de Normandie, et l'envoya, en 1471, chargé d'une mission importante auprès du roi d'Angleterre Henri VI. D'Harcourt conçut le projet d'établir un havre à Port-en-Bessin, afin de favoriser la navigation de la Manche, où dans les mauvais temps les navires sont exposés aux plus grands dangers, travail important, qu'achèvent en ce moment à frais communs le gouvernement et la ville de Bayeux. C'est encore à Louis d'Harcourt que la cathédrale de Bayeux est redevable de sa magnifique tour du milieu, qui dans ces derniers temps a nécessité d'importants travaux de réparation.

* **HARCOURT** (*Marie* D'), fille de Jean VII d'Harcourt, mourut le 19 avril 1476. Elle épousa en 1417 Antoine de Lorraine, prince de Vaudemont. Devenue héritière de tous les biens de la première branche d'Harcourt, par la mort de son frère Jean, tué à la bataille de Verneuil (1424), et par la mort de sa sœur, la comtesse de Rieux, plus tard dame de Beaumanoir et de Châteaubriand, décédée sans postérité, en 1456, elle laissa sa succession à ses enfants; et c'est en raison des possessions que ces princes lorrains tinrent d'elle qu'ils prirent et conservèrent le nom d'Harcourt. Les domaines que Marie avait transmis à cette branche de la maison de Lorraine, c'est-à-dire les terres d'Harcourt, d'Aumale et d'Elbeuf, passèrent à Claude de Lorraine, premier duc de Guise, et à ses descendants. Marie d'Harcourt était une véritable héroïne : elle prit part à presque toutes les expéditions militaires du prince de Vaudemont, son époux. Ayant été un jour assiégée dans le château de Vaudemont, elle monta à cheval, quoique relevée à peine de ses couches, arma les chevaliers au service de la maison, marcha intrépidement contre les assaillants, et les contraignit à prendre la fuite. C'est de Marie d'Harcourt que sont descendus les ducs de Lorraine, de Guise, le comte Henri, surnommé *Cadet la Perle*. (*Voy.* l'article suivant.)

HARCOURT (*Henri de Lorraine*, comte D'), dit *Cadet la Perle* (1), fils de Charles de Lorraine, duc d'Elbeuf, et de Marguerite de Chabot, comtesse de Charny, un des plus habiles capitaines du dix-septième siècle, naquit le 20 mars 1601 et mourut le 25 juillet 1666. Après s'être distingué dès 1620 à la bataille de Prague, il servit dans l'armée française en qualité de volontaire, et se trouva aux siéges de Saint-Jean d'Angély, de Montauban, de l'île de Rhé et de La Rochelle. Louis XIII récompensa la valeur qu'il avait montrée à l'attaque du Pas de Suze en 1629, en lui accordant le collier de ses Ordres. Chef d'une flottille que lui avait confiée ce même prince en 1637, il reprit sur les Espagnols Oristani en Sardaigne et les îles de Sainte-Marguerite. En 1639, chargé du commandement de l'armée de Piémont, il battit devant Quiers 20,000 Espagnols. « Si j'étais roi de France, lui fit dire le marquis de Leganez, je ferais couper la tête au comte d'Harcourt pour avoir hasardé une bataille contre une armée beaucoup plus forte que la sienne. » — « Et moi, si j'étais roi d'Espagne, répondit d'Harcourt, je ferais couper la tête au marquis de Leganez, pour s'être fait battre par une armée beaucoup plus faible que la sienne. » On a souvent parlé des circonstances singulières dans lesquelles il avait fait le siége de Turin, dont il s'empara après une résistance de trois mois. La citadelle était occupée par les Français, assiégés par le prince Thomas de Savoie, maître de la ville : celui-ci était assiégé par d'Harcourt, qui l'était lui-même dans son camp par Leganez. C'est à l'occasion de cette expédition, au succès de laquelle l'habileté de Turenne n'avait pas peu contribué, que le fameux Jean de Werth disait qu'il aimerait mieux être le comte d'Harcourt qu'empereur. Dans toutes ses campagnes il fut constamment heureux, si l'on excepte son échec devant Lerida, en 1646. Envoyé en Flandre en 1649 contre les Espagnols, il investit Cambray, battit les ennemis près de Valenciennes et prit Condé. Pendant les troubles de la Fronde le comte d'Harcourt prit le parti d'Anne d'Autriche, conduisit le jeune roi en Normandie, y fit respecter son autorité, malgré les efforts de la duchesse de Longueville, fit en 1651 lever au prince de Condé le siége de Cognac, et contint la Guienne dans le devoir. Se trouvant mal payé de ses services, et peu flatté du reproche qui lui fut fait de n'être que le *recors de Mazarin*, Henri d'Harcourt quitta tout à coup la France, et s'engagea dans les troupes étrangères, qu'il conduisit dans l'Alsace, où il prit plusieurs villes. Mais obligé de reculer devant le duc de La Ferté, qui le battit, il fit la paix avec la cour, et se retira dans son gouvernement d'Anjou. Il mourut d'apoplexie, dans le couvent de Royaumont. Le comte d'Harcourt était grand-écuyer de France. Il était le chef de la branche de Lor-

(1) Le surnom de *Cadet la Perle* lui fut donné parce qu'il était *cadet* de la maison de Lorraine et qu'il portait une *perle* à l'oreille.

raine-Armagnac, qui conserva cette charge jusqu'en 1789, et dont les derniers représentants ont été Charles-Eugène, prince de Lambesc, et Joseph, prince de Vaudemont, tous deux morts officiers généraux au service de l'Autriche.

Éloge du comte Henri d'Harcourt par Perrault.

HARCOURT (*Henri Ier*, duc D'), maréchal de France, né en 1654, mort le 19 octobre 1718, fils de François, IIIe du nom, marquis de Beuvron et de Thury-Harcourt. Il prit part, sous les ordres de Turenne, aux combats de Seintzheim, d'Ensisheim, de Molsheim et de Turkheim, ne se distingua pas moins à la tête de son régiment d'Harcourt, et accompagna le roi aux siéges de Valenciennes, de Cambray et de Fribourg. Brigadier d'infanterie en 1682, maréchal de camp en 1688, commandant de la ville et du pays de Luxembourg en 1690, il repoussa en 1692 un corps de 4,000 chevaux des troupes de Brandebourg, de Munster et de Neufbourg, qui se disposait à entrer dans le Luxembourg, et fit prisonnier le comte de Welk, qui le commandait. Dans la même année, il protégea la retraite de l'armée française, qui avait pris Rheinfeld malgré la rigueur de la saison et malgré le landgrave de Hesse-Cassel, qui n'osa l'attaquer quoiqu'il fût à la tête d'une armée beaucoup plus forte. Il fut nommé en 1693 lieutenant général et gouverneur de Tournay. Il contribua considérablement à la victoire de Nerwinde, en amenant les troupes qu'il commandait, bien qu'éloignées de sept lieues du champ de bataille, et en combattant avec la plus grande intrépidité à leur tête. Louis XIV lui confia en 1696 le commandement en chef de l'armée qu'il destinait au service du roi d'Angleterre Jacques II. L'année suivante il l'envoya à Madrid comme ambassadeur extraordinaire. D'Harcourt occupa ce poste jusqu'à la mort de Charles II; sa prudence et son habileté eurent une grande influence sur la détermination de ce prince à désigner pour héritier le duc d'Anjou. Louis XIV l'envoya une seconde fois en Espagne, avec les mêmes fonctions; et il vanta plus tard la capacité et le zèle de son ambassadeur dans une conjoncture aussi importante que celle de l'établissement de « son très-cher et très-aimé petit-fils Philippe V sur le trône d'une aussi grande monarchie que celle d'Espagne ». C'est pour récompenser les services rendus à ces divers titres que le roi le créa successivement duc d'Harcourt (novembre 1700), maréchal de France (14 janvier 1703), capitaine des gardes en 1702, et enfin pair de France en 1709. Il eut de son mariage avec Marie-Anne-Claude Brulart de Genlis onze enfants, parmi lesquels on remarque : 1° *François*, Ve du nom, deuxième duc d'Harcourt, pair et maréchal de France, né le 4 octobre 1689, mort le 10 juillet 1750. Il se distingua à la bataille de Guastalla (1734), fut blessé dangereusement à l'épaule à Dettingen (1743), et devint maréchal de France en 1746. Son corps fut transporté à Notre-Dame. Il laissa trois filles, Mmes de Hauteford, de Croy, et de Guerchy, et un fils, *Louis*, appelé le marquis D'HARCOURT, qui mourut en 1748, sans alliance. — 2° *Henri-Claude*, *comte* D'HARCOURT, né en 1704, mort en 1769. Lieutenant général des armées du roi, il accompagna le maréchal de Belle-Isle dans son ambassade à la diète dans laquelle fut élu l'empereur Charles VII, auparavant électeur de Bavière. Sa femme, Marie-Madeleine Thibert du Martrais, comtesse de Chiverny, dont il n'eut pas d'enfants, était connue pour la bizarrerie de son caractère (1). — 3° *Louis-Abraham*, abbé D'HARCOUT, doyen du chapitre de Notre-Dame, qui fut troisième duc D'HARCOURT. — 4° *Anne-Pierre*, quatrième duc D'HARCOURT, maréchal de France, né le 2 avril 1701, et mort le 2 décembre 1783. Il fut nommé en 1716 lieutenant général de la province de Normandie, et combattit à Dettingen, en qualité de maréchal de camp. Sous les ordres du maréchal de Belle-Isle, il fit la campagne de Nice, et sauva d'un bombardement les villes de Cherbourg et du Havre, assiégées par les Anglais. Nommé gouverneur de Normandie depuis 1764, il fut promu maréchal de France.

HARCOURT (*François-Henri*, cinquième duc D'), fils d'Anne-Pierre d'Harcourt et d'Eulalie Beaupoil de Saint-Aulaire, naquit le 12 janvier 1726, et mourut le 22 juin 1784. Capitaine de dragons dans le régiment d'Harcourt en 1741, il servit successivement sous son oncle François, deuxième duc d'Harcourt, en 1741, et sous le maréchal de Saxe en 1742. Appelé en 1783 au gouvernement général et au commandement militaire de la Normandie, ayant sous ses ordres le duc de Beuvron, son frère, et le comte de Valentinois, il fut chargé par Louis XVI de présider à tous les travaux relatifs à la création du port de Cherbourg; et le roi, qui attachait à ce gigantesque projet une légitime importance, ayant voulu visiter en 1786 les travaux commencés, se fit accompagner dans son voyage par le duc, auquel il témoigna la plus haute estime, et dont il accepta l'hospitalité dans le château de Thury-Harcourt. Il lui donna une plus grande preuve d'affection en le choisissant, l'année suivante, pour diriger l'éducation du dauphin, son premier né. Le duc d'Harcourt ne put remplir longtemps les fonctions de gouverneur, dont sa haute capacité et la noblesse de son caractère le rendaient digne. Le dauphin mourut en 1789, et le duc d'Harcourt se rendit à Caen, où régnait une grande fermenta-

(1) Elle ne s'était pas contentée de faire élever à son mari, dans l'église de Notre-Dame de Paris, par le célèbre Pigalle, le mausolée de marbre que la famille a fait réparer en 1820, et qui n'est pas une des œuvres les plus distinguées de ce sculpteur; elle avait fait représenter son mari en cire, de grandeur naturelle, et avait voulu que cette image, revêtue des habits du comte d'Harcourt, fût constamment assise à ses côtés, comme si le comte eût été vivant. Par suite de cette même originalité, elle prétendait qu'elle avait une aversion naturelle pour les aînés; ce qui la détermina à léguer son bien à Emmanuel, second fils du marquis d'Harcourt-d'Olonde.

tation causée par la cherté des vivres. Il y fut témoin de l'assassinat du jeune Belzunce, devint lui-même l'objet de menaces sérieuses, et ne fut sauvé que par l'autorité municipale, qui fit afficher un ordre du roi par lequel il était appelé à Paris. Parti d'abord pour Aix-la-Chapelle, il se réfugia plus tard en Angleterre, où il fut accueilli avec les plus grands égards par les membres de la branche d'Harcourt qui s'était fixée depuis longtemps dans ce royaume. Il fut visité dans sa maison de Windsor par Georges III et la reine d'Angleterre, et il reçut des frères de Louis XVI la délicate mission de veiller dans ce pays à leurs intérêts et à ceux des émigrés français. Il s'en acquitta avec un zèle au-dessus de tout éloge. Les peines qu'il se donna altérèrent sa santé; il se retira à Staine, où il mourut. — Il avait composé quelques pièces de théâtre, des vers pleins de facilité et de grâce, et un ouvrage ayant pour titre : *Traité de la Décoration des Jardins*. Il mit en pratique dans ses terres l'art dont il avait ingénieusement exposé les principes, et l'auteur du Poëme des *Jardins* n'a pas oublié les jardins d'Harcourt. Il avait composé aussi un ouvrage *Sur l'Éducation des Princes*, dont le manuscrit n'a pu être retrouvé par la famille (1). Le duc d'Harcourt entra le 26 février 1789 à l'Académie Française, où il remplaça le maréchal de Richelieu.

HARCOURT (*Anne-François*, marquis, puis duc de BEUVRON D'), frère du précédent, né le 4 octobre 1727, mort en 1797, commandait à Cherbourg pendant que le duc Henri était gouverneur général de la Normandie, et se trouvait en 1789 à Rouen, où il parvint à sauver les jours de M. de Maussion, intendant de la province. Les progrès de la révolution et les insurrections du pays le forcèrent à résigner son commandement, et il ne put, comme les fidèles serviteurs de Louis XVI, que donner à la famille royale une dernière preuve de dévouement, à l'attaque du 10 août 1792. Retiré à Amiens, il y mourut, laissant de Marie-Catherine Rouillé, fille d'Antoine-Louis, comte de Jouy, ministre des affaires étrangères, deux filles, la marquise de Boisgelin et la marquise d'Harcourt-d'Olonde, et un fils, *Marie-François*, né en 1755, qui prit le titre de duc d'Harcourt à la mort de son oncle, en 1802.

Marie-François, duc D'HARCOURT, servit dans l'armée de Condé, commanda le corps des chevaliers de la couronne, et s'attacha particulièrement au service du duc de Berry, qui le nomma gentilhomme de sa chambre. Rentré en France en 1814, il fut élevé au grade de lieutenant général, reprit son titre de pair de France, qu'il conserva jusqu'en 1830, époque à laquelle il se retira à Marseille, où il mourut, le 21 novembre 1839, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans (1).

HARCOURT D'OLONDE (Le marquis D'), de la branche aînée, issue, comme celle de Thury-Harcourt, de Philippe d'Harcourt, troisième fils de Jean V, mourut le 5 juin 1820. Il s'associa avec une vive sympathie aux idées généreuses qui entraînèrent en 1789 quelques-uns des représentants des anciennes familles, devenus plus tard victimes des excès révolutionnaires. Il n'émigra point, et fut détenu pendant la terreur. En 1814, membre du conseil général de la Seine, il signa la déclaration qui appelait Louis XVIII sur le trône de ses ancêtres.

Il eut de son mariage avec *Anne-Catherine* D'HARCOURT-BEUVRON, quatre enfants, dont deux filles, la marquise de Boisgelin et la marquise de Montesquiou. Ses fils étaient : 1° *Amédée-Marie-Charles-François*, mort le 14 septembre 1831 : il avait émigré, et servit pendant plusieurs années dans l'armée anglaise; 2° *Emmanuel vicomte* D'HARCOURT, membre de la chambre des députés pour le département de Seine-et-Marne jusqu'en 1827, mort en 1840. Le vicomte Emmanuel d'Harcourt s'était livré avec succès à l'étude des questions d'économie politique, de crédit et d'agriculture qui étaient alors à l'ordre du jour. Il a publié, entre autres, de 1814 à 1830 : *Pétition du sieur Matheus à Messieurs de la Chambre des Députés, faisant suite à la pétition de la dame Mathea*; Paris, 1814 : opinion sur la septennalité; — *Aperçu sur la situation de la France à la fin de la session des chambres*; mai, 1816; — *Le nouveau Riche et le Bourgeois de Paris, ou l'élection d'un remplaçant*, en 1820, 1830, ou 1840; — *Roman politique à l'usage de messieurs les électeurs du département de la Seine*, par Claude Matheus; Paris, 1818; — *Réflexions sur les élections de* 1830; Paris, 1830.

* **HARCOURT** (*François-Eugène-Gabriel*, duc D'), né à Jouy, le 22 août 1786, fut élevé en France dans la maison de sa grand'mère, la duchesse de Beuvron, pendant que son père, qui ne rentra en France qu'en 1814, résidait en Angleterre auprès du duc de Berry. Il servit au moment du retour des Bourbons, d'abord dans la maison du roi, ensuite, après les Cent Jours, avec le grade de chef d'escadron, dans les hussards de la garde, que commandait le marquis de Vence, son beau-frère. Il donna sa démission en 1820, pour suivre avec plus d'indépendance la carrière politique;

(1) Le duc François-Henri d'Harcourt avait épousé en 1752 mademoiselle d'Aubusson de La Feuillade, qui ne lui donna qu'une fille, première femme du duc de Mortemart. Elle ne laissa elle-même que trois filles, devenues dames de Croy, de Crussol et de Beauvau. C'est la princesse de Beauvau qui jusqu'à sa mort, arrivée le 8 août 1854, a possédé la terre et le château d'Harcourt, rentrés depuis 1856, par suite de l'acquisition qui en a été faite par le duc et la duchesse Eugène d'Harcourt, en la possession de la famille.

(1) Il laissait de sa femme *Madeleine-Jacqueline* LE VENEUR DE TILLIÈRES, morte le 18 décembre 1825, quatre enfants, dont deux filles, la marquise de Vence et la marquise du Luart. Ses deux fils furent : 1° *Alphonse-Aymar-François*, né à Paris, le 30 janvier 1785, qui hérita du titre de duc à la mort de son père, et mourut en 1800; 2° *François-Eugène-Gabriel*, duc actuel D'HARCOURT.

et il se distingua bientôt dans les rangs de l'opposition libérale, en s'occupant avec un grand zèle des affaires de la Grèce. Le gouvernement hésitait entre les sollicitations des Philhellènes et les influences contraires à l'émancipation des Grecs, et le comte Eugène d'Harcourt, chargé d'une mission délicate par le comité, put comprendre dans une audience qu'il eut de Charles X jusqu'à quel point la cour était opposée à ses sentiments sur ce point. Rentré en France en 1826, le comte Eugène d'Harcourt fut élu député de Seine-et-Marne en 1827. Il siégea dans l'opposition, fut secrétaire de la chambre, et en cette qualité porta au roi l'adresse des deux cent vingt-et-un, dont il faisait partie. Après la révolution de 1830, il fut envoyé ambassadeur à Madrid. Peu soutenu dans ses efforts pour empêcher l'effet des mesures rigoureuses prises par Ferdinand VII contre le libéralisme espagnol, il s'en plaignit à Casimir Périer, qui le remplaça par M. de Rayneval et le fit nommer à l'ambassade de Constantinople. La mort du ministre empêcha son départ; M. d'Harcourt resta en France, attendant un nouveau poste diplomatique comme dédommagement de l'ambassade de Turquie, à laquelle fut nommé l'amiral Roussin. Sous le ministère de M. Molé, en 1837, il fut élevé à la dignité de pair de France; en 1844 il prit une part active aux débats relatifs à la loi sur l'instruction secondaire. Président de la Société du Libre-Échange, M. d'Harcourt, opposé au système de protection exagérée, se borna à demander avec instance l'abaissement progressif des tarifs. Il combattit dans la chambre les pairs le projet de loi sur les fortifications de Paris, et il traita toujours dans le sens d'un libéralisme modéré presque toutes les questions soumises aux chambres ou soulevées par les publicistes. En 1848 M. de Lamartine voulut le charger de représenter le gouvernement en Angleterre; M. d'Harcourt préféra l'ambassade de Rome, poste dans lequel il espérait pouvoir mieux servir les intérêts de la France. Prendre sincèrement en main les intérêts du pape, le défendre au besoin dans son indépendance, mais en même temps le presser d'adopter dans ses États de sérieuses réformes administratives, tel fut le plan qu'il se proposait de suivre. C'est dans ce but qu'il appuya de toutes ses forces auprès du gouvernement républicain la mesure par laquelle le saint-père appela M. Rossi au poste de premier ministre, le 14 septembre 1848. Après l'assassinat de cet homme d'État distingué, le saint-père quitta secrètement ses États, et annonça au duc d'Harcourt son intention d'accepter les offres du général Cavaignac en choisissant la France comme lieu de retraite; mais, changeant tout à coup de sentiment, il lui fit part de sa résolution de se réfugier à Naples, en lui demandant son concours pour l'exécution de ce projet. L'ambassadeur de France dut s'entendre, malgré tout le regret que lui causait une pareille démarche, avec l'ambassadeur de Bavière, M. de Spaure, et le pape échappant à tous les dangers qui le menaçaient, grâce au dévouement du duc d'Harcourt, arriva heureusement à Gaëte. La situation nouvelle qui lui était faite auprès du saint-père, dans l'esprit duquel avaient prévalu les opinions les plus contraires aux concessions que lui conseillait le duc d'Harcourt, ne lui sembla pas tenable, et après le *motu proprio* du 12 septembre 1849 l'ambassadeur donna sa démission. Rentré depuis cette époque dans la vie privée, M. d'Harcourt se livra avec succès à des travaux d'agriculture, soit en Bourgogne, soit dans la terre de Thury-Harcourt. Il a eu neuf enfants, cinq fils et quatre filles de madame la duchesse d'Harcourt, née Terray, petite-nièce de l'abbé Terray et nièce, par sa mère, de M. de Grosbois, ancien premier président du parlement de Besançon.

HARCOURT (*Henri-Marie-Nicolas*, marquis D'), fils aîné du précédent, né à Paris, le 14 novembre 1808, et mort le 29 septembre 1846, entra en 1827 à l'École Polytechnique, et en sortit deux ans après, le premier de la promotion d'artillerie. Il épousa, le 1er décembre 1829, Césarine-Charlotte-Laure-Sidonie de Choiseul-Praslin, fille du duc de Praslin. Lors de l'invasion du choléra, en 1832, M. et Mme d'Harcourt établirent des ambulances, et se mirent, avec leur maison, au service des malades du Gros-Caillou. La sœur Rosalie fut la confidente et le ministre de leurs aumônes, et les pauvres de l'arrondissement associèrent souvent dans leurs bénédictions le nom de cette sœur à celui de M. d'Harcourt.

Le marquis d'Harcourt a laissé quatre enfants, dont l'aîné, *François*, a fait, comme officier d'ordonnance du général Mac-Mahon, la campagne de Crimée.

Son frère, *Bruno-Jean-Marie*, comte d'HARCOURT, né le 14 octobre 1813, aujourd'hui capitaine de frégate, s'est fait remarquer pour son courage lors de la perte de la corvette *L'Alcmène*, qu'il commandait pendant les années 1850 et 1851. Il a publié une brochure sur la *Pêche côtière;* Paris, 1846.

Un autre fils du duc Eugène d'Harcourt, le comte *Hippolyte-Marie-Bernard* D'HARCOURT, né en 1821, est entré dans la diplomatie en 1839, comme attaché à l'ambassade de France en Espagne. En 1843 il accompagna, comme second secrétaire, M. de Lagrené dans sa mission en Chine, recueillit dans les archives des couvents des Philippines des documents relatifs aux rapports antérieurs des Européens avec les habitants de l'archipel de Solon (1). A son retour de Chine, il fut attaché à la légation de Francfort, et en 1847 à celle de Berne. En 1849 il devint premier secrétaire d'ambassade à Madrid, et fut depuis lors nommé ministre plénipotentiaire près le grand-duc de Bade, et peu de temps après à

(1) Ces documents existent au ministère des affaires étrangères, sous le titre de *Recherches historiques sur l'archipel de Solon.*

la cour de Wurtemberg. Il est depuis 1852 rentré dans la vie privée.

Deux autres fils de M. Eugène d'Harcourt sont morts à la fleur de l'âge : *Richard* D'HARCOURT, né le 17 juillet 1816, sous-lieutenant dans le corps des zouaves, fut tué près de Blidah, le 10 novembre 1840, dans une expédition contre les Arabes. — *Robert* D'HARCOURT, né le 6 janvier 1820, avait navigué sur *L'Astrée*, *L'Orion* et *Le Louvier* ; grièvement blessé à Madagascar par suite d'un accident, il dut relâcher à l'île de Bourbon, puis à Sainte-Hélène, où il mourut, le 30 avril 1840. Son corps fut rapporté sur la frégate *La Favorite*, faisant partie du convoi qui ramenait en France les dépouilles mortelles de l'empereur Napoléon.

C. HIPPEAU.

Sources pour tous les membres de la famille d'Harcourt : Laroque, *Histoire de la Maison de Harcourt* ; 4 vol. in-fol. — Moréri, *Dictionnaire historique*. — Le P. Anselme, *Histoire des Grands-Officiers de la Couronne*. — La Chesnaye des Bois, *Dictionnaire de la Noblesse*. — Froissart. — Joinville. — Monstrelet. — *Documents manuscrits sur les différentes branches de la famille d'Harcourt*, recueillis aux *Archives du Calvados*, aux *Archives impériales* et dans les *Bibliothèques impériale et Mazarine*. — *Documents de famille*.

* HARDEGGE (*Henri* VON), minnesænger allemand ; il était né à Zhæringen, et vivait de 1227 à 1264 ; il reste de lui quelques pièces de vers que von der Hagen a publiées dans le recueil où il a rassemblé les poésies des anciens troubadours germaniques. G. B.

Von der Hagen, *Minnesænger*, 1838, II, 134 ; IV, 445. — Lassberg. *Liedersaal* (1820, 4 vol. in-8°), II, XXIV.

HARDENBERG (*Charles-Auguste*, prince DE), homme d'État prussien, né le 31 mai 1750, à Essenroda (Hanovre), mort à Gênes, le 26 novembre 1822. Descendant d'une famille noble de Nœrten en Hanovre, il fut fait, en 1770, conseiller de chambre. Sa fortune lui permit de développer ses talents naturels. Son éducation achevée, il voyagea et fréquenta le grand monde. En 1778 il obtint un emploi dans l'administration de son pays, et fut créé comte. « Marié à une femme aussi distinguée par sa naissance que par sa beauté, il eut, dit un biographe, le désagrément de la surprendre un jour en flagrant délit d'adultère avec le prince de Galles, fils du roi Georges III, lequel était venu étudier à Gœttingue. Après avoir vengé sans façons et en galant homme l'affront fait à son honneur, il quitta le service de Hanovre pour celui du duc de Brunswick. » Chargé, après la mort de Frédéric le Grand, de remettre à son successeur le testament de ce prince, déposé entre les mains du duc de Brunswick, Hardenberg fixa l'attention du nouveau roi de Prusse Frédéric-Guillaume II, qui plus tard engagea le margrave de Baireuth et d'Anspach à le prendre pour ministre. Les principautés de Baireuth et d'Anspach ayant été réunies à la Prusse en 1791, Hardenberg conserva sa position, avec entrée au conseil. En 1795 il se rendit à Bâle, où, après la mort du comte de Goltz, il fut chargé de conduire les négociations ouvertes avec la république française. Le 5 avril il signa la paix. A l'avénement de Frédéric-Guillaume III au trône de Prusse, en 1797, Hardenberg fut rappelé à Berlin et placé à la tête des affaires de Franconie. Quand Haugwitz, ministre dont les dispositions étaient favorables à la France, vit son système compromis, à la suite de l'occupation du Hanovre par les armées françaises, il donna sa démission ; Hardenberg le remplaça en août 1804. Quoique sous son influence le cabinet de Berlin cherchât à se rapprocher davantage de l'Angleterre, Hardenberg ne s'efforça pas moins de maintenir la plus stricte neutralité, et ne changea de système que lorsque les Français eurent violé le territoire d'Anspach. Le 3 novembre 1805 une convention signée à Potsdam entre la Russie et la Prusse allait entraîner cette dernière puissance dans la guerre avec la France. La victoire d'Austerlitz la força à suspendre ses armements. Haugwitz négocia à Vienne avec l'empereur des Français ; la neutralité de la Prusse continua à être garantie. Hardenberg dut rendre son portefeuille à Haugwitz.

Les événements ne tardèrent pas à pousser de nouveau la Prusse dans le parti de la guerre. Hardenberg assista en 1806, à Charlottenbourg, aux conférences qui précédèrent la déclaration des hostilités. Après la bataille d'Iéna, Hardenberg reprit le portefeuille des affaires étrangères et releva le courage du roi. La paix de Tilsitt lui fit encore abandonner le ministère. Il se retira pendant quelque temps sur les frontières de Russie, puis il revint se fixer dans son domaine de Tempelhof, près de Berlin. A la rentrée de Stein aux affaires, en 1810, le roi nomma Hardenberg chancelier d'État. La Prusse avait été écrasée par Napoléon ; mais Hardenberg ne désespéra point de sa patrie. En attendant la chute du colosse, il se consacra tout entier à l'amélioration intérieure du pays. Stein avait rendu les grades de l'armée accessibles aux roturiers, les punitions infamantes avaient été abolies ; Hardenberg alla plus loin : en 1810, il fit décréter que la noblesse serait soumise à l'impôt ; les biens ecclésiastiques servirent à payer la dette publique ; les corporations furent abolies. Le 14 septembre 1811 Hardenberg présenta au roi son projet de loi en vertu duquel les paysans corvéables avaient le droit de se racheter en restituant au seigneur la moitié ou le tiers des terres qu'ils avaient jusqu'alors cultivées comme serfs : le restant leur était réservé en toute propriété ; la loi fut rendue, et créa en Prusse la classe des paysans libres. Les chances de la guerre interrompirent les grands travaux de Hardenberg. Après la campagne de Russie, il poussa, en 1813, au mouvement réactionnaire contre la France. Il fut un des signataires de la paix de Paris en 1814, et son souverain, par une ordonnance datée de Paris le 3 juin 1814, l'éleva à la dignité de prince. Après avoir accompagné les souverains alliés à Londres, il

prit une part importante aux actes du congrès de Vienne, et figura encore dans les négociations qui précédèrent les nouveaux traités conclus à Paris en 1815 : si l'on en croit un *mémorandum* inséré dans les *Mémoires d'un homme d'État*, il aurait voulu le partage et la division de la France. En 1817 le roi de Prusse le chargea de l'organisation du conseil d'État, dont il fut en outre nommé président. Il assista ensuite aux congrès d'Aix-la-Chapelle et de Carlsbad, établit le nouveau système des impôts, égalisa les charges et abolit les droits perçus à l'entrée de chaque ville. Il réorganisa aussi l'administration des archives. On espérait qu'il doterait la Prusse d'un système représentatif; mais le temps ne lui en paraissait pas venu. Alors les libéraux le regardèrent comme un apostat, tandis que la noblesse le traitait de révolutionnaire. Il prit part encore avec le comte de Bernstorf aux congrès de Troppau, de Laybach et de Vérone. De cette dernière ville il entreprit de traverser le nord de l'Italie. A Rome il signa un concordat avec le saint-siége. Tombé malade à Pavie, il alla mourir à Gênes. Ses restes mortels furent transférés au château de Lietzen.

Hardenberg laissa en mourant des mémoires manuscrits sur les événements arrivés depuis 1801 jusqu'à la paix de Tilsitt. Ces mémoires avaient été confiés au conseiller d'État Schœll. Celui-ci les remit au roi Frédéric-Guillaume IV, qui les fit déposer aux archives du royaume, défendant de les ouvrir avant 1850. Ils n'ont pas encore été publiés. On a dit que le manuscrit en avait été copié plusieurs fois, et que des parties détachées avaient servi à la composition des *Mémoires tirés des papiers d'un homme d'État*, imprimés à Paris, en 13 vol. in-8°, de 1831 à 1838. W.

W. Hennings, *Biographie des Fürsten und Staatskanzlers (Car.-Aug.) von Hardenberg*; Erfurt et Gotha, 1824, in-4°. — Wolf, *Geschichte des Geschlechts von Hardenberg*; Gœttingue, 1823-1824, 2 vol. in-8°. — *Mémoires tirés des papiers d'un homme d'État.*

HARDENBERG (*Frédéric-Louis*, baron DE). *Voy.* NOVALIS.

HARDER (*Jean-Jacques*), anatomiste suisse, né à Bâle, le 7 septembre 1656, mort dans cette même ville, le 28 avril 1711. Il étudia la médecine à Genève, Lyon et Paris, et professa depuis 1686 la physique, l'anatomie, la botanique et la médecine à l'université de Bâle. Il a rendu des services signalés à l'anatomie comparée. On a donné son nom à une glande que l'on trouve dans les mammifères et les oiseaux vers l'angle interne de l'œil. On lui doit la description des corpuscules de la dure-mère connus sous le nom de *glandes de Pacchioni*, et dont on a attribué à tort la découverte à l'anatomiste italien. Le duc de Wurtemberg le nomma son médecin particulier, et l'empereur Léopold I[er] lui conféra des lettres de noblesse. On a de Harder : *Nostalgia, hoc est de tristitia et tabe ex cupiditate redeundi in patriam, vulgo* Heimweh (mal du pays); ibid., 1678, in-4°; — *Prodromus physiologicus, naturam explicans humorum nutritioni et generationi dicatorum*; ibid., 1679; — *Examen anatomicum cochleæ terrestris domiportæ, cum appendice de partibus genitalibus cochlearum*; ibid., 1679; — *Pæonis et Pythagoræ Exercitationes anatomicæ et medicæ familiares bis quinquaginta*; ibid., 1687; — *Epistolæ aliquot de partibus genitalibus cochlearum generatione, item insectorum*; Vienne, 1684; — *De Viscerum præcipuorum Structura et Usu*; Bâle, 1686; — *Apiarium observationibus medicis et experimentis refertum; scholiis et iconibus illustratum; cum responsione ad invectivas J. Baptistæ de Lanzweerde*; Bâle, 1687, in-4°; nouvelle édition, sous le titre : *Thesaurus Observationum medicarum rariorum*; ibid., 1736. C'est le principal ouvrage de Harder. On y trouve beaucoup de détails sur l'anatomie comparée; — *De naturalis et præternaturalis Sanguificationis in humano corpore Historia*; Bâle, 1690; — *De Sanguinis Motu vitali*; Bâle, 1694, in-4°; — *De Chyli Secretione et Distributione*; ibid., 1698; — *De Cerebri humani Structura naturali*; ibid., 1710. D[r] L.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyklopædie*. — *Biographie médicale*. — *Allgemeines hist. Lexikon*. — Kestner, *Medicinisches Gelehrten-Lexikon*.

* **HARDIME** (*Pierre*), peintre flamand, né à Anvers, en 1678, mort à Dorpt, en 1748. Il apprit à peindre les fleurs sous les leçons de son frère *Simon*, qu'il dépassa bientôt. Il le quitta en 1697, et vint à La Haye, où il reçut beaucoup de commandes. Il ne fut pas moins recherché à Rotterdam et dans les autres villes de Hollande qu'il visita tour à tour. Il travailla quelque temps à la cour de Prusse, où il remplaça Verbruggen. Dans les plafonds que Matthieu Terwesten exécuta pour Guillaume III, Hardime peignit les fleurs et les fruits, et le comte de Wassenaër le chargea de la décoration de son hôtel. Ses ouvrages se faisaient remarquer par une bonne couleur, une grande aisance dans l'exécution et une touche franche et nette. Son chef-d'œuvre consiste en quatre tableaux représentant *Les quatre Saisons*, pour le couvent des Bernardins, près Anvers. Les personnages y sont bien disposés, et les accessoires, fleurs et fruits admirablement traités. Les ouvrages de Hardime se trouvent surtout en Hollande et en Flandre. A. DE L.

Descamps, *La Vie des Peintres flamands*, etc., t. III, p. 164. — J. Campo Weyerman, *De Schilderkonst der Nederlanders*, t. IV, p. 375.

HARDING ou **HARDYNG** (*Jean*), ancien chroniqueur anglais, né en 1378, mort après 1465. A l'âge de douze ans il fut admis dans la maison de sir Henry Percy, fils aîné du comte de Northumberland, et connu sous le nom de Harry Hostpur, sous lequel il servit comme volontaire dans les batailles de Homildon et de Cokelawe. Après la mort de Percy, il s'enrôla sous les bannières de sir Robert Umfraville.

Lorsque celui-ci, en récompense de ses services, reçut, en 1405, du roi Henri IV le château de Warkworth, Harding devint son constable. En 1415, il assista à la bataille d'Azincourt, et l'année d'après au combat naval que livra le duc de Bedfort à l'embouchure de la Seine. En 1424 on le trouve à Rome, occupé à recueillir des documents destinés à prouver que les rois d'Écosse devaient hommage aux rois d'Angleterre. Il semble avoir achevé la première esquisse de sa *Chronique* vers la fin de la minorité du roi Henri VI. Dans le manuscrit Lansdowne elle se termine avec la vie de sir Robert Umfraville, qui mourut, suivant Dugdale, le 27 janvier 1436. Harding fut probablement pendant les dernières années de sir Robert constable de ce seigneur à Ryme-castle (comté de Lincoln). Vers la fin de sa vie, il paraît avoir recomposé sa *Chronique* pour Richard, duc d'York, père d'Édouard IV. Cette histoire ne va pas au delà de la fuite d'Henri VI en Écosse; mais on voit par divers passages qu'elle n'a pas pu être terminée avant 1465, et que par conséquent Harding a vécu au moins jusqu'à cette époque. Sa *Chronicle of England unto the reign of king Edward IV* est en vers, et fut publiée par Grafton, en 1543, avec une continuation de l'éditeur, jusqu'à la trente-quatrième année de Henri VIII. Sir Henry Ellis en publia en 1812 une bonne édition, avec une préface biographique et littéraire. Z.

Ellis, *Préface* de l'édit. de 1812. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

HARDING (*Thomas*), controversiste anglais, né à Combe-Martin (Devonshire), en 1512, mort en 1572. Il fut élevé dans la foi catholique romaine, à Winchester-School. Il entra ensuite au New-College à Oxford, à l'époque de la fondation de cet établissement, et en devint membre agrégé en 1536. Six ans plus tard il fut choisi pour professeur d'hébreu, et devint chapelain domestique du duc de Suffolk. Ce seigneur lui confia l'éducation de sa fille, lady Jane Grey. Harding, devenu alors un zélé protestant, instruisit son élève dans les principes de la réforme; mais lors de l'avénement de Marie il revint au catholicisme, au grand chagrin de lady Jane. Son apostasie lui valut un canonicat de Winchester et la trésorerie de Salisbury, deux places qu'Élisabeth lui enleva en montant sur le trône. Harding se retira à Louvain, et de là il engagea une polémique contre Jewel, évêque de Salisbury. Des deux côtés on mit beaucoup de vivacité dans la dispute, et si Jewel l'emporta par l'éloquence, Harding parut plus versé dans l'érudition ecclésiastique. Z.

Wood, *Athenæ Oxonienses*, t. I. — Dodd, *Church History*. — Prince, *Worthies of Devon*. — Chalmers, *General biographical Dictionary*.

* **HARDING** (*Charles-Louis*), astronome allemand, né à Lauenbourg, le 29 septembre 1765, mort à Gœttingue, le 15 juillet 1834. Son père, prédicateur à Lauenbourg, l'envoya en 1786 à l'université de Gœttingue, dans le but d'étudier la théologie; mais les cours de Lichtenberg décidèrent de sa vocation. Son goût l'entraîna vers les sciences physiques, et il s'occupa principalement d'astronomie. De 1796 à 1805, il fut adjoint à Schrœter, directeur de l'observatoire de Lilienthall, situé près de Brême. Son nom devint célèbre en 1803, par la découverte de la planète télescopique qui a reçu le nom de *Junon*. Il s'occupait de la construction de cartes célestes, qui furent l'ouvrage de vingt années et qui devaient contenir les plus petites étoiles. Piazzi et Olbers venaient de découvrir les deux premières planètes télescopiques. Pour rendre ses cartes plus complètes, Harding les comparait avec le ciel, afin de noter les étoiles qui auraient pu lui échapper. Le 1er septembre il vit une étoile de huitième grandeur qui n'était pas dans les catalogues; il la dessina, d'après sa configuration avec les petites étoiles environnantes. Le 4 septembre il compara de nouveau ses cartes avec le ciel, et à son grand étonnement l'étoile qu'il avait observée le 1er septembre avait disparu : en même temps, il en aperçut une autre vers le sud-ouest, qu'il n'avait pas vue le 1er septembre. Il soupçonna que c'était la même étoile, qu'elle avait un mouvement propre, et des observations exactes le confirmèrent dans cette opinion. C'était en effet une planète. Cette découverte ouvrit à Harding les portes de plusieurs académies. La Société royale de Londres, l'Institut de France se l'associèrent, et ce dernier corps savant lui décerna en 1805 le prix d'astronomie fondé par Lalande. Appelé la même année à Gœttingue comme professeur extraordinaire d'astronomie, il fut nommé professeur ordinaire en 1812, devint membre titulaire de l'Académie des Sciences de cette ville et conseiller aulique. Harding a peu écrit. On trouve cependant de lui quelques morceaux de mathématiques dans les *Mémoires de la Société royale des Sciences de Gœttingue*, et quelques articles dans le *Gœttinger Gelehrten Anzeigen*, dans la *Monatlicher Correspondenz* de Zach, et dans les *Astronomische Jahrbücher*. Depuis 1830 il fit paraître, avec son ami le bailli Wiesen de Rehburg, les *Kleine astronomische Ephemeriden* (Petites Éphémérides astronomiques). On lui doit en outre un *Atlas novus Cœlestis*, en vingt-sept planches; Gœttingue, 1822. L. L—T.

Rabbe, Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — *Conversations-Lexikon*, 9e édition.

* **HARDING** (*John*), peintre anglais, est né en 1797; il peint principalement à l'aquarelle. Ses paysages sont très-recherchés, et beaucoup d'entre eux ont été lithographiés. Il a beaucoup voyagé en Suisse, dans le Tyrol, en Italie. Il sut le premier faire usage du papier teint : chacun sait combien ce moyen ajoute à l'effet atmosphérique et à la perspective. On a de lui : *Lessons on Art, Lessons on Trees; — Elemen-*

tary Art, et *The Principles and Practice of Art*; Londres, 1850. M. G.

Men of the Time.

HARDINGE (*Nicolas*), poëte et archéologue anglais, né en 1700, mort en 1758. Il fit ses études à Eton et à King's-College à Cambridge. En quittant l'université, il suivit les cours de droit, et débuta comme avocat. Il obtint en 1731 l'office de principal clerc de la chambre des communes, et occupa cette charge jusqu'en 1752, époque à laquelle il fut nommé secrétaire adjoint de la trésorerie. Ce fut par ses conseils que Stuart entreprit le voyage d'Athènes, dans l'intention de décrire les monuments de cette ville. Hardinge représenta le bourg d'Eye au parlement en 1748 et en 1754. Il se fit connaître par quelques poésies spirituelles et originales. Son *Denhill-Iliad* a été inséré dans la *Select Collection of Poems* de Nichols, et son *Dialogue in the Senate-House of Cambridge*, dans le *Poetical Calendar*, vol. IX. Ses poésies latines, composées à Eton et à Cambridge, furent publiées par son fils, en 1780. Z.

Nichols. *Bowyer*, t. VIII. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

HARDINGE (*Georges*), jurisconsulte et littérateur anglais, né en 1744, mort en 1816. Il fut élevé à Eton et à Trinity-College, à Cambridge. Il débuta au barreau en 1769, et fut nommé en 1782 solliciteur général de la reine, par la protection de lord Camden. Il devint ensuite conseiller de la Compagnie des Indes orientales, membre du parlement, juge des comtés de Brecon, Glamorgan, Radnor, en 1787, et deux ans plus tard procureur général de la reine. Ses ouvrages et sa correspondance ont été recueillis et publiés par Nichols, avec une vie de l'auteur; les principaux sont : *A Series of Letters to Burke on the impeachement of Hastings*; — *The Essence of Malone, or the beauties of that fascinating writer.* Z.

Rose, *New general Biographical Dictionary*.

* **HARDINGE** (*Henri*, vicomte), général anglais, né à Wrotham (Kent), le 30 mars 1785, mort à sa campagne près Tumbridge-Wells, le 24 septembre 1856. Troisième fils de Henri Hardinge, curé de Stanhope, dans le comté de Durham, il appartenait à une famille qui croit venir originairement du Danemark. Il passa peu de temps au collége d'Eton, et fut nommé enseigne dans un régiment d'infanterie en 1798, obtint une lieutenance en 1802, et devint capitaine en 1804. Il dut sa prompte fortune à la protection du duc de Wellington, alors sir Arthur Wellesley, qu'il suivit partout dans la guerre de la péninsule, attaché pendant longtemps à l'état-major du général en chef et remplissant presque toujours les fonctions de député quartier-maître général de l'armée portugaise. Présent aux batailles de Roleia et de Vimiera, où il fut gravement blessé, il était à La Corogne à côté du brave sir John Moore, lorsque celui-ci tomba mortellement frappé dans ses bras. Il assista encore au passage du Douro, à la bataille de Busaco, à l'enlèvement des lignes de Torres Vedras et à la bataille d'Albuhera. Dans cette affaire, il déploya une grande habileté, du courage et du sang-froid. Il prit part aussi aux siéges de Badajoz, de Salamanque et de Vittoria, où il reçut encore une dangereuse blessure, puis au siége de Pampelune et aux batailles des Pyrénées, de Nivelle, de Nive et d'Orthez. La guerre finie, il retourna en Angleterre, où il était regardé comme un des plus braves officiers de l'armée. A la reprise des hostilités, après le retour de Napoléon de l'île d'Elbe, il retourna à l'armée avec le grade de lieutenant-colonel, et prit une part active à la campagne de 1815. Employé comme brigadier général dans l'armée prussienne à la bataille de Ligny, il fut blessé au bras gauche et amputé immédiatement. En récompense il reçut le cordon de chevalier commandeur de l'ordre du Bain, et peu de temps après il fut nommé colonel.

En 1820, il fut élu membre de la chambre des communes pour le comté de Durham, et réélu en 1826. En 1823 il obtint la place de secrétaire général du dépôt de l'artillerie. Lorsque après la démission de lord Goderich, en 1828, le duc de Wellington reconstitua un ministère, il choisit sir Henri Hardinge pour succéder à lord Palmerston comme secrétaire de la guerre. En 1830 il devint général major. La dissolution du cabinet Wellington lui fit perdre son portefeuille. Il prêta serment comme membre du conseil privé, et deux ans après il échangea cette position contre celle de chef du secrétariat de l'Irlande, sous le duc de Northumberland. Il n'y resta pas longtemps; le duc ayant quitté la place de lord lieutenant d'Irlande à l'automne de la même année, sir Henri Hardinge retourna en Angleterre. Il reprit le même emploi en Irlande dans le court ministère de sir Robert Peel, qui dura de novembre 1834 à avril 1835. Depuis cette époque jusqu'au retour de sir Robert Peel au pouvoir, en septembre 1841, sir Henri Hardinge siégeait à la chambre dans l'opposition. Alors il retourna en Irlande comme chef du secrétariat sous le comte Grey, avec lequel il resta jusqu'en 1844. En 1842 il fut promu lieutenant général. Après la révocation de lord Ellenborough, sir Henri Hardinge fut désigné par sir Robert Peel pour la place de gouverneur général des Indes. Nommé à ce poste en avril 1844, il arriva en juillet à Calcutta. A ce moment les vastes territoires subjugués par l'Angleterre jouissaient de la paix la plus profonde. Les désastres de la campagne des Afghans avaient été vengés; sir Charles Napier avait réduit les Ameers du Scinde, de Meeanee à Hyderabad; le Scinde lui-même avait été annexé, et la guerre contre les Mahrattes s'était terminée par la soumission du durbar de Gwalior. La mort de Rundjeet-Singh ramena la guerre. Prévoyant un soulèvement des Sicks, il concentra une force de

32,000 hommes et de 68 canons aux environs de Ferozepore, Loodianah et Umballah. Il arriva dans cette dernière place vers le milieu de décembre, et apprenant que les Sicks avaient passé le Sutledge, il publia une proclamation contre cette invasion. Les Sicks étaient en partie retranchés à Ferozeschah, pendant qu'un autre corps était campé près de Moodkee, vis-à-vis de Ferozepore. Les opérations combinées de la cavalerie britannique, commandée par les brigadiers Gough, White et Mactier, et de l'infanterie commandée par sir Harry Smith, sir J. Mac-Caskill et le général Gilbert, permirent de tourner la position des Sicks le 17, et amenèrent la victoire de Moodkee, chèrement achetée par la mort de sir Robert Sale. Le 22 l'attaque fut renouvelée à Ferozeschah; mais la nuit vint avant que la victoire fût complète. Comme quelques canons sicks portaient la mort dans les colonnes britanniques, le gouverneur général monta à cheval, et à la tête de quelques troupes enleva les batteries et en encloua les canons. Le lendemain les retranchements sicks furent enlevés à la baïonnette, les canons pris, et les Sicks forcés de repasser le Sutledge. Le manque de cavalerie empêcha sir Hugh Gough de poursuivre l'ennemi et de marcher sur Lahore. Il est à noter que dans cette sanglante affaire sir Henri Hardinge, qui avait la suprême autorité civile sur l'Inde, offrit ses services militaires à sir Gough, son ancien en grade, et servit sous ses ordres. Les Sicks, encore défaits à Sobraon et Aliwal, furent forcés à demander la paix, et le traité de Lahore, conclu par sir Henri Hardinge, montra quelque modération. Il exigea que les Sicks payassent toutes les dépenses de la guerre, et reçussent une garnison anglaise pour la protection de l'autorité du maharadjah. Plus tard lord Dalhousie annexa le Pundjab aux propriétés de la Compagnie. A la ratification du traité de Lahore, sir Henri Hardinge reçut une pension de 3,000 liv. st. par an, et fut créé pair sous le titre de vicomte Hardinge de Lahore. La Compagnie des Indes y ajouta une pension annuelle de 5,000 liv. sterl.

En janvier 1848, lord Hardinge fut remplacé dans le gouvernement général des Indes par lord Dalhousie. Quoique originairement attaché aux principes tories, lord Hardinge après son élévation à la pairie, parla rarement dans la chambre des lords, si ce n'est sur des questions d'un intérêt militaire. A l'avénement de lord Derby au pouvoir, en février 1852, lord Hardinge accepta l'office de maître général de l'artillerie, et à la mort du duc de Wellington, au mois de septembre suivant, il succéda à celui-ci dans la dignité de commandant en chef de l'armée. Nommé colonel propriétaire du 57e régiment d'infanterie en 1843, grand-croix de l'ordre du Bain en 1844, décoré d'une foule d'ordres étrangers, il fut promu au grade de général en juin 1854 et au rang de feld-maréchal le 2 octobre 1855. Frappé d'une attaque de paralysie en juin 1856, il résigna son emploi de commandant en chef de l'armée entre les mains du duc de Cambridge, cousin de la reine, et succomba peu de temps après.

En 1821, il avait épousé lady Émilie-Jeanne Stewart, fille de Robert, premier marquis de Londonderry, veuve de John-James, dont il a eu une fille et deux fils. Le plus jeune, *Arthur*, capitaine lieutenant dans les coldstream-guards, était aide de camp de son père à la bataille sur le Sutledge, et assista aussi à la bataille de l'Alma. L'aîné, *Charles-Stewart*, né en 1822, succéda dans la chambre des lords à son père, dont il avait été secrétaire privé dans le gouvernement des Indes. L. LOUVET.

The English Cyclopædia (*Biography*). — *Men of the Time.*

HARDION (*Jacques*), historien français, né à Tours, le 17 octobre 1686, mort à Versailles, le 1er octobre 1766. En 1721 il fut nommé écrivain principal de la marine, et lorsque le comte de Morville passa du ministère de la marine à celui des affaires étrangères, Hardion le suivit. Après la retraite de ce ministre, en 1727, il refusa constamment divers emplois qui lui furent offerts, pour se livrer sans réserve à son goût pour les lettres. En 1711 il fut admis à l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres, sous la qualité d'élève, qui était alors en usage. Trois dissertations sur l'oracle de Delphes justifièrent le choix de l'Académie, qui en 1715 lui donna le titre d'associé. Il fut nommé en 1730 membre de l'Académie Française, et presqu'en même temps, sur la demande de Maurepas, adjoint à l'abbé Pérot, conservateur des livres du cabinet du roi. Il fit le catalogue de ces livres, et orna le cabinet de cartes chronologiques de sa composition, dont l'exécution était si parfaite qu'à la vente de ses manuscrits, ces cartes, au nombre de quatre ou cinq seulement, se sont élevées à un prix de 1,350 livres. Le roi choisit Hardion pour donner des leçons à madame Victoire, et bientôt les princesses Henriette, Adélaïde, Sophie et Louise vinrent assister à ces leçons, qui avaient pour objet les langues anciennes et modernes, l'histoire, la géographie. Ce fut pour leur usage qu'il composa une histoire politique et deux petits traités, l'un de poésie, l'autre d'éloquence. On doit le premier de ces traités à une discussion qui s'était élevée entre madame Henriette et Hardion : la princesse, alarmée de la hardiesse de certains poëtes païens dont elle avait entendu parler, s'était prononcée contre la poésie en général, et proscrivait cet art, comme ennemi de la religion et des mœurs. Hardion en prit la défense, et rédigea son traité pour réhabiliter la poésie dans l'esprit de la princesse. On doit à madame Adélaïde, qui en avait elle-même tracé le plan, l'histoire universelle publiée par cet écrivain, ouvrage qui eut alors un grand succès et fut traduit en plusieurs langues. Dans une dissertation à l'Académie des Belles-lettres,

il s'occupa de la Grèce et de ses mœurs; il avait entrepris de montrer l'origine et les progrès de l'éloquence grecque, depuis son berceau jusqu'au siècle d'Alexandre; douze *mémoires* n'ont pu atteindre que le siècle de Socrate; le travail fut interrompu par les soins qu'il fallait donner à l'instruction des princesses et qu'exigeait l'Histoire universelle, que la mort empêcha même Hardion de terminer. Quoique placé près de la source des faveurs, il mourut sans fortune; sa succession entière ne monta pas au delà de 23,000 livres. Ses ouvrages ont pour titre: *Nouvelle Histoire politique, précédée de deux traités abrégés, l'un de la poésie et l'autre de l'éloquence, à l'usage de Mesdames de France*; Paris, 1751, 3 vol. in-12; — *Histoire universelle sacrée et profane, composée par ordre de Mesdames de France*; Paris, 1754-1769, 20 vol. in-12; les deux derniers volumes sont de Linguet. — Enfin, on a d'Hardion, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*: trois *Dissertations sur l'oracle de Delphes*, t. III, 1746; — *Histoire de la ville de Cyrène*; ibid.; — quatre *Idylles de Théocrite*, traduites en vers français, avec des remarques, t. IV, 1746; — *Discours sur les bergers de Théocrite*; ibid.; — *Histoire du berger Daphnis*, t. V, 1729; — *Dissertation sur le saut de Leucade*, t. VII, 1733; — *Dissertation où l'on examine s'il y a eu deux Zoïle censeurs d'Homère*, t. VIII, 1733; — *Discours sur la* Médée *d'Euripide*; — *Discours sur l'*Andromaque *d'Euripide*; — *Observations sur le chœur d'Andromaque d'Euripide*; ibid.; — douze *Dissertations sur l'origine et les progrès de la rhétorique dans la Grèce*, t. XI à XIV, 1733 à 1754. GUYOT DE FÈRE.

Le Beau, *Éloge d'Hardion*, dans les *Mém. de l'Acad. des Inscript.*, t. XXXVI. — *Le Nécrologe* de 1767.

HARDOUIN (*Jean*), érudit français, le plus paradoxal des savants anciens et modernes, né à Quimper, en 1646, mort le 3 septembre 1729, à Paris. Fils d'un libraire, il entra fort jeune chez les jésuites, dont il devait porter la robe pendant soixante-sept ans. Théologien, antiquaire, chronologiste, historien, littérateur, philologue, naturaliste, commentateur, éditeur, célèbre par de grands travaux, doué d'une immense mémoire, d'une imagination ardente, mais emporté par un esprit de système intarissable, il voulut ouvrir partout des routes nouvelles, et s'y égara profondément, avec conviction et sans jamais revenir sur ses pas. Il écrivit d'abord sur la numismatique, publia de savants traités sur les médailles des anciens (1), et se trouva bientôt en dissidence et en guerre avec tous les antiquaires et tous les chronologistes contemporains. Il soutenait, dans sa *Chronologie expliquée par les médailles* (1693), que tous les ouvrages classiques de l'antiquité, en prose et en vers, à l'exception d'Homère et d'Hérodote, de Cicéron, de Pline l'ancien, des *Géorgiques* de Virgile, des satires et des épîtres d'Horace, avaient été fabriqués par des moines du treizième siècle, sous la direction d'un certain Severus Archontius. Le docte rêveur prétendait prouver que *L'Énéide* de Virgile, ouvrage d'un bénédictin, était une fable inventée d'après les événements qui avaient consommé le triomphe du christianisme sur la synagogue: Troie en cendres représentait l'incendie de Jérusalem; Énée emportant ses dieux en Italie n'était que la figure de l'Évangile annoncé aux Romains, et le poëme une description allégorique du voyage de saint Pierre à Rome, où d'ailleurs le P. Hardouin affirmait que l'apôtre n'était jamais allé. Il déclarait que les odes d'Horace étaient de la même fabrique, et que la *Lalagé* du poëte n'était autre chose que la religion chrétienne. Boileau disait plaisamment à ce sujet: « Je ne sais ce qui en est de ce système; mais, quoique je n'aime pas les moines, je n'aurais pas été fâché de vivre avec frère Horace et dom Virgile (1). »

Dans son traité *De Nummis Herodiadum*, Hardouin avançait qu'Hérode était Athénien, païen et platonicien. Dans son commentaire latin sur le Nouveau Testament, il prétendait que toutes les prédications du Christ et des apôtres avaient été faites en latin; il croyait, il avait imprimé, que presque aucune médaille des anciens n'était authentique, mais qu'elles avaient été fabriquées dans le moyen âge par les bénédictins. Il soutenait que sur ces médailles chaque lettre devait être prise pour un mot entier. Choqué de cette extravagance, un archéologue lui dit un jour: « Non, mon père, il n'y a pas une médaille ancienne qui n'ait été frappée par les bénédictins, et je le prouve. Ces lettres CON. OB., qu'on trouve sur plusieurs médailles, et que les antiquaires ont la simplicité d'expliquer par CONSTANTINOPOLI OBSIGNATUM, signifient évidemment CUSI OMNES NUMMI OFFICINA BENEDICTINA. » Le P. Hardouin sentit l'ironie, mais il garda son opinion. Il trouvait dans les officiers du palais de Philippe-Auguste les trois traducteurs de la Bible, Aquila, Symmaque, Théodosien; il cherchait dans la cour de ce monarque la clef du nom des évêques, des papes et des saints dont il est parlé dans l'histoire du douzième siècle.

On rapporte même dans les biographies écrites par les jésuites l'anecdote suivante. Un des confrères du P. Hardouin ayant voulu lui représenter que le public s'étonnait de plus en plus de la hardiesse de ses paradoxes: « Eh! croyez-vous, répondit-il brusquement, que je

(1) *Nummi antiqui populorum et urbium*; 1684, in-fol. — *De Nummis antiquis coloniarum et municipiorum*; 1689, in-4°. — *De Nummis Samaritanis, de Nummis Herodiadum*; 1691, in-4°. — *Chronologia ex Nummis antiquis restituta*; 1696, in-4°, etc.

(1) Le savant La Croze fit imprimer, en 1708, une défense des anciens, sous ce titre: *Vindiciæ veterum Scriptorum, contra Harduinum*, in-12.

me serais levé toute ma vie à quatre heures du matin pour ne dire que ce que d'autres ont déjà dit? » Son ami répliqua : « Mais il arrive quelquefois qu'en se levant si matin on écrit sans être bien éveillé, et qu'on peut débiter comme vérités démontrées les rêveries d'une mauvaise nuit. » Il fallut cependant que les chefs de son ordre obligeassent le célèbre visionnaire à rétracter ses erreurs. Il se soumit (1707), mais il garda ses convictions. Ses paradoxes semblaient conduire à un pyrrhonisme général et à l'incrédulité. « Dieu, disait-il, m'a ôté la foi humaine pour donner plus de force à la foi divine. »

Dans ses querelles avec Basnage, Leclerc, Bayle, Huet, le cardinal Noris, Vaillant, etc., les injures manquèrent rarement. Le cardinal Noris publia contre Hardouin un pamphlet intitulé *Parænesis*, etc. Le jésuite voyait de la *folie* dans Basnage, et traitait le savant évêque d'Avranches de *stupide* et d'*insensé*. Huet lui reprochait son *effrénée et intarissable paradoxologie;* il voyait en lui un *critique aventurier*, un homme à *visions creuses*, dont l'humeur était *contentieuse, présomptueuse et mutine*. Le célèbre numismate Vaillant reprochait à Hardouin de lui avoir *filouté* quelques explications sur les médailles. La polémique des savants était alors peu polie.

Bayle, dans sa *République des Lettres*, avait reproché au jésuite de nombreuses erreurs; il remarquait qu'en changeant les inscriptions de plusieurs médailles Hardouin était allé, dans sa présomption, jusqu'à dire : *Sic legi jubemus;* et que, dans la préface de son traité *De Nummis antiquis*, il déclarait n'avoir lu les antiquaires que pour les corriger, en sorte qu'on pourrait appeler son livre : *Errata Antiquariorum*.

Hardouin avait débuté dans les lettres par une édition de Themistius, en grec et en latin; Paris, Impr. royale, 1684, in-fol. Le P. Petau n'avait donné que vingt discours de Themistius : Hardouin en publia treize nouveaux, avec de savantes notes. L'année suivante (1685), il fit paraître, pour la grande collection des classiques dite *ad usum Delphini*, l'*Histoire Naturelle* de Pline, en 5 vol. in-4°. Huet, toujours juste, disait que « le P. Hardouin avait fait en cinq ans un ouvrage que cinq anciens des plus savants auraient été cinquante ans à faire ». Cette édition de Pline est encore aujourd'hui la plus estimée. L'auteur la fit réimprimer, avec des changements, des additions, et quelques paradoxes de moins, en 1723, 3 vol. in-fol. Elle a été reproduite dans la collection de Deux-Ponts, 1783, 5 vol. in-8°. Ce fut en 1715 que parut à l'Imprimerie royale, en 12 vol. in-fol., la grande Collection des conciles (*Conciliorum Collectio*), que l'assemblée générale du clergé de France avait chargé le P. Hardouin de publier, en lui faisant une pension pour ce travail. Cette collection, dite *Maxima*, et qui embrasse les conciles tenus depuis l'an 34 de l'ère vulgaire jusqu'en 1714, est moins estimée que celle du P. Labbe (1671-1672), 18 vol. in-fol., quoiqu'elle contienne plus de vingt conciles qui n'avaient pas encore été publiés. Mais le P. Hardouin fut accusé d'avoir supprimé des pièces importantes, de les avoir remplacées par des pièces apocryphes, et d'avoir avancé plusieurs propositions contraires aux maximes de l'Église gallicane. Le parlement de Paris, sur un rapport qui fut demandé à six docteurs de Sorbonne, arrêta la vente de l'ouvrage jusqu'à ce que de nombreux cartons eussent été faits et intercalés dans les volumes de la collection, dont les tables surtout sont très-estimées.

Ce qui paraîtra très-singulier, c'est que le P. Hardouin regardait comme chimériques tous les conciles tenus avant le concile de Trente. Le P. Le Brun, de l'Oratoire, connaissant l'opinion du jésuite, lui disait un jour : « D'où vient donc que vous avez donné une édition des conciles? » Hardouin répondit : « Il n'y a que Dieu et moi qui le sachions. »

Ses autres ouvrages sont nombreux : nous citerons sa *Chronologie de l'Ancien Testament* (1677, in-4°); — *Paraphrase de l'Ecclésiaste* (1729, in-12); — son *Commentaire sur le Nouveau Testament;* — son traité *De la Situation du Paradis terrestre;* — son *Apologie d'Homère* (1716, in-12), qui fut réfutée, la même année, par un gros volume de Mme Dacier; — ses *Opera selecta* (1709, in-fol.), etc. Aucun de ces ouvrages n'est exempt de l'esprit de système.

Le P. Hardouin mourut au collége de Louis-le-Grand, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Il avait confié tous ses manuscrits à l'abbé d'Olivet, qui en fit imprimer une partie, sous le titre d'*Opera varia*, et déposa le reste à la Bibliothèque du Roi. On trouve dans les *Opera varia* (Amsterdam, 1733, in-fol.) des écrits singuliers, tels que *Pseudo-Virgilius*, *Pseudo-Horatius;* mais le plus curieux est celui qui a pour titre *Athei detecti*. Or, quels étaient ces athées découverts par le P. Hardouin? En bon jésuite, il avait reconnu et proclamé tels Jansenius, Arnauld, Nicole, Pascal, Quesnel, d'autres encore, et à leur tête Descartes, car à ses yeux cartésien et athée étaient *unum et idem*.

En 1766 parut, en un vol. in-8°, un écrit posthume du P. Hardouin, sous ce titre : *Prolegomena ad Censuram Scriptorum Veterum*. Là revit, fortifié, tout le système du jésuite sur la fabrication des classiques anciens par les moines du moyen âge. Hardouin fut donc à la fois dévot et pyrrhonien, adorateur et destructeur de l'antiquité. « Il travaille sans cesse, disait Huet, à ruiner sa réputation, sans pouvoir en venir à bout (1). » [VILLENAVE, dans l'*Enc. des G. du M.*]

(1) Jacob Vernet, professeur de théologie à Genève, lui a composé l'épitaphe suivante :

In expectatione Judicii,
Hic jacet
Hominum paradoxotatos,

P. Oudin, *Éloges de quelques auteurs français*. — Chaufepié, *Nouveau Dict. historique et critique*. — Moréri, *Grand dict. histor.* — Dupin, *Biblioth. des Auteurs ecclés.*, tome XIX, p. 109. — Lettre du P. de Bellugan, dans la *Biblioth. franç.*, tome XXX, 1re partie, p. 186. — *Journal des Savants*, juin 1726, p. 226; mars 1727, p. 328; janvier-avril 1728, p. 879. — Bayle, *Lettres*, tome II, p. 488. — La Croze, *Dissert. hist. sur divers sujets*, p. 231. — Chaudon et Delandine, *Dict. univ. hist., crit. et bibliogr.*

HARDOUIN (Abbé *Henri*), compositeur français, né à Grandpré, en 1724 (1), mort dans la même ville, le 13 août 1808. Il était fils d'un maréchal ferrant, et entra comme enfant de chœur à la cathédrale de Reims. Il y fit ses études, y reçut l'ordination, et devint chanoine et maître de chapelle. Il se fit remarquer par son goût pour la musique religieuse et par de nombreuses compositions en ce genre. Il est auteur du plain-chant de la dernière édition du *Bréviaire du diocèse de Reims*; Reims, 1759. On connaît en outre de lui : une *Messe solennelle*, célébrée le 11 juin 1775, jour du sacre de Louis XVI; — douze *Messes* à quatre parties; Paris, 1764; — *Laudate nomen Domini*, à quatre parties; — *Incipite Domino*, à quatre voix; — *Collaudate canticum*, à quatre voix; — *Jucundum sit*, à quatre voix; — *Cantate Domino*, à quatre parties; — environ trente autres *Messes* à quatre et cinq parties vocales; — plus de quatre-vingts *Motets*; Reims, 1754; — plusieurs *Offices de fêtes patronales*; — une *Méthode pour apprendre le plain-chant*; Reims, souvent réimprimée; — plusieurs *Messes des morts* en quatre parties; — un *Dies iræ*, solo; — un *De Profundis*; — un *O Filii*; — un *Salve Regina* et beaucoup d'autres *hymnes* fort appréciées des connaisseurs. A. L.

L'abbé Bouillot, *Biographie Ardennaise*, t. II, p. 466. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

HARDOUIN DE LA REYNERIE (*Louis-Eugène*), jurisconsulte français, né à Joigny, le 20 décembre 1748, mort à Paris, le 27 février 1789. Il était avocat au parlement de Paris, et s'y distingua par son érudition et son éloquence. On a de lui : *Consultation pour les actionnaires de la Compagnie des Indes* (avec de Bonnières), Paris, 1788, in-4°; réimprimée dans les *Annales du Barreau français* (Paris, 1824). Suivant Barbier, l'abbé Morellet aurait réfuté ce mémoire; mais il ne paraît pas que Loménie de Brienne, alors ministre, ait accordé la moindre importance à cette critique, restée, au surplus, inédite. L—z—e.

Barbier, *Critique des Dictionnaires biographiques*. — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biographie nouvelle* (1823).

Natione Gallus, religione Romanus,
Orbis litterati portentum :
Venerandæ antiquitatis cultor et deprædator;
Docte febricitans,
Somnia et inaudita commenta vigilans edidit.
Scepticum pie egit.
Credulitate puer, audacia juvenis,
Deliriis senex.
Uno verbo dicam :
Hic jacet Harduinus.

(1) L'abbé Bouillot le fait naître à tort vers 1700, et mourir à Reims, vers 1780.

HARDT (*Hermann* VAN DER), orientaliste allemand, issu d'une ancienne famille hollandaise, né à Melle (Westphalie), le 15 novembre 1660, et mort à Helmstædt, le 28 février 1746. Il fit ses études à Osnabruck, Cobourg, Bielefeld et Iéna, acquit de bonne heure une certaine célébrité, à cause de la facilité avec laquelle il soutint des discussions savantes en langue latine. Il fut jusqu'à sa mort professeur de langues orientales. Ses principaux ouvrages sont : *Autographa Lutheri aliorumque celebrium virorum, ab anno MDXVII usque ad annum MDXXXXVI, reformationis ætatem et historiam egregie illustrantia*; Brunswick, 1690-1693, 3 vol. in-8°; — *Ephemerides Philologicæ, quibus difficiliora quædam loca Pentateuchi ad Hebraicorum fontium tenorem explicata, cum notis et epistolis pro uberiore commentatione*; Helmstædt, 1693, 1696 et 1703; — *Brevia atque solida Hebrææ Linguæ Fundamenta*; Helmstædt, 1694 et 1739; Halle, 1698, 1700, 1707, 1725; — *Elementa Chaldaica*; Helmstædt, 1693, 1708, 1732; — *Brevia atque solida Syriacæ Linguæ Fundamenta*; ibid., 1694, 1701, 1718; — *Hoseas illustratus chaldaica Jonathanis versione et philologicis celebrium rabbinorum Raschi, Aben Esræ et Kimchi commentariis*; ibid., 1702, 1775; — *Parænesis ad doctores judæos*; ibid., 1715; — *Arabia Græca*; ibid., 1714; — *Syria Græca*; ibid., 1715; — *Helmstadiensia et Græcia*; ibid., 1726; — *Commentarii Linguæ Hebraicæ ex Græcia apologia*; ibid., 1727; — *Studiosus græcus*; Helmstædt, 1699, 1705; — *Arcanum accentuum Græcorum*; ibid., 1715; — *Exegeseos universalis Elementa*; ibid., 1691 et 1708; — *Magnum œcumenicum Constantiense Concilium de universali Ecclesiæ reformatione, unione et fide, sex tomis comprehensum, ex ingenti antiquissimorum et fide dignissimorum manuscriptorum mole diligentissime erutum ac recensitum*; Francfort et Leipzig, 1700, 1742, 4 vol., in-fol.; — *Varia historica, geographica, philologica, mythologica, exegetica*; ibid., 1716; — *Historia litteraria Reformationis*; Francfort et Leipzig, 1717; — *Evangelicæ Rei Integritas in negotio Jonæ quatuor libris declarata*; ibid., 1719, in-4°; — *Ænigmata prisci orbis : Jonas in luce in historia Manassis et Josiæ*; *Ænigmata Græcorum et Latinorum ex caligine*; *Apocalypsis ex tenebris*; Helmstædt, 1723, in-fol. Cet ouvrage fit beaucoup de bruit dès son apparition; — *Tomus primus in Jobum, historiam populi Israelis in Assyriaco exilio, Samaria eversa et regno extincto; tragœdiam sacram admirandi decoris part. II quibus sublimis et perelegans sermonum auctoris Jobi indoles pro gravi, nervoso et arguto priscorum auctorum stilo, generatim declaratur*; Helmstædt, 1728, in-folio, etc. V—u.

Bruns, *Verdienste der Professoren zu Helmstædt um*

die Gelehrsamkeit, p. 98. — Eichhorn, *Geschichte der Literatur*, vol. V. — Hirsching, *Handbuch*. — Gött, *Das jetztlebende Europa*. — J. Fabricius, *Histor. Biblioth.*;— P. II, p. 342-347, 351-352. — David Clément, *Bibliothèque curieuse*, t. IX, p. 352-355. — *Nova Acta Eruditorum*, anno 1746, p. 475-480. — Ersch et Gruber, *Allgem. Encyklopædie*.

HARDT (*Anton-Julius* VON DER), archéologue allemand, neveu du précédent, né à Brunswick, le 13 novembre 1707, mort à Helmstædt, le 27 juin 1785. Il occupa pendant plus d'un demi-siècle une place de professeur à l'université de Helmstædt. On a de lui : *De præcipuis in antiquitate Judaica momentis et ordine disciplinarum ea pertinentium*; Helmstædt, 1744 ; — *Pentecoste Judæorum*; ibid., 1785; — *Epistola rabbinica de quibusdam Ebræorum rectoribus magnificis Latio donata*; ibid., 1727 ; — *De Sophismatibus Judæorum in probandis suis constitutionibus*; ibid., 1729; — *De Judæorum statuto Scripturæ sensum inflectendi*; ibid., 1728, etc. V—U.

Hirsching, *Handbuch*. — Ersch et Gruber, *Allgem. Encyklopædie*. — Bruns, *Verdienste der Professoren zu Helmstædt um die Gelehrsamkeit*. — Rathlef, *Gesch. jetzt lebender Gelehrt.*, VIIIe vol.

HARDT (*Richard* VON DER), frère de Hermann Hardt, vivait à Stockholm vers la fin du dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième, et publia : *Holmia litterata*; Stockholm, 1701; 1707 ; — *Epistola ad Peringschioldium*; ibid., 1703; — *Epistola ad G. Molanum*; ibid., 1707. V—U.

Adelung, *Supplém.* à Jöcher.

HARDT (*Ignace*), philologue et bibliographe allemand, né en 1749, mort à Munich, le 16 avril 1811. Il était sous-conservateur de la bibliothèque royale de Munich. On a de lui : *Julii Pollucis Historia physica, seu chronicon ab origine mundi usque ad Valentis tempora, nunc primum græce et latine editum cum lectionum varietate et notis*; Munich, 1798, in-8°. Bianconi avait déjà publié cette *chronique* sous le titre de *Anonymi scriptoris Historia sacra*, Bologne, 1779, in-8° ; Hardt, la croyant inédite, en donna une édition d'après un meilleur manuscrit que celui de Bianconi; — *Lectiones variantes Leonis Grammatici ex codd. A. Theodosii Melitini et Georgii Hamartoli ad editionem Leonis Grammatici venetam in corpore Scriptorum byzantinorum*, dans les *Neu litt. Anzeigen* ; 1808, n°s 4-26. Hardt a fourni aussi des notes à Harles pour son édition de la *Bibliotheca Græca* de Fabricius. Son travail le plus estimé est le *Catalogue des manuscrits grecs de la bibliothèque de Munich*, qui a été publié en latin, sous le nom du baron J. Christophe d'Arétin, mais qui est l'œuvre de Hardt. Y.

Baader, *Gelehertes Bayern*. — Meusel, *Das Gelehrte Teutschland*.

HARDUIN (*Alexandre-Xavier*), littérateur français, né à Arras, le 6 octobre 1718, et mort le 5 septembre 1785. Il étudia d'abord le droit, fut reçu avocat au parlement de Paris et élu député des états d'Artois à la cour. Depuis 1745, il remplissait les fonctions de secrétaire perpétuel de l'Académie d'Arras. Il se fit avantageusement connaître par d'agréables poésies et d'intéressants mémoires. Ses vers ont obtenu les suffrages de Gresset, dans un voyage que le chantre de *Vert-Vert* fit à la suite de M. de Chauvelin, et à l'occasion duquel lui-même adressa une pièce de vers *A la Ville d'Arras*. Harduin se livra aussi à l'étude approfondie de la grammaire, et surtout du mécanisme de la parole; les ouvrages qu'il a publiés sur cette matière ont été cités avec éloge par Dumarsais, Duclos et d'Olivet. On a de lui : — *Remarques diverses sur la prononciation et l'orthographe*, contenant un *Traité des Sons*; Paris, 1757, in-12; — *Dissertation sur les voyelles et les consonnes*; Arras, 1760, in-12 ; — *Lettre à l'auteur du* Traité des Sons de la langue française (Bouillette); Paris, 1762, in-12; — *Mémoires pour servir à l'histoire de la province d'Artois, et principalement de la ville d'Arras, pendant une partie du quinzième siècle*, lus en différentes séances de la Société littéraire d'Arras; Arras, 1763, in-12. Quelques-uns de ces mémoires avaient été précédemment insérés au *Mercure de France*, en octobre 1744 (p. 2152-2189), etc. L'auteur y a réuni de précieux renseignements. Harduin a laissé encore une *Ode à la Santé*; il s'est aussi occupé de compositions lyriques, parmi lesquelles nous citerons *Zimès*, acte de féerie du ballet des *Épreuves*;— *Le Retour des Amants*, ballet en trois actes; — *Pan et Glycère*, pastorale lyrique. Jules PERIN.

Éloge d'Harduin, dans les *Mém. de l'Acad. d'Arras*, 27 avril 1786. — Arthur Dinaux, *La Société des Rosati d'Arras*; Valenciennes, 1850, in-4°. — Ach. d'Héricourt et Caron, *Recherches sur les livres imprimés à Arras*; Arras, 1855, in-8°.

HARDWICKE (*Philippe* YORKE, *premier comte de*), jurisconsulte anglais, né à Douvres, le 1er décembre 1690, mort le 6 mars 1764. Il était fils d'un procureur de Douvres. Bien que ses détracteurs l'aient accusé plus tard d'être de basse extraction, il appartenait à une branche des Yorke de Richemond, dans le comté d'York, et sa famille avait une propriété importante dans le comté de Kent. Il fut élevé par les soins de Samuel Morland de Bethnal Green. Destiné au barreau, il entra chez un avoué (*sollicitor*), nommé Salkeld, et l'on a remarqué que dans l'étude de cet homme de loi se trouvèrent réunis avec le jeune Yorke, futur chancelier d'Angleterre, Jocelyn, Parker et Strange, qui parvinrent tous trois à de hautes fonctions judiciaires. Salkeld, charmé de l'activité et de l'intelligence de Philippe Yorke, le recommanda au lord grand-juge Macclesfield, qui le choisit pour précepteur de ses enfants. Cette circonstance eut une influence décisive sur l'avenir du jeune homme. Il débuta en mai 1715, et patroné par un des premiers avoués de Londres, protégé par le grand-

juge du Banc du Roi, il eut bientôt une clientèle très-étendue. L'élévation de Macclesfield à la dignité de chancelier d'Angleterre en 1719 fournit à cet homme d'État une occasion de veiller plus efficacement aux intérêts de son protégé. Il le fit élire membre de la chambre des communes par le bourg de Lewes et paya les frais de l'élection. Dans la même année Yorke épousa M^ss Lygon, jeune veuve, fille de Coks, riche gentilhomme du comté de Worcester, et nièce de lord Somers et de sir Joseph Jekyl, alors maître des rôles. En 1720, après cinq ans de barreau, il fut nommé avocat général (*sollicitor general*). Une faveur aussi éclatante, et que de grands services rendus ne justifiaient pas encore, créait à Yorke une position difficile. Objet de la jalousie de ses confrères, et sévèrement surveillé par eux, il se plaça immédiatement par ses talents au niveau de sa nouvelle position, et défia la malveillance. Peu après sa nomination, il fut créé chevalier. La dextérité qu'il déploya dans plusieurs procès politiques le signala de plus en plus à l'attention du gouvernement, qui le nomma, le 1er janvier 1724, procureur général (*attorney general*). Il avait à peine pris possession de cette charge, lorsque son protecteur, lord Macclesfield, fut mis en jugement pour crime de corruption. C'était au procureur général qu'il appartenait de soutenir l'accusation; mais le ministère n'exigea pas de lui un aussi pénible sacrifice, et Yorke put même défendre son ancien patron dans la chambre des communes. Il montra dans l'exercice de ses fonctions de la modération et de l'indépendance, et plus d'une fois il vota contre le ministère. Il n'en fut pas moins nommé, en 1733, grand-juge ou *lord chief-justice* du Banc du Roi, et créé pair, sous le titre de *baron de Hardwicke*. Il présida pendant trois ans le Banc du Roi avec un talent qui augmenta beaucoup sa réputation, et le public ne s'étonna pas de le voir élevé, en 1737, à la dignité de lord chancelier. Il n'avait pas recherché cette haute magistrature, et il ne l'accepta même que sur les instances de Robert Walpole. Dispensateur suprême de la justice à une époque où les principes de la jurisprudence anglaise étaient loin d'être fixés, il fit preuve d'un grand savoir et d'une rare pénétration jointe à un sentiment très-élevé de l'équité. La sagesse de ses arrêts était si universellement reconnue qu'il ne fut appelé que de trois de ses jugements, et que la chambre des pairs les confirma tous trois. L'éminent mérite de Hardwicke comme magistrat a fait oublier certaines faiblesses de sa vie politique. En 1754, il fut créé *comte de Hardwicke* et *vicomte Royston*. Il se démit du grand sceau le 19 novembre 1756, lorsque le duc de Newcastle cessa de faire partie du ministère, et passa dans la retraite les huit dernières années de sa vie. Lord Hardwicke n'a pas laissé d'ouvrages, et ses arrêts sont les seuls monuments de son génie de jurisconsulte. On les trouve dans les *Reports* de Atkyns et Vesey et dans un volume publié par West d'après les notes de lord Hardwicke lui-même. Quelques-unes de ses décisions judiciaires ont aussi été recueillies par Lee. Mais ces ouvrages ne nous font nullement connaître la forme sous laquelle lord Hardwicke émettait ses doctrines. Il nous reste bien peu de spécimens de son style. On lui attribue un *Discourse on the judicial authority of the master of the rolls*, et un article signé *Philip Homebred* dans le *Spectator* du 28 avril 1712; mais cette dernière supposition est extrêmement douteuse. Z.

Annual Register, année 1764. — *Biographia Britannica*. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*. — Lodge, *Portraits*, t. VII. — Welsby, *Lives of eminent English Judges*.

HARDWICKE (*Philippe* YORKE, comte DE), homme politique et publiciste anglais, fils aîné du précédent, né le 20 décembre 1720, mort le 16 mai 1790. Il fut élevé à Hackney, sous le docteur Newcome, et au collége Benet à Cambridge. Avant de quitter l'université, il fut nommé en 1737 receveur (*teller*) de l'échiquier. En 1741 il entra au parlement comme représentant du bourg de Ryegate, et en 1764 il succéda à son père dans la chambre des lords. La faiblesse de sa santé et ses goûts littéraires l'empêchèrent de rechercher les dignités politiques. Il accepta pourtant la place de ministre sans portefeuille dans la courte et libérale administration de lord Rockingham, en 1765. Il protégea les lettres, et les cultiva lui-même avec distinction. Pendant son séjour à l'université de Cambridge, il composa avec plusieurs de ses amis un ouvrage du même genre que celui qui fit plus tard la gloire de Barthélemy. Ce livre, intitulé *Athenian Letters, or the epistolary correspondence of an agent of the king of Persia residing at Athens during the Peloponesian war*, contient des lettres supposées écrites par des contemporains de Socrate, de Périclès et de Platon. Les auteurs des *Lettres athéniennes*, dit M. Villemain, « décrivent la société grecque comme ils la conçoivent. La guerre du Péloponnèse, le gouvernement, les mœurs passent sous nos yeux; on voit Périclès et Aspasie. Toute la portion historique et politique de cet ouvrage est supérieure au savant travail de l'abbé Barthélemy; on sent que ce sont de jeunes esprits élevés dans un pays libre. Les intrigues de la place publique, les caractères des orateurs, les ambitions rivales, les révolutions d'une mobile démocratie, tout cela est vivement décrit. Le goût littéraire occupe peu de place dans l'ouvrage; ce que les auteurs ont voulu savoir, c'est le sérieux de la Grèce pour la guerre et la politique. Le langage est moderne, plein d'anachronismes; mais les faits, les détails, les causes sont exposés avec une intelligence et une énergie singulières. » Lord Hardwicke eut pour collaborateurs dans cet ouvrage Charles Yorke, depuis baron Morden, le d^r Rook, le d^r Green, depuis évêque de

Lincoln, Daniel Wray, Heaton, Heberden, Henry Coventry, Laury, M[rs] Catherine Talbot, le d[r] Birch et le d[r] Solter. Les *Lettres athéniennes*, imprimées à petit nombre en 1741, réimprimées à cent exemplaires en 1782, restèrent ignorées du public, et Barthélemy ne les connut qu'après la publication de son *Anacharsis*. Le succès de cet ouvrage décida le comte Hardwicke, fils de l'auteur, à faire publier sous ses auspices une édition des *Athenian Letters;* 1798, 2 vol. in-4°; elles ont été traduites en français par Villeterque, Paris, 1801, 3 vol. in-8°, et par Christophe, Paris, 1802, 4 vol. in-12. Quoique très-versé dans les lettres anciennes, lord Hardwicke dès sa jeunesse dirigea particulièrement son attention sur l'histoire moderne. Il fit imprimer à petit nombre, et non pour le public : *The Correspondence of sir Dudley Carlton, ambassador to the states general during the reign of James I*, avec une préface historique; il en donna en 1775 une seconde édition, tirée à cinquante exemplaires seulement. En 1781 il fit aussi imprimer les *Walpoliana, or a few anecdotes of sir Robert Walpole*. La dernière publication de lord Hardwicke est intitulée : *Miscellaneous State Papers from* 1501 *to* 1726, *containing a number of select papers, such as mark most strongly the characters of celebrated princes and their ministers, and illustrate some memorable æra or remarkable series of events*; 2 vol. in-4°. Z.

Chalmers, *General Biographical Dictionary*. — Collins, *Peerage*.

HARDY (*Alexandre*), poëte dramatique français, naquit à Paris, vers 1560, et mourut vers 1631. On sait fort peu de choses sur sa vie. Il suivit pendant quelque temps des comédiens de province en qualité d'*auteur de la troupe*, c'est-à-dire qu'il la fournissait de pièces, selon les besoins des représentations; plus tard il fut attaché, sous le même titre, au *Théâtre de l'Hôtel d'Argent* ou *du Marais;* il était aux gages des comédiens, et quand il leur fallait une pièce, elle était prête au bout de huit jours. Il paraît que Hardy ne fit pas sa fortune à ce métier, et ce n'est pas faute de s'être donné du mal : car il composa, dit-on, environ six cents pièces, toutes en vers. C'est le plus fécond des auteurs qui aient travaillé en France pour le théâtre : cette fécondité n'est rien cependant auprès de celle de Lope de Vega et de Calderon, qui firent, l'un dix-huit cents pièces, l'autre mille. La nécessité de vivre empêcha toujours Hardy de donner à ses ouvrages le temps qu'ils réclamaient, et il n'avait pas assez de génie pour compenser, comme les dramaturges espagnols que nous venons de citer, le manque de soin par la vigueur de l'improvisation. On l'a dit, le temps ne consacre pas ce qui a été fait sans lui : les pièces de Hardy valent ce qu'elles lui ont coûté, et il est impossible de les parcourir aujourd'hui sans ennui et sans dégoût. Cependant, elles ont eu dans leur nouveauté d'éclatants succès.

Si l'on ne lit plus les œuvres de Hardy, son nom est resté comme une date dans l'histoire du Théâtre-Français. « Il y eut à la fin du seizième siècle, dit M. Nisard, contre la tragédie savante une sorte d'insurrection, dont le chef et le héros fut Alex. Hardy. » Il ne faut pas croire cependant que Hardy fut un homme de théorie et de système, ni qu'il voulut, par exemple, substituer à l'imitation de l'antiquité celle de l'Italie et de l'Espagne modernes. « Hardy, ajoute M. Nisard, était moins un poëte qu'un entrepreneur de représentations théâtrales. » L'art, il n'a pas le temps d'y songer; la postérité, il ne s'en soucie guère; ce qu'il veut, c'est attirer et retenir le public. Or il sait que les déclamations tragiques de Jodelle et de Garnier, si elles faisaient les délices des hommes de collége, n'avaient aucun intérêt pour la foule. Pour lui, il prend son bien partout où il le trouve, dans les pastorales italiennes comme dans les drames espagnols, dans les pièces de l'antiquité comme dans leurs modernes imitations. « Il mêle, dit encore M. Nisard, les chœurs, les nourrices, les messagers du théâtre antique, avec les *Pantalons* italiens et les *Matamores* espagnols. » Il sait tenir un certain milieu entre la froideur des drames de Jodelle et le déréglement des *Mystères;* il accorde à la fois aux sens, à l'imagination et à la raison; il fait bon marché des unités, mais il sait donner à ses pièces de la variété et du mouvement.

Hardy avait beaucoup lu et beaucoup profité de ses lectures : il est peu de ses pièces qui ne soient imitées de quelque autre drame, ou tirées de quelque ouvrage d'histoire ou d'imagination, de Plutarque, par exemple, d'Homère ou de Cervantes. Les pièces qui sont de son invention, comme quelques-unes de ses *Pastorales*, sont en général assez faibles. Quand il est soutenu par un modèle, il est plus heureux : il fait un emploi assez judicieux des matériaux qui lui sont fournis, dispose assez bien ses plans, coupe convenablement les scènes et sait ménager des situations intéressantes; son dialogue n'est pas très-piquant, mais il est naturel; son style n'est pas châtié, et offre trop de ces faux ornements qui commençaient à devenir à la mode, de ces métaphores prises du soleil, de la lune et des étoiles, qui défrayaient alors le langage de la galanterie; mais ce style est en général assez français, et le ton est d'ordinaire approprié aux personnages que l'auteur met en scène. Ce qui choque le plus dans le théâtre de Hardy, mais ce qui est le défaut de toutes les pièces du temps, c'est le peu de scrupule sur les mœurs et les bienséances : les situations les plus scabreuses y sont multipliées, et dans les viols ou les rendez-vous galants, c'est à peine si l'auteur prend soin de cacher les dernières licences; ajoutez que les courtisanes y parlent

leur langage, et que le style des amantes honnêtes ne diffère guère de celui des courtisanes.

Des six cents pièces de Hardy, il nous reste quarante-et-une *pastorales, tragédies* ou *tragi-comédies*; c'est un choix publié en 6 volumes in-8°, par Hardy lui-même, sur ses vieux jours (1624-1628). Les critiques se sont demandé quelle différence Hardy avait faite entre les *tragédies* et les *tragi-comédies;* et ils ont avoué qu'ils ne la voyaient pas bien, et que Hardy ne l'avait peut-être pas mieux vue. On peut croire cependant qu'il réservait le nom de *tragédies* aux pièces dont le sujet était emprunté à l'antiquité ou qui se terminaient par une catastrophe funeste, et qu'il donnait de préférence le nom de *tragi-comédies* à celles qui étaient prises dans des traditions modernes, qui avaient un dénoûment heureux, ou dont la conduite offrait de trop grandes irrégularités pour pouvoir être assimilées aux œuvres composées sur le modèle du théâtre antique. Voici les titres de ses quarante-et-une pièces, dont on trouvera l'analyse dans la *Bibliothèque du Théâtre-Français*, tom. I, p. 335 et suiv.; — *Les chastes et loyales Amours de Théagène et de Chariclée*, formant huit pièces empruntées au roman d'Héliodore (1601); — *Didon* (1603); — *Scédase, ou l'hospitalité violée*; — *Panthée* (1604); — *Méléagre* (1604); — *Procris* (1605); — *Alceste; Ariadne;* la pastorale d'*Alphée* (1606); — *La Mort d'Achille; Coriolan* (1607); — *Cornélie; Arsacome* (1609); — *Mariamne; Alcée*, pastorale (1610); — *Le Ravissement de Proserpine; La Force du sang* (1611); — *La Gigantomachie* (1612); — *Félismène; Dorise* (1613); — *Corine*, pastorale (1614); — *Timoclée; Elmire* (1615); — *La belle Égyptienne; Lucrèce* (1616); — *Alcméon; L'Amour victorieux* (1618); — *La Mort de Daïre* (1619); — *La Mort d'Alexandre; Aristoclée; Frédégonde* (1621); — *Gésippe* (1622); — *Phraarte; Le Triomphe d'Amour* (1623). De tous ces drames un seul a paru digne d'arrêter encore les regards de la critique, c'est la tragédie de *Mariamne*. « La pièce, dit Suard, est conduite à peu près de même que ont été depuis les tragédies que Tristan et Voltaire ont faites sur le même sujet. Le caractère de Mariamne y est assez bien tracé, quoique Hardy n'ait pas pris soin, comme Voltaire, de l'adoucir par ce sentiment de vertu qui la soumet à des devoirs qu'elle déteste. Mais sa fierté, ses ressentiments, le malheur profond qui l'accable, son horreur pour la vie sont peints avec intérêt. » Et il cite quelques vers qui font juger du style de Hardy dans ses bons moments, malheureusement trop rares :

> Destinée à mourir, nonobstant ma défense,
> J'aime autant confesser que de nier l'offense.
> . . . .
> Je m'attribuerai tout, le poison, l'adultère,
> La conspiration du meurtre de ma mère ;
> Tant le jour me déplaît, tant le désir me point
> De sortir de vos mains et de ne languir point !

Hardy vécut assez pour voir les premiers succès de Corneille, pas assez pour comprendre qu'il lui était né un successeur destiné à l'effacer. On rapporte qu'après avoir vu jouer *Mélite*, il disait : « C'est une assez jolie farce »; mais il ne vit représenter ni *Médée* ni *Le Cid*.

A. Chassang.

Fontenelle, *Hist du Th. fr.* — Suard, *Coup d'œil sur l'anc. Th. fr.*, dans ses *Mélanges*, t. IV. — Les frères Parfaict, *Hist. du Th. fr.*, t. IV. — La Vallière, *Bibl. du Th. fr*, t. I. — Sainte-Beuve, *Poésie au seizième siècle.* — D. Nisard, *Histoire de la Litt. fr.*, t. II.

HARDY (*Sébastien*), traducteur français, né à Paris, mort vers le milieu du dix-septième siècle. Il fut d'abord receveur des tailles au Mans, et ensuite conseiller à la chambre des comptes. On a de lui : *Mémoires et Instructions pour le fonds des rentes de l'Hôtel de Ville;* 1616, in-8°; — *Le Guidon des Finances*, et *Requête pour les Financiers*, ouvrages mentionnés dans la *Biblioth. hist.* de Fevret de Fontette; — *Le vrai Régime de vivre*, traduit du latin de Lessius; — *Les Moyens légitimes de parvenir à la faveur, ou le réveille-matin des courtisans ;* Paris, 1623, in-8°, traduction française du livre espagnol d'Antonio de Guevara; — *L'Art de bien vivre pour heureusement mourir ;* Paris, 1620, in-12, traduit du latin de Bellarmin. Les traductions de Sébastien Hardy n'ont jamais été fort recherchées : c'est son fils Claude qui a tiré son nom de l'obscurité.

B. H.

N. Desportes, *Bibliogr. du Maine.*

HARDY (*Claude*), mathématicien français, né au Mans, dans les dernières années du seizième siècle, mort à Paris, le 5 avril 1678. Sébastien, son père, l'avait destiné au barreau. C'est avec le titre d'avocat au parlement qu'il vient en l'année 1625 demander le droit de cité dans la république des lettres; mais ce n'est pas son plaidoyer qu'il présente en sollicitant cette faveur, c'est une traduction d'Euclide. En 1626, il était conseiller au Châtelet et un des amis du docte Mydorge. Celui-ci le fit connaître à Descartes, qui en apprécia bientôt le mérite et l'eut en grande estime. On connaît la polémique qui s'éleva au sujet du traité de Fermat *De Maximis et Minimis*. Ayant censuré cet ouvrage, Descartes fut à son tour attaqué par Roberval et par Étienne Pascal, et en des termes fort vifs. Il répliqua, et, les récusant pour ses juges, il s'exprima dans ces termes : « Je ne connois à Paris que deux personnes au jugement desquelles je me puisse rapporter en cette matière, à savoir M. Mydorge et M. Hardy (t. VII de ses *Œuvres*, p. 23). » Une autre lettre de Descartes (ibid., p. 61) nous apprend que Mydorge et Hardy firent à leur tour une critique de la règle *De Maximis* exposée par Fermat; mais cet écrit paraît perdu. Il reste de Claude Hardy une édition grecque, avec une traduction latine, des *Data Euclidis* et du *Commentaire de Marin;* Paris, 1625. Colo-

miès assure qu'ayant une prodigieuse facilité pour l'étude des langues, Claude Hardy avait acquis la connaissance de trente-six dialectes orientaux.

B. H.

Baillet, *Vie de Descartes*, t. I, p. 187, et t. II, p. 365. — Colomiès, *Bibliotheca orientalis*, p. 166. — B. Hauréau, *Hist. littér. du Maine*, t. II, p. 110.

HARDY (*Pierre*), physicien français, né à Chartres, vers 1720, mort à Saint-Maurice-Saint-Germain, canton de la Loupe (Beauce), le 12 décembre 1768. Professeur au collége Mazarin à Paris, et curé de Saint-Maurice en Galon (1757). Il publia, pendant qu'il était au collége Mazarin, un *Essai physique sur l'heure des marées dans la mer Rouge, comparée avec l'heure du passage des Hébreux*; Paris, 1755, in-12; réimprimé à Gœttingue en 1758, in-8°, avec des remarques du savant Michaelis. Dom Calmet répondit à cet Essai. Hardy réfuta dans une réplique plusieurs objections. « Ce qui fait honneur aux deux, dit Jérôme Pétion, est l'honnêteté de la réponse et de la réplique; ils en bannirent la polémique, et en usèrent comme devraient le faire tous les auteurs (1). » Cette réplique a pour titre : *Lettre au P. Calmet sur la terre de Gessen*; 1757, in-12. R—R.

Doyen, *Hist. de Chartres*, t. II, p. 461.

HARDY (*Francis*), écrivain anglais, né vers 1751, mort le 24 juillet 1812. Il représenta pendant dix-huit ans le bourg de Mullingar dans le parlement d'Irlande. Lié avec lord Charlemont, il se chargea de la révision des papiers de ce seigneur, et publia *Memoirs of James Caufield, earl de Charlemont*; Londres, 1810, in-4°; 1812, 2 vol. in-8°. On y trouve une grande modération dans les jugements, des anecdotes intéressantes; mais le style en est inégal et négligé. J. V.

Annual Register.

HARDY (*Antoine-François*), médecin et homme politique français, né à Rouen, en 1756, mort à Paris, le 25 novembre 1823. Il étudia dans sa ville natale, et y fut reçu docteur en médecine. Partisan de la cause populaire et de l'extension des libertés publiques, il fut, en septembre 1792, élu à la Convention nationale par la Seine-Inférieure. Il s'y fit remarquer par sa véhémence. Dans le procès de Louis XVI, il vota en faveur de l'appel au peuple, dans le cas où il y aurait condamnation à mort; et contre cet appel, si l'assemblée ne prononçait contre le roi que les dispositions portées par l'acte constitutionnel. Il vota ensuite pour la détention temporaire suivie du bannissement, et demanda le sursis à l'exécution. Lié avec les girondins, auxquels il prêtait son zèle et ses poumons, à défaut de talent oratoire, il fut dénoncé avec eux par Rousselin et décrété d'accusation le 2 juin. Il prit la fuite; mis hors la loi le 28 juillet, il parvint à se soustraire aux recherches des agents de la Convention, et rentra dans cette assemblée le 18 ventôse an III (8 mars 1795), malgré l'opposition de Merlin de Douay. Il se fit remarquer parmi les plus exaltés thermidoriens. Il professait un ardent amour de la liberté, de la justice et de l'humanité; mais il apportait dans les discussions un emportement qui nuisait au triomphe de ses idées. Il demanda la mise hors la loi de Billaud-Varennes, Collot d'Herbois et Barrère, membres de l'ancien comité de salut public, et reprocha injustement à Robert Lindet d'avoir organisé la *boucherie* de Robespierre. En 1795, à propos de la disette, il proposa de déclarer toute la récolte propriété nationale et de décréter la peine de mort contre tout individu qui refuserait d'échanger des grains contre des assignats. Il demanda aussi qu'on changeât le nom de l'île de Saint-Domingue, se fondant sur ce que saint Dominique « avait créé le funeste tribunal de l'inquisition et qu'on ne devait pas laisser à cette île le nom du plus grand scélérat qui ait jamais existé ». Le 30 août il s'éleva contre l'agiotage, et proposa divers moyens pour arrêter l'avidité des spéculateurs. Nommé le 15 fructidor an III (1er septembre 1795) membre du comité de sûreté générale, il se déclara fortement contre les sections de Paris, fit suspendre leur permanence et autoriser l'arrestation des chefs de l'insurrection du 13 vendémiaire (15 octobre), parmi lesquels il désignait Aubry, Lomont et Miranda. Réélu la même année au Conseil des Cinq Cents, il se montra l'ennemi de la faction dite *de Clichy*, dont il accusa une partie d'être vendue à l'étranger et l'autre de vouloir renverser le Directoire pour rétablir les Bourbons. Hardy fut nommé secrétaire de l'assemblée le 21 novembre 1796. Il attaqua vivement Job Aymé, et s'opposa à l'amnistie des prêtres réfractaires. Le 17 février 1797, donnant son avis dans une discussion sur la presse, il dit que « l'Europe monarchiste coalisée, ne pouvant vaincre la république française par la force des armes, espérait parvenir à la contre-révolution en égarant l'opinion publique et en l'entraînant dans de tels excès qu'on eût honte désormais du mode de gouvernement sous lequel ils avaient été commis ». Il défendit ensuite Bailleul, accusé par Duprat pour avoir révélé l'existence d'une faction conspirant sans cesse contre la liberté et dont les chefs siégeaient dans l'assemblée même. Au 18 fructidor an V il demanda la radiation sur la liste de proscription du nom de plusieurs de ses collègues, et obtint celle de Doulcet-Pontécoulant et de Tarbé (de l'Yonne). Peu après il signala l'état-major de la garde nationale de Rouen comme entretenant des relations « avec l'*homme de Blankenbourg* (Louis XVIII) ». Nommé successivement secrétaire de l'assemblée (21 décembre) et président (1er ventôse an VI, 19 février 1798), il se déclara le 18 floréal (7 mai) en faveur du système scissionnaire établi par le Directoire pour éloigner les ultra-républicains du corps législatif. Il convint que ce système

(1) Note manuscrite de Jérôme Pétion, père du conventionnel.

attentait à la liberté des élections ; « mais, ajoutait-il, dans certaines urgences la liberté doit s'effacer devant le péril général ». Ses fonctions expiraient en mai 1798 : il fut aussitôt réélu par le département de la Seine-Inférieure. Il continua à défendre le Directoire, et demanda la prorogation des lois contre la presse. En décembre il proposa une organisation pour les écoles de médecine. En juillet 1799 il demanda que le conseil célébrât l'anniversaire du 9 thermidor (27 juillet 1794). Par un changement d'opinion inattendu, Hardy applaudit au coup d'État du 18 brumaire (9 novembre 1799), et fut nommé membre du nouveau corps législatif, où il siégea jusqu'en 1802. Il devint ensuite directeur des droits réunis, et perdit sa place après le retour des Bourbons. Il reprit alors la médecine, qu'il exerça jusqu'à sa mort. On peut dire de lui qu'il fut honnête homme, mais sans portée politique. Ses discours ne sont en général que de violentes diatribes contre les vaincus des divers partis; et ses convictions étaient loin d'être inébranlables. H. LESUEUR.

Le Moniteur universel, an. 1793, nº 363 ; an Ier, nos 26, 108; an II, nº 277 ; an III, nos 89, 216, 246, 254, 265, 344, 353, 349, 350 ; an IV, 9, 15, 26, 56, 103, 130, 152, 238, 296 ; an. V, nos 44, 80, 87, 122, 148, 158, 168, 180, 205, 247, 253, 344, 354 ; an VI, nos 18, 110, 156, 219, 227, 260, 340 ; an VII, nos 63, 314. — *Biographie moderne* (1806). — *Petite Biographie Conventionnelle*. — *Biographie moderne* (1815). — *Galerie historique des Contemporains* (1819). — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemporains* (1823).

HARDY (*J.*), général français, né à Pont-à-Mousson (Lorraine), en 1763, mort à Saint-Domingue, le 6 juin 1802. Il entra au service en 1784. En 1792, il fut nommé chef du 7e bataillon de Paris, et se distingua dans divers combats qui eurent lieu aux environs de Givet et de Philippeville. Élevé au grade de général de brigade, il servit en 1794 à l'armée des Ardennes et en 1796 à celle de Sambre et Meuse. Sa bravoure et ses talents militaires lui firent confier plusieurs missions importantes, qu'il remplit avec succès. Il se fit surtout remarquer aux combats de Nider-Ulm, Olier, Nider-Ingelheim, de la montagne Saint-Roch, aux prises de Saint-Wendel, de Kaiserslautern, de Bingen. Il fut gravement blessé à l'affaire du Mont-Tonnerre. En février 1798, il fut destitué sur l'accusation d'avoir levé des contributions trop rigoureuses dans les environs de Mayence. Son innocence fut reconnue, et le Directoire lui rendit son commandement dès le mois d'avril suivant. La même année le commandement général de l'expédition d'Irlande lui fut confié ; mais le vaisseau *Le Hoche*, qu'il montait, tomba entre les mains des Anglais, et Hardy se vit prisonnier avec tout son état-major. Il ne tarda pas à être rendu à la liberté, retourna en 1799 sur le Rhin comme général de division, et en 1800 il fut blessé au combat d'Ampfielegg. Après avoir rempli quelque temps les fonctions d'inspecteur aux revues, il reçut l'ordre de rejoindre le général Leclerc, alors à Saint-Domingue. En décembre 1801, Hardy chassa Christophe de l'importante position d'Ennery, mais atteint par l'épidémie qui ravageait l'armée française, il mourut dans la force de l'âge. Il dessinait fort bien, et a laissé une excellente carte du Hundsruk. A. DE L.

Moniteur universel, an II (1793), nº 99 ; an VI, nos 150, 354 ; an VII, nº 97. — *Victoires et Conquêtes des Français*, passim. — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biographie nouvelle des Contemporains*.

HARE (*Francis*), prélat controversiste et philologue anglais, né à Londres, vers 1665, mort en 1740. Il fut élevé à Eton et au King's-College à Cambridge, où il devint le précepteur du marquis de Blandford, fils unique du duc de Marlborough, qui le nomma chapelain général de l'armée. De 1706 à 1712, sa plume fut souvent employée à défendre les mesures politiques de l'administration whig. En récompense de son dévouement à ce parti, il obtint en 1708 la place de doyen de Worcester, celle de doyen de Saint-Paul en 1726, et en 1731 l'évêché de Saint-Asaph, d'où il fut transféré, en 1731, sur le siége épiscopal de Chichester, qu'il occupa jusqu'à sa mort. Hare était doué d'une vivacité d'imagination qui, en théologie comme en philologie, l'entraîna dans plusieurs écarts. Vers la fin du règne de la reine Anne, il publia un pamphlet intitulé : *The Difficulties and discouragements which attend the study of the Scriptures, in the way of private judgement*. Cet écrit était rédigé dans une forme si peu convenable, et avait au fond une telle tendance au scepticisme, qu'il fut sévèrement censuré par la chambre de convocation. Hare publia encore : *The Book of Psalms, in the hebrew, put into the original poetical metre*. Hare avait eu, comme l'indique le titre de son ouvrage, la prétention de retrouver le mètre perdu des psaumes hébraïques. Son hypothèse a été réfutée par le docteur Lowth, dans sa *Metricæ Hareanæ brevis Confutatio*. Hare fut encore plus malheureux dans son édition de *Térence*, qui ne put soutenir la comparaison avec celle de Bentley, et qui le brouilla avec cet illustre philologue, dont il avait été précédemment l'ami. Bentley lui avait dédié, en 1713, ses *Remarks on the Essay on Free Thinking*, et Hare l'en avait remercié par ses *Clergyman's Thanks to Phileleutherus*. Cet écrit n'a point été inséré dans la collection de ses *Œuvres* en 4 vol. in-8°. Z.

Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

HARE (*Henri*), lord COLERAINE, archéologue anglais, né à Blechingley (comté de Surrey), en 1693, mort en 1749. Il fit ses études à Corpus-Christi-College (Oxford), et acquit des connaissances étendues dans les langues classiques, et particulièrement en grec. Il possédait bien aussi les antiquités civiles et ecclésiastiques de l'Angleterre. Il fit trois fois le voyage d'Italie, la seconde vers 1723, avec Conyers Middleton, et il en rapporta une riche collection de gravures et de dessins, qu'il légua à Corpus-Christi-College.

Sa collection de gravures relatives aux antiquités anglaises passa à la Société des Antiquaires. On a de Henri Hare un poëme lyrique latin intitulé : *Musarum Oblatio ad reginam*, inséré dans les *Academiæ Oxoniensis Comitia philologica*,1713, et dans les *Musæ Anglicanæ*, vol. III. Z.

Park, *Royal and noble Authors*. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

HARE (*Julius-Charles*), théologien et érudit anglais, né en 1796, mort le 23 janvier 1855. Fils de Robert Hare, recteur de Hurstmonceaux et vicaire de Ninfield (Sussex), il entra lui-même dans les ordres, après avoir achevé ses études à Trinity-College (Cambridge). En 1832 il fut institué recteur de Hurstmonceaux (cure qui appartenait à sa famille), et devint archidiacre de Lewes en 1840, prébendaire de Chichester en 1851, et un des chapelains de la reine en 1853. Tels sont les principaux faits d'une vie qui fut partagée entre les devoirs ecclésiastiques et la culture des lettres sérieuses. Les controverses théologiques exercèrent souvent sa plume, et il y porta de nobles sentiments de tolérance et de liberté unis à une foi positive. Il débuta comme littérateur, en 1827, par la publication d'un volume de *Pensées*, qu'il avait composé avec son frère Auguste-William Hare, et qui parut sous le titre de *Guesses at Truth, by two brothers*. Il donna plus tard une seconde série de *pensées* sous le même titre. En 1828 il traduisit avec M. Thirlwall (*voy.* ce nom) l'*Histoire Romaine* de Niebuhr. Ses autres principaux ouvrages sont : *The Children of Light : a sermon;* 1828; — *A Vindication of Niebuhr's* History of Rome *from the charges of the* Quarterly Review; 1829; — *Sermons preached before the university of Cambridge;* 1839; — *The Victory of Faith, and other sermons;* 1840; — *The better Prospects of the Church : a charge to the clergy of the archdeaconry of Lewes;* 1840; — *The Unity of the Church : a sermon;* 1845; — *The Mission of the Comforter, and other sermons;* 1846, 2 vol.; — *The Means of Unity : a charge;* 1847; — *A Letter to the dean of Chichester on the agitation excited by the appointement of doctor Hampden to the see of Hereford;* 1848; — *The Duty of the Church in times of trial : a charge;* 1849; — *The true Remedy for the evils of the age : a charge;* 1849; — *Education the necessity of Mankind : a sermon;* 1851; — *The contest with Rome : a charge;* 1852; — *Vindication of Luther against his recent English assailants, H. Hallam, J.-H. Newman, W.-G. Ward, et sir William Hamilton;* 1854. Z.

English Cyclopædia (*Biography*). — *Gentleman's Magazine*. — Gersdorf, *Leipziger Repertorium*, 1856.

* **HARE** (*Robert*), chimiste américain, né en 1781. Il obtint en 1801 la chaire de chimie à l'université de Pennsylvanie, où il professa pendant plus de trente années. Parmi ses nombreux travaux, on cite l'invention de la lampe dite *Drummond*, qui lui valut dès 1802 une médaille d'or; la fusion de la chaux et de la magnésie, la réduction de l'iridium, du rhodium et du platine en quantités de une à vingt-huit onces. Il est, dit-on, le premier savant qui ait obtenu le calcium à l'état métallique pur, le barium, le strontium et l'éther hyponitrique purs. On a de lui un *Précis de Chimie*, des brochures politiques, et de nombreux articles scientifiques dans divers recueils. P. L—y.

Pierer, *Supplement des Universal Lexikon*, 1856.

HAREL (*Marie-Maximilien*), connu aussi sous le nom du père Élie, prédicateur et controversiste français, né à Rouen, le 24 février 1749, mort le 29 octobre 1823. Il prit l'habit du tiers ordre de Saint-François, se fit recevoir docteur en théologie à la faculté de Paris, et fut nommé gardien du couvent de Nazareth, à Paris. Il se fit bientôt connaître comme prédicateur et comme écrivain. La révolution l'ayant forcé de s'expatrier, il parcourut l'Italie, et s'arrêta quelque temps à Rome, où l'Académie des Arcades l'admit au nombre de ses membres. Il obtint ensuite l'administration d'une paroisse au milieu des Alpes. Rentré en France en 1802, il fut nommé vicaire à Saint-Germain-des-Prés, et prêcha souvent dans cette église et dans plusieurs autres de Paris. On a de lui les ouvrages suivants : *Voltaire : particularités curieuses sur sa vie et sa mort;* Porentruy, 1781, in-8°. Ennemi de la philosophie du dix-huitième siècle, le P. Harel n'a pu juger avec justice et sans erreur celui qui en fut le principal adepte; son ouvrage fut traduit en allemand. Lorsqu'en 1817 on réimprima les œuvres de Voltaire et de J.-J. Rousseau, les vicaires de Paris ayant fait paraître un mandement contre cette nouvelle publication, le P. Harel donna une deuxième édition de son livre sur Voltaire, suivie de réflexions sur ce mandement; — *La vraie Philosophie;* 1783, in-8° : l'auteur y traite de *Dieu*, de l'*Église* et de l'*incrédulité;* — *Les Causes du désordre public, par un vrai citoyen* (anonyme); 1784, in-12; une 4e édit. en 1789; — *Histoire de l'émigration des religieuses supprimées dans les Pays-Bas et conduites en France par M. l'abbé de Saint-Sulpice*, rédigée d'après les mémoires de cet abbé (anonyme); Bruxelles, 1784, in-12; — *Vie de Benoît-Joseph Labre, mort à Rome en odeur de sainteté*, trad. de l'italien de Marconi (anonyme); Paris, 1784, in-12; — *L'Esprit du Sacerdoce, ou recueil de réflexions sur les devoirs des prêtres;* 1818, 2 vol. in-12. G. de F.

Rabbe, *Biogr.* — Mahul, *Ann. histor.*, 1823.

HAREL (*Charles*), industriel français, né en 1771, mort à Paris, le 16 février 1852. Membre de la Société d'Encouragement, il est connu par quelques inventions relatives à l'économie domestique, notamment des fourneaux économi-

ques qui portent son nom. Ch. Harel était fouriériste; mais il s'occupait surtout d'applications pratiques. On a de lui : *Vues d'améliorations pour les hôpitaux de Paris;* Paris, 1838, in-4°; — *Projet d'un établissement sociétaire qui conviendra très-bien aux célibataires et aux gens mariés sans enfants;* Paris, 1839, in-8°; — *Ménage sociétaire, ou moyen d'augmenter son bien-être en diminuant sa dépense;* Paris, 1839, in-8° : l'auteur propose de réunir deux cents personnes, choisies surtout parmi les artistes, littérateurs, employés, anciens militaires, petits rentiers, dans un établissement où, pour une faible somme, elles pourraient avoir logement, nourriture, éclairage, chauffage, bibliothèque, journaux, billard, jardin, etc., sorte de pension bourgeoise sur une grande échelle, qui serait administrée par des pensionnaires élus; — *Des falsifications des substances alimentaires et des moyens chimiques de les reconnaître* (avec M. J. Garnier); Paris, 1844, in 18. J. V.

F. Bourquelot, *La Littér. française contemp.*

HAREL (Mme *Aimée*), femme de lettres française, née à Nantes, en 1780, morte à Paris, le 28 juillet 1834. On a d'elle : *Branches de bruyère, chroniques bretonnes;* Paris, 1835, 1 vol. in-12. Mme Aimée Harel a en outre donné des articles dans le *Journal des Demoiselles;* et *Aurélie* dans le IVe volume des *Heures du Soir, livre des femmes.* J. V.

Félix Bourquelot, *La Littér. franç. contemp.*

HAREL DU TANCREL (*Augustin*), médecin et publiciste belge, né à Liége, mort à Paris, en 1833. Fils d'un officier français, il fit ses études à Strasbourg, où il fut reçu médecin. Par les conseils de l'abbé Bautain, il abjura le protestantisme, et devint précepteur des enfants de Humann (mort ministre des finances sous Louis-Philippe). Son changement de religion ne lui donna pas la foi. Il vint à Paris, et y fonda *La Clinique*, journal de médecine qui ne réussit pas. L'abbé de La Mennais le recueillit alors, et lui confia la rédaction de son journal *L'Avenir*. Harel collabora aussi au *Moniteur des Villes et Campagnes*. On a de lui : *Thérapeutique de la Phthisie pulmonaire*, suivie de *Notes sur la Méthode* de Donzi et le traitement de la syphilis en général; Paris, 1830, in-8°; — *Sur le Traitement du Typhus;* Paris, 1847, in-8°. L—z—E.

Félix Bourquelot, *La Littérature française.* — *Biographie universelle* (édit. de Bruxelles, 1843-1847).

HAREL (*F.-A.*), littérateur français, né en Normandie, dans l'année 1790, mort à Paris, en août 1846. Il fut élevé par Luce de Lancival, son oncle, et entra plus tard au conseil d'État comme auditeur, fut au bout de deux ans nommé sous-préfet de Soissons, et devint préfet après le retour de l'empereur de l'île d'Elbe. A la rentrée des Bourbons, il fut exilé. L'amnistie le ramena en France, il dirigea avec talent successivement l'Odéon et le théâtre de la Porte-Saint-Martin. Plus tard, pour fuir, dit-on, ses créanciers, il se mit à la tête d'une troupe de comédiens, quitta la France, et alla, parcourant l'Europe, jusqu'à Constantinople. Enfin, il revint en France, et de directeur se fit auteur dramatique. En 1843 il donna à l'Odéon *Le Succès*, comédie en deux actes, et au Théâtre-Français *Les Petits et les Grands*, comédie en cinq actes et en prose, qui fut assez bien accueillie du public. Mais son plus grand succès fut l'*Éloge de Voltaire*, pour lequel il reçut le prix d'éloquence à l'Académie Française, en 1844. Outre ses comédies, qui ont été imprimées en 1843, et son *Discours sur Voltaire*, publié en 1844, in-18, on a de lui : *La Féodalité comparée à la liberté;* Paris, 1818, in-8°; — *Petit Almanach législatif, ou la vérité en riant sur nos députés* (en collaboration avec Cauchois-Lemaire et de Saint-Ange); Paris, 1820, in-12; — *Dictionnaire théâtral, ou 1258 vérités sur les différents régisseurs, acteurs, actrices et employés des divers théâtres;* — *Confidences sur les procédés de l'illusion*, etc. (avec plusieurs collaborateurs); Paris, 1824, in-12. Un *Supplément* à cet ouvrage a été donné l'année suivante.

GUYOT DE FÈRE.

Journal des Beaux-Arts, 1844, 1846. — Rabbe, *Biogr* — *Doc. partic.*

HAREMBURE (D'). *Voy.* HARAMBURE.

HAREN (DE), nom d'une ancienne famille hollandaise originaire de Fauquemont (en hollandais *Valhenburg*), près Maëstricht. Les plus connus de ses membres sont :

HAREN (*Adam* DE), mort à Arnheim, en 1589. Il fut l'un des signataires de la supplique des nobles de Flandre à la duchesse Marguerite d'Autriche, duchesse de Parme et de Plaisance, gouvernante des Pays-Bas (avril 1566), et se distingua parmi les chefs des *gueux;* en 1572 il contribua puissamment à la prise de La Brille. Il suivit Guillaume Ier, prince d'Orange, dans toutes ses expéditions, et passa ensuite au service du comte Louis de Nassau, stathouder de Frise. Il avait laissé un journal de sa vie; mais cette autobiographie précieuse fut brûlée en 1732, lors de l'incendie du château de Sainte-Anne, propriété des de Haren.

Le Petit, *La grande Chronique de Hollande.*

HAREN (*Guillaume* DE), petit-fils du précédent, né à Leeuwarde, en 1626, mort en 1708. Il visita les principales villes d'Europe, et entra dans la diplomatie. Il eut la plus grande part au traité d'Oliva, passé en 1660 entre les états généraux, Charles XI, roi de Suède, et Fédéric III, roi de Danemark. En 1663 il eut le commandement des forces hollandaises dirigées contre l'évêque d'Osnabruck. En 1665 Guillaume de Haren et Jean de Witt furent chargés de négocier avec l'Angleterre, tout en combattant cette puissance. Les états généraux conférèrent ensuite à de Haren diverses missions, qu'il accomplit avec succès. En 1672 il décida Charles XI à entrer

dans la ligue des puissances du Nord. Il assista également aux conférences d'Aix-la-Chapelle et de Cologne. En 1674 il fut envoyé en ambassade extraordinaire à Londres, et plus tard représenta sa patrie à Nimègue. En 1683 et en 1690 il négocia de nouveau en Suède, prit part au traité de Ryswick, et enfin, en 1702 il était ambassadeur auprès de la reine Anne d'Angleterre. Il se distingua aussi comme administrateur. Il avait laissé de nombreux documents historiques et politiques; mais ils furent brûlés dans l'incendie du château de Sainte-Anne (1732).

Zacharie Huber, *Oraison funèbre de Guillaume de Haren*; Franeker, 1708.

HAREN (*Guillaume* DE), petit-fils du précédent, né à Leeuwarde, en 1713, mort en 1768. Il occupa diverses places importantes dans l'administration de sa patrie. Il cultivait les belles-lettres avec succès, et a laissé en hollandais : *Les Aventures de Friso, roi des Gangarides et des Prasiades*; Amsterdam, 1741, in-8° : cet ouvrage est regardé par de Vries comme le seul bon poëme épique composé en langue hollandaise; il avait primitivement dix-huit chants, mais dans une seconde édition, 1758, in-4°, l'auteur a réduit son œuvre à dix chants; il a été trad. en français par Jansen, Paris, 1785, 2 vol. in-8°; — *Ode sur les Vicissitudes de la Vie humaine*, trad. par le baron d'Holbach dans les *Variétés littéraires* de l'abbé Arnaud et de Suard, t. II, p. 169, et différents autres morceaux de poésie, publiés séparément en hollandais, traduits et réunis par Jansen à la suite des *Aventures de Friso*. Voltaire a adressé une de ses *Épîtres* à Guillaume de Haren au sujet d'une pièce de vers intitulée *Léonidas*.

De Vries, *Histoire de la Poésie hollandaise*, t. II, p. 179. — Clément, *Les Cinq Années littéraires*.

HAREN (*Onno-Zwier* DE), frère du précédent, né à Leeuwarde, en 1713, mort en 1779, prit part aux négociations d'Aix-la-Chapelle, et contribua en 1747 au rétablissement du stathoudérat en faveur de Guillaume IV, prince d'Orange. Plus tard, pendant la minorité du stathouder Guillaume V, la jalousie du duc de Brunswick le fit éloigner des fonctions publiques. Des malheurs de tous genres vinrent empoisonner son existence : deux fois des incendiaires détruisirent ses belles propriétés de Sainte-Anne et de Wolvege; sa vie même fut menacée, et la douleur abrégea ses jours. Haren tient un rang distingué parmi les littérateurs hollandais. Malheureusement beaucoup de ses ouvrages ont disparu dans les flammes; parmi ceux qui restaient on cite : le poëme des *Gueux*, qui a acquis une juste célébrité, non seulement dans les Pays-Bas, mais à l'étranger. La première édition, sous le titre *A la Patrie*, parut en 1769. *Les Gueux* furent réimprimés en 1772 et 1776, avec des corrections de Bilderdyk et Feith; Amsterdam, 1785, 2 vol. in-8°; — *La Liberté*, ode; — *Essai sur l'Homme*, trad. en vers du premier chant de Pope; — une trad. de l'*Ode de Pindare à Ergotèles d'Himère*; — *Le Commerce*, ode; — *Guillaume I*[er], tragédie; — *Agon, sultan de Bantam*, tragédie; — *La Venue du Messie*, ode; — *La Boîte de Pandore*, pièce dramatique en vers et en prose, à l'occasion de l'anniversaire de l'union d'Utrecht; — *Considérations sur les Tourbières de la Frise*; — *Les Ombres*, ode; — *Oraison funèbre de Guillaume IV*; — *Vie de Jean Camphuis, quinzième gouverneur général des Indes orientales hollandaises* (de 1684 à 1791); — *L'Agriculture*, ode; — *Du Japon, sous le rapport de la nation hollandaise et du christianisme*, trad. en français sous le titre de *Recherches sur l'état de la religion chrétienne au Japon, relativement à la nation hollandaise*; Paris, 1778, in-12; — *Étrennes au plus jeune de mes fils*; — *L'Inoculation*, ode; — *Mémoire sur les poëmes nationaux ou patriotiques*, dans le Recueil de la Société des Sciences de Flessingue.

L—z—e.

Biographie universelle Belge; Bruxelles, 1843-1847.

HAREN (*Jean* DE), théologien belge, né à Valenciennes, vers 1540, mort vers 1620. Il était fils d'un ministre protestant qui fut supplicié pour sa croyance religieuse. Lui-même se rendit fort jeune à Genève, où il gagna l'amitié de Calvin, à la mort duquel il assista (1564). Durant dix-huit années il exerça les fonctions de ministre prédicant dans différentes villes. Gagné à la foi catholique par les jésuites, il abjura publiquement à Anvers, le 3 mars 1586, et prêcha sa nouvelle religion à Venloo, à Cologne, à Aix-la-Chapelle, à Nancy, etc. En 1599 il s'attacha à la princesse Antoinette de Lorraine, qui venait d'épouser à Clèves le duc Jean-Guillaume de Juliers. Le 7 mars 1610, se trouvant à Wesel, Haren apostasia de nouveau, et retourna au calvinisme. La fin de sa vie est inconnue. On a de lui : *Brief Discours des causes justes et équitables qui ont meues M. Jean Haren*, jadis *ministre, de quitter la religion prétendue réformée, pour se ranger au giron de l'Église catholique. Récitées publicquement au peuple d'Anvers en la grande salle du collége des Pères de la Société de Jésus, le* 19[e] *jour de mars* 1586, *par le dit Haren. Aquel sont adjoustées certaines Demandes chrestiennes proposées par le dit Jean Haren à un certain ministre protestant* (Ambroise Wille) *touchant les principaux pointz de la religion catholique*, etc.; Anvers, 1587, in-12; publié d'abord en flamand, Anvers, 1586, in-12; précédé d'une *Dédicace* à Charles de Croy, prince de Chimay; — treize *Catéchèses contre Calvin et les calvinistes*, dédiées à la princesse Antoinette de Lorraine, duchesse de Juliers; Nancy, 1599, in-12; — *Profession catholique de Jean Haren*, dédiée à M. de Maillane, chambellan et conseiller d'État de S. A. de Lorraine, etc. Nancy, 1599, in-12; — *Épître et Demande chrestienne de Jean Haren à Ambroise Wille*,

ministre des estrangers walons retirez en la ville d'Aix-la-Chapelle; Nancy, 1599, in-12.
A. L.

Pierre Bor, *Hist.*, *lib.* XXI, ad fin., t. III, p. 190. — Swert, p. 433. — Valère André et Foppens, *Bibliotheca Belgicæ*, p. 811. — Dom Calmet, *Bibliothèque de Lorraine*, p. 479. — Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des Pays-Bas*, t. IV, p. 186.

HARENBERG (*Jean-Christophe*), théologien protestant, historien et orientaliste allemand, né en 1696, à Langenholtzen (évêché de Hildesheim), mort le 12 novembre 1774, au monastère de Saint-Laurent, près Schœningen. La faiblesse de sa constitution s'opposa à ce qu'il embrasse, comme ses parents, l'état de laboureur. Mais, poussé par le désir de s'instruire, il se rendit à Hildesheim pour y faire ses études, et se procura les moyens de vivre en donnant des leçons. Il passa ensuite à l'université de Helmstædt (1715), où il fut plus tard chargé d'enseigner les langues orientales. Simon-Frédéric Hahn l'employa à chercher des documents pour les tomes I et II de son Histoire ecclésiastique. Harenberg fut nommé recteur de l'école du chapitre de Gandersheim en 1720, inspecteur des écoles du duché de Wolfenbuttel en 1733, professeur d'histoire ecclésiastique et de géographie politique au *Carolinum* de Brunswick en 1745, et enfin prévôt du monastère de Saint-Laurent. Il était membre de l'Académie des Sciences de Berlin (1738). Doué d'une excellente mémoire, il acquit une immense érudition, mais il manquait de critique. On rapporte qu'il était sujet à des hallucinations. Ses commentaires sur plusieurs points de l'Écriture Sainte étaient fort estimés des Hollandais. On a de lui : *Kurze Einleitung in die Ethiopische, sonderlich Habessinische alte und neue Theologie* (Introduction succinte à la théologie ancienne et nouvelle de l'Éthiopie et particulièrement de l'Abyssinie); Helmstædt, 1719, in-4°; — *De Lenitate frigoris hiberni in Germania sensim crescenti;* Gotslar, 1721, in-4°; — *De globi crucigeri imperialis origine et fatis præcipuis;* Hildesheim, 1721, in-4°; — *Jura Israelitarum in Palæstina;* ib., 1724, in-4°; — *Historia ecclesiæ Gandersheimensis cathedralis ac collegiatæ diplomatica;* Hanovre, 1734, in-fol., avec 43 pl. C'est le plus important de tous ses ouvrages. Il a mal lu et mal reproduit plusieurs des documents qui y sont contenus. On l'accusa de les avoir falsifiés à dessein; — *Vindiciæ Harenbergianæ;* Francfort et Leipzig, 1739, in-4° : réponse aux vives critiques dont l'ouvrage précédent avait été l'objet; — *Palæstina;* Augsbourg, 1737; Nuremberg, 1750 : carte de ce pays, basée sur des observations astronomiques, des itinéraires et d'autres documents; — *Otia Gandersheimensia sacra, exponendis sacris litteris et historia ecclesiasticæ dicata;* Utrecht, 1739, in-4° : recueil de quatorze dissertations; — *De theologia primorum christianorum dogmatica;* Brunswick, 1746, in-4°; — *Stirpis Estensis Origines, progenitores ducum Brunsvico-Luneburgicorum vetustissimi;* Brunswick, 1748, in-4°; — *Zwei Religions pætter, Celsius und Edelmann* (Deux incrédules, Celsius et Edelmann); Leipzig, 1748, in-8°; — *De primis Tartarorum Vestigiis victricibus Silesiæ funestis;* Brunswick, 1750, in-4°; Brême, 1771, in-8°; — *Dissertatio de secta non timentium Deum;* Brunswick, 1756, in-8°; — *Monumenta historica adhuc inedita;* ib., 1758-1762, 3 vol., in-8° : recueil de titres et description de plusieurs grands chapitres d'Allemagne; — *Erklaerung der Offenbarung S. Johannis* (Explication de l'Apocalypse de saint Jean); ib., 1759, in-4° : l'auteur examine les passages de l'Apocalypse qui lui semblent s'appliquer à des événements contemporains; — *Pragmatische Geschichte des Ordens der Jesuiten* (Histoire pragmatique de l'Ordre des Jésuites, depuis leur origine jusqu'au temps actuel); Halle et Helmstædt, 1760-1761, 2 vol. in-4° : ouvrage diffus, mais rempli de savantes recherches; — *Chr. Schræderi Tabulæ chronologicæ, emendatæ et auctæ;* Brunswick, 1765, in-8°; — *Epistola de Laurentio martyre et condito in ejus honorem monasterio ad Schœningam;* Leipzig, 1763, in-8°; — *Aufklaerung des Buchs Daniels* (Explication du livre de Daniel); Quedlimbourg, 1770-1772, 2 vol., in-4°; — *Epistola de Tatarorum origine et Djenghiskani factis;* 1771, in-8°; — *Commentatio de Thomæ Aquinatis libro adhuc msc. de Essentiis Essentiarum;* Iéna, 1772, in-4°; — d'autres ouvrages et des dissertations dans la *Bibliothèque historique* de Hase, *Acta Eruditorum*, *Miscellanea Berolinensia*, *Nova Miscellanea Lipsiensia*, etc., etc.
B.

Rathlef, *Hist. des Auteurs vivants*, t. V, p. 94-144. — Strodtmann, *Hist. de l'Érudit.*, t. V, p. 230-253. — Fr. Ch. G. Hirsching, *Hist. litterarisches Handbuch beruehmter Personen*. — Adelung, *Suppl.* à Jöcher.

HARETS BEN-HILLIZET, poëte arabe, vivait vers 563 ou 579 de J. C. Son histoire se rattache à un événement qu'il est utile de mentionner. Quelques Taghlébites, qui étaient en otage chez les Bécrites, disparurent un jour, et l'on n'entendit plus reparler d'eux. Leurs parents prétendirent qu'ils avaient été massacrés, et réclamèrent aux Bécrites le prix du sang. Ceux-ci se déclarèrent innocents du meurtre qui leur était imputé. Il en résulta une contestation qui fut soumise à la décision de Amr fils de Hind, roi de Hirah. Le célèbre poëte, Amr ben-Koltsoum, auteur d'une Moallacat, porta la parole au nom de la tribu des Beni Taghleb, dont il était membre. Sa hauteur froissa la fierté du roi, qui fut également blessé par le discours de l'orateur des Bécrites. L'un de ces derniers, Harets ben-Hillizet, se leva alors pour prendre la défense de sa tribu. Quoique âgé, dit-on, de plus de cent ans, il mit tant de feu à débiter son discours qu'il s'oublia entièrement : il ne s'aperçut pas que le bout de son arc, sur lequel il était appuyé, lui entrait dans la main. Comme il était affligé de la lèpre, il n'obtint la permis-

sion de parler que derrière sept voiles. Mais le roi, enthousiasmé de son éloquence, fit l'une après l'autre enlever les tentures, et finit par le faire placer l'orateur à ses côtés, et l'admit à sa table. Harets eut la joie de voir triompher la cause qu'il soutenait. Son discours en vers mérita d'être mis au nombre des sept poëmes qui étaient appelés *Moallacat*, parce qu'ils étaient suspendus au temple de La Mecque. C'est une œuvre si achevée que les critiques doutent qu'elle ait été improvisée. L'exorde, qui contient l'éloge d'une femme et du poëte lui-même, pourrait sans doute, d'après notre manière de voir, être considéré comme un hors d'œuvre; mais le raisonnement est très-bien suivi dans le reste du discours. Ce poëme a été édité dans les *Moallacat* par W. Jones; Londres, 1782, in-4°, texte en caractère latin et traduction anglaise; — par Ahmed Schirazi, Calcutta, avec un commentaire et des variantes; — par M. Arnold, Leipzig, 1850, in-4°, avec le commentaire de l'édition de Calcutta. Il a été aussi publié à part : à Gœttingue, 1809, par Boldyrew, qui donna une traduction française et transcrivit en caractères arabes le texte publié par W. Jones; — à Oxford, 1820, in-4°, par M. Wyndham Knatchbull; — à Bonn, 1827, in-4°, par M. Vullers. Ces deux derniers éditeurs ont aussi donné une traduction latine du poëme, accompagnée d'un commentaire en arabe par Zouzeni. On en a une traduction française par M. Caussin de Perceval. E. BEAUVOIS.

Caussin de Perceval, *Hist. des Arabes avant l'islamisme*, t. II, p. 362 et suiv. — Hammer, *Literaturgeschichte der Araber*, III, 332-335. — Silvestre de Sacy, *Mém. sur les anc. monuments de la littér. parmi les Arabes*; dans les *Mém. de l'Acad. des Inscript.*, t. 50; articles dans le *Journ. des Sav.*, 1820, p. 705-718; 1827, p. 337-347.

HARGRAVE (*Francis*), jurisconsulte anglais, né vers 1741, mort le 16 août 1821. Il fut élevé à Charter-House et à l'université d'Oxford. Il entra dans la carrière du barreau, et acquit bientôt la réputation d'un excellent avocat consultant. En 1772 il plaida la cause du nègre James Somersett, et soutint qu'il devait être admis au bénéfice de l'*habeas corpus*. Il établit comme base de son argumentation qu'un esclave, de quelque pays que ce fût, était libre dès qu'il avait mis le pied sur le sol de l'Angleterre. Cette proposition est devenue un axiome du droit anglais. Lord North nomma Hargrave membre du conseil de la trésorerie. Celui-ci perdit sa place pour s'être prononcé contre l'opinion de Pitt dans la question de régence, en 1788. Il fut plus tard nommé avocat du roi à Liverpool. A partir de 1813 il eut des accès d'aliénation mentale, qui le forcèrent de renoncer aux affaires. Ses principaux ouvrages sont : *The Case of Somersett the Negro*; 1772, in-8°; — *Collection of State-Trials*; 1781, 11 vol. in-fol.; — *Collection of Law-Trials*; 1787, 2 vol. in-4°; — *The Jurisdiction of the Lord's House of Parliament, by judge Hale, with a preface*; 1796, in-4°; — *Juridical Arguments and Collections*; 1811, 6 vol. En 1813, sur la demande de Hargrave, le parlement lui acheta, au prix de 8,000 livr. sterl., sa magnifique bibliothèque; qui fut ajoutée à celle de Lincoln's-Inn. Z.

Rose, *New general Biographical Dictionary*.

* **HARGREAVES** (*James*), mécanicien anglais, vivait à la fin du dix-huitième siècle. C'était un fileur sans instruction. Il travaillait à Stanhill, dans le comté de Lancastre, lorsque, vers 1760, il imagina une espèce de carde qui produisait le double d'ouvrage des anciennes cardes à main. Il donna à ses cardes le nom de *stock-cards* (cardes à bloc), parce qu'une des cardes restait fixée sur un bloc, tandis que l'autre se trouvait mise en mouvement par des cordes qui passaient sur des poulies. Ce premier pas fait, une découverte plus importante substitua bientôt aux cardes à bloc celles dites *à cylindres*, dont on se sert encore. Jusque alors le meilleur moyen pour filer avait été le rouet à main ou à pédale; on ne filait qu'un seul fil à la fois et c'était beaucoup lorsqu'une fileuse préparait dans un jour une demi-livre de coton du n° 35 ou 40. En 1768 Hargreaves inventa le métier connu sous le nom de *Spinning Jenny* (Jeannette la fileuse). L'idée lui en vint, dit-on, en voyant un rouet renversé par accident s'éloigner de la fileuse sans cesser de filer. De cette observation il conclut qu'il était possible de rendre fixe le point de filage et de changer la direction des broches, en leur donnant un mouvement de translation de va-et-vient par un chariot sans suspendre leur mouvement de rotation sur elles-mêmes. Plusieurs essais furent d'abord infructueux; mais à la fin l'inventeur établit un métier à huit broches; puis, le premier succès obtenu, il perfectionna encore sa Jenny, et obtint enfin un résultat qui dépassait le travail de trente à trente-six fileuses au rouet. Ce fut alors que les ouvriers, s'imaginant que leur existence était menacée, vinrent en masse assiéger l'inventeur dans sa maison, et détruisirent ses machines. L'invention survécut néanmoins, et se répandit dans tout le pays; le peuple se souleva de nouveau, et détruisit toutes les jeannettes et toutes les cardes mécaniques qu'il rencontra. Hargreaves, forcé de s'expatrier, se réfugia à Nottingham, où, sous la protection de l'autorité, il éleva une filature. Bientôt on ne se servit plus des rouets que pour filer la chaîne des tissus, car les jeannettes ne pouvaient faire que les fils pour trame, lorsque tout à coup une invention bien supérieure, celle de la filature *à cylindres* ou *à laminoirs*, dite *continue*, due à Richard Arkwright, en 1769, vint remplacer le système des *jennys*. James Hargreaves ne put supporter ce coup : il mourut bientôt après, dans la pauvreté. W.

Baines, *History of the Cotton Manufacture in Great Britain*. — Dr Ure, *Cotton Manufacture in Great Britain*. — Guet, *Compendious History of the Cotton Manufacture*.

* **HARING** (*David*), peintre hollandais, né

en 1636, mort à La Haye, en 1706. Il avait plus de quarante ans lorsqu'il commença à étudier le dessin à l'Académie de La Haye. Il répara si bien le temps passé qu'en trois années il réussit à peindre le portrait avec un grand succès. Il fonda même une école de dessin, qui fut très-fréquentée et où il forma de bons élèves. Dans la suite il fut nommé plusieurs fois directeur de l'Académie; mais il se jeta dans la débauche en société des comtes de Bentheim, ses disciples. Il négligea alors son art, vit sa main s'alourdir, et mourut dans la misère. Ses portraits sont estimés : il n'y a guère de famille considérable en Hollande qui n'ait l'image d'un de ses aïeux retracée par Haring. A. DE LACAZE.

Jan van Gool, *De nieuwe Schouburg der Nederlandsche Konst Schilders*, etc.; La Haye, 1750-1751, 2 vol. in-8°. — Descamps, *La Vie des Peintres hollandais*, etc., t. II, p. 214.

HARINGTON. *Voy.* HARRINGTON.

HARIOT. *Voy.* HARRIOT.

HARIRI (*Cassem Al*), le plus populaire des écrivains arabes après Mahomet, naquit à Bassora, près des bords du Tigre, l'an 1054 ou 1055 de l'ère chrétienne, et mourut en septembre 1122. Il était de race arabe, et ses ancêtres avaient figuré dans les guerres qui eurent lieu en Arabie un peu avant et un peu après Mahomet; mais ils ne tardèrent pas à venir s'établir dans la vallée inférieure du Tigre. Le père de Hariri se nommait Ali. Quant au mot *Hariri*, ce n'est pas un nom, c'est un dérivé de l'arabe *harir*, qui signifie *soie*; *Hariri* est donc l'équivalent de *homme qui travaille sur la soie* ou *qui fait le commerce de la soie*. Il paraît que telle avait été l'industrie du père de Hariri ou de quelqu'un de ses aïeux. Hariri est appelé indifféremment par les écrivains arabes *le Haririen* ou *le fils du Haririen*. Ces sortes de sobriquets tiennent lieu en Orient de nom patronymique.

Hariri était né dans l'aisance, et sa famille possédait plusieurs milliers de palmiers à Meschan, lieu situé au nord de Bassora. Il reçut une éducation libérale, et apprit tout ce qu'on enseignait alors dans les écoles arabes. Bassora ne jouissait plus de la même prospérité que trois siècles auparavant, lorsque Bagdad dominait à la fois sur l'Orient et l'Occident, et que la vallée du Tigre et de l'Euphrate était le centre du commerce du monde. Néanmoins, cette ville avait conservé une partie de son importance, et les lettres y étaient cultivées avec soin. Plusieurs bibliothèques étaient mises à la disposition du public; pour les études proprement dites, elles avaient lieu à la grande mosquée; les élèves se rendaient sous un des portiques, et le professeur enseignait, adossé contre une colonne ou contre un mur.

Nous manquons de renseignements sur la personne de Hariri pendant les trente premières années de sa vie. On peut cependant se faire une idée des vicissitudes auxquelles lui et sa famille furent exposés, par l'état de l'Orient à cette époque. Depuis longtemps le khalifat de Bagdad avait perdu son prestige, et la puissance réelle appartenait à des généraux entreprenants. Vers le temps où Hariri vint au monde, une nombreuse tribu de Turcs, établie aux environs du lac Aral, venait de passer l'Oxus sous la conduite des enfants de Seldjouk, et s'était répandue dans toute la Perse. L'empire fondé par les nomades acquit tout son développement en 1072, sous le règne du sultan Malek-Schah, et s'étendit depuis l'Afghanistan jusqu'au Bosphore, depuis la mer de Perse jusqu'aux déserts de la Tartarie. Le règne de Malek-Schah fut signalé par l'établissement des bénéfices militaires, dont le germe avait de tous temps existé dans les contrées situées au nord de l'Europe et de l'Asie, et ce fut de la Perse que ce système passa plus tard en Syrie et en Égypte, avec Noureddin et Saladin. Par suite des nouvelles institutions, le territoire de Bassora devint une principauté, occupée sous forme de fief par un officier turc. Le sultan et ses vassaux reconnaissaient l'autorité spirituelle du khalife; mais l'autorité de celui-ci se bornait à Bagdad et à quelques villes voisines; et encore là même elle n'était pas toujours respectée.

Rien de plus mélangé que la population qui couvrait alors le sol de l'ancienne Chaldée. La portion qui représentait les anciens habitants du pays n'était pas nombreuse, et en général professait le christianisme. La première place appartenait aux musulmans, et les musulmans se composaient d'anciens habitants du pays, d'Arabes, de Persans, de Kurdes et de Turcs. Les Turcs, qui représentaient la race guerrière et conquérante, n'étaient pas nombreux : la majorité était formée par les Arabes. Bassora était le principal marché des tribus qui de tous temps ont erré à l'ouest et au sud; mais il fallait que la ville se tînt constamment sur ses gardes : au premier moment d'oubli les nomades accouraient en armes, et mettaient tout au pillage. Ce cas se répéta plusieurs fois du vivant de Hariri.

Hariri fut investi de bonne heure de fonctions politiques. Son titre officiel était celui de *saheb-al-khabar*, ou l'homme aux nouvelles, et les fonctions dont il était chargé consistaient vraisemblablement à instruire l'autorité centrale des événements qui survenaient dans le pays. Ses rapports étaient adressés tantôt au sultan, tantôt au khalife, suivant la puissance qui prévalait dans le moment. Pendant ce temps l'Occident presque tout entier avait pris les armes et s'était précipité vers l'Orient pour arracher aux musulmans les saints lieux. Les armées des croisés, après avoir franchi le Bosphore, traversèrent l'Asie Mineure, et se répandirent à la fois en Syrie et en Mésopotamie. On sait que Baudouin, frère de Godefroi de Bouillon, fut appelé par les chrétiens du pays au-delà de l'Euphrate, et que ses guerriers, devenus maîtres d'Édesse, firent des expéditions contre les villes voisines. En 1101 la ville de Saroud fut

prise et mise à feu et à sang. Les croisés firent les femmes esclaves et pillèrent les biens des habitants. Il ne se sauva que les personnes qui s'étaient dérobées au danger par la fuite. C'est à cet événement, étranger en apparence, qu'il faut rattacher la composition du principal ouvrage de Hariri, de celui qui devait immortaliser son nom, je veux dire les *Macamas* ou Séances. Plus tard un des fils de Hariri faisait le récit suivant : « Un jour que mon père était assis dans la mosquée des Benou-Heram (celle de son quartier), il survint un vieillard vêtu d'habits usés. Son équipage était celui d'un voyageur, et il avait l'extérieur très-misérable; mais il parlait avec beaucoup de facilité, et s'exprimait avec une grande élégance. L'assemblée lui demanda d'où il était : il répondit qu'il était de Saroud; interrogé sur son nom, il dit qu'il s'appelait Abou-Zéid. A cette occasion mon père composa la séance appelée *Heramya*, qui est maintenant la quarante-huitième du recueil, et il la mit sous le nom d'Abou-Zéid. »

Les Macamas ou Séances de Hairiri sont des espèces de drames, au nombre de cinquante[1], où le personnage est constamment mis en scène, mais où on le fait passer par les diverses situations de la vie. Le récit est tantôt en vers, tantôt en prose, et la prose se découpe en membres de phrases qui se terminent par les mêmes lettres et forment des assonnances. L'auteur a profité de ce cadre pour faire apparaître tour à tour les expressions les plus élégantes de la langue arabe, les tournures les plus recherchées, les locutions proverbiales les plus usitées. On peut dire que cet ouvrage est un inventaire de la langue de Mahomet. Les Arabes eux-mêmes le regardent comme le meilleur sujet d'étude pour se bien pénétrer du génie de leur langue. Cet ouvrage leur tient lieu de dictionnaire des synonymes, de traité des tropes. De plus, en bien des endroits il est de la lecture la plus attachante.

Hariri s'est peint dans ses *Macamas* sous le nom de Haret, fils de Hammam. Haret est un homme riche, d'un âge mûr, d'un caractère grave, d'une humeur généreuse, et qui n'a pas d'autre passion que celle de se trouver en compagnie de gens d'esprit et d'hommes instruits. A l'égard d'Abou-Zéid, qui joue le principal rôle dans cette longue suite de tableaux, c'est un homme lettré, qui est rompu à tous les genres de style et dont la verve est intarissable. Sa vie est celle d'un homme aux expédients; mais pour lui la misère n'est pas un obstacle, ni le respect des convenances un frein; sa maxime est qu'avant tout il faut jouir de la vie, et qu'avec de l'esprit et de la ruse on peut se passer du reste. Par ce qui précède on a vu que ce personnage n'était rien moins qu'imaginaire.

A l'époque où Hariri composa sa première Macama (l'an 1101 de notre ère), il y avait à Bagdad un homme, du nom d'Anouschirévan, qui professait un goût très-vif pour la littérature, et qui exerça plus tard les fonctions de vizir. Cette Macama étant venue à sa connaissance, elle lui fit tant de plaisir, qu'il engagea l'auteur à en rédiger d'autres. Hariri se lia d'amitié avec Anouschirévan; il lui écrivait de temps en temps, et quand ses affaires l'appelaient à Bagdad, il ne manquait pas d'aller lui rendre ses devoirs. Les moments de repos que laissaient à Hariri d'une part les fonctions dont il était investi, de l'autre les troubles sans cesse renaissants de la contrée, étaient consacrés à la composition des Macamas. Quand il y en avait une de faite, il se rendait sous le portique de la grande mosquée, et la lisait devant les assistants. C'était comme une première épreuve, et l'auteur profitait de cette communication pour pressentir l'opinion du public et faire les changements jugés convenables. Sa réputation s'étendait chaque jour, et l'on venait des régions les plus éloignées pour l'entendre. Certaines pièces de vers qu'il avait insérées dans ses Macamas étaient devenues populaires, et on les chantait au son des instruments de musique.

Voici cependant un incident qui, s'il est vrai, dut le mortifier beaucoup. Le nombre des Macamas se trouvant porté à quarante, Hariri se rendit à Bagdad, afin de s'assurer de l'effet que l'ouvrage avait produit dans ce centre des lettres et des arts; mais en même temps que certaines personnes reprochaient à l'auteur des solécismes, d'autres l'accusaient de plagiat, prétendant que le véritable auteur était un écrivain soit de l'Afrique, soit de l'Espagne, contrées où la littérature était en grande faveur. Le vizir du khalife, à qui apparemment la personne de Hariri était inconnue, le fit appeler, et lui demanda quelle était sa profession. Hariri ne crut pas devoir se prévaloir de son caractère politique, et dit qu'il était mouschi, c'est-à-dire écrivain rédacteur. Là-dessus le vizir lui ordonna de composer un morceau littéraire sur un sujet qu'il lui indiqua; mais vainement Hariri fit tous ses efforts pour exciter sa verve, il ne put rien imaginer. Il paraît du reste que l'extérieur de Hariri était commun et ses manières peu en harmonie avec les dons merveilleux de son esprit; il reconnaît lui-même dans deux vers qu'on lui attribue que pour apprécier au juste son mérite, il valait mieux entendre parler de lui que le voir. La cinquantième et derrière Macama est consacrée à la ville de Bassora, patrie de l'auteur. Hariri commence par tourner ses regards vers la grande mosquée, où il avait fait ses études et où ses Macamas avaient subi l'effet d'une première publicité. Les professeurs y étaient à leur poste, entourés d'élèves, et des flots de littérateurs de toutes les classes circulaient sous les portiques, s'entretenant de questions de science ou de goût. Hariri met ensuite dans la bouche d'Abou-Zéid un tableau de Bassora, qui ne serait pas démenti par les habitants actuels. Enfin, Abou-Zéid, devenu

vieux et blasé sur tout, fait un retour sur lui-même, et, touché d'un profond repentir, jure de changer de vie et de ne plus s'occuper que de l'éternité. Cette idée est conforme à la situation d'esprit où se trouvait alors Hariri, devenu vieux et infirme, et il est facile de reconnaître dans les discours que prononce Abou-Zéid plus d'un trait personnel au grand écrivain. De plus, en ce qui concerne le tableau de la ville de Bassora, il est impossible de ne pas appliquer à Hariri le sentiment que Virgile a exprimé d'une manière si touchante quand il a dépeint le brave Anthor atteint d'une flèche dirigée contre un autre que lui, et qui ne pourra plus revoir sa chère ville d'Argos.

Quelques années s'écoulèrent entre la rédaction des Macamas et la mort de l'auteur. Mais Hariri ne cessa pas de revoir son travail. Les diverses Macamas avaient été rédigées indépendamment les unes des autres ; Hariri les disposa dans l'ordre où elles sont aujourd'hui : celle qui était la première pour la date de la composition devint la quarante-huitième. A cette même occasion, Hariri composa une préface, qui nous fait connaître certaines circonstances dignes d'être remarquées. Il débute ainsi : « Malgré les inconvénients d'une imagination refroidie, d'une intelligence éteinte et de chagrins cuisants, je suis parvenu à réunir cinquante Macamas, qui renferment les mots de la langue sérieux et plaisants, les termes légers et graves, les perles de l'élocution, ainsi que certains passages du Coran et quelques métonymies remarquables. J'y ai enchâssé un choix de proverbes, quelques observations littéraires, des questions grammaticales, des cas lexicologiques, des nouvelles qui n'avaient pas encore été racontées, des discours variés, des exhortations propres à faire pleurer le pécheur et des plaisanteries capables de faire oublier au malheureux ses chagrins. En cherchant à mettre du sel dans le récit, mon but a été d'égayer le sujet et d'accroître le nombre de mes lecteurs. »

Ensuite Hariri va au-devant des reproches qui lui avaient été faits, au sujet du ton général du recueil, des maximes peu édifiantes qui y sont débitées et de la licence de certains tableaux. Pour apprécier la gravité de ces reproches, il faut se placer au point de vue d'un grand nombre de musulmans. Un verset du Coran est ainsi conçu : « Il y a des hommes assez sots pour se plaire à des récits frivoles, à des récits qui éloignent de la voie de Dieu : ceux-là recevront un châtiment humiliant. » En conséquence les personnes qui se piquent de dévotion s'interdisent les contes et les écrits qui portent sur des événements supposés. Ce n'est pas tout : le chant, la musique, la poésie elle-même, quand elle n'est pas employée à célébrer les grandeurs du Très-Haut, sont des plaisirs à éviter. Voici ce que dit Hariri : « J'espère que je n'aurai pas travaillé à ma propre perte, et que je ne me trouverai pas du nombre de ceux qui, tout en ayant cru bien faire dans ce monde, seront damnés dans l'autre. Je sais que si les gens d'esprit sont indulgents pour ce genre d'exercice, je ne suis pas à l'abri de la critique des sots ni de la haine de ceux qui pour faire tort à un livre font courir le bruit qu'il est contraire à la religion. Après tout, comme les actes se jugent d'après l'intention, et que c'est sur l'intention que la religion fonde ses arrêts, quel reproche peut-on faire à un homme qui plaisante pour donner des avertissements et non pour induire en tentation, dont l'objet est de redresser les mœurs et non pas de dire des bêtises? Cet homme n'est-il pas dans le cas du moraliste qui se voue à l'instruction d'autrui et qui mène dans la voie droite? » Les Macamas étaient terminées; la mission de Hariri était finie. Il mourut à l'âge d'environ soixante-huit ans.

L'histoire nous a conservé le souvenir de trois fils de Hariri, qui tous avaient hérité des goûts de leur père. L'un se nommait Obéid-Allah, et il remplit à Bassora les fonctions honorables de cadi des cadis. Le deuxième, qui se nommait Aboul-Cassem Abd-Allah, alla remplir à Bagdad des fonctions administratives. Le troisième, appelé Aboul-Abbas-Mohammed, succéda à son père dans le poste d'agent politique.

Les écrivains arabes ne tarissent pas sur les éloges qu'ils font des Séances de Hariri. Un des plus grands noms de la littérature arabe, le célèbre Zamakschari, qui déjà, lorsque les Macamas parurent, s'était illustré par d'importantes publications, ne put à la première lecture qu'il en fit retenir son admiration. Il les mit sur le même rang que les Moallacas, et il composa ces deux vers qui ont servi d'épigraphe à beaucoup d'exemplaires de l'ouvrage :

« Je jure par Dieu et ses miracles, par le territoire sacré de La Mekke et les devoirs du pèlerinage :

« Hariri mérite que ses Macamas soient écrites en lettres d'or. »

Le fait est que l'influence des Macamas sur la littérature arabe a été immense. Elle s'est fait sentir partout où la langue de Mahomet a pénétré avec l'islamisme, c'est-à-dire depuis la mer du Bengale jusqu'à l'Océan atlantique, depuis les bords du Volga jusqu'aux rives du Niger. Encore aujourd'hui, malgré la décadence générale des études, les Macamas servent dans toutes ces contrées à initier les hommes lettrés à une connaissance raisonnée de la langue arabe et de sa littérature. Ce n'est pas que la manière de Hariri soit à l'abri de tout reproche : ses descriptions manquent tout à fait de vérité locale, et par là il a privé son talent d'une grande ressource. La scène est placée successivement à Damas, à Bagdad et ailleurs, mais les couleurs restent les mêmes; il n'a fait d'exception que pour Bassora, sa patrie. Le style qu'il a adopté pour sa prose et les assonnances qui reviennent à tout moment lui ont

imposé une gêne extrême, et il s'est trouvé dans la nécessité d'appeler à son aide des expressions d'un sens relevé et des formes d'une circulation rare. A ce système, déjà compliqué par lui-même, se joignent quelquefois les jeux de mots et toutes les fantaisies d'un esprit raffiné. Mais ces défauts, qui choquent tant notre goût actuel, ce goût qui animait Horace et Virgile, et qui a été proclamé chez les Français avec tant de bonheur par Boileau et Racine, étaient communs à tous les écrivains arabes du temps de Hariri, et ils sont loin d'avoir disparu en Orient. Hariri, tout en obéissant aux travers qui régnaient de son temps, a plutôt contribué à en atténuer les effets : que l'on compare les passages les moins satisfaisants des Macamas avec les poésies de Motenabbi et d'Aboul-Ala. Une chose remarquable, c'est qu'on ne voit pas de trace de ces aberrations dans les poésies primitives des Arabes, dans les poésies telles que les *Moallakas* et le *Hamasa*, qui ont été composées entre les quatrième et neuvième siècles de notre ère, avant que la littérature et les sciences grecques, combinées avec la littérature persane, eussent fait invasion chez les disciples de Mahomet. Cette altération du goût est surtout due à l'influence des écrivains grecs de la décadence. Il nous reste un échantillon de ce que les Grecs faisaient en ce genre, dans le poëme de *Cassandra*, composé par Lycophron, à Alexandrie, sous le règne de Ptolémée Philadelphe.

Le nombre des ouvrages arabes analogues aux Macamas est considérable. Hariri avait été précédé dans la carrière par Hamadani; une foule d'autres auteurs, avant et après Hariri, ont suivi une voie plus ou moins rapprochée de la sienne. Comment se fait-il que tous les noms se soient effacés devant le sien? Le succès des Macamas doit être attribué à deux causes particulières.

L'écueil de ce genre de livres, ainsi que Hariri l'a fait remarquer dans sa préface, c'est que les choses y sont subordonnées aux mots, et qu'il est très-difficile au lecteur de se faire un fil à l'aide duquel il puisse se reconnaître à travers ce dédale de minuties. Les gens lettrés seuls se trouvant en état d'apprécier les finesses du style, il s'agissait d'y appliquer un fond capable d'attirer le vulgaire. Les aventures que l'auteur prête au héros du livre sont en général intéressantes par elles-mêmes. D'ailleurs, si au milieu de ce mélange de vers et de prose, d'assonnances et de jeux de mots, l'attention commence à se fatiguer, elle est tout à coup ranimée par un fort mouvement de style; il se fait une mise en scène, et un petit drame commence. Les personnes qui ont voyagé en Orient s'accordent à dire que les lectures des Macamas, qui se font dans des réunions un peu nombreuses, ne manquent jamais leur effet. Quant à l'harmonie du style et à la puissance du rhythme, elles sont telles que les sens eux-mêmes en sont affectés. Sous ce rapport je ne connais en Orient, avec certains passages du Coran, que les morceaux les plus brillants du *Schah-Nameh* de Ferdousi et les odes de Hafez qui puissent entrer en parallèle. En même temps Hariri avait appris à connaître le chemin du cœur, et quand la situation le comporte, ses accents acquièrent une force irrésistible. Ayant beaucoup vu, beaucoup souffert, son bon sens naturel lui avait fait apprécier le fort et le faible de chaque chose. Voilà ce qui l'a autorisé à dire, à la fin de son prologue, que sous des dehors plaisants il avait voulu exprimer une pensée sérieuse, et que tout en ayant l'air de conter des frivolités, il avait cherché à redresser les mœurs. Voilà ce qui a fait durer les Macamas et qui les fera durer tant que durera la langue arabe. Les séances de Hariri ont été successivement imitées en arabe, en syriaque et en hébreu; une dernière imitation arabe a été publiée l'année dernière à Beyrout, sous le titre de *Madjmaa-al-Bahreyn*, ou confluent des deux mers, par un Maronite appelé Nasif-al-Iazidji. On trouvera un compte rendu de cette publication fait par l'auteur de cet article, dans le *Journal Asiatique* du mois de juin 1857. En ce qui concerne les imitations en hébreu et en syriaque, comme ces deux langues sont les mêmes pour le fond que l'arabe, les imitateurs se sont quelquefois bornés à changer les formes des mots dans des formes correspondantes. Le style habituel de Hariri et ses jeux de mots ont rendu la lecture des Macamas très-pénible, même pour les indigènes. Il existe un nombre considérable de commentaires des Macamas, composés non-seulement en Arabie, en Égypte, en Syrie, mais en Perse, dans la Transoxiane, l'Afrique, l'Espagne, et jusqu'à Tombouktou. Quelques-uns de ces commentaires se trouvent à la Bibliothèque impériale. Les deux principaux sont celui qui fut composé, peu d'années après la mort de Hariri, sur les bords de l'Oxus, par Motharrezi, et celui qui a pour auteur Al-Scherischi, ainsi appelé parce qu'il était né à Xérès, en Andalousie.

Les Arabes eux-mêmes ayant besoin d'un commentaire, à plus forte raison était-il nécessaire pour les Européens. C'est à l'aide des commentaires qui se trouvent à la Bibliothèque impériale et de quelques traités analogues, que l'illustre Silvestre de Sacy composa le sien, à Paris, en 1821. Son but était de faire servir son édition à la fois aux Orientaux et aux Européens. Voilà pourquoi il s'abstint de toute remarque en français. Il se borna à extraire ce qu'il avait trouvé de plus plausible dans les écrits nationaux. Quelquefois seulement, les scoliastes arabes ne répondant pas tout à fait à sa pensée, il rédigea lui-même des notes en arabe; mais, ainsi qu'il l'a dit dans son avertissement, ces cas sont fort rares.

L'édition du commentaire de Silvestre de Sacy étant épuisée, l'auteur de cet article, aidé de M. Derenbourg, en a publié une seconde. Dans cette réimpression, on a soumis le travail de Silvestre

de Sacy à une révision complète; de plus, on a rempli une lacune qui avait été signalée : le texte et le commentaire arabe ont été accompagnés d'une série de notes en français, qui expliquent les faits de philologie, de géographie, d'histoire, et surtout les traits de mœurs, qui n'avaient pas besoin d'éclaircissements pour les indigènes, mais qui pour les Européens avaient été reconnus indispensables. Enfin, on a placé en tête une introduction de laquelle cet article est extrait en grande partie. Il est juste d'ajouter que déjà il avait été fait à Beyrout, par Nasif-al-Iazidji, un examen critique du travail de Silvestre de Sacy, et que cette revue a été publiée à Leipzig, en 1848, avec une version latine, et des notes, par M. Mehren, sous le titre de *Epistola critica Nasifi-al-Iazigi, Berytensis,* petit in-8°.

La première édition complète des Macamas fut publiée en trois volumes in-4°, à Calcutta, années 1809, 1812 et 1814. Les deux premiers volumes renferment le texte revu sur huit manuscrits; on trouve dans le tome troisième un vocabulaire arabe-persan des termes employés dans l'ouvrage, extraits du *Sihah* de Djeuheri, du *Camous*, etc. L'édition du texte et du commentaire de Silvestre de Sacy parut en 1821 et 1822, en deux livraisons, formant un volume in-folio. Quant à l'édition du même ouvrage par MM. Reinaud et Derenbourg, elle forme deux volumes in-4°, et elle a paru en 1847 et 1853. Enfin, il a été publié au Caire, dans le cours de l'année 1850, une édition des Macamas, accompagnée d'un commentaire arabe, court et substantiel, un petit in-4°. Cette édition a été dirigée par les soins du schéikh Mohammed Altounesi, réviseur en chef à l'école de médecine du Caire, et auteur d'une relation de voyage dans le Soudan.

En ce qui concerne les traductions des Macamas en langues européennes, la première Macama fut publiée par Golius, en arabe et en latin, en 1656, à la suite d'une nouvelle édition de la grammaire arabe d'Erpenius; Albert Schultens reproduisit en 1731 et 1740 cette même séance, accompagnée des cinq séances suivantes, texte arabe, traduction latine et notes. Enfin, il a paru en 1831 et 1832, à Hirschberg, en Silésie, une traduction latine des cinquante Macamas, par M. Charles-Rodolphe-Samuel Peiper, un petit in-4°. La traduction de M. Peiper a été réimprimée en 1836, à Leipzig, avec quelques améliorations. Les Allemands possèdent une traduction libre des Macamas, par M. Frédéric Rückert; cette traduction, qui a paru en 1826, et qui a été réimprimée plusieurs fois, porte le titre de *Die Verwandlungen des Abu-said von Sarug, oder die Makamen des Hariri, in freien Nachbildungen.* L'allemand se prête merveilleusement aux formes les plus diverses; d'un autre côté, M. Rückert s'est fait dans son pays la réputation d'un écrivain distingué : aussi cette traduction, bien que reproduisant quelquefois l'esprit plutôt que les expressions de l'original, a-t-elle popularisé en Allemagne l'œuvre de Hariri. En 1850, M. Théodore Preston, membre de l'université de Cambridge, a publié en anglais, à Londres, un choix de Macamas, sous le titre de *Macamat, or rhetorical anecdotes of Al Hariri of Basra, translated from the original arabic, with annotations.* Le nombre des séances traduites par M. Preston s'élève à vingt; pour les autres, elles sont simplement analysées. Il n'existe en français que des traductions partielles des Macamas; nous nous bornerons à l'indication des principales. Silvestre de Sacy a inséré dans sa *Chrestomathie Arabe* les séances septième et neuvième, texte, traduction et notes. On est redevable à M. Munk des séances première et troisième; cette traduction, qui a paru dans le *Journal Asiatique* du mois de décembre 1834, a cela de particulier qu'elle reproduit les assonnances de l'original.

Outre les Macamas et les morceaux isolés, tant en vers qu'en prose rimée, Hariri composa deux traités de haute philologie, qui sont parvenus jusqu'à nous, et où il a cherché à joindre le précepte à l'exemple. Le premier est intitulé *Molhat al-Irab*, ou les délices de l'analyse grammaticale; il est très-court, et comme il était destiné à être appris par cœur, il a été rédigé en vers, afin que les élèves se le gravassent plus facilement dans la mémoire. Mais à ce double titre il présente de grandes obscurités; aussi Hariri a pris la peine de l'accompagner d'un commentaire en prose. Le dernier traité porte le titre de *Dorrat al-Gaouas*, ou la perle du plongeur, et a pour sujet les fautes de langage qui échappent même aux personnes bien élevées. Silvestre de Sacy a inséré des fragments de l'un et de l'autre traité dans son *Anthologie grammaticale Arabe*, texte, traduction française et notes. En ce moment, un orientaliste allemand, M. Noeldeke, travaille à une édition complète du deuxième traité, d'après l'exemplaire de la Bibliothèque impériale. REINAUD.

L'introduction placée en tête du deuxième volume de l'édition des Séances de Hariri par MM. Reinaud et Derenbourg. — Louis Delatre, *Hariri, sa vie et ses écrits;* dans la *Revue orientale*, 1857.

HARISPE (*Jean-Isidore*, comte), maréchal de France, né à Saint-Étienne de Baygorry, le 5 décembre 1768, mort le 26 mai 1855. Entré au service comme volontaire en 1792, il reçut le 8 mars 1793 le brevet de capitaine d'une compagnie de chasseurs basques organisée à Saint-Jean-Pied-de-Port, et à la tête de laquelle il passa les Pyrénées, prit une part glorieuse à l'attaque et à l'enlèvement des Aldudes sur les Espagnols, à l'affaire du Val-Carlos et au combat de Baygorry, où il s'empara d'un convoi. Sa conduite à l'attaque du camp d'Espéguy (15 décembre 1793), où il reçut un coup de feu, lui mérita le commandement d'un bataillon de chasseurs cantabres, avec lequel il franchit les cols de la vallée de Bastan, conquête qui prépara les triomphes de la campagne suivante. Il contribua à la prise de Fontarabie, du port du Pas-

sage, de Saint-Sébastien, de Vittoria et de Bilbao. Le 3 juin 1794, il enlèva les redoutes de Berdaritz, et reçut sur le champ de bataille le grade de chef de brigade (colonel). Après avoir fait les campagnes des Grisons, d'Italie et des côtes de l'Océan, il passa, le 18 mai 1802, au commandement de la 16e demi-brigade d'infanterie légère, et se signala à la bataille d'Iéna, où il eut la jambe traversée d'une balle. Général de brigade le 29 janvier 1807, il combattit aux journées de Gutstadt, de Heidelberg et de Friedland. Appelé, en 1808, sur la frontière des Pyrénées, il fut nommé chef d'état-major du duc de Conegliano, puis commandant de la Légion d'Honneur et baron de l'empire. Entré en Espagne avec le maréchal Moncey, il assista à la bataille de Tudela et au siége de Saragosse; après la prise de cette place, le général Harispe alla se placer sous les ordres du maréchal Suchet. C'est dans les mémorables campagnes de ce corps d'armée (le troisième) qu'il se distingua de 1809 à 1813, par sa brillante conduite militaire en Aragon, en Catalogne, en Navarre et dans la province de Valence. Il prit une part active au combat d'Alcanitz et à la bataille de Maria, où il fut blessé au pied gauche, en ralliant le centre de la ligne de combat, et en le dirigeant sur les masses principales d'infanterie et d'artillerie ennemies, qui furent complétement battues. Nommé général de division le 12 octobre 1810, pour sa conduite au siége de Lerida, il donna de nouvelles preuves de valeur à celui de Taragone. Chargé de surveiller les mouvements du corps d'O'Donnel, qui menaçait de couper la ligne d'opération des Français, le baron Harispe, après avoir essuyé une première charge de la cavalerie ennemie, fond sur elle à la tête du 4e de hussards, la culbute et la précipite sur l'infanterie. Bientôt rejoint par le 13e de cuirassiers, il surprend cette infanterie, qui cherche à se former en bataillon carré, la sabre vigoureusement et fait mettre bas les armes à une division. Cette action, une des plus brillantes de l'armée d'Aragon, lui valut, le 30 juin 1811, la croix de grand-officier de la Légion d'Honneur. A la bataille de Sagonte, il contribua puissamment au succès de la journée en enfonçant le centre de l'armée espagnole, qu'il sépara de ses deux ailes. Créé comte de l'empire le 3 janvier 1813, il se signala pendant toute la durée de cette campagne, notamment à l'attaque du cantonnement d'Yecla, où il fit 5,000 prisonniers (11 avril 1813), et à l'enlèvement du col d'Ordal, dans la nuit du 12 au 13 septembre suivant. Pendant la retraite de l'armée d'Espagne, il battit les Anglo-Portugais à Saint-Jean-Pied-de-Port et à Baygorry, soutint la retraite sur Orthez, assista à la bataille de ce nom (27 février 1814), à celles de Tarbes (20 mars) et de Toulouse (10 avril). Atteint dans cette dernière affaire d'un boulet qui lui emporta la moitié du pied, il ne put être transporté, et resta au pouvoir de l'ennemi. Accueilli par le gouvernement de la Restauration, il fut appelé au commandement de la 15e division militaire. Au retour de Napoléon de l'île d'Elbe, il ne vit plus que le danger de la patrie, et ne se rappela que ses premiers serments. L'empereur lui confia le commandement de la première division de l'armée des basses Pyrénées, chargée de surveiller, entre Bayonne et Saint-Jean-Pied-de Port, la frontière menacée par les Espagnols. Mis en disponibilité après la seconde abdication de Napoléon, le général se retira dans ses foyers. Il vivait dans son château de Lacarre, lorsque la révolution de juillet 1830 vint l'arracher à sa douce retraite : il alla représenter ses concitoyens à la chambre des députés, et y défendit les intérêts de ses commettants de 1831 à 1834. Il fut nommé grand'-croix de la Légion d'Honneur le 9 mai 1833, et une ordonnance royale du 15 décembre 1835 l'éleva à la dignité de pair de France. Maintenu dans la première section du cadre de l'état-major général en 1840, il reçut le commandement de la 20e division militaire (Bayonne), qu'il conserva jusqu'à la fin de 1849. Le prince président de la république récompensa les nombreux services du général Harispe en lui conférant, le 11 décembre 1851, le bâton de maréchal. SICARD.

Victoires et Conquêtes des Français. — *Les Fastes de la Légion d'Honneur* (1844), tome III. — *Biographie des Hommes du Jour* (1835), t. Ier. — *Biographie des Membres du Sénat* (1852).

HARIUS. *Voy.* HAER (Van der).

HARIZI (AL). *Voy.* CHARIZI.

HARKENROTH (*Isebrand-Eilhard*), philologue hollandais, né en 1693, à Hamswerum, mort vers 1771. Il occupa pendant quelque temps une place de professeur à Harling. On a de lui plusieurs travaux de théologie et de philologie, tels que : *De Monte sublimi*, inséré dans *Blasii Ugolini Thesaurus Antiquitatum sacrarum*, t. VII; — *De Bachele;* ibidem; — *Conjectanea de Athenodoro Soudonis F. Cananita, Pauli Literario Formatore, philosopho stoico,* insérés dans les *Miscellaneæ Observationes criticæ novæ*, t. I; — *De Busto Lharledano;* Utrecht, 1721; — plusieurs dissertations, insérées dans les *Miscellaneæ Observationes*, dans *Ugolini Thesaurus*, etc. R. L.

Ersch et Gruber, *Allg. Encyklopædie*. — Sax, *Onomasticon literarium*, t. VI, p. 388. — *Neue Gelehrte Europa*, t. X, p. 395-401.

HARLAY ou **HERLAY**, famille noble originaire de la Franche-Comté, et qui se subdivise en plusieurs branches, notamment celles de Beaumont, de Cély, de Champvallon et de Sancy, a produit un nombre considérable de grands-officiers de la couronne et plusieurs hommes illustres. Vers 1380 un Nicolas de Harlay fut maître d'hôtel du roi Charles V. En 1398 son fils Jean de Harlay devint chevalier du Guet de la ville de Paris. Cette charge fut créée pour reconnaître ses services. Un autre Jean de Harlay, homme d'armes de la grande ordonnance, armé chevalier sous les murs de Vire en l'honneur de son courage, remplit les fonctions de pannetier du roi

Louis XI. Cette famille fournit encore plusieurs maîtres d'hôtel et chambellans à la maison de France et un grand-louvetier, Robert de Harlay, en 1612. Elle entra au parlement de Paris avec le père d'Achille de Harlay (*voy.* ce nom), Christophe de Harlay, qui fut d'abord conseiller en 1531, puis président à mortier en 1583. Elle lui donna deux premiers présidents, plusieurs conseillers et maîtres des requêtes. Elle compte également dans son sein un archevêque de Paris, des ambassadeurs, des chevaliers de Malte, un surintendant des finances et beaucoup d'hommes d'épée, dont la plupart obtinrent des grades importants ou moururent les armes à la main. Son dernier représentant fut Louis Auguste-Achille de Harlay, de la branche de Cély, mort en 1739. Il occupa la charge d'intendant de Paris. Il n'eut de son mariage avec la petite-fille du maréchal de Luxembourg qu'un fils, qui mourut à dix-sept ans, et une fille, qui fut mariée au président de Crèvecœur. Cette famille portait des armoiries d'argent à deux pals de sable. P. DE P.

P. Anselme, *Histoire des Grands-Officiers de la Cour.*, t. VIII. — *Éloges des premiers Présidents du Parlement de Paris* (1642, Paris). — Lachesnaye des Bois, *Dictionnaire de Noblesse.* — *Origine des Familles du Parlement de Paris*, Bib. de l'Ars., manusc.

HARLAY (*Achille* DE, 1er du nom), célèbre magistrat, né à Paris, le 7 mars 1536, mort dans cette ville, le 21 octobre 1619. Il était le fils de Christophe de Harlay et de Catherine du Val du Mesnil. Sa famille avait de tous temps professé pour la monarchie un attachement inébranlable. Philibert de Harlay, baron de Harlay, possesseur d'un des fiefs les plus importants de la Franche-Comté de Bourgogne, prit parti pour le roi de France contre le duc Jean, et vit ses biens confisqués au profit de la maison de Châlons (Orange). Un vieil historien, Jacques de La Vallée, dit en parlant de lui qu'il avait l'âme toute française et le cœur tout semé de fleurs de lys. Ses descendants ne dérogèrent pas, et ce trait de leur caractère resta celui de toute la vie d'Achille. Au milieu des discordes civiles qui agitèrent son temps, le sentiment de la fidélité au roi resta pour lui celui du devoir. Tout l'effort de ses vertus tendit à l'inspirer et à le faire respecter. L'attachement au principe de la monarchie était à ses yeux la seule voie de salut. Royaliste sous les plus mauvais rois, il fut un des premiers, lorsque le trône sembla manquer d'héritier, à rappeler les principes de la succession royale et à tourner les yeux vers Henri IV. Il sut être également catholique malgré les excès du catholicisme, et lorsque Rome, exagérant sa propre force contre les violences de la réforme, se fit un bras de la Société des Jésuites pour asservir la royauté, il lutta sans crainte pour la sauver de cet autre danger. La vie d'Achille de Harlay est d'autant plus remarquable que les mérites qui la distinguent furent partagés par un grand nombre des magistrats de son temps. C'est la période la moins contestée de la gloire de l'ancienne magistrature française; il la personnifie. Tandis que les grands et le peuple bouleversaient le royaume, une foule de magistrats, comme lui austères et impassibles gardiens des institutions transmises, se vouaient à la science et au travail. C'est à eux qu'on doit les 188 ordonnances du règne de Charles IX et les 330 du règne de Henri III. Ils semblaient s'être imposé la tâche de rebâtir l'édifice social derrière les ruines que faisaient les passions populaires. Achille de Harlay prit une part importante à tous les actes du parlement de Paris. Dès vingt-deux ans il y fut, par une dispense d'âge, pourvu d'une charge de conseiller, et y devint en 1572 président, par suite de la retraite de son père. Il avait trente-six ans. Quelques années auparavant, en 1568, il s'était uni à Catherine de Thou, fille du premier président. Son zèle l'ayant placé à la tête de ses collègues, le roi le chargea d'aller tenir les grands jours à Poitiers. C'étaient des espèces d'assises rendues nécessaires par les agitations des guerres civiles. Le Poitou avait été particulièrement éprouvé. Un grand trouble y régnait; les lois n'étaient plus respectées et les plus mauvaise passions y restaient soulevées. Achille de Harlay y rétablit le calme. Il accomplissait une mission semblable en Auvergne lorsqu'il reçut du roi un courrier qui lui apprenait que de Thou, son beau-père, venait de mourir et qu'il était appelé à le remplacer (1582). Dans cette haute position, il resta fidèle au plan de toute sa vie. Il continua ses études, et publia en 1583 sa *Coutume d'Orléans*. Loin d'aliéner son indépendance, il ne cessa de faire des remontrances au roi Henri III sur ses prodigalités et ses désordres. La guerre civile était dans tous les esprits; il ne cessa de prêcher la modération. Cependant les événements se précipitaient. La Ligue, de société secrète qu'elle était, se changeait en parti révolutionnaire, et demandait un second massacre des protestants. Le parlement, sous l'inspiration de son chef, se déclara contre elle. Dans l'égarement général, de Harlay eut une conscience et des yeux pour avertir et conseiller. Le 1er juillet 1585, quand le roi, poussé à bout, par des suggestions perfides, vint en personne au parlement pour faire enregistrer son premier édit de proscription, il entendit ce language: « Le crime que vous voulez châtier est attaché aux consciences, lesquelles sont exemptes du fer et du feu. Quand le parti huguenot serait réduit à un seul, nul n'oserait conclure contre lui, si son procès ne lui était solennellement fait. » Et trois mois après, quand, spéculant sur la mort du duc d'Alençon pour écarter du trône le Béarnais, Rome, au nom de son droit divin de juridiction sur les États, déclara déchu de ses droits l'héritier légitime de la couronne, la cour de parlement signala cet abus de puissance comme un attentat contre la souveraineté et l'indépendance du pays. Elle rappela au roi, qui lui demandait l'enregistrement de la bulle, que jamais ses devanciers n'avaient été

sujets du pape; puis, par un amer retour sur eux-mêmes, les magistrats se reprochaient leur connivence forcée avec les fauteurs des mesures sanglantes, et suppliaient le roi de reprendre leurs charges, lui disant « qu'ils préféraient se retirer dans leur maison pour y pleurer sur les malheurs publics, plutôt que d'asservir la dignité de leurs robes aux fatales résolutions de ses ennemis, et qu'ils espéraient ainsi décharger leur conscience de la malédiction que Dieu prépare aux mauvais magistrats et conseillers ». La mission du parlement était de protester et d'avertir, non de se soulever quand tout périssait. Il se soumit, et le premier président, qui portait dans son cœur les enseignements qui devaient naître de ces choses, s'apprêta aux grandes épreuves de sa vie publique. Dans la journée des barricades, ses craintes se réalisent. Le peuple se révolte, la cour fuit. De Harlay reste seul dans Paris. Le chef du mouvement, le duc de Guise, vint alors avec les siens le chercher jusque dans sa maison pour lui arracher une adhésion. Ils trouvèrent « M. le premier qui se pourmenoit dans son jardin, lequel s'étonna si peu de leur venue qu'il ne daigna pas seulement tourner la tête ni discontinuer sa promenade commencée, pour voir ceux qui talonnoient ses pas, la quelle achevée qu'elle fut et étant au bout de son allée, il se retourna et en se retournant il vit le duc. Alors haussant la voix, il lui dit tristement: « C'est grand pitié quand le valet chasse le maître. Au reste, mon âme est à Dieu, mon cœur est à mon roy, et mon corps entre les mains des meschants et à la violence; qu'on en fasse ce qu'on voudra. » Le duc de Guise ne se rebuta point, et le pria d'assembler le parlement. « Quand la majesté du prince est violée, reprit Harlay, le magistrat n'a plus d'autorité. » On le menaça. Il envoya querir son fils pour mourir avec lui. Le duc et ses gens n'osèrent. »

Dès lors De Harlay fut désigné aux fureurs du parti. On ne cessa de l'injurier. Il ne se cacha point. Les rues, les églises même étaient livrées à l'insurrection, et la chaire était devenue une tribune où « le fanatisme hurlait sa passion ». Il continua de paraître partout. Un jour, le 1er janvier 1589, la ville était toute frémissante encore du meurtre des Guise; il se présente au banc d'œuvre de Saint-Germain-l'Auxerrois. Le curé Leicester appelait le peuple à la vengeance; il l'aperçoit, et le désigne à la foule. « Levez-vous, levez-vous, monsieur le premier, que ce peuple vous voie, car vous avez trempé dans l'assassinat. » Harlay se lève sans trembler. Son calme désarma la sédition. Mais on ne tarda pas de se repentir, et on résolut de l'enlever pour se rendre maître du parlement. Il en fut averti; on lui fit dire de ne point aller au palais. « Je n'en ferai rien, répondit-il; s'ils me veulent chercher, ils me trouveront bien où que je sois, et ils ne me sauroient prendre en plus digne lieu qu'en mon siége. » Il était même décidé à se faire tuer sur son siége, car le peuple avait mal interprété sa conduite devant Leicester. Le jour convenu, Bussy-Leclerc se présente au parlement pendant l'audience des chambres assemblées, suivi d'une troupe de ligueurs; et content sans doute de commander à son tour, l'ancien procureur somme les magistrats de se rendre à l'hôtel de ville. Une certaine hésitation se manifeste; alors le premier président, jaloux de sauver la dignité de ce grand corps, se lève, pensant qu'il pourrait protester peut-être plus énergiquement à l'hôtel de ville, au milieu des chefs de la rébellion qui s'y trouvaient réunis. Soixante magistrats le suivent. Ils traversent deux à deux les rues de la ville, au milieu des huées du peuple, auquel Harlay pensait en imposer. Arrivé à la Grève, le premier président est entouré, et on lui interdit l'entrée de l'hôtel de ville. On le somme de donner une adhésion au mouvement : il refuse; on le menace de la Bastille : il ne se laisse pas ébranler, et demande à s'y constituer prisonnier. Mais il est malade de la goutte, et à peine en état de marcher; il prie qu'on lui donne une monture, et c'est ainsi qu'il s'y rend suivi de tous ses magistrats. Durant sa captivité il demeura en butte aux mêmes insultes. Il répondait sans crainte. « Mon temps n'est pas encore venu, mais quand il sera arrivé nous parlerons ensemble et de près. » Et lorsqu'on lui annonçait qu'on lui trancherait la tête. « Je n'ai ni tête ni vie que je préfère à l'amour que je dois à Dieu, au service que je dois au roi et au bien que je dois à ma patrie. » Après la mort de Henri III, Harlay sortit de prison moyennant une rançon de dix mille écus. Il courut à Tours, où le parlement s'était à grand'peine réorgarnisé autour du nouveau roi. Là il ne cessa de combattre pour les véritables principes de la succession au trône, bravant tour à tour les colères de l'Espagne et celles du pape. Il rentra après le roi à Paris, et vit en récompense de sa fidélité sa terre de Beaumont en Gâtinais érigée en comté. Alors commença pour le premier président une nouvelle carrière. Après avoir assisté aux états de Rouen en 1596, il s'efforça de faire oublier dans le parlement le souvenir de ceux qui avaient manqué à leur devoir, et continua de servir la royauté, soit en l'avertissant, soit en la défendant contre ses vieux ennemis. « Si c'est vous désobéir, disait-il au roi dans une de ses rémontrances, que de vous bien servir, le parlement fait ordinairement cette faute; et quand il trouve conflit entre la puissance absolue du roi et le bien du service, le parlement juge l'un préférable à l'autre, non par désobéissance, mais par décharge de sa conscience. » Toute sa vie il poursuivit sans relâche les doctrines ultramontaines, et resta en défiance contre les jésuites. Toujours à la tête du parlement par ses lumières et les exemples qu'il donnait, il entretint dans son sein les traditions de foi catholique et d'indépendance religieuse. Malgré l'évêque de Paris et le nonce du pape, il fit condamner le livre du jésuite Mariana, qui, discutant la question de savoir si on

peut tuer un tyran, se décidait pour l'affirmative, et enfin le livre de Bellarmin, *De Potestate summi Pontif. in rebus temporalibus*. « Il n'en était pas moins zélé catholique, astreint à toutes les règles du culte, au point, dit son historien, qu'il ne mangeait tout le carême que des racines, quoiqu'il aimât beaucoup la bonne chère. »

Jamais aucune passion ne vint troubler ce bel équilibre de vertus qui fait de sa vie un si grand sujet d'étude. Aussi toute sa personne respirait la majesté du magistrat : la justice se lisait dans ses yeux. Quand Biron, accusé de complot contre l'État, fut emprisonné à la Bastille, il avoua tout en voyant de Harlay.

A la mort du roi, le premier président soupçonna aussitôt les jésuites, et tint à conduire lui-même l'instruction. Il interrogea la Coman, qui avait connu l'assassin, et eut à ce qu'il paraît de grandes et terribles révélations sur cette complicité, qui s'étendait plus haut encore. Mais il garda le silence, dans la conviction que la raison d'État était une limite imposée quelquefois au devoir du magistrat. S'il ne voulut pas compromettre la reine, il ne ménagea pas les puissants du jour. Lorsque d'Épernon, l'ami des jésuites, vint le voir pour savoir des nouvelles du procès, il lui dit : « Je ne suis pas votre rapporteur, mais votre juge ; » et comme il insistait au nom de l'amitié : « Je n'ai point d'amis, » répliqua-t-il. Le jour de la déclaration de régence, Concini se disposait à prendre la parole pendant l'audience : « Ce n'est pas à vous de parler ici », lui disait-t-il, et il lui enjoignit de se taire. Un arrêt du parlement prorogea l'instruction relative au régicide. Harlay avait consenti à cette transaction, dans la crainte de déshonorer le pouvoir. On n'osait se débarrasser de lui. Les infirmités et son grand âge l'obligèrent à se retirer après trente-quatre années d'exercice, en 1616. Il espérait voir sa charge passer à de Thou ; il n'en fut rien : on le força de la vendre à M. de Verdun. Ce fut la première fois qu'on vendit une charge de premier président : Henri IV avait consacré la vénalité des offices.

Quelques détails sur sa vie privée feront mieux connaître ce grand homme et avec lui ces magistrats d'alors, dignes de servir de modèles à ceux de tous les temps. Harlay était à l'endroit de sa dignité de la susceptibilité la plus délicate. L'usage voulait que les grands-officiers de la couronne, lorsqu'ils prêtaient serment, fissent un cadeau au premier président. Harlay entendait que ce fût un hommage, et non un présent. En conséquence le duc d'Épernon, après avoir prêté le serment de duc et pair, lui envoya un buffet d'argent. Harlay le refusa : « Dites à votre maître », répondit-il à son envoyé « que ma réputation m'est plus chère que son argent ; que je ne manque pas de vaisselle, et que quand il arriverait que j'en aurais besoin, j'ai un bon maître, qui est seul capable de m'en donner. » D'Épernon, sachant qu'il avait le goût des armes lui en offrit, qu'il accepta. Il s'imposait cette même réserve à l'occasion de tous les services qu'on lui demandait, ayant coutume de dire : « Toutes fois que j'accorde ou je refuse, je fais ce que je dois. » Il ne pouvait tolérer surtout qu'on accompagnât la demande d'un service de l'offre de quelques présents. Un solliciteur lui ayant envoyé du beurre, il le renvoya tout ému de colère, et fit dresser devant témoins un acte qui constatait le refus qu'il en avait fait. Son érudition était très-profonde, et toute puisée dans les vieux auteurs. Aussi sa conversation fourmillait-elle de citations, et ce fut lui qui mit en vogue au Palais cet usage, qui lui survécut. On ne plaidait jamais devant M. le premier sans faire force emprunts aux Grecs et aux Latins et sans parler hébreu ou même arabe. On l'entendit un jour dans une mercuriale adressée aux procureurs leur dire : « Procureurs, Homère vous apprend votre devoir en son *Iliade* » ; et il leur récita tout un passage, en leur indiquant le livre et le chapitre.

Harlay, déjà accablé d'infirmités et presque âgé de quatre-vingts ans, perdit la vue. Trois ans après s'être démis de sa charge, il sentit la mort venir ; il rassembla sa famille, et rappela au seul fils qu'il laissait ses devoirs de magistrat et de chrétien. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Il fut inhumé en l'église paroissiale de sa comté de Beaumont. Son panégyriste l'appelle le Caton chrétien. Son fils fut conseiller au parlement. P. DE PRADINES.

De La Vallée, *Éloge de M. de Harlay* ; Paris, 1624. — L'Estoile, *Journal de Henri IV*. — De Thou, *Histoire*. — Dupuy, *Manuscr.*, vol. 601. — Michelet, *Ligue*. — Thierry, *Tiers État*.

HARLAY (*François* DE), archevêque de Rouen, né à Paris, en 1585, mort le 22 mars 1653. Son père était ce Jacques de Harlay Chanvallon dont l'intrigue amoureuse avec la reine Marguerite occupa tant le public. Lorsque, en 1616, François de Harlay devint archevêque de Rouen, depuis sa jeunesse il était abbé de Saint-Victor à Paris. Il montra dans l'exercice de ses fonctions épiscopales une indulgence et une charité qui le firent aimer du peuple ; mais il préféra plus souvent les jouissances de l'étude aux soins de son troupeau : il avait fondé une académie, dont les membres s'engageaient à prononcer de continuelles apologies de saint Paul, et l'avait transférée du faubourg Saint-Marcel au château de Gaillon, magnifique demeure, léguée à l'église de Rouen par le cardinal Georges d'Amboise. L'étude des livres saints et les controverses religieuses occupèrent toute l'existence de François de Harlay. Homme de savoir, non de jugement, il fit dire de lui qu'il était une « bibliothèque renversée » (Mme des Loges) ; « un abîme de science où l'on ne voyoit goutte » (Vigneul-Marville). C'est cependant en le montrant que son père s'écriait, peu de temps après l'avoir présenté à la cour : « Je leur ai donné un homme ; que ne s'en servent-ils ! » L'archevêque de Rouen était en effet un homme de bien. Lorsque le chancelier Seguier vint en

Normandie (1639) réprimer des désordres momentanés, Harlay l'implora pour son troupeau en des termes éloquents et vraiment sortis du cœur : « Qu'à l'exemple de nostre Maistre, dit-il, il soit permis au pasteur de souffrir pour son troupeau ». Il voulut aussi que la bibliothèque du chapitre de la cathédrale de Rouen fût ouverte au public. Les artistes trouvèrent en lui un protecteur, et il enseigna à son neveu, en faveur duquel il déposa la mitre en 1651, à les respecter et à les estimer comme lui. Un grand nombre d'ouvrages fort diffus, dont une partie fut imprimée à Gaillon, est sorti de sa plume. On ne saurait énumérer tous les mandements, statuts synodaux, dissertations de pure controverse; mais on doit citer : une harangue prononcée aux états généraux de 1614, et qui fut supprimée par sentence du Châtelet, comme attaquant l'Église gallicane; — *Ecclesiasticæ Historiæ liber primus;* 1629; — *Acta ecclesiæ Rothomagensis;* dans la collection des conciles de Normandie; — *Manière de bien entendre la messe de paroisse*, livre qui a eu un grand nombre d'éditions; — *Catéchisme des Controverses*, dissertation également recherchée. Quelques unes des pièces sorties des presses de Gaillon sont curieuses : elles portent toutes cette indication : *Ex typographia Gallionæa*, et sont dans le format in-4°. On les a réunies dans un volume, que l'on est convenu d'appeler le *Mercure* de Gaillon. Les bibliophiles font cas de cette collection. Certains ouvrages de François de Harlay sont ornés de son portrait; il est décoré d'une barbe si respectable qu'elle frappait l'esprit des lecteurs plus que tout le reste; le pape, interrogé comment il trouvait les livres de l'archevêque de Rouen, ne répondait jamais que : *Bella barba! veramente bellissima barba!* Louis LACOUR.

Hist. des Arch. de Rouen, par Pommeraye, 1667, in-fol. — *Gallia Christiana*. — Floquet, *Diaire du ch. Seguier*, 1842, in-8°. — Vigneul-Marville, *Mélanges*, 4e éd., II, 187; — Tallemant, *Historiettes*, éd. Paulin; Paris, t. IV, p. 78.

HARLAY-CHANVALLON (*François* DE), archevêque de Rouen, puis cinquième archevêque de Paris, né le 14 août 1625, mort à Paris, le 6 août 1695. Au sortir du collége de Navarre, où il avait été élevé, il reçut la crosse abbatiale du riche monastère de Jumiéges dans le diocèse de son oncle. Une conduite prudente, un parler sage à l'assemblée générale du clergé de 1650, où il avait été appelé, valurent au jeune abbé les applaudissements de ses confrères, qui le désignèrent comme seul digne d'être élu archevêque de Rouen à la mort de son oncle. Celui-ci se démit aussitôt de ses fonctions pastorales, et son neveu fut sacré à sa place, dans le chapitre des Chartreux de Paris, le 28 décembre 1651. La conduite de François de Harlay ne répondit pas aux espérances qu'on en avait conçues : on voit dès 1657 le nom du jeune archevêque figurer dans des historiettes de Tallemant des Réaux qui ne sont rien moins qu'édifiantes. Non content de sacrifier les devoirs du sacerdoce à des équipées mondaines, il voulut jouer un rôle important dans la politique, et se consacra à la fortune du cardinal Mazarin. Ce dernier disait qu'il devait à Harlay d'avoir revu la France et d'avoir retrouvé la place de premier ministre. En effet, lors de l'exil de Mazarin, l'archevêque de Rouen se rendit à Tours, auprès du roi, avec trois évêques, et condamna cette proscription, après avoir montré que le ministre ne méritait pas un traitement si indigne. L'égoïsme de Mazarin mit un terme à cette amitié. Choisi pour représenter un des pairs ecclésiastiques au sacre de Louis XIV, en 1654, Harlay assista encore aux deux mariages de ce monarque; car quelques historiens le regardent comme ayant célébré l'union secrète de Mme de Maintenon. Le grand nom qu'il portait, le faste qu'il étalait à toute occasion, les services rendus à l'État, les flatteries prodiguées à la personne royale, le courage qu'il avait montré durant la terrible épidémie de 1668, désignaient Harlay à Louis XIV pour le poste que Péréfixe occupait; aussi dès le lendemain de la mort de celui-ci, le 3 décembre 1670, Harlay fut nommé (3 janvier 1671) archevêque de Paris. Dans la chaire de Notre-Dame, où sa parole avait déjà retenti, notamment en 1666, lors des obsèques de la reine mère, il continua de faire entendre au peuple de beaux discours, avec lesquels sa vie ne s'accordait pas plus qu'autrefois. On ne peut nier qu'il ne s'exprimât bien, et il avait acquis l'assurance nécessaire à l'orateur dans les assemblées du clergé, où il figurait toujours au premier rang. En 1664, lors de la réception du légat Chigi, ce fut lui qui représenta le clergé de France et fit la harangue; en 1670, à l'assemblée de Pontoise, il improvisa sans préparation un discours qu'on a beaucoup loué. Il aimait à parler en public : les conférences publiques de morale qu'il tint pendant trois années à partir de 1682 lui permirent de déployer des talents oratoires que son entourage applaudissait. Le roi lui donnait chaque semaine quelques heures pendant lesquelles on discutait avec le père La Chaise les intérêts de l'église de Paris. Les honneurs dont le monarque récompensa son zèle sont nombreux. Ce fut pour Harlay-Chanvallon que fut érigée en duché-pairie la terre de Saint-Cloud, devenue le domaine des archevêques de Paris (1690); il devint commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, et les bénéfices que le roi lui accorda sont innombrables. Il mourut au château de Conflans, maison de plaisance qu'il avait achetée et qu'il ne parvint pas à rendre comparable à Gaillon. Madame de Sévigné dit que le clergé de Paris se trouva dans un grand embarras pour faire l'éloge du défunt : « Il n'y a que deux petites bagatelles qui rendent cet ouvrage difficile, c'est la vie et la mort ». On reproche avec raison à ce prélat une haine implacable contre les protestants; il suivait trop à la lettre la parole de saint Grégoire : « Il vaut mieux tolérer le scandale du trouble que de souffrir le scandale de l'er-

reur ». On le vit à Dieppe, dont il était seigneur spirituel et temporel, forcer les huguenots, comme seigneur temporel, à venir écouter dans la cathédrale les sermons du seigneur spirituel. « Enfin, il eut la *joie*, dit son historiographe, de voir révoquer les édits de Nantes et de Nismes. » Ces mots peignent son intolérance; car il n'est que trop vrai qu'il fut un des instigateurs de la funeste ordonnance de 1685, après laquelle son zèle pieux ne connut plus de bornes. On ne sait pas le nombre des enfants qu'il fit arracher à leurs parents de la communion réformée pour les faire élever dans des couvents catholiques. Quant aux parents, « effrayant les uns, achetant les autres, il les persuadait tous par *la force de ses raisons* ». François de Harlay-Chanvallon fut membre de l'Académie Française, et comme orateur n'y fut pas déplacé. Aucune de ses harangues n'a été imprimée. Il pensait que des morceaux d'éloquence n'étaient pas faits pour être lus : « Ce sont, disait-il, des tableaux faits pour être vus d'un lieu élevé, et non pour être considérés de près. » Harlay-Chanvallon a écrit un grand nombre de mandements, quelques livres de controverse, de discipline ecclésiastique; il est l'éditeur du *Synodicon Parisiense*, recueil de tous les synodes tenus par ses prédécesseurs, et on lui attribue : *Réponse au cardinal Mazarin en faveur du cardinal de Retz, prononcée à l'assemblée ordinaire du clergé de* 1655. Louis LACOUR.

Legendre, *Vie de Harlay*; Paris, 1720, in-4°. — Le même, *Éloge de Harlay*; 1695, in-8°. — Martignac, *Éloge des Arch. de Paris*; 1698, in-4°. — Gaillard, *Oraison funèbre de Harlay*; 1695, in-4°. — *Hist. Eccl.*, t. XI. — *Mem. du Clergé*, V, p. 439, 442. — Saint-Simon, *Mém.* — Tallemant, IV, 86. — Vigneul-Marville, *Melanges*, III, 138. — Sévigné, *Lettres*, 1818, X, p. 121, 128. — Bausset, *Hist. de Fénelon*, 2e éd., vol. I, p. 51, 55, etc. — Le même, *Hist. de Bossuet*, II, p. 168. — D'Aguesseau, *OEuvres*, XIII, p. 162.

HARLAY (*Achille* III DE), comte de Beaumont, seigneur de Grosbois, etc., premier président du parlement de Paris et petit-neveu du grand de Harlay, né à Paris, le 1er août 1639, d'Achille II, procureur général en la même cour, et de Marie de Bellièvre, mort à Paris, le 23 juillet 1712. Il fut reçu conseiller le 3 août 1657, et remplaça son père en sa charge de procureur général le 4 juin 1667. Lorsque l'ambassadeur français à Rome, le marquis de Lavardin, eut été excommunié à la suite de la protestation éclatante qu'il avait faite contre le retrait de ses franchises, Harlay provoqua un appel comme d'abus contre Innocent XI. Il conclut devant toutes les chambres assemblées à ce qu'il fût formulé cette fois non *du pape mal informé au pape mieux informé*, mais *du pape mal informé à un concile œcuménique* (22 janvier 1688). Il rappelait ainsi les principes établis six ans auparavant par l'assemblée du clergé de France, dans la célèbre déclaration des libertés gallicanes. Le roi, dont il avait en cette occasion énergiquement servi les ressentiments, l'appela aux fonctions de premier président (12 novembre 1689). Il remplaça M. de Novion, accusé d'abus de pouvoir, et eut lui-même pour successeur comme procureur général M. de La Briffe. Le président de Harlay, très-favorable à la légitimation des bâtards, rédigea de concert avec d'Aguesseau un projet qui leur assurait dans le parlement un rang immédiat après les princes du sang et avant les ducs et pairs.

Sa vie est dès lors connue par les mémoires de Saint-Simon. On le voit mêlé au procès du duché d'Épernon et à celui du duché de Piney-Luxembourg, ces deux intarissables sujets des passions du célèbre historien. Il prit parti à ce qu'il paraît, dans le dernier, pour le maréchal de Luxembourg, dont il était l'ami; car sa récusation, poursuivie et obtenue par les adversaires du maréchal, fut un des principaux incidents de cette interminable affaire.

Toutes ces raisons, la faveur du roi et l'amitié de Mme de Maintenon ont animé contre lui toutes les haines de Saint-Simon. C'est un des personnages qui reviennent à chaque page de ses mémoires. On y lit (chapitre XVII) un portrait qui le représente comme un homme exécrable. Saint-Simon lui reconnaît tous les genres de talents, mais il incrimine ses mœurs, son caractère de magistrat, et jusqu'à ses sentiments de père de famille. « Il eut, dit-il, toute la gravité du grand Achille, qu'il outra jusqu'au cynisme, du reste sans foi ni loi, sans âme et sans Dieu......., tout le mobile de sa conduite fut qu'il *papejût* pour être chancelier ». Les contemporains gardèrent cependant une haute idée de son esprit. On fit de ses bons mots un recueil, devenu fort rare aujourd'hui, qu'on intitula *Harlæana*. De nos jours on cite encore au palais plusieurs de ses saillies. « Si messieurs qui parlent, disait-il un jour à l'audience, faisaient comme messieurs qui dorment, messieurs qui écoutent pourraient entendre. » Et à l'architecte Mansard, qui demandait une charge de président à mortier pour son fils, il répondit : « Ne mêlez point, monsieur, votre mortier avec le nôtre. »

Harlay se retira au mois d'avril 1707, et eut pour successeur Louis Lepelletier. Il avait épousé la fille du premier président de Lamoignon, le 12 septembre 1667. Son fils, conseiller au parlement, ne laissa qu'une fille, qui fut mariée au dernier fils du maréchal de Luxembourg, le prince de Tingry. P. DE PRADINES.

Mémoires de Saint-Simon. — Reboulet, *Histoire de Louis XIV*. — *Registres du parlem. de Paris*. — *Bib. des avocats à la C. imp.*, *Collection Penthièvre*.

HARLAY DE SANCY (*Nicolas et Achille*). *Voy.* SANCY.

HARLESS (*Gottlieb-Christophe*), humaniste allemand, né à Kulmbach, le 21 juin 1740, et mort à Erlangen, le 2 novembre 1815. Issu d'une famille pauvre, il eut à vaincre de nombreuses difficultés, non-seulement pour faire ses études, mais encore pour se créer la position que lui mé-

ritaient ses talents et ses connaissances. Il donna d'abord des leçons privées à l'université d'Erlangen. En 1765 il fut nommé professeur au gymnase de Cobourg, et en 1770 il fut appelé à Erlangen pour occuper la chaire d'éloquence. A à ces fonctions il joignit bientôt celles de bibliothécaire en premier dans cette ville. On lui doit de bonnes éditions d'un grand nombre de classiques, et une 4e édition, revue et remaniée, de la *Bibliotheca Græca* de J.-A. Fabricius; Hambourg, 1790-1809, 12 vol. in-4°. Il est surtout connu par des travaux d'érudition sur l'histoire de la littérature ancienne de la Grèce et de Rome, et parmi lesquels on cite : *Introductio in Historiam Linguæ Græcæ;* Altenbourg, 1778, 2 vol. in-8°; 2e édit., 1792-1795; — *Introductio in notitiam Litteraturæ Romanæ;* Nuremberg, 1781, in-8°; — *Supplementa ad breviorem Notitiam Literaturæ Romanæ;* Leipz., 1799-1817, 3 vol. in-8°; — *Vitæ Philologorum;* Brême, 1764-1772, 4 vol.; — *Chrestomathia Græca poetica;* Cobourg, 1768; — *Chrestomathia Latina poetica;* Altenbourg, 1770; — *Opuscula varii argumenti;* Halle, 1773; — *Anthologia Latina poetica;* Altenbourg, 1774; — *Anthologia Græca poetica;* Nuremberg, 1775; nouvelle édition, Hof, 1792; — *Anthologia Græca prosaica;* Nuremberg, 1781; — *Brevior Notitia Litteraturæ Græcæ;* Leipzig, 1812. MICHEL NICOLAS et R. L.

Harless, C. F., *Biographie de T.-C. Harless.* — *Conv.-Lexik.*

HARLESS (*Chrétien-Frédéric*), médecin et érudit allemand, fils du précédent, né à Erlangen, le 11 juin 1773, mort à Bonn, le 13 mars 1853, il fut depuis 1812 professeur à l'université d'Erlangen, et en 1818 il fut appelé à l'université de Bonn, où il resta jusqu'à sa mort. Parmi ses travaux on remarque : *Die sæmmtlichen Heilquellen und curbæder des südlichen und mittlern Europa, Westasiens und Nordafrikas, in alter und neuster Zeit* (Les eaux minérales et les bains de l'Europe méridionale et centrale, de l'Asie occidentale et de l'Afrique septentrionale dans l'antiquité et dans les temps modernes); Berlin, 1846-1848, 2 vol.; — *Geschichte der Hirn und Nervenlehre im Alterthum* (Histoire de la Céphalalogie et de la Névrologie dans l'antiquité); Erlangen, 1801; — *Untersuchungen über die Natur, Entstehung und Ansteckungskraft des gelben Fiebers* (Recherches sur la nature, l'origine et sur la contagion de la Fièvre jaune); Salzbourg, 1805, 2 vol.; — *Opera minora academica, physiologici, medico-pratici et antiquarii argumenti;* Leipzig, 1815; — *Ueber die Errichtung einer allgemeinen deutschen Nationalpharmacopœa* (De l'institution d'une Pharmacopée nationale-allemande générale); Bamberg, 1816, nouvelle édition; Bonn, 1834; — *Analecta hist.-crit. de Archigene medico et Apolloniis medicis eorumque scriptis et fragmentis;* Bamberg et Erlangen, 1816; — *Der Republicanismus in der Naturwissenschaft und in der Medizin* (Le Républicanisme dans les sciences naturelles et médicales); Bonn, 1819; — *Die indische Cholera nach allen ihren Beziehungen* (Le Choléra indien considéré sous tous les rapports); Brunswick, 1831, 3 livraisons; — *Servilii Damocratis quæ supersunt Carmina Medicinalia, græce et latine primum collegit et seorsim edidit, cum prolegomenis;* Bonn, 1834. R. L.

Conv.-Lex. — Engelmann, *Biblioth. Med.-chirurg. et anatom.-physiologica.*

* **HARLESS** (*Émile*), physiologiste allemand, neveu du précédent, est né à Nuremberg, le 22 octobre 1820. Établi à Munich, il y dirige depuis 1852 le musée physiologique. Parmi ses travaux on remarque : *Monographie über den Einfluss der Gaze auf die Form der Blutkœrperchen* (Monographie sur l'influence des gaz sur la forme des globules du sang); Erlangen, 1846; — *Die Muskelirritabilitæt* (L'Irritabilité des Muscles); Munich, 1851; — *Populære Vorlesungen aus dem Gebiete der Physiologie und Psychologie* (Leçons populaires de Physiologie et de Psychologie); Brunswick, 1851; — *Theorie und Anwendung eines neuen Spirometer, Instrument zur Bestimmung der Respirationslaft* (Théorie et application d'un nouveau Spiromètre, instrument propre à déterminer la quantité d'air respiré); Munich, 1855. R. L.

Conv.-Lex.

* **HARLESS** (*Théophile-Christophe-Adolphe*), théologien protestant allemand, est né à Nuremberg, le 21 novembre 1806. Successivement professeur à Erlangen et à Leipzig, il fut en 1850 appelé à Dresde pour remplacer Ammon dans ses fonctions de conseiller ecclésiastique intime au ministère des cultes. Il garda cette place jusqu'en 1852, époque où il retourna en Bavière comme président du consistoire protestant de Munich. M. Harless est considéré comme un des meilleurs prédicateurs de l'Allemagne protestante. Parmi ses ouvrages, on remarque : *Commentar über den brief Pauli an die Epheser* (Commentaires de l'épître de saint Paul aux Éphésiens); Erlangen, 1834; — *Theologische Encyklopædie und Methodologie vom Standpunkte der protestantischen Kirche* (Encyclopédie et méthodologie théologiques au point de vue de l'Église protestante); Nuremberg, 1837; — *Die Kritische Bearbeitung des Lebens Jesu von David F. Strauss nach ihrem wissenschaftlichen Werthe beleuchtet* (Critique de la valeur scientifique de la vie de Jésus par D. F. Strauss); 1837; — *De Supernaturalismo Gentilium;* Erlangen, 1838; — *Christliche Ethik* (Éthique chrétienne); Stuttgard, 5e édit., 1853; — *Christi Reich und Christi Kraft* (L'Empire du Christ et la force du Christ), recueil de sermons; Stuttgard, 1840; — *Lucu-*

brationum Evangelia canonica, pars I et II; Erlangen, 1841-1842; — *Die Sonntagsweihe* (La Célébration du Dimanche), recueil de sermons; Leipzig, 1848-1854, 7 vol.; — *Kirche und Amt nach lutherischer Lehre*; Stuttgard, 1853. Depuis 1837 M. Harless dirige la revue protestante intitulée : *Zeitschrift für Protestantismus und Kirche*. R. L.

Conv.-Lex. — Gersdorf, *Repertorium*.

HARLEVILLE (*Collin* D'). *Voy.* COLLIN HARLEVILLE.

HARLEY (*Robert*), comte d'Oxford, homme d'État anglais, né à Londres, en 1661, mort le 21 mai 1724. Il appartenait à une famille considérable du comté d'Hereford. Son grand-père, sir Robert Harley, fut maître de la Monnaie sous le règne de Charles I[er], et son père, sir Édouard, devint gouverneur de Dunkerque après la restauration. Sir Robert et son fils, attachés au parti presbytérien, se rangèrent du côté du parlement pendant la guerre civile; mais ils firent de l'opposition à la république, et sir Édouard prit une part active au rétablissement de la royauté. Robert Harley, fils d'Édouard, entra au parlement après la révolution de 1688. Il y représenta d'abord le bourg de Tregony, puis celui de Radnor. Il resta pendant quelque temps fidèle aux principes whigs de sa famille; puis il inclina peu à peu vers le parti contraire, et finit par être un des plus brillants orateurs tories de la chambre des communes. Les tories, jetés dans l'opposition par l'avénement de Guillaume, y avaient trouvé une certaine popularité, et avec la popularité le moyen de ressaisir le pouvoir. Le roi dut accepter le ministère tory de Rochester. Ce cabinet désigna pour les fonctions d'orateur de la chambre des communes Harley, qui fut élu en février 1701, à la majorité de 249 voix contre 125. Le parlement fut dissous quelques mois après. Les élections affaiblirent les tories sans leur enlever la majorité, et Harley fut reporté au poste d'orateur (décembre 1701). Il occupa la même dignité dans le premier parlement de la reine Anne (octobre 1702), et la conserva jusqu'au mois d'avril 1704, époque où il devint secrétaire d'État. Complétement oublieux de son origine presbytérienne, et au fond indifférent en matière de religion, il s'était déclaré le champion de la haute Église. Il apporta dans la défense de cette cause une réserve tortueuse, une souplesse insinuante, un grand soin à ne pas rompre entièrement avec les whigs, tout en servant les tories. Il sut se ménager auprès de la reine l'influence déjà réelle, quoique tout à fait secrète, d'une jeune femme de chambre, miss Abigaïl Hill, appui d'autant plus utile, que lady Marlborough, qui passait pour la favorite de la reine, se tournait décidément du côté des whigs. Ceux-ci eurent l'avantage aux élections de 1705, et forts du concours de Marlborough, vainqueur à Blenheim, ils firent entrer dans le cabinet un de leurs meilleurs orateurs, William Cowper. Un an et demi plus tard (mai 1707), le ministère fut encore modifié dans le sens whig. Le comte de Sunderland y entra comme secrétaire d'État, et William Cowper devint lord chancelier. Dans une administration où les tories n'avaient plus aucune autorité, la position de Harley n'était pas tenable. Ne pouvant lutter ouvertement contre le parti triomphant, il eut recours à l'intrigue. Par l'entremise d'Abigaïl Hill (qui venait d'épouser secrètement un officier nommé Masham), il entretint avec la reine une correspondance dans le but de l'engager à renvoyer le ministère. La reine y était décidée, et cherchait avec Harley les moyens de réaliser ce projet, lorsque l'incident du mariage secret révéla à lady Marlborough l'influence d'Abigaïl sur la reine; elle devina bientôt quel usage M[me] Masham faisait de cette influence, et les whigs, prévenus, résolurent de se débarrasser de Harley; ils en trouvèrent presque aussitôt l'occasion. On découvrit que le maréchal de Tallard, prisonnier en Angleterre, correspondait avec le gouvernement français par l'intermédiaire de Gregg, commis du secrétaire d'État. Gregg fut condamné à mort pour crime de trahison. Il n'est point prouvé que Harley fut complice de cette infidélité; mais l'opinion publique l'accusa. Marlborough et Godolphin, saisissant ce prétexte, déclarèrent qu'ils donneraient leur démission si Harley ne se retirait pas. La reine résista d'abord, puis céda devant l'attitude du reste du ministère, et Harley résigna son office (février 1708). Sa retraite entraîna celle de son ami et allié politique Saint-John (depuis lord Bolingbroke). Il resta plus de deux ans hors du pouvoir. Les élections de 1708 enlevèrent encore des voix aux tories, et la faveur publique parut décidément du côté de leurs adversaires. Mais l'on put bientôt signaler des symptômes d'un revirement politique. La reine supportait avec une impatience croissante le ministère qui lui était imposé; la nation anglaise commençait à se lasser d'une guerre dont les brillants succès ne faisaient pas oublier les charges; enfin, la haute Église, que le pouvoir ne protégeait plus, devint un moment populaire. Un certain Sacheverell, s'étant permis, en chaire, de violentes déclamations contre la tolérance religieuse et la liberté politique et des attaques fort vives contre les ministres, fut traduit devant la cour des pairs en 1709. Ce procès eut un immense retentissement. La révolution de 1688 et la constitution anglaise étaient en cause. Les ministres défendaient la liberté, et, par une inconséquence déplorable, l'opinion populaire se prononça en faveur de Sacheverell. Sa condamnation fut un triomphe pour lui, une défaite pour le ministère. Harley reprit sa correspondance avec la reine; il eut avec elle une entrevue où il lui conseilla de se débarrasser de son ministère, peu à peu, de manière à éviter un éclat. La reine suivit ce plan; Sunderland fut renvoyé le

premier, puis vinrent Godolphin (août 1710) et Smith. Harley remplaça ce dernier dans le poste de chancelier de l'Échiquier; enfin, la reine n'eut pas la patience d'attendre plus longtemps, et malgré les timides conseils de Harley, qui aurait désiré une transaction entre les deux partis, elle prononça la dissolution de la chambre, et forma un nouveau cabinet, sous la présidence de Rochester. Harley resta chancelier de l'Échiquier et Saint-John fut secrétaire d'État. La tâche de Harley était délicate. Il était, suivant le mot de Swift, placé comme un isthme entre les whigs et les tories violents. Il fallait, en écartant les uns, ne pas se livrer entièrement aux autres. Harley aurait voulu rester dans ce sage milieu : il ne le put, sous peine d'être devancé et évincé par Saint-John. La réaction, favorisée par la nouvelle chambre, l'emporta. Le duc de Marlborough, qu'il avait d'abord ménagé, fut brutalement destitué de tous ses emplois (décembre 1711). Après avoir brisé le premier général de l'Angleterre, il ne restait plus qu'à faire la paix. Déjà, depuis le mois de janvier 1711, une négociation occulte avait été ouverte avec le cabinet de Versailles. Elle s'était poursuivie pendant toute l'année, contrairement aux traités qui interdisaient à l'Angleterre de négocier en dehors et à l'insu de ses alliés. Au mois de mai 1711, Harley fut nommé premier lord de la trésorerie et créé pair avec le titre de *comte d'Oxford et Mortimer*. Un peu plus tard, il reçut l'ordre de la Jarretière. Le plus grand fait de son administration est la paix d'Utrecht, conclue le 5 mai 1713. Cet acte mémorable n'avait en lui-même rien que de digne d'éloge; mais par la manière dont il le prépara ou le laissa préparer par Bolingbroke, Harley lui donna le caractère d'une intrigue déloyale. Il posa les préliminaires et conduisit les négociations sans en prévenir les alliés de l'Angleterre; il promit au prince Eugène le concours actif de l'armée anglaise, et en secret il ordonna au chef de cette armée de rester dans l'inaction. Il souffrit que ses collègues et ses agents livrassent à Villars le secret des projets stratégiques du prince Eugène. De pareils actes dépassent la simple duplicité et peuvent être qualifiés de trahison. On ne peut pas non plus qualifier autrement les promesses formelles que le premier ministre d'un gouvernement fondé par la révolution de 1688 fit au prétendant. En décembre 1713, il disait à l'abbé Gautier, agent secret du ministère français, « qu'il ne consentirait jamais, tant qu'il vivrait, à ce que l'Angleterre fût gouvernée par un Allemand....; que le prochain parlement disposerait tellement les choses qu'il faudrait nécessairement que le chevalier de Saint-Georges revînt après la mort de la reine. » En parlant ainsi, lord Oxford n'était pas sincère. Il savait que la succession protestante avait les plus grandes chances de succès, et il était tout prêt à la servir; mais il ne regardait pas le retour des Stuarts comme impossible, et il prenait ses précautions en conséquence. A force de vouloir se ménager des intelligences dans tous les partis, on risque de se rendre suspect à tous. C'est ce qui arriva à lord Oxford. Les whigs le détestaient comme un traître et un jacobite; les tories ardents le soupçonnèrent d'incliner vers la succession protestante, et reportèrent toute leur faveur sur Saint-John, devenu lord Bolingbroke : dans cette position difficile, lord Oxford eut encore le malheur de perdre l'appui de la favorite. Déjà depuis longtemps en froid avec lady Masham, il se brouilla avec elle en refusant d'accepter sa part dans certains bénéfices dont la favorite s'arrogeait elle-même une partie, et, ce qui était plus grave, en mettant opposition à une gratification annuelle de 1,500 l. sterl. que lady Masham avait obtenue de la reine. Privé de cet appui, Oxford ne pouvait rester ministre. Le 27 juillet 1714 la reine, déjà mourante, lui retira la baguette de lord trésorier. Cinq jours plus tard elle expira, et Oxford, participant au gouvernement, comme membre du conseil privé, vit l'humiliation de Bolingbroke et le facile avénement de la maison de Hanovre. Les whigs reprirent le pouvoir, et les élections de janvier 1715 leur donnèrent une forte majorité. La nouvelle chambre frappa aussitôt l'ancien ministère tory. Une accusation de haute trahison fut portée contre Bolingbroke et Oxford. Le premier s'était réfugié en France. Oxford ne suivit pas cet exemple, et fut envoyé à la Tour. Il supporta cette disgrâce avec beaucoup de calme. Dans sa prison, et sous la menace d'une condamnation capitale, il ne montra ni crainte ni impatience. Au bout de deux ans, voyant les passions un peu apaisées, il demanda à être mis en jugement. Le 24 juin 1717 le procès s'ouvrit devant la chambre des pairs; mais dès le début une question de forme divisa les deux chambres. Les communes firent défaut, et le 1er juillet les lords prononcèrent un acquittement, aux applaudissements du public. Les juges et les spectateurs auraient été moins indulgents s'ils avaient su que du fond de sa prison Oxford avait écrit au prétendant pour lui offrir ses services. Cette correspondance clandestine fut le dernier acte politique de l'ancien premier ministre. Il vécut encore sept ans, après sa sortie de la Tour, jouissant des plaisirs de la société, et donnant une partie de son temps à l'étude, au milieu d'une magnifique bibliothèque, qui contenait plus de cent mille volumes et de sept mille manuscrits. Ses livres furent dispersés après sa mort; mais sa collection de manuscrits resta intacte, et forme aujourd'hui, sous le nom de *Harleian Library*, une des richesses du *British Museum*. Le comte d'Oxford ne fut pas seulement un protecteur éclairé des lettres, il les cultiva lui-même, avec peu de succès il est vrai. On a de lui : *Letter to Swift on correcting and improving the english tongue*; — *Essay on*

public credit; — *Essay on Loans*; — *Vindication of the rights of the commons of England*. Une *Lettre à la reine*, où il défend son administration, a été insérée dans l'*Histoire de* Tindal. Les pièces du procès de lord Oxford se trouvent dans les *State Trials*. L. J.

Lord Mahon, *History of England*. — Torcy, *Mémoires*. — G.-W. Cooke, *Memoirs of lord Bolingbroke*. — Ch. de Remusat, *L'Angleterre au dix-huitième siècle*. — La duchesse de Marlborough, *Account of her own life*. — James Ralph, *The other side of the question*; Londres, 1742, in-8°. — *Edinburgh Review*, octobre 1835. — *Revue nouvelle*, mai 1845. — *English Cyclopædia* (*Biography*).

* **HARMAN** (*Thomas*), poëte anglais, vivait vers le milieu du seizième siècle; on manque de détails sur sa vie, mais ses écrits n'en donnent pas une idée fort avantageuse : il fréquentait beaucoup de personnages appartenant à ce qu'on appelle aujourd'hui les classes dangereuses de la société, les vagabonds, les mendiants, et se plut à retracer leurs habitudes et leur langage dans deux écrits devenus très-peu communs, quoiqu'ils aient eu plusieurs éditions : *A Caveat for common cursetors, vulgarely called vagabondes*; London, 1563, 1567, 1599, in-4°; — *The Fraternitye of Vagabondes*; 1565, 1575. Ces poésies, où l'argot domine, sont difficiles à comprendre aujourd'hui; leur singularité est cause qu'elles sont fort recherchées de la part des bibliophiles britanniques. G. B.

Belve, *Anecdotes of Litterature*, t. II, p. 218. — Brydges, *Restituta, or titles, extracts and characters of old books*, t. II, p. 515; IV, 291.

HARMAND D'ABANCOURT (*Nicolas-François*, baron), homme politique et administrateur français, né à Triocour (Brie), le 9 janvier 1747, mort à Senlis, le 31 décembre 1821. Membre de la première Assemblée constituante, préfet sous le consulat et l'empire, il appartenait à une famille honorable de la Lorraine, anoblie sous les derniers ducs, et qui depuis a produit plusieurs hommes distingués. Il fit ses études au collége Sainte-Barbe, et embrassa la profession d'avocat, qu'il exerça à Château-Thierry jusqu'en 1789. Député par le tiers état de ce bailliage aux états généraux, il rédigea un cahier qui fut imprimé une première fois, et mérita une réimpression. Au 5 octobre, il se tint auprès de la personne du roi, au balcon de la cour de marbre, revêtu de ses insignes de député, tandis que l'émeute envahissait les cours du château. Il ne parla point à l'Assemblée, mais se fit remarquer dans les comités. Il vota presque constamment avec la majorité.

Pendant la terreur il dut se cacher, et ne reparut que sous le Directoire. Il prit part aux entreprises pour la fourniture des armées. Lors de l'établissement des préfectures, il fut nommé préfet de la Mayenne. Son administration y fut bienfaisante, et lui acquit une juste réputation. Harmand occupa ces fonctions jusqu'en 1813, époque à laquelle il demanda sa retraite. Il avait été nommé membre de la Légion d'Honneur en 1804, et créé baron de l'empire en 1809.

La plupart des biographes l'ont confondu avec J.-B. Harmand, de la Meuse, qui suit, et avec son fils, Harmand d'Abancourt. Le baron d'Abancourt eut un autre fils, qui fut sous-préfet. Un membre de cette famille est actuellement greffier en chef de la cour des comptes. P. de P.

D. Pelletier, *Reg. des annoblis de Lorraine et Barrois*. — *Renseignements particuliers*.

* **HARMAND D'ABANCOURT** (*Anne-Étienne-Louis*), homme politique français, fils du précédent, né le 23 août 1774, à Châlons-sur-Marne, mort à Paris, le 23 mars 1850. Nommé auditeur au conseil d'État, puis sous-préfet de Savenay sous l'empire, il se rallia aux Bourbons en 1814, passa à la sous-préfecture de Mézières, et peu après à la préfecture des Hautes-Alpes. Il était dans cette position lorsque Napoléon revint de l'île d'Elbe. Dans une proclamation, le préfet des Hautes-Alpes traita l'empereur de « aventurier qui venait remettre en question le sort de la France, si heureuse sous le sceptre tutélaire et glorieux des Bourbons ». Mis de côté pendant les Cent Jours, Harmand d'Abancourt fut créé baron, membre de la Légion d'Honneur et préfet du Puy-de-Dôme à la seconde Restauration. En 1817 il fut envoyé en la même qualité dans la Corrèze, et en 1819 dans les Ardennes. Il sut se rendre utile dans ces différents postes, fut créé vicomte en 1820, et nommé préfet de l'Allier en 1824. Il ne garda pas longtemps cette position; élu député par l'arrondissement de Mézières, il fut nommé maître des requêtes et secrétaire général du bureau du commerce et des colonies; le 7 août 1825, il entra comme conseiller maître à la cour des comptes, dont il devint président de chambre le 4 février 1829. En 1828, il avait été secrétaire général de la commission de liquidation de l'indemnité accordée aux émigrés. A la chambre il appuyait de son vote et de sa parole la politique ministérielle; il vota contre l'adresse dite des deux cent vingt-et-un; mais quand la révolution de juillet eut renversé la branche aînée des Bourbons, il se rallia au nouveau gouvernement issu des barricades. Il ne fut pas réélu député en 1831, mais fut créé pair de France par ordonnance du 3 octobre 1837. En 1846 il fut admis à faire valoir ses droits à la retraite, nommé président honoraire de la cour des comptes, et grand-officier de la Légion d'Honneur. Il mourut subitement, dans l'église Saint-Sulpice, en entendant la messe. L. L—T.

Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des Hommes du Jour*, tome III, 2e partie, p. 286.

HARMAND (*Jean-Baptiste*) (de la Meuse), membre de la Convention, de la même famille que les précédents, né à Souilly (Meuse), le 10 novembre 1751, mort à Paris, le 24 février 1816. Il entra d'abord au séminaire, et le quitta pour étudier le droit; puis il abandonna l'étude du droit à son tour, et s'enrôla dans le régiment de Vivarais-infanterie. Il y parvint au grade de

porte-drapeau. Il passa aux Indes, y fit la guerre, et ne revint qu'en 1787 à Bar-le-Duc, où il se fit avocat. A la révolution il fut élu juge de paix, puis envoyé à la Convention. Son vote dans le procès du roi mérite d'être rapporté : « Je ne puis, dit-il, puiser la peine dans le Code « Pénal, puisque vous en avez écarté les for- « mes. » Il se prononça pour le bannissement, mais se rallia aux exaltés quand il s'agissait de décider sur le sursis. Membre du parti de la plaine, il demeura étranger à la lutte des jacobins et des girondins. Il fut un des réacteurs thermidoriens les plus actifs. A la chute de Robespierre, il fut nommé membre du comité du sûreté générale, et comme tel on le chargea de l'organisation de la police. C'est encore en cette qualité qu'il fut commis avec Dumas et Reverchon pour aller constater l'état des enfants, prisonniers au Temple, et visita le jeune Louis XVII (27 février 1795, ventôse an III). Il prit part alors à toutes les discussions de la Convention, et s'éleva notamment avec force contre la réunion de la Belgique à la France (27 septembre 1795). A la dissolution de la Convention, Harmand fut appelé au Conseil des Anciens. Il avait été quelque temps auparavant nommé commissaire général aux Indes, mais on avait changé sa destination pour l'envoyer en Alsace réparer les maux que les violences des commissaires de la Convention y avaient faits. Sa conduite y fut honorable, et dans le sein du conseil il signala avec courage les excès des terroristes. Au 18 fructidor il était secrétaire du conseil. Il se déclara en faveur du Directoire. Au renouvellement de 1798, il sortit du Conseil des Anciens, et passa en 1799 à celui des Cinq Cents. Favorable au 18 brumaire, il fut nommé préfet du Haut-Rhin. Il ne garda ce poste que peu de temps, et fut nommé consul général à Saint-André, puis à Dantzig. Il n'accepta pas cette dernière place, et tomba dans la misère. On reparla un instant de lui à l'époque de la Restauration. Il a publié un recueil intitulé : *Anecdotes relatives à quelques personnes et à plusieurs événements remarquables de la Révolution*; Paris, 1814. Ce livre parle surtout des enfants de Louis XVI : à raison de la mission qu'avait remplie son auteur, il obtint un certain succès. Plusieurs des faits qu'il y raconte paraissent fort extraordinaires et bien peu vraisemblables. Il assure, entre autres choses, que, sur la proposition de Mme de Lamballe, Robespierre avait été un instant agréé par le roi comme précepteur du dauphin, et que ce fut la reine qui le refusa, en disant qu'elle ne voulait pas d'un tel monstre. Harmand prétend également qu'étant à Reims pendant la nuit qui précéda le sacre du roi, il vit sur les murs du palais archiépiscopal ces mots tracés en lettres de feu : Sacré le 11, massacré le 21. Ce recueil fut réimprimé en 1820. P. DE PRADINES.

Robert, *Vie politique de tous les Députés à la Convention*. — Thibaudeau, *Mém. sur la Convention*, t. I et II. — De Beauchesne, *Histoire de Louis XVII*, t. II. — *Moniteur*, an II, III, IV, V, VI, VII, VIII.

HARMANSEN (*Wolphart*), amiral hollandais, né vers 1550, mort vers 1610. Il fut l'un des premiers navigateurs hollandais qui allèrent trafiquer dans l'océan Indien. Marin expérimenté, il fut choisi en 1601 pour commander une flotte destinée à ouvrir de nouvelles relations dans le sud de l'Asie et en rapporter des cargaisons d'épices et de bois précieux. L'escadre d'Harmansen se composait de : *Gueldres*, vaisseau amiral de 520 tonneaux; *Zélande*, de 400, monté par le vice-amiral Hans Hendriksz Bouwer; *Utrecht*, 240 tonneaux; *Le Gardien*, 120 tonneaux, et un yacht de 50 tonneaux. Harmansen mit à la voile du Texel le 22 avril, en compagnie d'une autre flotte de neuf voiles, sous les ordres de Jacques van Heemskerk, dont il se sépara le 8 mai, à la hauteur du cap Lézard. Quoique la mer fût sillonnée par les forces portugaises et espagnoles, la traversée se fit heureusement jusqu'à l'île déserte de Diego Rodriguez, qu'on eut en vue le 26 septembre. On rencontra *Le Pigeonneau*, yacht d'Heemskerk, qui avait recueilli dans une rade déserte de l'île Maurice un Français, qui y séjournait depuis dix-huit ou vingt mois. Selon son récit, il était le dernier vivant des équipages de trois bâtiments anglais qui, après avoir fait la course avec succès sur la côte de Mélinde, s'étaient vu anéantir par la maladie, les tempêtes, et en dernier lieu par un naufrage sur l'île de Pulo-Bantam, d'où, avec six compagnons, quatre Anglais et deux noirs, il s'était emparé d'une jonque chinoise et avait pu gagner Maurice. Les deux noirs avaient comploté l'assassinat des blancs, mais, découverts, ils s'étaient noyés de désespoir. Quant aux Anglais, ils résolurent de tenter de gagner l'Europe sur leur frêle bâtiment plutôt que de demeurer dans une île déserte, et, sur son refus de les suivre, ils l'avaient abandonné. Quoiqu'il n'eût vécu depuis huit mois que de dattes et de chair crue de tortue, sans feu et nu, il paraissait aussi sain et aussi vigoureux qu'aucun homme de la flotte hollandaise, et il n'y en avait point qui pût mieux courir que lui; mais sa tête s'égarait lorsqu'on le faisait trop parler. Harmansen lui fit donner les secours que nécessitait son infortune; mais s'étant séparé quelques jours après du *Pigeonneau*, il ignora si ce malheureux avait revu sa patrie.

Du 27 septembre au 20 octobre on séjourna à l'île Maurice, alors déserte. On en releva avec soin les atterrages jusque là mal indiqués sur les cartes. Le 26 décembre on embouqua le détroit de Bantam, et l'on apprit devant Palimban qu'une flotte portugaise de trente voiles, sous l'amiral don Andrea Furtado de Mendoza, bloquait Bantam afin d'empêcher les Hollandais d'y trafiquer et de saisir leurs vaisseaux isolément. Malgré la grande infériorité de ses forces, Harmansen résolut de forcer le passage. Il s'avança sur les Portugais, et, du 27 décembre 1601 au 1er jan-

vier 1602, engagea une suite d'actions meurtrières, qui eurent pour résultat la retraite de ses ennemis, avec quatre galères et deux fustes prises, brûlées ou coulées. Le 3 février Harmansen jeta l'ancre dans le port de Bantam, où il fut parfaitement reçu du souverain et de ses sujets. Il s'y ravitailla, et fit aiguade à Jacatra, où il traita avec le roi. Il releva ensuite les golfes de Jaspara et de Daman, mouilla au cap Tuban. Le 21, trois des bâtiments hollandais touchèrent sur des bancs de coraux et faillirent y périr. Du 16 février au 30 juin Hermansen visita successivement Ternate, Banda, Bokeron et quelques autres îles, où il noua de bonnes relations et chargea richement ses bâtiments. Il reprit la route d'Europe, revit Tuban (6 juillet), Jacatra (du 18 au 29), Bantam (du 1er au 25 août). Le premier il fonda un comptoir dans cette ville, et y obtint le monopole de l'achat du poivre (1). Le 4 novembre, à la hauteur du cap de Bonne-Espérance, la flottille hollandaise fut assaillie par une trombe violente, qui la dispersa; elle ne se rallia que le 24 à Sainte-Hélène (encore inhabitée). Hermansen y trouva l'amiral Schuermansz, revenant d'Achin. Ils unirent leurs forces pour rentrer plus sûrement en Europe, et arrivèrent heureusement au Texel le 14 avril 1603. Harmansen se crut suffisamment riche après la vente de ses cargaisons, et mourut quelques années après, sans avoir repris la mer. Son voyage eut pour les Hollandais des résultats immenses; aussi le placent-ils au rang de leurs grands citoyens. La relation de son voyage a été publiée dans plusieurs recueils de voyages relatifs aux premiers établissements des Hollandais dans l'Inde. C'est un véritable journal de bord : on y trouve de précieux renseignements sur la navigation à tenir et la situation exacte des parages visités par Harmansen.

Alfred DE LACAZE.

Recueil des Voyages qui ont servi à l'établissement et au progrès de la Compagnie des Indes orientales (Rouen, 1725, 10 vol. in-12), t. III, p. 415-479.

HARMENOPULE (*Constantin*), jurisconsulte grec, né vers 1320, à Constantinople, mort vers 1380. On a cru longtemps qu'il appartenait au onzième ou au moins au douzième siècle, et qu'il était élève de Michel Attaléota, dont on a un manuel de droit, et dont on vient d'imprimer une chronique, dans la collection byzantine (2); mais Nicolas Comnène-Papadopoulo, professeur à Padoue, dans un ouvrage fort rare, imprimé en 1695, à Naples, sous le titre de *Prænotiones mystagogicæ*, et dans son livre intitulé *Testimonium Græciæ sapientis*, et consacré à l'illustration de ses compatriotes, a réfuté cette opinion par des preuves qui ont paru décisives à la critique moderne (1).

Son père était *curopalate*, ou gouverneur du palais impérial, et sa mère, Muzalena, était cousine de l'empereur Jean Cantacuzène. Il étudia sous le moine Philastre Léon, qui fut ensuite archevêque de Mitylène. Son père fit venir à grands frais Aspasius, moine de Calabre, pour lui enseigner les lettres latines. Enfin, il apprit spécialement la jurisprudence de D. Simon Attaléota, petit-fils de Michel, avec lequel on a confondu ce nouveau maître. A vingt-huit ans, Constantin Harmenopule fut promu au grade officiel d'*antecessor*, ou professeur de droit. A trente ans, il fut nommé juge du *Dromos* (conseil suprême), et devint membre du conseil privé de l'empereur Jean Cantacuzène. Harmenopule ne perdit pas ses avantages sous Jean V Paléologue, successeur de Jean Cantacuzène, qui abdiqua volontairement ou forcément. Il succéda même à son père dans les fonctions de curopalate. Il dut cependant subir une disgrâce, puisque nous le retrouvons juge à Thessalonique. Il est vrai que cette ville était une des principales de l'empire, qu'Harmenopule y fut décoré du titre de *gardien des lois* (nomophylax), et de juge suprême, dans le code de lois qu'il indique sous le titre modeste de Πρόχειρον τῶν νόμων (Promptuarium Juris, ou Manuel de Droit); ces titres sont précédés de ceux de *très-auguste maître* (2), ce qui autorise à lui donner au moins le titre de grand-juge. Il est douteux néanmoins qu'il n'eût pas préféré les fonctions qu'il exerçait antérieurement à Constantinople. Il existe un manuscrit de son important ouvrage de 1354, qui a paru en 1345, sous l'impératrice Anne Palæologina et son fils Jean Paléologue. Cet ouvrage eut un succès immense; il lui valut les titres de « très-sage, de très-expert dans les lois, d'oracle de la jurisprudence » (3). Philothée, patriarche de Constantinople, a aussi fait son éloge. Vers sa quarantième année, il s'appliqua avec non moins de succès à l'étude des canons ou du droit ecclésiastique, et en publia les principaux monuments; selon Nicolas Comnène, il fut le prince des canonistes grecs. On sait avec quel excès les Grecs du Bas-Empire se livrèrent aux disputes théologiques.

Harmenopule avait épousé une femme distinguée, du nom de Bryenna; il mourut à Constantinople, en 1380, ou 1383, ce qui donne à penser qu'il fut rappelé de Thessalonique, et qu'il reprit ses fonctions de nomophylax et de membre du *sacré conseil impérial*, selon le témoignage de Philothée (4).

Le code de lois d'Harmenopule, qui est son

(1) Il y laissa pour premier commis (chef du comptoir) Nicolas Gaeff, et pour sous-commis Jean Lodwyksen. Ce furent les deux premiers Hollandais attachés à des postes fixes commerciaux dans les mers du Sud.

(2) *Voy.* l'article *Attaléota*, et la chronique, publiée en 1853 par MM. Brunet de Presle et Imm. Bekker. Bayle a soutenu cette opinion, tom. III, 2e partie des œuvres, p. 880-890. Comp. aussi Cavé, *Histoire littér.*, II, 226, ad ann. 1150.

(1) *Voy.* dans la *Bibl.* de Fabricius l'article nouveau (1808) de Harlès, XI, 260.

(2) Πανσεβαστός κῦρος.

(3) Michel Balsamon, *In Anaphor.*, III, in-8°. — Nicolas Cabosilas, *Questions* — Nicolas Rhodius, *Sylloge*, etc.

(4) *Voy.* Lambèce, VIe part., I, 87.

titre principal à la reconnaissance de la postérité, est un développement en six livres d'un abrégé des anciennes lois romaines et grecques que Justinien n'avait pas imposé à son questeur Trébonien, et que Léon III, l'Isaurien, et Constantin Copronyme, son fils, avaient publié en 740; il ne faut pas confondre ce code avec celui de Léon VI, dit le Sage, et de son fils Constantin X, attribué aussi à Basile I[er] (1). Le petit code de 740, en quarante titres, vient d'être publié (2), et on peut juger par la comparaison que l'ouvrage d'Harmenopule est bien plus complet et bien mieux divisé.

Cependant, il n'a pas suivi l'ordre naturel : après avoir traité du devoir des juges et des divers ordres de lois, parmi lesquelles il range les rescrits ou novelles et même les ordonnances des simples gouverneurs de province et des grands-juges, ce qui ouvre une large porte à l'arbitraire, il s'occupe des règles de la procédure civile et criminelle. Ce n'est qu'au titre XII qu'il commence à parler de la minorité, de l'état des femmes, des esclaves, des militaires, de la puissance paternelle et de l'émancipation. Il rejette au livre II un titre sur l'adoption, au livre IV les mariages, au livre V les tutelles : dans le livre VI et dernier il traite du droit criminel; il parle aussi des dignités de l'empire, des règles du droit, et de la définition de ses termes. Le style en est bref, précis, dégagé de l'emphase des lois de Justinien et des autres princes byzantins. On ne doit donc pas s'étonner que ce livre ait acquis une autorité immense et soit encore en vigueur parmi les Grecs : c'est à la sollicitation de Léonidas Sguta, l'un des magistrats du royaume hellénique, qu'en 1851 le savant éditeur des parties encore inédites du corps des Basiliques, M. Heimbach, professeur à Leipzig, a publié une nouvelle édition in-8°, de 1003 pages, avec les gloses ou commentaires, et les variantes des manuscrits. On y a joint les lois agraires, extraites des compilations de Justinien, le texte de la fausse donation de Constantin à la papauté; une ordonnance du patriarche Philothée sur les excommunications et un glossaire. Cette édition a été précédée de celles 1° de Reitz (Guill.-Otto), publiée à La Haye, en 1790, in-fol., dans le *Trésor* de Meerman; 2° de Denis Godefroy, publiée avec la traduction de Mercerus, Genève, 1587, in-4°; 3° de Mercerus, professeur royal à Paris, enrichie de notes de Cujas, Lyon, 1556, in-4°; 4° de B. Roy, Cologne, 1547, in-8°, et 5° de l'édition princeps de Suallenberg, Paris, 1540.

Dans le livre II d'Harmenopule est transcrit et authentiqué un petit tableau de Julien d'Ascalon, sur les mesures, notamment le stade et le milion, que l'usage de la Palestine avait modifiées. Ce passage très-important, qu'on a voulu appliquer à l'Égypte (1), vient d'être soumis à une critique sévère par M. Henri Martin (2).

(1) *Voy.* Mortreuil, *Droit Grec-Romain*, § 27, *Hist.*, I, 189.

(2) En 1852, in-8°, par M. Zachariæ, à Lingenthal.

Dans son titre relatif aux lois, le grand-juge Harmenopule porte un jugement rigoureux sur le questeur Trébonien, rédacteur des lois de Justinien, qu'il accuse formellement d'avoir vendu à prix d'argent les Novelles, par lesquelles il suspendait le cours des lois générales, et d'avoir rédigé à dessein ces rescrits d'une manière équivoque. Harmenopule reproche avec raison à l'auteur des Pandectes d'avoir multiplié les décisions, au lieu de les avoir rédigées en forme de code; enfin, il attribue à Justinien la publication des codes Grégorien, Hermogénien et Théodosien. Il ne peut s'agir tout au plus que d'une nouvelle édition qui s'est confondue avec le code publié par Justinien en 534. Quoique ce code ait omis une portion importante du code Théodosien, indépendamment du résumé des lois sur l'ordination des évêques et des prêtres, renfermé dans le Prochiron, et de l'ordonnance patriarcale sur les excommunications. Harmenopule publia 1° un épitomé ou abrégé des canons ou lois ecclésiastiques, écrit en 1355, publié en grec et traduit en latin par Léunclave, dans Freher, *Jus Græco-Romanum*, 1596, in-fol., avec les notes de l'archevêque Philothée; 2° un traité sur les hérésies traduit par le même, et publié à la suite de la relation de l'ambassade de Manuel Comnène, en arménien, Bâle, 1598, in-8°, et dans le recueil cité de Freher, 1596; 3° un petit livre sur la foi orthodoxe, servant d'introduction au précédent; 4° divers manuscrits, décrits par Lambèce.

On sait que Racine a cité le principal ouvrage d'Harmenopule, dans sa comédie des *Plaideurs*, act. III, scène 5; ce qui montre qu'à toutes les époques ce code de lois a joui d'une grande autorité. ISAMBERT.

Fabricius, *Bibliotheca Græca*, t. X, p. 474. — Montreuil, *Histoire du Droit Byzantin*, t. III, p. 349 et 495. — D.-E. Maurocordato, *Harmenopule et son Manuel de Droit civil;* dans la *Revue de Législation*, 1846, t. I, p. 193-204. — Hoffmann, *Historia Juris*, t. I, p. 712. — Terrasson, *Histoire de la Jurisprudence*, t. III, p. 361.

HARMENSEN. *Voy.* ARMENIUS.

HARMER (*Thomas*), orientaliste anglais, né à Norwich, en 1715, mort en 1788. Il passa sa vie à la tête d'une petite congrégation de dissidents établie à Wattsfield, ou Wheatfield, dans le Suffolk. Il a fait preuve de savoir philologique et d'une critique judicieuse dans divers ouvrages d'exégèse biblique dont le plus important est intitulé : *Observations on divers passages of Scripture placing them in new light; compiled from relations incidentally mentioned in books of voyages and travels into the East;* 1764, in-8°. L'accueil favorable que le public fit à cet ouvrage décida l'auteur à en donner une édition fort augmentée; 1776, 2 vol. in-8°. Il dit dans sa préface que l'évêque Lowth lui avait

(1) M. Jomard, *Mémoire de* 1809.

(2) En 1854.



communiqué quelques manuscrits de Chardin. En 1787, il publia deux autres volumes. Le docteur Adam Clarke a donné une nouvelle édition de tout l'ouvrage ; 1816, 4 vol. in-8°. Z.

Gentleman's Magazine. — Chalmers, *General biographical Dictionary.*

HARMODIUS ET ARISTOGITON (Ἁρμόδιος, Ἀριστογείτων), Athéniens, de la famille des Géphyréens, connus par le meurtre d'Hipparque, frère du tyran Hippias, en 514. (Pour les détails de cet événement, *voy.* HIPPARQUE et HIPPIAS.) Quatre ans après la mort de son frère, Hippias fut chassé d'Athènes, et le parti triomphant honora les meurtriers d'Hipparque comme des libérateurs et des martyrs, bien qu'ils eussent obéi à un sentiment de vengeance toute personnelle, et dont le premier mobile était loin d'être honorable. Appartenir à leur famille parut un titre à la plus haute considération, et l'on exempta d'impôts leurs descendants, privilége que respecta même la loi de Leptine. On plaça dans l'Agora, près du temple d'Arès (Mars), leurs statues en bronze, ouvrage d'Antenor, et ce fut la première fois, suivant Aristote et Pline, que les Athéniens décernèrent un pareil honneur. Lorsque Xerxès eut enlevé ces deux statues, on en fit faire deux autres par Critias. Les statues originales qui avaient été transportées à Suse furent restituées aux Athéniens par Antiochus, au rapport de Pausanias, par Seleucus, selon Valère Maxime, ou plus probablement par Alexandre le Grand, comme le prétendent Arrien et Pline. Enfin, on lit dans Diodore que lorsque les Athéniens voulurent conférer à Antigone et à Démétrius les plus grands honneurs possibles, ils placèrent leurs statues près de celles d'Harmodius et d'Aristogiton. L'acte des meurtriers d'Hipparque fut célébré dans un grand nombre de chansons de table. Athénée nous a conservé la plus populaire de ces compositions (1) ; il l'attribue à Callistrate, ancien poëte athénien, dont on ne connaît pas d'autre ouvrage. Z.

Hérodote, V, 55, 56 ; VI, 109, 123. — Thucydide, I, 20 ; VI, 54-57. — Pseudo-Plutarque, *Hipparque.* — Platon, *Symposium.* — Aristote, *Polit.*, V, 10 ; *Rhét.*, I, 9 ; II, 24. — Élien, *Var. hist.*, XI, 8. — Polyen, II, 22. — Justin, II, 9. — Sénèque, *De Ira*, II, 23. — Diogène Laerce, IX, 26. — Eschine, *Contra Timar.* — Démosthène, *Contra Lept.* — Pausanias, I, 8. — Pline, *Hist. Nat.*, XXXIV, 4, 8. — Valère Maxime, II, 10. — Arrien, *Anabasis*, III. 16 ; VII, 19. — Diodore, XX, 46. — Scoliaste d'Aristophane, *Ach.*, 942, 1058 ; *Lysistrata*, 612 ; *Vesp.*, 1225 ; *Equi*, 783. — Athénée, XV. — Suidas, aux mots Ἀγοράσω, Ἐν μύρτου κλάδῳ, Πάροινος, Φορήσω.

HARMODIUS (Ἁρμόδιος), de Lépréon, historien grec, d'une époque incertaine. Il composa un ouvrage Περί τῶν ἐν Φιγαλεῦσι νομίμων, dont il nous reste quelques fragments. Z.

Athenée, t. IV, X, XI. — Vossius, *De Hist. Græcis.* — C. Muller, *Historicorum Græcorum Fragmenta*, t. IV, p. 411.

* **HARMONIA** (Ἁρμονία), fille de Gélon et petite-fille de Hiéron II, roi de Syracuse, mise à mort en 214 avant J.-C. Elle épousa un Syracusain, nommé Themistus, qui, après la mort de Hieronymus, en 215, devint un des généraux de la république. Leur pouvoir fut bientôt renversé par une révolution, au milieu de laquelle Themistus périt. Les vainqueurs rendirent un décret qui condamnait à mort tous les membres survivants de la famille de Hiéron. En conséquence de cette résolution barbare, Harmonia fut immédiatement mise à mort, ainsi que Demarata et Héraclea, filles de Hiéron. Z.

Tite-Live, XXIV, 24, 25. — Valère Maxime, III, 2.

HARMONT (*Pierre*), fauconnier français, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il fut durant quarante-cinq années fauconnier de la chambre des rois Charles IX, Henri III et Henri IV. On a de lui : *Le Miroir de la fauconnerie, où se verra l'instruction pour choisir, nourrir, traiter, dresser et faire voler toutes sortes d'oiseaux, les muer et essémer ; connaître les maladies et accidents qui leur arrivent et les remèdes pour les guérir* ; Paris, 1620, in-8°, et 1634, in-4°, avec figures. Ce livre, dédié à Charles d'Albret, duc de Luynes, grand-fauconnier, garde des sceaux et connétable de France, se trouve aussi à la suite de l'ouvrage de Jacques du Fouilloux, intitulé : *La Vénerie*, etc., éditions de Paris, 1573, 1585, in-4°, et Angers, 1844, grand in-8°, fig.

L—z—e.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique.*

** **HARMS** (*Claus*), théologien protestant allemand, est né le 25 mai 1778, à Fahrstedt, dans le pays des Dithmarses. Fils d'un meunier, il exerça d'abord pendant plusieurs années l'état de son père, et à l'âge de dix-neuf ans il étudia la théologie, pour laquelle il se sentit un penchant irrésistible. Il remplit depuis 1835 jusqu'en 1849 les fonctions de pasteur en chef et de surintendant ecclésiastique à Kiel. Ses principaux ouvrages sont : *Die Religion der Christen* (La Religion des Chrétiens) ; Kiel, 1814 ; — *Pastoraltheologie* (Théologie pastorale) ; Kiel, 1830-1834, 3 vol. ; 2e édition, 1837 ; — *Die Religionsabhandlungen der lutherischen Kirche* (Les Dissertations religieuses de l'Église luthérienne) ; Kiel, 1839 ; — *Die Augsburgische Confession* (La Confession d'Augsbourg) ; Kiel, 1847 ; — *Vermischte Aufsaetze und Kleine Schriften* (Mélanges) ; Kiel, 1853, et de nombreux *Sermonnaires.* R. L.

Conv.-Lex. — Gersdorf, *Repertorium.*

* **HARNES** (1) (*Michel* DE), connétable de

(1) Voici cet hymne :

« Je porterai comme Harmodius et Aristogiton le fer caché sous la verdure du myrte, alors qu'ils immolèrent le tyran et donnèrent l'isonomie à Athènes.

« Cher Harmodius, la mort ne t'a pas atteint ; c'est dans les îles des bienheureux que tu reposes, près du brave Achille et de Diomède, fils de Tydée.

« Je porterai le fer caché sous la verdure du myrte, alors que, etc.

« De siècle en siècle, cher Harmodius, cher Aristogiton, votre gloire vivra immortelle, puisqu'en immolant le tyran vous avez rendu Athènes isonome. »

(1) La terre de Harnes était située près de Lens, en Ar-

Flandre, vivait dans la première moitié du treizième siècle. En 1201 il fit partie de la cinquième croisade, et en 1227 il avait cessé de vivre. On lui attribue une traduction en langue vulgaire de la *Chronique du faux Turpin, ou histoire de Charlemagne*. M. A. Demarquette, auteur du *Précis historique sur la maison de Harnes*, Douai, 1856, in-8°, avec planches, a publié, à la suite de son travail, la version romane dont de Harnes est supposé être l'auteur, et l'a accompagnée d'une bonne traduction moderne. J. P.

Le Carpentier, *Histoire de Cambray et du Cambrésis*. — Le Glay, *Nouveau Programme d'études sur le Nord*; Lille, in-18.

⁑ **HARNISCH** (*Guillaume*), pédagogue allemand, est né le 28 août 1787, à Wilsnach près Potsdam. Il fit ses études à Salzwedel et aux universités de Halle et de Francfort. Depuis 1842 il est ministre protestant de la commune d'Elben en Prusse. Ses principaux ouvrages sont : *Die wichtigsten neuen Land und Seereisen* (Les principaux Voyages de terre et de mer des temps modernes); Leipzig, 1821-1832, 16 vol.; — *Die Weltkunde* (La Connaissance du monde); Breslau, 4[e] édit., 1827, 3 vol.; — *Vollstaendiger Unterricht in evangelischen Christenthum* (Enseignement complet du Christianisme évangélique); Halle, 1831 et 1849, 2 vol.; — *Betrachtungen über Luther's Kleinen Catechismus* (Observations sur le Petit Catéchisme de Luther); Brunswick, 1835, 1[er] vol.; — *Die Künftige Stellung der Schule zu Kirche, Staat und Hans* (La position future de l'École par rapport à l'Église, à l'État et à la famille); Erfurt, 1848. R. L.

Conv. Lex.

* **HARO** (*Diego-Lopez-Juan* DE), poëte espagnol, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. Il se distingua au siége de Grenade, et comme ambassadeur à Rome. Oviedo l'appelle « le miroir de la galanterie de la jeunesse de son temps ». Il figure dans le *Inferno de Amor* de Sanchez de Badajoz, et ses poésies ont été insérées dans le *Cancioniero general*, édit. de 1573, p. 82-90. Il existe aussi de lui, dans un manuscrit de la bibliothèque de l'Académie de Madrid, un poëme intitulé *Aviso para Cuerdos* (Avis pour les sages). C'est un dialogue dont les interlocuteurs sont des personnages humains et allégoriques, historiques et sacrés, qui débitent chacun quelques vers, et auxquels répond le poëte lui-même. Parmi les personnes ainsi mises en scène, on remarque Adam et Ève, l'ange qui les chassa du Paradis, Troie, Priam, Jérusalem, Jésus-Christ, Jules César, et ainsi de suite jusqu'au roi Bamba et à Mahomet. Ce dialogue est écrit dans la vieille forme de versification espagnole, et n'est poétique ni pour la pensée ni pour l'expression. Z.

tois, et la connétablie de Flandre était héréditaire dans cette famille.

Oviedo, *Quinquagenas*. — Clemencin, *Memor. de la Acad. de Hist.*, t. VI, p. 404. — Ticknor, *History of Spanish Literature*, t. I, p. 398.

HARO (Don *Louis* MENDEZ DE), homme d'État espagnol, fils de Diego-Lopez de Haro, et de Francisca de Guzman, né en 1599, mort à Madrid, le 26 novembre 1661. Neveu par sa mère du comte Olivarès, il entra dans la carrière politique sous les auspices de ce ministre, et lui succéda en 1643. Le roi Philippe IV, blessé des manières hautaines d'Olivarès, lui écrivit le 17 janvier 1643 qu'il voulait gouverner par lui-même, et que don Louis de Haro lui suffirait pour expédier ses ordres. Mais ce n'était là qu'un prétexte pour congédier l'impérieux premier ministre, et le roi, incapable d'une volonté suivie, abandonna le pouvoir à don Louis de Haro. Celui-ci, aussi modéré que son oncle était ambitieux, joignait la fermeté à la prudence, et apportait de l'aménité et de la franchise dans la conduite des affaires. Il ne s'effrayait pas des revers, et trouvait des ressources dans les affaires les plus désespérées. Au moment où il arriva au ministère, l'Espagne, en guerre avec la France, voyait ses plus belles provinces envahies par l'ennemi ou soulevées contre sa domination. Malgré son activité, don Louis de Haro ne put ni ramener la victoire sous les drapeaux de l'Espagne, ni rétablir ses finances épuisées. Il ne se découragea pas, et, prévoyant que les discordes civiles allaient paralyser l'action de la France, il refusa d'accéder en 1648 au traité de Munster, conclu entre la France et l'empereur. Sa prévision se réalisa, et dès 1649 les troubles de la Fronde éclatèrent. Parmi les mécontents français, la plupart mirent leur espoir dans l'Espagne et s'attendirent à voir arriver dans leurs mains les trésors du Pérou. Don Louis de Haro entretint soigneusement cet espoir, dont il connaissait toute la vanité, et prodigua les belles promesses; mais l'état d'épuisement de la monarchie espagnole ne lui permit pas de tirer grand parti de la bonne volonté de la noblesse française. Le prince de Condé lui-même, jeté par la guerre civile dans les bras de l'Espagne, ne put communiquer la vie et le mouvement à ce corps usé. Il ne put que retarder de six ans un dénoûment inévitable. Haro reconnut noblement les services du prince de Condé, et malgré l'extrême besoin que l'Espagne avait de la paix, il en retarda la conclusion plutôt que de sacrifier les intérêts du grand général émigré. Des négociations s'étant ouvertes en 1656, il exigea l'entier rétablissement du prince de Condé. Mazarin y consentait, mais il voulait qu'à la condition où ce rétablissement était stipulé on ajoutât les mots *hors les charges et les gouvernements*. Don Louis de Haro refusa d'admettre la restriction, et les négociations furent rompues. Deux ans plus tard un grave échec qu'il éprouva devant Elvas, où un corps de troupes dont il avait pris le commandement fut battu par les Portugais dans l'automne de 1658, le

décidèrent à céder sur ce point. Il renonça donc au rétablissement de Condé, pourvu qu'en retour la France abandonnât le Portugal. Mazarin admit la compensation, et l'on posa aussitôt les bases de la paix si célèbre des Pyrénées. Il fut convenu en outre que les deux ministres Mazarin et don Louis de Haro se rencontreraient sur les frontières des deux États pour régler les conditions de la paix. La petite île des Faisans, au milieu de la Bidassoa, fut choisie pour la tenue des conférences, qui commencèrent le 13 août 1659. Don Louis de Haro, très-fin sous l'apparence de la franchise, ne se laissa pas tromper par les ruses de Mazarin, et sortit aussi heureusement que possible d'une mauvaise position. Il obtint que le gouvernement de la Bourgogne serait rendu à Condé. Enfin, il se montra partisan déclaré du mariage de l'infante avec Louis XIV, et s'il stipula la renonciation de cette princesse au trône d'Espagne, il prévit qu'un jour cette clause serait nulle. Le traité des articles fut signé le 7 novembre 1659, et le 3 juin de l'année suivante don Louis de Haro représenta le roi de France dans la cérémonie du mariage de l'infante à Fontarabie. Cet événement, qui couronnait sa politique, fut le dernier acte notable de son ministère. Philippe IV le récompensa en érigeant le marquisat de Carpio en duché-grandesse. Quelques mois après don Louis de Haro succomba à une fluxion de poitrine. Il fut le plus habile ministre que l'Espagne ait possédé au dix-septième siècle, et s'il n'a pas laissé la réputation d'un homme de génie, il faut l'attribuer surtout aux circonstances, qui l'obligèrent aux mesures de temporisation et de ménagement, et lui interdirent les grandes entreprises. Son administration intérieure fut, comme sa politique étrangère, plus sage que brillante. Il n'opéra pas de grandes réformes, mais il protégea le commerce, l'agriculture et encouragea les lettres. Z.

Ortiz, *Compendio de la Historia de España*, t. VI. — P. de Marca, *Limes hispanicus*. — Saint-Évremond, *Lettre sur le Traité des Pyrénées*. — Mignet, *Négociations relatives à la succession d'Espagne*, t. I. — Stramberg, article *Haro* dans l'*Enkyclopädie* de Ersch et Gruber.

HARO (*Juan* DE), peintre espagnol, né en Castille, vivait à Madrid en 1604. Il se rendit célèbre par ses belles compositions historiques, remarquables surtout par la pureté du dessin et la vigueur du coloris. Son chef-d'œuvre est *Saint Thomas de Villeneuve*, exécuté pour le collége des Augustins chaussés, fondé à Madrigal par le cardinal Quiroja. Juan de Haro a décoré complétement une des parties latérales de cet édifice. A. DE L.

Felippe de Guevara, *Los Comentarios de la Pintura*; Madrid, 1788. — Quilliet, *Dictionnaire des Peintres espagnols*.

HARO (Don *Gonzalo-Lopez* DE), navigateur espagnol du dix-huitième siècle. Il s'était acquis la réputation d'habile marin, et avait navigué dans toutes les parties du monde, lorsqu'en 1787 le gouvernement espagnol, ayant résolu de compléter l'exploration des côtes nord-ouest de l'Amérique septentrionale, fit préparer à San-Blas un armement composé de la frégate *La Princesa* et du paquebot *San-Carlos*. Ces bâtiments mirent à la voile le 8 mars 1788, sous le commandement de don Esteban Martinez et de don Lopez de Haro, qui remplissait l'office de premier pilote. Le 11 mai les voyageurs arrivèrent par 55° de latitude nord, et le 17 ils essayèrent de relâcher à l'entrée du Prince-Guillaume; mais les vents du nord-ouest et les courants les rejetèrent au large. Le 26, après avoir dépassé l'île Montagu, ils entrèrent dans un golfe bien abrité, qu'ils nommèrent port de *Flores* (par 60° 7′ lat. et 37° 32′ long.). Ils firent quelques échanges avec les indigènes, qui leur apprirent que déjà les Russes avaient établi une factorerie en ce lieu. Le 15 ils remirent en mer; le 23 ils signalèrent le volcan de Miranda, alors en pleine éruption. Ce fut un spectacle magnifique et terrible, car aux mêmes heures une tempête affreuse agitait la mer. Don Haro perdit de vue sa conserve, et après avoir cherché vainement à la rallier, il se décida à cingler vers l'île de la Trinidad et à reconnaître sur sa route les caps Greenville et Las Puntas. Le 30 juin il découvrit un établissement russe, où il fut fort bien reçu; c'était le reste de l'équipage de Tcherikoff, qu'on supposait avoir péri après le naufrage de ce marin, en 1741. Haro y obtint des renseignements détaillés sur les huit colonies que les Russes possédaient alors sur la côte nord-ouest de l'Amérique. Le 2 juillet il rallia au nord de l'île de La Trinidad *La Princesa*, dont le capitaine avait pris possession de la côte située par 56° 44′ de lat. et 44° 5′ de long. ouest et de celle contiguë à la pointe de Florida Blanca. Les naturels paraissaient d'un caractère pacifique. Martinez et Haro atterrèrent ensuite à l'île de Schumagin (9 juillet) et à l'île de Kadiac (le 11); ils découvrirent le volcan d'Unimak le 16, et abordèrent à Oonalasahka le 3 août, dont Haro mesura le pic, élevé de 7,050 pieds. Ils reprirent le chemin de la Nouvelle Espagne, où Haro, séparé encore une fois de sa conserve, n'arriva que le 5 décembre, tant il eut à souffrir des mauvais vents et des courants contraires. Aussitôt son arrivée, il exposa au vice-roi don Manuel de Flores l'importance de s'assurer des parages qu'il venait de parcourir. Il fit observer que les Espagnols s'étaient occupés de Nutka avant l'arrivée des Russes et des Anglais; que les ports découverts en 1779 par les navigateurs espagnols don Ignacio Arteaga et don Juan de la Bodega y Quadra étaient à cette époque inconnus aux commandants russes Behring et Esterico; que Nutka lui-même avait été exploré dès 1774 par don Juan Perez, c'est-à-dire avant le voyage de Cook et de Clerke; il concluait au droit de propriété par antériorité que les Espagnols avaient sur les côtes situées au nord de la Californie. Ces raisons furent goûtées du vice-roi, qui décida une nouvelle expédition. Elle se composa des mêmes bâtiments qui avaient accompli la pré-

cédente excursion, et fut placée sous les mêmes officiers. Haro et Martinez partirent de San-Blas le 17 février, et le 5 mai descendirent à Santa-Cruz de Nutka. Ils y trouvèrent soixante-dix *coolies* (colons chinois), qu'une compagnie anglaise y avait envoyés en 1786 pour y exercer les arts mécaniques. Les navigateurs, sans s'arrêter à ce précédent, occupèrent les maisons déjà construites. Ils furent accueillis favorablement par les indigènes, et particulièrement de leur chef, Macuina. Ils bâtirent aussitôt un fortin, qu'ils armèrent de seize canons, et s'occupèrent d'établir des relations avec l'intérieur du pays. Le 2 juillet ils virent entrer dans la rade le paquebot anglais *Argonauta*, capitaine James Colnett, que la Compagnie anglaise envoyait de Macao pour prendre solennellement possession de Nutka au nom du roi d'Angleterre, fortifier ce port et y établir une factorerie. Après une contestation assez vive, Martinez et Haro arrêtèrent Colnett, déclarèrent son équipage prisonnier de guerre et envoyèrent l'*Argonauta* à San-Blas. Haro explora le canal de l'ouest et la baie de l'Espérance sur les rives desquels il planta le pavillon castillan; mais ce commencement de conquête n'eut pas de suite, car Haro et Martinez reçurent l'ordre d'évacuer le pays; ils mirent à la voile le 31 octobre, et arrivèrent à San-Blas le 6 décembre. Haro a publié la relation de ses deux voyages; elle abonde en faits intéressants sur les côtes et les îles occidentales de l'Amérique septentrionale jusqu'au 49e degré. Son autorité a été invoquée dans le traité conclu en avril 1822 entre l'empereur de Russie et le président des États-Unis John Quincy-Adams.

Alfred DE LACAZE.

Viage hecho por las goletas Sutil y Mexicana : Introducion, p. 108-102. — Humboldt, *Essai politique sur la Nouvelle Espagne*, liv. III, ch. VIII.

HAROLD Ier, roi d'Angleterre, surnommé *Pied de Lièvre*, mort en 1040. Il était fils naturel de Canut le Grand, fondateur de la dynastie anglo-danoise. Par les clauses de son mariage avec Emma, veuve du roi saxon Ethelred, Canut s'était engagé à laisser le trône d'Angleterre aux enfants qui naîtraient de cette union. Néanmoins, à la mort de son père, Harold prétendit à sa succession. Hardi Canut, fils de Canut et d'Emma et légitime héritier de la couronne, était alors en Danemark; son absence et son extrême jeunesse servaient les projets de l'usurpateur, pour qui se déclarèrent les thanes danois et anglo-saxons du pays situé au nord de la Tamise ainsi que les habitants de Londres. Les comtés du sud se partagèrent entre Hardi Canut et ses deux frères utérins, fils d'Ethelred, Édouard et Alfred, alors réfugiés en Normandie. Édouard, qui régna dans la suite, vint débarquer à Southampton, plein de confiance dans l'appui de sa mère Emma; mais celle-ci préférait aux enfants d'Ethelred ceux qu'elle avait eus de son vainqueur. Elle défendit donc les droits d'Hardi Canut, et, conseillée par le célèbre comte Godwin (*voy.* ce nom), elle envoya contre son fils aîné une armée qui l'obligea à regagner la terre étrangère. Le sort d'Alfred fut encore plus terrible. Attiré en Angleterre par de fausses promesses, il fut reçu par Godwin et aussitôt livré à Harold, qui le fit périr dans d'horribles supplices. Délivrés ainsi de leurs compétiteurs, les deux fils de Canut se partagèrent le royaume; mais cette transaction ne fut pas de longue durée. Harold s'étant assuré du concours de Godwin, parvint à chasser Emma, qui exerçait la régence pour son fils, et réunit sous son autorité toute l'île de Bretagne. Il ne rencontra qu'un seul adversaire, le primat Egelnoth, qui refusa de le couronner: Harold, dit-on, se couronna de sa propre main, et à dater de ce jour il prit en haine la religion chrétienne et ses ministres. La chasse était son occupation favorite, et sa légèreté à la course lui fit donner le nom de *Pied de Lièvre*. Les historiens ne nous ont transmis aucun autre détail sur ce prince, qui mourut en 1040, après un règne de quatre ans. Son frère Hardi Canut lui succéda, et exerça, dit-on, sur son cadavre d'horribles vengeances.

E. DE BONNECHOSE.

Malmesbury, *Chronique des Rois d'Angleterre.* — *Chronique saxonne.* — *Encomium Emmæ.* — Roger Hoveden, *Rer. Anglic. Script.*

HAROLD II, roi d'Angleterre, mort en 1066, était fils aîné du célèbre comte Godwin (*voy.* ce nom). Très-jeune encore, il partagea avec son père et son frère Swegu le gouvernement du Wessex, du Sussex, du Kent, de l'Essex et de l'Est-Anglie. Malgré son immense pouvoir, l'ambition de cette famille n'était point satisfaite : elle voyait avec ombrage le crédit des Normands qu'Édouard le Confesseur, en souvenir de son exil sur le continent, avait appelés autour de lui et comblés de faveurs. La colère jalouse des Godwin éclata bientôt en rébellion; mais abandonnés de leurs soldats, ils durent comparaître devant le grand conseil national, qui prononça contre eux la peine du bannissement. Le père et trois de ses fils se retirèrent en Flandre; Harold s'enfuit en Irlande. De ces deux points les proscrits armèrent de nombreux vaisseaux, qui, remontant la Tamise jusqu'à Londres, débarquèrent une armée au milieu de la ville. Édouard dut céder devant la force, et les rebelles, plus puissants que jamais, rentrèrent en possession de toutes leurs charges. Godwin survécut peu à ce dernier triomphe, et ses enfants se partagèrent son héritage. Harold avait succédé à son père dans le gouvernement du Wessex; mais élevant déjà ses vues plus haut, il voulait attacher à son nom le prestige d'une guerre utile et heureuse. Les Gallois, par leurs brigandages, étaient devenus la terreur des comtés de l'ouest. On organisa contre eux une expédition, dont Harold eut le commandement. Deux campagnes lui suffirent pour en assurer le succès, malgré les difficultés d'un pays montagneux et l'énergique résistance du roi Griffith. Tandis que

son frère Tosti envahissait par terre le territoire ennemi, Harold l'attaqua à l'improviste du côté de la mer, et rendit aux Gallois ravages pour ravages. Les Gallois, vaincus et subjugués, lui envoyèrent en signe de soumission la tête de Griffith; le vainqueur la présenta au roi Édouard, et les princes gallois jurèrent foi et hommage au monarque saxon, promettant d'acquitter à l'avenir l'ancien tribut.

Harold marcha ensuite contre les Northumbres, soulevés par les barbaries de son propre frère, Tosti, leur comte. Il les apaisa sans combat, en obligeant Tosti à s'exiler, et en leur donnant pour nouveau gouverneur Morkar, fils du fameux comte Leofin. Il acheva de se concilier la famille de ce puissant seigneur, très-populaire dans la Mercie, en faisant donner cette dernière province à Edwin, frère de Morkar. On présume que par sa conduite habile et juste il voulut s'attacher la population du centre et du nord, et qu'il portait déjà ses vues ambitieuses sur le trône, dont il était alors le plus ferme soutien.

Tout semblait favoriser de semblables espérances. Le roi, n'ayant pas d'enfants et ne voyant en Angleterre aucun homme de la race de Cerdic, avait précédemment appelé auprès de lui son neveu Édouard, surnommé le Proscrit, fils exilé de son frère Edmond Côte de Fer, et gendre de l'empereur Henri III. Édouard était revenu en Angleterre avec sa famille, mais peu après avoir touché le sol natal, il mourut, et le fils qu'il laissa, nommé Edgar, était si faible de corps et d'esprit, que l'ambitieux Harold ne vit point en lui un compétiteur dangereux.

Le roi vieillissait, et par la force de l'habitude, ou l'effet de la nécessité, le ressentiment qu'il avait nourri contre la famille de Godwin avait insensiblement fait place pour Harold, son beau-frère (1), à des dispositions bienveillantes, et un ancien auteur nous dit qu'il le traitait comme un fils. Les prétentions du fils de Godwin reçurent un grave échec d'un incident fortuit. Dans une excursion maritime, une violente tempête le jeta sur les terres de Guy de Ponthieu, à l'embouchure de la Somme. Une coutume barbare donnait alors sur les naufragés, au seigneur de la terre où échouait leur navire, tous les droits du vainqueur sur le vaincu. Harold et ses compagnons furent, en conséquence de cet odieux usage, dépouillés et tenus en prison dans la forteresse de Beaurain près de Montreuil jusqu'à ce qu'ils eurent acquitté leur rançon. Le bruit de la captivité d'Harold se répandit rapidement, et parvint jusqu'au duc de Normandie, qui était le fameux Guillaume, fils bâtard de Robert le Magnifique. Guillaume comprit de quelle importance il serait pour lui de tenir Harold en son pouvoir; il voyait le roi Édouard sans enfants et auprès de ce prince, sur les marches du trône, un seul membre de sa famille, dépourvu également de vigueur physique et d'énergie morale : déjà sans doute il nourrissait lui-même l'espérance de succéder au roi saxon, son parent par sa mère Emma, grande-tante de Guillaume : Harold était donc pour lui un dangereux compétiteur. Guillaume saisit l'occasion d'en faire un instrument de sa propre fortune, et obtint de Guy de Ponthieu que le captif lui serait livré. Il reçut Harold avec honneur, et le combla de caresses; puis, saisissant un moment opportun, il lui dit qu'Édouard, au temps de son séjour en Normandie, vivant avec lui en frère, lui avait promis de le faire son héritier si jamais il devenait roi en Angleterre, et il pria Harold de l'aider à réaliser cette promesse. Harold, pris au dépourvu par cet étrange aveu, donna une vague adhésion aux paroles du duc, qui obtint de lui l'engagement verbal de livrer le château de Douvres aux Normands, de lui envoyer sa sœur pour un de ses proches et de prendre en mariage pour lui-même sa fille Agathe.

A quelque temps de là, Guillaume ayant convoqué à Bayeux les barons de Normandie, fit porter dans la salle du conseil une vaste cuve, couverte d'un drap d'or, mais remplie de reliques de saints, et un missel fut ouvert sur la cuve; puis, faisant introduire le chef saxon, il le requit de répéter, en jurant sur ce missel, les promesses qu'il lui avait faites. Harold fut ainsi contraint de les confirmer par un serment auquel les ossements sacrés dont la cuve était remplie donnaient un caractère plus saint et plus obligatoire. Guillaume ensuite le laissa libre, et Harold s'en retourna en Angleterre. Aussitôt après la mort d'Édouard, qui arriva le 5 janvier 1066, Harold réunit le grand conseil à Londres, et soit qu'il ait pris la couronne, soit qu'il l'eût reçue, cette assemblée le proclama roi, et il fut sacré le jour même des funérailles d'Édouard. Aucune opposition sérieuse n'éclata; aucune révolte ne s'appuya du nom d'Edgar, seul parent du feu roi, et qui lui-même accepta d'Harold le comté d'Oxford. Ce ne fut pas dans la famille dépossédée de Cerdic le Saxon, mais dans la sienne même, que le fils de Godwin, devenu roi, trouva un premier et implacable ennemi. Tosti, son frère, ancien comte de Northumberland, que les Northumbres avaient chassé et que Harold, par une sage politique, n'avait pas voulu rétablir, alla se susciter des vengeurs parmi les princes du continent, et réussit à entraîner dans sa querelle le roi de Norvège. Le duc de Normandie, cependant, avait envoyé un messager à Harold pour lui rappeler son serment. Le prince saxon répondit « qu'en promettant le trône d'Édouard, il avait promis ce qui ne lui appartenait pas; car, dit-il, ma royauté n'est point à moi, je ne saurais l'abdiquer sans la volonté du pays; de même sans le consentement de la nation je ne puis prendre une femme étrangère. Quant à ma sœur, que le duc réclame pour un de ses proches, elle est morte; veut-il que je lui envoie son corps? »

(1) Édouard avait épousé Edith, fille de Godwin.

Guillaume, par un second message, pria le roi de tenir au moins une de ses promesses en épousant sa fille Agathe. Harold refusa, et il épousa une femme saxonne, sœur des comtes Edwin et Mockar. Guillaume, à cette nouvelle, ne contint plus sa fureur; il jura qu'il viendrait dans l'année réclamer toute sa dette, reprendre ses droits par l'épée et punir le parjure. Aussitôt il sollicite à Rome une décision propice à ses desseins. Le pape reconnut pour vrai et valable le legs qu'Édouard avait fait à Guillaume de sa couronne, et prononça contre son rival une sentence d'excommunication. Le duc fit alors publier au loin son ban de guerre, et promit à chacun une part dans les dépouilles du pays conquis. Vers le milieu du mois d'août 1066, Guillaume possédait plus de 900 navires à grandes voiles, non compris les transports, et réunissait 60,000 combattants à l'embouchure de la Dive, lieu fixé pour l'embarquement.

Le roi Harold se vit alors entre les périls de deux invasions redoutables, l'une au sud par les Normands, l'autre au nord par le roi de Norvège et par son propre frère Tosti. Les Norvégiens abordèrent les premiers, et se dirigèrent sur York, capitale de la Northumbrie. Harold, à cette nouvelle, marcha rapidement vers le nord avec toutes ses forces, et fit porter des paroles de paix à son frère Tosti, offrant de lui rendre tous ses honneurs s'il consentait à poser les armes. « Et que donnera mon frère au roi de Norvège, mon allié? » demanda Tosti; — « Sept pieds de terre, répondit Harold, ou peut-être un peu plus selon sa taille. » Cette fière réponse fut le signal du combat. La rencontre eut lieu à Stamford-bridge. Les Norvégiens, immobiles et la lance en arrêt, soutenaient sans fléchir le premier choc de la cavalerie saxonne; une seconde charge ébranle leurs rangs, et le roi Hadrad étant tombé mort, son armée lâchait déjà pied, lorsque Olaric, son fils, accourut sur le champ de bataille avec des troupes fraîches, restées sur la flotte. Mais une longue marche les avait épuisées; elles soutinrent mal le choc du Saxon victorieux. Tosti et les principaux chefs périrent après une lutte désespérée, et la victoire d'Harold fut complète. Ce prince, après la bataille, fit son entrée dans la ville d'York, où il fut reçu en libérateur et s'arrêta pour guérir une blessure qu'il avait reçue dans la mêlée. Mais déjà un adversaire plus terrible approchait, et Harold, à table avec ses thanes, s'abandonnait à l'ivresse du triomphe quand il apprit que le duc Guillaume avait débarqué avec son armée et qu'il campait près d'Hastings. Harold, alors oubliant ses fatigues et sa blessure, donna l'ordre du départ, et se remit en marche vers le sud. Il rallia en chemin quelques-unes des milices de l'ouest et du nord, et il courut à la rencontre des Normands avec cette étonnante célérité qui avait jadis contribué à ses victoires sur les Gallois et tout récemment sur les Norvégiens. Il s'arrêta sur une colline à environ neuf milles d'Hastings, près d'un lieu appelé Seulac. Ses deux frères et sa mère redoutaient pour lui les conséquences fâcheuses de la violation d'un serment prêté sur des reliques, et ils s'efforcèrent d'éloigner sa personne du champ de bataille; mais il reçut impatiemment leurs timides conseils. Avant de combattre, les princes rivaux essayèrent des négociations. On assure que Guillaume offrit au roi saxon de s'en remettre au jugement du pape ou de trancher le différend par un combat singulier. Harold refusa; des deux côtés on fit alors les apprêts de la bataille (24 septembre 1066).

Les Saxons passèrent la nuit sans dormir; ils chantaient et buvaient, et au point du jour ils se montrèrent à l'ennemi; tous à pied, sur le coteau de Seulac, leur hache d'armes à la main, les boucliers serrés l'un contre l'autre, ils se tenaient fermes et immobiles comme un mur d'airain. L'étendard royal flottait au centre, et tout auprès étaient le roi Harold, ses frères et les principaux chefs. La bataille fut acharnée, et dura jusqu'au soir; enfin, une flèche atteignit Harold à l'œil, et il expira sur-le-champ. Sa mort donna la victoire à Guillaume. On dit que des religieux du monastère de Watham, fondé par Harold, et guidés par une femme nommée Édith *au cou de cygne*, qu'il avait eue pour maîtresse, le trouvèrent parmi les morts. Guillaume, qui avait dégradé un de ses officiers assez lâche pour mutiler le cadavre de son ennemi, ne voulut pas cependant permettre qu'il fût remis aux mains de sa mère Getha. On l'ensevelit sur le rivage; mais le vainqueur consentit ensuite à ce que les dépouilles d'Harold fussent déposées dans l'église du monastère de Watham. C'est ainsi que périt le dernier roi saxon. Il fut de ceux que la fortune améliore en les élevant, et il déploya sur le trône, où il s'assit peu de jours, des vertus vraiment royales, reconnues même par les historiens qui ont nié son bon droit. Remarquable par la force du corps, par l'énergie de l'âme et par l'éloquence de sa parole, il se montra, dit le chroniqueur Hoveden, religieux, modeste, affable, et défendit sa patrie sur terre et sur mer à la sueur de son front.

Harold fut marié deux fois; sa première femme, dont le nom n'a pas été conservé, lui laissa trois fils, qui après la mort de leur père passèrent en Irlande, et de là en Danemark après avoir tenté sans succès plusieurs débarquements sur les côtes d'Angleterre. Édith, qu'il avait épousée, peu avant l'invasion normande, se retira à Westminster, où elle vécut et mourut dans l'obscurité. On ne connaît pas le sort des enfants nés de cette dernière union. E. DE BONNECHOSE.

Malmesbury, *De Gestis Regum Anglorum*. — *Chronique saxonne*. — Hoveden, *Rer. Angl. Script.* — Eadmerus, *Historia Novorum*. — Ordéric Vital, *Histoire ecclésiastique*. — Augustin Thierry, *Histoire de la Conquête de l'Angleterre par les Normands*.

HAROUN. *Voy.* AARON.

HAROUN, surnommé *Ar-Raschid* (le Juste),

célèbre khalife de Baghdad, le cinquième de la dynastie des Abbassides, né à Réi, en 148 ou 149 de l'hégire (765 ou 766 de Jésus-Christ), mort à Thous, le 3 djoumada al-akhir de l'an 193 (2 avril 809). Il était le second fils du khalife Mehdi et d'une esclave nommée Khaïzeran. Il fit ses premières armes à l'âge de quatorze ans, prit part à diverses expéditions contre les Grecs, et commanda une armée qui s'avança jusque sur les rives du Bosphore, en 166 (781). Son père, qui reconnaissait en lui d'heureuses dispositions, désirait lui assurer le trône; mais, n'osant frustrer Hadi, son fils aîné, de ses droits à la couronne, il se contenta de désigner pour successeurs Haroun et la descendance de ce dernier. A peine monté sur le trône, Hadi s'efforça de faire considérer comme nulle cette disposition testamentaire, et de faire reconnaître pour héritier présomptif son propre fils, Djafar. Au lieu de tenir compte des représentations de Yahya le Barmécide, secrétaire de Haroun, il tenta d'empoisonner son frère et sa mère. Mais Khaïzeran le prévint, en le faisant étouffer sous des coussins, le 14 rebi second de l'an 170 de l'hégire (1er octobre 786). Haroun fut aussitôt proclamé khalife, et le même jour il lui naquit un fils, qui fut le célèbre Mamoun. Ses sujets virent dans la coïncidence de ces trois événements le présage de l'éclat du règne qui s'ouvrait. Le nouveau souverain donna la charge de grand-vizir à Yahya, fils de Khalid le Barmécide, se vengea de ses ennemis, et fit jeter en prison son neveu Djafar. Mais celui-ci recouvra la liberté, après avoir déclaré qu'il renonçait à toute prétention au trône. Haroun s'occupa immédiatement de mettre en état de défense la partie de ses États qui avoisinait l'empire d'Orient. Il créa des provinces frontières, auxquelles il donna une organisation particulière, et qu'il appela *Awasim* (les protégeantes). Depuis six ans la Syrie était divisée entre les factions de Kaïsi et des Yemani. Le khalife prit à cœur de faire cesser les troubles qui en résultaient. Les chefs des deux partis furent saisis par Mousa le Barmécide et conduits à Baghdad. Cette mesure mit fin aux dissensions. A l'extrémité opposée de l'empire, Fadhl, fils de Yahya, gouverneur du Khorasan, fit des conquêtes dans le Câboul et la Transoxane. Il comprima, dans le Daïlem, la révolte de Yahya ben Abdallah, descendant d'Ali. Son frère Djafar, qui jouissait de la plus grande faveur auprès du khalife, cumulait avec les fonctions de vizir celles de gouverneur de la Syrie et de l'Égypte. Les Barmécides étaient en possession des charges les plus importantes, et disposaient en maîtres absolus de toutes celles qu'ils ne s'étaient pas réservées. C'est à eux seuls que s'adressaient les solliciteurs; c'est à eux seuls que le khalife laissait le soin de gouverner l'empire. Leur administration ne fut pas exempte de fautes. Occupés de fêtes, livrés aux plaisirs, ils négligeaient souvent les affaires. Quelques anecdotes rapportées par des historiens dignes de foi donnent à supposer que la concussion avait été l'une des sources de leur immense fortune. On les a beaucoup loués du noble usage qu'ils faisaient de leurs richesses et de la protection qu'ils accordaient aux lettres. Ces éloges sont mérités. Mais il faut avouer que les Barmécides donnaient trop à la faveur, que leur générosité dégénérait souvent en prodigalité; et les bienfaits qu'ils répandaient leur procurèrent un grand nombre d'admirateurs et de panégyristes sincères. Il n'était bruit que de leur grandeur et de leurs vertus. Tout leur souriait, lorsqu'un caprice du despote qu'ils servaient les fit tout d'un coup rentrer dans le néant, d'où ils étaient sortis depuis moins d'un demi-siècle. En 187 (803) Djafar fut décapité; Fadhl et Yahya furent jetés en prison, après avoir subi toutes sortes de mauvais traitements de la part de Haroun même. Dans une pièce de vers sur la chute des Barmécides, ce prince les accuse de trahison. Mais aucun historien n'a cru à la vérité de ce reproche. On a prétendu qu'une intrigue de cour fut la cause de la disgrâce de cette illustre famille. Djafar aurait rendu mère de deux enfants une sœur de Haroun, la princesse Abbasa, dont il avait obtenu la main, sous promesse de n'entretenir aucune relation avec elle. Mais Ibn-Khaldoun rejette cette anecdote, comme controuvée. Le seul crime des Barmécides, c'est d'avoir inspiré à leur maître un sentiment de jalousie ou peut-être de crainte, quoiqu'en réalité leur puissance n'eût rien de dangereux pour celle du khalife.

L'année 187 (803) fut encore signalée par la rupture de la paix entre le khalifat et l'empire d'Orient. Immédiatement après avoir détrôné Irène, l'empereur Nicéphore s'était soustrait au tribut que les Arabes avaient imposé à ses prédécesseurs, et avait demandé la restitution de toutes les sommes qu'ils leur avaient payées. Cette démarche, que ne justifiait nullement l'état de faiblesse où se trouvaient les États de Nicéphore, excita au plus haut degré l'indignation de Haroun. Il se mit lui-même à la tête de ses troupes, et marcha contre la ville d'Héraclée, dont il s'empara après avoir ravagé les contrées qui se trouvaient sur son passage. Nicéphore fut forcé de se reconnaître tributaire. Mais comme il n'exécuta point les conditions du traité, ses provinces d'Asie Mineure furent chaque année envahies par les Arabes. En 190 (806) Haroun s'avança jusqu'à Ancyre, à la tête d'une armée de 300,000 hommes. Il ne se retira qu'après avoir imposé à son ennemi un tribut de 30,000 pièces d'or, et lui avoir fait promettre de ne plus relever les murailles d'Héraclée. Ce traité ayant eu le même sort que les précédents, le khalife fit dévaster les îles de Rhodes, de Chypre et de Crète, en 192 (808), et transporta dans ses États les prisonniers de guerre et un grand nombre d'insulaires qui avaient été réduits en esclavage. Il eut

des relations, mais d'un genre plus amical, avec l'empereur d'Occident, Charlemagne. Il envoya à ce monarque en 1801 une ambassade, qui lui présenta des produits de l'industrie des Arabes, et notamment une horloge à sonnerie.

Haroun tomba malade dans une expédition contre le gouverneur de Khorasan, Rafi ben-Léits, qui s'était révolté et qui fut vaincu et mis à mort par les généraux du khalife. S'imaginant que son médecin, Gabriel, fils de Bakhtischou, lui prescrivait un régime trop sévère, il allait le faire périr, lorsqu'il mourut lui-même. Haroun eut pour successeur son second fils, Émin, qui n'avait pas les brillantes qualités de Mamoun, son frère aîné, mais qui avait sur lui l'avantage de la naissance. Mamoun avait pour mère une esclave noire, tandis que Emin était fils de Zobéidet, cousine de Haroun et la plus élevée en dignité de ses femmes. Les deux autres fils de Haroun, Mamoun et Moutemen, avaient obtenu, l'un la partie orientale de l'empire (186-802), l'autre les Awasim, ou provinces frontières, à charge de reconnaître la suzeraineté de leur frère. Ce partage, analogue à celui que Charlemagne et Louis le Débonnaire firent entre leurs enfants, eut pour résultat des guerres civiles, qui aboutirent à la déposition d'Émin. Ce ne fut pas la seule faute que Haroun commit en politique. Au lieu de prendre des mesures vigoureuses contre les habitants du Maghreb al-Acsah (Maroc), qui s'étaient soulevés à la voix d'Édris Ier, descendant d'Ali et fondateur de la dynastie des Édrisites, il se contenta de faire empoisonner le prince rebelle.

Haroun était très-pieux; il fit sept ou huit fois le pèlerinage de La Mecque, suivi d'un cortége de théologiens, de jurisconsultes, de poëtes. C'est le dernier des khalifes qui se soit acquitté de ce devoir prescrit par l'islamisme. Lorsqu'il ne pouvait se rendre en personne dans les villes saintes, il y envoyait en sa place trois cents pèlerins. Il avait dans son harem quatre cents femmes, qui toutes excellaient dans quelque art d'agrément; les unes étaient conteuses, les autres chanteuses, danseuses, musiciennes; quelques-unes même faisaient des vers. L'histoire de la littérature arabe a conservé les noms de plusieurs de ces dernières. Haroun cultivait la poésie, et avait le goût des constructions, comme sa femme Zobéidet, qui fonda Tebriz. Il embellit Baghdad, et fit bâtir plusieurs villes, entre autres Harouniyet, près de Merasch. Son règne fut illustré par une foule d'hommes distingués, tels que : Djafar, Fadhl ben-Yahya et Fadhl ben-Rebi, ses vizirs; Abou-Yousouf, chef des juges; l'imam Malek; le traditionniste Abou-Moawiah, les grammairiens Sibiweih et Ibn-Younis, le savant Abd-al-Mobarik, le musicien de la cour Ibrahim de Mossoul, le conteur Asmaï; et les poëtes Ismaïl ben-Mohammed, surnommé Séid al-Homéiri, Merwan ben-Abou-Hafsah, Ibn-al-Ahnef, Aboù'l-Otahiyet, et surtout Aboù-Nowas. Quant au monarque autour duquel se groupent ces noms célèbres, il ne posséda ni grands talents ni grandes vertus, il n'exécuta aucune grande entreprise, il ne fit point de grande conquête, et se laissa surpasser par les Barmécides en magnificence et en libéralité. Cependant, son nom a franchi les limites du monde musulman et a retenti jusqu'en Europe. Haroun doit la gloire dont il jouit aux poëtes qui ont chanté ses louanges ou aux conteurs qui l'ont pris pour sujet de leurs récits. Il est le héros d'un cycle de contes et d'anecdotes, où il ne joue sans doute pas toujours le plus beau rôle, mais qui l'ont rendu célèbre dans tout l'univers.

E. BEAUVOIS.

Ibn al-Atsir, *Kamil at Tewarikh*. — Fakhr-ed-Din (le faux), *Histoire des Dynasties*, dans la *Chrestom. Arabe* de Silvestre de Sacy, t. I. — Novéiri, fragm. à la suite de l'*Histoire des Berbères par Ibn-Khaldoun*, trad. par M. de Slane, II, p. 560. — Aboulfédah, *Ann. Muslem.*, II. — Aboù'l-Faradj, *Hist. Dynastiarum*. — Elmacin, *Hist. Saracenica*, p. 148. — Eutychius, *Ann*. — Mirkhond, *Raudhet as-Sefa*. — Théophanes, *Chron*. — D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*. — De Hammer, *Gemældesaal der Lebenbeschreibungen*, II, 192-218; *Literaturgeschichte der Araber*, III, 23. — Noël Desvergers, *L'Arabie*. — Weil, *Geschichte der Khalifen*, t. II.

***HARPAGE** (Ἅρπαγος), général mède, mort dans le sixième siècle avant J.-C. Suivant Hérodote, il sauva la vie de Cyrus, et fut cruellement puni par Astyage de cet acte d'humanité (*voy*. CYRUS). Harpage, devenu général de Cyrus, succéda à Mazares dans la mission de réduire les villes grecques de l'Asie Mineure. Il assiégea d'abord Phocée, ne demandant aux habitants que d'ouvrir une brèche dans leur rempart et de consacrer une de leurs maisons au roi des Perses en signe de soumission. Les Phocéens demandèrent un jour pour délibérer sur ces propositions, et, profitant du délai, ils évacuèrent leur ville, où Harpage mit une garnison. Les Phocéens s'étaient embarqués; mais avant de faire voile définitivement vers l'ouest, ils rentrèrent momentanément dans Phocée, et massacrèrent la garnison ennemie. Harpage mit le siége devant Téos, que ses habitants abandonnèrent également. Les autres villes ioniennes se défendirent aussi avec courage; mais elles finirent par céder, aimant mieux subir le joug des Perses que de suivre l'exemple des Phocéens et des Téiens. La conquête des cités continentales amena immédiatement la soumission des Ioniens insulaires. Harpage, avec son armée, grossie par les Ioniens et les Éoliens vaincus, marcha contre les Cariens, les Cauniens, les Lyciens et les cités doriennes de la côte de Carie. Une seule de ces villes, Pédasos, fit quelque résistance. La colonie de Cnide faisait des préparatifs de défense; mais, sur un ordre de l'oracle de Delphes, elle se soumit. Les Lyciens montrèrent plus de fermeté. Les habitants de Xanthus livrèrent bataille à Harpage. Vaincus par le nombre, ils rentrèrent dans leur ville, rassemblèrent à la hâte toutes leurs richesses, et les renfermant dans la citadelle avec leurs femmes, leurs enfants et leurs

esclaves, ils y mirent le feu. Puis ils se firent tuer eux-mêmes dans une lutte désespérée contre les Perses. On ne sait plus rien d'Harpage après la conquête de l'Asie Mineure. Z.

Hérodote, I, 80, 162-177. — Fellows, *Lycia*, 1841, p. 276.

HARPALUS (Ἅρπαλος), général macédonien, fils de Machatas, de la famille des princes d'Elmyotis, mort en 324 avant J.-C. Il était neveu de Philippe, qui avait épousé Phila, sœur de Machatas. Malgré ce lien de parenté, les princes d'Elmyotis semblent avoir été toujours mal disposés pour le roi de Macédoine, qui leur avait enlevé leurs domaines héréditaires. Aussi quoique Harpagus résidât à la cour de Pella, et qu'il fût même à l'occasion chargé de missions importantes, il ne jouit jamais d'une pleine faveur. Il se rangea avec les autres mécontents du côté d'Alexandre, et participa aux intrigues qui avaient pour but le mariage de ce prince avec la fille de Pixodarus. Exilé ainsi que tous les fauteurs de ce mariage, il fut rappelé aussitôt après la mort de Philippe, et nommé surintendant du trésor. Il suivit en cette qualité Alexandre en Asie Mineure. Il abusa de sa place, commit des malversations, et craignant d'être puni, il s'enfuit en Grèce avant la bataille d'Issus. Il était à Mégare, lorsqu'il reçut des lettres d'Alexandre qui l'invitait à revenir et lui promettait le pardon complet du passé. Il rejoignit le roi à Tyr en 331, et fut réinstallé dans son office. Alexandre, poursuivant ses conquêtes vers la haute Asie, et jusqu'à l'Indus, laissa Harpalus d'abord à Ecbatane, puis à Babylone, avec le trésor royal et six mille Macédoniens. Harpalus, abandonné à lui-même, et loin de l'œil du maître, ne mit plus de bornes à ses folles prodigalités. Il fit venir d'Athènes une courtisane nommée Pythionice, la reçut avec une pompe royale, et après sa mort lui fit élever deux magnifiques tombeaux, l'un à Babylone, l'autre à Athènes. Glycéra, qui succéda à Pythionice, fut traitée avec les honneurs réservés aux reines. Cette folle conduite et les exactions qui en étaient naturellement la conséquence révoltèrent les Grecs et les barbares Des plaintes parvinrent à Alexandre de plusieurs personnes, entre autres, de l'historien Théopompe. Harpalus avait sans doute espéré qu'Alexandre ne reviendrait pas de ses lointaines expéditions; il fut épouvanté en apprenant que ce prince approchait de Suse, et que sur sa route il avait puni de mort plusieurs ministres infidèles. Voyant que la fuite était sa seule ressource, il se saisit d'une somme de cinq mille talents, rassembla six mille mercenaires, s'embarqua sur les côtes de l'Asie Mineure, et fit voile pour l'Attique. Laissant sa flotte et ses troupes au cap Ténare, il se rendit à Athènes, dont il avait précédemment capté la bienveillance par un riche présent de blé, et qui lui avait donné le droit de cité. Ses trésors, prodigués aux orateurs d'Athènes (*voy.* DÉMOSTHÈNE), ne purent pas cependant lui valoir la protection de cette ville. Il alla rejoindre ses mercenaires au cap Ténare, et passa avec eux en Crète. Peu après son arrivée dans l'île, il périt assassiné par Thimbron, un de ses officiers, ou, suivant un autre récit, par un Macédonien nommé Pausanias. Plutarque nous apprend qu'Harpalus, durant sa résidence à Babylone, comme gouverneur, introduisit dans les jardins royaux et sur les promenades publiques la culture d'un grand nombre de plantes grecques. Z.

Pausanias, I, 37; II, 33. — Plutarque, *Apophth.*, p. 681, éd. Reiske, *Alexand.*, 10, 35; *Démost.*, 25; *Phocion*, 21; *Vitæ X Orat.*, p. 363, édit. Reiske. — Arrien, *Anab.*, III, 6, 19. — Diodore, XVII, 108. — Quinte-Curce, X, 2. — Thirlwall, *Greece*, vol. VII, p. 153-161.

* **HARPALUS**, chef d'une ambassade que Persée, roi de Macédoine, envoya à Rome en 172 avant J.-C. pour répondre aux plaintes d'Eumène, roi de Pergame. Harpalus offensa les Romains par sa hauteur et la fierté de son discours. Il porta ainsi au comble l'irritation des Romains contre Persée. Z.

Tite-Live, XLII, 14, 18. — Appien, *Maced.*, 9.

* **HARPALUS**, astronome grec d'une époque incertaine. On croit qu'il inventa une *octaeteris* ou qu'il modifia le mode d'intercalation usité dans le *cycle* de Cléostrate (*voy.* CLÉOSTRATE). Pline lui attribue aussi l'introduction d'une *Heccædecaeteris*, ou cycle de seize ans. On ignore combien de temps on fit usage de ces deux cycles inventés pour remédier aux irrégularités du calendrier grec. Z.

Censorinus, c. 18. — Pline, *Hist. Nat.*, XVI, 34. — Weidler, *Hist. Astron.* — Dodwell, *De veteribus Cyclis Dissertat.*, III, 30-32.

HARPE (LA). *Voy.* LA HARPE.

* **HARPENSTRENG** (*Henric*), écrivain danois, mort en 1244; on ne sait rien de sa vie, si ce n'est qu'il était chanoine à Roeskilde; il traduisit le traité de Mucer Floridus sur les végétaux et les minéraux, et il joignit à ce travail, divisé en 80 chapitres, un supplément en 57 chapitres, destiné à compléter l'auteur latin. Il traduisit également le poëme de Murbode sur les pierres précieuses, et composa, sous le titre de *Kogebog*, un traité en 25 chapitres sur les aliments, le lait, l'huile, etc.; et enfin un traité de médecine dont une portion seulement a été conservée. Ces divers ouvrages, empreints des préjugés et des erreurs du moyen âge, révèlent toutefois un esprit avide d'instruction et aussi judicieux qu'on pouvait l'être dans la première moitié du treizième siècle. Celui que nous avons indiqué en commençant a été publié avec une introduction, des notes et un glossaire par Chr. Molbech; Copenhague, 1826, in-8°. G. B.

Bartholin, *De Medecina Danorum domestica*; Copenhague, 1666, in-8°. — Nyerup, *Litteratur i Middelalderen*, p. 330. — Grasse, *Lehrbuch einer allgemeinen Literärgeschichte*, t. II, P. II, p. 57.

* **HARPER** (*Robert-Goodloe*), homme politique américain, né en 1765, à Frédéricksburg

(Virginie), et mort le 15 janvier 1825, à Baltimore. A l'âge de seize ans il fit, sous les ordres du général Greene, la dernière campagne de la guerre de l'indépendance, et vint ensuite achever ses études au collége de Princeton, où il prit ses grades universitaires. Après avoir tenté vainement de mettre à exécution un voyage à pied sur l'ancien continent, il étudia le droit, fut reçu avocat au bout d'une année, et s'établit à Baltimore; en même temps il avait abordé la scène politique, et s'était montré un orateur de premier ordre à la chambre des représentants, où il défendit avec beaucoup d'énergie l'administration de Washington et d'Adams. Plus tard il alla siéger au sénat au nom du Maryland. Ses écrits politiques ont été publiés sous le titre de *Select Works;* Baltimore, 1814, in-8°. P. L—Y.

Allen, *American Biography*, 1857. — *Cyclopædia of American Literature*, t. I.

HARPHIUS (1) (*Henri*), mystique flamand, né à Erp, village du Brabant (d'où il tire son nom latinisé), vers le commencement du quinzième siècle, mort à Malines, le 22 février 1478. Il entra dans l'ordre de Saint-François, et s'y distingua par son savoir et sa piété; il excellait surtout dans la théologie mystique. Il arriva aux premiers grades de son ordre, et rétablit la discipline dans plusieurs couvents de cordeliers. Il visita l'Italie, et s'arrêta sur le mont Alverne (2), célèbre dans l'histoire de saint François, et ce fut là que sous l'inspiration immédiate du saint il composa sa *Théologie mystique*. Harphius est honoré par les franciscains comme bienheureux. Cependant, Bossuet ne paraissait pas faire grand cas des œuvres d'Harphius, et le regardait comme un visionnaire « qui s'était livré à la chaleur de son imagination ». On a de lui: *Le Directoire des Contemplatifs*, imprimé d'abord en bas allemand sur la fin du quinzième siècle, puis traduit en latin par le P. Blomeven, sous le titre de *Directorium aureum Contemplativorum;* Cologne, 1513, in-8°, et Anvers, 1513, in-12. Ce livre est divisé en trois parties : 1° *Épithalame;* 2° *La Direction d'or des Contemplatifs;* 3° *Eden, ou le paradis terrestre des contemplatifs;* on y a joint trois autres écrits d'Harphius: *Tractatulus de Effusione Cordis; Modus legendi rosarium Virginis Mariæ; Remedia contra Distractiones*. Le *Directorium aureum* a été réimprimé avec des commentaires ou des corrections; Paris, sans date, gothique, in-12; Cologne, 1527, in-12; 1611, in-16, et 1645, in-fol.; Anvers, 1536, in-12; Cologne, 1555, in-fol.; Rome, 1585, in-4°; Brescia, 1601, in-4°; trad. en français par Mme E. B., Paris, 1552, in-16; par le sieur de La Motte-Romancourt (le P. Jean de Mochault), Paris, 1617, in-4°; en allemand, par le P. Anselme Hoffman, Cologne; en italien, par dom Benoît Osama, etc.; — *Sermones*, etc., suivis des *Trois Parties de la Pénitence* et du *Triple Avénement de Jésus-Christ*. Composés d'abord en flamand, ces écrits ont été traduits en latin; Nuremberg, 1481, in-4°, à deux colonnes, petits caractères gothiques; Spire, 1484, in-4°; Haguenau, 1509, in-4° et in-fol.; — *Speculum aureum decem Præceptorum Dei*, etc.; Mayence, Pierre Schæffer de Gernsheym, 1474, in-4°; Nuremberg, 1478, in-4°; 1481, in-fol.; Strasbourg, 1486, in-4°; Bâle, 1496, in-4°; Heidelberg, 1526, in-4°; — *Speculum Perfectionis;* Venise, 1524, in-12; trad. en italien, 1546, in-12; — *Explicatio succincta et perspicua* Novem Rupium (du P. Suso), composée d'abord en bas allemand; trad. en latin par Surius, et insérée dans les *Opera omnia* de Henri Suso; Cologne, 1533, 1555, 1588 et 1615, in-12; Naples, 1658, in-12; — *De Mortificatione pravorum Affectuum*, suivi d'un traité sur le même sujet par le P. Jules Fatio; Cologne, 1604, in-16; — *Cantici Canticorum mystica Explicatio;* Cologne, 1564, in-fol. On attribue en outre à Harphius *Schola divini Amoris, et impedimenta;* — *Duodecim Mortificationes necessariæ volentibus proficere in vita contemplativa*. Paquot croit que ces deux derniers écrits sont des extraits d'ouvrages cités précédemment. A. L.

Trithème, *De Scriptoribus ecclesiasticis*, col. 817. — Le même, *De Scriptoribus Germaniæ*, col. 159. — Possevin, *Apparatus sacer*, t. I, p. 728. — Bellarmin, *De Scriptoribus ecclesiasticis*, p. 415. — Le Mire, *In Auctario Trithemii*, n° 488, p. 91. — Raisse, *Auctar. ad Molani Natales SS.*, 18 juillet, p. 125. — Swert, p. 390. — Valère André, *Bibliotheca Belgica*, p. 355. — Wadding, *Scriptores Ordinis Minorum*, p. 164. — Du Verdier, *Bibliothèque française*, t. II, p. 545. — Fleury, *Histoire ecclésiastique*, t. XVI, lib. LXXIX, p. 5. — Quétif et Échard, *Scriptores Ordinis Prædicatorum*, t. II, p. 558. — Bossuet, *Instruction sur les états d'oraison*. — Dupin, *Bibl. des Auteurs ecclésiastiques* (XVe siècle). — Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire des Pays-Bas*, t. I, p. 211; t. IX, p. 386-396. — Hartzheim, *Bibliotheca Scriptorum Coloniensium*.

* **HARPOCRAS** (Ἁρπόκρας), médecin grec, vivait au commencement du deuxième siècle après J.-C. Il fut d'abord esclave, puis affranchi, et, par la protection de Pline le jeune, dont il était le médecin, il obtint de Trajan le droit de cité à Rome et à Alexandrie.

Il ne faut pas confondre cet Harpocras avec un autre médecin du même nom, dont les prescriptions sont plusieurs fois citées par Andromachus, et qui vivait environ cent ans plus tôt. Y.

Pline, *Epist.*, X, 5, 6. — Galien, *De Compositione Medicam. sec. gén.*, vol. XIII, p. 729, 838, 841, 978.

HARPOCRATION (*Valerius*), lexicographe grec, d'une époque incertaine. On a de lui un lexique grec des mots des dix orateurs attiques, qui porte le titre de Περὶ τῶν λέξεων τῶν δέκα ῥητόρων ou Λεξικὸν τῶν δέκα ῥητόρων. Ce dictionnaire contient, outre l'explication des termes

(1) Appelé aussi *Henri d'Erp*, *Henricus Herp*, *de Erph*, *Herpius*, *Citharædus* et *de La Harpe*, suivant les langues dans lesquelles ses ouvrages ont été traduits.

(2) Cette montagne est située dans l'Apennin, aux confins de la Toscane, entre l'Arno et le Tibre, près des fameuses abbayes de Valombrosa et des Camaldoli. Dès 1218 saint François y habitait, et ce fut là, selon les hagiographes, qu'il reçut les stigmates, le 14 septembre 1224.

légaux et politiques, de courtes notices des personnes et des choses mentionnées dans les orateurs attiques. Cet ouvrage est d'une très-grande importance, car il contient de très-nombreuses informations sur la législation civile et politique d'Athènes, sur ses antiquités, son histoire, sa littérature, informations qui pour la plupart ne seraient point venues jusqu'à nous si elles n'avaient été recueillies par Harpocration. Suidas, l'*Etymologicum magnum*, et d'autres grammairiens postérieurs lui ont fait beaucoup d'emprunts; mais ce qu'ils nous apprennent de son histoire personnelle se réduit à peu de chose. Suidas, qui lui consacre une ou deux lignes, l'appelle un rhéteur d'Alexandrie, et lui attribue, outre le dictionnaire mentionné plus haut, un Ἀνθηρῶν συναγωγή, qui s'est perdu. Ces brèves indications ne nous fixent point sur l'époque où vivait Harpocration. Quelques critiques l'identifient avec un Harpocration qui, suivant Jules Capitolin, enseigna le grec à L. Verus; ce qui le ferait vivre dans la seconde moitié du deuxième siècle de l'ère chrétienne. Maussac a signalé dans Harpocration plusieurs passages qui attestent que l'auteur de ce lexique connaissait les *Deipnosophistes*, et qu'il était par conséquent postérieur à Athénée. D'autres, enfin, croient reconnaître l'auteur du lexique dans un Harpocration qui vivait en 354, et que Libanius appelle un bon poëte et un professeur meilleur encore. Ce sont là de simples conjectures, également probables et également incertaines. Le texte du dictionnaire d'Harpocration fut d'abord imprimé avec les *Scholies* d'Ulpien sur les *Philippiques* de Démosthène dans l'édition aldine; Venise, 1503, 1527. La première édition critique est celle de J. Maussac, Paris, 1614, in-4°, avec un commentaire et une savante dissertation; cette édition fut réimprimée par N. Blancard, avec des notes de Henri de Valois. J. Gronovius en donna une; Harderwyk, 1696, in-4°. L'édition de Leipzig, 1824, 2 vol. in-8°, contient ce qu'il y a de mieux dans les travaux précédents sur Harpocration. Le texte grec a été aussi publié avec le Dictionnaire de Mœris, par J. Bekker; Berlin, 1833, in-8°. Z.

Maussac, *Dissertatio critica*. — Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography*.

* **HARPOCRATION** (*Ælius*), rhéteur grec, d'une époque incertaine. Suidas cite de lui divers ouvrages de rhétorique et de philosophie, dont il ne reste aujourd'hui que les titres, savoir : Περὶ τῶν δοκούντων τοῖς ῥήτορσιν ἠγνοεῖσθαι; Ὑποθέσεις λόγων Ὑπερίδου; Περὶ τέχνης ῥητορικῆς; Περὶ ἰδεῶν. Suidas attribue à un autre Harpocration, dont le surnom est Caïus, des ouvrages du même genre, également perdus, et dont voici les titres : Περὶ τῶν Ὑπερίδου καὶ Λυσίου λόγων; Περὶ τῶν Ἀντίφωντος σχημάτων. Il est possible que Suidas ait commis une méprise et qu'il ait fait deux auteurs d'un seul écrivain, dont le nom complet était *C. Ælius* Harpocration. Z.

Suidas, au mot Ἁρπ. — Kiessling, *Quæst. Attic. Specim.*, p. 26.

* **HARPOCRATION** (Ἁρποκρατίων) d'Argos, philosophe platonicien et ami de Jules César, vivait vers 60 avant J.-C. Il écrivit un *commentaire* sur Platon en vingt-quatre livres, et un *Lexicon* de Platon en deux livres. Il ne reste rien de ces deux ouvrages. Cet Harpocration paraît être le même que le philosophe de ce nom mentionné par Athénée et Stobée.

Athénée cite encore un *Harpocration de Mendes*, auteur d'un traité *Sur les Gâteaux* (Περὶ Πλακούντων) et complétement inconnu d'ailleurs. Y.

Suidas, au mot Ἁρπ. — Athénée, XIV, p. 648. — Stobée, *Eclog. Phys.*, I, 2.

HARPSFELD (*John*), controversiste anglais, né vers 1510, mort à Londres, en 1578. Il acheva ses études à Oxford. Après avoir pris ses grades universitaires, il entra dans les ordres, et devint chapelain de l'évêque Bonner. Sous le règne de Marie il se montra un des plus violents persécuteurs du parti anglican. Son zèle fut récompensé par la place de doyen de Norwich. Il la perdit en 1560, sous Élisabeth, et eut même à subir quelques mois d'emprisonnement. On a de lui : *Concio ad Clerum;* Londres, 1553, in-8°; — *Homilies;* Londres, 1554, 1555; — *Disputationes and Epistles;* dans les *Acts and Monuments* de Fox; — *Supputatio temporum a diluvio ad a. D.* 1559; Londres, 1510. Z.

Wood, *Athenæ Oxonienses*, vol. I. — Dodd, *Church History*. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

HARPSFELD (*Nicolas*), ecclésiastique anglais, frère du précédent, mort en 1583. Il resta fidèle à la foi catholique au milieu des querelles religieuses qui agitèrent l'Angleterre au seizième siècle, et fut nommé sous le règne de Marie doyen de Canterbury; mais après l'avénement d'Élisabeth sur le trône il fut privé de cet emploi et retenu en prison jusqu'à l'époque de son décès. Il publia sous le pseudonyme d'*Alain Cope* un volume dirigé surtout contre le *Livre des Martyrs* de John Fox. On n'ignore pas que cet ouvrage célèbre donne le récit fort détaillé de la mort de prétendus martyrs qui étaient pleins de vie lorsque l'auteur narrait leur trépas. Le livre d'Harpsfeld a pour titre : *Dialogi sex contra summi pontificatus, Monasticæ vitæ, Sanctorum, sacrarum imaginum oppugnatores et pseudomartyres;* Anvers, C. Plantin, 1566, in-4°. On a imprimé à Douay, 1622, in-fol., un autre ouvrage d'Harpsfeld, *Historia Anglicana ecclesiastica*, qui est écrit avec une grande partialité, et on trouve dans quelques bibliothèques de l'Angleterre des copies d'un traité sur le mariage qu'il avait composé, et sur prétendu divorce (*pretensed divourse*) entre Henri VIII et la reine Catherine; nul typographe anglais n'osa l'imprimer. B.

Pitseus, *Relationes historicæ de Rebus Anglicis*. — Tanner, *Bibliotheca Britannica*, p. 380. — Wood, *Athenæ Oxonienses*, édition de Bless, t. I, p. 491. — *Bibliotheca Grenvilliana*, p. 301 et 317.

* **HARRACH** (Famille DE), maison ancienne de la monarchie autrichienne, professant la religion catholique. On regarde comme son berceau l'antique château, depuis longtemps détruit, de Ruben ou Rumb, dans le cercle de Budweis (Bohême), et elle figure dans les documents authentiques, sous le nom de *Horach*, à partir de 1272. Elle n'eut pourtant quelque éclat que depuis le seizième siècle : *Charles* DE HARRACH, né en 1570, mort en 1628, fut le favori de l'empereur Ferdinand II, qui lui conféra le titre de comte ; *Ernest-Albert* DE HARRACH, son fils aîné, né en 1598, mort en 1667, cardinal et successivement archevêque de Prague et de Trente, se fit connaître dans l'histoire des troubles de la Bohême. Wallenstein, duc de Friedland, épousa une *Élisabeth* DE HARRACH. Les frères d'Ernest-Albert, *Charles-Léonard* et *Othon-Frédéric*, devinrent la tige, le premier de la branche aînée, celle des comtes de *Harrach-Rohrau*, le second de la branche cadette, celle de *Harrach-Bruck*.

Les principaux membres de cette famille sont :

* **HARRACH-BRUCK** (*Ferdinand-Bonaventure* DE), né en 1637, mort en 1706, fit de vains efforts, comme ambassadeur impérial à la cour d'Espagne, pour assurer la succession de l'Espagne à la ligne autrichienne, et laissa un ouvrage intitulé : *Mémoires et négociations secrètes, contenant ce qui s'est passé de plus secret et de plus remarquable sous le règne de Charles II (roi d'Espagne), depuis 1696 jusqu'au premier traité de partage, publiés par M. de La Torre;* La Haye, 1720, 2 vol. in-12 ; ibid., 1735, 2 vol. in-12.

* **HARRACH** (*Aloys-Louis-Thomas-Raymond*, comte DE), fils du précédent, mort à Vienne, en 1742, prit la place de son père dans l'ambassade d'Espagne ; mais il réussit encore moins que lui. Il protesta au nom de Léopold Ier contre le testament de Charles II, et quitta Madrid. Il fut nommé en 1728 vice-roi de Naples, et ministre des conférences en 1733.

* **HARRACH** (*Frédéric-Auguste-Gervais-Protais*), fils du précédent, mort en 1749, avança de dignité en dignité jusqu'à celle de gouverneur général des Pays-Bas. Comme ministre des conférences impériales, il conclut la paix de Breslau, en 1742.

* **HARRACH** (*Jean-Joseph-Philippe* DE), frère du précédent, mort en 1764, fut nommé en 1723 feld-maréchal général, et plus tard président du conseil aulique de guerre à Vienne.

* **HARRACH** (*Charles-Borromée*, comte DE), de la branche *de Bruck*, né à Vienne, le 11 mai 1761, mort à Vienne, le 1er octobre 1829. Il étudia d'abord le droit et l'administration, puis la médecine. De bonne heure il fixa l'attention de Joseph II. Après la mort de cet empereur, le comte de Harrach se démit de sa place de conseiller de la régence à Prague, pour voyager et se livrer entièrement à la médecine. Reçu docteur, il exerça pendant vingt-cinq ans gratuitement cet art, et offrit ses secours à tous les indigents. Jouissant d'un revenu qui n'excédait pas 6,000 florins d'argent, il renonça à tous les plaisirs pour être en état d'assister les pauvres malades. Les services qu'il rendit à l'humanité souffrante pendant les années désastreuses de 1805 et de 1809, où Vienne et les environs étaient encombrés de malades et de blessés, appelèrent sur lui la bienveillance de Napoléon.

La maison du comte Charles-Borromée de Harrach était le rendez-vous des hommes les plus éminents de Vienne, des étrangers et des savants de tous les pays.

* **HARRACH** (*Ferdinand-Joseph*, comte DE), né le 17 mars 1763, mort à Dresde, le 5 décembre 1841. Il épousa Joséphine-Christine-Sophie de Rayski, morte à Dresde, en 1830, dont il eut plusieurs enfants, entre autres Augusta, qui suit, et se remaria en 1833 avec la fille d'un jardinier de Berlin. En 1828 il reçut du roi de Prusse, son gendre, le titre de conseiller privé, et fut nommé grand' croix de l'ordre de l'Aigle rouge.

* **HARRACH** (*Augusta*, comtesse DE), princesse de Leignitz, fille du précédent, née à Vienne, le 30 août 1800. Sa mère était protestante. La jeune Augusta fut élevée dans un couvent à Presbourg. Le roi de Prusse Frédéric-Guillaume III, qui était un habitué des eaux de Tœplitz, fit dans cette ville la connaissance de la jeune et belle comtesse. Elle lui plut, et il l'épousa par mariage morganatique, le 9 novembre 1824, à Charlottenbourg. Le roi, qui lui avait conféré le titre de *princesse de Liegnitz*, lui assura un douaire considérable. Ce mariage fut heureux, mais demeura stérile. En 1826, la princesse de Liegnitz abjura la religion catholique, et se fit recevoir dans l'Église évangélique de Prusse. Par sa conduite pleine de modestie, la princesse de Leignitz sut mériter l'estime et l'affection des membres de la famille royale ainsi que du peuple de Prusse. V.

OEsterreichische National-Encyklopædie. — *Conversations-Lexikon*.

HARRIES. *Voy*. HARRIS.

* **HARRING** (*Harro-Paul*), littérateur allemand, est né le 28 août 1798, à Hensdorf, près Husum (duché de Sleswig). Il s'adonna d'abord à l'étude de la peinture, visita les principaux pays de l'Europe et du Nouveau Monde. Ses principaux ouvrages sont : *Blüthen der Jugendjahre* (Fleurs de Jeunesse), recueil de poésies ; Sleswig, 1821 ; — *Erzæhlungen* (Contes), Munich, 1825-1831, 3 vol. ; — *Der Student von Salamanca* (L'Étudiant de Salamanque), poëme dramatique en cinq actes ; Lucerne, 1825 ; — *Der Wildschütz* (Le Braconnier), tragédie en quatre actes ; ibid., 1825 ; — *Rhonghar Jarr*,

Fahrten eines Friesen in Dænemark, Deutschland, Ungarn, Holland, Frankreich und Griechenland (Rhonghar Jarr, voyages d'un Frison en Danemark, Allemagne, etc.); Munich, 1828, 4 vol.; — *Memoiren über Polen unter russischer Oberherrschaft*; Nuremberg, 1831, 2 vol.; traduits en français par Ehrenfried Stæber : *Mémoires sur la Pologne sous la domination russe*; Strasbourg, 1833; — *Szapary und Batthyanyi*, poëme épique; Munich, 1828; — *Der Carbonaro zu Spoleto* (Le Carbonaro de Spolète), roman historique; Leipzig, 1831; — *Faust*, drame; Leipzig, 1831; — *Julius von Dreyfalken*; — *Der Livorneser Mönch* (Le Moine de Livourne), roman historique; Leipzig, 1831; — *Der Renegat auf Morea* (Le Renégat de la Morée), drame; Brunswick, 1832; — *Republikanische Gedichte* (Chansons républicaines); Leipzig, 1848. R. L.

Conv.-Lex. — Keyser, *Index Librorum*.

HARRINGTON ou **HARINGTON** (Sir *John*), poëte anglais, né à Kelston, près de Bath, en 1561, mort en 1612. Son père, qui avait été emprisonné sous le règne de Marie pour avoir correspondu avec Élisabeth, jouit jusqu'à sa mort de la faveur de cette princesse. John Harrington eut Élisabeth pour marraine. Après avoir fait ses études au collége d'Eton et à l'université de Cambridge, il fut présenté à la cour, où il se distingua par la vivacité de son esprit et par quelques productions satiriques. Il traduisit dans le *Roland furieux* d'Arioste un épisode, celui d'Alcine et de Roger, ou celui de Joconde. Cet essai poétique, assez licencieux, tomba sous les yeux de la reine, qui eut l'air de s'en fâcher, et qui, comme punition, imposa au poëte la tâche de traduire tout le poëme. Harrington s'en acquitta à la satisfaction de la reine, et publia sa traduction en 1591. Cette pénitence n'était faite que pour réprimer l'imagination hardie et l'humeur satirique du jeune courtisan. En 1596 il publia deux pamphlets intitulés : *A new Discourse on a state subject called the Metamorphosis of Ajax*, et *an Apologie for Ajax*. Ces ouvrages sont dans la littérature anglaise les premiers spécimens de la satire dans le genre de Rabelais; ils ont quelque chose de la verve originale de l'auteur français et beaucoup trop de sa grossièreté; ils sont si rares, qu'il est douteux que Swift ou Sterne en aient jamais eu connaissance. L'extrême licence morale de ces deux pamphlets trouva tout le monde indulgent; il n'en fut pas de même des attaques satiriques, et il fallut la protection de la reine pour mettre l'imprudent poëte à l'abri des poursuites de la chambre étoilée. En 1599 Harrington accompagna le comte d'Essex en Irlande, et reçut de lui le titre de chevalier. Élisabeth s'offensa de ce titre donné et accepté sans sa permission. Harrington mit le comble à l'irritation de la reine en revenant à Londres avec le comte d'Essex; il en fut quitte cependant pour une courte disgrâce. A l'avénement de Jacques Ier, il fut créé chevalier du Bain, et il devint l'un des correspondants de ce prince; mais ce furent là les seules faveurs qu'il obtint de lui. Son dernier ouvrage est un tableau satirique de l'Église d'Angleterre, rédigé pour le prince de Galles, et intitulé : *A brief View of the State of the Church of England, as it stood in queen Elizabeth's and king James's reign, to the year* 1608. Il a été inséré ainsi que plusieurs autres opuscules du même auteur dans les *Nugæ antiquæ* de Henri Harrington. Un choix de ses poésies avait déjà paru sous le titre de *Most elegant and witty Epigrams*; 1625. Les *Épigrammes* et les *Lettres* de Harrington furent publiées par Thomas Park, 1804, 2 vol. in-8°, avec des notes et une vie de l'auteur. Z.

Warner, *History of Bath*. — Aikin, *General Biography*.

HARRINGTON (*Henri*), médecin et littérateur anglais, descendant du précédent, né en 1729, mort le 15 janvier 1816. Il étudia la médecine à l'université d'Oxford, et fut reçu docteur en 1762. En quittant l'université, il s'établit à Wells, puis à Bath. Son talent médical n'était pas sa seule distinction; il cultiva avec succès la littérature, et montra comme exécutant et comme compositeur une rare habileté. Il fonda à Bath une société musicale, appelée *Harmonic Society*, pour laquelle il composa un très-grand nombre de *glees* et de chansons. Son ouvrage le plus intéressant est un recueil d'opuscules curieux, publié sous le titre de *Nugæ antiquæ*; *a Collection of original papers written in the reigns of Henri VIII, queens Mary and Elisabeth*; Oxford, 1769, 1775, 2 vol. in-8°. Cette collection fut réimprimée en 1779, 3 vol. Z.

Britton, *History of Bath Abbey*. — Gorton, *General Biographical Dictionary*. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

HARRINGTON (*Jacques*), homme politique et utopiste anglais, né en janvier 1611, mort le 11 septembre 1677. Il descendait d'une ancienne famille du comté de Rutland. Il entra au collége de La Trinité (Oxford), et y reçut les leçons du docteur Chillingworth. Au sortir de l'université, il entreprit une série de voyages sur le continent. Il se rendit d'abord en Hollande, séjourna quelque temps à La Haye, et vécut dans la familiarité de la reine de Bohême, fille de Jacques Ier, alors réfugiée en Hollande. Il fut aussi accueilli favorablement par le prince d'Orange, et visita avec lui le Danemark. Ce prince lui confia plus tard l'administration de ses affaires en Angleterre. De la Hollande Harrington se rendit en France, et de là en Italie. De retour en Angleterre, il passa presque tout son temps dans la retraite, cultivant des affections de famille, et occupé de l'étude des sciences politiques. En 1646, les commissaires nommés par le parlement pour transférer Charles Ier de Newcastle dans un endroit plus voisin de Londres demandèrent à Harrington, qui n'avait d'engagement avec aucun parti, s'il voulait tenir compagnie au roi pri-

sonnier. Il y consentit, et rendit ses services agréables à Charles Ier. « Sa Majesté, dit Antoine Wood, aimait la compagnie d'Harrington, et le trouvant homme d'esprit, elle aimait mieux causer avec lui qu'avec les autres personnes de la chambre. Ils avaient souvent des conversations sur le gouvernement; mais quand ils en venaient à parler de république, le roi paraissait ne pas supporter ce sujet. » Lorsqu'on transféra Charles Ier de l'île de Wight à Hurst-Castle, Harrington, qui avait déplu aux commissaires, fut éloigné de son service; et comme il refusa de promettre par serment de ne pas favoriser ou céler les projets de fuite du roi, il fut arrêté, et ne dut la liberté qu'à l'intervention d'Ireton. Il témoigna son attachement pour le roi en l'accompagnant à l'échafaud. « Après la mort de Charles Ier, dit Toland, on remarqua qu'il restait beaucoup dans sa bibliothèque et qu'il vivait plus retiré que d'habitude, conduite que ses amis attribuèrent longtemps à la mélancolie et au mécontentement. » On sut plus tard qu'il travaillait à la grande composition politique qui porte le titre d'*Oceana*. Comme il ne faisait point mystère de ses opinions républicaines, il perdit la sympathie des royalistes, et s'attira les soupçons de Cromwell. Le protecteur fit donc saisir l'ouvrage mis sous presse. Après d'inutiles démarches pour rentrer en possession de son livre, Harrington eut l'idée de s'adresser à lady Claypole, la fille favorite de Cromwell. Il ne la connaissait point personnellement, mais il avait entendu parler de son affabilité et de sa bienveillance. Il se rendit chez elle, et dans la chambre où on l'introduisit il trouva une enfant de trois ans; c'était la fille de Lady Claypole. Il se mit à lui parler d'une manière si divertissante, qu'elle se laissa prendre dans ses bras, lorsqu'à l'arrivée de lady Claypole: « Madame, dit Harrington, vous arrivez bien juste à temps, car j'allais certainement vous voler cette jolie petite lady. » — « Me la voler! répondit la mère, et pourquoi faire, je vous prie? car elle est encore trop jeune pour devenir votre maîtresse. » — « Madame, dit-il, quoique ses charmes lui assurent des conquêtes plus considérables, je confesse cependant que ce n'était point l'amour, mais la vengeance qui me poussait à commettre ce vol. » — « Monsieur, lui demanda lady Claypole, quel mal vous ai-je donc fait, que vous vouliez me voler mon enfant? » — « Aucun, absolument, répliqua-t-il; mais c'était afin de vous engager à obtenir de votre père qu'il me fasse justice, en me rendant mon enfant, qu'il m'a volé. » Et comme elle lui assurait qu'il était impossible que son père, qui avait déjà beaucoup d'enfants, eût pris celui d'autrui, il lui avoua qu'il s'agissait d'un enfant de son cerveau, que le Protecteur, sur de fausses imputations, avait fait saisir. L'esprit d'Harrington plut à lady Claypole, qui obtint facilement de son père la permission de laisser imprimer l'*Oceana* (en 1656). Cromwell fit plus, il accepta la dédicace de l'ouvrage, le lut, et s'en déclara l'admirateur. L'*Oceana* est un roman politique dans le genre de la *République* de Platon et de l'*Utopie* de Thomas Morus. Harrington expose le gouvernement d'une île imaginaire, qu'il appella *Oceana*. Il commence par poser les principes fondamentaux d'une république, et il en tire ensuite les conséquences applicables à toutes les parties d'un gouvernement. Il attache la plus grande importance à une axiome qu'il formule ainsi: « Le pouvoir est en rapport avec la distribution de la propriété; » par là il entend que dans un État la forme du gouvernement dépend de la manière dont la propriété est répartie. Partant de cet axiome, il réclame comme fondement de sa république ce qu'il appelle une loi agraire égale, c'est-à-dire un partage égal de terres. Quant aux magistrats de sa république, il les demande à l'élection par scrutin. Il y a peu d'originalité et de profondeur dans de pareilles conceptions. Montesquieu lui a reproché d'avoir rêvé une république imaginaire, lorsque l'ancienne constitution de son pays lui offrait un très-beau modèle de gouvernement. « Harrington, dit-il (*Esprit des Lois*, XI, 6), a examiné quel était le plus haut point de liberté où la constitution d'un État peut être portée. Mais on peut dire de lui, qu'il n'a cherché cette liberté qu'après l'avoir méconnue, et qu'il a bâti Chalcédoine ayant le rivage de Byzance devant les yeux. »

L'*Oceana* à son apparition excita vivement l'attention. Plusieurs écrivains essayèrent de la réfuter, et Harrington leur répondit. *La sainte République* de Baxter est principalement écrite contre l'*Oceana;* mais elle fut loin de plaire au parti en faveur duquel elle semblait rédigée. En 1683 l'université d'Oxford fit brûler *La sainte République* avec quelques écrits d'Hobbes et de Milton et divers autres ouvrages, parmi lesquels on s'étonne de ne pas rencontrer l'*Oceana*. Harrington donna en 1659 un abrégé de son livre, sous le titre de *Art of Lawgiving*. Pour en populariser les principes, il fonda le *Rota Club*, où il fit une espèce de cours sur les avantages de la république et du scrutin. Le Rota Club fut fermé le 29 février 1660, après quelques mois d'existence. Harrington lui-même fut arrêté le 28 décembre 1661, sous la vague imputation de trahison. Il apprit plus tard, par lord Lauderdale, Georges Carteret et Edward Walker, chargés de l'interroger en particulier, qu'il était soupçonné d'avoir pris part à une conspiration ayant pour but de renverser la monarchie et d'établir la république. Il nia énergiquement d'avoir eu connaissance d'un pareil complot, et demanda à être mis en liberté ou à passer en jugement. Il adressa à cet effet plusieurs pétitions au roi. Le gouvernement, pour se débarrasser de ses réclamations, le fit transporter à Saint-Nicolas, petite île située en face de Plymouth. L'étroite captivité où on le retint altéra

profondément sa santé. Un médecin lui conseilla comme remède une préparation de gaïac dans du café. Harrington employa ce breuvage : bientôt son état s'aggrava, et il eut des accès de démence. Lord Bath, gouverneur de Plymouth, demanda au roi et obtint la mise en liberté du malade. Celui-ci alla se faire traiter à Londres ; mais si sa santé se rétablit, il n'en fut pas de même de sa raison, qui resta sujette à de fréquentes éclipses. A un âge avancé, et dans ce triste état mental, il se maria. Il mourut de paralysie, à l'âge de soixante-sept ans.

Outre l'*Oceana* et l'*Art of Lawgiving*, on a de Harrington divers ouvrages, parmi lesquels on remarque des *Aphorismes* et une traduction en vers de deux *Églogues* de Virgile et des deux premiers livres de *L'Énéide* publiés sous ce titre : *An Essay upon two of Virgil's Eglogues, and two of his Æneis, towards the translation of the whole;* 1658. Harrington publia encore l'année suivante une traduction des quatre livres suivants de *L'Énéide ;* mais cet essai n'ajouta rien à sa réputation. Les *Œuvres* de Harrington ont été recueillies par Toland, 1700, in-fol.; Birch en donna une édition plus complète en 1737, et il en parut une troisième en 1747. Ses œuvres politiques ont été traduites en français par Henry ; 1789, 3 vol. in-8°. On a aussi des traductions françaises de l'*Oceana*, Paris, 1795, 3 vol. in-8°, et des *Aphorismes*, par Aubin, Paris, 1795, in-12. Z.

Toland, *Life of J. Harrington*, en tête de son édition. — Wood, *Athenæ Oxonienses*. — *Biographia Britannica*. — *English Cyclopædia* (*Biography*).

HARRINGTON. *Voy.* STANHOPE.

HARRIOT (*Thomas*), mathématicien anglais, né à Oxford, en 1560, mort à Londres, le 2 juillet 1621. Il prit le grade de maître ès arts dans sa ville natale en 1579, et accompagna le chevalier Walther Raleigh dans son expédition de la Caroline du nord, qui reçut alors le nom de Virginie, en l'honneur de la reine Élisabeth. Harriot leva la carte de ce pays, et de retour à Londres, il donna en 1588 la relation de ce voyage sous ce titre : *A brief and true Report of the new found land of Virginia*, qui fut réimprimée dans le troisième voyage de Hakluyt.

Livré depuis lors tout entier à l'étude des mathématiques, et particulièrement à celle de l'analyse algébrique, il ne tarda pas à être connu du duc de Northumberland, qui, ami éclairé des sciences, entretenait déjà à ses frais plusieurs savants, tels que Robert Hues, Walther Warner et Nathanael Torperley. Ce seigneur offrit un logement à Harriot avec une pension. Harriot ne fut pas ingrat envers son bienfaiteur, qu'il suivit dans sa longue captivité à la Tour de Londres avec Robert Hues et Walther Warner : d'où leur vint le nom des *Trois mages du duc de Northumberland*. Ce fut chez le duc, et en quelque sorte avec lui, qu'Harriot finit ses jours, après avoir cruellement souffert d'un ulcère à la lèvre qui lui venait, dit-on, de l'habitude qu'il avait de tenir à la bouche ses instruments de mathématiques, souvent chargés de vert-de-gris. Ses amis lui firent élever un monument dans l'église Saint-Christophe.

On voit par les lettres de Kepler que ce grand astronome était en correspondance avec Harriot, principalement sur la théorie de l'arc-en-ciel. Les manuscrits d'Harriot, découverts dans un château du comté de Sussex, demeure principale du duc de Northumberland, apprirent que Harriot concourut avec Galilée à la découverte des taches du Soleil ; car il paraît qu'il les vit dès le 8 décembre 1610, et la première observation de Galilée doit être tout au plus du mois de novembre précédent. Harriot avait donc ou deviné la construction du télescope batavique, ou s'en était procuré un vers cette époque. Mais ses découvertes les plus importantes sont d'un autre ordre. Il n'avait sans doute jamais eu l'ambition de faire parler de lui ; et ce fut Walther Warner, son ami, qui publia ses recherches analytiques sous se titre : *Artis analyticæ Praxis ad æquationes algebricas resolvendas;* Londres, 1631. « Cet ouvrage contient, dit Charles Bossut, tout ce qui avait été écrit de plus important sur l'algèbre et plusieurs nouveautés qui appartiennent à l'auteur. D'abord Harriot simplifia les notations de Viète (*voy.* ce nom), en substituant les lettres minuscules à la place des lettres majuscules, et de nouveaux signes pour abréger le discours. Quelques personnes attacheront peut être un mérite bien mince à ces changements ; mais ceux qui savent que la simplicité d'un algorithme a souvent produit des découvertes remarquables porteront un autre jugement.

« Harriot est le premier qui ait imaginé de mettre d'un même côté tous les termes d'une équation, et qui par là ait vu distinctement ce que Viète n'avait fait qu'indiquer d'une manière confuse, que dans toute équation le coefficient du second terme est la somme des racines prises avec des signes contraires ; que le coefficient du troisième est la somme des produits des racines prises deux à deux ; que le coefficient du quatrième est la somme des produits des mêmes racines prises trois à trois avec des signes contraires ; ainsi de suite jusqu'au dernier terme, qui est le produit de toutes les racines prises avec des signes contraires. On lui doit d'avoir observé que toutes les équations qui passent le premier degré peuvent être regardées comme produites par la multiplication d'équations du premier degré ; de sorte que substituant à la place de l'inconnue l'une des valeurs données par ces équations composantes, la totalité des termes de l'équation proposée devient égale à zéro. Ces théorèmes ont facilité la solution complète de quelques équations particulières et d'autres recherches. » Montucla repousse la prétention de Wallis, qui attribue à Harriot d'autres

découvertes faites auparavant par Viète, Cardan et Bombelli. L. L—T.

Wallis, *De Algebra Tractatus hist. et pract.* — Zach, *Bode's astron. Jahrb. für* 1788, p. 152. — Montucla, *Histoire des Mathématiques*, tome II, p 106 et suiv. — Bossut, *Essai sur l'hist. générale des Mathématiques*. — Gleig, *Suppl. to Encycl. Britannica*. — Hutton, *Dictionary*. — *Biogr. Britann.* — Chalmers, *The General Biographical Dictionary*. — Ersch et Gruber, *Allgem. Encyklopædie*.

HARRIS ou **HARRIES** (*Walter*), médecin anglais, né Glocester, en 1647, mort en 1725. Il était fils d'un cordonnier; mais son intelligence précoce lui fit trouver des protecteurs : il entra en 1666 au collége d'Oxford, et y fut reçu bachelier en médecine le 10 octobre 1670. Ayant embrassé la religion catholique en 1673, il se rendit à Douai, puis à Paris, où il fut reçu docteur en 1676. La même année il retourna à Londres, où il pratiquait son art, lorsqu'en 1678, après le complot dit des *papistes*, l'ordre fut donné aux catholiques de sortir de cette capitale. Cette mesure dérangeait complétement la position de Harris. Il avait alors une belle clientèle : placé entre sa ruine et la foi qu'il venait d'adopter, il apostasia de nouveau, et retourna publiquement au culte de ses ancêtres. Par ces changements, il fixa la fortune : il devint médecin ordinaire du roi Guillaume III dès 1688, fut nommé censeur du collége Royal l'année suivante, et s'acquit surtout une grande réputation dans le traitement des maladies des enfants. On a de lui : *A Farewell to Popery*; Londres, 1679, in-4° : il publia ce pamphlet à l'occasion de son retour forcé au protestantisme; — *Pharmacologia anti-empirica*; Londres, 1683 : cet ouvrage est suivi de *Remarques sur les causes et le traitement de la goutte*; — *De Morbis acutis Infantum, cui accessit liber Observationum de morbis aliquot gravioribus medicas complectens, annexis etiam quibusdam de luis venereæ origine, natura et curatione*; Londres, 1689, 1705, 1720 et 1741, in-8°; Genève, 1696 et 1698, in-8°; Amsterdam, 1715, 1736, in-8°; cette dernière édition est suivie d'un commentaire *De Aphthis nostratibus* par Vincent Ketelaer, trad. en allemand, Leipzig, 1691, in-12; en français par Devaux, Paris, 1720, in-12. Dans cet ouvrage, qui eut un grand succès et que l'auteur rédigea sur l'invitation de Thomas Sydenham, célèbre praticien de Londres, Harris attribue toutes les maladies des enfants à la présence d'un principe acide. Il soutient que la vérole ne vient pas d'Amérique, et préfère la salivation mercurielle à toute autre méthode de traitement; — *Dissertatio de Peste, cui accessit Descriptio Inoculationis variolarum*; Londres, 1721, in-8°. Harris dans cet écrit, comme dans tous ses autres ouvrages, montre beaucoup de crédulité. Il admet le conte populaire suivant lequel on doit faire sortir avec soin le sang contenu dans le cordon ombilical avant d'en faire la ligature après la naissance de l'enfant, parce que se sang serait le germe de la petite vérole. Cette pratique est très-usitée chez les Chinois : quoique absurde, elle ne peut du moins pas nuire. Il n'en est pas de même de l'inoculation chinoise, qui consiste à introduire dans les narines un bourdonnet de coton chargé de pus. Harris parle aussi de l'inoculation chez les Turcs; elle paraît être connue dans l'Orient depuis plusieurs siècles, et se pratique par l'insertion du pus variolique dans la petite plaie faite à cet effet; — *Dissertationes medicæ et chirurgicæ habitæ in amphitheatro Collegii regalis Medicorum Londinensium*; Londres, 1725, in-8° : Harris censure vivement les chirurgiens de son temps, qu'il accuse d'ignorance et d'avarice. Il s'élève contre l'abus des tentes dans le traitement des plaies et adopte la méthode de Magati.

HARRIS (*Thomas*), chirurgien de Londres de la première partie du dix-huitième siècle, a publié : *A Treatise on the force and energy of crude mercury*; Londres, 1735, in-8°. Il y vante les bons effets du mercure contre les scrofules et l'iléus. L—Z—E.

Wood, *Athen. Oxonien.*, t. II. — Chalmers, *The general Biographical Dictionary*. — Éloy, *Dictionnaire historique de la Médecine*. — *Biographie Médicale*.

HARRIS (*Jean*), compilateur anglais, né vers 1667, mort le 7 septembre 1719. Après avoir fait ses études au collége Saint-John à Cambridge, il entra dans les ordres, et obtint le rectorat de Barming, qu'il échangea contre celui de Mildred à Londres. Il eut de plus la cure de Stroud près de Rochester, et une prébende de la cathédrale de Rochester. Il fut aussi membre, secrétaire et vice-président de la Société Royale. Malgré ses bénéfices ecclésiastiques, et le produit de nombreuses compilations, Harris était peu rangé, vécut dans la gêne et mourut dans l'indigence. Il fut enterré aux frais d'un ami. On a de lui, outre un certain nombre de *Sermons* : *Treatise on the theory of the earth*; Londres, 1697, in-8°; — *Navigantium atque itinerantium Bibliotheca*; Londres, 1705, 2 vol. in-fol., réimprimé par Campbell, avec des additions; Londres, 1744 et 1764; — *Lexicon Technologicum, or an universal dictionary of the arts and sciences explaining not only the terms of arts, but the arts themselves*; 1708, 2 vol. in-fol. C'est la plus importante des compilations de Harris; elle servit de base au *Dictionnaire* de Chambers, qui fut lui-même le point de départ de la grande *Encyclopédie* de D'Alembert et de Diderot; — *Treatise on Algebra*; 1709, in-8°; — *Astronomical Dialogues*; 1717; — *History of Kent*; Londres, 1719, 2 vol. in-fol. Ouvrage posthume, auquel Harris avait consacré beaucoup de temps, et qui n'en est pas moins fort inexact. Z.

Gentleman's Magazine, LXXXIV. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*

HARRIS (*James*), philosophe et philologue

anglais, né en 1709, mort en 1780. Il était fils de James Harris, de Salisbury, et de lady Élisabeth Ashley, sœur de lord Shaftesbury, le célèbre auteur des *Characteristics*. Il commença ses études dans un école de Salisbury, et les termina à Wadham-College (Oxford) et à Lincoln's-Inn. Il avait vingt-quatre ans lorsque son père mourut. Devenu par cet événement maître de sa fortune, et libre de suivre ses inclinations, il laissa de côté le droit, qu'il étudiait à contre-cœur, et s'adonna particulièrement à la lecture des auteurs grecs et latins. La théorie des beaux-arts, l'analyse grammaticale l'occupèrent ensuite, et les ouvrages qu'il publia sur ces deux sujets lui firent une brillante réputation. En 1761 il fut élu député pour le bourg de Christ-Church. Il conserva jusqu'à sa mort son siége parlementaire. L'année suivante il accepta la place de lord de l'amirauté, et en 1763 il fut promu à celle de lord de la trésorerie. Il sortit de charge en 1765, avec l'administration dont il faisait partie. Il n'eut pas d'autre emploi jusqu'en 1774, époque où il fut nommé secrétaire et contrôleur de la reine. On a de lui : *Three Treatises : the first concerning Art ; the second concerning Music, Painting, and Poetry; the third concerning Happiness ;* 1744, in-8° ; — *Hermes, or a philosophical inquiry concerning universal grammar;* 1751, in-8°. C'est le plus connu des ouvrages de Harris. Lowth prétend que c'est le plus bel exemple d'analyse qui ait été donné depuis le temps d'Aristote. L'éloge est fort exagéré. Cependant, malgré tous les progrès que l'étude comparée des langues a fait faire à la science grammaticale, l'*Hermes* se lit encore avec profit. L'auteur s'est principalement proposé d'exciter chez ses lecteurs l'esprit de recherche ; et son objet est assez bien rempli. Enfin, malgré des lacunes et même des erreurs, son livre est un modèle d'analyse ingénieuse et de bonne exposition. Thurot a traduit l'*Hermes* en français ; Paris, 1796, in-8° ; — *Philosophical Arrangements ;* 1775, in-8°. C'est la première partie d'un grand travail que Harris avait entrepris sur la *Logique* d'Aristote, et qu'il n'acheva pas ; — *Philological Enquiries* ; 1781, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage posthume est moins consacré à la philologie proprement dite qu'à la critique et même à l'histoire littéraire. Les notions variées qu'il contient ont beaucoup perdu de leur intérêt. La partie relative au moyen âge a été traduite en français par Boulard ; 1786, in-12. Les *Œuvres* de Harris ont été recueillies en 1783, 4 vol. in-8°. Son fils, lord Malmesbury, en publia une magnifique édition, avec une esquisse biographique sur l'auteur ; Londres, 1801, 2 vol. in-4°. Z.

Lord Malmesbury, *Life of J. Harris*, en tête de l'édition de 1801. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

HARRIS (*Guillaume*), biographe anglais, né à Salisbury, en 1720, mort en 1770. Né dans une famille de dissidents, il fut élevé pour le ministère évangélique, et devint pasteur d'une congrégation à Wells, puis à Honiton. Frappé de l'imperfection des seuls ouvrages que l'Angleterre possédât alors sur la période la plus importante de son histoire, Harris résolut d'écrire une série de biographies, qui embrasserait les trois grands événements de l'histoire anglaise au dix-septième siècle : la première révolution, la restauration, la seconde révolution. Excepté la vie de Jacques II, qu'il n'eut pas le temps d'achever, il accomplit son projet assez heureusement. Sans avoir un grand mérite littéraire, ses biographies sont d'utiles compilations, où l'on trouve beaucoup de faits intéressants et de documents rares. Les opinions libérales et même républicaines de l'auteur, si elles nuisent quelquefois à son impartialité, ne le portent du moins jamais à déguiser la vérité. On a de lui : *Life of Hugh Peters ;* 1751, in-8° ; — *Life of James I ;* 1753, in-8° ; — *Life of Charles I ;* 1758, in-8° ; — *Life of Cromwell ;* 1761, in-8° ; — *Life of Charles II ;* 1765, 2 vol. in-8°. Les *Biographies* de Harris ont été réunies ; Londres, 1814, 5 vol. in-8°. Z.

Life of W. Harris, en tête de l'édition de 1814. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

HARRIS (*Thaddée-Mason*), littérateur américain, né en 1768, à Charlestown, et mort en 1842. Il fut élevé à l'université d'Harvard, qui plus tard le choisit pour bibliothécaire, tint ensuite une école à Worcester, et, après avoir embrassé l'état ecclésiastique en 1793, il fit longtemps partie du clergé de Dorchester. On a de lui : *The Triumphs of Superstition ;* Boston, 1790 : sorte de poëme philosophique ; — *Journal of a Tour into the territory north-west of the Alleghany mountains* (Journal d'un voyage aux Alleghany) ; 1803 ; — *Minor Cyclopædia* (Petite Encyclopédie) ; 1803, 4 vol. ; — *On the Patronage of Genius*, poëme, 1805 ; — *Natural History of the Bible* (Histoire naturelle d'après la Bible), 1820, qui a été contrefaite en Angleterre et en Allemagne ; — et de nombreux sermons et discours sur des points de religion et de morale. P. L—Y.

Loring, *Boston Orators*. — *The Biographical Annual*, New-York, 1842. — Allen, *American Biography ;* 2e édit. 1857.

* **HARRIS** (*John*), théologien anglais, né le 8 mars 1802, à Ugborough (Devonshire), et mort le 21 décembre 1856. A quinze ans il joignit de lui-même la secte des indépendants, étudia la théologie au collége d'Hoxton, et fut nommé en 1827 pasteur à Epsom. Il n'était connu que comme un excellent prédicateur, lorsque, quelques années plus tard, il acquit une sorte de célébrité littéraire par la publication de *Mammon*, éloquent plaidoyer contre l'amour des richesses, qui se vendit à des milliers d'exemplaires et lui valut un prix de 100 guinées

(2,500 fr.). Deux autres essais, *Britannia* (1834), sur la vie des marins, et *The Great Commission* (1835), sur l'œuvre des missions, furent aussi couronnés au concours. Professeur de théologie au collége de Cheshunt (1838), il fut appelé en 1850 à diriger les colléges réunis de Coward, d'Homerton et de Highbury. On a encore de lui : *The great Teacher* (Le grand Prédicateur), et *Contributions to Theological Science* (Essais de Théologie), 1855, ouvrage inachevé et qui contient trois dissertations sur la terre avant l'homme, sur le premier homme, et les patriarches. P. L—Y.

H.-C. Fish, *Pulpit Eloquence*; 1857. — Darling, *Cyclopædia Bibliographica, a library manual of theological literature*; 1854. — *The English Cyclopædia*; 1857. — G. Gilfillan, *Modern Masterpieces of pulpit oratory*. — *Illustrated Family Paper*; 1857.

HARRIS. *Voy.* MALMESBURY.

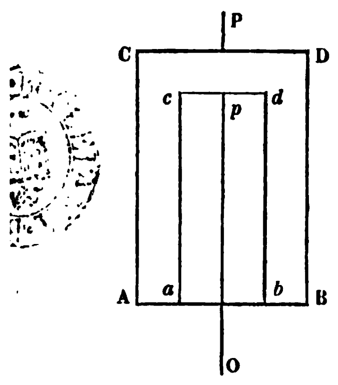
HARRISON (*William*), historien anglais, né à Londres, vers 1520, mort à Windsor, vers 1592. Il fit ses études à Westminster-School et aux deux universités. En quittant Cambridge, il devint chapelain de sir William Brooke, gardien des cinq Ports, et baron de Cobham dans le comté de Kent. On croit que Brooke lui donna en 1558 la cure de Radwinter, qu'il garda jusqu'à sa mort. Vers la fin de sa vie il obtint un canonicat de Windsor. On a de lui : *An historical Description of the Island of Britain*, publiée dans les *Chronicles* d'Holinshed. Il traduisit aussi d'Hector Bœthius une *Description of Scotland*, qui a été placée en tête de l'*History of Scotland* d'Holinshed. Z.

Wood, *Athenæ Oxonienses*. — Leland, *Collectanea*, p. 68, 88, 77. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

* **HARRISON** (*Stephen*), architecte anglais, vivait au commencement du dix-septième siècle; il n'est connu que par la part qu'il prit à une pompeuse cérémonie qui eut lieu à Londres lors de l'arrivée de Jacques Ier. Il fut chargé de diriger la construction d'arcs triomphaux; et le nouveau monarque ayant mis près d'un an à venir prendre possession de sa capitale, on eut tout le temps de donner une splendeur extraordinaire à ces fêtes. Elles sont décrites dans un livre dont le titre peut se traduire ainsi : *Les sept Arcs de triomphe élevés en l'honneur du roi Jacques Ier, lors de l'entrée de Sa Majesté dans la cité de Londres, le* 15 *mars* 1603; in-folio, avec 7 planches gravées par Wil. Kip. Un exemplaire acheté en vente publique 31 livres sterling 10 sh. (790 fr.) est entré dans la belle collection formée par sir Th. Grenville et léguée au Musée Britannique. On ne connaît que cinq ou six exemplaires de cet ouvrage, et ils ne sont pas toujours complets. Des inscriptions en vers, composées par Ben Johnson et Dekker, les deux poëtes les plus en renom à cette époque, accompagnent les inventions architecturales d'Harrison. G. B.

Bibliotheca Grenviliana, 1848, p. 367. — Walpole, *Anecdotes of Painting*.

HARRISON (*John*), célèbre horloger anglais, né en 1693, à Foulby, dans le comté d'York, mort à Londres, le 24 mars 1776. Il passa les trente-trois premières années de sa vie dans le silence et l'obscurité, pratiquant l'état de charpentier-menuisier; mais les connaissances en mathématiques, astronomie, physique, dont il fit de si belles applications pendant le reste de sa longue vie prouvent qu'il s'était livré dans sa jeunesse à des études profondes et opiniâtres. Son goût de prédilection était pour les machines en général, particulièrement pour l'horlogerie. Il dit dans une brochure qu'il publia en 1733 que dès l'année 1726 il avait exécuté deux horloges à longs pendules, d'une telle justesse, que placées dans des lieux différents elles ne variaient entre elles que d'une seconde par mois. Il dit en outre que l'une de ses pendules, qu'il avait gardée pour son usage, et dont la marche était comparée avec le mouvement d'une étoile fixe, ne varia pendant dix ans qu'il habita la campagne que d'*une* minute! Il y a certainement de l'exagération et même du fabuleux dans ce récit. Ferdinand Berthoud n'est pas éloigné de croire que ces horloges si merveilleuses n'ont jamais existé; car pourquoi n'en connaît-on pas une description détaillée? Or, la brochure où l'on trouve le pompeux éloge de ces chronomètres ne contient rien de précis à cet égard. On entrevoit cependant à travers ces incroyables perfections que l'auteur s'était occupé des moyens de remédier aux irrégularités que les variations de température font éprouver à la marche des horloges, et qu'à force d'observations et d'expériences il était parvenu à la composition d'un *pendule compensateur* dont il avait fait l'application aux pendules dont il vient d'être fait mention. L'invention de cet appareil aurait suffi, disent certains biographes, pour *éterniser* son nom. Pour s'en faire une idée satisfaisante, il est bon de savoir que les métaux s'allongent par un temps chaud, et qu'au contraire ils se contractent à mesure qu'ils se refroidissent; d'où il suit qu'une horloge réglée par un pendule doit retarder quand la température s'élève et qu'elle doit avancer quand elle s'abaisse, attendu que dans le premier cas la verge de son pendule s'allonge et qu'elle se raccourcit quand la température est basse. C'est afin de remédier à ce grave inconvénient que depuis le commencement du dix-huitième siècle tous les hommes d'une intelligence supérieure ont fait des efforts plus ou moins heureux pour rendre les longueurs des pendules *régulateurs* invariables. Le pendule *compensateur* qu'on attribue à Harrison était, dit-on, composé de petites barres de cuivre et d'acier disposées en *forme de gril*. La description n'est pas plus explicite : elle suffit néanmoins pour donner l'idée d'un appareil semblable à la figure que voici :



Soit un cadre de fer ABCD, suspendu librement en P d'une manière quelconque; un autre cadre *abcd*, en cuivre, est fixé en *a* et *b* sur le côté AB du premier; une verge de fer *p* O, fixée sur le côté *cd* du petit cadre, traverse librement le côté A B : c'est à l'extrémité O de cette verge qu'est fixée la lentille du pendule. Voici quel est l'effet de ce système. Lorsque la température monte, les côtés AC, BD, s'allongent, et le côté AB descend d'une certaine quantité; mais les côtés *ac*, *bd* s'allongent en même temps, et le côté *cd* monte, traînant avec lui la verge *p* O; si les allongements étaient égaux de part et d'autre, la distance comprise entre le point de suspension P, laquelle mesure la longueur réelle du pendule, resterait invariable. On atteint ce degré de perfection assez facilement, par la propriété qu'ont le fer et le cuivre de ne pas se dilater d'une égale quantité pour un même degré de chaleur : le cuivre y est plus sensible que le fer. Si donc on donne au petit cadre de cuivre des proportions telles que ses côtés soient en rapport constant avec les barres du cadre de fer, la marche de l'horloge sera réglée par un pendule invariable.

Harrison est encore l'inventeur d'un autre régulateur, espèce de thermomètre métallique, composé de deux lames, une de cuivre et l'autre d'acier, fixées l'une sur l'autre au moyen de clous rivés; cette lame mixte devient convexe du côté du cuivre par un temps chaud et concave du côté du fer; le contraire arrive par un temps froid, le cuivre s'allongeant ou se raccourcissant plus que le fer comme on vient de le dire, les circonstances étant les mêmes. Le régulateur appliqué au ressort spiral dont il est fait usage dans les horloges à balancier corrige les inégalités de longueur que les variations de leur température font subir à ce ressort, qui lui-même est un régulateur.

La grande invention de Harrison, celle qui devait le faire connaître avec honneur de toute l'Europe savante, ce fut la composition et l'exécution de son horloge *marine* ou *garde-temps*, dont les navigateurs se servent pour calculer les longitudes en mer, ou la distance qu'ils ont parcourue d'Orient en Occident et d'Occident en Orient depuis qu'ils ont quitté le port d'embarquement. Tout le monde sait que le Soleil fait le tour de la Terre, divisé en 360 degrés, en 24 heures, ce qui fait 15 degrés à l'heure, ou un degré par quatre minutes; 15 minutes de degré par une minute de temps; 15 secondes de degré par une seconde de temps. Harrison commença ses travaux et ses recherches sur les horloges marines en 1726, peu de temps après que l'horloger français Sully eut fait paraître la description d'une machine de même espèce dont il était l'auteur. La première horloge de Harrison fut éprouvée dans un voyage à Lisbonne en 1736; trois ans après il en exécuta une seconde; puis une troisième, en 1741. Une quatrième, enfin, ayant la forme et le volume d'une grosse montre de carrosse, fut terminée en 1761. Le 3 octobre, Harrison écrivit aux commissaires des longitudes pour demander que William, son fils, fît, avec sa montre, un voyage à La Jamaïque. Sa demande lui fut accordée. Il reçut en même temps des instructions des commissaires prescrivant la manière dont la montre devait être portée à La Jamaïque, et comment on devait faire les épreuves. William se rendit à Portsmouth, dans le mois de novembre. Là on compara la marche de la montre avec celle du Soleil, et l'on reconnut qu'elle retardait par 24 heures de *deux secondes* $\frac{66}{100}$ de seconde, sur le *temps moyen*. Le 18 novembre William partit de Portsmouth, et il arriva à Port-Royal de La Jamaïque le 19 janvier 1762, après 62 jours de traversée. Le 26 janvier les observations astronomiques démontrèrent que la montre avait varié, en retard, de 5 secondes $\frac{1}{10}$. En convertissant ce temps en degrés de longitude ou de l'équateur, on voit que la montre avait donné la longitude à *une minute* $\frac{1}{4}$ de différence près de degré, c'est-à-dire avec vingt-quatre fois plus d'exactitude que n'en exigeait l'acte de la reine Anne, qui fixait le minimum d'erreur à 30 minutes (un demi-degré) pour avoir droit à la récompense promise (20,000 livr. sterling, (500,000 francs) après une traversée d'Europe aux Indes occidentales. William étant de retour à Portsmouth, on fit de nouvelles observations : elles constatèrent que la montre retardait, sur le midi *moyen* de cette ville, d'une minute 54 secondes et $^1/_2$, après 147 jours d'expérience. Cet écart total, après deux traversées, aller et retour, n'étant que d'une minute 54 $\frac{1}{2}$ secondes, il en résultait qu'après deux voyages elle aurait encore donné la longitude avec une erreur de 28 minutes 34 $\frac{1}{2}$ de degré, ou moins de 30 degrés exigés pour le prix. Après des épreuves si décisives, Harrison devait s'attendre à recevoir immédiatement le prix voté par le parlement en 1714; mais des envieux et de prétendus savants, qui, par des motifs peu honorables, soutenaient que jamais machine ne serait en état de rivaliser avec les méthodes astronomiques pour déterminer les longitudes, firent qu'on éluda la loi, et le malheu-

reux artiste fut obligé, après quarante ans de travail, de consentir à une nouvelle épreuve. Cette dernière épreuve lui fut heureusement encore plus favorable que la précédente.

Harrison fils s'embarqua à cet effet, avec la montre, le 28 mars 1764, et il arriva à l'île de La Barbade le 13 mai; le 4 juin suivant il repartit pour l'Europe, sur un vaisseau qui arriva à Londres le 18 juillet. La marche de la montre fut comparée de nouveau avec celle du Soleil, et il fut reconnu qu'en tenant compte des corrections nécessitées par les variations de température, dont il avait tenu un registre exact, la montre n'était en retard sur le temps moyen que de 15 secondes, après 156 jours d'épreuves. La longitude était donc déterminée à 9 minutes 45 secondes près de degré, c'est-à-dire huit fois plus exacte que ne l'exigeait la limite d'un demi-degré après une une traversée de six semaines.

Quoique Harrison eût rempli et bien au delà les conditions exigées par l'acte de la reine Anne, le prix ne lui fut pas encore délivré : les commissaires de l'amirauté voulurent que l'auteur fît connaître le système de sa machine de manière à pouvoir être reproduit. Lakkum-Kendall, horloger de Londres, fut chargé de l'exécution de cette reproduction. La montre Lakkum fut embarquée sur le vaisseau la *Resolution*, commandée par le célèbre Cook. Cette expérience constata pleinement la perfection de la montre, et ce fut alors seulement que Harrison reçut la totalité de la récompense promise, après beaucoup de débats et d'oppositions. Il en avait reçu la première moitié en 1765, quand il eut donné par écrit la description de sa montre aux commissaires de l'amirauté.

L'année suivante, le Bureau des Longitudes confia la montre à Maskelyne, astronome de l'observatoire royal d'Angleterre, pour qu'il la soumît à de nouvelles observations. Ces expériences commencèrent le 6 mai 1766, et furent continuées jusqu'au 4 mars 1767. Maskelyne fit prendre successivement à la montre diverses positions; il résulta de ses observations « que la montre peut donner la longitude à *un* degré près dans un voyage de six semaines aux îles occidentales; mais que pour un demi-degré le voyage ne doit pas dépasser 15 jours; encore faut-il que la montre se trouve dans un lieu dont la température est de quelques degrés au-dessus du *zéro* du thermomètre; car à la température *zéro* seulement l'instrument ne peut déterminer la longitude à un demi-degré près que pendant une épreuve de quelques jours, et moins si le froid est excessif; que cependant l'invention est *bonne*, et que en la joignant aux distances de la Lune au Soleil et aux étoiles fixes elle sera très-avantageuse à la navigation. »

Dans un écrit publié en 1767, Harrison, répondant aux critiques de son adversaire, dit que, « pendant les expériences il fallait que toutes les parties de la montre fussent exposées à un même degré de température, ce qu'on n'a pas fait dans les expériences sur lesquelles on s'appuie. La montre marche mal pendant les grands froids, d'accord; mais les corrections de température ne s'étendent qu'aux degrés de chaud et de froid qu'on éprouve dans un navire. Quant aux différentes positions qui ont pu influer sur la marche de la montre, on doit savoir qu'elle est destinée à ne servir uniquement qu'à la mer et toujours dans la même position. »

La description de la montre de Harrison fut publiée en 1767, sous le titre de *Principes de la Montre de Harrison*, etc. « Cet ouvrage, dit Ferdinand Berthoud, pourra être de quelque utilité à ceux qui auront la montre même sous les yeux; mais il faut convenir que la description, les plans et les figures sont insuffisants et qu'il n'y a aucun artiste, quelque versé qu'il soit dans les principes de la physique et de la mécanique, qui puisse avec ces secours seuls exécuter des montres pareilles à celle de Harrison. On croirait qu'on n'a pas voulu que cette montre fût imitée..... Aucun plan en perspective, aucun profil, aucun procédé de main-d'œuvre. » Berthoud termine ainsi. « La montre de M. Harrison n'est qu'une montre *ordinaire perfectionnée*, et sa justesse est plutôt due à la perfection de la main-d'œuvre qu'aux principes de sa construction et aux combinaisons de son mécanisme. » Néanmoins Berthoud avoue que sans études spéciales, et par la seule impulsion de son génie, Harrison se trouva capable non-seulement d'exécuter tout ce qui avait été fait jusque alors par les plus habiles ouvriers en horlogerie, mais d'apporter de nouvelles lumières dans cet art, en produisant des horloges beaucoup plus exactes qu'aucune de celles qui avaient été faites avant lui. Il faut lire au sujet de la découverte de Harrison les ouvrages suivants : *Récit de ce qui s'est fait pour découvrir les longitudes en mer relatif à la montre de J. Harrison*; Londres, 1763. — *Principes de la Montre de M. Harrison, avec planches, par ordre des commissaires des Longitudes*; Londres, 1767 (traduit par le P. Pezenas). Le P. Pezenas a ajouté à cette description le résultat des observations de Maskelyne sur la montre de Harrison et les réponses de ce dernier. TESSEYDRE.

Berthoud, *Histoire de la Connaissance des Temps*.

HARRISON de *Chester* (*Thomas*), architecte anglais, né à Wakefield (comté de York), en 1744, mort à Chester, le 29 mars 1829. Très-jeune, il fut envoyé en Italie, que l'on regardait alors comme la seule bonne école pour l'étude de l'architecture. Pendant son séjour à Rome, où il passa plusieurs années, il fit des plans pour l'embellissement de la Piazza del Popolo. Le pape Clément XIV lui décerna une médaille d'or, et l'Académie de Saint-Luc l'admit dans son sein. De retour en Angleterre en 1770, il fournit le plan d'un pont de cinq arches sur le Lune à Lancastre. Ce beau travail attira l'attention, et valut à Harrison de nombreuses commandes.

Nommé architecte de Chester, il bâtit le palais de justice de cette ville, et réunit dans le même monument les tribunaux, la prison et des logements militaires. Ces divers bâtiments sont d'un bon style et très-bien appropriés à leurs objets. Le pont, d'une seule arche, de deux cents pieds anglais d'ouverture, qu'il jeta sur la Dée, près du palais de Chester, est le plus hardi ouvrage de ce genre qui ait jamais été construit. Parmi ses autres travaux on cite : *l'Athenæum* et *la tour de l'église de Saint Nicolas* à Liverpool ; — *la bourse, la bibliothèque* et *le théâtre* à Manchester ; — *la colonne d'Hill* à Shrewsbury ; — *l'Arc de triomphe* à Holyhead ; — *la tour du Jubilé* à Moel-Fanma, en commémoration de la 50e année du règne de Georges III. Il bâtit aussi pour le comte d'Elgin *le château de Broome-Hall* en Écosse, dans le style dorique qui semble avoir été le genre favori d'Harrison. Z.

English Cyclopædia (*Biography*).

HARRISON* (*William-Henri*), président des États-Unis de l'Amérique du Nord, né le 9 février 1775, dans l'État de Virginie, mort à Washington, le 4 avril 1841. Fils de Benjamin Harrison, l'un des signataires de la déclaration d'indépendance de l'Amérique et ensuite gouverneur de la Virgine, il perdit son père en 1791. Son éducation avait été dirigée vers la profession médicale ; mais sans fortune, après la mort de son père, il entra, en 1792, comme enseigne d'artillerie dans l'armée que le général Wayne conduisait contre les Indiens sur les frontières de l'Ohio. Nommé lieutenant, il se distingua à la bataille de Miami, où une grande victoire fut remportée sur les Indiens. Il obtint ensuite le commandement du fort de Washington, poste militaire très-important des frontières de l'ouest. Il était capitaine en 1779, lorsqu'il donna sa démission, et fut nommé secrétaire ou lieutenant-gouverneur du territoire du nord-ouest comprenant toute la contrée au nord-ouest de la rivière Ohio. En 1799 il fut élu membre du congrès de ce territoire ; et en 1801, lorsque l'Indiana fut érigé en gouvernement territorial, Harrison en fut nommé gouverneur. Délégué au congrès, il réussit à faire passer la loi relative à la vente aux enchères et par petites parcelles des terres fédérales, loi à laquelle les comtés de l'ouest sont redevables de leur état florissant. Cette mesure, corroborée par plusieurs autres de même nature, lui valut le surnom de *Père de l'Ouest*. Dans la guerre entreprise en 1811 contre les Indiens, Harrison fut appelé au commandement en chef de toutes les forces américaines, et fit alors preuve de grands talents militaires. Le 5 novembre 1811, il gagna contre les Indiens la bataille décisive de Tipeeance. La guerre contre les Anglais ayant recommencé, il continua avec bonheur la campagne, et enleva les places les plus importantes des territoires contestés. Poursuivant ses avantages dans le Haut-Canada, il y battit le général Proctor le 5 octobre 1813. Il marcha aussitôt vers les frontières du Bas-Canada, pour y rétablir les affaires des Américains ; mais, contrarié dans ses plans par le pouvoir central, il donna sa démission le 5 avril 1814, rentra dans la vie privée, et fut réduit, pour nourrir sa famille, à remplir une place de greffier près l'une des cours de justice de l'Ohio. C'est là que le président Madison vint le chercher pour négocier un traité de paix avec les Indiens. En 1816 il revint à la chambre des représentants comme député de l'Ohio, et en 1824 il fut élu membre du sénat. En 1828 il fut nommé envoyé extraordinaire en Colombie ; mais une lettre qu'il adressa à Bolivar pour lui donner des avis et des conseils sur sa politique déplut à celui-ci, qui demanda le rappel de l'envoyé des États du nord. Ses succès contre les Indiens avaient rendu le nom d'Harrison très-populaire. Le parti whig tenta inutilement en 1836 de le faire nommer président des États-Unis ; il y réussit en 1840, et Harrison succéda en 1841 à Van Buren. Un mois s'était à peine écoulé depuis son installation, lorsqu'il mourait à la suite d'une courte maladie. C'était la première fois qu'un président des États-Unis mourût dans l'exercice de ses fonctions. Aux termes de la constitution, le vice-président, John Tyler, le remplaça au pouvoir, qu'il garda pendant les quatre années pour lesquelles Harrison avait été élu. Un *Essay on the Aborigines of the Ohio valley* d'Harrison a été publié dans les *Transactions of the Historical and philosophical Society of Ohio*, tome Ier, 1839. W.

The English Cyclopædia (*Biography*).

HARSCHER (*Nicolas*), écrivain et professeur suisse, né à Bâle, le 1er mai 1683, mort dans la même ville, le 27 octobre 1742. Reçu docteur en médecine à l'âge de vingt ans, il choisit pour le sujet de sa thèse : *De Tono ventriculi et intestinorum naturali et prælernaturali*. Nommé en 1707 à la chaire d'éloquence et d'histoire du collége de Marbourg, il fut appelé quatre ans après à exercer les mêmes fonctions à Bâle. Il prit pour thème de son discours inaugural : *De ingenio et moribus hominum ex stylo æstimandis*. Deux fois il fut élu recteur de l'université. Ses devoirs de professeur ne l'empêchèrent jamais de se livrer à la pratique de la médecine. Il était laborieux, mais sévère et emporté. On a de lui les oraisons funèbres de Th. Gautier et de Jean-Louis Grotius, professeurs en théologie, des programmes, des discours et un traité *De Divinatione Ciceronis, diatribe qua rationes prædicendæ mutationis reip. et belli civilis inter Pompeium et Cæsarem gesti extenduntur et in exemplum divinationis civilis proponuntur*; Marbourg, 1710. J. V.

Athenæ Rauricæ. — Chauffepié, *Nouv. Dict. histor. et critique*.

* **HARSDOERFER** (*Georges-Philippe*), poëte et écrivain allemand, né à Nuremberg, le 1er novembre 1607, mort dans cette même ville, le 22 septembre 1658. Il voyagea en Hollande, en Angleterre, en France et en Italie. De retour à Nu-

remberg, il s'y fixa. Membre de l'ordre littéraire *Fruchtbringende Gesellschaft*, il fonda lui-même, en commun avec Joh. Klaj, une société de poëtes, à laquelle il donna le nom de *Loeblicher Hirten und Blumenorden an der Pegnitz*, et qui contribua principalement à populariser en Allemagne la poésie pastorale. Cette société s'est conservée jusqu'à nos jours. Les écrits de Harsdoerfer en langue allemande et latine remplissent 50 volumes; mais, à peu d'exceptions près, ils sont tombés aujourd'hui dans l'oubli. On cite cependant comme caractéristique pour son époque son *Poetischer Trichter* (Filtre poétique), Nuremberg, 1650-1653, 3 vol., une espèce d'art poétique, et ses *Gespræchspiele* (Jeux de la Conversation), Nuremberg, 1641,1642, 1649). Les autres travaux de Harsdoerfer sont: *Grosser Schauplatz lust-und lehrreicher Geschichten* (Grand Recueil d'histoires joyeuses et morales); 1648-1678, six éditions; — *Schauplatz jaemmerlicher Mordgeschichten* (Recueil de tristes histoires criminelles); 1649, 6 vol.; — *Herzbewegliche Sonntagsandachten* (Méditations pieuses du dimanche); 1649-1652; — *Nathan und Jothan, oder geistliche und weltliche Lehrgedichte* (Nathan et Jothan, poésies didactiques sur des sujets spirituels et mondains); 1650; — *Heraclit et Democrit* (1652). La *Bibliothèque de Poëtes allemands du dix-septième siècle*, publiée par Müller, contient dans son neuvième volume un choix des poésies de Harsdoerfer. R. LINDAU.

Gesenius, *Gesch. d. deutsch. Poesie*, 4e édit., vol. III, p. 67, 72, 73, 222, 231, 285-290, 298, 298-304, 333, 385, 397, 403, 408. — Th. Mundt, *Allgem. lit. Gesch.*, vol. II, p. 299. — Dappelmayer, *Histor. Nachricht. von Nüremberg*, p 98-100. — Will, *Nürnberg. Gel.-Lex.* vol. 1. — Amarantes, *Histor. Nachricht von des löbl. Hirtenordens under Pegnitz Anfang und Fortgang;* Nuremb., 1744. — Ersch et Gruber, *Encyclopædie*.

* **HART** (*Salomon-Alexandre*), peintre anglais, né à Plymouth, en avril 1806. Élève de l'Académie royale de Londres, il pratiqua d'abord la miniature; mais une de ses compositions, tirée des rites de la religion juive, ayant eu du succès en 1830, il s'adonna à ce genre semi-historique dont les romans et les légendes font tous les frais. Nous citerons de lui : *Wolsey et Buckingham* (1834); — *Richard et Saladin* (1835); — *Henry Ier apprenant le naufrage de son fils* (1839); — plusieurs scènes juives; — une série d'intérieurs et de sites connus rapportés de son excursion en Italie en 1842; — *Milton visitant Galilée dans sa prison* (1847); — *Les trois Inventeurs de l'imprimerie* (1852); — *Colomb et l'enfant* (1854). Artiste habile, varié et pittoresque, M. Hart a été élu en 1840 membre de l'Académie, et en 1854 il a remplacé M. Leslie comme professeur de peinture. P. L—Y.

The art Journal — *Men of the Time*.

HARTE (*Walter*), poëte et historien anglais, né vers 1700, mort à Bath, en 1774. Il fut élevé à Marlborough-School, puis à Saint-Mary-Hall (Oxford). Sa vie offre peu d'incidents remarquables. Il entra dans les ordres. Ses poésies, écrites à la manière et sous le patronage de Pope, eurent peu de succès. Ses sermons en obtinrent un peu plus, sans porter bien loin sa réputation. Il était vice-président de Saint-Mary-Hall, lorsqu'il devint précepteur du fils du comte de Chesterfield. Il accompagna son élève sur le continent de 1746 à 1750. S'il ne parvint pas à faire du jeune Chesterfield un homme du monde brillant, il lui inspira d'excellents principes de morale. A son retour en Angleterre, Harte fut nommé chanoine de Windsor. On a de lui les poëmes suivants : *Poems on several Occasions;* 1727; — *Essay on Satire;* 1730, in-8°; — *Essay on Reason;* 1735, in-fol. On prétend que Pope avait mis la main à cet ouvrage; — *Essay on Painting;* — *The Amaranth*; 1767. Comme poëte, Walter Harte aurait eu le sort de tant d'imitateurs de Pope, un moment distingués et aujourd'hui oubliés, s'il n'avait composé son *Histoire de Gustave-Adolphe*, ouvrage qui, malgré de nombreux défauts, un style lourd, pénible et pédantesque, a mérité de vivre, à cause de l'abondance et de l'exactitude des renseignements. L'*History of the Life of Gustavus-Adolphus* parut en 1759, 2 vol. in-4°. Harte en donna une édition corrigée en 1763. Il en existe une traduction allemande par Jean-Gottlieb Böhme, avec une préface, des notes et des corrections. Z.

Chesterfield, *Letters*. — Johnson et Chalmers, *English Poets*. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

HARTENFELS (*Georges-Christophe* PETRI DE), naturaliste allemand, né le 13 février 1633, à Erfurt (Thuringe), mort le 11 décembre 1718, dans la même ville. Il fit ses études à Iéna, Groningue, Erfurt et Leipzig; un grand seigneur lui confia ensuite l'education de son fils, et l'introduisit à la cour de Saxe, où il rencontra des protecteurs. Reçu docteur à Iéna, il retourna à Erfurt en 1662. Deux ans après, l'électeur de Mayence le choisit pour premier médecin. Il se distingua pendant le siége que soutint cette ville la même année, ainsi que dans une épidémie qui sévit dans l'électorat en 1683. En récompense il fut créé comte palatin et nommé, en 1690, professeur de médecine à l'université d'Erfurt. On a de lui : *De Elementis Disputatio*, thèse; 1640; — *Asylum Languentium, seu carduus sanctus, vulgo benedictus;* Iéna, 1669; Leipzig, 1698, in-8°; — *Pestis tela præcuisa;* Erfurt, 1682, in-12; — *Elephantographia curiosa, seu elephanti descriptio*, etc.; Erfurt, 1715, in-4°; Leipzig, 1723 : cette seconde édition comprend en supplément : *Oratio panegyrica de elephantis et Justi Lipsii epistola de eodem argumento*. W.

Sedler, *Universal-Lexikon*. — Manget, *Biblioth. Scriptor. medicor.*, tome III, p. 489-491.

HARTENKEIL (*Jean-Jacques*), médecin allemand, né à Mayence, le 28 janvier 1761, mort à Salzbourg, le 7 juin 1808. Il fit ses études à Mayence et à Wurtzbourg, visita ensuite Paris et Londres, et se fixa en 1787 à Salzbourg, où il

fonda, en 1790, la *Gazette médico-chirurgicale* (Salzbourg, 72 volumes in-8°), qu'il rédigea jusqu'à sa mort. On a de lui : *Tractatus de Vesicæ urinariæ Calculo;* Bamberg et Wurtzbourg, 1785; — *Bernardi Sigfrid Albini Historia Musculorum Hominis, notis illustrata;* ibid., 1784, et 1796, in-fol.; — *Unterricht für die Hebammen* (Leçons à l'usage des Sages-femmes); Salzbourg, 1797; — *Ergænzungsbænde zur medicinisch-chirurg. Zeitung* (Suppléments à la *Gazette médico-chirurgicale*), 1790-1800, 4 vol.

Dr L.

Ersch et Gruber, *Allg. Encyklopædie.* — *Biogr. Médic.* — Weissenbach, *Hartenkeils Leben;* Salzbourg; 1808.

* **HARTENSTEIN** (*Gustave*), philosophe allemand, est né le 18 mars 1808, à Plauen (Saxe). Il fit ses études à Grimma et à l'université de Leipzig, et devint dans cette dernière ville professeur de philosophie et conservateur à la bibliothèque de l'université. On a de lui : *De Archytæ Tarentini Fragmentis philosophicis;* Leipzig, 1833; — *Die Probleme und Grundlehren der allgemeinen Metaphysik* (Des Problèmes et Principes de la Métaphysique générale); Leipzig, 1836; — *Ueber die neusten Darstellungen und Beurtheilungen der Herbart'schen Philosophie* (Des dernières Expositions et Critiques de la Philosophie de Herbart); Leipzig, 1838; — *De Materiæ apud Leibnitium Notione et ad monadas relatione;* Leipzig, 1846, in-4°; — *Darstellung der Rechtsphilosophie des Hugo Grotius* (Exposition de la Philosophie du Droit de Grotius); Leipzig, 1850. M. Hartenstein a donné une édition des *Œuvres complètes de Kant*, Leipzig, 1838-1839, 10 vol.; et des *Œuvres complètes de Herbart*, Leipzig, 1850-1852. R. L.

Conversations-Lexikon.

HARTIG (Comte *François-Antoine* DE), littérateur bohème, né le 22 août 1758, mort à Prague, le 1er mai 1797. Il fut d'abord attaché à la cour d'Autriche, comme chambellan, et devint successivement conseiller intime, président de la Société royale des Sciences à Prague et ministre-résident près de la cour électorale de Saxe. Il exerça ces dernières fonctions jusqu'à l'année 1793. Il s'occupa toute sa vie de lettres et de sciences, et se fit connaître par plusieurs ouvrages remarquables, écrits presque tous en français. On a de lui : *Essai sur les avantages que retirent les femmes de la culture des sciences et des lettres;* Prague, 1775; — *Lettres sur la France, l'Angleterre et l'Italie;* Genève, 1785; — *Mélanges en vers et en prose;* Paris, 1788. On doit aussi à Hartig un livre allemand, qui traduit en français par Leroy de Lozembrune fut publié à Vienne (Autriche), en 1789, sous le titre de : *Observations historiques sur les Progrès et la Décadence de l'Agriculture chez les différents peuples.* N. K.

Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

HARTIG (*Georges-Louis*), agronome allemand, né le 2 septembre 1764, à Gladenbach, près Marbourg, mort à Berlin, le 2 février 1836. Il fit ses études à l'université de Giessen, entra ensuite dans l'administration des eaux et forêts, et fut successivement employé à Darmstadt (1785), à Halle (1786), à Dillembourg (1797), et à Stuttgard. En 1811 il fut nommé grand-maître des forêts de la Prusse. Ses principaux ouvrages sont : *Anweisung zur Holzzucht* (Instructions pour l'Entretien des Bois); 1791; septième édition, Marbourg, 1817; — *Anweisung zur Holzzucht für Foerster* (Instructions pour l'Entretien des Bois, à l'usage des forestiers); Giessen, 1791; 6e édition, 1808; — *Lehrbuch für Jaeger* (Manuel du Chasseur); Stuttgard, 1809; 7e édition, Stuttgard, 1852, 2 vol.; — *Physikalische Versuche über das Verhæltniss der Brennkraft und der Schwere der deutschen Waldbaumhœlzer* (Expériences physiques sur les rapports entre la puissance calorifique et le poids des bois des forêts allemandes); Giessen, 3e édition, 1814; — *Anweisung zur Taxation des Forsten* (Instructions pour la Taxation des Forêts); Giessen, 5e édition, 1819; — *Forst und Jagdarchive* (Archives du Forestier et du Chasseur); Stuttgard, 1816-1820, 5 vol.; — *Anleitung zur Cultur von Waldbloessen* (Instructions pour la Culture des Clairières); Berlin, 1827; — *Lehrbuch für Foerster* (Manuel du Forestier); 9e édition, Stuttgard, 1851, 3 vol.; — *Kubiktabellen für geschnittene... Hoelzer* (Tableaux pour le Cubage de bois coupés, etc.); Berlin, 7e édition, 1854; — *Die Forstwissenschaft nach ihrem ganzen Umfange* (L'Économie forestière dans toute son étendue); Berlin, 1831; — *Forstliches und forstnaturwissenschaftliches Conversations-Lexicon* (Dictionnaire de Conversation du Forestier); Berlin, 1834; 2e édition, Stuttgard, 1836; — *Waidmannisches Conversations Lexicon* (Dictionnaire de Conversation du Sylviculteur); Berlin, 1836, 2e édit., 1852; — *Ueber die Behandlung und Cultur des Waldes* (De l'Entretien et de la Culture des Forêts); Berlin, 1837.

Son fils, *Théodore* HARTIG, a publié : *Ueber die Verwandlung der polycotyledonischen Pflanzenzellen in Pilz und Schwammgebilde und der darans hervorgehenden Faeulniss des Holzes* (De la Transformation des cellules des végétaux polycotylédonés en champignons, et de la pourriture du bois qui en résulte); Berlin, 1833; — *Die Adlerflügler Deutschlands* (Les Aigles de l'Allemagne); Berlin, 1837, 1er vol.; — *Lehrbuch der Pflanzenkunde und ihrer Anwendung auf die Forstwissenschaft* (Traité de Botanique et application de cette science à l'économie forestière); Berlin, 1840-1851, 1er vol.; — *Vollstændige Naturgeschichte der Forstculturpflanzen Deutschlands* (Histoire naturelle complète des Plantes cultivées dans les forêts de l'Allemagne); Berlin, 1840; nouvelle édit., augmentée, Berlin, 1852, avec 120 planches; — *Neue Theorie der Befruchtung*

der Pflanzen (Nouvelle Théorie de la Fécondation des Plantes); Brunswick, 1842; — *Beitræge zur Entwickelungsgeschichte der Pflanzen* (Études sur l'histoire de la Formation des Plantes); Berlin, 1843; — *Das Leben der Pflanzenzelle* (La Vie de la Cellule végétale); Berlin, 1845; — *Controversen der Forstwissenschaft* (Sujets de controverse de la science forestière); Brunswick, 1853. R. L.

Conv.-Lex. — Kayser, *Index Librorum.*

* **HARTLEBEN** (*François-Joseph*), jurisconsulte allemand, né en 1740, à Düsseldorf, mort en 1808. Il suivit d'abord la carrière des armes, et devint officier de cavalerie dans un régiment prussien. Après la guerre de Sept Ans il donna sa démission, se mit à étudier la jurisprudence, et fut nommé, en 1778, professeur de droit à l'université de Mayence. Ses principaux ouvrages sont: *Thesaurus Dissertationum juridicarum selectarum in Academia Moguntina habitarum*; Francfort, 1777-1778, 2 parties in-4°; — *Meditationes ad Pandectas, quibus Leyseri Meditationes refelluntur, vindicantur, supplentur*; Francfort, 1778-1781, 2 parties, in-4°; — *Vollständige Anzeigen und Beurtheilungen der neuesten juristischen Litteratur* (Annonces complètes et critiques de la plus récente littérature juridique); Francfort, 1785-1787, 3 vol. in-8°; recueil publié en collaboration avec plusieurs jurisconsultes; continué sous le titre de: *Allgemeine Bibliothek der neuesten juristischen Litteratur* (Bibliothèque générale de la Littérature juridique la plus récente); Mayence, 1787-1792, 4 vol. in-8°. E. G.

Weidlich, *Biographische Nachrichten*, t. I, p. 288; t. V, p. 109. — Meusel, *Gelehrten Deutschland* (t. III, p. 90, et t. IX, p. 518 de la cinquième édition). — Ersch et Gruber, *Encyklopädie.*

HARTLEBEN (*Théodore-Conrad*), jurisconsulte et homme d'État allemand, fils du précédent, né le 24 juin 1770, mort le 15 juin 1827. Une thèse d'histoire, qu'il soutint très-jeune à l'université de Mayence, attira sur lui l'attention du célèbre Jean de Müller, sur les conseils duquel il se mit à étudier la jurisprudence. Ayant obtenu en 1790 le grade de docteur en droit, il alla se mettre au fait de la pratique du droit auprès des tribunaux de l'Empire. En 1793 il fut nommé grand-bailli de Deidisheim, endroit qui relevait du prince évêque de Spire. Deux ans après il fut appelé à une chaire de droit public à l'université de Salzbourg. Lors de l'occupation de cette ville par les Français, Hartleben y devint directeur de la police. En 1803 il se rendit à Wurtzbourg en qualité de professeur de droit public; il coopéra aussi pour une grande part à la réforme complète entreprise dans le gouvernement de la principauté de Wurtzbourg, appartenant alors à la Bavière. Plus tard, il devint professeur de droit pratique à l'université de Fribourg. Ses principaux ouvrages sont: *Über den Verfall der Wissenschaften unter den Griechen und Römern und die Mittel uns vor einem æhnlichen Verfalle zu schützen* (Sur la Décadence des Sciences chez les Grecs et chez les Romains et sur les moyens de nous préserver d'une semblable décadence); Mayence, 1785; — *Methodologie des deutschen Staatsrechts, nebst den altesten sehr seltenen Abhandlungen über die Methode des juristischen Studiums in dem 15ten Jahrhundert* (Méthode du droit public allemand, à laquelle sont joints les plus anciens traités très-rares ayant rapport à la méthode suivie au quinzième siècle dans l'étude du droit); Salzbourg, 1800, in-8°; — *Allgemeine deutsche Justiz-und Polizeifama* (Nouvelle générale sur la justice et la police en Allemagne), recueil périodique; Tubingue, 1802-1808, in-4°, continuée sous le titre de *Allgemeine Polizeiblätter* (Journal général de Police); Tubingue, 1808-1816, in-4°; et ensuite sous le titre de *Justiz-Caméral und Polizeifama* (Nouvelles concernant la justice, l'économie politique et la police); 1816-1827, in-4°: excellente revue, qui a eu une très-grande influence en Allemagne; — *Napoleon's peinliches Strafgesetzbuch übersetzt, mit Einleitung und Bemerkungen* (Code Pénal de Napoléon, traduit avec introduction et remarques); Francfort, 1811, in-4°; — *Geschafts-Lexikon für die deutschen Landstande, Staats and Gemeinde Beamten* (Dictionnaire d'Administration, à l'usage des députés, des fonctionnaires d'État et de commune allemands); Leipzig, 1824, 2 vol. in-8°. — Hartleben a aussi publié plusieurs ouvrages sur divers points du droit public de l'Empire Germanique. E. G.

Zeitgenossen, n° XXXIX. — *National-Zeitung der Teutschen* (année 1827, n° 85). — Ersch et Gruber, *Encyclopädie.* — *Conversations-Lexikon.*

HARTLEY (*David*), médecin et métaphysicien anglais, né à Armley (comté d'York), le 30 août 1705, mort à Bath, le 28 août 1757. Il était fils d'un ecclésiastique. Il reçut sa première éducation dans une école privée, et fut ensuite envoyé à Jesus-College (Cambridge), dont il devint plus tard membre. Ses scrupules au sujet des trente-neuf articles l'empêchèrent d'entrer dans les ordres, comme il en avait d'abord eu l'intention. Il étudia la médecine, et pratiqua cet art avec succès à Newark (comté de Nottingham), puis à Bury-Saint-Edmond, près de Londres, et enfin à Bath. Il vécut dans l'intimité de beaucoup de personnes instruites, parmi lesquelles on remarque les évêques Law, Butler, Headly et Warburton, le docteur Jortin, Young le poëte, et Hooke l'historien. Dans la seconde moitié de sa vie, il fut attaqué de la pierre. La maladie le rendit crédule. Il vante beaucoup le fameux remède de Mistress Steven, et contribua à faire obtenir à cette dame les cinq mille livres que le parlement lui vota pour qu'elle publiât sa recette. Ce prétendu remède, dont Hartley fit un usage très-abondant, ne l'empêcha pas de mourir de la

pierre. On a de ce savant médecin : *A View of the present evidence for and against mistress Steven's medicines for the stone, containing* 155 *cases, with some experiments and observations;* Londres, 1739, in-8° ; trad. en français par Bremond, Paris, 1740, in-12 ; — *De Sensus, Motus et Idearum Generatione;* Bath, 1746, in-8° ; — *Observations on Man, his frame, his duty, and his expectations;* Londres, 1749, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage, qui a fondé la réputation de Hartley, est consacré à la fois à la physiologie, à la psychologie et à la morale pratique. La première partie, où l'auteur explique par la mécanique du corps les opérations de l'esprit, est de beaucoup la plus intéressante et la plus originale. Hartley cherche à expliquer l'origine et la propagation de la sensation par une théorie des vibrations. Suivant lui la substance médullaire du cerveau, de la moëlle épinière, et des nerfs qui en procèdent, est l'instrument immédiat du mouvement et de la sensation ; et c'est par cet intermédiaire que les idées arrivent à l'esprit. Les objets extérieurs appliqués aux organes des sens occasionnent d'abord dans les nerfs, ensuite dans le cerveau, des vibrations de la substance médullaire. Ces vibrations sont excitées et propagées en partie par l'éther, c'est-à-dire par un fluide subtil et élastique, en partie par l'uniformité, la continuité et le pouvoir actif de la substance médullaire du cerveau, de la moëlle épinière et des nerfs. Cette hypothèse, fort bien soutenue par l'auteur, est parfaitement fondée en ce qui concerne la distinction des nerfs en locomoteurs et sensitifs. Haller essaya de la combattre. Priestley adopta au contraire l'hypothèse de Hartley, et il donna une seconde édition des *Observations on Man*, Londres, 1774, in-8° ; le fils de Hartley en publia une troisième, 1791, in 8°. Cet ouvrage a été traduit en français par l'abbé Jurain, Reims, 1755, 2 vol. in-12, et en allemand, 1772, in-8°. Z.

Vie de Hartley, par son fils. — Reid, *Essays on the Intellectual Powers.* — *Monthly Review*, vol. LIII, LIV, LVI. — Chalmers, *General Biographical Dictionary.*

HARTLEY (*David*), diplomate anglais, fils du précédent, né en 1729, mort à Bath, en 1823. Il fut élu membre du parlement par le bourg de Kingston-upon-Hull, et fit une ferme opposition à la guerre avec les colonies américaines. Désigné plus tard pour être un des plénipotentiaires du traité de Paris, il se trouva en rapport avec Franklin, et quelques-unes des lettres qu'il écrivit au sujet des négociations ont été publiées dans la correspondance de cet homme d'État. Il réclama un des premiers dans le parlement l'abolition de l'esclavage. Hartley avait des connaissances scientifiques, mais il n'a publié qu'une *Vie* de son père placée en tête de l'édition des *Œuvres* de Hartley, de 1791. Z.

Rose, *New General Biographical Dictionary.*

HARTLIB (*Samuel*), agronome anglais, vivait au dix-septième siècle. Fils d'un marchand polonais, qui pour cause de religion avait transporté son commerce à Elbing (Prusse), il suivit la même carrière que son père. Ses affaires le conduisirent en Angleterre vers 1640. Il prit un vif intérêt aux questions théologiques qui agitaient ce pays, et s'occupa de la réunion des diverses églises protestantes. Son activité se porta bientôt sur des projets plus réalisables. Il consacra son temps et sa fortune au progrès des lettres et des sciences, au perfectionnement de l'agriculture et des manufactures. Il fit à ses frais un grand nombre d'expériences sur le meilleur mode de culture rurale, et publia sur cette matière d'utiles traités. Il songeait aussi à un nouveau plan d'éducation, et ce projet donna naissance au livre de Milton sur ce sujet. Hartlib dépensa ainsi toute sa fortune, et il dut recourir à Cromwell, qui lui donna une pension de 300 livres. Cette pension fut supprimée à la restauration, et il est douteux que Hartlib, malgré une touchante pétition présentée à la chambre des communes, en ait obtenu le rétablissement. Il finit ses jours dans l'obscurité, peut-être dans la misère, et l'on ignore la date de sa mort. On a de lui : *A Relation of that which hath been lately attempted, to procure ecclesiastical peace among protestants;* Londres, 1641 ; — *The Discourse of Flanders husbandry;* 1645, in-4° : Hartlib ne fut que l'éditeur de ce petit traité; il le réimprima avec des corrections et des additions, sous le titre de *His Legacy, or an enlargement of the discourse of husbandry used in Brabant and Flanders;* Londres, 1652, in-4° ; — *Considerations concerning England's reformation in church and state;* 1647, in-4° ; — *A Vindication of M. John Durie;* 1650, in-4° ; — *Twisse's doubting conscience resolved;* 1652, in-8° ; — *A true and reedy way to learn the latin tongue;* 1654, in-4° ; — *The reformed common wealth of bees, with the reformed Virginian silkworm;* Londres, 1655, in-4°. Z.

Gentleman's Magazine, LXXII. — *Censura literaria*, vol. III. — Harte, *Essays on Agriculture.* — Chalmers, *General Biographical Dictionary.*

* **HARTLIER** (*Jean*), médecin allemand, qui vivait au milieu du quinzième siècle. On ne le connaît guère que comme auteur ou traducteur (c'est un point à débattre) d'un ouvrage extrêmement rare, intitulé : *Die Kunst Cyromantia*, et dans lequel il explique, d'après la direction et la longueur des lignes de la main, les signes qui révèlent le sort heureux ou funeste réservé à chaque individu. Cet écrit, qui nous paraît aujourd'hui bien puéril, fut composé en 1448, à la demande de la duchesse de Bavière, Anne de Brunswick. Il parut à Augsbourg, sans date (vers 1490), et forme un petit volume de 26 feuillets texte et figures, avec in-folio de planches de bois par Georges Schapff. Ce livre a grandement attiré l'attention des bibliographes et la convoitise des riches amateurs ; lord Spenser paya un exemplaire 100 guinées ; un autre fut

adjugé en 1815, à Londres, 125 livres sterling (3,150 fr.). On n'en connaît que huit ou neuf exemplaires; la Bibliothèque impériale de Paris en possède deux, dont l'un incomplet au premier feuillet. Hartlier traduisit aussi une histoire fabuleuse d'Alexandre le Grand et un ouvrage d'André Capellanus sur l'amour, en attribuant à Ovide ce dernier écrit. G. B.

Heineker, *Idée générale d'une collection d'estampes*. — Dibdin, *Bibliographical Decameron*, t. I, p. 148. — Falkenstein, *Geschichte der Buchdrukerkunst*, p. 38. — Panzer, *Annalen der altern deutschen Literatur*. — A. Guichard, dans le *Bulletin du Bibliophile*, 1840, p. 187. — Massmann, dans le *Serapeum*, t. II, p. 302.

HARTMANN (*Jean*), chimiste allemand, né le 14 janvier 1568, à Amberg (Bavière), mort à Cassel, le 7 décembre 1631. Il étudia à Altorf, Iéna, Helmstædt et Wittemberg, et fut nommé, en 1592, professeur de rhétorique et de mathématiques à Marbourg. Reçu docteur en médecine à cette université en 1606, il y devint au bout de trois ans professeur de chimie. Jusque alors la chimie n'avait été enseignée dans aucune école publique en Europe. Hartmann, qui aimait cette science avec passion, contribua beaucoup à guérir ses contemporains de leur goût pour les travaux de l'alchimie. Ses cours et les ouvrages qu'il publia lui acquirent une telle réputation que le landgrave de Hesse le fit venir à Cassel et voulut l'attacher à sa personne en qualité de premier médecin. Hartmann n'accepta pas de suite, mais enfin il dut céder. On a de lui: Ἐπιφυλλίδες, *sive miscellæ medicæ cum* προθήκη *chymico-therapeutica doloris colici*; Marbourg, 1606, in-4°; — *Philosophus*, *sive naturæ consultus medicus*, *oratio*; Marbourg, 1609, in-8°; — *Disputationes Chymico-Medicæ quatuordecim*; Marbourg, 1611, 1614, in-4°; — *Praxis Chymiatrica*; Leipzig, 1633, in-4°; Francfort, 1634, in-8°; Genève, 1647, 1649, 1659, in-8°; Leyde, 1663, in-12; Francfort, 1671; Nuremberg, 1677, in-4°; Genève, 1682, in-8°, etc.: c'est le plus important des ouvrages de Hartmann; il a été publié par Georges-Evrard Hartmann, fils de l'auteur; — *Diatribe de usu medico microcosmi, id est disquisitio quomodo et qualia e corpore humano vivente, ejusque manente integritate, medicamenta in usum medicum transferri queunt*; Erfurt, 1635, in-fol.; publié par Zachariæ Brentel; — *Tractatus physico-medicus de Opio*; Wittemberg, 1635, 1658, in-8°; publié par J.-G. Pelshoder. Les œuvres médico-chimiques de Hartmann ont été réunies par Conrad Johrenius, sous le titre suivant: *Opera omnia Medico-Chymica*; Francfort, 1664, 1690, in-fol. W.

Ersch et Gruber, *Allg. Encyklopædie*. — *Biographie médicale*.

HARTMANN (*Philippe-Jacques*), médecin et historien allemand, né le 26 mars 1648, à Stralsund (Poméranie), mort à Kœnigsberg, le 28 mars 1707. Après avoir achevé ses humanités à Kœnigsberg, il s'appliqua à la théologie, puis il se mit à étudier la médecine, et vint se faire recevoir docteur à Valence en Dauphiné, en 1678. Il parcourut ensuite la France, la Hollande et l'Angleterre, et à son retour en Allemagne il devint en 1679 professeur extraordinaire de médecine à Kœnigsberg, en 1689 professeur ordinaire d'histoire, et en 1701 professeur ordinaire de médecine. L'Académie des Curieux de la Nature l'avait reçu dans son sein en 1685, sous le nom d'*Aristote II*. Le nombre de ses ouvrages est très-considérable; nous citerons seulement: *Succincta Succini Prussici Historia*; Francfort, 1677, in-8°; Berlin, 1699, in-4°; — *Dissertatio de generatione spirituum eorumque affectionibus in genere*; Kœnigsberg, 1681, in-4°; — *Dissertatio de sanguine alimento ultimo*; Kœnigsberg, 1682, in-4°; — *Dissertatio de Phoca, sive vitulo marino*; Kœnigsberg, 1683, in-4°; — *Exercitationes IV Anatomicæ de originibus anatomiæ*; Kœnigsberg, 1683, in-4°; — *De iis quæ contra peritiam veterum anatomicam afferuntur in genere*; Kœnigsberg, 1684-1687, in-4°; — *De iis quæ contra peritiam veterum anatomicam afferuntur in specie*; Kœnigsberg, 1689-1693; — *Dissertatio de generatione viviparorum ex ovo*; Kœnigsberg, 1699, in-4°; — *De rebus gestis christianorum sub apostolis commentarius*; Berlin, 1699, in-4°; — *Dissertatio de bile sanguinis ultimi alimenti excremento*; Kœnigsberg, 1700, in-4°. W.

Arnold, *Historie der Kœnigsbergischen Universität*. — Jöcher, *Allg. Gel.-Lexik*. — Portal, *Hist. de la Chirurgie*. — Ersch et Gruber, *Allg. Encyklopædie*. — *Biographie médicale*.

HARTMANN (*Johann-Adolph*), historien allemand, né à Munster (Westphalie), le 10 mai 1680, mort à Marbourg, le 28 octobre 1744. Il étudia à Trèves et à Munster, entra dans l'ordre des Jésuites, et partit en 1713 comme missionnaire pour Tonquin. Étant tombé malade en route, il retourna en Allemagne, et ayant embrassé les doctrines de l'Église protestante, il se fixa à Cassel, où il remplit depuis 1716 jusqu'en 1722 les fonctions de professeur de philosophie et de poésie. Plus tard il obtint la chaire d'histoire et d'éloquence à l'université de Marbourg, place qu'il occupa jusqu'à sa mort. On a de lui, outre un grand nombre de dissertations et de programmes: *Historia Hassiaca*; Marbourg, 1726-1746, 3 vol.; — *Vitæ Pontificum Romanorum Victoris III*, *Urbani II*, *Paschalis II*, *Gelasii II et Callisti II*; ibid., 1729; — *Collegium historiæ patriæ*; ibid., 1725; — *Transsubstantiatio pontifica ex ipsis philosophiæ rationalis principiis rejecta*; ibid., 1732, in-4°, etc. R. L.

Strieder, *Hess. Gelehrt. Geschichte*, V, VI, VII et XIII. — Schmersahl, *Zuverlaess. Nachrichten*, II, 69. — Adelung, *Supplément* à Jöcher. — Ersch et Gruber, *Allgem. Encyklopædie*. — Hirsching, *Handbuch*.

HARTMANN (*Pierre-Emmanuel*), médecin et botaniste allemand, né en 1727, à Halle, mort le 1er décembre 1791. Il fit d'excellentes études dans sa ville natale, y fut reçu docteur,

et y pratiqua pendant dix ans l'art de guérir. Nommé professeur ordinaire à l'université de Helmstædt, en 1762, il alla remplir les mêmes fonctions à l'université de Francfort-sur-l'Oder l'année suivante. La chimie fixa pendant quelque temps son attention; mais la pratique de la médecine occupait tous ses loisirs, et il ne publia pas d'ouvrages importants, quoiqu'on trouve son nom attaché à une foule de dissertations soutenues sous sa présidence. On cite cependant de lui : *Dissertatio de sudore unius lateris, cum præfatione de quibusdam febribus sudatoriis malignis;* Halle, 1751, in-4°; — *Dissertatio de æstimatione medica tormentorum;* Helmstædt, 1762, in-4°; — *Plantarum prope Francofurtum ad Viadrum sponte nascentium Fasc. I;* Francfort-sur-l'Oder, 1767, in-8°. C'est le plus important de ses écrits; — *Dissertatio de salice laurea odorata Linnæi;* Francfort-sur-l'Oder, 1769, in-4°; — *Dissertatio de Johannis Langii, medici Leobergensis, olim celeberrimi, Studiis botanicis;* Francfort-sur-l'Oder, 1774, in-4°; — *Dissertatio de virtute salicis laureæ anthelminthica;* Francfort-sur-l'Oder, 1781, in-4°; — *Iconum botanicarum Gesnero-Camerarianarum minorum nomenclator Linnæanus;* Francfort-sur-l'Oder, 1781, in-4°. Hartmann a revu et augmenté les *Prælectiones in dispensatorium Brandenburgicum* de J.-H. Schulze; Halle, 1753, in-8°. W.

Ersch et Gruber, *Allg. Encyklop.* — *Biogr. médic.*

* **HARTMANN** (*André*), manufacturier français, né à Colmar, en 1746, mort à Munster (Haut-Rhin), le 17 septembre 1837. Il quitta bien jeune son père, qui était teinturier, pour faire son tour d'Allemagne, comme compagnon. Revenu dans sa ville natale, il vendit son modeste patrimoine pour réaliser les vastes projets qu'il avait dans la tête. L'ignorance, la routine, l'envie, la jalousie, se coalisèrent en vain autour de la modeste échoppe où il travaillait de ses mains; son infatigable activité, son énergie surmontèrent tous les obstacles, et après un demi-siècle André Hartmann avait changé le petit atelier de toiles peintes que dès 1782 il avait érigé dans la vallée de Munster, en de vastes établissements occupant plus de quatre mille ouvriers. Ces établissements centralisent la filature du coton, le tissage et l'impression des toiles, et comprennent les ateliers de gravure, de dessin et de construction. Au milieu des vives préoccupations que devaient lui causer ses affaires, sans cesse compromises par la succession des événements, Hartmann n'en fut pas moins dévoué à la chose publique. Nommé maire de Munster dès 1792, il garda ce poste jusqu'en 1815. En 1814, il fut décoré de la Légion d'Honneur comme le doyen des industriels. Il avait associé à ses travaux ses trois fils : *André-Frédéric* HARTMANN, né à Colmar, le 19 octobre 1772, député de Colmar à partir de 1830 jusqu'au 14 août 1845, où une ordonnance royale le nomma pair de France; *Jacques* HARTMANN, mort en 1839, après avoir érigé en quinze ans la plus belle filature de coton qu'il y eût alors en France, et en laissant la réputation d'un grand industriel et d'un zélé protecteur des arts; *Henri* HARTMANN, mort à Munster, le 23 novembre 1856. J. V.

Le Bas, *Dict. encyclop. de la France.*

HARTMANN (*Jean-Melchior*), orientaliste allemand, né le 20 février 1764, à Nordlingen, où son père était marchand, mort à Marbourg, le 16 février 1827. Il se rendit en 1786 à l'université de Iéna, où il suivit les leçons de Eichhorn. Ce savant orientaliste le choisit pour précepteur de ses enfants, et l'emmena avec lui à Gœttingue (1788). Hartmann étudia à l'université de cette ville la théologie, la philosophie, les mathématiques, l'histoire, l'archéologie, etc. Nommé professeur de philosophie et de langues orientales à l'université de Marbourg en 1793, il s'y fit recevoir docteur en philosophie en 1794. La faculté de théologie lui décerna spontanément le titre de docteur en 1817. Il était membre de la société des antiquaires de Cassel. On a de lui : *Commentatio de Geographia Africæ Edrissiana;* Gœttingue, 1791, in-4°; 2e édit., 1796, gr. in-8°, augmentée de la description de l'Égypte. Cet ouvrage obtint le prix mis au concours par l'université de Gœttingue en 1791. L'auteur y donne des détails nouveaux sur la patrie, l'origine, la religion et l'ouvrage d'Edrisi; — *Inest Edrissii Hispaniæ partic. I;* Marbourg, 1802; II, 1803; III, 1818. Ces fragments traitent des bornes, des montagnes et des fleuves de l'Espagne; — *Hebræische Chrestomathie;* ibid., 1797, in-8°; — *Anfangsgründe der hebræischen Sprache* (Éléments de la Langue Hébraïque); ib., 1798. Ces deux derniers ouvrages ont été refondus et réédités ensemble, en 1819; — *Erdbeschreibung und Geschichte von Africa : Ægypten* (Description géographique et historique de l'Afrique : Égypte); t. I, Hambourg, 1799, in-8° : cet excellent ouvrage forme la 6e partie de *Geogr. univers.* de Büsching; — *Variantes et additions aux Tables de l'Afrique et de l'Égypte* de Aboulféda, dans *Allgemeine Bibliothek der biblischen Litteratur* de Eichhorn, t. IV, V; — *Suecia orientalis*, documents pour l'hist. de l'orientalisme au dix-septième siècle; ibid., t. VII; — *Aperçu de la Bibliographie orientale et biblique;* ib., t. VIII-X; — *Hessische Denkwürdigkeiten* (Particularités remarquables de la Hesse), avec Justi, 1798-1799, 2 vol.; — *Museum für biblische und orientalische Litteratur*, recueil qu'il publia avec Arnoldi, à partir de 1807; — Mémoires, dans *Theologische Nachrichten;* 1807, 1813, etc.

E. BEAUVOIS.

Neuer Nekrolog der Deutschen, 1829, p. 182-187. — Schnurrer, *Bibl. Arabica.*

* **HARTMANN** (*Antoine-Théodore*), théologien protestant et orientaliste allemand, né à Dusseldorf, le 25 juin 1774, mort à Rostock, le

21 avril 1838. Après avoir fait ses études classiques aux gymnases d'Osnabruck et de Dortmund, et ses études de théologie à l'université de Gœttingue, il fut successivement co-recteur au gymnase de Soest (1797), pro-recteur à celui de Herford (1799), et professeur à celui d'Oldenbourg (1804). En 1811 il fut nommé professeur de théologie à Rostock. Quatre ans après il reçut le titre de conseiller de consistoire, et en 1818 on lui confia l'administration du cabinet des médailles. Il est surtout connu par ses travaux sur les antiquités et la littérature des Hébreux et des Arabes. De ses nombreux ouvrages, on peut citer les suivants comme les plus remarquables : *Aufklærungen uber Asien fur Bibelforscher* (Éclaircissements sur l'Asie pour ceux qui étudient la Bible); Oldenbourg, 1806 et 1807, 2 vol. in-8°, fig.; — *Die Hebræerin am Putztische und als Braut* (La Femme hébreue à sa toilette et comme fiancée); Amsterdam, 1809-1810, 3 vol. in-8°, fig.; — *Supplementa ad J. Buxtorfii et W. Geremii Lexic.*; Rostock, 1813, in-4°; — *Thesauri Linguæ Hebraieæ e* Michna *augendi*; Rostock, 1825-1826, 3 part. in-4°. Dans ce dictionnaire, Hartmann donne les résultats suivants : la *Michna* contient 760 mots dont la racine se trouve dans l'hébreu ancien, mais dont la forme est nouvelle, 273 mots grecs et latins, et 1720 particuliers à la langue de cette compilation; — *Merkwürd. Beilagen zu Tychsen's Verdienst* (Suppléments curieux aux services rendus par Tychsen); Brême, 1818, in-8°; — *Biblisch-asiatischer Wegweiser zu Tychsen oder Wanderungen durch die mannigfalt. Gebiete der biblisch-asiat. Literatur* (L'Indicateur biblique et asiatique des travaux de Tychsen, ou pérégrinations à travers les diverses parties de la littérature biblico-asiatique); Brême, 1823, in-8°; — *Linguistische Einleitung in das Studium der Bücher des A. T.* (Introd. philologique à l'étude des livres de l'A. T.); Brem., 1818, in-8°; — *Historisch Krit. Forschungen über die Bildung, das Zeitalter und Plan der fünf Bücher Moses, nebst einer beurtheilenden Einleitung und einer genauen Charakteristik der hebr. Sagen* (Recherches hist.-critiq. sur la formation, l'époque et le plan des cinq livres de Moïse, avec une introduction et une caractéristique exacte des traditions hébraïques); Rostock et Gustrow, 1831, in-8°; — *Die enge Verbindung des Alten Test. mit dem Neuen* (De l'étroite liaison de l'Anc. et du Nouv. Test.); Hambourg, 1831, in-8°; — *Blicke in den Geist der Urchristenthums* (Coup-d'œil sur l'esprit du christianisme primitif); Dusseldorf, 1802, in-8°. Michel NICOLAS.

Haag, *La France protestante.*

* **HARTMANN** (*Charles-Jean*), médecin et naturaliste suédois, né à Gefle, le 14 avril 1790, mort en 1849. Après avoir passé l'examen de docteur en médecine (1826), il s'établit à Sigtuna, et fut nommé en 1828 médecin provincial à Eskiltuna, et en 1833 à Gefle. L'Académie des Sciences de Stockholm, dont il devint membre (1838), lui accorda en 1813 une subvention pour voyager dans le Jütland et dans les parties de la Norvège qui avoisinent cette province. On a de lui : *Handboki skandinaviens Flora* (Manuel de la Flore scandinave), comprenant la description des plantes de Suède et de Norvège; Stockholm, 1830; 6e édit., 1854, in-8°; — *Huslækaren* (Le Médecin de la maison), traité sur les maladies qui règnent en Suède; ib., 1828, et 1830; — *Svensk och norsk Excursions Flora* (Flore recueillie dans des excursions en Suède et en Norvège), phanérogames et fougères; Stockh., 2e édition, remaniée, 1853, in-12; — *Annotationes de plantis scandinavicis Herbarii Linneani in Museo Societatis Linneanæ Londinensi asservati*; 2e édit., 1853, in-8°; — des mémoires dans le recueil de l'Académie des Sciences de Stockholm, et quelques traductions. B.

Biogr.-Lex, VI, 68. — *Mém. de l'Acad. des Sc. de Stockh.*, 1849.

* **HARTMANN** (*Maurice*), poëte allemand, né le 15 octobre 1821, à Duschnik, en Bohême. Après avoir étudié à Prague et à Vienne, il visita l'Italie, la France et la Belgique. De retour en Autriche en 1847, il fut arrêté pour ses opinions libérales, énoncées dans plusieurs de ses écrits. La révolution de mars 1848 le fit sortir de prison; il devint le chef du parti allemand en Bohême, et fut nommé membre du parlement de Francfort, où il siégeait à l'extrême gauche. Pendant l'émeute de septembre, il fit preuve de beaucoup de courage pour calmer l'effervescence de la populace. En octobre 1849, il fut envoyé à Vienne avec Blum et Frœbel, pour appuyer la révolution de cette ville; il sut éviter le sort de ses deux collègues. Après un séjour de quelques années en France, il alla en Orient, pour servir de correspondant, durant la guerre de Crimée, à la *Gazette de Cologne*. Il y tomba malade, et revint à Paris. Hartmann est actuellement un des poëtes les plus distingués de l'Allemagne. On a de lui : *Kelch und Schwert* (Coupe et Épée), recueil de poésies; Leipzig, 1845; troisième édition, ibid., 1852; — *Neuere Gedichte* (Nouvelles Poésies); Leipzig, 1847; — *Reimchronik des Pfaffen Mauritius* (Chronique rimée du clerc Mauritius); Francfort, 1849, 5 cahiers; satire, souvent piquante et spirituelle, contre les hommes politiques de l'Allemagne; elle eut un grand succès; — *Der Krieg um den Wald* (La Guerre autour du bois); Francfort, 1850, — *Adam und Eva* (Adam et Ève); Leipzig, 1851, idylle; — *Schatten* (Ombres); Darmstadt, 1851; — *Tagebuch aus der Provence und Languedoc* (Journal d'un voyage en Provence et Languedoc); Leipzig, 1853, 2 vol. — Hartmann a encore publié de nombreux articles dans divers recueils littéraires, notamment dans le *Deutsche Museum* de Prutz, où il a

fait paraître, entre autres : *Briefe aus Irland* (Lettres d'Irlande). E. G.

Conversations-Lexikon.

HARTMANN VON DER AUE. *Voy.* AUE.

* **HARTMOT**, abbé de Saint-Gall, mort dans une des dépendances de son abbaye, le 23 janvier 884 ou 885. Il était d'une grande naissance, puisqu'il tenait par les liens de la parenté à Rodolphe, duc de Bourgogne. Ayant dès sa jeunesse fait profession de la vie monastique dans l'abbaye de Saint-Gall, il étudia les lettres à Fulde, où enseignait Raban-Maur. Il fut ensuite coadjuteur de l'abbé Grimoald au monastère de Saint-Gall. Après la mort de celui-ci, il fut pourvu de sa dignité par les suffrages des moines, avec l'agrément du roi Louis, en 872. L'abbé Hartmot paraît dans les titres de Saint-Gall dès l'année 873. Il abdiqua en 883. C'était un homme de grand savoir, comme l'attestent les plus anciens bibliographes. On va même jusqu'à prétendre qu'il comprenait et interprétait les livres saints sur le texte hébreu. Mais cette assertion n'est peut-être pas plus exacte que le catalogue de ses ouvrages dressé par Jean de Tritenheim. Il faut consulter à cet égard les auteurs de l'*Histoire littéraire de la France*. B. H.

Ratpertus, *De Origine et diversis Casibus Monasterii S.-Galli*. — *Gallia Christiana*, t. V, col. 952. — *Hist. littér. de la France*, t. V, p. 611.

HARTSOEKER (*Nicolas*), savant physicien et micrographe hollandais, né à Gouda (Hollande), le 26 mars 1656, mort le 10 décembre 1725. Son père, ministre remontrant, le fit étudier dans l'espoir de lui faire embrasser sa profession ; mais le jeune homme se plaisait surtout à contempler le ciel et les étoiles. Il cherchait dans les almanachs tout ce qu'ils contenaient sur ce sujet, et ayant entendu dire à l'âge de douze ou treize ans que tout cela s'apprenait par les mathématiques, il voulut les étudier; mais son père s'y opposait absolument. Le jeune Hartsoeker amassa en secret le plus d'argent qu'il put, et alla trouver un maître de mathématiques qui lui promit de le rendre savant et qui tint parole. Il travaillait toutes les nuits, et pour que son père ne découvrît pas la lumière qu'il avait dans sa chambre, il étendait devant sa fenêtre les couvertures de son lit. Son maître avait des bassins de fer dans lesquels il polissait assez bien des verres de six pieds de foyer; Hartsoeker s'occupa aussi de ce travail. Un jour qu'il présentait un fil de verre à la flamme d'une chandelle, il vit que le bout de ce fil s'arrondissait, et comme il savait déjà qu'une boule de verre grossissait tous les objets placés à son foyer, et qu'il avait vu chez Leuwenhoek des microscopes dont il avait remarqué la construction, il prit la petite boule qui s'était formée et détachée du reste du fil, et il en fit un microscope qu'il essaya d'abord sur un cheveu : il fut ravi de trouver son instrument bon, et d'avoir le secret d'en faire à si peu de frais. Hartsoeker, alors âgé de dix-huit ans, s'occupa beaucoup de ses microscopes. Tout ce qui pouvait y être examiné l'était. Il fut un des premiers à observer les animalcules spermatiques : il reconnut en effet dans la semence de divers mâles des espèces d'animalcules ayant la figure de grenouilles naissantes, de grosses têtes et de longues queues, et des mouvements très-vifs. Cette étrange nouveauté étonna tellement Hartsoeker qu'il n'en osa rien dire. Il crut même que ce qu'il voyait devait être l'effet de quelque maladie, et il ne suivit point l'observation. De la fin de 1674 à 1676, son père l'envoya étudier le grec, la philosophie et l'anatomie sous les plus habiles professeurs de Leyde. « Ses maîtres en philosophie étoient, dit Fontenelle, des cartésiens aussi entêtés de Descartes que les scholastiques précédens l'avoient été d'Aristote. On n'avoit fait dans ces écoles que changer d'esclavage. Hartsoeker devint cartésien à outrance, mais il s'en corrigea dans la suite. » En 1677 il alla à Amsterdam, avec l'intention de passer en France pour y achever ses études. Il reprit les observations du microscope, et revit ces animaux qui la première fois lui avaient paru suspects. Il communiqua alors son observation à son maître de mathématiques et à un autre ami. Ils la répétèrent tous trois ensemble. Ils virent de plus ces mêmes animaux sortis d'un chien, et de la même figure à peu près que les animalcules humains; ils virent ceux du coq et du pigeon, ressemblant à des vers ou des anguilles. « L'observation s'affermissoit et s'étendoit, dit Fontenelle, et les trois confidents de ce secret de la nature ne doutoient presque plus que tous les animaux ne naquissent par des métamorphoses invisibles et cachées, comme toutes les espèces de mouches et de papillons viennent de métamorphoses sensibles et connues. » Les trois amis seuls savaient quelle liqueur renfermait les animaux, et quand on les faisait voir à d'autres, on leur disait que c'était de la salive, quoiqu'elle n'en contienne point. Huygens étant venu à La Haye, entendit parler des animaux de la salive, et demanda à les voir. Hartsoeker, charmé d'entrer en relation avec ce savant, alla à La Haye, et lui confia, ainsi qu'à quelques autres personnes, dans quelle liqueur nageaient ces animaux microscopiques.

Huygens emmena Hartsoeker avec lui à Paris en 1678. Huygens fit mettre alors dans le *Journal des Savans* qu'il avait fait avec un microscope de nouvelle invention des observations très-curieuses, et parla de celle des petits animaux, sans nommer Hartsoeker. Cette annonce fit grand bruit parmi ceux qui s'intéressaient à ces sortes de recherches. Hartsoeker ne put résister à la tentation de dire que le nouveau microscope venait de lui et qu'il était le premier auteur des observations. On l'anima contre Huygens, et on l'engagea à revendiquer son bien dans un mémoire qui devait paraître dans le même journal. Hartsoeker ne savait pas encore assez de français pour rédiger ce mémoire ; des mains

amies l'aidèrent. Cependant, l'auteur du journal, au lieu de publier cette pièce, l'envoya à Huygens. Celui-ci réprimanda Hartsoeker, et s'offrit à rédiger lui-même pour le *Journal des Savans* un mémoire où il lui rendrait toute justice. Hartsoeker y consentit, et la querelle finit ainsi.

« Il se confirmoit de plus en plus, dit Fontenelle, dans la découverte des petits animaux primitifs, qu'il trouva dans toutes les espèces sur lesquelles il put étendre ses expériences. Il imagina qu'ils devoient être répandus dans l'air où ils voltigeoient, que tous les animaux visibles les prenoient tous confusément, ou par la respiration, ou avec les aliments; que de là ceux qui convenoient à chaque espèce alloient se rendre dans les parties des mâles propres à les renfermer ou à les nourrir, et qu'ils passoient ensuite dans les femelles, où ils trouvoient des œufs dont ils se saisissoient pour s'y développer. Selon cette idée, quel nombre prodigieux d'animaux primitifs de toutes les espèces! Il semble cependant qu'à la fin leur nombre viendroit nécessairement à diminuer, et que les espèces ne seroient pas toujours également fécondes. Peut-être cette difficulté aura-t-elle contribué à faire croire à Leibnitz que les animaux primitifs ne périssoient point, et qu'après s'être dépouillés de l'enveloppe grossière, de cette espèce de masque qui en faisoit par exemple des hommes, ils subsistoient vivants dans leur première forme, et se remettoient à voltiger dans l'air, jusqu'à ce que des accidents favorables les fissent de nouveau redevenir hommes. »

Hartsoeker demeura à Paris jusqu'à la fin de 1679. Il retourna à cette époque en Hollande; puis il revint à Paris, pour faire voir cette ville à sa femme, qui goûta tellement ce séjour qu'ils y firent un nouveau voyage en 1684, et y restèrent douze années. Les verres de télescopes dont Hartsoeker s'était d'abord occupé lui donnèrent accès à l'Observatoire. Cet établissement n'en avait que de Campani, lesquels étaient excellents, mais de faibles dimensions. Hartsoeker fit un de ces verres qu'il porta à Cassini, et celui-ci le trouva mauvais; un second ne valut pas mieux; un troisième fut pourtant jugé passable. Hartsoeker en obtint enfin de bons, de toutes sortes de grandeurs, et même un de 600 pieds de foyer, dont il ne voulut pas se défaire, à cause de sa rareté.

En 1694 Hartsoeker fit paraître à Paris un *Essai de Dioptrique*, où il démontra cette science géométriquement et avec clarté, ainsi que tout ce qui appartient aux foyers des verres sphériques, tout ce qui regarde l'accroissement des objets, le rapport des objectifs et des oculaires, les ouvertures qu'il faut laisser aux lunettes, le champ qu'on peut leur donner, le différent nombre de verres qu'on y peut mettre. Il y joint, pour l'art de tailler les verres et sur les conditions que leur matière doit avoir, une pratique qui lui appartient en partie. Enfin, il donna un système général de la réfraction, et ses expériences le conduisirent à la différente réfrangibilité des rayons, propriété que Newton avait trouvée plusieurs années auparavant et sur laquelle il a fondé son ingénieuse théorie des couleurs. Hartsoeker prétend du moins avoir avancé le premier que la différente réfrangibilité des rayons lumineux vient de la différente vitesse, et que l'angle de la réfraction ne dépend pas de la seule inégalité de résistance des deux milieux. Dans ce livre, Hartsoeker remonte aux principes de la physique générale, et indique deux uniques éléments : l'un est une substance fluide, infinie, toujours en mouvement, dont aucune partie n'est jamais entièrement détachée de son tout; l'autre se compose de petits corps différents en grandeur et en figure, parfaitement durs et inaltérables, qui nagent confusément dans ce grand fluide, s'y rencontrent, s'y assemblent et deviennent les différents corps sensibles. Avec ces deux éléments il forme tout et explique la génération du Soleil, des planètes et même des comètes, qu'il regarde comme des taches du Soleil assez massives pour avoir été chassées impétueusement hors de ce grand globe de feu : elles s'élèvent suivant lui jusqu'à une certaine hauteur, et retombent ensuite dans le Soleil, qui les absorbe de nouveau et les dissout, ou les repousse encore hors de lui s'il ne les dissout pas. Hartsoeker donne encore l'histoire des découvertes faites dans le ciel au moyen du télescope, et il finit par les observations du microscope, dans lesquelles, bien entendu, les petits animaux qui se transforment dans tous les autres ne sont pas oubliés.

Ce livre lui attira l'estime des savants. Le Père Malebranche et le marquis de L'Hôpital cherchèrent à le gagner à la nouvelle géométrie des infiniment petits; mais il la jugeait peu utile à la physique, et dédaignait par la même raison les profondeurs de l'algèbre, « qui, selon lui, ne servoient à quelques savants qu'à leur procurer la gloire d'être inintelligibles pour la plupart du monde ». Deux ans après avoir publié sa *Dioptrique*, il fit paraître ses *Principes de Physique*, où il expose avec plus d'étendue encore le système qu'il avait déjà donné. Le mauvais état de ses affaires le força, en 1696, à quitter la France et à se retirer à Rotterdam. Au renouvellement de l'Académie en 1699, il en fut nommé associé étranger. Pierre le Grand étant venu à Amsterdam, demanda aux magistrats de cette ville quelqu'un qui pût l'instruire et lui ouvrir promptement le chemin des connaissances qu'il cherchait : ils firent venir de Rotterdam Hartsoeker, qui n'épargna rien pour se montrer digne de ce choix. Le tsar prit son maître en grande estime, et son éducation achevée, voulut l'emmener avec lui en Russie; mais ce pays était trop éloigné et de mœurs trop différentes, les événements trop incertains : Hartsoeker ne voulut pas se déplacer. Les magistrats d'Amsterdam, pour le dédommager, lui firent élever une espèce d'observatoire, sur un des bastions de leur ville. Hartsoeker en-

treprit dans cet observatoire un grand miroir ardent composé de pièces rapportées, pareil à celui dont on prétend qu'Archimède se servit. Le landgrave Guillaume de Hesse-Cassel (*voy.* ce nom) vint le visiter. Dans le même temps l'électeur palatin fit auprès de lui des démarches pour l'attacher à sa cour. Le philosophe résista pendant trois ans; mais, en 1704, il céda, et alla à Dusseldorf avec les titres de premier mathématicien de son altesse électorale et de professeur honoraire en philosophie de l'université de Heidelberg.

Hartsoeker apprit de l'électeur la reproduction naturelle des jambes d'écrevisse. Ne pouvant concevoir que cette production de parties perdues ou retranchées s'exécutât par le seul organisme, Hartsoeker imagina qu'il y avait dans les écrevisses une âme *plastique* ou *formatrice*, qui savait leur refaire de nouvelles jambes; qu'il devait y en avoir une pareille dans les autres animaux et dans l'homme même; et parce que la fonction de ces âmes plastiques n'est pas de reproduire des membres perdus, il leur donna celle de former les petits animaux qui perpétuent les espèces. « Ce seroient là, dit Fontenelle, les *natures plastiques* de Cudworth, qui ont eu de célèbres partisans, si ce n'étoit que celles-ci agissent sans connoissance, et que celles de Hartsoeker sont intelligentes. Ce nouveau système lui plut tant qu'il se rétracta hautement de la première pensée qu'il avoit eue sur les petits animaux... Quant aux terribles objections qui se présentent bien vite contre les âmes plastiques, il ne se les dissimule pas; et poussé par lui-même aux dernières extrémités, il avoue de bonne foi qu'il ne sçait pas de réponse. » En 1707 il fit paraître ses *Conjectures physiques*. En 1708 il donna une suite à cet ouvrage Ces deux livres sont composés en forme de discours, comme si l'auteur les prononçait devant l'électeur palatin, à qui il les adresse et les dédie. Il n'y a guère de choses dans la nature qu'il ne parcoure ni de phénomène dont il ne cherche à rendre raison. Son style est assez élégant, et il se rend cette justice qu'il « a toujours tâché de ne rien avancer qu'après un examen rigoureux et géométrique, autant qu'on peut le faire en matière de physique, où l'on est souvent obligé d'admettre des probabilités pour des démonstrations». D'un autre côté, ces *Conjectures* renferment plusieurs morceaux textuellement copiés dans les ouvrages précédents de l'auteur. Du palatinat, Hartsoeker fit plusieurs voyages en Allemagne, soit pour voir les savants, soit pour étudier l'histoire naturelle, surtout les mines. Le landgrave de Hesse-Cassel lui fit entendre combien il serait heureux de le posséder près de lui; Hartsoeker repoussa ses offres. Leibnitz lui fit les honneurs de la cour de Hanovre. De retour auprès de l'électeur palatin, ce prince, qui avait entendu parler avec admiration du miroir ardent de Tschirnhaus que possédait le landgrave de Hesse, demanda à Hartsoeker s'il ne pourrait lui en faire un pareil. Hartsoeker en fit couler trois à Neubourg, et l'électeur lui donna le plus grand, qui avait plus de trois pieds de diamètre et neuf pieds de foyer.

Ses *Éclaircissements sur les Conjectures physiques*, qui parurent en 1710, sont des réponses à des objections dont la plupart étaient de Leibnitz. Il y censure aussi sévèrement les volumes publiés par l'Académie de Paris, disant qu'il ne critiquait que ce qu'il estimait. Dans une suite à cet ouvrage, donnée en 1712, il développe son système des âmes plastiques. Chez l'homme, par exemple, l'âme raisonnable donne les ordres, et une âme végétative, qui est la plastique, intelligente et plus intelligente même que la raisonnable, exécute dans l'instant; et non-seulement exécute les mouvements volontaires, mais prend soin de toute l'économie animale, de la circulation des liqueurs, de la nutrition, etc. Il admet ces âmes végétatives pour les animaux et même pour les plantes; et à ce nombre prodigieux d'intelligences répandues partout, il en ajoute qui président aux mouvements célestes.

L'électeur palatin mourut en 1716. Hartsoeker ne quitta point la cour palatine tant que l'électrice veuve, princesse de la maison de Médicis, demeura en Allemagne. Mais au bout d'un an elle se retira en Italie. Le landgrave de Hesse lui renouvela ses propositions; mais Hartsoeker se crut trop avancé en âge pour prendre de nouveaux engagements. Il préféra se transporter avec sa famille à Utrecht. Ce fut là qu'il fit imprimer, en 1722, un recueil de pièces détachées de physique, dans le but de montrer l'*invalidité* du système de Newton. Il s'y déclare nettement contre ces grands espaces vides où se mouvraient les planètes, obligées à décrire des courbes par des gravitations ou attractions mutuelles. « Il y trouve, dit Fontenelle, des inconvéniens qu'il ne peut digérer, et quoiqu'il ne soit rien moins que cartésien, il aime mieux ramener les tourbillons de Descartes. » Dans ce même recueil, il attaque trois dissertations pour lesquelles de Mairan avait remporté des prix à l'Académie de Bordeaux. De Mairan répondit dans le *Journal des Savans* de 1722. On trouve encore dans le recueil de Hartsoeker deux dissertations envoyées à l'Académie des Sciences pour des prix proposés, l'un sur le principe, l'autre sur les lois du mouvement; un discours sur la peste, qu'il attribue à des insectes; un traité des passions, etc. Ayant attaqué Bernoulli à propos de son sentiment sur la lumière du baromètre, ce savant fit soutenir à Bâle, sur ce sujet, une thèse où l'on ne ménagea pas Hartsoeker. Celui-ci répondit avec vigueur, et en profita pour frapper à droite et à gauche sur Huygens, Leibnitz et Newton. Après qu'il fut établi à Utrecht, Hartsoeker entreprit un *Cours de Physique*, auquel il a beaucoup travaillé. Il y fit aussi un extrait des lettres de Leuwenhoek, parce qu'il trouvait que

dans ce livre beaucoup d'observations rares et curieuses étaient perdues au milieu de choses inutiles. Son application au travail finit par ruiner sa santé. Peu de temps avant sa mort, sur quelques reproches qui lui étaient revenus de la manière dont il en avait usé à l'égard de l'Académie, il commença une espèce d'apologie, qu'il n'a pas pu achever entièrement. « Il étoit, dit Fontenelle, vif, enjoué, officieux, d'une bonté et d'une facilité dont de faux amis ont abusé assez souvent. Ces qualités, qui s'accordent si peu avec un fond critique, naturellement chagrin et malfaisant, sont peut-être sa meilleure apologie. »

On a de Hartsoeker : *Lettre à l'auteur du Journal des Savans touchant la manière de faire les nouveaux microscopes.* On en voit l'extrait dans le *Journal des Savans*, du 29 août 1678 : Quoique signée de Hartsoeker, cette lettre est de Huygens; — *Réponse au paradoxe de la réfraction proposé par M. de Lagny*; insérée dans le *Journal des Savans* du 21 juillet 1692; — *Essai de Dioptrique*; Paris, 1694, in-4°; — *Principes de Physique*; Paris, 1696, in-4°; — *Des Éléments du corps naturel et des qualitez qu'ils doivent avoir, pour servir de réponse aux objections de M. La Montre contre les Principes de Physique de M. Hartsoeker*; inséré dans le *Journal des Savans* du 16 juillet 1696; — *Réponse à la Réplique de M. La Montre touchant les Éléments du corps naturel*; dans le *Journal des Savans* du 10 septembre 1696; — *Difficultez proposées à M. La Montre sur l'explication qu'il a donnée de la variation de l'aiguille aimantée*; dans le *Journal des Savans* du 20 août 1696; — *Lettre à M. Regis, docteur en médecine à Amsterdam, sur les digues de Hollande*; insérée dans les *Nouvelles de la République des Lettres*, octobre 1702; — *Lettre contenant les raisons pourquoi, dans un tuyau recourbé, dont les branches sont inégales en grosseur, l'eau monte plus haut dans la branche étroite que dans la plus large*; insérée dans les *Nouvelles de la République des Lettres*, janvier 1703; — *Lettre contenant des conjectures sur la circulation du sang*; dans le même recueil, février 1703; — *Raison naturelle du mouvement elliptique des planètes dans leurs orbes*; dans le même recueil, mars 1704; — *Lettre sur le problème de physique pourquoi les boutons des arbres qui résistent à la plus forte gelée pendant l'hiver ne peuvent pas résister à un froid assez médiocre au printemps*; même recueil, janvier et juillet 1705; — *Conjectures physiques*; Amsterdam, 1706, in-4°; — *Suite des Conjectures physiques*; Amsterdam, 1708, in-4°; — *Éclaircissements sur les Conjectures physiques*; Amsterdam, 1710, in-4°; — *Suite des Conjectures physiques et des Éclaircissements sur les Conjectures physiques*; Amsterdam, 1712, in-4°; — *Lettre aux auteurs du Journal littéraire sur la Critique qu'ils ont faite de la Suite des Conjectures physiques*; dans le *Journal littéraire*, tome III, p. 431; — *Lettre aux journalistes de La Haye sur le système de M. Newton touchant le mouvement des planètes*; dans le *Journal littéraire*, tome IV, p. 174; — *Lettre sur quelques endroits des ouvrages de MM. Cheyne et Derham sur le système du monde*; dans la *Bibliothèque ancienne et moderne*, tome VIII, p. 303; — *Lettre à M. de Leibnitz sur ses mouvemens conspirans*; dans les *Mémoires de Trévoux*, mars 1712; — *Description de deux niveaux d'une nouvelle invention, dont l'un a le centre de pesanteur au-dessous, et l'autre au-dessus du point d'appui*; Amsterdam, 1711, in-4°; — *Des Passions de l'âme*, dans le 6e supplément des *Nouvelles littéraires*, 1717; — *Remarques sur la dissertation que M. Dortous de Mairan a présentée à l'Académie royale de Bourdeaux sur les variations du baromètre*; dans la *Biblioth. ancienne et moderne*, tome XIV, p. 213; — *Recueil de plusieurs pièces de physique, où l'on fait principalement voir l'invalidité du système de M. Newton, et où se trouve entre autres une dissertation sur la peste et sur les moyens de s'en garantir*; Utrecht, 1722, in-12; — *Réponse à une lettre de M. de Mairan*; dans le *Journal des Savans*, février 1723; — *Lettre sur les serres qui recroissent aux écrevisses quand on les a rompues, sur la petitesse des animaux que quelques-uns supposent avoir été tous créez au commencement du monde, et sur les natures qui forment présentement les corps organisez, et qui y résident*; insérée dans la *Bibliothèque ancienne et moderne*, t. XVIII, p. 194; — *Cours de Physique, accompagné de plusieurs pièces concernant la physique, qui ont déjà paru, et d'un extrait critique des Lettres de M. Leuwenhoek, par feu M. Hartsoeker, suivi d'une Lettre apologétique de l'auteur*; La Haye, 1730, in-4°. L. L—T.

Fontenelle, *Éloge de Hartsoeker*. — Nicéron, *Mémoires pour servir à l'hist. des hommes illustres dans la république des lettres*, tome VIII, p. 54-68. — Chauffepié, *Nouveau Dictionn. histor. et critique*. — *Nouvelles littéraires*, tome III, p. 87.

*HARTZENBUSCH (*Jean-Eugène*), poète espagnol, d'origine allemande, est né le 6 septembre 1806, à Madrid, où son père, natif de Schwadorf, près de Cologne, était venu s'établir comme menuisier. A l'âge de deux ans, il perdit sa mère, qui était Espagnole; son père s'éloigna alors de la capitale, où le jeune Hartzenbusch ne revint qu'en 1815, pour se préparer à l'état ecclésiastique dans le collége des jésuites de Saint-Isidore. Mais son père, voyant combien sa vocation pour l'église était faible, lui permit de se consacrer à la peinture, et lui fit en même temps donner des leçons de français. Il était initié seulement à la connaissance de la poésie classique, lorsqu'un traité de versification espagnole

du père Losada, qui tomba entre ses mains en 1821, lui apprit les secrets de l'art poétique de sa langue maternelle, et il s'essaya dès lors à composer des sonnets, des romances, des silvas et des liras. A la même époque, il assista pour la première fois à une représentation théâtrale; elle fit une telle impression sur son esprit qu'il se mit aussitôt à lire avec ardeur tous les ouvrages dramatiques qu'il pouvait se procurer. La traduction de diverses pièces françaises en prose le détourna du genre lyrique, jusqu'au moment où un ami lui fit comprendre les beautés du vieux théâtre espagnol. Mais sa position changea tout à coup. Son père, qui avait acquis une petite aisance, perdit ce qu'il possédait par suite de la révolution en 1823; persécuté à cause de son libéralisme, il tomba dans une sorte de démence; et le jeune Eugène dut ainsi que son frère reprendre le rabot pour subvenir à leur existence et à celle de leur malheureux père, qui ne mourut qu'en 1830. Ce rude labeur n'empêcha pas Hartzenbusch de trouver le temps nécessaire pour traduire diverses pièces de théâtre de l'italien et du français, et d'arranger pour la scène moderne quelques vieilles comédies espagnoles, dont deux furent représentées avec succès. La guerre civile lui ayant enlevé presque tout travail, il abandonna son métier pour apprendre la tachygraphie, et en 1835 il parvint à se faire attacher comme sténographe à la *Gazette de Madrid*. Le théâtre occupait toujours sa pensée; il essaya une création originale en écrivant un drame sur la légende populaire des *Amants de Teruel*. Le bon accueil fait à cette pièce décida de son avenir. Il se consacra tout entier à la littérature, et un emploi qu'il obtint plus tard à la bibliothèque royale de Madrid lui assura une position. En 1852 il a été nommé président du conseil des théâtres. La plupart des ouvrages de Hatzenbusch se distinguent par une imagination vive, un style énergique et une facture de vers harmonieuse. On reconnaît facilement dans ses productions originales l'influence de l'étude particulière qu'il a faite des anciens poëtes dramatiques espagnols et le désir d'être toujours national, non-seulement par le choix des sujets, mais encore par la manière de les traiter. On cite de lui : *Los Amantes de Teruel;* Madrid, 1836; 2e édition, 1838; — *Dona Mencia*, drame; Madrid, 1838; — *La Redoma encantada*, comédie; Madrid, 1839; — *La Visionaria*, comédie; Madrid, 1840; — *Alfonso el Casto*, drame; Madrid, 1841; — *Primero yo*, drame; Madrid, 1842; — *Honoria*, drame; Madrid, 1842; — *El Bachiller Mendarias*, drame; Madrid, 1842; — *La Coja y el encogido*, comédie; Madrid, 1843; — *La Madre de Pelayo*, comédie; Madrid, 1846. Eugène Hartzenbusch a bien mérité de la littérature espagnole par son édition critique du *Teatro escogido del M. Tirso de Molina*, Madrid, 1839-1842, 12 vol.; par son édition des *Comedias de Calderon*, Madrid, 1849-1851, 4 vol., et de *Ruiz de Alarcon*, Madrid, 1852. Il a réuni en un volume ses poésies diverses et ses dissertations en prose sous ce titre : *Ensayos poeticos y articulos en prosa, literarios y de costumbres;* Madrid, 1843. V.

Ochoa, *Apuntes para una biblioteca de scritores esp. contemporaneos;* Paris, 1840. — *Convers.-Lexikon.*

HARTZHEIM (*Gaspar*), théologien allemand, né à Cologne, en 1678, mort vers 1750. Il appartenait à une famille distinguée, entra chez les jésuites de Trèves en 1698, et enseigna successivement la rhétorique, la philosophie et la théologie, à Trèves, à Paderborn, à Cologne, etc. On a de lui : *Castum novæ legis Presbyterium in congruenti excellentia sua tum conservanda tum reparanda propositum, ex selectis Scripturæ S. et sanctorum Patrum commentationibus decerptum;* Cologne, 1717, in-8°; — *Pietas in Salvatorem mundi, a S. Damaso P. P. ligato, nunc soluto stilo;* Mayence, 1728, in-12; — *Explicatio Fabularum et superstitionum quarum in S. Scripturis fit mentio, vario hinc inde sensu præter litteralem, ut allegorico, morali, anagogico, etc.;* Cologne, 1734, in-8°; Padoue, 1731, in-8°; — *Vita Nicolai de Cusa, S. R. E. cardinalis, episcopi Brixiensis;* Trèves, 1730, in-8°; — *Sortilegium solandis animabus defunctorum;* Cologne, 1735, in-12; trad. en allemand; Cologne, 1743, in-12. A. L.

Hartzheim, *Bibliotheca Coloniensis.* — Augustin et Aloïs de Backer, *Bibliothèque des Écrivains de la Compagnie de Jésus*, 1re série.

HARTZHEIM (*Joseph*), historien et biographe allemand, né à Cologne, en 1694, mort dans la même ville, en 1763. Il embrassa la règle de saint Ignace en 1677. Après avoir enseigné les humanités dans divers établissements de sa compagnie, on l'appela dans le Milanais pour occuper une chaire de langues orientales. De retour dans sa patrie, il fut nommé professeur de philosophie et de théologie, puis recteur du collége. C'était un homme aussi laborieux que savant. Il a laissé de nombreux ouvrages, dont les plus recherchés sont : *Summa historiæ omnis, ab exordio rerum ad annum a Christo nato* 1718; — *De Initio Metropoleos Ecclesiasticæ Coloniæ Claudiæ Augustæ Agrippinensium Disquisitiones III;* Cologne, 1731-1732, in-4°. L'auteur prétend que le premier archevêque de Cologne fut saint Materne, contrairement à Ignace Rodérique, qui désigne saint Boniface, et à Gilles Gelenius, qui, dans sa *Pretiosa hierotheca*, s'arrête à saint Agiloffe (vers 748). Rodérique répondit par *Sanctæ Coloniensis Ecclesiæ de suæ Metropoleos origine Traditio vindicata*, etc.; Cologne, 1734, in-4°. Cette défense fut suivie de près d'une réplique du P. Hartzheim; — *Apologia Triumvirorum rei monetariæ Coloniæ Claudiæ Augustæ Agrippinensis;* Cologne, in-8°; — *Inscriptionis Hersellensis Ubio-Romanæ Explanatio*, etc., dédiée au baron Walbot de Bas-

senheim, Cologne, 1745, in-8°; trad. en allemand par Brever, sous le titre de : *Erklärung und Mittheilung der Notizen über die zu Hersel gefundene ubischrömische Inschrift*, Köln, 1820; — *Bibliotheca Coloniensis, in qua vita et libri typo vulgati et manuscripti recensentur omnium Archi-Diœceseos Coloniensis, ducatuum Westphaliæ, Angariæ, Mœrsæ, Cliviæ, Juliaci, Montium, comitatus Arensbergæ, Marchiæ, Vestæ Recklinghusanæ, territorium Ravensteinii, Ravensbergæ, Essendiæ, Werdenæ; civitatum Coloniæ, Aquarum-Crani, Tremoniæ; indigenarum et incolorum scriptorum*, etc. *Accedunt Vitæ Pictorum, Chalcographorum, Typographorum celebrium nostratium*, suivi de quatre *Index* 1° *Cognominum*, 2° *Nationum*, 3° *Dignitatum et Statuum*, 4° *Materiarum, et speciatim Historiographorum, etiam Anecdotorum, Anonymorum*, et *Mss. de his regionibus et harum jure publico tractantium*, etc.; Cologne, 1747, in-fol., avec portraits. Il suffit de lire le titre de l'ouvrage de Hartzheim pour se convaincre de son utilité; pour l'ordre de sa distribution, il peut servir de modèle à tous les recueils de ce genre. Une seconde édition en parut en 1650, augmentée de *Descriptio Archidiœceseos Coloniensis hujus temporis juris et potentiæ fines*, etc.; — *Catalogus historicus criticus codicum Mss Bibliothecæ Ecclesiæ metropolitanæ Coloniensis*; Cologne, 1752, in-4°; — *Historia Rei Nummariæ Coloniensis*, etc.; Cologne, 1754, in-4°, avec 12 planches représentant les monnaies citées; cet ouvrage contient quelques inexactitudes, qui ont été relevées par G.-C. Neller (Trèves, 1761, in-4°); — *Programma de edenda collectione conciliorum Germaniæ*; Cologne, 1758, in-fol.; — *Prodromus Historiæ Universitatis Coloniensis: quo exhibetur synopsis actorum et scriptorum a Facultate theologica pro Ecclesia catholica et republica*; Cologne, 1759, in-4°; — *Concilia Germaniæ*, etc.; Cologne, 1759-1775, 11 vol. in-fol. Les cinq premiers volumes seulement ont été publiés par Hartzheim de 1759 à 1763 : ils s'arrêtent à l'année 1500. Le P. Herman Scholl fit paraître les volumes VI à IX, de 1765 à 1769, sur les notes de Hartzheim, dont il plaça la *Notice biographique* en tête du VI[e] vol.; l'ouvrage fut enfin terminé par Gilles Neissen. M. Heberlé a commencé une suite à cette collection. L—z—e.

P. Scholl, *Notice* sur le P. Hartzheim, en tête du VI[e] vol. des *Concilia Germaniæ*. — Meusel, *Gelehrtes Teutschland*. — Augustin et Aloïs de Backer, *Bibliothèque des Écrivains de la Compagnie de Jésus*, I[re] série.

HARTZOEKER (*Théodore*), peintre hollandais, né à Utrecht, en 1696, mort dans la même ville, en 1740 ou 1741. Son père était un habile physicien; Théodore Hartzoeker le quitta pour voyager, et prit le goût de la peinture en Italie. Il s'arrêta à Venise, et entra dans l'atelier de Balestra. Plus tard il alla à Rome continuer ses études; en 1720 ou 1721, il revint dans sa patrie. Ses ouvrages sont excessivement rares : ils méritent le prix qu'on y attache. A. de L.

Descamps, *La Vie des Peintres hollandais*, t. III, p. 218.

HARVEY (*William*), célèbre physiologiste anglais, né à Folstone, le 1[er] avril 1578, mort le 3 juin 1657, à Lambeth (1). Il fit ses premières études à Canterbury, et suivit depuis l'âge de seize ans les cours de logique et de philosophie naturelle à Cambridge. Après un séjour de dix ans dans cette université, il se rendit à Padoue, école alors fort célèbre, où il eut pour maîtres en anatomie Fabrice d'Aquapendente et en chirurgie Casserius; il y reçut, à vingt-quatre ans, le grade de docteur en médecine. A trente ans il devint membre du Collége des Médecins, et fut bientôt après attaché à l'hôpital de Barthélemy à Londres. Ce fut pendant ses cours d'anatomie et de chirurgie, commencés le 4 août 1615 et continués les années suivantes, qu'il enseigna et démontra le premier la circulation du sang; le résumé de ses leçons mémorables ne fut publié qu'en 1628. En 1623 il fut nommé médecin suppléant de Jacques I[er], et devint, à la mort de ce roi, médecin titulaire de Charles I[er]. Il fut souvent appelé à exposer devant le roi et les principaux personnages de la cour le phénomène de la circulation du sang.

Pendant la guerre civile il resta fidèle à la cause du roi, qui lui donna la direction du collége de Merton à Oxford, en remplacement de Brent, destitué comme favorable au parti parlementaire. Brent fut bientôt réintégré par son parti, qui alla jusqu'à piller et incendier la maison de Harvey. Dans cet incendie furent malheureusement détruits la plupart des ouvrages manuscrits auxquels le grand physiologiste fait allusion dans ses écrits imprimés (2).

Dégoûté du monde depuis la mort cruelle de son roi, Harvey passa les dernières années de sa vie dans la solitude à Lambeth ou à la maison de campagne de son frère près de Richmond. Il déclina, en 1654, l'honneur de présider le Collége des Médecins; il légua cependant à cette société sa bibliothèque et les revenus d'une ferme dont il avait hérité de son père. Il mourut à l'âge de quatre-vingts ans, et fut enterré à Hempstead (Essex), où un monument a été élevé à sa mémoire.

Voici les œuvres qui ont immortalisé le nom de Harvey : *Exercitatio anatomica de motu cordis et sanguinis in animalibus*; Francf. (G. Fitzer), 1628, in-4°. Cette dissertation, de 72 pages in-4°, est dédiée à l'infortuné Char-

(1) Dates données par *The English Cyclopædia* (*Biography*) de Ch. Knight.

(2) Tels étaient entre autres : *Observationes de usu lienis*; — *Observationes de motu locali*; — *De insectorum generatione*; — *De amore, libidine et coitu animalium*; — *De quantitate sanguinis singulis cordis pulsationibus protrusa*; — *Observationes medicinales*; — *A. Practice of physic conformable to the doctrine of the circulation.*

les I[er], roi d'Angleterre; la dédicace commence ainsi : « De même que le cœur est le principe de la vie, le soleil du microcosme, de même aussi le roi est le soleil de son microcosme à lui, le cœur de l'État, d'où émane toute puissance, toute grâce, etc. » Dans la préface, l'auteur fait ressortir que si la circulation du sang n'a pas été démontrée plus tôt, cela tenait à une opinion erronée admise depuis Galien par presque tous les anatomistes, savoir que le pouls avait le même usage que la respiration (*eumdem usum esse pulsus quem respirationis*), que le mouvement artériel ne diffère du mouvement respiratoire que parce que le premier est sous la dépendance de l'esprit animal et le dernier sous celle de l'esprit vital (1).

Mais d'où viendrait, demande Harvey, l'air des artères chez le fœtus ? Et s'il est vrai que les artères, pendant la systole et la dyastole, prennent et rendent de l'air, comme les poumons pendant la respiration, pourquoi ne leur voit-on pas remplir cette fonction quand on vient à les ouvrir. Après la section de la trachée, on voit très-bien l'air y entrer et en sortir alternativement; tandis qu'à l'ouverture d'une artère, il ne sort qu'un jet de sang continu, sans aucun passage d'air (2). A cela les adversaires de la circulation répondaient que le sang contenu dans les artères est un sang particulier, un sang spiritueux (*sanguis spirituosus*) ; — « Soit, mais c'est toujours du sang; il en a toutes les propriétés », répliqua Harvey. Enfin, après avoir réfuté par des arguments irréfragables les objections qu'on lui adressait de toutes parts, il commence ainsi l'objet même de son travail : « Lorsque je me proposais, par la dissection de beaucoup d'animaux vivants, et non par la lecture des livres, de connaitre l'usage et le but du mouvement du cœur, j'entreprenais, je le sais, une chose hérissée de difficultés, et je me disais déjà avec Fracastor que le mouvemeut du cœur n'est connu qu'à Dieu. » Puis, dans les chapitres qui suivent, il établit par des expériences très-délicates, et décisives, que pendant la contraction (*systole*) du cœur le sang est chassé des ventricules (les deux compartiments inférieurs du cœur) dans les artères, que du ventricule droit il passe dans l'artère pulmonaire (*vena arteriosa*) pour se rendre dans les poumons, en même temps qu'il passe du ventricule gauche dans l'aorte pour se rendre de là, à l'aide des ramifications artérielles, dans toutes les autres parties du corps; que pendant l'état de repos ou de relâchement momentané (*diastole*) du cœur, le sang reflue vers les oreillettes (les deux compartiments supérieurs du cœur), en revenant des poumons par la veine pulmonaire (*arteria venosa*) et des autres parties du corps par les veines caves. Tel est en effet le merveilleux mécanisme de la circulation du sang. « De cette grande découverte date, dit un illustre savant (1), la physiologie moderne. Cette découverte marque l'avénement des modernes dans la science. Jusque alors ils avaient suivi les anciens, ils osèrent marcher d'eux-mêmes. Harvey venait de découvrir le plus beau phénomène de l'économie animale. L'antiquité n'avait pu s'élever jusque là. Que devenait donc la parole du maître? L'autorité se déplaçait. Il ne fallait plus jurer par Galien et par Aristote : il fallait jurer par Harvey. »

Les recherches qui ont conduit Harvey à cette grande découverte font admirablement ressortir toute la sagacité de l'expérimentateur par des dissections d'animaux vivants. Elles ont pour objet de démontrer que 1° le mouvement du cœur est un mouvement musculaire dans le sens de ses fibres : quand il se contracte, il durcit, pâlit, s'allonge, et, en relevant un peu sa pointe, il vient frapper les parois de la poitrine (chap. II : *Ex vivorum dissectione, qualis sit cordis motus*); 2° en même temps que le cœur se contracte les artères se dilatent, en recevant le sang chassé du ventricule gauche; quand le ventricule cesse de se mouvoir, les artères cessent de battre, et quand on ouvre une artère le sang en sort avec plus de force à chaque contraction du cœur (chap. III : *Arteriarum Motus qualis, ex vivorum dissectione*); 3° les mouvements qui font passer le sang d'abord des deux oreillettes dans les deux ventricules, puis des deux ventricules dans tout le corps, paraissent ne faire qu'un (la *systole*) quand le cœur jouit de toute sa force; mais ces mouvements deviennent distincts à mesure que la vie s'éteint : le ventricule gauche cesse le premier de battre; puis l'oreillette gauche cesse à son tour; ensuite vient le ventricule droit, enfin l'oreillette droite, qui clôt pour ainsi dire le spectale de la vie (chap. IV : *Motus cordis et auricularum qualis, ex vivorum dissectione;* et chap. V : *Cordis Motus, actio et functio*); 4° le sang qui, en revenant des veines (par la veine cave supérieure et inférieure), entre par l'oreillette droite dans la moitié droite du cœur, fait d'abord un détour avant de se rendre à la moitié gauche du cœur : par un mouvement simultané, il passe de l'oreillette droite dans le ventricule droit, et de là, par la *veine artérieuse*, dans le parenchyme des poumons, où il se distribue par des ramifications infinies ; puis de là il revient par l'artère

(1) C'est sur cette fausse croyance que reposaient la plupart des doctrines médicales antérieures au dix-septième siècle.

(2) Ce qui contribuait encore à maintenir l'erreur que les artères charrient de l'air, c'est que le tube intermédiaire entre le larynx et les bronches, et qui ne charrie que de l'air, s'appelle la *trachée artère* (c'est-à-dire la rude (τράχυς) *artère*). Cependant, Galien savait, par une expérience qu'il indique lui-même, que quand on ouvre une artère entre deux ligatures il en sort du sang. Mais tel était l'aveuglement de l'esprit de système, que cette expérience, loin de mettre l'observateur sur la voie de la découverte de la circulation, l'en éloignait.

(1) M. Flourens, *Histoire de la Découverte de la Circulation du Sang*; 2e édit., 1857.

veineuse (comme du reste du corps par la veine cave) pour entrer enfin dans la moitié gauche du cœur par l'oreille du même côté. Cette disposition, qui constitue pour ainsi dire une circulation dans la circulation, avait échappé jusque alors aux anatomistes, parce qu'ils s'étaient bornés à disséquer des cadavres humains. S'ils avaient disséqué des animaux vivants, ils auraient vu en même temps que cette petite circulation se modifie suivant les genres d'animaux ; c'est ainsi que chez les poissons, qui n'ont pas de poumons à l'intérieur, la division du cœur en deux moitiés n'existe point ; cette même division est incomplète chez le fœtus tant qu'il ne respire pas d'air : non-seulement le sang passe dans l'intérieur même du cœur d'une moitié à l'autre (par le trou de Botal), mais en dehors de cet organe la veine artérieuse communique directement, par un canal particulier (canal artériel, qui s'oblitère et disparaît plus tard) avec la grande artère (aorte). Cette disposition anatomique, qui n'est que passagère chez le fœtus humain, est permanente dans certaines classes d'animaux (chap. VI : *Quibus viis sanguis e vena cava in arterias, vel e dextro ventriculo cordis in sinistrum deferatur;* et chap. VII : *Sanguinem de dextro ventriculo cordis per pulmonum parenchyma in arteriam venosam et sinistrum ventriculum vehi*). Enfin, dans le dernier chapitre, l'auteur jette en quelque sorte les bases de la physiologie comparée ; il y montre que chez les êtres dépourvus d'organe central de la circulation, comme chez les zoophytes (éponges), la totalité de leur corps, en tant que siége d'un mouvement alternatif de contraction et de dilatation, peut être considérée comme un cœur (*Plant-animalia cor non habent; pro corde enim toto corpore utuntur, et quasi totum cor hujusmodi animal est*). « A mesure, ajoute-t-il, que l'on s'élève dans l'échelle animale, la circulation, d'abord imperceptible, à cause de sa lenteur, s'accélère graduellement. Dans les anguilles, les moules, etc., le cœur se montre comme une tache noirâtre, et se réduit à une oreillette sous forme de vésicule. Bientôt, comme dans les serpents et les lézards, à cette vésicule-oreillette vient s'ajouter un ventricule. Mais ce n'est là encore qu'une moitié du cœur des animaux plus parfaits. Dans l'embryon humain, l'autre moitié commence déjà à se dessiner, et le cœur a atteint tout son développement dès que les poumons fonctionnent pleinement. » Cette mémorable dissertation est accompagnée d'une gravure destinée à démontrer que « quand on lie une veine le gonflement se fait *au-dessous* de la ligature ; et quand on lie une artère, il se fait *au-dessus ;* le sang marche donc en sens inverse dans les veines et dans les artères : dans les veines, il va des parties au cœur ; dans les artères, il va du cœur aux parties ». On a lieu de s'étonner que la connaissance de ce fait capital et si facile à produire n'ait pas amené plus tôt la découverte de la circulation du sang. Enfin, Harvey a avoué lui-même, s'il faut en croire R. Boyle (*Traité des Causes finales*), que c'est la disposition des *valvules* des veines qui l'a mis sur la voie de cette découverte : on sait en effet que les valvules ne permettent au sang qu'un seul mouvement : celui qui le porte des parties au cœur.

De tout temps on a étudié le mouvement des astres ; depuis trois mille ans on sait prédire les éclipses, et il n'y a pas encore trois siècles que l'on connaît la circulation du sang : encore une preuve que les hommes ne s'intéressent d'abord qu'à ce qui est très-loin, avant de songer à ce qui est très-près d'eux. Il est vrai qu'on avait depuis longtemps *entrevu* l'existence de ce grand phénomène de la vie ; mais Harvey eut la gloire de l'avoir le premier démontré. Du reste, c'est là l'histoire de toutes les grandes découvertes, pour ne citer que celles du mouvement de la Terre et du Nouveau Monde. « La découverte de la circulation, dit M. Flourens au début de son beau livre (*Histoire de la Découverte de la Circulation du Sang*), n'appartient pas et ne pouvait guère appartenir en effet à un seul homme, ni même à une seule époque. Il a fallu détruire plusieurs erreurs : à chacune de ces erreurs il a fallu substituer une vérité. Or, tout cela s'est fait successivement, lentement, peu à peu. Galien combattait déjà Érasistrate ; il ouvrait la route qui, suivie depuis Vésale, par Servet (1), par Colombo, par Cisalpin, par Fabrice d'Aquapendente, nous a conduits à Harvey. »

Mais comme la vérité est toujours combattue par les hommes dès qu'elle leur apparaît dans toute sa simplicité, l'annonce de la découverte de la circulation du sang fut accueillie par les uns avec incrédulité, par les autres avec raillerie. Harvey raconta lui-même à un de ses amis que cette annonce lui fit perdre la moitié de ses clients ; et on remarqua que le petit nombre des médecins qui y croyaient étaient tous âgés de moins de trente ans. Du reste, Harvey ne s'était fait à cet égard aucune illusion : « Ce que je vais annoncer, disait-il, est si nouveau que je crains d'avoir tous les hommes pour ennemis, tant les préjugés et les doctrines une fois reçus sont enracinés chez tout le monde (2). »

Parisani, Primerose, Plempius, professeur à Louvain, et Riolan se signalaient parmi les adversaires les plus violents d'Harvey. Le premier fut réfuté par le docteur Ent, ami du grand physiologiste ; Riolan, professeur d'anatomie à Paris, fut seul jugé digne d'une réplique par Harvey lui-même, dans : *Exercitationes duæ anatomicæ de circulatione sanguinis, ad Joannem Riolanum filium;* Rotterdam, 1649,

(1) *Voy.* à la fin du livre de M. Flourens le long passage de Servet relatif à la circulation du sang.

(2) Adeo nova sunt et inaudita... ut vereor ne habeam inimicos omnes homines : tantum consuetudo aut semel imbibita doctrina altisque defixa radicibus, quasi altera natura, apud omnes valet et antiquitatis veneranda suspicio cogit.

in-12. La faculté de médecine de Paris mit un entêtement ridicule à repousser la circulation du sang, et Guy-Patin très-inopportunément en raille le physiologiste anglais. Harvey fut vengé de la faculté par Boileau (*Arrêt burlesque*) (1) et de Guy Patin par Molière (2). Ce n'est qu'en 1652, après la conversion de Plempius, exemple qui entraîna les autres, que Harvey vit enfin sa doctrine triompher, et qu'il la développa librement dans *Exercitationes anatomicæ tres de Motu Cordis et Sanguinis Circulatione*; Rott., 1659, in-12; Leyde, 1736 (édit. d'Albinus).

Dégoûté des innombrables discussions qu'avait suscitées la découverte de la circulation du sang, Harvey avait résolu de ne plus rien écrire; ce ne fut que sur les plus vives instances de son ami le docteur Ent qu'il se décida à laisser imprimer ses *Exercitationes de Generatione*, Londres, 1651, in-4°; rééditées à Amsterdam, 1651, 1662 et 1674; à Padoue, 1660; à Hanau, 1680, et à Leyde 1737 (édition d'Albinus). Cette œuvre remarquable est une espèce de commentaire sur les travaux d'Aristote et de Fabrice d'Aquapendente relatifs à la génération des animaux. L'auteur y appuie ses jugements et ses critiques sur des expériences très-ingénieusement exécutées. Il commence par l'histoire de l'œuf, et établit ce principe, souvent répété depuis, que « tout être vivant provient d'un œuf ». Voici ses propres termes : *Nos autem asserimus omnia omnino animalia, etiam vivipara, atque hominem adeo ipsum, ex ovo progigni, primosque eorum conceptus e quibus fœtus fiant ova quædam esse, ut et semina plantarum omnium* (3). Il divise ensuite les animaux en ceux qui naissent d'œufs détachés de l'ovaire et entièrement arrivés à leur perfection, tels que les oiseaux, et en ceux qui naissent d'œufs également, mais dont la maturation s'achève en dehors de l'animal, tels que les poissons, les crustacés, les araignées, les scarabées (4). « Aucun œuf, ajoute-t-il, n'est entouré du blanc (*albumen*) dans l'ovaire : les œufs, tant qu'ils adhèrent encore à cet organe, ne se composent que du jaune (*vitellus*). Chaque *vitellus* (de la grosseur d'un millet) est enveloppé d'une membrane (*tunica*), surtout apparente à la face où il adhère. » Harvey compare la disposition des *vitellus* dans l'ovaire à des tubercules de racines d'une plante : l'organe en entonnoir (*infundibulum*) qui les porte serait la tige ou organe axillaire (1). De là il passe à la description des parties externes et internes de l'appareil génital chez la poule et d'autres oiseaux, et donne des observations très-précieuses sur la différence d'aspect des œufs aux différentes époques de leur incubation. Il démontra, entre autres, que les œufs d'une poule peuvent être rendus féconds pour toute une année par un seul rapprochement du mâle. Il reconnut aussi que la coquille de l'œuf est poreuse et qu'elle laisse passer l'air nécessaire à la respiration du petit; il décrivit le premier exactement la *chalaze* à chaque extrémité de l'œuf, et montra qu'elle existe dans tous les œufs, fécondés ou non, contrairement à l'opinion de Fabrice d'Aquapendente, qui regardait cette partie comme le germe du petit. Mais la plus grande découverte de Harvey dans cette branche de la physiologie, c'est avoir le premier signalé l'usage et l'importance de la petite tache ou cicatricule (*cicatricula*) où toutes les parties du futur animal sont contenues, pour nous servir de son expression, *potentiellement* (*potentia insunt*), et d'où chaque organe sort ensuite suivant son rang et son développement. Puis il observe les changements que la cicatricule de l'œuf de poule subit pendant l'incubation. « Cette petite tache s'agrandit dès le commencement de l'incubation; au bout de deux jours, elle a atteint déjà la grandeur de l'ongle du petit doigt, et on la voit se dédoubler en cercles (deux ou trois) concentriques, au milieu desquels s'élève bientôt une petite tache blanche, semblable à celle qu'on remarque au centre de la pupille dans un œil atteint de la cataracte. A la fin du troisième jour, on observe au centre de la cicatricule un point rouge palpitant (*punctum rubrum pulsans*) : c'est le rudiment du cœur. » Ces observations étaient alors absolument neuves, et forment aujourd'hui le fondement de l'embryologie. Harvey constata aussi que le foie se forme autour de la veine ombilicale; mais il ne paraît pas

(1) Dans l'*Arrêt burlesque* : « Vu par la cour la requête présentée par les régents, maîtres ès arts, docteurs et professeurs de l'université... contenant que depuis quelques années une inconnue, nommée la Raison, aurait entrepris d'entrer par force dans les écoles de la dite université;... que même, sans l'aveu d'Aristote, elle aurait changé et innové plusieurs choses en et au dedans de la nature, comme de faire voiturer le sang partout le corps, avec plein pouvoir au dit sang d'y vaguer, errer et circuler impunément par les veines et artères, n'ayant autre droit ni titre pour faire les dites vaguations que la seule expérience, dont le témoignage n'a jamais été reçu dans les dites écoles, etc.;— La cour, ayant égard à la dite requête,... fait défenses au sang d'être plus vagabond, errer ni circuler dans le corps, sous peine d'être entièrement livré et abandonné à la faculté de médecine. »

(2) Guy-Patin voulait que tout se passât en médecine selon les règles traditionnelles de la faculté. On sait avec quel esprit Molière a su tourner en ridicule cette idée vraiment burlesque.

(3) *Exercitat. de Generat*, p. 2 (édition Padoue, 666).

(4) Le scarabée stercoral fait éclore ses œufs dans la pelotte de fumier qu'il pétrit avec ses pattes de derrière (*ova sua fimo pedibus posterioribus obvolvendo circumcludit et reposuit*); ibid., p. 11.

(1) Dans ce même chapitre (*Exercitatio V*), Harvey parle, sur le témoignage d'un chirurgien de ses amis, d'hommes à queue (*genus quoddam hominum caudatum*), que ce chirurgien, digne de créance (*vir probus mihique familiaris*) aurait vus dans l'intérieur de l'île de Bornéo : c'est une jeune fille, qui avait été faite prisonnière; elle avait une queue recourbée, d'un empan de long, qui lui couvrait le derrière et les parties génitales : *Ægre captam virginem ipsa vidit, cum cauda carnosa, crassa, spithamæ longitudine intra clunes reflexa, quæ anum et pudendum operiebat* (ibid., p. 15.)

avoir remarqué que le foie ainsi que toutes les glandes des intestins naissent du développement du sac intestinal. Il décrit cinq vaisseaux ombilicaux, dont trois veines et deux artères : l'une des veines se rendant à l'albumen et les quatre autres vaisseaux au vitellus. Enfin, il a le premier signalé chez les oiseaux la communication des bronches avec les cellules abdominales, communication qui permet à l'air, par l'acte de la respiration, de pénétrer jusque dans les os, et doit singulièrement faciliter le vol (1). Harvey ne bornait pas seulement ces observations embryologiques aux animaux inférieurs, il les étendait aussi aux mammifères : Charles Ier lui fournissait libéralement pour cet objet les biches et les dains de son parc.

Tous les ouvrages d'Harvey, écrits dans un style correct et élégant, ont été réunis en un volume in-4°, et publiés par le Collége des Médecins de Londres, en 1766; on y a joint une notice biographique par Lawrence et un portrait de l'auteur par Cornelius Jansen. Ce volume contient : *Exercitatio de Motu Cordis et Sanguinis; — Exercitationes duæ anatomicæ de Circulatione Sanguinis, ad Jan. Riolanum filium; — Exercitationes de Generatione Animalium; — Anatomia Thomæ Parri* (résultat de la dissection du corps de Th. Parr, mort à cent cinquante-trois ans); — neuf lettres adressées à des contemporains célèbres sur différents sujets d'anatomie. — Enfin, le Musée Britannique conserve de Harvey deux écrits inédits; l'un a pour titre : *De Musculis et Motu Animalium locali*; l'autre : *De Anatome universali*. Ce dernier manuscrit, qui porte la date de 1616, contient déjà les principales propositions relatives à la circulation du sang. F. Hœfer.

Vie de Harvey par Lawrence, en tête de ses œuvres. — *Biogr. Brit.* — Rees, *Cyclopædia*. — Aubrey, *Lettres of eminent Persons*, 1813. — Aikin, *Biogr. man. of Medecin*. — *English Cyclop.* (*Biography*).

HARVEY (*Gédéon*), médecin anglais, né dans le comté de Surrey, vers 1625, mort en 1700. Il étudia les langues dans les Pays-Bas, et fut ensuite admis à Exeter-College (Oxford) en 1655: De là il repassa sur le continent, suivit les cours de médecine à Leyde, et fut attaché à la personne de Charles II, encore dans l'exil. Il ne revint pas en Angleterre avec ce prince, et voyagea en Allemagne, en Italie et en Suisse. De retour dans son pays, il devint médecin ordinaire de Guillaume III, et aussi de la Tour de Londres. Il fut perpétuellement en guerre avec le Collége des Médecins, et lança contre cette société plusieurs pamphlets. Ses principaux ouvrages sont : *Morbus anglicus, or the anatomy of consumptions*; Londres, 1666, in-8°; — *Great Venus unmasked, or a more exact discovery of the franch disease*; Londres, 1666, in-8°; — *Conclave of Physicians, detecting their intreagues, frauds and plots against the patient, with a discourse on the Jesuits burk*; Londres, 1683, in-8°; — *Dissertation of the Jesuits burk*; Londres, 1683, in-4°; — *The Vanities of Philosophy and Physik*; Londres, 1699, in-8°. Dans cet ouvrage, Harvey attaque avec violence l'art qu'il pratiquait lui-même; il voudrait proscrire la médecine et la remplacer par l'hygiène. Z.

Wood, *Athenæ Oxonienses*, t. II. — Rees, *Cyclopædia*. — *Biographie médicale*.

HARVEY (*Eliab*), amiral anglais, né à Chigwell, en 1759, mort dans la même ville, le 20 février 1830. Il entra dans la marine militaire, comme midshipman en 1771, à bord du yacht *William and Mary*, et fit ses premières armes sur le vaisseau *Eagle* dans la guerre d'Amérique (1775). En 1794 il commandait la frégate *Santa-Magaritta* à la prise de La Martinique (20 mars) et à celle de La Guadeloupe (20 avril). Lorsque l'Angleterre se prépara à repousser une invasion française (1798), la défense du district d'Essex lui fut confiée. Il reprit ensuite du service dans la flotte de la Manche. En 1803 il obtint le commandement du *Téméraire*, vaisseau de 98. A Trafalgar (21 octobre 1805) il se distingua de la manière la plus brillante, et fut nommé contre-amiral. Jusqu'en 1809 il croisa dans la Manche à bord du *Tonnant*, et sous les ordres de lord Saint-Vincent. Lors de la tentative d'incendie dirigée contre la flotte française mouillée sur la rade des Basques (avril 1809), il réclama la triste gloire de conduire la flottille *infernale*. Gambier lui préféra le capitaine Cochrane (*voy.* ces noms), qui était l'inventeur des *catamarans* (brûlots). Harvey en conçut une telle jalousie qu'il déclara qu'il amènerait son pavillon plutôt que de voir un officier son inférieur en grade et en ancienneté commander en cette occasion. Gambier le fit traduire devant une haute cour martiale. Harvey y convint de ses torts; mais, reconnu coupable d'insubordination, il n'en fut pas moins cassé pour l'exemple. Il reprit rapidement ses grades, devint vice-amiral (1810), puis amiral en 1819. Élu au parlement en 1780 et en 1806, par le bourg de Maldon, il avait cessé de siéger depuis 1812. Alfred de Lacaze.

Rose, *Biographical Dictionary*.

* **HARVEY** (*Georges*), peintre anglais, né en 1806, près Stirling (Écosse). Il apprit les éléments du dessin à Édimbourg, et contribua activement à l'établissement de l'académie écossaise fondée en 1826, et dont il fut élu membre trois ans plus tard. Ses œuvres, rendues avec vigueur et sobriété, sont autant de reflets du pays qui l'a vu naître. Il s'est exercé dans les genres les plus opposés; mais c'est dans la peinture des mœurs familières qu'il a surtout réussi. On cite comme ses meilleurs tableaux : *Le Prêche*

(1) « Avium bronchia, sive asperæ arteriæ, fines in abdomen perforantur, aeremque inspiratum in cavitatem membranorum recondunt... Ita in pennatis, pulmones potius transitus, et via ad respirationem videntur quam hujus adæquatum organum. » (*Exercitat. de Gen.*, p. 8).

du Covenant (1830); — *La Sortie de l'École* (1840); — *Le Dimanche soir* (1841); — *La Visite du Pasteur* (1843); — *La Lecture de la Bible à Saint-Paul* (1847); — *Les Bulles de Savon* (1848); — *Les Joueurs de Boules* (1850). Il a aussi abordé le paysage, et s'est attaché à reproduire dans toute leur mélancolie les solitudes des *Highlands*. P. L—Y.

British quarterly Review, nov. 1846. — *North British Review*, févr. 1847.

* **HARVILLE** (*Louis-Antoine* Juvénal des Ursins, comte d'), général français, né à Paris, en 1749, mort dans la même ville, en 1815. Il entra très-jeune au service. Après avoir été pendant plusieurs années major dans la gendarmerie, il fut nommé maréchal de camp quelque temps avant la révolution, dont il embrassa la cause avec ardeur. En 1791 il envoya son serment de fidélité à l'Assemblée constituante en 1792, servit comme lieutenant général à l'armée du nord, et se distingua notamment à Jemmapes. Il commandait l'avant-garde de l'armée de Dumouriez lors de la conquête de la Belgique, et après la défection de ce général, il fut mis en état d'arrestation, sur une motion de Lecointre, le 15 avril 1793. Traduit au tribunal révolutionnaire et renvoyé devant le comité de salut public, il recouvra sa liberté à la fin de cette année, et fut employé de nouveau à l'armée de Sambre et Meuse. En 1795 il commanda la cavalerie sur le Mein. Nommé inspecteur général en 1798, il fut chargé du commandement des troupes de réserve au camp de Dijon en 1800. Le 12 mars 1801 il fut appelé au sénat conservateur, présida, en 1803 et 1804, le collége électoral du département de Seine-et-Marne, fut nommé ensuite titulaire de la sénatorerie de Turin, premier écuyer puis chevalier d'honneur de l'impératrice Joséphine, devint comte de l'empire en 1809 et gouverneur des palais impériaux des Tuileries et du Louvre. Louis XVIII le créa pair de France le 14 juin 1814, mais il ne siégea que peu de temps à la chambre haute. Accablé de chagrins domestiques, poursuivi par ses créanciers, qui saisirent ses meubles et ses propriétés, il mourut peu de temps après la seconde restauration. J. V.

Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Nouv. Biogr. des Contemp.* — Le Bas, *Dict. encycl. de la France*.

HARWOOD (*Édouard*), philologue anglais, né dans le Lancashire, en 1729, mort le 14 janvier 1794. Appartenant à une famille de dissidents, il fut élevé pour le ministère évangélique. Après avoir occupé divers emplois, entre autres celui de maître d'école, il accepta la direction d'une congrégation à Bristol. Au bout de cinq ans il fut forcé de la quitter, par suite d'imputations plus ou moins fondées sur sa moralité et ses opinions religieuses. Il se rendit à Londres, où il gagna sa vie en donnant des leçons particulières et en écrivant pour les libraires. Il mourut dans la misère. Il se vantait d'avoir écrit plus qu'aucun auteur vivant, excepté le docteur Priestley. Ses principaux ouvrages sont : *Introduction to the Study of the Niew Testament*; Londres, 1767, in-8°; — *A New Translation of the New Testament*; Londres, 1768, in-8°; — *View of the various editions of the greek and roman Classics*; Londres, 1775, in-8°. Cet ouvrage, bien dépassé depuis, a été longtemps très-utile; c'est le meilleur titre de Harwood. Il en parut une traduction italienne par Maffeo Pinelli; Venise, 1780, in-8°; 1793, 2 vol. in-12, avec des additions par Mauro Boni et Gamba; — *Biographia Classica*, *the lives and characters of the greek and roman Classics*; Londres, 1778, 2 vol. in-12 : c'est une édition très-augmentée d'une ancienne compilation. Z.

Gentleman's Magazine, vol. LXII, LXIII, LXIV. — Rees, *Cyclopædia*. — Watt, *Bibliographia Britannica*.

HARWOOD (Sir *Busick*), médecin et anatomiste anglais, né à Newmarket, vers 1745, mort le 10 novembre 1814. Il fit ses études à Cambridge. Après s'être perfectionné dans la pratique de son art, en suivant les hôpitaux de Londres, il obtint une commission de chirurgien pour l'armée des Indes orientales. Là il eut le bonheur de guérir un prince indigène d'une blessure très-dangereuse, et cette cure lui valut de la fortune et de la réputation. De retour en Angleterre, il fut élu membre de la Société Royale et de la Société des Antiquaires. En 1785 il obtint la chaire d'anatomie à Cambridge. Il fut nommé professeur de médecine à Downing-College en 1800, et créé chevalier en 1806. On a de lui : *A Sketch of a Course of lectures on Anatomy and Physiology*; Cambridge, 1786, in-8°; — *A System of Comparative Anatomy and Physiology*; Cambridge, 1796, in-4°. C'est la première livraison d'un traité assez médiocre d'anatomie comparée, qui devait en comprendre trente, et qui n'a pas été continué; elle a été traduite en allemand par Wiedmann, Berlin, 1799, in-4°. Z.

Rose, *New general Biographical Dictionary*. — *Biographie médicale*.

HASAN ou **HAÇAN AS-SANADJI**, huitième et dernier souverain de la dynastie des Zéirides, ou Sanhadjides de Kaïrowan, né en 503 de l'hégire (1109 de J.-C.), mort en redjeb 566 (février 1171). A l'âge de douze ans, en rebi second de l'an 515 (juillet 1121), il succéda à son père, Ali ben-Yahya, qui possédait Tripoli et la province de Tunis, mais qui était alors en guerre avec le puissant Roger II, roi de Sicile. Le jeune souverain demanda des secours à Ali Ben-Yousouf ben-Taschefin, émir des Almoravides; il fit fortifier sa capitale Mehdiah (Médéah), et convoqua à la guerre sainte les tribus de l'intérieur du pays. En 517 (1123) une flotte sicilienne s'empara de l'île d'Ahasi et du château situé sur le cap Dimas; elle alla ensuite attaquer la ville de Mehdiah, qui résista vigoureusement et repoussa les assaillants. Effrayés de cet échec, les Siciliens, qui étaient restés dans l'île, se remirent en mer, abandonnant la garnison du cap Dimas, qui fut toute massacrée. Telle fut l'issue de cette expédition

pour laquelle Roger avait réuni 300 embarcations, portant 30,000 hommes et 1,000 chevaux. Ce prince attendit l'occasion de prendre sa revanche; il secourut néanmoins le prince Sanhadjide contre son cousin Yahya ben-Abd-al-Aziz, souverain de Bougie, craignant sans doute que ce dernier ne le prevînt dans sa vengeance et dans la conquête de Mehdiah. Sa flotte commit toutes sortes de vexations sur les sujets de Hasan, qui en 535 (1141) fut forcé de se reconnaître tributaire du roi de Sicile. En 537 (1141) Roger s'empara de Tripoli, dont il avait inutilement tenté de se rendre maître quatre ans auparavant. En 543 (1148) il reçut l'hommage de l'affranchi Yousouf, qui avait usurpé le gouvernement de Gabès et s'était soustrait à l'autorité de Hasan. Sous prétexte de venger la mort de son vassal, qui avait été puni de sa trahison, il fit attaquer Mehdiah par une flotte de cent cinquante galères. Hasan, qui avait licencié une partie de ses troupes durant une longue famine, et qui avait loué le reste à l'émir Mahrez ben-Ziad, chef d'une tribu cantonnée aux environs de Tunis, se vit dans la nécessité d'évacuer sa capitale. Il emmena sa famille, ses esclaves et une partie de ses sujets; mais il ne put emporter qu'une partie de ses richesses. La flotte sicilienne, poussée par un vent favorable, entra dans le port de la ville, qui se soumit sans résistance le 2 safar 543 (22 juin 1148). L'amiral Georges d'Antioche, qui avait longtemps vécu à Mehdiah, accorda une amnistie générale à tous les habitants et leur épargna même les horreurs du pillage; il fit rappeler également ceux qui avaient suivi leur roi, et leur prêta de l'argent et des vivres. Mais la plupart étaient déjà morts de faim et de misère. Hasan se réfugia d'abord auprès de Mahrez, et prit ensuite la résolution d'aller chercher asile en Égypte, auprès de son suzerain le khalife fathimide. Mais, craignant de tomber entre les mains des Siciliens, qui croisaient dans la Méditerranée, il partit pour le Maroc, où régnait l'Almohade Abd al-Moumen, après avoir obtenu un sauf-conduit et une escorte de son cousin Yahya, prince de Bougie. Mais ce dernier, feignant de ne pas vouloir laisser à d'autres l'honneur de le protéger, le fit conduire à Alger, où il le retint en captivité. Mis en liberté lors de la conquête d'Alger par les Almohades, en 547 (1152), Hasan se rendit à Metidjah, auprès du prince vainqueur, qui lui fit un bon accueil. Dans l'espoir d'obtenir l'investiture de la principauté de Bougie, il engagea Abd al-Moumen à en tenter la conquête. Trompé dans son attente, il le détermina à attaquer Tunis, qui fut prise en 554 (1159), et Mehdiah, dont le siége commença la même année. L'amiral Gaeto Pietro vint au secours de cette place; mais quoique sa flotte fût deux fois plus nombreuse que celle des Almohades, il se retira après avoir perdu sept navires. Les assiégés, manquant de vivres, se rendirent, le 10 moharrem 555 (22 janvier 1160). Ils eurent la vie sauve et obtinrent la faculté d'emporter leurs biens. Hasan reçut des terres, des maisons et le gouvernement d'une partie de la ville. A l'avénement d'Abou-Yakoub Yousouf, fils d'Abd al-Moumen, il eut ordre de se rendre dans le Maroc, avec sa famille. Il mourut en voyage, à Abar-Zellou, dans la province de Temsna (Maroc).

E. BEAUVOIS.

Le Scheikh At-Tidjani, *Voy. dans la Régence de Tunis*, trad. par Alph. Rousseau; dans le *Journ. Asiat.*, 1852, t. II, p. 133; 1853, t. I, p. 379-402. — Kairowani, *Hist.*; dans le t. VII des *Mém. de la Comm. pour l'exploration de l'Algérie*. — M. Pélissier, *Mém.* dans le t. VI du même recueil. — Ibn-Khaldoun, *Hist. des Berberes*, trad. par M. de Slane, t. II, 26-29, 55. — Ibn al-Atsir, frag. du *Kamil at-Tewarikh*, à la suite de l'ouvr. précédent, t. II, 579-584, 530-593.

HASAN, fils d'Ali et de Fathime, cinquième khalife, né en l'an 3 de l'hégire (625 de J.-C.), mort en 49 (669). Il était avec son frère Hoséin le favori de leur aïeul Mahomet, qui lui donna le nom de Hasan (beau). Après la mort de son père, en 40 (660), il fut proclamé khalife à Coufah, dans l'Irak et en Égypte. Il n'accepta qu'à regret ce titre, qui lui était contesté par Moawiah. Quoiqu'il se fît scrupule d'employer les armes à la défense de ses droits, il se vit forcé de marcher contre l'usurpateur. La révolte d'une partie de ses troupes, qui pillèrent sa tente et le blessèrent, acheva de le dégoûter de sa position précaire. Il fit à son rival des propositions de paix, qui peu de temps après furent converties en traité. Il lui remit la ville de Coufah, et abdiqua publiquement en sa faveur, après avoir occupé le trône six mois et cinq jours. De son côté, Moawiah lui garantit la paisible possession des sommes contenues dans le trésor de Coufah et s'engagea à lui payer, à titre de pension, les revenus annuels de la Perse. Il promit en outre de s'abstenir de maudire la mémoire d'Ali; mais il n'observa pas cet article du traité. Hasan alla fixer sa résidence à Médine, afin de pouvoir s'acquitter ponctuellement des devoirs de la religion. Il fit vingt-cinq fois à pied le pèlerinage de La Mecque. On prétend qu'il fut empoisonné par l'une de ses femmes, à l'instigation de Moawiah. Il était si libéral et si détaché des biens du monde, qu'il se dépouilla deux fois de toutes ses richesses. On cite de lui un grand nombre de sentences. Les schiites ou partisans d'Ali le considèrent comme le second de leurs douze imams (chefs de la foi). Quoiqu'il eût quinze fils et seize filles, ils lui donnent pour successeur son frère Hoséin, dont la vaillance et l'énergie contrastent avec la pusillanimité de Hasan.

E. BEAUVOIS.

Ibn al-Atsir, *Kamil at-Tewarikh*. — Aboul-Faradj, *Hist. Dynast.* — Elmacin, *Hist. Saracenica*. — Aboul-Fedah, *Ann. Musl.*, t. I. — De Hammer, *Hist. de la Littér. arabe*, t. I, II. — G. Weil, *Gesch. der Khalifen*, t. I.

HASAN ou HOSÉIN BEN-ALI, fondateur de la dynastie actuelle des beys de Tunis, décapité vers 1148 (1735). Il était fils d'un renégat corse, qui, après avoir été esclave, était devenu l'un des principaux fonctionnaires de la régence. Élu en 1117 (1705) pour succéder au bey Ibrahim

as-schérif, qui était prisonnier des Algériens, il déclara qu'il n'acceptait le pouvoir que comme lieutenant du bey captif. Ce dernier, ayant été mis en liberté, se hâta d'aller reprendre ses fonctions; mais il fut saisi et tué par ordre de Hasan, en 1118 (1706). Hasan conclut un traité avec la France, en 1133 (1720). L'habileté de son administration assura pendant plusieurs années la tranquillité de son règne. Privé d'enfants, il avait désigné pour héritier du trône son neveu Ali-bey, général en chef de l'armée. Plus tard il lui survint un fils, qu'il fit reconnaître pour son successeur par le divan de Tunis et par la Porte Ottomane. Ali-Bey reçut le titre de pacha de de Tunis, qui faisait de lui le second personnage de l'État. Mais, peu satisfait de ce dédommagement, il se révolta contre son oncle, fut vaincu et forcé de chercher asile à Alger. Le gouvernement de cette régence lui donna des troupes, avec lesquelles il défit celles de son oncle, en 1148 (1735). Hasan se réfugia d'abord dans les montagnes de Kaïrowan, et tenta ensuite de passer à Alger. Mais il fut pris par son neveu, qui le fit décapiter et s'empara du trône. Son fils, Mohammed-Bey, ressaisit l'autorité en 1756.

E. B.

Marcel, *Hist. de Tunis*, p. 187-188.

HASAN BEN-KENNOUN, le dernier des souverains Edrissides du Maghreb al-Acsah (Maroc), assassiné en djoumada 1er de l'an 375 de l'hégire (septembre 985 de J.-C.). Son frère Abou'l-Aisch Ahmed, étant passé en Espagne pour prendre part à la guerre contre les chrétiens, lui confia la régence, et par sa mort le laissa maître du trône, en 343 (954). Hasan continua à reconnaître la suzeraineté des Ommiades d'Espagne. Les Fathimides d'Égypte, dont son père, Casem ben-Mohammed, surnommé Kennoun, avait été vassal, tentèrent à diverses reprises de le faire rentrer dans l'obéissance. Attaqué par Djauher al-Katib, puis par Bologguin ben-Zéiri, gouverneur de Kaïrowan, en 362 (972), il eut en outre à se défendre contre les Ommiades, qui convoitaient la possession immédiate du Maroc. Il fut assiégé dans les dernières places qui lui restaient, à Casr-Masmoudah et à Hadjer an-Nasr. S'étant rendu, sous promesse d'avoir la vie sauve, en 363 (973), il fut conduit à Cordoue avec sa famille. Le khalife Hakem lui prodigua les présents, lui assura une forte pension, et admit dans son armée sept cents cavaliers de la suite du prince captif. Hasan s'attira l'inimitié de Hakem en refusant de lui céder un tabouret formé d'un seul morceau d'ambre. Il fut privé de ses richesses et renvoyé en Afrique, parce que son entretien était trop dispendieux. Le khalife fathimide Aziz, auprès duquel il se rendit, en 365 (975), l'accueillit avec faveur et lui promit l'assistance des Zéirides de Kairowan. Le prince Edrisside rentra dans les États de ses ancêtres, et appela le peuple aux armes. Mais il fut fait prisonnier par les troupes des Ommiades, transporté en Espagne, et mis à mort avant d'arriver à Cordoue, en 375 (985). E. BEAUVOIS.

De Dombay, *Gesch. der Mauritanischen Kœnige*. — Abou'l Hasan Ali Ibn-abou Zer Fasi, *Annales Regum Mauritaniæ*, trad. en latin par C.-J. Tornberg; Upsal, 1834, in 4°. — Ibn-Khaldoun, *Hist. des Berbères*, trad. par M. de Slane, t. II, p. 149-152.

HASAN Ier BEN-SABBAH, fondateur de l'ordre des Assassins ou plutôt *Haschischin*, et le premier des *Vieux de la Montagne* (schéikh al-Djebel), né à Réi, en Perse, vers 448 de l'hégire (1056 de J.-C.), mort à Alamout, le 6 rebi al-akhir de l'an 518 (1124). Il se prétendait issu d'un roi du Yémen; mais selon toutes apparences ses ancêtres étaient simplement des paysans des environs de Thous. Son père, Ali ben-Mohammed, qui passait pour rafedhite ou hérétique, voulant se purger de ce soupçon, l'envoya étudier auprès du célèbre théologien orthodoxe Mowaffik de Nischabour. Hasan eut pour condisciples Omar Kéiam et Nitzam al-Moulk, qui se firent connaître dans la suite, l'un comme savant, l'autre comme homme d'État. Pour lui, il s'occupa particulièrement de l'étude des philosophes grecs. Il était en outre fort versé dans les mathématiques, et écrivit un traité sur les sphères. On rapporte qu'un jour les trois disciples de Mowaffik se lièrent mutuellement par un pacte, en vertu duquel celui qui deviendrait le plus puissant aiderait les deux autres. Nitzam al-Moulk ayant été nommé grand-vizir d'Alp-Arslan, sultan des Seldjoucides, Hasan lui rappela son serment. Par la protection de son ami d'enfance, il fut nommé chambellan du prince, dont il se fit aimer par son austérité, par sa justice et son intégrité. L'ambition lui fit oublier la reconnaissance qu'il devait à son bienfaiteur. Il eut d'autant moins de scrupule de travailler à supplanter Nitzam, que ce dernier était sunnite, tandis que lui il appartenait à la secte des schiites, ou partisans d'Ali. Une aventure qui devait amener le triomphe de ses trames secrètes fut au contraire ce qui causa sa disgrâce. Le sultan, ayant conçu des doutes sur la fidélité de son grand-vizir, lui demanda un état des comptes. Dans la crainte que ses concussions ne fussent découvertes, Nitzam al-Moulk essaya de gagner du temps, et répondit qu'il fallait deux ans pour ce travail. Hasan se chargea de le faire en quarante jours, et il tint parole. Mais lorsqu'il se mit en devoir de lire le résultat de ses calculs, il se trouva arrêté par une difficulté à laquelle il ne s'attendait pas. Les divers feuillets de son mémoire avaient été, à son insu, transposés par un affidé de son rival et mis dans le plus grand désordre. Confus et troublé, il ne put donner les explications nécessaires. Le sultan, persuadé qu'il avait entrepris par jactance ce qu'il était hors d'état d'exécuter, le disgracia, et voulut même le punir. Hasan se retira dans sa ville natale, et en 474 (1081) se rendit en Syrie, pour se soustraire à la vengeance de Nitzam al-Moulk. Cette province était travaillée par les missionnaires des khalifes fathimides d'É-

gypte, chefs de la secte des ismaéliens, ou partisans des sept imams. S'étant affilié à cette secte, il fut nommé daï (missionnaire), et se rendit en Égypte auprès du khalife Mostanser Billah, qui lui confia l'éducation de son fils Nezzar. Le généralissime Bedr al-Djemali, jaloux du crédit dont il jouissait, le calomnia auprès du monarque et en obtint l'autorisation de le faire transporter en Barbarie. Le vaisseau qui le portait fut assailli par une violente tempête; il paraissait sur le point de sombrer, lorsque Hasan déclara qu'il n'y avait aucun danger. Cette prédiction s'accomplit. Ses gardiens, croyant qu'il possédait le don de prophétie, le débarrassèrent de ses chaînes et le déposèrent sur les côtes de la Syrie. Il se rendit à Alep, à Baghdad, dans le Kouhistan, à Ispahan, à Yezd, à Dameghan, dans le Djordjan et le Daïlem, où il prêcha la doctrine des ismaéliens et fit un grand nombre de prosélytes. Les conquêtes spirituelles ne lui suffirent pas : il voulut aussi posséder un pouvoir temporel. Plusieurs gouverneurs se soumirent à son autorité. Un artifice entièrement semblable à celui qu'employa Didon, pour se rendre maîtresse de Carthage, le mit en possession de la forteresse d'Alamout dans le Kouhistan, en 483 (1090). Melik-Schah, sultan seldjoucide, à qui appartenait cette place, fit attaquer en divers points les ismaéliens de la Perse; Hasan fut assiégé dans Alamout par Arslan-Tasch, qui fut surpris et mis en déroute par un détachement de 300 hommes.

Il se vengea en faisant assassiner Nitzam al-Moulk, et empoisonner Mélik-Schah. Les fils de ce dernier, Barkiarok et Mohammed, occupés à se disputer la succession paternelle, n'arrêtèrent pas les progrès des ismaéliens, quoique le premier eût ordonné le massacre général de ces sectaires, en 494 (1101), et que le second eût fait bloquer durant huit ans le château d'Alamout. Hasan ben-Sabbah était sur le point de s'en emparer lorsqu'il mourut. Sindjar, qui lui succéda, suivit d'abord une politique analogue. Hasan, qui avait des affidés à la cour et même parmi les concubines du sultan, ordonna à l'une d'elles d'enfoncer un poignard dans le parquet de l'appartement où dormait ce prince. Il écrivit ensuite à Sindjar : « Si je n'avais pas eu d'affection pour le sultan, j'aurais aussi bien fait planter ce glaive dans son tendre sein, que dans le sol durci. » Le monarque, intimidé, jugea à propos de conclure la paix avec un ennemi si dangereux. Le traité signé en 497 (1103) portait que les ismaéliens garderaient leurs possessions, mais cesseraient d'élever des forteresses et de faire des conquêtes et des prosélytes. Ils avaient alors des places dans l'Irak, le Kouhistan et la Syrie. Ces trois provinces étaient gouvernées chacune par un *daï'l-kebir* (grand-missionnaire). Ces dignitaires formaient le second degré de la hiérarchie établie par Hasan. Ils avaient sous leurs ordres les *daïs*, ou simples missionnaires, qui, seuls avec leurs supérieurs, étaient initiés à tous les secrets de la religion. Venaient ensuite les compagnons et les sacrifiés, qui s'exposaient à la mort et enduraient avec un courage sans égal les plus affreuses tortures pour la plus grande gloire de l'ordre. Le chef les chargeait d'exécuter les assassinats et les empoisonnements qui le faisaient redouter même des princes d'Europe. Il les entretenait dans un état de fanatisme perpétuel, en leur distribuant du *haschisch*, drogue composée de beurre et d'essence de chanvre, qui a la propriété de donner les songes les plus agréables. C'est de là qu'ils ont tiré le nom de *haschischina*, dont les anciens historiens des croisades ont formé par corruption celui d'*assassin*. Les aspirants et les laïcs formaient les deux dernières classes des subordonnés du *Vieux de la montagne*, qui leur laissait l'exercice de leur religion et ne leur demandait que des impôts et des néophytes. Au-dessus de ces six classes était placé le *Schéikh al-djebel* (Vieux ou plutôt seigneur de la montagne), ainsi appelé eu égard à la position d'Alamout, sa capitale. Il s'appelait aussi *Sidna* (notre seigneur). Hasan ne prit ni le titre de khalife ni celui d'imam, puisqu'il reconnaissait pour chef temporel (khalife) et spirituel (imam) le souverain fathimide. On doit le ranger plutôt parmi les fondateurs de dynasties que parmi les fondateurs de sectes. La doctrine qu'il enseignait n'était en effet qu'un développement de celle des ismaéliens. Ses adhérents faisaient extérieurement profession d'islamisme, et feignaient de révérer le Coran comme l'œuvre de Dieu. Mais ils interprétaient allégoriquement, et au gré de leurs passions, les textes les plus clairs. Ils croyaient que tout était permis aux initiés et que la pratique de la morale devait être laissée aux ignorants. M. de Hammer trouve de nombreux rapports entre l'ordre des Assassins et ceux des Templiers et des Jésuites.

Hasan passa les trente-cinq dernières années de sa vie dans la forteresse d'Alamout. Il n'en sortit que deux fois durant ce temps. Ses ordres n'en étaient pas moins exécutés avec la plus rigoureuse ponctualité par les fanatiques instruments de son ambition. Il vivait très-simplement, ne portait que des vêtements grossiers et affectait la plus grande dévotion. Il écrivit un grand nombre de traités et de commentaires de théologie. Son intérêt et celui de sa corporation, voilà les seuls sentiments auxquels il ait été accessible. Il leur sacrifia jusqu'à l'affection paternelle. Ses deux fils furent mis à mort par ses ordres, l'un parce qu'il avait bu du vin, l'autre parce qu'il avait pris part au meurtre de l'un des grands missionnaires. Hasan laissa le pouvoir spirituel au daï Kia Bouzourg-Oumid et le pouvoir temporel à Abou-Ali, grand-daï de Cazwin. Il annonça la prochaine venue d'un Imam.

HASAN II, surnommé *Ala-Dzikrihi-as-Selam* (Bénédiction à sa mémoire) (1), quatrième Vieux

(1) Ce surnom bizarre rappelle ceux que se donnaient les membres du parlement Barebone.

de la montagne, mort en 561 de l'hégire (1165 de J.-C.). Il était petit-fils de Kia Bouzourg-Oumid, et fils de Mohammed Ier, du vivant duquel il commença à afficher des prétentions à l'imamat (suprématie religieuse). Mais son père, qui continuait à reconnaître la suprématie du khalife fathimide, le traita d'apostat, et le fit jeter en prison. Il proscrivit deux cent cinquante partisans de cette hérésie, et en fit décapiter autant. Hasan II succéda à son père le 3 rebi al-ewwel 557 (20 février 1162). Dès son avénement, il s'abandonna à toutes sortes d'excès. Le 17 ramadhan 559 (8 août 1164), il tint à Alamout une assemblée générale où il avait convoqué tous ses sujets. Il monta en chaire, et lut une lettre qu'il prétendait avoir reçue de l'un des imams cachés. Il annonça que le jour de l'accomplissement des promesses faites par Hasan Ier était venu, et il eut l'imprudence de révéler à la multitude les préceptes dont ses prédécesseurs avaient réservé la connaissance à un petit nombre d'initiés. Ce fut un effroyable débordement de libertinage et d'immoralité. Hasan II se fit proclamer khalife, c'est-à-dire successeur de Mahomet. Afin de pouvoir prendre le titre d'imam, que les ismaéliens n'accordaient qu'aux khalifes fathimides, il se donna pour fils de Nezzar et de la femme de Mohammed Ier. Ce Nezzar était fils du khalife Mostanser et disciple d'Hasan Ier. Ceux qui reconnurent le nouvel imam furent appelés Nezzari; ils lui donnèrent le titre de *kaïm-al-kiamet* (seigneur de la résurrection). Ces innovations furent désapprouvées par un grand nombre d'ismaéliens, et notamment par Hasan Namwer, beau-frère d'Hasan II, qu'il assassina, en 561 (1165). Namwer fut tué à son tour par Mohammed II, fils et successeur de Hasan II.

HASAN III (*Djelal ed-Din*), surnommé *le Nouveau Musulman*, sixième Vieux de la montagne, né en 552 (1157), mort en 618 (1221). Il succéda en 607 (1210) à son père, Mohammed II, dont le règne avait été une anarchie perpétuelle. Avant son avénement, il s'était déjà déclaré contre les innovations qui causaient la décadence rapide de l'ordre. Dès qu'il eut le pouvoir en main, il se hâta de rétablir la religion musulmane, abrogea les institutions de Hasan Ier, et prohiba ce que son père et son aïeul avaient permis. Il appela auprès de lui des prédicateurs et des lecteurs du Coran, reconstruisit les mosquées, fonda des couvents et des écoles. Cette conduite lui fut sans doute suggérée par des considérations politiques; car on douta de la sincérité de sa conversion. Il renoua les relations avec les princes musulmans et avec même les souverains sunnites; il envoya des ambassadeurs à la cour des khalifes de Baghdad, les sultans de Kharizm et d'autres princes persans. Kéikawous, gouverneur de Ghilan, lui donna en mariage une de ses filles. Hasan III assista Motzafer ed-Din, souverain de l'Adherbaïdjan, dans sa guerre contre Nasir ed-Din Mengueli, gouverneur de l'Irak, qui fut tué en 611 (1214). Il prit part également aux expéditions de Djelal ed-Din Mankberni, schah du Kharizm, contre les chrétiens de Géorgie. Lors de l'invasion des Mongols en Perse, il se soumit à Gengiskhan. On prétend que sa vie fut abrégée par le poison. Il laissa le trône à son fils Ala ed-Din Mohammed. E. BEAUVOIS.

Ibn-al-Atsir, *Kamil at-Tewarikh*. — Abou'l-Fédah, *Ann. Muslem.*, trad. de Reiske, t. III. — Hamd-allah-Mostawfi, fragm. du *Tarikh-i-Guzideh*, trad. par M. Defrémery, dans le *Journ. Asiat.*, 1848, I. 432-435; 1849, I, p. 26 et suiv. — Beidhawi, *Nitzam. at-Tewarikh*, extraits par Silvestre de Sacy, t. IV des *Notices des Manuscrits*, p. 687-688. — Mirkhond, *Raudhet-as-Sefa*, fragm. trad. par Jourdain, dans les *Notices*, t. IX, p. 143-174. — *The Dabistan, or school of manners*, attribué à Mohsin Fani, trad. par D. Shea et A. Troyer, t. II (Paris, 1843, 3 vol. in-8°). — Silvestre de Sacy, *Mémoire sur les Ismaéliens de Perse et de Syrie*; dans les *Nouveaux Mém. de l'Acad. des Inscript.*, t. IV. — De Hammer, *Hist. des Assassins*, trad. par Hellert et La Nourais. — Le même, *Literaturgeschichte der Araber*, VI, p. 56.

HASAN, surnommé *Bouzourk* (le Grand), fondateur de la dynastie des Ilkkanides, mort vers 757 de l'hégire (1356 de J.-C.). Il descendait d'Abaga-Khan et était général d'Aldjaptou. Abousaïd, surnommé Bahadour, fils et successeur de ce prince, s'étant épris de Baghdad-Khatoun, fille de Djouban et femme de Hasan, la lui enleva; mais, en compensation, il le combla de faveurs, et lui donna le gouvernement de l'Asie Mineure. Hasan devint si puissant, qu'il disposa deux fois du trône. Hasan-Koutschouk, petit-fils de Djouban, et Malek-Aschraf lui firent sans doute éprouver plusieurs échecs; mais à la mort de ce dernier il s'empara de Baghdad, en 738 (1338), et commença une nouvelle dynastie. Le pouvoir lui fut disputé par plusieurs émirs. Il eut pour successeur son fils, sultan Aweïs Ier. E. B.

De Hammer, *Geschichte der Ilkhane*.

HASAN. *Voy*. OUZOUN-HASAN.

HASAN-BEN-AL-HASAN. *Voy*. ALHAZEN.

HASAN-KOUTCHOUK. *Voy*. DJOUBAN.

HASAN-PACHA. *Voyez* GHAZI HASAN-PACHA.

***HASE** (*Henri*), archéologue allemand, né à Altenbourg, le 18 janvier 1789, mort à Dresde, le 9 novembre 1842. Il fit ses études à Leipzig et à Iéna, occupa pendant huit ans en Courlande une place de précepteur, parcourut la France et l'Italie, et se fixa en 1820 à Dresde, où il fut chargé de l'inspection du Cabinet des Antiques et des Médailles et du Musée de Mengs. On a de lui : *Nachweisungen für Reisende in Italien* (Notices à l'usage des voyageurs en Italie); Leipzig, 1821; — *Verzeichniss der Bildwerke und übrigen Alterthümer in der Antikensammlung zu Dresden* (Catalogue des tableaux et des antiquités du Cabinet des Antiques de Dresde); Dresde, 1826; 4e édit., 1836; — *Uebersischtstafeln zur Geschichte der neuern Kunst* (Tableaux synoptiques pour servir à l'histoire de l'art moderne); ibid., 1827; — *Grieschische Alterthumskunde* (Traité des Antiquités grecques); Dresde, 1828, 2 vol.; nouvelle édition,

Quedlimbourg, 1841; — *Palæologus*; Leipzig, 1837. R. L.

Conv.-Lex.

* **HASE** (*Charles-Benoît*), helléniste français, d'origine allemande, né le 11 mai 1780, à Sulza, près de Naumbourg, où son père était premier pasteur. Il fit ses études classiques au gymnase de Weimar, où il eut Bœttiger pour professeur. Pendant son séjour aux universités d'Iéna et de Helmstædt, il se décida, d'après le conseil de son parent, le théologien Henke, à suivre la carrière des études philologiques. En 1801 il arriva à Paris, recommandé à Millin et à Dansse de Villoison. Ce dernier, qui conservait d'agréables souvenirs d'un séjour momentané à Weimar, accueillit le jeune homme avec une bienveillance toute paternelle, et le présenta au comte de Choiseul-Gouffier, qui venait de terminer son ambassade de Constantinople et son voyage en Grèce. L'ancien ambassadeur le chargea de la publication des Œuvres inédites de Jean Lydus, dont le manuscrit unique lui avait été donné en Grèce par le prince Morousi. Ce premier travail décida de l'avenir du jeune helléniste. Nommé, en 1805, à la place d'employé au département des manuscrits grecs de la Bibliothèque impériale, il devint le collaborateur des hommes savants chargés de la publication des *Notices et Extraits;* et en 1816 il fut appelé à l'École royale et spéciale des langues orientales vivantes comme professeur de paléographie grecque et de langue grecque moderne. Élu membre de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres en 1824, à la place de Bernardi, il fut nommé en 1828 chevalier de la Légion d'Honneur, en 1830 professeur de langue et de littérature allemandes à l'École Polytechnique, et il succéda en 1832 à Gail, comme l'un des conservateurs-administrateurs de la Bibliothèqne royale, au département des manuscrits. En 1837 il entreprit un voyage littéraire en Grèce, et pendant son séjour à Athènes il reçut du roi Othon la croix de l'ordre du Sauveur. En 1839 il fut chargé avec MM. Raoul Rochette, Jomard, Jaubert, Walckenaër et Dureau de Lamalle, de rédiger un rapport sur les recherches géographiques, historiques et archéologiques à entreprendre dans l'Afrique septentrionale. Ce fut pour lui l'occasion d'un voyage en Algérie, où il visita Alger, Bougie, Philippeville, Bone, Blidah et une partie de l'Atlas.

Les études philologiques grecques doivent à M. Hase une très-grande partie du progrès qu'elles ont fait en France depuis quarante ans. Comme éditeur de plusieurs ouvrages importants sauvés par lui de l'oubli et de la poussière des bibliothèques, ce fut dans les *Notices et Extraits* qu'il commença ses savantes publications, à partir de l'année 1810. Le t. VIII de cette collection contient de lui les trois articles suivants : 1° Notice sur Dracon de Stratonicée, auteur d'un traité sur les différentes sortes de vers (Περὶ μέτρων; l'ouvrage complet de Dracon fut publié plus tard par G. Hermann; Leipzig, 1812); 2° Notice sur l'histoire de Léon Diacre, avec le texte grec et la traduction latine du 6e livre; 3° Notice d'un ouvrage de l'empereur Manuel Paléologue intitulé *Entretiens avec un professeur mahométan*. Ces trois notices furent publiées à part, sous le titre de *Recueil de Mémoires sur différents manuscrits grecs de la Bibliothèque impériale de France*, Ire partie; Paris, Impr. imp., 1810, in-4°; — Dans le t. IX des *Notices et Extraits* (Paris, 1813), il fit paraître une notice de trois pièces satiriques imitées de la *Nécyomantie* de Lucien; le *Timarion*, dialogue satirique, s'y trouve imprimé tout entier pour la première fois, accompagné d'une traduction latine et de savantes notes écrites aussi en latin. Le *Dialogue des Morts, ou le séjour de Mazari aux enfers*, dont M. Hase n'avait donné qu'une analyse, fut imprimé plus tard par Boissonade, dans le t. III de ses *Anecdota Græca*. En 1827, enfin, M. Hase inséra dans le t. XI des *Notices et Extraits* une analyse suivie de tous les textes importants de l'histoire inédite de la Moldavie, composée en moldave par Nicolas Costin, et traduite en grec moderne par Alexandre Amiras. Ces notices se distinguent également par une fine appréciation littéraire, par une connaissance bibliographique très-étendue, par un savoir philologique et historique aussi varié que profond.

Aidé par la générosité du grand-chancelier de l'empire de Russie, le comte Nicolas Romanzof, et appuyé par les souscriptions du gouvernement français et du gouvernement prussien, M. Hase a pu faire paraître, en 1819, à l'Imprimerie royale de Paris, comme supplément à la collection byzantine du Louvre, l'histoire, jusque alors inédite, de Léon Diacre, dont il avait donné un livre seulement dans les *Notices et Extraits* cités ci-dessus. Ce magnifique volume in-fol. contient en outre plusieurs auteurs inédits du même siècle; les exemplaires destinés pour la Russie périrent dans un naufrage sur la mer Baltique, circonstance fatale, qui rendit ce volume très-rare dans la librairie : aussi le célèbre historien Niebuhr s'empressa-t-il de réimprimer l'ouvrage, enrichi de beaucoup de notes inédites de M. Hase pour le faire entrer dans la nouvelle collection des auteurs de l'histoire byzantine publiée à Bonn (t. IX [1828] de cette collection). M. Hase n'avait pas oublié le legs philologique que lui avaient fait Dansse de Villoison et le comte de Choiseul-Gouffier; il y revint vers l'année 1820. Dès 1812 M. J.-D. Fuss avait publié de Jean Lydus, d'après le même manuscrit inédit, l'ouvrage *De Magistratibus Reipublicæ Romanæ Libri III*, accompagné d'une traduction latine et de notes critiques, dont M. Hase fit la préface, intitulée *Commentarius de J. L. Philadelpheno Lydo ejusque scriptis*, morceau également remarquable pour son importance litté-

raire et par la pureté de la diction latine. Il faut joindre à cette publication les notes que Reuvens a insérées dans ses *Collectanea litteraria*, Leyde, 1815, et l'*Epistola critica* publiée par M. J.-D. Fuss à Bonn, 1821. Ce fut en 1823 que sortit des presses de l'Imprimerie royale de Paris le Lydus, *De Ostentis*, avec un fragment du livre *De Mensibus*. La restitution du texte grec de Lydus devait être d'autant plus difficile pour M. Hase que le manuscrit rapporté de Grèce avait séjourné pendant de longues années dans un tonneau de vin rouge, placé dans la cave d'un monastère habité par des cénobites, peu soucieux de conserver intacte leur bibliothèque. Dans ce séjour insolite, le précieux manuscrit s'était complétement altéré au commencement et à la fin. Aussi ne connaissons-nous rien qui, dans la philologie actuelle, soit comparable à la restitution totale de ces pages si lacérées et si pleines de lacunes.

M. Hase participa pendant plusieurs années à la rédaction du *Journal des Savants*. En 1832, lors de la mort d'Abel Rémusat, il y fut associé en qualité de collaborateur. La part active qu'il prend, conjointement avec MM. Guillaume et Louis Dindorf, à la nouvelle édition du *Thesaurus Linguæ Græcæ* de Henri Estienne publiée par M. Ambroise-Firmin Didot à Paris l'a empêché jusqu'à présent de faire paraître, comme suite de Léon le Diacre, l'histoire inédite de Michel Psellus et la chronique, également inédite, de Georges Hamartolus. Comme professeur de paléographie grecque et de grec moderne, M. Hase sut, par un enseignement aussi varié que profond, s'entourer d'un auditoire choisi. Il est sorti de son école plus d'un jeune helléniste assis aujourd'hui sur les bancs de l'Institut ou au Palais Bourbon. En même temps il s'efforce, en sa qualité de conservateur des manuscrits grecs de la Bibliothèque impériale, d'aider dans leurs recherches et de diriger par d'utiles conseils les Français ou étrangers studieux que ces inépuisables trésors ne cessent d'attirer. [*Encycl. des Gens du Monde.*]

En 1812, la reine Hortense avait choisi M. Hase pour professeur de ses fils, Napoléon-Louis, alors grand-duc de Berg, et Louis-Napoléon, aujourd'hui empereur des Français. En récompense des services qu'il a rendus à la philologie et à la linguistique, M. Hase fut nommé en 1849 commandeur de la Légion d'Honneur, et en 1852 professeur de grammaire comparée, chaire créée pour lui à la faculté des lettres de Paris.

Sarrut et Saint Edme, *Biogr. des Hommes du Jour*, tome II, 1re partie, p. 328. — Rabbe, Vieilh de Boisjolin Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* *Dict. de la Conversation.*

HASECH (*Antoine*), centenaire liégeois, né en 1601, mort en 1626. Il y était curé de Gulich et Gouri (duché de Luxembourg), et durant plus de cent ans il exerça son ministère. Pour expliquer son grand âge, il disait qu'il avait toujours su éviter les trois grandes maladies mortelles de l'homme: *mulieres, ebrietatem, iracundiam*. Sa vie est du reste inconnue : « C'est, dit un contemporain, le plus bel éloge qu'on puisse en faire ». L—z—e.

Biographie universelle; Bruxelles, 1843-1847.

HASELBAUER (*François*), philologue bohême, né à Frauenburg, le 7 septembre 1677, mort le 23 septembre 1757. Il entra à l'âge de vingt ans dans la congrégation des Jésuites; il y fut chargé peu de temps après d'enseigner le latin et l'hébreu à Prague. Il renonça en 1723 au professorat, pour s'adonner exclusivement aux travaux philologiques. Ses principaux ouvrages sont : *Fundamenta grammatica duarum præcipuarum Linguarum orientalium, scilicet Hebraicæ et Chaldaicæ, cum appendice de idiotismo Germaniæ Judeorum*; Praque, 1742; — *Lexicon Hebraico-Chaldaicum*; ibid., 1843. N. K.

Pelzel, *Boehm. Gelehrt. Jesuit.* — Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclopædie.*

HASENCLEVER (*Peter*), industriel allemand, né à Remscheid, le 24 novembre 1716, mort à Landshut, le 13 juin 1792. Il parcourut, comme chargé des affaires de différentes maisons de commerce, presque tous les pays de l'Europe et du Nouveau Monde. En 1764 il se rendit à New-York, où il ouvrit une maison de commerce pour les fers, et fit construire un grand établissement industriel, tel que des hauts fourneaux, moulins, etc. Il a publié : *The remarkable Case of Peter Hasenclever, formerly one of the proprietors of the potash manufactory*, etc.; Londres, 1773; — *Briefe aus Philadelphia* (Lettres de Philadelphie) dans la correspondance de Schloezer, livraison XXXVe (1780); — *Beschreibung der Stadt Neu-York* (Description de la ville de New-York); dans les notices commerciales de Sinapius, livraison IVe (1781); — *Plan zur Verbesserung und Vergroesserung der Leinewand-fabriken in Schlesien* (Projet pour l'amélioration et l'augmentation de la fabrication des toiles en Silésie); dans les *Comptes rendus historiques et politiques de* 1787. R. L.

Schlichtegroll, *Nekrolog*, 1793, vol. II, p. 116-163. — *Conv.-Lex.* — Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyklopædie.*

* **HASENCLEVER** (*Jean-Pierre*), peintre allemand, est né le 18 mai 1810, à Remschen. Il a fait ses études à Dusseldorf, sous la direction du célèbre professeur Schadow, et plus tard à Munich. Il excelle surtout dans le genre comique, et est un des peintres les plus populaires de l'Allemagne. Parmi ses nombreuses productions on cite particulièrement les tableaux dont les sujets sont empruntés à l'épopée comique *La Jobsiade : Le Retour de Job de l'université*, *L'Examen*, *L'École* et *Job le gardien de nuit*; — Son *Cabinet de Lecture* et ses *Dégustateurs de vin* sont très-recherchés en Allemagne et en Russie. V—u.

Convers.-Lexikon.

HASENMUELLER (*Daniel*), orientaliste allemand, né en 1651, à Eutin (Holstein), où son père était pasteur, mort le 29 mai 1691. Il étudia à Lubeck et à Kiel, où il eut pour maître d'hébreu Matthias Wasmuth. Il fut reçu maître ès arts à Leipzig, en 1677. Retourné à Kiel, il fut nommé professeur de grec en 1682, et de langues orientales en 1689. On a de lui : *De Linguis Orientalibus*; Leipzig, 1677, in-8°; — *Janua Ebraismi aperta*; Kiel, 1691, in-fol. Cet ouvrage contient une grammaire et un dictionnaire hébreux, le texte de la Bible en cette langue, des observations sur les passages obscurs, enfin des règles d'accentuation. Il a donné des éditions du *Syriasmus* de H. Opitz; de l'ouvrage de Michel Psellus intitulé : *De Operatione Dæmonum*, d'après l'édition de Gaulmin, etc. E. B.

Gœtzius, *Elogia Philologorum quorumdam Hebræorum*; Lubeck, 1708, in-8°. — Nicéron, *Mémoires*, t. XLII, p. 396.

HASIUS. *Voy.* HAAS.

HASLEWOOD (*Joseph*), bibliophile anglais, né à Londres, le 3 novembre 1769, mort le 21 septembre 1833. Il commença par être clerc chez un de ses oncles, qui était procureur, lui succéda, et fit une fortune assez considérable pour pouvoir se livrer aux goûts coûteux d'un amateur de vieux livres. Il recherchait surtout les poëtes de l'époque d'Élisabeth. Il fut un des fondateurs du Roxburgh-Club, société de bibliophiles qui, après avoir assisté à la vente de la bibliothèque du duc de Roxburgh, formèrent un club en commémoration de la vente du fameux *Boccace*, acquis par le duc de Marlborough au prix de 2,260 livres (56,500), la plus forte somme qui ait jamais été payée pour un seul volume. Haslewood donna des éditions fidèles et très-soignées de beaucoup d'anciens livres anglais en prose ou en vers, devenus extrêmement rares, et qui auraient pu se perdre. Il publia aussi dans le *Gentleman's Magazine*, sous le pseudonyme d'*En. Hood*, plusieurs articles, parmi lesquels on remarque une *Notice sur les anciens Théâtres de Londres* (*Gent. Mag.*, 1813-1814.) Z.

Rose, *New general Biographical Dictionary*.

HASSAN. *Voy* HASAN.

HASSE (*Jean-Adolphe*), surnommé en italien *Il Sassone*, célèbre compositeur allemand, né le 25 mars 1699, à Bergedorf, près de Hambourg, mort à Venise, le 16 décembre 1783. Jusqu'à l'âge de dix-huit ans, il ne reçut d'autres leçons que celles que lui donna son père, qui était organiste et maître d'école dans le petit village de Bergedorf; mais l'esprit sérieux du jeune Hasse, son goût pour l'étude et son application soutenue, suppléèrent à l'insuffisance de son éducation. La nature l'avait doué d'une belle voix, qu'il maniait avec un art infini, et il joignit à ce talent celui de claveciniste, qu'il posséda bientôt à un degré supérieur. Un voyage qu'il fit à Hambourg, dans le courant de 1717, lui offrit l'occasion de connaître Ulrich Kœnig, qui, ayant été nommé poëte aulique du roi de Pologne, alors résidant à Dresde, prit l'artiste sous sa protection et parvint l'année suivante à le faire engager comme ténor au théâtre de la cour. A son arrivée à Dresde, Hasse trouva le célèbre compositeur dramatique Reinhard Keiser à la tête de la direction de l'Opéra. Les ouvrages de cet homme de génie firent une vive impression sur l'esprit du jeune chanteur, et en hâtant le développement de ses heureuses dispositions lui inspirèrent le désir d'écrire pour la scène lyrique. Quatre ans après il contracta un autre engagement avec le théâtre du duc de Brunswick, et fit représenter, en 1723, son premier opéra, sous le titre d'*Antigone*. Malgré le succès qu'obtint cet essai, Hasse comprit qu'il n'avait pas fait d'assez fortes études de composition, et résolut d'aller les compléter en Italie. Il arriva à Naples en 1724, et s'adressa d'abord à Porpora, qui lui donna des leçons de contrepoint, mais qu'il quitta bientôt pour entrer dans l'école d'Alexandre Scarlatti, l'un des plus grands musiciens de ce temps. Le vieux maître, charmé des égards et de la modestie de son nouvel élève, le prit en affection et le dirigea dans ses travaux. Hasse ne pouvait briller comme chanteur en Italie, où à cette époque l'art du chant était parvenu à son plus haut degré de perfection; il y était mieux apprécié par son talent sur le clavecin; il ne tarda pas à se faire remarquer comme compositeur. Une sérénade qu'il écrivit pour un opulent banquier, et que chantèrent le fameux Farinelli et la Tesi, ayant excité d'unanimes applaudissements, lui valut d'être chargé de mettre en musique un opéra intitulé *Il Sesostrate*, qui fut représenté en 1726, sur le théâtre royal de Naples. Cet ouvrage jeta les premiers fondements de la réputation de Hasse parmi les Italiens; ceux-ci, dans leur enthousiasme, n'appelèrent plus l'artiste que *Il Sassone*, surnom qu'ils lui ont conservé. L'année suivante Hasse se rendit à Venise, où on le nomma maître du conservatoire des Incurables. Ce fut alors qu'entre autres morceaux de musique religieuse, il écrivit son *Miserere*, qui est à juste titre considéré comme un chef-d'œuvre d'expression. Après être retourné à Naples en 1728, pour y faire représenter son *Attalo, re di Bittinia*, il revint à Venise, où, en 1730, il épousa la célèbre cantatrice Faustina Bordoni. A partir de ce moment il n'écrivit plus que pour la Faustina, et c'est à cette virtuose, dont le talent plein de charme exerça une si heureuse influence sur le style du compositeur, qu'il faut demander le secret de la musique de Hasse. L'opéra de *Dalisa* et surtout celui d'*Artaserce*, joués tous deux pendant la même année 1730, sur le théâtre de Saint-Jean-Chrysostome, eurent le plus brillant succès. La renommée de Hasse s'étendit bientôt en Allemagne. Le roi de Pologne, désirant s'attacher ce

musicien, lui fit offrir le titre de maître de chapelle, avec douze mille thalers de traitement. Hasse accepta, partit pour Dresde en 1731, avec sa femme, et donna presque immédiatement dans cette ville son opéra d'*Alessandro nelle Indie*, qui fut admiré de toute la cour.

A dater de l'époque à laquelle Hasse avait quitté l'école de Porpora pour se mettre sous la direction de Scarlatti, il s'était déclaré entre eux une inimitié que plus tard leur rivalité à la scène n'avait fait qu'augmenter. Hasse retrouva à Dresde son antagoniste, qui était en grande faveur à la cour, où il donnait des leçons de chant et de composition à la princesse électorale Marie-Joseph, fille de l'empereur Joseph Ier. La présence de son rival fut une des principales causes qui décidèrent Hasse à accepter à diverses reprises les propositions qui lui furent faites d'aller écrire des ouvrages pour les théâtres de Milan, de Rome, de Naples et de plusieurs autres villes, et jusqu'en 1740 il séjourna alternativement en Allemagne et en Italie. A cette dernière époque, la noblesse de Londres, qui depuis quelques années s'était brouillée avec Hændel et avait établi un opéra en concurrence avec le sien, appela Hasse en Angleterre. Hasse se rendit à cette invitation; mais malgré les succès qu'il obtint à Londres, il quitta bientôt cette ville pour retourner à Dresde, où, ne retrouvant plus Porpora, il se fixa définitivement. De nouvelles productions vinrent encore ajouter à sa réputation. En 1745, après la bataille de Kesseldorf, le grand Frédéric étant entré en vainqueur à Dresde, voulut entendre un opéra de Hasse; on exécuta en sa présence celui d'*Arminio;* à la fin du spectacle, le roi de Prusse témoigna sa satisfaction au compositeur en lui exprimant le désir de le voir assister chaque soir à ses concerts; et en partant de Dresde il lui fit remettre un présent de mille thalers avec une magnifique bague de diamant. En 1756 Hasse perdit totalement la belle voix de ténor qu'il avait conservée jusque alors. Cet accident fut suivi d'une autre perte, qui lui fut plus sensible encore, celle de tous les manuscrits de ses œuvres préparés pour une édition complète qui devait se faire aux frais du roi de Pologne, et qui furent anéantis lors du bombardement de Dresde par les Prussiens, en 1760. Les malheurs qui accablèrent la Saxe pendant la guerre de Sept Ans obligèrent la cour de Pologne à faire des économies; elle supprima sa musique et son opéra, et en 1763 Hasse et sa femme reçurent une pension, et se retirèrent à Vienne. Hasse avait alors soixante-quatre ans; doué d'une rare énergie et d'une activité prodigieuse, il ne se laissa pas abattre, et composa plusieurs opéras pour la cour impériale : c'est de ce temps que date l'intermède de *Piramo e Tisbe*, qui passe pour l'un de ses meilleurs ouvrages. En 1770 il se rendit à Milan, et y écrivit, pour les fêtes du mariage de l'archiduc Ferdinand, *Ruggiero*, qui fut son dernier opéra. On exécuta pour la même circonstance le premier opéra de Mozart, *Mitridate*, et sa cantate d'*Ascanio in Alba*. En entendant ces productions du jeune artiste, qui n'était encore âgé que de treize ans, le vieux maître ne put contenir son émotion : « Vous voyez cet enfant, s'écria-t-il, eh bien, il nous fera tous oublier. » Enfin, Hasse se retira à Venise, pour y passer le reste de ses jours, et n'y écrivit plus que pour l'église. On cite, entre autres compositions de ce genre, un *Te Deum* dont l'exécution eut lieu à l'église de Saint-Jean-et-Saint-Paul en présence du pape Pie VI, et un *Requiem* pour les funérailles du roi de Pologne Auguste III. Hasse mourut à Venise, à l'âge de près de quatre-vingt-cinq ans, et fut inhumé dans l'église des SS.-Ermagora-et-Fortunato.

Hasse était de haute taille et de forte corpulence, bon et serviable envers ses amis, mais excessivement jaloux de ses rivaux. Lorsque ses premiers ouvrages parurent au théâtre, Hændel avait déjà quitté l'Allemagne pour se fixer à Londres et consacrer exclusivement son talent à l'Angleterre. Alexandre Scarlatti, après avoir pendant longtemps occupé le premier rang sur la scène italienne, était devenu vieux. Porpora, dont on admirait les cantates, manquait de vigueur au théâtre. Pergolèse n'avait encore écrit ni sa *Serva Padrona* ni son *Olimpiade*. L'occasion était favorable pour Hasse, qui se distinguait en Italie par une harmonie plus nourrie, qu'il apportait d'Allemagne, et en Allemagne par le charme de ses mélodies et par une pureté de style dont il avait puisé le goût dans l'école italienne. Il avait en outre l'avantage d'avoir Métastase pour poëte et d'être merveilleusement secondé par la Faustina, sous les inspirations de laquelle il travaillait. Ce qui frappe particulièrement dans la musique de Hasse, c'est une expression juste des paroles. Ses chants, pleins de naturel et de suavité, se font remarquer aussi par le simple et facile développement des périodes. Ses airs, toujours parfaitement écrits pour les voix, ont été longtemps recherchés des chanteurs. Il excellait dans l'expression des sentiments tendres, mais en général il manquait d'effet dans les situations énergiques. Sa musique est moins forte, moins riche d'harmonie que celle de Hændel, de Graun et des autres compositeurs allemands qui furent ses contemporains; elle parut encore plus faible lorsque, plus tard, Haydn et Mozart eurent jeté tout l'éclat de la leur dans les admirables productions de leur génie. Telles sont à la fois les causes des succès que Hasse obtint sur la scène lyrique, et aussi celles de l'oubli dans lequel ses ouvrages dramatiques sont tombés aujourd'hui. Sa fécondité était prodigieuse; il a composé plus de cent opéras, tous écrits, à l'exception de celui d'*Antigone*, sur des paroles italiennes; on le vit mettre jusqu'à trois fois la même pièce en musique. Dans ses compositions

religieuses, dont le nombre est également considérable, Hasse n'a point apporté la grandeur et la sévérité qui conviennent au sujet; elles ont trop d'analogie avec le style dramatique. Telle était la quantité d'ouvrages qu'il a écrits dans tous les genres que souvent en les entendant il ne les reconnaissait plus lui-même. Voici la liste de ses principales productions : OPÉRAS : *Antigone;* Brunswick (1723); c'est le seul opéra que Hasse ait écrit sur des paroles allemandes; — *Sesostrate;* Naples (1726); — *Attalo, re di Bittinia;* ibid. (1728); — *Dalisa;* Venise (1730); — *Artaserce;* ibid. (1730); — *Arminio;* Milan (1731); — *Cleofide;* Dresde (1731); — *Cajo Fabricio;* Rome (1731); — *Demetrio;* Venise (1732); — *Alessandro nell' Indie;* Milan (1732); — *Catone in Utica;* Turin (1732); — *Euristeo;* Varsovie (1733); — *Arteria;* Dresde (1734); — *Senocrita;* Dresde (1736); — *Atalanta;* Dresde (1737); — *La Clemenza di Tito;* Dresde (1737); — *Alfonso;* Dresde (1738); — *Irene;* Dresde (1738); — *Demetrio*, musique nouvelle; Dresde (1739), — *Artaserce;* Dresde (1740); ibid.; — *Olimpia in Eruda;* Londres (1740); — *Numa Pompilio;* Dresde (1741); — *Lucio Papirio;* Dresde (1742); — *Didone abbandonata;* Dresde (1742); — *L'Asilio d'amore;* Dresde (1743); — *Antigono;* Dresde (1744); — *Arminio*, musique nouvelle; Dresde (1745); — *La Spartana;* Dresde (1747); — *Semiramide;* Dresde (1747); — *Demofonte;* Dresde (1748); — *Il Natale di Giove;* Dresde (1749); — *Attila Regolo;* Dresde (1750); — *Ciro riconosciuto;* Dresde (1751); — *Ipermnestra;* Dresde (1751); — *Leucippo;* Dresde (1751); — *Solimano;* Dresde (1752); — *Adriano in Siria;* Dresde (1752); — *Arminio*, musique nouvelle; Dresde (1753); — *Artemisia*, musique nouvelle; Dresde (1754); — *L'Olimpiade;* Dresde (1756); — *Nitteti;* Dresde (1759); — *Don Tabaranno e Scintilla*, intermède; Dresde; — *Nitteti*, musique nouvelle; Vienne (1762); — *Il Trionfo di Clelia;* Dresde (1761); — *Egeria*, fête théâtrale (1762); — *Siroe;* Vienne (1763); — *Zenobia;* Vienne (1763); — *Romolo e Ersilia;* Inspruck (1765); — *Piramo e Tisbe*, intermède; Vienne (1766); — *Partenope;* Vienne (1767); — *Ruggiero;* Milan (1770); — Cinq cantates, dont une intitulée *Alcide al Bivio*, composée à Vienne, en 1760; — MUSIQUE D'ÉGLISE : Trois messes solennelles à quatre voix et orchestre; — quatre *Te Deum;* — messe de *Requiem*, composée pour les obsèques du roi de Pologne Auguste III; — un *Miserere* pour deux soprani, deux contralti, deux violons et basse; Venise (1727); — deux *Kyrie* et deux *Gloria* détachés; — un *Credo;* — deux *Salve, Regina*, l'un pour deux soprani, l'autre pour soprano solo, avec accompagnement de deux violons, viole et basse; — *Litaniæ Lauretanæ;* Venise (1727); — *Litanies* pour deux soprani, avec accompagnement; — environ 150 motets, psaumes et antiennes, et un grand nombre d'airs, de duos et de chœurs pour l'Église; — ORATORIOS : on en connaît dix, savoir : *La Virtu al pie della croce;* — *La Deposizione della croce;* — *La Caduta di Gerico;* — *Maddalena;* — *Il Cantico de tre Fanciuli;* — *La Conversione di S. Agostino;* — *Giuseppe riconosciuto;* — *Il Pellegrini al sepolcro di nostro Signore;* — *Sant' Elena al Calvario;* — *La Pénitence de saint Pierre;* — MUSIQUE INSTRUMENTALE : six symphonies à six et à huit parties; deux quatuors pour violon, flûte, hautbois et basse; six concertos, dont trois pour deux flûtes, et les trois autres pour flûte seule avec accompagnement de deux violons, viole, violoncelle et clavecin; six sonates pour deux flûtes ou violon, violoncelle et clavecin; un concerto pour cor; seize sonates pour clavecin et des concertos pour le même instrument.

Dieudonné DENNE-BARON.

Burney, *A general History of Music.* — *Gazette musicale de Leipzig.* — Choron et Fayolle, *Dictionnaire historique des Musiciens.* — *Notice sur Hasse*, par Kandler. — *Vermischte Schriften zur Beförderung der schœnen Wissenschaften;* Berlin. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

HASSE (*Frédéric-Chrétien-Auguste*), historien allemand, né le 4 janvier 1773, à Rehfeld, près de Herzberg, mort le 6 février 1848. Après avoir étudié la jurisprudence et l'histoire à l'université de Wittemberg, il devint précepteur des fils du prince de Schönbourg-Waldenbourg. En 1798 il fut nommé professeur à l'Institut des Cadets de Dresde. En 1805 il accompagna le comte Stroganow dans un voyage en Angleterre et en Espagne; de retour à Dresde l'année suivante, il y resta jusqu'en 1828, époque où il fut appelé à enseigner les sciences auxiliaires de l'histoire à l'université de Leipzig. On a de lui : *Moreau, sein Leben und seine Todtenfeier* (Moreau, sa vie et son service mortuaire); Dresde, 1814, in-8°; ibid., 1821, in-8°; — *Taschen-Encyclopædie* (Encyclopédie de poche); Leipzig, 1816-1820, 4 vol.; — *Die Gestaltung Europas seit dem Ende des Mittelalters bis auf die neueste Zeit* (La Formation des États européens depuis la fin du moyen âge, jusqu'à l'époque la plus récente); Leipzig, 1818; — *Leben Gerh. von Rügelgen* (Vie de Gerh. de Rugelgen); Leipzig, 1824, in-8°; — *Geschichte der Lombardei* (Histoire de la Lombardie); Dresde, 1826-1828, 4 vol.; — Hasse a aussi collaboré au *Biograph* de Niemeyer, aux *Zeitgenossen*, à l'*Encyklopädie* de Ersch et Gruber, et au *Conversations-Lexikon*. Il rédigeait depuis 1830 la *Leipsiger Zeitung*. E. G.

Conv.-Lex.

HASSEL (*Jean-Georges-Henri*), géographe et statisticien allemand, né à Wolfenbuttel, le 30 décembre 1770, mort à Weimar, le 18 janvier 1829. Il étudia le droit à l'université de

Helmstædt, et se fit bientôt connaître par quelques travaux de statistique qui lui valurent une pension de la part du duc de Brunswick. En 1809 il devint directeur du bureau statistique de la Westphalie, et, après la dissolution de ce royaume, il remplit à Paris une mission diplomatique, dont son souverain, le duc de Brunswick, l'avait chargé. De retour en Allemagne, il se fixa à Weimar, où il rédigea pendant plusieurs années la revue scientifique : *Geographische Ephemeriden*, et où il collabora d'une manière active à la grande *Encyklopædie* d'Ersch et Gruber. On lui doit en outre les travaux suivants : *Geographisch-statistische Beschreibung der Fürstenthümer Wolfenbüttel und Blankenburg* (Description géographique-statistique des principautés de Wolfenbuttel et de Blankenbourg), en commun avec Bege; Brunswick, 1802, 2 vol.; — *Statistischer Umriss der sæmmtlich. europaeisch. Staaten* (Précis statistique de tous les États de l'Europe); ibid., 1805, 2 livraisons; — *Europa nach seinen politisch-geographischen Umrissen* (Les Contours politico-géographiques de l'Europe); Weimar, 1807-1818, 3 livraisons; — *Statistischer Abriss des oestreichisch. Kaiserthums* (Précis statistique de l'empire autrichien); Nuremberg, 1807; — *Geographisch-statistischer Abriss des Königreich Hannover* (Précis géographico-statistique du royaume d'Hanovre); Weimar, 1809; — *Lehrbuch der Statistik der europæischen Staaten* (Traité statistique des États de l'Europe); Weimar, 1812; — *Statistisches Repertorium des Königreichs Westphalen* (Répertoire statistique du royaume de Westphalie); Brunswick, 1813; — *Vollstændiges Handbuch der neusten Geographie und Statistik* (Manuel complet de géographie et statistique modernes); Berlin, 1816-1820; — *Allgemeines geographisch-statistisches Handwoerterbuch* (Dictionnaire universel géographico-statistique); Weimar, 1817-1818, 2 vol.; — *Kunde von Frankreich* (Renseignements sur la France); Weimar, 2e édit., 1819; — *Genealogisch-historisch-statistischer Almanach* (Almanach généalogico-historico-statistique); Weimar, 1823-1828, 6 vol. R. L.

Conv.-Lex. — Keyser, *Index Libror.*

HASSELQUIST (*Frédéric*), voyageur et naturaliste suédois, né le 3 janvier 1722, à Tœrnevalla, près Linkœping, où son père était ministre protestant, mort le 9 février 1752, à Bogda, près Smyrne. A l'âge de treize ans, il perdit un oncle qui l'avait recueilli après la mort de son père, et qui était son dernier soutien, car sa mère était frappée de démence. Le jeune orphelin avait alors commencé ses études; il se procura des ressources pour les continuer, en donnant des leçons. Il se rendit à l'université d'Upsal en 1741, et obtint en 1746 une bourse royale. Il y publia une thèse intitulée : *De Viribus Plantarum*, et fut reçu licencié en médecine en 1747. Son maître Linné exprimait souvent ses regrets de ce que l'histoire naturelle de la Palestine, qui pouvait offrir de si grands secours pour l'intelligence de la Bible, avait été entièrement négligée. Hasselquist prit la résolution de remplir la lacune qui existait dans cette partie de la science; après avoir mûrement délibéré sur les moyens d'accomplir ce projet, il en fit part à Linné. Cet illustre savant lui représenta d'abord que la faiblesse de sa santé ne lui permettait pas de tenter un pénible voyage dans des contrées lointaines et inhospitalières. Mais voyant qu'aucune considération ne pouvait ralentir l'ardeur de son élève, il l'assista de tout son pouvoir et le recommanda à l'université et au clergé du diocèse, qui signèrent la souscription ouverte en faveur de cette entreprise. Des particuliers de Stockholm et de Gothenbourg figurent également au nombre des souscripteurs. Hasselquist employa deux ans à se préparer à son voyage. Après avoir lu les meilleurs ouvrages relatifs au Levant, et étudié les langues de ces contrées, il s'embarqua pour Smyrne, où il arriva le 26 novembre 1749. Il passa l'hiver et l'été suivant dans cette ville, d'où il fit des excursions à Magnésie et au Sipyle. Il se rendit ensuite à Alexandrie, puis à Rosette, et parcourut l'Égypte. Quelques-unes de ses découvertes et de ses observations, consignées dans des lettres adressées à des savants de Suède, furent publiées dans les mémoires des Académies des Sciences d'Upsal et de Stockholm. Élu membre de ces deux sociétés, quoique absent, il fut nommé adjoint à la faculté de médecine d'Upsal, qui lui avait décerné le diplôme de docteur. Il quitta le Caire en mars 1751, et partit pour la Palestine, où il observa la pomme de Sodome, l'épine du Christ, et les sauterelles, que mangent encore les descendants des auditeurs de saint Jean-Baptiste. Chargé d'une riche collection d'histoire naturelle, le voyageur s'embarqua à Sidon, visita l'île de Chypre, et retourna à Smyrne. La toux et l'hémorrhagie, dont il avait déjà souffert dans sa patrie, le reprirent de nouveau, et causèrent sa mort, sur la terre étrangère. Il était alors débiteur d'une somme assez considérable. Ses créanciers firent saisir ses collections, et ne consentirent à les laisser déposer dans un musée de Suède, que lorsque la reine Louise Ulrique les eut désintéressés. Le botaniste Jacquin a donné le nom de *Hasselquitia cordata* à une plante ombellifère qui croît en Palestine. On a de Hasselquist : *Resa till Heliga Landet færrættad fran ar* 1745 *till* 1752 (Voyage à la Terre Sainte exécuté de 1749 à 1752), publié par Charles Linné; Stockholm, 1757, 2 vol. in-8°. Le t. Ier contient le journal du voyage et les lettres à Linné, le t. II des mémoires, des remarques sur un grand nombre d'objets d'histoire naturelle. Cet ouvrage important fut traduit en allemand par Th.-H. Gadebusch, Rostock, 1762, 2 vol. gr. in-8°; en français, Paris, 1762,

2 vol. in-8°; en anglais, Londres, 1767, in-8°; — plusieurs mémoires (relatifs à la maladie endémique d'Alep, à la préparation du sel ammoniaque, à l'usage de manger des sauterelles en Arabie, etc.); dans les *Handlingar* (traités) de l'Académie des Sciences de Stockholm, et dans *Acta Societatis Scientiarum Upsaliensis;* — des pièces de vers suédois. La *Flora Palestinæ* de Linné est basée sur l'herbier formé par Hasselquist. E. Beauvois.

Ch. Linné, préf. du *Voy.* — Éloge, dans *Traités de l'Acad. des Sc. de Stockh.*, 1758. — *Mercure suédois*, 1757, p. 515. — Fr.-C.-G. Hirsching, *Hist. litter. Handbuch;* 1797. — *Biogr. Lexicon æfver namkunnige svenska Mæn;* Œrebro, 23 vol. in-8°, t. VI, 73-76. — Hammarskœld, *Svenska Vitterheten*, 277, 279.

HASSELS (1) (*Jean*), en latin *Joannes de Hasela* ou *Hasalanus*, théologien liégeois, mort à Trente, en 1552. Il professa avec distinction la théologie à Louvain. Charles V l'envoya au concile de Trente, où il se distingua par son érudition et son éloquence. On a de lui: *Quæstiones casuales;* — *De quæstionibus casualibus, quæ in Summa S. Raymundi et Apparatu ejus vel non continentur, vel minus plane explicantur;* dans les *Elench.* de Sander, part. II, p. 219. Swert rapporte son épitaphe:

Tridentum gradiis a Cæsare missus Athenis,
Hic procul a patria conditur Hassellus.

On attribue à Hassels un *Commentaire sur les épîtres de saint Paul*, publié sous le nom de *Sasbouth.* A. L.

Gravius (Henri van der Meulen), *De his qui in fide migrarunt*, etc. — François Sweert, *Epitaphia joco-seria latina, gallica, italica, hispanica, lusitanica, belgica* (Cologne, 1623, in-12). — Comte de Becdelièvre-Hamal, *Biographie Liégeoise*, t. I, p. 210. — Échard, *Scriptores Ordinis Prædicatorum*, t. I, p. 619.

HASSENFRATZ (*Jean-Henri*), chimiste et homme politique français, né à Paris, le 20 décembre 1755, mort dans la même ville, le 26 février 1827. Engagé d'abord comme mousse sur un vaisseau de guerre, il se fit charpentier à son retour à Paris, et obtint la maîtrise à l'âge de vingt-deux ans. Pour se perfectionner dans son art, il voulut apprendre les mathématiques, et suivit un cours de Monge. Il fut employé ensuite chez le chevalier Bauvin, géographe du roi. Reçu élève des mines en 1782, il voyagea pour apprendre l'art pratique des mines. Revenu en France, il fut présenté à Lavoisier, et chargé par ce savant de la direction de son laboratoire. Dès le commencement de la révolution, il en adopta les principes avec ardeur et même avec exagération, et devint membre du club de 1789. Mais bientôt les membres se divisèrent, et Hassenfratz se fit remarquer au club des Jacobins. Il prit une part active à la journée du 10 août. Nommé membre de la commune de Paris, il s'y montra un des plus modérés, et fit naître au 31 mai des lenteurs qui forcèrent d'exécuter le jour les arrestations qu'on avait d'abord résolu de faire la nuit, et fit rayer plusieurs noms de la liste des proscrits. Chargé de présenter la pétition de la commune à la Convention, il vint à la barre de l'assemblée, et demanda, au nom des quarante-huit sections de Paris, l'arrestation des députés girondins: « Le peuple est levé, dit-il alors; il est debout: que tous les conspirateurs tombent sous le glaive de la loi et mordent la poussière. » Il fut invité aux honneurs de la séance. Après cette victoire il fit cependant prononcer la dissolution de la commune, malgré les menaces de ceux de ses membres qui voulaient conserver une sorte de pouvoir dictatorial. Dès 1792 il avait été chargé de la direction du matériel de la guerre, et l'un des premiers il dénonça la trahison de Dumouriez. Fatigué des détails de cette administration difficile, Hassenfratz donna sa démission, et devint membre d'une commission qui, sous prétexte de réunir les objets d'arts et métiers confisqués par la république, ne fut réellement employée qu'à pourvoir aux besoins des armées. Il eut dans son département la direction des fusils et des canons. Il réorganisa le corps des mines, dans lequel il devint inspecteur divisionnaire, et contribua à l'organisation de l'école de Mars, où il fit un cours d'administration militaire; puis à celle de l'École Polytechnique. Aux journées de germinal et de prairial, il conduisit à l'attaque de la Convention les bandes du faubourg Saint-Marceau, où il avait son domicile. Un décret de la Convention, du 5 prairial an III, le renvoyait devant le tribunal d'Eure-et-Loir; mais il se réfugia à Sedan, et un peu plus tard l'amnistie du 4 brumaire annula le procès. Hassenfratz, rendu aux sciences et aux arts, s'y livra dès lors tout entier. Il devint professeur à l'École de Mines à la fondation de cet établissement, en 1795. En 1797 il était déjà instituteur de physique à l'École Polytechnique. Invité, en 1814, à donner sa démission, il fut nommé professeur émérite avec appointements; mais en 1815 ce titre et cette pension lui furent retirés.

On a de Hassenfratz: *École d'exercice, ou manuel militaire de l'infanterie, cavalerie et artillerie nationales;* Paris, 1790, in-12; nouvelle édition, sous le titre de *Catéchisme militaire, ou manuel du garde national;* 1790, in-12; — *Géographie élémentaire, à l'usage des jeunes gens de l'un et de l'autre sexe;* Paris, 1792, in-12; 5° édit., 1809, in-12; — *Cours révolutionnaire d'administration militaire;* Paris, 1794, in-4°; — *Tableau de Minéralogie;* Paris, 1796, in-8°; — *Cours de Physique céleste;* Paris, 1803, 1810, in-8°; — *Traité de l'Art du Charpentier*, pour faire suite aux arts et métiers publiés par l'Institut; Paris, 1804, in-4°, avec planches; — *Sidérotechnie, ou l'art de traiter les minerais de fer, pour en obtenir de la fonte, du fer et de l'acier;* Paris, Didot, 1812, 4 vol. in-4°; — *Dictionnaire de Physique* de l'*Encyclopédie méthodique;* 1816-1821, 4 vol. in-4°; — *Traite*

(1) C'est par erreur que le cardinal Palavicini l'a confondu avec Jean *Hessels*, mort en 1566. (*Voy.* ce nom.)

théorique et pratique de l'art de calciner la pierre calcaire, et de fabriquer toutes sortes de matières, ciments, bétons, etc., soit à bras d'homme, soit à l'aide de machines; Paris, 1825, in-4°. Il a en outre publié des mémoires dans les *Annales de Chimie*, le *Journal des Mines*, le *Journal de Physique* et le *Recueil de la Société royale de Londres*. L. L—T.

Jules Fontaines, notice en tête du *Catalogue de la bibliothèque de Hassenfratz* (1827). — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Nouv. Biographie des Contemporains.* — Le Bas, *Dict. encyclopédique de la France.*

* **HASSENPFLUG** (*Hans-Daniel-Ludwig-Friedrich*), homme politique allemand, est né en 1793, à Hanau (électorat de Hesse). Fils d'un haut fonctionnaire, il fut destiné à la carrière administrative, étudia le droit à l'université de Gœttingue, et obtint, en 1817, la place d'assesseur au sénat de justice du gouvernement de Cassel. Il manifesta dès cette époque des opinions marquées en faveur de la monarchie la plus absolue, et sut gagner la confiance entière de son souverain, qui lui donna en 1832, peu de temps après son avénement à la régence, les portefeuilles des ministères de la justice et de l'intérieur. Jusqu'en 1837 la vie de M. Hassenpflug fut une lutte non interrompue contre les chambres, contre la presse, contre les institutions libérales de son pays et contre les hommes qui se posaient comme les défenseurs de ces mêmes institutions. La chambre essaya à différentes reprises de se soustraire à l'usage arbitraire que M. Hassenpflug fit de son pouvoir. Elle alla jusqu'à porter formellement plainte contre lui; mais la cour suprême de justice, à laquelle elle avait demandé de redresser les torts du ministre, n'osa se prononcer contre le pouvoir, et rejeta les plaintes des représentants du peuple. M. Hassenpflug y répondit en ordonnant la dissolution de la chambre qui avait voulu se soulever contre lui. Cependant, à force de s'opposer, dans chaque circonstance, aux manifestations les plus évidentes de l'opinion publique, M. Hassenpflug tomba dans une telle impopularité qu'il dut renoncer à ses fonctions de ministre et abandonner l'électorat de Hesse. Il se rendit alors (1837) à Hohenzollern-Sigmaringen, et de là dans le grand-duché de Luxembourg, occupa jusqu'en 1840 des places élevées dans l'administration de ces deux pays, et vint à cette époque en Prusse, où l'avénement au trône du roi Frédéric-Guillaume IV donna un grand pouvoir aux amis de M. Hassenpflug. Aussi l'ancien ministre de Cassel fut-il très-bien accueilli à Berlin, et y obtint dès 1841 une place au tribunal supérieur de justice. Il la changea plus tard contre celle de président du tribunal de Greifswald, qu'il occupa jusqu'en 1850. Rappelé alors à Cassel et rétabli dans ses anciennes fonctions de premier ministre de l'électorat, il signala sa rentrée au pouvoir par des actes qui soulevèrent en Allemagne une indignation générale et firent pendant quelque temps du petit pays de Hesse le centre du mouvement politique de l'Allemagne. M. Hassenpflug essaya vainement de justifier sa conduite en disant que l'intérêt du principe monarchique avait rendu les mesures extrêmes nécessaires. Il devint bientôt l'homme le plus impopulaire de l'Allemagne, et se retira, en 1856, dans la vie privée, chargé de la haine de l'immense majorité de tout un grand peuple. Ce sentiment se manifesta d'une manière flagrante à l'occasion de la rixe provoquée contre M. Hassenpflug par le comte Ysenburg.

R. LINDAU.

Wippermann, *Kurhessen seit den Freiheitskriegen;* Cassel, 1850. — Græfe, *Der Verfassungskampf in Kurhessen;* Leipzig, 1851. — Pfaff, *Das Trauerspiel in Kurhessen;* Leipzig, 1851. — *Conv.-Lex.*

HASSENSTEIN, en latin **HASISTENIUS** (*Bogislas*, bann de LOBKOWITZ), poëte bohême, naquit vers le milieu du quinzième siècle, et mourut en 1510. Il fit ses études en Bohême, et s'appliqua surtout à la parfaite connaissance des langues anciennes. Il visita ensuite l'Italie, la Grèce, la Syrie, l'Égypte. De retour dans sa patrie, il se signala dans la guerre contre les Hongrois, et publia plusieurs poésies latines. Sa réputation d'érudit s'éleva jusqu'à la cour, et le roi Ladislas le choisit pour son secrétaire intime. Hassenstein ne tarda pas à être élu évêque d'Ollmütz, mais le pape Pie III refusa de le confirmer. Ce refus avait pour motif les critiques violentes qu'Hassenstein avait publiées contre les chefs de l'Église catholique. Après cette déception, le bann Hassenstein se consacra exclusivement aux lettres. Il parvint à former une grande bibliothèque, qui, outre un nombre considérable de livres imprimés, contenait plusieurs manuscrits rares. Cette précieuse collection fut léguée par lui à celui de ses parents qui se distinguerait le plus dans les sciences. Malheureusement elle fut en grande partie détruite par un incendie; ses débris furent mis à profit par Luther, Mélanchthon et autres célébrités du temps. On trouve les poésies du bann Hassenstein réunies dans le livre intitulé : *Farrago Poematum in ordinem digestorum;* Prague, 1570. Depuis, un érudit allemand, Christophe-Auguste Hermann, fit connaître en détail la vie et les travaux de ce poëte, dans l'ouvrage intitulé : *De Vita, summis in rem litterariam Meritis B. H....;* Wittemberg, 1719-1721. N. K.

Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexikon.* — Pelzel, *Abbildung böhmischs and mährisch. Gelehrten.*

* **HASSFURT** (*Jean-Vierdung* VON), médecin allemand, établi à Heidelberg, où il mourut, au commencement du seizième siècle; il essaya de concilier l'art de guérir avec l'astrologie, et il écrivit, soit en allemand, soit en un latin barbare, divers ouvrages, tombés justement dans un oubli complet; nous nous contenterons de donner les titres des suivants : *Libri IV de cognoscendis et medendis morbis ex corporum*

cœlestium positione; — Nova Medicinæ Methodus curandi morbos ex mathematica scientia deprompta. G. B.

Kestner, *Medicinisches Gelehrten-Lexikon.* — Panzer, *Deutsche Annalen*, t. I, p. 285, 344.

HASTFEHR (*Frédéric-Guillaume*, baron DE), économiste suédois, né en 1719, à Roslagen, près Stockholm, mort à Copenhague, en 1768. Après avoir servi dans l'armée, il s'occupa de l'amélioration de la race ovine. Appelé en Danemark, il y proposa d'utiles réformes, et fut envoyé en Islande pour les mettre à exécution. Il y introduisit des mérinos d'Espagne, qui malheureusement périrent tous d'une maladie contagieuse. On a de lui : *Utfœrlig och omstandelig unterrættelse om fullgoda fars ans och skœthsel* (Traité détaillé et complet sur l'Éducation et les soins à donner aux Moutons); Stockholm, 1752. Cet ouvrage eut beaucoup de succès; il fut traduit en danois par Rœring : *Et lands guldgrube : fareavlens forbedring* (La Mine d'or d'un pays, l'amélioration de l'oviculture); Copenhague, 1755, in-4°; en allemand, par J.-A. Scheibe; ib., 1756 et 1767, in-4°; et en français : *Sur l'Établissement d'une Bergerie en Islande;* Copenhague, 1761, in-8°. E. B.

Adelung, *Supplément à Jöcher.* — Nyerup et Kraft, *Lit.-Lexic.*

HASTINGS ou **HASTING** (1), célèbre chef de pirates normands, vivait dans le neuvième siècle. Il est surtout connu par les annales confuses et écourtées des chroniqueurs français, et il n'est pas facile de déterminer auquel des Hastings nommés dans les *Sagas* scandinaves se rapportent leurs récits. Glaber et Dudon de Saint-Quentin prétendent qu'il était fils d'un paysan des environs de Troyes en Champagne, et qu'entraîné par ses penchants cupides et cruels, il abandonna sa patrie et sa religion pour s'enrôler parmi les pirates normands. Cette assertion n'a rien d'absolument invraisemblable, et Hastings se montra dans la suite si familier avec les usages de la France, qu'on pourrait le supposer né dans ce pays, si lui-même plus tard, lorsqu'il servit d'interprète aux Français dans leur négociation avec Rollon, n'avait dit qu'il était né en Danemark. Comme les *Sagas* parlent d'un pirate Hastein de Sogn, fils du jarl Atte, l'historien danois Suhm pense qu'une partie des exploits du Hastings des chroniqueurs français peut appartenir à ce chef scandinave. Le même historien suppose, avec vraisemblance, que plusieurs pirates ont porté le nom de Hastings, et que les vieilles chroniques françaises les ont confondus en un seul personnage, qui est comme le type de la barbarie normande. Benoît de Sainte-Maure, paraphrasant les récits de Dudon de Saint-Quentin, nous représente ainsi Hasten :

Li très-horrible, li cruens,
Le plus mals hom qui unc nasquist
E qui al siècle plus mal fist.

Ce farouche pirate n'estimait pas que les peuples dont il dévastait les pays valussent « un seul flocel de laine ». — « On le voit, dit Depping, agité par la soif des ravages, sans être assouvi par toutes les ruines qu'il laissait sur son passage. Courant d'aventure en aventure, d'exploit en exploit, avec la rapidité d'un homme sûr de ses coups, il élude par la ruse les obstacles que son bras ne peut vaincre. Les grandes entreprises flattent son esprit altier; puis il dédaigne les conquêtes qu'il vient de faire. En vain essaya-t-on, dans la suite, de l'apprivoiser; le clergé, alors si habile à dompter les esprits, perdit sa peine sur Hastings, qui resta toujours un farouche aventurier. » Les pirateries des Normands, commencées sous Charlemagne, devenues plus fréquentes sous Louis le Débonnaire, prirent une effrayante intensité lorsque la bataille de Fontenay en 841 eut affaibli l'empire des Carlovingiens. Alors, selon l'expression de Robert Wace, les païens « trovèrent la terre vuide de gent et bonne à conquerre ». L'année même de la bataille de Fontenay, les Normands remontèrent la Seine jusqu'à Rouen, qu'ils brûlèrent. Quelques années après, vers 845, ils pénétrèrent dans la Loire. Hastings fit sur ce fleuve la première apparition que les historiens aient notée. Il brûla la ville d'Amboise, ravagea tout le pays entre la Loire et le Cher, et mit le siége devant Tours. Les habitants se défendirent bravement, et l'intercession miraculeuse de saint Martin écarta les barbares. De retour dans le Nord, Hastings s'associa avec Bjœrn, surnommé *Côte de Fer*, à cause d'une plaque de fer qui, selon la légende, garantissait la seule partie de son corps qui fût vulnérable. Les deux pirates préparèrent une grande expédition et enrôlèrent la vaillante jeunesse que la pauvreté du sol forçait d'aller chercher fortune au loin. La flotte normande fit voile pour la France. Pendant qu'une division normande remontait la Seine, les autres vaisseaux, commandés, à ce que l'on croit, par Hastings, pénétrèrent dans la Loire. Les pirates s'établirent dans une des îles marécageuses qui obstruaient le cours de la basse Loire. De cet asile, qu'ils fortifièrent, ils se répandirent sur les deux rives du fleuve et les dévastèrent impitoyablement. Après s'être partagé le butin, ils naviguèrent vers le sud, et, repoussés de la côte de Galice, ils remontèrent la Garonne. Tout le sud-ouest de la France subit de tels ravages qu'il est difficile de les attribuer à un seul corps expéditionnaire. Les Normands créèrent probablement sur la Garonne un établissement dans le genre de celui qu'ils possédaient déjà à l'embouchure de la Loire, et en firent le centre de leurs opérations qui s'étendirent d'un côté jusqu'à la Loire, de l'autre jusqu'aux Pyrénées. La fureur de Hastings s'exer-

(1) Dans les divers chroniqueurs latins du moyen âge ce nom est écrit indifféremment : *Æstagnus, Æstinnus, Anstinnus, Æstignus, Hasteinus, Hadidgnus.* Benoît de Sainte-Maure l'appelle *Hastenc.*

çait principalement sur les seigneurs et les prêtres, et il livrait aux flammes tous les édifices religieux qu'il rencontrait. De pareils ravages épuisaient vite le pays envahi. Les pirates ne trouvant plus à piller dans l'Aquitaine, poussèrent plus loin leur aventureuse navigation, longèrent les côtes de la péninsule hispanique, remontèrent successivement le Tage, le Guadalquivir, ravagèrent Lisbonne, Séville, et explorèrent le détroit de Gibraltar, que les *Sagas* appellent *Niœrva-Sund.* Cette expédition semble avoir eu lieu en 852. Les années suivantes n'offrent qu'une suite monotone de dévastations dont les provinces occidentales de la France furent le théâtre. L'épuisement de ces malheureuses contrées éloigna encore une fois les pirates. Hastings proposa à ses hommes une expédition contre Rome, dont le nom était venu jusqu'à eux, bien qu'ils ignorassent dans quelle partie de l'Italie elle était située. Ils mirent à la voile avec cent bateaux, pillèrent en passant les côtes de l'Espagne et de la Mauritanie, entrèrent dans la Méditerranée, et, après avoir rançonné les Maures d'Espagne, se dirigèrent vers l'Italie. Les pirates prirent pour Rome le premier port qu'ils rencontrèrent. Ce n'était pourtant que la ville de Luna, cité étrusque autrefois florissante, alors bien déchue et aujourd'hui bourgade ignorée du golfe de Spezzia. Persuadé qu'il était devant Rome, et désespérant d'enlever de force une aussi grande ville, Hastings eut recours à la ruse. Il feignit une maladie mortelle, et annonça son intention de léguer ses trésors à l'Église, pourvu qu'on lui accordât une sépulture dans un cloître. Le clergé accéda à ce vœu. Les Normands célébrèrent les funérailles de leur chef, et suivirent son corps à l'église. Mais au moment où on allait le déposer dans la tombe, le prétendu mort se redressa dans le cercueil, saisit son épée, et frappa l'évêque qui officiait. Aussitôt ses compagnons, tirant leurs armes cachées sous leurs vêtements, massacrèrent les assistants, et mirent la ville au pillage. Hastings, maître de Luna, reconnut son erreur, et n'essaya pas de pousser jusqu'à Rome. Il fit transporter dans ses bateaux le butin, les plus belles femmes et les jeunes gens capables de combattre ou de ramer, et se rembarqua pour la France. Cette extraordinaire aventure, qu'elle soit un fait réel ou une légende, était trop caractéristique pour être omise. Le retour des pirates fut désastreux. Assaillis par une affreuse tempête, ils perdirent une partie de leur flotte, et furent forcés de jeter leur butin à la mer pour alléger leurs bateaux :

> Un tels dolurs ne tels travailz
> Ne suffri gent comme ils soufrirent,
> Plusurs de lur nefs y périrent,
> Nuls hom ne siet l'aveir esmer
> Qu'il jetèrent al funz de mer
> Pur lur nefs auques surlegier (1).

Les pirates se dédommagèrent de leurs pertes en pillant le midi de la France; mais Hastings parut dégoûté des lointaines aventures. Il prêta l'oreille aux propositions que l'abbé de Saint-Denis et plusieurs évêques vinrent lui apporter de la part du roi Charles le Chauve; il se laissa conduire devant le roi, et consentit, en 863, à recevoir le baptême, moyennant une forte somme d'argent et à condition de posséder le comté de Chartres. La conversion de Hastings excita une allégresse générale, et après trente ans de ravages la France respira. Treize ans plus tard une nouvelle bande de Normands, sous la conduite de Rollon, se jeta sur la Neustrie. Charles le Simple, roi de France, envoya contre eux une armée commandée par le comte Ragnold. Hastings se joignit aux Français. Il eut avec ses compatriotes une entrevue sur les bords de l'Eure, les exhorta vainement à accepter des fiefs du roi Charles, et au retour de la conférence, il conseilla à Reginold de ne pas les attaquer. Cet avis prudent le rendit suspect de connivence avec les Normands. On dit même que, craignant pour sa vie, il abandonna la France. Ce fait est fort douteux, puisqu'on voit en 893 un Hastings, le même probablement que le vieux pirate, rassembler tous les guerriers de sa nation, et les conduire sur les côtes de Kent. Arrivé en Angleterre, Hastings détermina les Danois d'Est-Anglie et du Northumberland à se soulever et à se joindre à lui. Il fut vaincu par Alfred, et ramena en France les débris de son expédition. A partir de ce moment l'histoire se tait sur Hastings, qui avait atteint un âge avancé et qui dut mourir peu après. Z.

Glaber Radulphe, *Chron.*, l. I. — Dudon de Saint-Quentin, *De Gestis Normannorum.* — Benoît de Sainte-Maure, *Chronique des Ducs de Normandie*, l. I; dans la *Collection de documents inédits sur l'histoire de France.* — Robert Wace, *Le Roman de la Rose.* — Pontoppidan, *Gesta et Vestigia Danorum extra Daniam*, 212-274. — Depping, *Histoire des Expéditions maritimes des Normands.*

HASTINGS (*Warren*), célèbre administrateur anglais, premier gouverneur général du Bengale, né à Daylesford (comté de Worcester), le 6 décembre 1732, mort dans le même endroit, le 22 août 1818. Il appartenait à une ancienne et illustre famille, qui faisait remonter son origine jusqu'au fameux pirate danois Hastings. Les seigneurs de Daylesford prétendaient être les chefs de cette famille; mais ils prospérèrent moins que d'autres branches de leur maison, et la guerre civile acheva de les ruiner. Un Hastings, zélé cavalier, dépensa la moitié de sa fortune pour le service du roi, et donna l'autre moitié pour obtenir grâce auprès des républicains. Le vieux château de Daylesford sortit de la famille à la génération suivante, et fut vendu à un marchand de Londres. Avant la vente, le dernier Hastings de Daylesford conféra à son second fils un rectorat qui dépendait du manoir. Le second fils du recteur se maria jeune, perdit sa femme après deux ans de mariage, et alla mourir aux Indes occidentales, laissant aux soins du recteur, qui

(1) Benoît de Sainte-Maure, l. I.

avait à peine de quoi vivre, un orphelin destiné à d'étranges vicissitudes. Cet orphelin, Warren Hastings, fut envoyé à l'école du village, avec les petits paysans des environs; mais dès lors il était possédé d'une idée, qui ne devait plus le quitter jusqu'à ce qu'il l'eût réalisée, et qui décida peut-être de sa destinée : il voulait racheter le domaine de Daylesford. Il avait huit ans lorsque le fils aîné du recteur Howard Hastings, qui avait une place à Londres, le prit chez lui. Warren fut mis à l'école de Westminster, où il eut pour condisciples plusieurs hommes depuis célèbres, entre autres Elijah Impey, qu'il retrouva plus tard dans l'Inde. Malgré des habitudes un peu turbulentes, il fut un bon écolier, et l'on songeait à l'envoyer à l'université d'Oxford, lorsque Howard Hastings mourut, léguant son neveu aux soins d'un ami nommé Chiswick. Celui-ci, très-pressé de se débarrasser de son pupille, obtint pour lui une place dans les bureaux de la Compagnie des Indes orientales. Warren Hastings partit pour le Bengale en janvier 1750, et arriva à sa destination au mois d'octobre suivant. Après deux ans passés à Calcutta, il fut envoyé comme agent commercial de la Compagnie à Cossimbazar. Il s'y trouvait lorsque Surajah-Dowlah, nabab de Moorshedabad, enleva Calcutta aux Anglais. Cet événement, qui coûta d'abord la liberté à Hastings, fut pourtant l'origine de sa grandeur. De la prison où il était retenu à Moorshedabad, il tint ses compatriotes au courant des actes du nabab, et prit même part à une conspiration contre lui. Cette conduite attira l'attention de Clive, et lorsque après la bataille de Plassey (1757), Meer Jaffier fut proclamé nabab du Bengale, Hastings résida à la cour du nouveau prince comme agent politique de la Compagnie. En 1761 il quitta Moorshedabad pour aller siéger à Calcutta, comme membre du conseil, et trois ans plus tard il retourna en Angleterre, rapportant une fortune considérable en elle-même, mais modeste en comparaison des fortunes réalisées par d'autres agents de la Compagnie. Hastings était généreux, et il avait placé une partie de son argent dans le Bengale, placement peu solide, de sorte qu'au bout de quatre ans il ne lui resta plus rien de sa fortune. Il fallut songer de nouveau à l'Inde. Sur sa demande, la Compagnie, qui connaissait ses talents, le nomma membre du conseil de Madras. Au printemps de 1768, il s'embarqua à bord du *Duc de Grafton*, et commença un voyage qui fut marqué par un singulier et romanesque incident. Parmi les passagers se trouvait un baron allemand nommé Imhoff, qui, de compagnie avec sa femme, allait à Madras pour tâcher de gagner de l'argent en peignant des portraits. Hastings devint amoureux de cette dame, et se fit écouter d'elle, sans se brouiller avec le mari. Il fut convenu que la baronne demanderait son divorce en Allemagne, que le baron faciliterait de son mieux le succès de cette demande, et qu'en attendant, le mari, la femme et Hastings vivraient ensemble, ce dernier s'engageant à épouser la dame aussitôt après le divorce, ce qui se réalisa en effet quelques années plus tard. En arrivant à Madras Hastings trouva le commerce de la Compagnie dans un état de désorganisation complète. Il effectua aussitôt d'importantes réformes, qui plurent aux directeurs et qui lui valurent le gouvernement du Bengale. Il se rendit à Calcutta en 1772. Le pouvoir suprême dans le Bengale appartenait encore nominalement au nabab de Moorshedabad; de fait, il était entre les mains des Anglais, qui ne l'exerçaient pas avec assez d'unité. Le gouverneur n'était que le président, avec voix prépondérante, d'un conseil de quatre membres, et l'opposition de trois de ses collègues suffisait pour l'annuler. Hastings n'eut pas immédiatement à lutter contre un pareil obstacle; il n'eut d'abord affaire qu'à des difficultés administratives, dont la plus grave était le besoin d'argent. Suivant les expressions fort justes de M. Macaulay, toutes les instructions de la Compagnie à Hastings pouvaient se résumer ainsi : « Gouvernez doucement et envoyez plus d'argent; pratiquez une stricte justice, agissez avec modération à l'égard des voisins, et envoyez plus d'argent », ce qui revenait à dire : « Soyez le père et l'oppresseur du peuple; soyez juste et injuste, modéré et rapace. » Les instructions, contradictoires en apparence, étaient fort claires au fond, et Hastings, comprenant très-bien ce que la Compagnie voulait dire, agit en conséquence. Le prince d'Oude, Sujah-Dowlah, avait d'immenses richesses, et voulait ajouter à ses États le territoire des Rohillas, sur lequel il n'avait aucun droit. Comme il manquait de soldats pour soumettre cette vaillante population, il offrit à Hastings de l'argent pour prix d'auxiliaires anglais. Cet indigne marché, qui amena la destruction de la plus noble population de l'Inde, fut conclu. Sujah-Dowlah paya à la Compagnie 400,000 l. sterl. (10,000,000 fr.), et une brigade anglaise l'aida à exterminer les Rohillas, contre lesquels l'Angleterre n'avait pas même un motif de plainte. Cet expédient et quelques autres, un peu moins coupables, remplirent les caisses de la Compagnie; mais elles firent naître des scrupules chez quelques membres du parlement. Lorsque l'administration supérieure de l'Inde fut réorganisée en 1773, on donna au gouverneur du Bengale le titre de gouverneur général, avec une suprématie sur les autres possessions de la Compagnie; mais on le laissa dépendant de ses quatre conseillers, et on créa, indépendamment de son pouvoir, une cour de justice. Parmi trois nouveaux conseillers qui arrivèrent d'Angleterre, se trouvait Francis (*voy.* ce nom), qui se posa aussitôt en adversaire de Hastings et entraîna dans son opposition deux autres conseillers, Clavering et Monson, ce qui priva le gouverneur général de toute autorité. Les indigènes, le croyant perdu, élevèrent de toutes parts contre lui des accusa-

tions, qui, acceptées par Francis, trouvèrent de l'écho jusqu'en Angleterre. Hastings se voyait très-compromis; pour éviter l'affront d'une révocation, il envoya sa démission au colonel Macleane, son agent à Londres, avec ordre de ne la produire que dans un cas d'extrême nécessité. Il était bien décidé à ne pas céder sans combat, et il tenta un suprême effort. Parmi les indigènes, le plus puissant de ses ennemis était le brahme Nuncomar. Hastings s'entendit avec le président de la cour de justice, sir Elijah Impey, son ancien camarade, et Nuncomar fut arrêté sous l'inculpation de faux. Ce crime, que les lois anglaises punissent de la potence, était extrêmement commun dans l'Inde. En faisant, six ans auparavant, le faux billet qu'on lui reprochait, Nuncomar avait imité ce que faisaient tous les jours des milliers de ses compatriotes; d'ailleurs, les lois anglaises ne lui étaient pas applicables : il n'en fut pas moins condamné et exécuté malgré l'opposition désespérée de Francis. Ce coup de vigueur terrifia les Indiens. Ils comprirent qu'il était plus sûr d'être l'ami d'Hastings que de Francis. Le pouvoir du premier fut solidement assis à Calcutta; mais le second l'emporta pour un moment devant la cour des directeurs à Londres. Le colonel Macleane crut devoir remettre la démission de Hastings. Dans l'intervalle qui s'écoula entre l'accomplissement de cet acte et l'époque où Hastings en fut informé, la mort de Monson avait réduit à trois les membres du conseil et fait passer leur majorité du côté du gouverneur général. Celui-ci déclara aussitôt sa démission non avenue, et garda la direction suprême des affaires de l'Inde. Quand ses pouvoirs expirèrent au bout de cinq ans, ils lui furent renouvelés avec empressement. La grande crise où la guerre avec les colonies d'Amérique, et bientôt avec la France, avait jeté l'Angleterre, rendait utile et peut-être indispensable la présence de Hastings à Calcutta.

La puissance de Hyder-Ali, rajah de Mysore, soutenue par les flottes françaises, menaçait la puissance anglaise d'une ruine prochaine. Hastings fit face aux difficultés de la situation avec une énergie peu scrupuleuse sur les moyens. Il désarma pour un moment l'opposition de Francis, en promettant aux amis de ce conseiller une large part d'honneurs et d'émoluments. Avec Impey, qui l'avait si bien servi dans le procès de Nuncomar, il eut un peu plus de peine. Ce chef de la justice, fier de son pouvoir indépendant, l'exerçait avec un arbitraire absurde et odieux, qui pouvait pousser les indigènes à la révolte. Hastings, qui par la prière et la menace avait vainement essayé de le ramener à une conduite plus raisonnable, ne pouvant le vaincre, l'acheta. Impey ajouta à son titre de *chief justice* pour le gouvernement celui de *chief justice* pour la Compagnie, avec des appointements de 8,000 l. s., et la tranquillité du Bengale fut assurée, malgré l'opposition renaissante de Francis et le duel qui eut lieu entre ce conseiller et le gouverneur général. Francis, grièvement blessé, retourna peu après en Angleterre, et Hastings, devenu libre de ses mouvements, dirigea toute son activité contre Hyder-Ali. Malheureusement la Compagnie avait à lutter contre des difficultés financières plus redoutables peut-être que les armées de Hyder-Ali. Mais si Hastings manquait d'argent, il n'était jamais à court d'expédients pour en trouver. Cheyte-Sing, rajah de Bénarès, possédait d'immenses richesses; quoiqu'il n'eût donné aucun sujet de plainte à la Compagnie, Hastings lui fit payer, en outre du tribut annuel, une contribution extraordinaire de 50,000 livres (1778); la même somme fut exigée en 1779, et la demande fut renouvelée en 1780. Le rajah, pour se débarrasser de ces exigences, offrit secrètement un cadeau de 20,000 l. st. au gouverneur. Hastings accepta, puis, craignant sans doute que cette transaction ne se découvrît, il remit les 20,000 livres aux agents de la Compagnie, et exigea la contribution. Quand le malheureux rajah se fut exécuté, il lui demanda un corps de cavalerie auxiliaire, et comme Cheyte-Sing n'obéit pas immédiatement, il lui infligea une amende de 500,000 l. s., et partit pour Bénarès afin de faire exécuter sa sentence. Aussitôt arrivé, avec une escorte peu nombreuse, il fit arrêter Cheyte-Sing. Cet acte audacieux excita une formidable insurrection dans Bénarès. Hastings se renferma dans un palais de la ville, et s'y défendit énergiquement jusqu'à l'arrivée du major Popham, qui dispersa les insurgés. La prise de Bénarès ajouta une nouvelle province au territoire de la Compagnie, mais n'ajouta rien à ses ressources pécuniaires, parce que le trésor de Cheyte-Sing fut distribué aux soldats vainqueurs. Hastings eut alors recours au royaume d'Oude. Le prince Asaph-ul-Dowlah, qui régnait alors à Lucknow, sous la protection d'une brigade anglaise, avait laissé tomber ses finances dans un désordre complet. De lui directement on n'avait rien à espérer, mais sa mère possédait un trésor, que l'on estimait à 3,000,000 l. s. Toutes ses richesses et ses propriétés lui avaient été garanties par le gouvernement du Bengale, mais une parole donnée n'arrêtait pas Hastings; il s'entendit avec le fils pour dépouiller la mère, et comme cette princesse refusait de livrer ses trésors, elle fut séquestrée avec sa belle-mère et ses servantes dans son appartement, et l'on refusa aux prisonnières une nourriture suffisante. Ses deux intendants furent jetés dans un cachot et torturés périodiquement. Ces atroces traitements arrachèrent à la princesse 1,200,000 l. s. Le bruit de ces iniquités arriva jusqu'en Angleterre. L'opinion publique s'émut; plusieurs votes de censure passèrent à la chambre des communes. Impey fut frappé le premier; mais la Compagnie refusa absolument de rappeler Hastings, qui resta à la tête du gouvernement du Bengale jusqu'au printemps de 1785. La fin de son ad-

ministration fut parfaitement tranquille. L'opposition avait cessé dans le conseil et la guerre dans l'Inde. Hastings partit laissant les provinces anglaises de l'Inde dévastées et dépeuplées, un accroissement de revenu plus que contrebalancé par l'accroissement de la dette; mais il laissa aussi l'empire anglais consolidé par la ruine de ses ennemis, et légua à ses successeurs une tâche facile en comparaison de celle qu'il avait accomplie. Ces services éclatants et l'intégrité personnelle de Hastings, qui ne rapportait qu'une fortune médiocre, ne firent pas oublier ce qu'il y avait de blâmable dans les moyens employés. Il ne s'aperçut pas d'abord du danger de sa position. Débarqué à Plymouth au mois de juin 1785, il fut très-bien accueilli par le roi, et solennellement remercié par la Compagnie; Pitt et les autres ministres lui étaient tous favorables. Il attendit donc sans crainte les poursuites que Burke avait annoncées contre lui, et que Francis, entré dans la chambre des communes, soutenait avec une haine invétérée. Au mois d'avril 1786, Burke déposa son accusation sur le bureau de la chambre; Hastings en reçut communication, avec ordre de venir se défendre à la barre des communes. Sa défense, écrite et démesurément longue, fut à peine écoutée, et les débats relatifs aux diverses parties de l'accusation commencèrent. Burke mit d'abord en avant la vente du territoire des Rohillas au nabab d'Oude. Sur ce fait, le plus grave qu'on pût reprocher à Hastings, celui-ci fut absous par cent quatre-vingt-dix voix contre soixante-dix-sept. L'ancien gouverneur général se crut sûr du triomphe. Il s'attendit à recevoir l'ordre du Bain et la dignité de pair, il espéra même un ministère; cet espoir fut la cause de sa perte. Pitt, qui l'avait soutenu jusque là, l'abandonna brusquement. Le 30 juin Fox présenta les griefs relatifs au traitement de Cheyte-Sing. De tous les actes de Hastings, c'était le plus excusable; aussi lorsque Pitt se leva pour parler, on s'attendait à le voir repousser l'accusation; il excusa en effet le gouverneur général, blâma sévèrement la conduite de Francis, et, à la stupéfaction générale, il conclut en disant que, malgré tout, il voterait en faveur de la motion de Fox. Il avait entrevu un rival dans Hastings, et il lui fermait l'accès du pouvoir en le plaçant sous le coup d'un procès criminel. Son vote entraîna celui d'une partie de la majorité ministérielle, et cent quatre-vingt-dix voix contre soixante-dix-neuf se prononcèrent pour la motion de Fox. L'année suivante, l'accusation relative à la spoliation des *begums* ou princesses d'Oude, présentée par Sheridan, fut également admise, et les communes ordonnèrent l'arrestation de Hastings et le renvoyèrent devant la chambre des pairs. La session était trop avancée pour que le jugement eût lieu immédiatement, et Hastings fut mis en liberté sur caution. Enfin, le 13 février 1788, commença ce procès si mémorable par la grandeur de l'accusé et des accusateurs. Parmi ceux-ci figuraient au premier rang Burke, Fox, Sheridan. Les discours qu'ils prononcèrent excitèrent un immense intérêt, et portèrent au comble l'indignation contre Hastings; mais lorsque aux premiers éclats d'éloquence succédèrent de longues et minutieuses discussions, qui durèrent plusieurs années, sans aboutir à aucun résultat, lorsque de graves événements intérieurs ou extérieurs portèrent sur d'autres points l'attention du public, on cessa de se préoccuper de ce grand procès. La division se mit parmi les accusateurs; Pitt n'avait plus aucune raison de redouter un homme qui, même absous, était politiquement perdu. Pour mettre fin à une procédure interminable, les communes abandonnèrent la plupart des articles de l'accusation, et le 17 avril 1795 les pairs, au nombre de vingt-neuf, et à une grande majorité, prononcèrent l'acquittement de Hastings. Celui-ci sortit de la lutte victorieux, mais ruiné. Les frais du procès avaient dévoré sa fortune, qui n'avait jamais dépassé 100,000 l. s. Les amis qu'il avait dans la Compagnie voulaient lui rembourser les frais du procès et lui assurer une pension de 5,000 l. s. par an. Le ministère, qui ne se souciait pas de rendre à l'ancien gouverneur une grande existence, repoussa les propositions des directeurs, qui durent se contenter de faire à Hastings une pension de 4,000 l. st. (dix années devaient lui être payées d'avance) et de lui prêter à long terme, et sans intérêts, 50,000 l. s. Ces sommes, qui formaient plusieurs millions de francs, permettaient à Hastings de vivre dans l'aisance et même dans l'opulence; mais il était prodigue et négligent, et il fut plusieurs fois obligé de demander à la Compagnie une assistance, qui lui fut toujours libéralement accordée.

Il avait déjà depuis plusieurs années accompli son plus vif désir, le rêve et peut-être le but de sa vie : il avait racheté le manoir de Daylesford. Quant à cet autre but, plus élevé, la possession du pouvoir, il n'y pouvait plus songer depuis son procès. Il passa à Daylesford les vingt-quatre dernières années de sa vie, s'occupant d'embellir sa résidence et d'implanter dans ses jardins les végétaux de l'Inde. La littérature remplissait aussi ses loisirs; les livres, qu'il avait toujours aimés, lui étaient plus nécessaires que jamais; il se plaisait même à composer des vers, et un de ses biographes nous apprend qu'il ne se mettait jamais à déjeûner sans tenir à la main une composition poétique dont il régalait les convives. Selon la remarque de M. Macaulay, « Denys, dans l'antiquité, Frédéric, au dix-huitième siècle, avaient uni au génie des plus grandes affaires les petites vanités d'un bas-bleu de province. Ces grands exemples peuvent consoler les admirateurs de Hastings du chagrin de le voir réduit au niveau de Hayley et de Sewards. » Sur la fin de sa vie les circonstances le remirent en scène. En 1813, lors du renou-

vellement de la charte de la Compagnie de l'Inde orientale, la chambre des communes désira prendre l'avis de l'ancien gouverneur, et le manda à sa barre. Les députés le reçurent avec des acclamations, et lorsqu'il se retira, ils se levèrent et se découvrirent. Les lords lui donnèrent les mêmes marques de respect. En 1814, lorsque l'empereur de Russie et le roi de Prusse vinrent en Angleterre, Hastings leur fut présenté, et ces princes l'accueillirent avec des marques de respect et d'admiration. On crut généralement que la dignité de pair lui serait donnée; il n'en fut rien, et un siége au conseil privé fut la seule récompense du grand homme d'État qui avait sauvé la puissance anglaise en Asie. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-six ans, et fut enseveli dans l'église de Daylesford. « Ceux qui considéreront son caractère sans faveur et sans malveillance prononceront, dit M. Macaulay, que les deux grands éléments de toute vertu sociale, le respect pour les droits des autres et la sympathie pour leurs souffrances, lui firent défaut. Ses principes furent quelquefois relâchés, son cœur fut souvent dur. Si on ne peut le représenter comme un administrateur équitable et compatissant, on ne peut voir sans admiration l'ampleur et la fertilité de son intelligence, son rare talent pour le commandement, pour l'administration et pour la controverse, son courage indomptable, son honorable pauvreté, son zèle fervent pour les intérêts de l'État, sa noble égalité d'âme, éprouvée par les deux extrêmes de la fortune et jamais troublée par aucun. »

L. J.

Gleig, *Memoirs of the life of Warren Hastings, first governor general of Bengal;* Londres, 1841, 3 vol. in-8°. — Macaulay, *Warren Hastings;* dans l'*Edinburgh Review* (octobre 1841) et dans ses *Critical and historical Essays*, t. IV. — Mill, *History of British India.* — *English Cyclopædia* (*Biography*).

* **HASTINGS** (*Francis* RAWDON, marquis DE), homme d'État anglais, né le 7 décembre 1754, mort le 28 novembre 1826, dans la rade de Baies. Il descendait d'une ancienne famille normande, établie depuis longtemps en Irlande. Élevé à Oxford, il servit avec tant de distinction dans la guerre contre les Américains insurgés, qu'à l'âge de vingt-trois ans il était déjà lieutenant-colonel, et que bientôt après il devint adjudant général du commandant en chef des forces anglaises en Amérique. Revenu en Angleterre en 1782, il fut successivement élevé à la dignité de pair du royaume et d'aide de camp du roi. Héritier du comte de Huntingdon, son oncle, en 1792, il en prit le nom; puis en 1793, à la mort de son père, il devint *comte de Moira*, et enfin, en 1816, il prit le titre de marquis de Hastings, du chef de sa mère, héritière de sa maison. Pendant les guerres de la révolution, il fit partie de plusieurs expéditions entreprises par les émigrés français. En 1799 il combattit le projet de réunion de l'Irlande avec l'Angleterre, joua un rôle dans le parti whig, et vota en faveur de l'abolition de la traite, en 1807, et de l'émancipation catholique. En 1812, le prince régent, dont il avait été l'ami, lui confia les fonctions de gouverneur général des Indes orientales, où il vainquit les Pindaries, le prince des Mahrates, Scindiah, et soumit les montagnards du Népaul. Constamment en opposition avec la politique de la Compagnie des Indes, il fut rappelé en Angleterre en 1822, et il eut à soutenir dans la chambre haute de nombreuses attaques dirigées contre les actes de son administration. On lui reprochait surtout d'avoir permis à quelques agents subalternes de faire des affaires de banque avec les princes indiens, au mépris des règlements de la Compagnie. Hastings parvint toutefois à se justifier, et fut nommé gouverneur de Malte en 1824. W.

Peerage. — *Annual Register*, 1826.

HASTINGS. *Voy.* HUNTINGDON.

* **HASZKARL** (*Juste-Charles*), voyageur et naturaliste allemand, est né à Cassel, le 6 décembre 1811. Il s'adonna de bonne heure à l'étude des sciences naturelles, plus spécialement de la botanique, fut de 1832 à 1834, inspecteur du jardin des plantes de Dusseldorf et s'embarqua en 1836 pour l'île de Java. Dès son arrivée à Batavia, il fut attaché au jardin botanique de Buitenzorg. M. Haszkarl profita des loisirs que lui laissa cette position pour faire de nombreuses excursions dans l'intérieur de l'île, jusqu'au moment où sa santé, succombant aux influences du climat tropical, le força de retourner en Europe. Il y arriva en 1846, et demeura jusqu'en novembre 1852 à Dusseldorf. Le gouvernement hollandais le chargea alors d'une mission scientifique pour les Indes orientales. On a de lui : *Catalogus Plantarum in horto Bogoriensi cultarum ;* Batavia, 1843 ; — *Over het nut van de planten Javas* (Sur l'Utilité des Plantes de Java); Amsterdam, 1844; — *Plantæ Javanicæ, rariores adjectis nonnullis exoticis in Javæ hortis cultis, descriptæ ;* Berlin, 1847 ; — *Australien und seine Colonien* (L'Australie et ses colonies); Elberfeld, 1849; — *Plantæ Junghuhnianæ ;* Leyde, 1851-1852; — *Observationes botanicæ quas in primis in horto botanico Bogoriensi mensibus febr. ad. julium* 1855 *fecit;* Batavia, et Amsterdam 1855 ; — des traductions allemandes de quelques ouvrages du voyageur Junghuhn; enfin, un grand nombre d'articles insérés dans différentes revues et recueils scientifiques, surtout dans la *Flora*, qui lui doit entre autres une table complète de matières : *Allgemeines Sach und Namenregister zur Flora;* Ratisbonne, 1851. R L.

Conv.-Lex. — Gersdorf, *Repertorium.*

HATEFY. *Voy.* HATIFI.

HATEM (*Thaïs*). *Voy.* HATIM THAÏ.

* **HATERIANUS**, critique latin d'une époque incertaine, et l'un des plus anciens commentateurs de Virgile. Il reste de lui quelques fragments cités dans les *Virgilii Maronis Interpre-*

tes veteres, publiés par Angelo Maï, d'après un palimpseste de Vérone; Milan, 1818. Y.

Suringar, *Hist. crit. Schol. latin.*, P. II, p. 170.

* **HATERIUS**, un des proscrits sous le triumvirat d'Auguste, d'Antoine et de Lépide, en 43 avant J.-C. Il fut livré par un de ses esclaves, qui reçut la liberté en récompense. Les enfants d'Haterius voulurent racheter les biens paternels, confisqués et mis aux enchères; mais ils rencontrèrent pour surenchérisseur ce même esclave délateur et affranchi. Son insolence excita l'indignation du peuple, et les triumvirs, cédant à la voix publique, le rendirent à l'esclavage et le livrèrent à la famille de son ancien maître. Y.

Appien, *Bellum civile*, IV, 29.

* **HATERIUS** (*Quintus*), sénateur et rhéteur romain, né en 63 avant J.-C., mort en 26 après J.-C. Il fut consul suppléant, on ne sait à quelle époque. Dans la séance du sénat où Tibère affecta de refuser l'empire qu'on lui offrait avec un servile empressement, Haterius s'écria en s'adressant au prince : « Jusques à quand, César, laisseras-tu la république sans chef? » Cette question pressante blessa Tibère, parce qu'elle le forçait de se prononcer. Il éclata aussitôt en reproches contre Haterius. Celui-ci, épouvanté, suivit Tibère après la levée de la séance, et, se jetant à ses pieds, il lui demanda pardon. Tibère, se retirant avec impatience, tomba, et les gardes, attribuant cet accident à Haterius, voulaient le tuer. Il fallut pour le sauver l'intervention de Livie, mère de Tibère. En l'an 16 après J.-C., Haterius proposa une loi somptuaire qui restreignait l'usage de la vaisselle d'or et des vêtements de soie. En 22, il demanda que le décret qui conférait à Drusus la puissance tribunitienne fût gravé en lettres d'or sur les murs de la salle du sénat. « Ce vieillard, dit Tacite, se rendit ridicule par cette très-basse adulation, qui ne pouvait lui rapporter que de l'infamie. » Haterius, qui se souvenait d'avoir irrité Tibère, achetait par la flatterie le repos de ses dernières années. Comme orateur, il acquit plus de réputation dans les écoles qu'au sénat. Son talent consistait surtout dans la sonorité de sa voix et la volubilité de sa parole. Il parlait sur-le-champ, sans jamais hésiter ni s'arrêter jusqu'à la fin de son discours. Auguste disait de lui : « Notre Haterius aurait besoin d'être enrayé. » L'orateur, se tenant lui-même en garde contre sa verve intarissable, avait près de lui un affranchi qui l'arrêtait de temps en temps et l'avertissait de passer à une autre idée. Les discours de ce verbeux improvisateur furent bientôt oubliés; ils ne nous sont connus aujourd'hui que par quelques citations de Sénèque l'Ancien. Y.

Tacite, *Annales*, I, 11-13; II, 33; III, 57; IV, 61. — Eusèbe, *Chron.*, n° 2040. — Suétone, *Tiberius*, 27. — Sénèque l'ancien, *Suasoria*, 2, 3, 6, 7; *Controv.*, 6, 16, 17, 23, 27-29; *Excerpt. ex controv. proem.*, IV. — Sénèque le philosophe, *Epist.*, 40.

* **HATERIUS** (*D. Agrippa*), fils du précédent, vivait dans la première moitié du premier siècle de l'ère chrétienne. Il fut tribun du peuple en l'an 15. En 17 il sollicita la préture auprès du sénat, et malgré la loi qui ordonnait de choisir le candidat qui avait le plus d'enfants, il obtint la préférence, grâce à la protection de Germanicus, dont il était parent, on ne sait à quel degré ni de quelle manière. Consul désigné en 21, il opina pour que l'on punît de mort Lutorius Priscus, qui avait eu l'imprudence de composer une élégie sur la mort de Drusus encore vivant. Le sénat adopta cette cruelle opinion, et Lutorius fut mis à mort. En 32 il excita l'un contre l'autre les consuls sortant de charge, afin qu'ils se perdissent mutuellement et entraînassent plusieurs sénateurs dans leur perte. Cet indigne projet n'eut pas de suite, et Haterius en devint seulement plus odieux. « On s'indignait, dit Tacite, de voir un homme toujours croupissant dans le sommeil ou dans la débauche, et protégé par sa lâcheté contre la tyrannie la plus ombrageuse, tramer dans des cabarets, au milieu des prostituées, la perte des illustres Romains. » Y.

Tacite, *Annales*, I, 77; II, 51; III, 49, 52; VI, 4.

* **HATERIUS** (*Q. Antoninus*), probablement fils du précédent, fut consul en 53 de J.-C. Il dissipa son patrimoine, et vécut, dans ses dernières années, d'une pension de Néron. Y.

Tacite, *Annales*, XII, 58.

* **HATIF** (*Séid-Ahmed*), poëte persan de l'Inde, mort dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Louthf-Ali-Beg, qui le connaissait personnellement, le donne comme poëte excellent, aussi bien en arabe qu'en persan. Il transcrit plus de neuf cents vers d'Hatif, qu'il estimait beaucoup comme critique, et dont il reçut des conseils pour la composition de son *Mémorial des Poëtes*. On trouve le texte de dix odes de Hatif dans *A Century of Persian Ghazals*, par M. Nath. Bland, Londres, 1851, in-8°; de deux odes, avec une traduction française par M. Jouannin, dans *Les Mines de l'Orient*, Vienne, 1811, in-fol., t. II; de trois odes, avec une traduction française par M. Defrémery, dans le *Journal Asiatique*, 1856, I, p. 130-147. Ces pièces se distinguent par l'harmonie des vers, la délicatesse des sentiments, et attestent la pureté du goût de l'auteur.

On connaît un autre HATIF (*Mirza-Abou-Ali*), poëte persan, né à Ispahan, dans les premières années du dix-huitième siècle, et qui vivait encore en 1788. Il était enfant lorsqu'il fut conduit dans l'Inde, où il fut disciple du poëte Schems ed-Din, fakir de Dehli. E. BEAUVOIS.

Louthf Ali-Beg, *Atesch Kedah*. — Nath. Bland, préface de *A Century*, etc. — *Journal Asiat.*, 1856, I, 130.

* **HATIFI** (*Moulana-Abdallah*), poëte persan, neveu de Djami, mort en 927 de l'hégire (1520 de J.-C.). Son oncle, à qui il avait manifesté le désir de s'adonner à la poésie, lui ordonna de paraphraser quelques vers de Firdousi. Satisfait de ce travail, il l'encouragea à persé-

vérer dans son dessein et lui prédit un brillant avenir. Hatifi vivait dans la retraite et l'étude, au village de Khardjerd. Près de sa maison se trouvait le tombeau du poëte Casim al-Anwar. En 917 (1511), le schah Ismael-Sofi, revenant de visiter ce tombeau, passa près du jardin de Hatifi, à qui il alla demander l'hospitalité. Il pria le poëte de lui réciter quelques vers de sa composition. Charmé de cette lecture, il fit promettre à Hatifi de chanter ses récentes conquêtes en Khorasan. Celui-ci écrivit sur ce sujet un *Schah-Nameh* (Livre du Roi), dont il n'avait composé que mille vers au moment de sa mort. Ce poëme fait partie du *Khamseh* (Quintenaire) de Hatifi, qui comprend en outre *Timour-Nameh* (Livre de Tamerlan); — *Khosrou et Schirin*; — *Heft Menthzer* (Les sept Faces), imitation de *Heft Péiker* (Sept Beautés) de Nitzami. Ouseley en a traduit une partie; — *Léila et Medjnoun*; Calcutta, 1788 : imité de Djami. L'auteur a renchéri sur son devancier et a prêté à ses héros des sentiments raffinés jusqu'à l'excès. Thomas Zewski a mis en vers polonais les plaintes de Léila, d'après une prétendue traduction du comte Adam de Czartoryski.

On connaît un autre Hatifi, qui vivait peu de temps avant le neveu de Djami, et qui écrivit *Koui we Tschewkan* (La Balle et la Raquette). On trouve à la bibliothèque impériale de Vienne un manuscrit de ce poëme mystique.

E. Beauvois.

Sam-Mirza, *Hist. des Poëtes*, ch. V, extrait dans le t. IV des *Notices des Manuscr.*, p. 286. — Hadji-Khalfah, *Lexic. bibliogr.*, édité par M. Fluegel. — De Hammer, *Gesch. der Schoenen Redekuenste Persiens*, p. 301 et 355-361. — Sir Gore Ouseley, *Biographical Notices of Persian Poets.*, 143, 259-331. — Sprenger, *Catal. des Biblioth. du roi d'Aoude*, p. 421.

HATIM THAÏ, fils d'Abdallah, Arabe célèbre par sa générosité, mort en 578 de J.-C., ou selon Abou'l-Fédah en 630. Il se distingua dès son enfance par ses talents poétiques, sa bravoure et sa libéralité. Resté orphelin dans un âge assez tendre, il dissipa en largesses la plus grande partie de son patrimoine. Son aïeul, qui l'avait recueilli, voulant lui ôter l'occasion de se ruiner, l'envoya dans un lieu retiré pour garder les chameaux. Le jeune homme vit un jour passer trois poëtes, parmi lesquels se trouvait Nabegha Dzobiani; il courut à leur rencontre, leur offrit l'hospitalité, et non content de leur fournir les vivres en abondance, il leur donna à chacun cent chameaux. Son aïeul, peu satisfait de ces prodigalités, l'abandonna à sa destinée. Sa seconde femme divorça d'avec lui, parce qu'il donnait souvent à des étrangers ce qui était nécessaire à l'entretien de la famille. Il disait : « D'autres sont esclaves de leurs richesses; moi, grâce à Dieu, je dispose en maître de mon bien. » Comme les autres Bedouins, il allait attaquer les caravanes et les tribus ennemies. Le butin dont il s'emparait dans ces expéditions servait à réparer les brèches qu'il faisait sans cesse à sa fortune. Les Orientaux rapportent de Hatim une foule d'anecdotes plus ou moins vraisemblables. Il avait fait vœu de ne rien refuser de ce qui lui serait demandé. Un ennemi, qu'il serrait un jour de près, s'avisa de lui demander sa lance. Hatim ne put résister à cette prière. Il épargnait toujours ses prisonniers et les relâchait sans rançon. Il se laissa, dit-on, charger de chaînes pour procurer la liberté à un captif. Enfin, il est le héros de plusieurs contes orientaux et notamment de *Hatim Taee, a romance in the persian language*, texte revisé par J. Atkinson, Calcutta, 1818; in-4°; abrégé et traduit en anglais par M. Duncan Forbes, sous le titre de *The Adventures of Hatim Taï*; Londres, 1831, in-4°.

E. Beauvois.

Abou'l Faradj Isfahani, *Kitab al-Aghani*. — Ibn-Badroun, *Comment. sur la Cassidet de Ibn-Abdoun*, édité par Dozy, p. 132. — Caussin de Perceval, *Hist. des Arabes avant l'islamisme*, t. II, 120, 606-628. — De Hammer, *Literaturgeschichte der Araber*, I, 173-178.

HATO. *Voy.* Hatto.

* **HATRY** (*Jacques-Maurice*), général français, né à Strasbourg, en 1740, mort à Paris, le 30 novembre 1802. Entré fort jeune au service, il était lors de la révolution capitaine au régiment de La Marck; mais bientôt il fut fait colonel, et les succès de ses premières campagnes le firent nommer général de brigade. Élevé en 1794 au grade de général de division, il se distingua aux armées du nord, des Ardennes et de la Moselle, contribua au succès de la bataille de Fleurus, battit l'ennemi à Sombref, s'empara de Namur, de Liége, de Luxembourg, et de Kinsertwerth. Il commandait la 17e division militaire à Paris, sous le directoire; mais au 18 fructidor il fut remplacé par le général Augereau. Inspecteur général à l'armée de Sambre et Meuse en 1796, il fut nommé général en chef de l'armée de Mayence le 8 janvier 1797, et de l'armée de Cassel au commencement de l'année suivante. En juin 1798 il remplaça le général Joubert dans le commandement des troupes stationnées en Hollande. Au mois de décembre 1799, il fut compris parmi les membres du sénat, et mourut trois ans après, d'une attaque d'apoplexie. J. V.

Général Pérignon, *Discours prononcé sur la tombe du général Hatry*. — Chaudon et Delandine, *Dict. univ. hist., crit. et bibliogr.* — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouvelle des Contemporains*.

HATSELL (*John*), jurisconsulte anglais, connu par d'importantes collections parlementaires, né à Cambridge, en 1742, mort en 1820. Il fit ses études au collége de la Reine à Cambridge, et se fit agréger ensuite à Middle-Temple. En 1760 il devint secrétaire-adjoint de Dyson, huissier en chef (*chief clerk*) de la chambre des communes, et plus tard il obtint lui-même cette place lucrative, dont il se démit en 1795. On a de lui : *A Collection of Cases of Privilege of Parliament, from the earliest records to the year* 1628; Londres, 1778, in-4°. Hatsell ne publia que le premier volume de cet important ouvrage; — *Precedents of Proceedings*

in the House of Commons, under separate titles, with observations; Londres, 1794-96, 4 vol. in-8°; — *Rules and standing orders of the House of the Commons*; Londres, 1809, in-4°. Z.

Rose; *New general Biographical Dictionary*.

HATTEM (*Pontien* VAN), chef d'une secte hollandaise, vivait au dix-septième siècle. Il était ministre en Zélande, et s'éprit des doctrines de Spinosa, qu'il mitigea pourtant par le luthéranisme. C'est ainsi qu'il admettait une nécessité fatale, insurmontable. Il niait la différence entre le bien et le mal et la corruption de la nature humaine. Il concluait de là que les hommes ne sont point obligés de se faire violence pour corriger leurs mauvaises inclinations et pour obéir à la loi de Dieu; que la religion ne consiste point à agir, mais à souffrir; que toute la morale de Jésus-Christ se réduit à supporter patiemment tout ce qui arrive sur terre sans perdre la tranquillité de l'âme. Il déclarait que Jésus-Christ n'a point satisfait à la justice divine ni expié les péchés des hommes par ses souffrances; mais que par sa médiation il a seulement voulu faire entendre qu'aucune des actions humaines ne peut offenser la Divinité. « C'est ainsi, disait-il, que le Christ justifie ses serviteurs et les présente purs au tribunal de Dieu. » Hattem ajoutait que Dieu ne punit point les hommes pour leurs péchés, mais par leurs péchés, ce qui paraît signifier que, par une nécessité inévitable, le péché doit faire le malheur de l'homme soit dans ce monde, soit dans l'autre. Hattem trouva de nombreux disciples, qui furent appelés *hattémistes*. Plus tard ils se confondirent avec les verchoristes. Lui-même, attaqué devant un consistoire, fut dégradé. On ignore l'époque de sa mort. On a de lui un *Traité sur le Catéchisme d'Heidelberg*. A. L.

Sweert, p. 589. — Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire des Pays-Bas*, t. IX, p. 96-98. — *Encyclopédie théologique*, t. XI, p. 787.

* HATTO ou OTHON Ier, dixième archevêque de Mayence, mort en mars 913. Né de parents obscurs, on ignore le temps et le lieu de sa naissance; il se cloîtra dans le monastère de Fulde. « C'était, dit dom Rivet, un esprit fin et rusé, homme de mauvais conseil; et un historien qui n'est pas éloigné de son siècle n'ose prononcer s'il en suivit de meilleurs dans sa conduite. » Le continuateur de Réginon reconnaît en lui de la prudence et du jugement (1). Nul ne parle de ses vertus chrétiennes. Hatto dut se distinguer parmi ses collègues, puisqu'en 888 il succéda à Rudolfe comme abbé de Richenau (2). On prétend même « qu'il eut jusqu'à onze autres abbaïes, soit par la faveur du roi Arnold, qui avoit pour lui une affection si singulière, qu'on nommoit Hatto *le cœur du roi*; soit par d'autres voïes qui nous sont moins connues ». L'empereur lui fit même tenir sur les fonts baptismaux Louis, l'aîné de ses fils.

Vers la fin de 891, Hatto fut élevé à l'archiépiscopat de Mayence. Dès les premières années de son gouvernement, il obtint du pape Formose la tête et une autre partie du corps de saint Georges, qu'il mit dans une église qu'il avait fait construire en l'honneur de ce saint. Il fit bâtir entièrement la ville de Mayence, et l'établit plus près du Rhin qu'elle n'était auparavant (1). En août 895 il présida le concile de Tribur ou Teuver. L'empereur et vingt-deux évêques y assistèrent. On y vota cinquante-huit canons, tendant principalement à réprimer les violences et l'impunité des crimes. Le vingt-deuxième porte que « ceux qui sont accusés de quelque crime dont il n'y a point de preuve se purgeront par serment; mais que s'il y a du fondement à les soupçonner, ils subiront l'épreuve du fer ardent, en présence de l'évêque ou de celui qu'il aura commis ». Plusieurs prélats francs protestèrent en vain contre cette décision, et s'appuyant sur le traité d'Agobard, *De Judicio Dei*, prouvèrent facilement que ces épreuves étaient aussi contraires à la raison qu'à l'esprit de la religion. Le huitième canon est une preuve de l'asservissement où la cour de Rome avait déjà réduit les églises d'Allemagne. On a peine à croire comment un empereur et des prélats germains aient pu le sanctionner. « Honoremus, porte-t-il, sanctam romanam et apostolicam sedem, ut quæ nobis sacerdotalis mater est dignitatis, debeat esse magistra ecclesiasticæ rationis quare...... licet vix ferendum ab illa sancta sede imponatur jugum, conferamus et pia devotione toleremus. » En 899, Hatto fut présent comme ambassadeur de l'empereur Arnold à la conférence que Suentiboldе, roi de Lorraine, eut avec Charles le Simple à Saint-Gower ou Saint-Goar, près de Rhinsfeld, et coopéra à la paix conclue entre ces monarques. Après la mort d'Arnold (8 décembre 899), Hatto, déjà reconnu vicaire de l'empire, fut nommé tuteur de son filleul, âgé de sept ans, qui prit le nom de Louis IV, roi de Germanie. En 906, Adalbert, marquis de Franconie, ayant tué Conrad, proche parent de Louis, ce prince vint l'assiéger dans Bamberg. Dans l'impuissance de forcer cette ville, Louis s'adressa à son ancien tuteur, qui se chargea de sa vengeance. Il alla trouver Adalbert, et lui persuada de venir trouver le monarque, avec promesse de le ramener sain et sauf à Bamberg. Ils partent ensemble; mais après avoir fait quelques pas dans la campagne, l'archevêque dit au comte qu'ils eussent mieux fait de dîner avant de se mettre en route. Charmé de cette réflexion, Adalbert retourne avec le prélat dans la place, et le traite de son mieux; puis ils reprennent leur chemin. Arrivé à la cour, Adalbert est aussitôt arrêté et condamné à perdre

(1) Il l'appelle « vir adeo strenuus et prudens ».

(2) Cette abbaye était alors l'une des plus célèbres et des plus riches de l'Allemagne.

(1) « Mogontiam ipsam a loco suo antiquo motam, proprius Rheno statuit. » (Ekkebard, *De Casibus Monast S. Galli*, cap. I.)



la tête. Il rappelle alors à Hatto le serment qu'il lui a donné de le ramener sain et sauf à Bamberg. L'archevêque répond qu'il s'était dégagé de sa parole en rentrant avec le marquis à Bamberg pour y dîner, ayant promis de le ramener une fois mais non deux. Le jugement s'exécuta, et le comté de Bamberg fut confisqué au profit du roi de Germanie. Louis mourut en octobre 911. Le nouvel empereur, Conrad, conserva l'archevêque de Mayence dans ses conseils. Ce prélat s'étant mis en route le 13 mars 913 pour Rome, mourut quelques jours après de la fièvre, suivant Lambert d'Aschaffenbourg, Réginon, les *Annales* de Fulde, et la *Chronique* de Wurtzbourg; selon Latomus, il fut tué à la bataille d'Heresbourg, où Éberhard, frère du roi Conrad, fut battu par Henri I[er], dit *l'Oiseleur*, duc de Saxe, sur la fin de 912. La première des deux versions semble la vraie. On a de Hatto une assez longue lettre, qu'il écrivit au pape Jean IX pour lui annoncer la mort de l'empereur Arnold et l'élection de son fils Louis. Il profita de cette occasion pour défendre les évêques de Bavière, accusés d'avoir fait alliance avec les Hongrois, qui étaient païens, et dont les Moraves (1) menaçaient de se séparer en nommant un autre métropolitain. Il fait un bel éloge des prélats bavarois, et finit par conjurer le saint père de les consoler et de réprimer l'insolence des Moraves, qui bon gré mal gré seraient forcés de se soumettre à la domination du clergé français. Dom Rivet met au nombre des écrits d'Hatto les *Actes du Concile de Teuver*. Il y a une édition séparée de ces actes; Mayence, 1525, in-4°.

A. D'E—P—C.

Dom Mabillon, *Acta Sanctorum Ordinis S. Benedicti*, t. VII, p. 118, n° 2. — Le même, *Annalium Ordinis S. Benedicti Lib. XXXIV*, n[os] 33, 49, 57. — Appendix ad Reginonem *De ecclesiasticis Disciplinis*. — Réginon, *Chronicon*, ann. 912. — Notker le Bègue, *Martyrologium*, p. 119. — J. Trithème, *Chronicon Hirsaugiense*, t. I, p. 53. — Ph. Labbe et Gab. Cossart, *Concilia*, t. IX, p. 438-498. — *Catalogue de la Bibliothèque Richelieu*. — Dom Rivet, *Histoire littéraire de la France*, t. VI, p. 144-146. — Kremer, *Origin. Nassov.*, part. I, p. 100. — Leibnitz, *De Rebus Brunswic.*, t. I, p. 213. — Otto de Freisingue, *Chronicon*, lib. VI, cap. XV. — Dom Bouquet, *Scriptores Rerum Francorum*, t. VIII, p. 54. — Witikend, *Annales Saxon.* — Luitprand, *Chronicon*. — Marianus Scott, *Chronicon universale*. — Eccard, *De Rebus Franciæ Orient.*, t. I, p. 803. — Lambert d'Aschaffenbourg, *Chronicon*. — *Annales Fuldenses*. — *Chronic.* de Wurtzbourg.

* **HATTO II**, surnommé *Bonose*, quinzième archevêque de Mayence, mort en 969 ou 970. Il était abbé de Fulde lorsqu'à la mort de l'archevêque Guillaume de Saxe (2 mars 968) l'empereur Othon I[er] le fit placer sur le siége archiépiscopal de Mayence. Presque aussitôt il se rendit à Ravenne avec Hildeward, évêque d'Halberstadt, et assista au concile qui s'y tint pour ériger l'église de Magdebourg en métropole, ce qui fut décidé. Hildeward fut institué évêque de cette métropole le 21 décembre 968. Hatto mourut une année après. Les centuriateurs de Magdebourg ont écrit que Hatto fut mangé vif par les rats, en punition de son avarice extrême et parce que dans une grande famine il avait comparé les pauvres à cette vermine. La célèbre légende de la *Tour des Rats* rappelle le nom de l'archevêque Hatto.

A. L.

Dom Mabillon, *Acta Sanctorum Ordinis S. Benedicti*. — *Cronicon* de Wurtzbourg. — *Gallia Christiana*, t. V, col. 466. — Pagi, *Acta Conciliorum*, etc.

* **HATZFELDT**, noble famille allemande, qui doit son nom au château de *Hapesveld* ou *Hatswelt*, sur les bords de l'Edder, dans le grand-duché de Hesse. Au milieu du quatorzième siècle, les Hatzfeld firent la guerre au comte Jean de Nassau-Hadamar et aux Luxembourgeois, puis au landgrave de Hesse. En 1388, Jean de Hatzfeldt épousa Jutta de Wildenberg, et réunit par ce mariage une vaste seigneurie à la sienne. Les principaux membres de cette famille sont :

HATZFELDT (*Melchior*), général, mort à Powitzko, le 9 janvier 1658. Il se distingua pendant la guerre de Trente Ans. Commandant un corps saxon, il fut d'abord battu par le Suédois Baner, à Wittstock (1636); mais il prit sa revanche près de Lemgo, où il mit en déroute le comte palatin Charles-Louis (1638). Melchior allait s'emparer de la Westphalie au moment où les succès de Baner le forcèrent de couvrir la Saxe. En 1640 il fut opposé à Guébriant, et prit part à la victoire de Dutlingen. A la bataille de Jankau en Bohême, il fut fait prisonnier par Torstenson. Après la paix de Westphalie, Melchior commandait l'armée impériale qui était envoyée au secours de la Pologne contre Charles-Gustave; il termina sa carrière par la prise de Cracovie.

A défaut d'enfant mâle, son frère *Hermann* fut son héritier. Un de ses descendants, *François-Philippe-Adrien*, né le 2 mars 1707, fut élevé par le roi Frédéric II de Prusse au rang de prince (en 1741). Plus tard (1748), l'empereur François lui conféra la dignité de prince du Saint-Empire. Pendant la guerre de Sept Ans, le prince de Hatzfeldt fut en butte à de cruelles exactions; sa principauté de Trachenberg en Silésie fut pillée à diverses reprises, et lui-même, en 1758, fut emmené prisonnier par les Russes; un bombardement détruisit son palais à Breslau. Il mourut le 6 novembre 1779.

HATZFELDT (*François-Louis*, prince DE), diplomate et général prussien, né le 23 novembre 1756, mort le 3 février 1827. Il appartenait à la branche de Wildenberg-Werther, et portait d'abord le titre de comte. Il succéda, en 1802, à son frère aîné *Clément-Auguste*, et hérita aussi, en 1803, de la principauté de Trachenberg (1). En 1806

(1) Sous ce nom on désignait alors les Slaves en général.

(1) Cette principauté a environ 28,000 habitants, sur une superficie de six milles carrés géographiques; le titre de prince s'y rattache. L'autre grand majorat de la famille, appartenant à la seconde branche de cette maison, Wil-

il se trouvait gouverneur de Berlin au moment où cette capitale était évacuée par les troupes prussiennes, après la bataille d'Iéna. Son beau-père, le comte de Schulenbourg, lui avait remis en ce moment fatal la direction des affaires, avec l'ordre de rendre compte au roi chaque matin des événements du jour : cette obligation devait toutefois rester subordonnée aux circonstances éventuelles. Le 24 octobre, à cinq heures du matin, c'est-à-dire sept heures avant l'entrée de l'armée française à Berlin, le prince écrivit au major de Knesenbeck : « Je ne sais rien d'officiel sur l'armée française; je viens de lire une réquisition adressée au magistrat de Potsdam : d'après ce document, les Français évaluent leurs forces à 80,000 hommes; d'autres rapports ne portent ce corps qu'à 50,000 hommes. Les chevaux de la cavalerie sont très-fatigués. » Cette lettre tomba entre les mains de Napoléon : le 28 octobre, le prince de Hatzfeldt est arrêté et traité d'espion. Sa femme se rend en hâte au château; elle obtient une audience de l'empereur. « Je vous établis juge vous-même, madame, lui dit le monarque, irrité, ou affectant de l'être; si cette lettre est de votre mari, il est justiciable d'un conseil de guerre. » La princesse de Hatzfeldt, hors d'elle-même, se jette aux pieds de l'empereur. Alors Napoléon lui remet la lettre. « Je n'ai plus de preuves en main contre votre mari, lui dit-il; ramenez-le chez lui; il est libre. » Les flatteurs de Napoléon ont fait de cette entrevue fort simple une scène mélodramatique, et ont élevé jusqu'aux nues l'incomparable clémence de l'empereur; mais le pardon qu'il accorda n'était-il pas un acte de justice? Le prince de Hatzfeld n'avait fait qu'exécuter à la lettre les ordres de son gouvernement, et aussi longtemps que les Français n'occupaient point la capitale de la Prusse, le gouverneur de la ville n'avait de devoir qu'envers son maître et ne relevait que du quartier général. Il est fort douteux qu'un conseil de guerre qui n'eût point été servile eût qualifié d'espionnage cet acte d'obéissance. Le prince de Hatzfeld prit son congé en 1807, avec le grade de lieutenant général. Plus tard, il fut employé dans plusieurs missions diplomatiques; en 1813 il porta à Paris une lettre d'excuse au sujet de la défection du général d'York. Il fut successivement ministre de Prusse dans les Pays-Bas et à Vienne, ville où il mourut.

L. S.

Conversat.-Lex.

* **HATZFELDT** (*Maximilien*, comte DE), diplomate prussien, fils du précédent, est né à Berlin, le 7 juin 1813. Il entra jeune dans l'administration de son pays, et en 1848 il s'y trouvait comme premier secrétaire de légation à Paris (1). M. le baron d'Arnim, ministre de Prusse à Paris, ayant été à la fin de février 1848 appelé à Berlin, M. de Hatzfeldt le remplaça comme chargé d'affaires, et il se montra à la hauteur des circonstances, alors si difficiles. En 1849 il fut accrédité comme ministre plénipotentiaire près de la république française. Maintenu à son poste auprès de l'empereur Napoléon III, il a déployé tout son talent de diplomate pendant et depuis la guerre d'Orient. C'est surtout à son influence que la Prusse dut, dans le congrès de Paris, l'adoption du paragraphe suivant : « Le congrès, considérant qu'il est d'un intérêt européen que la Prusse, signataire de la convention conclue à Londres le 13 juillet 1841, participe aux nouveaux arrangements à prendre, décide qu'un extrait du protocole de ce jour sera adressé à Berlin, par les soins de M. le comte Walewski, organe du congrès, pour inviter le gouvernement prussien à envoyer des plénipotentiaires à Paris. » M. de Hatzfeldt est conseiller privé du roi de Prusse, grand'croix de l'Aigle-Rouge, etc.

Dr B.

Documents particuliers.

HAUBER (*Eberhard-David*), théologien et historien allemand, né à Hohenhasseach, dans le Wurtemberg, le 27 mai 1695, mort le 15 février 1765. Son père, qui était ministre protestant, l'envoya dès l'âge de quatorze ans étudier la théologie à l'université de Tubingue; en 1722 il fut nommé répétiteur à l'institut théologique de cette ville. Trois ans après il fut appelé aux fonctions de surintendant à Stadthagen. En 1746 il devint pasteur de la communauté allemande de Saint-Pierre à Copenhague. Hauber avait des connaissances très-étendues, et cherchait constamment à propager chez ses semblables le goût de l'instruction. On a de lui : *De Metempsychosi Pythagorea*; Ulm, 1724, in-8°; — *Versuch einer umständlischen Historie der Landkarten* (Essai d'une Histoire complète des Cartes de géographie); Ulm, 1724, in 8°; — *Nutzlicher Discours vom heutigen Zustande der Geographie, nebst einem Anhaug zum Versuch einer Historie der Landkarten* (Discours utile sur l'État actuel de la Géographie, avec un appendice à l'Essai d'une Histoire des Cartes); Ulm, 1727, in-8°; — *Primitiæ Schauenburgicæ, quibus variæ circa res Schauenburgicas observationes historicæ atque litterariæ continentur*; Wolfenbuttel, 1728, in-8°; — *Vorschläge zu einer Historie der Geographie* (Projets d'une Histoire de la Géographie); Wolfenbuttel, 1730, in-8°; — *Bibliotheca acta et scripta magica, gründliche Nachrichten von solchen Büchern welche die Macht des Teufels betreffen* (Notices approfondies des livres qui traitent de la puissance du diable, etc.); Lemgo, 1738-1741, 3 vol. in-8°; — *Biblische Zeit-Rechnung* (Chronologie de la Bible); Copenhague, 1753, in-8°.

E. GRÉGOIRE.

Büsching, *Beiträge zur Lebensgeschichte denkwürdiger Personen*, partie III, p. 161. — Götten, *Gelehrtes Eu-*

denberg-Schœnstein, dans la régence de Coblentz, n'a que 1640 habitants, sur trois quarts de mille carré géogr.

(1) Il s'est marié le 20 juin 1844, avec Mlle Rachel-Élisabeth-Pauline de Castellane, fille du maréchal de ce nom.



ropa, t. I, p. 750, et t. III, p. 794. — Moser, *Jetztlebende theologen*, p. 268. — Ersch et Gruber, *Encyklopädie*.

* **HAUBERSART** (*Alexandre-Joseph-Séraphin*, comte D'), magistrat et homme politique français, né le 18 octobre 1732, mort à Douai, le 16 août 1823. Allié au comte Merlin de Douai, il fit un chemin rapide dans la magistrature. Après avoir exercé depuis 1800 les fonctions de premier président à la cour d'appel de Douai, il fut élu député au corps législatif en 1805. Nommé président de la commission de législation civile et criminelle, il fut chargé en 1808 de faire le rapport et de développer les dispositions du Code d'Instruction criminelle, dont il proposa l'adoption. Le 14 avril 1813 il fut appelé au sénat, dans lequel il se prononça pour la déchéance de l'empereur. Il fut compris dans la liste des pairs de France le 4 juin 1814. L. L—T.

Lardier, *Hist. biogr. de la Chambre des Pairs*. — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemp.*

* **HAUBERSART** (*Alexandre-Florent-Joseph*, comte D'), homme politique français, fils du précédent et gendre du comte Merlin, né à Douai, le 22 janvier 1771, mort à Paris, le 5 avril 1855. Il succéda à la pairie de son père en 1823, et se montra fidèle aux principes constitutionnels. Il prêta serment en 1830 au gouvernement issu des barricades, et vota avec le parti conservateur. La révolution de Février le rendit à la vie privée. L. L—T.

Journal des Débats des 9-10 avril 1855.

* **HAUBERSART** (*Alexandre-Auguste*, comte D'), homme politique français, fils du précédent, né en 1804. Nommé auditeur du conseil d'État en 1825, il donna sa démission le 26 juillet 1830, et fut nommé maître des requêtes en service ordinaire le 30 août suivant, et chargé des fonctions du ministère public près la juridiction contentieuse du conseil d'État. Casimir Périer le prit pour chef du cabinet de la présidence du conseil des ministres et directeur du personnel de l'intérieur, le 16 mars 1831. Après la mort de ce ministre, il donna sa démission, et reprit ses fonctions au conseil d'État. Le 7 août 1835, il fut élu député par le collége de Cambrai (Nord), après le décès de M. Lallier. Il vota constamment avec le parti conservateur, et ne fut réélu ni en 1837 ni en 1839; mais il fut plus heureux en 1842 et en 1846. Le ministère du 12 mai 1839 l'avait fait conseiller d'État. Après la révolution de Février, M. Haubersart s'est retiré de la vie publique. L. L—T.

Denis Lagarde et Cerclet, *Annuaire parlementaire*, 1836. — *Biogr. statistique des Membres de la Chambre des Députés*, 1846.

HAUBOLD (*Christian-Gottlieb*), célèbre jurisconsulte allemand, né à Dresde, le 4 novembre 1766, mort le 14 mars 1824. En 1781 il commença à suivre à l'université de Leipzig des cours d'histoire, de philosophie, de philologie et de jurisprudence. Il eut pour professeurs plusieurs hommes éminents dans ces diverses branches, notamment Wieland, Ernesti, Biener et Püttmann. En 1786 il ouvrit en qualité de *privat-docent*, à l'université de Leipzig, ses cours d'histoire du droit romain, qu'il ne discontinua plus jusqu'à sa mort. Deux ans après il se fit recevoir docteur en droit, et devint en 1789 professeur extraordinaire d'antiquités du droit. En 1796 il fut appelé à une chaire de droit saxon. Après avoir obtenu successivement divers honneurs académiques, il fut envoyé en 1821 aux états de son pays pour y représenter l'université de Leipzig, et fut nommé la même année chanoine de Mersebourg. Sa réputation comme professeur attirait dans cette ville une telle quantité d'étudiants, que la salle des cours ne pouvait pas toujours les contenir. Mais c'est encore plus par ses ouvrages que Haubold a exercé une influence durable sur la jurisprudence. Il a fondé avec Hugo et Savigny, ses amis, l'*école historique*, ainsi nommée parce qu'étudiant consciencieusement les sources, elle suit pas à pas le développement naturel des principes juridiques. Contrairement à l'école philosophique, qui dominait à la fin du dix-huitième siècle, et qui ramenait les codes de tous les peuples à un seul et même système abstrait, l'école historique désirerait qu'on laissât se manifester librement l'espèce d'instinct qui donne naissance chez chaque nation à une législation appropriée aux besoins particuliers de cette nation. Enfin, Haubold a eu le mérite d'avoir relevé l'étude de l'histoire du droit romain, à laquelle ses connaissances très-étendues sur l'antiquité, dans son ensemble et dans ses détails, le rendaient tout spécialement apte. On a de lui : *Historia Juris Romani tabulis synopticis concinnata*; Leipzig, 1790, in-4°; — *Elementorum Juris Romani privati novissimi Pars generalis*; Leipzig, 1797, in-8°; — *Doctrinæ Pandectarum Monogrammata, ad Hellfeldii jurisprudentiam forensem accommodata*; Leipzig, 1801, 1807 et 1809, in-8°; — *Lineamenta Institutionum historicarum Juris Romani, maxime privati*; Leipzig, 1802, 1803, 1804 et 1805, in-8°; — *Institutiones Juris Romani litterariæ, tomus I, partem biographicam et bibliographicæ capita priora, maxime quæ ad jus ante-justinianeum spectant, continens*; Leipzig, 1809, in-8°; — *Institutionum Juris Romani privati historico-dogmaticarum Lineamenta, observationibus maxime litterariis distincta*; Leipzig, 1814, in-8°; ibid., 1824, in-8°, avec augmentations; — *Manuale Basilicorum, exhibens collationem juris justinianei cum græco post-justinianeo, indicem auctorum recentiorum qui libros juris romani e græcis subsidiis vel emendaverunt vel interpretati sunt, ac titulos Basilicorum cum jure justinianeo ac reliquis monumentis juris græci post-justinianei comparatos*; Leipzig, 1819, in-4°; — *Lehrbuch des sæchsischen Privatrechts* (Manuel du Droit privé Saxon); Leipzig, 1820 et 1829, in-8°; — *Doctrinæ Pandectarum Linea-*

menta cum locis classicis juris, imprimis justinianei, et selecta litteratura, maxime forensi; Leipzig, 1820, in-8°. Haubold a encore publié de nombreuses dissertations sur diverses matières juridiques, qui furent réunies par Wenck sous le titre de *Hauboldi Opuscula academica;* Leipzig, 1826-1829, 3 vol. in-8°; nous citerons les suivantes : *De Consistorio Principum romanorum; — Ex Constitutione Antonini quomodo qui in orbe romano essent cives romani effecti sint? — De Emendatione Jurisprudentiæ ab Valentiniano III instituta; — Exercitationes Vitruvianæ, quibus jura parietum communium illustrantur; — De Fabio Mela jurisconsulto; — De Jure civili a M. T. Cicerone in artem redacto; — De responsorum mediorum in Digestis obviorum interpretatione; — De ritu obvagulationis apud Romanos*, etc. — Haubold a aussi édité entre autres : *Rogerii Beneventani De Dissensionibus Dominorum Opusculum;* Leipzig, 1821, in-8°; recueil de questions controversées entre les glossateurs; — *Heineccii Antiquitatum Romanarum Syntagmata;* Francfort, 1822, in-8°. La bibliothèque de Haubold fut achetée par l'empereur de Russie et donnée par lui à l'université d'Abo; le feu la consuma en 1827, sauf cent seize volumes, acquis auparavant par l'université de Dorpat, dans lesquels se trouvent des remarques manuscrites de Haubold. E. G.

Wenck, *Anrede an seine Zuhörer am Tage nach Hauboldi Tode;* Leipzig, 1824, in-8° — Otto, *Necrolog Haubolds;* Leipzig, 1824, in-8°; se trouve aussi dans la *Leipziger Litteratur Zeitung*, année 1824, n° 87. — Ersch et Gruber, *Encyklopädie*. — *Neuer Necrolog der Deutschen*, t. II, p. 508.

HAUCAL, HAUCALI. *Voy.* IBN-HAUCAL.

***HAUCH** (*Johannes-Carsten* DE), poëte dramatique et romancier danois, né le 12 mai 1791, à Frederikshald, en Norvège. On attribue à l'influence de la philosophie de Schelling la forme vague et nébuleuse de ses premières compositions, qui n'obtinrent aucun succès. Admirateur d'Oehlenschlæger, qui l'accueillit dans son intimité, il prit ardemment son parti dans la longue et vive polémique soutenue contre celui-ci par Baggesen. Découragé par l'insuccès d'un drame, *Rosaura* (1817), il abandonna la poésie pour se vouer à la zoologie. En 1821, reçu docteur en philosophie, il partit pour l'étranger. A Paris il fut pendant un an visiteur assidu du Jardin des Plantes et des théâtres. Il parcourut ensuite le midi de la France, et s'arrêta à Nice pour étudier la faune de la Méditerranée. Là il fut attaqué par une maladie qui nécessita l'amputation d'un pied. L'inactivité forcée le plongea dans une sombre mélancolie, dont il ne guérit qu'en retournant à la poésie. Il ébaucha pendant sa maladie et écrivit à Naples et à Rome le poëme dramatique l'*Hamadryade* et les drames tragiques : *Tibère*, *Bayazeth* et *Grégoire VII*, qu'il traduisit lui-même en allemand. Après quatre ans passés en Italie, il revint en 1827 en Danemark. Nommé professeur à l'Académie de Soroe, il y fit des cours de physique, de chimie et de zoologie, sans toutefois abandonner la poésie. Outre les ouvrages cités, on a de lui: *La Mort de Charles Quint* (1831); — *Le Siége de Maestricht* (1832), et *Svend Grathe* (1841); — *Wilhelm Zabern* (tableau du temps de Christian II); — *L'Alchimiste* (récemment traduit par M. Soldi, dans le journal *Le Pays*); — *Une Famille polonaise* (tableau de la révolution polonaise en 1831); — *Le Château au bord du Rhin* (critique de la philosophie allemande dans ses rapports avec la vie réelle, 1844). Son dernier ouvrage est le roman *Robert Fulton;* 1853, 2 vol. in-8°. En 1845 M. de Hauch fut nommé à l'université de Kiel, où jusqu'à l'insurrection de 1848 il professa les littératures du Nord. A la mort d'Oehlenschlæger, en 1850, il succéda à celui-ci dans la chaire d'esthétique et de belles-lettres à Copenhague.

P.-L. MÖLLER (de Copenhague).

Erslew Forfatterlexikon. — P.-L. Moller, dans *Dansk Pantheon*.

* **HAUDANT** (*Guillaume*), poëte français peu connu, vivait au milieu du seizième siècle. Il n'a été mentionné que par les anciens bibliographes, qui n'ont pas même connu tous ses écrits. Le plus rare d'entre eux est intitulé : *Le véritable Discours de la vie humaine, nouvellement traduit de latin en rime françoyse, avec une ballade contenant en somme les lettres de la qualité dung amour que l'on dict et nomme fol amour de charnalité;* Paris, 1545, petit in-8°; — : *Trois cent soixante-six Apologues d'Ésope mis en rithme françoyse;* Rouen, 1547, in-16. — *Les cent premiers Apophthegmes d'aucuns illustres princes et philosophes;* Paris, 1551. Rien dans toutes ces productions ne s'élève au-dessus du médiocre. Haudant s'exerça aussi à *réduire en rithme françoyse* deux ouvrages d'Érasme : *Les Faits et Gestes mémorables de gens remplis d'une admirable doctrine et condition;* Lyon, 1557.

G. B.

La Croix du Maine et Du Verdier, *Bibliothèques françaises*.

HAUDEBOURT (*Antoinette-Cécile-Hortense* LESCOT, M[me]), peintre de genre français, née à Paris, le 14 décembre 1784, morte dans la même ville, le 1[er] janvier 1845. Élève de Lethière, elle suivit son maître à Rome lorsqu'il y fut nommé directeur de l'École française. Quelques paysages lui valurent une couronne à l'exposition du Capitole en 1807, et à partir de 1810 elle exposa à Paris un grand nombre de tableaux qui eurent quelque succès. Elle revint en France en 1814, et épousa en 1820 M. Haudebourt, architecte, qu'elle avait connu à Rome (1). Peu de temps après son premier mariage, elle fut nom-

(1) Louis-Pierre Haudebourt, né à Paris, le 4 octobre 1788, mort le 20 avril 1849, a orné Paris de plusieurs édifices et publié : *Palais Massimi, à Rome, plans, coupes,*

mée peintre de la duchesse de Berry. « Mme Haudebourt-Lescot, a dit M. Jal, était une artiste d'un talent remarquable, un peintre qui dès son entrée dans la lice avait conquis le succès et s'était placé au premier rang des femmes qui ont cultivé glorieusement les arts en France. » Ses premières productions étaient signées du nom de *Viel*, qui était celui du second mari de sa mère. Membre de l'Académie de Saint-Luc à Rome, elle a laissé bon nombre d'élèves.

Mme Haudebourt-Lescot a exposé, en 1810 : *Une Prédication dans l'église Saint-Laurent près de Rome; — Un Mendiant;* — en 1812 : *Le Baisement de la statue de saint Pierre; — La Confirmation dans l'église de Sainte-Agnès, à Rome:* ces deux derniers tableaux furent achetés pour le musée du Luxembourg; — *Le Jeu de la main chaude; — Mendiant à la porte d'un couvent;* — en 1814 : *Épisode de la foire de Grotta Ferrata; — Un Vieillard et une jeune Fille se chauffant; — Pifferari jouant de leurs instruments devant une madone;* — en 1817 : *Diseuse de bonne aventure; — Escamoteur; — Vœu à la Madone pendant un orage; — Écrivain public;* — en 1819 : *Naufrage de Virginie; — Religieuses en prière; — Vue de la villa Medici; — François Ier et Diane de Poitiers; — Le Meunier, son fils et l'âne; — Les premiers Pas de l'enfance;* — en 1822 : *Un Théâtre de marionnettes sur la place du Panthéon à Rome; — Le Marchand de reliques; — La Mère malade; — Une jeune Dame et sa Fille portant des secours à une famille indigente; — La Servante grondée; — Un petit Savoyard pleurant la mort de son chien;* — en 1824 : *Avis au lecteur du roman de* Gil-Blas; — *Le Brocanteur de tableaux; — Un Juif lisant la Bible; — Jeune fille consultant une fleur; — Capucin expliquant le sujet d'un bas-relief; — La Danse du Saltarello; — La Dot;* — en 1827 : *Une Scène d'inondation; — Le petit Voleur de raisins; — Les Moustaches; — Le Médecin de campagne près du malade; — L'Enfant malade;* — en 1834 : les portraits du poëte Arnault, du docteur Breschet, d'Odiot; — en 1835 : *Mort de Marie de Clèves*, aquarelle; — en 1836 : *Le Poëte et son Libraire; — Leonilla de Nettuno;* — portrait du baron de Barante; — en 1838 : *Le Lien d'un ménage;* — en 1839 : portrait de Jouy; — en 1840 : *Le Pape Eugène III recevant les ambassadeurs du roi de Jérusalem.* L. LOUVET.

Gabet, *Dict. des Artistes de l'école française au dix-neuvième siècle.* — Jal, *Discours sur la tombe de Mme Haudebourt-Lescot;* dans le *Journal des Débats*, du 7 janvier 1845. — *L'Illustration*, 8 janvier 1845.

HAUDICQUER DE BLANCOURT (*Jean* ou *François*), généalogiste français, né en Picardie, vers 1650, mort à une époque incertaine. Il prétendait descendre de Robert Haudicquer, écuyer en 1342, dans la compagnie d'ordonnance du maître des arbalétriers de France. Établi de bonne heure à Paris, Haudicquer s'y livra avec zèle à la recherche de matériaux pour composer l'histoire de la noblesse de Picardie. Après avoir perdu une première femme, il épousa, en 1684, la fille aînée de François Duchesne. Ce savant lui laissa bientôt son riche cabinet de manuscrits. Haudicquer s'occupait aussi de chimie, et il croyait posséder quelques secrets de l'alchimie. Accusé d'avoir contrefait et fabriqué d'anciens titres de noblesse, Haudicquer fut condamné aux galères en 1701. Cette peine fut ensuite commuée en une prison perpétuelle. Ses portefeuilles, remplis de titres et de papiers, furent confisqués avec tous ses biens. Un arrêt du 10 juillet 1708 ordonna le dépôt de ses papiers à la Bibliothèque royale (1). On a d'Haudicquer : *Nobiliaire de Picardie, contenant les généralités d'Amiens, de Soissons, des pays reconquis, et partie de l'élection de Beauvais : le tout justifié conformément aux jugements rendus en faveur de la province;* Paris, 1693, 1695, in-4°. « L'ouvrage d'Haudicquer, qui a été proscrit (en partie), sur les plaintes qu'il a occasionnées, dit de Bure, a néanmoins conservé quelque crédit vis-à-vis des curieux, parce que les exemplaires en sont rares. Mais il est bon de savoir que parmi le petit nombre de ceux qui nous en sont restés, il en existe peu qui soient entiers, par rapport aux cartons et aux retranchements que ce livre a soufferts; » — *Recherches historiques de l'ordre du Saint-Esprit*, etc.; Paris, 1695, 2 vol. in-12; le premier est de Duchesne; le second est d'Haudicquer; — *De l'art de la Verrerie, où l'on apprend à faire le verre, le cristal et l'émail; la manière de faire les perles, les pierres précieuses, la porcelaine et les miroirs*, etc.; Paris, 1697, 1718, in-12, avec fig. J. V.

Lelong, *Biblioth. histor. de la France.* — De Bure, *Bibliogr.* — *Journal des Savans*, sept. 1698. — Lenglet-Dufresnoy, *Méthod. histor.*, tome IV, page 443. — Dessarts, *Les Siècles littéraires de la France.* — Chaudon et Delandine, *Dict. univ., histor., crit. et bibliogr.*

***HAUENSCHILD** (*Richard-Georges* SPILLER DE), littérateur allemand, connu sous le pseudonyme de *Max Waldau*, né à Breslau, le 24 mars 1822, mort en 1855, au château de Tscheidt près Banerwitz, en Silésie. Il étudia aux universités de Breslau et de Heidelberg, visita ensuite l'Allemagne, la Suisse, la France, la Belgique et l'Italie, et se retira en 1848 dans ses terres, où il demeura, à quelques rares interruptions près,

élévations, des deux palais Massimi, dessinés et mesurés (avec M. Suys); Paris, 1 vol. in-fol.; — *Le Laurentin, maison de campagne de Pline le jeune, restituée d'après la description de Pline;* Paris, 1838, gr. in-8°.

(1) On cite dans le catalogue de Leblanc un recueil manuscrit des pièces du procès fait à Haudicquer de Blancourt, en 3 vol. in-fol. Il y en a un abrégé dans un exemplaire de son livre, qui est à la Bibliothèque impériale, avec beaucoup de notes critiques de la main de Pierre d'Hozier, qui en a couvert presque toutes les marges.

jusqu'à sa mort. Les écrits les plus connus de Hauenschild sont deux romans : *Nach der Natur* (D'après Nature), Hambourg, 1850 et 1851, 3 vol. ; et *Aus der Junkerwelt* (Épisode de la vie des Gentilshommes), Hambourg, 1850, 3 vol. Ces romans, où se trouvent des principes politiques très-avancés, valurent à leur auteur une assez grande réputation.

Parmi les autres travaux littéraires de Hauenschild on remarque : *Ein Elfenmärchen* (Un Conte de fées); Heidelberg, 1847; — *Blætter im Winde* (Feuilles au vent), recueil de poésies lyriques; Leipzig, 1848; — *Für Gottfried Kinkel* (Pour Kinkel); Ratibor, 1850; — *Cordula, Graubündtner Sage* (Cordula, légende du pays des Grisons); Hambourg, 1851, 1852 et 1855. R. L.

Conv.-Lex. — Jul. Schmidt, *Gesch. d. deutsch. Literat. im 19 Jahrh.*, 2e édit., 1855, vol. III, p. 319 324.

HAUFF (*Wilhelm*), poëte et romancier allemand, né à Stuttgard, le 29 novembre 1802, mort dans cette ville, le 18 novembre 1827. Il fit ses études à Stuttgard et à Tubingue, occupa pendant quelque temps la place de gouverneur des fils du baron de Hagel, ministre de la guerre de Wurtemberg, parcourut ensuite l'Allemagne et la France, et se fixa au commencement de l'année 1827 à Stuttgard, où il rédigea durant les derniers mois de sa vie le journal littéraire *Das Morgenblatt*. Sa fin prématurée fut vivement regrettée de tous les amis des lettres allemandes. Ludwig Uhland la célébra par une belle élégie, que l'on retrouve dans l'édition des œuvres complètes de Hauff. Conteur fantastique, Hauff appartenait à l'école de Hoffmann, auquel il était inférieur sous le rapport de la richesse d'imagination, mais qu'il surpassait par la correction du style. Son roman historique *Lichtenstein*, Stuttgard, 1826, 3 vol., est un des meilleurs romans qui aient paru en Allemagne. Quelques-unes de ses nouvelles, notamment *Die Bettlerinn vom Pont des Arts* (La Mendiante du Pont des Arts) et *Das Bild des Kaisers* (Le Portrait de l'empereur) sont des chefs-d'œuvre. Outre ces ouvrages, on a de Hauff : *Maerchen* (Contes); Stuttgard, 1826; 6e édition, 1842; — *Mittheilungen aus den Memoiren des Satans* (Mémoires de Satan); Stuttgard, 1827, 2 vol.; — *Der Mann im Monde* (L'Homme dans la Lune); ibid., 1827, roman satirique, dans lequel Hauff persiflait le genre littéraire représenté alors en Allemagne par Clauren; — *Controverspredigt über Clauren und den Mann im Monde* (Sermon au sujet de Clauren et de l'*Homme dans la Lune*;) Stuttgard, 1826, discours sarcastique, qui fit beaucoup de sensation et qui réduisit au silence l'adversaire de Hauff; — *Phantasien ein Bremer Rathskeller* (Fantaisies dans la cave de la ville de Brême); Stuttgard, 1827; nouvelle édition illustrée, Brême, 1849. Les Œuvres complètes de Hauff ont été publiées par G. Schwab : *Saemmtliche Werke*; Stuttgard, 1830, 36 petits volumes; 2e édit., 1837, 10 vol.; 3e édition, 1840, 5 vol.; 4e édit., 1846, 18 vol.; 5e édit., 1853. Les *Œuvres choisies* de Hauff ont été traduites en français; Paris, 1857. R. LINDAU.

Schwab, *Biographie de Hauff*, dans l'édition des *Œuvres complètes*. — Grüneisen, *Oraison funèbre*, dans l'édition des *Œuvres complètes*. — Julian Schmidt, *Geschichte der deutschen Literatur ein XIXten Jahrh.*; Leipzig, 2e édit., 1855, t. III, p. 253. — *Allgem. Literat. Zeitung*, décembre 1827, n° 297, p. 744. — *Blaetter für literar. Unterhaltung*, janvier 1828, n° 304. — *Morgenblatt*, décembre 1827, nos 292, 293.

HAUG (*Jean-Christophe-Frédéric*), poëte allemand, né le 19 mars 1761, à Niederstotzingen (Würtemberg), mort le 30 janvier 1829, à Stuttgard. Il étudia le droit, devint en 1783 secrétaire et en 1794 secrétaire intime du cabinet ducal, et obtint en 1817 la place de conservateur de la bibliothèque de Stuttgard. Haug se fit remarquer par sa verve épigrammatique. Sa facilité en ce genre de poésie se montre surtout dans *Zwei Hundert Hyperbeln auf Herrn Wahl's grosse Nase* (Deux cents Hyperboles sur le grand nez de M. Wahl); Stuttgard, 1804, et Brunswick, 1822; — *Epigramme und vermischte Gedichte* (Épigrammes et Poésies diverses); Berlin, 1805, 2 vol.; — *Hundert Epigramme auf Aerzte* (Cent Épigrammes sur les médecins); Zurich, 1806; — *Epigrammatische Anthologie* (Anthologie épigrammatique), publiée en commun avec C.-F. Weisser; Zurich, 1807-1809, 10 vol.; — *Poetischer Lustwald* (Recueil de Poésies), contenant des poésies d'anciens écrivains, pour la plupart inconnus aujourd'hui; Tubingue, 1819; — *Panorama des Scherzes* (Panorama de la Plaisanterie); Brunswick, 1820; — *Zwei Hundert Tabeln* (Deux cents Fables); Ulm, 1823; — *Bacchus, Anti-Momus, Jocus et Sphynx*; Ulm, 1823; — *Gedichte* (Poésies); Hambourg, 1827, 2 vol. R. L.

Conv.-Lex. — Engelmann, *Bibliothek der schoenen Wissenschaften*.

***HAUGE** (*Hans-Nielsen*), illuminé piétiste, né en Norvège, en 1771, mort en 1823. Il a laissé de nombreux ouvrages en danois, publiés en Norvège ou en Danemark; nous citerons entre autres : *Forsog til en Afhandeling om guds Visdom*; Christiania, 1796, in-8°; — *Anvisning ti nogle mærkelige sprag i Bibelen*; Bergen, 1798; — *Forklaring over Loven og Evangelium*; Christiansand, 1803, in-8°. Ce rêveur eut des partisans zélés, et il conserve encore quelques disciples fervents. Il est resté inconnu en France, mais les savants de l'Allemagne se sont occupés de lui. G. B.

J. Moeller, dans les *Archiven* de Stäudlin et Tschirner, t. II, p. 354, 393; et Schubert, même recueil, t. V, p. 27. — Grégoire, *Hist. des Sectes relig.*, t. V. — Rudelbach dans le *Zeitschrift für lutherische Theologie*; 1841, p. 65. — Sarwey, dans les *Studien und Kritiken* d'Tzschirner breit, 1849, 2e cahier.

***HAUGHTON** (*William*), poëte dramatique anglais, vivait à la fin du seizième siècle. On a fort peu de détails sur sa vie. Il était probable-

ment plus jeune que Shakspeare. Dans le *Diary* du directeur de spectacle Henslowe, à la date de novembre 1597, il est appelé « le jeune Haughton ». Henslowe le nomme souvent jusqu'à la fin de l'année 1600, mais jamais après, et ces mentions se rapportent presque toujours à de modiques sommes d'argent avancées par Henslowe à Haughton; ce qui prouve que ce dernier était aussi pauvre et aussi imprévoyant que la plupart de ses confrères les auteurs dramatiques du temps. Il composa seul plusieurs de ses pièces, et pour les autres il eut des collaborateurs, Chettle, Day, et surtout Dekker, avec qui il semble avoir été très-lié. On ne connaît que deux pièces qui lui appartiennent certainement. Il est le seul auteur de la comédie intitulée : *Englishmen for my money, or a Woman will have her will*, et qui, sous ce dernier titre, figure dans l'ouvrage de Henslowe; 1578, in-4°. Elle a été réimprimée en 1616, 1626, 1631, et dans une petite collection intitulée *The old English Drama*, 1830, 4 vol. in-12. Il a composé avec Dekker et Chettle *The pleasant Comedie of patient Grissill*, jouée à Stationers' Hall en mars 1600, imprimée en 1603, et réimprimée par la Shakespeare-Society en 1841. Outre ces deux pièces, voici, d'après la *Biographia Dramatica*, la liste de celles qu'on lui attribue et dont deux seulement, *Thomas Merry* et *Thomas Strowde*, ont été publiées : *The Arcadian Virgin*; 1599; — *John Cox*, tragédie; 1599; — *Poor Man's Paradise*; 1599; — *Spanish Morris*; 1599; — *Thomas Merry*, trag.; 1599; — *The English Fugitives*; 1600; — *Ferrer and Porrex*; 1600; — *Robin Hood's Penn'orths*; 1600; — *Sevenwise Masters*; 1600; — *Strange News out of Poland*; 1600; — *The Conquest of Spain*; 1601; — *The Conquest of the West Indies*; 1601; — *Judas*; 1601; — *Proud Woman of Antwerp*; 1601; — *Sir Clothiers of the West*; 1601; — *Sir Yeomen of the west*; 1601; — *Thomas Dough*; 1601; — *William Cartwright*; 1602; — *Patient Grissill*; comédie, 1603, in-4°. Z.

Biographia Dramatica. — *English Cyclopædia* (*Biography*).

HAUGHTON (Sir *Graves Chamney*), orientaliste anglais, né en Irlande, en 1789, mort à Saint-Cloud, près Paris, le 28 août 1849. Il entra jeune au service de la Compagnie des Indes orientales, et alla tenir garnison à Rangpour, dans le Bengale. Fatigué de la vie militaire, il demanda à passer dans le service civil, et étudia les langues orientales au collége du fort William à Calcutta. Deux ans lui suffirent pour acquérir la connaissance des dialectes hindous. En 1815, le soin de sa santé le ramena en Angleterre, où il fut nommé en 1817 professeur de sanscrit et de bengali au collége d'Hailebury. Après dix ans d'un enseignement brillant, il dut renoncer à des fonctions trop pénibles pour sa faible santé; mais il ne cessa, par de savantes publications, de contribuer aux progrès de la philologie hindoue. En 1839 il vint se fixer en France, où il passa ses dernières années. Forcé par l'état de sa vue d'abandonner ses études favorites, il appliqua aux difficiles problèmes de la métaphysique les vigoureuses facultés de son esprit. Il était membre de la Société royale de Londres et associé étranger de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres. On a de lui : *Select Bengali Stories, with a translation and a vocabulary*; Londres, 1820, in-4°; — *Rudiments of Bengali Grammar*; Londres, 1821, in-4°; — *A Bengali Glossary to five popular works*; Londres, 1821, in-4°; — *Bengali Selections, with a translation and a vocabulary*; Londres, 1822, in-4°; — *Manava Dherma sastra, or the Institutes of Menu*; Londres, 1825, 2 vol. in-4°; — *Parusha parikhya, or the Touchstone of Men*; Londres, in-8°; — *Tota itihas, or the Tales of a Parrot*; Londres, in-8°; — *A Dictionary Bengali and Sanskrit, explained in english and adapted for students of either language, to which is added an index serving as a reversed dictionary*; Londres, 1833, in-4°; — *The Vedanta System, a reply to the colonel Vans Kennedy, with an appendix*; Londres, 1836, in-8°; — *Prodromus or an inquiry into the first principles of reasoning, inclusing an analysis of the human mind*; Londres, 1839, in-8°; — *A Letter to the R. H. Charles W. Wynn, on the dangers to which the constitution of England is exposed from the encroachements of the courts of law*; Londres, 1841, in-8°; — *On the relative dynamic value of the degrees of the compass and on the cause of the needle resting in the magnetic meridian*; dans le *Philosophical Magazine*, Londres, 1846; — *Experiments proving the common nature of magnetism cohesion, adhesion and viscosity*; ibid., Londres, 1847; — *The Chain of Causes*; Londres, 1849, in-fol. Z.

Journ. Asiat. de Londres, 1849. — J. Mohl, *Notice sur sir Gr. Ch. Haughton*; dans le *Journal Asiatique*, août, 1850. — Magnin, *Discours prononcés aux funérailles de Haughton*; dans le *Recueil des Séances de l'Académie*, 1849, t. XIX.

HAUGWITZ (*Chrétien-Henri-Charles*, comte DE), homme d'État allemand, né en 1752, près d'Œls (Silésie), mort à Venise, le 19 février 1832. Il épousa en 1776 la fille du général comte de Tauenzien. Pendant un séjour de plusieurs années en Italie, il eut occasion de se lier intimement avec l'archiduc Léopold, grand-duc de Toscane. De retour dans son domaine, à l'embellissement duquel il prenait un grand plaisir, son amour de l'indépendance le poussa à refuser plusieurs offres brillantes qu'on lui faisait d'entrer dans l'administration prussienne, et il n'accepta que les fonctions de directeur général de la province de Silésie, sur le choix que les états de cette province firent de lui. Le grand-duc Léopold, étant monté sur le trône impérial, demanda au cabinet

prussien qu'on accréditât auprès de lui le comte d'Haugwitz. Celui-ci refusa d'abord, alléguant son inexpérience des transactions diplomatiques; mais il se vit bientôt forcé d'accepter, pour ne pas déplaire aux deux souverains : toutefois, il ne voulut pas toucher le traitement attaché à ses fonctions. Aussitôt que le comte d'Haugwitz arriva à Vienne en 1790, l'influence de la cour impériale sur le cabinet prussien parut s'accroître, et la guerre contre la France ne tarda pas à être résolue et à commencer. Si plusieurs fois le comte d'Haugwitz méconnut les véritables intérêts de sa patrie, comme le prouvent la convention de Reichenbach et le traité de Pillnitz, en revanche ce fut lui qui, devenu ministre des affaires étrangères (il avait remplacé dans ces fonctions, en 1792, le comte Schulembourg), dirigea les négociations préliminaires de la paix de Bâle, et qui plus tard, en dépit de nombreuses complications, réussit à faire de la Prusse le centre de toutes les négociations diplomatiques et à lui procurer même de notables agrandissements de territoire. A cette occasion, le comte d'Haugwitz reçut, comme dédommagement du désintéressement avec lequel il avait jusque alors servi l'État, des domaines situés dans la Prusse méridionale (ancienne Pologne). Sous Frédéric-Guillaume III, il rapprocha de plus en plus la Prusse de la France, et par là procura à son pays des avantages considérables; mais lorsque, en 1803, les Français occupèrent le Hanovre, Haugwitz reconnut que le système politique qu'il avait suivi jusque alors se trouvait compromis, et pour demeurer fidèle à ses principes, il se retira dans ses terres sous le prétexte de l'affaiblissement de sa santé. Hardenberg (*voy.* ce nom) succéda alors à Haugwitz, dont il modifia le système en proclamant la neutralité absolue de la Prusse. En 1805, 60,000 Français, commandés par Bernadotte, pénétrèrent dans le pays d'Anspach. Cette nouvelle violation du territoire de l'Allemagne occasionna un désaccord qui eût immédiatement amené la guerre si les événements d'Ulm, au moment où déjà le roi de Prusse faisait des préparatifs et des armements, n'avaient rendu ce prince plus prudent et ne l'avait disposé à la paix. Mais Napoléon ne voulait traiter qu'avec un homme capable de le comprendre. On rappela en conséquence Haugwitz, qui se rendit à Vienne peu de temps avant la bataille d'Austerlitz. Après cette victoire, Haugwitz signa un traité par lequel la Prusse cédait à la France, en échange du Hanovre, Anspach, Clèves et Neuchâtel. Haugwitz prit alors de nouveau la direction des affaires étrangères, à la place d'Hardenberg. Son système politique fut l'objet des plus vives attaques, et tandis que la prise de possession du Hanovre brouillait la Prusse avec l'Angleterre, dont la France cherchait alors à se rapprocher, les relations de la Prusse avec la France devenaient de plus en plus difficiles. Haugwitz se rendit à Paris, dans l'espoir de réconcilier les deux pays; mais il dut revenir à Berlin sans avoir réussi, et la guerre commença alors sans que la Prusse eût eu le temps de faire les préparatifs nécessaires. Haugwitz assista au désastre d'Iéna, et après avoir accompagné le roi Frédéric-Guillaume III dans la Prusse orientale, il revint se fixer dans ses terres de Silésie et de Pologne, où il vécut désormais dans l'isolement. En 1811 on le nomma curateur de la nouvelle université fondée à Breslau; mais en 1820, par suite d'une grave maladie, il fut obligé d'aller se fixer sous un climat plus chaud, et vécut alternativement à Venise, à Padoue, et surtout dans une villa des environs d'Este. On a publié des *Fragments des Mémoires inédits du comte d'Haugwitz*; Iéna, 1837, où il cherche à justifier ses différents actes diplomatiques. W.

Minutoli, *Der Graf von Haugwitz und Job von Witzleben*, etc.; Berlin, 1844. — *Conversations-Lexikon*.

HAUKSBEE ou **HAWKSBEE** (*François*), physicien anglais, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On ne connaît ni la date de sa naissance ni celle de sa mort. On voit par les registres de la Société royale de Londres qu'il fut reçu membre de cette compagnie dès 1705; vers le même temps, il fut nommé curateur des expériences de la Société. Avant Hauksbee, on peut dire que l'électricité n'existait pas à l'état de science. Le docteur Gilbert de Colchester avait publié, au commencement du dix-septième siècle, un livre sur le magnétisme où il donnait une liste de certaines substances qui lorsqu'elles étaient frottées acquéraient la propriété d'attirer les corps légers; R. Boyle avait observé des phénomènes semblables; mais, à l'exception de ces faits isolés, on ne connaissait rien touchant l'électricité. Les découvertes électriques de Hauksbee n'eurent pas une grande importance en elles-mêmes; mais, comme le fait observer le docteur Thomson, elles constituèrent le commencement de la science, et en attirant l'attention des savants sur cet objet particulier, elles servirent considérablement à donner l'essor aux investigations électriques. Entre 1705 et 1711, il publia, dans les *Transactions philosophiques* de la Société Royale, plusieurs mémoires contenant un compte détaillé de ses expériences. En 1706 il avait reconnu l'électricité du verre par le frottement, ce qui l'avait mis sur la trace de l'invention de la machine électrique. On a de lui : *Physico-Mechanical Experiments on various subjects touching light and electricity producible on the attrition of bodies*; Londres, 1709, in-4°. Cet ouvrage fut bientôt traduit en italien par Thomas Dereham, il fut aussi traduit en français par Bremond; mais celui-ci étant mort avant d'avoir mis la dernière main à sa traduction, elle ne fut publiée qu'en 1754, par Desmarest, qui y ajouta les découvertes plus récentes de Hauksbee et celles, plus importantes, de Gray. Outre les ouvrages déjà mentionnés, Hauksbee a laissé : *Proposals for a course of chemical experiments*; Londres, 1731, in-4°;

— *An Essay for introducing a portable laboratory;* Londres, 1731, in-8°; et de nombreux mémoires sur divers sujets de philosophie et de science dans les *Transactions philosophiques.* Z.

Philosophical Transactions, 1705-1711. — Priestley, *History of Electricity.* — Thomson, *History of the Royal Society.* — *English Cyclopædia (Biography).*

* **HAULTIN**, famille d'imprimeurs protestants de la seconde moitié du seizième siècle et du commencement du dix-septième. Ils étaient de La Rochelle; du moins la plupart d'entre eux exercèrent leur art dans cette ville. Les plus connus sont *Pierre*, mort en 1580; *Abraham*, mort en 1591; et *Jérôme*, mort le 16 novembre 1600. Un autre membre de cette famille, *Denys* Haultin, s'établit en 1589 à Montauban, où il mourut, au commencement de 1617. Il est probable que c'est le jurisconsulte du Belloi qui l'attira dans cette ville. Tous les livres sortis des presses des Haultin, autant de celui de Montauban que de ceux de La Rochelle, sont remarquables par la beauté des caractères, par la netteté, la régularité et la correction de l'impression; quelques-uns peuvent même passer pour des chefs-d'œuvre de typographie. Parmi les plus belles éditions dues à Jérome Haultin, on cite la *Grammatica Hebræa* de P. Martinius; 1590. Les Haultin avaient pour marque *la Religion, aux ailes déployées, debout, foulant aux pieds la Mort, s'appuyant sur la croix et élevant d'une main l'Évangile.* Cette marque, mais quelque peu modifiée, se retrouve sur un grand nombre de livres protestants du dix-septième siècle, entre autres sur plusieurs de ceux qui sont sortis des presses des Chouët de Genève. La marque des Haultin se distingue facilement de toutes celles qui lui sont analogues, par la finesse des détails et surtout par les ailes de *la Religion*, qui sont déployées, tandis que sur les autres elles tombent le long du corps. M. Nicolas.

MM. Haag, *La Franc. protest.*

HAULTIN (*Jean-Baptiste*), numismate français, né à Paris, vers 1580, mort en 1640. Il appartenait à une famille de robe, et obtint une charge de conseiller au Châtelet. On lui attribue quelques recueils numismatiques très-rares et que les amateurs se disputent vivement dans les ventes; ce sont : *J.-B. Altini Numismata non antea antiquariis edita;* Paris, 1640, in-fol.; — *Histoire des Empereurs romains, depuis Jules César jusqu'à Posthumus, avec toutes les médailles d'argent qu'ils ont fait battre de leur temps;* Paris, 1641, 1645, in-fol.; — *Figures et Empreintes des Monnaies de France;* Paris, 1719, in-4°. J. V.

De Bure, *Bibliogr. instructive.* — Desessarts, *Les Siècles littéraires de la France.*

HAUNOLD (*Johan-Sigismund* de), numismate allemand, né en 1634, à Breslau, mort dans cette même ville, le 16 avril 1711. Il exerça des fonctions administratives dans sa ville, et consacra ses heures de loisir à l'étude de la numismatique. Son manuscrit *Theatrum Monetarium*, 8 vol. in-fol., qui se trouve à la bibliothèque de Breslau, contient la description et le dessin des monnaies de presque toutes les nations. On a du même auteur : *Curiosa artis et naturæ;* — *Regnum animale, minerale et vegetabile*, etc. R. L.

Sinapius, *Schles. Curiositæten*, vol Ier, 451, et vol. II, p. 672. — Ersch et Gruber, *Allgem. Encyklopædie.*

* **HAUPT** (*Moritz*), philosophe allemand, né le 27 juillet 1808, à Zittau. Il étudia de 1826 à 1830 la philologie à l'université de Leipzig sous la direction du célèbre G. Hermann. Nommé en 1838 professeur extraordinaire de la faculté de philosophie de cette université, il y fut appelé en 1843 à la chaire de littérature allemande nouvellement créée. Ayant pris une part active aux mouvements politiques des années 1848 et 1849, il fut destitué en 1850. Les principaux ouvrages de M. Haupt ont pour titres : *Altdeutsche Blætter* (Feuilles concernant l'ancien allemand); Leipzig, 1836-1840, 2 vol. in-8°; recueil publié en collaboration avec Hoffmann; — *Quæstiones catullianæ;* Leipzig, 1837; — *Observationes criticæ;* Leipzig, 1841; — *Zeitschrift für deutsches Alterthum* (Revue d'Antiquités allemandes): excellent recueil, fondé en 1841, qui se publie annuellement à Leipzig, in-8°. M. Haupt a édité : *Ovidii Halieutica, Gratii Nemesianique Cynegetica;* Leipzig, 1838, in-8°; — *Erec, Lieder und Büchlein, Armer Heinrich;* trois poëmes de Hartmann von der Aue (*voy.* ce nom); — *Der gute Gerhard*, de Rudolf von Ems; — *Engelhard* de Conrard de Wurtzbourg; — *Lieder*, de Gottfried de Neiffen; — *Der Winsbeke und die Winsbekin;* Leipzig, 1844, poëme didactique du treizième siècle, dont l'auteur est inconnu; — *Horatius*, Leipzig, 1851. E. G.

Conversations-Lexikon.

* **HAUPTMANN** (*Auguste*), médecin allemand, né en 1607, à Dresde, mort dans cette même ville, en 1674. Il étudia à Leipzig, obtint en 1653 le grade de docteur, et s'établit à Dresde, où il exerça la médecine jusqu'à sa mort. Hauptmann attribua le premier toutes les maladies à des vers; il a imaginé aussi ce que l'on a appelé depuis la *pathologie animée.* Il considérait la mort même comme un être réel, que l'on peut rencontrer sous la forme d'un petit vers attaché à la langue des moribonds. Parmi ses nombreux écrits nous citerons : *Epistola præliminaris tractatui De viva Mortis Imagine;* Francfort, 1650; — *De Ictero;* Leipzig, 1653; — *De viva Mortis Imagine;* Francfort, 1650. Dr L.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyklopædie.* — *Biographie médicale.*

* **HAUPTMANN** (*Johann-Gottfried*), philologue allemand, né à Hayn, le 19 octobre 1712, mort à Gera, le 21 octobre 1782. Il fit ses études à l'école de Schulpforta et à l'université de Leipzig, et fut appelé en 1737 à Gera, dont il dirigea le collége depuis 1742 jusqu'à l'époque de sa mort. Parmi ses nombreux écrits (Zeibich en

cite deux cent quatre-vingts), on remarque : *Collectio Proverbiorum et Sententiarum insignium atque usitatiorum;* Gera, 1743; — *Historia Linguæ Hebrææ;* ibid., 1752; — *Hebraici Sermonis Elementa, cum illius historia;* Iéna, 1760. R. L.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyklopædie.* — Meusel, *Lex. der von 1750 bis 1800 verstorbenen deutschen Schriftsteller.* — Strodtmann', *Geschichte der jetzt lebenden Gelehrten,* XII, p. 463-488.

* **HAUPTMANN** (*Moritz*), compositeur allemand, est né à Dresde, le 13 octobre 1792. Il eut pour maître le célèbre violoniste Spohr; il visita la Russie, et est aujourd'hui professeur de contre-point au conservatoire de musique à Leipzig. Ses productions musicales se distinguent par la pureté de la forme et la richesse des mélodies. On lui doit : *Deux quatuors pour deux violons, viole et basse,* op. 7; Vienne; — *Duos pour deux violons;* Leipzig; — plusieurs *Sonates pour piano et violon;* Leipzig et Vienne; — plusieurs numéros de *Chants et chansons,* avec accompagnement de piano; Leipzig et Vienne; — *Grande Messe* avec accompagnement d'orchestre; — un *Offertoire;* — un très-beau *Salve, Regina;* — plusieurs *Chants* à quatre voix; — *Mathilde,* opéra; — *Harmonik et Metrik;* Leipzig, 1855 : ouvrage où il a exposé son système de la théorie musicale.

R. L.

Conversations-Lexikon. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

* **HAURÉAU** (*Barthélemy*), écrivain français, né à Paris, le 8 novembre 1812. Dès 1832 il collabora à divers journaux politiques et littéraires : *La Tribune,* le *Journal du Peuple,* etc., et publia un livre intitulé *La Montagne,* sur les principaux personnages de la révolution. En 1838 il fut chargé de la direction du *Courrier de la Sarthe,* qu'il conserva jusqu'en 1845. Il vint alors à Paris prendre part à la rédaction du *National* jusque après la révolution de Février. En 1848, M. Carnot, ministre de l'instruction publique, nomma M. Hauréau conservateur des manuscrits français à la Bibliothèque nationale, fonctions dont il fut révoqué en 1852, par suite de son refus de serment. Pendant son court passage à cette Bibliothèque, M. Hauréau avait commencé à mettre en meilleur ordre les richesses incomplétement connues du département qui lui était confié; il a découvert un assez grand nombre de manuscrits ignorés, ou que l'on croyait perdus. En 1848 le département de la Sarthe ayant eu à faire de nouvelles élections en remplacement de MM. Marrast et Jules de Lasteyrie, qui avaient opté pour d'autres départements, M. Hauréau se présenta, et fut élu. Il fit partie, à l'Assemblée constituante, du comité des affaires étrangères. Sa vie parlementaire n'offrit aucun incident remarquable, si ce n'est que dans la discussion de la constitution il vota seul contre le principe de la liberté de l'enseignement. Les travaux qui ont valu à M. Hauréau la réputation méritée d'un érudit de premier ordre sont : *De la Philosophie scolastique au neuvième siècle;* dans la *Revue du Nord,* 1837; — *Critique des hypothèses métaphysiques de Manès, de Pélage et de l'idéalisme transcendental de saint Augustin;* ibid., 1840; — *Histoire littéraire du Maine,* 4 vol. in-8°; 1843-1847; — *Manuel du Clergé, ou examen de l'ouvrage de M. Bouvier :* Dissertatio in sextum Decalogi præceptum; 1844, in-8°; — *Résumé de l'histoire de la Pologne;* 1846, in-16; — *La Liberté des Cultes;* — *Histoire de la Peinture;* in-32, 1848-1851 (collection Curmer); — *Charlemagne et sa cour, François Ier et sa cour;* 1854-1855, 2 vol. in-18, dans la *Bibliothèque des Chemins de fer;* — *De la Philosophie scolastique* (couronné par l'Institut), 2 vol. in-8°, 1850. Enfin, reprenant une des œuvres les plus considérables de l'ancienne congrégation des Bénédictins, il a, seul, entrepris de continuer le *Gallia Christiana,* et en a donné les trois premières livraisons du quatorzième volume, comprenant la province ecclésiastique de Tours. L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a, deux années de suite (1856-1857), donné à ce travail le grand prix Gobert. Depuis 1848, M. Hauréau a été membre du comité historique au ministère de l'instruction publique. Parmi les recueils auxquels il a travaillé, on remarque le *Dictionnaire des Sciences philosophiques,* l'*Encyclopédie nouvelle,* la *Collection des Classiques de* M. Nisard, l'*Encyclopédie moderne,* la *Biographie générale,* etc. Frédéric Lock.

Docum. partic.

HAUSER (*Gaspard*), personnage mystérieux allemand, surnommé l'*Enfant trouvé de Nuremberg,* né on ne sait au juste à quelle époque, mort assassiné à Anspach, le 17 décembre 1833. Le 26 mai 1828, entre quatre et cinq heures du soir, un bourgeois de Nuremberg aperçut, non loin de sa maison, un jeune paysan dont l'attitude le frappa. Il tenait entre ses mains une lettre adressée à un officier d'un régiment de cavalerie alors en garnison à Nuremberg. Le bourgeois essaya d'entamer une conversation avec le jeune homme. « D'où venez-vous ? — De Ratisbonne. » Et il ne put en tirer d'autre réponse. Il le conduisit à l'adresse indiquée. En entrant dans la maison de cet officier, le jeune homme dit à un domestique : « Je veux me faire cavalier, comme mon père. » L'officier ne connut ni l'individu qu'on lui adressait, ni la main qui a tracé la lettre, conçue en ces termes : « De la frontière de Bavière, 1828. Je suis un pauvre journalier, père de dix enfants. Ce garçon a été jeté sur le seuil de ma porte le 7 octobre 1812; je n'ai point fait de déclaration aux autorités. Cet enfant n'a jamais quitté ma maison; il ignore le nom de mon domicile, ainsi que le mien. Je l'ai fait élever en bon chrétien; il sait lire et écrire,

il est docile, et veut devenir un cavalier comme son père; je l'ai conduit hors de ma maison, de nuit, jusqu'à Neumark. » Dans la lettre se trouvait un billet tracé en caractères latins, et qu'on devait croire écrit de la main de la mère supposée; il y était dit que cet enfant, né le 30 avril 1812, et baptisé sous le nom de Gaspard, était fils d'une pauvre créature et d'un père jadis enrôlé dans le sixième régiment des chevau-légers à Nuremberg. A la salle de police où l'on conduisit provisoirement le pauvre orphelin, on essaya vainement de le faire causer; mais quand on lui remit une plume, il écrivit lisiblement ces mots : *Gaspard Hauser*. Il pleurnichait comme un enfant de mauvaise humeur, et prononçait quelques paroles inintelligibles. On procéda ensuite à son signalement, à un examen plus attentif de sa personne. Il était bien fait, avait les épaules larges, la taille bien prise; on lui trouva une peau très-blanche, des mains et des pieds d'une délicatesse remarquable. Il paraissait n'avoir jamais porté de chaussure, car la plante de ses pieds était molle comme la paume de ses mains. Ses deux bras portaient les traces de la vaccine; son teint était clair, son sourire gracieux, enfantin. On lui présenta quelque nourriture : il refusa tout, excepté du pain sec et de l'eau. On essaya de lui faire avaler un peu de vin et des viandes; mais il vomit tout, eut des coliques, et on le vit couvert de sueur et plein d'anxiété (1).

Remis entre les mains du magistrat, Hauser fut enfermé dans une chambre de la *burg* de Nuremberg; le geôlier reçut l'ordre de le traiter avec le plus grand soin. Hauser dès ce moment passa son temps, assis par terre, à s'amuser avec des jouets d'enfant. Quelques personnes charitables vinrent le voir; et il apprit ainsi à parler passablement. Le bourgmestre Binder cherchant à connaître la vie antérieure de cet être singulier, découvrit que Hauser avait été élevé dans un souterrain, au pain et à l'eau, par un homme qui jamais ne se montrait à lui, mais qui changeait ses vêtements et apportait sa nourriture pendant qu'il dormait. L'enfant ne pouvait pas même s'étendre commodément dans son étroite prison; jamais il ne vit le soleil ou le jour arriver jusqu'à lui. Son unique occupation consistait à jouer avec deux petits chevaux de bois. Quelque temps avant sa délivrance, l'homme qui lui donnait des soins s'était montré plus souvent dans la geôle étroite; il avait donné quelques leçons d'écriture à Hauser, et lui avait enseigné à marcher. Un jour, il le chargea sur ses épaules, et se mit en route avec lui; mais quant à la direction suivie par les deux voyageurs, Hauser était absolument incapable de donner aucun renseignement précis. Il n'avait point vu la figure de son geôlier, quoique celui-ci ne fût point masqué; mais, habitué à une soumission servile, il n'avait osé regarder en face son conducteur. Quel était

(1) Les détails suivants ne sont pas sans intérêt pour la physiologie. Ainsi, tout le côté droit de son corps était sujet à de fortes contractions, surtout quand la vue de quelque objet nouveau le frappait. Quand il dormait le bruit ne paraissait avoir sur lui aucune influence, et même la douleur ne pouvait l'éveiller. Il ne pouvait supporter les rayons du soleil, qui irritaient ses yeux. Les dessins et les tableaux lui faisaient l'effet d'être taillés dans la matière. La multiplicité des impressions qu'éprouva son esprit ne tarda pas à exciter à un point extraordinaire son système nerveux ; aussi au bout de quelque temps les muscles de son visage étaient agités de contractions nerveuses, ses mains tremblaient si fort qu'elles ne pouvaient plus rien tenir; son ouïe était devenue si sensible que non-seulement le bruit des tambours le jetait dans des convulsions, mais qu'il éprouvait de fortes douleurs quand on parlait près de lui en élevant la voix. Bientôt il perdit l'appétit, et on dut le porter dans une maison tranquille, où personne ne put le voir. Ce fut là qu'il coucha dans un lit pour la première fois, et qu'il commença à rêver, ce qui ne lui était jamais arrivé auparavant. Une des choses qui lui coûtèrent le plus, ce fut de s'accoutumer à la nourriture ordinaire; il lui fallut des mois pour y parvenir. Les mets chauds lui causaient une soif ardente, qu'il ne pouvait apaiser qu'en buvant dix ou douze litres d'eau dans une journée. Quand il se fut peu à peu habitué à manger de la viande, les convulsions cessèrent, l'excitation cérébrale diminua, ses yeux perdirent leur éclat fébrile, enfin la santé revint peu à peu. Un fait digne de remarque, c'est que le changement de régime le fit grandir de deux pouces en quelques semaines. Gaspard Hauser resta longtemps sans comprendre la différence que nous faisons entre les êtres animés et les objets inanimés. Il s'imaginait que le mouvement qui s'opérait, n'importe dans quel objet, était spontané, de sorte que si le vent emportait une feuille de papier, il s'imaginait qu'elle s'était enfuie; il supposait qu'un arbre manifestait la vie qui était en lui par le mouvement de ses branches et de ses feuilles, et que le bruissement de ces dernières, quand le vent les agitait, était le langage dont l'arbre se servait pour exprimer sa pensée. Hauser voyait aussi bien dans l'obscurité qu'au grand jour : par la nuit la plus noire, il pouvait distinguer le bleu du vert. Le sens de l'ouïe était aussi très-développé chez lui. Toutes les odeurs, à l'exception de celle du pain, du fenouil, de l'anis et du cumin, lui étaient plus ou moins désagréables. A une grande distance, il distinguait les arbres fruitiers des autres arbres par l'odeur seule de leur feuillage. Quand il passait près d'un cimetière, l'odeur qui s'en exhalait, sensible seulement pour lui, lui donnait un accès de fièvre; l'odeur d'une rose le faisait évanouir. Il éprouvait avec une grande facilité les effets magnétiques et métalliques. Un jour on lui donna un jouet aimanté; il le prit, s'en occupa quelques instants, et le rejeta en disant qu'il lui faisait éprouver des sensations pénibles. Le professeur Daumer ayant appris cela fit sur lui quelques expériences avec l'aiguille aimantée : quand elle était dirigée de son côté, il se plaignait d'une forte douleur d'estomac, et disait qu'il éprouvait en outre une sensation comme celle que lui causerait un courant d'air sortant de son corps et se précipitant vers l'aimant. Les métaux agissaient aussi fortement sur G. Hauser, et lui faisaient éprouver par leur contact une sorte d'attraction et un sentiment de froid qui pénétrait plus ou moins profondément dans son bras, selon la grandeur des objets. S'il prenait un chat par la queue, il éprouvait un frisonnement et sentait comme un coup sur la main. Cette incroyable faculté de sentir disparut du reste peu à peu. A la fin de sa vie, Hauser mangeait toutes sortes de viandes, excepté la chair de porc; mais il fallait qu'elles fussent faiblement épicées, et les assaisonnements qu'il préférait étaient encore le fenouil et le cumin. Il continuait à ne boire que de l'eau, qu'il remplaçait néanmoins assez souvent le matin par une tasse de chocolat. Il avait gardé une grande aversion pour toutes les liqueurs fermentées, le vin, la bière, etc., aussi bien que pour le thé et le café. Il était du reste devenu comme tout le monde, excepté qu'il voyait encore dans l'obscurité, quoique moins parfaitement. L. L—T.

donc cet enfant bizarre, à demi sauvage, à demi idiot? Le fils de quelque noble dame, d'un prince ou d'un prêtre? peut-être la victime d'une captation d'héritage? Ou bien n'était-ce qu'un aventurier d'une espèce nouvelle?... A toutes ces questions point de réponse satisfaisante. En attendant, la charité des habitants de Nuremberg s'intéressa vivement au sort de Hauser, et le 18 juillet 1828 on le confia à un professeur de cette ville. Dans les commencements, le pensionnaire montra une extrême envie de s'instruire. Son application était constante, sa mémoire prodigieuse, ses sens d'une finesse remarquable; mais toutes ces facultés allèrent en diminuant à mesure que s'étendait le cercle de ses connaissances. Il montrait beaucoup d'aptitude pour la calligraphie et le dessin; le manége lui fit grand plaisir. Quant à l'instruction religieuse, il n'y comprenait mot, malgré quelques livres de piété qu'on avait trouvés sur lui en le fouillant lors de sa première apparition à Nuremberg. Son aversion pour les prêtres, les médecins, ne se démentit pas un instant : dans les églises, il se sentait mal à son aise. Peut-être le mystérieux crépuscule qui règne dans les temples gothiques lui rappelait-il le demi-jour dans lequel il avait vécu plongé pendant de longues années. A tout prendre, ses progrès n'étaient nullement remarquables. Il devint maladif, et bientôt un nouvel incident vint interrompre le cours de ses études et ranimer la curiosité du public, déjà blasée sur son compte. Le 17 octobre 1829 on trouva gaspard Hauser étendu dans la cave et portant au front une large blessure faite avec un couteau. Cette blessure n'était point mortelle; mais des paroxysmes nerveux furent la suite de cette tentative de meurtre. Après que Hauser fut revenu à lui, il raconta qu'un homme noir, semblable à un ramoneur, lui avait donné, au moment où lui, Hauser, passait la tête hors d'un cabinet, un coup violent sur le front; que ce coup l'avait étendu par terre; que revenu à lui, il avait voulu se rendre chez la mère de son professeur; mais que, saisi d'une inexprimable frayeur, il s'était caché dans la cave, où il avait de nouveau perdu connaissance.

La police se mit en mouvement, sans rien découvrir de positif sur l'auteur de cet attentat. On transféra Hauser chez le conseiller Biberach, où deux agents de police le surveillèrent constamment. Après quelques mois de séjour dans cette maison, il se blessa lui-même par maladresse en détachant du mur un pistolet qui partit au même instant. Plus tard, le lieutenant prussien de Pirch, qui revenait de Hongrie, s'entretint avec lui, et crut découvrir en lui la connaissance de quelques phrases magyares. Ces circonstances firent renaître dans quelques esprits des soupçons sur la véracité de Hauser. Dans les derniers temps, lord Stanhope s'était intéressé à lui et l'avait fait placer à Anspach, dans les bureaux d'un tribunal. Le 14 décembre 1833 un étranger vint à la rencontre de Hauser, dans les rues d'Anspach, et lui dit : « Je vous apporte des nouvelles de lord Stanhope et des détails sur votre origine. » Hauser lui répond : « Je n'ai pas le temps de vous écouter dans ce moment, mais je vous attendrai ce soir à trois heures dans le jardin du château. » L'étranger se rend à la place convenue, et présente quelques papiers à Hauser; au même moment, il lui plongea un poignard dans le côté gauche. La victime trouva encore des forces pour se traîner à son domicile, et succomba à sa blessure quelques jours après. Le meurtrier de Hauser n'est pas encore connu; l'énigme de cette vie attend encore une solution. Placée dans un roman, une existence semblable à celle de Hauser semblerait presque en dehors des limites de la vraisemblance; dans le domaine des faits positifs, c'est un inexplicable mystère. [*Encycl. des gens du M.*]

Œttinger, *Bibliographie.* — Merker, *Kasp. Hauser, nicht unwahrscheinlich ein Betrüger*; Berlin, 1830, in-8°. — *Vorlæufige Mittheilungen über Kasp. Hauser den Findling.* — *Schutzworte für den Nürnberger Findling Kasp. Hauser gegen die Schrift der Polizeiraths Merker*; Berlin, 1830, in-8°. — Schmidt von Luebeck, *Ueber Kasp. Hauser*; Altona, 1831-1832, 2 parties, in-8. — Feuerbach, *Einige wichtige Actenstücke, den unglücklichen Findling Kasp. Hauser betreffend*; Berlin, 1831, in-8°. — Le même, *Kasp. Hauser Beispiel eines Verbrechens am Selenleben des Menchen*; Anspach, 1832, in-8°. — Daumer, *Mittheilungen über Kasp. Hauser*; Nuremberg, 1832, in-8°. — Frey, *Geheimnissvolle Geschichte des Kasp. Hauser; seine Erziehung, Verfolgung und Ermordung*; Berlin, 1834, in-8°. — Heidenreich, *Kasp. Hauser's Verwundung, Krankheit, Leichenœffnung*; Berlin, 1834, in-8°. — *Gaspard Hauser, ou l'homme mystérieux, notice sur cet infortuné*; Lyon, 1834, in-8°. — Fuhrmann, *Kasp. Hauser; beobachtet und dargestellt in der letzten Zeit seines Lebens von seinem Religionslehrer und Beichtvater*; Anspach, 1834, in-8°. — Singer, *Leben Kasp. Hauser's oder Beschreibung seines Wandels von seinem Beginn bis zu seinem Grabe*; Ratisbonne, 1834, in-8°. — Lord Stanhope, *Materialien zur Geschichte Kasp. Hauser's*; Heidelberg, 1835, in-8°. — Seiler, *Kaspar Hauser, der Thronerbe Badens*; Paris (Berne), 1840-1847, in-8°. — Comte d'Allonville, *Dictionnaire de la Conversation.*

* **HAUSMANN** (*Jean-Frédéric-Louis*), géologue allemand, est né à Hanovre, le 22 février 1782. Il étudia à Gœttingue, et fut depuis 1803 jusqu'en 1806 employé dans les mines à Clausthal et à Brunswick. En 1806 il entreprit un voyage d'exploration scientifique à travers la Norvége et la Suède; et à son retour il fut nommé inspecteur général des mines du royaume de Westphalie. Depuis 1811 il occupe à l'université de Gœttingue les chaires de technologie, de minéralogie et de géologie. On a de lui : *Krystallographische Beitræge* (Études cristallographiques); Brunswick, 1803 et 1822; — *Entwurf zu einer Einleitung in die Oryktognosie* (Essai d'une introduction à l'étude de l'oryctognosie); Helmstædt, 1805; — *Beitræge zur Berg. und Hüttenkunde* (Études sur la science des mines et sur la métallurgie); Brunswick, 1806-1810 et 1822; — *Entwurf eines Systems der unorgani-*

schen Naturkoerper (Essai d'un système des corps inorganiques); Cassel, 1809; — *Reise durch Scandinavien* (Voyage à travers la Scandinavie); Gœttingue, 1811-1818, 5 vol.; — *Grundlinien der Forstwissenschaft* (Éléments de la science forestière); Gœttingue, 1811; — *Grundlinien einer Encyclopædie der Bergwerkswissenschaften* (Éléments d'une encyclopédie de la science des mines); Gœttingue, 1811; — *Grundlinien der Geognosie* (Éléments de Géognosie); ibid., 1812; — *De Relatione inter corporum naturalium inorganicorum indoles chemicas atque externas*; Gœttingue, 1813; — *Handbuch der Mineralogie* (Manuel de Minéralogie); Gœttingue, 1813, 3 vol., partie I; 2e édit., 1828; partie II, vol. 1 et 2, 2e édit., 1847; — *Crystallographia metallurgica*; ibid., 1820; — *Untersuchungen über die Formen der leblosen Natur* (Recherches sur les formes de la nature inanimée); ibid., 1821; — *De Apenninorum Constitutione geognostica*; ibid., 1824; — *Versuch einer geologische Begründung des Acker-und Forstwesens* (Essai de Géologie considérée comme base de l'économie rurale et de la science forestière); Berlin, 1825; texte latin, Gœttingue, 1823; — *Umrisse nach der Natur* (Esquisses d'après nature); Gœttingue, 1831; — *De Hispaniæ Constitutione geognostica*; ibid., 1832; — *De Usu experientiarum metallurgicarum*; ibid., 1838; — *Ueber die Bildung des Harzes* (De la formation du Harz); ibid., 1842; — *Geologische Bemerkungen über die Gegenden von Baden bei Rastadt* (Observations géologiques sur les contrées de Bade près de Rastadt); ibid., 1844; — *Beitrage zur metallurgischen Crystallkunde* (Études de cristallographie métallurgique); ibid., 1850 et 1852, 2 parties; — *Uber die durch Molekularbewegungen in starren leblosen Kærpern bewirkten Formenverænderungen* (Des Changements de forme produits dans des minéraux par des mouvements moléculaires); Gœttingue, 1855. R. LINDAU.

Conversat.-Lexik. — Gersdorf, *Repertorium*.

HAUSSCHEIN. *Voy*. ŒCOLAMPADE.

* **HAUSSET** (*N*......, Mme DU), femme de chambre de Mme de Pompadour, à qui l'on attribue des mémoires contenant de curieux détails sur la vie privée de sa maîtresse et de Louis XV et sur le fameux *Parc aux cerfs*. Elle était née vers 1720, et on ignore l'époque de sa mort. Ses mémoires disent que dans sa jeunesse elle avait habité la Normandie et le Poitou, et l'on suppose qu'elle était originaire d'une de ces deux provinces. Sa famille était noble sans doute. En sortant du couvent, où elle avait terminé son éducation, elle vint demeurer avec un oncle qui s'occupa d'elle. Orpheline, elle eut à soutenir un procès qu'elle perdit, et se trouva ainsi complétement ruinée. Elle épousa ensuite un gentilhomme, du Hausset, qui n'avait pour toute fortune qu'une pension viagère. La mort de son mari la laissa sans ressources. Quelques personnes la recommandèrent à Mme de Pompadour, qui la prit pour première femme de chambre. Elle se fit aimer dans le cercle de la favorite, rendit quelques services au marquis de Marigny, frère de sa maîtresse, et le roi finit par la regarder, à ce qu'elle rapporte, comme une statue muette devant laquelle il n'y a pas à se gêner. Il lui adressait rarement la parole; mais il daignait parfois lui exprimer son contentement par des mines gracieuses. Il lui faisait même de temps à autre de petits présents; et une fois qu'elle l'avait soigné dans une indisposition qui le surprit au milieu de la nuit, il la récompensa par un bon de 4,000 livres sur le trésor. Après la mort de Mme de Pompadour, Mme du Hausset se retira en province avec une modeste pension. Un jour, Sénac de Meilhan entrant chez le marquis de Marigny, le trouva en train de brûler des papiers. « Voilà un manuscrit, lui dit-il, écrit par une femme de chambre de ma sœur; ce sont des commérages : au feu ! » Sénac lui demanda grâce pour celui-là, et le pria de lui donner pour s'amuser, disant qu'il aimait beaucoup les anecdotes. Marigny lui en fit présent. Pendant l'émigration, Crawfurd obtint ce journal de Sénac, et le publia plus tard dans ses *Mélanges d'Histoire et de Littérature*; Paris, 1809, in-4°. Le manuscrit était d'une mauvaise écriture et d'une orthographe vicieuse. Mme de Pompadour n'ayant eu que deux femmes de chambre, on pensa que Mme du Hausset seule avait pu écrire ces *Mémoires*; mais comment ce manuscrit était-il arrivé dans les mains de M. de Marigny? On dit qu'une de ses amies, qui passait pour femme d'esprit, l'avait engagée à mettre par écrit ce qu'elle entendait journellement, et lui avait conseillé plus tard de rassembler ses notes pour en former un ouvrage dans le genre des *Souvenirs de Mme de Caylus*. Mme du Hausset, cédant aux instances de cette amie, aurait profité d'un peu de loisir pour composer une espèce de journal qu'elle devait lui adresser afin d'y mettre de l'ordre et du style; mais au lieu d'aller chez cette femme d'esprit, le manuscrit, on ne sait pourquoi, vint chez le marquis de Marigny, avec qui Mme du Hausset était restée en bonnes relations depuis la mort de la marquise de Pompadour. On pense qu'elle le lui avait donné pour le retoucher. Peut être aussi n'osait-elle pas le publier sans son avis. En 1824, MM. Barrière et Berville ont reproduit les *Mémoires* de Mme du Hausset dans leur *Collection des Mémoires relatifs à la révolution française*, en y ajoutant des notes et des éclaircissements historiques. Ils ont été réimprimés dans la *Bibliothèque des Mémoires relatifs à l'histoire de France pendant le dix-huitième siècle*, par M. Fr. Barrière, tome III, chez MM. F. Didot, gr. in-18. L. LOUVET.

Mme du Hausset, *Mémoires*.

HAUSSEZ (*Charles* LEMERCHER DE LONGPRÉ,



baron D'), administrateur français, né à Neufchâtel (Normandie), le 20 octobre 1778, mort au château de Saint-Saens, près de Neufchâtel, le 10 novembre 1854. Sa famille appartenait à la noblesse de robe. Il reçut une éducation solide, et dès l'âge de dix-huit ans s'associa aux entreprises royalistes de son département. Signalé à la police du Directoire, il se vit contraint de fuir en 1799, et ne reparut qu'en 1804. Compromis dans l'affaire de Georges Cadoudal et de Pichegru, comme ayant favorisé le débarquement des conjurés sur la côte de Béville, il fut arrêté et remis en liberté faute de preuves suffisantes, mais soumis à la surveillance. Lorsque Napoléon fut devenu empereur, d'Haussez manifesta un vif enthousiasme pour la dynastie nouvelle; il en fut récompensé, dès le mois de novembre 1805, par le titre de baron et la nomination aux fonctions de maire de Neufchâtel. Mais déjà il sentait renaître en lui les sympathies de sa première jeunesse, et au mois d'avril suivant il fut un des premiers à arborer le drapeau blanc. En 1815 il présida la députation neufchâteloise qui vint présenter ses hommages à Louis XVIII, et il se mit à la tête de la garde nationale après la bataille de Waterloo. Nommé membre du conseil général de la Seine-Inférieure, et président d'une assemblée électorale, il fut élu député par son département. A cette chambre, qui fut qualifiée d'*introuvable*, il vota constamment avec le parti libéral. Le 6 décembre notamment il parla contre la proposition de Hyde de Neuville tendant à faire juger par une commission composée de membres des deux chambres ceux qui avaient été exceptés de la loi dite d'*amnistie;* il s'opposa à l'ajournement de l'institution du jury, et combattit aussi avec force une proposition ayant pour but de faire rendre au clergé le droit exclusif de constater les actes de l'état civil. Il dut naturellement applaudir à l'ordonnance du 5 septembre 1816, qui prononça la dissolution de la chambre. Il ne fut pourtant pas réélu; au mois de mai 1817, il fut nommé à la préfecture des Landes, d'où il passa en 1819 à la préfecture du Gard, et en 1820 à celle de l'Isère. Ce fut sous son administration qu'éclatèrent les troubles de Grenoble en 1821, à la suite de la révolution du Piémont. Le général Pamphile Lacroix, commandant la division, prononça aussitôt l'état de siége; le préfet protesta avec énergie contre cette mesure, que le gouvernement révoqua; cependant il était difficile de rester à l'abri de tout reproche au milieu des sanglantes répressions qui étouffèrent ces troubles. En 1823, d'Haussez fut appelé à la préfecture de la Gironde et nommé conseiller d'État en 1826. Lors des élections générales de 1827, il fut envoyé à la chambre des députés par le collége électoral de l'arrondissement de Dax (Landes).

Au mois d'août 1829, Charles X lui confia le ministère de la marine, sur le refus de l'amiral de Rigny, qui n'avait pas voulu s'associer à un cabinet présidé par le prince de Polignac. D'Haussez signala son entrée au conseil par la vigueur pleine d'intelligence avec laquelle il organisa les immenses préparatifs de l'expédition d'Alger. L'habileté de ses dispositions excita l'admiration des Anglais eux-mêmes. En moins de trois mois il compléta les préparatifs de cette expédition, qui, exigeant cent bâtiments de guerre et quatre cents transports, avaient été jugés ne pouvoir être achevés en moins de huit à dix mois. L'ambassadeur d'Angleterre, s'étant présenté chez le ministre de la marine, lui dit avec outrecuidance : « J'espère, monsieur le ministre, que le projet dont on parle n'est qu'une plaisanterie, et que vous ne voudriez point hasarder une conquête à main armée devant laquelle lord Exmouth lui-même a reculé; d'ailleurs, l'Angleterre ne le souffrirait pas. — Monsieur l'ambassadeur, répondit froidement le baron d'Haussez, la chose est très-sérieuse, et elle se fera avec ou sans l'approbation de votre gouvernement. » On prétend même que d'Haussez, se rappelant qu'il était ministre de la marine, et non pas des affaires étrangères, se servit dans sa réponse de termes plus énergiques, empruntés plutôt au vocabulaire du marin qu'à celui du diplomate.

Comme membre du conseil des ministres, d'Haussez signa les ordonnances du 25 juillet 1830, dont il approuvait le principe, mais sur lesquelles il crut devoir faire quelques observations. Le 28 il parut, dit-on, dans les rangs des troupes royales. Quand la victoire se fut décidée en faveur du peuple, d'Haussez se rendit à Saint-Cloud, et ne s'éloigna de Charles X que lorsque ses conseils cessèrent d'être utiles à ce prince. Grâce au dévouement d'un de ses anciens amis, il réussit à se réfugier à Dieppe, d'où, après plusieurs heures d'une pénible et périlleuse traversée, il gagna les côtes d'Angleterre. Contumax dans le procès des derniers ministres de Charles X, il fut condamné, par arrêt de la cour des pairs du 11 avril 1831, à la détention perpétuelle. Après un assez long séjour dans le Royaume-Uni il parcourut successivement l'Italie, la Suisse, l'Allemagne, ayant soin de consigner ses observations dans différents ouvrages. L'amnistie de 1839 lui rouvrit enfin les portes de la France; il n'en profita pas immédiatement, et resta encore à Genève. Il vint enfin fixer sa résidence dans le département de la Seine-Inférieure, partageant son temps entre la culture des lettres, les affections de la famille et les distractions du monde.

On doit au baron d'Haussez : *Réflexions d'un ami du roi, par M. ***, ancien député;* novembre 1816, in-8°; — *Un mot à M. de Chateaubriand;* janvier 1817, in-8°; — *Considérations sur l'agriculture et l'industrie dans les Landes;* Bayonne, 1817, in-8°; — *Études administratives sur les Landes, ou collection de mémoires et d'écrits relatifs à la contrée*

renfermée entre la Garonne et l'Adour; Bordeaux, 1826, in-8°; — *Des routes et des canaux, et des modifications à apporter dans le système de travaux qui leur est appliqué et dans la législation qui les régit*; Bordeaux, 1828, in-8°; — *Souvenirs pour servir à la statistique du département de l'Isère*; Bordeaux, 1828, in-8°; réimprimés en 1838, à la suite de l'*Almanach de la cour royale de Grenoble et annuaire du département de l'Isère*; — *Philosophie de l'exil*, Paris, 1832; suivie des *Nouvelles Études morales et politiques*, 1851; — *La Grande-Bretagne en* 1833; Paris, 1833, 2e édit.; 1834, 2 vol. in-8°; — *Voyage d'un Exilé de Londres à Naples et en Sicile, en passant par la Hollande, la Confédération Germanique, le Tyrol et l'Italie*; Paris, 1835, 2 vol., in-8°; — *Alpes et Danube, ou voyage en Suisse, Styrie, Hongrie et Transylvanie, pour faire suite au Voyage d'un Exilé*; Paris, 1837, 2 vol., in-8°; ces voyages ont eu plusieurs éditions en France; ils ont été contrefaits à l'étranger, traduits en anglais et en allemand et mis à l'*index* à Rome; — *Projet d'une route entre Fleury et Dieppe, par la vallée d'Andelle, de la Varenne et d'Arques*; juillet, 1840; — *De l'amélioration des bois taillis*; Rouen, 1844, in-8°; — *Études morales et politiques*; Paris, 1844, in-8°; — *Nouvelles Études morales et politiques*; 1851; — *Notes sur l'acacia*; 1844; — *Moi*; avec cette épigraphe : *Nosce te ipsum*; Rouen, 1854 : étude intime, qui n'a pas passé dans le commerce de la librairie. L. LOUVET.

J.-B. Mathon, *Notice biogr. et bibliogr. sur le baron d'Haussez*; dans l'*Annuaire des cinq. départ. de l'anc. Normandie pour l'année* 1855, et dans l'*Écho de la vallée de Bray* du 18 nov. 1854. — Boullée, *Encyclopédie des Gens du Monde*. — Dufey (de l'Yonne), *Dictionnaire de la Conversation*. — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des Contemporains*.

HAUSSMANN (*Jean-Michel*), chimiste et manufacturier français, né à Colmar, le 4 février 1749, mort à Strasbourg, le 16 décembre 1824. Son père, qui le destinait à être pharmacien comme lui, l'envoya étudier à Genève et à Paris. De retour à Colmar, dans le but d'être utile à ses frères, qui élevaient une manufacture de toiles peintes au Logelbach, il fit des essais sur la teinture des tissus. Les succès qu'il obtint l'engagèrent à établir lui-même, en 1777, une petite fabrique d'indiennes à Rouen. Mais il reconnut que dans cette ville le prix trop élevé de la main d'œuvre était un obstacle à l'extension qu'il eût voulu donner à cette entreprise, et il résolut d'aller se réunir à ses frères. Il comptait réussir là comme à Rouen; mais quelle fut sa surprise lorsqu'avec les mêmes mordants, les mêmes procédés, la même teinture, il s'aperçut que son rouge de garance, qui faisait merveille à Rouen, était terne au Logelbach. Cependant, le sort de l'établissement dépendait de là, et Haussmann éprouvait de violentes inquiétudes, lorsque l'idée lui vint d'analyser sa garance. Il reconnut que toute la garance en général renferme un acide qui doit être saturé pour que les parties colorantes se fixent avec éclat sur la toile. Comment saturait-il donc cet acide à Rouen, où il employait la même garance sans rien ajouter à ses teintures? Il analysa à son tour l'eau du Logelbach en la comparant à celle de Rouen, dont il avait fait venir une certaine quantité, et l'analyse lui prouva que cette dernière contenait des parties calcaires qui saturaient naturellement l'acide de la garance et donnaient lieu à l'éclat des principes colorants qui se fixaient sur la toile. Par la contre-épreuve il acquit la conviction que l'eau claire et limpide du Logelbach n'avait pas ces parties calcaires qui à Rouen saturaient cet acide. Il fallait remédier au mal : pour cela il ajouta de la craie dans les chaudières de garance, et cette première découverte assura la prospérité de la manufacture du Logelbach, dont les produits devinrent supérieurs à ceux des autres manufactures de l'Alsace. A cette découverte il en joignit plusieurs autres et des améliorations qui le placèrent, avec ses frères, au premier rang des manufacturiers français. En 1819 ils recevaient, à l'exposition de l'industrie, une médaille d'or pour avoir appliqué les premiers, et avec un plein succès, la gravure lithographique à l'impression sur les étoffes de soie, de laine et de coton, et pour les progrès que l'art de la teinture et celui de l'impression sur toile devaient à leurs travaux. Il serait trop long d'énumérer les découvertes et les perfectionnements dus particulièrement à Michel Haussmann; voici les principaux : 1° il simplifia les mordants, en régla la composition par une théorie méthodique, et réforma les anciennes recettes routinières; 2° il produisit, par ses mordants combinés et par l'art raisonné de la teinture, des nuances nouvelles; pour la teinture de ces nuances, il fut le premier à employer en France le quercitron de Philadelphie, la gaude de Normandie et de Provence; le premier aussi il employa en grand la cochenille pour les teintures; 3° il a été le premier fabricant qui ait fait usage du blanchiment chimique ou au chlore pour les étoffes de coton. Il eut longtemps à ce sujet une correspondance avec Berthollet, à qui il rendait compte de ses observations. Dans un de ses essais, il faillit être suffoqué par le chlore, et sa santé en resta altérée; 4° il perfectionna le système des couleurs directes dites *d'application*, soit par la cochenille, soit par les précipités de bois de Fernambouc, soit enfin par l'emploi d'une foule d'ingrédients et bois de teinture auxquels on n'avait pas songé jusque là, en employant pour base les dissolutions d'étain; 5° il employa le premier en France l'acide oxalique, découvert par le chimiste suédois Scheele, pour donner du blanc en parties plus délicates dans les mouchoirs et indiennes, en l'imprimant directement avec la teinture sur les toiles imprégnées de la

préparation appelée *mordant*; cette découverte produisit une révolution dans la fabrication, qui dès lors se distingua en fabrication *nouvelle* et en fabrication *ancienne;* 6° il introduisit en France le bleu anglais dit *faïencé*, qui se produit par le passage successif de l'étoffe dans diverses cuves chimiques combinées, et dont on ignorait tout à fait la composition en France; 7° il fut le premier à fixer sur toiles de coton et sur toiles de lin le prussiate de fer (bleu de Berlin); ce fut la fixation de ce même prussiate de fer sur la soie qui mérita plus tard à Raimond, professeur de chimie à Lyon, l'honneur de donner son nom (bleu *Raimond*) à une couleur qu'Haussmann avait découverte le premier et qui a valu à Raimond, outre la médaille d'or à l'exposition de 1819, la décoration de la Légion d'Honneur et une gratification de 8,000 francs; ce bleu, en supprimant la dépense de l'indigo, donnait une couleur solide et de la plus grande beauté, avec des teintes nouvelles. Haussmann était parvenu, à la fin de 1812, à trouver la fixation du prussiate de fer sur la laine en produisant toutes les gradations de bleu, depuis le plus foncé jusqu'au plus clair; une grande récompense avait été promise à cette découverte; mais il ne la fit pas connaître: du reste, elle devenait moins importante quand le prix de l'indigo eut cessé d'être aussi élevé que pendant la durée du système continental; 8° par des essais faits depuis longtemps, il parvint à teindre le plus beau rouge écarlate sur la laine, au moyen de la garance; 9° il fut le premier fabricant qui ait imaginé d'employer des couleurs solides de teinture pour enluminer les fonds teints des mouchoirs et indiennes. Enfin, Haussmann introduisit dans la fabrication beaucoup de procédés ingénieux, tels que l'imprégnage des toiles au mordant gommé par le passage à une machine à cylindre qui évitait les inégalités dans les fonds unis. Il a publié des notices sur son art dans les *Annales de Chimie* de Delamétherie depuis 1787 jusqu'en 1806, et quelques autres articles dans le *Journal des Mines*.

GUYOT DE FÈRE.

Discours prononcé à la mémoire de J.-M. Haussmann, par J.-J. Beck; Strasbourg, 1824, in-8°. — Rabbe, *Biographie*. — *Rapports du jury de l'Exposition de l'industrie*, ann. 1819 et 1823.

HAUSSMANN (*Nicolas*), homme politique et administrateur français, frère du précédent, né en 1761, mort à Chaville, le 21 janvier 1846. Il était marchand de toiles à Versailles lorsque éclata la révolution, et prit une part très-active à la propagation des idées nouvelles. Élu administrateur de Seine-et-Oise, il fut, en 1791, député par ce département à l'Assemblée nationale, et fit voter, le 13 août 1792, l'évacuation des maisons royales. Réélu à la Convention nationale, il fut chargé, le 18 décembre, près des armées de l'est et du nord, d'une mission spéciale, dont l'objet était la vérification et la reddition des comptes de tous les agents comptables de la république. Il s'acquitta de ce devoir délicat avec une grande impartialité. Il rendit hommage à toute la conduite de Custine, mais demanda le remplacement du ministre Beurnonville et de Bouchotte. Il se trouvait à Mayence lors du procès de Louis XVI, et signa le 6 janvier 1793, avec Rewbell et Merlin de Thionville, un rapport dans lequel on remarque le passage suivant: « Nous sommes entourés de morts et de blessés. C'est au nom de Louis Capet que les tyrans égorgent nos frères, et nous apprenons que Louis Capet vit encore! » En octobre 1794, Haussmann fut nommé commissaire près de l'armée du nord. Il fit une proclamation aux Bataves pour les engager à changer la forme de leur gouvernement, et il transmit à la Convention le vœu de l'administration centrale de la Belgique pour la réunion de ce pays à la France. Le 19 mai 1795 il demanda que les anciens assignats en circulation fussent réduits au quart de leur valeur et qu'on en créât de nouveaux. Le Directoire envoya de nouveau Haussmann près l'armée de Rhin et Moselle; il annonça successivement la prise de Kaiserslautern, de Spire, de Newstadt, le passage du Rhin, la prise de Kelh, l'affaire de Rastadt, le passage du Lech, la mort du général Lambert, et suivit les opérations de Moreau jusqu'à la fin de 1796. Il entra ensuite dans l'administration des vivres, qu'il quitta en 1808 pour terminer ses jours dans la retraite. Il était maire de Chaville près Paris lorsqu'il mourut, à quatre-vingt-cinq ans.

H. LESUEUR.

Le Moniteur universel, année 1792, n° 59 et 354; an Ier, nos 12, 160; an II, n° 357; an III, nos 42 et 232; an IV, nos 267, 298, 364; an V, nos 4 et 23. — *Biographie des Hommes vivants* (octobre 1817). — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biographie des Contemporains* (1823).

* **HAUSSMANN** (*Nicolas-Valentin*), fils du précédent, né à Versailles, le 21 octobre 1787, entra très-jeune, sous les ordres de son père, dans l'administration générale des vivres; puis il fut nommé commissaire des guerres, et fit les dernières campagnes de l'empire. Mis à la demi-solde sous la restauration, il écrivit dans les journaux, et signa, comme un des rédacteurs du *Temps*, la protestation contre les ordonnances du 25 juillet 1830. Attaché d'abord au ministère de l'intérieur, il rentra au service, et fit la campagne d'Anvers, comme sous-intendant militaire. Envoyé ensuite à Constantine, où il résida plusieurs années, il fut chargé d'organiser le service des vivres pour la campagne des Bibans, tâche dont il s'acquitta avec autant d'activité que d'intelligence. Rappelé en France, il a exercé ses fonctions à Metz, Lille, à Strasbourg, et fut mis à la retraite en 1848, sous le gouvernement de la république. Il est auteur de plusieurs écrits sur les subsistances et la statistique. Aujourd'hui M. Haussmann est un des principaux rédacteurs du *Moniteur de l'Armée*.

Documents particuliers.

* **HAUSSMANN** (*Georges-Eugène*), né à Paris, le 27 mars 1809, fils du précédent, est entré fort jeune dans l'administration. Nommé secré-

taire général du département de la Vienne en 1831, il fut successivement sous-préfet à Issingeaux, puis à Nérac, à Saint-Giron, à Blaye, d'où il passa à Bordeaux comme secrétaire général du département de la Gironde. En 1849 il fut nommé préfet du département du Var, qu'il administra pendant dix-huit mois. De là il passa également comme préfet dans les départements de l'Yonne, puis de la Gironde, d'où il a été appelé à la préfecture de la Seine, au mois de juin *1853*. C'est en 1854 qu'il a obtenu l'institution de la caisse de la boulangerie, qui a rendu d'importants services à Paris dans les années de disette, par un système de *compensation* du prix du pain qui rapproche les extrêmes différences de son prix quand les années sont fertiles ou infertiles. On connait l'activité des travaux qui ont donné à la ville de Paris une face nouvelle, sous l'administration de M. Haussmann. Il a été nommé grand-croix de l'ordre de la Légion d'Honneur à l'occasion du baptême du prince impérial, et sénateur le 8 juin 1857.

Le frère de M. Haussmann est mort sous-intendant militaire à Tlemcen, en 1851. Sa sœur est Mme Artaud, femme du savant et modeste inspecteur général, traducteur *d'Aristophane* et de *Sophocle*.

Documents particuliers.

HAUSSMANN ou **HUYSMANN**. *Voy.* AGRICOLA.

* **HAUSSONVILLE** (*Charles-Louis-Bernard* DE CLÉRON, comte D'), homme politique français, né à Paris, en 1770, mort au château de Gurcy (Seine-et-Marne), en novembre 1846. Fils de Joseph-Louis d'Haussonville, lieutenant général, grand-louvetier de France, qui mourut en 1794, il était chambellan de l'empereur, et fut élevé à la pairie le 17 août 1815. Il votait avec les défenseurs de la monarchie constitutionnelle, et prêta serment à la nouvelle dynastie après la révolution de juillet 1830. L. L—T.

Lardier, *Hist. biogr. de la Chambre des Pairs.*

* **HAUSSONVILLE** (*Joseph-Othenin-Bernard* DE CLÉRON, comte D'), homme politique et littérateur français, fils du précédent, est né en 1809. Il entra de bonne heure dans la diplomatie, et devint premier secrétaire d'ambassade à Naples. Élu député de Provins en 1842 et réélu en 1846, il faisait partie de la majorité. Le droit de visite, l'enquête électorale, la substitution du vote public au vote secret, la réforme des prisons, le chemin de fer de Lyon, le budget lui fournirent des sujets de discours; il fut un des auteurs d'une proposition concernant les conditions d'admission et d'avancement dans les emplois publics, et présenta le rapport sur un crédit applicable à l'introduction des travailleurs libres dans les colonies. Il soutint aussi de sa parole plusieurs pétitions de protestants réclamant le libre exercice de leur culte. La révolution de février le rendit à la vie privée. M. d'Haussonville a épousé la fille du duc de Broglie. On a de lui : *Histoire de la Politique extérieure du gouvernement français*, 1830-1848; Paris, 1850, 2 vol. in-8° : publiée d'abord dans la *Revue des Deux Mondes*; — *Histoire de la Réunion de la Lorraine à la France*, avec notes, pièces justificatives et documents historiques entièrement inédits; Paris, tomes I et II, 1854-1856, 2 vol. in-8°. M. d'Haussonville a publié en outre dans la *Revue des Deux Mondes : Les Cours de Turin, de Rome et de Naples*; 1er décembre 1841; — *Affaires d'Espagne et de Cracovie*; 1er janv. 1847;— *Le Pouvoir et le Parti Conservateur*; 1er juillet 1847. L. L—T.

Biogr. statistique des Membres de la Chambre des Députés. — *Biogr. des Députés.* — Saint-Marc Girardin, *Journal des Débats* du 28 avril 1855. — Louandre et Bourquelot, *La Littér. franç. contemp.*

* **HAUTEFAGE** (*Jean*), théologien français, né à Puy-Morin, près Toulouse, en 1735, mort à Paris, le 28 février 1816. Il fut d'abord élevé chez les jésuites, mais il ne tarda pas à quitter leur doctrine pour se ranger parmi leurs adversaires, connus sous le nom de jansénistes. Après avoir été reçu prêtre, l'abbé Hautefage fut envoyé, comme vicaire, dans une cure de campagne du diocèse de Toulouse. Ses prônes le rendirent suspect à ses supérieurs, qui lui interdirent l'exercice du ministère ecclésiastique. L'abbé Hautefage obtint, en 1766, le titre de sous-principal du collége d'Auxerre et celui de chanoine de ce diocèse. Mais au bout de quelques années les doctrines jansénistes lui valurent de nouvelles persécutions, et en 1773 il fut condamné au fouet, à la marque et aux galères à perpétuité. Il put se soustraire à cette injuste condamnation, et par arrêt du 25 janvier 1776, rendu après le rétablissement du parlement, il fut déclaré innocent. Pendant son exil, l'abbé Hautefage s'associa à l'abbé Duparc de Bellegarde; ils parcoururent ensemble une partie de l'Europe catholique, et répandirent, autant qu'ils purent, leurs opinions religieuses; ils publièrent à Lausanne, en 1775 et années suivantes, les *Œuvres d'Antoine Arnauld*, en 42 vol. in-4°. Hautefage revint à Paris, et il y fit paraître un abrégé de l'*Institution et Instruction chrétiennes*, 1785, in-12, et la 3e partie des *Nouvelles ecclésiastiques*, depuis 1761 jusqu'en 1790 inclusivement; 1791, in-4°.

Pendant le cours de la révolution et jusqu'à sa mort, l'abbé Hautefage, qui avait été accueilli dans le sein d'une famille pieuse et honorable, celle du père de M. Cottu, conseiller à la cour royale, se livra à l'éducation religieuse de la jeunesse, et a laissé des traces de son instruction et de sa bienveillance parmi ceux de ses nombreux élèves qui lui ont survécu.

A. TAILLANDIER.

Éloge de M. l'abbé Hautefage, ancien chanoine d'Auxerre, par Silvy; Paris, 1816, in-8°. — Barbier, *Dictionnaire des Anonymes.*

* **HAUTEFEUILLE** (*Jean* DE), physicien et mécanicien français, né à Orléans, le 20 mars 1647, mort dans la même ville, le 18 octobre

1724. Fils d'un boulanger qui fournissait du pain au marquis de Sourdis, chez qui demeurait la duchesse de Bouillon, exilée à Orléans, il plut à cette princesse, qui le retint près d'elle et lui fit achever ses études. Il embrassa l'état ecclésiastique, et suivit sa bienfaitrice dans ses voyages en Italie et en Angleterre. Il obtint plusieurs bénéfices par le crédit de la duchesse, qui lui assura une pension par son testament. Hautefeuille avait un goût et un talent particulier pour l'horlogerie. Il trouva, dit-on, le moyen de modérer les vibrations du balancier des montres par le moyen d'un petit ressort d'acier. L'Académie des Sciences, à laquelle il fit part de cette invention le 7 juillet 1674, la trouva très-propre à donner une grande justesse aux montres. Huygens a depuis perfectionné le mécanisme d'Hautefeuille au moyen du ressort spiral. Les nouvelles montres furent appelées *montres à pendule* ou *pendules de poche*. Huygens obtint le privilége de leur fabrication. Hautefeuille réclama dans le *factum* qu'il publia, mais il ne parvint pas à prouver clairement que ses moyens étaient bien ceux qu'employait Huygens. L'abbé de Hautefeuille n'excellait pas moins dans les autres parties de la mécanique. « C'était un homme exempt de toute ambition, dit la *Biographie* Chaudon et Delandine, et plus attentif à cultiver les sciences que la fortune. » On a de lui : *Factum contre M. Huygens, touchant les pendules de poche*; 1675, in-4°; — *Explication de l'effet des trompettes parlantes* (porte-voix); Paris, 1673, 1674, in-4°; — *Pendule perpétuelle, avec un moyen d'élever l'eau par la poudre à canon*; 1678, in-4°; — *Description d'une nouvelle Lunette et d'un Niveau très-sensible*; 1679, in-4°; — *L'art de respirer sous l'eau et le moyen d'entretenir la flamme enfermée dans un petit lieu*, etc.; 1680, 1692, in-4°; — *Réflexions sur quelques machines à élever les eaux*; 1682, in-4°; — *Invention pour se servir des longues lunettes sans tuyaux*; 1683, in-4°; — *Nouveau moyen de trouver la déclinaison de l'aiguille aimantée avec une grande précision*; 1683, in-4°; — *Avis aux Horlogers*; 1692, in-4°; — *Recueil des ouvrages de M. de Hautefeuille*; Paris, 1692, in-4°; — *Sentiment sur le différend du P. Malebranche et de M. Regis, touchant l'apparence de la lune vue à l'horizon*; 1694; — *Moyen de diminuer la longueur des lunettes d'approche*; 1697, in-4°; — *Machine loxodromique qui trace sur le papier, en telle proportion que l'on veut, le chemin que fait un navire, par le moyen de laquelle les pilotes auront facilement la connaissance des longitudes*; 1701, in-4°; — *Balance magnétique, avec des réflexions sur une balance inventée par M. Perrault, où il est parlé d'un moyen de perfectionner le sens de l'ouïe*; 1702, in-4°; — *Lettre à Bourdelot, sur le moyen de perfectionner le sens de l'ouïe*; 1702, in-4°; — *Microscope micrométrique, gnomon horizontal, et instrument pour prendre les hauteurs des astres jusques aux tierces, avec un moyen de prévoir les tremblements de terre*; 1703, in-4°; — *Problèmes de gnomonique à résoudre*; 1704, in-4°; — *Explication de la figure pour remonter les bateaux contre le courant des rivières rapides*; 1704, in-4°; — *Placet au roi, sur les rames*; 1705, in-fol.; — *Placet au roi, sur les longitudes*; 1709, in-fol.; — *Figure des objectifs polyèdres et sphériques à plusieurs centres*; 1711; — *Machine arpentante*; 1712, in-4°; — *Spectacle de la loterie qui sera tirée à coups de fusil*; 1713, in-4°; — *Perfection des instruments de mer*; 1716, in-4°; — *Moyens d'empêcher la perte qui se fait sur les billets de l'État*; 1717; — *Inventions nouvelles*; 1717, in-4°; — *Dissertation sur la cause de l'écho*: couronnée par l'Académie de Bordeaux; Bordeaux, 1718, 1741, in-8°; — *Deux problèmes d'horlogerie proposés à résoudre*; 1718, in-4°; — *Nouveau Système du flux et du reflux de la mer*; 1719, in-4°; — *Lettre sur le secret des longitudes*; 1719; — *Machine parallactique*; 1720; — *Réponse au mémoire de M. de La Hire, inséré dans l'Histoire de l'Académie des Sciences de 1717*; 1720; — *Moyen de faire des expériences sensibles qui prouvent le mouvement de la terre*; 1721; — *Construction de trois montres portatives, d'un balancier en forme de croix, d'un gnomon spéculaire, et d'un instrument pour les peintres*; 1722, in-4°; — *Problème d'acoustique, curieux et intéressant*; Paris, 1788, in-8°. J. V.

Moréri, *Grand Dictionnaire historique*. — *Nouvelles littéraires*, 1723, 1724. — Chaudon et Delandine, *Dict. univ., hist., crit. et bibliogr.*—Quérard, *La France littéraire*.

* **HAUTEFEUILLE** (*Laurent-Basile*), jurisconsulte français, né à Paris, le 25 juillet 1805. Il étudia le droit, et fut nommé en 1830 procureur du roi à Alger, place qu'il cessa d'occuper en novembre 1834. Il rentra dans la magistrature en 1836 comme substitut du procureur du roi à Toulon. L'année suivante, il se démit de ces fonctions, et devint avocat au conseil d'État et à la cour de cassation. Ses principaux ouvrages ont pour titres : *Législation criminelle maritime, ou traité sur les lois pénales et sur l'organisation des divers tribunaux de la marine militaire*; Paris, 1839, in-8°; — *Code de la Pêche maritime*; Paris, 1844, in-8°; — *Des Droits et des Devoirs des nations neutres, en temps de guerre maritime*; Paris, 1848-1849, 4 vol. in-8°; — *Décret disciplinaire et pénal de la marine marchande, commenté et expliqué*; Paris, 1852, in-8°. E. REGNARD.

Journal de la Librairie. — *Docum. partic.*

HAUTEFEUILLE, pseudonyme sous lequel GOUBAUX (*Prosper-Parfait*) a fait représenter

avec Planard, en 1836, à l'Opéra-Comique, *La Mantille*, opéra comique en un acte. ***

Quérard, *La France littéraire*.

HAUTEFORT. *Voy.* SCHOMBERG et SURVILLE.

HAUTEFORT (*Marie* DE), duchesse DE SCHOMBERG, née dans un château du Périgord, en 1616, morte à Paris, en 1691. Elle était fille du marquis Charles de Hautefort et de Renée du Bellay, de la maison de La Flotte-Hauterive. La famille d'Hautefort était nombreuse, et vivait retirée dans ses terres. Marie eut très-jeune le plus vif désir de connaître le monde et la cour; dans sa naïve dévotion, elle demandait à Dieu d'exaucer ce désir, et Dieu l'exauça en effet. Mlle d'Hautefort avait à peine atteint sa quatorzième année lorsqu'elle fut conduite à Paris par Mme de La Flotte, son aïeule maternelle; dans une *Vie* de Mme d'Hautefort, véritable panégyrique publié peu d'années après sa mort, il est dit que Mme de La Flotte avait élevé elle-même sa petite-fille en province, et que leur voyage à Paris en 1629 fut motivé par des affaires d'intérêt. Cependant, d'après les mémoires contemporains de cette époque, Mme de La Flotte aurait occupé la place de gouvernante des filles d'honneur de la reine mère Marie de Médicis.

Marie d'Hautefort avait de grands yeux bleus, pleins de feu, une magnifique chevelure blonde, une taille admirable, le teint blanc et incarnat, de belles dents et le nez bien fait. M. Cousin, dans le livre qu'il a consacré à l'histoire particulière de Mme d'Hautefort, donne sur cette belle figure d'autres détails, empruntés à une notice manuscrite et à un portrait dont il a obtenu communication.

Presque aussitôt après son arrivée à Paris, Mlle d'Hautefort fut mise en évidence par la princesse de Conti (Louise-Marguerite de Guise), qui la mena un jour à la promenade dans son carrosse, où elle fut très-remarquée; elle entra ensuite comme fille d'honneur dans la maison de Marie de Médicis. Ce fut pendant le séjour de Louis XIII à Lyon, en 1630, lors de la campagne contre le duc de Savoie, que Mlle d'Hautefort commença à être en faveur auprès du roi. Néanmoins, Anne d'Autriche s'était déjà aperçue que cette belle personne attirait les regards de son époux. L'histoire s'accorde avec la chronique en attribuant à la jalousie naissante de la reine régnante sa détermination d'accompagner Louis dans ce voyage, dont la reine mère avait voulu être, circonstance qui devait procurer aux deux amants de fréquentes occasions de se trouver ensemble. M. Cousin cite comme ayant été la première attention significative dont Mlle d'Hautefort fut l'objet de la part du roi, à l'ordinaire si indifférent pour les femmes, le fait suivant : pendant un sermon auquel la cour assistait, les filles d'honneur des reines étant assises par terre, suivant la coutume d'alors, Louis envoya le carreau qu'il avait devant lui à Mlle d'Hautefort. Celle-ci parut flattée de cette manière de considération; mais elle eut la modestie de placer le carreau à côté d'elle, sans en faire usage, bien que la reine Anne lui en donnât l'autorisation par un signe. L'innocence de cette galanterie, pour ainsi dire sanctionnée ostensiblement et politiquement par la reine, ne dissipa cependant pas la secrète méfiance de l'épouse. Après le séjour à Lyon, que prolongea pendant près d'une année une grave maladie de Louis XIII, le tendre penchant de ce prince pour Mlle d'Hautefort devint plus visible. L'année suivante le roi nomma Mme de La Flotte dame d'atours de la reine régnante en remplacement de Mme de Fargis, qui était de la cabale de la reine mère, et toute la maison de Marie de Médicis ayant été peu après dissoute, Mlle d'Hautefort fut mise au nombre des filles d'honneur d'Anne d'Autriche. Ces changements, qui permettaient au roi de voir et de converser tous les soirs chez la reine avec Mlle d'Hautefort, donnèrent quelque fondement aux premiers soupçons d'Anne; mais comme la favorite avait de l'esprit et de la vertu, elle usa avec tant de modération de son influence, elle se rendit si agréable à sa maîtresse, enfin elle s'attacha si sincèrement à son parti, que la méfiance de la reine se dissipa entièrement. Il est certain que les favorites de Louis XIII ne furent jamais pour lui que des amies; n'étant point porté à l'amour par son tempérament, il ne marquait de préférence aux femmes qui lui plaisaient que par le plaisir qu'il trouvait à leur confier ses ennuis. Dans ses moments de bonne humeur, il variait ce sujet par celui de la chasse. Mlle d'Hautefort disait en riant que dans leurs tête-à-tête le roi ne l'entretenait que de chiens et d'oiseaux.

La méfiance du cardinal ne se calma pas aussi facilement que celle de la reine; loin de là, la bonne intelligence de la favorite et de l'épouse du monarque, sous le nom duquel il gouvernait seul l'État, lui donna l'appréhension d'un pacte dont son despotisme aurait à souffrir. Pour détacher Louis de sa confidente, il lui insinua que Mlle d'Hautefort, non contente de le contredire et de le railler en face, le ridiculisait avec la reine, et cela n'était pas absolument faux. En même temps il fit vanter au roi par des créatures à lui Mlle de La Fayette, autre fille d'honneur de la reine. Ce manége réussit; le roi, pour piquer Melle de Hautefort, s'occupa de Mlle de La Fayette, qui lui était inférieure sous le rapport de l'éclat, de la beauté et de l'esprit, mais supérieure par les charmes du caractère et du cœur. Peu à peu Louis fit de ses soins pour sa nouvelle amie une habitude; avec l'habitude se développa une tendre inclination, si bien qu'en 1635 Mlle d'Hautefort se trouva supplantée dans l'affection de Louis par Mlle de La Fayette. Ce second attachement du triste et timide monarque fut plus sérieux, plus profond que le premier; ce n'est pas l'opinion du panégyriste anonyme qui a écrit une *Vie* de Mlle d'Hautefort, mais ce

fut celle des courtisans, qui sont experts en *favoritisme;* c'est aussi la nôtre, parce que l'intimité de M[lle] de La Fayette, simple, douce, affectueuse, devait être plus attrayante pour un prince d'une nature inquiète, sombre et concentrée que celle d'une femme brillante, mais froide et tranchante. Quoi qu'il en soit, l'ombrageux cardinal précipita par ses menées la retraite de la rivale qu'il avait suscitée à M[lle] d'Hautefort. Celle-ci redevint, en 1637, la confidente et l'amie du roi. Elle eut alors la survivance de la place que sa grand'mère avait auprès de la reine, et depuis ce moment on l'appela *madame* d'Hautefort. Louis, bien qu'il se renfermât toujours avec elle dans son rôle d'ami, se montra fort jaloux, et ne voulut jamais consentir à ce qu'elle se mariât. Mais en général ces sortes de retours, fruits du désœuvrement de l'âme et non d'une inspiration du cœur, manquent de solidité. D'ailleurs, M[me] d'Hautefort ne pouvait pas transformer son caractère; elle continua comme par le passé à quereller et à railler son royal ami, à soutenir la reine et à braver le cardinal. Encore une fois, celui-ci eut peur de l'ascendant de M[me] d'Hautefort sur le roi, et il résolut de miner le crédit de la nouvelle dame d'atours, avant de renverser définitivement son pouvoir. Le ministre habitua peu à peu Louis à lui faire ses plaintes sur le caractère de M[me] d'Hautefort, qu'il dépréciait adroitement, en ayant l'air de vouloir l'excuser, et en se posant comme médiateur entre elle et lui, d'où il advint qu'un jour le roi, ayant eu un grand démêlé avec son amie, lui dit : « Je vais écrire au cardinal la mauvaise satisfaction que j'ai de vous. » Puis il s'en alla. Peu d'instants après il revint la trouver chez la reine, tenant à la main la lettre qu'il venait d'écrire à Richelieu : « Voilà votre sauce que je « fais à M. le cardinal », dit-il à M[me] d'Hautefort, qui lui arracha cette lettre et voulut s'enfuir; mais Louis la retint par le bras; alors elle cacha le papier dont il cherchait à se ressaisir, sous son fichu, et, ouvrant les bras, elle dit au roi en manière de défi : « Prenez-la tant que vous voudrez à cette heure ». M. Cousin, qui défend chevaleresquement la belle renommée de M[me] d'Hautefort contre toute imputation de nature à en diminuer l'éclat, M. Cousin juge cette action et ce propos, rapportés par Montglat, trop lestes pour une femme dont la conduite fut toujours irréprochable; mais c'est peut-être précisément parce que sa sagesse était à l'abri même du soupçon que la dame d'atours d'Anne d'Autriche pouvait se divertir en présence de sa souveraine à défier un prince scrupuleusement chaste, dont le premier mouvement en cette circonstance fut, dit Montglat, « de retirer ses mains comme du feu ». Nous ajouterons que certains petits incidents racontés par La Porte dans ses *Mémoires* nous fortifient dans notre pensée que M[me] d'Hautefort ne faisait pas la prude, car elle riait la première et très-franchement de ses légères infractions aux règles du decorum. Au reste, il y a des variantes; cette plaisanterie de la lettre soustraite si adroitement à Louis XIII, plaisanterie à laquelle ce prince prit part, en allant chercher dans la cheminée des pincettes d'argent au moyen desquelles il croyait pouvoir reprendre le papier dérobé; mais il était enfoncé trop avant dans le corsage de M[me] d'Hautefort. Saint-Simon ne parle pas de la tentative burlesque du roi; mais il donne plus d'importance que Montglat à cette petite scène, en supposant que la lettre concernait la reine. Enfin, une troisième version substitue au billet écrit à Richelieu une plaisanterie sur Louis XIII lui-même, écrite chez la reine par M[me] d'Hautefort, qui en voyant paraître le roi cacha ce papier dans son sein. Louis, curieux d'en connaître le contenu, s'étant approché de M[me] d'Hautefort, qui voulait s'échapper, cette dernière fut d'abord arrêtée par la reine, qui par badinage lui retint les mains pour l'empêcher de se défendre; ce jeu finit par la fuite de M[me] d'Hautefort.

Le renouvellement de faveur dont M[me] d'Hautefort jouit pendant deux années dut lui rendre plus pénible sa disgrâce finale. Nous avons dit que Richelieu la discréditait sourdement et insidieusement dans l'esprit du monarque, dont elle froissait l'amour-propre au lieu de flatter ses faiblesses. Quand le cardinal jugea le moment opportun, il accomplit la ruine de la favorite par l'élévation d'un favori. Depuis quelque temps le grand-écuyer Cinq-Mars avait pris, grâce à la protection de Richelieu, la place que Luynes d'abord et ensuite Saint-Simon avaient occupée dans l'affection du roi. En 1640 Louis fit un voyage à Mézières, sans la reine et par conséquent sans M[me] d'Hautefort. L'occasion était belle pour le grand-écuyer; il s'empara de la confiance de son maître, et celui-ci l'assura que son cœur serait désormais à lui sans partage. Il lui tint parole. Dès son retour à Paris il marqua beaucoup de froideur à M[me] d'Hautefort. Puis, étant allé au château de Saint-Germain, il envoya à son ancienne amie, sans aucune explication, l'ordre de quitter la cour. M[me] d'Hautefort, stupéfaite, écrivit au roi qu'elle ne pourrait croire à un tel ordre si elle ne l'entendait sortir de ses lèvres. Pour toute réponse, elle reçut une lettre de cachet, dont elle se moqua d'abord. Cependant, voyant que toutes ses tentatives pour obtenir une audience du roi étaient infructueuses, elle résolut d'agir sur Louis par surprise. Elle se rendit, *sa coiffe baissée sur son visage*, dans la salle des gardes que le roi traversait pour aller à sa chapelle entendre la messe; et elle attendit son passage. Lorsqu'elle le vit paraître, elle s'approcha de lui, releva sa coiffe, et lui dit qu'elle n'avait pu croire à cet ordre d'exil, après toutes les protestations de tendresse qu'il lui avait faites. Louis, surpris de cette apparition et de cette interpellation, demeura un moment interdit; mais, faisant un ef-

fort pour surmonter son embarras, il répondit que « cela était vrai », et passa vite. Tel fut le dénoûment assez grossièrement brusqué de cet amour platonique, encore plus rare dans les cours qu'en tout autre lieu, et si peu compris sous le règne suivant, que le dauphin fils de Louis XIV, voyant à la cour, au commencement de l'année 1674, la duchesse de Schomberg, demanda tout bas à quelqu'un qui lui contait que son grand-père avait été amoureux d'elle, alors qu'on l'appelait Mlle d'Hautefort : « Combien en a-t-elle eu d'enfants? » Mme de Sévigné, qui rapporte cette petite anecdote dans une de ses lettres à sa fille, ajoute que « l'on instruisit le dauphin des modes de ce temps-là ».

Après cette éclatante disgrâce, Mme d'Hautefort se retira dans une de ses terres près du Mans; elle y resta jusqu'en 1643. Louis XIII étant mort le 14 mai de cette même année et Richelieu le 2 décembre 1642, Anne d'Autriche, devenue régente, rappela de l'exil son ancienne dame d'atours; elle lui fit même la gracieuseté de l'envoyer chercher dans sa litière du corps et de lui écrire de sa main ces mots affectueux : « Venez, chère amie; je meurs d'envie de vous embrasser ».

Mme d'Hautefort se hâta d'arriver, et, « sa lettre à la main », dit Mme de Motteville, elle accourut chez la reine; celle-ci l'accueillit plus froidement qu'on n'aurait dû s'y attendre d'après l'empressement qu'elle avait mis à la faire revenir à la cour et le billet caressant qu'elle lui avait écrit. Sa familiarité d'autrefois avait cessé pour toujours. Plusieurs petits priviléges, entre autres celui de l'entrée au prie-dieu de la reine, auquel Mme d'Hautefort attachait beaucoup de prix, ne lui furent point rendus. Cette diminution de faveur, d'ailleurs explicable par la longue absence de Mme d'Hautefort, qui avait livré Anne à d'autres confidentes, dont quelques-unes étaient secrètement opposées à la favorite, et aussi par la position de régente, qui donnait à la reine « une majesté plus imposante que celle de l'épouse sans crédit d'un roi sans autorité, » cette diminution de faveur, disons-nous, a fait dire à La Porte, un des plus zélés serviteurs de la reine, que « Mme d'Hautefort connut bien cette vérité du Psaume : *Ne mettez pas votre confiance dans les grands de la terre* ».

Sans doute, en cette occasion, Mme d'Hautefort se souvint de la prédiction que lui avait faite Louis XIII, dans un de ces paroxysmes de méchante humeur par lesquels il punissait son amie de sa préférence pour Anne : « Vous aimez une ingrate, et vous verrez un jour comme elle payera vos services. » Le plus important de ces services était cependant resté ignoré de Louis. C'était en 1637, lors de la persécution suscitée par Richelieu à Anne d'Autriche, au sujet de la correspondance clandestine qu'il l'accusait d'entretenir avec les cours de Madrid et de Bruxelles, alors en hostilité avec celle de France. Il était vrai qu'Anne avait des relations secrètes avec sa famille. La Porte, qui était *porte-manteau* de la reine, et qui jouissait de toute sa confiance, avait été chargé par elle d'écrire ses lettres en chiffres, de les faire passer en Espagne et en Flandre, de lui remettre celles qu'on lui écrivait et de les lui déchiffrer. A cette époque (1637) La Porte, devenu suspect au cardinal et au roi, fut arrêté inopinément au coin d'une rue, poussé dans une voiture et conduit à la Bastille. Pendant ce temps la reine, dont on avait intercepté des lettres à Philippe IV, était fort rigoureusement traitée à Chantilly, où Louis XIII l'avait emmenée; elle s'y trouvait resserrée dans sa chambre et entourée d'espionnes. Les courtisans, effrayés d'une disgrâce qui, suivant les bruits publics, semés peut-être à dessein par Richelieu, pouvait aller jusqu'au renvoi de la princesse en Espagne, les courtisans n'osaient seulement pas, lorsqu'ils traversaient la cour du château, tourner les yeux du côté de l'appartement d'Anne d'Autriche. Mlle d'Hautefort avait l'âme trop grande pour abandonner, par crainte pour elle-même, sa maîtresse dans l'infortune. Parmi les lettres interceptées, il y en avait une que la reine avait écrite au marquis de Mirabel, ambassadeur d'Espagne à Bruxelles, et que La Porte avait remise à Ogier, secrétaire de l'ambassadeur d'Angleterre, qui était alors à Paris, pour la faire tenir au marquis. Anne ayant avoué au roi cette lettre et La Porte la niant de peur de compromettre sa maîtresse, cette contradiction pouvait avoir de graves conséquences. Mais comment avertir La Porte que sa persistance dans cette dénégation perdrait la reine? Mlle d'Hautefort se chargea de cette mission difficile. Elle alla trouver Mme de Villarceaux, amie du commandeur de Jars, très-dévoué à la reine et alors détenu dans la même prison d'État que La Porte. Cette dame ayant la permission de voir quelquefois Jars, fit déguiser Mlle d'Hautefort en femme de chambre, et l'emmena avec elle à la Bastille. Toutes les deux furent introduites auprès du commandeur, à qui elles expliquèrent le service qu'il fallait trouver moyen de rendre à la reine. Jars écouta d'abord cette communication avec un peu de méfiance, car il regardait Mlle d'Hautefort comme son ennemie particulière. Il se laissa cependant persuader, et réussit, non sans beaucoup de difficultés, à faire parvenir à La Porte l'avis important qui sauva la reine.

C'est ainsi que La Porte lui-même, qui plus tard dut sa sortie de prison aux bons offices de Mlle d'Hautefort, rend compte de cet incident. D'autres auteurs ont rapporté que Mlle d'Hautefort fit toute seule cette hasardeuse démarche. Mme de Motteville n'en parle qu'en passant, comme d'un grand service rendu à la reine par Mme d'Hautefort, qui s'en prévalut peut-être dans la suite pour contredire et critiquer la régente sur toutes choses. Certes la conduite de cette princesse

prêtait, par un côté surtout (celui de sa prédilection pour Mazarin), à la satire, et le public aussi bien que quelques-uns de ses familiers ne la ménageaient pas sur ce chapitre; mais Mme d'Hautefort aurait dû (précisément parce qu'elle savait que la reine se trouvait vis-à-vis d'elle sous le poids d'une obligation) mettre plus de mesure dans son blâme. Sa dévotion, toujours croissante, la rendait de plus en plus sévère, et quoiqu'elle fût serviable, humaine, désintéressée, comme elle était roide, suivant Mme de Motteville, et même un peu rude, suivant Montglat, elle finit par lasser la régente. Un soir d'été, comme il faisait très-chaud, la reine étant restée sans lumière dans son grand cabinet, avec Beringhen et Mlle de Beaumont, se plaignait à eux de Mme d'Hautefort; celle-ci, l'ayant entendue du petit cabinet adjacent, entra brusquement, pleura, s'emporta, et assura la reine que pour lui complaire elle ne se montrerait plus hostile à Mazarin. Cette scène se termina par une réconciliation; mais Mme d'Hautefort ne modifia aucunement ses façons d'agir : la mésintelligence entre elle et Anne en vint au point que la régente n'attendait plus qu'une occasion pour se détacher tout à fait d'elle et lui donner son congé. Un autre soir, en 1644, au coucher de la reine, une de ses femmes lui recommandant, sans beaucoup de succès, un vieux gentilhomme servant de sa maison, Mme d'Hautefort appuya cette recommandation, en ajoutant avec un sourire dédaigneux qu'on ne devait pas oublier ses anciens domestiques. La reine se fâcha, s'écria qu'elle était lasse d'être réprimandée, et, se jetant au lit, lui commanda de fermer ses rideaux et de ne plus lui parler de rien. Cette explosion de colère, qui était peut-être préméditée, fut un coup de foudre pour Mme d'Hautefort; elle implora le pardon de la reine, en protestant de ses bonnes intentions; elle ne reçut aucune réponse, et elle se retira désolée dans sa chambre. Le lendemain, comme elle était encore au lit, malade du bouleversement qu'elle avait éprouvé, elle reçut l'ordre de sortir immédiatement du Palais-Royal, qu'habitait alors la cour. Mais elle était trop souffrante pour obéir à cet ordre; ce ne fut que le surlendemain qu'elle eut la force de se lever pour se rendre au couvent des Filles-Sainte-Marie. Quelque temps après, elle le quitta pour prendre une maison, où elle vécut grandement et noblement, quoique délaissée de la plupart de ses amis de la cour, qui n'osaient même pas la visiter. Cependant, comme elle était toujours fort belle et qu'elle avait une grande réputation de sagesse, il y eut des seigneurs d'un caractère assez indépendant pour désirer l'épouser malgré sa disgrâce. M. de Gèvres, le maréchal de Gassion et le duc de Schomberg furent au nombre des prétendants à sa main. Elle donna la préférence au duc de Schomberg, qui était d'origine allemande, mais d'une autre famille que celle du célèbre maréchal qui, en 1690, périt à la bataille de La Boyne. Mme d'Hautefort avait trente ans lorsqu'elle épousa, en 1646, le duc de Schomberg-Halluin, veuf depuis quelque temps et sans enfants; il n'en eut pas non plus de son mariage avec Mme d'Hautefort, et c'est par erreur que cette dernière a été représentée, dans plusieurs notes historiques, comme étant la mère d'un autre Schomberg. Cette union, qui dura dix années, aurait été sans nuage si, pendant la maladie lente qui, au commencement de l'année 1656, mit au tombeau M. de Schomberg, sa femme n'avait introduit dans leur société habituelle une jeune personne dont les talents et les grâces charmèrent le duc à ce point que sa présence seule apaisait ses douleurs. Un effet aussi prodigieux causa à la duchesse de vifs mouvements de jalousie, qu'elle se reprochait sans pouvoir les réprimer, et qui la firent beaucoup souffrir.

A la mort de son mari, Mme de Schomberg se retira d'abord au couvent de La Madeleine, rue de Charonne, puis dans sa maison de Nanteuil. Son deuil fini, elle revint à Paris; mais elle ne reparut que rarement à la cour, bien que depuis son mariage elle fût rentrée en grâce auprès de la reine. Plus tard, lorsque le mal terrible dont Anne d'Autriche était attaquée depuis plusieurs années eut atteint son dernier période, Mme de Schomberg se montra très-assidue auprès de cette princesse. Encore dans cette circonstance voit-on percer ces deux traits, à ce qu'il semble contradictoires, du caractère de Mme d'Hautefort, l'humanité et la rudesse. Lorsque, dans les derniers jours de la vie de la reine mère, les femmes de service, succombant sous le poids des veilles et de fatigues excessives, n'en restaient pas moins debout dans la chambre de Sa Majesté, comme l'exigeait l'étiquette de ce temps, Mme de Schomberg s'écria : « Mon Dieu, madame, si Votre Majesté voulait ordonner à ses femmes de se mettre par terre : elles sont si lasses qu'elles ne résisteront jamais. » Ceci était humain. « Eh bien, madame, répondit la reine, dites-leur de se mettre par terre; je n'y songeais pas : vous me faites plaisir de me le dire. » Dans le même temps, peut-être le même jour, la reine mourante ayant remarqué que Mme de Schomberg tenait ses regards attachés sur elle avec une expression indéfinissable, lui demanda pourquoi elle la considérait ainsi. « Je réfléchis, madame, répondit la duchesse, au grand changemnt que je vois en la personne de Votre Majesté, qui avait le plus beau corps et le plus délicat, et le voilà en l'état où Dieu veut qu'il soit. » Assurément cela était rude; la reine dut le trouver aussi. M. Cousin, qui cite les paroles que nous venons de transcrire, ajoute qu'Anne d'Autriche ne dit rien, mais qu'elle leva les yeux au ciel.

Mme de Schomberg passa les dernières années de sa vie dans une maison qu'elle s'était fait bâtir près du couvent de La Madeleine. Elle y

mourut, âgée de soixante-quinze ans, à la suite d'une longue maladie. Camille LEBRUN.

Motteville, *Mémoires*. — Montglat, *Mémoires*. — *Vie de Mme d'Hautefort*, par un auteur anonyme. — Sévigné, *Lettres*. — Saint-Simon, *Mémoires*. — Montpensier, *Mémoires*. — La Porte, *Mémoires*. — M. Victor Cousin, *Madame d'Hautefort*.

HAUTEMER (*Guillaume* DE), comte de GRANCEY, baron de MAUNY, seigneur DE FERVAQUES, maréchal de France, né en 1538, mort en 1613. Il était cinquième comte de son nom, et sa famille, l'une des premières de Normandie, remontait au sire de Fournet et du Mesnil-Tison, qui existait vers 1300, suivant le P. Anselme. Guillaume servit d'abord le parti catholique, quoique, suivant d'Aubigné, « il affectât de vivre sans religion »; et en effet s'il montra toujours une bravoure remarquable, la fixité de ses opinions politiques et religieuses laisse beaucoup à désirer. Il se distingua contre les Espagnols et les protestants aux batailles de Renti (13 août 1554), de Saint-Quentin (10 août 1557), de Gravelines (13 juillet 1558), de Dreux (19 décembre 1562), de Moncontour (3 octobre 1569) et dans de nombreuses rencontres, aussi meurtrières, mais moins célèbres. Le 26 juin 1574, il reçut en place de Grève, à Paris, les héroïques adieux du comte de Montgommery (1). En 1575 il accompagnait les Guise en Champagne contre Thoré. Le 20 février 1576, il fut l'un des quatre confidents (2) de la fuite de Henri de Navarre lorsque ce monarque s'échappa de la cour de France. Son rôle dans cet épisode reste douteux; cependant, il conserva au plus haut degré la confiance du roi de Navarre. Boudé par Charles IX, d'Hautemer était entré au service de Henri (III), duc d'Anjou; il passa ensuite à celui de François, duc d'Alençon, lorsque ce prince rêva la conquête des Pays-Bas. François accorda à Fervaques sa faveur intime, et le fit chef de ses finances, de son conseil et le nomma lieutenant général de ses troupes. Ce fut le comte d'Hautemer qui persuada au prince de s'emparer par trahison d'Anvers et des autres villes de Flandre (1583). Chargé de l'exécution de cette entreprise, aussi coupable que malhabile, il fut une des premières victimes de la défaite. Vaincu, blessé et fait prisonnier par le prince d'Orange, il expia sa faute par plusieurs mois d'une dure captivité. Après la mort du duc d'Alençon, Fervaques rentra en France, et en 1585 s'associa à la Ligue, qu'il abandonna pour se rallier définitivement au roi de Navarre, devenu héritier de la couronne de France. Il combattit vaillamment aux siéges de Paris et d'Amiens, et fut utile à Henri IV en diverses occasions. On conserve encore un billet autographe que lui écrivit *le Béarnais* avant la journée d'Ivry; il est ainsi conçu :

« Fervaques, à cheval. Je veux voir à ce coup-ci de quel poil sont les oisons de Normandie. »
« Alençon ». « Henri ».

Le comte d'Hautemer fut créé maréchal de France et chevalier du Saint Esprit le 7 janvier 1595. En avril 1610, le roi le nomma du conseil de régence, et lui confia la lieutenance générale de la Normandie, dont le comte de Soissons était gouverneur. Fervaques possédait en propre la ville de Quillebeuf. Il ne contribua pas peu à faire reconnaître par l'armée l'autorité de Marie de Médicis comme régente après l'assassinat de Henri IV (14 mai 1610). Il laissa trois filles de sa première femme (*voy.* GRANCEY). Ce fut Concini, marquis d'Ancre, qui hérita de son bâton de maréchal. A. D'É—P—C.

Mémoires de L'Estoile, p. 128, avril 1610; t. IV, p. 410. — Matthieu, *Règne de Henri III*, liv. VII, p. 426, et *Notes* aux *Mémoires*, t. XLVIII, p. 402. — D'Aubigné, *Mémoires*, liv. III, chap. I, p. 209. — La Popliniere, *Mémoires*, liv. XLI, p. 310. — De Thou, *Historia sui temporis*, lib. LXIII, p. 390; lib. LXXVI, p. 206. — Bentivoglio, *Guerra di Fiandra*, part. II, liv. II, p. 43-46. — Davila, lib. VII, p. 364. — Pontchartrain, *Mémoires*, t. XVI, p. 402; t. XVII, p. 32. — Le maréchal d'Estrées, *Mémoires*, t. XVI, p. 260-273. — Fontenay-Mareuil, *Mémoires*, p. 190-231. — Le cardinal de Richelieu, *Mémoires*, liv. III, p. 144; liv. IV, p. 165-176. — Bassompierre, t. XX, p. 39. — Sismondi, *Histoire des Français*, t. XIX, p. 299-374; t. XX, p. 50-130; t. XXII, p. 176, 195, 216, 261, 275.

HAUTEMER (*N*.... FARIN DE), auteur dramatique et acteur français du dix-huitième siècle, était né à Rouen. Après avoir fait partie d'une troupe de province, il entra à l'Opéra-Comique. On a de lui : *Le Docteur d'Amour*, comédie en un acte, en vers; Paris, 1749, in-8°; — *La Toilette*, comédie en un acte, en vers; Lille, 1749, in-8°; — *Arlequin gouré, ou la gageure*, comédie en un acte et en prose; La Haye, 1750, in-8°; — *Les Filets de Vulcain*; 1750 : non imprimée; — *Le Boulevard*, opéra comique, ballet en un acte et en prose mêlée de vaudevilles (avec Anseaume); Paris, 1753, in-8°; — *Impromptu des Harengères*, opéra comique, divertissement à l'occasion de la naissance de monseigneur le duc de Berry, en un acte et en prose, mêlé de vaudevilles; Paris, Duchesne, 1754, in-8°; — *La Bigarrure*, recueil de pièces fugitives; Lausanne, 1756, in-8°; — *Le Troc*, opéra comique, parodie des *Trocqueurs*; en un acte, tout en ariettes et en vaudevilles; Paris, 1756, in-8°. J. V.

Quérard, *La France littéraire*.

HAUTERAYES (DES). *Voy.* DESHAUTESRAYES.

(1) Ils ont été rapportés par d'Aubigné, qui était lors de cette exécution en croupe sur le cheval de Fervaques d'Hautemer.

(2) Les trois autres étaient Lavardin, Roquelaure, et de La Porte. Suivant d'Aubigné, Fervaques avait l'intention de trahir Henri. D'Aubigné, resté au palais le soir précédant la fuite, remarqua que Fervaques était demeuré en conversation intime avec le roi (Henri III). « Il le guetta à sa sortie jusqu'à deux heures après minuit, sur la terrasse du château (de Saint-Germain). Il lui empoigna le bras en sursaut, en lui disant : — « Qu'avez-vous fait, misérable? » — Cet homme ainsi surpris ne put déguiser; et après avoir conté les bienfaits qu'il recevait, qu'un autre prince ne pourrait remplacer : « Allez, dit-il, sauvez votre maître! » D'Aubigné ne perdit pas un moment, et rejoignit Henri, à qui il rapporta l'entretien qu'il venait d'avoir avec Fervaques. Suivant L'Estoile (t. I, p. 63), au contraire, Fervaques aurait accompagné Henri dans sa fuite de Senlis, qu'il date du 3 février 1576.

HAUTERIVE (*Alexandre-Maurice* BLANC DE LANAUTTE, comte D'), célèbre diplomate français, né à Aspres (Hautes-Alpes), le 14 avril 1754, mort à Paris, le 28 juillet 1830. Il était le treizième enfant d'une famille noble, mais fort pauvre. Il fut d'abord recueilli par un de ses oncles, curé à Grenoble, puis élevé à l'Oratoire, où il resta comme professeur, sans cependant s'engager dans les ordres. Il était à Tours lorsque le duc de Choiseul, gouverneur de la province, vint visiter le collége. Le jeune Hauterive fut chargé de le complimenter, et il s'en acquitta si heureusement qu'il fut invité à Chanteloup. Là il se lia avec l'abbé Barthélemy, l'abbé de Périgord (Talleyrand), Gérard de Rayneval, et le duc le présenta à son parent le comte de Choiseul-Gouffier pour être de l'ambassade de Constantinople. Il l'accompagna d'abord à Paris, où l'on remarqua beaucoup un éloge qu'il composa au sujet de la mort de l'impératrice Marie-Thérèse; puis il le suivit dans le Levant (1784).

La France avait alors le privilége de donner un secrétaire français à l'hospodar de Moldavie. Il était logé à la cour du prince, et recevait de sa table douze plats par jour, sans qu'il cessât toutefois d'appartenir au service du roi. D'Hauterive remplit ces fonctions; mais il occupa les loisirs qu'elles lui laissaient à de profondes études, et ses seules distractions consistèrent à correspondre avec l'abbé Barthélemy. Au bout de quelques années, il fut, sur sa demande, rappelé à Paris. Il y épousa une femme fort riche, veuve de l'intendant de marine du Marchais. Sa nouvelle fortune ne fut pas de longue durée. La révolution était arrivée; il refusa d'émigrer, et resta fidèle à la maison de madame de Choiseul. Mais à son tour le malheur l'atteignit. Il fut ruiné de fond en comble, et dut solliciter un nouvel emploi. Monge, malgré l'opposition de Brissot, le fit nommer consul à New-York (1792). Hauterive ne s'y maintint pas longtemps; on l'accusa d'avoir excité ses nationaux à la révolte; sa comptabilité même fut incriminée : on le révoqua. Il se justifia dans un mémoire, et, en somme, ses comptes, déférés à une commission, furent déclarés irréprochables.

Réduit pour vivre à travailler de ses mains, il se fit agriculteur aux États-Unis. Un des anciens hôtes de Chanteloup, Talleyrand, l'y rejoignit momentanément. Enfin, lui-même quitta l'Amérique en 1798, lorsqu'il eut appris que le neveu de Barthélemy était nommé directeur. Il revint à Paris. On le recommanda à M. de Talleyrand, devenu ministre des relations extérieures. Le successeur momentané du ministre, M. de Reinhard, le mit à la tête de la première division de la correspondance politique (22 août 1799, 30 prair. an VII). Le lendemain du 18 brumaire Bonaparte demanda un employé capable de rédiger un manifeste aux nations étrangères. On lui présenta d'Hauterive : il lui plut, et lui expliqua aussitôt ses vues. En six semaines fut rédigé et parut l'ouvrage intitulé : *De l'état de la France à la fin de l'an VIII.* Ce livre eut un immense retentissement. Le premier consul fit dès lors de d'Hauterive un de ses travailleurs familiers. C'est en qualité de conseil intime et de secrétaire de prédilection qu'il fut mêlé à tous les grands travaux diplomatiques de cette époque. Il en fut le principal artisan (1801). A l'occasion de la paix qui se préparait il réunit tous les documents qui devaient être présentés au parlement anglais, et de sa main sortirent toutes les notes écrites que les négociations nécessitèrent. On cite un ultimatum que le premier consul lui donna à recommencer onze fois. Il remplit en même temps l'intérim du ministère des affaires étrangères.

Son œuvre la plus considérable à cette époque fut le concordat; il en composa le premier projet, et ses opinions d'oratorien lui assignèrent dans les négociations qui suivirent la défense des libertés gallicanes. N'ayant pas à se faire pardonner d'avoir été ecclésiastique, comme l'a avancé l'historien du consulat, il prit plus résolument à cœur son rôle que Talleyrand, et l'on peut dire que ce monument a gardé toute l'empreinte de son esprit (1801).

En 1803, lorsque, à la suite du traité d'Amiens, la politique de l'Angleterre tendit à ranimer la guerre, il reprit la plume, et publia *Observations en réponse au Manifeste du roi d'Angleterre,* Paris, 1803; puis *Résultat de la Politique de l'Angleterre dans ces dernières années*, Paris, 1803. Il avait été également choisi pour rédiger avec le délégué des cantons suisses, M. Reding, l'acte de médiation que la France leur proposait pour mettre fin à leurs dissensions (19 février 1803). En récompense et sans qu'il l'eût demandé, l'empereur le nomma conseiller d'État, 24 messidor an XII (12 août 1805) et membre de la Légion d'Honneur.

Pendant la campagne de 1805 d'Hauterive correspondit chaque jour avec Talleyrand, qui suivait l'armée. Traitant successivement de toutes les affaires de son département, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, il prépara un plan de réorganisation de l'Allemagne. Trois empires devaient s'y élever : la France, l'Autriche et la Prusse. Le Tyrol était réuni à l'Italie; et comme corollaire il conseillait l'alliance de l'Autriche. Talleyrand parut abonder dans ses idées, et lui demanda un travail dans ce sens. En même temps il en demandait un autre dans le sens de l'alliance prussienne. D'Hauterive le sut, et le lui reprocha vivement. Une certaine froideur s'établit dès lors entre eux; Talleyrand à cette occasion dit de lui qu'il n'était qu'un homme de lettres. Toutefois, à l'époque de la quatrième coalition (1806), troublé un instant des événements qui se préparaient, il eut de nouveau recours à ses conseils. D'Hauterive apprécia la situation dans une lettre fort remarquable, et qui mise sous les yeux de l'empereur le fit longtemps méditer. D'Hauterive

était épuisé par le travail des sept années qui venaient de s'écouler. Il demanda à être nommé, en remplacement de Caillard, à la direction des archives. On le lui accorda, mais à condition qu'il resterait aux ordres de l'empereur pour traiter les grandes questions politiques (mai 1807). Il porta dans ces nouvelles fonctions son intelligence avide de travail. Chaque communication qui lui fut demandée devint pour lui l'objet d'une note ou d'un mémoire. Il traita ainsi toutes les questions de droit international, et les archives conservent de lui plus de deux cents écrits sur les sujets les plus difficiles. Il saisit l'occasion de la paix de Tilsitt pour solliciter de l'empereur la mise en liberté de Rayneval, incarcéré sans raison; il l'obtint, en lui racontant les efforts que ce diplomate avait tentés en Espagne en 1783 pour que Gibraltar fût rendu à Charles III. Napoléon n'oublia pas l'engagement qu'il avait pris de l'adjoindre aux grandes affaires diplomatiques, et au mois d'octobre 1808, au moment de l'entrevue d'Erfurt, il lui demanda un travail sur le partage éventuel de la Turquie. En 1809, quand Champagny, successeur de Talleyrand, suivit l'armée en Allemagne, le garde des archives remplit de nouveau l'intérim. M. de Metternich était alors retenu à Paris, parce que le chargé d'affaires de France n'avait pas encore quitté les États autrichiens. D'Hauterive prit sur lui de lui faire donner ses passe-ports, et il s'adressa à Fouché en lui recommandant les plus grands égards. « Rappelez-vous, lui disait-il à ce sujet, ce qu'à l'Oratoire nous enseignions d'Alexandre : Il voulait bien qu'il lui fût permis de maltraiter les vaincus, mais il ne souffrait pas que le parti macédonien les maltraitât. »

D'Hauterive eut également à calmer auprès du ministre des États-Unis, Armstrong, l'irritation causée aux Américains par la déclaration du blocus continental, fort excitée encore par les suggestions de Pinkney, leur ministre à Londres. Il mit à profit les relations qui s'établirent entre M. Armstrong et lui, et s'inspira de l'exemple de l'Union dans la rédaction d'un projet de décret destiné à autoriser les compagnies d'assurances sur la grêle, etc., qu'il présenta au conseil d'État. Il rédigea à la même époque le plan de pacification avec l'Autriche. A la paix l'empereur le créa comte.

C'était le moment des affaires de Rome. Napoléon l'appela à Fontainebleau. Il était exaspéré contre le pape, et le chargea d'exposer tous ses griefs dans un mémoire à l'Europe. « Surtout ne faites point l'homme de lettres, » lui dit-il. D'Hauterive le laissa se calmer, et composa une note où il montrait qu'il fallait se garder de publier un tel factum. L'empereur le crut : c'était le conseiller le plus goûté en politique. Fouché lui-même, qui avait reçu la mission de connaître l'opinion du faubourg Saint-Germain à l'occasion du divorce, lui demandait son avis sur les renseignements qu'il recevait.

A l'abdication du roi Louis, il alla chercher en Hollande les archives diplomatiques pour les réunir à celles de Paris. A son retour il fut informé qu'on agitait le projet d'enlever au ministère les consulats et de les attacher à la marine. Il le combattit vivement, et exposa dans un mémoire que le secret était mieux gardé par des fonctionnaires diplomatiques que par les agents d'une administration militaire; que d'ailleurs les consuls dépendaient des ambassadeurs. On se rendit à ces raisons. D'autre part, l'empereur avait manifesté l'intention de supprimer les immunités diplomatiques qui protègent les ambassadeurs contre des poursuites judiciaires, et Merlin, chargé par lui de prouver que cette mesure ne blessait point les convenances nées du droit des gens, en avait trouvé cent raisons. D'Hauterive, dès qu'il l'apprit, rédigea un contre-mémoire en réponse à celui du jurisconsulte. Il fait préparer les presses de l'Imprimerie impériale, et en une nuit, tandis qu'il travaillait encore, on en tira un exemplaire qui le lendemain fut déposé sur le bureau de Napoléon au conseil d'État avec ces mots : *Pour l'empereur seul*. Napoléon le lut, et changea d'opinion en silence. Depuis il ne fut plus question de ce projet. Vers 1812 le ministère fit entreprendre la publication des voyages de Clarke en Russie et en Tartarie. D'Hauterive en annota toute la partie scientifique. Il écrivit aussi un mémoire sur les principes de la neutralité maritime, et suivit le procès d'Ouvrard. Au milieu des occupations multipliées de sa direction et du conseil d'État, il conçut encore l'idée première des iconographies grecque et romaine. Il entrait dans la pensée de l'empereur, pour achever en quelque sorte ses conquêtes, de fixer à Paris les étrangers distingués par leur mérite. D'Hauterive lui proposa d'employer le Romain Ennius Visconti, l'homme le plus versé dans l'histoire de Rome et de la Grèce, à cette grande œuvre des iconographes. Il lui en soumit le plan, le lui fit approuver, et l'entreprise fut confiée aux mains du grand savant; mais d'Hauterive y resta associé, en revit toutes les épreuves, et plus tard, quand Visconti mourut, il en surveilla l'achèvement. Maret était alors ministre. Caulaincourt le remplaça en 1813. Quand ce ministre partit pour l'Allemagne, le directeur des archives remplit de nouveau l'intérim. Il le garda tout le temps que durèrent les conférences de Mannheim et à leur suite le congrès de Châtillon. Il reprit alors ses curieuses correspondances. Ce fut d'un côté avec l'empereur, qui le consultait sur les affaires d'Espagne : il le dissuada de l'intervention; l'engagea à renvoyer Ferdinand VII, et lui offrit de négocier son départ. Ce fut de l'autre avec le ministre : prévoyant l'invasion prochaine, il lui annonça qu'il allait faire placer dans un lieu secret les archives, demander au ministre du trésor tout l'argent dont il pourrait disposer afin d'assurer les services du ministère, et que le jour où Paris serait pris il

s'y déclarerait son correspondant et comme tel attaché à un ambassadeur que protège le droit des gens. Il le suppliait de faire la paix à tout prix. « Ce n'est pas le succès qui honore les hommes, lui écrivait-il, mais l'effort qu'ils font pour l'obtenir. »

A la chute de l'empire, son rôle s'effaça momentanément. Une seule occupation l'absorba, ce furent les archives; il restitua à la Hollande celles qu'on lui avait enlevées, et demanda un congé. Tout à coup, au fond du Dauphiné, il apprend que les Anglais, à la faveur de l'invasion, ont installé dans ses bureaux douze copistes, qui s'emparent de tout. Il accourt, et les chasse; puis il va trouver M. de Jaucourt, alors ministre, et lui expose ce qui se passe. M. de Jaucourt le met en présence de Wellington. Le général lui déclare qu'on cherche des documents relatifs à l'histoire des Stuarts : l'Angleterre poursuivait depuis près d'un siècle la pensée d'ouvrir les archives de la diplomatie française; elle avait fait en ce genre plusieurs tentatives. D'Hauterive résista, négocia, et sut préparer la fin de cette autre invasion. Il consentit enfin à communiquer quelques pièces, mais il stipula qu'il les choisirait lui-même. Les Cent Jours arrivèrent; il refusa de s'associer aux manifestations libérales du conseil d'État, et demeura, sous M. de Caulaincourt, ministre de nouveau, dans son poste de garde des archives.

A la seconde invasion, d'Hauterive était résolu à se retirer. Mais le duc de Richelieu, en entrant au ministère, le pria instamment de rester, et pour l'y décider il le remit au travail. D'Hauterive fut dès lors dans la confidence de l'abaissement qu'on préparait à son pays. Il existe, copiée de sa main, aux Archives une carte que lui fit passer le duc de Richelieu, et sur laquelle Strasbourg, Metz, le Rhin ne faisaient plus partie du royaume. De concert avec lui, il entreprit de reconquérir le territoire de la vieille monarchie. Dans les protocoles on affectait de ne pas donner à la France le rang de grande puissance. Il s'indigna, stimula le zèle de son ministre, et réparation fut faite. Jamais il n'eut à déployer plus d'activité. D'une part il fut chargé de rédiger pour les chambres législatives le discours sur le traité de paix, et en même temps au conseil d'État, où le gouvernement l'avait maintenu, il prépara le travail qui devait servir de base à la réorganisation de ce grand corps d'après le système constitutionnel. Ce fut au milieu de ces travaux si divers, en 1817, qu'il publia ses *Éléments d'Économie politique*. Ils avaient été composés pendant son séjour à Yassy, à une époque où cette science était à peine connue, tant certains esprits ont en quelque sorte l'intuition de toutes les branches des connaissances humaines. Louis XVIII, touché de ses services, avait voulu le voir; mais de tous temps il s'était condamné à une retraite absolue. Il fallut user d'un subterfuge pour l'amener aux Tuileries; et le roi fut si content de lui, qu'il lui dit en le quittant : « Comte, je vous ordonne de revenir souvent. » Lorsque le duc de Richelieu partit pour les conférences d'Aix-la-Chapelle (1818), l'intérim échut de droit à d'Hauterive. En même temps il reprit sa correspondance. Le territoire français fut évacué. Il profita de ses moments de loisir pour satisfaire son insatiable besoin de travail et d'activité.

En 1820 (28 janvier), d'Hauterive fut nommé membre libre de l'Académie des Inscriptions. Sous le ministère de M. de Châteaubriand, il rédigea un rapport sur les pensions des agents au dedans et au dehors, remplit encore un intérim pendant le sacre, écrivit un mémoire en faveur des Grecs, un autre sur le congrès de Vérone, un autre enfin sur l'envoi de M. Champollion en Égypte. Vers cette époque il publia également un ouvrage sur la Moldavie (1824); il composa (1825) *Une Théodicée*, et écrivit successivement : *Conseils à un élève des relations extérieures*; Paris, imprimerie royale; — *Considérations générales sur la théorie de l'impôt*, etc.; — *Méthode pour se former en peu de temps à une prononciation facile et correcte des langues étrangères*; — *Extrait d'un ouvrage inédit sur les langues*; 1827; — *Calculs et observations sur la dépense d'une des grandes administrations de l'État à toutes les époques, depuis Louis XIV jusqu'en* 1825, *suivis d'un appendice sur la progression des dépenses et le tableau des prix des principaux objets de consommation à la fin du dix-septième siècle*; 1828, Paris. Dans le tableau de la Moldavie par Wilkinson, le chap. 2 est un fragment d'un ouvrage inédit du comte d'Hauterive. Barbier lui attribue, mais à tort, un dialogue avec le prince de Brunswick.

En 1829, d'Hauterive envoya sa démission d'académicien libre, espérant être renommé comme membre titulaire : il ne le fut pas. Il mourut à l'âge de soixante-dix-sept ans. Il a laissé des Mémoires inédits, où se trouvent des portraits piquants, et notamment celui du prince de Talleyrand. Ce manuscrit est destiné à parer aux éventualités à naître des mémoires du noble diplomate. Artaud de Montor a fait paraître une vie du comte d'Hauterive (Paris 1831). P. DE PRADINES.

Mémoires du temps. — *Archives du ministère des affaires étrangères.* — *Documents particuliers.*

HAUTEROCHE (*Noël* LE BRETON, sieur DE), comédien et auteur dramatique français, né à Paris, vers 1617, mort dans la même ville, le 14 juillet 1707. Son père était huissier au parlement. Quinault, qui a fait figurer Hauteroche dans la *Comédie sans comédie* (1), a tracé de lui le portrait suivant, en le faisant parler lui-même (acte Ier, scène 5e) :

> Je suis né, grâce au ciel, d'assez nobles parents;
> J'ai reçu dans la cour mille honneurs différents,

(1) Cette pièce fut représentée vers 1654, et non en 1655, ainsi qu'il est dit à tort dans l'*Histoire du Th. français*, par les frères Parfaict, et encore moins en 1656, comme l'indique le *Catalogue* de La Vallière.

La France à m'admirer souvent s'est occupée ;
Le favori du roi m'a donné cette épée.
J'ai reçu des faveurs des gens du plus haut rang..
. . . .
J'ai l'heur d'être connu du plus grand des monarques
Et j'ai de son estime eu d'éclatantes marques. . .

Ses parents ayant voulu le marier contre son gré, Hauteroche s'enfuit de la maison paternelle, et se réfugia en Espagne. Il s'y vit bientôt à bout de ressources, et se fit comédien par nécessité. Il passa plusieurs années hors de France, et l'on ignore l'époque précise où il reparut à Paris ; cependant, il faisait partie en 1654 de la troupe d'acteurs qui jouait sur le théâtre du Marais. Il le quitta ensuite pour l'hôtel de Bourgogne, fut conservé à la réunion du 25 août 1680, et se retira sur la fin de l'année 1682, avec une pension de mille livres. C'était un assez bon acteur pour les troisièmes rôles tragiques, et il excellait, dit-on, dans les récits. Hauteroche ne se borna pas à jouer les pièces des auteurs ses contemporains ; il en composa lui-même plusieurs, parmi lesquelles il en est qui n'ont jamais quitté le répertoire. En voici la liste : *L'Amant qui ne flatte point*, comédie en cinq actes et en vers ; 1667 ; — *Le Souper mal apprêté*, en un acte, et en vers ; 1670 (petite pièce assez plaisante) ; — *Les Apparences trompeuses, ou les maris infidèles*, comédie en trois actes et en vers ; 1673 ; — *Le Deuil*, comédie un acte et en vers ; 1680 ; — *Crispin médecin*, comédie trois actes et en prose ; 1670 ; — *Crispin musicien*, comédie en cinq actes et en vers ; 1674 ; — *Les Nobles de province*, comédie en cinq actes ; 1678 (jouée sans succès) ; — *La Dame invisible, ou l'esprit follet*, comédie en cinq actes (attribuée à Thomas Corneille) ; 1685 ; — *Le Cocher supposé*, comédie en un acte ; 1685 ; — *Le feint Polonais, ou la veuve impertinente*, comédie en trois actes et en prose (cette pièce, qui est mauvaise, ne fut jamais représentée à Paris) ; 1686 ; — *Les Bourgeoises*, comédie en cinq actes et en vers, avec une préface ; 1691 (c'est une imitation médiocre des *Précieuses ridicules*) ; — *La Barrette*, comédie en cinq actes et en prose, jouée le 16 mai 1680, non imprimée. Le théâtre de Hauteroche a été réimprimé en 1736, 1742 et en 1772, 3 vol. in-12. Cette dernière édition est la meilleure. Ed. de Manne.

Abrégé de l'Histoire du Théâtre français, de Moulcy. — *Cours de Littérature* de La Harpe. — *Galerie historique du Th. français*, par Lemazurier. — Quérard, *La France littéraire*.

HAUTEROCHE (Allier de). *Voy.* Allier.

HAUTESERRE (*Antoine* Dadin de), jurisconsulte français, né dans le diocèse de Cahors, au commencement du dix-septième siècle, mort en 1682. Il devint en 1644 professeur de droit à l'université de Toulouse, dont il fut ensuite le doyen. A une profonde connaissance des lois il joignait celle de l'histoire des premiers temps de la monarchie française. Ses travaux les plus importants ont pour titre : *De Origine et Statu Feudorum pro moribus Galliæ Liber singularis* ; Paris, 1619, in-4° : inséré par Schilter dans le t. III de sa collection intitulée *De Feudis*, Strasbourg, 1659, in-4°, et réimprimé à la suite de l'ouvrage suivant ; — *De Ducibus et Comitibus provincialibus Galliæ Libri tres, in quibus eorum origines, incrementa, et cum his regalium usurpatio et casus illustrantur* ; Toulouse, 1643, in-4° ; Francfort, 1731, in-8°, édition augmentée de nombreuses notes et d'une savante préface de J.-G. Estor ; — *Rerum Aquitanicarum Libri quinque, in quibus vetus Aquitania illustratur* ; Toulouse, 1648, in-4° (dédié au chancelier Seguier) ; — *Rerum Aquitanicarum Libri quinque, qui sequuntur, quibus continentur gesta regum et ducum Aquitaniæ, a Clodoveo ad Eleonoram usque* ; Toulouse, 1657, in-4°. Cette histoire, qui finit à l'année 1137, est le résultat de nombreuses et patientes recherches ; — *Dissertationum Juris canonici Libri quatuor, quorum duo priores de adjutoribus episcoporum, duo posteriores sunt de sacris censibus* ; Toulouse, 1651, in-4° ; — *Dissertationum Juris canonici Liber quintus et sextus de parochiis, deque officio et potestate parochi* ; Toulouse, 1654, in-4° ; — *Innocentius III, pontifex maximus, seu Commentarius perpetuus in singulas decretales hujusce pontificis quæ per libros V decretalium sparsæ sunt* ; Paris, 1666, in-fol. ; — *Notæ et Observationes in duodecim libros Epistolarum B. Gregorii, papa I* ; Toulouse, 1669, in-4° ; — *In libros Clementinarum Commentarii ; accessere sex prælectiones habitæ pro instaurandis scholis* ; Paris, 1680, in-4° ; — *Ecclesiasticæ Juridictionis Vindiciæ, adversus Caroli Fevreti et aliorum Tractatus de Abusu* ; Orléans et Paris, 1703, in-4° : entrepris par ordre du clergé, pour réfuter le *Traité de l'Abus* de Fevret, à la suite duquel il se trouve dans la quatrième édition de cet ouvrage ; Lyon, 1736, 2 vol. in-fol. On a publié : *Antonii Dadini Altesseræ Opera omnia* ; Naples, 1777, 11 vol. in-4°. E. Regnard.

Moréri, *Le grand Dict. historique*. — J. Lelong, *Bibliothèque historique de la France*. — Bretonnier, *Préface* en tête du *Recueil des principales Questions de Droit*. — *Catalogue de la Bibliothèque du Roi : Jurisprudence*, tom. Ier. — Ellies Dupin, *Bibliothèque des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle*. — Jugler, *Beytræge zur juristichen Biographie*, t. V.

HAUTEVILLE (*Jean* de), un des plus remarquables poëtes du douzième siècle. Son histoire personnelle est si peu connue que son nom même est un objet de doute. Les anciens bibliographes, tels que Pits, Bale, l'appellent *Hanwill*, *Annævislanus* et *Hantvillensis* ; l'*Histoire littéraire de France* lui donne le nom de *Hantville*, et le fait naître dans le hameau d'Anville près d'Évreux ; on peut cependant affirmer, sur l'autorité des manuscrits, qu'il s'appelait *Hauville* ou *Hauviteville*. Le poëte apprend dans la dédicace de son *Architrenius* à Gautier de Coutances que ce prélat

venait d'échanger **l'évêché** de Lincoln contre l'archevêché de Rouen, ce qui place la composition du poëme vers 1184. Divers passages du même ouvrage donnent à penser que l'auteur avait passé une partie de sa vie en Angleterre; mais rien ne permet d'affirmer, avec certains biographes, qu'il fit ses études dans cette île et qu'il fut moine de Saint-Albans. Le seul poëme que l'on connaisse de Jean de Hauteville est intitulé *Architrenius* du nom de son héros. Il est divisé en neuf livres. Architrenius, parvenu à l'âge viril, passe en revue les actions de sa vie, et se lamente sur les misères et les vices de l'espèce humaine. Il raconte comment il a entrepris un long voyage à la recherche de la Nature. Dans cette excursion il rencontre d'abord le séjour de Vénus, et voit la déesse entourée de jeunes vierges, dont elle enflamme les cœurs. La description de l'une des compagnes de Vénus, de la plus belle, remplit la fin du premier livre et le commencement du second. Chaque membre, chaque partie du corps est l'objet d'un chapitre séparé. Le poëte décrit ensuite et presque aussi longuement Cupidon; puis il continue son pèlerinage, et arrive dans le pays de la Gloutonnerie. La gourmandise et l'ivrognerie des *Ventricoles*, qui l'habitent, sont l'objet de plusieurs chapitres, fort curieux, parce qu'ils peignent les mœurs du temps. Architrenius poursuit sa route, et arrive à Paris, où il espère ne trouver que des sujets de joie. Il fait de cette ville le plus pompeux éloge.

Parrhisius, Cyrrhæa viris, Chrysaca metallis,
Græca libris, Inda studiis, Romana poetis,
Attica terra sophis, mundi ros, balsamus orbis.

Mais là encore Architrenius trouve matière à pleurer, et son troisième livre est consacré tout entier aux misères et aux souffrances des écoliers. C'est un tableau fort intéressant, bien que sans doute un peu trop sombre, de la vie des étudiants au moyen âge. Toujours pleurant et gémissant, Architrenius va chercher ailleurs des motifs de consolation, et il arrive sur le mont de l'Ambition ou plutôt de la grandeur, car c'est le séjour des rois : il y rencontre le luxe, l'avidité, la corruption, la basse adulation, et repart plus désolé que jamais. Il se trouve tout à coup en présence d'un monstre dont la tête s'élève jusqu'aux cieux : c'est la Cupidité. Architrenius moralise sur ce vice, attaque particulièrement l'avarice des prélats. Il est interrompu par le bruit d'un combat terrible entre les prodigues et les avares. Tandis qu'il regarde cette lutte, un guerrier sort des rangs, et lui raconte, d'après Geoffroy de Monmouth, l'origine des rois de la Grande-Bretagne. De là, par une brusque transition, il est transporté dans l'île de Thulé. Il y trouve rassemblés les sages de la Grèce et de Rome, qui déclament contre les vices. Architrenius les écoutait, et ne se consolait pas, lorsqu'il vit apparaître la Nature, au milieu d'une plaine fleurie et entourée d'un nombreux cortége. Il se jette à ses pieds, et lui demande un remède à ses maux. La Nature lui conseille de se marier avec une belle dame nommée *Modération*, et lui décrit sa future femme en termes si brillants, que pour la première fois depuis le commencement du poëme Architrenius sent sécher ses larmes et devient infidèle à son nom, qui signifie *archipleureur*. La versification et la latinité de cet ouvrage ne sont pas mauvaises pour le temps. Le poëte rencontre même parfois la pureté et l'élégance; mais il ne sait pas s'arrêter, et il prolonge jusqu'au dégoût ses descriptions et ses discours. Malgré ce défaut, qui est commun à tous les auteurs de cette époque, l'*Architrenius* fut très-populaire au treizième et au quatorzième siècle. Il fut l'objet de savants commentaires. Jodocus Badius Ascensius (Josse Bade d'Asche) en donna une édition, Paris, 1517, petit-in-4°; elle est extrêmement rare. On n'a aucune raison pour attribuer à Jean de Hauteville le traité en vers *De Epistolarum Compositione*, qui dans un manuscrit d'Oxford suit l'*Architrenius*. Les anciens bibliographes ne sont pas plus autorisés à mettre sous son nom le poëme *De Rebus occultis*, ou les *Epigrammata*, *Epistolæ* et *Poemata*, mentionnés par Bale. Z.

Bonamy, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XV, p. 680. — Oudin, *De Scriptoribus ecclesiasticis*. — Duboulay, *Hist Univer. Par.*, t. II, p. 730. — Pits, *De Scriptoribus Angliæ illustribus*. — Bale, *Scriptorum illustrium Majoris-Britanniæ Catalogus*. — Moréri, *Grand Dictionnaire historique*. — *Histoire littéraire de la France*, t. XIV. — Wright, *Biographia Britannica litteraria*, t. II.

HAUTEVILLE (*Nicolas*), théologien et généalogiste français, né en Auvergne, au commencement du dix-septième siècle, mort en Savoie, dans l'année 1660. On a de lui : *Théologie angélique*; 1658, in-8°; — *Les Caractères ou les peintures de la vie et de la mort de saint François de Sales*; Lyon, 1661, in-8° : ouvrage mêlé de vers; — *Explication du traité de saint Thomas Des Attributs de Dieu*, etc., avec *L'Esprit de Raymond Lulle*; 1666, in-12, 2 parties; — *L'Art de bien discourir*; 1666, in-12; — *Histoire royale, ou les plus belles et les plus curieuses questions de la Genèse, en forme de lettres*; Paris, 1667, in-4°; — *Actions de saint François de Sales, ou les plus beaux traits de sa vie*, etc.; 1668, in-8°; — *Origine de la Maison de Sales*; 1669, in-8°; réimprimé la même année, sous le titre : *Histoire de la Vie de saint François de Sales*; in-4°; — *Examen des Esprits, ou entretiens de Philon et de Polyalte, où sont examinées les opinions les plus curieuses des philosophes et des beaux esprits*; Paris, 1766, in-4°, en 1772, in-12. G. DE F.

Sabatier, *Trois Siècles littéraires*.

HAUTEVILLE, pseudonyme sous lequel Gaspard de Tende (*voy.* ce nom) a écrit sa *Relation historique de Pologne*.

* **HAUTEVILLE** (Famille D'), célèbre maison normande, qui tirait son nom d'un petit bourg situé près de Coutances, et d'où sortirent

ces glorieux aventuriers qui fondèrent deux des plus fortes principautés du moyen âge, Naples et la Sicile, dont ils s'emparèrent de vive force. *Tancrède* fut le premier. Il eut douze fils, cinq de Morielle, sa première femme : *Guillaume Bras de Fer*, *Drogon*, *Humphred*, *Geoffroy* et *Serlon*; sept de Frédesine ou Frasinde, sa seconde femme : *Robert*, *Mauger*, *Alfred*, *Guillaume*, *Humbert*, *Tancrède* et *Roger*. Presque tous quittèrent successivement la Normandie; deux seulement y restèrent. Les trois premiers qui abandonnèrent leur pays, Guillaume Bras de Fer, Drogon et Humphred, possédèrent à leur tour le comté de la Pouille. Les autres régnèrent sur la Sicile, le comté d'Averse, la Pouille, Antioche, etc. (*Voy.* les noms cités.) J. V.

Orderic Vital, *Hist. eccles.* — Martin Le Mégissier, *Histoire de Normandie*.

HAUTIN. *Voy.* HAULTIN.

HAUTPOUL, nom d'une ancienne famille française, ainsi appelée d'après un château du Languedoc (de *Hattopullo*). Dès 960 on trouve un *Bernard* D'HAUTPOUL qui concourut à un traité de paix conclu entre le roi de France et les seigneurs les plus distingués du pays. En 1095 *Pierre-Raymond* D'HAUTPOUL partit pour la première croisade avec Roger de Mirepoix et Raymond, comte de Toulouse. Il se distingua au siége d'Antioche, mourut vers 1098, dans cette ville, et fut inhumé devant l'église Saint-Pierre. J. V.

Mus. ital. hist. bell. sacr. — Dom Vaissette, *Hist. gén. de Languedoc*. — *Biogr. Toulousaine.*

HAUTPOUL-SALETTE (*Jean-Joseph* D'), général français, né au château de Salette (Languedoc), en 1754, blessé mortellement à Eylau, le 15 février 1807. Élevé jusqu'à l'âge de dix ans auprès de son père, il fut envoyé ensuite au collége d'Albi, et s'y fit remarquer moins par son application à l'étude que par un goût très-vif pour la profession des armes; à quinze ans il entra dans la légion corse, en qualité de simple volontaire. Il y devint cadet gentilhomme, et passa dans le régiment de Languedoc, où de 1777 à 1792 il parcourut tous les grades depuis celui de sous-lieutenant jusqu'à celui de lieutenant-colonel. Il ne pensa pas devoir émigrer à la révolution. Nommé colonel du 6e régiment de chasseurs à cheval au déblocus de Maubeuge, il allait être frappé par la loi qui excluait tous les ci-devant nobles des emplois de l'armée, lorsque tous ses soldats réclamèrent, et par une des rares exceptions que le gouvernement crut pouvoir accorder, il resta à la tête de son régiment. Il assista à la bataille de Fleurus, et au siége de Nimègue il devint général de brigade. Chargé du commandement de la cavalerie de l'avant-garde de l'armée de Sambre et Meuse, il fit en cette qualité les campagnes de 1794 et 1795. A la bataille d'Altenkirchen, le 4 juin 1796, il donna des preuves d'une grande valeur, et fut grièvement blessé. Après la retraite du Mein, le général d'Hautpoul eut quelques difficultés avec le général Lefèbvre, commandant l'armée de Sambre et Meuse. Ces dissensions se renouvelèrent avec le général Jourdan après la malheureuse affaire de Stockack (25 mars 1799). La cavalerie de réserve, aux ordres du général d'Hautpoul, y fit une charge brillante mais inutile. On essaya alors de rejeter sur lui quelques-unes des fautes commises dans la campagne; indigné, il se rendit à Paris, et demanda des juges; le gouvernement en nomma, mais revint bien vite sur ce qui avait été fait. D'Hautpoul, remis en activité, fut renvoyé sur les bords du Rhin, à la tête de la cavalerie de réserve, sous les ordres de Hoche. Promu au grade de général de division, il se fit surtout remarquer à l'affaire de Dierdorff, où il culbuta la cavalerie autrichienne. Ensuite, il seconda le général De Caen dans l'attaque de la ligne ennemie postée entre Philippsbourg et le Neckar. Il passa ensuite sous les ordres du général Moreau, et se distingua au combat de Donauwerth, où, passant le Danube à la tête de quelques régiments de cavalerie, il mit en déroute une colonne formidable. Après le traité de Campo-Formio, d'Hautpoul reçut le titre d'inspecteur général de la cavalerie; en novembre 1803 il devint commandant en chef de la cavalerie du camp de Saint-Omer, et en 1804 grand-officier de la Légion d'Honneur. A la fin de 1805 il commanda un corps de cavalerie en Allemagne, et se distingua à la bataille d'Austerlitz, sous les ordres de Murat. Coupant l'aile droite de l'armée ennemie, il culbuta cette aile par une des plus belles charges de cavalerie dont on ait conservé le souvenir. Douze régiments de grosse cavalerie ne formant qu'une seule ligne, et commandés par les généraux d'Hautpoul et Nansouty, se précipitèrent en même temps sur l'ennemi sans perdre leurs rangs et sans que le moindre désordre se mit dans cette masse imposante : aussi rien ne put lui résister. La paix ayant ramené l'empereur à Paris, il créa d'Hautpoul sénateur, le 19 mars 1806, avec une dotation de 20,000 fr., et lui donna le cordon de grand-aigle de la Légion d'Honneur. Dans les premiers jours d'octobre de la même année, les opérations militaires ayant commencé contre la Prusse, d'Hautpoul reçut le commandement d'un corps de cuirassiers et de dragons. La rapidité et l'à-propos de ses manœuvres contribuèrent encore au succès de la bataille d'Iéna, qui eut lieu le 14 du même mois. Il prit encore une part glorieuse à plusieurs affaires; mais la bataille d'Eylau, livrée le 10 février 1807, mit fin à ses exploits. Trois charges impétueuses et successives à la tête de ses terribles cuirassiers avaient trois fois enfoncé et écrasé le centre de l'armée russe, quand un coup de biscaïen lui cassa la cuisse. Il mourut cinq jours après. Son corps fut rapporté à Paris et inhumé au Panthéon. L'empereur avait ordonné, par un décret, qu'avec les canons pris à Eylau on fondît une statue en bronze où il serait représenté le général d'Hautpoul « dans son uniforme de commandant des cuirassiers, et tel qu'il avait paru

sur le champ de bataille pendant toute la journée. » Ce décret n'a pas reçu d'exécution.

L. L—T.

Éloge historique du général d'Hautpoul, rédigé par Bergasse, sur les matériaux fournis par Boilleau, notaire, ami du général; Paris, 1807, in-8°. — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouvelle des Contemp.* — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et port. des Contemp.* — Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*. — Norvins, *Histoire de Napoléon*.

* **HAUTPOUL** (*Paul-Louis-Joseph* D'), prélat français, frère du précédent, né au château de Salette (Languedoc), le 2 août 1764, mort à Toulouse, en décembre 1849. Entré dans les ordres dès sa jeunesse, il était prêtre avant la révolution, et fut obligé de chercher un abri sur la terre étrangère. Il émigra d'abord en Suisse, et, suivant la rive droite du Rhin, il arriva à Coblentz en 1792. La famille Kosenkaski lui confia l'éducation de son héritier, et l'abbé d'Hautpoul y mit tous ses soins. Rentré en France en 1818, il devint aumônier de la duchesse d'Angoulême, puis évêque de Cahors en 1828. Accablé par l'âge et les infirmités, il dut donner sa démission en 1842. Nommé chanoine de Saint-Denis, il se retira auprès de sa famille à Toulouse.

L. L—T.

Gazette du Languedoc, 6 décembre 1849.

* **HAUTPOUL** (*Charles* D'), officier français, né vers 1770, mort vers 1830. Élevé à l'École militaire, il y était encore quand la révolution éclata. Il n'imita point l'exemple de ses deux frères, le marquis Alexandre d'Hautpoul, capitaine de dragons, et Prosper d'Hautpoul, chevalier de Malte, qui émigrèrent. Il resta en France et dans les rangs des soldats de la république. Le décret contre les nobles le força de quitter l'armée. Bientôt même il fut victime de persécutions qui l'obligèrent à se cacher. Retiré à Sens, il y exerça l'état de menuisier. Blessé dans une émeute, il fut reconnu, arrêté et envoyé à Paris. Il parvint à se soustraire aux dangers qui le menaçaient, chercha un refuge sous les drapeaux, fit avec distinction plusieurs campagnes, et suivit Bonaparte dans son expédition d'Égypte. Ses talents et sa bravoure le firent remarquer du général en chef, qui le nomma, quoique très-jeune encore, colonel du génie. De retour en France, le colonel Charles d'Hautpoul tomba en disgrâce, et fut en quelque sorte exilé à Naples, comme directeur du génie. Il remplissait les mêmes fonctions à Grenoble lors des événements de 1814. Le gouvernement royal lui laissa son emploi et le nomma chevalier de Saint-Louis. Napoléon, à son retour, lui conserva sa place, mais sous la Restauration le colonel obtint sa retraite, et alla vivre près de Genève. Il avait épousé, étant fort jeune, la veuve du comte de Beaufort, officier émigré, tué à Quiberon, connue elle-même par quelques productions poétiques (*voy.* l'article suivant). Il eut pour le fils que cette dame avait de son premier mari tous les soins d'un père. Ce jeune homme est devenu colonel du génie (*voy.* BEAUFORT D'HAUTPOUL). Charles d'Hautpoul n'avait pas eu d'enfant de Mme de Beaufort, dont il se sépara.

J. V.

Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemporains*.

HAUTPOUL (*Anne-Marie* de MONTGEROULT, comtesse de BEAUFORT D'), littératrice française, femme du précédent, née à Paris, le 9 mai 1763, morte dans la même ville, le 20 octobre 1837. Elle était fille de René-Guillaume de Montgeroult, trésorier général de la maison du roi, et d'Anne-Élisabeth Marsollier des Vivetières. Son oncle maternel, Marsollier, prit soin de développer chez elle les goûts littéraires, et dès sa jeunesse elle fut en rapport avec les poëtes et les écrivains de l'époque les plus en réputation. Mariée à dix-sept ans, au comte de Beaufort, elle en eut un fils, qui se distingua dans la carrière des armes. Devenue veuve, elle épousa en secondes noces le comte d'Hautpoul. C'est sous ce dernier nom qu'elle s'est acquis une réputation littéraire. On a d'elle : *Zilia*, roman pastoral; Toulouse, 1789, in-12; 1796, in-8°; 1797, in-18; et à la suite des *Poésies* de l'auteur, Paris, 1820, in-8° : on trouve en tête quelques vers à la reine Marie-Antoinette; — *Sapho à Phaon*, héroïde, couronnée par l'Académie des Jeux Floraux; Toulouse, 1790, in-8°; — *Les Violettes*; Toulouse, an VI (1797), in-8°; — *Achille et Déidamie*; Toulouse, an VII (1799), in-8°; — *La Mort de Lucrèce*, héroïde, imitation libre de *L'Achilléide* de Stace; Toulouse, an VIII (1800), in-8°; — *Athénée des Dames*, ouvrage d'agrément et d'instruction, uniquement réservé aux femmes; Paris, 1808, 6 vol. in-18, avec fig.; — *Séverine*; Paris, 1808, 6 vol. in-12; — *Childéric, roi des Francs*, nouvelle; Paris, 1806 et 1809, 2 vol. in-8°; — *Clémentine, ou l'Évélina française*; Paris, 1809, 4 vol. in-12; — *Arindal, ou le jeune peintre*; Paris, 1810 et 1811, 2 vol. in-12; — *Rhétorique de la Jeunesse, ou traité sur l'éloquence du geste et de la voix*; Paris, 1809 et 1820, in-12; — *Poésies diverses*, dédiées au roi (Louis XVIII); Paris, 1820, in-8°; ce volume contient des poésies fugitives, des fables, des romances, déjà publiées en grande partie dans l'*Almanach des Muses*, publié par Vigée, et dans les *Étrennes* de Malo. On y trouve, entre autres pièces inédites : *La Mort de Sapho*, et *Le Club des Égoïstes*, proverbe. — *Les Habitants de l'Ukraine, ou Alexis et Constantin*; Paris, 1820, in-12; — *Manuel de Littérature à l'usage des deux sexes*; Paris, 1821, in-12; — *Cours de Littérature ancienne et moderne, à l'usage des jeunes demoiselles*; Paris, 1815, 2 vol. in-12; revu et augmenté d'un troisième vol., *Sur la littérature étrangère*; Paris, 1821, in-12; — *Contes et Nouvelles de la Grand'-Mère, ou le séjour au château pendant la neige*; Paris, 1822 et 1823, 2 vol., in-12, ornés de 12 fig.; — *Études convenables aux demoiselles*, à l'usage des écoles et des pensions;

nouv. édit., rev. et augm. d'une *Grammaire*, de la *Nouvelle Division de la France*, et d'une *Suite à l'Histoire de France, depuis la mort de Louis XVI jusqu'à l'avénement de Louis XVIII*; Paris, 1822, 2 vol. in-12; — *Charades mises en actions, mêlées de couplets et de vaudevilles, ou nouveau théâtre de société*; Paris, 1823, in-12; — *Le Page et la Romance*; Paris, 1824, 3 vol. in-12, avec fig. et musique du fils de l'auteur, le marquis de Beaufort d'Hautpoul; — *Encyclopédie de la Jeunesse, ou abrégé de toutes les sciences*; Paris, 1825, in-12; — *Manuel complet de Style épistolaire, ou choix de lettres puisées dans les meilleurs auteurs, précédé d'Instructions sur l'art épistolaire et de Notices biographiques* (avec Biscarat); Paris, 1829-1834, in-18; — *Notice sur Mme la marquise de Nogaret-Gévaudan*; dans la *Biographie des Femmes auteurs contemporaines françaises*; 1836, in-8°. La comtesse Beaufort d'Hautpoul a rédigé, de concert avec mesdames de Genlis et Dufrenoy, le journal *Le Dimanche*. Elle est l'éditeur des *Œuvres dramatiques de Marsollier des Vivetières*, son oncle, et auteur de la *Notice* en tête de cet ouvrage. Elle a laissé en manuscrits : *Classique épistolaire*, 4 vol. in-8°, et *Clotilde, reine et sainte, ou le Baptême de Clovis*, poëme en trois chants. E. Desnues.

Martyrologe littéraire, p. 25. — Quérard, *La France littéraire*. — L. Prudhomme père, *Biographie des Femmes célèbres*. — Mollevault, *Biographie des Femmes auteurs contemporaines françaises*.

* HAUTPOUL (*Marie - Constant - Fidèle - Henri-Amand*, marquis d'), général français, né en 1780, au château de Lasbordes (Languedoc), mort à Toulouse, en janvier 1854. Son père, ancien lieutenant-colonel de cavalerie, avait fait avec distinction presque toutes les campagnes des maréchaux de Saxe et de Broglie. Le jeune d'Hautpoul, venu de bonne heure à Versailles, se préparait à entrer dans les pages lorsque la révolution éclata. Son père, quoique frappé de cécité, fut placé sur les listes de proscription, et la famille d'Hautpoul n'eut que le temps de se réfugier dans un petit village des environs, sous la protection d'un maire *sans-culotte*, qui avait des obligations au marquis. Privée de ressources, toute la famille dut demander sa subsistance à de pénibles travaux. Le fils du *ci-devant* marquis, devenu simple garçon jardinier, allait vendre à Versailles les fruits et les légumes qu'il récoltait. Tout changea après le 9 thermidor. Le jeune d'Hautpoul, revenu à Versailles, s'empressa de compléter ses études sous la direction de Pautard, et il fut en même temps admis comme élève de cavalerie à l'école d'équitation de Versailles. Étant retourné dans son pays natal en l'an VII, après la mort de sa mère, il s'y prépara pour les examens de l'École Polytechnique, où il fut reçu en l'an VIII. Il en sortit en qualité d'élève de l'école d'artillerie et du génie de Metz. En 1803 il entrait comme lieutenant dans un régiment d'artillerie à cheval. Il rejoignit son corps au camp de Boulogne, et fit les campagnes de 1803 et de 1804. Attaché ensuite à la cavalerie de Murat, il se distingua dans la campagne d'Ulm et d'Austerlitz, en 1805. Il passa alors dans l'artillerie à cheval de la garde impériale, et se signala de nouveau dans les campagnes de Prusse et de Pologne, en 1806 et 1807. Détaché en 1808 en Espagne, à l'état-major de l'artillerie sous les ordres du général Lariboisière, il revint en Allemagne en 1809, et reçut plusieurs blessures à Wagram, où il fut nommé sur le champ de bataille capitaine dans la garde avec rang de chef d'escadron. De retour en Espagne, il prit une part active aux campagnes de 1810 et 1811. L'empereur le choisit alors pour officier d'ordonnance, et le chargea de diverses missions. Créé baron de l'empire à Moscou, il suivit le maréchal Ney de Smolensk à Orsza, pendant la retraite, et se trouva au passage de la Bérézina. Élevé en 1813 au grade de major dans la vieille garde, avec rang de lieutenant-colonel, il assista à la bataille de Lutzen. Gravement blessé devant Dresde, il dut quitter l'armée. Il n'était pas encore rétabli au commencement de la campagne de 1814; en conséquence il resta à Paris, chargé des dépôts de la garde, des recrues et des remontes; mais lorsque l'ennemi parut sous les murs de la capitale, il vint, soutenu sur des béquilles, commander les batteries de la garde réunies à celles du maréchal Mortier dans la plaine de Saint-Denis, où il fut légèrement blessé.

Après l'abdication de Fontainebleau, d'Hautpoul vint offrir ses services à Louis XVIII, et fut immédiatement nommé sous-lieutenant dans les gardes du corps. Le prince de Wagram lui obtint bientôt le grade de colonel. La conquête lui faisait perdre la dotation de baron que l'empereur lui avait donnée, mais la charte lui rendait le titre de marquis, que son père avait porté. Au 20 mars 1815, il accompagna les princes jusqu'à la frontière; après le licenciement de la maison du roi, il revint à Paris. L'empereur le fit demander pour lui donner un commandement : il répondit qu'il ne pouvait plus l'accepter, ayant, d'après son autorisation même, pris d'autres engagements. Ce refus le fit exiler à trente lieues de Paris. En conséquence, il se retira dans une de ses terres qu'il possédait aux environs de Blois, et y vécut dans la retraite jusqu'à la seconde restauration. Il fut alors nommé colonel du régiment d'artillerie à cheval de la garde royale, ce qui lui assura le grade de maréchal de camp en 1819. Chargé d'une inspection générale de l'artillerie dans les Pyrénées, au moment de la campagne d'Espagne de 1823, il passa successivement au commandement de l'artillerie de la garde royale et à celui de l'école d'application de l'état-major. A la révolution de juillet 1830, il résista quelque temps avec les élèves de l'école, et se retira à l'hôtel des Invalides, où il pourvut, avec le gé-

néral de Latour-Maubourg, à la défense de cet établissement, qui tomba enfin au pouvoir des insurgés, le 30 juillet. Il s'empressa d'envoyer sa démission au nouveau gouvernement, qui le mit en disponibilité et peu de temps après à la retraite.

En 1833, le général d'Hautpoul fut appelé à Prague pour remplacer le baron de Damas comme gouverneur du duc de Bordeaux. Il céda à de vives instances, et partit : « J'accepte, disait-il à ses amis, dans la pensée de donner au jeune prince une éducation d'homme; de lui parler de ses devoirs, et non de ses droits; de lui faire connaître son époque et l'esprit de la civilisation. — Je pense, ajoutait-il, que je lui rendrai ainsi service à lui-même, s'il doit rester dans l'exil, et qu'en y ajoutant la connaissance de l'esprit et des besoins de la France actuelle, j'aurai peut-être encore rendu un dernier service à mon pays, si une destinée, que nul ne peut connaître, devait y ramener un jour le principe de la légitimité. » Le général d'Hautpoul ne put rester fidèle à son programme, qui fut blâmé par le duc de Blacas et n'obtint pas l'approbation de la famille royale. D'Hautpoul revint donc bientôt en France, et vécut depuis dans la retraite, s'occupant à recueillir le souvenir de ses campagnes et des événements dont il avait été témoin.

L. L—T.

Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des Hommes du Jour*, tome IV, 2e partie, p. 292. — Lacaine et Laurent, *Biographies et nécrologies des Hommes marquants du dix-neuvième siècle*, tome II, p. 425. — Birague, *Annuaire histor. et biograph. des Souverains*, etc., 1844, IIe partie, p. 65.

* HAUTPOUL (*Alphonse-Henri*, marquis D'), général français, né à Versailles, le 4 janvier 1789. Admis comme élève à l'École militaire de Fontainebleau, le 22 octobre 1805, il passa sous-lieutenant dans le 59e régiment d'infanterie en 1806, et fit avec distinction les campagnes de 1806 et 1807 en Allemagne, en Prusse et en Pologne; celles de 1808 à 1812 en Espagne et en Portugal. Capitaine le 10 octobre 1811, il fut blessé d'un coup de baïonnette au bras droit et d'un coup de feu à la hanche gauche à la bataille des Arapiles (22 juillet 1812); il resta au pouvoir des Anglais, et ne sortit des prisons de l'ennemi qu'au premier retour des Bourbons. Désigné, le 21 septembre 1814, pour remplir les fonctions d'aide de camp auprès du général Poujet, il parvint bientôt au grade de chef de bataillon, et fut attaché, en cette qualité, à l'état-major du duc d'Angoulême. Colonel le 4 juillet 1815, il fut appelé par le roi, en novembre de la même année, au commandement de la légion de l'Aude et au 4e de ligne le 23 octobre 1820, et fit, en 1823, partie du 2e corps de l'armée d'Espagne. Sa conduite aux affaires d'Alcira et de Ronda, les 16 juin et 18 juillet, lui mérita deux citations honorables dans le bulletin officiel de l'armée. Le 2 octobre suivant, il reçut le commandement du 3e régiment d'infanterie de la garde royale, avec le brevet de maréchal de camp. M. d'Hautpoul s'est aussi fait remarquer comme administrateur. En mars 1830 il obtint la direction de l'administration du ministère de la guerre, emploi qu'il ne conserva que peu de temps, mais qui lui permit de faire en partie les dispositions nécessaires pour la campagne d'Alger. Député de l'Aude, la même année, il justifia la confiance de ses mandataires par ses opinions modérées. En 1834 les électeurs de l'Hérault l'appelèrent, à leur tour, à la chambre législative. Il fut successivement chargé du commandement militaire de plusieurs départements. Le 1er janvier 1838 il eut à combattre une insurrection armée, causée par la cherté des grains, dans le département de la Charente-Inférieure. Le général d'Hautpoul dissipa les factieux, et rétablit l'ordre. Nommé lieutenant général le 26 avril 1841, il fut chargé par le ministre de la guerre d'inspecter les régiments d'infanterie de l'armée d'Afrique. Il fut élu, la même année, membre du conseil général de l'Aude, et peu de temps après placé à la tête d'une division du corps d'opération de la Marne, puis investi, le 29 octobre 1843, du commandement de la 8e division militaire (Marseille), et nommé grand-officier de la Légion d'Honneur en 1844. Une ordonnance royale du 27 juin 1846 lui conféra la dignité de pair de France. Après la révolution de Février, le général d'Hautpoul fut compris dans le décret du gouvernement provisoire du 27 avril 1848, qui mit à la retraite un grand nombre d'officiers généraux. Les électeurs de l'Aude l'élurent l'année suivante à l'Assemblée législative : il y lutta contre les tendances subversives de l'ordre. Replacé dans le cadre d'activité par la loi du 10 août 1849, il fut nommé par le président de la république, le 10 octobre suivant, au commandement en chef de l'armée de Rome et au poste important de ministre plénipotentiaire près du saint-siége. Ministre de la guerre le 31 du même mois, le général d'Hautpoul, pendant son court passage au ministère, développa des vues de sage économie et une connaissance pratique des besoins de l'armée. On lui doit la suppression de l'hôtel des invalides à Avignon, la commission du comité consultatif de l'Algérie, la suppression des hôpitaux militaires d'instruction, la création d'une école d'application de la médecine militaire, des réductions utiles dans l'effectif des troupes de l'administration, etc. Ses luttes avec le général en chef de l'armée de Paris, Changarnier, qui se croyait indépendant du ministre, en forçant le général d'Hautpoul de donner sa démission, l'empêchèrent de terminer ses réformes administratives et de réaliser toutes les économies qu'il se proposait. Cependant, le budget de la guerre pour 1851 fut de 79 millions au-dessous de celui de 1850, sans diminution d'effectif. Il quitta ses fonctions le 22 octobre 1850 pour aller prendre le gouvernement général de l'Algérie. Là aussi son administration

devait laisser des traces. Sa double carrière de ministre et de gouverneur peut se faire apprécier dans une brochure qu'il publia à son retour d'Afrique, et qui peut être consultée avec fruit par ses successeurs. Deux décrets du prince président de la république, des 26 et 28 janvier 1852, nommèrent le général d'Hautpoul sénateur et grand-référendaire du Sénat. SICARD.

Archives de la Guerre. — Notes communiquées. — Biographie des 750 Représentants à l'Assemblée législative (1849). — *Biographie des Membres du Sénat* (1852). — *Les grands Corps politiques de l'État, etc.* (1852).

*HAUTUILLE (*Alban* D'), jurisconsulte français, né à Aix, en 1813, mort dans la même ville, en 1844. Reçu docteur en droit à vingt-et-un ans, il obtint en 1840, par voie de concours, la chaire de professeur de Code Civil à Aix. On a de lui : *Essai sur le Droit d'accroissement;* in-8°, 1834. C'est la meilleure monographie qu'on possède en France sur ce sujet ; — *De la Réforme du Système hypothécaire;* in-8°, 1843 ; — des articles qu'il a insérés sur la *dénonciation de nouvel œuvre*, sur la *dot*, sur la *donation pour cause de noces*, dans la *Revue de Législation*.

F. BERRIAT S. P.

Revue de Législation (Wolowski), tome XXI. — *Discours* de M. Étienne, ibid.

HAÜY (*René-Just*), célèbre minéralogiste français, né le 28 février 1743, à Saint-Just (Picardie), mort à Paris, le 3 juin 1822. Son père était un pauvre tisserand. « Encore tout enfant, il prenait, dit Cuvier, un plaisir singulier aux cérémonies religieuses, et surtout aux chants de l'église. Le prieur d'une abbaye de Prémontrés, qui avait remarqué son assiduité au service divin, chercha un jour à lier conversation avec lui, et s'apercevant de la vivacité de son intelligence, il lui fit donner des leçons par quelques-uns de ses moines. Les progrès de l'enfant ayant promptement répondu aux soins de ses maîtres, ceux-ci s'intéressèrent à lui de plus en plus, et firent entendre à sa mère que si elle pouvait seulement le conduire pour quelque temps à Paris, elle finirait, avec leurs recommandations, par obtenir quelques ressources pour lui faire achever ses études. A peine cette excellente femme en avait-elle de suffisantes pour subsister quelques mois dans la capitale; mais elle aima mieux s'exposer à tout que de manquer à l'avenir qu'on lui laissait entrevoir pour son fils. Longtemps cependant sa tendresse ne reçut que de bien faibles encouragements. Un jeune homme dont le nom devait un jour remplir l'Europe ne trouva pour moyen de vivre qu'une place d'enfant de chœur dans une église du quartier Saint-Antoine. Enfin le crédit de ses protecteurs de Saint-Just lui procura une bourse au collége de Navarre. » Sa bonne conduite et son application lui méritèrent l'intérêt de ses maîtres, et lorsqu'il eut fini ses études classiques, les chefs de cette maison d'instruction lui proposèrent de devenir un de leurs collaborateurs. On l'employa comme maître de quartier; et aussitôt qu'il eut pris ses degrés, la régence de quatrième lui fut confiée. Quelques années après il passa au collége du Cardinal Lemoine, comme régent de seconde. Haüy était entré dans les ordres. Au collége de Navarre il avait reçu quelques leçons de physique de Brisson, et il y avait pris goût. Au collége du Cardinal Lemoine il se lia avec Lhomond, qui aimait beaucoup les plantes et les herborisations; il le suivait dans ses promenades, et pour partager tous ses plaisirs, il se fit enseigner un peu de botanique par un religieux du couvent de Saint-Just pendant une vacance. Dès lors tout fut commun entre Lhomond et lui, et Haüy, qui jusqu'à ce moment ne s'était guère occupé des sciences naturelles, devint un naturaliste infatigable. « Il se prépara, dit Cuvier, un herbier avec des soins et une propreté extraordinaires, et s'habitua ainsi à un premier emploi des méthodes. Le Jardin du Roi était voisin de son collége. Il était naturel qu'il s'y promenât souvent... Voyant un jour la foule entrer à la leçon de minéralogie de Daubenton, il y entra avec elle, et fut charmé d'y trouver un sujet d'étude plus analogue encore que les plantes à ses premiers goûts pour la physique. Ce fut pour avoir appris ces sciences plus tard que Haüy les envisagea autrement qui ne l'avaient fait les nombreux élèves du Jardin des Plantes et les nombreux auditeurs de Daubenton, familiarisés de bonne heure avec les difficultés, qu'ils finissaient à force d'habitude par ne plus apercevoir. Les contrastes, les lacunes dans la série des idées frappèrent vivement un bon esprit qui à l'époque de sa force se jetait tout d'un coup dans une étude inconnue. Il s'étonnait profondément de cette constance dans les formes compliquées des fleurs, des fruits, de toutes les parties des corps organisés, et ne concevait pas que les formes des minéraux, beaucoup plus simples et pour ainsi dire toutes géométriques, ne fussent point soumises à de semblables lois. Comment, se disait Haüy, la même pierre, le même sel se montrent-ils en cubes, en prismes, en aiguilles, sans que leur composition change d'un atome, tandis que la rose a toujours les mêmes pétales, le gland la même courbure, le cèdre la même hauteur et le même développement? Ce fut lorsqu'il était rempli de ces idées, qu'examinant quelques minéraux chez un de ses amis, De France, maître des comptes, il eut l'heureuse maladresse de laisser tomber un beau groupe de spath calcaire cristallisé en prismes. Un de ces prismes se brisa de manière à montrer sur sa cassure des faces non moins lisses que celles du dehors, et qui présentaient l'apparence d'un cristal nouveau tout différent du prisme pour la forme. Haüy ramasse ce fragment; il en examine les faces, leurs inclinaisons, leurs angles. A sa grande suprise, il découvre qu'elles sont les mêmes que dans le spath en cristaux rhomboïdes, que dans le spath d'Islande. Un monde nouveau semble à l'instant s'ouvrir pour lui. Il rentre dans son cabinet, prend un spath cristallisé en pyramide hexaèdre,

ce que l'on appelait *dent de cochon;* il essaye de le casser, et il en voit encore sortir ce rhomboïde, ce spath d'Islande; les éclats qu'il en fait tomber sont eux-mêmes de petits rhomboïdes; il casse un troisième cristal, celui que l'on nommait *lenticulaire :* c'est encore un rhomboïde qui se montre dans le centre, et des rhomboïdes plus petits qui s'en détachent. *Tout est trouvé !* s'écrie-t-il; les molécules du spath calcaire n'ont qu'une seule et même forme; c'est en se groupant diversement qu'elles composent ces cristaux dont l'extérieur si varié nous fait illusion; et partant de cette idée, il lui fut bien aisé d'imaginer que les couches de ces molécules s'empilant les unes sur les autres, et se rétrécissant à mesure, devaient former de nouvelles pyramides, de nouveaux polyèdres, et envelopper le premier cristal comme d'un autre cristal où le nombre et la figure des faces extérieures pourraient différer beaucoup des faces primitives, suivant que les couches nouvelles auraient diminué de tel ou tel côté, et dans telle ou telle proportion. Si c'était là le véritable principe de la cristallisation, il ne pouvait manquer de régner aussi dans les cristaux des autres substances; chacune d'elles devait avoir des molécules constituantes identiques, un noyau toujours semblable à lui-même, et des lames ou des couches accessoires produisant toutes les variétés. Haüy ne balance pas à mettre en pièces sa petite collection; ses cristaux, ceux qu'il obtient de ses amis, éclatent sous le marteau : partout il retrouve une structure fondée sur les mêmes lois. Dans le grenat, c'est un tétraèdre; dans le spath fluor, c'est un octaèdre; dans la pyrite, c'est un cube; dans le gypse, dans le spath pesant, ce sont des prismes droits à quatre pans, mais dont les bases ont des angles différents, qui forment les molécules constituantes; toujours les cristaux se brisent en lames parallèles aux faces du noyau; les faces extérieures se laissent toujours concevoir comme résultant du décroissement des lames superposées, décroissement plus ou moins rapide et qui se fait tantôt par les angles, tantôt par les bords. Les faces nouvelles ne sont que de petits escaliers ou que de petites séries de pointes produites par le retrait de ces lames, mais qui paraissent planes à l'œil, à cause de leur ténuité. Aucun des cristaux qu'il examine ne lui offre d'exception à sa loi. »

Pour que sa découverte fût complète, une troisième condition devait être remplie. Le noyau, la molécule constituante, ayant chacun une forme fixe et géométriquement déterminable dans ses angles et dans les rapports de ses lignes, chaque loi de décroissement devait aussi produire des faces secondaires déterminables, et même le noyau et les molécules étant une fois donnés, on devait pouvoir calculer d'avance les angles et les lignes de toutes les faces secondaires que les décroissements pourraient produire. Haüy se remit à apprendre la géométrie pour vérifier l'exactitude de ses observations. « Dès ses premiers essais, dit Cuvier, il se vit pleinement récompensé. Le prisme hexaèdre qu'il avait cassé par mégarde lui donna, par une observation ingénieuse et des calculs assez simples, une valeur fort approchée des angles de la molécule du spath; d'autres calculs lui donnèrent ceux des faces qui s'y ajoutent par chaque décroissement, et en appliquant l'instrument aux cristaux, il trouva les angles précisément de la mesure que donnait le calcul. Les faces secondaires des autres cristaux se déduisaient tout aussi facilement de leurs faces primitives; il reconnut même que presque toujours pour produire les faces secondaires il suffit de décroissements dans des proportions assez simples, comme le sont en général les rapports des nombres établis par la nature. » Arrivé à ce point, Haüy parla de ses découvertes à Daubenton, qui en fit part à Laplace. Celui-ci engagea l'auteur à venir les présenter à l'Académie des Sciences. Il ne fut pas aisé de l'y amener. Le 10 janvier 1781, il lut devant ce corps savant un premier mémoire, où il traitait des grenats et des spaths calcaires. Daubenton et Bezout en firent le rapport au mois suivant; mais ils n'avaient pas bien saisi la nature de la découverte. Le 22 août Haüy lut à l'Académie un second mémoire, où il s'attachait aux spaths calcaires seulement; les mêmes commissaires firent un rapport au mois de décembre, et cette fois ils montrèrent qu'ils s'étaient mis au fait des idées de l'auteur et qu'ils en comprenaient toute l'importance. L'Académie manifesta un grand empressement à posséder ce savant modeste, et sans attendre qu'une place fût disponible dans les sections de physique ou de minéralogie, on lui donna dans la classe de botanique la place d'adjoint, que laissait Jussieu en devenant associé. Son élection eut lieu le 12 février 1783. En 1788 Haüy passa comme associé à la classe d'histoire naturelle et de minéralogie.

Plusieurs de ses nouveaux confrères le prièrent de leur donner des explications orales et des démonstrations de sa théorie. Il leur en fit un cours particulier. Lagrange, Lavoisier, Laplace, Fourcroy, Berthollet, Guyton-Morveau vinrent au collége du Cardinal Lemoine suivre les leçons du modeste régent de seconde, « tout confus, dit Cuvier, de se voir devenu le maître d'hommes dont il aurait à peine osé se dire le disciple ». Bientôt cependant on contesta à Haüy sa découverte. On rappela qu'un jeune chimiste suédois du nom de Gahn, qui fut depuis professeur à Abo, avait aussi remarqué, six ou sept ans avant Haüy, en brisant un cristal de spath pyramidal, que son noyau était un rhomboïde semblable au spath d'Islande. Mais ce jeune savant avait fait part de son observation à Bergmann, son maître, et celui-ci, au lieu de la répéter sur des cristaux différents, et de reconnaître ainsi par l'expérience dans quelles limites ce fait pouvait se généraliser, s'était jeté dans des hy-

pothèses, et dès les premiers pas s'était égaré. « De ce rhomboïde du spath, dit Cuvier, il prétendit déduire non-seulement les autres cristaux de spath, mais ceux du grenat, ceux de l'hyacinthe, qui n'ont avec lui aucun rapport de structure. Ainsi, un savant du premier ordre, consommé dans la physique et la géométrie, s'arrêta sur le chemin d'une belle découverte, et elle se trouva réservée à un homme qui commençait à peine à s'occuper de ces sciences. » On n'en accusa pas moins Haüy de s'être emparé des idées de Bergmann, et en outre on déclara sa méthode fausse. Romé Delisle notamment attaqua durement Haüy, et trouva plaisant de le traiter de *cristalloclaste* ou briseur de cristaux. Haüy ne répondit que par de nouvelles recherches. « Bientôt, dit Cuvier, ses observations fournirent des caractères de première importance à la minéralogie. Dans ses nombreux essais sur les spaths, il avait remarqué que la pierre dite *spath perlé*, que l'on regardait alors comme une variété du spath pesant ou de la baryte sulfatée, a le même noyau que le spath calcaire, et une analyse que l'on en fit prouva qu'en effet elle ne contient, comme le spath calcaire, que de la chaux carbonatée. Si les minéraux bien déterminés, quant à leur espèce et à leur composition, se dit-il aussitôt, ont chacun son noyau et sa molécule constituante fixes, il doit en être de même de tous les minéraux distingués par la nature et dont la composition n'est point encore connue. Ce noyau, cette molécule peuvent donc suppléer à la composition pour la distinction des substances, et dès la première application qu'il fit de cette idée il porta la lumière dans une partie de la science, que tous les travaux de ses prédécesseurs n'avaient pu éclaircir. » C'est ainsi qu'il sépara une foule de pierres confondues ensemble sous les noms de *schorls* et de *zéolithes*, et les groupa autour des espèces auxquelles elles appartenaient véritablement.

Sur les conseils de Lhomond, Haüy, dès qu'il eut, en 1784, les vingt ans exigés dans l'université pour obtenir la pension d'émérite, se hâta de la demander, afin de se consacrer entièrement à la science. Il y joignit les produits d'un petit bénéfice, et continua de loger au collège du Cardinal Lemoine. Il ne conserva pas longtemps cette modeste position, qui lui suffisait pourtant. La révolution lui enleva d'abord son bénéfice; ayant refusé le serment à la constitution civile du clergé, il perdit sa pension. Il ne possédait plus rien. Après le 10 août il fut arrêté comme prêtre réfractaire. Un jour des inconnus pénètrent violemment dans son réduit, et lui demandent s'il n'a point d'armes à feu? « Je n'en ai d'autre que celle-ci, dit-il en tirant une étincelle de sa machine électrique. » On se saisit de ses papiers, qui ne contenaient que des formules algébriques; on culbute ses collections, et enfin on le confine avec bien d'autres prêtres dans le séminaire de Saint-Firmin, converti en prison. Là il reprend le cours de ses travaux, se fait apporter ses tiroirs, et tâche de remettre ses cristaux en ordre. Un de ses élèves, Geoffroy Saint-Hilaire, apprenant l'arrestation de Haüy, se voue à sa délivrance; des membres de l'Académie, des fonctionnaires du Jardin des Plantes font des démarches; enfin, on obtient un ordre de mise en liberté : Geoffroy Saint-Hilaire court le porter à Saint-Firmin; comme il était un peu tard, Haüy refuse de sortir ce jour-là; le lendemain il fallut l'arracher de force; quelques jours après, c'était le 2 septembre, le massacre des prisons! Depuis lors on ne l'inquiéta plus. Un jour, on le fit comparaître à la revue de son bataillon; mais on le réforma sur sa mauvaise mine. Le 22 septembre 1793 la Convention le nomma membre de la commission des poids et mesures, et le 2 août 1794 conservateur du cabinet des mines. Lorsque Lavoisier fut arrêté, lorsque Borda et Delambre furent destitués, Haüy se trouva seul en position d'écrire pour eux; il le fit sans hésiter, et n'eut pas à s'en repentir, et pourtant, quoique prêtre non assermenté, il remplissait tous les jours ses fonctions ecclésiastiques. En 1795 il fit avec un grand succès un cours de physique à l'École Normale, créée par la Convention, et qui ne dura que quelques mois. Haüy fit partie de l'Institut dès sa création.

« C'est au cabinet du conseil des mines, et sur l'invitation et avec le secours de cette administration éclairée, dit Cuvier, que Haüy a préparé son *Traité de Minéralogie*, le principal de ses ouvrages, et qu'il en a publié le programme et la première édition. Disposant d'une grande collection, où affluaient de tous côtés les différents minéraux, employant les secours de jeunes élèves pleins de connaissances et d'ardeur, que l'École Polytechnique lui avait préparés, il répara promptement le temps qu'il avait consumé à d'autres travaux, et éleva en peu d'années ce monument admirable. » Haüy classait les minéraux d'après la forme de leurs molécules, et mit en première ligne la cristallisation dans toutes ses déterminations d'espèces minéralogiques. Ce n'était pas qu'il pensât que l'analyse chimique des minéraux devait être négligée; mais il soutenait qu'elle était généralement impuissante pour déterminer leurs espèces, parce qu'elle n'avait pas de moyens sûrs de distinguer les substances accidentelles des essentielles; parce qu'elle n'était pas en état, pour certaines classes de pierres, d'affirmer qu'elle connaissait leurs éléments et que chaque jour elle en découvrait qui lui étaient demeurés cachés. Werner s'était arrêté à la dureté, à la cassure, au tissu enfin; mais ce ne sont là, en réalité, comme l'observe Cuvier, que des conséquences de la forme des molécules et de leur arrangement. « Il n'est presque plus de minéral cristallisable, comme disait le savant secrétaire de l'Académie des Sciences, dont Haüy n'ait déterminé le noyau et les molécules avec la mesure de leurs angles et la proportion de leurs côtés, et dont il n'ait rapporté à ces premiers éléments

toutes les formes secondaires, en déterminant pour chacune les divers décroissements qui la produisent, et en fixant par le calcul leurs angles et leurs faces. C'est ainsi qu'il a fait enfin de la minéralogie une science tout aussi précise et tout aussi méthodique que l'astronomie. Mais ce qui lui est tout particulier, c'est que son ouvrage n'est pas moins remarquable par sa rédaction et la méthode qui y règne que par les idées originales sur lesquelles il repose... Haüy s'y montre habile écrivain et bon géomètre autant que savant minéralogiste : on voit qu'il y a retrouvé toutes ses premières études; on y reconnaît jusqu'à l'influence de ses premiers amusements de physique; s'il faut apprécier l'électricité des corps, leur magnétisme, leur action sur la lumière, il imagine des moyens ingénieux et simples, de petits instruments portatifs : le physicien y vient sans cesse au secours du minéralogiste et du cristallographe. »

A la mort de Daubenton, ce fut Dolomieu qui lui succéda comme professeur de minéralogie au Muséum d'Histoire naturelle. Dolomieu gémissait dans un étroit cachot de la Sicile. On ne savait de ses nouvelles que par quelques lignes écrites avec un morceau de bois et du noir de fumée, arrachées à prix d'or de l'homme qui le gardait. Ces lignes, dit Cuvier, parlèrent pour lui autant que ses ouvrages; Haüy sollicita lui-même pour que la place fût donnée à son rival malheureux. Dolomieu ne sortit de son souterrain que par un article formel du traité de paix de Florence, et la mort prématurée de ce savant rendit à Haüy la place à laquelle il avait généreusement renoncé. Il y fut nommé le 9 décembre 1802. Dès lors cette partie du Muséum prit une vie nouvelle; les collections furent quadruplées; il y régna un ordre parfait, et de tous les points de l'Europe on venait voir cette galerie modèle et entendre un professeur élégant, clair et surtout complaisant. « Sa bienveillance naturelle, dit Cuvier, se montrait à toute heure envers ceux qui avaient le désir d'apprendre. Il les admettait dans son intérieur, leur ouvrait ses propres collections, et ne leur refusait aucune explication. Les étudiants les plus humbles étaient reçus comme les personnages les plus savants et comme les plus augustes, car il a eu des élèves de tous les rangs. » A la fondation de l'université, le nom de Haüy fut placé sur la liste des professeurs de faculté, avec Brongniart pour adjoint; mais il ne voulut pas porter un titre dont il ne pouvait remplir les devoirs. Seulement il faisait venir chez lui les élèves de l'École Normale, qui devaient alors suivre les leçons des facultés, et dans des conversations agréables il les initiait à tous les secrets de sa science. Aussi tolérant que pieux, il pratiquait sévèrement les devoirs de son état, sans négliger ses études. Les plus belles pierreries de l'Europe passèrent sous ses yeux; il n'y voyait que des cristaux. A la fin, pourtant, les moindres objections le blessèrent, et Cuvier lui reproche de n'avoir pas eu assez d'égards aux observations faites avec le nouveau goniomètre de Wollaston sur les angles du spath calcaire, du spath magnésifère et du fer spathique.

Après le rétablissement du culte, Bonaparte le nomma chanoine honoraire de Notre-Dame, et dès la création de l'ordre chevalier de la Légion d'Honneur. En 1803, le premier consul le chargea d'écrire un *Traité de Physique* à l'usage des collèges, en lui accordant six mois pour ce travail. Haüy hésitait à l'entreprendre; l'abbé Émery l'y engagea fortement. Quatre mois après Haüy présentait son ouvrage à Bonaparte. On sait que pendant son exil à l'île d'Elbe l'empereur occupait ses loisirs en relisant ce traité, et qu'à son retour il complimenta l'auteur et le nomma officier de la Légion d'Honneur, ce qui n'empêcha pas Haüy de voter contre l'acte additionnel aux constitutions de l'empire. « Si ce traité de physique n'ajouta pas beaucoup à la réputation scientifique de Haüy, il ne nuisit point à sa gloire littéraire, dit Cuvier. On y trouve la même clarté, la même pureté que dans sa Minéralogie, et encore plus d'intérêt. L'auteur fut vivement pressé, et à plusieurs reprises, de faire connaître ce qu'il désirait qui fût fait pour lui. Il se borna à demander qu'on le mît à même de rapprocher de lui sa famille pour en être soigné dans sa vieillesse et dans ses infirmités, et son vœu fut rempli sur-le-champ au moyen d'une petite place de finance accordée au mari de sa nièce. » La première restauration supprima cet emploi; aux sollicitations des amis d'Haüy on répondit qu'il n'y avait rien de commun entre les contributions et la cristallographie. A la seconde restauration, Haüy perdit son grade d'officier de la Légion d'Honneur. Peu de temps après les lois de finances lui firent perdre une pension qui ne pouvait plus se cumuler avec un traitement d'activité; et son frère, que l'on avait attiré en Russie pour y répandre les moyens d'instruire les aveugles, en revint sans qu'aucune des promesses qui lui avaient été faites eût été remplie, et avec une santé tellement délabrée qu'il tombait entièrement à la charge de sa famille. Heureusement la simplicité des goûts d'Haüy lui rendait ces coups moins sensibles. Il trouva d'ailleurs quelques compensations dans les témoignages de vénération que lui donnèrent les souverains étrangers pendant leur séjour à Paris. Le roi de Prusse, l'empereur de Russie, l'archiduc Jean s'empressèrent de le visiter; les grands-ducs vinrent entendre ses leçons, et lui offrirent 600,000 fr. de sa collection de minéraux; mais Haüy la réservait à la France, qui plus tard se montra peu digne de ce généreux procédé, en la laissant acquérir pour l'Angleterre, par le duc de Buckingham. En 1848 elle a été rachetée pour la France, en vertu d'un décret de l'Assemblée nationale, et placée, à la

demande des professeurs du Muséum d'Histoire naturelle, dans les galeries de cet établissement.

Malgré l'extrême délicatesse de sa santé et un âge déjà avancé, Haüy pouvait encore espérer de longs jours; un accident vint hâter sa fin. Une chute faite dans sa chambre lui cassa le col du fémur, et un abcès qui se forma dans l'articulation rendit le mal incurable. En proie à d'affreuses douleurs, il n'interrompit ni ses exercices de piété ni le travail relatif à une nouvelle édition de son *Traité de Minéralogie*. Il ne s'inquiétait guère que de l'avenir des élèves qui l'avaient aidé dans ce travail.

Outre un grand nombre de mémoires et d'articles imprimés dans différents recueils scientifiques, comme le *Journal de Physique*, les *Annales de Physique et de Chimie*, le *Journal des Mines*, les *Annales et Mémoires du Muséum d'Histoire naturelle*, le *Journal des Savants*, les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, le *Magasin encyclopédique*, etc., on a de Haüy : *Essai d'une Théorie sur la Structure des Cristaux, applicable à tous les genres de substances cristallisées*; Paris, 1784, in-8°; — *Exposition raisonnée de la Théorie de l'Électricité et du Magnétisme, d'après les principes d'Æpinus*; Paris, 1787, in-8°; — *Exposition abrégée de la Théorie de la Structure des Cristaux*; 1793, in-8°; — *De la Structure considérée comme caractère distinctif des Minéraux*; 1793, in-8°; — *Instruction sur les Mesures déduites de la grandeur de la Terre et sur les calculs relatifs à leur division décimale*; Paris, 1794, in-8° : souv. réimpr.; — *Extrait d'un Traité élémentaire de Minéralogie, publié par le conseil des mines*; Paris, an V (1797), in-8° : cet ouvrage avait été publié par parties dans le *Journal des Mines*; — *Traité de Minéralogie*; Paris, 1801, 4 vol. in-8° et atlas in-4°; 2e édition (posthume), revue, corrigée et considérablement augmentée; Paris, 1822-1823, 4 vol. in-8° et atlas in-4°; les derniers ont été imprimés par les soins de M. Delafosse; — *Traité élémentaire de Physique*; Paris, 1804, 2 vol. in-12; 2e édit., 1806, 2 vol. in-12; 3e édition, Paris, 1821, 2 vol. in-8°; — *Tableau comparatif des résultats de la cristallographie et de l'analyse chimique relativement à la classification des minéraux*; Paris, 1809, in-8°; — *Traité des Caractères physiques des Pierres précieuses, pour servir à leur détermination lorsqu'elles sont taillées*; Paris, 1817, in-8°; — *Traité de Cristallographie, suivi d'une application des principes de cette science à la détermination des espèces minérales, et d'une nouvelle méthode pour mettre les formes cristallines en projection*; Paris, 1822, 2 vol. in-8° et atlas in-4°; — *La Fête du Marrube noir*, fable en l'honneur de Lhomond; Paris, 1826, in-8° : extrait des *Mélanges de la Société des Bibliophiles*. Haüy a en outre contribué à la rédaction de l'*Encyclopédie méthodique*, des *Voyages* de Vaillant, du *Dictionnaire d'Histoire naturelle*, etc.

L. L—T.

G. Cuvier, *Éloge historique de Haüy*, lu à l'Académie des Sciences dans la séance du 2 juin 1823. — Quérard, *La France littéraire* (cet ouvrage donne la liste des principaux mémoires de Haüy). — Arnauld, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemp.* — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.*

HAÜY (*Valentin*), frère puîné du précédent, fondateur de l'Institution des Jeunes Aveugles, naquit à Saint-Just (Picardie), le 13 novembre 1745, et mourut à Paris, le 18 mars 1822. Très-jeune encore, il vint à Paris pour y faire son éducation, et s'attacha de préférence à l'étude des langues et de la calligraphie. Cet art, qu'il enseigna pendant plusieurs années, lui ouvrit une carrière plus avantageuse : Haüy obtint un emploi dans les bureaux du ministère des affaires étrangères en qualité de traducteur des pièces officielles et de la correspondance chiffrée. Une idée lumineuse, dont la réalisation devait intéresser l'humanité, occupa toutes les pensées de Haüy; elle lui fut suggérée par l'observation d'un fait généralement connu, mais dont jusque là on n'avait point aperçu les conséquences, savoir : le développement de la faculté du toucher, au moyen de laquelle les aveugles se rendent un compte exact des objets qu'ils explorent par ce sens. Le talent d'une célèbre pianiste, aveugle, Mlle Paradis, venue de Vienne à Paris en 1783; la facilité, la promptitude, avec laquelle cette artiste déchiffrait les notes représentées par des épingles distribuées sur des pelotes; la justesse avec laquelle elle expliquait la géographie, à l'aide de cartes en relief, imaginées par le célèbre aveugle Weissembourg, de Mannheim, éveillèrent l'attention de Haüy. Il rassemble bientôt les renseignements biographiques de quelques aveugles-nés connus par les procédés ingénieux dont ils s'étaient servis, les compare aux moyens analogues qu'il voyait journellement employés avec succès, et ces faits lui suffisent pour conclure que ce qu'avait fait l'abbé de L'Épée (*voy.* ce nom) pour les sourds-muets, on pouvait le tenter pour les aveugles, et obtenir pour eux les bases d'un système complet d'éducation.

Déterminé à réaliser son projet, Valentin Haüy se procure des lettres, des chiffres en relief. Un aveugle dont l'intelligence pût seconder ses efforts devenait indispensable pour ses premiers essais : il le rencontra dans un mendiant, le jeune Lesueur, qui se tenait habituellement à la porte de l'église Saint-Germain-des-Prés. Six mois d'étude suffirent à l'élève pour apprendre à lire, à calculer, à connaître quelques détails géographiques et les principes élémentaires de la musique. Ce prompt succès éveilla l'attention de l'Académie des Sciences, devant laquelle Haüy fit lecture d'un mémoire spécial. La commission chargée de l'examen de cette méthode reconnut que s'il n'avait pas conçu l'idée première de ce

genre d'enseignement, il était exécuteur d'un système complet d'instruction. Cédant à l'invitation qui lui fut faite de présenter son élève et d'expliquer sa méthode, le disciple et le maître partagèrent l'admiration de la savante assemblée. Lesueur fut aussi présenté à la Société Philanthropique; Bailly et le duc de La Rochefoucault-Liancourt, qui en faisaient partie, accueillirent la pensée du professeur : on lui confia douze élèves; les fonds nécessaires lui furent alloués, et il reçut (1784) une maison située dans la rue Notre-Dame-des-Victoires, n° 18.

La cour voulut être témoin de cette merveille : Haüy, avec ses élèves, fut mandé à Versailles (1786). On les retint au château pendant quinze jours. Leurs exercices attirèrent toutes les notabilités de l'époque. L'admiration des courtisans ne fut pas stérile : le roi prit l'établissement sous sa protection, ordonna de faire les fonds nécessaires pour l'éducation de cent-vingt élèves, accorda au professeur le titre de secrétaire-interprète du roi et de l'amirauté de France pour les langues anglaise, allemande et hollandaise, et le nomma membre du bureau académique des écritures. En 1791 le directoire du département de Paris décida la réunion des jeunes aveugles avec les sourds-muets dans le couvent des Célestins, quai de l'Arsenal. Plus tard, un décret de la Convention nationale ordonna que l'établissement serait entretenu aux frais du gouvernement et qu'on y admettrait quatre-vingt-quatre élèves, un par chaque département. Les deux institutions furent ensuite séparées (1794) : l'une fut placée au séminaire Saint-Magloire, faubourg Saint-Jacques, l'autre occupa la maison de Sainte-Catherine, rue des Lombards. A ces mutations nuisibles vinrent se joindre d'autres circonstances qui préparèrent la désorganisation presque complète d'une si précieuse institution : la mésintelligence entre les directeurs, l'incapacité de Haüy comme administrateur, compromirent bientôt l'instruction des élèves. Alors, en vertu d'un arrêté des consuls (an IX), les aveugles étudiants furent transférés dans la maison des Quinze-Vingts, où étaient les aveugles mendiants. Cette réunion et les abus qu'elle entraîna durèrent jusqu'en 1815.

Pour reconnaître les services de Haüy, on lui accorda, à titre d'indemnité, une pension de 2,000 fr. sur les fonds de l'établissement. Il créa à cette époque une institution rue Sainte-Avoye, sous le nom de Muséum des Aveugles. Son zèle ne fut récompensé par aucun succès; le découragement, quelques chagrins domestiques, le déterminèrent à quitter la France (1806). Accompagné d'un de ses élèves, Fournier, il partit pour l'étranger. Sur le plan qu'il traça, un établissement fut créé à Berlin; et confié aux soins d'un directeur habile, il n'a cessé de prospérer. Mandé depuis longtemps à Saint-Pétersbourg par l'impératrice mère pour y former une école sur le modèle de celle de France, Haüy se rendit dans cette capitale. Sous sa direction, l'élève Fournier fut chargé de l'enseignement; les résultats ne répondirent point à son attente. Cependant, sa bonne volonté et son zèle furent appréciés par l'empereur Alexandre, qui le décora de l'ordre de Saint-Vladimir. Fatigué par le travail, accablé d'infirmités, Haüy revint en France dans l'année 1817, se retira chez son frère, et mourut à Paris, âgé de soixante-dix-sept ans. A ses obsèques, célébrées à Saint-Médard, on exécuta une messe composée par un de ses anciens élèves.

V. Haüy a expliqué sa méthode dans son *Essai sur l'Education des Aveugles, dédié au roi;* Paris, 1786, in-4°. Dans ce livre curieux, imprimé par des enfants aveugles, sous la direction de Clousier, les lettres sont en relief, de manière que les exemplaires qui n'ont point passé sous le marteau du relieur peuvent être lus par les aveugles, qui parcourent les lignes du bout des doigts. Dans les exemplaires reliés, ces lettres se trouvent presque entièrement aplaties. L'ouvrage fut traduit en anglais par Blacklock, poëte aveugle, à la suite de ses poésies, 1795, in-4°. Haüy a publié en outre : un *Nouveau Syllabaire à l'aide duquel un jeune enfant peut, après les premières leçons, réduites à très-peu de règles fondamentales, courtes et faciles, étudier seul les premiers principes de la lecture sans être obligé d'épeler*, etc.; 1800, in-12; — *Mémoire historique abrégé sur les télégraphes en général et sur les diverses tentatives faites jusqu'à ce jour pour en introduire l'usage en Russie*, etc.; Saint-Pétersbourg, 1810, in-8°. On y trouve aussi des notes intéressantes sur l'instruction des aveugles et des sourds-muets. [L. D. C., dans l'*Encyclopédie des Gens du Monde*, avec des addit.]

Essai sur l'Éducation des Aveugles. — Arnault et Jouy, *Biog. des Contemporains.*

HAVÉ (*Adrien-Joseph*), homme de lettres français, né à Romain, près de Reims, en 1739, mort à Reims, le 8 juillet 1817. Il était avocat au parlement de Paris dès 1762, et devint secrétaire général du lieutenant de police de Sartine, emploi qu'il occupa de 1768 à 1771. Au commencement de 1772, il fonda à Reims un journal qui, sous le titre d'*Affiches, Annonces et Avis divers*, contenait cependant quelques articles littéraires; ce journal parut jusqu'en 1805. Havé fut alors appelé aux fonctions de juge suppléant, à Reims, chargé de concourir à la formation de la bibliothèque de cette ville. Il a publié : *Ode au Roi sur l'inauguration de sa statue à Reims;* 1765, in-8°; — *Adieux d'un Danois aux Français* (poëme satirique); 1768, in-8°; — *Ode sur le Sacre de Louis XVI;* 1775; — *L'Homme sans famille, ou lettres d'un voyageur allant de Paris à Spa;* 1780, 2 parties; — *Lettres sur les causes physiques et les effets de l'antipathie* (sous les initiales M. D.) — *Lettre sur l'établissement de la biblio-*

thèque publique de la ville de Reims; 1806, in-8°. G. DE F.

La Littérature contemporaine.

* **HAVELOCK** (Sir *Henry*), général anglais, né à Sunderland, en 1795, mort de la dyssenterie à Alumbagh, le 25 novembre 1857. Entré dans l'armée en 1815, il a pris part à toutes les campagnes dans l'Inde jusqu'en 1854. Il fit alors la campagne de Perse, et revenait dans l'Inde avec le grade de colonel presqu'au moment où éclatait l'insurrection. Il alla aussitôt rejoindre à Allahabad le général Neill, qui alors s'efforçait de secourir Cawnpour; mais il était trop tard pour empêcher le massacre des femmes et des enfants. Devant Cawnpour le colonel Havelock battit quatre fois les insurgés, du 12 au 16 juillet 1857; ensuite il marcha au secours de Lucknow, où une faible garnison tenait encore; le 29 juillet il rencontra de nouveau l'ennemi, et livra deux batailles dans lesquelles il fut victorieux. La ville de Lucknow fut prise et la garnison ravitaillée; mais entouré d'ennemis, il fallut attendre les secours de sir Colin Campbell pour recommencer les opérations. A la suite de ces exploits le colonel Havelock fut nommé major général dans l'armée royale à dater du 30 juillet 1857, chargé du commandement de la sixième division, créé chevalier commandeur de l'ordre du Bain, et baronet. De plus une pension viagère de 1,000 livres sterling lui avait été votée à l'unanimité par le parlement. L. L—T.

Moniteur universel du 10 décembre 1857.

* **HAVEMANN** (*Guillaume*), historien allemand, est né le 27 septembre 1800, à Lunebourg. Il étudia à l'université de Gœttingue, et devint en 1822 professeur à l'Institut pédagogique de Darmstadt. Accusé d'avoir pris part aux sociétés secrètes qui s'étaient formées à cette époque en Allemagne, il fut condamné à une détention de cinq ans, et subit cette peine dans la prison de Hildesheim. Après sa mise en liberté, il se fixa à Hanovre, et y obtint la chaire de littérature allemande et d'histoire à l'École militaire supérieure. Plus tard il passa au collége d'Ilefeld, et de là, en 1838, à l'université de Gœttingue. On a de lui : *Geschichte der Kaempfe Frankreichs in Italien von* 1494 *bis* 1515 (Histoire des guerres françaises en Italie depuis 1494 jusqu'en 1515); Hanovre, 1833-1835, 2 vol.; — *Historie von Elisabeth* (Histoire de sainte Elisabeth); Berlin, 1833; — *Magnus II, Herzog zu Braunschweig und Lüneburg* (Magnus II, duc de Brunswick et Lunebourg); Lunebourg, 1836; — *Geschichte der Lande Braunschweig und Lüneburg* (Histoire de Brunswick et Lunebourg); Lunebourg, 1837-1838, 2 vol.; nouvelle édition, 1854-1855; — *Handbuch der Geschichte der Lande Braunschweig und Lüneburg* (Manuel d'histoire de Brunswick et de Lunebourg); ibid., 1838; — *Elisabeth, Herzoginn von Braunschweig-Lüneburg* (Élisabeth, duchesse de Brunswick-Lunebourg); Gœttingue, 1839; — *Handbuch der neuern Geschichte* (Manuel d'Histoire moderne); Iéna, 1840-1844, 3 vol.; — *Geschichte des Ausgangs des Tempelherrenordens* (Histoire de la fin de l'Ordre des Templiers); Stuttgard et Tubingue, 1846; — *Francisco Ximenez;* Gœttingue, 1847; — *Darstellungen aus der innern Geschichte Spaniens waehrend des* 15ten, 16ten *und* 17ten *Jahrhunderts* (Études sur l'Histoire intérieure de l'Espagne durant les quinzième, seizième et dix-septième siècles); Gœttingue, 1850. Depuis 1841 jusqu'en 1848 M. Havemann a dirigé la rédaction de : *Goettinger gelehrte Anzeigen.* R. L.

Conv.-Lex. — Gersdorf, *Repertorium.*

* **HAVEN** (*Pierre* DE), voyageur danois, né à Odensée, le 9 août 1715, mort en 1757. Il se fit recevoir maître ès arts en 1740, et docteur en théologie en 1749. Il fut nommé en 1743 aumônier de la légation danoise en Russie, et en 1749 professeur de théologie et pasteur à Sorœe. On a de lui : *Rejse i Rusland* (Voyage en Russie); Copenhague, 1743; trad. en allemand, 1744; 2e édit., Sorœe, 1757; — *Ny och forbedrede Underretninger om det russiske Rige* (Nouvelle Relation améliorée de l'Empire de Russie); Copenhague, 1747, 2 vol.; trad. en russe par le chevalier de Price, et en français par Des Roches de Parthenay; — *Gruende der daenischen Sprache* (Éléments de la Langue Danoise); Altona, 1753; — et des ouvrages de théologie.

Son fils *Élias-Christian* DE HAVEN, né à Sorœe, en 1753, mort en 1813, à Bording, où il était pasteur, publia : *Variæ Lectiones ex libro I Cod. Ms. Josephi* De Bello Judaico; Copenhague, 1783; *Udsigt over den gamle Konsthistorie* (Coup d'œil sur l'histoire de l'art chez les anciens); Copenhague, 1790-1791, 2 vol.; — *Thesaurus Numismatum Ottonis comitis de Thott;* ibid., 1789-1790, 2 vol. Le catalogue de la collection juridique du même seigneur a été publié en 1788, par *Charles*, frère d'Élias.

HAVEN (*Frédéric-Christian* DE), petit-fils de Pierre, mort à Moka (Arabie), en 1763, étudia les langues orientales à Gœttingue, et fut adjoint comme philologue à l'expédition scientifique envoyée en Arabie par Frédéric V, sous la direction de Niebuhr, en 1761. On a de lui des lettres et la relation du voyage de Suez à Djebel-al-Mocattebeh, dans *Litterarischer Briefwechsel* (Correspondance littéraire), publiée par Michaélis, t. II. E. B.

Busching, *Nachrichten*, I, 686. — Nyerup et Kraft, *Liter.-Lexic.*

* **HAVEN** (*Alice* BRADLEY, mistress), femme de lettres américaine, née vers 1825, à Hudson (État de New-York). Suivant un usage assez fréquent en Amérique, elle s'adonna dès sa jeunesse aux travaux d'imagination et embrassa la littérature comme une profession plutôt que comme un passe-temps. Mariée avec le publiciste Neal, en 1846, elle lui succéda à sa mort dans la direction de la *Neal's Gazette*, qu'elle con-

serva plusieurs années sans cesser sa collaboration aux principaux recueils. En 1853 elle se remaria avec un pasteur. On a d'elle : *The Gossips of Rivertown* (Les Cancans de Rivertown), 1850, suivis de poésies et d'essais en prose ; — et une collection d'historiettes signées « la cousine Alice », qui ont eu un grand succès.

P. L— Y.

Duyckinck, *American Literature*, 1855, 2 vol. gr. in-8°.

HAVERCAMP (*Sigebert*), philologue hollandais, né à Utrecht, en 1683, mort à Leyde, le 23 avril 1742. Après être resté plusieurs années prédicateur évangélique au bourg de Stad-Aanst-Haringoliet, dans l'île d'Overflacke, entre la Hollande et la Zélande, il fut nommé en 1721 professeur de grec à l'université de Leyde. Il eut ensuite la chaire d'histoire et d'éloquence, s'acquit une grande réputation d'érudit; mais il fut plus éminent par le savoir que par la sagacité critique, et ses verbeux commentaires ne sont guère que d'utiles compilations. Il possédait de grandes connaissances en numismatique. On a de lui : *S. Fl. Tertulliani Apologeticus, ad cod. man. et edit. veteres summa cura recogn.... ut et perpetuo comment. illust.*; Leyde, 1718, in-8° ; — *De Numismate Alexandri Magni, quo quatuor summa orbis terrarum imperia continentur, et de nummis contorniatis*; ibid., 1722, in-4° ; — Une édition de la *Sicilia numismatica* de Paruta avec un commentaire; ibid., 1723, 3 vol. in-fol.; — *T. Lucretii Cari* De Rerum Natura *Libri VI, cum notis integris D. Lambini, O. Gifanii, T. Fabri, Th. Creechi, et selectis B. Pii aliorumque, curante S. Havercampio..... cum figuris artificiosissimis atque venustissimis*; ibid., 1725, 2 vol. in-4° ; — *Josephi Opera omnia, gr. et lat., cum notis et versione Joh. Hudsoni; acced. nunc primum notæ integræ ad græca Josephi et varios ejusdem libros D. Ed. Bernardi, Jac. Gronovii, Franc. Combefissii, Jo. Silvandæ, Henr. Aldrichii, ut et ineditæ in universa Fl. Josephi opera Jo. Coccei, Ezech. Spanhemii, Had. Relandi et selectæ aliorum, ex recens. Sig. Haverc.*; Amsterdam, 2 vol. in-fol.; — *Eutropii Breviarium Historiæ Rom., cum Metaphrasi græca Peanii, et notis Vineti, Glareani, Tanag. et Annæ Fabri, Hearnii, Sylburgii et Cellarii; acced. Sect. Rufii Breviarium, cum notis Cellarii ex Messala, de progenie Augusti; ex Mss (quatuor) Bibl. Lugd. Bat. recensuit Sig. Havercampius*; Leyde, 1729, in-8° ; — *Thesaurus Morellianus, sive familiarum romanarum numismata omnia, diligentissime undique conquisita, ad ipsorum nummorum fidem accuratissime delineata et juxta ordinem F. Ursini et C. Patini disposita a celeber. antiq. A. Morellio; accedunt nummi miscellanei urbis romæ, Hispanici et Golziani dubiæ fidei omnes; nunc primum edidit et commentario perpetuo illustravit*; Amsterdam, 1734, 2 vol. grand in-fol.; — *Sylloge Scriptorum qui de linguæ græcæ vera et recta pronuntiatione commentarios reliquerunt*; Leyde, 1736, 1740, 2 vol. in-8°. Ce recueil contient des traités d'Adolphe Anekerch, de Théodore de Bèze, de Joseph Ceratinus, d'Henri Estienne, d'Érasme, de Jean Cheke, d'Étienne de Winchester, de Grégoire Martin et d'Érasme Schmid. L'extrême rareté de ces dissertations en faisait presque tout le mérite, et les additions d'Havercamp n'en ont guère augmenté le prix ; — *Les Médailles du duc de Croy*; Amsterdam, 1738, in-4° ; — *Introductio in Historiam patriam*; Leyde, 1739, in-8° ; — *Introductio in Antiquitates Romanas; et Antiquitatum Romanarum, præcipuè Atticarum, Descriptio brevis*; Leyde, 1740, in-8° ; — *Museum Wildianum*; Amsterdam, 1741, in-8° ; — *Nummophylacium reginæ Christinæ, quod comprehendit numismata ærea imperatorum romanorum latina, græca, atque in coloniis cusa, quondam ac Petro Sanctes Bartolo, summo artificio, summaque fide tab. æn. LXIII incisa; nunc primum prodeunt cum commentario Sig. Haverc.*; La Haye, 1742, in-fol.; — *C. Crispi Sallustii quæ exstant, cum notis integris viror. doctorum*; Amsterdam, 1742, 2 vol. in-4° ; — *Censorini liber De die natali, cum perpetuo commentario Henr. Lindenbrogii, necnon notarum spicilegio, ut et C. Lucilii Satyrarum reliquiæ, cum notis Fr. Jan. Douzæ et indic. locupletiss.*; Leyde, 1743, in-8°. Havercamp a traduit aussi de l'italien en latin beaucoup de dissertations archéologiques pour le *Thesaurus Italiæ* de Van der Aa, et pour le *Supplementa nova utriusque Thesauri Romanarum Græcarumque Antiquitatum* de Polenus.

Z.

Moréri, *Grand Dictionnaire historique*. — Sax, *Onomasticon*, t. VI, p. 346. — Dibdin, *Classics*. — Ersch et Gruber, *Encyklopädie*.

HAVERMAN (*Marguerite*), peintre hollandaise, née à Amsterdam, en 1720, morte vers 1795. Son père était un bon peintre, qui lui donna les principes de son art. Elle se perfectionna sous les leçons du célèbre van Huysum, et l'égala dans la reproduction des fleurs et des fruits. Une passion qui n'eut pas de résultat heureux lui fit quitter sa patrie : elle vint à Paris, et se fit une ressource de son talent. Ses tableaux furent recherchés. Ils occupent un rang honorable parmi ceux des peintres de genre.

A. DE L.

Prudhomme aîné, *Biographie des Femmes célèbres*.

HAVERS (*Clopton*), anatomiste anglais, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On n'a point de détails sur sa vie. « Il s'est surtout fait connaître, dit la *Biographie médicale*, par ses recherches sur l'ostéogénie, dont il donna une théorie mécanique fort extraordinaire, et dénuée de tout fondement. » Havers a fait une description des organes sécréteurs de la synovie, et il s'en est attribué la dé-

couverte ; mais ces organes avaient été déjà vus avant lui par plusieurs anatomistes. On a de lui : *Osteologia, or some new observations of the bones, and the parts belonging to them* ; Londres, 1691, in-4°. On doit à Havers une édition avec des notes de l'*Anatomy of Bodies of Man and Woman*, de M. Spacher et J. Remmelin ; Londres, 1702, in fol. Z.

Rose, *General Biographical Dictionary*. — *Biographie médicale*.

HAVESTAD (*Bernard*), missionnaire allemand, né à Cologne, vers 1715, mort à Munster, après 1778. Il entra dans la Compagnie de Jésus, et se livra à la prédication. En 1746 il obtint d'être attaché aux missions du Chili. Il partit de Hortsmar (Westphalle), passa à Cologne, et s'embarqua à Amsterdam pour Lisbonne. Deux mois après il était à Rio-Janeiro. Il se rendit à Buenos-Ayres, et dans le courant de février 1748 se mit en route pour le Chili en traversant les Pampas et les Andes. Dans la passe d'Uspallata, entre Villa-Vicencio et La Guardia, il fut renversé avec sa mule sous la neige durant un violent *temporale* (ouragan), et ne dut la vie qu'au dévouement de deux de ses *péons*. Il se trouvait alors à mille neuf cent quatre-vingt-sept toises au-dessus du niveau de la mer. Il n'atteignit San-Iago, capitale du Chili, qu'après un voyage de cinquante-cinq jours et après avoir éprouvé des fatigues et des dangers nombreux. Il fut ensuite dirigé sur La Conception, où il resta vingt années à explorer le pays dans ses parties les plus inconnues. Il visita les Araucans, les Guaycurus, les Huilliches, les Pchuenches et plusieurs autres peuples idolâtres. Grâce à sa parfaite connaissance du *chilidugu*, dialecte le plus répandu dans le Chili, il put faire quelques conversions et recueillir des renseignements utiles sur les mœurs, la statistique, l'histoire naturelle des indigènes. Le 24 mai 1751, il assista à un tremblement de terre qui ruina de fond en comble La Conception. Le P. Havestad fait un grand éloge du climat et de la salubrité du Chili : la longévité des habitants y est remarquable ; il cite plusieurs centenaires de cent quatre, cent cinq et même cent quinze ans ; un Français, nommé Lhôtelier (mort en 1764) laissa une postérité de cent vingt-trois personnes. Lors de l'abolition de l'ordre des Jésuites dans les États Espagnols, Havestad fut arrêté le 29 juin 1768, conduit à Lima et de là à Panama. Il s'en embarqua sur la rivière de Chagres, et son bâtiment fit naufrage à Barbacoas. Échappé à ce nouveau péril, il arriva en Espagne, pour être transféré en Italie. Après quelque séjour dans la partie septentrionale de cette péninsule, il termina ses jours dans sa famille. Il a publié le fruit de ses observations dans un ouvrage mal fait et d'un style bizarre ; on y trouve néanmoins beaucoup de particularités curieuses, que les géographes modernes ont mises à profit : Voici les titres des diverses parties qui composent cet ouvrage, intitulé : *Chilidugu, sive Res Chilenses, vel descriptio status tum naturalis, tum civilis, cum moralis regni populique Chilensis, inserta suis locis perfecta ad Chilensem linguam manuductione*, etc. ; en 2 tomes in-8°, divisés en sept parties ; 1° *Chilensis Linguæ Grammatica* ; 2° *Indiculus universalis*, d'après le P. Pomey ; 3° *Catechismus in prosa et in versu* ; 4° *Voces Indicæ ordine alphabetico, adjectis numeris ubi singulæ plenius et copiosius explicantur* ; 5° *Voces Latinæ eodem ordine et adjectis numeris* ; 6° *Notæ Musicæ ad canandum*, etc. ; 7° *Mappa Geographica et Diarium, in quo recensentur provinciæ, oppida, sacella, loca et leucæ quæ ultimis mensibus anni 1751 et primo anni 1752 peragravit ad terras Indorum Chilensium excurrens R. Bernardus Haverstadt*. Une seconde édition parut à Munster, 1777, 2 vol. in-12, avec 2 cartes.

A. DE LACAZE.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyklopædie*. — Meusel, *Vertorbenet Teutschland*, V, 281. — Driverius, *Bibl. Monast.*, 54. — *Gœtting. Gel. Anz.*, 1779, p. 746.

HAVET (*Armand-Ernest-Maurice*), médecin et voyageur français, né à Rouen, en 1795, mort à Madagascar, le 1er juillet 1820. L'étude de la botanique eut pour lui de bonne heure les plus grands attraits. A la suite d'un concours, le 14 mai 1819, il fut nommé naturaliste voyageur du gouvernement, et au mois d'août de la même année il fut reçu docteur en médecine à la faculté de Paris. Au commencement de l'année 1820, il partit pour l'île de Madagascar, sur la gabarre royale *La Panthère*, avec son jeune frère et M. Godefroy jeune, naturaliste, également accompagné de son frère. Ils relâchèrent à l'île de Palme, l'une des Canaries, et y firent plusieurs herborisations. Arrivés à Bourbon, Havet reçut du commandant de l'île l'ordre de se rendre, comme envoyé extraordinaire, auprès de Radama et des principaux souverains de Madagascar. Bientôt il aborda dans la rade de Tamatave, se lia avec Jean René, chef de cette partie de la côte, et quelques jours après se mit en marche pour Émyrne, lieu de la résidence de Radama, à cent vingt lieues de Tamatave. Pendant huit jours il logea avec sa troupe chez les chefs des principaux villages. Il prit des notes sur les plantes et les autres productions naturelles de la contrée, sur leur emploi, ainsi que sur les coutumes, les mœurs des habitants, sur la disposition topographique et physique des lieux ; son frère fit plusieurs dessins d'hommes, d'animaux, de sites, etc. Malheureusement, les plantes n'ayant pu se conserver et n'étant désignées que par leurs noms madécasses, il fut presque impossible d'en tirer parti. De là Havet se rendit à Manambou, à cinquante lieues de Tamatave. La fièvre le prit ainsi que son frère. Cependant il voulut continuer sa route ; mais au premier village il ne put se soutenir. Un orage affreux éclata, et il fut exposé aux injures du temps. On parvint,

cependant, à le transporter à Yvondrou; mais son état empira, et bientôt il rendit le dernier soupir. Son corps fut transporté à Tamatave, et il y fut enterré avec tout l'appareil possible. Jean René, ses chefs, le consul français, le peuple et les femmes en deuil, poussant, suivant la coutume madécasse, des cris douloureux, assistèrent à ses funérailles. Son frère lui fit construire un monument surmonté d'une croix de cinq mètres de hauteur. On a de Havet : *Le Moniteur médical, ou secours à donner avant l'arrivée du médecin*; 1820, in-12; — *Dictionnaire des Ménages, ou recueil de recettes et d'instructions pour l'économie domestique* (avec Lancin); 1820, in-8°; une 2e édit., corrigée et augmentée par Stéphen Robinet et Mme Gacon-Dufour, 1822, in-8°; — Des articles dans le *Dictionnaire des Sciences médicales*.

GUYOT DE FÈRE.

Marquis, *Notice nécrologique sur A.-E.-M. Havet*; Paris, 1823.

HAVIN (*Léonor*), homme politique et magistrat français, né au Mesnil-Opac (Normandie), mort à Caen, en juillet 1829. Il était avocat lorsque éclata la révolution. Il se montra zélé partisan des idées nouvelles, et fut élu député à la Convention nationale par le département de la Manche (septembre 1792). Lors du jugement de Louis XVI (janvier 1793), il vota pour la mort, le sursis et l'appel au peuple. Après la session, il passa par la voie du sort au Conseil des Anciens, et fut élu secrétaire de cette assemblée (1797). En 1798, époque où cessèrent ses fonctions législatives, il fut nommé par le Directoire substitut du commissaire du pouvoir exécutif près le tribunal de cassation, puis juge à ce tribunal, et passa en 1800 comme juge au tribunal d'appel de Caen. Il remplit ces fonctions jusqu'à la seconde restauration. Atteint par la loi dite *d'amnistie* (janvier 1816), il se retira à Portsmouth; mais il reçut bientôt l'ordre de quitter le territoire anglais. Il se fixa à Malines, et obtint dans la suite l'autorisation de rentrer dans sa patrie. Il est auteur de deux commentaires sur les Codes Pénal et d'Instruction criminelle.

H. LESUEUR.

Moniteur universel, an VI, n° 184 et 287. — *Documents particuliers*.

* **HAVIN** (*Léonor-Joseph*), publiciste français, fils du précédent, né en Normandie. Après juillet 1830, il fut appelé à la justice de paix de Saint-Lô, élu membre du conseil général de la Manche (où il a siégé pendant vingt ans et qu'il a présidé huit fois), et envoyé à la chambre des députés, dont il fut le secrétaire pendant quatre sessions consécutives et où il siégea sans interruption depuis 1831 jusqu'en février 1848. Ce fut, appuyée sur le bras de M. Havin, que le 24 février la duchesse d'Orléans se rendit des Tuileries à la chambre des députés. Nommé commissaire du gouvernement provisoire, il administra le département de la Manche jusqu'à la réunion de l'Assemblée constituante (4 mai 1848), et fut élu membre de cette assemblée par 119,847 suffrages. Il y soutint constamment de sa parole et de son vote toutes les mesures propres à améliorer la condition morale et matérielle des classes laborieuses. Ses collègues lui prouvèrent le cas qu'ils faisaient de ses talents en l'appelant six fois à la vice-présidence. Élu conseiller d'État par l'Assemblée constituante, il protesta contre le coup d'État du 2 décembre 1851. Après la mort de Louis Perrée, les actionnaires du journal *Le Siècle* lui offrirent spontanément et unanimement les fonctions de directeur politique et de rédacteur en chef de ce journal, fonctions dans lesquelles il a su se concilier la sympathie et l'estime de ses collaborateurs.

A. DE L.

Ernest Perraud fils, dans le *Musée biographique*, 13e année, t. V, 2e liv. p. 89-92. — *Doc. part.*

HAUWEIS (*Thomas*), théologien anglais, né à Truro (comté de Cornouailles), en 1734, mort en 1820. Il fut quelque temps apprenti chez un apothicaire. Il suivit ensuite les cours de Christ-College (Cambridge), et s'y fit recevoir bachelier en droit. Un peu plus tard il entra dans les ordres, et devint assistant de Madan, chapelain de l'hôpital Lock. Il accepta de Madan la place de recteur de All-Saints, dans le comté de Northampton. Il était convenu qu'il s'en démettrait à la première demande de son supérieur; mais quand vint le moment de tenir sa promesse, il s'y refusa; ce qui donna lieu à une longue discussion. A la fin, la comtesse d'Huntingdon, dont il était le chapelain, intervint, et il put garder la cure d'All-Saints jusqu'à sa mort. La comtesse d'Huntingdon lui confia, avec la direction de ses nombreuses chapelles, le séminaire qu'elle avait fondé pour l'éducation des étudiants en théologie. Quand la *Missionary Society* de Londres fut formée, il en eut aussi la direction. Ses principaux ouvrages sont : *History of the Church*; Londres, 1800, 3 vol. in-8°; — *Life of the Rev. William Romaine*; 1798, in-8°; — *State of the evangelical Religion throughout the world*; in-8°.

Z.

Rose, *New general Biographical Dictionary*.

HAWES (*Étienne*), poëte anglais, né dans le comté de Suffolk, mort vers le milieu du quinzième siècle; il fut valet de chambre du roi Henri VII, et il cultiva les lettres avec ardeur. Il avait fait des anciens poëtes anglais une étude attentive, et il les imita dans des compositions où l'allégorie domine, suivant l'usage de l'époque, et qui ne sont pas dépourvues d'un certain mérite, bien que la lecture n'en soit pas fort attachante aujourd'hui. Le plus étendu de ces écrits est le *Passe-Tyme of Pleasure*; Londres, Wynkin de Worde, 1515, in-4° : volume de la plus grande rareté, et qui s'est payé jusqu'à 81 livres sterling (2,000 fr. environ) à la vente du duc de Roxburgh, en 1812; depuis, à la vente Sykes, il a été adjugé au prix encore fort élevé de 42 livres (1075 fr.). On connaît un exemplaire, le seul qui existe encore, à ce que l'on croit, d'une

édition antérieure, datée de 1509, et publiée par le même imprimeur; elle n'a jamais paru dans les ventes. Une troisième édition, Londres, 1554, in-4°, est montée jusqu'à 40 livres sterling 19 sh., à la vente Bindley. On voit ainsi quelle importance les bibliophiles anglais attachent à posséder ce *Passe-Temps*, qui leur revient assez cher. Il en a été donné à Londres, en 1831, par les soins du poëte Southey, une réimpression, qui a été froidement accueillie.

Hawes est également l'auteur de plusieurs ouvrages en vers, qui se sont parfois adjugés en Angleterre à des prix excessifs; en voici les titres : *Historie of Graunde Amoure and la belle Pucelle, called the Pastime of Pleasure*; 1554, in-4°; — *The Temple of Glasse*; sans date; — *The Comfort of lovers*; sans date; — *Exemple of vertu, in the whiche ye shall fynde many goodly storys*; 1530, in-4° (c'est une longue et peu amusante conférence entre quatre dames appelées : *Hardiesse*, *Sagesse*, *Fortune* et *Nature*); — *The Conversion of Swearerz*; sans date, in-4°. Hors de l'Angleterre, les productions de Hawes sont absolument ignorées. G. B.

Herbert, *Typographical Antiquities*, t. II, p. 211. — Campbell, *Specimens of the British Poets*, vol. I, p. 94; *Bibliotheca Heberianea*, IV, n° 973-978. — Dibdin, *Library Companion*, p. 665 et 681.

HAWES (*Guillaume*), médecin et philanthrope anglais, né à Islington, le 28 novembre 1736, mort dans la même ville, le 5 décembre 1808. Il fut élevé à l'école de Saint-Paul, et embrassa la profession d'apothicaire, qu'il exerça dans le Strand jusqu'en 1780, époque où il se fit recevoir médecin. En 1773, un livre du docteur Cogan lui inspira l'idée de faire des tentatives pour rappeler à la vie les noyés et les asphyxiés. Il proposa, de sa bourse, des primes à ceux qui après avoir retiré un individu de l'eau lui administreraient les secours prescrits. Bientôt les primes devinrent si nombreuses, que ses amis, craignant que sa fortune ne suffît pas à les payer, fondèrent pour y subvenir la Société d'Humanité (*Humane Society*). Hawes en fut naturellement le membre le plus actif. Il ouvrit en 1782 un cours sur la suspension des forces vitales, et il fonda en même temps un prix pour le meilleur mémoire sur cette question : « Y a-t-il des signes certains de la mort chez l'homme autres que la putréfaction? » La vie entière de Hawes fut consacrée à sa philanthropique entreprise. On a de lui : *An account of Dr. Goldsmith's last Illness*; 1774; — *An Examination of the Rev. John Wesley's Primitive Physic*; 1776; — *An Address to the public on premature death and premature interment*; 1777; — *An Address to the Legislature on the importance of the Humane Society*; 1781; — *An Address to the King and Parliament of Great-Britain, with observations on the general Bills of Mortality*; 1781; — *Transactions of the Royal Humane Society from 1774 to 1784*; 1796, in-8°. Z.

Gentleman's Magazine, vol. LXXVIII et LXXXI. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

* **HAWES** (*William-Post*), littérateur américain, né à New-York, en 1803, et mort en 1842. Il prit ses degrés universitaires au collége de la Colombie, étudia le droit, et pratiqua avec succès le barreau dans sa ville natale. *Essayist* fécond et original, sa plume brillante a fourni les articles les plus variés à divers recueils périodiques, et notamment au *New-York Mirror* et à l'*American monthly Magazine*; il s'est aussi mêlé aux luttes politiques. On a réuni peu de temps après sa mort la meilleure partie de ses écrits sous les titres de *Sporting Scenes*, 1842, 1 vol., et *Sundry Sketches*, 1842, 1 vol., mélanges signés du pseudonyme de *J. Cypress*. P. L—Y.

H.-W. Herbert, *Memoir of W. Hawes*, 1842.

HAWKE (Lord *Edward*), amiral anglais, né en 1715, mort le 17 octobre 1781. Il était fils d'un membre du barreau anglais, et entra jeune au service naval, comme midshipman. En 1734 il était déjà capitaine du *Wolf*, et le 11 février 1744, commandant le vaisseau *Berwick*, il se distingua, sous les ordres des amiraux Matthews, Lestock et Rowley, au combat livré devant Toulon aux escadres française et espagnole réunies. Quoique les Anglais y fussent maltraités, Hawke s'empara du *Padre*, bâtiment espagnol de 60 canons. Il n'en fut pas moins cassé par un conseil de guerre pour avoir quitté sans ordre sa position de bataille. Cette condamnation, toute de formalité, n'eut aucune suite, et Hawke, réintégré immédiatement dans son grade, fut nommé en 1747 contre-amiral. Le 9 octobre il sortit de Plymouth, montant le *Devonshire*, et suivi de treize autres vaisseaux. Le 14 il attaqua, près de l'île d'Aix, un convoi français escorté par neuf bâtiments de guerre, sous les ordres du chef d'escadre L'Étendeur; un terrible combat s'engagea : il dura de huit heures du matin à sept heures du soir. L'Étendeur se dévoua; il sauva son convoi, mais perdit six des navires convoyeurs. Hawke fut récompensé de ce succès par l'ordre du Bain, et la ville de Portsmouth l'envoya au parlement. En 1748 il se rendit sur les côtes de la Nouvelle-Écosse, et y protégea efficacement les intérêts de sa patrie. Créé vice-amiral à son retour, il remplaça Byng en 1756 comme chef des forces navales de la Méditerranée, et força les flottes françaises à se renfermer dans Minorque et dans Toulon, mais n'obtint aucun succès sérieux. Ayant enlevé à un corsaire français une prise dans la rade même de Gibraltar, le cabinet espagnol se plaignit de cette violation, et Hawke dut se démettre de ses fonctions. En 1757 il conduisit le corps de débarquement de sir John Mordaunt devant La Rochelle; mais cette expédition n'aboutit pas. Le 11 mars 1758 Hawke remit à la voile de Spithead avec sept vaisseaux et trois

frégates. Il croisa quelque temps en vue de l'île d'Aix sans oser tenter une attaque; il vint ensuite dans les eaux de Brest pour y combattre la flotte du maréchal de Conflans. Une sanglante rencontre eut lieu le 20 novembre 1759 dans la baie de Quiberon. Les Français y perdirent par la tempête ou l'effort des ennemis six de leurs plus beaux bâtiments. Des récompenses nationales furent décernées à Hawke, qui mit par sa victoire l'Angleterre à l'abri d'une descente. En 1760 il remplaça Boscawen dans la croisière entre Brest et Rochefort, et l'année suivante il porta le pavillon britannique sur les côtes de Portugal. En 1765 il devint premier lord de l'amirauté; meilleur guerrier que ministre, la mollesse de son administration parut une occasion favorable à la France et à l'Espagne de rompre la honteuse paix de 1763, et Hawke, incapable de soutenir le poids des affaires, dut résigner son portefeuille, le 9 janvier 1771; il fut remplacé par le lord comte Sandwich. En 1776, la faveur royale l'appela à la chambre des lords, mais il ne prit aucune part aux discussions.

Alfred de Lacaze.

Smollett, *History of England*, t. XVI, chap. IX, § 28, p. 225; liv. IV, chap. X, § 50, p. 20. — Lacretelle, *Hist. du dix-huitième Siècle*, t. II, l. VIII, p. 366. — Voltaire, *Siècle de Louis XV*, chap. 28, p. 303. — Collin, *Peerage*. — Chalmers, *General Biographical Dictionary* (1814). — J. Gorton, *General Biographical Dictionary* (1847). — H.-J. Rose, *New general Biographical Dictionary*. — Sismondi, *Histoire des Français*, t. XXVIII, p. 450-451; t. XXIX, p. 205-207. — *Annual Register*, chap. X, p. 51.

HAWKESBURY. *Voy.* Liverpool (Comte de).

HAWKESWORTH (*Jean*), littérateur anglais, né en 1715 ou 1719, mort en novembre 1773. La première partie de sa vie est peu connue. On croit que dans sa jeunesse il exerça une profession mécanique; on dit aussi qu'il fut clerc chez un procureur. En 1744, il succéda à Johnson dans *Gentleman's Magazine* en qualité de rédacteur des débats parlementaires; il y publia aussi des poésies, sous le pseudonyme de Greville. En 1752, encouragé par le succès du *Rambler*, il entreprit, avec Johnson, Warton et un ou deux autres littérateurs, une série d'*essais* qui parurent sous le titre de *The Adventurer*. Ce recueil en contient cent quarante, dont soixante-dix de Hawkesworth. Les *Essais* de cet auteur rappellent pour le style, quoique avec moins de pompe, ceux de Johnson; on y trouve des contes orientaux qui attestent une vive imagination, et des histoires de la vie domestique, qui dénotent une assez grande connaissance du cœur humain. Hawkesworth, dont la femme tenait une pension de demoiselles, a eu, de plus, grand soin de ne pas blesser la morale. L'archevêque Herring fut si charmé du ton moral et religieux de ses productions, qu'il lui conféra le diplôme de docteur en droit civil. Hawkesworth prit au sérieux ce titre honorifique, et voulut pratiquer comme avocat, mais le conseil des docteurs s'y opposa. En 1761 il publia une édition de Swift, avec une notice dont Johnson a fait un bel éloge dans ses *Vies des Poëtes*. Il donna ensuite : *Letters of Dr Swift and several of his friends, published from the original; with notes explanatory and historical*; 1766, 3 vol. Une dame qui avait un grand intérêt dans la Compagnie des Indes le fit admettre au nombre des directeurs. Cette position et la réputation littéraire de l'auteur engagèrent le gouvernement à lui confier la rédaction du voyage de Cook, qui venait de terminer sa première exploration des mers du Sud. Hawkesworth accomplit cette tâche avec quelque talent, mais sans goût et sans exactitude. Sa relation parut en 1773, 3 vol. in-4°, avec des planches et des cartes; elle contenait aussi les voyages antérieurs de Byron, de Wallis, et de Carteret. L'auteur reçut pour récompense une somme de 6,000 liv. st.; mais le public n'accueillit pas favorablement son ouvrage : on trouva que dans certaines peintures de mœurs la liberté allait jusqu'à l'immoralité, et beaucoup de passages, sur ou contre les opinions religieuses, étaient au moins fort déplacés. Ces critiques fondées causèrent beaucoup de chagrin à Hawkesworth, et même, dit-on, hâtèrent sa mort. Outre les ouvrages cités plus haut et un roman oriental intitulé *Almoran et Hamet*, on a de Hawkesworth : *Zimri*, oratorio; 1760, in-4°; — *Edgar and Emmeline*, féerie; 1761, in-8°; — *The Fall of Egypt*, oratorio; 1761, in-8°. Il arrangea pour Garrick *Amphytrion*, comédie de Dryden, et *Oroonoko*, tragédie de Southern. Enfin, on a de lui une traduction estimée du *Télémaque*. Z.

Chalmers, *General Biographical Dictionary*. — *Biographia Dramatica*.

HAWKINS (*William*), navigateur anglais, vivait de 1490 à 1540. Il avait une grande réputation de courage et d'expérience. Le roi Henri VIII l'estimait fort. L'un des premiers, Hawkins se livra à la traite des nègres sur les côtes d'Afrique. De 1530 à 1532, il fit trois voyages au Brésil, et ouvrit des relations avantageuses avec les naturels. Le récit de ses diverses expéditions a été recueilli par Hackluyt. A. de L.

Hackluyt, *Collection of Voyages*, t. III.

HAWKINS (Sir *John*), navigateur anglais, fils du précédent, né à Plymouth, en 1520, mort à Porto-Rico, le 12 (22) novembre 1595. Il suivit fort jeune son père dans plusieurs voyages en Espagne, en Portugal, aux îles Canaries et sur la côte du Sénégal. Il commença par faire la traite (1562-1568) avec les colonies espagnoles d'Amérique, et y gagna des sommes importantes (1). La ruse et la violence étaient les moyens ordinaires qu'il employait pour obtenir sa vivante marchandise. Il visita pour les besoins de son odieux commerce Hispaniola, les Antilles, la Nouvelle-Grenade, le Mexique, la Floride et la Virginie. Le 3 août 1565, à son second voyage transatlantique, il mouilla dans la

(1) Ce fut à cette époque que la reine Élisabeth lui donna pour cimier un nègre à mi-corps et enchaîné.

rivière de Mai, où le capitaine français Landonnière (*voy* ce nom) avait essayé de former une colonie, qui restait abandonnée et sans ressources. Hawkins consentit à lui vendre un de ses quatre navires, et des provisions suffisantes pour effectuer son retour en France. Vers la fin de 1567, Hawkins entreprit un troisième voyage : sa flottille se composait de six navires; le célèbre Francis Drake (*voy.* ce nom) l'accompagnait comme capitaine de la *Judith*. Le voyage fut d'abord heureux ; on prit un nombreux chargement de nègres en Guinée, et l'on s'en débarrassa avantageusement à Hispaniola et à La Havane. Le 16 février 1568, Hawkins rencontra une flotte espagnole à l'entrée du port de San-Juan-de-Ulloa; il demanda des vivres, la liberté du commerce, la possession de l'île San-Juan et onze pièces de canon pour sa défense pendant le séjour qu'il ferait dans ces parages. Il offrit de payer ces concessions. Les Espagnols acceptèrent; mais ayant reçu mille hommes de renfort, le 23 septembre, sans aucune déclaration, ils attaquèrent les Anglais, brûlèrent trois de leurs navires, forcèrent les autres à s'éloigner à la hâte, abandonnant un grand nombre de prisonniers, qui eurent à supporter les plus horribles traitements. Hawkins, pressé par la famine, atterrit le 18 octobre à Panuco, où il obtint des secours des habitants, malgré la surveillance des Espagnols. Il put revenir en Angleterre avec ses trois bâtiments, mais complétement ruiné, et après avoir perdu les cinq sixièmes de ses équipages. La reine le nomma trésorier de la marine et membre du conseil de l'amirauté. Il continua à s'occuper d'armements, et se distingua dans plusieurs batailles navales. En 1588 il était contre-amiral et combattit vaillamment à bord de la *Victory* contre la fameuse *armada* espagnole. Il fut ennobli et créé vice-amiral. En 1590 il commanda sous sir Martin Frobisher et sir Walter Raleigh (*voy.* ces noms) dans une escadre de diversion qui menaça les côtes d'Espagne et les Açores. En 1593, Francis Drake entraîna son ami Hawkins à essayer de prendre une revanche sur les Espagnols, en les attaquant dans leurs possessions des Antilles. La reine Élisabeth consentit à fournir six vaisseaux et une partie des frais. L'expédition se composa de vingt-six navires portant deux mille cinq cents hommes. C'était la plus considérable qui eût été armée jusque alors dans ce but, et tout semblait lui assurer un important succès. Le contraire arriva : la lenteur de l'armement permit aux Espagnols de se mettre sur leurs gardes. Hawkins et Drake ne partirent de Plymouth que le 28 août 1595; ils arrivèrent aux Canaries le 27 septembre : une attaque coûteuse fut inutilement tentée contre la principale de ces îles. Les Anglais se dirigèrent alors sur la Dominica, où ils atterrirent le 29 octobre. De là ils mirent le cap sur Puerto-Rico, qu'ils assaillirent par mer et par terre le 12 (22) novembre; ils furent encore repoussés avec une perte considérable. Hawkins, déjà malade depuis l'échec de Canarie, ne put supporter ce nouveau désastre, et mourut le jour même (1).

Selon les historiens anglais, Hawkins était brave, expérimenté, affable et se faisait aimer de tous. La ville de Plymouth le nomma plusieurs fois son député. Il fonda de ses deniers, à Chatam, un hôpital spécialement consacré aux marins vieux ou infirmes. La relation de ses voyages a été insérée dans les recueils d'Hackluyt et de Purchas; elle contient des faits curieux et des observations intéressantes.

Alfred DE LACAZE.

Hackluyt, *Collection of Voyages* (*the voyages truly discovered, made by sir Francis Drake et sir John Hawkins*), t. III, p. 501, 520, 583, 590. — Basanier, *Le deuxième Voyage des François à la Floride*; Paris, 1586. — Purchas, *Pilgrimes*, t. IV. — Les sources déjà indiquées à l'article DRAKE (*Francis*).

HAWKINS (Sir *Richard*), navigateur anglais, fils du précédent, né à Plymouth, vers 1560, mort en 1622. Il prit fort jeune la carrière maritime, et en 1582 il accompagna son oncle G. Hawkins dans un voyage aux Antilles. Il servit ensuite sous les ordres de son père, et combattit en différentes occasions contre les Espagnols. Il résolut de tenter à ses frais une expédition sur les côtes de l'Amérique du Sud, arma à cet effet trois navires, et mit à la voile de Plymouth le 13 juin 1593. Il toucha d'abord au Brésil, puis dans le Rio de la Plata, où il fut abandonné par un de ses capitaines, Charlton; les maladies et la désertion réduisirent tellement ses équipages, qu'il se vit contraint de réunir tout son monde sur un seul navire et de brûler l'autre. Il alla ensuite jeter l'ancre au port San-Julian. Le 2 février 1594, poussé par les vents, il eut connaissance de la partie septentrionale d'un groupe d'îles qu'il nomma *Maiden-Land* (Terre de la Vierge, en l'honneur de la reine Élisabeth.) Il en détermina les points principaux : c'était les îles Malouines ou Fackland, découvertes deux années plus tôt par le célèbre John Davis, qui leur avait déjà donné le nom de *Davis southern Islands*. Hawkins se dirigea de là vers le détroit de Magellan, qu'il embouqua le 10 février; il entra dans la mer du Sud le 29 mars, et se ravitailla le 19 avril à l'île Mocha. Il rangea ensuite les côtes du Chili, pilla plusieurs magasins espagnols, et captura cinq navires à Valparaiso. Après huit jours d'ancrage, il partit pour le Pérou, où il saisit quelques bâtiments pêcheurs; mais attaqué le 22 juin, dans la baie de Catamez, par un fort vaisseau espagnol aux ordres de dom Beltram de La Cueva y Castro, beau-frère du vice-roi Mendoza, il fut obligé de se rendre après un combat désespéré. Hawkins fut blessé grièvement, et vit quarante-quatre de ses hommes, sur quatre-vingt-dix-sept, tomber à ses côtés. Conduit à Lima, l'amiral anglais y fut condamné à mort; mais son vainqueur, qui lui avait donné

(1) Voir pour la fin de l'expédition notre article DRAKE (*Francis*).



promesse de la vie, s'en porta garant, l'emmena en Espagne, et lui rendit la liberté. De retour en Angleterre, Hawkins était complétement ruiné. Le gouvernement lui vint en aide, et le nomma membre du conseil privé. Il mourut d'une attaque d'apoplexie, dans une séance de ce conseil. Il avait publié la relation de son voyage sous ce titre : *The Observations of sir Richard Hawkins, knight, in his voyage into the South Sea;* Londres, 1622. Cette relation a été reproduite, tantôt complète, tantôt abrégée, dans plusieurs recueils de voyages maritimes. Alfred DE LACAZE.

Purchas, *His Pilgrimes*, t. IV, p. 1967. — Harris, *Collection of Voyages*, t. I, p. 738. — *A brief Note written by master John Ellis, one of the captains with sir Richard Hawkins, in his voyage through the strait of Magellan, begun the 9th of april 1793*; dans Purchas, t. IV, lib. VII, chap. VI. — Figueroa, *Vida de don Carlos Hurtado de Mendoza, hechos de 4me marques de Cañete*, lib. IV, p. 219. — Frédéric Lacroix, *Iles Malouines*, dans l'*Univers pittoresque*, p. 76.

HAWKINS (*William*), voyageur anglais, parent des précédents, né vers 1585, mort en mer en 1613. Dès son jeune âge sa famille le destina à la carrière maritime, et lui donna successivement les connaissances qui devaient l'y faire distinguer. Il avait déjà fait plusieurs voyages de long cours lorsqu'en 1607 la Compagnie anglaise des Indes orientales résolut d'ouvrir des relations avec les peuples hindous, et surtout avec les États du Grand-Mogol. Hawkins et Keeling furent choisis pour cette mission. William Finch (*voy.* ce nom) leur fut adjoint comme agent commercial. Ils mirent à la voile des Dunes le 1er avril 1607. Hawkins et Finch se séparèrent de Keeling dans la rade de Socotora, et continuèrent leur route vers Surate, où ils arrivèrent le 24 août 1608. Ils sollicitèrent aussitôt le droit de trafiquer. Le gouverneur les renvoya au vice-roi Mikrah, résidant à Cambaye; vingt jours après les Anglais reçurent la permission de vendre et d'acheter, mais pour cette fois seulement : il leur fut défendu d'établir des magasins permanents. Hawkins ne tarda pas à découvrir que ces entraves étaient suscitées par les Portugais, dont les missionnaires jésuites représentaient activement les intérêts. Deux de ses embarcations furent même saisies par ses ennemis, et envoyées à Goa. Il envoya un cartel au capitaine des Portugais, qui le refusa, « ne pouvant se battre avec l'agent du roi des Anglais, souverain de misérables pêcheurs et d'un île insifigniante ». On alla jusqu'à attaquer sa maison, et il ne pouvait plus paraître en ville sans péril. Hawkins résolut alors de s'adresser directement à l'empereur Djihangire, et se rendit à Agra, où il arriva le 16 avril 1609. Mandé immédiatement devant le monarque, il en reçut un accueil d'abord cérémonieux, puis bienveillant; Djihangire autorisa les Anglais à commercer dans son empire sur le pied des autres nations européennes, et engagea Hawkins à rester dans ses États jusqu'au moment où il pourrait lui-même envoyer une ambassade en Europe : en attendant il lui assura un revenu de plus de quatre-vingt mille francs, et lui confia le commandement de quatre cents cavaliers. L'empereur voulut enfin fixer auprès de lui Hawkins en le mariant à une Indienne. Le point était délicat; le capitaine en refusant craignait d'offenser Djihangire; il argua de ce que sa religion lui défendait d'épouser une autre femme qu'une chrétienne. L'empereur, qui tenait à son idée, lui trouva une jeune fille arménienne, et la lui fit épouser selon la coutume indienne. Hawkins rencontra le bonheur dans cette union forcée, et ne chercha jamais à la rompre. Il était ainsi en pleine faveur lorsqu'un navire anglais, *Ascension*, vint jeter l'ancre à Surate : il obtint aussitôt pour ses compatriotes la permission de commercer librement. Mais les *omrahs* (officiers de l'empereur), les jésuites et surtout le premier ministre, Abdoul-Hassan, intriguèrent tellement contre l'officier anglais, qu'il dut quitter Agra (2 novembre 1611). Il s'embarqua à Cambaye le 26 janvier 1612 avec sir Henry Middleton, et ils firent la course dans les mers orientales. Leur butin fut immense, et ils revenaient en Europe après s'être ravitaillés, le 21 mai 1613, dans la baie de Saldanha, lorsque Hawkins succomba à une maladie causée par la fatigue et le climat. Il a laissé en manuscrit la relation de ses voyages. Purchas, Thévenot, de Bry et d'autres éditeurs de recueils de voyages l'ont répété dans des proportions plus ou moins larges. Cette relation est surtout curieuse par la description exacte des mœurs et des usages de la cour du Grand-Mogol.

Alfred DE LACAZE.

Purchas, *His Pilgrimes*, t. I. — Théodore de Bry, *Collection des grands Voyages*, XIIe part., chap. VII. — Melchisedech Thévenot, *Relations de divers Voyages curieux*, etc., t. I. — Xavier Raymond, *Inde*, dans l'*Univers pittoresque*, p. 316-318.

HAWKINS (Sir *John*), musicographe anglais, né à Londres, en 1719. Les biographes ne sont pas d'accord sur la date précise de sa mort. Selon les uns, il aurait cessé de vivre à Spa, en 1789; d'après le *Dictionary of Musicians*, il aurait été frappé de paralysie le 14 mai de cette année, et serait mort le 21 du même mois, dans sa maison à Londres. Fils d'un architecte, Hawkins se livra à l'étude du droit, et devint avocat. Porté par goût vers la littérature et la musique, il publia quelques opuscules en vers et en prose, qui le firent admettre dans une société littéraire, dont Samuel Johnson, avec lequel il s'était intimement lié, était le fondateur. Il fut aussi admis comme membre de la Société des *Madrigaux*, établie par le savant docteur Pepusch. L'ancienne musique devint alors l'objet de ses prédilections, et il conçut l'idée d'écrire l'histoire de cet art. Un opulent mariage, contracté en 1753, lui procura l'indépendance et les moyens nécessaires pour l'exécution de son projet. Il acheta la collection de livres et de manuscrits que Pepusch laissa en mourant; ces précieux documents furent d'une immense ressource à Hawkins, principalement en ce qui

concerne la musique des Grecs. Malheureusement les connaissances techniques lui manquaient pour un pareil travail, et il fut obligé, comme il le dit lui-même, de recourir à des musiciens de profession. William Boyce l'aida dans le choix des morceaux de musique; le docteur Cooke traduisit les anciennes notations; Jean Stafford Smith, artiste de la chapelle royale, et Marmaduke Overend, organiste à Isleworth, dans le comté de Middlesex, prêtèrent leur concours pour d'autres parties. Enfin, en 1776, après seize années d'un travail infatigable et qui exigeait une intelligence supérieure, l'ouvrage parut sous le titre de *History of the Science and Practice of Music*, 5 vol. in-4°, avec planches de musique, figures d'instruments et cinquante-huit portraits de musiciens. Au moment même où l'on imprimait l'histoire de Hawkins, celle de Burney, qui fut publiée de 1776 à 1788, était annoncée par un prospectus. La haute société avait pris Burney sous sa protection. Le livre de Hawkins n'eut point le succès qu'il méritait. Burney connaissait mieux l'art que son rival, mais Hawkins étudiait avec plus de soin les parties importantes; certaines époques, notamment la période comprise entre le quatrième et le quinzième siècle, qui n'est qu'ébauchée par Burney, y sont mieux traitées par Hawkins. Ces deux histoires de la musique n'en sont pas moins de fort utiles ouvrages dans des genres différents, et c'est à tort que dans sa nouveauté l'histoire de Hawkins, qui peut être consultée avec plus de fruit en raison des recherches sérieuses qu'elle atteste, a été reçue avec un certain mépris, dont elle a fini par se relever. Parmi les autres travaux littéraires de Hawkins, on cite des recueils de cantates dont il avait composé les paroles dans sa jeunesse, et qui furent mises en musique par Stanley, des notes placées dans des éditions de Shakespeare, une notice biographique du docteur Johnson et une édition des œuvres de ce savant. En 1761, Hawkins avait été nommé à une justice de paix du comté de Middlesex; il montra dans l'exercice de ces fonctions autant de zèle et d'activité que de désintéressement. On rapporte qu'il ne voulut d'abord accepter aucune rétribution des plaideurs, mais que s'étant bientôt aperçu que sa générosité avait pour résultat d'augmenter le nombre des procès, il se décida à se faire payer ses honoraires, qu'il déposait chaque année entre les mains du ministre de sa paroisse pour être distribués aux pauvres. En 1772, le roi Georges III le nomma chevalier, en témoignage de sa satisfaction pour les services qu'il avait rendus, dans les années 1768 et 1769, en apaisant des révoltes qui avaient eu lieu à Brentford et à Noorfields. Hawkins fut inhumé dans le cloître de Westminster.

Dieudonné DENNE-BARON.

Fétis, *Biogr. univ. des Musiciens*. — *Dictionary of Musicians*. — *Anecdotes, biographical Sketches and Memoirs*; Londres, 1822, t. I.

* **HAWKS** (*Francis*), théologien américain, né le 10 juin 1798, à Newbern (Caroline du Nord). Avocat à vingt-et-un ans, il fit partie de la législature d'État, et donna ses soins à la publication de deux recueils de jurisprudence particuliers à la Caroline : *Digest of all the Cases* et *Reports of decisions in the Supreme Court*. Entraîné par une vocation décidée vers l'état ecclésiastique, il reçut les ordres en 1827, et administra successivement diverses paroisses de la secte des protestants épiscopaux à Philadelphie, à New-York, au Mississipi et à la Nouvelle-Orléans. Depuis 1849 il est revenu exercer son ministère à New-York, où son talent oratoire est tenu en grande estime. A la suite d'une excursion en Angleterre, où il était allé colliger de nombreux matériaux relatifs aux annales de sa communion, il fonda avec le révérend C.-S. Henry le *New-York Review*, et dirigea ensuite le *Church Record* (1840-1842), feuille d'éducation et de morale. Il a aussi pris part aux travaux des Sociétés Ethnologique, Historique et Géographique de New-York. Ses principaux ouvrages sont : *Contributions to the ecclesiastical history of the United-States*; 1845, 2 vol. in-8°; ces documents pour servir à l'histoire ecclésiastique des États-Unis concernent plus spécialement les États de Virginie et de Maryland; — *Constitutions and Canons of the Episcopal Church*; 1849; — *Auricular Confession*; 1850; — *Egypt and its monuments*; 1852, in-8°; — *Antiquities of Peru*; 1853, vol. in-4°, traduit de Rivero et Tschudi; — plusieurs ouvrages à l'usage de la jeunesse et quelques pièces de vers.

Paul LOUISY.

J. Darling, *Cyclopædia bibliographica, a manual of theological and general literature*; 1854. — *American Literature*; 1855, t. II.

HAWKSBEE. *Voy.* HAUKSBEE.

HAWKWOOD (Sir *John*), surnommé par les Italiens *Aguto* et *John della Guglia* (1) (Jean de l'Aiguille), célèbre *condottiere* anglais, chef de la *compagnie blanche* (2), mort à Florence, en 1393, dans un âge avancé. Durant la seconde moitié du quatorzième siècle, il fut l'arbitre de la puissance et de la liberté des peuples de la moitié de l'Italie. Il était apprenti tailleur à Londres lorsqu'il fut enlevé par la *presse* pour servir sous Édouard III, dans ses guerres contre la France. Il se comporta avec tant d'intelligence et de bravoure qu'il obtint rapidement le grade de capitaine et les honneurs de la chevalerie. Après le traité de Brétigny (1360) il n'eut d'autres ressources que de guerroyer pour son

(1) Il est aussi nommé *Acuto*, *Auguto* et *Falcone in Bosco*.

(2) Cette dénomination lui fut donnée à cause des armures que portaient les soldats de cette compagnie. Ces armures, sans ornements, étaient entretenues dans un tel état de propreté « qu'elles brillaient comme des miroirs ». Les bannières, les écharpes et les panaches de ces hommes d'armes étaient également blancs.

compte, et se réunit aux bandes connues sous le nom de *tard-venus*, qui dévastèrent alors la partie occidentale de l'Europe. Villani accuse Édouard III d'avoir autorisé en secret ces ravages en France, quoiqu'en apparence il se montrât strict observateur de la paix : « A cette époque, ajoute l'historien italien, un tailleur anglais, nommé John della Guglia, qui s'était distingué à la guerre, se forma une compagnie de maraudeurs, la plupart Anglais, qui prirent plaisir à vivre de pillage et à se livrer à toutes sortes d'excès, à saccager et à mettre à contribution, tantôt une ville, tantôt l'autre. Cette troupe dévastatrice devint bientôt si considérable qu'elle fut la terreur de tout le pays. Ceux qui n'avaient point de retraite dans quelque lieu fortifié traitaient avec les maraudeurs, et achetaient à prix d'argent, ou à l'aide des provisions qu'ils leur livraient, la protection du chef, qui amassa des richesses immenses en peu de mois. » A mesure que ses moyens s'accrurent, il recruta de nouveaux bandits, et s'avança dans le pays. Hawkwood comptait sous sa bannière six mille cavaliers lorsqu'il s'avança à dix lieues d'Avignon (décembre 1360). Le pape Urbain V lui offrit cent mille florins s'il voulait passer en Piémont et s'engager au service du marquis de Montferrat. Hawkwood y consentit, pour fuir la peste qui désolait la Provence; mais il apporta ce fléau en Italie. Montferrat l'envoya aussitôt contre les frères Galeas et Bernabos Visconti (mai 1361). Ceux-ci, préoccupés de se garantir de la contagion, n'opposèrent aucune résistance aux aventuriers, et se bornèrent à garder les points fortifiés. Les Anglais s'emparèrent donc facilement d'une partie du Piémont, mais leur aide ne fut guère moins onéreux au marquis de Montferrat qu'à ses ennemis; aussi les céda-t-il aux Pisans, qui leur promirent quarante mille florins pour quatre mois (18 juillet 1363) et les opposèrent aux Florentins. Hawkwood revenait alors d'un voyage en Angleterre, où il avait été porter la meilleure partie de son butin, et où il avait été l'objet du plus brillant accueil de la part du roi Édouard III. Il commandait encore à 2,500 cavaliers et 2,000 fantassins, tous aguerris; il n'eut pas de peine à refouler les Florentins jusque dans leur ville, leur prit Figline (17 septembre), et surprit leur camp (3 octobre); il ravagea ensuite, de février à mai, tout le territoire ennemi. Les Florentins cherchèrent alors à le gagner; mais il resta fidèle aux Pisans, malgré la défection des quatre cinquièmes de son armée. Il appuya l'usurpation de Giovanni dell' Agnello lorsque celui-ci se fit proclamer doge de Pise; mais il fut trompé dans ses espérances, car Agnello s'empressa de passer avec les Florentins le traité de Pescia (17 août 1364), et Hawkwood se trouva sans solde. Il se jeta dans la Romagne, et y vécut de pillage jusqu'à ce que Galeas Visconti le lança dans le Mantouan (mai 1368). Hawkwood y trouva l'empereur Charles IV à la tête de cinquante mille hommes. Il déploya dans cette lutte inégale les talents d'un capitaine de premier ordre, et réussit avec sa petite armée à dissiper les Impériaux. En décembre 1669, il battit et fit prisonnier Jean Malatacca, général des Florentins; l'année suivante il prit Livourne et ruina les environs de Pise. En août 1372, les Visconti eurent l'imprudence de renvoyer Hawkwood, qui passa au service de Grégoire XI et changea aussitôt la fortune des armes. D'après les ordres de l'implacable Robert de Genève, alors légat, il brûla, en juin 1375, les moissons de la Toscane. Lors de la révolte de Bologne contre les papalins (20 mars 1376), Hawkwood, alors absent, perdit un grand nombre de ses soldats; ses deux fils et plusieurs de ses capitaines furent faits prisonniers. Il prit une terrible revanche de cet échec, le 29 juin de la même année, en prenant Faenza et livrant cette ville au fer de ses bandits; quatre mille personnes y furent massacrées. Les Bolonais, épouvantés, relâchèrent leurs captifs, pour obtenir une trêve de seize mois. En février 1377 Robert de Genève l'appela à Cesena, pour en exterminer les habitants; et comme le capitaine anglais hésitait devant cette mission : « Je veux du sang, du sang! tuez-les tous! » s'écria le cardinal. En effet, les Anglais réunis à la compagnie bretonne de Jean de Malestroit n'épargnèrent personne : cinq mille victimes tombèrent dans cette boucherie.

En janvier 1377, John Hawkwood, qui avait fini son engagement avec le pape, prêta son épée aux Florentins, qui avaient appris à le craindre. Dès le mois de mars les troupes papales fuyaient devant le chef anglais. Il battit ensuite les Vénitiens (1378). En juillet 1580, il protégea habilement le territoire de la république contre Charles Durazzo et ses Hongrois. Le 11 mars 1387, à la tête des Padouans, il détruisit l'armée véronaise à Castagnaro, prit les deux généraux ennemis et quatre mille six-cent-vingt hommes d'armes. Toujours stipendié par les ennemis qu'il avait vaincus, il suivit les drapeaux de la reine Marguerite de Duras jusqu'en 1390, où, animé d'une haine particulière contre Giovanni Galeas, il renouvela son traité avec les Florentins, et leur amena six mille cavaliers. Lorsque le comte d'Armagnac et ses Français eurent été mis en déroute devant Alexandrie par Giacomo del Veimer, général de Galeas, Hawkwood, qui arrivait avec les Florentins, se trouva fort compromis, et dut battre en retraite devant le vainqueur. Deux fleuves lui fermaient la marche, et del Verme, rompant les digues de l'Adige, enferma le camp florentin dans un lac : sûr de vaincre, il envoya à Hawkwood un renard enfermé dans une cage. L'Anglais en recevant ce message symbolique répondit au trompette du général milanais « que son renard ne paraissait pas triste, et que sans doute il savait par quelle porte il sortirait de sa cage ». En

effet, il sut trouver un gué, et malgré que sa cavalerie eût de l'eau jusqu'à la sangle et ses fantassins jusqu'au buste, il traversa le Mincio et l'Adige, et gagna Baldo dans le Padouan, avec une perte inférieure à celle de ses ennemis. Muratori, qui nomme Hawkwood *il prode e l accortissimo capitano*, présente cette retraite comme l'une des plus belles connues. Après la paix générale, qui se conclut en 1391, les Florentins conservèrent par exception à Hawkwood le commandement de leurs troupes. Ce guerrier était alors fort âgé; il ne voulut pas mourir sans avoir par une bonne action racheté les crimes que la guerre entraîne. Il fonda à Rome l'hôpital anglais pour les pauvres de sa nation.

A. D'E—P—C.

Matteo Villani, lib. X, et XI, p. 647-722. — Filippo Villani, *Prœmia*, p. 730-757. — Bernardino Corio, *Storie Milanesi*, pars III, p. 237-245. — Pietro Azari, *Chronicon*, p. 418. — Neri di Donato, *Cronica Sanese*, p. 177. 252. — Paolo Tronci, *Annali di Pisa*, p. 401. — Scipione Ammirato, lib. XII et XIII, p. 627-818. — *Cronica di Pisa*, p. 1043-1045. — Poggio Bracciolini, lib. II, p. 201-264. — Sozomène, *Pistoriensis Historia*, t. XVI, p. 1078 1090. — *Chronicon Estense*, t. XV, p. 491-514. — *Chronica di Bologna*, t. XVIII, p. 397.

* **HAWORTH** (*Adrien-Hardy*), entomologiste anglais, mort le 24 août 1833, près Chelsea. Il est connu surtout par un grand nombre d'ouvrages sur les diverses branches de l'histoire naturelle, notamment l'entomologie et la botanique. Les deux principaux sont : *Lepidoptera Britannica;* Londres, 1803-1828, in-8°; et *Synopsis Plantarum succulentarum;* ibid., 1812, in-8° : tableau auquel il ajouta en 1819 un supplément, et en 1821 une revue des familles et espèces de cette classe. Il a fourni beaucoup de mémoires intéressants dans les recueils des Sociétés Linnéenne et Horticole. P. L—Y.

Gentleman's Magazine, 1834.

* **HAWTHORNE** (*Nathaniel*), poëte et romancier américain, né en 1809, à Salem (État de Massachusetts). Il fit ses études au collége de Bawdoin (Maine). Suivant l'usage des jeunes écrivains aux États-Unis, il débuta par des essais et des contes dans le *Token*, un de ces recueils annuels qui sont très-populaires en Amérique. En 1837 il publia un volume de ces articles, sous le titre de *Contes deux fois dits* (*Twice told Tales*), ainsi nommés à cause de la première publication sous le pseudonyme français d'un prétendu M. de L'Aubépine. Longfellow en rendit compte avec enthousiasme dans la *North American Review*. Une seconde série parut en 1842. Ce fut vers ce temps qu'il entra dans l'association de Brook-Farm à Roxbury, près Boston, association composée de littérateurs et philosophes qui épris d'admiration pour la vie rurale voulaient en honorer et défendre le principe et l'indépendance par leur exemple et le libre travail de leurs mains. Ce n'était pas une société organisée d'après les idées chimériques de Fourier et d'Owen; elle reposait à la fois sur les traditions et sur des idées nouvelles. Tout en soignant les bœufs et les moutons dans cette singullière association, il observait autour de lui les mille faces sous lesquelles se produit et se révèle la nature humaine. C'est sur cet épisode de sa vie qu'est fondé un de ses derniers ouvrages, le roman de *Blithedale* (*Blithedale Romance*), où il introduisit plusieurs des membres de cette association.

Bientôt il se maria, et vint s'établir dans la petite ville de Concord (Vermont), et occuper *the old manse* (Le vieux presbytère), où jusque là aucun laïque n'avait habité. C'est là que, dans la chambre occupée auparavant par Emerson, il écrivit les charmantes esquisses que ses compatriotes considèrent comme égales aux meilleurs essais de Washington Irving. Publiées d'abord dans divers *Magazines*, elles parurent plus tard en volume, sous le titre de *Mousses d'un vieux Presbytère* (*Mosses from an old Manse*). Il passa trois ans dans cette maison, vivant très-retiré, et concentré dans les pensées et les rêves qui occupaient ou amusaient son imagination. L'esprit de progrès et d'amélioration vint l'y troubler et l'obliger à chercher une autre retraite ou au moins une autre résidence.

M. Bancroft l'historien avait été appelé par le président Polk au poste de ministre de la marine. A la prière de quelques amis, il nomma Hawthorne inspecteur des douanes à Salem. « Ainsi, dit avec enjouement l'auteur dans une introduction, au moment où j'étais forcé de quitter mon asile, la Providence vint me prendre par la main, et, singularité dont on peut sourire sans, je l'espère, lui manquer de respect, me conduisit, comme l'annoncent les journaux au moment où j'écris, du vieux presbytère dans un bâtiment de la douane. » Il occupa ce poste un an, attentif à tout observer autour de lui, comme le prouve *La Lettre Rouge* (*The Scarlet Letter*), qui parut quelque temps après. Ce roman fit une vive impression sur le public : le succès fut décisif. L'auteur ne présentait d'abord qu'une esquisse contenant le germe d'un roman. D'après le conseil d'un ami de Boston, il l'agrandit, le développa, de manière à former un volume. Est-ce une nouvelle, un roman proprement dit? Non, dit très-justement un critique américain; c'est un roman psychologique (*psychological romance*), un récit de remords, une étude de caractère, où le cœur humain est étudié, disséqué avec un profond discernement et une grande puissance d'effets et de poésie. Le drame a pour héroïne une femme coupable, qui verse des larmes comme celles qui coulèrent des yeux de Madeleine sur les pieds du Sauveur. Mais pendant tout le récit elle reste dans une position équivoque à l'égard d'un ministre des autels, complice dont les remords ne nous suffisent pas et dont le long silence n'est pas assez justifié. Si ce roman est le plus profond et le plus pathétique des ouvrages de l'auteur, nous devons dire pourtant que le sujet répugne aux scrupules de notre moralité litté-

raire : le cachet fortement puritain ne va pas à nos mœurs. Quoi qu'il en soit, sa popularité fut immense aux États-Unis et en Angleterre. C'est alors que commença la brillante réputation de l'écrivain. De Salem il alla s'établir à Lennox (Massachusetts). Ce fut là qu'il écrivit *La Maison aux sept Pignons* (*The House of the seven Gables*), publiée en 1851, et qu'on considère comme son chef-d'œuvre. L'histoire qu'il raconte est un fond rebattu. Ce sont les annales de deux familles ennemies; c'est un document perdu, à la possession duquel est attaché le gain d'une immense fortune; c'est une fatalité héréditaire, qui met sans cesse aux prises, pendant quatre ou cinq générations, les représentants des deux races; c'est une maison peuplée de souvenirs tragiques; c'est un vieux portrait encastré dans un vieux lambris, et qu'un testament bizarre y a cloué à jamais. Ce portrait se trouve mêlé à l'action, où il joue le rôle réservé aux fantômes avant l'invention de la peinture à l'huile. C'est lui qui cache le document perdu; c'est lui qui suspend et dénoue la chaîne des péripéties. Mais si le fond du récit est suranné, les développements ont un cachet de grande originalité. L'allégorie y est souvent mêlée aux récits de la vie réelle et à une analyse profonde des caractères. On y retrouve un mélange de philosophie humoristique, d'imagination fantasque, de douce ironie et d'observation vraie, qui rappellent Charles Lamb, Dickens et Thackeray. Comme pour reposer son esprit, il publia peu après deux ouvrages pour les enfants, l'un, le *Livre de Merveilles* (*A Wonder Book for boys and girls*), où il raconte avec grâce et imagination les anciens mythes classiques et les légendes, de manière à captiver fortement l'esprit simple de l'enfance. Il n'est pas d'allégorie enfantine qui vaille son *Image de Neige*. L'autre, *le Fauteuil du Grand-Père* (*Grand Father's Chair*), offre une série de biographies, tirées de la vieille histoire puritaine. Parvenu à l'aisance et à la célébrité, M. Hawthorne acheta une maison à Concord, non pas le vieux presbytère, qui avait passé en d'autres mains, mais un élégant cottage. En 1852, lorsque son ancien ami et condisciple Franklin Pierce se présenta comme candidat à la présidence, M. Hawthorne publia sa biographie. Naturellement l'éloge y domine; mais les faits y sont racontés avec convenance, et la biographie a de justes dimensions, ce qui est un mérite, car aux États-Unis tout héros qui recherche la faveur populaire est souvent loué et glorifié en cinq ou six cents pages. Le nouveau président nomma l'auteur consul à Liverpool, place considérée comme importante et lucrative. Il fallut à M. Hawthorne douze ou quinze ans de travaux pour conquérir sa réputation et la faveur du public. La réputation lui est venue par des ouvrages qui, publiés d'abord dans des revues, produisirent peu d'effet, et qui réunis en volumes séparés saisirent fortement et charmèrent le public. Dans la préface d'une nouvelle édition de ses contes et récits en 1851, M. Hawthorne lui-même dit avec esprit : « L'auteur de ces contes a des titres à une distinction, qu'il ne doit pas craindre de mentionner, attendu qu'aucun de ses confrères ne se souciera de la lui disputer. Il a été pendant bon nombre d'années l'homme de lettres le plus obscur de l'Amérique. Ces contes et histoires furent publiés dans des magasins et recueils annuels, pendant dix à douze ans, période de la jeunesse de l'écrivain, sans produire, à sa connaissance au moins, la plus légère impression sur le public. Un ou deux dans le nombre, *Le petit Ruisseau de la pompe* (*The Rill from the town pump*) a été peut-être reproduit par les journaux plus que d'autres. Pour le reste, il n'a pas de raison de supposer qu'à leur première apparition ils aient eu la bonne ou mauvaise fortune d'être lus par qui que ce soit. »

J. Chanut.

Cyclopædia of American Literature. — Documents particuliers.

HAXO (*Nicolas*), général français, né à Lunéville, vers 1750, mort au combat de La Roche-sur-Yon (Vendée), le 26 avril 1794. Après avoir servi quelques années en qualité de grenadier dans le régiment de Touraine, il rentra dans ses foyers, et la révolution de 1789 le trouva conseiller au bailliage de Saint-Dié; il devint alors président du tribunal de la même ville. La défense du territoire français appelant tous ses enfants, Haxo s'enrôla dans le 3e bataillon des Vosges, dont il devint bientôt commandant, et combattant sous les ordres de Custine, il prit part tant à la prise de Mayence (1792) qu'à la défense de cette place, attaquée l'année suivante par les Prussiens. Dirigé sur la Vendée, il sut bientôt, par les talents, le courage et la fermeté qu'il déploya dans une guerre aussi difficile, mériter le grade de général de brigade, qui lui fut accordé le 17 août 1793. Espérant arrêter les progrès d'une insurrection qui chaque jour s'étendait de plus en plus, Haxo, d'accord avec le général Dutruy, résolut d'attaquer l'île de Noirmoutiers, qui non-seulement était le centre des opérations des chefs vendéens, mais qui par sa position leur permettait d'être en communication constante avec l'Angleterre. L'entreprise était d'autant plus hardie que le terrain sur lequel il allait combattre était coupé par un nombre considérable de marais salants qui ne permettaient pas à l'armée républicaine de se déployer. Les dangers à courir ne pouvant balancer à ses yeux les avantages immenses qu'il espérait recueillir, Haxo commença l'attaque de l'île dans la nuit du 4 au 5 janvier 1794, et bientôt, malgré la défense héroïque des Vendéens qui combattaient sous les ordres du général Pinaud, la ville, cernée de toutes parts et incendiée par le feu de la flottille, dut ouvrir ses portes aux vainqueurs, qui s'emparèrent d'un immense matériel, de vingt bouches à feu et de vingt-deux chefs vendéens, au nombre

desquels était le fameux Gigot d'Elbée. Voulant profiter de la consternation que la prise de Noirmoutiers venait de jeter parmi les Vendéens, Haxo, sans calculer le nombre des ennemis qu'il allait avoir à combattre, marcha contre Charette, qui était à La Roche-sur-Yon. Le combat eut lieu, d'autant plus sanglant que si les uns avaient à soutenir l'éclat de leurs armes victorieuses, les autres tenaient à venger la défaite de Noirmoutiers. Malgré ses prodiges de valeur, l'armée républicaine, accablée par le nombre, dut enfin battre précipitamment en retraîte. Trop grièvement blessé pour pouvoir songer à trouver son salut dans la fuite, Haxo se brûla la cervelle, pour ne pas tomber vivant entre les mains de ses ennemis, ainsi que le prouve un certificat de l'adjudant général Aubertin, qui se trouve aux archives du ministère de la guerre. A. SAUZAY.

Archives de la guerre.

HAXO (*François-Nicolas-Benoît*, baron), général et ingénieur français, neveu du précédent, né à Lunéville, le 24 juin 1774, mort le 25 juin 1838. Sa famille habitait depuis longtemps dans les Vosges. Son père, maître des eaux et forêts, le laissa orphelin à l'âge de huit ans. Sa mère l'envoya à Paris, où il fit ses études. Nommé, le 1er septembre 1792, élève sous-lieutenant à l'école d'artillerie de Châlons-sur-Marne, il en sortit, le 1er juin 1793, lieutenant dans une compagnie de mineurs, et lorsqu'en 1794 le corps du génie parvint à enlever les mineurs à l'artillerie, le jeune Haxo consentit à quitter son arme, et en fut dédommagé par le grade de capitaine au corps du génie. Après avoir fait en cette qualité les campagnes de 1794 et de 1795, assisté au siége de la tête de pont de Mannheim et au blocus de Mayence, il fut appelé à Paris, en 1796, pour y suivre pendant quelque temps les cours de l'École Polytechnique et y compléter son éducation théorique. Il était à Genève, chargé de travaux importants, quand le premier consul partit pour la conquête de l'Italie. Entraîné à la suite de l'armée au delà du mont Saint-Bernard, il prit part aux attaques du fort de Bard, et assista aux combats de Monzabano et de Caldiero. Le grade de chef de bataillon fut en 1801 la récompense de ses services. L'Italie devint pour lui un sujet d'études au point de vue de la défense militaire. Il introduisit alors dans la rédaction des plans et des projets le premier l'emploi en grand des courbes horizontales équidistantes, pour représenter la surface du terrain, méthode qui depuis a fait faire de rapides progrès aux moyens d'exécution de l'art. Haxo fut employé aux fortifications de la Rocca d'Anfo, de Venise et de Mantoue. Les fortifications de Peschiera lui fournirent l'occasion de se faire connaître du chef de l'État. L'empereur avait trouvé trop vastes les projets que le génie militaire lui avait soumis pour cette place. Il rédigea lui-même, en 1806, un ordre dans lequel il qualifiait Peschiera de simple place de campagne, et voulait qu'elle ne fût fortifiée que pour permettre à une armée de manœuvrer pendant quelques jours dans sa sphère. Haxo ne se laissa point intimider par l'autorité de Napoléon; il exposa dans un nouveau mémoire l'ensemble des mesures nécessaires pour la défense de l'Italie, et démontra que Peschiera était appelé à y jouer un des rôles les plus importants. Pour toute réponse, l'empereur donna l'ordre de commencer les grands travaux qu'il avait d'abord repoussés, et lorsque, plus tard, l'Italie fut sérieusement menacée, il fit adresser les mémoires du simple commandant du génie Haxo au prince Eugène, en lui recommandant de profiter des idées qui y étaient développées.

L'affaire des fortifications de Peschiera avait sans doute donné à l'empereur une bonne opinion du commandant Haxo. Aussi, en 1807, l'envoya-t-il au sultan Sélim, avec le colonel Foy et quelques autres officiers d'élite, pour aider ce souverain à fortifier Constantinople et le détroit des Dardanelles. Pendant son séjour en Orient, Haxo se convainquit de la nécessité du maintien de l'Empire Ottoman pour arrêter les progrès de la Russie, et plus tard, lorsque la France s'éprit de l'idée d'une résurrection de la nation grecque, il combattit de toutes ses forces cette croisade généreuse. Rappelé à la fin de l'année 1807 en Italie, en qualité de sous-chef d'état-major près du général du génie Chasseloup, Haxo fut appelé en 1808 en Espagne, et là il passa tout à coup de l'étude à l'action la plus vive. « On le vit, dit M. Aubernon, à ce second et mémorable siége de Saragosse, où seize mille soldats français et polonais s'emparèrent, grâce à leur intrépidité et à l'habileté des ingénieurs, d'une forteresse défendue par Palafox et par trente mille hommes; on le vit conduire de brèche en brèche, et de maison en maison, une des principales colonnes d'attaque, avec un sang-froid et une fécondité de ressources qui le firent remarquer de toute l'armée. » Après cette action d'éclat, qui lui valut le grade de colonel, Haxo resta attaché à l'armée d'Aragon que commandait le maréchal Suchet. « Lerida fit voir comment le colonel Haxo savait diriger les attaques d'un siége régulier et difficile, ménager le sang du soldat, enlever aux assiégés leurs moyens de résistance et mettre l'artillerie à portée d'exercer sa formidable puissance. Mequinenza capitulant après six jours de travaux, auxquels le colonel Haxo prit une part marquante, Tortose assiégée et prise d'après les reconnaissances et plans d'attaque qu'il avait laissés avant de partir pour l'armée d'Allemagne, le placèrent au rang des ingénieurs les plus habiles. » Après la prise de Mequinenza Haxo fut promu général de brigade.

A peine arrivé, en 1811, à son poste de commandant du génie de l'armée d'Allemagne, sous les ordres du maréchal Davout, le général Haxo fut chargé par l'empereur, qui se préparait à faire la campagne de Russie, de reconnaître l'état

de toutes les forteresses que la France occupait dans la Poméranie, la Prusse, la Silésie et la Pologne. Il remplit cette mission, fit exécuter des travaux dans la plupart de ces forteresses, et s'occupa plus particulièrement d'augmenter les fortifications de Modlin et de Dantzig. Il fit construire dans cette dernière place des batteries casematées de son invention, qui ont depuis été adoptées dans les forteresses françaises. Il partagea ensuite les fatigues et les périls de la campagne de 1812; à Mohilew, à Smolensk, à la Moskowa, et dans toutes les actions de cette guerre il déploya sa capacité et son courage ordinaires. Ce fut le 5 décembre, au milieu de la retraite, qu'il reçut de l'empereur le brevet de général de division. Il parvint à échapper à ce grand désastre; mais à peine arrivé à Kœnigsberg, il faillit être enlevé par la maladie qui assaillit les débris de l'armée. Le 6 mars 1813, Haxo fut chargé du gouvernement de Magdebourg. Il fut ensuite appelé à Dresde, où l'empereur voulut se l'attacher comme aide de camp, et où il fut nommé commandant en chef du génie de la garde impériale au mois de juin. Pendant les négociations de Prague, l'empereur le chargea de reconnaître les frontières de Bohême entre Dresde et Liebstadt. Au moment où les alliés attaquaient Dresde, Haxo reçut l'ordre de se rendre à Kœnigstein, auprès de Vandamme. Il se trouvait avec ce général à Kulm, où, blessé à la poitrine d'un éclat d'obus, il fut fait prisonnier. La paix de 1814 le ramena des prisons de Hongrie en France, où il fut accueilli avec distinction par le gouvernement des Bourbons; sa place se trouva naturellement marquée au comité du génie et des fortifications. Lors du retour de Napoléon, il commandait le génie dans l'armée que le duc de Berry essaya d'organiser en avant de Paris; mais le prince dut bientôt quitter la France, et le général Haxo, devenu libre, vint se mettre à la disposition de l'empereur. « Comment donc, général, lui dit Napoléon, on m'a remis des ordres signés de vous pour fortifier des positions contre moi et pour faire sauter des ponts à mon approche! Vous vouliez donc m'empêcher d'arriver à Paris? » — « Sire, répondit simplement le général, je ne pouvais être à la fois dans deux armées; » et il fut rappelé au commandement en chef du génie de la garde impériale. Déjà à Dresde le général Haxo n'avait pas craint d'irriter l'empereur en lui conseillant de faire mettre en bon état les places de l'intérieur, et notamment Soissons; à Paris, il lui conseilla d'envelopper la capitale de fortifications suffisantes pour arrêter quelque temps l'ennemi; en peu de jours et avec l'aide d'un petit nombre d'officiers du génie, il traça lui-même ces ouvrages. On le vit ensuite assister à la bataille de Waterloo à côté de l'empereur, et suivre l'armée, après la capitulation de Paris, sur les bords de la Loire. Il revint à Paris avec les généraux Gérard et Kellermann, comme députés de cette armée pour demander au gouvernement provisoire « qu'elle restât réunie tant qu'il y aurait des étrangers sur le territoire français; que nul employé civil ou militaire ne fût destitué, qu'enfin personne ne fût inquiété pour ses opinions ». Le général Haxo retourna auprès de ses compagnons d'armes pour leur faire connaître que leurs vœux étaient rejetés. L'armée licenciée, Haxo offrit ses services au gouvernement royal. Ils ne furent point repoussés. Il siégea au conseil de guerre qui fut appelé à juger le général Lefebvre-Desnouettes (*voy.* ce nom), et qui le condamna à mort par contumace. Peu de temps après, Haxo fut nommé inspecteur général des fortifications. Il s'occupa alors à réédifier les places fortes de la France. Belfort, Grenoble, Besançon, Dunkerque, Saint-Omer, Sedan, le fort L'Écluse, et plus de soixante forteresses furent réparés et améliorés par ses soins et sur ses projets. Aussi le général Rogniat a-t-il pu dire avec raison sur la tombe de son collègue Haxo: « La paix fut pour lui plus laborieuse encore que la guerre. » Près de quatre cents feuilles de dessin approuvées par le comité du génie peuvent donner une idée de l'étendue de ses travaux. « Ses avis et ses projets, dit M. Aubernon, se lient toujours à la haute politique du royaume, aux souvenirs des guerres anciennes et modernes, à la situation respective des États, et reçoivent de la profondeur de ses vues la concision et la simplicité qui les distinguent. Il pense qu'un officier du génie ne doit rien faire pour l'ostentation, ni même pour la gloire; que la nature des services qu'il peut rendre exige que leur mérite reste toujours ignoré du public, et que ses lumières et son savoir n'appartiennent qu'à l'État. Aussi ne nous laisse-t-il aucun corps complet d'ouvrage, et sa science ne peut ressortir que de la collection de ses nombreux mémoires; s'il a établi sous le simple titre d'*Études* un système de fortifications, appuyé par des dessins soigneusement gravés, ce n'est point pour faire connaître au public le fruit de ses méditations et de son expérience; et s'il en communiqua les feuilles à quelques-uns de ses camarades, ce n'est qu'en leur faisant promettre de ne pas les laisser tomber en des mains étrangères. »

La révolution de 1830, en plaçant la France dans une situation nouvelle, rendit la guerre imminente pendant quelques années. Une armée française dut entrer en Belgique pour faire respecter l'indépendance de cette nation amie. Le roi appela le général Haxo au commandement en chef du génie de cette armée. Il conduisit en cette qualité le siége de la citadelle d'Anvers. « Grâce à cet art dans lequel il était devenu si consommé, dit M. Aubernon, il put vaincre les difficultés que lui opposaient la saison avancée, la nature du terrain, la pluie continuelle, la boue, les eaux, les fortifications savamment construites, l'opiniâtre et vaillante résistance des assiégés.

Ce fut un siége vraiment classique, avec les périls à côté de la science, et il ne lui fallut que vingt-quatre jours de tranchée et de travaux progressifs pour forcer l'ennemi à capituler et à remettre les décombres de la place à l'armée française (le 23 novembre 1832). » Aussitôt il vint reprendre sa place au comité des fortifications. Conseiller d'État depuis 1831, il fut appelé à la chambre des pairs le 11 octobre 1832. A plusieurs reprises, il conseilla au gouvernement de faire rectifier les frontières de la France; mais il ne réussit pas à faire prendre ses idées en considération. Croyant toujours utile de fortifier Paris d'une manière solide et permanente, dès 1815 et 1820 le général Haxo avait dessiné les plans et les devis d'une enceinte bastionnée pour la capitale. C'était le système que Vauban avait conseillé à Louis XIV un siècle auparavant; c'était celui que préférait le général Haxo, parce qu'il n'exige pas pour la défense des troupes aguerries, et que les citoyens appelés sur les remparts ne cessent pas d'être en relation avec leurs familles et leurs affaires. La plupart des autres généraux du génie préféraient à l'enceinte bastionnée une ceinture de forts détachés. La question fut vivement agitée plusieurs fois après la révolution de Juillet. Chaque fois Haxo soutint son opinion avec indépendance; mais le gouvernement appuyait l'autre système. L'opposition crut y voir un moyen d'attenter aux libertés du pays, et les fortifications de Paris furent remises à un autre temps. Enfin, en 1840, devant le danger d'une guerre possible, on s'avisa de combiner les deux systèmes, et l'enceinte continue fut exécutée comme pour contrebalancer l'effet des forts détachés: Haxo était mort depuis deux ans.

On a de lui, imprimés *Mémoire sur le figuré du terrain dans les cartes topographiques*; Paris, sans date (anonyme), in-8°; — *Notice historique sur feu M. le comte Dejean*, *prononcée au cimetière de l'Est*, *le* 14 *mai* 1824; Paris, 1824, in-8°; — *Carte indiquant la circonscription des divers États de l'Europe en* 1838, *avec l'étendue et les époques de leur accroissement successif depuis cent ans, dressée d'après les traités*; Paris, 1 feuille enluminée. Le but de l'auteur était de montrer à la France que pendant qu'elle restait stationnaire toutes les autres puissances s'étaient considérablement accrues. L. L—T.

Aubernon, *Éloge historique et funèbre du général Haxo*, lu à la chambre des pairs dans la séance du 25 mai 1839; dans le *Moniteur* du 28 mai 1839, p. 797. — Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des Hommes du Jour*, tome III, 1re partie, p. 321. — Mengin, *Notice nécrologique sur le lieutenant général baron Haxo*; Paris, 1838, in-8°.

HAY (*William*), littérateur anglais, né le 1 aout 1695, à Glynbourn (comté de Sussex), mort en 1755. Après avoir fait ses études à Oxford et suivi les cours du Temple, il voyagea sur le continent. De retour en Angleterre, il fut élu membre du parlement par le bourg de Seaford, qu'il représenta jusqu'à sa mort. Il épousa la cause de sir Robert Walpole, qu'il défendit dans plusieurs pamphlets, et dont il reçut une place de commissaire dans les vivres. Il fut ensuite nommé archiviste du greffe de la Tour. On a de lui : *Essay on civil Government*; 1728; — *Mount Caburn*, poëme descriptif; 1730; — *Remarks on the Laws relative to the Poor, with proposals for their better relief and employment*; 1736; — *Religio Philosophi, or The Principles of Morality and Christianty*; 1753; — *Essay on Deformity*; 1754. Hay, qui était lui-même difforme, plaisante sur ce malheur avec beaucoup de bonne humeur; — *Translation of Hawkins Browne's Poem* : De Immortalitate Animæ; 1754; — *The Epigrams of Martial translated and modernized*; 1755. Les *Œuvres* de Hay ont été recueillies par sa fille; 1794, 2 vol. in-4°.

Son fils, qui était membre du conseil suprême de Calcutta, fut tué à Patna, en 1762, par l'ordre de Cossim Ally-Kawn. Y.

Vie de Hay, en tête de ses *Œuvres*. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

HAY (Mme LE). *Voy.* CHÉRON (*Élisabeth-Sophie*).

HAY DU CHASTELET. *Voy.* CHASTELET.

HAY. *Voy.* HÉIDER.

HAYDER-ALI. *Voy.* HYDER-ALI.

HAYDN (*François-Joseph*), célèbre compositeur allemand, né le 31 mars 1732, à Rohrau, petit bourg situé sur les confins de l'Autriche et de la Hongrie, à quinze lieues de Vienne, et mort à Vienne, le 31 mai 1809. Il fut l'aîné des vingt enfants de Matthias Haydn, pauvre charron de Rorhau, qui était en même temps sacristain et organiste de la paroisse de son village. Ses dispositions pour l'art dans lequel il devait s'illustrer se manifestèrent dès sa plus tendre enfance. Les dimanches et jours de fête ses parents se délassaient des travaux de la semaine en faisant de la musique; la mère chantait et le père l'accompagnait sur la harpe. Un jour le petit Joseph, qui alors était à peine âgé de cinq ans, voulut aussi faire sa partie dans ces concerts : armé de deux petits morceaux de bois ramassés dans l'atelier de son père et se figurant tenir entre ses mains un violon et un archet, il vint s'asseoir auprès de ses parents, marquant avec gravité la mesure de la tête et du pied. On ne fit pas d'abord attention à ce jeu d'enfant, qui se renouvelait chaque fois que son père et sa mère faisaient de la musique; mais à quelque temps de là un parent de sa famille, nommé Frank, maître d'école à Haimbourg et bon musicien, étant venu visiter le charron de Rohrau, remarqua avec étonnement le sentiment parfait que l'enfant avait de la mesure et l'exactitude avec laquelle il indiquait le rhythme par les mouvements de la baguette qui lui servait d'archet. Il offrit de se charger de son éducation et de lui enseigner la musique. Sa proposition fut acceptée, et le lendemain il emmenait son jeune cousin à

Haimbourg. Alors commença pour le jeune Haydn un temps de rudes épreuves : Frank se montra envers lui d'une extrême sévérité ; mais si la rigueur du maître avait ses désagréments, elle avait aussi ses avantages, car pendant les trois années que Joseph passa à Haimbourg il apprit la lecture, l'écriture, les éléments de la langue latine, les principes de la musique, et à l'âge de huit ans il chantait déjà avec goût et commençait à jouer du violon et de plusieurs autres instruments. C'était lui qui, lorsqu'à certaines solennités on faisait de la musique à orchestre, remplissait l'office de timbalier ; « mais, disait-il plus tard en se rappelant cette époque de sa vie, j'étais encore plus battu que je ne battais mon instrument, et chaque jour, à l'école, mes camarades et moi nous recevions plus de corrections que de bons morceaux ». Le hasard voulut que Reüter, maître de chapelle de l'église cathédrale de Saint-Étienne, à Vienne, qui faisait une tournée dans l'intention de recruter des enfants pour le chœur de son église, vint à Haimbourg et entendit Haydn, dont il remarqua la voix pure et sonore. Surpris de la facilité avec laquelle l'écolier de huit ans déchiffra un morceau de musique qu'il lui mit sous les yeux, Reüter demanda à Frank de lui confier l'enfant ; Frank y consentit, et après avoir fait ses adieux à sa famille, le petit Joseph suivit à Vienne le maître de chapelle, qui le plaça sous sa direction à la maîtrise de Saint-Étienne.

Passionné pour la musique et ne négligeant aucune occasion de s'instruire, Haydn se faisait remarquer parmi les autres enfants de chœur par son ardeur au travail. A l'âge de treize ans il avait déjà jeté sur le papier quelques idées musicales, et se mit à composer une messe, qu'il montra à Reüter. Le maître ne daigna pas seulement regarder la partition, et tourna le dos à l'auteur, en lui disant qu'avant de penser à composer il fallait apprendre à écrire. Haydn, qui s'attendait à des conseils et à des encouragements, resta stupéfait, mais n'en apprécia pas moins la justesse de l'observation, et résolut de la mettre à profit. Malheureusement les leçons d'harmonie et de contre-point n'étaient pas gratuites, et il n'avait pas d'argent ; il eut recours à un autre moyen. Prétextant des réparations urgentes à faire à son habillement, il s'adressa à son père, qui s'empressa de lui envoyer six florins, et avec cette somme il se procura le *Gradus ad Parnassum*, de Fux, et le *Parfait Maître de Chapelle*, de Mattheson. Il se mit alors à étudier ces deux traités, méditant les passages obscurs jusqu'à ce qu'il eût trouvé une solution applicable à ses idées. Un travail aussi persévérant porta bientôt ses fruits, et les doutes même qui restaient dans son esprit contribuèrent puissamment à lui ouvrir les voies nouvelles qu'il allait parcourir dans le domaine de l'art.

Huit années s'étaient écoulées depuis son entrée à la cathédrale de Vienne ; l'époque de la mue était arrivée, et la belle voix de soprano que l'on avait si souvent admirée à l'église n'existait plus. Haydn dut songer à quitter la maîtrise. Cette sortie, qui d'ordinaire est convenue longtemps à l'avance avec les parents des enfants de chœur, s'effectua pour Haydn, comme on va le voir, de la façon la plus inattendue et la plus brutale. On portait alors les cheveux ramenés derrière la tête et noués avec un ruban. Haydn avait une paire de ciseaux neufs, qu'il essayait sur tout ce qui se trouvait à sa portée ; en passant près d'un de ses camarades, il lui coupa la queue. Reüter, dominé par un sentiment de jalousie qu'avait fait naître le talent du jeune artiste, saisit le prétexte de cette espièglerie pour le chasser immédiatement. On était au mois de novembre ; neuf heures du soir venaient de sonner ; il faisait un temps affreux ; Haydn, sans argent et presque sans vêtements, erra toute la nuit dans les rues de Vienne ; le matin, il fut rencontré, transi de froid, par un pauvre perruquier de sa connaissance, nommé Keller, auquel il conta sa mésaventure. Ce brave homme, qui n'avait pour se loger, lui, sa femme et ses enfants, qu'une chambre au cinquième étage et une mansarde au sixième, offrit à Haydn sa mansarde ainsi qu'une place à la table de sa famille. Haydn accepta avec joie, et fut bientôt installé ; un mauvais grabas, une chaise, un vieux clavecin qu'il parvint à se procurer et sur lequel il plaça son Fux et son Mattheson, composaient tout son mobilier. Mais peu lui importait ; délivré des soins les plus pressants, il pouvait du moins s'adonner entièrement à son goût pour l'étude, et lorsqu'il était assis à son clavecin, il n'enviait pas le sort d'un monarque ; les sonates d'Emmanuel Bach, qu'il prit pour modèle dans ses premières compositions, étaient surtout l'objet de ses prédilections ; il ne quittait pas son instrument sans avoir joué d'un bout à l'autre plusieurs de ces sonates. De rapides progrès furent le résultat d'un travail aussi soutenu. Peu à peu quelques occupations lui vinrent ; il jouait du violon dans une église, chantait dans une autre, touchait de l'orgue à la chapelle du comte Haugwitz, et donnait quelques leçons de chant et de clavecin. Dans la maison qu'il habitait demeurait le poëte italien Métastase, dont la nièce avait été une des premières élèves du jeune musicien ; Métastase présenta Haydn à l'ambassadeur de la république de Venise, à Vienne ; celui-ci avait une maîtresse qui était folle de musique et qui avait retiré chez elle le célèbre Porpora. Haydn, que son talent fit admettre dans les réunions intimes de ses nouveaux hôtes, sentit toute l'utilité qu'il pouvait tirer des avis de Porpora ; mais la mauvaise humeur habituelle du vieux compositeur napolitain rendait la chose difficile. Une occasion favorable se présenta. L'ambassadeur, étant allé aux bains de Mannersdorf avec sa maîtresse et Porpora, emmena Haydn, qui pendant ce voyage redoubla de pré-

venances auprès du maestro; le matin, de bonne heure, il préparait ses habits, accommodait de son mieux sa perruque et se faisait en quelque sorte son valet de chambre. A force de soins et de persévérance, il gagna les bonnes grâces du vieillard, et finit par en obtenir de précieux enseignements, notamment sur l'art du chant et sur les principes d'une harmonie pure et correcte appliquée à l'accompagnement. Les conseils de Porpora furent les seules leçons de composition que Haydn reçut d'un maître. Ce fut aussi vers le même temps que l'on grava ses premières compositions; elles consistaient en de petites pièces et des sonates qu'il écrivait pour ses élèves; il les livrait gratuitement aux marchands de musique, et ne pensait même pas qu'il pût en tirer d'autre avantage que celui de voir son nom sur le frontispice de ses œuvres. La comtesse de Thun ayant entendu plusieurs de ces productions, dans lesquelles on apercevait déjà le cachet d'un talent distingué, voulut en connaître l'auteur; elle le fit venir, le prit pour maître de chant et de clavecin, et se fit sa protectrice; d'autres dames de la cour imitèrent son exemple; l'ambassadeur de Venise lui fit une pension de six sequins par mois, environ soixante-douze francs, et bientôt Haydn se trouva au-dessus du besoin et put tenir le rang qui convenait à un artiste de son mérite. De cette époque datent ses premiers trios et ses premiers quatuors qu'il écrivit pour le baron de Furnberg, chez lequel on faisait beaucoup de musique de ce genre. Haydn avait alors dix-neuf ans. Un soir il lui prit fantaisie d'aller exécuter une sérénade pour trois instruments sous les fenêtres du célèbre arlequin Kurtz ou Curzio, plus connu à Vienne sous le nom de Bernardone, et qui dirigeait le théâtre de la Porte de Carinthie. Kurtz, frappé de la grâce et de l'originalité de cette composition, descendit pour savoir quel en était l'auteur : « C'est moi, dit Haydn, à qui il s'était adressé. — Comment, si jeune? — Ne faut-il pas commencer par quelque chose? — Tu as raison; saurais-tu écrire un opéra? — Je n'en ai jamais fait, mais j'essayerais si j'en avais... — Eh bien, viens avec moi. » — Kurtz le fit monter chez lui, le présenta à sa femme, jeune et jolie actrice, pour laquelle la sérénade avait sans doute eu lieu, et peu d'instants après Haydn, rayonnant de joie, quittait le directeur, emportant le livret d'un opéra-comique intitulé *Le Diable boiteux;* quelques jours lui suffirent pour en faire la musique, qui lui fut payée cent trente florins, et le succès justifia pleinement l'opinion favorable que Kurtz avait conçue du talent du jeune compositeur.

Les productions de Haydn se succédaient avec rapidité; les principales étaient des sonates de clavecin, des concertos et de petites pièces pour quatre, cinq ou six instruments, appelées *parthien* ou *casationes*, qui étaient fort à la mode en ce temps. Les connaisseurs recherchaient avec empressement ces charmantes compositions, pleines d'idées neuves, dans lesquelles l'artiste, marchant sur les traces de Sammartini, secouait déjà hardiment le joug scolastique qui pesait sur la musique instrumentale de l'époque. Au milieu de ses légitimes succès, Haydn avait atteint sa vingt-sixième année et désirait trouver une position stable, lorsque vers la fin de 1758 il entra au service du comte de Mortzin, en qualité de second maître de chapelle. Ce fut pour l'orchestre de ce seigneur qu'il écrivit, au commencement de l'année 1759, sa première symphonie en *ré*. Un jour le vieux prince Antoine Esterhazy, assistant à un concert chez le comte de Mortzin, entendit cette symphonie, dont il fut tellement enchanté, qu'après avoir demandé quel en était l'auteur et avoir su qu'il appartenait à la maison du comte, il pria instamment ce dernier de lui céder son musicien. Le comte y consentit. Haydn, qui était absent, apprit avec satisfaction cet arrangement; plusieurs mois s'écoulèrent cependant sans qu'on lui parlât de prendre possession de son nouvel emploi. Ce fut alors que d'après le conseil de son ami Friedberg, chef d'orchestre du prince, il écrivit sa cinquième symphonie en *ut*, qui fut exécutée à Tisenstadt, le 19 mars 1760, jour anniversaire de la naissance du prince. Au milieu du premier morceau, le prince interrompit l'orchestre pour demander le nom du compositeur. « Haydn, » répondit aussitôt Friedberg en présentant l'auteur. « Quoi! ce que je viens d'entendre est de ce Maure, dit le prince en fixant ses regards sur l'artiste, dont le teint basané justifiait à peu près l'apostrophe. Mais je me rappelle ton nom, continua-t-il en s'adressant directement à lui, tu es déjà de ma maison; comment se fait-il que je ne t'aie jamais vu? » — Haydn, troublé, ne sut que répondre. « Va t'habiller en maître de chapelle, reprit le prince; je ne veux plus te voir dans ce costume; il te va mal, tu es trop petit, trop maigre; il te faut un habit neuf, la perruque à boucles, le rabat, des talons rouges aussi hauts que possible pour que ta taille réponde à ton talent. Tu m'as entendu; va, on te fournira tout ce qui te sera nécessaire. » Et il donna l'ordre de continuer la symphonie. Ce langage hautain, qu'un artiste digne de ce nom ne supporterait pas aujourd'hui, paraîtra moins extraordinaire si l'on se rappelle qu'Antoine Esterhazy était un des plus fiers magnats de Hongrie, et que d'ailleurs à cette époque, surtout en Allemagne, les grands seigneurs considéraient comme des serviteurs les musiciens attachés à leur maison. Haydn dut s'incliner, et le lendemain il parut au lever du prince dans le costume qui lui avait été prescrit. Il n'eut d'abord que le titre de *musicien de chambre* ou *second maître de chapelle;* mais à la mort de Werner, premier maître de chapelle, la direction de la musique du prince lui fut entièrement confiée. Peu de temps après, en 1761, Antoine Esterhazy mourut; Haydn demeura

au service de son fils, Nicolas Esterhazy, non moins passionné que son père pour la musique, et qui de plus jouait parfaitement du *baryton*, instrument hors d'usage aujourd'hui et pour lequel Haydn a composé un nombre considérable de morceaux (1).

Haydn avait promis à son ami et bienfaiteur le perruquier Keller d'épouser sa fille Anna dès qu'il aurait une position assurée; il tint religieusement sa parole. Pendant quelque temps les deux époux, animés d'une affection réciproque, vécurent dans une union parfaite; mais bientôt l'humeur capricieuse d'Anna vint troubler le repos de l'artiste. Poursuivi par d'incessantes tracasseries, qui lui rendaient pénible son intérieur, Haydn alla chercher des consolations près d'une demoiselle Boselli, aimable cantatrice attachée comme lui à la maison du prince Esterhazy. Anna, dont les mœurs étaient d'ailleurs irréprochables, s'alarma de ces relations purement amicales. Il n'y eut dès lors plus moyen d'y tenir. Haydn se sépara de sa femme, à laquelle il fit une pension, et put enfin reprendre le cours paisible de ses travaux (2). Son traitement de maître de chapelle était peu considérable, mais il suffisait à ses besoins, et peu d'artistes ont eu une existence plus tranquille et plus régulière que la sienne. Il se levait à six heures du matin, s'habillait avec une certaine recherche, puis s'asseyait à une petite table placée près de son piano, et composait jusqu'à midi, heure de son dîner. Le reste de la journée était employé au service du prince ou en conversation avec ses amis; quelquefois, mais rarement, il allait à la chasse ou à la pêche. A Eisenstadt, à Esterhazy, et même à Vienne, où il fit plusieurs voyages avec le prince, rien ne dérangeait ses habitudes. Cette assiduité quotidienne au travail, de la part d'un artiste entièrement dévoué à son art, explique la quantité prodigieuse d'ouvrages qui sortirent de sa plume pendant les trente années, si calmes et si heureuses, qu'il passa à la cour des princes Esterhazy.

Depuis longtemps cependant, et sans qu'il s'en doutât, Haydn avait une réputation européenne. Dès 1766 ses premières symphonies avaient été gravées à Paris, où elles furent ensuite exécutées avec un immense succès au Concert des Amateurs. Plus tard, en 1784, les directeurs du concert de la Loge Olympique lui écrivirent pour le prier de composer spécialement à leur usage six nouvelles symphonies. C'était la première demande de ce genre qui lui fût adressée de l'étranger; il l'accueillit avec empressement, et bientôt après il envoya à Paris le manuscrit de ces symphonies dites de la *Loge Olympique*, et qui étaient les plus belles qu'il eût encore faites; elles lui furent payées six cents livres chacune. L'année suivante, il écrivit pour un chanoine de la cathédrale de Cadix les *Sept dernières Paroles de Jésus-Christ*. Cette composition, qu'il considérait lui-même comme l'un de ses meilleurs ouvrages, consistait en sept morceaux de musique instrumentale. Michel Haydn, frère du célèbre artiste et maître de chapelle à Salzbourg, eut ensuite l'idée d'y ajouter un chœur à quatre parties; il envoya son travail à Joseph, qui l'approuva et le fit graver sous cette forme.

On avait conseillé à Haydn d'entreprendre des voyages à l'étranger; plusieurs fois même il avait reçu des offres avantageuses, mais son goût pour la vie paisible les lui avait toujours fait refuser, et probablement il n'aurait jamais quitté son pays sans la mort subite de son amie la demoiselle Boselli. Le vide que cette perte amena dans son existence le décida à accepter la proposition qui lui fut faite d'aller diriger les concerts que le violoniste Salomon venait de fonder à Londres, dans la salle de Hanover-Square. On lui offrait cinquante livres sterling pour chacun de ces concerts, dont le nombre était fixé à vingt, et de plus on lui laissait la propriété des symphonies qu'il composerait. Haydn arriva en 1791 à Londres, où il resta une année, pendant laquelle il écrivit six grandes symphonies, des sonates de piano et beaucoup d'autres ouvrages. Il retourna ensuite en Allemagne; mais un nouvel engagement le ramena à Londres, en 1793. Ce fut alors qu'il produisit ses six dernières symphonies, qui sont conçues dans des proportions encore plus larges que celles des précédentes. Haydn, dont le talent excitait chaque jour davantage l'enthousiasme du public anglais, reçut de l'université d'Oxford le diplôme de docteur en musique; l'empressement avec lequel on recherchait ses moindres productions était tel qu'un éditeur lui paya dix mille francs les accompagnements de piano de deux recueils d'airs écossais. Il avait commencé la partition d'un opéra d'*Orphée*, qui lui avait été demandé par le directeur du théâtre de Hay-Market; onze morceaux étaient même déjà écrits lorsque des difficultés s'élevèrent relativement au privilège de la salle de spectacle. Haydn, pressé de revoir sa patrie, ne voulut pas en attendre la solution, et malgré les instances du roi Georges III, qui voulait le retenir, il quitta l'Angleterre, regrettant toutefois que les événements politiques ne lui permissent pas de visiter la France. Pendant ce voyage, il donna plusieurs concerts, et vers la fin de 1794 il était de retour à Eisenstadt. Haydn avait alors soixante-deux ans; il demanda sa retraite au prince Esterhazy, acheta une petite maison avec un jardin dans un des faubourgs de Vienne, sur la route de Schœnbrun, où il se retira pour y passer le reste de ses jours. Ce fut dans cette paisible demeure qu'il écrivit son

(1) « Le *baryton* ou *violoncelle d'amour*, dit M. Fétis, était monté de six cordes de boyau sur chevalet et de six autres cordes métalliques qui passaient sous la touche. Cet instrument, accordé à l'octave grave de la *viole d'amour*, et dont la sonorité avait un cachet mélancolique, était propre surtout aux arpèges. »

(2) Anna Keller mourut en 1800, âgée de soixante-dix ans. Haydn lui avait toujours payé régulièrement sa pension.

oratorio de *La Création*, dont le baron van Swieten, bibliothécaire de l'empereur, lui fournit le poëme. Il consacra deux années entières à cette partition, qu'il termina au commencement de 1798, et qui fut exécutée pour la première fois pendant le Carême suivant et aux frais de la Société des Amateurs, dans le palais du prince de Schwartzenberg. Bientôt toute l'Europe voulut connaître ce chef-d'œuvre; à Paris, on fit une traduction française des paroles, et le 3 nivôse an IX (24 décembre 1800) trois cents musiciens firent entendre à l'Opéra la nouvelle production du compositeur. On sait que ce fut au moment où le premier consul Bonaparte se rendait au théâtre pour assister à cette solennité musicale qu'eut lieu l'explosion de la *machine infernale*. L'émotion produite par cet événement nuisit à l'effet de l'œuvre de Haydn; mais les artistes qui avaient concouru à l'exécution témoignèrent à l'illustre maître leur admiration en faisant frapper en son honneur une médaille d'or, qu'ils lui envoyèrent à Vienne. Le Conservatoire imita cet exemple, et l'Institut admit Haydn au nombre de ses membres associés.

Depuis quelque temps la santé de Haydn s'était sensiblement altérée; ce n'était même pas sans peine qu'il avait pu achever son oratorio ou grande cantate des *Quatre Saisons*, qu'on exécuta au mois d'avril 1801, dans les salons du prince de Schwartzenberg. Cet ouvrage, dont le sujet, pris dans Thompson, se prêtait à la musique imitative, fut jugé inférieur au précédent; en effet, malgré les beautés de détails qu'il contient, on sent qu'il n'y a plus chez le compositeur la même puissance d'invention que dans les autres productions de son génie. Haydn écrivit encore trois quatuors; le dernier n'est point terminé; il y manque le final, et à la place de ce morceau on lit cette phrase, tracée de la main de l'artiste: *Mes forces m'ont abandonné, je suis vieux et faible*. Quand il se mettait à son piano, il ne tardait pas à éprouver des vertiges; les médecins, craignant l'apoplexie, lui ordonnèrent de cesser tout travail. A partir de ce moment ses facultés physiques et morales s'affaiblirent de plus en plus; constamment préoccupé de la crainte de tomber malade et de manquer d'argent, il acceptait les petits présents qui pouvaient contribuer à diminuer ses dépenses. Dans les dernières années de sa vie, un mouvement machinal, résultat de ses anciennes habitudes régulières de travail, le portait encore chaque jour vers son piano, qu'il était bientôt obligé de quitter. Les visites de ses amis le ranimaient un peu, surtout quand ceux-ci lui parlaient de son temps passé; un doux sourire errait alors sur les lèvres du vieillard, quelquefois une larme s'échappait de ses yeux, mais il ne tardait pas à retomber dans son état de somnolence habituel, roulant entre ses doigts les grains de son rosaire, sa dernière consolation. Les habitants de Vienne, prévoyant sa fin prochaine, voulurent lui donner encore un témoignage de leur vénération. On organisa une splendide exécution de *La Création*, avec la traduction italienne de Carpani; cent soixante musiciens furent convoqués chez le prince de Lobkowitz; toute la noblesse de Vienne assistait à cette solennité; l'illustre compositeur, auquel ses forces ne permettaient plus de marcher, fut apporté dans un fauteuil; des fanfares annoncèrent son entrée dans la salle; la princesse Esterhazy alla au-devant de lui, et l'introduisit au milieu de l'aristocratique assemblée. Bientôt l'orchestre commença, sous la direction de Salieri. Les applaudissements se renouvelèrent à la fin de chaque morceau. Ému par tant de marques de respect et de sympathie, Haydn sentit ses forces s'affaiblir, on l'enleva sur son fauteuil; mais au moment de sortir de la salle, il fit arrêter les porteurs, s'inclina pour remercier l'assemblée, puis étendant ses mains vers l'orchestre, il dit un solennel adieu à son art, en bénissant les dignes interprètes de son génie. Quelques mois plus tard, en 1809, l'invasion du territoire autrichien par l'armée française et le souvenir de l'envahissement de Vienne, quatre ans auparavant, vinrent jeter l'alarme dans le cœur de l'artiste en lui inspirant des craintes pour son souverain. A chaque instant il demandait des nouvelles de la guerre, allait à son piano et chantait d'une voix éteinte l'hymne national : *Dieu, sauvez l'empereur François!* Le 10 mai l'armée française n'était plus qu'à une demi-lieue du petit jardin de Haydn. Quinze cents coups de canon ébranlèrent les airs dans cette journée; quatre obus vinrent tomber près de sa maison; ses domestiques, effrayés, accoururent près de lui : « Rassurez-vous, leur dit-il, il ne sera fait aucun mal là où est Haydn. » Il ne se trompait pas; le premier soin de Napoléon à son entrée à Vienne fut d'envoyer un de ses aides de camp visiter le célèbre musicien. Le 26 sa faiblesse était extrême; il voulut cependant qu'on le transportât à son piano, et là il chanta trois fois avec ferveur: *Dieu, sauvez l'empereur François!* A peine eut-il achevé qu'il fut saisi d'une agitation convulsive, à laquelle succéda un sommeil léthargique, et le 31, vers le matin, s'éteignait, à l'âge de soixante-dix-sept ans et deux mois, l'une des plus grandes gloires de l'art musical moderne. Ses restes mortels furent inhumés sans pompe dans le cimetière de Gumpendorf; mais peu de temps après on célébra en son honneur à Vienne un service solennel, pendant lequel on exécuta le *Requiem* de Mozart; d'autres villes imitèrent cet exemple; à Paris, le Conservatoire de Musique fit entendre la belle cantate de Cherubini, ayant pour titre : *Chant funèbre sur la mort de Haydn*. La fortune de Haydn s'élevait, en y comprenant le prix de sa maison, à environ cent mille francs, qu'il avait économisés depuis l'époque de ses voyages en Angleterre. Il légua par son testament vingt-quatre mille francs à ses deux an-

ciens et fidèles domestiques; le reste de son héritage passa entre les mains d'un neveu, maréchal ferrant à Rohrau. Le prince Esterhazy acheta ses manuscrits; son perroquet fut payé trois mille francs par le prince de Lichtenstein, ce qui étonna singulièrement le maréchal ferrant.

Haydn fut toute sa vie pénétré de la piété la plus sincère; il reportait à Dieu seul la gloire de ses travaux. En tête de ses manuscrits on lit ces mots : *In nomine Domini*, ou ceux-ci *Deo gloria*, et à la fin de tous : *Laus Deo*. Lorsqu'en composant il sentait sa verve se refroidir, il quittait son piano, prenait son rosaire, et le récitait : ce moyen, disait-il, lui avait toujours réussi. Jamais artiste ne fut plus modeste et moins jaloux des succès d'autrui; la sérénité de son âme se reflète à chaque instant dans ses ouvrages. Haydn a abordé tous les genres de musique; mais c'est principalement dans le genre instrumental que ce grand maître s'est acquis ses plus beaux titres à la postérité; il est en quelque sorte le créateur de la *symphonie*, et le développement progressif de son génie est l'histoire même des progrès de l'art. En effet, si l'on considère ce qu'était la musique instrumentale entre les mains de ses devanciers et des contemporains de sa jeunesse, on voit qu'elle se borne encore à de petites pièces qui, sans être dépourvues de mérite, ont toutes le même style, les mêmes formules scolastiques; les essais du Milanais Sammartini font toutefois exception. Haydn ayant eu l'occasion d'entendre les symphonies de ce compositeur chez le comte de Mortzin, fut frappé de l'élégance des idées qui y abondent, et les prit d'abord pour modèle; mais, oubliant bientôt son point de départ, il compléta le plan, perfectionna la forme, le cadre s'élargit peu à peu sous le souffle de ses inspirations, et il arriva par degrés à produire ses douze grandes symphonies de Londres et ses cinquante derniers quatuors, véritables chefs-d'œuvre de conception et de facture. Ce n'est ni la passion entraînante de Mozart, ni la fougue, ni l'énergie, ni la fantaisie rêveuse de Beethoven, mais nulle part on ne rencontre ce sentiment pur, vrai, naturel, ce charme doux et tranquille, cette facilité d'énonciation, qui font des œuvres de Haydn des types de beautés réelles que les transformations successives de l'art ne sauraient ternir.

Dans la musique d'église, Haydn n'a pas apporté la grandeur de vue qui convient à son objet. Ses messes peignent les riantes images qu'il a l'habitude d'envisager, et n'offrent sous ce rapport aucune différence avec ses autres compositions; il anoblit la grâce des mélodies par la gravité des accords, par la vigueur de son orchestre, mais il n'élève point toujours l'âme à la hauteur du sujet. Au reproche qu'on lui adressait de n'avoir pas assez approprié son style à la majesté de l'Église, il répondait que l'idée qu'il se faisait de la bonté de Dieu, le portant par-dessus tout à la confiance, ne lui inspirait qu'une piété tendre et de gracieuses et douces pensées. Parmi ses ouvrages de musique religieuse, qui n'en sont pas moins dignes de la réputation dont ils jouissent encore, il n'a écrit que les *Sept dernières Paroles de Jésus-Christ* qui portent l'empreinte d'une profonde tristesse.

Dans ses oratorios, il s'est acquis une juste célébrité; celui de *La Création* est un des plus beaux monuments de l'art en ce genre. Toutefois, dans les chœurs il est inférieur à Hændel, comme grandeur et comme élévation de style. Haydn, en parlant de ce grand musicien, disait lui-même : « C'est notre maître à tous. »

Il a composé cinq opéras allemands et quatorze opéras italiens, qui tous, à l'exception du *Diable boiteux* et d'*Orphée*, ont été écrits pour le théâtre du prince Esterhazy; mais le sentiment dramatique y est faible. Haydn n'entre qu'avec difficulté dans l'esprit de la scène; la gêne qu'il éprouve comprime les élans de son génie, et l'on ne voit plus dans ses productions la chaleur de création qui anime sa musique instrumentale. Quel que soit cependant le genre qu'il traite, on retrouve partout cette abondance et cette clarté d'idées, cette netteté de plan, cette éloquence naïve et charmante qui caractérisent son style et le rendent accessible à tous les auditeurs. Partout, l'art le plus parfait se manifeste dans les développements de sa pensée, si simple en apparence, qui s'élève paisiblement vers un ordre de beautés régulières, pures, variées et brillantes, admirables produits des inspirations du génie combinées avec les ressources de la science.

On ne lui connaît d'autre élève direct qu'Ignace Pleyel, compositeur gracieux et facile; Weigl et Neukomm reçurent aussi de ses conseils, et Mozart, en dédiant à Haydn son premier œuvre de quatuors, prit le titre d'élève de l'illustre maître, déclarant qu'il l'avait choisi pour modèle.

Le nombre des compositions de Haydn est tellement considérable qu'il n'en avait pas même conservé le souvenir dans sa vieillesse; la liste qu'il en a remise à Carpani pour ses mémoires indique les ouvrages suivants : OPÉRAS ALLEMANDS : *Le Diable boiteux*, à Vienne (1752); — *Le Ballet des Sorcières* (1773); — *Geneviève de Brabant* (1777); — *Didon* (1778); — *Le Voleur de Pommes* (1779); — *Le Conseil des Dieux* (1780); — *L'Incendie*; — Musique pour la comédie *Der Zerstrente* (L'Étourdi); — Musique pour le drame *Gætz de Berlichingen*. — OPÉRAS ITALIENS : *La Cantarina* (1769); — *L'Incontro improviso*; — *La Speziale*; — *La Pescatrice* (1780); — *Il Mondo della Luna*; — *L'Isola disabitata*; — *Armida* (1782); — *L'Infidella fidele*; — *L'Infideltà permiata*; — *La Vera costenza* (1786); — *Acide e Galatea*; — *Orlando paladino*; — *L'Infideltà deluza*; — *Orfeo*, opéra inachevé; — MUSIQUE

d'église: *Dix-neuf messes* à quatre voix et orchestre; — *Quatre offertoires*, id.; — *Te Deum*, id.; — *Stabat Mater*, id.; — *Domine salvum fac*, et *Vivat in æternum*, à quatre voix et orgue; — Deux *Salve, Regina*, l'un pour soprano solo avec orchestre et orgue, l'autre pour quatre voix et orchestre; — *Salve, Redemptor*; — *Lauda, Sion*, à quatre voix et orchestre; — *Chorus de tempore*, id.; — deux hymnes allemandes, id.; — Cantique pour l'Avent, pour soprano et basse, avec orgue et orchestre; — *Les dix Commandements de Dieu*, en dix canons à plusieurs voix; — Oratorios : *Il Ritorno di Tobia*, commencé en 1763 et terminé en 1775; — *Les sept Paroles de Jésus-Christ sur la croix* (1785); — *La Création du monde* (1800); — *Les quatre Saisons* (1801); — Musique vocale de chambre et de concert : Quinze cantates, entre autres : *Ariane à Naxos*, à voix seule et orchestre; — *Ah! come il cor mi palpita!* pour soprano solo et orchestre; — *Plainte de l'Allemagne sur la mort de Frédéric le Grand*, pour voix de baryton, avec orchestre (1787); — *Berenice, che fai*, avec accompagnement de piano; — *Or vicino a te*, air pour soprano, avec chœur et orchestre; — *Cara, e vero*, idem, avec accompagnement de piano; — *Gott, erhalte Franz den Kaiser* (Dieu, sauvez l'empereur François), pièce avec accompagnement de piano; — Duo intercalé dans l'opéra intitulé *La Caffettiera bizarra*; — Neuf quatuors à quatre voix avec accompagnement de piano; — Quarante-deux canons à trois, quatre et cinq voix; — *Der Sturm* (La Tempête), chœur avec orchestre; — Trois chants à trois voix, avec accompagnement de piano; — Trois chants à quatre voix, id., sur des poésies de Gellert; — Chansons et Romances, id.; — Six recueils de chants à voix seule, id.; — *Songs and Ballads* (Chansons et Ballades anglaises), trois suites (1794); — Choix de chansons écossaises originales, arrangées à trois voix, avec accompagnement de piano (1794); — Musique instrumentale : Cent dix-huit symphonies, dont plusieurs sont connues sous les noms de symphonies *turque* ou *militaire*, de *La Roxelane*, le *L'Adieu*, de *La Chasse*; — Cent soixante-trois morceaux pour l'instrument appelé *baryton*; — Cinquante divertissements à deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit et neuf instruments; — Seize concertos pour divers instruments; — Quatre-vingt-trois quatuors pour deux violons, alto et basse; — Soixante-cinq sonates et fantaisies pour piano; — Une ouverture détachée pour le théâtre de Covent Garden; — Trente-deux danses et menuets pour orchestre, et plusieurs autres compositions de différents genres.

Dieudonné Denne-Baron.

Haydn's Biographie nach mündlichen Erzæhlungen [de]sselben, *entworfen und herausgegeben von A. C. Diis*; [Vi]enne, 1810. — *Biographische notizen ueber Joseph* [H]aydn, *von C. A. Griesenger*; Leipsick, 1810. — *No*[tic]*e sur Joseph Haydn*, par Framery; Paris, 1810. — [No]*tice historique sur la vie et les ouvrages de Joseph Haydn*, par Le Breton; Paris, 1810. — *Li Haydine, ovvero lettere sulla vita e le operé del celebre maestro Giuseppe Haydn*, da G. Carpani; Milan, 1812. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*. — A. de La Fage, *Micellanées musicales*; Paris, 1844.

Haydn (*Michel*), compositeur allemand, frère du précédent, né à Rohrau, le 16 septembre 1737, et mort le 18 août 1808, à Salzbourg. Il apprit dans la maison paternelle les principes de la musique, de la harpe et du clavecin, puis fut admis au nombre des enfants de chœur de la chapelle impériale de Vienne. Il reçut des leçons de Reüter, et acquit comme organiste et comme compositeur une grande habileté, qu'il dut surtout à l'étude des ouvrages de Fux, de Bach, de Hændel et de Graun. Nommé maître de chapelle de l'évêque de Groswardin, en Hongrie, il occupa ensuite la même position à la cathédrale de Salzbourg, et ouvrit dans cette ville une école de composition, qui a produit plusieurs artistes distingués. Il a écrit une grande quantité de musique, principalement dans le genre sacré. Son frère, Joseph Haydn, le considérait comme le meilleur compositeur de musique religieuse qu'il y eût alors en Allemagne. Son style est en effet plus grave et plus convenable pour l'église que celui des autres compositeurs allemands de son temps. Il se refusa toujours de son vivant à laisser publier ses œuvres, dont il n'a été gravé qu'un très-petit nombre après sa mort. On connaît de lui les productions suivantes : Musique d'église avec paroles latines : vingt messes solennelles; — une messe de *Requiem* à quatre voix et orchestre; — plusieurs *Gloria* et *Credo*; — seize offertoires; — cent-quatorze graduels, la plupart avec orchestre et orgue; — cinq *Te Deum*, pour chœur et orchestre; — trois vêpres complètes et un *Dixit*, id.; — quatre *Tantum ergo*, à quatre voix, petit orchestre et orgue; — deux complies; — cinq répons; — deux leçons de ténèbres, à quatre voix et orgue; — deux *Stella cœli*; — deux *Regina cœli*, avec orchestre; — un *Lauda, Sion*; — un *Alma*; — un *Ave, Regina*, et un *Salve, Regina*; — Musique d'église avec paroles allemandes : quatre messes à quatre voix, orchestre et orgue; — deux graduels allemands; — un *Te Deum*; — une litanie; — quatre vêpres chorales; — un air d'église et plusieurs cantiques avec ou sans accompagnement; — Oratorios : *Der bussende Sünder* (Le Pécheur pénitent); — *Le Repentir de saint Pierre*; — *Der Kampf der Busse und der Bekehrung* (Le Combat du Repentir et de la Conviction); — un autre oratorio pour le *Jubilé*; — Opéras et musique vocale de chambre et de concert : *Andromeda e Perseo*, opéra en trois actes; — *Endymion*, opéra; — *Der Frœhliche Wiederschein* (La joyeuse Clarté), id.; — *Patricius*, id.; — *Tapferkeit* (La Vaillance), id.; — *Der englische Patriot* (Le Patriote anglais), id.; — diverses cantates et différents airs d'opéra détachés; — cinquante chansons allemandes et des canons; — Musique

INSTRUMENTALE : Trente symphonies à grand orchestre; deux autres symphonies, une sérénade et une pastorale pour petit orchestre; des divertissements pour cinq et six instruments, des quintette pour deux violons, deux altos et violoncelle; — un quatuor pour violon, cor anglais, violoncelle et contre-basse; — sept marches; neuf suites de menuets; etc.

Dieudonné DENNE-BARON.

Fétis, Biographie universelle des Musiciens.

HAYDON (*Benjamin-Robert*), peintre anglais, né à Plymouth, le 25 janvier 1786, mort à Londres, le 22 juin 1846. Fils d'un libraire et destiné à cette profession, il montra pour les beaux-arts une vocation déclarée, qui triompha de la résistance de son père. Il obtint, au mois de mai 1814, la permission d'aller étudier la peinture à Londres sous Füscli, professeur à l'Académie royale. Ce maître instruit, qui avait plus de savoir que de goût et plus de puissance dans la pensée que dans l'exécution, exerça une influence plus vive qu'heureuse sur le jeune Haydon, qui possédait à peu près les mêmes qualités et les mêmes défauts. Ses débuts furent très-heureux. Son *Repos de la sainte Famille sur la route d'Égypte* et son *Dentatus* obtinrent un grand succès. Enivré de sa réputation naissante, il rompit avec l'Académie royale, dont il croyait avoir à se plaindre, et se créa dès le début un obstacle qui devait l'entraver pendant tout le cours de sa laborieuse carrière. L'orgueil intempérant qui l'avait poussé à cette fausse démarche n'était pas son seul défaut; il y joignait un extrême désordre dans la gestion de ses affaires. Il lutta toute sa vie contre les difficultés pécuniaires : lutte déplorable, qui d'humiliation en humiliation le conduisit au suicide. Mais à ce moment de sa jeunesse les amis et les patrons opulents ne lui manquaient pas. Son *Jugement de Salomon* fut vendu 700 guinées, son *Alexandre revenant de dompter Bucéphale* 500 guinées, son tableau de *Venus et Anchise* 200. En 1815 il augmenta son revenu en ouvrant une école où la peinture devait être mieux enseignée qu'à l'Académie royale. Les leçons de Haydon formèrent des artistes distingués; mais comme il ne mettait pas dans son enseignement la régularité nécessaire, son école périclita. Il travailla activement aux *Annales des Beaux-Arts* de M. Elmes; cette publication, remplie d'attaques contre l'Académie royale, et d'éloges pour Haydon et son école, ne rapporta ni argent ni écoliers au peintre professeur, et lui fit perdre plusieurs de ses amis. Ses créanciers le firent arrêter. Dans la prison où ils le retenaient, il conçut et exécuta, en 1827, un de ses meilleurs tableaux, l'*Élection pour rire* (mock Election), qui fut achetée 500 guinées par le roi Georges IV. Cette somme et le produit de quelques autres tableaux lui permirent de satisfaire momentanément ses créanciers. Rendu à la liberté, il assiégea les ministres de demandes et de projets qui avaient pour but d'assurer aux beaux-arts la protection du gouvernement. Les plans qu'il présenta à lord Wellington et à lord Melbourne ne furent point pris en considération. Tout ce qu'il obtint de lord Grey, ce fut d'être chargé de représenter le grand banquet de Guildhall par lequel le parti de la réforme électorale célébra son triomphe. Ce tableau, qui contient les portraits des hommes éminents du parti whig à cette époque (1832), eut peu de succès. Haydon réussit beaucoup mieux avec son *Napoléon à Sainte-Hélène*. Il admirait le conquérant, et se comparait à lui avec un orgueil un peu naïf, tandis qu'il voyait dans Wilkie, son heureux rival, le Wellington de la peinture. La prison pour dettes où il fut enfermé pour la seconde fois, en 1836, était son Sainte-Hélène. Des arrangements avec ses créanciers le rendirent à la liberté. La résolution que prit le gouvernement de faire décorer de peintures les chambres du nouveau palais du parlement ouvrit un vaste champ à ses espérances. Il avait pétitionné, écrit, parlé en faveur de la décoration des édifices publics, et son amour-propre ne lui avait pas permis de douter un moment qu'il ne fût un des peintres choisis pour exécuter cette tâche. Il envoya des cartons au concours; mais les juges ne placèrent pas même son nom au troisième rang des compétiteurs. Ce fut pour lui un coup terrible; son cerveau en fut dérangé. Malgré son profond découragement, il fut forcé par ses embarras d'argent de multiplier des tableaux que le public accueillait avec une froideur toujours croissante. Son *Bannissement d'Aristide*, qu'il exposa en 1846, ne reçut que de rares visiteurs, tandis que tout à côté l'exhibition du nain Tom Pouce attirait la foule. Ce contraste ajoutait aux poignantes angoisses du malheureux artiste. « Je suis, écrivait-il dans son journal, dans la plus affreuse position : couvert de dettes, découragé par le peu de sympathie que témoigne le public pour mes meilleurs tableaux. Je me suis réveillé ce matin à quatre heures.... Alors j'ai prié mon créateur, qui m'a soutenu pendant quarante ans dans cette vallée de larmes, de ne pas m'abandonner à la onzième heure. » D'autres tableaux sur lesquels il comptait, *Uriel et Satan; Curtius se précipitant dans le gouffre; Alfred et le jugement par jury; l'Incendie de Rome par Néron*, ne furent pas plus heureux. Cependant sa gêne devenait chaque jour plus pressante. Troublé par tant de déceptions, il n'avait plus la force de regarder sa position en face. De diverses personnes puissantes auxquelles il s'adressa, aucune ne répondit, excepté sir Robert Peel, qui lui envoya 50 l. st. Ce secours, qui honore la mémoire du ministre, ne sauva pas Haydon. Le 22 juin il sortit de grand matin, à la recherche d'une dernière ressource, qui lui manqua. Il rentra à neuf heures, et s'enferma dans son atelier pour écrire. Il revint voir sa femme, qui partait pour la campagne; il l'embrassa, rentra dans

son atelier, écrivit encore quelques mots, et se tira un coup de pistolet dans la tête; puis, comme il vivait encore, il s'acheva en se coupant la gorge avec un rasoir. L'autopsie constata, dit-on, une maladie du cerveau. La gloire que Haydon n'avait jamais pu saisir pleinement pendant sa vie lui a manqué aussi après sa mort, et tout en rendant justice à son sentiment grandiose de l'art, on s'accorde à reconnaître qu'il entendit mieux la théorie que la pratique de la peinture. Si on veut l'apprécier à toute sa valeur, il faut peut-être moins le chercher dans ses tableaux que dans ses *Leçons* (*Lectures*) *de Peinture*, et surtout dans les extraits de ses *Mémoires*, publiés après sa mort. Z.

Tom Taylor, *Life of Benjamin-Robert Haydon, with his autobiography and journals*; Londres, 1853, 3 vol. — *Edinburgh Review*, octobre 1853. — *British Cyclopædia* (*Biography*).

HAYE (DE LA). *Voy.* DELAHAYE et CORMENIN.

HAYER (*Jean-Nicolas-Hubert*), théologien français, né à Sarrelouis, le 15 juin 1708, mort à Paris, le 16 juillet 1780. Il était récollet et professa la philosophie et la théologie dans son ordre. Il se montra un des plus ardents athlètes de l'Église contre les incrédules de son temps. On a de lui : *La Spiritualité et l'Immortalité de l'âme*; Paris, 1758, 5 vol. in-12; — *La Règle de foi vengée des calomnies des protestants*; Paris, 1761, 3 vol. in-12; — *L'Apostolicité du ministère de l'Église romaine*; Paris, 1765, in-12; — *Traité de l'Existence de Dieu et de la religion chrétienne*; Paris, 1774, in-12; — *La Charlatanerie des incrédules*; 1780, in-12. G. DE F.

Sabatier, *Les trois Siècles littéraires*.

HAYER (LE). *Voy.* LE HAYER.

HAYES (*Louis*, baron de COURMENIN DES), diplomate français, né vers 1592, décapité à Béziers, en 1632. Son père était gouverneur de Montargis. Il fut élevé comme page à la cour de Louis XIII, qui l'admit dans son conseil et le nomma maître d'hôtel ordinaire. En 1621 il fut envoyé à Jérusalem pour y établir un consulat français et faire rendre aux cordeliers le service des saints lieux qu'avaient accaparé les moines arméniens. Il passa par Vienne, et y complimenta l'empereur Ferdinand II de la part du roi de France. Des Hayes réussit dans sa mission, et revint en France l'année suivante. En 1624, la politique française étant changée, des Hayes fut accrédité auprès de Christian IV, roi de Danemark, et de Gustave-Adolphe, roi de Suède, afin d'amener ces deux monarques à une alliance solide dirigée contre les envahissements de l'Autriche, qui tendait à asservir toute l'Allemagne et à s'établir sur la Baltique. Si d'abord Gustave resta neutre, Christian consentit à se mettre, comme capitaine général, à la tête des princes du cercle de la basse Saxe. Le cardinal de Richelieu félicita vivement des Hayes d'un si grand résultat, et le chargea en 1626 d'aller en Perse traiter avec Schah-Abbas *le Grand*. A son retour (1629), il dut aussitôt se rendre en Moscovie, auprès du grand-duc Michel Romanof, et conclut avec ce prince un traité de commerce avantageux pour les deux puissances. Il repassa par la Suède et le Danemark, où ses soins aplanirent des difficultés relatives au droit de passage du Sund et des autres détroits de la Baltique. Il sollicita une nouvelle ambassade en Suède, que Richelieu lui refusa; des Hayes considéra ce refus comme un acte d'ingratitude, et se jeta dans le parti de la reine mère, dont il chercha à engager les pierreries. Il intrigua aussi pour entraîner l'empereur à intervenir dans les affaires de France. Le cardinal le fit arrêter en Allemagne, obtint son extradition, et, sans égard pour ses services passés, le fit juger sommairement en Languedoc, où la cour guerroyait alors contre les protestants. Condamné à perdre la tête, des Hayes subit son supplice sans résignation ni courage. On a de lui : *Voyages du Levant, fait par le commandement du roi en* 1621; Paris, 1624, 1629, 1643, in-4°, 2 cartes. On y trouve des détails intéressants sur la Hongrie, la Turquie d'Europe, l'Asie Mineure, sur la Palestine, Jaffa, Jérusalem, Smyrne, Rhodes, Chypre, etc.; — *Voyages au Danemark*; Paris, 1664, in-12; cette relation contient des notices sur Copenhague et la cour danoise, les îles de Zélande, la Fionie, le Holstein, le Sleswig, Lubeck et les rivages de la Baltique. A. D'E—P—C.

Cardinal de Richelieu, *Mémoires* et *Correspondance*, passim. — P.-H. Mallet, *Histoire de Danemark*, t. VII, liv. X, p. 373. — Châteaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*. — Sismondi, *Histoire des Français*, t. XXII, p. 550.

HAYES (*Charles*), mathématicien et chronologiste anglais, né en 1678, mort à Londres, le 18 décembre 1760. Il fut pendant plusieurs années directeur de la Compagnie africaine. On n'a pas d'autres détails sur sa vie. Voici les titres de ses ouvrages, qui parurent presque tous sans nom d'auteur : *A Treatise on fluxions*; 1704, in-fol.; — *A new and easy Method to find out the longitude from observing the altitudes of celestial bodies*; 1710, in-4°; — *The Moon, a philosophical dialogue*; 1723, in-8°; — *A vindication of the History of the Septuagint*; 1736, in-8°; — *A critical Examination of the Holy Gospels according to st. Matthew and st. Luke, with regard to the history of the birth and infancy of our lord Jesus-Christ*; 1738, in-8°; — *Dissertation on the Chronology of the Septuagint*; 1741, in-8°; — *Chronographiæ asiaticæ et ægyptiaticæ Specimen; in quo 1° origo chronologiæ LXX interpretum investigatur, 2° conspectus totius operis exhibetur*; 1759, in-8°. Z.

Gentleman's Magazine, vol. XXXI. — Hutton, *Dictionary*. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

HAYLEY (*William*), poëte et biographe anglais, né à Chichester, en 1745, mort en 1820. Il fut élevé à l'école de Kingstow-upon-Thames, au collége d'Eton, et à Trinity-College (Cam-

bridge). En quittant l'université, il se retira sur sa terre de Eartham, dans le comté de Sussex, et cultiva les lettres. L'affliction qu'il ressentit de la mort d'un fils naturel le décida à quitter Eartham. Il alla s'établir à Felpham, où il passa le reste de sa vie. En 1792, il fit connaissance avec Cowper, et après avoir vécu dans son intimité, il consacra à sa mémoire un livre intéressant. Poëte lui-même, Hayley ne s'élève pas au-dessus du médiocre. On a de lui : *A poetical Epistle to an eminent painter* (Romney); 1778, in-4°; — *An Epistle to admiral Keppel;* 1779, in-4°; — *An Elegy on the ancient greek model;* 1779, in-4°; — *An Epistle to a friend on the death of John Thornton;* 1780, in-4°; — *An Essay on History, in three epistles to Edward Gibbon;* 1780, in-4°; — *An Ode inscribed to John Howard;* 1781, in-4°; — *The Triumphs of Temper*, poëme en six chants; 1781, in-4°; — *An Essay on Epic Poetry;* 1782, in-4°. Ces divers poëmes ont été recueillis; Londres, 1785, 6 vol. in-8°; — *Happy Prescription*, comédie; 1784, in-4°; — *Lord Russel*, tragédie, 1784, in-4°; — *Marcella*, trag., 1784, in-4°; — *The Mausoleum*, com.; 1784, in-4°; — *The two Connoisseurs*, com.; 1784, in-4°; — *An Essay on old Maids;* — *Life and poetical Works of Milton;* 1794-1799; — *Essay on Sculpture;* 1800; — *Life of Cowper*, avec ses œuvres posthumes; Londres, 1803, 1804, 3 vol. in-4°; — *Life of Romney*, 1809. Z.

Life of Hayley, by himself; 1823. — *Biographia Dramatica.*

HAYM (*Nicolas-François*), musicien et bibliographe italien, d'origine allemande, né à Rome, vers 1679, mort à Londres, le 11 août 1730. Il se rendit à Londres au commencement du dix-huitième siècle, et s'associa avec Clayton et Dieuport pour traduire en anglais et faire représenter les plus célèbres opéras italiens. Il arrangea successivement le *Camillo* de Bononcini et le *Pirro* et le *Demetrio* de Scarlatti. L'arrivée de Hændel en Angleterre ruina l'entreprise de Haym, qui transporta pour quelque temps en Hollande son industrie musicale. De retour à Londres, il s'attacha à Hændel, et écrivit pour lui les livrets de quelques opéras italiens. Il s'occupa aussi de numismatique, et surtout de bibliographie. Enfin, il avait conçu une histoire de la musique sur un fort beau plan, qu'il ne put pas exécuter, faute de souscripteurs. On a de lui : *Sonate da Camera* publiées en Hollande, en 1713. Haym connaissait non-seulement le contrepoint, mais il avait encore du génie pour la composition. Ses *Sonates* sont à peine inférieures à celles de Corelli; si elles n'ont pas la même grâce, elles ont plus de variété. — *Il Tesoro Britannico delle Medaglie antiche*, etc.; Londres, 1719-1720, 2 vol. in-4° : c'est une description des médailles, pierres gravées et statues qui existaient alors dans quelques cabinets de l'Angleterre; cet ouvrage fourmille d'erreurs, et n'a aucun prix pour les antiquaires; — *Notizia de' libri rari nella lingua italiana, divisa in quatro parti principali : cioè istoria, poesia, prose, arti e scienze;* Londres, 1726, in-8°; Venise, 1728; 1736 et 1741, in-4°; Milan, 1771, 1773, 2 vol. in-8°. C'est le meilleur ouvrage de Haym; et avec les additions qu'il a reçues après la mort de l'auteur, c'est un excellent répertoire bibliographique. Haym a composé de plus deux tragédies : *Merope* et *La Demodice*, et publié une édition de la *Gierusalemme liberata* du Tasse en 2 vol. in-4°. Z.

Hawkins, *History of Music.* — Rees, *Cyclopædia.* — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

HAYNAU (*Jules-Jacques*, baron DE), général allemand, né à Cassel, en 1786, mort à Vienne, le 24 mars 1853. Il est le plus jeune des fils que l'électeur de Hesse Guillaume Ier eut de Mme de Lindenthal. Entré en 1801 dans l'armée autrichienne, avec le grade de sous-lieutenant, il fit les campagnes de 1805, 1809, 1813 et 1814. En 1823 il obtint le grade de lieutenant-colonel, devint colonel en 1830, et général major en 1835. Promu en 1844 feld-maréchal lieutenant, il reçut le commandement de Temeswar en 1847, et c'est là que le trouvèrent les événements de mai 1848. Quand la guerre éclata en Italie, il demanda à y être employé, et s'y distingua. Pendant que l'armée autrichienne marchait sur Custozza, le général Haynau commandait à Vérone. L'idée qu'il eut d'envoyer de son chef, dans la nuit du 24 au 25 juillet, une brigade à Somma Campagna, contribua beaucoup à la victoire que les Autrichiens y remportèrent. Un combat heureux et le bombardement de Peschiera accrurent sa réputation, et après la conclusion de l'armistice l'empereur, qui l'avait déjà nommé commandeur de l'ordre de Léopold, lui donna la croix de Marie-Thérèse. Le général Haynau maintint sévèrement la tranquillité à Bergame et à Brescia; à Ferrare il tira une horrible vengeance de quelques sévices commis sur des soldats autrichiens par des habitants. Pendant ce temps-là, la Sardaigne avait dénoncé l'armistice et recommencé les hostilités (mars 1849). Une révolte formidable éclata à Brescia, et la brigade aux ordres du général Nugent n'était pas assez forte pour la réprimer. Haynau se porta alors rapidement de Padoue sur Brescia, et l'investit. Les insurgés opposèrent une résistance opiniâtre (31 mars et 1er avril 1849). Après un meurtrier combat de rues et une épouvantable canonnade, la ville fut prise d'assaut et cruellement châtiée. « J'ordonnai, dit le général Haynau dans son rapport officiel, de ne point faire de quartier et de massacrer sans pitié tous ceux qui seraient pris les armes à la main. Je commandai en outre de mettre le feu aux maisons des fenêtres desquelles on avait tiré sur mes troupes. »

Le général Haynau était occupé au siége de Venise, quand une lettre autographe de l'empe-

reur l'appela en Hongrie, au mois de mai 1849, pour y prendre le commandement en chef de l'armée autrichienne. Vers la fin de juin, l'armée principale, à laquelle l'empereur François-Joseph s'était rendu lui-même, se mit en mouvement. Haynau eut quelques succès. Il prit Raab d'assaut, marcha en avant vers le sud, occupa Szegedin (2 août), et livra sur les rives de la Theiss des combats (9 août) qui amenèrent la prise de Temeswar. L'armée russe acheva la défaite des Hongrois. Tandis que Haynau recevait de nouveaux honneurs de son gouvernement, la sanglante sévérité qu'il avait déployée flétrissait sa renommée. Les terribles exécutions qui eurent lieu le 6 octobre à Pesth et à Arad, et dans lesquelles périrent les hommes les plus éminents de la nation hongroise, exécutions généralement attribuées aux conseils et à l'influence de Haynau, excitèrent l'indignation générale. La guerre terminée, Haynau se trouva investi en Hongrie d'une véritable dictature militaire. Il se voyait de fait le vice-roi du pays, et prétendait agir à sa guise, sans avoir égard aux ordres ministériels qui lui venaient de Vienne, usant même du droit de grâce. Mais dans ce conflit d'autorité, il devait finir par succomber, et le 6 juillet 1850 un décret impérial lui enleva tout à coup son pouvoir et ses fonctions. Haynau rentra alors dans la vie privée, et choisit la ville de Grætz pour séjour. Au mois de septembre, il fit un voyage en Angleterre. Pendant qu'il visitait la fameuse brasserie de Barclay et Perkins à Londres, des rassemblements tumultueux se formèrent, les ouvriers le maltraitèrent, lui arrachèrent les moustaches et le menacèrent de le jeter dans la cuve où la bière fermentait. Au mois d'août 1852, il visita Bade, Hombourg et la Belgique : des démonstrations non moins significatives eurent lieu contre lui dans un jardin public à Bruxelles. Il vint ensuite à Paris, où la police le protégea contre toute démonstration. Il ne resta pas cependant longtemps en France, et partit le 7 septembre pour l'Allemagne. Frappé d'une attaque d'apoplexie en se rendant aux eaux de Græfenberg, il mourut peu de temps après. L. L—T.

Conversations-Lexikon.

*HAYNAU (Baron DE), frère aîné du précédent, est né en 1779. Il entra de bonne heure dans l'armée de Guillaume Ier, électeur de Hesse, parvint au grade de lieutenant général, et fut mis à la retraite en 1847. Jusqu'à cette époque sa vie n'avait présenté rien de remarquable; ce furent les événements de 1850 qui le signalèrent à l'attention publique. Tous les officiers supérieurs ayant refusé d'exécuter les ordres du ministre Hassenpflug (*voy.* ce nom), on eut recours à M. de Haynau. Il prit, le 30 septembre 1850, le commandement en chef de l'armée de l'électorat, et procéda avec énergie au maintien de l'état de siège dans lequel avait été mis le pays. Le comité de la chambre lança contre lui une accusation de haute trahison, et tous les officiers, à très-peu d'exceptions près, lui envoyèrent leur démission. Cette protestation éclatante rendit le maintien de Haynau impossible. Il donna sa démission, et rentra dans la vie privée. R. L.

Conv.-Lexik.

HAYNE (*Frédéric-Gottlob*), botaniste allemand, né le 18 mars 1763, à Sachsen-Jütterboch, mort le 28 avril 1832. En 1788 il s'établit pharmacien dans sa ville natale, et en 1800 fut appelé à Berlin par le gouvernement prussien pour y faire des expériences de botanique et de technologie. De 1801 à 1808 il remplit les fonctions de chef des travaux (assistant) à la manufacture de produits chimiques de Schœnebeck. Après être resté quelques années sans emploi, il fut nommé professeur de botanique à l'université de Berlin, et s'y distingua comme savant, comme phytographe et comme dessinateur. On a de lui : *Livre pittoresque du Botaniste à l'usage de la jeunesse* (en allemand, avec Fr. Dreves); Leipzig, 1798-1819, 5 vol. L'auteur en a publié un extrait en français : *Choix de Plantes d'Europe;* Leipzig, 1802; — *Termini Botanici iconibus illustrati;* Berlin, 1799-1817, 2 vol. avec pl.; — *Description et Représentation fidèle des plantes en usage dans l'art médical* (en allemand); Berlin, 1802-1831, 11 vol. in-4°, avec 600 pl., presque toutes dessinées par l'auteur. C'est un œuvre monumental au double point de vue de la science et de l'art. La mort empêcha Hayne de publier un douzième volume, qu'il laissa presque achevé; — *De Coloribus Corporum naturalium Commentatio physiographica;* Berlin, 1814. L'auteur pour reproduire le coloris des plantes indique huit couleurs génériques, dont il fait connaître les composés ou nuances; — *Texte* (suite) *des figures des plantes arborescentes étrangères qui peuvent subsister en Allemagne* (de Gümpel et Willdenow); Berlin, 1815-1820, 2 vol.; — *Texte des figures des plantes arborescentes étrangères qui peuvent subsister en Allemagne* (de Gümpel et Otto); Berlin, 1819-1821; — *Flore dendrologique;* Berlin, 1822; — de nombreux *articles*, *mémoires*, *dissertations*, dans les *Annalen der Chemie* de Crell; dans les *Annalen der Pflanzen*, d'Esseri; dans le *Zeitschrift für Pflanzenkunde*, etc. Il a édité les *Giftpflanzen von Deutschland* (Plantes vénéneuses d'Allemagne) de Halle; Berlin, 1806-1803, 2 vol.; et les *Medicinal-Pflanzen* (Plantes médicinales de la pharmacopée prussienne) de Brandt et Ratzeburg; Berlin, 1829-1830, 2 vol. L—Z—E.

Callisen, *Med. Schrift. Lexikon.*

*HAYNE (*Paul*), poëte américain, né en 1831, à Charlestown. Après avoir collaboré à la plupart des journaux littéraires du sud, il prit la direction de la *Charlestown Gazette*, puis de l'*Evening News*, feuille politique quotidienne. Ses poésies, *Poems*, 1855, in-8°, se composent



de pièces courtes, gracieuses et d'un bon rhythme; on y remarque la légende qui a pour sujet *La Tentation de Vénus*. P. L—Y.

American Literature, t. II.

HAYNER (*Christian*), médecin allemand, né en 1775, mort le 10 mai 1837. Il fit ses études à Leipzig, et apprit la médecine à Wittemberg, à Erlang, et à Iéna, où il fut reçu docteur. Il vint suivre à Paris les cours de Pinel et d'Esquirol, et s'appliqua particulièrement au traitement des aliénés et des épileptiques. De 1806 à 1829 il fut médecin en chef de l'hospice-prison de Waldheim (Saxe). En 1828 il obtint que les aliénés fussent transportés au château de Colditz, et présida à l'appropriation de cet établissement. Il fut ensuite chargé de fonder l'hospice de Sonnenstein, près Pirna, destiné au traitement des maladies mentales. On a de lui : *Appel aux gouvernements, aux magistrats et aux directeurs des maisons d'aliénés, pour obtenir l'abolition de divers abus qui se commettent dans le traitement des fous;* Leipzig, 1818, in-8°; — *De la Translation des aliénés de la maison de Waldheim dans le château de Colditz;* Dresde, 1829, in-8°; — de nombreux articles dans le *Zeitschrift für Seelenheil-Kunde* de F. Nasse. L—z—E.

Callisen, *Med. Schrift. Lex.*

* **HAYNEUFVE** (*Julien*), théologien français, né à Laval, en 1588, mort à Paris, le 31 janvier 1663. Dès l'âge de vingt ans, Hayneufve embrassa l'Institut des Jésuites, et fut successivement recteur du collége de Quimper, du noviciat de Rouen et du noviciat de Paris. C'était un homme d'une grande austérité, qui est recommandé comme un modèle à l'imitation des laïcs et des profès, dans une préface jointe à la seconde partie des *Réponses aux demandes de la vie spirituelle*. Toutes les nuits, à deux heures, il s'élançait hors du lit, et commençait sa besogne quotidienne : en toute saison il était vêtu d'une robe de toile, et jamais on ne le vit s'approcher du feu. Il avait composé beaucoup de sermons, mais ils n'ont jamais été recueillis, et paraissent perdus. Voici les titres de ses ouvrages imprimés : *De la Conduite de la vie et des mœurs qui mènent au salut;* Paris, 1639-1640, 3 vol. in-4°; — *Méditations sur la vie de Jésus-Christ pour tous les jours de l'année;* Paris, 1640, 4 vol. in-4°. C'est de cet ouvrage que Boileau parle dans sa dixième épître :

> Vous irez à la fin, honteusement exclus,
> Trouver au magasin *Priam* et *Regulus*,
> Et couvrir chez Thierry d'une feuille encor neuve
> Les *Méditations* de Busée et d'Hayneufve.

Hayneufve a publié lui-même un abrégé de ces méditations. Cet abrégé a eu de nombreuses éditions en peu d'années. Sébastien Mabre Cramoisy donnait la huitième en 1685, en 4 volumes in-12; — *Les Méditations sur la vie de Jésus-Christ* doivent être distinguées d'un autre ouvrage d'Hayneufve, qui a pour titre : *Méditations pour le temps des exercices qui se font dans la retraite de huit jours;* Paris, 1643, in-4°. Il existe aussi un abrégé de ce dernier ouvrage, publié plusieurs fois, et notamment en 1663, in-12; — *La Voie spacieuse;* Paris, 1645, in-4°; — *Veritates practicæ in vita domini Jesu sanctorumque gestis;* Rouen, 1652-1654, 4 vol. in-4° : ouvrage publié à Cologne, en 1665, in-4°, sous cet autre titre : *Ephemerides ecclesiasticæ Concionatorum;* — *Le grand Chemin qui perd le monde;* Paris, 1663, in-12. Nous croyons qu'il existe une première édition de cet ouvrage, sous la date de 1658, mais nous ne l'avons pas rencontrée; — *Recueil des Méditations des Supérieurs;* Rouen, 1655, 4 vol. in-12; — *Exercices spirituels;* Paris, 1655, in-4°; — *Le Monde opposé à Jésus-Christ, et convaincu d'erreur par cette opposition;* Paris, 1667, in-12; — *Réponses aux demandes de la vie spirituelle, par les trois voies qu'on appelle purgative, illuminative et unitive;* Paris, 1663-1665, 2 vol. in-4°. Julien Hayneufve n'est pas un casuiste, mais un mystique, et il ne lui manque aucun des défauts qu'on a coutume de signaler chez les écrivains qui traitent sur ce ton les questions morales. Le prompt débit de ses livres atteste le succès qu'ils ont eu du vivant de l'auteur; mais ce succès n'a pu se maintenir après la réforme du goût, et il y a bien longtemps que personne ne les ouvre plus. B. H.

N. Desportes, *Bibliogr. du Maine*. — B. Hauréau, *Hist. littér. du Maine*, t. IV, p. 126.

HAYONS (*Thomas* DES), polygraphe français, né à Sedan, vers 1612, mort vers 1670. Les premières années de sa vie sont fort obscures. Paquot, dans ses *Mémoires littéraires des Pays-Bas*, le fait naître à Liége. Mais des Hayons prend lui-même le titre de Sedanois, dans son premier ouvrage, publié à Genève, en 1636. Ce ne fut que plus tard qu'il alla se fixer à Liége. On a de lui : *Les Larmes de Sion, ou plaintes sur l'affliction de l'Église*, par Th. des Hayons, Sedanois; Genève, 1636, in-16; — *Les Mystères de notre Rédemption représentés en quatre tableaux;* Sedan, 1646, in-4°, et Liége, 1661, in-8°. Voici le début de ce poëme :

> Vous à qui la beauté des cieux
> Paraît au matin la première,
> Et vous qui vivez en ces lieux
> Où l'on voit mourir la lumière,
> Louez ce merveilleux enfant
> Qui, dès le berceau triomphant,
> Veut que partout sa gloire brille.
> Exaltez en cet heureux jour
> Le nom de ce vrai dieu d'amour,
> Qui, père de sa mère, est né fils de sa fille;

— *Les Visions de Mélinie, ou les triomphes de la valeur et de la piété dressés en l'honneur du très-glorieux saint Conrad, comte de Fribourg et de Furstemberg, cardinal; Menrad, comte de Hohenzolleren et Bussen; Gobert, comte d'Aspremont et Dun; Guillaume, duc d'Aquitaine et comte de Poitiers* (en vers); Liége, 1667, in-4°; sur un exemplaire conservé

à la bibliothèque de l'Arsenal, on trouve une note assez curieuse, de la main du marquis de Paulmy, sur les personnages dont il est parlé dans ce poëme; — *Les belles Manières de vivre, ou avis moraux pour la conduite de la vie;* Liége, 1685, in-8°; — *La Princesse solitaire, ou la vie de la princesse Landrade, fondatrice de l'abbaye de Munster-Bilsen; plus : l'Amour divin, ou la vie de saint Amour, patron du dit lieu*, etc.; Liége, 1685, in-8°, avec les portraits de la sainte et du saint; — *Relation de la maladie et de la mort de Philippe IV, roi d'Espagne*, trad. de l'espagnol; Liége, 1666, in-8° : renferme des détails curieux; — *Calendrier nouveau tiré des observations de Thomas de Kempis;* Liége, 1667, in-16; — *Le fidèle et vaillant Gouverneur représenté dans l'histoire de la vie et de la mort de Jean (V) d'Allamont, seigneur dudit lieu et de Malandry, baron de Busy*, etc.; Liége, 1666, in-12; 2e édit., augmentée, 1768, in-12 : n'est qu'une édition du livre que le P. Waha, jésuite, avait publié vers 1658; — *Les Césars, ou fable satirique contre les anciens empereurs romains*, trad. du grec; Liége 1670, in-8°.

GUYOT DE FÈRE.

Paquot, *Mémoires littér. des Pays-Bas.* — De Villenfagne, *Mélanges pour servir à l'histoire du pays de Liége.* — Boulliot, *Biographie Ardennaise.*

HAYS (*Jean* DE), poëte français, né au Pont-de-l'Arche, conseiller et avocat du roi à Rouen, vivait à la fin du seizième siècle. Ce qu'on sait sur son compte se réduit à peu près à ce qu'il fut l'auteur d'un volume intitulé : *Les premières Pensées;* Rouen, 1598, in-12. On y trouve une tragédie intitulée *Cammate;* c'est le même sujet que traita Thomas Corneille sous le titre de *Camma*. Un assassinat et un double empoisonnement forment le même sujet de l'œuvre, qui appartient, on le voit, au génie le plus sombre. Cette pièce n'offre d'ailleurs rien de remarquable, si ce n'est la circonstance, peut-être unique, d'être divisée en sept actes. — Une autre production du même auteur, *Amarylle, ou bergerie funèbre, en vers, à quatre personnages, sur la mort de M. de Villars, amiral de France*, Rouen, 1595, in-12, renferme quelques vers assez bien tournés :

La vengeance jamais ne fut une victoire.
C'est une grand'vertu de savoir pardonner....
Les dieux nous ont donné les larmes et le deuil
Pour en accompagner nos amis au cercueil. G. B.

Bibliothèque du Théâtre français, t. I, p. 299. — *Catalogue de la bibliothèque dramatique de M. de Soleinne*, t. I, p. 178.

HAYS (*Jean-Baptiste* DES), peintre français. *Voy.* DESHAYS.

HAYTON. *Voy.* HETHOUM.

HAYWARD (Sir *John*), historien anglais, né dans la seconde moitié du seizième siècle, mort en 1627. Il fit ses études à Cambridge. Il publia : *The first part of the Life and Raigne of King Henrie IV, extending to the end of the first yeare of his Raigne;* 1599, in-4°. Cet ouvrage est dédié au comte d'Essex, et quelques paroles trop flatteuses pour ce jeune seigneur valurent à Hayward un court emprisonnement. On raconte que la reine Élisabeth, très-irritée contre lui, demanda à Bacon s'il n'y avait pas dans ce livre un fait de trahison. « Non, madame, répondit-il; pour trahison, je ne puis dire qu'il y en ait; mais il y a beaucoup de fourberie. — Et comment? demanda la reine. — Parce qu'il a volé à Tacite la plupart de ses pensées et de ses sentences. » Hayward, rendu à la liberté, écrivit contre les jésuites, et obtint sous le règne de Jacques Ier, en 1610, le titre d'historiographe du Chelsea-Collége. Il fut élevé en 1619 à la dignité de chevalier. On a de lui, outre l'histoire citée plus haut : *An Answer to the first part of a certaine conference concerning succession, published not long since under the name of R. Doleman;* 1603, in-4° : ce révérend Doleman était le père Parsons; — *The Lives of the three Normans kings of England : William I, William II, Henry I;* 1613, in-4°; — *Of Supremacie in affaires of Religion;* 1624, in-4°; — *The Life and Raigne of king Edward VI, with the beginning of the Raigne of queen Elizabeth;* 1630, in-4°. On a encore d'Hayward plusieurs ouvrages religieux, entre autres : *The Sanctuarie of a troubled Soul;* Londres, 1616, in-12; — *David's Tears, or an exposition of the penitential Psalms;* 1622, in-8°; — *Christ' Prayer on the crosse for his ennemies;* 1623, in-8°.

Z.

Biographia Britannica. — Chalmers, *General Biographical Dictionary.*

HAZIN. *Voy.* MOHAMMED ALI HAZIN.

HAZLITT (*William*), littérateur anglais, né à Maidstone, le 10 avril 1778, mort à Londres, le 18 septembre 1830. Il n'avait que cinq ans lorsque son père, ministre unitairien, l'emmena en Amérique. Après deux ans passés à New-York, il retourna en Angleterre, et devint le pasteur d'une congrégation presbytérienne à Wem, dans le Shropshire. Ce fut dans cette petite localité que Hazlitt commença son éducation. On a conservé quelques lettres écrites par lui entre neuf et douze ans; elles indiquent une singulière précocité d'esprit. Il en donna une preuve plus évidente en publiant dans un journal, à l'âge de treize ans, une lettre pour la défense de Priestley. Cette lettre, si Hazlitt en est bien le seul auteur, annonce un savoir et une dextérité à manier le raisonnement peu ordinaires chez un enfant. En 1795, il entra au collége unitairien de Hackney, pour s'y préparer à la profession évangélique; mais cette profession ne lui plaisait pas. Au lieu d'étudier la théologie, il s'occupa de philosophie morale et de politique; enfin, en quittant Hackney, à l'âge de dix-sept ans, il déclara, au grand regret de son père, qu'il ne serait pas ministre unitairien. Comme il montrait beaucoup de goût pour les beaux-arts et qu'il dessinait passablement, on lui permit de prendre la profession de

peintre. Tout en s'y préparant avec ardeur, il continua d'étudier la philosophie à ses moments perdus, et il esquissa son essai sur les *Principes des Actions humaines*. En 1802 il visita Paris, dans l'intention d'étudier les tableaux du Louvre. A son retour, il parcourut plusieurs comtés d'Angleterre et les villes manufacturières. Il peignit un grand nombre de portraits, mais il n'alla pas plus loin dans la carrière artistique. Sa sensibilité nerveuse le disposait tour à tour à l'exaltation et au découragement, et lui interdisait les efforts suivis. Mécontent de lui-même et du public, il abandonna la peinture, dont il n'avait pas su tirer un bon parti. Il se rendit à Londres à la fin de l'automne de 1803, et débuta au hasard dans la carrière littéraire. Ses *Principes des Actions humaines*, qui parurent en 1805, annonçaient les qualités et les défauts qu'il montra dans ses autres ouvrages. Le fond en était subtil et la forme avait quelque chose d'ingénieux, d'agréable et d'original. En 1808 il épousa miss Stoddard, sœur du docteur sir John Stoddard, et alla vivre avec elle dans le Wiltshire, sans interrompre ses publications littéraires. En 1811 il retourna à Londres, et s'établit à Westminster (York-Street), dans une maison que Milton avait habitée, et qui appartenait à Bentham. En 1813 il donna à la Russell-Institution une série de leçons sur l'histoire de la philosophie anglaise; plus tard, à la Surrey-Institution, il fit des cours sur les poëtes anglais en général, les poëtes comiques et les poëtes du siècle d'Élisabeth. Il fut quelque temps rédacteur du *Morning Chronicle*, et écrivit aussi dans la *Revue d'Édimbourg* et l'*Examiner*; mais son caractère capricieux l'empêcha toujours de se créer une position fixe et considérable, comme le désordre et l'incurie de sa conduite l'empêchèrent de faire fortune, malgré les sommes que lui rapportèrent ses nombreux ouvrages. En 1822 il divorça d'avec sa femme, et deux ans après il se remaria. Ce second mariage ne fut pas plus heureux que le premier. Ses dernières années s'écoulèrent dans la solitude, et au milieu de travaux littéraires incessants, exécutés trop rapidement pour avoir une grande valeur. Il mourut du choléra. Les ouvrages de Hazlitt sont nombreux, et appartiennent à des genres très-variés : la philosophie, la critique, l'histoire littéraire, l'histoire proprement dite, la biographie, etc. De toutes ces compositions les plus agréables, celles qui méritent d'être lues encore aujourd'hui, sont des recueils d'essais, tels que : *Autour de la table*; — *Les Propos de table*; — *Le Franc Parleur*; — ou encore ses *Caractères des Pièces de Shakspeare*; — et son *Esprit du Siècle*. Son *Histoire de Napoléon*, que Hazlitt regardait comme son plus grand ouvrage, est peu digne du sujet. On y trouve plus de déclamations que de renseignements. Comme écrivain, Hazlitt a de la vivacité et de l'éclat; il prodigue les expressions pittoresques, les traits incisifs, les rapprochements piquants, les citations à effet; mais il abuse de ces moyens, qui après avoir un moment amusé l'esprit le lassent et le rebutent. Son style manque absolument de calme et de fermeté, et a quelque chose de gonflé et de malsain : Byron le comparait plaisamment à une éruption de petite vérole. Malgré ce défaut général et fatigant, ses *Essais* contiennent des pages excellentes, qui, sans le placer au premier rang des critiques anglais de son temps, expliquent son succès et sa réputation. On a de lui : *An Essay on the Principles of human Action*; Londres, 1805, in-8°; — *The Eloquence of the British Senate; being a selection of the best speeches of the most distinguished parliamentary speakers, from the beginning of the reign of Charles I to the present time*; 1808, 2 vol. in-8°; — *Memoirs of the late Th. Holcroft*; 1809, 3 vol. in-12; — *A new and improved English Grammar, for the use of the schools; in wich the discoveries of M. Horne Tooke and other modern writers on the formation of language are for the first time incorporated*; 1810, in-12; — *The Round Table, a collection of essays on literature, men, and manners*; 1817, 2 vol. in-8°; — *Characters of Shakspeare's Plays*; 1817, in-8°; — *A View of dramatic Criticism*; 1818, in-8°; — *Table talk*; 1824, in-8°; — *The Spirit of the Age*; 1824; — *The plain Speaker*; — *The Life of Napoleon*; 1827, 4 vol. in-8°; — *Political Essays and sketches of public Characters*; — *An Account of British galleries of Art*; — *The Literature of the Elizabethan age*; — *The modern Pygmalion*; — *Notes on a journey through France and Italy*; 1814; — *Conversations of James Northcote*; 1830, in-8°. Après la mort de Hazlitt, son fils publia ses *Literary Remains*; 1836, 2 vol. in-8°.

L. J.

Notice sur Hazlitt; en tête de ses *Literary Remains*. — *Edinburgh Review* (janvier 1837). — *English Cyclopædia* (*Biography*). — Rose, *New general Biographical Dictionary*.

* **HAZON** (*Jacques-Albert*), médecin français, né en 1708, à Paris, où il est mort, en 1779. Il étudia d'abord la théologie, mais il la quitta bientôt pour se livrer à la médecine. Ses principaux ouvrages sont : *An in calculo renum et vesicæ pro natura calculi, ætate et temperamento ægrotantis remedium alkalino-saponaceum anglicum? Concl. affirm.*; Paris, 1742, in-8°. Cette thèse, qui fut soutenue par Macquer, se trouve consignée dans le t. IV de ses *Disputationes Chirurgicæ selectæ*; — *An diæta omnibus necessaria, magis tamen Lutetiæ Parisiorum incolis? Concl. affirm.*; Paris, 1765; cette dissertation se trouve aussi dans le t. II du *Journal de Médecine*; — *Discours sur la nécessité de la vocation de Dieu dans l'étude de la médecine*; Paris, 1762, in-8°; — *Éloge historique de l'université de*

Paris; Paris, 1770, in-8°. Le conseil de l'université ayant rendu un arrêt contre cet opuscule, qui lui parut entaché de jansénisme, Hazon fut suspendu de ses fonctions de docteur régent jusqu'au moment où M. de Malesherbes, arrivant au ministère, le fit rentrer dans tous ses droits; il y eut deux éditions de cet écrit : la première est en latin et français, la seconde en français seulement, et parut en 1773; — *Notice des Hommes les plus célèbres de la Faculté de Médecine en l'université de Paris, depuis* 1110 *jusqu'en* 1750 *inclusivement;* Paris, 1778, in-4° : cet ouvrage, plein de recherches, est un extrait du manuscrit de Th. Bernard Bertrand, qui était resté inédit. Hazon a donné en outre, de 1756 à 1764, beaucoup de bonnes observations médicales au *Journal de Médecine*, t. IV, V, IX, XII, XIV, XV, XVII, XX.

GUYOT DE FÈRE.

Biographie Médicale.

* **HEAD** (Sir *Francis-Bond*), littérateur anglais, né en 1793, à Hermitage, près de Rochester. D'abord major dans l'armée, il se fit connaître par d'agréables productions littéraires, telles que *Rough Notes of a Journey across the pampas* (Feuillets épars d'une excursion à travers les pampas); 1826, 2 vol.; et *Bubbles from the Srunnen of Nassau* (Murmures des sources de Nassau); 1833 : piquante satire du monde aristocratique et de ses préjugés. En 1835 il remplissait le poste d'aide-commissaire militaire dans le comté de Kent lorsqu'il fut envoyé dans le haut Canada en qualité de gouverneur; son administration, aussi bizarre qu'impolitique, fit éclater des collisions fréquentes entre les partis saxon et français, à la suite desquelles une insurrection formidable mit en feu toute la province. Pour cacher la faiblesse de ses forces, il eut recours à des moyens extrêmes, comme l'enrôlement des féroces tribus indiennes et la mise à prix des têtes des rebelles. Remplacé au mois de mars 1838 par sir Georges Arthur, qui comprima la révolte, il n'en reçut pas moins, malgré ses fautes, le titre de baronet aussitôt qu'il fut de retour en Angleterre; il essaya vainement de justifier sa conduite dans une brochure apologétique (*Narrative*, 1839), qui offre un singulier mélange de polémique sérieuse et de fanfaronnades. Il jouit d'une pension de 100 liv. st. (2,500 fr.) pour services rendus aux lettres. On a encore de lui : *The defenceless State of the Country* (Le Pays sans défense); 1852: écrit suggéré par l'appréhension d'une descente des Français en Angleterre; — *A Faggot of French Sticks* (Une Poignée de Verges françaises); 1852, in-8°: critique spirituelle, mais passionnée de nos mœurs actuelles; — *A Fortnight in Ireland* (Une Quinzaine en Irlande); 1852, in-8°; — *Descriptive Essays*; 1856, 2 vol.: collection d'articles insérés d'abord dans les colonnes de la *Quarterly Review*.

Paul LOUISY.

Convers.-Lexikon. — Men of the Time. — Burke, *Peerage. — The British Catalogue.*

HEADLEY (*Henri*), poëte et critique anglais, né à Instead (comté de Norfolk), en 1766, mort à Norwich, en novembre 1788. Il montra des dispositions précoces, et, malgré l'extrême délicatesse de sa santé, il apporta beaucoup d'ardeur à l'étude. De l'école de Norwich, où il avait commencé son éducation, il passa à Trinity-College (Oxford), et là, près de Thomas Warton, il contracta l'amour de la vieille poésie anglaise. Lui-même, dans les années qui suivirent sa sortie d'Oxford, composa quelques pièces de vers délicates et touchantes, adressées à une jeune personne qu'il aimait, et dont il ne put obtenir la main. Il se maria de dépit avec une femme qu'il perdit bientôt. Il alla ensuite demander inutilement au climat de Lisbonne le rétablissement de sa santé, et revint mourir à Norwich, dans sa vingt-troisième année. On a de lui : *Select Beauties of ancient English Poetry*; 1787, 2 vol., in-8°. Cette publication contribua beaucoup à développer dans le public le goût de l'ancienne poésie. Les morceaux de ce recueil sont d'ailleurs bien choisis, et précédés de bonnes notices biographiques. Headley travailla à divers recueils périodiques, l'*Olla podrida*, les *Lucubrations of Abel Slug*, le *Gentleman's Magazine*. Il publia aussi un petit volume de *Poésies*. Z.

Chalmers, *General Biographical Dictionary.*

* **HEADLEY** (*Joel-Tyler*), littérateur américain, né le 3 décembre 1814, à Walton (Massachusetts). Élevé au collége de l'Union, il alla étudier la théologie au séminaire d'Auburn; mais, obligé de renoncer au sacerdoce par l'état maladif de sa santé, il se mit à voyager, et résida plus d'une année en Italie. En 1854 il fut élu député à la législature d'État. Auteur abondant et facile, il a traité des genres fort différents, et a quelquefois rencontré le succès. Ses principaux écrits sont : *Letters from Italy*; 1844; — *The Alps and the Rhine*; 1845; — *Napoleon and his marshals*; 1846, 2 vol.; ouvrage auquel sert de pendant *Washington and his generals*; 1847, 2 vol. : l'auteur, patriote avant d'être impartial, accorde, dans ce parallèle inopportun, la palme militaire à ses compatriotes; — *A Life of Cromwell*; 1848 : travail qui doit beaucoup aux recherches de Th. Carlyle sur le protecteur; — *The old Guard of Napoleon*; 1851; — *Lives of W. Scott and A. Jackson*; 1852; — *History of the second War with England*; 1853, 2 vol., qui comprend les événements militaires de 1812 à 1814; — *Life of Washington*; 1854; — *Mary, queen of Scots*; 1856. On a aussi de lui des esquisses de voyages et un volume de *Mélanges*; 1850.

Paul LOUISY.

W. Allen, *American Biographical Dictionary*; 1857. — *Bibliotheca Americana*, 1853.

HEARNE (*Thomas*), archéologue anglais, né en 1678, mort le 21 juin 1735. Il était fils du maître

d'école d'un pauvre village; il montra dès son enfance du goût pour l'étude, et trouva des protecteurs qui le firent entrer à Oxford, en 1695. Attaché d'abord à la bibliothèque de cette université et pourvu de fonctions subalternes, il fut nommé sous-bibliothécaire en 1702. C'était le comble de son ambition; il ne respirait à l'aise qu'auprès de ses livres chéris. Il était dévoué à la famille des Stuarts, et lorsque le roi Georges Ier exigea de tous les fonctionnaires un serment de fidélité, Hearne, fidèle à une cause perdue, aima mieux perdre un emploi qui lui était cher que se soumettre à un acte qui blessait sa conscience. Cette conduite trouva peu d'imitateurs; de semblables exemples sont rarement contagieux. Hearne vécut dans la retraite, livré à l'étude la plus opiniâtre, exhumant des chroniques, collationnant des manuscrits et mettant au jour de vieux historiens précieux pour l'histoire de l'Angleterre. Il se bornait volontiers au rôle d'éditeur, mais il avait soin d'ajouter aux textes qu'il mettait au jour des dissertations et des notes où, parmi bien des choses inutiles et mal écrites, il se rencontre des renseignements précieux. Il avait peu de critique, peu de jugement; mais les matériaux qu'il rassembla et qu'il livra au public sont d'une haute importance. Les ouvrages historiques édités par Hearne forment une collection in-8° de trente-trois écrivains, et remplissent soixante-quatre volumes. Ils n'ont guère été tirés qu'à 200 exemplaires et quelquefois à moins; cette collection, très-difficile à réunir, débute par la *Life of Alfred the Great, by Spelman*, 1709, et se termine par *Benedictus, abbas Petroburgensis, De Vita et Gestis Henrici II;* 1735. Nous ne donnerons pas les titres des trente-trois ouvrages, nous indiquerons seulement comme d'une très-grande rareté l'*Itinerary* de Leland, 1710-1712; la *Vita Th. Mori*, par G. Roper; l'*Historia Regum Angliæ*, par John Ross; la *Chronicle* de Robert de Gloucester, 1724, 2 vol.; les *Annales Edwardi II*, par Jean de Frokelowe, 1729; les *Acta Apostolorum*, grec et latin, 1715. Très-recherchés des bibliophiles anglais, les volumes édités par Hearne se payent à des prix fort élevés; les exemplaires en grand papier sont d'une valeur exorbitante : certains de ces volumes ont atteint en vente publique près de 40 livres sterling (1,000 francs); il ne paraît pas qu'aucun collecteur soit arrivé à les réunir tous dans ce format supérieur. Un bibliophile zélé, M. Hanrott, possédait cinquante-et-un de ces précieux volumes; ils furent adjugés au prix de 430 livres sterl. à la vente de sa bibliothèque, en 1834. Quelques-uns des historiens mis au jour par Hearne ont été réimprimés en 1745, en 1771, en 1810; mais ces éditions nouvelles n'ont pas aux yeux des amateurs le prix des impressions originales. Peu de temps après la mort du zélé antiquaire, on réunit sous le titre d'*Ectypa varia ad historiam Britannicam illustrandam, studio Th. Hearne*, 1737, in-fol., une cinquantaine de gravures sur des sujets traités dans les publications de Hearne; ce recueil a du prix en Angleterre. On doit à cet infatigable travailleur des éditions de Justin et de Tite-Live, ainsi qu'un recueil des œuvres posthumes de sir Thomas Bodley, fondateur de la célèbre bibliothèque dont la ville d'Oxford est justement fière. Les ouvrages dont il est l'auteur sont de peu d'importance; son *Ductor historicus*, 1704, 2 vol., a cependant obtenu les éloges de Gibbon. Les manuscrits de Hearne, comprenant une correspondance étendue avec les érudits de l'époque et une sorte de journal de ses travaux, sont entrés dans la bibliothèque Bodleyenne; on en a extrait ce qu'ils contenaient d'intéressant au milieu de choses oiseuses, et on en a formé deux volumes, publiés sous le titre de *Reliquiæ Hearnianæ*. G. B.

Huddesford, *Lives of Th. Hearne, J. Leland and A. Wood;* 1772, 2 vol. in-8°. — Fabricius, *Bibliotheca mediæ et infimæ Latinitatis*, t. I, p. 276. — Chauffepié, *Dictionnaire historique*. — *British Bibliographer*, vol. I et II. — Gibbon, *Miscellaneous Works*, t. III, p. 566. — Dibdin, *Bibliomania*, 1811, p. 441; *Library Companion*, p. 213. — Lowndes, *Bibliographer's Manuel*, t. II. — J.-Ch. Brunet, *Manuel du Libraire*, 4e édition, t. II, p. 528.

HEARNE (*Samuel*), voyageur anglais, né à Londres, en 1745, mort en 1792. Il entra dès l'âge de onze ans comme midshipman dans la marine royale à Portsmouth, et servit avec distinction à bord du vaisseau de lord Hood. Après la paix il passa au service de la Compagnie de Hudson's-Bay en qualité de contre-maître. En 1768 il fut chargé de relever une partie des côtes et d'y perfectionner la pêche de la morue. Il s'acquitta de sa double mission avec tant de zèle et d'intelligence que les directeurs de la Compagnie le choisirent de nouveau pour découvrir une communication au nord entre les deux océans et le gisement de mines d'or et de cuivre signalées depuis longtemps par les Indiens. Ces mines avaient été l'objet des voyages infructueux de James Knight, Georges Barlow et David Vaughan (1719), enfin de John Scroggs (1722). Le sort des trois premiers de ces navigateurs et de l'équipage des deux bâtiments qu'ils montaient était jusque alors demeuré inconnu; Hearne résolut de chercher leurs traces. Il partit le 6 novembre 1769 du fort du Prince de Galles sur la rivière Churchill, et se dirigea hardiment par terre au nord-ouest, accompagné de deux Européens et de quelques Indiens, qui l'abandonnèrent après quinze jours de marche. Ses vivres étant épuisés et le froid commençant à devenir rigoureux, il revint au fort, où il rentra le 11 décembre. Durant ce voyage, Hearne apprit de quelques Esquimaux que Knight et ses compagnons avaient fait naufrage sur l'île de Marbre, en 1719. Ils étaient environ cinquante : en 1721 il en restait encore cinq, qui ne tardèrent pas à succomber de famine et de froid (1).

(1) On trouvera à l'article KNIGHT les détails de cette

Le 23 février suivant, Hearne se mit de nouveau en route, avec six guides indiens. Le trajet fut des plus pénibles : les voyageurs n'avaient pour subsister que ce qu'ils pouvaient saisir en gibier ou poisson. « Nous avions quelquefois trop, dit Hearne, rarement assez, souvent trop peu, et fréquemment rien du tout; et une fois nous avons été près de sept jours sans avoir d'autre nourriture que quelques fruits sauvages, de l'eau, des morceaux de vieux cuir et des os brûlés. » Hearne voyageait toujours à pied, souvent chargé d'un pesant fardeau, presque toujours au milieu d'âpres rochers ou de bois impratiqués. Au commencement de mars il était parvenu au 59e degré; mais il dut monter plus au nord, pour trouver un campement favorable à la continuation de son voyage. Il stationna dans un wigwam de sauvages jusqu'au 24 mars. De nombreux indigènes se joignirent à sa troupe, qui bientôt s'éleva à six cents personnes. La route n'en fut que plus lente et les approvisionnements plus difficiles. On était arrivé péniblement au delà du 63° de latitude et à 10′ 41″ à l'ouest du fort du Prince de Galles lorsque Hearne jugea prudent de revenir sur ses pas. Ses sauvages compagnons lui donnaient beaucoup d'inquiétudes; déjà ils lui avaient brisé son quart de cercle, volé son fusil et quelques autres objets d'utilité première; sans défense au milieu d'eux, ils pouvaient pour le moindre caprice lui donner la mort. Il se sépara d'eux, et presque sans vivres et sans moyen de s'en procurer. Il aurait sûrement succombé à la faim, si le 20 novembre il n'eût fait rencontre d'un chef indien, nommé Motonnabi, qui le secourut et le ramena au fort le 25.

Tant de périls et de fatigues sans résultats ne découragèrent pas l'intrépide Hearne. Motonnabi lui ayant offert de le conduire par une autre route, il accepta, et dès le 7 décembre suivant s'avançait plus à l'ouest sur un terrain rude et stérile, entrecoupé de lacs et de nombreux cours d'eau. Le 22 juin on rencontra enfin des Indiens Copper's River. Dès lors Hearne marchait vers un but assuré : il eut encore à franchir une chaîne de montagnes très-escarpées, et le 13 juillet se trouva sur les bords du fleuve (*River* ou *Copper*), sur les bords duquel il reconnut effectivement les indices certains de filons cuivreux. Il en détermina la position, et fit de curieuses observations dans ces régions inconnues. Il descendit la rivière de la Mine de Cuivre environ trente milles, et assura avoir vu la mer à l'embouchure de ce fleuve, par 72° environ; mais plusieurs circonstances importantes font présumer qu'il se trompa. « En définitive, fait remarquer justement M. Frédéric Lacroix, ce voyage, accompli avec tant de courage, à travers tant de dangers et de souffrances, n'eut qu'un résultat : ce fut de prouver la possibilité de parvenir à la côte septentrionale de l'Amérique. »

Le 30 juin 1771 Hearne était de retour au fort du Prince de Galles, après un voyage de cinq cent soixante-et-onze jours. Sa découverte lui valut les félicitations du monde savant et des récompenses de sa Compagnie, qui en 1775 lui confia la création et le gouvernement du comptoir de Cumberland, dans le pays des Knistineaux, sur le bord méridional du Sturgeon-Lake, par 53° 58′ de lat. nord et 104° 25′ de long. ouest. En 1782 La Pérouse attaqua cet établissement, le rasa, et s'empara des papiers de Hearne; cependant, il consentit à les lui rendre à la condition de les publier. Hearne, de retour en Angleterre en 1787, s'occupa de mettre en ordre sa relation; mais elle ne parut qu'après la mort de l'auteur, et sous ce titre : *A Journal from the Prince of Wales's Fort, in Hudson's Bay, to the Northern Ocean; undertaken by order of the Hudson' Bay Company, for the discovery of Copper Mines, a North-West passage*, etc., *in the years* 1769, 1770, 1771, 1772, Londres, 1795, in-4°, fig. et cart.; trad. en français par Lallemand, Paris, 1779, in-4°, ou 2 vol. in-8°.

A. de Lacaze.

H.-J. Rose, *New general Biographical Dictionary*, — John Gorton, *General Biographical Dictionary*. — *European Magazine*, an. 1797. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*. — Frédéric Lacroix, *Régions circompolaires*; dans l'*Univers pittoresque*, p. 204-207.

HEATH (*Nicholas*), prélat anglais, né à Londres, mort à Cobham, en 1560. Il fut élevé au collége du Christ, à Cambridge, et devint archevêque d'York et chancelier d'Angleterre sous le règne de Marie. Il fut privé de ses offices pour refus de prêter le serment de suprématie. A. L.

H.-J. Rose, *New general Biographical Dictionary*.

HEATH (*Thomas*), prédicateur anglais, frère du précédent, mort en 1568. Il appartenait à la Société des Jésuites. En 1568 il fut envoyé secrètement en Angleterre par son ordre, afin d'y combattre la réformation ou du moins de jeter la division parmi ses sectateurs. Il se déguisa en ministre protestant, et fut à ce titre autorisé à prêcher dans la cathédrale de Rochester. Un jour qu'il s'élevait en chaire contre la liturgie, il laissa tomber de sa poche une lettre relative au rôle qu'il jouait. Arrêté et convaincu, il fut condamné au pilori et à la prison perpétuelle. Il mourut peu après son jugement. A. L.

H.-J. Rose, *New general Biographical Dictionary*.

HEATH (*Benjamin*), érudit anglais, vivait dans le dix-huitième siècle. Il était légiste de profession et greffier (*recorder*) d'Exeter. On a de lui : *An Essay towards a demonstrative proof of the divine existence, unity and attributes*; 1740; — *Notæ sive Lectiones ad Tragicorum Græcorum veterum, Æschyli, Sophoclis, Euripidis, quæ supersunt dramata, deperditorumque reliquias*; 1762, in-4°; — *A revisal of Shakspeare's text, wherein the alterations introduced into it by the more*

[...]xpédition et du naufrage qui la termina si malheureusement.

modern editors and critics are particularly considered; 1765, in-8°.

Thomas Heath, frère du précédent et alderman d'Exeter, publia : *An Essay towards a new version of Job;* 1755. Z.

Chalmers, *General Biographical Dictionary.*

HEATH (*James*), historien anglais, né à Londres, en 1629, mort dans la même ville, en août 1664. Il fit ses études à l'école de Westminster, et entra à Christ-Church (Oxford), d'où il fut exclu, en 1648, pour cause d'opinions royalistes. Il dépensa rapidement son patrimoine, et fut réduit pour vivre à se faire correcteur d'imprimerie. Il trouva aussi une ressource dans sa plume, et composa divers ouvrages, qui, sans avoir beaucoup de mérite littéraire, sont d'un grand intérêt pour l'histoire de la révolution d'Angleterre. On a de lui : *A brief Chronicle of the late intestine war in the three kingdoms of England, Scotland, and Ireland;* 1661, in-8°, réimprimée avec une continuation de 1637 à 1663; 1663, in-8°; continuée ensuite jusqu'en 1675, par John Philips, neveu de Milton; 1676, in-fol.; — *The glories and magnificent triumphs of the blessed restoration of king Charles II;* 1662, in-8°; — *Flagellum, or the Life and Death, Birth and Burial, of Olivier Cromwell, the late usurper;* 1663, in-8°; — *A new Book of loyal English Martyrs and Confessors who have endured the pains and terrors of death......;* 1663, in-12; — *Brief but exact Survey of the affairs of the United Netherlands;* 1663, in-12. Z.

Wood, *Athenæ Oxonienses.* — Chalmers, *General Biographical Dictionary.*

HEATH (*James*), graveur anglais, né en 1756, mort à Londres, le 15 novembre 1834. Il est justement placé au premier rang des graveurs anglais. Il voyagea plusieurs années sur le continent, visita la France, l'Italie, et se perfectionna à Florence, sous les conseils de Raphael Morghen. On cite surtout de lui : *Mort du major Pearson* et *Mort de l'amiral Nelson*, d'après West; — *Le Soldat mort,* d'après Wright; — *Washington*, portrait d'après Stuart; — *Pitt*, d'après la statue de l'université de Cambridge; — et les illustrations du *Novelist Magazine*, 22 volumes, sur les dessins de son ami l'habile dessinateur Stothard. Parmi les meilleurs élèves d'Heath se sont distingués : son fils Charles Heath; sa fille, mistress Hamilton; Godefroy (de Paris), etc. A. de L.

H.-J. Rose, *New general Biographical Dictionary.*

HEATH (*Charles*), typographe et antiquaire anglais, né en 1770, mort à Monmouth, le 1er janvier 1831. Il était établi imprimeur à Monmouth, dont il fut deux fois élu maire. Les éditions sorties de ses presses se recommandent par leur belle exécution. L'archéologie occupait tous ses loisirs, et il avait rassemblé de curieux documents sur l'histoire du comté qu'il habitait. On a de lui : *History of Monmouth;* 1804; — *Account of Piercefield and Chepstow;* 1793; — *Description of abbay of Tintern and castle of Ragland;* 1806. A. de L.

Rose, *New general Biographical Dictionary.*

HEATHCOTE (*Ralph*), théologien et littérateur anglais, né en 1721, à Barrow-upon-Soar (comté de Leiscester), mort le 28 mai 1795. Petit-fils, par sa mère, de Simon Ockley, professeur d'arabe à Cambridge, il fit ses études à cette université. Il entra dans les ordres, et obtint, en 1748, la place de vicaire de Barkby, près de Leicester. Son *Histoire de l'Astronomie* et quelques écrits de controverse attirèrent l'attention de Warburton, qui lui offrit une place de prédicateur suppléant à Lincoln's-Inn. Il accepta, et alla s'établir à Londres, en 1753. Il devint plus tard vicaire de Sileby, recteur de Sawtry-All-Saints, prébendier et ensuite vicaire général de Southwell-Church. On a de lui : *Historia Astronomiæ, sive de ortu et progressu astronomiæ;* 1746, in-8°; — *Cursory Animadversions upon the controversy in general;* 1752, in-8°; — *Sketch of lord Bolingbroke's Philosophy;* 1755; — *The Use of Reason asserted in matters of religion;* 1755; — *A Letter to the hon. Horace Walpole, concerning the dispute between Mr. Hume and M. Rousseau;* 1767, in-12; — *The Irenarch, or justice of the peaces manuel;* 1771. Heathcote fut un des collaborateurs du *General Biographical Dictionary.* Z.

Gentleman's Magazine, LXV, LXVI, LXXI. — Chalmers, *General Biographical Dictionary.*

HEAUVILLE (*Louis* Le Bourgeois, sieur d'), poëte religieux français, né à Heauville, près Coutances, mort à Avranches, vers 1680. Il appartenait à l'ordre des Augustins, devint abbé de Chante-Merle, près Troyes, et mourut doyen de la cathédrale d'Avranches. On a de lui : *Cathéchisme* en vers; Paris, 1669; Châlons, 1679, in-12; réimprimé avec de nombreuses augmentations; — une *Traduction des Psaumes;* — la *Vie de Jésus-Christ*, etc., 1684, in-8°; Bruxelles, 1687, in-12. Malgré les nombreuses éditions de cet ouvrage, Baillet avoue que la poésie n'y est pas aussi élevée ni la versification aussi belle qu'on pourrait le désirer; que, forcé d'enchaîner ensemble la rime, la raison et la foi, et n'étant pas soutenu par sa matière, l'auteur tombe quelquefois et ne s'exprime pas toujours d'une manière aussi noble et aussi délicate que devrait le faire un interprète des mystères et des vérités de la religion. A. L.

Baillet, *Jugements des Savants*, t. III, p. 315.

* **HEBBEL** (*Frédéric*), poëte allemand, est né le 18 mars 1813, à Wesselburen, dans le pays des Dithmarses. Il ne commença ses études qu'à vingt-deux ans, à Hambourg, et les acheva à Heidelberg. Il visita ensuite la France et l'Italie, et se fixa en 1845 à Vienne; il y épousa l'actrice Christine Enghaus, et il y demeure encore aujourd'hui. M. Hebbel se fait remarquer par la

hardiesse de ses conceptions et l'énergie de son style. Il s'est surtout livré à la poésie dramatique, dans laquelle il a voulu introduire des réformes que l'esprit du siècle lui semblait rendre nécessaires. On a de lui : *Judith*, tragédie en cinq actes ; Hambourg, 1841 ; — *Gedichte* (Poésies) ; Hambourg, 1842 ; — *Genoveva*, tragédie en cinq actes ; Hambourg, 1843 ; — *Mein Wort über das Drama* (Mon opinion sur le drame) ; ibid., 1843 ; — *Maria Magdalena*, drame bourgeois, précédé d'une introduction théorico-critique ; ibid., 1844 ; — *Der Diamant* (Le Diamant), comédie en cinq actes ; Hambourg, 1847 ; — *Neue Gedichte* (Poésies nouvelles) ; Leipzig, 1848 ; — *Herodes und Marianne*, tragédie en cinq actes ; Vienne, 1850 ; — *Schnock, eine niederländische Geschichte* (Schnock, une histoire des Pays-Bas) ; Leipzig, 1850 ; — *Julia*, tragédie en trois actes, précédée d'une réfutation d'un critique littéraire ; Leipzig, 1851 ; — *Der Rubin* (Le Rubis), comédie fantastique en trois actes ; ibid., 1851 ; — *Das Trauerspiel in Sicilien* (La Tragédie en Sicile), tragi-comédie en un acte ; ibid., 1851 ; — *Agnes Bernauer*, tragédie ; Vienne, 1855 ; — *Erzæhlungen und Novellen* (Contes et Nouvelles) ; Pesth, 1855 ; — *Michel Angelo*, comédie, nouvelle édition ; Vienne, 1855 ; — *Gyges und sein Ring* (Gygès et son anneau), tragédie en cinq actes ; Vienne, 1856.

R. LINDAU.

Conv.-Lex. — *Deutsche Literat. gesch. der neuern Zeit in biogr. Kritik. und Prob.* ; Cassel. — *Revue des Deux Mondes*, 1856, p. 480, article de M. Saint-René Taillandier. — Julian Schmidt, *Gesch. d. deutsch. Literat. d. XIX un Jahrh*, 2e édit. ; Leipzig, Londres et Paris, 1855, vol. 3, p. 170-213. — Th. Mundt, *Gesch. d. Literat. d. Gegenwart* ; Leipzig, 2e édit., 1853, p. 713-716.

HEBED-JESU. *Voy.* EBED-JESU.

HEBEL (*Jean-Pierre*), poëte allemand, né à Bâle, le 11 mai 1760, mort à Schwetzingen, le 22 septembre 1826. Il fit ses études à l'université d'Erlangen, et enseigna les belles-lettres à Lörrach et à Carlsruhe, où il devint, en 1808, recteur du Lycée, et en 1819 prévôt du chapitre ecclésiastique. Ses *Allemannische Gedichte* (Poésies allemanes), Carlsruhe, 1803, 8e édit., 1842, écrits dans le dialecte souabe, ont rendu son nom populaire dans toute l'Allemagne. « Hebel avait, dit Gervinus, le cœur d'un enfant ; étranger à la politique et à la critique littéraire, il ne faisait pas un métier de la poésie, mais chantait comme l'oiseau chante, instinctivement, naturellement. » Plusieurs écrivains ont essayé de traduire ces poésies souabes en allemand moderne (Schaffner, à Kœnigsberg, 1811 ; 2e édit., 1817 ; F. Girardet à Leipzig, 1821 ; J.-V. Adrian, Stuttgard et Tubingue, 1824 ; Budberg, à Heidelberg, 1826, et Rheineck à Leipzig, 1851). On a encore de Hebel quelques autres écrits, tous très-répandus en Allemagne, et dont voici les titres : *Der rheinlændische Hausfreund, oder Neuer Kalender mit lehrreichen Nachrichten und lustigen Erzæhlungen* (L'Ami de la maison des pays rhénans, ou nouveau calendrier, contenant des nouvelles instructives et des histoires joyeuses) ; Carlsruhe, 1808-1811 ; 3e édition, Stuttgard, 1827 ; — *Das Schatzkästlein des rheinlændischen Hausfreundes* (Le Trésor de l'Ami de la maison des pays rhénans) ; Tubingue, 1811 ; dernière édit., Stuttgard, 1850 ; — *Biblische Geschichten für die protestantische Jugend* (Histoires bibliques pour la jeunesse protestante) ; Stuttgard, 1822 et 1824, 2 vol. ; — *Biblische Geschichten für die cathol. Jugend* (Histoires bibliques pour la jeunesse catholique) ; ibidem, 1825 ; — *Christlicher Catechismus* (Catéchisme chrétien), publié d'après des manuscrits posthumes ; Carlsruhe, 1828 et 1829. Les *Œuvres complètes* de Hebel ont été imprimées à différentes reprises ; Carlsruhe, 1832-1834, ibid., 1837-1838, 8 vol., etc. La dernière édition est celle de Carlsruhe de 1846 à 1847, en 3 vol.

R. LINDAU.

J.-G. Schultheiss, *Lebensbeschrbg von J.-P. Hebel* ; Heidelberg, 1831. — Gervinus, *Geschichte d. deutsch. Dichtung*, 4e édit. ; Leipzig, 1853, vol. V, p. 66 et suiv. — Jul. Schmidt, *Geschichte der deutschen Literatur des XIX Jahrh*, 2e édit., 1855, vol. II, p. 209-211. — *Conv.-Lex.* — Th. Mundt, *Literat. d. Gegenw.* ; Leipzig, 2e édit., 1853, p. 701 — Ersch et Gruber, *Encyklopædie*. — *Morgenblatt für gebild. Stænde* ; Januar, 1828, n° 9. — *Neuer Nekrol. der Deutsch*, 4e année, vol. II, p. 820. — *Allg. Realencyklop.*, vol. V, p. 128. — F. Horn, *Die Poesie und Beredsamkeit der Deut.*, vol. III, p. 425 sqq. — Kunisch, *Handb. der deutsch. Spr. u. Liter.*, p. 426. sqq.

HEBENSTREIT (*Pantaléon*), musicien allemand, connu comme inventeur de l'instrument dit *pantaléon*, né en 1660, à Eisleben (Prusse), mort vers 1735. Il exerça d'abord la profession de maître de danse à Leipzig ; mais, poursuivi par ses créanciers, il fut forcé de quitter cette ville. Un tympanon qu'il trouva dans le village où il était allé se cacher fit naître en lui l'idée de le perfectionner. Il lui donna des dimensions quatre fois plus grandes, et le garnit de deux rangées de cordes pour chaque note, l'une de cordes de boyau, l'autre de cordes métalliques. Il le jouait avec deux baguettes, et se fit dès 1697 applaudir en public. En 1705 il se rendit à Paris, et se fit entendre devant Louis XIV, qu'il charma par le jeu de son instrument. Voici la description que fait, dans son *Dialogue sur la musique des anciens*, l'abbé Châteauneuf sur le pantaléon, instrument qu'il avait entendu jouer par Hebenstreit chez Ninon de Lenclos : « C'étoit une espèce de tympanum, composé de plus de deux cents cordes tendues par quantité de chevalets sur une planche de bois ordinaire, longue de six pieds, épaisse d'un pouce, et sans aucune concavité. Mais ce qu'on y remarquoit de plus singulier (parce qu'on l'avoit inutilement tenté jusque ici), c'est qu'au lieu de chordes de clavecin (qui se sentent toujours de l'aigreur de leur matière), c'étoient des chordes de luth. On admira longtemps la nouveauté de cet instrument, sans concevoir quel son pouvoient produire deux bâtons très-légers en frappant sur des chordes de cette espèce, qui sembloient avoir besoin

d'être touchées avec les doigts, et qui de plus étoient placées sur un bois épais et solide; mais dès qu'il eut commencé à préluder, on ne fut plus occupé qu'à admirer son exécution, qui bientôt après parut encore plus étonnante que ses lumières et son génie. » En 1706 Hebenstreit fut rappelé en Allemagne. Il occupa depuis 1706 jusqu'en 1708 la place de maître de la chapelle du duc Guillaume-Henri d'Eisenach, et se rendit alors à Dresde comme musicien de la chambre pour jouer du pantaléon, aux appointements de 7,500 francs, somme énorme pour ce temps.

R. L.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyklopædie*. — Hirsching, *Handbuch*. — Gerber, *Lexikon der Tonkunst*. — Fétis, *Biographie des Musiciens*.

* **HEBENSTREIT** (*Johann-Paul*), théologien protestant allemand, né le 25 juin 1664, à Neustadt-sur-l'Orla, mort à Erfurt, le 6 mai 1718. Il fit ses études à Géra, Gotha et Iéna, enseigna pendant plusieurs années la philosophie et la théologie, et se retira en 1715 dans la petite ville de Dornbourg, où il occupa pendant trois ans la place d'inspecteur des affaires ecclésiastiques. Il laissa un grand nombre d'écrits, dont voici les principaux: *Theologia naturalis*; Iéna, 1694; — *Philosophia prima ad mentem vet. sapientium concinnata*; ibid., 1697; — *De Legibus ecclesiasticis*; ibid., 1698; — *De Canonibus, ut dicuntur vulgo, Apostolicis*; ibid., 1701; — *Systema Theologiæ*; ibid., 1707-1717, 3 vol.

V—U.

Zeumer, *Lebensbeschreibung der theolog. Professoren zu Iena*, p. 288. — Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyklopædie*. — Motschmann, *Erfordia litterata*.

HEBENSTREIT (*Johann-Chrétien*), théologien protestant, né le 27 avril 1686, à Neuenhof, près Neustadt-sur-l'Orla, mort à Leipzig, le 6 décembre 1756. Il fit ses études à Leipzig, entra dans la carrière de l'enseignement, et fut successivement recteur du collége la Tomasschule, professeur d'hébreu et de théologie et prédicateur à l'église de Saint-Thomas. On a de lui : *De Pentecoste Veterum pro loco*; Leipzig, 1715; — *De Officio Præsidis*; ibid., 1721; — *De differendo impœnitentis deliquentis Supplicio*; ibid., 1723; — *De Corporis humani Machina, divinæ sapientiæ et providentiæ teste*; ibid., 1725; — *Disputationes I-IX in prophetam Malachiam*; ibid., 1731-1746; — *De Sabbato ante legem Mosis existente*; ibid., 1748; — *De labhod una ex appellationibus Messiæ*; ibid., 1751; — *De Segiillah appellatione populi Jud. et Eccles. Christi*; ibid., 1753, etc.

V—U.

Adelung, supplément à Jöcher. — Moser, *Jetztlebende Theologen*. — Brucker, *Bildersaal*. — Ernesti, *Progr. funebre*; Leipzig, 1786. — Hirsching, *Handbuch*. — Ersch et Gruber, *Allgem. Encyklopædie*. — Meusel, *Lexikon der von 1750-1800 verstorbenen Schriftsteller*. — Feller, *Elogium J.-C. Hebenstr.*; Helmstædt, 1762.

HEBENSTREIT (*Jean-Ernest*), anatomiste, naturaliste et voyageur allemand, né le 15 février 1703, à Neustadt-sur-l'Orla (Vogtland), mort à Leipzig, le 5 décembre 1757. Il étudia la médecine à l'université de Leipzig, et obtint en 1730 le grade de docteur. Quelque temps après le roi Frédéric-Auguste II le désigna pour faire partie d'un voyage scientifique en Afrique. En compagnie de vingt autres savants, il explora pendant deux ans les États Barbaresques, et y fit des recherches intéressantes pour l'histoire naturelle et l'archéologie. La mort du roi Auguste le détermina à repasser en Europe avant d'avoir rempli entièrement sa mission. A son retour en Allemagne, il fut nommé professeur à l'université de Leipzig, où il fit des cours pendant une longue série d'années sur la physiologie, l'anatomie, la chirurgie et la pathologie.

Hebenstreit cultivait avec succès les sciences et les belles-lettres. Son beau poëme latin *Sur l'homme* lui valut le surnom du « Lucrèce allemand ». Il possédait une des plus belles bibliothèques de son temps. On a de lui : *Dissertatio qua definitiones plantarum, quum summis auspiciis Poloniarum regis Africam occidentalem versus iter susciperet, exhibet, perennem sui memoriam esse cupiens*; Leipzig, 1731; — *Oratio auspicalis qua devotam maiestati Augusti Magni Africam sistit, et antiquitatum Romanarum per Africam repertarum memoriam recolit*; ibid., 1733; — *Museum Richterianum, continens fossilia, animalia, vegetabilia, marina*, etc.; Leipzig, 1743; — *Anthropologia forensis, sistens medici circa rempublicam causasque dicendas officium, cum rerum anatomicarum ac physicarum quæ illud attinent expositionibus*; Leipzig, 1751; — *De homine sano et ægroto Carmen, sistens physiologiam, hygieinen, therapiam, materiam medicam. Præfatur de antiqua medicina Carmen, subnectuntur similes Poetarum Sententiæ, accedunt singula quædam Carmina*; ibid., 1753; et 1759; — *Pathologia therapiæ, qua veterum de morbis curandis placita potiora recentiorum sententiis æquantur*; Halle, 1779; — *Ordo Morborum caussalis*; Leipzig, 1756; — *Ætiologia chemica, seu expositio causarum sani et ægroti hominis, secundum principia chemica*; Leipzig, 1757; — *Tentamen Physiologicum medicum super Ætii Amideni Synopsis medicorum veterum libris octo, post illos octo, quos Aldus Manutius Venetiis 1534 evulgavit, qui supersunt nundum editis, ex manuscripto Guenzii, sistens libri seu sermonis noni aliquot capita, græce et latine*; Leipzig, 1757; — *Quatre lettres* au roi Auguste, contenant la relation du voyage de Hebenstreit en Afrique, et insérées par Bernoulli dans les tomes IX, X, XI et XII de son Recueil de petits voyages (*Sammlung kleiner Reisebeschreibungen*).

Dr L.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyklopædie*. — *Biographie médicale*. — Adelung, *Supplement à Jöcher*. — Boerner, *Nachrichten von jetztlebenden Aerzten*, vol.

lii, p. 1, 488, 688. — Hirsching, *Handbuch*. — *Nova Acta Erud.*, 1759, p. 179-191.

HEBENSTREIT (*Jean-Chrétien*), médecin et botaniste allemand, né à Naumbourg, le 28 juillet 1720, mort à Leipzig, le 27 septembre 1795. Il fit ses études à Leipzig, et se rendit en 1749 à Saint-Pétersbourg, fut nommé membre de l'Académie des Sciences, et occupa pendant deux ans la chaire d'histoire naturelle et de botanique. En 1751 il accompagna le comte Kyrila Rasumowsky en Ukraine, et séjourna à Gluchow, résidence du prince. Quatre ans plus tard il revint à Saint-Pétersbourg reprendre ses fonctions de professeur; mais en 1759 (et non en 1761, comme le dit la *Biographie Médicale*) l'état de sa santé l'obligea de quitter le climat rigoureux du Nord. Il resta deux ans à Carlsbad, et s'établit en 1761 à Leipzig, où il exerça jusqu'à sa mort l'art de guérir. On lui doit trois mémoires sur la botanique, insérés dans les *Actes* de l'Académie de Saint-Pétersbourg, et quelques dissertations, dont les principales sont : *De salubri Morborum per crises Exitu*; Leipzig, 1748, in-4°; — *De fertilitate terrarum industria colonorum augenda*; Leipzig, 1756, in-4°. Dr L.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyklopædie*. — Eck, *Leipziger gelehrtes Tagebuch*, 1759, p. 59-64. — *Biographie Médicale*. — Baur, *Letztes Zehntel des XVIIIten Jahrh.*, p. 483.

HEBENSTREIT (*Ernest-Benjamin-Théophile*), médecin allemand, né à Leipzig, le 10 février 1758, mort le 12 décembre 1803. Il étudia la médecine, et professa depuis 1785 l'anatomie et la chirurgie à l'université de sa ville natale. On a de lui : *Curæ Sanitatis apud veteres Exempla*; Leipzig, 1779; — *Curæ Sanitatis publicæ apud veteres Exempla*; ibid., 1783; — *Lehrsætze der medicinischen Polizeiwissenschaft* (Principes de Médecine légale); ibid., 1791; — *Doctrinæ physiologicæ de Turgore vitali brevis Expositio*; ibid., 1795; etc. Il a traduit en outre la *Minéralogie* de Wallerius; Berlin, 1781-1783, 2 vol.; — les *Remarques sur l'influence du climat* de Falconer; Leipzig, 1782; — le *Voyage en Provence* de Papon; ibid., 1783; — le *Manuel de Chirurgie* de B. Bell; ibid., 1784, 5 vol.; — la *Phytonomie* de Darwin; ibid., 1801; etc. Dr L.

Biographie Médicale.

HEBER (Sir *Richard*), philologue et bibliomane anglais, né à Westminster, en 1773, mort à Pimlico, le 4 octobre 1833. Il fut élevé au collège Brazen-Nose, à Oxford. Là il acquit une profonde connaissance des classiques grecs et latins; là aussi il commença à rassembler une collection de livres qui, dans la suite, devint la plus vaste qu'ait jamais possédée un simple particulier. En 1804, à la mort de son père, Reginald Heber, savant théologien et très-riche propriétaire, il hérita de vastes domaines dans le Yorkshire et le Shropshire. En 1806 il se présenta pour la représentation de l'université d'Oxford à la chambre des communes; mais il échoua d'abord contre la candidature de lord Colchester, et ne fut élu qu'en 1821. Outre une édition de Silius Italicus, 1792, 2 vol. in-12, et une édition de Claudien, qui ne fut pas livrée au public, il surveilla la troisième édition d'Ellis : *Specimens of English Poets*, qu'il corrigea d'après sa riche collection d'anciens poëtes anglais. En 1815, peu après la paix, il visita la France, la Belgique et la Hollande, et profita de son séjour sur le continent pour accroître ses trésors littéraires, et former des liaisons amicales avec plusieurs écrivains éminents. De retour en Angleterre, il bâtit dans son château d'Hodnet une nouvelle bibliothèque, qu'il eut bientôt remplie. Sa résidence de Pimlico était déjà pleine de livres depuis le rez-de-chaussée jusqu'au toit. Il en était de même de sa maison de Westminster. Enfin, il avait une bibliothèque à Oxford, une immense bibliothèque à Paris, une autre à Anvers, une autre à Bruxelles, une autre à Gand, d'autres encore dans diverses villes des Pays-Bas et de l'Allemagne. Les sommes que sir Heber prodigua pour satisfaire sa bibliomanie ne compromirent pas sa fortune; car en mourant il laissa, outre sa prodigieuse collection de livres, 200,000 l. st. (5,000,000 de francs). Son testament fut, après de longues recherches, découvert à Pimlico, sous un tas de bouquins. Z.

Rose, *New general Biographical Dictionary*.

HEBER (*Reginald*), prélat anglais, demi-frère du précédent, par son père le théologien Reginald Heber, né à Malpas (Cheshire), le 21 avril 1783, mort à Trichinopoli, dans l'Inde, le 3 avril 1826. Il fit ses études au collége Brazen-Nose, à Oxford, et obtint en 1802 le prix de l'université pour son poëme latin intitulé *Carmen seculare*; l'année suivante, il ne fut pas moins heureux avec son poëme anglais de *La Palestine*, et en 1805 il remporta un troisième prix, par un essai en prose anglaise sur le *Sense of Honour*. Vers le milieu de la même année il entreprit, de compagnie avec son ami John Thornton, un voyage sur le continent. Il visita successivement la Russie, la Crimée, la Hongrie, l'Autriche et la Prusse, et retourna en Angleterre au mois d'octobre 1806. Ce voyage, la vue des vastes régions de la Russie méridionale, lui inspirèrent l'idée de recueillir, de mettre en ordre, et de commenter ce que les anciens nous ont légué sur la Scythie. Mais Heber, entré dans les ordres en 1807, se fit scrupule de consacrer son temps à une œuvre d'érudition profane, et il n'acheva pas son ouvrage, dont l'esquisse ne parut qu'après sa mort. En 1809 il publia un poëme, sous le titre de *Europe*, *lines on the present war*; la même année il fut nommé à la cure de Hodnet, qui appartenait à sa famille, et épousa Amelia, fille du docteur Shipley, doyen de Saint-Asaph. Tout en s'acquittant avec beaucoup de zèle de ses devoirs évangéliques, il ne négligeait pas les lettres. Il fut

un des principaux rédacteurs du *Quarterly Review* dès les débuts de cette revue, et commença en 1812 un *Dictionary of the Bible*, qu'il n'acheva pas, et dont rien n'a été publié. En 1812 il fit paraître un petit volume de *Poems and Translations for weekly Church service*. La composition d'hymnes d'église était sa distraction favorite, et sans avoir un grand talent poétique, il versifiait élégamment. En 1819 il publia les ouvrages de l'évêque Jérémy Taylor, avec une notice sur la vie de l'auteur. En 1822 son ami William Wynn, président du bureau des Indes, lui offrit le siége épiscopal de Calcutta. Heber, qui pouvait espérer un évêché en Angleterre, hésita à accepter l'éminente mais lointaine dignité qu'on lui proposait. Cependant « son goût pour tout ce qui touchait à l'Inde et à l'Asie », suivant une expression de sa lettre à W. Wynn, l'emporta, et le 16 juin 1823 il s'embarqua pour l'Inde. Le diocèse de Calcutta comprenait alors, outre l'Inde tout entière, Ceylan, Maurice et l'Australie. Jamais un champ aussi vaste ne s'offrit aux travaux d'un prélat. Heber se dévoua avec ardeur à l'accomplissement de son immense tâche. Il serait long et peu intéressant de donner la liste de ses voyages apostoliques et des églises qu'il consacra. Ce prélat était un homme pieux, tolérant, éclairé, et qui dans des conférences avec les docteurs hindous s'efforça de les amener à se rapprocher du christianisme. Quoique bien accueilli par eux, il n'en reconnut pas moins combien cette entreprise est difficile. Il mourut par accident, étouffé dans un bain, pendant une de ses visites épiscopales à Trichinopoli, laissant une mémoire respectable et chère à ses compatriotes et aux indigènes. Ses restes reposent dans l'église de cette ville. Un monument lui fut élevé par Chantrey dans la cathédrale de Calcutta; un autre monument, par Chantrey aussi, lui fut consacré dans l'église de Saint-Georges à Madras. Enfin, en Angleterre, entre autres témoignages de regret et d'estime rendus à sa mémoire, on remarque une tablette de marbre dans l'église de Hodnet, avec une inscription par le poëte Southey. Après la mort d'Heber on publia un voyage de lui, intitulé : *A Narrative of a Journey through the uppar provinces of India, from Calcutta to Bombay*; 3 vol. in-8°; réimprimé dans l'*Home and colonial Library* de Murray. Z.

Amaly Heber, *Life of Reginald Heber*; Londres, 1830, 4 vol. in-8°. Cet ouvrage contient un choix de sa correspondance, de ses poëmes inédits, de ses papiers privés; le *Journal de son Voyage en Russie*, et une *History of the Cossaks*. — *Last Days of bishop Heber*, par l'archevêque de Madras. — Krohn, *Heber's Leben und Nachrichten über Indien*; Berlin, 1831, 2 vol. in-8°. — *English Cyclopædia* (*Biography*). — *Revue Britannique*, année 1827, t. I; ann. 1828, t. II. — Villemain, dans la *Revue des Deux-Mondes*, 15 décembre 1857.

HEBERDEN (*Guillaume*), médecin anglais, né à Londres, en 1710, mort dans la même ville, le 17 mai 1801. Après avoir achevé ses études à l'université de Cambridge, il s'y fit recevoir docteur en 1739, et y exerça la médecine pendant près de dix ans. En 1748 il vint s'établir à Londres, et fut reçu l'année suivante membre de la Société Royale. Il faisait partie depuis 1746 du Collége royal des Médecins, inspira à cette compagnie l'idée de publier des *Medical Transactions*, et contribua largement aux trois premiers volumes de ce recueil. Ses principaux mémoires traitent de la maladie de poitrine qu'il appela *angina pectoris*, et des maladies de foie. On a encore de Heberden : *Antitheriaca, an essay on mithridation and theriaca*; Londres, 1745, in-8°; — *Commentarii de Morborum Historia et Curatione*; Londres, 1802, in-8° : c'est un recueil, par ordre alphabétique, d'opuscules dont plusieurs avaient déjà paru dans des recueils périodiques. Cet ouvrage parut, traduit en anglais dans la même année; il a été aussi traduit en allemand par Niemann, Leipzig, 1805, in-8°. Heberden avait pendant son séjour à Cambridge travaillé aux *Lettres athéniennes*. Il était membre associé de l'Académie royale de Médecine de Paris. Z.

Notice sur Heberden, en tête de la traduction anglaise de ses *Commentaires*. — Chalmers, *Gen. Biog. Dict.* — *Biographie Médicale*.

HEBERER (*Michael*), voyageur allemand, né à Bretten (duché de Bade), vers 1550, mort dans la même ville, en 1610. Il fit ses études à Wittemberg et à Heidelberg, et se consacra ensuite à l'instruction particulière. Après avoir été durant trois années précepteur d'un jeune Suédois, il entra en 1582 dans une famille française de Bourgogne, visita Paris, Troyes et quelques villes du nord et de l'est de la France, puis, désireux de voyager, il mit à la voile de Marseille pour le Levant. En mai 1585, il était à Malte : l'idée lui vint de faire une campagne contre les mahométans; il s'embarqua sur une escadre de la religion qui fit plusieurs descentes sur les côtes Barbaresques, délivra des chrétiens, prit des bâtiments aux musulmans, et alla croiser entre Chypre et l'Égypte. Elle rencontra dans ces parages une division turque, et lui livra un rude combat; déjà les chrétiens étaient vainqueurs: Heberer et plusieurs chevaliers de Saint-Jean s'étaient emparés d'une galère ennemie, lorsqu'il fallut tout à coup prendre chasse devant une flotte nombreuse, qui apparut inopinément. Les vainqueurs furent contraints de rester à bord de leur prise, qui échappa à la poursuite des Turcs; mais son faible équipage ne lui permit pas de suivre la marche des autres bâtiments chrétiens. Après avoir été ballottés dix jours par la mer et les vents, les chevaliers durent chercher un moyen de sauvetage dans les canots ou sur des pièces de bois. Ils gagnèrent ainsi la terre aux environs d'Alexandrie; mais ils furent bientôt pris, et employés aux travaux publics comme esclaves. Heberer, d'abord conduit au Caire, transporta des matériaux de construction; il fut ensuite jeté dans la chiourme, et du-

rant trois années rama sur les galères égyptiennes. Il vit ainsi Smyrne et les côtes de l'Asie Mineure, les principales îles de l'Archipel, Constantinople, la mer Noire, la Crimée et Trébizonde. En repassant à Constantinople, il intéressa à son sort Savary de Lancosme, ambassadeur de France, qui obtint sa délivrance (novembre 1587). Le 12 avril 1588 Heberer quitta Constantinople, toucha à Malte, débarqua à Naples, et revint par terre dans sa patrie, où il fut employé dans l'administration. En 1592, il assista au mariage de Sigismond III, roi de Pologne, à Varsovie, et à celui de Charles, duc de Sudermanie (Charles IX). Depuis lors il vécut dans sa patrie, loin des affaires. On a de lui : *Ægyptiaca Servitus*, ou *Wahrhafte Reisebeschreibung einer dreijährigen Dienstbarkeit, so zu Alexandrien ihren Anfang, und zu Konstantinopol ihre Endschaft genommen* (Récit véritable d'une captivité de trois ans qui a commencé à Alexandrie en Égypte et fini à Constantinople), avec un supplément contenant des voyages dans les quatre royaumes de Bohême, Pologne, Suède et Danemark); Heidelberg, 1610, in-4°. Cette relation est particulièrement remarquable par l'exactitude des faits; l'auteur y rapporte quelques renseignements curieux sur l'empire turc à cette époque.

Alfred DE LACAZE.

Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyklopædie.*

HÉBERT (Le père *Michel*), poëte latin français, né à Caen, le 8 septembre 1672, mort à Paris, le 24 novembre 1711. Il entra dans la Société des Jésuites le 8 septembre 1689. Il y enseigna six ans les belles-lettres et une année la rhétorique. Il devint ensuite le collaborateur (*socius*) des pères François de La Chaize et Michel Tellier, successivement confesseurs du roi Louis XIV. On a de lui : *Vatis elegiaci Somnium*, dans le recueil intitulé *Musarum festi Plausus ad nuptias Ludovici, Burgundiæ ducis*; Paris, 1697, in-12 et in-4°; — *Ars jocandi*, poëme en vers élégiaques, Paris, 1698, in-12; trad. en vers français par de Bellechaume, sous le titre de : *Art des bons mots*; Paris, 1699, in-12; — *Ecloga cum Philippus Andegavensium dux renunciatus esset rex Hispaniæ*; Paris, in-4°; — *Ad Nutricem ducis Hispaniæ Hendecassyllabi*; Paris, 1704, in-4°; — *Imago Vitæ humanæ, quatuor anni tempestatibus expressa*; Caen, 1704, in-12 : ce sont quatre élégies; — *Aristus ægrotans*, et *Aristus e morbo recreatus*, deux autres élégies.

A. L.

Moréri, *Le grand Dictionnaire historique.*

HÉBERT (*François-Louis*), l'un des confesseurs de Louis XVI, massacré à Paris, le 2 septembre 1792. Il était supérieur général des Eudistes, et le roi le prit pour confesseur après Poupart, curé de Saint-Eustache, à Paris, lorsque celui ci eut prêté serment à la constitution civile du clergé. Ce fut à ce vénérable ecclésiastique que quelques jours avant le 10 août 1792 le roi écrivait : « Je n'attends plus rien des hommes, apportez-moi des consolations célestes. » Hébert montra beaucoup de fidélité à la cause royaliste. Après la suppression des ordres monastiques, il s'obstina à porter publiquement son costume. Arrêté pour ce fait et incarcéré aux Carmes de la rue de Vaugirard, il fut massacré avec les autres ecclésiastiques détenus dans ce couvent.

H. LESUEUR.

Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biographie nouvelle des Contemporains.*

HÉBERT (*Jacques-René*), surnommé *le Père Duchesne*, démagogue français, né à Alençon, en 1755, guillotiné à Paris, le 4 germinal an II (22 mars 1794). D'une famille obscure, il ne reçut qu'une instruction très-élémentaire, qui se développa plus tard. Il vint fort jeune à Paris pour y chercher des moyens d'existence. Employé comme contrôleur au théâtre des Variétés, il perdit sa place pour crime de malversation. Il entra ensuite chez un médecin, et fut chassé pour la même cause. Il végétait dans la plus abjecte misère, lorsque la révolution lui parut une occasion de sortir de cet état. Quelques pamphlets révolutionnaires, écrits dans le style qui pouvait le mieux plaire à la populace, le firent bientôt remarquer parmi les nombreux libellistes de l'époque. Doué d'un extérieur agréable et d'une certaine facilité d'élocution, il aborda la tribune dans les clubs, et y obtint du succès. Un nommé Lemaire, employé aux postes, publiait alors un journal intitulé *Le Père Duchesne*, journal qui avait une grande vogue, quoique écrit dans un sens constitutionnel. Les clubistes imaginèrent de lui opposer une autre feuille, rédigée sous le même nom, mais dans un esprit bien différent. Hébert se chargea de cette publication : connaissant le goût de la classe à laquelle il s'adressait, il déploya une exagération de principes et un cynisme de langage qui lui valurent de nombreux lecteurs (1), et ruina ainsi l'entreprise de son honnête concurrent. Désormais sans rival, Hébert redoubla d'audace dans sa feuille, et par des appels continuels à l'insurrection et au meurtre, il contribua dans une large part aux sanglantes journées du 10 août et de septembre. Après le 10 août, il siégea au premier rang parmi les membres de la commune insurrectionnelle de Paris, et y remplit après le 2 septembre les fonctions de substitut du procureur syndic (Chaumette). Rien cependant ne prouve sa coopération personnelle à l'assassinat de Mme la princesse de Lamballe. En février 1793 il se prononça contre la taxe du *maximum* et les pillards, et le 10 mars il blâma le soir les démonstrations qu'il avait lui-même provoquées dans sa feuille du matin. Lors-

(1) M. Thiers désigne ainsi *Le Père Duchesne* : « une feuille encore plus ordurière que celle de Marat (*L'Ami du Peuple*), et mise par son langage hideux et dégoûtant à la portée de la plus basse populace ». (*Révolution française*, t. IV, p. 27.)



que, le 20 mai, la majorité modérée de la chambre, un instant énergique, eut formé la commission des Douze, cette commission décréta (le 24) l'arrestation d'Hébert et de ses collaborateurs, Marino et Michel, administrateurs de police. Hébert, prévenu à temps, se rendit à la commune, et montra le mandat dirigé contre lui. « On m'arrache, dit-il, à mes fonctions, mais je vais obéir. Mais vous, citoyens, qui restez encore en liberté, vous ne devez pas oublier le serment que nous nous sommes fait, de nous regarder tous comme frappés lorsqu'un de nous le sera; je n'invoque pas ce serment pour moi, car je suis préparé à la mort, mais pour tous mes concitoyens, menacés d'un nouvel esclavage. » Il se constitua aussitôt prisonnier, et fut conduit à l'Abbaye. Il était accusé d'avoir formé le projet d'assassiner les membres de la Convention qui ne partageaient pas ses idées démagogiques et notamment les députés girondins. Son incarcération fut le signal d'une formidable insurrection. L'Assemblée rapporta son décret : Hébert fut remis en liberté, et reparut le 28 à la commune, où il reçut de ses collègues une couronne civique, qu'il déposa *modestement* sur le buste de Jean-Jacques Rousseau.

Après la mise hors la loi des girondins (31 mai), Hébert affecta une sorte de modération : il s'opposa ostensiblement aux mesures violentes extra-légales, et proposa « de déclarer mauvais citoyen quiconque proposerait de répandre le sang ». Quelques jours plus tard il lança un réquisitoire, plein de force, contre les pillards, et intima le respect des propriétés. Cependant, vers la fin d'octobre, le comité de surveillance crut devoir interdire la distribution du *Père Duchesne*, à cause de ses déclamations furibondes. Les jacobins forcèrent le comité à lever son arrêté, et l'odieux pamphlétaire put à son gré continuer ses provocations. En octobre 1793 il dénonça aux jacobins le tribunal révolutionnaire comme étant sur le point d'innocenter Custine, et obtint de la sorte la condamnation de ce général. Hébert fut l'un des commissaires interrogateurs de Marie-Antoinette. Il accusa cette princesse du crime d'inceste avec son enfant, à l'aide de pièces signées du dauphin, qui n'avait pu en comprendre l'importance. La reine, à leur lecture, répondit avec dignité : « J'en appelle à toutes les mères ici présentes; y en a-t-il une d'elles capable d'une pareille infamie ! » Le tribunal révolutionnaire refusa de faire usage des dénonciations d'Hébert, et Robespierre lui-même s'écria : « Ce n'était donc pas assez pour ce scélérat d'en avoir fait une Messaline; il fallait qu'il en fît encore une Agrippine ! » Ce mot répété à Hébert lui fit comprendre tout ce qu'il avait à craindre s'il perdait sa popularité; aussi chercha-t-il à se rapprocher des chefs de la Montagne en insultant les girondins jusque après leur supplice. Il attaqua ensuite Fabre d'Églantine, Bazire, Chabot, Camille Desmoulins et jusqu'à Danton (décembre 1793). Secondé par Chaumette et Anacharsis Clootz, il fit de la tribune des Cordeliers une chaire de démagogie, d'athéisme, et inventa le culte de *la Raison*, dont la splendide et ridicule fête marqua l'apogée de sa puissance. Ce fut aussi la cause de sa chute : Robespierre et Danton virent clairement qu'Hébert voulait substituer le pouvoir de la commune à celui de la Convention. Oubliant pour quelques jours leur haine mortelle, ils se réunirent contre leurs ennemis communs, *les ultra-révolutionnaires*, et le 23 ventôse an II (13 mars 1794) Saint-Just fit entendre à la tribune conventionnelle ces terribles paroles : « Quoi ! notre gouvernement serait humilié au point d'être la proie d'un scélérat qui a fait marchandise de sa plume et de sa conscience et qui varie selon l'esprit et le danger ses couleurs, comme un reptile qui rampe au soleil ! Fripon, allez aux ateliers, allez sur les navires, allez labourer la terre ! Mauvais citoyen, à qui la tâche imposée par l'étranger est de troubler la paix publique et de corrompre tous les cœurs, allez dans les combats; vil artisan de calamités, allez vous instruire à l'honneur, parmi les défenseurs de la patrie... Mais non ! vous n'irez pas; l'échafaud vous attend ! » Dans la nuit même Hébert et les principaux de ses partisans, au nombre de vingt, furent arrêtés sans résistance, et le 2 germinal an III (22 mars 1794) commença leur procès devant le tribunal révolutionnaire. Traité par son ancien ami, Fouquier-Tinville, plutôt comme un fripon que comme un conspirateur, Hébert se vit reprocher ses escroqueries et les turpitudes de ses premières années. Dans ce moment suprême, cet homme violent se montra sans courage. Écrasé sous le poids de sa honte, il courbait la tête, et balbutiait des réponses insignifiantes. Il perdit plusieurs fois connaissance devant le tribunal et dans la prison. Le troisième jour des débats un arrêt de mort fut prononcé contre lui et dix-huit de ses co-accusés (1). Il fut condamné « comme auteur d'une conspiration tendant au massacre de la Convention et au rétablissement d'un tyran, sous le nom de grand-juge ». Conduit aussitôt à l'échafaud au milieu d'une multitude dont il avait flatté les passions et les mauvais instincts, il fut accablé de huées. Ses applaudisseurs de la veille lui répétaient les plaisanteries atroces qu'il avait tant de fois prodiguées aux malheureux traînés au supplice : « Va, coquin ! va jouer à la main chaude ! va mettre la tête à la fenêtre ! va éternuer dans le

(1) Ce furent Vincent, secrétaire général du ministère de la guerre; Leclerc, chef de division au même ministère; le poëte Ronsin, devenu général de l'armée révolutionnaire; Mazuel, adjudant général dans la même armée, l'imprimeur Momoro, commissaire du pouvoir exécutif, le banquier hollandais Kock, Aucar et Ducroquet, commissaires aux subsistances, le Prussien Anacharsis Clootz, le Belge Proli, Dubuisson, Desfieux, Saumur, colonel d'infanterie et gouverneur de Pondichéry, et quelques autres membres de l'armée révolutionnaire et des bureaux de la guerre.

panier! Il est b.......... en colère aujourd'hui le *père Duchesne!* »

Ceux qui ont connu particulièrement Hébert assurent que le démagogue et l'homme de société étaient deux êtres qui n'avaient aucune ressemblance. « L'un était fougueux, emporté, atroce; l'autre doux, liant et même patelin. Le journaliste sous le nom du *Père Duchesne* ne prêchait que l'abstinence et les privations; il déclamait sans cesse contre les voleurs, et appelait à grands cris la vengeance nationale sur tous les scélérats, tandis que le magistrat Hébert, logé magnifiquement, donnait des repas somptueux, vivait dans la mollesse avec des hommes intéressés dans les fournitures des armées, et souvent se réunissait le soir avec ceux qu'il avait dénoncés le matin. A la commune c'était le républicain le plus sévère; au club des Cordeliers, le moteur le plus audacieux des mouvements populaires : dans l'intérieur de sa maison, c'était un homme facile, complaisant, qui s'occupait de ses jouissances, et qui, loin de blâmer les plaisirs et les prodigalités, se livrait à tous les plaisirs d'une vie molle et sensuelle. »

Outre *Le Père Duchesne* (1), on a d'Hébert : *Les Vitres cassées par le véritable Père Duchesne, député aux états généraux;* Paris, 1789; 4e édit., 1791, in-8°; suivie de *l'Ami des Soldats* et de *Lettres b.......... patriotiques;* — *Vie privée de l'abbé Maury;* Paris, 1790, in-8°; — *Petit Carême de l'abbé Maury, ou sermons prêchés dans l'assemblée des enragés;* 10 numéros, in-8°; — *Nouvelle Lanterne magique;* 1792, in-8°; — Dix-huit *Lettres b.......... patriotiques du Père Duchesne;* 8 vol. in-8°; — *Lettres b.......... patriotiques de la Mère Duchesne;* in-8°.

Hébert avait épousé, une année avant sa mort, une jeune religieuse du nom de *Jacqueline;* elle fut condamnée à mort quelques jours après lui et conduite à l'échafaud à côté de la veuve de Camille Desmoulins, la belle et infortunée Lucile Duplessis. Par ordre de Robespierre, on réunit dans cette dernière *fournée* les débris des *Hébertistes* et des *Dantonistes,* les ultras et les modérés, afin d'afficher une sorte d'impartialité et de faire supposer que ces deux partis, si opposés, avaient eu des rapports entre eux.

H. Lesueur.

Le Moniteur universel, an. 1792, nos 302-360; an I, nos 147, 151, 234, 364; an II, 271, 39, 54, 66, 84, 101, 106, 167, 179, 192; an III, n° 198. — Mignet, *Histoire de la Révolution française,* t. II. — Thiers, *Histoire de la Révolution française,* t. III, p. 236-286; t. IV, p. 27, 315, 418, 422; t. V, p. 88, 89, 198 et sqq. — Vilatte, *Causes secrètes de la Révolution du 9 thermidor.* — Deschiens, *Bibliographie des Journaux de la Révolution.* — Willaume, *Histoire de la Révolution française.* — A. de Lamartine, *Histoire des Girondins,* t. VII, p. 304, 411; t. VIII, p. 74-76.

(1) Après 1848 quelques républicains exaltés (sous la direction du sieur Thuillier) eurent la fâcheuse idée de recréer un journal intitulé *Le Père Duchesne.* Cette feuille fut supprimée le 24 août 1848, par décret du chef du pouvoir exécutif.

* HÉBERT (*Michel-Pierre-Alexis*), avocat et homme politique français, né à Grandville (Manche), en 1799. Fils d'un avocat, il embrassa lui-même la carrière de son père, et s'attacha au barreau de Rouen. Il y débuta dès l'âge de vingt-et-un ans, et s'y acquit de la réputation et quelque fortune. Nommé procureur du roi près le tribunal de première instance de Rouen en 1833, il fut peu de temps après, le 19 mai 1834, placé à la tête du parquet de la cour royale de Metz. Au mois de juillet 1834, il sollicita les suffrages des électeurs de l'arrondissement de Pont-Audemer, et fut élu député. Il fit ses débuts à la tribune dans les discussions relatives aux tabacs et aux faillites. En 1835 il se signala surtout comme rapporteur de la loi du 9 septembre sur les cours d'assises. L'année suivante, il fut chargé du rapport de la loi sur le vote au scrutin secret pour les décisions du jury, et le 9 octobre 1836 il fut nommé avocat général à la cour de cassation. Dans la discussion de l'adresse, il se prononça contre l'intervention française en Espagne. Il prit part encore à la discussion des projets de loi concernant la vénalité des offices, les tribunaux civils, les faillites et banqueroutes, les justices de paix, etc. En 1839 il vota contre le ministère dans la discussion de l'adresse, et prit place dans les rangs des 213 votants de la coalition. En 1840, la discussion des projets de loi sur les tribunaux de commerce, les ventes à l'encan des marchandises neuves le firent paraître à la tribune. L'année suivante il y discuta les projets de loi relatifs au travail des enfants dans les manufactures, aux ventes judiciaires d'immeubles, au recrutement de l'armée, à la propriété des ouvrages de littérature, de science et d'art. En 1841 il fut nommé procureur général à la cour royale de Paris, à la place de M. Franck-Carré (*voy.* ce nom), promu à la dignité de premier président de la cour royale de Rouen. En la même qualité, M. Hébert eut plusieurs fois à porter la parole devant la cour des pairs, notamment dans les affaires Quénisset, Lecomte et Joseph Henry. Constamment réélu député à Pont-Audemer, M. Hébert devint garde des sceaux, ministre de la justice et des cultes, le 14 mars 1847, après la mort de Martin (du Nord). Lors de la discussion de l'adresse de 1848, il parla contre le droit que s'attribuait l'opposition de se réunir en banquets sans la permission de l'autorité. Quelques jours après, la révolution de février le forçait à se cacher et à se sauver de Lisieux en Angleterre, pendant qu'il était poursuivi par un arrêt d'évocation de cette même cour de Paris où il était deux ans auparavant procureur général. Cette procédure aboutit, l'année suivante, à un arrêt de non lieu, quand tout fut redevenu calme. M. Hébert ne rentra pas dans la vie publique : il reprit sa place au barreau, et en sortit en 1854, après avoir plaidé

sans succès, quoique avec beaucoup de chaleur, contre M. Véron, qui avait vendu *Le Constitutionnel* avec trop de promptitude, au gré de ses actionnaires. L. LOUVET.

Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des Hommes du Jour*, tome IV, 2e partie, p. 164. — *Biogr. statistique de la Chambre des Députés*. — *Moniteur*, 1840-1848.

* **HÉBERT** (*Auguste-Antoine-Ernest*), peintre français, né à Grenoble, le 3 novembre 1817. Son père le destinait à la carrière du barreau, et le jeune homme prit en effet ses degrés à la faculté de droit de Paris; mais en même temps il s'occupait de peinture. Il avait pris quelques leçons de dessin de M. Rolland, à Grenoble. A Paris, il reçut quelques conseils de Paul Delaroche; enfin, il entra dans l'atelier de David d'Angers. En 1839 il se présenta au grand concours de peinture pour le prix de Rome à l'École des Beaux-Arts. Admis le dixième en loge, c'est-à-dire le dernier, il sortit le premier du concours. C'était un rare triomphe pour un jeune homme de vingt-deux ans que de remporter ainsi le premier grand prix la première fois qu'il concourait; aussi sa ville natale lui vota-t-elle une médaille d'or en souvenir de ce succès. Le sujet était *La coupe de Joseph retrouvée dans le sac de Benjamin*. L'œuvre de M. Hébert, malgré quelques incorrections dans la forme et quelque faiblesse dans l'exécution, se faisait surtout remarquer par l'élévation et l'énergie de la pensée. Ses envois de Rome répondirent aux espérances qu'il avait fait concevoir. Pour sa première année, au lieu d'une froide étude que les règlements exigeaient de lui, il peignit un *Esclave qui a brisé sa chaîne* : appuyé sur un tombeau de la campagne de Rome, cet esclave semble rêver aux moyens de conserver la liberté. Cette étude, que l'auteur donna à sa ville natale, ainsi que son premier tableau d'histoire, se faisait encore remarquer par la vigueur de l'expression. C'est par là en effet que brille M. Hébert; mais si dans ses peintures le contraste des physionomies, fortement accusé, captive l'attention, la composition ne semble pas toujours assez large, et la couleur laisse souvent à désirer.

M. Ernest Hébert avait exposé au salon de 1839 : *Le Tasse en prison visité par Montaigne*; En 1849, il exposa *La Sieste*, un *Pâtre italien*, une *Almée*, et *Le Matin dans les bois*. Au salon de 1850, on vit de lui un portrait de femme et *La Malaria* ; cette dernière toile, qui représente une famille italienne fuyant dans un bateau la contagion du mauvais air, fut remarquée : le jury des récompenses lui décerna une médaille de première classe, et le ministre l'acheta pour le musée du Luxembourg. Au salon de 1852, M. Ernest Hébert exposa trois portraits; au salon de 1853 le portrait de l'empereur Napoléon III et le *Baiser de Judas*, qui est aussi placé au Luxembourg, et qui valut la croix de la Légion d'Honneur à son auteur. A l'exposition universelle de 1855, deux nouveaux tableaux, *Crescenza à la prison de San-Germano* et *Les Filles d'Alvito*, lui firent obtenir une médaille de première classe. Enfin, au salon de 1857, il a exposé *Les Fienarolles de San-Angelo*.

L. LOUVET.

Documents particuliers.

HÉBERT. *Voy.* HERBERS.

HÉBRAIL (*Jacques*), bibliographe français, né à Castelnaudary, en juin 1716, mort à la fin du dix-huitième siècle. Il prenait le titre de clerc du diocèse de Saint-Papoul. Il a publié, avec l'abbé de Laporte, *La France littéraire*, 1769, 2 vol. in-8°. Le premier volume de cet ouvrage contient la liste des Académies de France, avec un précis historique et les noms des académiciens; puis la nomenclature des auteurs vivants, avec la liste de leurs livres; le second volume donne la nomenclature des auteurs morts depuis 1751, avec la liste de leurs œuvres et un catalogue alphabétique des ouvrages de tous les auteurs déjà nommés, morts ou vivants. « Ces deux volumes de la *France littéraire*, dit Beuchot, sont très-estimés pour leur exactitude, de laquelle on fait généralement honneur à Hébrail; car on ne donne pas les mêmes éloges au *Supplément à la France littéraire*, publié par l'abbé de Laporte seul, en 1778. » — Le travail des abbés de Laporte et Hébrail était la suite d'un ouvrage créé par Duport-Dutertre, vers 1751, sous le titre d'*Almanach des Beaux-Arts*, changé en celui de *La France littéraire* en 1755. Le format de cet ouvrage, qui était in-24, devint l'année suivante in-18; une société de gens de lettres y coopérait. De temps à autre on y ajoutait des suppléments. L'abbé de Laporte, qui avait travaillé à chaque édition, s'adjoignit enfin l'abbé Hébrail, et il en résulta l'édition la plus estimée. Le supplément de l'abbé de Laporte forme un troisième volume, et J.-A. Guiot en fit plus tard un quatrième.

J. V.

P. Lelong, *Biblioth. hist. de la France*. — Quérard, *La France littéraire*.

HÉCART (*Gabriel-Antoine-Joseph*), littérateur français, né le 24 mars 1755, à Valenciennes, où il mourut, le 19 novembre 1838. D'abord employé dans les bureaux d'un fonctionnaire public de Valenciennes, il devint, au commencement de la révolution, secrétaire de la mairie de cette ville, et conserva cette place jusqu'en 1830, époque de sa mise à la retraite. Il s'occupa avec succès de botanique, et enseigna cette science à de nombreux élèves. Voici la liste de ses travaux les plus importants ; *Recherches historiques, bibliographiques, critiques et littéraires sur le Théâtre de Valenciennes*; Valenciennes, 1816, in-8°; — *Notice sur les traductions françaises du Manuel d'Épictète*; Valenciennes, 1826, in-18, tiré à soixante-deux exemplaires; — *Serventois et sottes Chansons couronnés à Valenciennes, tirés des manuscrits de la Bibliothèque du Roi*; Valen-

ciennes, 1827 et 1833, in-8°; ces poésies ont été imprimées sur des copies peu exactes fournies par Méon; — *Dictionnaire Rouchi-Français*, 3e édit., Valenciennes, 1833, in-8° : seul glossaire complet de cette langue rustique et demi-flamande qui appartient à la France du nord; il avait été publié pour la première fois en 1812, dans le *Journal central des Académies et Sociétés savantes*. Hécart est aussi l'auteur d'un poëme en quatre chants sur *Les Bosquets d'agrément*, Valenciennes, 1808, in-8°, et d'un autre sur *La Vaccine*, sans nom de lieu ni date, in-16, qui n'obtinrent aucun succès. Ses premiers essais furent des mémoires d'économie politique, des lettres ou des vers insérés dans des recueils périodiques, notamment dans l'*Esprit des Journaux*. Il avait été l'un des collaborateurs de l'ancienne *Feuille d'Annonces de Valenciennes*, et plus tard directeur du *Journal central des Académies et Sociétés savantes*, dont il rédigea les trois dernières livraisons de 1811 et les livraisons de 1812. Enfin, il avait formé une nombreuse collection d'*Anas*, et il a laissé parmi ses manuscrits un *Anagrapheana*, ou bibliographie spéciale des ouvrages de ce genre. Les divers écrits de Hécart ont été pour la plupart publiés sans nom d'auteur, ou sous les initiales G. A. J. H. E. REGNARD.

A. Dinaux, *Notice sur G.-A.-J. Hécart*, dans le tom. III des *Mémoires de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de Valenciennes*. — Quérard, *La France littéraire*. — Louandre et Bourquelot, *La Littérature française contemporaine*. — *Biographie Valenciennoise*, *J.-J.-A. Hécart*, sans lieu ni date, in-8°, portr.

HÉCATÉE *de Milet*, un des plus anciens et des plus célèbres historiens (1) et géographes grecs, né vers 550 avant J.-C., mort vers 475 (2). Il était d'une famille fort ancienne, puisqu'il se vantait plus tard, devant les prêtres de Thèbes, de descendre d'un dieu (Apollon sans doute) à la quinzième génération. Il possédait aussi une fortune considérable, puisqu'il fit des voyages dans des pays lointains pour voir de ses yeux ce qu'aucun livre ne pouvait lui apprendre. Nous savons par Hérodote qu'il visita l'Égypte, et ce que d'autres écrivains nous attestent de ses connaissances géographiques prouve qu'il ne borna pas là ses explorations. Les fragments mêmes qui subsistent de son *Tour de la Terre* autorisent à supposer qu'outre les provinces de l'empire perse, il explora les côtes du Pont-Euxin, la Thrace, la Grèce entière, l'Œnotrie, et même la Ligurie, l'Espagne et la Libye. De ces trois derniers pays, il est vrai, il ne dut guère voir que les côtes. Il n'est point possible de donner la date précise de ses voyages; mais on peut affirmer qu'ils furent antérieurs à la révolte de l'Ionie en 500. La guerre qui s'en suivit entre les Grecs et les Perses aussi bien que son âge avancé l'auraient empêché d'entreprendre ses pénibles excursions. Quant à la rédaction de son *Voyage* ou *Tour de la Terre*, elle est certainement postérieure à 524; car dans un des fragments qui nous en restent il est question de Boryza en Thrace comme d'une ville perse, ce qui ne fut vrai qu'à partir de 524.

Le seul événement de la vie d'Hécatée qui soit parfaitement connu, c'est la part qu'il prit à l'insurrection des Ioniens contre les Perses. Aristagore de Milet préparait depuis longtemps ce vaste soulèvement. Avant d'en donner le signal, il réunit en conseil les principaux personnages de son parti. « Tous les autres, dit Hérodote, tombèrent d'accord qu'il fallait se soulever; mais Hécatée l'historien (λογοποιός) d'abord s'opposa à ce qu'on engageât la guerre contre le roi de Perse, en rappelant toutes les nations sur lesquelles il régnait, et toute sa puissance. Puis, voyant qu'il ne les avait pas persuadés, il leur conseilla en second lieu de faire en sorte de s'emparer de l'empire de la mer. Mais il voyait bien, dit-il, que cela ne pouvait se faire, car il savait combien leurs ressources étaient faibles; que s'ils enlevaient les richesses consacrées par Crésus le Lydien dans le temple de Branchides, s'ils faisaient cela, il avait grand espoir qu'ils se rendraient maîtres de la mer, car ils auraient ainsi des richesses pour leur usage, et les ennemis ne pourraient pas les enlever..... Cet avis ne prévalut pas, bien que l'on persistât dans le projet d'insurrection. » La révolte éclata en effet, et Aristagore se rendit à Sparte pour demander des secours. Il portait avec lui et il mit sous les yeux du roi Cléomène une table d'airain sur laquelle était gravée la circonférence entière de la Terre avec toute la mer et tous les fleuves. Selon M. Guignault, « c'était sans doute d'Hécatée qu'il tenait cette carte, perfectionnement de celle que le premier avait dressée Anaximandre ». Plus tard, lorsque Artaphernes et Otanes eurent

(1) On lui donne plutôt, d'après Denys d'Halicarnasse, le titre de *logographe* (λογογράφος). On désigne ainsi les premiers prosateurs, les conteurs ou chroniqueurs qui précédèrent Hérodote et qui marquent la transition entre le cycle épique et l'histoire.

(2) Nous donnons ces deux dates d'après le témoignage, peu précis et assez suspect, de Suidas. Voici la notice que ce biographe a consacrée à Hécatée de Milet : « Hécatée de Milet, fils d'Hégésandre, vécut du temps de Darius, lorsque vivait aussi Denys de Milet, l'historien, dans la 63e olymp. Hérodote d'Halicarnasse, plus récent que lui, profita de ses ouvrages. Hécatée fut l'auditeur de Protagoras. Le premier il écrivit l'histoire en prose. » Le même Suidas dit, à l'article Ἑλλάνικος : « Hellanicus se rencontra aussi avec Hécatée de Milet, qui vivait du temps des guerres persiques et un peu après. » Sur ces indications, Larcher a fondé la chronologie suivante, assez vraisemblable. Puisque Denys de Milet, vivait dans la 63e ol., c'est-à-dire 520 avant J.-C., Hécatée, son contemporain, devait être né vers le milieu du sixième siècle avant J.-C.; et puisque Hécatée mourut peu après les guerres persiques, il dut survivre d'un an ou deux, tout au plus, aux batailles de Platée et de Mycale (476). Les passages cités de Suidas contiennent deux difficultés. Il est impossible qu'Hécatée de Milet, déjà parvenu à l'âge mûr en 500 avant J.-C., ait été l'auditeur de Protagoras et le contemporain d'Hellanicus, qui vivaient l'un et l'autre postérieurement à 450 avant J.-C. La dernière de ces erreurs est certainement une méprise de Suidas; la première n'est peut être qu'une faute du copiste, qui aura mis Πρωταγόρας au lieu de Πυθαγόρας. D'après cette conjecture, Hécatée aurait été le disciple de Pythagore.

envahi l'Ionie et l'Éolide, et pris les villes de Clazomène et de Cyme, Aristagore, qui avait attiré ces maux sur son pays, n'eut pas le courage de les braver; il médita de s'enfuir soit en Sardaigne, soit en Thrace. Hécatée lui conseilla de n'en rien faire, mais de prendre une position fortifiée dans l'île de Léros et d'attendre là l'issue des événements. Ce ferme et judicieux avis ne fut pas suivi, et Aristagoras alla misérablement périr sur la côte de Thrace. Après même que toute l'Ionie fut tombée sous les coups des Perses, Hécatée n'abandonna pas ses compatriotes. Il intercéda pour eux auprès d'Artaphernes, et persuada au satrape de gagner par la douceur la confiance des Ioniens. A partir de ce moment sa vie, qui, d'après Suidas, se prolongea jusque après la guerre médique, n'a plus laissé de trace dans l'histoire. Hécatée consigna les résultats de ses voyages et de ses études dans deux grands ouvrages : l'un géographique, intitulé Περίοδος γῆς ou Περιήγησις, et l'autre historique, portant le titre de Γενεαλογίαι ou Ἱστορίαι. Un passage de Suidas, rapproché de quelques lignes de Strabon, prouve clairement qu'il ne composa que ces deux ouvrages; les autres titres cités sous son nom par des auteurs anciens appartiennent à des subdivisions de sa géographie. Cet ouvrage se divise en deux parties, dont la première contient la description de l'Europe et l'autre la description de l'Asie, de l'Égypte et de la Libye (1). Chacune de ces deux parties se subdivisait en sections. On trouve dans Étienne de Byzance les titres de plusieurs de ces sections, savoir : Τένεδος (dans la première partie); Αἰολικά, Περιήγησις Αἰγύπτου, Περιήγησις Λιβύης (dans la seconde). Il est difficile de déterminer l'ordre dans lequel Hécatée décrivait les différentes parties du monde, et par conséquent l'ordre dans lequel il faut classer les fragments qui nous restent de sa géographie; mais ces fragments nous permettent du moins d'indiquer de quelle manière Hécatée traitait son sujet. Il mentionnait d'abord le nom du peuple, puis les villes que ce peuple habitait, et donnait de temps en temps un récit de leur fondation ou de quelque autre fait remarquable de leur histoire. Il marquait aussi soigneusement que possible la distance d'une ville à l'autre. Il fut le premier écrivain qui apporta quelque critique dans ses récits. Il n'accepta point comme vrais tous les faits qu'il recueillit; il rejeta ceux qui lui parurent fabuleux, et essaya de découvrir la réalité historique qui fait le fondement de beaucoup de traditions mythiques. Cette critique est bien faible, sans doute, et Hécatée rapporte bien des fables sur la foi d'Homère et d'autres anciens poëtes; mais chaque fois qu'il donne les résultats de ses propres observations, il est un guide sûr et véridique. Ératosthène, cité par Strabon, semble nier qu'Hécatée ait dressé des cartes géographiques; mais d'une assertion d'Agathemère, comparée avec un passage d'Hérodote, on peut conclure qu'Hécatée corrigea et perfectionna la carte de la Terre dressée par Anaximandre; et si, contre toute probabilité, la carte présentée par Aristagoras à Cléomène n'était pas l'ouvrage de Hécatée, elle avait dû être dressée sur ses indications. Callimaque regardait le *Voyage en Asie* (Περιήγησις τῆς Ἀσίας), qui forme la seconde partie de l'ouvrage d'Hécatée, comme une œuvre supposée, et l'attribuait à un insulaire (νησιώτης). Il n'est pas impossible qu'il ait existé dans la bibliothèque d'Alexandrie un *Voyage en Asie* faussement attribué à Hécatée; mais il n'en est pas moins vrai que ce géographe avait composé une description de ces pays, et qu'il nous en reste des fragments dont l'authenticité est en général incontestable.

Le second ouvrage d'Hécatée, ses *Histoires* ou *Généalogies*, était un récit en prose, sous forme de généalogies, des fables poétiques et des traditions des Grecs. Il se divisait en quatre parties. La première contenait les traditions relatives à Deucalion et à ses descendants; la seconde l'histoire d'Héraclès (Hercule) et des Héraclides; la troisième, les traditions du Péloponnèse, et la quatrième celles de l'Asie Mineure. Dans cet ouvrage, comme dans sa géographie, Hécatée cherchait à discerner la vérité à travers l'amas des traditions fabuleuses, et s'il y parvenait rarement, il en avait du moins l'intention; les premières lignes de son livre ne laissent pas de doute à ce sujet. Voici comment il débute : « Ceci est le récit d'Hécatée de Milet : j'écris ces choses comme elles me paraissent vraies, car les récits des Grecs sont à mon avis nombreux et ridicules. » Ce premier effort de l'esprit critique n'a pas grande portée; ce qu'il offre de plus significatif, c'est une certaine tendance vers le système d'interprétation mythologique connu plus tard sous le nom d'*Évémérisme*. En essayant ainsi de délivrer la vérité de son enveloppe mythique, Hécatée émancipa l'histoire de la poésie, et prépara l'œuvre achevée par Hérodote. Celui-ci profita certainement des travaux du célèbre logographe de Milet, et en le réfutant souvent il prouva quelle importance il attachait à ses opinions. Il le surpassa sans le faire oublier, et même pour le style, jusque dans les derniers temps de la littérature grecque classique, l'histoire d'Hécatée, écrite dans le plus pur dialecte ionien, fut citée comme un modèle de simplicité, de clarté et de douceur.

Les fragments des *Généalogies* ont été rassemblés par Creuzer dans ses *Historicorum Græcorum antiquissimorum Fragmenta*; Heidelberg, 1806, in-8°, 1-86. On a un recueil complet des fragments du *Périégèse* et des *Généa-*

(1) L'Europe d'Hécatée est la partie septentrionale du monde séparée de l'Asie par le mont Caucase. Il faut y joindre les îles de la mer Égée, excepté le petit nombre de celles qui touchent au rivage asiatique. L'Asie comprend toute la région australe. Hécatée distingue pourtant quelquefois entre l'Asie proprement dite et la Libye. Le Nil sépare ces deux parties du monde, et le Delta appartient à la première.

logies par R.-H. Klausen, *Hecatæi Milesii Fragmenta*, Berlin, 1831, in-8°, et C. et Th. Müller, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, Paris, 1841, t. I, p. 1-31; t. IV, p. 62, dans la *Bibliothèque grecque-latine* de A.-F. Didot.
L. J.

Hérodote, II, 143; V, 36, 49, 124, 125; VI, 137. — Suidas, aux mots Ἑκαταῖος et Ἑλλάνικος. — Strabon, I, p. 7; XII, p. 550; XIV, 635. — Agathémère, I. 1. — Agatharque, *De Rubr. Mari*, p. 48. — Diodore de Sicile, I, 37; X, 25. — Ælien, *Var. Hist.*, XIII, 20. — Hermogène, *De Genere dicendi*, II, 12. — Pausanias, III, 25. — Arrien, II, 16; V. 6. — Athénée, II, p. 70; IX, p. 410. — Denys d'Hal., *Judicium de Thucydide*, 5. — Longin, *De Elocutione*, 2, 12. — Sévin, dans les *Mémoires de l'Acad. des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. VI, p. 474. — Ukert, *Untersuchungen über die Geographie des Hecatæus u. Damastes*; Weimar, 1814. — Klausen, *De Vita et Scriptis Hecatæi*. — C. Muller, *De Vit. et Scr. Hec.* — Guignault, dans l'*Encycl. des Gens du Monde*. — Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography*. — O. Müller, *Geschichte der griech. Liter.*, I, 478. — Forbiger, *Handbuch der alten Geographie*, I, 48. — *Museum criticum Cantabrigiense*, t. I, p. 88-101. — Pauly, *Real. Encyklopædie der classischen Altherthumswissenschaft*, t. III, p. 1062.

HÉCATÉE D'ABDÈRE, historien de l'époque d'Alexandre et du premier Ptolémée. Il eut pour maître le sceptique Pyrrhon. On ne sait pas s'il prit part aux guerres d'Alexandre; mais on lit dans les auteurs anciens qu'il accompagna Ptolémée Soter dans une expédition en Syrie, et que sous ce prince il fit un voyage à Thèbes. « C'était, dit Josèphe, un homme d'une grande aptitude à la fois pour la philosophie et les affaires. » Suidas le signale comme un grammairien distingué, et cite de lui un traité *Sur la Poésie d'Homère et d'Hésiode*. Hécatée d'Abdère est plus connu pour ses compositions historiques. Il est resté de lui des fragments : 1° d'un ouvrage *Sur les Hyperboréens*, espèce de roman philosophique dans le genre de l'*Atlantide* de Platon et de l'*Ile Fortunée* d'Iambule, où l'auteur, s'emparant d'anciennes traditions sur la nation, en partie fabuleuse, des Hyperboréens, et y ajoutant quelques récits de son invention, traçait le tableau idéal d'un peuple qui avait trouvé le bonheur dans la piété et la vertu; 2° d'un ouvrage *Sur l'Égypte* (Αἰγυπτιακά), duquel faisait sans doute partie un livre cité comme d'Hécatée d'Abdère, *Sur la Philosophie des Égyptiens* : il est probable que l'auteur non-seulement y présentait l'histoire politique des Égyptiens, mais encore s'étendait sur leur cosmogonie, leur mythologie et leurs monuments; 3° plusieurs témoignages anciens lui attribuent aussi un troisième et non moins important ouvrage, *Sur les Juifs*, ainsi qu'un livre *Sur Abraham*, qui n'était sans doute qu'une partie du précédent; mais Hérennius Philon, qui devait se connaître en falsifications, puisqu'il avait lui-même fabriqué de fausses œuvres de Sanchoniathon, soupçonnait que cet ouvrage *Sur les Juifs* était apocryphe. Les critiques modernes s'accordent aujourd'hui pour dire que ce livre n'est pas l'œuvre d'Hécatée d'Abdère, et qu'il a été composé dans une époque postérieure par quelque juif helléniste. Dans les fragments qui en sont restés, on trouve de prétendus vers de Sophocle, qui sont une espèce d'hymne en l'honneur du Dieu unique et souverain, comme si Sophocle avait connu Jéhovah. Tout l'ouvrage était un perpétuel panégyrique des Juifs, et Josèphe n'a eu garde de le négliger. Tout porte à croire qu'Hécatée d'Abdère n'avait pas fait un livre à part sur les Juifs, mais qu'il avait parlé de ce peuple dans son ouvrage *Sur l'Égypte*; certains morceaux de ce dernier ouvrage ont été conservés, et il y est question des Juifs : Hécatée parlait d'eux avec estime, mais comme pouvait le faire un Grec. C'est cette estime témoignée aux Juifs par un païen qui a donné sans doute à quelque faussaire l'idée de lui attribuer un ouvrage où l'on répétait ce qu'avait dit Hécatée, en l'amplifiant, en le modifiant, en y ajoutant toutes sortes de fables. A. CHASSANG.

Diodore, XI, 3. — Josèphe, *Contre Apion*, I, 22. — Diogène de Laerce, IX, 69. — Suidas, V. Ἑκαταῖος. — Cruice, *De Flavii Josephi Fide et Auctoritate*. — C. Müller, *Histor. Græcor. Fragm.*, II, p. 384.

HÉCATÉE D'ÉRÉTRIE, géographe ancien. Selon Creuzer, ce géographe ne serait autre qu'Hécatée d'Abdère, et ce serait par erreur qu'on lui aurait donné pour patrie Érétrie; M. C. Müller pense que c'est un personnage distinct du précédent. Il est cité nominativement par Plutarque, et Callimaque, d'après Athénée, parlait d'un Hécatée *l'Insulaire*, auquel devait être rapportée une *Géographie de l'Asie* faussement attribuée à Hécatée d'Abdère : le fait que Plutarque avait lu dans Hécatée d'Érétrie était relatif à une amazone qui serait venue trouver Alexandre; on conçoit que ce fait ait pu trouver place au milieu d'une description de l'Asie.
A. CHASSANG.

Plutarque, *Alex.*, c. 46. — Athénée, II, p. 70. — C. Müller, *Onesicriti Fragm.*, 5; à la suite d'Arrien, édit. Didot. — Id., *Hist. Gr. Fragm.*, II, p. 384.

HÉCATÉE (Ἑκαταῖος), tyran de Cardia, vivait dans le quatrième siècle avant J.-C. Avant d'obtenir la souveraineté de Cardia, sa ville natale, il vivait à la cour de Philippe, roi de Macédoine. Alexandre lui confia, aussitôt après son avénement, la mission d'aller en Asie prévenir les projets séditieux d'Attale. Hécatée s'y rendit avec une troupe considérable; mais, d'accord avec Parménion, il crut prudent de ne pas employer la force ouverte, et fit assassiner secrètement Attale. Il n'est pas mentionné dans le récit des campagnes d'Alexandre, et probablement n'y prit aucune part. On ignore à quelle époque il reçut du conquérant la souveraineté de Cardia; mais ce fut longtemps avant la mort de ce prince, puisqu'on voit dans Plutarque, Eumène, compatriote d'Hécatée, demander son expulsion à Alexandre, et le rétablissement de la liberté de Cardia. Hécatée paraît pour la dernière fois dans l'histoire en 323, à l'occasion de la guerre Lamiaque, où il servit d'intermédiaire entre Antipater et Léonat. On l'a quelquefois, mais sans

doute à tort, confondu avec Hécatée d'Abdère (1).

Diodore, XVIII, 14. — Plutarque, *Eum.* 3.

HÉCATODORE. *Voy.* HYPATODORE.

HÉCATOMNUS (Ἑκατόμνως), roi ou dynaste de Carie, vivait vers 400 avant J.-C., sous le règne d'Artaxerxès II. Le roi de Perse, dont il était le vassal, lui confia le commandement des forces destinées à agir contre Évagoras de Cypre. Les opérations traînèrent en longueur, et lorsque Artaxerxès ordonna de les pousser vigoureusement, Hécatomnus, qui partageait l'esprit de désaffection si général parmi les grands vassaux de l'empire, n'agit point contre Évagoras, et lui fournit même de l'argent pour lever des mercenaires. Tel était à cette époque l'état de désorganisation de la monarchie perse que cet acte de trahison resta impuni et fut peut-être même ignoré d'Artaxerxès. Hécatomnus garda jusqu'à sa souveraineté de Carie. Il régnait encore en 380, et peut-être mourut-il l'année suivante, car la date de 379, que Pline donne inexactement pour la mort de Mausole, paraît être plutôt celle de son avénement après la mort de son père, Hécatomnus. Celui-ci laissa trois fils, Maussolus (ou Mausole), Idricus et Pixodarus, qui régnèrent successivement, et deux filles, Artemisa et Ada, qui, suivant la coutume asiatique, épousèrent leurs frères Maussolus et Idricus. Hécatomnus, qui était né à Mylasa, fit de cette ville la capitale de son royaume. Z.

Diodore, XIV, 98; XV, 2. — Isocrate, *Paneg.*, p. 74. — Pline, *Hist. Nat.*, XXXVI, 6. — Strabon, XIV, p. 659. — Eckel, *Doctr. Num.*, vol. II; p. 596.

* **HÉCATON** (Ἑκάτων), philosophe stoïcien, né à Rhodes, vivait dans le premier siècle avant l'ère chrétienne. On voit dans Cicéron qu'Hécaton fut le disciple de Panætius; on trouve dans le même auteur et dans Diogène Laerce les titres de plusieurs de ses ouvrages, tous perdus aujourd'hui. Voici ces titres : Περὶ ἀγαθῶν, en neuf livres au moins; — Περὶ ἀρετῶν; — Περὶ παθῶν; — Περὶ τελῶν; — Περὶ παραδόξων. Z.

Cicéron, *De Off.*, III, 15, 23. — Diogène Laerce, VII, 26, 87, 90, 101, 103, 110, 125, 127, 172; VI, 4, 32, 95. — Sénèque, *De Beneficiis.*

HECHTERMANS (*Henri*), théologien belge, né à Munster-Bilsen (Campine liégeoise), en 1606, mort à Maestricht, le 4 mai 1679. Dès l'âge de quinze ans, il entra chez les Dominicains de Maestricht, et y fit profession le 4 août 1622. Il fit sa théologie en Espagne, et, de retour dans les Pays-Bas, il enseigna cette science à Aix-la-Chapelle, à Bruxelles, à Louvain, à Maestricht. Il se livra aussi avec succès à la prédication. Il fut successivement maître en théologie de son ordre, définiteur de sa province, trois fois prieur à Maestricht, une fois à Malines, et premier vicaire du couvent de Tongres (18 septembre 1643), lors de la fondation de cette maison. L'électeur Maximilien-Henri de Bavière, archevêque de Cologne et évêque de Liége, le chargea d'une mission auprès du roi d'Espagne, Philippe IV, qu'il remplit à la satisfaction des deux princes. On a de lui : *Mariale, sive conciones super Evangelia festivitatum sacratissimæ Virginis Mariæ*, etc., traduit de l'espagnol du F. Ignace de Coutiño; — *Sanctorale, sive conciones super Festivitates maxime illustrium sanctorum, quos Ecclesia catholica per anni discursum celebrat*, etc.; — *Quadragesimale, sive conciones super Evangelia utrium præcipuarum feriarum quadragesimæ, videlicet Mercurii, et Veneris, et Domenici et totius hebdomadæ sanctæ, quos*, etc.; ces *Conciones* ont été réunis, Bruxelles, 1653, Cologne, 1661, 3 vol. in-4°. Les PP. Échard et Quétif relèvent dans cet ouvrage cette proposition relative au culte de la Vierge : « Has igitur imagines deiparæ Virginis vult Deus a nobis summa veneratione coli et honorari, veluti divinitatis cujusdam simulacra, id est eo honore quo Deus ipse colitur. Et quamvis hæc exotica et hyperbolica videantur, ut tamen ea vera esse confirmem, suppono id quod alibi ». Ils déclarent cette proposition inadmissible, et reprochent à l'auteur son ignorance dans la théologie dogmatique; — *Compendium Doctrinæ christianæ*, trad. de l'espagnol du F. Juan de San-Thomas; Bruxelles, 1658, in-16; — *Het geestryck leven van de Eerweerdighe Moeder Agnès a Jesu van het Predick-heeren Ordre*, etc. (Vie de la vénérable mère Agnès de Jésus, de l'ordre de Saint-Dominique, etc.), trad. de l'allemand; Louvain, 1675, in-12 A. L.

Échard, *Scriptores Ordinis Prædicatorum*, t. II, p. 660 et 687. — Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire des Pays-Bas*, t. IX, p. 480-482. — Comte de Becdelièvre-Hamal, *Biographie Liégeoise*, t. II, p. 284.

HECK (*Jan* VAN), peintre hollandais, né à Quaremonde, près Oudenarde, vers 1625, vivait encore en 1660. Après avoir appris la peinture dans sa patrie, il la quitta fort jeune encore, et se rendit à Rome, où le duc de Bracciano le prit en affection et l'employa longtemps. Plusieurs autres seigneurs ou cardinaux recherchèrent aussi ses productions, et lui fournirent les moyens de faire une belle fortune. L'amour de la patrie finit par l'emporter sur l'intérêt, et il revint se fixer à Anvers, où il termina ses jours, dans un âge avancé. Il excellait dans la peinture des fleurs et des fruits, des vases d'argent, de bronze, de porphyre, de marbre, etc. Tout ce qui était de sa main en ce genre était d'un fini précieux. Il peignait aussi fort bien le paysage et les figures en petit. Ses compositions sont toujours agréables et d'un bon choix : leur prix s'est maintenu fort élevé.

A. DE LACAZE.

Houbraken, *De Schilderkonst der Nederlanders*; La Haye, 1727, 4 vol. pet. in-4°, t. III, p. 218. — Descamps, *La Vie des Peintres hollandais*, etc., t. II, p. 125.

HECK (*Nicolas* VAN DER), peintre hollandais, vivait à Alcmaër, dans la première partie du dix-septième siècle. Il était élève de Johan Naegel, et descendait du célèbre Martin Hemskerck. Sa vie

(1) Strabon mentionne un Hécatée de Téos, historien, qui n'est cité par aucun autre auteur ancien, et qui paraît être le même que Hécatée d'Abdère.

est peu connue, et semble s'être écoulée tranquille à Alcmaër, où il fonda, en 1631, une société artistique. Il peignit fort bien l'histoire, et excellait dans le paysage. Sa manière de composer est grande et savante; son coloris est bon; il entendait parfaitement les demi-tons et le clair-obscur. Le nombre de ses productions ne paraît pas considérable. On remarque à Alcmaër trois beaux tableaux de ce maître : ils ornent la chambre des échevins à la maison de ville. Ils représentent : *La Condamnation du bailli de Zuit-Holland, décapité pour avoir volé une vache à un paysan*. L'exécution fut ordonnée par le comte Guillaume III, dit *le Bon*; — *Le roi Cambyse faisant écorcher un juge prévaricateur*; — *Le Jugement de Salomon*. A. DE LACAZE.

Van Mander, Houbraken, Weyermans, Descamps, *Vies des Peintres*.

HECKEL (*Jean-Frédéric*), philologue et théologien allemand, né à Gera, vers 1640, mort en 1715, à Œlsnitz. Après avoir terminé ses études et entrepris des voyages en Allemagne et en Italie, où il se lia avec Magliabecchi et Cinelli, il exerça successivement les fonctions de recteur du collége de Reichenbach et de sous-directeur du collége de Rudolstadt. Il passa les dernières années de sa vie à Plauen et à Oelsnitz. On a de lui : *Memoria Freislebiana*; Gera, 1664; — *Dissertatio historico-philologico-theologica de habitu regio, Christo in passione a Judæis in ignominiam oblato*; Chemnitz, 1675. — *Sciagraphia Theologorum evangelicorum*; Dresde, 1678; — *Theophili Pistorii Ornithogamelion, notis marginalibus illustratum*; Dresde, 1678; — *Jo. Munsteri in artem notandi signa ex bonis auctoribus conquisita, cum ejus notis*; Cygnea, 1681; — *De Constantini duobus Numis*; Francfort et Leipzig, 1693; — *Manipulum primum Epistolarum singularium ab heroibus inclytis et viris illustribus diverso tempore scriptarum*; Plauen, 1695; — un grand nombre de *Dissertations*, etc. R. L.

Ersch et Gruber, *Algem. Encyklopædie*. — Saxius, *Onomasticon literarium*, P. V, p. 603. — Jo. Fabricius, *Histor. Bibl.*, p. III, p. 480. — David Clément, *Bibliothèque curieuse*, t IX, p. 368.

* **HECKELER** ou **HECKLER** (*Jean*), né à Brekendorf, dans le Wurtemberg, architecte de la cathédrale de Strasbourg depuis l'année 1622 à 1643.

* **HECKELER** (*Jean-Georges*), fils du précédent, né en 1628, architecte de la cathédrale de Strasbourg depuis l'année 1654 jusqu'en 1669. C'est cet artiste qui, à la suite d'un grand dégât occasionné à la tour de la cathédrale de Strasbourg par la foudre, qui y était tombée au mois de juin 1654, en fit démolir dix-neuf mètres de hauteur en contre-bas de son sommet. Il éleva de nouveau la tour en y ajoutant 62 centimètres de hauteur, et employa à cette restauration trois années entières. Les nouveaux travaux furent exécutés en pierre de Grosweilen, village à 20 kilomètres de Strasbourg. Heckeler a laissé quelques mémoires manuscrits sur les réparations qu'il a faites à la cathédrale dont il fut l'architecte. D. RAMÉE.

M. J. Huber, *Vom Ursprung und Succession der Landgraven in Elsass*, 1657. — *Essais historiques et topographiques sur l'église cathédrale de Strasbourg*, par l'abbé Grandidier; Strasbourg, in-8°, 1782.

HECKER (*Auguste-Frédéric*), médecin allemand, né le 1er juillet 1763, à Kitten, près Halle, en Prusse, mort à Berlin, le 11 octobre 1811. Il fit ses études à l'université de Halle, exerça la médecine à Frankenhausen et à Erfurt, et devint en 1805 professeur du collége médico-chirurgical. Ses principaux ouvrages sont : *Archiv für die allgemeine Heilkunde* (Archives de Médecine); Berlin, 1790-1792; Leipzig, 1793, 3 vol.; — *Therapia generalis chirurgica*; Erfurt, 1791; — *Physiologia pathologica*; Halle, 1791-1799, 2 vol.; — *Anweisung die venerischen Krankheiten genau zu erkennen und zu behandeln* (Instructions pour reconnaître et pour traiter les maladies vénériennes); Erfurt, 1791, 3e édit., 1815; — *Tabellen ueber die Geschichte der Medicin* (Tableaux d'Histoire de la Médecine); Erfurt, 1791; — *Allgemeine Geschichte der Natur und Arzneikunde* (Histoire générale des Sciences naturelles et de la Médecine); Leipzig, 1793; — *Magazin für die pathologische Anatomie und Physiologie* (Magasin d'Anatomie pathologique et de Physiologie); Hambourg, 1796; — *Die Kunst die Krankheiten der Menschen zu heilen* (L'Art de guérir les Maladies des hommes); Erfurt et Gotha, 1804-1808, 4 vol.; 5e édit., publiée par Bernhardi, Gotha, 1818, 5 vol.; — *Abriss der Therapie* (Précis de Thérapie); Berlin, 1807; — *Chirurgica medica*; Berlin, 1808; — *Die Heilkunst auf ihren Wegen zur Gewissheit oder Theorie, System und Heilmethode von Hippokrates an bis auf unsere Zeit* (La Marche de la Médecine vers la certitude, ou théories, systèmes et méthodes depuis Hippocrate jusqu'à nos jours); Erfurt et Gotha, 1808; 4e édit., 1819; — *Manuel du Médecin pratique militaire*, ouvrage français; Breslau, 1808; — *Sammlung kleiner Schriften für die theoretische und prakt. Heilkunde* (Recueil d'Écrits de Médecine, théorique et pratique); Erfurt et Gotha, 1812, 2 vol.; — *Vollstaendiges Handbuch der Kriegsarzneikunde* (Manuel complet de Médecine de guerre); Gotha, 1816-1817, 3 vol.; — *Lexicon med. theoret.-pract. reale*, terminé par A.-H. Erhard; Gotha, 1816-1830, 5 vol.; — *Praktische Arzneimittellehre* (Médecine pratique); Gotha, 4e édit., 1838, 2 vol. R. L.

Conv.-Lex. — Engelmann, *Bibliotheca Medico-Chirurgica*. — Ersch et Gruber, *Allg. Encyklopædie*.

HECKER (*Justus-Frédéric-Charles*), médecin allemand, fils du précédent, né à Erfurt, le 5 janvier 1795, mort à Berlin, le 11 mai 1850. Il étudia la médecine à Berlin, fut en 1817 reçu docteur, et devint en 1834 professeur de méde-

cine. Il s'occupa surtout de l'histoire de la médecine, et écrivit à ce sujet plusieurs ouvrages estimés, parmi lesquels nous citerons : *Antiquitates hydrocephali;* Berlin, 1817; — *Geschichte der Heilkunde* (Histoire de la Médecine); Berlin, 1822-1829, 2 vol.; — *Die Lehre vom Kreislauf vor Harvey* (La Doctrine de la Circulation avant Harvey); ibid., 1831; — *Die Tanzwuth, eine Volkskrankheit im Mittelalter* (La Dansomanie, une maladie populaire au moyen âge); ibid., 1832; — *Der schwarze Tod im 14ten Jahrhundert* (La Mort noire au quatorzième siècle); ibid., 1832; — *Ueber die Volkskrankheiten* (Des Maladies populaires); ibid., 1832; — *De Peste Antoniniana;* ibid., 1835; — *Geschichte der neuern Heilkunde* (Histoire de la Médecine moderne); ibid., 1839. On lui doit en outre : *Ueber Sympathie* (De la Sympathie); ibid., 1846; — *Ueber Visionen* (Des Visions); ibid., 1848, etc., et des articles insérés dans les recueils scientifiques, tels que *Literarische Annalen der gesammten Heilkunde*, *Wissenschaftliche Annalen*, *Neue Wissenschaftliche Annalen*, etc., qu'il rédigea depuis 1825 jusqu'en 1836. Plusieurs de ses ouvrages ont été traduits en anglais et publiés par la *Sydenham-Society*. R. L.

Conv.-Lex.

* **HECKER** (*Friedrich-Karl-Franz*), révolutionnaire badois, est né à Eichtersheim, le 28 septembre 1811. Il étudia le droit à l'université de Heidelberg, devint en 1838 avocat à la cour de Mannheim, et fut en 1842 élu député à la chambre des communes de Bade. Il s'y signala parmi les membres de l'opposition la plus avancée. Pendant un voyage qu'il fit en 1845 à Berlin, il reçut ordre de quitter le territoire prussien dans les vingt-quatre heures; cet acte d'expulsion fit alors beaucoup de bruit, et recommanda M. Hecker auprès du parti démocratique de l'Allemagne. A la révolution de 1848, il fut un des chefs de la montagne dans le premier parlement de Francfort; après la clôture de cette assemblée, il se mit en relation avec M. Ledru-Rollin, qui envoya sur les bords du Rhin une légion d'ouvriers (légion allemande) chargés de soutenir la cause de la révolution. Après le combat de Kandern (20 avril 1848), qui anéantit cette légion, M. Hecker s'enfuit en Suisse. Il vécut pendant quelque temps retiré dans le canton de Bâle, et fit de là de vaines tentatives pour rentrer à l'assemblée nationale. Il émigra enfin en Amérique, et y resta jusqu'au moment où le gouvernement provisoire de Bade le rappela en Europe. A son arrivée, il trouva son parti vaincu ou dispersé. M. Hecker retourna en Amérique; il dirige actuellement une ferme près de Belleville (Illinois), sur les frontières de l'état de Missouri. R. L.

Bekk, *Die Bewegung in Baden;* Mannheim, 1850. — Haeusser, *Denkwürdigkeiten zur Geschichte der badischen Revolution;* Heidelberg, 1851. — *Conv.-Lex.*

HECKEWELDER (*Johann*), missionnaire morave, né en Angleterre, en 1743, d'une famille allemande, mort en 1826. Il se consacra dès sa jeunesse à la prédication, passa en Amérique, et y demeura près de quarante années parmi les Indiens de la Pennsylvanie. La connaissance qu'il avait acquise des divers dialectes en usage chez les Peaux-Rouges lui facilita le moyen d'étudier leurs mœurs, leurs coutumes, leur histoire. Pour parvenir à ce résultat, on peut dire qu'il se fit Indien lui-même. Après une carrière remplie d'épisodes fort dramatiques, il vint se fixer à Bethléem (1), l'un des principaux établissements des frères Moraves dans l'Amérique du Nord. Il entra en relation avec la Société Philosophique de Pennsylvanie, et fit paraître, par les soins du comité de cette société : *Histoire, Mœurs et Coutumes des Nations Indiennes qui habitaient autrefois la Pennsylvanie et les États voisins.* Cet ouvrage, publié dans les *Transactions of the American philosophical Society*, etc., Philadelphie, 1819, in-8°, a été trad. en français par le chevalier du Ponceau; Paris, 1827, in-8°. Il contient beaucoup de notions précieuses et plusieurs anecdotes intéressantes; entre autres, la manière dont une fraction des Lenni-Lenapes (2), les Delawares et les Mohingans (Mohicans) furent, par ruse, réduits à la condition « de *squaws* (femmes) par les Mingoués (3) et les Hollandais dans un grand conseil, et consentirent à enterrer pour toujours le *tomahawk* (casse-tête), laissant aux Mingoués le soin de porter des armes et de défendre le territoire commun ». Heckewelder se trouvait en Pennsylvanie en 1781, lorsque toutes les tribus indiennes se déclarèrent pour les Anglais. Les Delawares seuls se réunirent aux Américains. Parmi eux se trouvaient deux ou trois cents néophytes du père Heckewelder. A l'instigation des agents anglais, le grand conseil des six Nations Iroquoises, siégeant à Niagara, résolut d'exterminer les Delawares. Les Iroquois envoyèrent aux Chippeways, aux Uttawas et aux Wyandots (les *Hurons* des Français) un message ainsi conçu : « Nous vous faisons présent des Indiens chrétiens, pour que vous en fassiez de la soupe. » Les Chippeways et les Hurons répondirent qu'ils n'avaient aucune raison pour obtempérer à une invitation aussi barbare. Heckewelder et ses disciples furent ainsi préservés du

(1) C'est une petite ville du comté de Northampton, dans la Pennsylvanie. Elle contient trois immenses établissements habités en commun par les frères Moraves, qui y comptaient en janvier 1825 1800 co-religionnaires, hommes, femmes, enfants. Les Moraves y ont créé des colléges dont la réputation est telle que des étudiants de toutes croyances y accourent des diverses parties de l'Amérique.

(2) Ce mot signifie *peuple indigène;* quelques nations du sud les appellent aussi *Wapanachis* (peuple du lever du soleil). Leurs trois principales branches étaient les Unamis (*Tortues*), les Unalachtgo (*Dindons*), et les Monseys (*Loups*).

(3) Plus communément nommés *Iroquois* et *Maquas*. Ils formaient une confédération de cinq nations, à laquelle se joignirent les Tuscaroras.



massacre. Aux observations du missionnaire morave sur les Indiens on a joint sa correspondance avec le chevalier du Ponceau (vingt-six lettres) et un vocabulaire des langues indiennes, dans lequel l'auteur prouve que ces langues sont très-compliquées, mais régulières et logiques; qu'un mot y exprime beaucoup d'idées à la fois, au moyen d'inflexions et de terminaisons différentes; que ce modèle de langue, qu'il nomme *polysynthétique* ou *syntactique*, domine depuis le cap Horn jusqu'au Groenland; enfin qu'on ne trouve pas de langue analogue dans l'ancien continent. Alfred DE LACAZE.

Warden, dans la *Revue encyclopédique*, t. XVII (1823), p. 388, n° 144; t. XVIII (1825), p. 380; t. XXIII (1824), p. 596.

* **HECKSCHER** (*Johann-Gustav-Moritz*), homme politique allemand, est né à Hambourg, le 26 décembre 1797. Fils d'un riche banquier, il étudia le droit à Gœttingue et à Heidelberg, visita les principaux pays de l'Europe, et s'établit comme avocat dans sa ville natale. La part qu'il prit depuis 1840 à la presse le fit désigner en 1848 comme un des chefs du mouvement politique qui éclata à cette époque sur tous les points de l'Allemagne. Député au parlement de Francfort, il y vota avec le parti libéral modéré, et combattit avec succès les tendances socialistes de l'extrême gauche. Membre de la députation chargée d'installer le vicaire de l'Empire à Francfort, il sut gagner la confiance de ce prince, qui le choisit pour ministre de la justice et des affaires étrangères. Après la conclusion de la paix de Malmoe, qui anéantit les espérances de l'Allemagne touchant la question de Schleswig et de Holstein, M. Heckscher se défendit avec vigueur contre les attaques du parti extrême. Le 18 septembre 1848, il n'échappa qu'avec peine aux fureurs de la populace, qui mit à mort le prince Lichnowski et le général Auerswald. M. Heckscher partit pour l'Italie, et résida quatre mois à Turin et à Naples, en qualité d'ambassadeur de l'Allemagne. De retour à Francfort, il s'opposa énergiquement au programme que le premier ministre M. de Gagern proposa à la chambre, et appuya le député Welcker pour organiser le parti politique connu sous le nom de *Grossdeutsche*. Il proposa un directoire pour la gestion suprême des affaires de l'Empire Germanique. Cette proposition ayant été rejetée, il rentra dans la vie privée. On a de M. Heckscher: *Gutachten über die Beschlüsse des deutschen Bundes vom 28 Juni* 1832 (Jugement sur les décrets de la diète allemande du 28 juin 1832); Hanau, 1832; — *Würdigung des Patents des Kœnigs von Hannover vom 1ten November* 1837 (Critique de l'édit donné par le roi de Hanovre le 1er novembre 1837); Hambourg, 1837. R. L.

Droysen, *Die Verhandlungen des Verfassungsausschusses der deutschen Nationalversammlung*; Leipzig, 1849, 2 vol. — Haym, *Die deutsche Nationalversammlung*; Francfort, 1849, vol. 1; Berlin, 1849-1850, vol. 2 et 3. - *Conv.-Lex.*

* **HECQUET** (*Adrien* DU), poëte français, né à Crépy (Picardie) (1), le 29 septembre 1510 ou 1515, mort à Arras, en 1580. Il perdit ses parents de bonne heure, et entra dans la maison des Carmes à Arras. Il étudia ensuite aux universités de Louvain, de Paris et de Cologne. Il devint prieur du couvent d'Arras, où il mourut. On a de lui: *Compendiosa Expugnatorum Hæreseon Laus*; Paris, 1549, in-12; — *Revocatio Hæreticorum a Lutheranismo, et a reliquis Hæreseon generibus, ad Evangelicam et vere catholicam Ecclesiæ fidem*; Anvers, 1550 et 1557, in-12; — *Le Chariot de l'année*, « fondé sur quatre roues, à sçavoir les quatres saisons,... œuvre très-éloquent, divisé en quatre livres, contenant en brief tant la description des propriétez des dites saisons que des histoires et matières de toutes les festes de l'an »; Louvain, 1555, pet. in-12: c'est un livre de piété en prose et en vers, divisé en quatre parties; — *De Capitibus Hydræ Libri duo*; Anvers, 1557, in-12; — *Peripetasma argumentorum insignium, nimirum de immortalitate, æternaque felicitate. De Evangelii Femina. Funera, potissimum doctorum virorum, illustria. De crapulæ vitio. Joci et Sales. Epigrammata et Carmina miscellanea*; Louvain, 1557, in-12; ib., 1564, pet. in-4°, avec portrait. A la suite de l'ouvrage précédent, viennent les *Epistolæ variæ ad Pium IV, pontificem, et ad alios Ecclesiæ Præsules*; — *L'Arrest des cœurs.....*; Anvers, 1557, in-16; — *L'Orphéide, contenant plusieurs chants royaux, ballades, notables inventions, en matière d'honneur et vertu;... tout cest œuvre comprins en deux livres déclaire en certains endroits plusieurs bons passages de l'Escriture sainte*; Anvers, 1561, pet. in-8°. C'est un recueil des poésies françaises de l'auteur, et non, comme on pourrait le croire, un poëme sur Orphée. Du Hecquet y reprend les vices sans aigreur, y instruit sans austérité, y plaisante sans blesser par des personnalités, et enfin y loue sans trop de flatterie. Ce livre est resté inconnu à Valère André, ainsi qu'à ses continuateurs et même à Foppens; l'abbé Goujet, qui le signale, y prend l'occasion d'atténuer par trop le mérite du poëte artésien; — *Scena Rerum inversa*; Louvain, 1564, in-12, pièce en vers, mêlée de prose; — *La Forme de parfaite pénitence, pour apprendre à soy bien confesser, et mettre la conscience en bon estat*; Anvers, 1569, in-16; et Lyon, 1569, in-16; — *Enarrationes locupletissimæ, seu homiliæ in Evangelia Quadragesimalia*;

(1) A. du Hecquet a pris soin de nous révéler lui-même le lieu de sa naissance, dans son *Orphéide*, en ces termes:

Humble Crépi, tu m'as produitz au monde,
. . . .
O lieu plaisant plus qu'aucun qu'il soit pas,
Fût-il plus grand que toy dix mille pas...
Non loin de toy, de trois surgeons jolis
Naissance prend la rivière de Lys,
Puis de Saint-Paul le ruisseau, qui descend,
Torne et te sert d'un arrosoir décent.....

Paris, 1570, in-12; — *Les Enseignements des Paroisses, contenant familières concions des Épistres et Évangiles de tous les dimanches de l'année;* Anvers, in-16; Paris, 1572, in-12; Lyon, 1574, in-16; — *L'Ordinaire du vray Chrestien, contenant la manière de prier Dieu et de s'exercer en la méditation;* Paris, 1576, in-16.; — *Orationes funebres;* — des *Orationes rhetoricæ*, etc.

J. PÉRIN.

Foppens, *Bibliotheca Belgica*, t. I, p. 13. — L'abbé Goujet, *Bibliothèque française*, t. XII, p. 333-338. — *Mémoires pour l'histoire des sciences et des beaux-arts*, commencés d'être imprimés l'an 1701, à Trévoux, février 1749, p. 222. — Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des dix-sept provinces des Pays-Bas;* Louvain, 1768, in-fol., t. II, p. 639. — La Croix du Maine et Du Verdier, *Les Bibliothèques françoises*, nouv. édit. par Rigoley de Juvigny; Paris, 1772, in-4°; t. III, p. 22-23. — Bibliothèque de la ville d'Arras, ms. — P. Ignace, *Additions* aux *Mémoires et Recueils du diocèse d'Arras*, t. IV, p. 636, 639, 642 et 665. — *Archives hist. et litt. du Nord de la France;* Valenciennes, 1837, nouvelle série, t. I, p. 314.

HECQUET (*André*), écrivain ecclésiastique, né le 13 novembre 1659, à Abbeville, mort dans la même ville, le 2 juin 1718. Il était en 1688 chanoine de l'église de Saint-Wulfrand à Abbeville, et devint en 1688 doyen du chapitre. On a de lui : *Histoire abrégée de l'Ancien et du Nouveau Testament;* 1707. Il a laissé en manuscrit : *Vie de David, prouvée par les Psaumes.* A. L.

Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

HECQUET (*Philippe*), médecin français, né à Abbeville, le 11 fév. 1661, mort à Paris, le 11 avril 1737. Après un séjour de quelques années à Paris, il alla à Reims prendre ses degrés en 1684, puis il se fit agréger au collége médical de sa ville natale, où l'attiraient ses relations de famille, et notamment le patronage d'un oncle médecin, dont les conseils l'avaient déterminé à choisir la profession dans laquelle le nom des Hecquet était déjà recommandable. Mais Philippe, ne croyant pas pouvoir satisfaire en province son ardente passion pour l'étude, revint à Paris. C'était le temps des corporations et des priviléges, et un médecin reçu hors de la Faculté ne pouvait pratiquer dans la capitale. Las des contrariétés qu'on lui suscitait à ce propos, Hecquet résolut, quoiqu'âgé déjà de trente ans, de se remettre sur les bancs. Trois ans plus tard, en 1694, il prenait le bonnet de docteur. Il fut dès lors dans les bonnes grâces de la Faculté, qui le chargea d'enseigner la matière médicale, et l'éleva même au décanat en 1712, à son corps défendant : car, scrupuleux à l'excès, Hecquet craignait toujours qu'il ne lui restât pas assez de temps pour suffire à ses obligations envers ses malades. Déjà en effet il occupait un des premiers rangs parmi les praticiens de la capitale. Dès 1688, avant même sa réception à Paris, sa haute renommée de savoir et de piété l'avait fait nommer médecin des religieuses de Port-Royal-des-Champs, où il avait passé cinq années dans les pratiques les plus austères, livré à d'opiniâtres études, et prodiguant ses soins aux malheureux avec une ardeur telle que sa santé en ressentit de graves atteintes. Depuis lors sa réputation, à laquelle ses nombreux écrits ajoutaient un nouveau lustre, n'avait fait que s'étendre. Consulté de toutes parts, appelé chez les grands, on le trouvait toujours prêt, comme naguère, à secourir les pauvres de ses soins et de son argent, à aider ses jeunes confrères de ses conseils et de son crédit. Persuadé qu'en voyant beaucoup de malades on voit peu de maladies, il se faisait un cas de conscience de rien retrancher à l'examen prolongé qu'il croyait devoir consacrer à chacun de ses clients, pauvres ou riches. C'est pour ce motif que, déjà médecin de La Charité, il crut devoir refuser le poste plus important de médecin de l'hôtel-Dieu, où les malades étaient beaucoup plus nombreux. Lorsque les infirmités ne permirent plus à cet homme de bien les rudes labeurs de la pratique, il se retira, en 1727, chez les religieuses carmelites du faubourg Saint-Jacques, dont il était le médecin depuis plus de trente ans, consacrant le reste de ses jours à l'exercice des pratiques religieuses et au soulagement de malades qui venaient le consulter jusque dans sa retraite. Quoique d'une constitution faible et éprouvée par de graves maladies, il y vécut encore dix ans, dans la vie la plus austère, observant rigoureusement le régime maigre et abstème auquel il s'était soumis depuis vingt-cinq ans. Jamais en effet Hecquet ne se départit de cette ardente piété qui, avec la passion de l'étude, inspira toute sa vie. Les veilles prolongées, les pénibles travaux ne coûtaient pas plus au savant que les macérations au chrétien. C'était un des hommes les plus versés de cette époque érudite dans la littérature médicale ancienne et moderne. Malheureusement l'ardeur de ses convictions scientifiques religieuses lui fit apporter quelque fougue intolérante dans sa polémique, et ne put le défendre contre l'esprit d'hypothèses auquel il sacrifia sans réserve. Imbu des doctrines iatromécaniques dans ce qu'elles avaient de plus contestable, il considérait l'oscillation ou la *vibration* de la fibre élémentaire comme le phénomène primordial de l'action organique; et de la *trituration* ou de l'atténuation des fluides par la constriction mécanique des solides, il faisait résulter tous les phénomènes de l'économie animale dans l'état de santé ou de maladie. Or, la pléthore, qui existe selon lui dans la plupart des maladies, produisant dans la fibre une tension contraire à la trituration, il y a d'une part nécessité d'humecter beaucoup et de saigner fréquemment; d'autre part, danger d'employer, en semblable occurrence, les toniques, les purgatifs, et en général tout ce qui peut augmenter cette tension de la fibre. Telle est, dans le moins de mots possible, l'idée la plus générale qu'on puisse se former de la doctrine très-hypothétique et assez obscure de Hecquet. Donnant

à la fois le précepte et l'exemple, il se fit saigner trois fois dans les vingt-quatre heures qui précédèrent sa mort, malgré son âge et l'état d'infirmité dans lequel il languissait depuis longtemps. C'est à lui que Lesage paraît avoir fait allusion dans son personnage de Sangrado de *Gil Blas*. C'est surtout dans cet abandon complet des méthodes expérimentales qu'il faut chercher la cause de l'oubli dans lequel sont tombées les productions d'un homme auquel quelques-uns de ses contemporains ne craignirent pas de décerner le titre, un peu usurpé, d'*Hippocrate français*.

De ses nombreuses productions les unes sont écrites dans un latin irréprochable, mais diffus; les autres dans un français incorrect et prolixe; toutes dans un style agressif, qui souleva, non moins que les idées souvent paradoxales de l'auteur et son goût pour la discussion, de vives polémiques. Voici la liste de ses principaux ouvrages : *Explication physique et mécanique des effets de la saignée et de la boisson dans la cure des maladies;* Chambéry, 1707, in-12; — *Réponse à une critique d'Andry au sujet de ses opinions sur la saignée, de l'indécence aux hommes d'accoucher les femmes, et de l'obligation aux femmes de nourrir leurs enfants;* 2e édit., Trévoux, 1708, in-12, ouvrage qui dans sa première partie fut réfuté par de La Motte; — *Traité des Dispenses de Carême;* Paris, 1709, in-12 (réimprimé trois fois). L'auteur prétend y prouver que le régime maigre et même le jeûne sont plus favorables que nuisibles à la santé; — *De la Digestion des Aliments et des Maladies de l'Estomac, suivant le système de la trituration ou du broyement sans l'aide du levain ou de la fermentation*, etc.; Paris, 1712, in-12; une 2e édit., en 2 vol. in-12, 1729. On peut prendre dans cet ouvrage une idée complète de la théorie de l'auteur : il y signale le danger des excitants et la nécessité des saignées dans les maladies aiguës de l'estomac; — *Novus Medicinæ Conspectus*, etc.; Paris, 1722, 2 vol. in-12; la première partie est consacrée à la physiologie, la deuxième à la pathologie; — *Le Brigandage de la Médecine dans la manière de traiter la petite vérole et les plus grandes maladies par l'émétique, la saignée au pied, et le kermès;* Utrecht (Rouen), 1732, in-12, en trois parties, qui parurent successivement, et qui furent suivies de *Le Brigandage de la Chirurgie, ou la médecine opprimée, etc.*, 1738 (l'auteur partageait les préjugés surannés de son temps contre la chirurgie); — *Le Brigandage de la Pharmacie;* (posthume) 1740. Le titre seul de ces derniers ouvrages indique assez à quelles violences peu évangéliques il ne craignait pas de descendre dans la polémique; — *La Médecine théologique, ou la médecine créée, telle qu'elle se fait voir ici sortie des mains de Dieu*, etc.; avec la plupart des thèses de l'auteur; Paris, 1733, 2 vol. in-12. Il y démontre que l'étude de la médecine est plutôt de nature à affermir les idées religieuses, par le spectacle merveilleux de l'organisation, qu'à les affaiblir; — *Le Naturalisme des Convulsions dans les maladies de l'épidémie convulsionnaire*, etc.; Soleure, 1733, in-12, opuscule en trois parties, suivi de plusieurs lettres sur le même sujet, qui se rattachent toutes à l'histoire des convulsionnaires et des prétendus miracles qui y ont trait, et où Hecquet se montre, à son grand honneur, l'adversaire impitoyable des folies superstitieuses de son temps, ressuscitées de nos jours sous d'autres noms; — *La Médecine, la Chirurgie et la Pharmacie des Pauvres;* (posthume) Paris, 1740, 3 vol. in-12; ce traité, longtemps populaire, a eu deux éditions. Il contient la vie de l'auteur par de Saint-Marc. Dr C. SAUCEROTTE.

Éloy, *Dict. de Médecine*. — *Biographie Médicale*.

* **HECQUET** (*Robert*), graveur français, né à Abbeville, en 1693, mort dans la même ville, en 1775. Il a gravé *Les Travaux d'Hercule*, d'après le Guide, et *Un Bain de femme*, d'après le Poussin. On lui doit en outre le *Catalogue des Estampes de François de Poilly*, 1752, in-12; le *Catalogue des Estampes d'après Rubens*, etc., 1760, in-12; et une *Notice sur le graveur Lebas*, en tête du catalogue de sa vente. J. V.

Basan, *Dict. des Graveurs, anciens et modernes*.

HECTOR (Ἕκτωρ), héros troyen, fils aîné de Priam et d'Hécube, mari d'Andromaque et père de Scamandrius. Comme tous les autres héros homériques, Hector n'a rien à démêler avec l'histoire, qui commença seulement sept ou huit siècles plus tard. En l'absence de tout renseignement positif, il serait également téméraire d'affirmer ou de nier son existence. Qu'il ait réellement vécu, qu'il ait accompli quelques-uns des actes qui lui sont attribués par la légende, que l'ensemble même de cette légende repose sur des faits véritables, c'est ce qu'on peut indifféremment croire ou rejeter, mais ce qu'il sera toujours impossible d'établir. Nous ne résumerons pas ici le récit bien connu d'Homère, dont Hector est une des plus admirables conceptions. Les légendes postérieures altérèrent très-peu cette grande et touchante figure, et il faut descendre jusqu'au premier siècle du christianisme pour trouver chez un écrivain grec de nouvelles notions sur l'antique héros homérique. Il est beaucoup question d'Hector dans le *De Ilio non capto* de Dion Chrysostome. Ce discours est une fiction oratoire, une sorte de petit roman, un jeu de rhéteur, qu'on ne saurait prendre au sérieux, et qui est infiniment moins *historique*, si l'on peut employer ce mot, à propos de la guerre de Troie, que l'épopée d'Homère. L. J.

Homère; *Ilias*. — Tzetzès, *Ad Lycoph.*, 205. — Hygin, *Fabul.*, 113. — Pausanias, X, 31. — Dion Chrysostome, *De Ilio non capto*.

* **HEDBORN** (*Samuel-Jean*), poëte suédois, né le 14 octobre 1783, à Héda (Œstergœthland),

mort en 1853, à Askeryd. Il ne commença ses études qu'assez tard, et devint en 1820 pasteur d'Askeryd. On a de lui : *Psalmer* (Psaumes); Stockholm, 1812-1813, 2 tomes. Quelques-unes des pièces de ce recueil sont chantées dans les églises protestantes; — *Minne och Poesi* (Souvenirs et Poésies); Linkœping, 1835. Dans cet ouvrage, l'auteur a donné des mémoires sur son enfance et sur sa jeunesse, et un recueil de ses écrits poétiques; — *Samlade Skrifter* (Œuvres complètes), éditées par P.-D.-A. Atterbom; Stockholm, 1853, 2 vol. in-8°. Ces poésies, qui sont le produit plutôt de l'inspiration naturelle que de l'étude et de l'art, se distinguent par la fraîcheur des idées et la chaleur du sentiment.

BEAUVOIS.

Biogr. Lex., VI, 80-82. — Lenstrœm, *Svenska Poesiens Historia*, 424-428.

HÉDELIN (*François*). *Voy.* AUBIGNAC.

***HEDENBORG** (*Jean*), voyageur suédois, né en 1787, à Hédà, dans l'Œstergœthland. Après avoir étudié la médecine à l'institut Carolin et à l'école de Montpellier, il fut reçu docteur à Upsal. En 1825 il accompagna comme médecin le comte de Lœvenhjelm, ministre de Suède à Constantinople, et visita l'Asie Mineure, la Syrie et l'Égypte en 1830 et 1831, et parcourut l'Égypte, la Nubie, l'Abyssinie et l'Arabie en 1834 et 1835. Dans ces voyages il fit d'amples collections de manuscrits, de monnaies, d'objets d'art et d'histoire naturelle, qu'il donna ou vendit à des établissements scientifiques de Stockholm et d'Upsal. M. Hedenborg fut nommé en 1837 secrétaire du consulat suédois à Alexandrie. Il est membre des Académies des Sciences de Stockholm (1833) et d'Upsal. On a de lui : *Turkiska nationens seder, bruk-och klædedrægter* (Mœurs, usages et costumes de la nation turque); Stockholm, 1839-1842, in-4°, avec 48 grav.; — *Resa i Egypten och det indre Africa* (Voyages en Égypte et dans l'intérieur de l'Afrique) en 1834-1835, sous forme de lettres; Stockholm, 1843, in-8°, avec gravures et cartes; — des mémoires dans *Skandia*; — *Lækare sælskapets handlingar* (Mémoires de la Société Médicale); — *Tidsskrift fœr lækare och pharmaceuter* (Revue pour les Médecins et les Pharmaciens), etc.

BEAUVOIS.

Biographiskt Lexicon, VI, 83-84. — *Conv.-Lex. der Gegenw.* — Callisen, *Medicinisches Schriftsteller Lex. der jetzt lebenden Ærzte*, supplém. — *Sur la collect. zoolog. de Hedenborg*; dans les *Mém. de l'Acad. des Sc. de Stockholm*, 1842.

HEDERICH, lexicographe allemand, né le 12 décembre 1675, à Geithain (Saxe), mort le 18 juillet 1748, à Grossenhain. Recteur du collége de Grossenhain depuis 1705 jusqu'à sa mort, Hederich doit sa réputation à ses travaux lexicographiques. On connaît surtout son *Græcum Lexicon manuale*, dont on se sert encore aujourd'hui dans les écoles allemandes et anglaises. Cet ouvrage parut pour la première fois à Leipzig, en 1722; Patrick le réimprima à Londres, en 1739, avec des additions, et ce fut d'après l'édition de ce dernier que J.-A. Ernesti revit l'ouvrage et le publia à Leipzig, en 1754 et en 1767, in-8°, avec beaucoup d'augmentations, qui passèrent ensuite dans les éditions anglaises données par Th. Morell à Londres en 1766, en 1778 et en 1790, in-4°; éditions que l'on préfère à celle de Londres de 1755, in-4°, publiée par Guillaume Young, laquelle ne comprend pas les augmentations d'Ernesti. Quant aux éditions de Londres de 1803 et 1810, données par Rich. Taylor, elles paraissent ne contenir rien de plus que celle de 1790. Il existe du même dictionnaire une édition stéréotype, Londres, 1826, gr. in-8°, et une édition revue, corrigée et augmentée par MM. Craiget Duncan, Londres, 1829, in-8°. Enfin, une des éditions les plus complètes de cet excellent dictionnaire est : *Græcum Lexicon manuale; denuo castigavit, emendavit, auxit Gustavus Pinzger, regnoscente Fr. Passovio*; Leipzig, 1825-1827, 3 vol. gr. in-8°. Elle remplace avantageusement l'Hederich d'Ernesti, réimprimé à Leipzig, en 1788, et ensuite en 1796, avec de nombreuses corrections et des augmentations par J.-C. Hendler, en trois parties. L'imprimerie du séminaire de Padoue a publié en 1774 une édition de l'Hederich en 2 vol. in-4°, d'après l'édition de Morell. Outre ce dictionnaire, on a d'Hederich les ouvrages suivants : *Real-Schul-Lexikon* (Dictionnaire technologique à l'usage des écoles); Leipzig, 3e édition, 1748; — *Progymnasmata architecton.*; Leipzig, nouvelle édition, 1756; — *Lexicon manuale Latino-Germanicum, omnium lexicorum sui generis longe locupletiss. notisque et observationibus illustratum*; Leipzig, 2e édit., 1766, 2 vol.; — *Promptuarium probatæ et exercitatæ Latinitatis*; Leipzig, 1753; nouvelle édition, publiée par Schwabe, Leipzig, 1777; — *Mythologisches Lexikon* (Dictionnaire de Mythologie); Leipzig, dernière édition, 1770; — *Manuale scholasticum*, nouvelle édition; Potsdam, 1772, 4 vol.; — *Anleitung zu den historischen Wissenschaften* (Introduction aux Sciences historiques); Berlin, nouvelle édition, 1787; — *Kenntniss der vornehmsten Scriftsteller* (La Connaissance des principaux Écrivains); Wittemberg, nouvelle édition, 1787; — enfin, quelques écrits de mathématiques, qui ont été d'un assez grand usage dans leur temps, mais que les progrès de la science ont depuis rendu insuffisants aujourd'hui.

R. L.

Conv.-Lex. — Brunet, *Manuel du Libraire.* — Ebert, *Bibliograph. Lexicon.* — Ersch et Gruber, *Encyklopædie.* — Biedermann, *Nova Acta scholastica*, vol. I, sect. XI, p. 878, sqq.

***HEDGE** (*Frédéric-Henri*), littérateur américain, né le 12 décembre 1805, à Cambridge (Massachusetts). Fils d'un professeur de philosophie, il passa cinq ans au gymnase de Schulpforte, en Allemagne, embrassa à son retour l'état ecclésiastique, et exerça son ministère à Bangor (1835), puis à Providence (1850). Son

activité littéraire s'est étendue aux sujets les plus variés; outre des discours, des sermons, des lectures, il a publié : *The Prose-Writers of Germania* (Les Prosateurs allemands); 1848, vol. in-8°, accompagné de notices biographiques; — *Lectures on mediæval History* (Cours d'histoire du moyen âge); Boston, 1853; — et un grand nombre d'études critiques insérées dans le *Christian Examiner*, depuis 1833, entre autres celles qui traitent de Swendenborg (1833), de Schiller (1834), de la phrénologie (1834), qui amena une vive controverse; d'Emerson (1845), de la religion naturelle (1852), du catholicisme et de ses œuvres (1854), etc. P. L—Y.

American Literature, 1855. — *The Christian Examiner*.

HEDIN (*Sven-Anders*), médecin et écrivain suédois, né le 19 août 1750, dans la paroisse de Skatelœf (Smaland), à la fonderie de canons de Husaby, où son père était inspecteur, mort le 19 octobre 1821. Il acheva ses études à l'université d'Upsal, eut Linné pour maître, et devint, en 1798, premier médecin du roi. Ses principaux écrits sont : *Quid Linnæo patri debeat medicina?* Upsal, 1784; — *Minne*, etc. (Éloge de Charles Linné fils), en vers; Stockholm, 1784; — *Om de dœdande sjukdomar, som under och efter krigstag till sjæss angripa svenska besættningar* (Sur les Maladies mortelles qui, durant et après les campagnes maritimes, atteignent les équipages des navires suédois); ib., 1794; — *Description de l'établissement d'eaux minérales de Medevi*, dont l'auteur fut intendant de 1798 à 1808; Stockholm, 1803, avec carte; — *Minne af Von Linne, fader och son* (Éloge des deux Linné); ib., 1808, avec portr.; — *Kort skildring af lækarevetenskapens fœrhallande i vart fædernesland under 3 fœrflutne Tidehvarf* (Brève Esquisse de l'état de la médecine en Suède, durant les trois siècles passés); ib., 1817; — *Vetenskaps-handlingar fœr lækare och fæltskærer* (Mémoires scientifiques pour les médecins et les chirurgiens militaires); ib., 1793-1806, 7 vol. in-8°; — *Vetenskaps journal fœr lækare och fæltskærer*; ib., 1800-1801, 2 vol.; — *Samlingar i blandade æmner fœr lækarevetenskapen och naturforskningen* (Collections sur divers sujets de médecine et d'histoire naturelle); ib., 1810, 1812, 2 vol. BEAUVOIS.

Sacklen, *Lækarehistoria*. — *Vetenskaps Akademiens handlingar*, année 1822. — *Biogr. Lexicon œfver namnkunnige svenska mæn.*, t. VI, 84-87.

HEDIO (1) (*Gaspard*), l'un des premiers réformateurs allemands, né à Ettlingen (margraviat de Bade), en 1494, mort à Strasbourg, le 17 octobre 1552. Il commença ses études en théologie à Fribourg en Brisgau, et les termina à Bâle, où il soutint, en 1519, pour la licence, sous la présidence de Capiton, des thèses imprimées sous ce titre : *Sub Volphango Fab. Capitone suscriptas Conclusiones ex Evangelica Scriptura et veteri utriusque linguæ theologia mutuatas in Basiliensium gymnasio disputabit M. Caspar Hedio;* 1519, in-fol. Ces thèses, au nombre de vingt-quatre, roulent sur les attributs de Dieu et la prédestination. Il ne serait pas difficile, suivant MM. Haag, d'y trouver la preuve qu'il penchait déjà vers la réforme. Dès 1520 il entra en correspondance avec Luther et Zwingle. Il était alors vicaire de l'église de Saint-Théodore; la même année, il fut appelé à Mayence sur la recommandation de Capiton, à qui il succéda comme prédicateur de la cour, et devint vicaire de l'archevêché. Il se servit de son influence pour propager les doctrines évangéliques, mais n'osa les professer. Malgré son extrême prudence, craignant d'être poursuivi en 1523, il se démit de ses fonctions, et se retira à Strasbourg. Le chapitre de cette ville, sur la proposition du comte Sigismond de Hohenlohe, son doyen, lui offrit la chaire de la cathédrale. L'évêque ne voulut pas ratifier ce choix. Après de longs débats, le candidat du chapitre fut maintenu, mais, suivant Speckle, après qu'il eut juré de ne pas prêcher le luthéranisme et seulement la parole de Dieu. Hedio tint parole; mais il s'acquitta avec tant d'ardeur et de succès de sa nouvelle mission, qu'il acquit de nombreux disciples aux évangélistes. Ses prédications étaient fort goûtées du peuple, parce qu'il appuyait ses instructions sur des exemples ou des passages de la Bible plutôt que sur des raisonnements philosophiques. « Homme d'un caractère timide, modéré, ami de son repos, de sa tranquillité et de son bien-être, ennemi des disputes et des contestations, Hedio, disent MM. Haag, n'était nullement propre à jouer un rôle important dans le mouvement religieux qui agitait alors la plus grande partie de l'Europe. » Il se tint donc à l'écart des troubles qui marquèrent à Strasbourg l'établissement de la réforme; il refusa cependant de se soumettre à l'intérim et de se revêtir de l'aube. Il avait accompagné, quelques années auparavant, Bucer, à Cologne; il le remplaça à la tête du consistoire. En 1551, il fut chargé avec Lenglin et Söll de s'entendre avec les théologiens d'Allemagne au sujet de la Confession de foi. Il mourut peu après, d'une maladie épidémique. Il avait épousé, le 30 mai 1524, Marguerite Drentz, fille d'un riche jardinier de Strasbourg; il en eut une fille, qui épousa Lubert Esthius, professeur de médecine à Heidelberg. On a de Hedio : *Sermo de decimis*, prononcé à Mayence; — *Chronicon Germanicum, das ist Beischeibung aller alten christlichen Kirchen bis aufs Jahr* 1545; Strasbourg, 1530, 3 vol. in-fol. M. Rörich fait l'éloge de cet ouvrage, et ajoute que « Hedio a le premier entrepris une véritable histoire contemporaine »; — *Smaragdi abbatis Commentarii in Evangelia et Epistolas;*

(1) Son nom est écrit *Hédion* par quelques biographes français : il ne se rencontre nulle part en allemand. Jung croit qu'il se nommait *Bock* ou *Boekel*.

l'auteur le traduisit en allemand; — *Chronicon abbatis Urspergensis correctum, et Paralipomena addita ab anno* 1230 *ad ann.* 1537, trad. en allemand par l'auteur; — *Synopsis historica ab anno* 1504, *quo pertigit Sabbellicus ad ann.* 1538; in-fol.; — *Sententiæ Ph. Melanchthonis, Mart. Buceri, Gasp. Hedionis et aliorum in Germania theologorum, de pace Ecclesiæ, ad Guill. Bellaium, ann.* 1534; 1607, in-8°; — *Prælectiones in cap. VIII Evangelii S. Johannis et in Epistolam Pauli ad Romanos*, resté en manuscrit (bibliothèque de S.-M. Mayer); — une traduction allemande des *Mémoires* de Philippe de Comines, publiée par Michel Beuther en 1566. Melchior Adam attribue encore à Hedio les traductions suivantes: les *Histoires* d'Eusèbe, d'Hégésippe et de Josèphe; — les *Césars* de Cuspinien; — les *Homélies* de Chrysostome *in Matthæum et Johannem;* — quelques opuscules de saint Augustin; — *De Officiis* Ambrosii; — *Demorigiæ* Œcolampadii *in Epist. Johannis;* — le traité de Ludovicus Vivus, *De Eleemosyna;* — le traité d'Érasme, *De Præparatione ad Mortem;* — le traité d'Herman Bodius, *De Unione Dissidentium;* — les *Commentaires* de Luther sur les *Psaumes*. A. L.

Pantaléon, *Prosop.*, lib. III. — Chytæus (Kochhaff), *Chronicon Saxoniæ, ab anno* 1500 *ad annum* 1593; Leipzig, 1593. — Crucius, *Annales Suev.* — Sleidan, *De Statu Religionis et reipublicæ, Carolo quinto Cæsare, Commentarii;* Strasbourg, 1555, in-fol. — Melchior Adam, *Vitæ Germanorum Philosophorum;* Heidelberg, 1615-1620, 4 vol. in-8°. — MM. Eug. et Ém. Haag, *La France protestante.*

HEDLINGER (*Jean-Charles*), graveur en médailles suisse, né à Schwytz, le 28 mars 1691, mort dans la même ville, le 14 mars 1771. Son père était inspecteur des mines de Bolentz. Le jeune Hedlinger fit ses études dans cette ville, et se livra avec ardeur au dessin. Ses essais pour graver des poinçons firent l'étonnement des gens de l'art, et son père consentit, en 1709, à l'envoyer à Sion chez Crauer, directeur des monnaies du Valais. Hedlinger suivit son maître à Lucerne, et se mit à travailler en orfévrerie. En 1712 il servit comme lieutenant dans les volontaires de Lucerne, pendant les troubles qui éclatèrent en Suisse. Au retour de la tranquillité, Crauer chargea Hedlinger de graver les monnaies de Montbéliard et de Porentruy. Ces ouvrages commencèrent la réputation de Hedlinger; mais, peu satisfait lui-même, il vint à Nancy demander des leçons à Saint-Urbain. Celui-ci le repoussa d'abord; mais ayant vu par hasard quelques travaux d'Hedlinger, il l'alla trouver, et le reçut dans son atelier. Peu de temps après, Saint-Urbain, se préparant à faire un voyage en Italie, offrit à Hedlinger de venir avec lui. Hedlinger préféra aller à Paris, où il arriva en 1717. Il s'y lia avec Roettiers et Delaunai. Charles XII ayant demandé un graveur de médailles au comte de Gœrtz, celui-ci recommanda Hedlinger, qui fut appelé à Stockholm, où il remplaça Karlstein, directeur des monnaies, qui venait de mourir. Les bons procédés du roi de Suède et de ses successeurs attachèrent tellement Hedlinger à ce pays qu'il refusa les offres du tsar Pierre Ier et de plusieurs autres souverains. Curieux cependant de voir l'Italie, il obtint un congé, quitta la Suède en 1726, visita Rome et les principales villes de la péninsule italique, et revint en Suède en 1728. En 1735, le roi Frédéric, cédant aux sollicitations de l'impératrice Anne, consentit à un voyage d'Hedlinger à Saint-Pétersbourg. Il y resta deux ans, et grava le portrait de l'impératrice; puis, s'arrachant aux instances de la cour de Russie, il retourna à Stockholm. De là il vint séjourner quelques années en Suisse, et s'y maria. Il retourna en Suède; mais le climat ne lui convenait pas; il fit un nouveau voyage en Suisse, et de retour encore une fois en Suède, il fit agréer pour le remplacer son élève Fehrmann. Hedlinger avait été nommé chevalier, intendant de la cour, et membre de l'Académie des sciences. Revenu à Schwytz, il ne cessa de travailler jusqu'à sa mort. Hedlinger peut à bon droit être regardé comme l'un des grands maîtres de son art: ses têtes sont pleines de caractère; il excelle à reproduire les chairs, les costumes, les cheveux. On cite surtout ses médailles des impératrices Anne et Élisabeth de Russie, et sa médaille de la naissance du Dauphin de France en 1729. L'œuvre de Hedlinger, publié d'abord par Haïd, Nuremberg, 1781, l'a été d'une manière plus complète, par Chr. de Mechel, Bâle, 1776-1778, 2 parties in-8°: on y trouve les dessins de 167 médailles ou jetons. J. V.

Mechel, *Notice sur Hedlinger*, en tête de son œuvre gravé. — Nagler, *Neues Allg. Kunst.-Lexikon.* — *Conversations-Lexikon.*

HÉDOUIN DE PONS-LUDON (*Joseph-Antoine*), poëte et littérateur français, né à Reims, le 5 février 1739, mort dans la même ville, le 27 octobre 1817. Il appartenait à une famille ancienne, qui dans le dix-septième siècle s'allia à la famille du ministre Colbert. Il fit ses études à Reims, et servit comme volontaire en 1757. Sous le capitaine Thurot, l'année suivante, il se trouva à la bataille de Crevelt. Aide-major dans le régiment de Bourges en 1763, il fut nommé lieutenant en 1771 dans le régiment de Champagne, et après seize ans de services, il fut enfermé, sans qu'on sache pourquoi, au château de Ham, en vertu d'une lettre de cachet. Il était dans cette prison lorsque son parent, Hédouin le prémontré (*voy.* l'article suivant), publia son *Esprit de Raynal*. Menacé de poursuites et de l'animadversion de ses supérieurs, Hédouin le prémontré s'avisa de venir trouver son parent à Ham, lui fit part de ses inquiétudes, et le pria de se charger de son méfait. Hédouin de Pons-Ludon y consentit, et écrivit une déclaration en ce sens au censeur de la police. Jusqu'à la mort de son cousin le prémontré, Hédouin de Pons-Ludon garda soigneusement ce secret; mais alors il

crut devoir lui restituer ce qui lui appartenait. Rendu à la liberté, Hédouin acheta en 1778 la charge de conseiller rapporteur du point d'honneur au tribunal des maréchaux de France. Il perdit cette charge à la révolution. En septembre 1792, il sauva du massacre une malheureuse mère de famille. Arrêté lui-même en 1794, il ne dut la liberté qu'au 9 thermidor, et depuis cette époque il fut plusieurs fois emprisonné par ordre du gouvernement français. On a d'Hédouin : *Essai sur les grands hommes d'une partie de la Champagne, par un homme du pays;* Paris, 1768, in-8°; 2e édition, revue et corrigée, 1770, in-8°; — *Lettre d'un Rémois à un Parisien, sur ce qui doit payer les corvées en France;* 1776, in-8°; — *Mémoire d'un Militaire au roi sur ce qu'il a éprouvé de contradiction dans son état;* 1774, in-8°. Il a fait imprimer en outre une foule de mémoires, de pétitions, etc.; et on formerait un gros volume de ses madrigaux, épigrammes, épitaphes, épithalames, satires et chansons. J. V.

Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemporains.* — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des Contemporains.* — Beuchot, *Journal de la Librairie*, 1818, p. 39. — Quérard, *La France littéraire.*

HÉDOUIN (*Jean-Baptiste*), compilateur français, cousin germain du précédent, né à Reims, en 1749, mort à Rethonviller, en octobre 1802. Il fit ses études dans sa ville natale, s'occupa surtout de mathématiques, et vint à Paris pour se perfectionner dans les sciences exactes; mais il y renonça bientôt, et entra chez les génovéfains; il les quitta pour les prémontrés, où il prononça ses vœux, en 1774. Il suivit à Paris un cours de théologie avec la permission de ses supérieurs, et entreprit de faire un extrait de l'*Histoire philosophique des Deux Indes*. Il parla de ce travail au prieur du collége de Prémontré, qui chercha à l'en détourner. L'ouvrage parut cependant sous le titre d'*Esprit de Raynal*. Le garde des sceaux, voulant faire un exemple, ordonna de rechercher l'auteur de ce livre. Hédouin avait alors un cousin au fort de Ham (*voy.* l'article précédent) : il alla le trouver, et obtint de son obligeance qu'il se fît passer pour l'auteur de l'*Esprit de Raynal*. Hédouin chercha d'ailleurs à réparer sa faute, et rendit de grands services à son ordre. L'abbé général le chargea d'enseigner les belles-lettres dans son abbaye et de rédiger sur un plan donné des principes d'éloquence. Plus tard Hédouin fut nommé prieur-curé de Rethonviller, où il continua de remplir les fonctions de curé, puis celles de maire pendant la révolution. On a de lui : *Esprit et génie de Raynal;* Paris, 1777, in-8°; Londres (Paris), 1782, in-18; Genève, 1782, in-8°; — *Principes de l'Éloquence sacrée, mêlés d'exemples puisés principalement dans l'Écriture Sainte, dans les saints Pères et dans les plus célèbres orateurs chrétiens, à l'usage des cours d'étude établis dans l'ordre de Prémontré;* Soissons, 1787, in-12 : cet ouvrage est dédié à l'archevêque de Narbonne Dillon; le plan, l'épître dédicatoire et l'avertissement appartiennent à L'Ecuy, abbé général des Prémontrés. Hédouin a laissé inédits des *Fragments historiques et critiques sur la Révolution.* J. V.

Barbier, *Dict. des Anonymes.* — *Mémoires secrets*, 16 juin 1777. — Quérard, *La France littéraire.* — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemp.* — Feller, *Dict. histor.*

HÉDOUIN (*Charles-François*), naturaliste français, cousin du précédent, né à Paris, le 25 mars 1761, mort le 15 août 1826, dans le bois de Vincennes, où il herborisait. Greffier à la cour royale de Paris, il occupait ses loisirs à l'étude de l'histoire naturelle et des antiquités. Il laissa un herbier magnifique, et des collections de papillons, d'insectes, de coquilles, etc. Parmi ses manuscrits on citait un *Veni mecum bibliographique du naturaliste*, des *Mémoires sur les fossiles de Grignon, sur un trèfle monstrueux*, etc.; enfin, une *Flore du bois de Boulogne*, non achevée. Son cabinet a été vendu après sa mort, et on a publié une *Notice des principaux articles du cabinet de feu M. Hédouin, greffier à la cour royale de Paris;* Paris, 1826, in-8° : cette notice contient les livres et manuscrits; il en a paru une autre pour les collections de coquilles. J. V.

Louandre et Bourquelot, *La littér. franç. contemp.*

* **HÉDOUIN** (*Pierre*), littérateur et musicien français, né le 28 juillet 1789, à Boulogne-sur-mer (Pas-de-Calais). Destiné à suivre la carrière du barreau, ses parents l'envoyèrent faire son droit à Paris, où son goût dominant pour les lettres et pour les arts le mit en relation avec ce qu'il y avait alors d'hommes distingués, entre autres avec Grétry, dont il reçut des conseils et dans les entretiens duquel il a puisé son admiration, peut-être un peu trop exclusive, pour l'ancienne musique française. Il se fit bientôt connaître par diverses productions littéraires et musicales. De retour à Boulogne, il y exerça la profession d'avocat, et fut élu plus tard bâtonnier de cet ordre. Il habite maintenant Valenciennes, où il vit au milieu d'honorables souvenirs, consacrant son temps à d'utiles et incessants travaux. On a de lui : *Les Délassements de ma vie*, recueils de romances; Paris, 1815; — *Le Bouquet de Lys*, poésie et musique; Paris, 1816, 1 vol.; — *La Prévention*, opéra en un acte, représenté à Boulogne, en 1827; le libretto est de M. Hédouin, qui en a fait la musique en collaboration avec son ami Alexandre Piccini; — *Souvenirs historiques et pittoresques du Pas-de-Calais;* Paris, 1824, in-4°, avec grav.; — *Mosaïque;* Valenciennes, 1856, in-8° : cet ouvrage contient un grand nombre de notices sur des poëtes, des musiciens et des littérateurs; quelques-unes de ces notices avaient déjà été publiées dans divers recueils ou journaux, tels que *L'Artiste*, le *Bulletin des Arts*, les *Annales Archéologiques*, *Le Ménestrel*, les *Archives*

du département du Nord. M. Hédouin a composé une foule de romances, entre autres : *Velléda*, *La nouvelle Nina*, *L'Helvétien*, *La Philosophie du Sage*, *Marie, ô ma douce Marie*.

Dieudonné DENNE-BARON.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*. — *Documents inédits*.

*HÉDOUIN (*Edmond*), peintre français, né vers 1819, à Boulogne (Pas-de-Calais). Il étudia son art dans les ateliers de MM. C. Nanteuil et P. Delaroche, et s'essaya avec succès dans le genre et le paysage ; il obtint une médaille de deuxième classe en 1848 et une de troisième à l'exposition universelle de 1855. Ses principales productions sont : *Une Halte* (1846), *Café nègre à Constantine* (1848), *Femmes d'Ossau à la fontaine* (1850), et *Moisson dans le Loiret* (1855). P. L—Y.

Livrets des Salons. — Th. Gautier, *Les Beaux-Arts en Europe*, 2 vol., 1856.

HÉDOUVILLE (*Gabriel-Théodore-Joseph*, comte D'), général et diplomate français, né à Laon, le 27 juillet 1755, mort en sa maison de La Fontaine, près Arpajon, le 31 mars 1825. « Son père, ancien officier d'infanterie et chevalier de Saint-Louis, dit le comte de Bourmont, était chef de la branche aînée d'une maison qui, vouée à la carrière des armes depuis plusieurs siècles, avait conservé plus d'honneur que de richesse ; elle descendait de Louis de Hédouville, sire de Saudricourt, qui sous les règnes de Charles VIII et de Louis XII avait occupé des emplois éminents à la cour et dans les armées de ces deux souverains. » Après avoir fait ses études à l'école militaire, le comte d'Hédouville fut nommé, en 1773, sous-lieutenant au régiment de Languedoc. A la révolution, il fut employé comme capitaine à l'état-major de l'armée du nord, et bientôt après, ayant été nommé adjudant général, il fut chargé des reconnaissances et des campements ; plus tard il fut promu au grade de général de brigade, puis nommé chef d'état-major de l'armée de la Moselle. Il parvint à organiser cette armée, malgré bien des difficultés, et il acquit ainsi une grande réputation parmi ses camarades républicains, quoique Hédouville fût noble. Au combat de Kayserslautern, il exécuta, à la tête de quatre régiments de cavalerie, une charge brillante et fit des prodiges de valeur ; en quittant ce champ de bataille, il fut pourtant arrêté, malgré tout ce que le général Hoche, commandant en chef, put faire pour conserver près de lui son compagnon d'armes. Le général Hédouville fut conduit à Paris, et il était désigné pour passer en jugement le 13 thermidor devant le tribunal révolutionnaire, comme impliqué dans une conspiration de prison, lorsque la chute de Robespierre le rendit à la liberté. Hédouville ne tarda pas à être employé en qualité de chef d'état-major à l'armée des côtes de Cherbourg. Nommé général de division, il fut bientôt après appelé au commandement en chef de l'armée des côtes de Brest. Il dirigea en cette qualité, dans le mois de mars 1796, les opérations qui amenèrent l'arrestation de Stofflet et de quatre de ses officiers. Plus tard, il opéra encore l'arrestation de Charette, et le fit transporter par bateau d'Angers à Nantes. Tous les corps d'armée dispersés alors dans l'ouest de la France ayant été réunis sous la dénomination d'armée des côtes de l'Océan, le général Hoche en reçut le commandement en chef et obtint le général Hédouville pour commandant en second et chef de l'état-major général. En 1797, le départ du général Hoche pour l'armée de Sambre et Meuse amena la nomination du général Hédouville au commandement en chef des forces républicaines dans les départements de l'ouest. Sa conduite en Bretagne eut des succès, et fit penser au Directoire que Hédouville pourrait réconcilier Saint-Domingue avec la mère patrie. Il fut donc envoyé à Saint-Domingue en qualité de commissaire extraordinaire, accompagné seulement de cent cinquante grenadiers. Il chercha vainement à rapprocher Toussaint-Louverture et Rigaud. « Ces deux chefs, dit Bourmont, parurent d'abord se prêter aux vues du général ; mais bientôt, et tandis que le comte de Hédouville traitait ostensiblement avec le général Maitland, Toussaint traitait secrètement avec le colonel Stuart, prenait à sa solde six régiments nègres formés et instruits par les Anglais, refusait d'obéir à l'ordre du général Hédouville, qui prescrivait de désarmer et de licencier ces régiments, et se préparait à marcher bientôt à leur tête sur la ville du Cap. » Ne pouvant compter sur la fidélité de la garnison nègre de cette ville, et ne pouvant se flatter de la défendre avec sa poignée de grenadiers, Hédouville quitta Saint-Domingue en ramenant tous ceux qui l'y avaient suivi.

Employé à son retour en France comme inspecteur général dans les 1re, 15e et 16e divisions militaires, il n'hésita point à s'exposer lui-même en prenant sur lui de suspendre l'exécution de deux émigrés que le gros temps avait fait échouer à la côte et qu'une commission militaire avait condamnés à mort. Les vives instances de Hédouville obtinrent l'annulation de ce jugement. Au mois d'octobre 1799, les royalistes de l'ouest se soulevèrent, s'emparèrent du Mans, de Nantes et remportèrent d'autres avantages. Hédouville fut envoyé dans les départements de l'ouest comme général en chef. « Il avait peu de troupes sous ses ordres, dit Bourmont, et sentait fort bien qu'il ne pouvait, sans renforts considérables, espérer des succès soutenus ; il avait d'ailleurs toujours montré l'extrême répugnance que lui causait cette guerre et les cruautés qu'elle entraînait ; toutes ses vues se tournèrent vers des négociations, et dès avant le 18 brumaire il était parvenu à obtenir une suspension d'hostilités sur la rive gauche de la Loire, et cette suspension s'étendit à tous les départements de l'ouest aussitôt après cette fameuse journée. Des négociations s'ouvrirent : la bonne foi connue du général Hédouville les facilitait ; et comme les royalistes ne voulaient pas perdre de vue leur

but unique, celui de voir le roi légitime sur le trône, et que plusieurs supposaient que le premier consul pourrait vouloir rendre à la France l'immense bienfait du pouvoir souverain légitime, les chefs royalistes s'accordèrent avec le général Hédouville pour envoyer des députés au premier consul et savoir de lui-même jusqu'à quel point on pourrait se flatter qu'il fût favorable à leurs vœux. Ces députés furent bien reçus par le premier consul... Cependant les dispositions du consul ne tardèrent pas à se manifester par une proclamation menaçante... Le général Brune vint prendre le commandement en chef; il apporta la guerre : les hostilités recommencèrent; mais, par de sages observations, le général Hédouville sut calmer l'irritation du premier consul, tandis que par des négociations adroites il déterminait la rive gauche de la Loire à accepter la paix le 18 janvier 1800, et plaçait ainsi tous les autres royalistes de l'ouest dans la nécessité d'accéder à la pacification ou de combattre seuls, sans l'appui de la rive gauche de la Loire, l'ensemble des forces consulaires. Le général Hédouville fut ainsi le véritable pacificateur des départements de l'ouest. Mais la loyauté qu'il voulut mettre dans l'exécution du traité, mais les observations mêmes qu'il avait faites si utilement pour ramener la paix, et enfin l'honorable résistance qu'il opposa à certains ordres du consul, qui commandaient la proscription de ceux auxquels le général d'Hédouville avait engagé sa foi, déplurent au chef du gouvernement; la confiance et le commandement en chef furent donnés au général Brune, et le général d'Hédouville consentit à conserver le commandement de l'aile gauche, afin d'employer ce qui lui restait d'influence à procurer au pays l'exécution des engagements qu'il venait de prendre envers lui. »

Nommé, vers la fin de 1801, ministre plénipotentiaire de France en Russie, il revint de Saint-Pétersbourg en juillet 1804. Peu après il fut nommé sénateur (février 1805), et ensuite chambellan ordinaire de l'empereur et comte de l'empire : il obtint la sénatorerie de Rome vers 1810. Au mois de juin 1805, il eut commission d'assister à la prise de possession de la principauté de Piombino. Il accompagna ensuite l'impératrice Joséphine dans un voyage à Strasbourg et à Munich, et fut nommé ambassadeur près le prince de Lucques et de Piombino. Le général Hédouville fit la campagne de 1806 contre les Prussiens en qualité de chef de l'état-major de Jérôme Napoléon, roi de Westphalie, dont il devint premier chambellan. C'est lui qui signa, le 5 janvier 1807, la capitulation par laquelle les Prussiens remirent la ville de Breslau à Napoléon et à ses alliés. Le 1er avril 1814, il fut du nombre des sénateurs qui votèrent la déchéance de Napoléon et la création d'un gouvernement provisoire. Élevé à la pairie le 4 juin de la même année, il ne prit aucune part aux affaires publiques durant les Cent Jours. Il conserva ainsi son titre de pair à la seconde restauration, et depuis il ne parut que rarement à la chambre, à cause de ses infirmités. L. L—T.

Comte de Bourmont, *Discours prononcé à la Chambre des Pairs à l'occasion de la mort de M. le comte d'Hédouville*, dans la séance du 10 juin 1825; dans *Le Moniteur* du 16 juin 1825, p. 919. — A. Mahul, *Annuaire nécrologique*, année 1825. — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemp.* — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — *Galerie histor. des Contemp.*; Bruxelles, 1819. — Lardier, *Hist. biogr. de la Chambre des Pairs.*

* **HÉDOUVILLE** (*Nicolas-Jean-Charles*, comte D'), diplomate français, frère du précédent, né en 1767, mort à Paris, le 19 janvier 1846. Condisciple de Napoléon à l'École de Brienne, il dut à cette confraternité la place de secrétaire de légation à Rome, et en 1805 celle de ministre plénipotentiaire de France près le prince primat de la Confédération du Rhin, position qu'il garda jusqu'à la dissolution de cette confédération. On a de lui : *Jeanne d'Arc, ou la Pucelle d'Orléans*, tragédie en cinq actes; Paris, 1829, in-8°; — *Les Sept Ages de l'Église, ou introduction à la lecture de la Révélation de saint Jean;* Lyon et Paris, 1838, in-8°. J. V.

Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemp.* — Louandre et Bourquelot, *La Littér. franç. contemp.*

HEDWIG (*Jean*), célèbre botaniste allemand, né le 8 décembre 1730, à Cronstadt, en Transylvanie, mort le 7 février 1799, à Leipzig. Il montra de bonne heure une véritable passion pour l'étude des plantes, et était déjà versé dans la botanique lorsqu'il vint, en 1752, à Leipzig suivre les cours de médecine. Pour suppléer au manque de fortune, il s'employait à classer et étiqueter les plantes du jardin botanique de l'université, et fit plusieurs préparations pour le cabinet d'anatomie. Après avoir terminé ses études, il retourna à Cronstadt; mais le magistrat de cette ville lui refusa le droit d'exercer la médecine, parce que, selon les lois du pays, tout médecin pratiquant en Transylvanie devait avoir pris ses grades à l'université de Vienne. Hedwig s'établit alors à Chemnitz en Saxe, où il commença ses travaux sur les graminées et les cryptogames. En 1781 il retourna à Leipzig, et après avoir été quelque temps attaché à l'hôpital de la ville, il devint en 1786 professeur de médecine, et en 1789 professeur de botanique et inspecteur du jardin des plantes. Ce fut d'après ses avis que l'électeur de Saxe fonda le beau jardin de botanique de Pilnitz. A une grande mémoire Hedwig joignait une sagacité extrême. Il se servait du microscope avec une habileté peu commune, et passa à juste titre pour un des meilleurs observateurs de son époque. Il établit l'étude des cryptogames sur de nouvelles bases, dans son ouvrage : *Fundamentum Historiæ naturalis Muscorum frondosorum, concernens eorum flores, fructus, seminalem propagationem, adjecta dispositione methodica, iconibus illustratum;* Leipzig, 1782-1783, 2 tomes in-4°. « On trouve dans ce livre, dit M. Deleuze, tout ce qu'on peut désirer sur l'anatomie des mous-

ses, sur leur fécondation et leur multiplication, enfin une méthode nouvelle de les distribuer en genres, d'après des caractères pris de la forme et de la situation des parties de la fructification. » Hedwig a reconnu que les urnes des mousses sont non des organes mâles, comme le pensait Linné, mais de vraies capsules contenant des graines, et que les petits corps oblongs et sessiles cachés dans les rosaces ou dans les aisselles des feuilles sont des anthères. Au reste, la cryptogamie ne fut pas la seule branche de l'histoire des végétaux qu'il cultiva. Il publia des observations nouvelles et intéressantes sur la production des étamines et des pistils; il traça la limite qui existe entre les bulbes et les racines, et il indiqua comme caractère distinctif des animaux et des végétaux la persistance des organes sexuels chez les premiers et leur caducité après la fécondation chez les derniers. Outre l'ouvrage cité, on a de Hedwig : *Epistola de præcipitantiæ in addiscenda medicina noxis;* Leipzig, 1755, in-4°; — *Theoria generationis et fructificationis Plantarum Cryptogamicarum Linnæi, mere propriis observationibus et experimentis superstructa;* Saint-Pétersbourg, 1784, in-4°; Leipzig, 1798, in-4°. La seconde édition est ornée de 42 planches coloriées et préférable à la première. Cet opuscule avait remporté en 1783 le prix proposé par l'académie de Saint-Pétersbourg; — *Abbildungen neuer und zweifelhafter cryptogamischer Gewæchse, nebst ihrer analytischen Geschichte* (Dessins et Histoire analytique de Plantes Cryptogames nouvelles et douteuses); Leipzig, 1785-1795, 4 tomes in-folio. Ce grand ouvrage, dans lequel on trouve la description analytique de 148 espèces de mousses et de 50 autres cryptogames, toutes examinées au microscope et dessinées avec beaucoup de soin, a été imprimé en latin, sous le titre de : *Stirpes Cryptogamicæ;* Leipzig, 1785-1795, 4 vol. in-folio; — *De Fibræ vegetabilis et animalis Ortu;* Leipzig, 1789, in-8°; — *Zerstreute Abhandlungen und Beobachtungen ueber botanischœkonomische Gegenstænde* (Recueil de Mémoires et d'observations sur des sujets de Botanique et d'économie); ibid., 1793, in-8°, avec 8 planches; — *Belehrung die Pflanzen zu trocknen und zu ordnen, sie nach dem Linné zu untersuchen und ihr System ausfindig zu machen* (Instructions pour sécher et pour ordonner les plantes, les observer d'après Linné et trouver le système auquel elles appartiennent); Gotha, 1797, in-8°; — une traduction allemande des *Œuvres de Charles Bonnet;* Leipzig, 1783-1785, 4 vol.; — plusieurs mémoires insérés dans les recueils *Leipziger Sammlung zur Physik; Magazin* de Leipzig; *Mémoires de la Société Économique* de Leipzig; *Annalen der Botanik* d'Usteri, etc.

Hedwig travaillait, quand la mort le surprit, à une histoire générale des mousses, qui fut achevée et publiée, d'après ses notes et ses dessins, par Frédéric Schwægrichen. Dr L.

Biographie médicale. — H.-A. Noehden, *Specimen inaugurale Botanicum in quo de argumentis contra Hedwigii Theoriam de Generatione Muscorum quædam disseruit;* Gœttingue, 1797, in-4°. — Deleuze, *Notice sur la Vie et les Ouvrages d'Hedwig;* dans les *Annales du Muséum d'Histoire naturelle;* Paris, 1803; tome II, p. 3?? et 481. — Meusel, *Lexikon der von 1750-1800. verstorbenen deutschen Schriftsteller.* — Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyklopædie.*

HEDWIG (*Romain-Adolphe*), fils du précédent, né à Chemnitz, en 1772, mort à Leipzig, le 1er juillet 1806. Il fit ses études à Leipzig, sous la direction de son père, et obtint en 1801 une chaire de botanique. On a de lui : *Disquisitio Ampullarum Lieberkuehnii physico-microscopica;* Leipzig, 1797; — *Dissertatio de tremella nostoch;* ibid., 1798; — *Aphorismen ueber die Planzenkunde* (Aphorismes sur la Botanique); Leipzig, 1800; — *Observationes Botanicæ;* Leipzig, 1800, in-8°; — *Genera Plantarum secundum characteres differentiales, ad Mirbellii editionem revisa et aucta;* Leipzig, 1806, in-8°; — un *Mémoire* sur les mousses, inséré dans le recueil intitulé : *Beitræge zur Naturkunde* de Weber et Mahr. Dr L.

Biographie médicale. — *Annales du Muséum d'Histoire naturelle*, tome II, p. 406. — Ersch et Gruber, *Algem. Encyklopædie.*

HEDWIGE (Sainte), duchesse de Pologne et de Silésie, née vers 1172, morte en 1243. Elle était fille d'Agnès et de Berthold, duc de Carinthie, marquis de Moravie et comte de Tyrol. Hedwige avait plusieurs sœurs, parmi lesquelles nous citerons Gertrude, reine de Hongrie, et mère de sainte Élisabeth, et la célèbre Agnès de Méranie, troisième femme de Philippe-Auguste. A l'âge de douze ans, Hedwige fut mariée à Henri dit *le Barbu*, duc de Pologne et de Silésie. Six enfants naquirent de ce mariage. Après avoir vécu ensemble dons une grande union, Hedwige et Henri résolurent d'un commun accord de renoncer à la vie conjugale : ils firent l'un et l'autre vœu de continence perpétuelle. Henri reçut les ordres de la prêtrise, et devint évêque; Hedwige se retira dans le monastère de Trebnicie, qui avait été bâti, près de Breslau, par Henri, pour des filles de l'ordre de Cîteaux. Hedwige ne prit pas le voile, bien qu'elle pratiquât dans ce couvent toutes les austérités de la règle la plus sévère, portant toujours sur son corps un cilice, s'abstenant en tous temps de manger aucune sorte de viande, ne voulant jamais se vêtir que des vieux habits des religieuses, et faisant asseoir chaque jour des pauvres à sa table. Elle mourut dans un âge avancé, et fut inhumée, par sa volonté, dans le monastère, où elle avait passé quarante ans de sa vie. En 1267, Hedwige fut canonisée par le pape Clément IV. C. L.

Arnaud d'Andilly, *Vie des Saints illustres.* — Recueil de Surius. — Chromer, *Histoire de Pologne.*

HEDWIGE, reine de Pologne, seconde fille de

Louis le Grand, roi de Hongrie et de Pologne, née en 1371, décédée à Cracovie, le 17 juillet 1399. Elle n'avait que treize ans lorsqu'elle fut préférée à sa sœur aînée, Marie de Brandebourg, et couronnée à Cracovie, le 15 octobre 1384. Fiancée par son père, à l'âge de quatre ans, à Guillaume d'Autriche, elle ne consentit qu'avec peine à épouser, en 1386, le célèbre Jagellon, grand-prince de Lithuanie. Celui-ci apportait à la Pologne une vaste étendue de terres et promettait de lui reconquérir celles que les chevaliers Teutoniques lui avaient enlevées. Le sénat se jeta aux genoux de sa jeune reine, et la supplia de se résigner à cette union, inspirée par la crainte en même temps que par l'intérêt. Voyant qu'il fallait s'y résoudre, « Hedwige, rapporte le comte de Montalembert (1), se rendit, couverte d'un voile noir, à la cathédrale de Cracovie, et là, dans une chapelle qu'on y montre encore aujourd'hui, elle s'agenouilla devant un crucifix, et y resta toute seule pendant trois heures en larmes et en prières. Elle se releva, après avoir arraché de son cœur sa volonté, son amour, l'espérance de son bonheur, et les avoir cloués au pied de la croix, comme un sanglant holocauste offert au ciel pour le salut de sa patrie. Seulement, avant de sortir de la chapelle, elle prit son voile noir et en recouvrit l'image du Sauveur crucifié, comme d'un linceul dans lequel elle ensevelissait son amour. Elle alla du même pas trouver le chapitre, et lui fit une fondation pour que ce signe du deuil de son âme fût perpétuellement entretenu et renouvelé au besoin. Cette fondation a survécu à la Pologne elle-même : ce même crucifix existe encore, et il est toujours recouvert d'un voile noir : on l'appelle encore le crucifix d'Hedwige. Toutefois, Hedwige exigea avant tout que Jagellon brûlât ce qu'il avait adoré et adorât désormais ce qu'il avait brûlé : elle fut ainsi pour la Lithuanie ce que sainte Clotilde avait été pour les Gaules et sainte Olga pour la Russie; elle était digne du sang de saint Louis et de saint Étienne, qui coulait dans ses veines. Jagellon était un beau et vaillant guerrier : quand Hedwige le vit, elle oublia Guillaume d'Autriche, et son cœur fut d'accord avec son devoir. Elle eut le 12 juin 1399 une fille appelée Élisabeth-Bonifacie, morte au bout de trois jours. Tous les historiens témoignent d'une commune voix qu'elle vécut et mourut pieusement : elle laissa tous ses bijoux et ses richesses personnelles, moitié aux pauvres, moitié à l'université de Cracovie; car, malgré sa jeunesse, elle était regardée comme très-savante, et se livrait surtout à la lecture de l'Écriture Sainte, dont elle fit faire la première traduction en polonais (1390). L'Église ne l'a pas placée sur ses autels (2), mais la Pologne et la Lithuanie ne prononcent encore son nom qu'avec amour et respect, et la postérité n'a rien à retrancher à l'épitaphe qui énumère ses vertus (1) ». P^ce Augustin GALITZIN.

Joannis Dlugosji seu Longini Historiæ Polonicæ Libri XII. — *Kronika macieja Strykowskiego*; Kœnisberg, 1582.

(1) *Histoire de sainte Élisabeth de Hongrie*, Appendice III.

(2) Godescard et plusieurs auteurs lui donnent cependant le titre de sainte. *Voy.* Godesc., au 17 octobre.

* **HÉDYLÉ** (Ἡδύλη), poëtesse grecque, vivait dans le troisième siècle avant J.-C. Elle composa un poëme en vers ïambiques intitulé Σκύλλη, dont Athénée a conservé un passage. Z.

Athénée, vol. VII, p. 297.

* **HÉDYLE** (Ἥδυλος), poëte grec, fils de la précédente et de Melicertus, né à Samos ou à Athènes, vivait vers le milieu du troisième siècle avant J.-C. Si l'on en croit Athénée, il se tua par amour pour un certain Glaucus. Il composa des épigrammes, qui furent recueillies dans la *Guirlande* de Méléagre, et dont une partie (onze, sur lesquelles deux au moins sont fort suspectes) a passé dans l'*Anthologie grecque*. Ces petites pièces, presque toutes consacrées à l'éloge du vin, contiennent de curieux détails, et l'on sait par une épigramme de Callimaque que Hédyle fut le contemporain et le rival de ce poëte. Z.

Athénée, VIII, p. 344. — Fabricius, *Bibliotheca Græca*, vol. IV, p. 476. — Jacobs, *Anthologia Græca*, t. I, 233; XIII, p. 899.

** **HEECKEREN** (*Georges-Charles*, baron DE), sénateur français, né à Colmar (Bas-Rhin), le 5 février 1812. Son père se nommait d'Anthès, et appartenait à l'une des anciennes familles de l'Alsace. Elève à l'École Militaire de Saint-Cyr, il en sortit en 1830, et obtint de l'empereur de Russie, à la recommandation de son oncle, le prince de Hatzfeld, un brevet de sous-lieutenant dans les chasseurs de l'impératrice; au bout de deux ans il passa capitaine dans les chevaliers-gardes, et fit partie, en cette qualité, de l'armée du Caucase. C'est vers cette époque qu'il fut adopté par le baron de Heeckeren, ambassadeur de Hollande. Forcé de rentrer en France, à la suite d'un duel dans lequel il tua le poëte Pouschkin, chef d'un parti libéral en Russie, il devint bientôt membre du conseil général de son département. La révolution de février 1848 ouvrit une nouvelle carrière à M. de Heckeren; il fut élu à la Constituante, et réélu à l'Assemblée législative. Il vota contre les deux chambres et pour le vote à la commune, pour la proposition Rateau, pour la suppression des clubs, et contre la proposition d'amnistie présentée dans la séance de clôture de l'Assemblée constituante. Il faisait partie du comité électoral de la rue de Poitiers, et a été

(1) Voici un fragment de cette épitaphe, traduit du latin : « Ici dort Hedwige, l'étoile de la Pologne.... Elle sut dompter son cœur par la raison et se vaincre elle-même avec une force surnaturelle. Elle était la colonne de l'Église, la richesse du clergé, la rosée des pauvres, l'honneur de la noblesse, la pieuse tutrice du peuple. Elle aima mieux être douce que puissante; elle n'eut pas une étincelle d'orgueil ni de colère.... Hélas! cette royale étoile s'est couchée! elle a péri, la consolatrice des malheureux; elle a péri notre dame, notre mère, notre espérance et notre confiance... O roi des cieux, reçois dans ton paradis cette reine des Polonais! » (A. G.)

pendant quelque temps l'un des secrétaires des deux assemblées. Élevé à la dignité de sénateur, par décret du 27 mars 1852, il fut, au sujet de la guerre d'Orient, envoyé en mission auprès de l'empereur Nicolas. SICARD.

Biographie des neuf cents Députés à l'Assemblée nationale (1848). — *Biographie des sept cent cinquante Représentants à l'Assemblée législative* (1849).

HEEDE (*Vigor* VAN), peintre flamand, né à Furnes, en 1659, mort le 8 avril 1718. Il était déjà bon peintre lorsqu'il vint visiter la France, l'Allemagne et l'Italie, où il resta quelque temps. De retour à Furnes, il produisit un grand nombre de beaux tableaux, dans le style religieux.

Son frère, *Willem* HEEDE, né en 1660, mort en 1728, l'accompagna dans ses voyages, mais resta après lui en Italie, où il fut employé, surtout à Rome, à Naples et à Venise. Il fut ensuite appelé à Vienne pour orner le palais impérial. Les princes et les plus riches seigneurs de l'Allemagne tenaient à l'occuper, et il ne rentra dans sa patrie que riche et comblé d'honneurs. Il affectait la manière de Lairesse : sa couleur est vraie et chaude, sa composition pleine de goût, son dessin pur. Il se servait avantageusement du clair-obscur. Tant de qualités firent rechercher ses tableaux, qui, fort rares dans sa patrie, occupent des places honorables dans les principaux musées de l'Europe. A. DE LACAZE.

Descamps, *La Vie des Peintres flamands*, etc., t. III, p. 68. — Pilkington, *Dictionary of Painters*.

* **HEELU** (*Jan* VAN), poëte flamand, né près de Saint-Tron, vivait à la fin du treizième siècle; il écrivit en vers, en 1292, un récit de la bataille de Woeringen, qui avait eu lieu quatre ans plus tôt; il y joignit une introduction, destinée à rapprocher les événements racontés dans l'Ancien Testament et ceux qui marquèrent la vie du duc de Brabant Jean Ier. Cette composition, qui n'est pas sans importance pour l'histoire de l'époque, a été publiée par M. J.-F. Willems, à Bruxelles, en 1836, in-4°, sous le titre de *Rymkronik van Jan van Heelu*. G. B.

Mone, *Anzeiger zur Kunde deutscher Vorzeit*, cinquième année, p. 428-433. — Hoffmann, *Horæ Belgicæ*, P. I, p. 78.

* **HEEM** (*Johan-David* VAN), peintre hollandais, né à Utrecht, en 1600, mort à Anvers, en 1674. Il fut élève de son père David Heem, qui peignait fort bien les fleurs et les fruits, mais ne tarda pas à le surpasser. Il se maria fort jeune, et travailla beaucoup. Chaque jour vit augmenter son talent, sa réputation et sa fortune. Ses ouvrages furent estimés à de si hauts prix qu'il n'y eut, dit Descamps, bientôt plus que les princes qui pussent y prétendre. L'un de ces princes, on ne sait lequel, lui accorda même des titres de noblesse. La vie de van Heem s'écoula honorée et tranquille. En 1672, la guerre le contraignit à quitter sa ville natale, mais il trouva une autre patrie à Anvers, où il mourut, laissant six enfants, tous richement dotés.

Johan-David van Heem est justement regardé comme l'un des premiers peintres en son genre : ses tableaux, quoique d'un fini précieux, ne sentent pas le travail. Une touche large et légère termine les formes avec un art surprenant : la nature y est embellie, quoique copiée fidèlement; l'intelligence de la disposition et l'union des couleurs, aussi fraîches que vraies, charment la vue. Quand il voulait représenter des vases d'or, d'argent, de marbre ou de cristal, il le faisait à tromper les yeux, et sous son magique pinceau les lumières des corps polis ou transparents jaillissaient, rayonnaient jusqu'à éblouir. Il savait adoucir le choc des ombres dures contre les corps brillants, tantôt par des réfractions ou des réflexions habilement combinées, tantôt par l'interposition de corps mats qui amortissaient ce que le contraste eût pu avoir de heurté. Et dans ce savant arrangement, l'art est si bien déguisé que le hasard semble seul avoir présidé à cet ensemble harmonieux. Ces qualités si rares expliquent la valeur des tableaux de van Heem, qui ne se rencontrent que dans les plus grandes galeries; presque tous représentent des tables chargées de fleurs et de fruits, des desserts, des corbeilles, des guirlandes; quelquefois des instruments d'art s'y mêlent aux produits de la nature. A. DE LACAZE.

Descamps, *La Vie des Peintres hollandais*. — Charles Blanc, *Histoire des Peintres*.

HEEMS (*Nicolas*), ou *Nicolas de Bruxelles*, jurisconsulte belge, né vers 1470, à Bruxelles, ou, suivant Valère André, à Godtvelde, près de Dixmude, mort le 22 juin 1532. Il étudia la philosophie et le droit à Louvain, professa d'abord la philosophie, devint en 1503 docteur en droit, et obtint en 1506 la chaire des Institutes à l'université de Louvain. On a de lui, sous le nom de *Nicolas de Bruxelles* : *Compendium quatuor Librorum Institutionum*, etc.; Louvain, 1513, in-4°; ibid., 1552, in-12. E. REGNARD.

Valère André, *Bibliotheca Belgica*. — Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des dix-sept provinces des Pays-Bas*. — J. Britz, *Code de l'ancien Droit belgique*.

HEEMSKERCK. *Voy*. HEMSKERK.

HEEMSKERK (*Martin* VAN), peintre hollandais. *Voy*. VEEN (VAN).

HEER (*Chrétien-Rusten*), archéologue suisse, né le 19 avril 1715, à Klingnau, mort à Saint-Blaise, le 2 avril 1767. Entré dans l'ordre des bénédictins, au monastère de Saint-Blaise, en 1733, il en devint bibliothécaire. Il a publié : *Monumenta Augustæ Domus Austriacæ* (Sceaux, monogrammes, insignes, armoiries, monnaies, monuments funèbres, portraits, statues et principaux documents de la maison d'Autriche); — *Nummotheca Principum Austriæ;* Fribourg en Brisgau, 1752-1753, 2 vol. in-fol.; — *Pinacotheca Principum Austriæ*, avec 114 planches in-fol., 1768; 2e édition, 1773 : ces différents ouvrages sont faits en collaboration avec le bénédictin Marquard Hergott (*voy*. ce nom), qu'il défendit contre l'abbé de Muri, Fridolin Kopp, dans un travail plein d'érudition, inti-

tulé : *Anonymus Murensis denudatus et ad locum suum restitutus, seu acta fundationis principalis monasterii Murensis denuo examinata et auctori suo adscripta; opus duobus libris comprehensum, ac vindiciis actorum Murensium oppositum;* Fribourg en Brisgau, 1755, in-4°. J. V.

Adelung, *Supplém.* à Jöcher. — Meusel, *Verstorb. Teutsch.*, tome V, p. 282. — Ersch et Gruber, *Allg. Encyklopædie.*

HEERE (*Lucas* DE), peintre, dessinateur et poëte flamand, né en 1534, mort le 29 avril 1584. Il eut pour maîtres son père, Jean de Heere, le plus habile sculpteur de son temps et fort bon architecte, et sa mère, Anna Smyters, qui peignait la gouache avec une finesse remarquable. Lorsque Lucas de Heere eut acquis une certaine habitude du dessin, le célèbre Franc-Flore, ami de son père, le prit pour élève, et l'exerça longtemps dans l'exécution et la composition de sujets pour les peintres sur verre. Lucas finit par dépasser son maître dans cette partie de l'art. Il quitta alors Franc-Flore, et vint en France, où la reine mère, Marie d'Anjou l'employa à faire des dessins pour les tapisseries. Il resta longtemps à Fontainebleau occupé de la sorte, et profita de ce temps pour copier les chefs-d'œuvre que ce palais renfermait. Il revint alors dans sa patrie, où il épousa Léonore Carpentier, fille du trésorier de la ville de Veren, et s' attacha au portrait. Il y réussit, et gagna dans ce genre beaucoup d'argent. Sa mémoire était si fidèle qu'il retraçait fidèlement les traits d'une personne après l'avoir vue une seule fois. Plusieurs princes et les plus grands seigneurs du nord de l'Europe l'appelèrent près d'eux, et voulurent avoir leur image de sa main. Partout il fut comblé de présents et d'honneurs. Son esprit égalait son talent : étant en Angleterre, un des plus riches lords le chargea de représenter dans une galerie les divers peuples de la terre dans leur costume national. Lucas de Heere s'acquitta de cette tâche à la grande satisfaction de son client; mais lorsqu'il arriva à peindre les Anglais, il les fit nus avec toutes sortes d'étoffes auprès d'eux et les ciseaux de tailleur. Le lord lui demanda le motif de cette exception bizarre. Lucas répondit « qu'il lui était impossible d'habiller d'une façon historique une nation qui changeait tous les jours de mode ». Cette boutade fit beaucoup rire la cour. Parmi ses meilleurs tableaux on cite : à Gand, dans l'église Saint-Pierre, deux volets d'un autel, sur lesquels il a représenté *La Pentecôte* : on admire la façon dont il a traité les draperies et les vêtements; dans l'église Saint-Jean de la même ville se fait remarquer une belle *Résurrection* : sur les volets on voit d'un côté *Jésus-Christ avec les Marie* et de l'autre *Les disciples d'Emaüs*. Il a exécuté dans d'autres villes de Belgique beaucoup de grandes compositions. Heere excellait dans le dessin à la plume, et cette manière, si sèche d'ordinaire, rendait sous ses doigts habiles les effets du burin le plus exercé. Aussi ses productions en ce genre sont-elles fort recherchées. La peinture et le dessin n'étaient pas les seuls talents qui le firent estimer; il était fort instruit, savant chronologiste et bon poëte. Il a laissé plusieurs ouvrages en vers, entre autres *Le Jardin de la Poésie* et quelques traductions de Clément Marot, *Le Temple de Cupidon*, etc. La *Vie des Peintres flamands*, qu'il avait composée en vers, n'est pas arrivée jusqu'à nous. A. DE LACAZE.

Houbraken, Van der Mander, *Vies des Peintres.* — Descamps, *La Vie des Peintres flamands*, etc., t. Ier, p. 89-91.

HEEREN (*Arnold-Hermann-Louis*), célèbre historien allemand, né le 25 octobre 1760, à Arbergen, près Brême, mort le 7 mars 1842, à Gœttingue. Il fit ses premières études au collége de Brême, et les acheva à l'université de Gœttingue, où il eut pour maîtres C.-G. Heyne et Spittler. Il débuta dans la carrière des lettres par la publication du *De Encomiis* de Ménandre; puis il visita l'Italie, la France et la Hollande, et apporta de ce voyage des matériaux de son édition des *Eclogæ physicæ et ethicæ* de Stobée; Gœttingue, 1792-1801, 4 vol. A son retour en Allemagne, il se fixa définitivement à Gœttingue, et y devint en 1787 professeur de philosophie, et en 1801 professeur d'histoire. Le roi d'Hanovre lui conféra les titres de conseiller de la cour et de conseiller intime de justice.

Heeren a laissé un grand nom dans l'histoire des lettres. Il a surtout approfondi les rapports politiques et commerciaux de l'antiquité, et a publié à ce sujet des travaux qui lui ont valu une place distinguée parmi les meilleurs historiens de l'Allemagne. Les écrits les plus importants de Heeren se trouvent réunis dans la collection : *Historische Werke* (Œuvres historiques); Gœttingue, 1821-1826, 15 vol., qui contient les ouvrages suivants : vol. I-III : *Kleine historische Schriften* (Mélanges historiques); autre édition, Gœttingue, 1803-1808, 3 vol.; vol. IV et V : *Geschichte der Klassischen Literatur im Mittelalter* (Histoire de la Littérature classique au moyen âge); v. VI : *Biographische und literarische Denkschriften* (Mémoires biographiques et littéraires); v. VII : *Handbuch der Geschichte der Staaten des Alterthums mit besonderer Rücksicht auf ihre Verfassungen, ihren Handel und ihre Colonien* (Manuel de l'Histoire ancienne, considérée sous le rapport des constitutions, du commerce et des colonies des divers États de l'antiquité), 5e édition, Gœttingue, 1826; traduction française de M. A. L. Thurot, Paris (Didot); 2e édition, 1827, in-8°; vol. VIII et IX : *Handbuch der Geschichte des Europæischen Staatensystems und seiner Colonien* (Manuel historique du système politique des États de l'Europe et de leurs colonies depuis la découverte des deux Indes); 5e édition Gœt-

tingue, 1830 : cet ouvrage a été traduit en français par MM. Guizot et V. Saint-Laurent; mais les traducteurs ont retranché plusieurs passages qui concernent la France; Paris, 1821, et 1841, 2 vol. in-8°; vol. X-XV : *Ideen über die Politi den Verkehr und den Handel dervornehmsten Völker der Alten Welt* (De la Politique et du Commerce des principaux Peuples de l'Antiquité), 4e édition; Gœttingue, 1824-1826, 5 vol.; traduit en français, par M. Suckau, Paris (Didot), 1830-1834, 6 vol. in-8°. Parmi les autres travaux de Heeren on remarque : *Ueber die Geschichte und Literatur der schönen Wissenschaften* (De l'Histoire et de la Littérature des Belles-Lettres); Gœttingue, 1788; — *Ueber den Einfluss der Normanen auf die franzoes. Sprache und Literatur* (De l'Influence des Normands sur la Langue et la Littérature françaises); ibid., 1789; — *Ueber die alte Geschichte und Geographie* (De l'Histoire et de la Géographie anciennes); ibid., 1790; — *De Græcorum de India Notitia et cum Indis Commerciis;* ibid., 1794, 2 parties; — *Geschichte des Studiums der Klassischen Literatur seit dem Wiederaufbluehn der Wissenschaften* (Histoire de l'Étude de la Littérature classique depuis la Renaissance); ibid., 1797-1802, 2 vol.; — *Ueber die mittlere Geschichte* (De l'Histoire du Moyen Age); ibid., 1797; — *Ueber die Geschichte der Europæischen Staaten in den letzten drei Jahrhunderten* (De l'Histoire des États de l'Europe durant les trois derniers siècles); ibid., 1799; — *Johannes von Müller, der Historiker* (Jean de Müller, l'historien), étude biographique; Leipzig, 1810; — *Spittler*, étude biographique, faite en commun avec G. Hugo; Berlin, 1812; — *Chr.-Gottl. Heyne*, étude biographique; Gœttingue, 1813; texte latin, 1812; — *Vermischte historische Schriften* (Mélanges historiques et politiques); Gœttingue; nouvelle édition, 1821, 3 vol. : cet ouvrage, dont on a une traduction française, Strasbourg, 1817, contient les recherches de Heeren sur les croisades, excellent travail, qui fut couronné par l'Institut de France; — *Der deutsche Bund in seinen Verhæltnissen zu dem Europæischen Staatensystem* (La Confédération Germanique considérée dans ses rapports avec les autres États de l'Europe); Gœttingue, 1817; — *De Fontibus et Auctoritate Vitarum parallelarum Plutarchi;* Gœttingue, 1820; — *De Ceylane Insula;* ibid., 1832; — *Commercia urbis Palmyræ vicinarumque urbium, ex monumentis et inscriptionibus illustrata;* Gœttingue, 1832. R. LINDAU.

Conv.-Lex. — *Zeitgenossen*, II, p. 175. — Hœck (Ch.), *A.-H.-L. Heeren Gedæchtnissrede;* Gœtingue 1843.

HEERKENS (*Gérard-Nicolas*), médecin et poëte latin hollandais, né à Groningue, en 1728, mort en 1801. Dans un voyage qu'il fit en Italie, il découvrit la maison de campagne d'Horace, et dut à ce hasard heureux sa réputation. Il ne se distingua pas comme médecin, mais il cultiva la poésie latine avec quelque succès. On a de lui : *De Valetudine Litteratorum;* Leyde, 1749; — *Satyra de Moribus Parisiorum et Frisiæ;* 1750, in-4°; — *De Officio Medici;* Leyde, 1750, in-4°; — *Aves Frisicæ;* Rotterdam, 1787; — *Iter Venetum;* 1760, in-8°; etc. R. L.

Biographie Médicale. — Adelung, *Suppl.* à Jöcher.

HEERMANN (1) (*Jean*), poëte religieux allemand, né à Rauden (Silésie), le 11 octobre 1585, mort à Lissa (Pologne), le 27 février 1647. Il étudia à Wohlau, Frauenstædt, Breslau, Brieg et Strasbourg, et devint en 1612 pasteur de la commune de Kœben (principauté de Glogau, en Silésie), où il mena une existence malheureuse et agitée. Il souffrit beaucoup pendant la guerre de Trente Ans. Quelques années avant sa mort, il se rendit à Lissa, qui était devenu à cette époque l'asile d'un grand nombre de fugitifs. Ce fut là qu'il mourut, après une longue maladie. Les écrits de Heermann respirent une piété sincère. Ils ont un grand intérêt littéraire, car leur auteur appliqua, l'un des premiers, à la poésie religieuse les règles données par Opitz, dont les œuvres firent époque dans la littérature allemande. L'ouvrage le plus célèbre de Heermann, celui dont la réputation s'est conservée jusqu'à nos jours, est intitulé : *Hausz und Hertzens-Music* (Devoti Musica Cordis); Leipzig, 1644; réimprimé à différentes reprises, et en dernier lieu dans un recueil de cantiques de Heermann, publié à Stuttgard en 1856, sous les yeux du savant philologue Wackernagel. Parmi ses autres ouvrages nous citerons : *Exegesis Fidei christianæ;* Wittemberg, 1609; — *Gebetbuch* (Livre de Prières); Leipzig, 1609 et 1645; — *Andæchtige Kirchenseufzer oder Reimen* (Poésies religieuses); ibid., 1616; — *Heptalogus Christi;* Iéna, 1619; Berlin, 1856; — *Leichenpredigten* (Oraisons funèbres); Brunswick, Rostock, Nuremberg, 1620-1655, 5 vol.; — *Epigrammatum Libri IX;* Iéna, 1624; — *Erklærung aller Sonn und Festtagsepisteln* (Explications des Épîtres de tous les dimanches et jours de fête); Brunswick, 1624; Leipzig, 4e édition, 1660, 2 vol. in-fol.; Leipzig, 7e édition, 1653, in-fol.; traduction latine, Lübeck, 1641; 3e édition, 1661; — *Poetische Erquickstunden für angefochtene Kranke und Sterbende* (Réjouissances poétiques pour les personnes éprouvées par des maladies et pour des mourants); Nuremberg, 1656. R. L.

Gervinus, *G. d. deutsch. Dichtung*, 4e édit.; Leipzig, 1853, vol. 3, p. 16, 25, 207, 246, 355. — Heermann (Joh.-Dav.), *Ehrengedaechtniss Joh. Heermanns;* Glogau, 1759. — Haeuser, *G. d. evangel. Kirchengesangs;* Quedlimbourg, 1834, § 91. — Witten, *Memor. Theologor. Dec. quint.* — *Conv.-Lex.* — Ersch et Gruber, *Encyklopædie.*

* **HEERS** (*Henri* DE), médecin belge, né vers

(1) Les auteurs de l'*Encyclop. allemande* écrivent le nom de ce poëte *Hermann.*

1570, mort vers 1636. Il appartenait à une famille patricienne de Tongres. Devenu docteur en médecine, il fut pendant plus de trente ans médecin des princes Ernest et Ferdinand de Bavière, électeurs de Cologne. Il habitait ordinairement Liége, où il exerça sa profession au moins depuis 1605, et où il fut médecin de l'hôpital de Bavière. Il passait chaque année quelques semaines à Spa, dont il a vanté les eaux. On a de lui : *Spadacrene, hoc est fons Spadanus; ejus singularia, bibendi modus, medicamina bibentibus necessaria;* Liége, 1614, in-12; souvent réimprimé, sous divers titres. L'auteur en donna une traduction française, qui eut plusieurs éditions, et que Chrouet fit de nouveau paraître en l'intitulant : *Spadacrene, ou dissertation physique sur les eaux de Spa, par Henri de Heers;* La Haye, 1739, petit in-8°. Van Helmont ayant critiqué le *Spadacrene* dans ses *Paradoxa de Aquis Spadanis* et dans son *Supplementum de Spadanis Fontibus*, de Heers répondit par l'écrit suivant : *Deplementum Supplementi de Spadanis Fontibus, sive vindiciæ pro sua Spadacrene : in quibus etiam Aroph, certissimum Paracelsi remedium, sincere explicatur*; Liége, 1624, in-12. De Heers a en outre publié : *Observationes medicæ, oppido raræ, in Spa et Leodii animadversæ; cum medicamentis aliquot selectis, et ut volunt secretis;* opuscule réuni au *Spadacrene* dans plusieurs éditions, notamment dans celle de Liége, 1622, in-12, et dans celle de Leyde, 1647, in-12, et imprimé séparément, Liége, 1631, in-12. Chrouet en a fait une traduction française jointe au *Spadacrene,* dans l'édition de La Haye, 1739, petit in-8°. E. R.

Swertius, *Athenæ Belgicæ.* — Valère André, *Bibliotheca Belgica.* — Merklin, *Lindenius renovatus.* — Paquot, *Mémoires pour servir à l'hist. littér. des dix-sept provinces des Pays-Bays.*

HEERS. *Voy.* RAES DE HEERS.

***HEESWICK** (*Gaspard-François*, chevalier DE), avocat belge, mort en 1783, fut jeté dans les prisons de l'officialité à Liége, sans avoir pu obtenir, malgré un mandat de la chambre impériale, un défenseur ni des juges, pour avoir proposé à l'empereur Joseph II une nouvelle division du diocèse de Liége. Il est auteur du *Tableau de l'Église de Liége.* On lui attribue : *Déduction des droits incontestables de la maison de Looz; — Précis des droits des comtes de Looz, pour Guillaume-Joseph, comte de Looz.* J. V.

Comte de Becdelièvre-Hamal, *Biographie Liégeoise.*

***HEFFTER** (*Auguste-Guillaume*), jurisconsulte allemand, né le 30 avril 1796, à Schweidnitz. Après avoir étudié la jurisprudence à l'université de Leipzig, il fut nommé d'abord assesseur auprès de la cour d'appel de Cologne, ensuite juge au tribunal de Dusseldorf. En 1824 il fut appelé à une chaire de droit à l'université de Bonn; six ans après il devint professeur de droit à Halle, et en 1833 il fut chargé d'enseigner la procédure, le droit criminel et le droit public à l'université de Berlin. On a de lui : *Die Athenäische Gerichtsverfassung* (L'Organisation judiciaire athénienne); Cologne, 1822, in-8°; — *Institutionen des römischen und deutschen Civil-Processes* (Institutes de la Procédure civile romaine et germanique); Bonn, 1825, in-8°; une seconde édition, entièrement refondue, en a paru à Bonn, en 1843, sous le titre de *System des römischen und deutschen Civil-Processrechts; — Gaji Institutionum Commentarius quartus;* Berlin, 1827, in-4° : ouvrage qui contient des observations importantes sur l'ancienne procédure romaine; — *Beiträge zum deutschen Staats- und Fürstenrechte* (Documents pour servir à la connaissance du droit public et du droit des princes de l'Allemagne); Berlin, 1829, in-8°; — *Lehrbuch des gemeinen deutschen Criminalrechts* (Manuel du Droit criminel commun de l'Allemagne); Halle, 1833, 1846 et 1849, in-8°; — *Das Europäische Völkerrecht der Gegenwart* (Le Droit international public de l'Europe actuelle); Berlin, 1844 et 1848, in-8° : ouvrage traduit en français, par Bergson, Berlin, 1857, in-8°; — plusieurs articles insérés dans le *Archiv für civilistiche Praxis* et dans le *Neues Archiv des criminal Rechts.* Enfin, il a donné une édition des *Institutiones* de Gaius; Bonn, 1830, in-4°. E. G.

Conversations-Lexikon der Gegenwart.

***HEFFTER** (*Maurice-Guillaume*), archéologue et historien allemand, frère du précédent, ancien recteur du collége de Torgau et depuis 1839 professeur au collége de Brandebourg. Il s'est fait connaître par quelques travaux historiques, parmi lesquels nous citerons : *Die Gottesdienste auf Rhodos im Alterthume* (Des Cultes religieux de l'île de Rhodes dans l'antiquité); Zerbst, 1827-1833, 3 livraisons; — *Geschichte der Stadt Brandenburg von den frühsten bis auf die neusten Zeiten* (Histoire de la Ville de Brandebourg, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours; Potsdam, 1840; — *Die Mythologie der Griechen und Römer* (La Mythologie des Grecs et des Romains); Brandebourg, 1re et 2e édit., 1845; — *Der Weltkampf der Deutschen und Slaven seit dem Ende des 5ten Jahrhunderts* (La Rivalité des Allemands et des Slaves depuis la fin du cinquième siècle); Hambourg et Gotha, 1847; — *Die Religion der Griechen und Roemer, der alten Ægypter, Indier, Perser und Semniten* (La Religion des Grecs et des Romains, des anciens Égyptiens, des Indiens, etc.); Brandebourg, 2e édit., 1848; — *Geschichte des Klosters Lehnin* (Histoire du Cloître de Lehnin); ibid., 1851; — *Geschichte der latein. Sprache wæhrend ihrer Lebensdauer* (Histoire de la Langue Latine durant son existence); ibid., 1852. R. L.

Conv.-Lexik.

HEGEL (*Georges-Guillaume-Frédéric*), célèbre philosophe allemand, né à Stuttgard, le 27 août 1770, mort à Berlin, le 14 novembre 1831. Après avoir terminé ses études de collége, il se rendit à l'université de Tubingue pour y apprendre la philosophie et la théologie. Entré au séminaire protestant, il y fut pendant quelque temps le compagnon de chambre de Schelling, qui, bien que plus jeune que lui de quelques années, le devança dans la carrière et s'illustra longtemps avant Hegel. Tous deux se livrèrent avec ardeur à l'étude des sciences philosophiques, ranimées en Allemagne et élevées à une hauteur inconnue jusque alors par Kant et par Fichte. Hegel passa cinq années à l'université de Tubingue. Après avoir obtenu le grade de docteur en philosophie, il accepta les fonctions de précepteur, d'abord en Suisse, puis à Francfort. Au commencement du dix-neuvième siècle, la mort de son père l'ayant mis en possession d'un modique héritage, il put suivre son ami Schelling à l'université d'Iéna, qui depuis plusieurs années était devenue le principal foyer de la philosophie allemande, et où cet ami venait de succéder à Fichte, qui lui-même avait remplacé Reinhold. Pour obtenir le droit de faire des cours publics, Hegel écrivit une dissertation latine sur les orbites des planètes (*De Orbitis Planetarum*, 1801), et bientôt après il publia, en allemand, son premier ouvrage philosophique : *Ueber die Differenz des Fichte'schen und Schelling'schen Systems* (De la Différence du Système de Fichte et de celui de Schelling); Iéna, 1801 : ouvrage dans lequel il exaltait, aux dépens de Kant et de Fichte, la philosophie de son ami, avec lequel il s'unit pour la publication du *Kritische Journal der Philosophie* (Journal critique de la Philosophie); Tubingue, 1802. Il y fit insérer, entre autres, une dissertation intitulée : *De la Foi et du Savoir*, écrit qui renferme une critique des systèmes de Kant, de Jacobi et de Fichte, présentés par Hegel comme n'étant que les formes diverses d'une philosophie purement *subjective*, c'est-à-dire du sujet pensant ou du *moi*, et qui ne considère les objets que relativement à ce sujet, tandis que Schelling et lui, partant de l'hypothèse de l'identité de la *pensée* avec ce qui *est*, tendaient vers une philosophie *objective*.

Pendant son séjour à Iéna, Hegel eut quelques rapports avec Schiller et Gœthe. Ce dernier entrevit dès lors le génie du philosophe à travers les formes indécises dont il était encore enveloppé. En 1806 le gouvernement de Weimar nomma Hegel professeur suppléant à la place de Schelling; mais il ne put lui offrir qu'un très-faible traitement. A cette époque Hegel commençait à n'être plus satisfait de la philosophie de Schelling, et il songeait déjà à lui opposer un système nouveau, original, sinon pour le fond des idées, du moins sous le rapport de la méthode. Ce fut au bruit du canon d'Iéna qu'il termina sa *Phenomenologie des Geitstes* (Phénoménologie de l'Esprit), ouvrage qui devait servir d'introduction à sa nouvelle philosophie, et qu'il appelait son *voyage de découvertes*. Cet ouvrage parut à Bamberg, en 1807, comme première partie d'un nouveau *System der Wissenschaft* (Système de la Science), titre emprunté à Fichte, et qui indique que c'est surtout la méthode qui l'occupait.

Le malheur du temps, joint au sentiment de l'impossibilité de faire apprécier une philosophie qui ne se produisait encore qu'avec effort, engagea Hegel à quitter Iéna et à accepter à Bamberg la rédaction d'un journal politique. Mais il renonça bientôt à cette occupation, qui convenait peu à son génie, pour accepter les fonctions de directeur du gymnase de Nuremberg. De 1807 à 1812 il travailla en silence à fonder son système. La partie spéculative en parut enfin sous le titre *Logik des Seyns, des Wesens und des Begriffs* (Logique de l'être, de l'essence et de l'idée); Nuremberg, 1812-1816, 3 vol. in-8°. L'effet que produisit cet ouvrage original, joint au souvenir de la *Phénoménologie de l'esprit*, fit appeler l'auteur, en 1816, à l'université de Heidelberg, comme professeur de philosophie. Hegel se rendit avec empressement à cet appel. Le succès de son enseignement à Heidelberg et la publication dans cette ville de l'*Encyclopédie des Sciences philosophiques*, 1817, achevèrent de le rendre célèbre dans toute l'Allemagne. Le gouvernement prussien l'invita, en 1818, à venir occuper à Berlin la chaire illustrée par Fichte. Hegel put alors exposer sa philosophie sur un plus vaste théâtre; et depuis son arrivée à Berlin, si l'on excepte quelques voyages de ses vacances, sa vie n'offre plus d'autres événements que le succès toujours croissant de ses leçons et la publication de plusieurs ouvrages importants. Il fit paraître successivement ses *Grundlinien der Philosophie des Rechts* (Éléments de la Philosophie du Droit); Berlin, 1821; deux éditions nouvelles de l'*Encyclopédie*, le premier volume d'une seconde édition de la *Logique*, et divers articles remarquables, insérés dans les *Annales de la Critique scientifique*, fondées sous ses auspices et destinées à appliquer sa philosophie à toutes les parties de la science en jugeant tous les écrits de quelque importance d'après ses principes. Ses voyages le conduisirent en 1822 dans les Pays-Bas, en 1824 à Vienne, et en 1827 à Paris par Weimar. A Paris, M. Cousin lui rendit l'hospitalité qu'il avait reçue de lui à Berlin. A Weimar, Gœthe l'accueillit avec la distinction que le plus grand poëte de la nation devait au plus grand philosophe de l'époque. Les lettres qu'il écrivit à sa femme pendant ces longues excursions sont remplies de simplicité et de tendresse pour sa famille. Du point de vue élevé où il s'était placé, le voyageur philosophe voyait partout l'harmonie dans le monde si varié qui passait sous ses yeux; il y trouvait plus d'analogies que de dissonnances. Il était encore plein de force lorsqu'en 1831 le choléra l'enleva, à l'âge

de soixante-et-un ans. Sa dépouille mortelle repose à côté de celle de Fichte. Hegel, non plus que Fichte, ne fut membre de l'Académie des Sciences de Berlin.

De l'aveu même de ses admirateurs, Hegel manquait, en chaire et dans la conversation, de cette facilité et de cette abondance d'élocution qui peuvent être unies quelquefois à un esprit médiocre, mais qui ajoutent à l'ascendant du génie. Il y a donc lieu de s'étonner de ses succès : il fallait qu'il y eût dans sa philosophie et dans sa manière de la présenter quelque chose de bien puissant pour captiver les esprits à un si haut point. « Quiconque, dit Gans (*voy.* ce nom), dans sa biographie de Hegel, avait une fois pris goût à la profondeur et à la solidité de ses leçons était entraîné de plus en plus et retenu pour jamais, comme dans un cercle magique, par la force de ses raisonnements et par l'originalité de ses inspirations du moment. — Dans son commerce intime, dit le même écrivain, la science ne se montrait point : il n'aimait pas à s'en parer; elle ne franchissait pas la salle académique ou le cabinet. En le voyant occupé de petits intérêts humains, causant gaîment et sans prétention, dans un cercle d'amis, des choses les plus ordinaires de la vie, on ne se serait guère douté quel rang élevé cet homme, en apparence si simple, occupait dans le monde de la pensée. »

Aussitôt après sa mort plusieurs de ses disciples (MM. Marheineke, Schulze, Gans, Henning, Hotho, Michelet, etc.) se réunirent pour ériger à leur maître un monument solide et durable par la publication d'une édition complète de ses œuvres en XII volumes. Commencée en 1832, et terminé en 1844, elle se compose des ouvrages qui ont paru du vivant de l'auteur et de ses leçons publiques sur les diverses parties de la philosophie. Le 1er volume renferme quatre dissertations écrites dans les années de son alliance avec M. de Schelling; le IIe vol. reproduit la *Phénoménologie de l'Esprit;* les volumes III, IV et V donnent la *Logique;* les volumes VI et VII reproduisent l'*Encyclopédie des Sciences philosophiques* d'après l'édition de 1830. Le VIIIe volume contient la *Philosophie du Droit*, avec une préface de Gans. Les volumes suivants renferment les leçons sur la *Philosophie de l'Histoire*, sur l'*Esthétique*, sur la *Philosophie de la Religion*, sur l'*Histoire de la Philosophie*, la *Propédeutique philosophique*, des discours et articles de critique, insérés dans diverses feuilles périodiques, la correspondance, etc. Le dernier volume contient la *Vie de Hegel* par M. Rosenkranz.

La philosophie de Hegel relève immédiatement de celle de Schelling et, par celle-ci, de la philosophie de Fichte et de Kant. De même que Fichte n'annonça d'abord d'autre prétention que de donner à la philosophie de Kant une forme systématique plus rigoureuse, de même Hegel admettait la philosophie de Schelling comme vraie quant au fond, mais comme défectueuse quant à la méthode, et se donna la mission de la perfectionner sous ce rapport; de telle sorte que selon lui la philosophie définitive et absolue doit résulter de la réunion du fond tel qu'il a été reconnu par Schelling et de la forme telle qu'elle a été établie par la dialectique de Hegel. Mais on ne saurait toucher à la forme sans atteindre le fond; de même que Fichte ne put réduire sans la modifier la théorie de Kant à un principe unique, à l'activité libre et spontanée du *moi*, de même aussi Hegel n'a pu sans l'altérer transformer le contenu de la philosophie de Schelling.

La compréhension du système de Hegel suppose la connaissance des révolutions de la philosophie allemande depuis Kant. La grande question, la question fondamentale qui a surtout été agitée dans ces derniers temps, c'est la question de l'origine et de la réalité de nos idées, du rapport qui peut exister entre la faculté de connaître, ou la raison, et les objets perçus, ou la nature même des choses. Or, la critique à laquelle Kant soumit la raison le conduisit à ce qu'on a appelé l'*idéalisme critique* ou *transcendental*. Selon ce système (*voy.* Kant), bien que nous ne puissions connaître que ce qui nous est donné par l'observation, les choses ne peuvent pas être connues de nous telles qu'elles sont en soi, mais telles qu'elles nous apparaissent selon les formes de l'esprit, selon les lois de la raison, lois qui sont en nous primordialement, *a priori*, et qui deviennent en même temps les lois de la nature, puisqu'elles sont les lois et les conditions de toute expérience. Fichte, animé d'un sentiment très-vif de la personnalité et de la liberté, alla plus loin. N'admettant comme réel que ce que nous connaissons immédiatement, savoir le *moi*, il nia la réalité des choses extérieures, de tout ce qui n'est pas nous, du *non-moi*, et arriva ainsi à l'*idéalisme subjectif*, qui explique toutes les idées par la seule action du sujet pensant et ne rétablit la croyance aux autres existences que par la certitude immédiate de la loi morale, et autant qu'il faut nécessairement les reconnaître dans l'intérêt de cette loi. Schelling, doué d'une imagination vive et instruit d'ailleurs dans les sciences naturelles, n'adhéra pas longtemps à cet idéalisme étroit, incapable d'expliquer la beauté et la grandeur de la nature, la réalité du monde. Il lui opposa la philosophie de l'*identité*, système qui tend à concilier ensemble l'idéalisme et le réalisme, et qui repose sur l'hypothèse de l'unité absolue du tout, de l'absence de toute différence entre le sujet et l'objet, entre le monde réel et le monde idéal. Cette philosophie, appelée tour à tour *idéalisme objectif* et *philosophie de la nature*, selon qu'elle va des idées aux choses ou des choses aux idées, suppose que tout est un; que d'une part l'absolu, ou Dieu, est l'essence une et éternelle de ce tout;

qu'il se manifeste éternellement dans l'organisme universel; que d'un autre côté, et à cause de cela même, la raison de l'homme est la conscience de Dieu; que l'intelligence est une sorte de microcosme, ou de miniature de l'univers, que les idées et les lois de l'esprit sont les idées modèles des choses et les lois du monde. Avoir la conscience de ces idées et de ces lois, et expliquer par elles l'existence et la nature des choses, telle est suivant Schelling la vraie méthode philosophique, la philosophie étant la science des idées ou la connaissance des choses par les idées. La philosophie de Hegel a le même fondement, le même point de départ; elle ne diffère de celle de Schelling que par la méthode. Elle repose également sur l'hypothèse de l'identité; mais à la place de l'absolu divin, qui comprend dans une unité indifférente les germes de toutes choses, de la matière et de l'esprit, et d'où émane éternellement l'organisme de l'univers, Hegel a mis l'*idée*, idée pleine, concrète, absolue, dont le *mouvement* dans le temps, ou l'*évolution*, forme le monde. La philosophie de Hegel est l'*idéalisme objectif absolu;* sa méthode consiste à saisir, à comprendre, à suivre ce mouvement progressif, cette évolution de l'idée concrète par la *dialectique*, et c'est pour cela que sa logique est identique avec cette partie de la métaphysique qui sous le nom d'*ontologie* traite de l'être et de ses modifications.

Tout est un, et tout est pensée et raison; tout est immobile et sans changement; rien ne fut et rien ne sera, *tout est*, disaient les métaphysiciens de l'école d'Élée, faisant du Tout, un et divin, une substance immuable, et niant la réalité des phénomènes. Selon Parménide, la pensée et l'être sont identiques, et ce fut avec Parménide, dit Hegel, que ce qu'on appelle *philosopher* commença véritablement. Mais, ajoute-t-il, l'idée philosophique se rencontre pour la première fois sous la forme spéculative chez Héraclite. « Il n'y a pas une seule proposition du philosophe d'Éphèse, dit Hegel, que je n'aie admise dans ma Logique. » Or, Héraclite, au lieu de rechercher, comme les autres Ioniens, un commencement, un premier principe réel, une substance primitive et absolue dont les transformations successives auraient produit l'univers, ne voyant partout que vie et mouvement, regarde le mouvement lui-même comme éternel, et n'en recherche plus que le *substratum*, le principe fondamental, dont l'action constante produit le monde. Au lieu de dire avec les Éléates : *Tout est*, *et rien ne fut ni ne sera*, Héraclite disait : *Rien n'est*, *tout devient*. La philosophie d'Héraclite et celle de Spinoza, expliquées par Hegel, sont la meilleure introduction à l'étude de la philosophie de celui-ci. Héraclite, selon Platon, comparait les choses au cours d'un fleuve, dont les ondes se succèdent et se renouvellent sans cesse, de sorte qu'il n'y a de réel que le cours même. L'essentiel c'est le mouvement universel des choses, et non les choses elles-mêmes. « Le vrai, dit Hegel, ce n'est pas *l'être* (*das Seyn*), mais *le devenir* (*das Werden*). » Dans ce système, toutes les différences et toutes les oppositions ne sont que des formes passagères et toujours renaissantes d'un même principe, d'un tout unique. Le mouvement qui produit ces formes diverses, le déploiement progressif de l'idée concrète ou de l'absolu, son *évolution*, c'est ce que Hegel appelle le *procédé* (*Prozess*). L'absolu est à la fois sujet et objet, pensée et matière, substance et mouvement. L'objet est le sujet développé, et, réciproquement, le sujet est le développement de l'objet. L'objet est *l'autre* (*alterum*) du sujet, mais non un autre que lui (*aliud*). Il y a une double évolution de l'idée, un double *procédé;* mais de cette double évolution, pour ainsi dire parallèle, de l'absolu résulte l'unité de l'esprit et de l'univers.

On reproche à la philosophie de Hegel de n'être que le panthéisme de Spinoza sous une autre forme, et il semble en effet qu'il n'y ait pas de milieu entre l'unité absolue et le dualisme. Ou tout est un, et cet un est Dieu, se manifestant sous des formes diverses, qui ne sont qu'autant d'attributs et de modes de la substance unique; ou bien il y a deux principes, primitivement distincts et opposés; et on retombe alors dans le dualisme. Si donc la philosophie de Hegel repose sur l'idéalisme et cherche à tout expliquer par la double évolution de l'idée absolue, n'est-ce pas le spinozisme qu'elle reproduit, le spinozisme qui, en supprimant l'individualité et la liberté de l'homme, détruit toute moralité des actions et l'espérance même de l'immortalité de l'âme? L'école de Hegel se défend de ce reproche en disant que l'identité des deux côtés opposés du développement doit être comprise de telle sorte qu'on ne fasse pas abstraction de la différence, qui est réelle et qui doit être considérée comme sortant éternellement de la substance unique, sans devenir jamais réellement dualisme. « Les adversaires de Spinoza, dit Hegel (dans ses Leçons sur l'Histoire de la Philosophie), font semblant de prendre en main la cause de Dieu; mais c'est leur propre cause à eux qu'ils plaident. Dans le système de Spinoza, Dieu est si bien, qu'il est même seul; il est l'unité, la substance absolue et unique : le monde, la nature n'est rien. Il y a trois systèmes possibles quant à l'existence de Dieu dans ses rapports avec les choses finies et avec nous-mêmes : dire que le fini est la substance, que nous sommes et que Dieu n'est pas, c'est l'athéisme; dire que Dieu seul est, et que le fini n'est qu'une vaine apparence, c'est moins proclamer le panthéisme qu'un monothéisme absolu. D'autres, enfin, cherchant à concilier ensemble le fini et l'infini, disent que Dieu est et que nous aussi nous sommes. Mais la raison ne peut être satisfaite de cette espèce de compromis : elle éprouve le besoin de reconnaître l'unité du fini et de l'infini, d'échapper au

dualisme tout en laissant subsister la différence, comme émanant éternellement de la substance unique. » — « Du reste, continue Hegel, le spinozisme est le commencement essentiel de toute philosophie. Il faut commencer par être spinoziste ; il faut que l'âme se baigne dans la région éthérée de la substance absolue, qui absorbe *tout* ce qu'on regarde communément comme réel et vrai. La substance absolue est vraie, mais elle n'est pas toute la réalité, toute la vérité ; elle doit être considérée comme active, comme vivante, et par conséquent comme esprit. La substance de Spinoza est une abstraction, ce qui reste indépendamment de toutes les existences contingentes et phénoménales ; et l'on n'y arrive que par la destruction de celles-ci. Elle est le fondement de l'esprit, son unité abstraite, mais non sa base réelle et solide, sa source vivante. Si l'on s'arrête à cette substance, tout développement, toute activité, et par conséquent toute spiritualité, toute vie est impossible. C'est pour cela que l'école d'Élée niait le mouvement. C'est un abîme où toute réalité s'engloutit, s'anéantit, et d'où ne sort rien du tout. » L'idée absolue, telle que l'entendait Hegel, est au contraire, une source vive d'où jaillit incessamment l'existence, la vie universelle. Sa vie, son action elle-même est son essence, la vérité, le tout. « Le défaut commun du système des éléates et de celui de Spinoza, dit Hegel (*Encyclopédie*, § 572), c'est de ne saisir l'absolu que comme *substance*, et de ne pas la déterminer comme *sujet* et comme *esprit*. »

Hegel admettait à la fois la maxime si connue du sensualisme : *Rien n'est dans l'intelligence qui n'ait été auparavant dans les sens*, et la réciproque : *Rien n'est dans les sens qui n'ait été auparavant dans l'intelligence*. Il professait ainsi tout ensemble le sensualisme et le rationalisme, l'idéalisme et le réalisme. Dans la *Philosophie du Droit*, il a formulé sa doctrine de l'identité de cette manière : *Tout ce qui est réel est rationnel, et tout ce qui est rationnel est réel*. Des adversaires inintelligents n'ont voulu voir dans cette formule appliquée à l'histoire et à la politique qu'un principe favorable au système stationnaire et conservateur. Hegel se préoccupait peu de ces intérêts ; sa philosophie, toute fondée sur l'idée du développement, reconnaissait au contraire le progrès vers la liberté comme loi de l'humanité. Il n'entendait énoncer dans cette formule qu'une maxime purement spéculative : en disant que tout ce qui est réel est rationnel, il n'entendait pas par *réalité* tout ce que d'ordinaire on regarde comme réel. « Tous les esprits quelque peu cultivés, dit-il en interprétant ces paroles mal comprises, savent que Dieu est l'être le plus réel, le seul véritablement réel, et qu'en général toute existence est en partie *phénoménale* et en partie seulement *réalité*. Le sentiment le plus vulgaire refuse d'admettre comme des réalités des existences contingentes, qui sont seulement possibles et qui pourraient tout aussi bien n'être pas : ce qui passe, ce qui périt, n'est point réel. Les animaux respectent si peu la réalité de certaines choses qu'ils les mangent. La réalité ne saurait être dévorée ; mais alors les animaux eux-mêmes sont aussi peu réels, puisqu'ils se dévorent entre eux. Les hommes, à leur tour, leurs corps du moins, deviennent la proie de la corruption ; les astres s'éteignent et diparaissent. Ainsi, tout ce qui est phénoménal est sans réalité. Mais où est donc la réalité, puisqu'elle n'est ni dans les êtres contingents pris séparément, ni tout entière dans la substance absolue ? La réalité est *virtuellement*, ou en puissance, dans l'idée, *actuellement* dans son évolution, et la réalité absolue est l'idée développée et devenue sujet et esprit. La philosophie est la reproduction réfléchie du mouvement de l'idée, au moyen de la dialectique, et son dernier terme est de comprendre la vérité absolue, de donner à l'esprit la conscience qu'il est lui-même l'essence abolue. »

La philosophie de Hegel est divisée en trois parties : 1° la science de la *logique*, ou la science de l'idée pure, de l'idée considérée dans l'élément abstrait de la pensée. Elle commence aux faits de la conscience vulgaire, de la conscience naturellement réaliste, et va jusqu'au moment où la notion est reconnue pour être l'essence en soi de l'objet, l'unité virtuelle du sujet et de l'objet. Elle se termine par la définition de *l'idée* comme étant le vrai *en soi* (*an sich*) et *pour soi* (*für sich*), en puissance et actuellement, l'unité absolue de la notion et de l'objet ; de l'*idée* qui peut être saisie comme la *raison*, comme le *sujet-objet*, comme l'unité de l'*idéal* et du *réel*, du *fini* et de l'*infini*, de l'*âme* et du *corps* ; comme la possibilité qui a sa réalité en soi, comme *ce dont la nature ne peut être conçue que comme existant* (*Encyclopédie*, § 213 et 214). On voit que Hegel applique à l'*idée* la définition que Spinoza donnait de la substance : *Cujus essentia existentiam involvit*. « Mais l'idée, ajoute Hegel, est essentiellement *procédé*, c'est-à-dire mouvement, action, vie, évolution. Elle est essentiellement différente de la *substance*, immuable, immobile, identité abstraite et en repos ; elle est à la fois vie, connaissance, volonté. 2° La *philosophie de la nature*, ou la science de l'idée devenue nature, ou de l'idée dans son autre existence, dans son existence extérieure. La nature est divine dans l'idée, mais non en soi, car, telle qu'elle est, elle ne répond pas à l'idée, elle est contingente et obéit à des lois nécessaires. Son caractère propre est d'être *posée*, négative, ou, comme disaient les anciens, un *non-sens*. Elle est à considérer comme un système de degrés, de transformations continues, dont l'une procède nécessairement de l'autre ; mais cette continuité, cette progression est dans l'idée, qui est le fondement de la nature, et non dans la nature même. Les métamorphoses ne sont que dans l'idée ; il n'y a de métamor-

phose réelle que dans l'individu vivant. La nature est tout organique et pleine de vie; l'idée s'y pose ce qu'elle est en soi, afin de s'élever à l'état d'esprit; l'esprit est la vérité et la fin de la nature, et la vraie réalité de l'idée (*Encyclop.*, § 247-251). 3° La *philosophie de l'esprit*, ou la science de l'idée revenue à elle-même, de l'idée devenue sujet. L'esprit, pour nous, suppose la nature; mais il en est la vérité et par là même le *prius* absolu : c'est l'idée devenue *pour soi*, l'absolu. Il se détermine par sa *manifestation*, et en se manifestant il *pose*, il crée la nature comme sienne, comme son être, son monde. *L'absolu est l'esprit :* arriver à cette définition suprême et la comprendre, voilà quelle a été la tendance finale de toute philosophie, la fin de toute l'histoire. L'esprit est considéré d'abord comme *esprit subjectif*, puis comme *esprit objectif*, enfin comme *esprit absolu.* » Sous le premier titre, Hegel traite de l'*âme*, objet de l'*anthropologie;* de la *conscience*, objet de la *phénoménologie de l'esprit*, et de l'*esprit* comme sujet-objet de la *psychologie*. L'âme est la substance de l'esprit, sa virtualité. L'âme générale ne doit pas être érigée en âme du monde, en sujet universel; elle n'existe réellement que comme individualité, comme sujet individuel. Hegel distingue dans l'anthropologie l'âme *naturelle*, l'âme *sensible* et l'âme *réelle;* dans la phénoménologie, il traite de la *conscience*, de la *conscience de soi*, de la *raison;* dans la psychologie, de l'esprit *théorique*, de l'esprit *pratique* et de l'esprit *libre*. Sous le titre de l'*esprit objectif*, Hegel traite du *droit*, de la *moralité*, et des mœurs (de la famille, de la société et de l'État). Enfin, sous la rubrique de l'*esprit absolu*, il traite de l'*art*, de la *religion révélée* et de la *philosophie*.

Ces indications générales sont tout ce que nous pouvons donner ici sur une philosophie que l'on doit considérer comme l'essai le plus hardi qui ait été tenté par la spéculation moderne pour expliquer la grande énigme de l'esprit humain et de l'univers. Nous allons ajouter quelques-unes des vues principales de Hegel sur la philosophie de l'histoire et sur l'histoire de la philosophie; elles sont l'expression ou l'application la plus claire de son système.

L'école de Hegel définit l'histoire : *le développement de l'esprit universel dans le temps;* et cet esprit universel, c'est la raison de Dieu se manifestant dans le gouvernement général du monde. Dire qu'une chose se développe, c'est dire qu'elle devient réellement ce qu'elle est en germe, en puissance; dire que l'esprit se développe, se déploie, c'est donc dire qu'il se réalise, qu'il devient ce qu'il est virtuellement; et comme l'esprit est essentiellement actif, son développement est action : il ne devient ce qu'il est que par l'action. « La philosophie de l'histoire, dit Hegel, est l'histoire considérée avec intelligence; elle prend les faits tels qu'ils sont, et la seule pensée qu'elle y apporte, c'est la pensée fort raisonnable (c'est Hegel qui parle) que la raison gouverne le monde. On transporte dans l'histoire la notion selon laquelle la raison est à la fois la *substance* (ce sur quoi tout repose et par quoi tout subsiste), et la *puissance infinie*, et la *matière infinie* de toute vie naturelle et spirituelle, et la *forme infinie* de tous les phénomènes. On y suppose, ce qui a été prouvé dans la philosophie, que la raison se manifeste dans le monde, qu'elle seule s'y manifeste et y règne en souveraine : l'histoire justifie en effet cette supposition. Elle est la marche rationnelle et nécessaire de l'esprit universel, de cet esprit dont la nature en soi est toujours une et la même, mais qui se développe, se déroule pour ainsi dire, dans l'existence du monde. La sagesse éternelle a pour théâtre tout aussi bien l'esprit que la nature. La philosophie de l'histoire est une véritable théodicée. Le terrain de l'histoire est l'esprit; et l'essence de l'esprit c'est la *liberté*, comme l'essence de la matière c'est la pesanteur. Toutes les propriétés de l'esprit ne subsistent que par la liberté et ne tendent qu'à la liberté. L'histoire est le récit des vicissitudes à travers lesquelles l'esprit apprend à se connaître lui-même, à avoir conscience de sa liberté, qui est son essence. Les Orientaux ignorent encore aujourd'hui que l'homme est libre par cela même qu'il est homme : ils n'attribuent la liberté qu'à un seul, au despote. Les Grecs, Platon et Aristote eux-mêmes, ne regardaient comme libres que quelques-uns et admettaient la légitimité de l'esclavage. Ce sont les nations de race germanique qui les premières durent au christianisme la conscience que l'homme est libre comme homme, que la liberté est la véritable nature de l'esprit; mais pour transporter ce principe, admis en religion, à la société civile, à l'État, il a fallu de longs et pénibles efforts, dont la succession constitue toute l'histoire. L'histoire universelle est le développement de la conscience de la liberté : le monde oriental, le monde grec et romain, le monde chrétien en sont les phases successives. Il y a cette différence entre la marche de la nature et celle du développement humain, que là il n'y a rien de nouveau, tandis qu'ici tout est soumis à la loi de la *perfectibilité* ou du progrès. Mais tandis que dans la nature tout est harmonie et se produit sans effort, dans le domaine de l'esprit (attaché qu'il est à la conscience et à la volonté, qui ne s'intéressent chaque fois qu'à leur existence actuelle et prennent pour définitif ce qui n'est que transitoire), il y a lutte de l'esprit contre lui-même, et son développement est un travail pénible et plein de combats. Trois degrés, trois périodes marquent ce travail : la première est l'état primitif de l'esprit, plongé dans une sorte de sommeil et d'ignorance de lui-même; dans la seconde, il s'arrache à cet état et entre dans la conscience de la liberté, mais cet affranchissement n'est encore que partiel, impar-

fait; c'est dans la troisième période seulement que l'esprit a pleine conscience de lui-même et qu'il s'élève jusqu'à la liberté générale. A ces périodes correspondent le despotisme de l'Orient, l'enfance de l'humanité, où règnent la foi, l'obéissance, la confiance; l'esprit hellénique, avec son aristocratie et sa démocratie, la jeunesse du *monde*; l'esprit romain, l'âge viril; enfin, le génie germanique, l'âge mûr, l'âge de la réconciliation, du savoir, de la vérité, de la liberté universelle, etc., etc. »

Dans le chapitre sur le *christianisme,* Hegel ne manque pas de s'appuyer sur l'autorité de l'Évangile pour faire valoir son système de l'identité absolue : « Le Christ, dit-il, était homme et Dieu à la fois; il a apporté aux hommes la paix et la concorde. La nature humaine n'est donc pas représentée comme différente de la nature divine. Le péché originel est le mal de la nature humaine, qui passe, et ne doit pas être. L'animal reste ce qu'il est, et n'a pas le désir de changer; tandis que l'homme porte avec lui, au fond de son cœur et de sa conscience, le désir, la volonté innée, de faire cesser ce qui ne doit pas être. L'opération ou l'évolution du sujet est nécessaire pour saisir la vérité, pour comprendre sa réconciliation avec le Christ, pour croire enfin que l'esprit de Dieu demeure en l'homme. Ce principe-là est le pivot du monde, le centre de toute l'histoire. »

Les vues de Hegel sur l'*histoire de la philosophie* sont peut-être plus propres encore à nous faire pénétrer dans l'esprit de son système : en voici la substance. L'histoire en général est le développement de l'esprit universel dans le temps; l'histoire politique est le progrès dans la conscience de la liberté, et l'histoire de la *philosophie* est le progrès de la pensée sur l'absolu, le progrès de l'esprit dans la conscience qu'il est lui-même l'absolu. Dans le développement historique de la pensée, c'est toujours la même vérité qui s'est produite sous des formes iverses, et la dernière philosophie n'en est que a dernière forme, la forme la plus vraie et la lus complète. « L'histoire de la philosophie, lit Hegel, nous présente la série des nobles penseurs, qui par la raison ont pénétré dans l'essence des choses, de la nature et de l'esprit, ans l'essence de Dieu. La conscience rationnelle ctuelle est un héritage, fruit des labeurs des énérations précédentes. Ce que nous avons de hilosophie, nous le devons à la tradition, à la adition pleine de sève et de vie, pareille à un uissant fleuve qui s'enfle et grossit à mesure u'il s'éloigne de sa source. Cet héritage est le nds de la pensée des générations nouvelles, sa chesse intellectuelle; mais en même temps que tte succession est acceptée, elle est transformée et enrichie par l'esprit. » Chaque progrès, ajoutant aux connaissances déjà acquises, a r elles un effet rétroactif qui les modifie et les ure. L'esprit philosophique est un; dans sa marche à travers les siècles, toutes ses directions, en apparence si diverses, tendent sans cesse à la même fin. Il s'avance dans une progression non interrompue, se métamorphosant, mais toujours identique au fond. Les faits qui constituent l'histoire de la philosophie ne se perpétuent pas seulement dans les effets qui en découlent, ils sont productifs d'une autre manière encore : ils ont une valeur présente, actuelle. Ensemble, ils sont le déploiement du contenu de l'esprit, le système complet de la vérité absolue, qui ne se produit que par la pensée. C'est l'évolution successive de l'idée concrète absolue; et dans ce mouvement progressif de l'esprit pensant tout se lie, tout est unité. De là résulte que la philosophie est identique à son histoire, qui n'est autre chose que la pensée se développant dans sa totalité, le système qui se produit dans le temps. « L'histoire de la philosophie, dit Hegel, produit les degrés du développement sous la forme d'une succession accidentelle et de la diversité des principes et des systèmes; mais l'ouvrier de ce travail est le même esprit vivant, que sa nature porte à se donner la conscience de ce qu'il est, et qui à mesure qu'un degré de son développement est devenu l'objet de sa réflexion est déjà parvenu à un degré plus élevé. L'histoire de la philosophie montre dans les divers systèmes une seule et même philosophie à différentes époques de développement. Le dernier système est le plus développé, le plus riche, le plus concret. Ce même développement de la pensée, qui est l'objet de l'histoire, est représenté dans la philosophie elle-même, mais délivré de la contingence historique. » D'après cela, Hegel affirme que la succession des systèmes dans l'histoire est la même que la succession des diverses manières dont l'idée se détermine; que les principes fondamentaux des systèmes qui apparaissent dans l'histoire sont les divers degrés de l'idée logiquement déterminée. L'étude de l'histoire de la philosophie est donc l'étude de la philosophie elle-même; mais il faut y apporter la connaissance de l'*idée*, de même que pour juger la moralité des actions il faut y appliquer la notion du juste. L'esprit pensant se développe nécessairement dans le temps; il ne se développe intégralement ni dans un individu, ni dans un peuple, ni dans une époque, mais dans l'humanité tout entière. Son développement historique se fait avec une nécessité rationnelle. Un individu qui aurait vécu depuis l'origine de la philosophie, et qui aurait eu conscience de tous les progrès successifs de l'esprit, sentirait parfaitement cette nécessité; il n'aurait abjuré aucune de ses précédentes convictions; ses idées se seraient transformées et complétées, mais non changées, et elles offriraient à la fin une harmonie d'éléments variés, sans dissonnance. Les vues de Hegel sur l'histoire de la philosophie ont été résumées par lui-même de la manière suivante : 1° Tout l'ensemble de cette histoire a

suivi une marche rationnelle, nécessaire, progressive, déterminée par la puissance de l'esprit, par la virtualité de l'idée. Tout système qui n'est pas dans la forme absolument identique au contenu de l'idée est transitoire. 2° Chaque philosophie a été nécessaire, et l'est encore; nulle n'a péri. Les principes de *toutes les philosophies*, considérés comme autant de degrés ou de *moments* du développement total, sont affirmativement conservés dans *la philosophie*. La philosophie la plus récente est le résultat de tous les principes antérieurs, et c'est dans ce sens que nulle philosophie n'a été réfutée. Ce qui a été réfuté, ce n'est pas le principe, mais seulement la prétention de ce principe d'être le dernier, la détermination absolue. 3° C'est donc sur les principes surtout que devra se porter l'attention de l'historien de la pensée. Chaque principe a dominé un certain temps et a déterminé la forme sous laquelle on a considéré l'univers, ou ce qu'on appelle un système. 4° Enfin, l'histoire de la philosophie, quoique histoire, n'est pas un passé pour nous. Ses annales sont les productions de la pensée rationnelle, et par cela même elles n'ont rien de périssable. C'est un réveil progressif de l'esprit, une prise de possession successive de l'éternelle vérité.

Si maintenant, après nous être fait une idée sommaire de la philosophie de Hegel, nous lui demandons quelle solution elle donne aux questions qui intéressent le plus vivement l'humanité, ce que deviennent dans ce système l'existence d'un Dieu juste et bon, l'individualité, la personnalité de l'homme, la liberté et la moralité de ses actions, son espérance d'une autre vie, d'une meilleure destinée, la réponse sera difficile. Elle-même se donne pour très-religieuse, et prétend être entièrement d'accord avec le christianisme *bien compris;* néanmoins, elle s'est fait accuser d'être anti-chrétienne et panthéiste. Du sein même de l'école il s'est élevé des voix qui déclarent aboli le dogme de l'immortalité de l'âme, tandis que d'autres disciples de Hegel le proclament de nouveau comme reposant sur un fondement inébranlable. Hegel lui-même n'a cessé de soutenir que sa philosophie n'était nullement en contradiction avec la religion, et qu'elle n'en différait que dans la forme et le langage. Sans vouloir décider ici jusqu'à quel point et dans quel sens cette prétention est fondée, nous dirons qu'il nous paraît difficile que la théorie de l'idée absolue puisse échapper au reproche de panthéisme; et si ce reproche était fondé, la personnalité de l'homme, avec tout ce qui en dépend, serait en péril. Cette idée absolue, qui est l'unité virtuelle de toutes choses, dont l'évolution constitue la pensée et le monde, et qui dans son dernier développement devient esprit universel, sujet absolu et infini, est mise à la place de la Divinité, laquelle n'existerait ainsi et n'aurait conscience d'elle-même que dans les sujets finis et individuels. Et comme dans ce système il n'y a de substance que l'idée, de réalité que son développement, de réalité absolue que l'esprit, qui en est la fin, les sujets finis et individuels ne seraient eux-mêmes que des formes passagères de l'esprit universel, qui en est la substance. Alors que deviendrait l'immortalité de l'âme, qui suppose en elle une substantialité indépendante, une personnalité vraie, une individualité impérissable? Ou, si l'esprit universel n'était qu'une généralité, la somme logique des esprits finis, sans autre conscience et sans autre existence que celles qu'il trouve dans les individus, alors on n'échapperait au panthéisme que pour tomber dans l'athéisme, et notre personnalité ne serait sauvée qu'aux dépens de celle de Dieu lui-même. Le système de Hegel semble ainsi flotter entre deux abîmes, entre deux extrêmes, également inadmissibles. Dans tous les cas, le libre arbitre et la moralité paraissent gravement compromis. En détruisant au fond toutes les différences, qu'il considère, il est vrai, comme se reproduisant sans cesse dans le mouvement universel, seule actualité, Hegel n'efface-t-il pas aussi la différence du bien et du mal, et l'une des plus sûres garanties d'une vie future ne se trouve-t-elle pas menacée? Si tout est évolution, évolution d'un contenu donné, tout est virtuellement prédéterminé, et la liberté, bien qu'elle soit proclamée l'essence même de l'esprit, devient nécessité pour les sujets finis : tout ce qu'ils croient être leur ouvrage, leur action propre, est alors réellement une partie de l'œuvre universelle, un effet de l'action éternelle de l'esprit général et absolu.

C'est surtout dans son application aux sciences physiques et naturelles qu'on voit toute l'impuissance et le vide de la philosophie de Hegel. Qu'est-ce que la nature? « C'est, répond l'auteur, un problème perpétuel qui nous attire et repousse à la fois : il nous attire, parce que l'esprit y entrevoit son image; il nous repousse, parce qu'il y trouve en même temps quelque chose qui ne lui ressemble pas. » — « La nature, disait Hamann (cité par Hegel), est comme les mots hébreux, qui ne s'écrivent qu'avec des consonnes, et dont l'esprit doit chercher les points-voyelles. » — La philosophie de la nature est la recherche de l'idée de la nature; et cette idée se manifeste au dehors sous la forme de la variété (*Form des Andersseyns*). Ce qui est *divers* peut revêtir trois formes : il peut être *général*, *particulier* ou *unique*. Ces trois formes se trouvent réunies dans l'idée de l'unité éternelle; c'est là le λόγος, le Verbe, le Fils de Dieu, comme l'avait déjà conçu Philon le Juif. Schelling avait défini la Nature l'Intelligence pétrifiée, congelée ou cristallisée. « Mais, Dieu, ajoute Hegel, ne reste pas ainsi immobile : les pierres mêmes crient et élèvent leur voix jusqu'à l'esprit. Dieu est la subjectivité infiniment et éternellement active. » La nature, comme manifestation de l'idée absolue, est divisée en trois parties : la mécanique, la physique et l'*organique* ou la *biologie*. « L'es-

pace et le temps, où se définissent la matière et le mouvement, sont selon Hegel de pures abstractions, de simples formes de l'intuition : l'un et l'autre impliquent la continuité; l'espace est le contenant abstrait moins le contenu, c'est l'être (*das Seyn*), qui pendant qu'il est n'est plus. Le passé, le présent et l'avenir sont les dimensions du temps, le *devenir* (*das Werden*) de *l'extériorité* ou de la réalité. (1) » La manière dont Hegel traite ensuite les différentes branches des sciences ne sera jamais adoptée par les savants. Ce qu'il y a de curieux, c'est qu'il parle de l'électricité, du magnétisme, de la lumière, de la géologie, de la chimie, de la zoologie et même de la médecine, comme si toutes ces sciences étaient faites ou arrivées à leur perfection et qu'il n'y eût plus qu'à trouver leur formule générale pour clore le cycle du travail humain : illusion funeste, où sont tombés presque tous les philosophes.

La philosophie de Hegel n'a été qu'un effort de plus de l'esprit pour expliquer l'univers par les idées. Ses partisans enthousiastes s'étaient imaginé qu'elle régénérerait le monde. Aujourd'hui elle a perdu ses disciples, et elle n'appartient plus qu'à l'histoire. [M. WILM, dans l'*Encyclop. des Gens du Monde*, avec addit.]

Goeschel, *Hegel und seine Zeit*; Berlin, 1832. — Rosenkranz, *W. Fr. Hegel's Leben*; ibid., 1844. — L. Prévost, *Hegel, Exposition de sa Doctrine*, 1844. — Wilm, *Histoire de la Philosophie allemande*, t. III (Hegel), 1846. — Ch. de Rémusat, *De la Philosophie allemande*; 1845. — Haym, *Hegel und seine Zeit*; 1857. — Cousin, *Souvenirs d'un Voyage en Allemagne*; 1857.

* **HÉGÉLOCHUS** (Ἡγέλοχος), général athénien, vivait dans le quatrième siècle avant J.-C. Il commanda les troupes athéniennes qui protégèrent heureusement le territoire de Mantinée contre les cavaleries thébaine et thessalienne, quand Épaminondas menaça cette ville en 362. Le nom du général athénien, omis par Xénophon, est donné par Diodore. Y.

Xénophon, *Hell.*, VII, 5. — Diodore de Sicile, XV, 84. — Plutarque, *De Glor.*, *Ath.*, 2.

* **HÉGÉLOCHUS**, général grec, tué en 331 avant J.-C. Il était fils d'Hippocrate, et fut un des lieutenants d'Alexandre. Au passage du Granique, en 334, il fut chargé de surveiller avec un corps de cavalerie les mouvements de l'ennemi. L'année suivante, il commanda les troupes embarquées à bord d'Amphotorus, et chassa les garnisons perses des îles de la mer Égée. Il alla ensuite rendre compte du succès de son expédition à Alexandre, qui s'occupait alors de la fondation d'Alexandrie. La même année, en 331, il commanda un corps de cavalerie à la bataille d'Arbèles, et périt dans l'action. Lorsque Philotas fut mis à la torture pour cause de complot contre la vie d'Alexandre, il dénonça Hégélochus, mort depuis un an, comme un des premiers instigateurs de la conspiration. Y.

(1) *Vorlesungen über die Naturphilosophie* (édit. par Michelet; Berlin, 1842, avec cette épigraphe de Schelling, *Philosopher sur la nature, c'est créer la nature*).

Arrien, *Anab.*, I, 13; III, 2, 11. — Quinte Curce, III, 1; IV, 4; VI, 11. — Plutarque, *Alex.*, 49. — Diodore, XVII, 79.

* **HÉGÉLOCHUS**, acteur tragique athénien, vivait dans le cinquième siècle avant J.-C. En déclamant un vers d'Euripide (*Orestes*, 269), il fit une faute de prononciation qui resta célèbre, et qui le fit tourner en ridicule par les poëtes comiques Platon, Strattis, Sannyrion et Aristophane. Y.

Aristophane, *Ran.*, 304, et *Schol.* sur ce passage. — *Schol. in Eurip. Orest.*, 269.

* **HÉGÉMON** (Ἡγήμων), de Thasos, poëte comique athénien, de l'ancienne comédie, vivait vers le milieu du cinquième siècle avant J.-C. Il se fit surtout connaître par ses parodies, genre de poésie dont Aristote lui attribue même l'invention. Il fut surnommé Φακῆ (bouillie de lentilles), à cause de son goût pour cette espèce de légume. Il vécut du temps de la guerre du Péloponnèse, et fut le contemporain de Cratinus, alors très-âgé, et d'Alcibiade. Son nom est resté attaché à une circonstance historique célèbre. On jouait sa parodie de la *Gigantomachie*, lorsque arriva la nouvelle du désastre de l'expédition de Sicile. Les Athéniens, pour ne pas donner de marques de faiblesse, restèrent au théâtre jusqu'à la fin du spectacle. On ne cite de lui qu'une comédie, intitulée Φιλίνη, dont Athénée nous a conservé un fragment. Le même auteur donne sur Hégémon des particularités amusantes. Y.

Aristote, *Poet.*, 2. — Athénée, I, p. 5; III, p. 108; VI, p. 406, 407; XV, 698, 699. — Fabricius, *Bibliot. Græca*, II, 448. — Meineke, *Historia critica Comicorum Græcorum*, p. 214, 215. — Bothe, *Fragmenta Comicorum Græcorum*; dans la *Bibl. Grecque-Latine* de A.-F. Didot.

* **HÉGÉMON**, orateur athénien, mort en 317 avant J.-C. Contemporain de Démosthène, il fut un des orateurs que l'argent de Philippe décida à prendre parti pour la Macédoine. Après une vie qui a laissé peu de traces dans l'histoire, il partagea le sort de Phocion. Hégémon fut un des Athéniens qui atteignirent un haut degré d'éloquence par la pratique seule, sans avoir étudié l'art de la parole. Y.

Démosthène, *Adver. Aristog.* — Eschine, *Epist.*, XII. — Libanius, I. — Harpocrate, au mot Ἡγήμων. — Plutarque, *Phocion*, 33, 35.

* **HÉGÉMON**, poëte grec, d'une époque incertaine. Il célébra les exploits des Thébains sous Épaminondas dans la campagne de Leuctres. (Étienne de Byzance, au mot Ἀλεξάνδρεια.)

Un autre HÉGÉMON, d'ailleurs tout à fait inconnu, a composé une épigramme conservée dans l'*Anthologie*. Y.

C. Müller, *Histor. Græc. Fragm.*, t. IV, p. 412. — Jacobs, *Anthologia Græca*, vol. XIII, p. 649, 900.

HÉGÉMON. *Voy*. GUIDE.

HEGENDORF (*Christophe*), savant philologue allemand, qui joue un certain rôle dans l'histoire de la réformation de ce pays, né à Leipzig, en 1500, mort à Lunebourg, le 8 août 1540. Il vint vers 1519 à Lunebourg, où il contribua, par sa parole et par ses écrits, à répandre les doctrines religieuses prêchées par Luther, devint en 1525

professeur de littérature grecque et vécut plusieurs années à Francfort-sur-l'Oder. En 1537 il fut rappelé à Lunebourg, où il mourut, surintendant des affaires ecclésiastiques. Parmi ses nombreux ouvrages, dont la plupart sont devenus fort rares, nous citerons : *Dramata in dialecticam Petri Hispani*; Bâle, 1520; 1536; — *Annotationes in Evangel. Marci. Scholia in Epist. ad Hebræos et I Petri. In supplicium Christi, secundum Matth. et Johannem. In Act. Apostol.*, etc., nouvelle édition; La Haye, 1528; — *Epitome Tyrocinii Juris*, etc.; Leipzig; Bâle, 1531; — *Rudimenta Grammatices Donati, cum nonnullis novis præceptiunculis locupletata*; Bâle, 3e édit., 1537; — *Dramata locorum tam rhetoricorum quam dialecticorum e variis auctoribus*; Strasbourg, 1534; — *Argumenta et Œconomia in Demosth. Phil. IV et Olynthiacam II*; La Haye, 1535; — *Commentarii in XII Orationes Ciceronis, cum aliorum annotatis in reliquas Ciceronis orationes. Scholia et argumenta in Famil. Epp. Ciceron., cum interpretat. græc.*; Leyde, 1536; nouvelle édition, augmentée, Francfort, 1570; — *De instituenda Vita et corrigendis moribus juventutis*; Leyde, Paris, Bâle, 1536; — *Aristotelis libelli* De longitudine et brevitate vitæ et De divinatione per somnum *in lat. translati sermon. ac insuper scholiis illustrati*; Bâle, 1536 et 1537; — *Dialectica legalis, s. ars disserendi demonstrativa, ita juri civili accommodata ut et nihilominus sit omni studiorum generi usui futur.*; Bâle, nouvelle édition, 1573; — *Commentarii in sex titulos Pandectarum Juris*; ibid., 1537; — *Conciones aliquot domesticæ*, etc.; Magdebourg, 1538; — *Exegesis in Justiniani Codicis titulos*; Strasbourg, 1539; — *De disserendi demonstrativa arte Libri V*; Bâle, 1545; etc.

R. L.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyklopædie*. — Rotermund, *Erneuertes Andenken der Maenner die für und gegen die Reformation Lutheri gearbeitet haben*, t. I, p. 484, sq. — Rotermund, *Gelehrtes Hannover*, t. II, p. 289. — Sax, *Onomasticon literarium*, P. III, p. 82, et Anal. 590. — Pantaleon, *Prosopographia*, P. III, p. 131. — *Catal. Bibl. Bunsl.*, t. I, vol. II, p. 1804.

* **HEGERMANN** (*Mette-Louise-Christiane-Frédérike* DE LINDENCRONE, Mme), femme auteur danoise, née le 4 décembre 1778, morte à Copenhague, en juillet 1853. Elle épousa en 1797 le capitaine Hegermann, qui devint plus tard général. On a d'elle : *Eleonora Christina Uhlfeldt*, drame historique; Copenhague, 1817, in-8°; — *Le Troubadour*, drame; ibid., 1820; — *Danske Fortællinger* (Nouvelles danoises); ibid., 1825, recueil estimé; — des poésies lyriques dans divers recueils.

E. B.

Erslew, *Forf.-Lex.*

* **HÉGÉSANDRE**, écrivain grec, né à Delphes, vivait probablement dans le deuxième siècle avant J.-C. Dans ce qu'il nous reste de lui, rien ne peut servir à préciser la date de son existence; mais un passage prouve du moins qu'il fut postérieur à Antigone Gonatas (229-231). D'après quelques autres passages, on a conjecturé qu'il vivait du temps de Persée. Il composa des *Mémoires* (Ὑπομνήματα), en six livres au moins. Cet ouvrage était un recueil de particularités curieuses, dans le genre des *Deipnosophistes* d'Athénée. Voici les titres de quelques chapitres de ces *Mémoires* : Ὑπόμνημα περὶ ἀνδριάντων καὶ ἀγαλμάτων (livre ou chapitre que l'on a pris quelquefois pour un ouvrage séparé); — Περὶ ὀψοφάγων; — Περὶ ἰχθυοφάγων; — Περὶ ἐξοίνων; — Περὶ ὑδροποτῶν. Les *fragments* d'Hégésandre, tous conservés par Athénée, ont été recueillis par M. C. Müller.

Y.

C. Müller, *Historicorum Græcorum Fragmenta*, t. IV, p. 412-422. — E. Kœpke, *De Hypomnemat. Græcis*; Berlin, 1842, in-4°, p. 22, 38.

HÉGÉSANDRE. *Voy.* AGÉSANDRE.

* **HÉGÉSANDRIDAS** ou **AGÉSANDRIDAS** (Ἡγησανδρίδας, Ἀγησανδρίδας), amiral spartiate, né en 432 avant J.-C. A l'âge de vingt-et-un ans, en 411, il reçut le commandement d'une flotte de quarante-deux vaisseaux, destinée à faire insurger l'île d'Eubée contre les Athéniens. Les mouvements de la flotte spartiate coïncidèrent avec certaines mesures du parti oligarchique, ce qui fit accuser, peut-être à tort, ce parti d'être d'intelligence avec l'ennemi. On ne tarda pas à apprendre que les vaisseaux d'Hégésandridas se dirigeaient sur l'île d'Eubée. Les Athéniens mirent aussitôt une flotte à la mer, mais leurs équipages, formés par de nouvelles levées, ne purent pas tenir contre les Spartiates. Ils perdirent dans le combat d'Éréthrie vingt-deux vaisseaux, et toute l'île, excepté Orée, se révolta. A cette nouvelle, la consternation fut extrême dans Athènes, plus grande même qu'après le désastre de Sicile; heureusement pour les vaincus, Hégésandridas ne sut pas profiter de sa victoire. Au lieu d'attaquer Le Pirée, il s'affaiblit en envoyant cinquante vaisseaux (en partie eubéens) dans l'Hellespont, au secours de Mindarus, vaincu à la bataille de Cynos-Sema. Cette flotte périt dans une tempête près du mont Athos, et Hégésandridas dut lui-même faire voile pour l'Hellespont, où il remporta un nouvel avantage sur une petite escadre athénienne commandée par Thymocharès, l'amiral vaincu à Érétrie. Hégésandridas paraît pour la dernière fois dans l'histoire comme commandant sur la côte de Thrace en 408 avant J.-C.

Y.

Thucydide, VIII, 91, 94-98. — Diodore de Sicile, XII, 41. — Xénophon, *Hell.*, I, 1, 8.

* **HÉGÉSIANAX**, historien grec d'Alexandrie, vivait dans le deuxième siècle avant J.-C. Suivant Athénée, il était le véritable auteur des *Troica*, publiées sous le nom de *Céphalon* ou *Céphalion Gergitius*. Il reste de cet ouvrage un petit nombre de fragments, qui ont été recueillis par M. Müller dans ses *Historicorum Græcorum Fragmenta*. Athénée prétend que cet Hégésianax, qu'il appelle un « Alexandrin de la Troade » (c'est-à-dire, sans doute, natif de la Troade et élevé à Alexandrie), était contemporain d'An-

tiochus le Grand, et fut reçu avec faveur à sa cour. D'après ce témoignage, on peut identifier l'auteur des *Troica* avec un ambassadeur d'Antiochus sur lequel on trouve, dans Polybe, Tite Live et Appien, les renseignements suivants. En 196 avant J.-C., Antiochus l'envoya aux dix commissaires romains que le sénat avait chargés de régler les affaires de la Grèce, après la défaite de Philippe par Flamininus. En 193, il fut un des ambassadeurs qu'Antiochus fit partir pour Rome. La négociation n'aboutit à rien, parce que le sénat demandant l'évacution de toutes les villes d'Europe occupées par les Syriens, Hégésianax et ses collègues ne purent y consentir (Polybe, XVIII, 30, 33; Tite Live, XXXIII, 38, 39; XXXIV, 57-59; Appien, *Syr.*, 2, 3, 6).

Plutarque parle aussi d'un historien du nom d'Hégésianax ou Hésianax, et cite de lui le troisième livre d'un ouvrage intitulé *Libyca;* le même écrivain mentionne un poëte Agésianax, dont il cite de beaux vers sur la lune. Faut-il ne voir dans l'auteur des *Libyca* et dans le poëte qu'un seul et même personnage, et faut-il les identifier l'un et l'autre avec l'historien des *Troica?* Question difficile, que Vossius pose sans la résoudre. Il est plus affirmatif au sujet d'*Hégésianax* de Troade, mentionné par Étienne de Byzance (au mot Τρωιάς) comme un grammairien, auteur d'un traité *Sur le style de Démocrite*, et d'un autre traité *Sur les Expressions poétiques*, et croit que cet Hégésianax est le même que l'auteur des *Troica*. Enfin, comme dernier renseignement, ajoutons, d'après Démétrius de Scepsis, qu'Hégésianax, d'abord fort pauvre, exerça la profession d'acteur, et que pour conserver sa voix il s'abstint pendant dix-huit ans de manger des figues. Y.

Athénée, l. III, p. 80; IV, p. 155; IX, p. 393. — Plutarque, *Par. min.*, 23; *De Fac. in orb. Lun.*, 2, 3. — Vossius, *De Historicis Græcis*, p. 447, éd. Westermann. — C. Müller, *Historicorum Græcorum Fragmenta*, t. IV, p. 68.

* **HÉGÉSIAS** (Ἡγησίας), poëte grec, né à Salamine, vivait dans le sixième siècle avant J.-C. D'après quelques anciens, il composa les *Cypriaques*, que les meilleures autorités attribuent à Stasinus. Photius donne à ce poëte le nom d'*Hégésinus*. Y.

Athénée, XV, p. 682. — Photius, *Cod.*, 239. — Fabricius, *Bibliotheca Græca*.

HÉGÉSIAS, orateur et historien grec, né à Magnésie, vivait vers 300 avant J.-C. Les écrivains anciens, qui parlent souvent de son style, ne donnent aucun détail sur sa vie. Bien qu'il prétendît imiter Lysias et Charisius, il fut, au rapport de Strabon, le fondateur de ce style de décadence qui porte le nom d'*asiatique*. Ses discours manquaient d'énergie, de dignité, et étaient pleins d'affectation et de jeux de mots. Il choisit l'histoire d'Alexandre comme un sujet où il pouvait déployer toutes ses qualités ou plutôt tous ses défauts de style. Il ne s'inquiéta pas de la véracité des récits qu'il recueillait, et admit tout ce qui pouvait se prêter au faux éclat et à l'enflure. Plutarque en cite un exemple curieux. Hégésias prétendait qu'il ne fallait pas s'étonner que Diane eût laissé brûler son temple : c'est qu'elle était occupée à la naissance d'Alexandre. Malgré tous ses défauts, cet écrivain trouva des admirateurs, parmi lesquels on cite Varron, et l'on croit qu'il eut un imitateur dans Pausanias. Les fragments de l'*Histoire d'Alexandre* ont été recueillis par M. C. Müller, à la suite de son édition d'*Arrien;* Paris, 1846, in-8°, dans la *Bibliothèque Grecque* de A.-F. Didot. Y.

Strabon, XIV, p. 648. — Cicéron, *Brutus*, 83; *Orat.*, 67, 69; *ad Att.*, XII, 6. — Théon, *Progymn.*, 2. — Denys d'Halicarnasse, *De Verb. Compos.*, c. IV. — Longin, *De Sublim.*, III, 3. — Plutarque, *Alex.*, 3. — Photius, *Cod.*, 250. — Fabricius, *Bibliot. Græc.* — Vossius, *De Historicis Græcis*. — Ruhnken, *Ad Rutilium. Lupum*.

HÉGÉSIAS ou **HÉGIAS** (1), statuaire grec, vivait dans le cinquième siècle avant J.-C. Il eut dans ses ouvrages la roideur, la force et la pureté de lignes qui caractérisent l'école de sculpture antérieure à Phidias. Pline cite de lui une *Minerve*, un *Pyrrhus* (Pline dit par erreur le *roi Pyrrhus* : c'était sans doute Pyrrhus fils d'Achille), *Castor* et *Pollux*. Winckelmann a cru reconnaître ces *Castor* et *Pollux* dans deux statues colossales qui se voient aujourd'hui au Capitole; cette opinion est peu probable : il est fort douteux aussi qu'Hégésias ou Hégias soit le même qu'Agasias d'Éphèse, comme l'ont prétendu certains archéologues. Y.

Pausanias, VIII, 48. — Lucien, *Rhet. Præc.*, 9. — Quintilien, XII, 10. — Pline, XXXIV, 8. — Winckelmann, *Geschichte der Kunst.*, IX, ch. 9. — *Vorläufige Abhandlung*, 100. — Sillig, *Catalogus Artificum*. — Thiersch, *Epochen*. — Müller, *Æginetica*. — Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography*.

HÉGÉSIAS. *Voy.* AGÉSIAS

* **HÉGÉSIDÈME** (Ἡγησίδημος), écrivain grec, d'une époque incertaine. Pline cite de lui un passage qui paraît appartenir à un ouvrage historique. Y.

Pline, *Hist. Nat.*, IX, 8. — Vossius, *De Historicis Græcis*. — C. Müller, *Hist. Græc. Fragmenta*, t. IV, p. 422.

* **HÉGÉSINUS** (Ἡγησίνους), de Pergame, philosophe grec, vivait vers 185 avant J.-C. Il appartenait à l'école de l'Académie. Il fut le successeur d'Évandre et le prédécesseur immédiat de Carnéade. Y.

Diogène Laerce, IV, 60. — Cicéron, *Acad.*, II, 6.

* **HÉGÉSINUS**, poëte grec, d'une date incertaine. Il composa sur l'Attique un poëme, probablement légendaire, intitulé Ἀτθίς. Pausanias, qui en cite quatre vers, prétend que de son temps déjà ce poëme était complétement perdu, et qu'il avait puisé sa citation dans un ouvrage de Callippe sur l'histoire d'Orchomène. Y.

Pausanias, IX, 29.

HÉGÉSIPPE (Ἡγήσιππος), orateur athénien

(1) Hégésias (Ἡγησίας) et Hégias (Ἡγίας) sont deux formes du même nom; et comme les divers passages des anciens où il est question d'Hégésias et d'Hégias se rapportent très-probablement à un seul et même artiste, nous n'hésitons pas à les identifier l'un avec l'autre.

vivait dans le quatrième siècle avant J.-C. Contemporain de Démosthène et d'Eschine, il suivit le même parti que le premier, et fut l'adversaire du second, qui lui donne, on ne sait pour quel motif, le surnom de Κρωβύλος. Hégésippe parla en faveur de la Phocide, et demanda une déclaration de guerre contre Philippe. Ce prince lui en témoigna son ressentiment par un froid accueil, lorsqu'il vint avec d'autres ambassadeurs athéniens à la cour de Macédoine. La réception de Philippe ne pouvait que confirmer Hégésippe dans son hostilité contre le parti macédonien. Il défendit Timarque, accusé par Eschine, et accusa lui-même Callippe. Les anciens grammairiens lui attribuent deux discours, qui sont venus jusqu'à nous sous le nom de Démosthène; savoir, les discours *Sur l'île d'Halonèse* et *Sur le traité avec Alexandre*. Y.

Démosthène, *De falsa Legat.*; *de Coron.*; *Philip.* III. — Eschine, *Cont. Timarc.*; *Cont. Ctesiph.* — Suidas, Hesychius, Photius, au mot Ἡγήσιππος. — Plutarque, *Démosth.*, 17; *Apophthegm.* — Ruhnken, *Hist. crit. Orat. Græc.* — Vœmel, *Ostenditur Hegesippi esse orationem de Haloneso*; Francfort, 1830.

* **HÉGÉSIPPE**, poëte athénien de la comédie nouvelle, vivait vers 300 avant J.-C. On a les titres et des fragments de deux de ses comédies : Ἀδελφοί et Φιλέταιροι. Suidas l'a confondu à tort avec l'orateur. Y.

Suidas, au mot Ἡγήσ. — Athénée, VII, IX. — Meineke, *Historia Critica Comicorum Græcorum*. — Bothe, *Comic. Græcor. Fragmenta*; dans la *Bibliot. Grecq.* de A.-F. Didot.

* **HÉGÉSIPPE**, historien ou géographe grec, d'une date incertaine. Né à Mecyberna, il écrivit une description de la péninsule de Pallène (Παλληνιακά), où cette ville est située. Denys d'Halicarnasse l'appelle un homme ancien et digne de foi (1). Y.

Denys d'Halicarnasse, *Antiquit. Rom.*, I, 49. — Étienne de Byzance, aux mots Παλλήνη et Μηκύβερνα. — Vossius, *De Historicis Græcis.* — C. Müller, *Hist. Græc. Frag.*, t. IV, 422.

HÉGÉSIPPE, historien ecclésiastique, vivait dans le second siècle de l'ère chrétienne. « Pendant que la persécution s'exerçait avec le plus de violence contre le nom chrétien, dit Eusèbe, la vérité ne manquait pas de généreux défenseurs, qui combattaient le mensonge tant de vive voix que par écrit. Parmi les plus illustres, je nommerai l'historien Hégésippe, dont j'ai souvent emprunté les passages pour les temps apostoliques. Il a renfermé en cinq livres, écrits d'un style sans prétention, l'histoire de la prédication des Apôtres. » Eusèbe, qui parle ainsi d'Hégésippe, cite de lui quelques fragments, entre autres celui-ci, où l'historien apostolique rapporte les causes de sa conversion : « Du temps où je m'appliquais à l'étude de la philosophie platonicienne, j'entendis parler des accusations dont on chargeait les chrétiens. Je fus témoin de la manière dont ils couraient à la mort, bravant ce qu'elle a de plus terrible pour la nature; et j'en conclus qu'il était impossible que de tels hommes vécussent dans le crime et dans l'amour des plaisirs. » Tillemont, qui place Hégésippe au nombre des saints, a rassemblé sur lui quelques autres renseignements, dont voici le résumé. Hégésippe était Juif d'origine, et passa du judaïsme à la foi de Jésus-Christ. Il parcourut les provinces de l'empire pour visiter les hommes qui avaient conversé avec les Apôtres. Il fit aussi un voyage à Rome, où il resta près de vingt ans, jusqu'au pontificat du pape Éleuthère. Il mourut fort âgé, sur la fin du règne de Marc Aurèle ou vers le commencement de celui de Commode. Les martyrologes font mention de lui, et marquent sa fête au 7 du mois d'avril. Les fragments d'Hégésippe ont été insérés dans le *Spicilegium Patrum* de Grabe, t. II, p. 205; dans les *Illust. Eccles. Orient. Scriptores* de Halloix, p. 703-705, dans la *Bibliotheca Patrum* de Galland, t. II, p. 59. Y.

Eusèbe, *Hist. eccles.*, II, 23; III, 19, 20, 32; IV, 8, 22. — Saint Jérôme, *De Script. ecclesiast.*, c. 22. — Photius, *Bibliotheca*, n° 232, p. 288, édit. Bekker. — Fabricius, *Bibliotheca Græca*, vol. VII, p. 156, édit. Harles. — Tillemont, *Mémoires ecclésiastiques*, t. III. — Dupin, *Biblioth. eccles.*, t. III. — Henschenius, *Acta Sanctorum*, 7 avril.

HÉGÉSIPPE, historien, d'une époque incertaine, sous le nom duquel on possède un ouvrage intitulé : *De Bello Judaico et Excidio Urbis Hierosolymitanæ*. C'est une traduction abrégée de Josèphe, et le nom du prétendu auteur *Hegesippus* n'est probablement qu'une erreur de copiste pour *Josippus*. Divers manuscrits l'attribuent à saint Ambroise; cependant les Bénédictins ne l'ont pas admise dans leur édition des *Œuvres* de ce saint. Elle parut pour la première fois à Paris, 1511, in-fol. Elle a été réimprimée à Milan, 1513, in-fol.; à Cologne, 1526, in-fol.; ibid., 1559, 1575, 1580, in-8°, avec les notes de Gualtherus, et dans la *Bibliotheca Patrum* de Lyon, t. V, p. 1123-1214. Cet ouvrage a été traduit en français par Jean Millet de Saint-Amour; Paris, 1551, in-4°. On en connaît encore une traduction italienne et trois traductions allemandes. Y.

Vossius, *De Historicis Græcis*, II, c. 14. — Daubuz, *De Testimonio Josephi de Christo*; dans l'édition de Josèphe d'Havercamp, t. II, p. 192. — Thomas Ittig, *Proleg. ad novam edit. Josephi*; ibid., t. II, p. 83. — Mabillon, *Museum Ital.*, part. I, p. 14. — Ersch et Gruber, *Encyklopædie*.

* **HÉGÉSIPYLE** (Ἡγησιπύλη), fille d'Olorus, roi de Thrace, et femme de Miltiade, vivait vers 500 avant J.-C. Un de ses fils, nommé Olorus, fut le père de Thucydide. Il est très-probable que cet Olorus était le fruit d'un second mariage contracté par Hégésipyle après la mort de Miltiade. Y.

Hérodote, VI, 39. — Marcellin, *Vita Thuc.*

HÉGÉSISTRATE, devin grec, mort vers 478

(1) On connaît encore deux Hégésippe : l'un de Tarente, auteur d'Ὀψαρτυτικά (écrits sur l'art culinaire) (*voy.* Athénée, X, XII; Pollux, VI, 10); l'autre est un poëte dont on a huit épigrammes dans l'*Anthologie Grecque*. D'après leur caractère de simplicité, elles semblent remonter à une date assez reculée.

avant J.-C. Il était de la ville d'Élée et de la noble famille des Telliades. Les Spartiates, dont il était l'ennemi acharné, le firent prisonnier, et l'enchaînèrent avec l'intention de le mettre prochainement à mort. Le captif, qui avait un de ses pieds serré dans une pièce de bois, essaya vainement de se délivrer de cette entrave à l'aide d'un couteau qu'il s'était procuré. N'y pouvant réussir, il se coupa la partie du pied qui était prise dans le bois, perça ensuite un mur, et s'enfuit à Tégée. Il guérit de sa blessure, et se fit faire un pied de bois. Sa haine contre les Spartiates et aussi l'amour du gain le conduisirent dans le camp des Perses, où il accomplit les rites sacrés, à la bataille de Platée, en 479. Peu après il se trouvait à Zacynthe, remplissant ses fonctions de devin, lorsque les Spartiates s'emparèrent une seconde fois de lui, et le mirent aussitôt à mort. Y.

Hérodote, IX, 37.

***HÉGÉSISTRATUS** (Ἡγησίστρατος), fils de Pisistrate et d'une femme argienne, vivait dans le sixième siècle avant J.-C. Il reçut de son père la souveraineté de Sigée en Troade, et se maintint en possession de cette ville, malgré les attaques des habitants de Mitylène. Hippias, banni d'Athènes en 510, se réfugia auprès de son frère à Sigée. Y.

Hérodote, V, 94. — Thucydide, VI, 59.

***HÉGÉTOR** (Ἡγήτωρ), chirurgien alexandrin, vivait vers 100 avant J.-C. Il fut disciple d'Hérophile, et écrivit un ouvrage, Περὶ Αἰτιῶν, dont il ne reste rien. Y.

Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography*.

***HEGETSCHWEILER** (*Johann*), botaniste suisse, né en 1789, à Richerschweil, mort à Zurich, en septembre 1839. Il fit ses études à Aarau, à Zurich et à l'université de Tubingue, devint en 1814 médecin en chef d'un hôpital militaire suisse, et pratiqua plus tard la médecine à Richerschweil et à Staefa. Depuis 1830 il prit une part active aux affaires politiques de sa patrie, et devint représentant de la commune de Staefa et conseiller du gouvernement. Lors des troubles de 1838 et 1839, il fit de grands efforts pour rétablir la paix entre les différents partis de la Suisse. Il prit ainsi part à l'émeute de Zurich du 6 septembre 1839, et ce fut à cette occasion qu'il reçut une blessure à la suite de laquelle il mourut peu de jours plus tard. On a de lui : *Commentatio Botanica, sistens descriptionem scitaminum L. nonnullorum necnon glycines heterocarpæ*; Zurich, 1814; — *Sammlung von Schweizerpflanzen* (Collection de Plantes suisses); Bâle, 1824-1835, 80 livraisons; — nouvelle édition de la *Flora Helvetica* de Suter; Zurich, 1825; — *Reisen in den Gebirgsstock zwischen Glarus und Graubündten in den Jahren 1819, 1820 und 1822* (Voyages dans les montagnes entre les cantons de Glaris et de Grisons en 1819, 1820 et 1822); Zurich, 1825; — *Beitræge zu einer kritischen Aufzaehlung der Schweizerpflanzen* (Documents pour servir à l'énumération critique des plantes suisses); Zurich, 1831; — *Die Flora der Schweiz* (La Flore de la Suisse), ouvrage continué après la mort de l'auteur par Heer. R. L.

Conv.-Lex.

HEGEWISCH (*Dietrich-Hermann*), historien allemand estimé, né le 15 décembre 1740, à Quackenbruck, près Osnabruck, mort à Kiel, le 4 avril 1812. Il étudia d'abord le droit, devint secrétaire de la légation danoise à Hambourg, et plus tard professeur d'histoire à l'université de Kiel (1780). Il occupa cette place jusqu'à sa mort, et y exerça par ses leçons et par ses ouvrages une heureuse influence sur le développement des études historiques. Il publia un grand nombre de travaux, parmi lesquels on remarque : *Geschichte Karls de Grossen* (Histoire de Charlemagne); Leipzig, 1772; — *Geschichte der frænkischen Monarchie von dem Tode Karl's de Grossen bis zu dem Abgange der Carolinger* (Histoire de la Monarchie franque depuis la mort de Charlemagne jusqu'à la fin des Carlovingiens); Hambourg, 1779; — *Geschichte der Deutschen von Conrad I bis Heinrich II* (Histoire des Allemands depuis Conrad I jusqu'à Henri II); ibid., 1781; — *Geschichte der Regierung Kaiser's Maximilian I* (Histoire du règne de l'empereur Maximilien Ier); Hambourg, 1782-1783, 2 vol.; 2e édit., 1818; — *Character und Sittengemaelde aus der deutschen Geschichte des Mittelalters* (Études de caractères et de mœurs sur l'histoire allemande du moyen âge); Leipzig, 1786; — *Kleine Schriften* (Mélanges); Flensbourg, 1786; — *Allgemeine Uebersicht der Deutschen Culturgeschichte bis zu Maximilian I* (Aperçu général de l'histoire de la civilisation allemande jusqu'à Maximilien Ier); Hambourg, 1788; nouvelle édition, 1818; — *Historich-philosophisch und literarische Schriften* (Écrits historico-philosoph. et littéraires); Kiel, 1793, 2 vol.; nouvelle suite, Altona, 1809; — *Geschichte Kaiser Friedrich's II* (Histoire de l'empereur Frédéric II); Zullichau, 1792; — le 3e et le 4e volume de l'ouvrage de Christiani, *Geschichte der Herzogthümer Schleswig und Holstein* (Histoire des Duchés de Schleswig et Holstein); Kiel, 1801-1802; — *Historische und literarische Aufsaetze* (Études historiques et littéraires); Kiel, 1801; — *Beitræge zur Geschichte und Literatur* (Documents pour servir à l'étude de l'histoire et de la littérature); ibid., 1801; — *Geschichte der gracchischen Unruhen in der roemischen Republik* (Histoire des Troubles des Gracques dans la république romaine); Hambourg, 1801; — *Geschichte der Englischen Parlementsberedsamkeit* (Histoire de l'Éloquence parlementaire de l'Angleterre); Altona, 1804; — *Historischer Versuch über die roemischen Finanzen* (Essai historique sur les Finances romaines); ibid., 1804; — *Uebersicht der Irlaend. Geschichte*

(Aperçu de l'Histoire d'Irlande); ibid., 1806; — *Geographische und historische Nachrichten die Colonien der Griechen betreffend* (Études historiques et géographiques sur les Colonies des Grecs); Altona, 1808; supplément, 1811; — *Einleitung in die historische Chronologie* (Introduction à la Chronologie historique); Altona, 1811. R. L.

Convers.-Lex. — Ersch et Gruber, *Encyklopædie.*

*HEGEWISCH (*François-Hermann*), fils du précédent, né à Kiel, le 13 novembre 1783, depuis 1809 professeur de médecine à l'université de sa ville natale. Partisan de la constitution anglaise, il a publié un nombre considérable d'articles et de brochures, parmi lesquels on remarque *Politische Freiheit* (Liberté politique); Leipzig, 1832, et *Eigenthum und Vielkinderei* (De la Propriété et de la Polygénésie), Kiel, 1846, qui parurent sous le pseudonyme de *François Baltisch.* R. L.

Conv.-Lex.

HEGIUS (*Alexandre* DE), philologue allemand du quinzième siècle. Quelques biographes le font naître vers 1445, dans le bourg de Heck, et prétendent qu'il avait adopté, en le latinisant, le nom de son lieu natal. Mais, selon Zedler, qui est ordinairement bien renseigné, il naquit en 1433, dans le village de Geih, en Westphalie, et mourut à Deventer, le 27 décembre 1498. Il se lia dans sa jeunesse avec Rodolphe Agricola, et reçut les premières leçons de littérature classique de Thomas a Kempis, chanoine du couvent de Zwoll et auteur présumé de l'*Imitation de Jésus-Christ.* Érasme de Rotterdam, qui en plusieurs endroits de ses ouvrages rend justice aux connaissances, à l'application et aux mœurs de Hegius, son ancien maître, dit de lui (*Adag.*, Chil. I, Cent. IV, n° XXXIX) qu'il était l'élève d'Agricola. Des biographes modernes ont cru d'après cela que l'éducation de Hegius avait été dirigée par son illustre ami. Ceci est une erreur; car le passage d'Érasme ne s'applique qu'à la correspondance et aux rapports amicaux qui existèrent entre Hegius et Agricola, et dont le premier profita en effet beaucoup, parce que sa fortune ne lui avait pas permis de se rendre en Italie pour y puiser aux sources de la littérature classique, comme Agricola avait pu le faire. Vers 1480 Hegius vint en Hollande, et c'est à son séjour dans ce pays qu'il doit la réputation dont son nom jouit. Il y ouvrit le collége de Deventer, et y introduisit les bonnes études classiques, plus particulièrement celle de la langue grecque. L'école de Deventer devint célèbre, et un grand nombre d'élèves distingués, en première ligne Érasme de Rotterdam, en sortirent. Ce dernier, dans son *Ciceronianus*, cite Hegius parmi les véritables restaurateurs de la littérature classique; ses ouvrages ne parurent qu'après sa mort. En voici les principaux : *De Utilitate Linguæ Græcæ. De aurea Mediocritate Elegiæ, hymni, aliaque;* Deventer, 1501; — *A. Hegii, gymnasiarchæ jam pridem Daventriensis diligentissimi, artium professoris clarissimi, philosophi, presbyteri, poetæ utriusque linguæ docti, Carmina, et gravia et elegantia, cum ceteris ejus opusculis;* ibid., 1503, in-4°; — *Al. Hegii..... Dialogi de Scientia et eo quod scitur, contra academicos. De tribus Animæ Generibus. De Incarnationis Mysterio Dialogi duo, quibus additum de Paschæ et Celebratione et Inventione. Dialogus physicus. De Sensu et Sensili. De Arte et Inertia. De Rhetorica. De Moribus. Ejusdem Farrago, cui addita invectiva ejus in modos significandi, quos refellit verissime Epistola una et altera ejus, ceteris apud suos latentibus;* Deventer, 1530, in-4°. R. LINDAU.

Hamelmann, *Opp. geneal. histor.*; Lemgov, 1711. — Meiner, *Lebensbeschreibung berühmter Männer*, vol. II, p. 364. — Erhard, *Geschichte der Wiederaufblühung wissenschaftlicher Bildung*, vol. I, p. 416. — Sax, *Onomast. literar.*, Index communis, p. 364.

HEGNER (*Ulrich*), littérateur suisse, né en 1759, à Winterthur, mort dans cette même ville, le 3 janvier 1840. Il étudia la médecine et le droit, obtint en 1781 le grade de docteur, et occupa pendant plusieurs années une place dans l'administration du comté de Kybourg. En 1795 il devint conseiller à la cour d'appel de Zurich; en 1801, après la mort de Lavater, dans la maison duquel il avait vécu, il donna sa démission, et se fixa à Winterthur, où il fut conseiller municipal et juge de paix. Vers 1813 il fut rappelé à Zurich pour prendre part au gouvernement du canton; mais au bout d'un an il revint à sa ville natale. On a de lui : *Die Molkenkur* (Le Traitement par le petit-lait), conte humoristique; Zurich, 1812; — *Suschen's Hochzeit* (Le Mariage de Suzanne); Zurich, 1819, 2 vol., formant la suite de l'ouvrage précédent; — *Saly's Revolutionstage* (La Révolution de Saly), *Leben Hans Holbeins des Jüngern* (Vie de Holbein le Jeune); Berlin, 1828. Les *Œuvres choisies* de Hegner ont paru à Berlin, 1828, 5 vol. etc. R. L.

Convers.-Lexic. — Jul. Schmidt, *Gesch. der deutsch Literat. im XIXten Jahrh*, 2° édit.; Londres, Leipzig et Paris, 1855, vol. II, p. 210. — Engelmann, *Bibliothek d. Schoenen Wissenschaften.*

HEIBERG (*Pierre-André*), poëte et écrivain politique danois, né en 1758, à Vordingborg, mort à Paris, le 30 avril 1841. Après avoir terminé ses études, il vécut pendant trois ans à Bergen, et vint en 1788 à Copenhague, où il occupa jusqu'en 1799 une place de traducteur. Ses opinions libérales ayant déplu à son gouvernement, il fut exilé. Il se fixa à Paris, et obtint de Napoléon I[er] une place au ministère des affaires étrangères. Le ministre Talleyrand l'employa souvent, et se fit accompagner par lui à Berlin, à Varsovie, à Erfurt et à Vienne. Beaucoup de ses extraits de gazettes étrangères furent insérés dans le *Moniteur*, avec des notes que l'on y avait ajoutées dans le cabinet de l'empereur. Mis à la retraite en 1817, Heiberg employa ses loisirs

à des travaux de journaliste, et fournit surtout à la *Revue encyclopédique* un grand nombre d'articles sur la politique du Nord et sur la littérature danoise. Devenu aveugle, il acheva sa vie dans une profonde retraite. Sa réputation littéraire est surtout basée sur un grand nombre de comédies en langue danoise, qui ont été favorablement accueillies du public. On y trouve des observations fines et des caractères vigoureusement dessinés; mais ce qui y domine surtout, c'est une ironie mordante de l'état politique et social de son pays. Un recueil de ses *Comédies* a été publié par lui; Copenhague, 1792-1794, 3 vol., et plus complet par Rahbek, Copenhague, 1806-1819, 4 vol. Heiberg s'est essayé aussi dans la poésie lyrique, et a fait paraître, entre autres, une traduction de l'ode de Churchhill à l'indépendance, essai qui prouve qu'il aurait pu se distinguer dans ce genre si la politique ne l'avait pas détourné des belles-lettres.

Outre les travaux déjà cités, on a de Heiberg : *De la Peine de Mort*; Christiania, 1830; — *De l'Introduction de la souveraineté en Danemark*; Drammen, 1828; — *Aphorismes politiques*; Christiania, 1826. Ces trois ouvrages sont écrits en danois; — *Précis historique et critique de la Constitution de la Monarchie Danoise*; Paris, 1820; — *Lettres d'un Norvégien de la vieille roche, ou examen des changements qui menacent la constitution du royaume de Norvège*; Paris, 1822; — *Trois Ans à Bergen*; Drammen, 1829, en danois; — *Erindringer af min politiske, selskabelige og literaire Vandel i Frankrige* (Souvenirs de ma vie politique, sociale et littéraire en France); Christiania, 1830. R. L.

Conv.-Lex. — Encyclop. des Gens du Monde.

***HEIBERG** (*Jean-Louis*), littérateur danois, ls du précédent, né à Copenhague, le 14 décembre 1791. Il débuta dès 1814 par quelques ssais dramatiques. S'étant familiarisé en France, ù il séjourna depuis 1819 jusqu'en 1822, avec vaudeville, il introduisit ce genre dans la litrature dramatique du Danemark. De retour son pays, il occupa pendant quelque temps ne chaire de professeur à l'université de Kiel. lus tard il renonça à l'enseignement, et se fixa Copenhague, où il devint en 1849 directeur du éâtre royal. Ses principaux travaux sont : *De eseos dramaticæ genere Hispanico et præ- rtim de Petro Calderone de La Barca*; Conhague, 1817, in-8°; — *Die Formenlehre der enischen Sprache* (Traité des Formes gramticales de la Langue Danoise); Æson, 1825; — *Waadevillen*, etc. (Du Vaudeville, considéré mme genre de poésie dramatique et du rang 'il convient de lui assigner sur la scène dase); Copenhague, 1826; — *Nordische Mylogie aus der Edda und Œhlenschlæger's thologischen Dichtungen* (La Mythologie Nord, d'après le poëme *Edda* et d'après les sies mythologiques d'Oehlenschlæger); Schleswig, 1827; — *Kong Salomon og Joergen Hattemager* (Le Roi Salomon et Georges le chapelier), vaudeville; 1826; — *Recensenten og Dyret* (Le Censeur et l'Animal), idem; 1826; — *De otte og tyvende Jannar* (Le 28 janvier), idem; 1826; — *Aprilsnarrene* (Poissons d'avril), idem; 1827; — *Et Eventyr à Rosenborg Have* (L'Aventure du parc de Rosenborg), id.; 1828; — *Kjöge Hunskors*, idem; 1831; — *De Danske à Paris* (Les Danois à Paris), idem; 1833; — *Elverhöi*, drame lyrique : la musique est de Kahlau; 1828; — *Æferne*, comédie fantastique; 1835; — *Fata Morgana*, idem; 1838; — *Ueber die menschliche Freiheit* (De la Liberté humaine); Kiel, 1824; — *Ueber die Bedeutung der Philosophie der Gegenwart* (De la Portée de la Philosophie du jour); 1833. M. Heiberg publia en outre des *Revues littéraires*, et rédige encore aujourd'hui un recueil de ce genre intitulé : *Intelligenzblade* (1842 et années suivantes). On a réuni les *Œuvres poétiques* de M. Heiberg, Copenhague, 1833-1841, 9 vol., Copenhague, 1845-1847, 8 vol., et ses *Œuvres en prose*, ibid., 1841-1844, 3 vol. Ses *Œuvres dramatiques* ont été traduites en allemand par Kannegiesser; Leipzig, 1844, 2 vol. R. L.

Conv.-Lex. — Encyclopédie des Gens du Monde.

HEIDEGGER (*Jean-Henri*), théologien suisse, né le 1er juillet 1633, à Ursivellen, près de Zurich, mort à Zurich, le 18 janvier 1698. Fils d'un pasteur protestant, il commença ses études dans sa patrie, et alla les achever à Marbourg et à Heidelberg, où il fut reçu docteur en philosophie. Peu de temps après, il obtint une chaire de professeur extraordinaire en langue hébraïque à l'université de Heidelberg, puis une chaire de professeur en philosophie. En 1659 il fut appelé à Steinfurt pour professer la théologie et l'histoire ecclésiastique : il alla occuper cet emploi après s'être fait recevoir docteur en théologie à Heidelberg. En 1660 il revint dans son pays, s'y maria, et l'année suivante il parcourut la Hollande. La guerre ayant dispersé tous les étudiants de Steinfurt, il abandonna cette ville en 1665, pour retourner à Zurich. A peine y fut-il arrivé qu'on lui donna une chaire de professeur en morale, qu'il conserva jusqu'en 1667. Hottinger s'étant noyé, Heidegger fut nommé à sa place professeur en théologie, emploi qu'il conserva jusqu'à sa mort. Ses écrits traitent surtout de controverses. Il fut le principal auteur de la *formula consensus* adoptée en 1675 par le synode de Zurich dans l'espoir de réunir les églises réformées de la Suisse, et qui, loin d'atteindre ce but, occasionna bien des troubles. Heidegger fut le défenseur actif des réfugiés de France et du Piémont qui venaient chercher un asile en Suisse. Ses principaux ouvrages sont : *Quæstionum miscellarum ex jucundissimis physicorum virelis delibata Decas*; Zurich, 1654, in-4°; — *Disputatio theologica de fine mundi*; Steinfurt, 1660, in-4°.

— *De fide decretorum Concilii Tridentini Quæstiones theologicæ;* Steinfurt, 1662, in-8°; — *Stephani Curcellæi Libertas christianorum a lege Cibaria veteri, cum comment. J.-H. Heideggeri;* Amsterdam, 1662, in-8°; 1678, in-4°; — *De Articulis fundamentalibus Judaicæ Religionis Dissertatio prima proœmialis;* Steinfurt, 1664, in-4°; — *Historia Vitæ et Obitus J.-H. Hottingeri;* Zurich, 1667, in-8°; — *De Historia sacra Patriarcharum Exercitationes selectæ;* Amsterdam, 1667-1671, 2 vol. in-4°; Zurich, 1729, 2 vol. in-4°; — *Dissertatio de Peregrinationibus religiosis,* etc.; Zurich, 1670, in-8°; — *De Ratione Studiorum, opuscula aurea virorum de Ecclesia christiana et republica litteraria meritissimorum, Henrici Bullingeri, Desiderii Erasmi, Ludovici Vivis, Jacobi Breitingeri, Francisci Junii;* Zurich, 1670, in-12; — *Anatome Concilii Tridentini;* Zurich, 1672, 2 vol. in-8°; — *Dissertationes selectæ, sacram theologiam dogmaticam, historicam, et moralem illustrantes;* Zurich, 1675-1690, 4 vol. in-4°; — *Enchiridion Biblicum succinctius;* Zurich, 1681, in-8°; Amsterdam, 1688, in-8°; Iéna, 1723, in-8°; — *Historia Papatus, novissimo Historiæ Lutheranismi et Calvinismi fabro opposita; qua Ecclesiæ romanæ, septem periodis distinctæ, origo et progressus ad nostra usque tempora pertexitur. Accedit Francisci Guicciardini Historia Papatus, ex autographo Florentino restituta;* Amsterdam, 1684, in-4° : sous le nom de *Nicander ab Hohenegg, vir S. Jesu;* 2ᵉ édit., sous le vrai nom de l'auteur, Amsterdam, 1698, in-4°. Cet ouvrage a été traduit en français, sous ce titre : *Histoire du Papisme, ou abrégé de l'histoire de l'Église romaine depuis sa naissance jusqu'à Innocent XI, pape;* Amsterdam, 1685, 2 vol. in-12; — *Mysterium Babylonis, seu in Divi Johannis theologi Apocalypseos prophetiam de Babylone magna diatribæ;* Leyde, 1687, 2 vol. in-4°; — *In viam Concordiæ ecclesiasticæ protestantium Manuductio;* Amsterdam, 1687, in-8°; — *Traité du Martyre, de la consolation des martyrs, et de la chute des saints;* Genève, 1687, in-8°, traduit du latin de Heidegger par Ant. Tessier; — *Tumulus Concilii Tridentini, juxta ejusdem Anatomen, seu sceleton antehac exhibitum, noviter erectus;* Zurich, 1690, 2 vol. in-4°; — *Medulla Theologiæ christianæ, corporis theologiæ prævia epitome;* Zurich, 1696, 1702, in-4°; — *Historia Vitæ et Obitus Joannis Ludovici Fabricii,* en tête des œuvres de Fabricius; Zurich, 1698, in-4°; — *Exercitationes Biblicæ, Cappelli, Simonis, Spinosæ, et aliorum, sive aberrationibus, sive fraudibus oppositæ;* Zurich, 1700, in-4°; l'éditeur y a joint la vie d'Heidegger et trois dissertations de cet auteur; — *Labores exegetici in Josuam, Matthæum, Epistolas S. Pauli ad Romanos, Corinthios et Hebræos;* Zurich, 1700, in-4°; — *Corpus Theologiæ christianæ, exhibens doctrinam veritatis, quæ secundum pietatem est, eamque contra adversarios quoscumque, veteres et novos, vel in fundamento fidei, vel circa illud errantes, ita asserens ut simul historiæ ecclesiasticæ Veteris et Novi Testamenti contineat Διατυπώσιν; adeoque sit plenissimum theologiæ didacticæ, elenchticæ, moralis, et historicæ, systema;* Zurich, 1700, in-fol.; — *Medulla Medullæ Theologiæ christianæ in gratiam et usum tyronum, ex Medulla Theologiæ recens edita ita contracta, ut ad illam initiationis et gradus vice fungatur;* Zurich, 1701, in-8°. Heidegger avait écrit sa propre biographie, qui a paru après sa mort par les soins du professeur Hofmeister, sous ce titre : *Historia Vitæ J.-H. Heideggeri, cui non pauca historiam Ecclesiæ temporis ejusdem, nec non litteras concernantia, inseruntur;* Zurich, 1698, in-4°. J. V.

Historia Vitæ J.-H. Heideggeri. — Éloge de Heidegger; dans les *Nova litteraria Helvetica Scheuchzeri,* année 1702, p. 10, et en tête de ses *Exercitationes Biblicæ.* — Nicéron, *Mémoires pour servir à l'hist. des hommes illustres dans la rép. des lettres,* tome XVII, p. 143.

HEIDEGGER (*Gothard*), théologien protestant suisse, né en 1666, à Zurich, mort dans cette même ville, en 1711. C'était un homme fort original, qui se plaisait dans les paradoxes. Ses ouvrages eurent une certaine réputation dans leur temps. En voici les principaux : *Acerra philologica;* Zurich, plusieurs éditions; — *Recreationes sacræ;* ibid., 1698; nouvelle édition, 1723; — *Erasmus de Civilitate;* ibid., 1707. V—u.

Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyklopædie.* — Adelung, *Supplément* à Jöcher.

HEIDEGGER (*Jean-Conradin*), magistrat suisse, né à Zurich, en 1710, mort dans cette même ville, en 1778. Il fut en 1768 bourgmestre de Zurich, où il fonda une académie des sciences. Il fit renouveler les anciennes capitulations avec la France, qui avaient été abolies depuis la révocation de l'édit de Nantes (1). V—u.

J.-C. Hirzel, *Éloge de M. le bourgmestre Heidegger;* Zurich, 1778. — M. Balthasar, *Éloge de Heidegger;* Bâle, 1778. — Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyklopædie.*

* **HEIDEGGER** (*Charles-Guillaume*), baron DE HEIDECK, général allemand, est né en 1788, à Saaralben, dans la Lorraine allemande. Fils d'un ancien officier suisse au service de France, il entra en 1801 à l'école militaire de Munich, et y acquit une connaissance assez étendue des arts du dessin. Nommé en 1805 lieutenant d'artillerie, il fit les campagnes de 1805, de 1806 et de 1809 contre l'Autriche, la Prusse et le Tyrol, et joignit, en 1810, comme volontaire, l'armée française en Espagne. Il ne revint en Bavière

(1) Son buste en bronze se trouve placé à la bibliothèque de Zurich, avec cette inscription : *J.-C. Heidegger Cos., quem vivum ob sapientiam suspexit, luxit post obitum Helvetia omnis.*

qu'en 1813, et fut promu au grade de major. En 1816 il vint à Salzbourg comme membre de la commission chargée de la délimitation des frontières. Au milieu de sa vie agitée, son talent d'artiste s'était développé librement, et il parvint à saisir la nature d'une manière vraie et originale. Son séjour dans la contrée si pittoresque de Salzbourg lui fournit les sujets de ses plus belles études de paysages, et quoiqu'il ne se fût essayé pour la première fois dans la peinture à l'huile qu'en 1816, il ne composa pas moins de soixante-sept tableaux jusqu'en 1825. En 1826 il était parvenu au grade de lieutenant-colonel, lorsqu'il obtint du roi de Bavière l'autorisation de se rendre en Grèce pour prendre part à la guerre de l'indépendance. Jusqu'à l'arrivée du comte Capo d'Istria, il présida à Nauplie la commission chargée de l'administration des secours envoyés d'Europe. Au mois de février 1827, il fit partie de l'expédition de Salamine, qui essaya de débloquer l'acropole d'Athènes. Bientôt après on le nomma chef de l'escadre qui se porta contre Oropus, dans le canal de Négrepont, et détruisit les principaux magasins des Turcs. Capo d'Istria lui confia en 1828 le commandement de Nauplie, auquel il joignit ensuite le gouvernement militaire d'Argos. Lorsque le colonel Fabvier (*voy.* ce nom) s'en retourna en France, M. Heidegger fut chargé de l'organisation des *taktikoi*, ainsi que de la direction de l'école militaire et de la surveillance supérieure de tous les établissements militaires.

Sa santé s'étant altérée, M. Heidegger se vit forcé d'aller passer quelque temps à Égine. Bientôt il reprit l'organisation des troupes régulières; mais des accès de fièvre opiniâtre le décidèrent, à la fin de la même année 1828, à quitter la Grèce. A son retour en Bavière, il fut nommé colonel. Il entreprit ensuite un voyage artistique en Italie, et, après avoir séjourné à Rome, il revint, le 9 juin 1830, à Munich, où il voua entièrement ses loisirs à la peinture. Il composa plusieurs tableaux remarquables, s'essaya dans la peinture à fresque, et exécuta pour la Glyptothèque de Munich l'attelage de quatre chevaux du char du Soleil. Les dessins et les esquisses de M. Heidegger portent le cachet d'un talent supérieur; mais ses tableaux à l'huile peints depuis son retour de Grèce sont souvent au-dessous de ses premières compositions. La Grèce en forme généralement le sujet. Il fit partie, en 1832, de la commission chargée de diriger les travaux de fortification à Ingolstadt. L'élévation du prince Othon (*voy.* ce nom) de Bavière au trône de Grèce ramena Heidegger dans ce pays. Déjà chambellan du roi de Bavière, il fut promu au grade de général grec et appelé dans le sein de la commission qui, pendant la minorité du jeune roi, était chargée de la régence. Dans l'exercice de ces fonctions, il mérita beaucoup du nouveau royaume par ses efforts pour y ramener l'ordre et la tranquillité et pour le doter d'un bon système de défense. Le roi Othon ayant été déclaré majeur en 1835, M. Heidegger revint en Bavière reprendre sa position dans l'armée; en 1844 il reçut du roi Louis le titre de baron, et fut plus tard élevé au grade de lieutenant général. J. V.

Conversations-Lexikon.

** **HEIDELOFF** (*Charles-Alexandre*), architecte allemand, est né à Stuttgard, le 2 février 1788. Fils de Victor-Pierre Heideloff, qui s'est fait connaître comme peintre, comme statuaire et architecte, il fit ses études à l'Académie des Beaux-Arts de sa ville natale, et se rendit, en 1818, à Nuremberg, où il obtint une chaire de professeur et la place d'architecte de la ville. Plus tard le roi de Bavière le nomma aussi conservateur des monuments historiques. M. Heideloff est très-versé dans la connaissance de l'architecture du moyen âge. De grands et beaux travaux ont été exécutés d'après ses dessins et sous sa direction. On lui doit : Le tombeau du dernier prince-évêque de Bamberg, la fontaine d'Albert Dürer à Nuremberg, la restauration du portail de l'église de Notre-Dame et la restauration de l'église de Saint-Jacques de cette même ville, les châteaux de Reinhardsbrunn, de Landsberg, d'Altenstein et de Rosenbourg près Bonn, la chapelle mortuaire de Meiningen, la restauration du château de Lichtenstein et de la chapelle du château de Rheinstein près Ringen, le monument du général Bystrœm à Kissingen, l'église catholique de Leipzig, enfin la restauration de la cathédrale de Bamberg et des églises de Saint-Laurent et de Saint-Sébald à Nuremberg. Il publia aussi plusieurs ouvrages relatifs à l'architecture, dont voici les principaux : *Die Lehre von den Sæulenordnungen* (Traité des Ordres d'Architecture); Nuremberg, 1827; — *Der Kleine Vignola* (Le petit Vignole); ibid., 1832; 3e édition, 1852; — *Die architectonischen Glieder, deren Construction, Zusammenstellung und Verzierung* (Les Membres Architectoniques, leurs constructions, compositions et ornements); Nuremberg, 1831, 2 vol.; — *Der Kleine Grieche* (Le petit Grec); ibid., 1836; — *Der Kleine Byzantiner* (Le petit Byzantin); ibid., 1837; — *Nuremberg's Baudenkmale der Vorzeit* (Les anciens Monuments de Nuremberg); ibid., 1838; — *Die Ornamentik des Mittelalters* (L'Art des Ornements architectoniques au moyen âge); ibid., 1838-1852, 24 livraisons; — *Der christliche Altar, archæologisch und artistisch dargestellt* (Étude archéologique et artistique sur l'autel chrétien); ibid., 1838, avec des commentaires par M. Neumann; — *Architectonische Entwürfe* (Essais architectoniques); ibid., 1850-1851, 2 livraisons; etc. R. L.

Conv.-Lex.

* **HEIDENSTEIN** (*Reinhold*), historien allemand, né en 1555, mort le 25 décembre 1620. Il était secrétaire de Sigismond III, roi de Pologne, et eut une part active à plusieurs négocia-

tions diplomatiques. On a de lui une histoire de son temps, depuis la mort de Sigismond-Auguste (1571), sous ce titre : *Rerum Polonicarum Libri XII*, in-fol.; Francfort, 1672. La partie la plus intéressante de cette histoire, celle qui traite de la guerre moscovite, a paru de son vivant à Cracovie, 1584, et à Bâle, 1588; elle a été traduite en allemand et imprimée deux fois dans cette langue à Gœrlitz, 1590 et 1594; plusieurs auteurs en ont donné des extraits (1), et Starczewski l'a insérée tout entière, d'après le texte original, dans ses *Historiæ Ruthenicæ Scriptores exteri sæculi XVI*; Berlin, 1842, vol. II. A l'instar de Karamzin (*Histoire de Russie*, t. IX), tous ceux qui voudront parler de l'histoire russe de cette époque sont tenus de consulter Heidenstein, dont Starowolski (*Monumenta Sarmatarum*; Cracovie, 1655, p. 340) dit : « Il possédait l'art de disserter sur n'importe quoi avec abondance et mesure, et de telle façon que tout en joignant l'utile à l'agréable, la splendeur et la dignité ne faisaient jamais défaut à la gravité de la matière qu'il traitait. » P. A. G—N.

Janociana, sive clar. atque illustr. Poloniæ auctorum Mæcenatumque memoriæ miscellæ; Varsovie et Leipzig, 1776, I, 114.

HÉIDER. *Voy.* HAYDER.

* **HEIGERLOU** (Le comte *Albert* DE HAIGERLOCN, ou) vivait pendant la seconde moitié du treizième siècle. Il appartenait à la noble famille de Hohenberg, qui comptait parmi ses apanages le château de Heigerlou, situé non loin de Hohen-Zollern. Sa sœur, Gertrude, épousa Rodolphe de Hapsbourg. Lui-même fut un puissant seigneur, un personnage influent et actif, dont les hauts faits ont été racontés par plusieurs chroniqueurs et peut-être même chantés par un poëte. « Multa bona fecit tempore suo comes Albertus et laudabilia; fuit bellicosus, animosus et probus; et cantatum a quodam magistro qui dicebatur Kumier (Kunrat?), quod idem Albertus esset sustentaculum Romani Imperii et totius Sueviæ », dit Albert de Strasbourg, qui dans un autre endroit compare le comte de Heigerlou à l'un des douze pairs de Charlemagne : « dicebatur esse unus de XII pugilibus ». Et en effet les Rolland et les Olivier ne furent pas pour le chef de la dynastie carlovingienne des champions plus belliqueux ni plus dévoués que le comte Albert ne le fut pour le fondateur de la nouvelle maison impériale. En 1277 il fût blessé à la cour même de son beau-frère par le sire de Haginecke. En 1281 Rodolphe le chargea de diriger le siége de Peterlingen; un peu plus tard, au camp devant Besançon, il lui confia l'étendard impérial. Après la mort de son beau-frère (1291), Albert redoubla d'activité et de zèle pour la maison de Hapsbourg; il soutint vigoureusement son neveu contre le nouvel empereur Adolphe de Nassau, et périt en combattant un des partisans de ce prince, Othon de Bavière (1295). Sa mort nous est racontée fort au long par un chroniqueur presque contemporain, Ottokar de Horneck, et elle fait, si nous ne nous trompons, le sujet de la miniature qui dans le manuscrit Manesse précède les poésies du comte de Heigerlou. Ce petit tableau représente un combat acharné entre plusieurs chevaliers; des dames les considèrent du haut d'une tour, et, prévoyant sans doute l'issue de la lutte, témoignent par leur contenance la plus vive douleur. Les titres littéraires de notre personnage sont peu nombreux : ils se bornent à une trentaine de vers, partagés en deux strophes, et consacrés à l'éloge de l'empereur Rodolphe. Ils ont été publiés d'abord par Bodmer (*Sammlung von Minnesingern*; Zurich, 1758), et plus tard par Hagen. A. P.

Ottokar de Horneck, apud Pez, *Scriptores Rerum Austriacarum*, tome II. — B.-J. Docen, *Museum für Altd. Lit. und Kunst*; Berlin, 1809. — Hagen, *Minnesinger*; Leipzig, 1838.

HEIL (*Daniel* VAN), peintre flamand, né à Bruxelles, en 1604. Il se fit d'abord une grande réputation dans le paysage, mais il quitta ce genre pour peindre des incendies, qu'il a représentés avec tant d'art et de vérité qu'on disait « qu'il ne manquait à ses tableaux que la chaleur ». Il avait une touche légère, un coloris vif, mais exact. Il savait parfaitement disposer ses plans et varier ses effets. Houbraken cite surtout de lui la *Destruction de Sodome* et l'*Incendie de Troie*. Ce qui prouve la flexibilité de son talent, c'est un beau paysage représentant *Une scène d'hiver*, où la neige et la glace sont rendues avec le même naturel qu'il peignait les flammes, la fumée. Ce tableau existait à Bruxelles, dans la galerie du prince de Lorraine. A. DE L.

Houbraken, *Vie des Peintres*. — Descamps, *La Vie des Peintres flamands*, etc., t. I, p. 295.

HEIL (*Jean-Baptiste* VAN), peintre flamand, frère du précédent, né à Bruxelles, en 1609, mort après 1661. Il peignait fort bien l'histoire et le portrait. Il a exécuté un grand nombre de tableaux d'autel, et beaucoup de galeries de famille possèdent de ses toiles.

Un troisième frère, HEIL (*Leo*), peignait avec goût les fleurs et les insectes. A. DE L.

Corneille de Bie, *Gulden-cabinet van de edele vry Schilder-Konst*, etc.; Anvers, 1661. — Descamps, *La Vie des Peintres flamands*, etc., t. II, p. 3.

HEILBRONNER (*Jean-Christophe*), mathématicien allemand, né à Ulm, vers 1700, mort à Leipzig, en 1747. Il s'adonna d'abord à l'étude de la théologie, mais l'abandonna plus tard pour les sciences mathématiques, qu'il enseigna pendant quelques années à l'université de Leipzig. On a de lui : *Versuch einer mathematischen Historie* (Essai d'une Histoire des Mathématiques); Francfort et Leipzig, 1739; — *Specimen Historiæ Aeris*; Leipzig, 1740; — *Historia Matheseos universæ, a mundo condito ad sæculum p. C. n. XVI, etc. Accedit Recensio ele-*

(1) Voy. Cromer, *De Origine et Gestis Polonorum*; Cologne, 1589. — *Rerum Moscoviticarum Auctores varii*; Francfort, 1600. — Pistor, *Corpus Historic. Polon.*

mentorum, *compendiorum et operum mathematicorum atque Hist. Arithmetices ad nostra tempora;* Leipzig, 1742; — *Geometrische Aufgaben nebst der Aufloesung* (Problèmes géométriques, avec leur résolution); Leipzig, 1745, in-4°. Dr L.

Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyklopædie.* — Adelung, *Supplément* de Jöcher. — Scheibel, *Mathematische Bücherkenntniss*, vol. I, nouvelle édition, p. 58-62 et 65-68. — Montucla, *Histoire des Mathématiques*, nouvelle édition, tom. I, p. 6.

HEILMANN (*Jean-Gaspard*), peintre français, né à Mulhouse (Alsace), en 1718, mort en 1760. Élève de Doggeler à Schaffhouse, il travailla ensuite pendant quelque temps à Porentruy, à la cour de l'évêque de Bâle, et avec l'argent qu'il y avait gagné il se rendit à Rome. Quelques copies d'après le Dominiquin, qu'il présenta à l'ambassadeur de France, le cardinal de Tencin, lui valurent sa protection; et en 1742 ce ministre amena Heilmann avec lui à Paris. Ses portraits y devinrent tellement à la mode que pour en peindre davantage il dut renoncer à l'histoire. Néanmoins, il composa encore quelques tableaux d'église, ou des sujets traités à la manière de Gérard Dow et quelques paysages. Il imitait parfaitement la nature. Son coloris est vif et transparent; il excellait surtout dans le clair-obscur. Plusieurs de ses toiles ont été gravées par Wille, Watson, Chevillet et Mechel. J. V.

Fuessli, *Geschichte und Abbild. der besten Maler in der Schweitz.* — Nagler, *Neues Allg. Künstler-Lexikon.* — Hirsching, *Historisch-literarisches Handbuch.*

HEILMANN (*Jean-David*), théologien et philologue allemand, né à Osnabrück, le 13 janvier 1727, mort à Gœttingue, le 22 février 1764. Il fit ses études à Halle, devint en 1754 recteur du collége de Hameln, en 1756 recteur du collége d'Osnabrück, et en 1757 professeur de théologie à l'université de Gœttingue. On a de lui : *Specimen Observationum quarundam ad illustrationem Novi Testamenti ex profanis pertinentium;* Halle, 1748; — *Traits de parallèle entre l'esprit d'irréligion d'aujourd'hui et les anciens adversaires de la religion chrétienne*, ouvrage français; ibid., 1750; — *De Auctoritate librorum N. T. apud Manichæos;* ibid., 1750; — *Disputatio consecrationem sanctorum apud pontificos usitatam ad Apotheosin veterum Romanorum effictam ostendens;* ibid., 1754; — *De Scholis priscorum Christianorum theologicis;* Rinteln, 1754; — *De florente litterarum Statu et Habitu ab initio religionis christianæ;* ibid., 1755; — *De Gustatu in prima maxima ætate, et scholarum spatiis conformando;* Osnabrück, 1756; — *Kritische Gedanken von dem Character und der Schreibart des Thucydides* (Pensées critiques sur le caractère et les écrits de Thucydide); Lemgo, 1758; — Traduction allemande de *Thucydide*, travail très-estimé; ibid., 1760; — *Compendium Theologiæ dogmaticæ;* Gœttingue, 1761; nouv. édit., 1774; — *Opuscula*, publiés par E.-J. Danovius; Iéna, 1777-1778, 2 vol., etc. P. L.

G.-G. Heyne, *Heilmanni Memoria;* Gœttingue, 1764. — Harlesius, *Vitæ Philologor.*, vol. II, p. 48-68. — C.-A. Klotzius, *Laudatio Heilmanni; in Actis Litterariis*, vol. I, P. II, p. 232. — Samuel Mursina, *Biographia selecta*, vol. I, Halle et Magdebourg, 1782, p. 109-120. — T.-S. Putterus, *Specimen Historiæ literariæ Academiæ Gottingensis*, p. 37-39. — Saxius, *Onomasticon literarium*, P. VII, p. 128, et Anal. 281.

HEIM (*Jean-Louis*), historien allemand, né à Hermannsfeld, le 29 février 1704, mort à Solz, en 1785. Il fit ses études aux colléges de Schleusingen, de Meiningen et à l'université de Leipzig, et devint en 1740 pasteur de la commune de Solz et de Mehmel. On a de lui : *Beschreibung der zwei uralten Henneberg'schen Bergschlœsser Dissburg und Hutsberg* (Description des deux anciens Châteaux de Dissbourg et Hutsberg, appartenant aux seigneurs de Henneberg); Francfort et Leipzig, 1761; — *Die Schlacht bei Fladenheim* (La Bataille de Fladenheim); Meiningen, 1766; — *Henneberg'sche Chronika* (Chronique de la famille Henneberg); ibid., 1767-1777, 3 vol. R. L.

Meusel, *Lex. d. Verstorb.*, vol. V, p. 294-295. — *Conv.-Lex.* — Ersch et Gruber, *Encyklopædie.*

HEIM (*Ernest-Louis*), médecin allemand, fils du précédent, né à Solz, le 22 juillet 1747, mort à Berlin, le 15 septembre 1834. Il fit ses études à Meiningen et à Halle, où il obtint, en 1772, le grade de docteur en médecine. Après avoir parcouru l'Allemagne, la Hollande, la France et l'Angleterre et pratiqué son art pendant plusieurs années, il se fixa en 1783 à Berlin. Ses écrits de médecine ont été publiés après sa mort par Paetsch : *Vermischte medicinische Schriften;* Leipzig, 1836. On lui doit en outre : *Erfahrungen und Bemerkungen über Schwangerschaften ausserhalb der Gebaermutter* (Expériences et Observations sur des Grossesses extra-utérines); Berlin, 1812. R. L.

Convers.-Lex. — Kessler, *Das Leben Heims;* Leipzig, 2e édit., 1846, 2 vol.

HEIM (*Frédéric-Timothée*), naturaliste allemand, frère du précédent, né à Solz, en 1751, depuis 1782 pasteur de la commune d'Effelder, mort le 5 juillet 1821. Il publia l'ouvrage du baron de Wetzhausen : *Systematische Classificirung und Beschreibung der Kirschensorten* (Classification systématique et Description des différentes espèces de Cerises); Stuttgard, 1819. R. L.

Ersch et Gruber, *Encyklopædie.*

HEIM (*Georges-Christophe*) (1), naturaliste allemand, frère des précédents, né à Solz, en 1743, mort à Gumpelstadt, le 5 mai 1807. Il étudia la théologie à Iéna, et devint pasteur à Gumpelstadt, près Salzungen (Meiningen). On a de lui : *Deutsche Flora* (Flore allemande); Berlin, Géra et Leipzig, 1799-1800, 2 vol. R. L.

(1) Ersch et Gruber lui donnent les prénoms de *Georges-Christian.*

Meusel, *Nachtrag*, VII, VIII, XI, XVI. — Ersch et Grüber, *Encyklopædie*.

HEIM (*Jean-Louis*), géologue allemand, frère des précédents, né à Solz, le 29 juin 1741, mort à Meiningen, en 1819. Il fit ses études à Meiningen et à Iéna, devint en 1774 précepteur du prince Georges de Meiningen, et plus tard conseiller et vice-président du consistoire ecclésiastique de ce duché. On a de lui : *Geologische Beschreibung des Thüringerwald-Gebirges* (Description géologique des montagnes de la forêt de Thuringe); Leipzig et Meiningen, 1796-1812, 6 vol.; — *Geologischer Versuch über die Bildung der Thaeler* (Essai géologique sur la formation des vallées); Weimar, 1797. Sa collection de minéralogie se trouve actuellement au cabinet d'histoire naturelle de l'université de Iéna. R. L.

Meusel, *Nachtrag*, VII, VIII, XI, XVI. — Ersch et Gruber, *Encyklopædie*.

* **HEIM** (*François-Joseph*), peintre d'histoire français, né à Belfort (Haut-Rhin), le 16 décembre 1787. A l'âge de onze ans il obtint le premier prix de dessin à l'école centrale de Strasbourg. En 1803 il vint à Paris étudier la peinture, sous la direction de Vincent. En 1806 il reçut le deuxième grand prix, et en 1807 le premier grand prix à l'École des Beaux-Arts. Le sujet du concours était *Thésée vainqueur du Minotaure*. Il partit alors pour Rome, et dès son arrivée en Italie il entreprit et envoya en France plusieurs ouvrages importants, qui lui méritèrent les encouragements des membres de la classe des beaux-arts de l'Institut et prirent place dans différents musées départementaux. De retour à Paris, M. Heim fut jugé digne, à l'exposition de 1812, d'une grande médaille d'or de première classe. Depuis, ses succès se multiplièrent. Il travailla à la décoration du Louvre, et le 19 décembre 1829 il fut nommé membre de l'Académie des Beaux-Arts, à la place de Regnault. Deux ans après il succéda à Lethière comme professeur à l'École des Beaux-Arts. Décoré de la Légion d'Honneur en 1825, M. Heim a été nommé officier du même ordre en 1855, après avoir obtenu la grande médaille d'honneur à l'exposition universelle. Les principaux tableaux de M. Heim sont : *L'Arrivée de Jacob en Mésopotamie* (1812); — *Saint Jean* (1814); — *La Résurrection de Lazare;* — *Tite Vespasien faisant distribuer des secours au peuple;* — *Titus pardonnant à des conjurés;* — *Martyre de saint Cyr et de sainte Juliette, sa mère* (1819) : ce tableau, qui décore une chapelle de l'église Saint-Gervais, fut récompensé d'une médaille de première classe; — *Le Rétablissement des sépultures royales à Saint-Denis;* — plusieurs portraits en pied; — *Le Martyre de saint Hippolyte* (1822) : ce tableau orne l'église Notre-Dame de Paris; — *La Délivrance du roi d'Espagne;* — *Sainte Adélaïde et saint Arnould, évêque de Metz;* — *La Prise du temple de Jérusalem par les Romains* (1824) : ce tableau est placé au musée du Luxembourg; *Saint Hyacinthe, invoquant la Vierge, ressuscite un jeune homme qui s'était noyé :* ce tableau se voit à Notre-Dame; — *Le roi distribuant des récompenses aux artistes à l'exposition de* 1824; — *Saint Germain, évêque d'Auxerre, distribue des aumônes* (1827); — *Louis-Philippe recevant au Palais-Royal les députés de* 1830, *qui lui présentent l'acte qui lui défère la couronne* (1834): pour le musée de Versailles; — *Le Champ de mai du 1er juin* 1815 : pour le musée de Versailles; — *Une Lecture faite par Andrieux dans le foyer de la Comédie-Française* (1847) : au salon ce tableau attirait la foule, soit que l'intérêt naquît de la finesse et du mérite de l'œuvre en elle-même, soit que la réunion des principaux acteurs du Théâtre-Français et de tous les auteurs dramatiques les plus célèbres de l'époque excitât la curiosité par leur grande ressemblance; — *Défaite des Cimbres et des Teutons par Marius* (1853); — *Victoire de Judas Machabée;* — *Bataille de Rocroy;* — Seize portraits (1855) : *Daru*, *Cuvier*, *Silvestre de Sacy*, *Pierre Guérin*, *Frayssinous*, *Geoffroy Saint-Hilaire*, *Alex. de Laborde*, *Berton*, *Arnault*, *Serres*, *Droz*, *Michaud*, *Perceval-Grandmaison*, *Andrieux* et *Mme Hersent*. En outre M. Heim a peint au Louvre un plafond du musée Charles X, où il a représenté *Le Vésuve personnifié recevant de Jupiter le feu qui doit consumer Herculanum et Pompéi*. Les six pendentifs qui ornent les voussures de la même salle, et où sont reproduites des scènes de désolation, sont également de sa main, ainsi que huit médaillons à fond d'or, où sont figurés de petits génies chargés d'objets précieux, qu'ils semblent vouloir préserver de l'incendie. M. Heim a peint aussi dans la galerie française un plafond où des personnages symboliques figurent *la Renaissance des arts en France*. Divers sujets historiques ornent les voussures et complètent l'allégorie du plafond. Il a fait un tableau sur place à l'église Notre-Dame de Lorette et il a décoré la chapelle des âmes du purgatoire à l'église Saint-Sulpice. On doit compter parmi ses travaux les plus importants les peintures exécutées en 1844 dans la salle des conférences de la Chambre des Députés; elles se composent de quatre sujets principaux représentant : *Charlemagne faisant lire au peuple ses Capitulaires;* — *Louis VI, dit le Gros, affranchissant les communes;* — *Saint Louis faisant publier ses ordonnances avant son départ pour la Terre Sainte;* — *Louis XII organisant définitivement la Chambre des Comptes;* — de quatre figures allégoriques : *La Prudence*, *La Justice*, *La Force*, *La Vigilance;* — de douze médaillons avec les portraits de l'*abbé Suger*, de *Jeannin*, *Matthieu Molé*, *de Thou*, *Sully*, *Richelieu*, *Montesquieu*, *d'Aguesseau*, *L'Hôpital*, *Montaigne* *Colbert* et

Turgot; — enfin de huit autres figures allégoriques, placées aux angles : *L'Agriculture*, *La Marine*, *Les Beaux-Arts*, *L'Industrie*, *Le Commerce*, *Les Sciences*, *La Paix* et *La Guerre*.
L. LOUVET.

Dict. de la Conversation. — Le Bas, *Dict. encycl. de la France*. — *Livrets des Salons*, 1812, 1814, 1819, 1822, 1824, 1827, 1834, 1847, 1853, 1855. — Th. Gautier, *Les Beaux-Arts en Europe*, et *Moniteur* du 30 août 1855.

* **HEIMBACH** (*Gustave-Ernest*), jurisconsulte allemand, né le 13 novembre 1810, à Leipzig, mort le 24 janvier 1851. Il étudia le droit à l'université de Leipzig, visita la France et l'Italie, pour y faire des recherches sur les manuscrits concernant le droit byzantin. De retour à Leipzig en 1834, il devint en 1839 professeur de droit à l'université. On a de lui : *Observationes Juris Græco-Romani. Anonymi librum de Actionibus, adhuc ineditum, edidit prolegomenisque instruxit*; Leipzig, 1830, in-8°; — *Observationum Juris Romani Liber, in quo de certi conditione disputatio est et ad legis quæ de Gallia Cisalpina dicitur caput XXI Commentarius*; Leipzig, 1834, in-8°; — *Uber Ulpians Fragmente* (Sur les Fragments d'Ulpien); Leipzig, 1834, in-8°; — Ἀνέκδοτα; Leipzig, 1837-1840, 2 vol. in-4°; le premier volume contient : *Athanasii scholastici Emiseni De Novellis Justiniani Justinique Commentarius*; *Anonymi scriptoris* Περὶ διαφόρων ἀναγνωσμάτων; *Fragmenta Commentariorum a Theodoro Hermopolitano, Philoxeno, Symbatio anonymoque scriptore de Novellis Justiniani conscriptorum*; le second volume renferme : *Justiniani Codicis Summa Perusina*; *Anonymi scriptoris Collectio XXV capitum*; *Jo. Scholastici patriarchæ Constantinopolitani Collectio LXXXVII capitum*, et Σύντομος διαίρεσις τῶν νεαρῶν τοῦ Ἰουστινιανοῦ; *Anonymi scriptoris De Peculiis Tractatus*. Enfin, Heimbach a beaucoup coopéré à l'édition des Basiliques donnée par son frère. E. G.

Conv.-Lex.

* **HEIMBACH** (*Charles-Guillaume-Ernest*), jurisconsulte allemand, frère aîné du précédent, né le 29 septembre 1803, à Mersebourg. Il est depuis 1828 professeur de droit à Iéna, et depuis 1832 conseiller à la cour d'appel de cette ville. On a de lui : *De Ælio Gallo jurisconsulto ejusque Fragmentis*; Leipzig, 1823, in-8°; — *De Basilicorum Origine, fontibus, scholiis atque nova editione adornanda*; Leipzig, 1825, in-8°; — *De sacrorum privatorum mortui continuandorum Necessitate*; Leipzig, 1827, in-8°; — *Basilicorum cum Jure Justinianeo collatorum Specimen*; Iéna, 1828, in-8°; — *Basilicorum Libri LX; ope codicum manuscriptorum a G.-E. Heimbachio aliisque collatorum, integriores cum scholiis edidit, translationem latinam et adnotationes criticas adjecit C.-G.-E. Heimbach*; Leipzig, 1833-1850, 6 vol. in-4°; c'est la meilleure et la plus complète édition de ce recueil important pour la connaissance du droit romain.
E. G.

Conv.-Lex.

HEIMBURG (*Gregor*), jurisconsulte et homme politique allemand, né à Wurtzbourg, au commencement du quinzième siècle, mort à Dresde, en août 1472. Secrétaire d'Æneas Sylvius, depuis pape sous le nom de Pie II, il assista au concile de Bâle, y parla contre les prétentions de la cour de Rome, et s'établit en 1431 comme jurisconsulte à Nuremberg. Il fut envoyé par le duc Sigismond à la diète de Mantoue, fut excommunié, et trouva des protecteurs dans Georges Podiebrad, roi des Hussites, et dans le duc de Saxe, qui lui permit de se fixer à Dresde. Ses écrits, dans lesquels il montre beaucoup d'érudition, se trouvent pour la plupart réunis dans *Scripta nervosa justitiæque plena, ex manuscriptis nunc primum eruta*; Francfort, 1608. R. L.

Ullmann, *Die Reformatoren vor der Reformation*; Hambourg, 1841-1842, 2 vol. — Hagen, *Zur politischen Geschichte Deutschlands*; Stuttgard, 1842. — Fabricius, *Bibl. Lat. med. Æt.*, tome III, p. 286-288. — J. A. Ballenstadius, *Vita Heimburgii*; Helmstædt, 1737. — Will, *Nürnb. Gel.-Lexikon*, vol. II, p. 62.

HEIN. *Voy.* HEYN.

* **HEINE** (*Salomon*), philanthrope allemand, né à Hanovre, en 1766, mort à Hambourg, le 23 décembre 1844. Il appartenait à la religion israélite. Quoique dénué de fortune lorsqu'il vint s'établir à Hambourg, il laissa à sa mort une fortune qu'on évaluait à 41 millions de francs. Il contribua pour une grande part à maintenir le crédit de Hambourg après l'incendie de cette ville, en 1842. D'abord il obtint que les payements de la banque continentale continueraient pendant toute la durée du sinistre, et mit à la disposition du gouvernement un demi-million comptant qui lui permit de faire face à toutes les éventualités. Il empêcha aussi les courtiers de faire monter l'escompte à plus de 4 pour 100. Malgré ses services signalés, il n'eut jamais droit de cité dans Hambourg, et la corporation du commerce ne voulut même pas le recevoir dans son sein, tant les préjugés religieux sont encore puissants en Allemagne. Dans son testament, Salomon Heine laissa de grands legs aux établissements de bienfaisance de Hambourg, fondés exclusivement en faveur des indigents des différentes confessions chrétiennes, aux hôpitaux, bureaux de charité et écoles gratuites de la communauté juive de cette ville, à la société chargée de faire apprendre un métier aux enfants israélites indigents des deux sexes. En outre, il laissa une somme destinée à augmenter le fonds de l'institution établie de son vivant par lui sous le nom de *Fondation de Salomon Heine*, et qui a pour objet de prêter sans intérêt de l'argent aux artisans et ouvriers de tous cultes tombés, sans leur faute, dans des embarras pécuniaires. Il laissait aussi de quoi rebâtir deux églises de Hambourg détruites lors de l'incendie de 1842. Ses domestiques et ses commis n'avaient pas été oubliés, et il avait af-

franchi tous ses petits débiteurs de leurs obligations. Tous ces legs distribués, il donnait plus de 3 millions à chacun de ses trois gendres, et son fils, M. Charles-Henri, qui a pris la gestion de sa maison, avait plus de 15 millions pour sa part.

L. L—T.

Journal des Débats, 5 et 8 janvier 1848. — *Moniteur*, 9 janvier 1848.

HEINE (*Henri*), poëte allemand, neveu du précédent, né de parents israélites, à Dusseldorf, le 12 décembre 1797, mort à Paris, le 17 février 1856. Après avoir fait ses premières études au collége dit des Jésuites de sa ville natale, il fut envoyé par son père à Hambourg, afin d'y apprendre le commerce; mais, bientôt dégoûté de cette carrière, il quitta Hambourg pour aller étudier le droit à l'université nouvellement créée de Bonn. Il y eut pour maître et ami le célèbre Auguste-Guillaume Schlegel, qui par son enseignement et ses conseils ne contribua pas peu à développer dans son jeune élève le goût de la poésie. Après un séjour de six mois à Bonn, il vint à Berlin, qui lui offrit de plus grandes ressources littéraires. Il y connut Hegel, dont la philosophie combinée à celle de Spinoza fit naître en lui à la fois une indifférence universelle et une audace révolutionnaire, deux tendances opposées que reflètent ses principales œuvres. A Berlin, il vécut dans la société de Chamisso, de Varnhagen von Ense, de son épouse, Rahel Levin, de madame Herz, de Grabbe, etc., qui à cette époque formaient le centre de la vie littéraire de la capitale de la Prusse. En 1822 Heine publia son premier recueil de poésies, qui passa pour ainsi dire inaperçu. Le poëte, qui s'en était promis une grande gloire à défaut de bénéfices, en fut si mécontent qu'il quitta Berlin pour se rendre à Gœttingue. Ici il tâcha de se consoler de la déception de son début en se livrant avec assiduité à l'étude du droit, qu'il n'avait que trop négligée à Berlin; aussi fut-il bientôt promu docteur en droit par la faculté de Gœttingue; ce fut vers cette époque qu'il abjura le judaïsme, pour embrasser le protestantisme, et se fit baptiser luthérien, à Heiligenstadt, le 28 juin 1825. Cependant, toute sa vie il ne cessa de railler toute croyance religieuse : il n'était ni chrétien ni israélite; il n'admettait ni un Dieu personnel ni un Dieu panthéistique. A son retour à Berlin, il fit paraître deux tragédies, *Almansor* et *Radcliff*, mais qui n'eurent pas plus de succès que ses premières poésies. Ce sont en effet de très-médiocres compositions, dépourvues de tout intérêt dramatique. Heine s'était jeté dans la fausse route que suivait l'école romantique des deux frères Schlegel, de Tiek, Brentano, Arnim, etc. Voyant le nord de l'Allemagne si peu sensible à ses productions, il alla se fixer à Munich, ville catholique, où il s'attendait à être mieux apprécié. Mais là aussi il se vit frustré de ses plus belles espérances. Irrité au plus haut degré du mauvais accueil fait à ses œuvres, il résolut alors d'entreprendre un voyage en Italie. Il y recueillit les matériaux pour ses *Tableaux de voyages* (*Reisebilder*), publiés par lui à Hambourg, de 1825 à 1831, en quatre volumes. Ce livre eut un succès éclatant. Dans un style à la fois simple et piquant, l'auteur y raconte ses impressions de voyage, en les mêlant d'observations très-fines et spirituelles, mais non sans se laisser aller parfois à cette crudité de sentiments ironiques qui dépare presque tous ses ouvrages.

Se voyant enfin favorablement accueilli du public, Heine fit une nouvelle édition de ses poésies, dont il eut soin de retrancher tous les morceaux dont la trop grande licence avait choqué ses lecteurs, et il les rajeunit sous le titre : *Le Livre des Chants* (*Das Buch der Lieder*). Ce titre lui porta bonheur : ses *Lieder* furent avidement lus, et répandus par les jeunes gens des universités; c'est en effet le livre le plus remarquable sorti de la plume de Heine. Un très-grand nombre de ces chants sont d'une beauté exquise, et exhalent un parfum poétique qui ne se retrouve que dans les poésies de la jeunesse de Gœthe. Ses *Lieder* vivront quand toutes les autres productions de Heine seront oubliées depuis longtemps.

Jusqu'en 1830 Heine avait plus ou moins fidèlement réfléchi dans ses écrits le cours d'idées d'un « bon et loyal sujet allemand »; mais la révolution de Juillet étant venue tout à coup réveiller les esprits, le jeune poëte se lança dans l'opposition, et fit paraître à Hambourg un pamphlet intitulé : *Kahldorf sur la noblesse, en lettres adressées au comte M. de Moltke*, Hambourg, 1831 (Kahldorf über den Adel, in Briefen an den Grafen M. von Moltke), et il vint s'établir à Paris. Quoique l'auteur ne dise rien de bien nouveau dans ce pamphlet, on voit cependant qu'il s'était franchement rangé du côté des mécontents. Deux ans après il publia ses volumes *Beitrage zur Geschichte der neueren schönen Literatur in Deutschand*, Hambourg, 1833, dont il donna une édition française, sous le titre de *L'Allemagne*, Paris, 1835, 2 vol. in-12. L'auteur y déploie toute sa verve et son ironie naturelle contre la « vieille Germanie »; on y remarque surtout les pages consacrées à Luther et au récit des phases que la philosophie allemande avait subies depuis Kant. Mais les jugements qu'il porte sur les écrivains contemporains ont en général plus d'éclat et de hardiesse que de solidité. On y voit trop clairement qu'il s'agit pour lui plutôt de mettre en relief sa propre individualité que de rendre justice aux autres. Des hommes qui d'ailleurs s'étaient acquis la réputation la moins contestée y sont flagellés de la manière la plus impitoyable. C'est ainsi que son ancien maître et ami Auguste Guillaume Schlegel, qu'il avait naguère encensé comme un des héros littéraires de l'Allemagne, y est déchiré à belles dents.

En 1831 Heine commença à écrire pour la *Gazette d'Augsbourg* une série d'articles sur l'état de la France; il les réunit plus tard en un volume, et les publia en allemand, sous le titre : *Französi-*

sche Zustände, Hambourg, 1833, et en français, sous le titre de *Lutèce*, Paris (1), ... Il y a dans cet ouvrage des pages très-éloquentes; mais les portraits qu'il fait des hommes politiques montrent combien il était ingrat envers ceux qui lui avaient accordé une généreuse hospitalité. Sous le rapport du style, c'est peut-être l'ouvrage le plus fini de Heine. Son *Salon* (Hambourg, 1834) présente un lieu de rendez-vous intéressant, quoique le causeur principal soit un bavard prolixe, qui conte sur beaucoup de sujets plus qu'il ne sait; mais, en homme d'esprit, il se tire toujours d'affaire, au grand divertissement du lecteur. De tous ses écrits celui qui lui nuisit le plus dans l'opinion des libéraux de l'Allemagne, ce fut sa brochure *Sur L. Borne* (Heinrich Heine über L. Borne), Hambourg, 1838. Dans une critique acerbe et indigne, il s'attaque à la mémoire d'un homme d'un mérite reconnu et dont la tombe venait à peine de se fermer. Son *Attatroll* est un morceau satirique de premier ordre : sous le type de l'ours, vrai type d'ours allemand, l'auteur se moque impitoyablement des travers de ses compatriotes.

Dans un voyage qu'il fit en 1843 en Allemagne, Heine composa ses *Contes d'hiver* (Winter-Mährchen), dans lesquels il raconte des aventures imaginaires et des épisodes burlesques. Un grand nombre de professeurs, d'écrivains et d'artistes allemands y sont fort malmenés. Le poëte se promène à la fin du livre avec la déesse patronne de Hambourg à travers la ville. Pour ne pas trop fatiguer son compagnon, la patronne l'invite à monter chez elle. On s'assied au coin du feu, et au milieu de libations de punch, elle lui fait une déclaration d'amour, ce dont notre poëte est charmé. Après s'être félicités de leur heureuse rencontre, les deux amants se mettent à parler politique. Heine, en curieux mortel, interroge la déesse sur l'avenir de l'Allemagne. Au lieu de répondre, elle prend son amant par le bras, et le conduit dans un petit cabinet, et là, sans cérémonie, elle lui fait passer la tête par le trou d'une chaise percée, au fond de laquelle elle lui montre ce qu'il désire tant connaître. C'est par des lazzis de ce genre que Heine croyait se rapprocher d'Aristophane. En 1844 parut de lui un volume intitulé *Nouvelles Poésies* (Neuere Gedichte), qui renferme des morceaux dignes de figurer dans son *Livre des Chansons*. Sa dernière grande publication fut son *Romancero*, collection de romances et de poésies diverses, où à côté des accents éminemment lyriques de sa muse il se trouve les lamentations d'un malade désespéré. Heine à l'époque de la composition de ces vers était déjà très-souffrant; il sentait les premières atteintes de la maladie nerveuse qui depuis 1848 le tint presque constamment au lit jusqu'à sa mort. S'il n'a pas été toujours philosophe pendant qu'il jouissait d'une santé florissante, il le fut du moins durant cette longue agonie; car il conserva au milieu de ses douleurs une grande égalité d'humeur, et ne cessa de se moquer de lui-même et des autres. Sa garde étant obligée de le porter sur ses bras, il cria un jour à un ami entrant à ce moment, et qui s'informait de l'état de sa santé : « Je ne vais pas trop mal, mon cher; car, comme tu vois, je suis toujours choyé des femmes (1). »

Écrivain et poëte de premier ordre (1), Heine avait été surnommé par quelques-uns *le Voltaire de l'Allemagne* : il eut beaucoup d'admirateurs, mais peu ou point d'amis.

Germain Mæurer.

Julien Schmidt, *Histoire littéraire de l'Allemagne*. — Gottschalk, *Histoire littéraire de l'Allemagne*. — J. Duesberg, *Mouvement littéraire de l'Allemagne*; dans la *Revue de Paris* du 1er avril 1855. — A. Ruge, *Annales de Halle*, 1839. — *Feuilles pour la conversation littéraire*, par H. Margraff. — Hillebrand, *Histoire de l'Allemagne*. — *H. Heine, sa vie*, etc.; dans la *Revue des Deux Mondes*, 1er janvier 1852.

HEINE. *Voy.* Heyne.

HEINECCIUS (*Jean-Michel*) ou *Heinecke*, théologien protestant allemand, né à Eisenberg, le 14 décembre 1674, mort à Halle, le 11 septembre 1722. Il fit ses études à Iéna, Francfort et Giessen, visita la France et les Pays-Bas, et exerça plus tard le ministère ecclésiastique à Goslar (1699) et à Halle (1709). On a de lui : *Antiquitates Goslarienses*; Francfort, 1707; — *Syntagma de veterum Sigillis*; Francfort, 1709; — *De Originibus Domus Brandenburg.*; Quedlimbourg, 1707, in-fol.; — *Eigentliche und wahrhafte Abbildung der alten und neuen griechischen Kirche* (Tableau de l'Église grecque, ancienne et moderne); Leipzig, 1711; — *Prüfung der neuen Propheten* (Examen des nouveaux Prophètes); Halle, 1715, in-4°; — *Historia Historiæ, seu de fatis studii historico-chronici apud varias gentes; schediasma historicum, ubi semel subsidia nonnulla chronicon civitatis conscribendi indicantur*; Helmstædt, 1705, in-4°; — *De Jurisconsultis christianis priorum sæculorum, eorumque in Ecclesiam meritis*; Halle, 1713; — *Colloquia religiosa publice et privatim inter bina hæc sæcula habita*; Halle et Magdebourg, 1719, in-4°; etc. V—u.

Sax, *Onomasticon literarium*, P. VI, p. 45. — *Catal.*

(1) Heine n'écrivait que l'allemand : les éditions françaises de ses œuvres sont dues à MM. Lœwe-Weimars, Gérard de Nerval, Saint-René Taillandier, etc.

(1) Bien longtemps avant cette cruelle maladie, qui, commencée par une paralysie de la paupière de l'œil gauche, avait fini par déterminer une paralysie avec contracture et atrophie des jambes, j'avais souvent entendu H. Heine se plaindre du triste sort des hommes de lettres, « réduits à tourmenter perpétuellement leur imagination pour en tirer de quoi amuser le public ». Quelques mois avant sa mort, il reçut la visite de Béranger : ce fut sur mes vives instances que l'illustre chansonnier s'y était décidé. « Les gens de lettres, me disait-il chemin faisant, ont tant de vanité. » — « Mais il s'agit, lui répondis-je, de consoler celui qui souffre. » — Malheureusement ce que Béranger craignait ne se réalisa que trop : le lendemain, des journalistes, amis de Heine, parlèrent de cette visite comme d'un hommage rendu par le grand poëte français au premier poëte d'Allemagne. (*Note du Directeur.*)

Bibl. Bunav., t. I, vol. II, p. 1306. — H.-A. Franke, *Oratio funebr. J.-M. Heineccii*; dans *Nova Litteraria*, an. 1722, p. 130 seq. — J.-W. Schmidt, *Progr. in quo J.-M. H. Vita ab ipso scripta sistitur*; Helmstædt, 1709.

HEINECCIUS (*Jean-Gottlieb*), célèbre jurisconsulte allemand, frère du précédent, né le 11 septembre 1681, à Eisenberg, mort le 31 août 1741. Sur le conseil de son frère, diacre à Goslar, il étudia d'abord la théologie; mais ses goûts l'attiraient vers la jurisprudence. En 1708 il accepta à Halle la place de précepteur des enfants du général Golowkin. En 1713 il devint professeur près de la faculté de philosophie. En 1720 il obtint une chaire de droit. Trois ans après, il fut appelé à l'université de Franeker, qu'il quitta bientôt pour se fixer à Francfort-sur-l'Oder. Enfin, en 1733 il se rendit, sur l'injonction du roi de Prusse, à Halle, en qualité de professeur de droit. Ses cours attiraient un nombre considérable d'auditeurs. Ses ouvrages sont écrits avec pureté et élégance, tandis que ceux des jurisconsultes de son temps manquent de ces qualités. Heineccius a remis en honneur les traditions de la grande école de jurisprudence du seizième siècle. Pour être étudié et compris, le droit romain doit, selon lui, être constamment rapproché de l'histoire et des antiquités. Heineccius fut aussi l'inventeur d'une nouvelle méthode pour l'enseignement de la jurisprudence, laquelle fut appelée *axiomatique*, c'est-à-dire procédant par principes et déductions. « La collection des œuvres d'Heineccius, dit Camus, dans sa *Bibliothèque choisie des Livres de Droit*, est la plus nécessaire après celle des œuvres de Cujas. Son commentaire sur les lois *Julia* et *Poppæa* suffirait pour le mettre au rang des plus grands jurisconsultes. Aujourd'hui en Allemagne, l'autorité d'Heineccius décroît un peu, parce que quelques jurisconsultes qui sont venus après lui ont fait mieux, en profitant de ses recherches. » On a d'Heineccius : *Dissertatio de habitu et insignibus sacerdotalibus*; Leipzig, 1702, in-4°; — *De origine atque indole jurisdictionis patrimonialis*; Halle, 1716, 1729 et 1739, in-4°; — *Syntagma Antiquitatum Romanorum jurisprudentiam illustrantium, secundum ordinem Institutionum digestorum*; Halle, 1718, in-8°; Strasbourg, 1724, 1730, 1733, 1741, 1755, in-8°; Utrecht, 1745, 2 vol. in-8°; Bâle, 1742 et 1752; Genève, 1768; Francfort, 1761, 2 vol., in-8°; Leipzig, 1722, in-8°, avec des notes de Haubold; Francfort, 1841, avec des remarques de Mühlenbruch; — *Fundamenta Styli cultioris*; Halle, 1719, in-8°; Nuremberg, 1726, 1729, 1730, in-8°; Leipzig, 1743, in-8°, avec des notes de Gessner, etc. : premier essai d'un exposé méthodique et philosophique des règles du style latin; — *De Collegiis et Corporibus Opificium*; Halle, 1723 et 1756, in-4°; — *Elementa Juris civilis secundum ordinem Institutionum*; Amsterdam, 1725, 1728, 1731, 1738, in-8°; Leipzig, 1740, in-8°; Berlin, 1762, in-8°; avec des adjonctions de Uhle, Leipzig, 1766, in-8°, etc. Cet ouvrage, dont les nombreuses éditions attestent le succès, fut remanié à la fin du dix-huitième siècle successivement par Hopfner, Woltär, Waldeck et Biener, et servit, ainsi modifié, encore longtemps de manuel pour les cours d'Institutes; — *Commentarius ad legem Juliam et Papiam Poppæam, quo multa juris auctorumque veterum loca explicantur, vindicantur, emendantur atque illustrantur*; Amsterdam, 1725 et 1731, in-4°; Leipzig, 1778, in-4°; — *De Jurisconsultis semidoctis, causisque cur tam pauci hodie ad veram jurisprudentiæ laudem perveniant*; Francfort-sur-l'Oder, 1727, in-4°; — *De Juventio Celso, jurisconsulto*; Francfort-sur-l'Oder, 1727; — *Elementa Juris civilis secundum ordinem Pandectarum*; Amsterdam, 1728 et 1731, in-8°; Strasbourg, 1734, in-8°; Francfort, 1756, in-8°; Magdebourg, 1764, in-8°; Francfort, 1796, in-8°; etc.; — *Elementa Philosophiæ rationalis et moralis*; Amsterdam, 1729, in-8°; — *Elementa Juris Naturæ et Gentium*; Halle, 1730, in-8°; cinquième édition, Halle, 1768, in-8°; — *De Aquilio Gallo, jurisconsulto*; Francfort-sur-l'Oder, 1731, in-4°; — *De variis Saturninis Jurisconsultis*; Francfort-sur-l'Oder, 1731, in-4°; — *Historia Juris civilis Romani et Germanici*; Halle, 1733, in-8°; Leyde, 1740 et 1748, in-8°; Strasbourg, 1751 et 1765, in-8°, avec des notes de Ritter, augmenté d'une *Histoire du Droit français* par Silberaldt; — *De Salvio Juliano, jurisconsultorum sua ætate coryphæo*; Halle, 1733, in-4°; — *Elementa Juris Germanici, tum veteris, tum hodierni*: le tome Ier parut à Halle en 1735, et ensuite avec des adjonctions au même endroit en 1737, en même temps que le tome II; la troisième édition de cet ouvrage fut donnée à Halle, 1746, 2 vol. in-8°; — *Opuscula minora varii argumenti*; Amsterdam, 1738 et 1740, in-8°; Duisbourg, 1754 : recueil de dissertations et de préfaces mises en tête de divers ouvrages édités par Heineccius; — *Elementa Juris Cambialis*; Amsterdam, 1743, in-8°; Francfort, 1748, in-4°; huitième édition, Nuremberg, 1779, in-8°; traduit en allemand et en hollandais; — *Prælectiones academicæ in Puffendorfii De officio hominis et civis libros*; Leipzig, 1743, in-8°; publié par Uhle; — *Opuscula posthuma, in quibus historia edictorum edictique perpetui, vita Ludovici Germanici imperatoris aliaque continentur*; Halle, 1743, in-4°; — *Consilia et Responsa Juris*; Breslau, 1744, in-fol., publié par le fils d'Heineccius; — *Prælectiones academicæ in H. Grotii libros De Jure Belli et Pacis*; Berlin, 1744 et 1747, in-8°; — *Observationes theorico-practicæ ad Pandectas*; Berlin, 1760, in-8°; — *Observationes theorico-practicæ ad Institutiones*; Francfort, 1763, in-8°; — *Antiquitates Germanicæ jurisprudentiam patriam illustrantes*; Copen-

hague, 1772-1773, 2 vol. in-8°; — *De Usu et Præstantia veterum Numismatum in Jurisprudentia;* Nuremberg, 1774, in-8°; — *Recitationes in Elementa Juris civilis secundum ordinem Institutionum;* Breslau, 1765 et 1789, in-8°; Paris, 1810, 2 vol. in-8°, avec des notes de Dupin. Les œuvres d'Heineccius furent réunies par Uhle et publiées à Genève, 1744-1748, 8 vol. in-4°; deux volumes de supplément furent ajoutés en 1769; la même année parut à Genève une nouvelle édition, entièrement complète, des œuvres d'Heineccius, en 9 vol. in-4°. Heineccius s'est aussi fait remarquer comme éditeur; en cette qualité, il a publié entre autres : *Perizonii Dissertationes*, *Bynkerschœkii Observationes*, *Vinnii Commentaria ad Institutiones.* Dans les dernières années de sa vie, il avait entrepris une nouvelle édition de l'ouvrage de Brisson *De Verborum Significatione;* il ne put l'achever : elle fut terminée par Bœhmer. On doit encore à Heineccius un recueil très-important d'ouvrages et de dissertations juridiques, publié à Leyde, 1738-1741, 3 vol. in-fol., sous le titre de *Jurisprudentia Romana et Attica;* le premier volume contient les *Opuscula* de Fr. Baudoin, avec une biographie de ce jurisconsulte écrite par Heineccius; le second renferme les *Interpretationes* et les *Differentiæ Juris* de B. Chesius, ainsi que les *Variæ Lectiones* de Pancirole; le troisième, enfin, contient les *Leges Atticæ* de Samuel Petit. E. G.

J.-Chr.-G. Heineccius, *Commentarius de Vita, fatis et scriptis J.-G. Heineccii* (en tête des *Recitationes in Elementa Juris civilis* d'Heineccius, publiées à Breslau en 1768 et dans le premier volume des *Opera*). — Chauffepié, *Nouveau Dict. historique*. — Vriemœt, *Athenæ Frisicæ*, p. 799. — Vriemœt, *Professores Academiæ Franequeranæ*, p. 87. — Gœtten, *Gelehrtes Europa*, partie III, p. 513. — *Nouvelle Bibl. germanique*, t. II, p. 51. — *Acta diurna Lipsiensia* (année 1742, n° 18). — *Acta Societatis Latinæ Ienensis*, t. II, p. 285. — Hirsching, *Histor. litter. Handbuch*. — Ersch et Gruber, *Encyklopædie*.

HEINECCIUS (*Jean-Chrétien-Théophile*), jurisconsulte allemand, fils du précédent, né à Halle, en 1718, mort à Sagan (Silésie), en 1791. Il fut longtemps professeur à l'académie noble de Liegnitz; mais il se démit de sa charge quelques années avant de mourir. Il a été l'éditeur de plusieurs écrits de son père et de quelques ouvrages d'autres jurisconsultes. J. V.

Conversations-Lexikon.

HEINECKEN (*Charles-Henri* DE), frère du suivant, littérateur allemand et amateur éclairé des arts, né à Lübeck, en 1706, mort à Alt-Doebern (basse Lusace), le 23 janvier 1791 (1). Il étudia le droit à Leipzig, devint secrétaire du comte de Brühl, ministre de la cour de Saxe, et fut chargé de travaux et de missions importants. Tous ses moments de loisir étaient consacrés à la culture des beaux-arts. Il posséda une des plus belles collections de gravures de l'Allemagne. On a de lui : *Traité du Sublime par D. Longin, en grec et en allemand, avec sa vie*, etc.; Dresde, 1737, in-8°; — *Pflichten des Menschen, oder die ganze Moral im Zusammenhange* (Les Devoirs de l'Homme, ou résumé de toute la morale); ibid., 1738, in-8°; — *Recueil d'Estampes d'après les plus célèbres tableaux de la galerie royale de Dresde*; ouvrage français; Dresde, 1755-1757, 2 vol.; — *Nachrichten von Künstlern und Kunstsachen* (Notices sur quelques Artistes et sur quelques objets d'art); Leipzig, 1768-1771, 2 vol.; — *Schreiben an J.-P. Krause über die Beurtheilungen der Nachrichten von Künstlern und Kunstsachen* (Lettre à J.-P. Krause, ayant pour objet les différentes critiques des Notices sur quelques Artistes, etc.); Leipzig, 1771, gr. in-8°; — *Idée générale d'une Collection complète d'Estampes, avec une dissertation sur l'origine de la gravure et sur les premiers livres d'images*, ouvrage français; Leipzig et Vienne, 1770; — *Dictionnaire des Artistes dont nous avons des estampes, avec une notice détaillée de leurs ouvrages gravés;* Leipzig, 1778-1790, 4 vol. in-4°. Cet ouvrage, écrit en français, est très-estimé; il s'arrête à l'article *Diz;* — *Neue Nachrichten von Künstlern* (Nouvelles Notices sur quelques Artistes); Leipzig, 1786; — un grand nombre d'articles insérés dans le recueil *Leipziger Bibliothek der schœnen Wissenschaften*, etc. V—U.

Meusel, *Lexikon der von 1750-1800 verstorbenen deutschen Schriftsteller*, vol. V, p. 301. — Füssli, *Künstlerlexikon*, vol. II, p. 528. — Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyklopædie*. — Schlichtegroll, *Nekrolog auf das Jahr 1791*, vol. I, p. 294-305; vol. II, p. 381-388. — Sax, *Onomasticon literarium*, P VIII, p. 24. — Hambergero-Meuseliana, *Germania erudita*, P. I, p. 427; *Supplément*, p. 196, 4e éd.; P. II, p. 76 et 130.

HEINECKEN (*Chrétien-Henri*), enfant prodige, connu sous le nom d'*enfant de Lübeck*, né le 6 février 1721, mort le 27 juin 1725. Fils du peintre Paul Heinecken, à l'âge d'un an il savait par cœur les principaux événements racontés dans le Pentateuque; à deux ans il connaissait toute l'histoire sainte; à trois ans il apprit l'histoire universelle et la géographie, le latin et le français. On accourut de toutes parts pour le voir, et le roi de Danemark le fit venir en 1724 à Copenhague, pour s'assurer de tout ce qu'il avait entendu dire sur cet enfant. De retour à Lübeck, le jeune Heinecken tomba malade. Il prédit lui-même sa fin prochaine, et en parla avec calme en exhortant ses parents à ne pas se lamenter. Il était d'une constitution très-délicate, et ne vécut jusqu'à l'âge de quatre ans que du lait de sa nourrice. Sa vie a été écrite par plusieurs biographes, notamment par son précepteur, C. de Schöneich. V—U.

Christian von Schöneich, *Leben, Thaten, Reisen und Tod des Knaben von Lübeck;* Lübeck, 1726; 2e édit., Gœtt., 1779. — *Neues historisches Handlexicon*, vol. IV. — Hirsching, *Handbuch*. — *Teutsche Bibliothek*, vol. XVII.

HEINICKE (*Samuel*), philanthrope allemand, né le 10 avril 1729, à Nautzschütz, près de Weis-

(1) Non le 5 décembre 1792, comme le disent quelques biographes.

senfels (Prusse), mort à Leipzig, le 30 avril 1790. Il se livra d'abord à l'agriculture, entra au service militaire à l'âge de vingt-quatre ans, et devint garde du corps de l'électeur de Saxe. Son séjour à Dresde lui permit d'acquérir quelques connaissances; et lorsqu'il quitta l'état militaire, en 1757, il suivit les cours de l'université de Iéna. Le comte de Schimmelmann, à Hambourg, lui confia plus tard l'éducation de ses enfants, et Heinicke resta dix ans chez le comte. Ensuite il accepta la place de chantre à Eppendorf. Il rencontra dans ce village un sourd-muet, et entreprit de l'instruire suivant un système qu'il avait imaginé. Il réussit. Dès lors des élèves lui furent envoyés de différents endroits, et enfin l'électeur de Saxe lui confia la direction d'un établissement qu'il créa à Leipzig, en 1778, pour l'instruction des malheureux sourds-muets. La méthode de Heinicke surpassait, dit-on, sous certains rapports, celle de l'abbé de l'Épée. Cependant on accusait Heinicke de traiter ses élèves avec trop de dureté. Sa brusquerie se retrouve jusque dans ses écrits, qui contiennent parfois des idées neuves, mais que de grossières invectives déparent souvent. Après sa mort, sa veuve continua de diriger son école. Les principaux ouvrages de Heinicke sont : *Biblische Geschichte des alten Testaments zum Unterrichte taubstummer Personen* (Histoire sainte de l'Ancien Testament, à l'usage des sourds-muets); Hambourg, 1776, in-8° ; il n'a donné que la première partie ; — *Beobachtungen über Stumme und über die menschliche Sprache in Briefen* (Observations sur les Muets et sur le langage humain, en forme de lettres); Hambourg, 1778, in-8°; — *Ueber die Denkart der Taubstummen und die Misshandlungen, denen sie durch unsinnige Kuren und Lehrarten ausgesetzt sind* (Sur la Pensée chez les Sourds-Muets, et les mauvais traitements auxquels ils sont exposés par des soins et des méthodes d'enseignement déraisonnables); Leipzig, 1780, in-8° ; — *Ueber alte und neue Lehrarten* (Sur l'ancienne et la nouvelle Méthode d'Enseignement); Leipzig, 1783; — *Wichtige Entdeckungen und Beitræge zur Seelenlehre und zur menschlichen Sprache* (Découvertes importantes en Psychologie et dans le langage humain); Leipzig, 1784, in-8°; — *Metaphysik für Schulmeister und Plusmacher* (Métaphysique pour les maîtres d'école et les faiseurs de plus); Halle, 1785; — *Ueber graue Vorurtheile und ihre Schædlichkeit* (Sur les vieux Préjugés et les préjudices qu'ils causent); Copenhague et Leipzig, 1787 ; — *Scheingœtterei der Naturalisten, Deisten und Atheisten* (De la fausse Religion des partisans de la philosophie naturelle, des déistes et des athéistes); Kœthen, 1788; — *Neues A B C, Sylben und Lesebuch, neibst einer Anweisung, das Lesen in kurzer Zeit auf die leichteste Art und ohne Buchstabiren zu lernen* (Nouvel A B C syllabaire et livre de lecture, avec l'indication d'un moyen d'apprendre facilement à lire sans épeler) : ce livre fut plusieurs fois imprimé aux frais de l'auteur, et la dernière fois à Leipzig, en 1790. Schlichtegroll attribue en outre à Heinicke un *Dictionnaire de la Critique de la Raison pure et des ouvrages philosophiques de Kant*, imprimé en allemand, à Presbourg, en 1789, in-8°; Meusel dit seulement qu'il est auteur de la préface. Heinicke a donné des articles au *Teutschen Merkur* et au *Teutsches Museum* de 1785, dans lesquels il cherche à prouver, contrairement au sentiment de l'abbé de l'Épée, qu'on doit apprendre aux sourds-muets non-seulement à écrire, mais encore à parler. J. V.

Nicolai, *Reisen*. — Petschke, *Historische Nachricht von dem Unterrichte der Taubstummen und Blinden*; Leipzig, 1793. — Schlichtegroll, *Nekrolog*, 1790, p. 313-315. — Meusel, *Verstorb.*, etc. — *Conversations-Lexikon*. — Ersch et Gruber, *Allgem. Encyklopædie*.

HEINITZ (*Frédéric-Auguste-Antoine*, baron DE), économiste allemand, né à Dresde, le 14 mai 1725, mort à Berlin, le 15 mai 1802. Il fit ses études à Schulpforte et à l'Académie de Freiberg, et devint directeur des mines du royaume de Prusse et ministre d'État. On a de lui : *Essai d'Économie politique ;* Bâle, 1785 ; — *Mémoire sur les produits du règne minéral de la monarchie prussienne et sur les moyens de cultiver cette branche de l'économie politique :* Berlin, 1786, in-4°. R. L.

Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyklopædie*.

* **HEINLEIN** (*Henri*), peintre allemand, né en 1803, à Nassau-Weilburg. Il a fait ses études à l'académie de peinture de Munich, où il a fixé sa demeure. Depuis 1845 il est membre honoraire de l'académie de cette ville. C'est un paysagiste distingué : ses productions se font remarquer par leur genre grandiose et sauvage, empreint d'une fantaisie puissante. Il aime surtout les grandes masses, les forêts sombres, les glaciers. On peut lui reprocher d'éclairer souvent ses sujets de lumières fantastiques et peu naturelles. A. DE L.

Conv.-Lex.

HEINROTH (*Jean-Chrétien-Frédéric-Auguste*), physiologiste et médecin allemand, né à Leipzig, le 17 janvier 1773, mort dans cette même ville, le 16 février 1843. Il fit ses études à l'université de Vienne, et devint en 1812 professeur à l'université de Leipzig. Parmi ses nombreux ouvrages on remarque : *Grundzüge der Naturlehre des menschlichen Organismus* (Éléments de la Science naturelle de l'Organisme humain); Leipzig, 1807 ; — *Beitræge zur Krankheitslehre* (Études de Nosologie); Gotha, 1810 ; — *Lehrbuch des Seelenstoerungen und ihrer Behandlung* (Des Altérations des facultés intellectuelles et de leur traitement); Leipzig, 1818, 2 vol. ; — *Lehrbuch der Anthropologie* (Traité d'Anthropologie) ; ibid., 1822 ; 2e édit., 1831 ; — *Lehrbuch der Seelengesundheitskunde* (Traité de Médecine psychologique) ; ibid., 1824-1825, 2 vol.; — *System der psychisch-gerichtlichen*

Medicin (Système de Médecine psycho-criminelle); ibid., 1825; — *Die Psychologie als Selbsterkenntnisslehre* (La Psychologie considérée comme moyen d'acquérir la connaissance de soi-même); Leipzig, 1827; — *Von den Grundfehlern der Erziehung und ihren Folgen* (Des principaux Défauts de l'Éducation et de leurs conséquences); ibid., 1828; — *Pisteodicee, oder Resultate freier Forschungen über Geschichte, Philosophie und Glauben* (Pistéodicée, ou résultats de recherches indépendantes sur l'histoire, la philosophie et la religion); ibid., 1829; — *Geschichte und Kritik des Mysticismus aller bekannten Völker und Zeiten* (Histoire et Critique du Mysticisme de tous les peuples et de tous les temps); ibid., 1830; — *Grundzüge der Criminalpsychologie, oder die Theorie des Boesen in ihrer Anwendung auf die Criminalrechtspflege* (Principes de la Psychologie du Crime, ou la théorie du mal appliquée à la juridiction criminelle); Berlin, 1833; — *Ueber die Lüge* (Du Mensonge); Leipzig, 1834; — *Ueber Erziehung*, etc. (De l'Éducation); Leipzig, 1836-1837, 2 vol. R. L.

Conversat.-Lex. — Engelmann, *Bibliotheca Chirurgico-Medica.*

HEINS. *Voy.* HEIN et HEYNS.

* **HEINSBERG** (*Jean* DE), prélat belge, mort à Diest, en 1459. D'abord chanoine de Liége et archidiacre de Heshaye, il fut élu évêque de Liége à l'âge de vingt-trois ans. « Son règne fait époque dans les fastes de l'histoire nationale, dit le comte de Becdelièvre, par le rétablissement du tribunal des vingt-deux, anéanti depuis la bataille d'Othée, et la cessation du fameux tribunal de paix, auquel Philippe, duc de Bourgogne, porta le dernier coup, en s'y soustrayant afin de détruire le pouvoir et l'influence que ce tribunal procurait aux évêques de Liége sur tous les vassaux et les seigneurs du diocèse. Ici commence la lutte ouverte entre les ducs de Brabant et les Liégeois, qui perdirent leur puissance tout en restant libres. Le règne de Heinsberg, partisan de la maison de Bourgogne, ne fut qu'une série de troubles, de dissensions et de guerres, que la France attisait en secret dans sa haine contre les ducs de Bourgogne, et dont les Liégeois furent les dupes et les victimes. » En 1421, Heinsberg, avec toute la noblesse du pays, prit la croix, dans l'église de Saint-Lambert, et marcha contre les hussites en Bohême, sur les instances du pape, qui avait ordonné une croisade contre eux. Son adhésion à la paix honteuse que le duc de Bourgogne imposa aux Liégeois en 1431 fut le prétexte de la conjuration des Anthins, dont tous les partisans furent proscrits ou suppliciés. En 1444, Heinsberg résolut de partir pour la Palestine, afin d'accomplir un vœu qu'il disait avoir fait pour obtenir la cessation des maux qui affligeaient le pays. Arrivé à Venise, il écrivit au bey de Tunis pour obtenir un laissez-passer; mais le titre de duc de Bouillon, qu'il avait pris dans sa lettre, lui attira un refus qui le força à revenir dans son diocèse. Pressé par le duc de Bourgogne, et dégoûté du monde, il abdiqua l'évêché de Liége en faveur de Louis de Bourbon, neveu de ce duc, et mourut peu de temps après. « Jean de Heinsberg, dit M. de Becdelièvre, était versé dans les sciences et la littérature. Plus ami des plaisirs et de la volupté que de ses devoirs, il passa la plus grande partie de son épiscopat à la cour de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, alors regardée comme la plus magnifique et la plus galante de l'Europe. On le soupçonna même d'entretenir un commerce criminel avec Isabelle de Portugal, troisième femme de ce duc, et d'être le père de Charles le Téméraire, fils de cette princesse. » Heinsberg assista au congrès d'Arras, où il prit les intérêts de la maison de Bourgogne contre Charles VII, roi de France. Au couronnement de l'empereur Frédéric III, à Aix-la-Chapelle, il déploya une grande magnificence, et se fit remarquer par son bon goût, son luxe et ses belles manières. On a de lui : *Statuta Diœcesis Leodiensis*; — *Reformatio Cleri Leodiensis.* J. V.

Comte de Becdelièvre-Hamal, *Biographie Liégeoise*, tome Ier, p. 145.

HEINSE (*Jean-Jacques-Guillaume*), littérateur allemand, né le 16 février 1749, à Langewiesen (principauté de Schwarzbourg-Sondershausen), mort à Mayence, le 22 juillet 1803. Il passa une partie de sa jeunesse à Erfurt, Iéna, Halberstadt et Dusseldorf, où il vécut dans l'intimité de Wieland, de Gleim, de Jean-Georges Jacobi et d'autres célébrités littéraires de l'époque, et partit en 1780 pour l'Italie. De retour en Allemagne, il trouva une position stable à Aschaffenbourg, auprès de Frédéric-Charles-Joseph, électeur de Mayence, qui l'attacha en 1787 à sa personne en qualité de secrétaire particulier. Après la mort de ce prince, Heinse devint conservateur de la Bibliothèque électorale. Ses écrits, dans lesquels il a voulu faire l'apothéose des jouissances sensuelles, respirent une volupté passionnée, poussée quelquefois jusqu'au cynisme. Le style en est chaleureux, énergique et d'un coloris brillant. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées par Laube; Leipzig, 1838. Elles comprennent les ouvrages suivants : *Sinngedichte* (Épigrammes); Halberstadt, 1771; — *Begebenheiten des Encolp* (Aventures d'Encolpe), traduites du *Satiricon* de Pétrone; Rome et Schwabach, 1773, 2 vol.; — *Laidion, oder die eleusinischen Geheimnisse* (Laïdion, ou les mystères d'Éleusis); Leipzig, 1774; — une traduction de la *Jérusalem délivrée*; Mannheim, 1781, 4 vol.; Zürich, 1782, 2 vol.; — une traduction du *Orlando* d'Arioste; Hanovre, 1782, 4 vol.; — *Ardinghello und die glückseligen Inseln* (Ardinghello et les Iles fortunées), histoire italienne du seizième siècle, dans laquelle l'auteur a exposé ses idées sur la peinture; Leipzig, 1787, 2 vol.; cet ouvrage a été traduit en français par Welzien et

Faye jeune; Paris, 1800; — *Hildegard von Hohenthal*, roman contenant les idées de Heinse sur la musique; Berlin, 1795-1796, 2 vol.; nouvelle édit., 1804, 3 vol.; — *Anastasia und das Schachspiel* (Anastasie et le Jeu d'Échecs), lettres sur l'Italie; Francfort, 1803, 2 vol. Korten a publié la *Correspondance de Heinse avec Gleim et Johannes von Müller;* Zurich, 1806-1808, dans laquelle on remarque surtout la description que Heinse donne des meilleurs tableaux de la galerie de Dusseldorf. R. L.

Gervinus, *Gesch. d. deutsch. Poesie*, 4e édit., vol. IV, 226, 233, 490; vol. V, p. 4-13. — Jul. Schmidt, *Gesch. d. deutsch. Literat. du XIX Jahrh.*, 2e édit., vol. I, p. 221-224. — Th. Mundt, *Gesch. d. Liter. der Gegenwart*, 2e édit., 1853, p. 76. — Th. Mundt, *Allgem. Literat. Gesch.*, vol. II, p. 518; vol. III, p. 126. — *Conv.-Lex.* — Ersch et Gruber, *Encyklopædie*. — Meusel, *Gel. Teutschland*. 5e édit., vol. III, p. 178, sqq.; XI, p. 334. — *Neuer deutsch. Mercur*, 1803, n° 7. — Eichhorn, *Gesch. d. Literat.*, vol. IV, sect. II, p. 1099, sqq. — Jörden, *Lex. deutsch. Dichter und Prosaist.*, vol. II, p. 344, sqq.; vol. VI, p. 286, sqq. — F. Horn, *Poesie und Beredsamkeit der Deutschen*, vol. III, p. 328, sqq.

HEINSIUS (*Daniel*), célèbre philologue néerlandais, né à Gand; selon les uns en 1580, selon les autres en mai 1581, mort le 25 février 1655. Son père, d'une ancienne famille de Gand, forcé de quitter la Belgique à cause de ses croyances calvinistes, emmena avec lui le jeune Heinsius d'abord en Angleterre et ensuite en Hollande, et prit à cœur de surveiller lui-même l'éducation de son fils. Ce dernier montra d'abord une antipathie invincible pour la grammaire et surtout pour la langue grecque. Mais à l'âge de neuf ans il composa, sans connaître les règles de la prosodie latine, un poëme latin, qui le fit regarder comme un prodige. Son goût pour la poésie devint si prononcé, que ses maîtres purent en tirer parti, afin de vaincre son aversion pour le travail. On a conservé une élégie latine faite par lui à l'âge de dix ans sur la mort d'une jeune fille, compagne de ses jeux, ainsi que plusieurs épigrammes écrites par lui à la même époque. En 1595 son père l'envoya à l'université de Franeker pour qu'il y étudiât la jurisprudence. Mais au lieu de suivre les cours de droit, le jeune Heinsius s'éprit tout à coup de la langue et de la littérature grecques, et s'y appliqua avec une ardeur que les représentations de son père ne purent modérer. S'étant rendu en 1597 à l'université de Leyde, il y fit la connaissance de Joseph Scaliger, ce qui le décida irrévocablement pour l'étude des belles-lettres. Il avait une telle vénération pour Scaliger, que ce dernier l'ayant un jour traité en plaisantant de négligent, parce que Heinsius n'avait pas terminé à l'heure fixée une traduction du latin en grec dorique, il en fut tellement affecté qu'il s'abstint de toute nourriture pendant plusieurs jours. En 1599 il commença à Leyde des leçons publiques sur les langues et les littératures grecque et romaine. Après avoir publié à l'âge de vingt ans ses *Crepundia Siliana*, dans lesquels manque encore la pleine maturité du jugement, mais qui attestaient une immense lecture, il devint en 1606 professeur d'histoire et de politique à Leyde, et plus tard bibliothécaire et secrétaire de l'université. En 1611 il épousa la sœur de Jean Rutgers (*voy.* ce nom). Sept ans après il fut nommé par Gustave-Adolphe historiographe de Suède. Lors des démêlés théologiques qui troublèrent les Provinces-Unies à cette époque, il se déclara pour le parti vainqueur, et devint secrétaire du synode de Dordrecht. Très-lié autrefois avec Hugo Grotius, il n'osa plus alors avouer son rapport d'amitié avec ce grand homme, et s'attira par sa conduite envers lui des reproches mérités. Plus tard il s'appliqua avec zèle à l'étude des langues orientales. La mémoire l'abandonna dans les dernières années de sa vie. Heinsius, surnommé par Casaubon *Le petit Scaliger*, procédait souvent comme ce dernier dans les éditions qu'il donnait des auteurs de l'antiquité, c'est-à-dire qu'il en remaniait le texte assez cavalièrement, sans tenir grand compte des manuscrits. Ses travaux philologiques n'ont pas tous une valeur égale; il y en a d'excellents et il y en a de détestables. Comme poëte latin, Heinsius se fit remarquer par son talent exercé d'imiter tantôt tel écrivain de l'antiquité, tantôt tel autre. Sa tragédie latine d'*Herodes infanticida*, qui fit tant de bruit lorsqu'elle fut publiée, a bien plus de défauts que Balzac n'en avait signalés dans sa dissertation sur cette pièce. La disposition du sujet est entièrement manquée, et le P. Rapin n'est pas très-loin de la vérité lorsqu'il dit que Heinsius est froid, ennuyeux et forcé dans la tragédie d'*Hérode*. On a de lui : *Crepundia Siliana, notæ in Silium Italicum*; Leyde, 1600, in-16; Cambridge, 1646, in-16; — *Auriacus, sive libertas samia. Accedunt Jambi partim morales, partim ad amicos, partim amicorum causa Scripti;* Leyde, 1602, in-4°. L'*Auriacus* est une tragédie sur la mort de Guillaume le Taciturne, écrite dans le goût de celles de Sénèque; — *Hesiodus, cum scholiis;* Leyde, 1603, in-4° : édition estimée; — *Theocritus, cum scholiis;* Leyde, 1603, in-4° : édition médiocre; — *Paraphrasis Andronici Rhodii in Aristotelis Ethica, græce et latine;* Leyde, 1607 et 1617, in-4°; — *Maximi Tyrii Dissertationes, græce et latine;* Leyde, 1607 et 1614, in-8°; — *Dissertatio de Nonni Dionysiacis;* Leyde, 1610, in-8°; — *Senecæ Tragœdiæ, cum notis;* Leyde, 1611, in-8°; — *Aristotelis Poetica, græce et latine, cum notis;* Leyde, 1611, in-8°; ibid., 1643, in-12. Heinsius se vantait d'avoir achevé ce travail en quelques jours; les modifications qu'il fit subir au texte d'Aristote sont tout à fait arbitraires (*voy. Aristotelis Opera*, éd. Buhle, t. V, préf., p. 34); — *Theophrasti Ereni Opera omnia, græce et latine, cum notis;* Leyde, 1611-1613, 2 vol. in-fol. : mauvaise édition au jugement de Schneider; — *Horatius, cum notis, cum tractatu de satira horatiana;* Leyde, 1612, in-8° : les corrections

proposées par Heinsius pour le texte d'Horace ne sont pas heureuses ; — *Poemata ;* Leyde, 1613, 1616, in-12; Amsterdam, 1649, in-12, etc.; ce volume contient : *Elegiarum Libri III ; Manes Jos. Scaligeri*, *J. Lipsii*, *J. Dousæ ; Hipponax*, *qualis esse debeat vere litteratus ; Silvarum Liber I ; Peplus*, recueil de quarante-neuf épigrammes grecques, dans lesquelles Heinsius a caractérisé les principaux philosophes de l'antiquité; — *Orationes ;* Leyde, 1615, 1620, 1627, etc., in-12 et in-8° ; ce recueil contient entre autres : *Oratio in funere J. Scaligeri*, *Laudatio J. Dousæ ; De Utilitate quæ ex tragœdiarum lectione percipitur ;* — *Notæ et Emendationes in Clementem Alexandrinum ;* Leyde, 1616, in-fol.; — *Dissertatio*, *an viro literato ducenda uxor*, *et qualis? et alia amœniora opuscula ;* Leyde, 1618, in-12 ; — *Paraphrasis perpetua in Politica Aristotelis ;* Leyde, 1621, in-4° ; — *De Contemptu Mortis Libri VI*, *versu et prosa ;* Leyde, 1621, in-8° ; — *Aristarchus sacer*, *seu exercitationes ad Nonni Paraphrasin in Johannem ;* Leyde, 1627, in-8°; — *Rerum ad Sylvam-Ducis atque alibi in Belgis aut a Belgis anno* 1629 *gestarum ;* Leyde, 1631, in-fol.; — *Exercitationes sacræ ad Novum Testamentum ;* Leyde, 1639, in-fol.; — Heinsius a encore donné des éditions de Térence, de Tite Live et d'Ovide; il a aussi publié quelques petits écrits satiriques et comiques : *Laus Pediculi*, *ad conscriptos mendicorum Patres*, inséré dans les *Dissertationes ludicræ ;* Leyde, 1638, in-12 ; — *Laus Asini*, *in qua præter ejus animalis laudes ac naturæ propria*, *cum politica non pauca*, *tum nonnulla alia diversæ eruditionis adsperguntur ;* Leyde, 1623, in-4°, sous l'anonyme. Heinsius enfin a écrit plusieurs poëmes en hollandais, qui furent publiés par P. Scriverius et souvent réimprimés (*voyez* de Vries, *Histoire de la Poésie hollandaise*, t. I, p. 139). Plusieurs lettres de lui se trouvent dans les *Epistolæ celeberrimorum Virorum*, publiées en 1715, à Amsterdam. E. G.

Foppens, *Bibl. Belgica*. — Baillet, *Jugements des Savants*, t. VI, p. 238 et 421 ; t. III, p. 57 ; t. IV, p. 259, t. V, p. 81. — Thysius, *Oratio in D. Heinsii obitum* (dans les *Memoriæ Philosophorum*, de Witten). — Sax; *Onomasticon lit.*, t. IV, p. 126. — Ersch et Gruber, *Encyklopædie*. — T. Creuzer, *Zur Geschichte der classischen Philologie*, p. 104.

HEINSIUS (*Nicolas*), célèbre philologue et homme d'État hollandais, fils du précédent, né le 29 juillet 1620, à Leyde, mort à La Haye, le 7 octobre 1681. Élevé avec soin par son père, il entretenait dès sa dix-septième année un commerce épistolaire avec Jac.-Fr. Gronovius, Hugo Grotius et autres érudits. Ce qui l'intéressait déjà le plus, c'étaient les poëtes latins. Voulant faire une nouvelle édition d'*Ovide*, il se rendit en Angleterre pour examiner plusieurs manuscrits de cet auteur; mais le mauvais vouloir des bibliothécaires anglais le fit bientôt retourner en Hollande. De là il se rendit d'abord en Brabant, et ensuite en 1645 à Paris, toujours pour prendre connaissance des meilleurs manuscrits d'Ovide et aussi de Claudien. En France il fut reçu avec les plus grandes prévenances par les hommes les plus distingués, notamment par le duc de Montausier, auquel il dédia un recueil de poésies latines. Vers le milieu de l'année 1646, il partit pour l'Italie. Après avoir collationné à Pise et à Florence une quantité de manuscrits d'auteurs latins, il se rendit à Rome, où il fut accueilli par L. Holstenius, ancien ami de son père. Ensuite il visita Naples; mais en 1647 les excès sanglants de la révolution conduite par Masaniello le forcèrent à quitter cette ville. Il parcourut encore une grande partie de l'Italie, et il y publia, sous le titre d'*Italica*, un nouveau volume de poésies latines, dans lesquelles il exprimait son enthousiasme pour ce beau pays. Cela lui nuisit dans l'esprit de beaucoup de ses compatriotes, qui ne pouvaient comprendre comment on pouvait préférer les sites de l'Italie à ceux de la Hollande. De retour à Leyde, en 1648, Heinsius en repartit l'année suivante, pour se rendre à Stockholm, où l'appelait une invitation de la reine Christine. Il y entretint de bons rapports avec les savants de la cour de Suède, Saumaise excepté, dont il s'attira la haine par son mérite, qui venait d'être mis en plein jour par une excellente édition de *Claudien*. En 1651 Christine l'envoya en Italie avec Langermann, pour y acheter des livres et manuscrits rares. Heinsius y fit d'heureuses acquisitions, au sujet desquelles Christine lui écrivit de longues lettres très-flatteuses; mais il ne put obtenir d'elle le remboursement de ses avances, qui se montaient à treize mille florins. Forcé par cet embarras d'argent de retourner à Leyde, il se rendit à la fin de l'année 1653 à Upsala, d'où il écrivit à la reine Christine une longue lettre, dans laquelle il lui exposait son état de gêne, résultat du refus qu'elle faisait d'acquitter le coût des achats dont elle l'avait chargé. Après beaucoup de démarches, il reçut d'elle en 1654 une assignation sur le trésor; mais il ne put jamais en obtenir le payement (1). Après l'abdication de Christine, il fut nommé, en 1654, résident des états généraux auprès du nouveau roi de Suède. L'année suivante, il retourna à Leyde pour y recueillir la fortune de son père, qui venait de mourir. Sa santé délabrée lui fit refuser le poste d'ambassadeur auprès du roi de Danemark; mais il accepta en 1656 l'emploi lucratif de secrétaire de la ville d'Amsterdam. Il y fut rejoint en 1657 par une jeune fille avec laquelle il avait entretenu en Suède une liaison passagère, mais qui prétendait avoir de lui deux fils, et qui l'actionna

(1) Malgré ce procédé, il ne rompit pas avec Christine; mais lorsqu'elle apprit plus tard qu'il désapprouvait l'assassinat de Monadelschi, elle lui fit savoir « qu'elle était lasse de protéger ses sottises et qu'elle ne voulait plus entendre parler de lui ».

en justice pour le forcer à l'épouser. Ayant perdu son procès en première instance, Heinsius se démit de ses fonctions, et alla se fixer, en 1658, à La Haye pour y reprendre ses anciennes études sur les poëtes latins, qu'il n'abandonna pas lorsqu'il fut retourné peu de temps après en Suède comme ambassadeur des états généraux. Vers cette époque, il fut compris dans la liste des savants auxquels Louis XIV accorda des pensions; mais il n'en accepta pas, à cause de ses fonctions. En 1664 il eut à déployer beaucoup d'activité pour empêcher la Suède de conclure une alliance avec l'Angleterre, alors en guerre avec la Hollande. En 1667 il obtint un congé après beaucoup d'instances; il en profita pour se rendre à La Haye, afin de faire terminer différents procès que lui suscitaient plusieurs de ses parents. Peu de temps après il fut envoyé en Russie pour rétablir la bonne entente entre cette puissance et la Suède. Il y resta jusqu'en 1670; de retour à La Haye en 1671, il n'y trouva pas le repos que l'état de sa santé lui faisait désirer, et il fut forcé de faire plusieurs voyages en Allemagne, à cause de la guerre de son pays avec la France. En 1674 il se retira enfin des affaires publiques, et alla d'abord habiter La Haye, qu'il quitta bientôt pour fuir plusieurs de ses parents, contre lesquels il était forcé de plaider. Il établit alors sa demeure dans la petite ville de Viane, à deux lieues d'Utrecht. Ses dernières années se passèrent dans l'étude des auteurs latins et dans l'intimité de quelques amis intimes, parmi lesquels il faut citer surtout Grævius. Heinsius mourut sans postérité. Ses travaux sur les poëtes latins sont de main de maître, au jugement de Ruhnken et de Fr. Jacobs; mais il n'a pas montré autant de sagacité lorsqu'il s'est occupé de prosateurs. Ses poésies latines méritent la réputation dont elles jouissaient auprès de ses contemporains. On a de lui : *Elegiarum Liber;* Paris, 1646, in-4° : livre devenu très-rare; — *Italica, seu alter elegiarum liber;* Padoue, 1648; — *Claudianus, cum notis;* Leyde, 1650, in-12, et 1665, in-8°; — *Ovidius, cum notis;* Amsterdam, 1652, 1661, 1668, 3 vol. in-12; — *Virgilius;* Amsterdam, 1664, in-12; ibid., 1676, in-8°; Leyde, 1684, in-12; Utrecht, 1704, in-12; les notes de Heinsius sur Virgile furent publiées par P. Burmann le jeune dans l'édition de ce poëte qui parut à Amsterdam en 1746, en 4 vol. in-4°; — *Poemata, cum J. Rutgersii carminibus postumis;* Amsterdam, 1666, in-8°; — *Prudentius, cum notis;* Amsterdam, 1667, in-12; — *Vellejus Paterculus, cum libello castigationum;* Amsterdam, 1778, in-12; Leyde, 1719, in-8°; — *Valerius Flaccus;* Amsterdam, 1680, in-12; Leyde, 1702, in-12, et 1724, in-4°, avec des notes recueilliees par Burmann dans les manuscrits de Heinsius; — *Adversariorum Libri IV, numquam antea editi; subjiciuntur notæ ad Catullum et Propertium;* Harling, 1742, in-4°, publié par les soins de P. Burmann : trésor d'érudition au jugement de Fr. Creuzer; — on a encore publié des remarques de Heinsius sur Pedo Albinovanus, dans l'édition de cet auteur publiée à Amsterdam en 1715; sur Phèdre, dans l'édition donnée à Amsterdam, en 1698; sur Sénèque le tragique, dans l'édition qui a paru à Delft, en 1728; sur Pétrone, dans l'édition publiée à Utrecht, en 1709; sur Silius Italicus, dans l'édition donnée à Utrecht, en 1717; sur Quinte Curce, dans l'édition publiée en 1724, à Leyde, par Snakenburg; sur Tacite, enfin, dans les *Miscellaneæ Observationes in auctores veteres;* Amsterdam, 1732-1738, t. IX, pars II, p. 282; pars III, p. 382; — les nombreuses lettres de Heinsius se trouvent dans les tomes IV et V de la *Sylloge Epistolarum*, publiée par Burmann; elles sont d'un grand intérêt pour l'histoire littéraire du dix-septième siècle. E. G.

Burmann, *N. Heinsii Vita* (en tête des *Adversaria* de Heinsius, publiés en 1742). — *Journal des Savants*, année 1682, p. 112. — Baillet, *Jugements des Savants* t. II, p. 255, et t. IV, p. 312. — Foppens, *Bibl. Belgica.* — Sax, *Onomasticon*, t. IV, p. 506. — Ersch et Gruber, *Encyklopædie.* — Fr. Creuzer, *Zur Geschichte der classischen Philologie.*

HEINSIUS (*Antoine*), grand-pensionnaire de Hollande, né vers 1641, mort à La Haye, le 3 (13) août 1720. Créature et confident intime du prince Guillaume III d'Orange, il fut durant quarante ans le premier mobile de la politique hollandaise. Élu grand-pensionnaire, il fut, par des réélections quinquennales, maintenu jusqu'à sa mort dans ce poste supérieur. Il partageait vivement les sentiments d'animosité que l'ambition et l'arrogance de Louis XIV avaient inspirés à ses concitoyens et au chef de la république. Ce prince l'envoya à Paris après la paix de Nimègue (1678), pour y revendiquer ses droits sur la principauté d'Orange et la liberté des calvinistes dans ce territoire. Le grand-pensionnaire parla si vivement à Louvois que ce ministre le menaça de la Bastille. « Une telle menace faite à un sujet, dit Voltaire, eût été odieuse, tenue à un négociateur étranger, c'était un insolent outrage au droit des gens. On peut juger s'il dut laisser de profondes racines dans le cœur du magistrat d'un peuple libre. » Lorsque Guillaume fut monté sur le trône d'Angleterre (1689), Heinsius dirigea dans le plus grand accord avec ce monarque les affaires de la Hollande; et par son influence le roi disposait des états généraux encore plus que du parlement anglais. Heinsius fut un des auteurs de la *grande alliance* avec l'empereur, le roi d'Angleterre, le roi de Prusse, le duc de Savoie Victor-Amédée, le roi de Danemark et l'électeur de Hanovre contre Louis XIV et Philippe V, au sujet de la succession d'Espagne. Après de brillants succès, six campagnes fatales vinrent affliger les armes françaises; les trois seules défaites de Blenheim, de Ramillies, de Turin coûtèrent chacune une armée.

Vainement Louis XIV avait prodigué les trésors et le sang de ses sujets pour défendre l'intégrité de la monarchie espagnole; les Pays-Bas étaient perdus, l'Italie envahie et les provinces aragonaises reconnaissaient Charles III, le prétendant autrichien au trône d'Espagne. Dans cette triste circonstance (1706) Louis XIV mit tout en œuvre pour ouvrir des négociations. Il s'adressa à la Hollande; mais Heinsius, qui croyait le salut de sa patrie attaché à l'humiliation de la France, repoussa tout arrangement séparé. Il s'était lié d'amitié avec les deux grands généraux de l'époque, le duc Marlborough et le prince Eugène; on les nommait *le triumvirat*, parce qu'ils dirigeaient à eux trois les intérêts de la grande alliance. Tout puissants et indispensables durant la guerre, ils n'eussent plus été que des ambitieux incommodes après la paix : aussi s'obstinaient-ils à continuer les hostilités. « Le prince, dit Voltaire, y trouvait sa grandeur et sa vengeance; le duc, sa gloire et une fortune immense, qu'il aimait également; le troisième, gouverné par les deux autres, se regardait comme un spartiate qui abaissait un roi de Perse. » Heinsius répondit (19 novembre 1706) « que les Hollandais étaient inséparablement attachés à leurs alliés, et qu'ils exigeaient comme condition préliminaire que l'Espagne et les États dépendant de cette monarchie, dans l'Ancien comme dans le Nouveau Monde, appartiendraient à la maison d'Autriche ». Louis XIV ne pouvait abandonner Philippe V. La guerre continua donc : la défaite d'Oudenarde (11 juillet 1708), la prise de Lille (22 octobre), celle de Gand (30 décembre), les fautes de Vendôme, de Berwick, du duc de Bourgogne, la misère générale et la famine forcèrent le roi de France à demander de nouveau la paix en 1709; Heinsius renouvela sa réponse : cession des Espagnes, des Indes, du Milanais et des Pays-Bas avec un traité de commerce favorable. Quelque dures que fussent ces conditions, Louis XIV, subissant la nécessité, consentit à envoyer de Torcy à La Haye et à traiter sur les bases indiquées par Heinsius; mais alors les exigences des alliés n'eurent plus de bornes, et le grand-pensionnaire remit le 28 mai à de Torcy un projet en quarante articles dans lequel, outre les conditions préliminaires déjà posées, la France devait céder Terre-Neuve, raser Dunkerque et en combler le port, céder dix forteresses de sa frontière du nord aux Hollandais, rendre l'Alsace, Strasbourg, Brisach, Luxembourg, avec ses fortifications et l'artillerie qu'elle avait ajoutées à ces places (1); et par ces immenses sacrifices la France obtenait seulement un armistice de deux mois pour traiter de la paix définitive : si elle ne pouvait la conclure, ce délai expiré, la guerre recommençait, mais alors que la France aurait déjà livré ses meilleurs moyens de défense. Malgré son ardent désir de la paix, Louis XIV ne crut pas devoir signer des conventions si humiliantes et si ruineuses; il rappela ses plénipotentiaires (2 juin), et fit appel au patriotisme des Français. Heinsius et ses deux amis avaient prévu ce résultat; mais ils croyaient la France plus épuisée qu'elle ne l'était en réalité. A l'appel de son vieux monarque, les dons volontaires abondèrent, des soldats accoururent, et bientôt Villars se trouva à la tête de soixante mille hommes; mais ces troupes étaient dans un état déplorable, sans habits, et recevant à peine chaque jour les vivres du lendemain. Eugène et Marlborough parlaient déjà de marcher sur Paris avec leurs cent mille soldats victorieux et aguerris, lorsque Villars vint leur présenter la bataille à Malplaquet : il y fut blessé et battu (11 septembre 1709). Si Heinsius avait su faire fléchir sa haine et sa morgue, il aurait pu obtenir des avantages immenses pour sa patrie et ses alliés, car Louis offrit d'accepter les conditions qu'il avait rejetées le 2 juin, sauf les articles qui l'engageaient à forcer Philippe V à livrer ses États. Des conférences s'ouvrirent au château de Gertruydenbourg, près de Breda; elles durèrent quatre mois, durant lesquels aucune vexation ne fut épargnée aux ambassadeurs français : Louis XIV les exhortait à s'armer de patience. Enfin, Heinsius déclara encore que « la volonté des alliés était que le roi se chargeât ou de persuader au duc d'Anjou (Philippe V), ou de le contraindre, lui seul et par ses seules forces, de renoncer à toute sa monarchie. L'argent ni la jonction des troupes françaises ne leur convenaient point; l'exécution du traité était la seule sûreté qu'ils exigeassent, et qu'il fût en outre satisfait à tous les articles préliminaires dans l'espace de deux mois. Ce terme expiré, la trêve serait rompue, la guerre recommencerait, quand même de la part du roi les autres conditions préliminaires auraient été pleinement accomplies. » Ce fut alors que Louis XIV répondit que « puisqu'il devait avoir la guerre, il aimait mieux l'avoir avec ses ennemis que contre son petit-fils ». Les conférences furent rompues le 25 juillet 1710. Les alliés prirent Douai (25 juin), Béthune (29 août), Saint-Venant, Aire (8 novembre 1710), Bouchain (12 septembre 1711). La France était sérieusement menacée, lorsque la reine d'Angleterre, Anne, chassa les wighs de son ministère, disgracia Marlborough, rappela les tories, et fit offrir secrètement la paix à Louis XIV. Elle déclara en même temps à Heinsius qu'elle ne voulait plus supporter que le tiers des charges de la guerre; le grand-

(1) Les articles du traité remis à de Torcy par Heinsius ont été imprimés in extenso dans les *Mémoires* de Lamberty, t. V, p. 288; dans l'*Histoire d'Angleterre* de Rapin-Thoyras, continuation, t. XII, l. XXVI, p. 339; dans les *Mémoires* de Torcy, t. LXVII, p. 304, avec les remarques de celui-ci, article par article. M. Capefigue les a reproduits dans son ouvrage intitulé : *Louis XIV, son gouvernement et ses relations diplomatiques avec l'Europe*, t. VI, p. 75; mais il les donne à tort comme inédits jusqu'à lui.

pensionnaire protesta contre ce qu'il appelait une odieuse trahison; néanmoins, un congrès eut lieu à Utrecht, le 12 janvier 1712. Les Anglais cessèrent les hostilités; mais Eugène, les Hanovriens et les Hollandais refusèrent aucun armistice, et prirent Le Quesnoy (3 juillet). Le roi écrivit alors à Villars de livrer bataille à tout risque. Ce maréchal et son collègue Montesquiou d'Artagnan attaquèrent Eugène dans Denain (24 juillet), écrasèrent les Hollandais, firent vingt mille prisonniers aux alliés, et reprirent en quelques jours Marchiennes, Douai, Le Quesnoy et Bouchain. Une suspension d'armes fut conclue à Fontainebleau, avec l'Angleterre séparément (19 août); une autre fut signée avec le Portugal (7 novembre). Malgré ces défections et le changement de fortune, Heinsius ne se relâchait pas de ses prétentions, et faisait tous ses efforts pour empêcher une paix générale; cependant, elle fut signée, à Utrecht, le 11 avril 1713; il est vrai que le grand-pensionnaire n'y apposa sa signature que le dernier. Par ce traité, la France remit en dépôt à la Hollande les Pays-Bas espagnols pour être possédés ensuite par la maison d'Autriche, avec le droit pour les Hollandais de tenir garnison dans certaines villes; enfin, on accordait d'importants avantages au commerce de la république. La gloire et les résultats utiles de cette longue guerre furent largement compensés par les dettes énormes que la république contracta pour la soutenir et les pertes qu'elle avait éprouvées dans son commerce. Aussi lorsqu'après la paix on eut à compter avec le déficit, les yeux s'ouvrirent. Heinsius, attaqué de toutes parts, vit peu à peu tomber son crédit. Les dégoûts qu'il éprouva encore plus peut-être que son grand âge le conduisirent au tombeau.

A. D'E—P—C.

Durand, *Histoire d'Angleterre*, t. XI, liv. XXV, p. 559. — La Hède, *Mémoires*, l. LIV, p. 314; l. LX, p. 110-126; l. LXII, p. 175-184. — Sismondi. *Histoire des Français*, t. XXVI, p. 310; t. XXVII, p. 8, 9, 75, 78, 93, 157. — Le marquis de Torcy, *Mémoires*, t. LXVII, p. 109-123, 364; part. III, t. LXVIII, p. 18. — Lamberty, *Mémoires*, t. IV, p. 301; t. VI, 86, 113; t. VII, p. 8. — Villars, *Mémoires*, p. 257-328. — Madame de Maintenon, *Lettres*, t. II, p. 80. Saint-Simon, *Mémoires*, t. VIII, p. 376. — Limiers, *Histoire du Règne de Louis XIV*, l. XVII, p. 336. — Rapin-Thoyras, *Histoire d'Angleterre*, t. XII, l. XXVI, p. 505. — Smollet, *History of England*, chap. VI, § 41; t. XV, p. 28. — Voltaire, *Siècle de Louis XIV*; chap. XXI-XXIII.

HEINSIUS (*Othon-Frédéric-Théodore*), philologue allemand, né à Berlin, en 1770, mort dans cette même ville, le 19 mai 1849. Il fit ses études au collége et à l'université de sa ville natale, entra dans la carrière de l'enseignement public, et devint directeur du collége dit *Graue-Kloster* (Couvent gris). Ses ouvrages, très-estimés en Allemagne, sont: *Deutsche Sprachlehre* (Grammaire allemande); Berlin, 1798, 3 vol.; 5e édit., 1835; — *Kleine deutsche Sprachlehre* (Petite Grammaire allemande); Berlin, 1804; 13e édit., 1834; — *Einleitung in die Grammatik* (Introduction à la Grammaire); Berlin, 2e édit., 1806; — *Der Bardenhain* (Le Bois des Bardes); ibid., 1808, 4 vol.; 4e édit., 1823-1825; — *Geschichte der deutschen Literatur* (Histoire de la Littérature allemande); ibid., 1810; 6e édit., 1843; — *Die Musen, Sammelung von Meisterschriften deutscher Dichter und Prosaisten* (Les Muses, recueil des chefs-d'œuvre de poëtes et prosateurs allemands); Leipzig, 1816, 2 vol.; — *Volksthümliches Wörterbuch der deutschen Sprache* (Dictionnaire populaire de la Langue Allemande); Hanovre, 1818-1832, 4 vol.; — *Wegweiser für Volksschullehrer* (Guide du Professeur des écoles populaires); Berlin, 1801; — *Ueber die Erziehungskunst* (De l'Art d'élever les Enfants); Berlin, 1807; — *Die Bildung zur deutschen Beredsamkeit* (De l'Enseignement de l'Éloquence allemande); Berlin, 1831; — *Concordat zwischen Schule und Leben* (De l'Accord qui doit exister entre l'Enseignement et la Vie); Berlin, 1842; — *Zeitgemæse Pædagogik und Schule* (De l'Éducation et de l'Enseignement d'après les exigences de notre époque); Berlin, 1844.

R. L.

Conver.-Lex. — Keyser, *Index libror.*

HEINZ (*Joseph*), peintre suisse, né à Berne, vers 1550, mort vers 1609, à Prague. On manque de renseignements sur sa jeunesse. Nous le trouvons à Prague, au milieu de la pléiade d'artistes distingués que l'empereur Rodolphe II avait attirés à sa cour. Ce fut à ses frais que Heinz fit le voyage de Rome; et lorsqu'il en revint, au bout de quatre ans, il dépassa de beaucoup l'attente de son protecteur. On a de lui: *Léda avec le cygne*; — *Diane changeant Actéon en cerf*; — *L'Enlèvement de Proserpine*. L'empereur, ravi de ce dernier tableau, soupçonna le peintre de n'avoir fait qu'une copie d'un grand maître. Heinz, pour lui prouver le contraire, refit une autre composition du même sujet, et il eut le bonheur de surpasser la première. Il était grand coloriste, et s'attachait surtout à la manière de Corrége.

W. R.

Fuessli, *Geschichte der besten Künstler in der Schweiz*. — Nagler, *Künstl.-Lexicon*.

HEINZ (*Joseph*), peintre suisse, fils du précédent, mort en 1660, acquit une grande réputation à Venise. Il était protégé par Urbain VIII. La plupart de ses tableaux ornent les églises et les palais de Venise. Il a peint en outre des sujets fantastiques très-estimées. W. R.

Nagler, *Künst.-Lexic.* — Fuessli, *Gesch. der besten Künstler*.

HEINZE (*Jean-Michel*), philologue allemand, né à Langensalza, en 1717, mort à Weimar, le 6 octobre 1790. Il fit ses études à l'école de Schulpforta et aux universités de Wittemberg et de Leipzig, devint en 1753 recteur de l'école de Lunebourg, et en 1760 directeur du collége de Weimar. Outre un grand nombre de dissertations réunies dans *Syntagma Opusculorum scholasticorum*, Gœttingue, 1789, et dans *Kleine deutsche Schreiften vermischten Inhalts* (Mélanges), ibid., 1789, on a de lui: *Spe-*

cimen observationum Livianarum; Lunebourg, 1771-1772, 2 cahiers; — *De Jac. Vanierii in versibus abruptis Æneidos Virgilianæ Conatibus;* ibid., 1773; — *Vindiciæ apologeticæ Socratis Xenophonteæ;* 1776; — *De Floro non historico sed rhetore;* ibid., 1787; — *Zur deutschen Sprache und Poesie. Anmerkungen über des Professor Gottsched Sprachlehre* (Études sur la Langue et la Poésie allemandes; Observations sur la Grammaire allemande du professeur Gottsched); Leipzig, 1759; — *Chrestomathia Poetica;* Leipzig, 3e édit., 1787; — *De Mythologiæ in Poesi theodisca Usu probabili;* Weimar, 1775. On lui doit en outre des traductions allemandes de plusieurs ouvrages grecs et latins. R. L.

Ersch et Gruber; *Allgemeine Encyklopædie.* — Abbt, *Briefe die neuste Literatur betreffend,* 11e livraison, p. 125.

HEINZE (*Valentin-Auguste*), historien allemand, né à Lunebourg, le 18 février 1758, mort à Kiel, le 7 novembre 1801. Il fit ses études à l'université de Kiel, entra dans la carrière de l'enseignement, et devint professeur de philosophie et conservateur de la bibliothèque de Kiel. On a de lui : *Geschichte der Menschheit* (Histoire de l'Humanité); Leipzig, 1780-1785, 5 vol.; — *Geschichte des dænischen Kœnigs Waldemar III* (Histoire du roi Waldemar III de Danemark); Leipzig, 1781; — *Vermischte Aufsætze historischen Inhalts* (Mélanges historiques); Copenhague, 1783-1788, 4 vol.; — *Sammlungen zur Geschichte und Staatswirthschaft* (Matériaux pour servir à l'histoire et à l'économie politique); Gœttingue, 1789-1791, 2 vol., etc. R. L.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyklopædie.* — Meusel, *Gelehrtes Teutschland,* vol. II; Supplément, t. VIII.

* **HEINZELIN** *de Constance*, poëte allemand, vivait à la fin du treizième et au commencement du quatorzième siècle. Il était attaché à la maison du comte de Heigerlon en qualité de chef des cuisines (*Küchenmeister*), et, excité sans doute par l'exemple de son maître (*voy.* HEIGERLON), il se livra à la poésie. Il nous a laissé trois pièces : la première intitulée *Der Minne lehre*, renferme une histoire amoureuse entremêlée d'allégories et de conseils aux amants; la seconde, qui a pour titre *Von dem ritter und dem pfaffen*, est un dialogue assez spirituel entre un chevalier et un clerc, et où chacun des interlocuteurs réclame le premier rang pour sa profession. La troisième, *Von den zwein sanct Johansen*, est encore une sorte de *tenson* ou de *jeu-parti;* mais cette fois ce sont les mérites de deux saints, Jean-Baptiste et Jean l'Évangéliste, qui font le sujet de la discussion. On a attribué encore quelques autres pièces à Heinzelin, entre autres un petit poëme sur la bataille livrée par Albert Ier à Adolphe de Nassau près de Hasenbühel, en 1298; mais l'opinion exprimée à cet égard par quelques érudits (Rauch, *Scriptores Rer. Austr.*, II, 300; ibid., III, 314; Bœhmer, *Fontes*, II, n°. 22) n'a point été partagée par le savant éditeur qui a publié récemment les poésies de Heinzelin. A. P.

Fr. Pfeiffer, *Heinzelein von Konstanz;* Leipzig, 1852. — Karl Gœdeke, *Das Mittelalter*, 6 Lieferung; Hanovre, 1854. — Docen, *Museum für altdeutsche Lit. und Kunst;* Berlin, 1809.

* **HEIRIC** (Saint), moine français, né vers l'année 834, à Hery, près Auxerre, mort vers l'année 881. Quoiqu'il ait été très-anciennement inscrit au calendrier des saints intercesseurs, on a peu de renseignements sur sa vie. Nous supposons donc que ce titre fut accordé plutôt à l'éclat de son savoir qu'à l'éclat de ses actions. A l'âge de sept ans il était confié par ses parents aux religieux bénédictins de Saint-Germain d'Auxerre, et il recevait d'eux le premier enseignement. Il se rendit ensuite à l'abbaye de Fulde, où il eut pour maître Haimon, disciple d'Alcuin. Plus tard il quitta Fulde, pour aller à Ferrières se mettre sous la discipline de l'abbé Lupus. Nous le retrouvons ensuite dans sa ville d'Auxerre, occupant lui-même une chaire fameuse, et transmettant à de nombreux élèves ce qu'il avait appris dans ses voyages, ce qu'il avait acquis par ses lectures. Au nombre de ses auditeurs on compte le prince Lothaire, fils de Charles le Chauve, Hucbald, qui dirigea dans la suite l'école de Saint-Amand, et Remi, le célèbre Remi d'Auxerre, qui professa la dialectique avec un si grand succès dans les écoles de Paris. Voilà tout ce que Mabillon et les Bollandistes ont recueilli sur la vie de saint Heiric. Il nous est heureusement permis de mieux faire connaître ses ouvrages. Celui que les auteurs de l'*Histoire littéraire* désignent le premier est un recueil d'extraits, *Excerpta e S. Patribus*, dédié à Hildebolde, évêque d'Auxerre, qui mourut en 856. Mabillon a publié les premières lignes de ce Recueil, *Anal.*, t. I; et c'est tout ce que la presse en a livré aux érudits. Nous pouvons du moins en signaler deux exemplaires manuscrits : l'un dans le n° 8,818 de l'ancien fonds du roi, à la Bibliothèque impériale, l'autre dans le n° 17 de Corbie. Ce dernier volume est celui qui a été vu et copié par Mabillon; — *De Vita Sancti Germani*, *Autissiodorensis episcopi*, *Libri VI*. C'est un long poëme, en six chants, composé par saint Heiric, à la prière du jeune prince Lothaire. Il a été publié plusieurs fois, par Pierre de La Pesselière, en 1543, in-8°, et par les successeurs de Bollandus, dans leur vaste compilation, à la date du 31 juillet. Les vers de ce poëme sont médiocres : tout le monde en convient. Cependant, l'attention des auteurs de l'*Histoire littéraire* s'est arrêtée sur une des notes marginales de ce poëme, où ils ont trouvé une des plus célèbres thèses de Descartes convenablement énoncée, suffisamment développée; et en conséquence ils ont compté saint Heiric parmi les philosophes. Nous dirons qu'en effet saint Heiric fut un des meilleurs philosophes de son temps; mais la preuve

qu'en ont donnée les bénédictins n'est pas bonne ; en effet, la note marginale qui leur a paru si digne de remarque est littéralement empruntée au traité de Jean Scot Érigène *De Divisione Naturæ*, lib. I, ch. 50 ; — *De Miraculis S. Germani*, ouvrage publié par le P. Labbe, *Biblioth. nova*, t. I, p. 531-569, et par les continuateurs de Bollandus ; au 31 juillet ; — *Sermo de S. Germano*, dans le recueil des Bollandistes, à la même date ; — *Homiliæ*. Bernard Pez nous atteste qu'il existait un grand nombre d'homélies de saint Heiric dans un volume manuscrit de saint Emmeran. L'homiliaire publié dans les œuvres d'Alcuin en offre au moins treize avec le nom de notre moine d'Auxerre.

Aucun des écrits dont nous venons de parler n'est assez important pour expliquer, pour justifier la grande renommée de saint Heiric. C'est un poëte médiocre, un panégyriste et un sermonnaire sans originalité. Mais n'est-ce pas encore un érudit, un philosophe? Nous savons déjà qu'il lisait Jean Scot Érigène, et certainement d'une semblable lecture il dut recueillir quelque chose. Empressons-nous d'ajouter que de récentes investigations dans les plus anciens manuscrits de la Bibliothèque impériale ont eu pour résultat la découverte de plusieurs ouvrages d'Heiric, qui sont bien plus intéressants que ses ouvrages imprimés. Un traité *De Computo*, qui se trouve parmi les manuscrits du roi, dans le volume 7,518, lui est attribué par les auteurs des anciens catalogues. Mais il paraît que l'auteur de ce livre est Helpéric de Grandfel. C'est avec plus de vraisemblance qu'on inscrit parmi les œuvres d'Heiric un opuscule *De Positione et Cursu septem Planetarum*, dans le n° 434 du fonds de Saint-Germain. Les bénédictins doutent encore de cette attribution. Elle n'est pas, il est vrai, très-sûre; cependant, elle s'appuie sur une tradition que l'âge du manuscrit ne contredit pas. Mais ce qu'Heiric nous a laissé de plus important, ce sont des gloses sur l'*Isagoge* de Porphyre, l'*Interprétation* d'Aristote, la *Dialectique* attribuée à saint Augustin, et le traité des *Dix Catégories*, inséré dans toutes les éditions du même père. Toutes ces gloses, qui semblent autographes, appartiennent au n° 1108 du fonds de Saint-Germain. Un autre numéro du même fonds, le n° 1334, nous présente encore une copie des gloses sur les *Dix Catégories ;* mais cette copie, contemporaine de l'auteur, est malheureusement incomplète.

Veut-on savoir quel était l'enseignement d'Heiric à l'école de Saint-Germain? On ne l'apprendra pas ailleurs. Ces gloses sont de courtes remarques, pour la plupart interprétatives et grammaticales, sur les divers textes d'Aristote, de Porphyre et de saint Augustin. Il y en a de savantes; il y en a qui sont au contraire d'une ignorance naïve. Une des plus bizarres est l'étymologie du nom propre *Carolus* telle qu'Heiric nous la propose, « eo quod sermonem « Dei habuit *carum* (fol. 24, *recto*) ». Celle du mot *calumnia* n'est pas moins curieuse : « *Calumnia* a *calamo* dicta est, quia veluti calamus exterius est candidus interiusque vacuus, ita et fraus, sive calumnia, hominem vacuum reddit et inanem (fol. 26, *verso*). » Suivant les auteurs de l'*Histoire littéraire*, Heiric « donna quelque application à l'étude de la langue grecque ». Cela est suffisamment prouvé par le grand nombre des étymologies grecques qu'on rencontre dans ses gloses. Mais il est certain que cette application lui profita peu, puisqu'il n'alla pas même dans la connaissance du grec jusqu'à savoir conjuguer convenablement le premier verbe de cette langue : « *Eimi*, dit-il, græce verbum est substantivum, « ut *sum ;* cujus participium, neutri generis, « præsentis temporis, est *on*, quod est latine « *ens ;* sed in usu non est. Plurale ejus est *ousa*, « cui addita *iota* format hoc nomen quod est « *ousia*, id est essentia (fol. 24, *verso*) ». Ce qu'il y a de plus remarquable dans ces gloses d'Heiric, c'est l'habileté qu'il montre dans l'interprétation des subtilités péripatéticiennes. M. Cousin l'a rangé parmi les nominalistes, et c'est un des plus anciens que l'on connaisse, le plus ancien peut-être après Raban-Maur. Quelques extraits de la glose sur l'*Introduction* de Porphyre ont été insérés par M. Cousin dans son Appendice aux ouvrages inédits d'Abélard. Un des comités établis auprès de M. le ministre de l'instruction publique a promis ensuite de publier intégralement la glose sur les *Dix Catégories ;* mais ce projet paraît avoir été depuis abandonné. B. Hauréau.

Histoire littéraire de la France, t. V, p. 535. — *Acta SS. e Bolland. recens.*, 26 junii. — Mabillon, *Analecta*, t. I. — Labbæus, *Biblioth. nova*, t. I, p. 484. — V. Cousin, Appendice des *OEuvres inédites d'Abélard*, in-4°, et *Fragments* (Philosophie scolastique), in-8°. — B. Hauréau, *De la Philosophie scolastique*, t. I, p. 131-144. — *Bulletin du Comité historique des Monuments écrits de l'Histoire de France*, t. III, p. 109.

HEISS (*Jean* DE), seigneur de Rogenheim (Alsace), historien allemand, né en Allemagne, dans la première moitié du dix-septième siècle, mort à Paris, en 1688. Après avoir été pendant plusieurs années résident de l'électeur palatin auprès de la cour de France, il fut nommé par Louvois intendant de l'armée française en Allemagne. Plus tard il fut envoyé auprès du cardinal de Furstemberg, pour le rendre favorable à la France. On a de Heiss : *Histoire de l'Empire, contenant son origine, ses progrès, ses révolutions, la forme de son gouvernement, sa politique*, etc. ; Paris, 1684, 2 vol. in-4°; La Haye, 1685, 3 vol. in-12; Paris, 1711, avec des adjonctions de Bourgeois de Chastenet; La Haye, 1715, Paris, 1731, 3 vol. in-4°; continuée par Vogel jusqu'en 1724, Amsterdam, 1733, 2 vol. in-4°, ou 8 vol. in-12. Le style de cet ouvrage ne trahit pas l'origine de l'auteur, qui a su donner à ses contemporains le premier résumé lucide de l'histoire si embrouillée

de l'Empire; la Bibliothèque impériale de Paris possède un manuscrit in-folio contenant un *Mémoire* de Heiss *De tout ce qui s'est passé dans le pays de Cologne en* 1688. E. G.

Adelung, Suppl. à Jöcher.

HEISTER (*Laurent*), célèbre chirurgien allemand, né à Francfort-sur-le-Mein, le 16 septembre 1683, mort à Helmstædt, le 18 avril 1758. Il étudia la médecine aux universités de Giessen, d'Amsterdam et de Leyde, entra au service du gouvernement hollandais et assista en qualité de chirurgien à la campagne de Brabant de 1706. En 1708 il devint professeur d'anatomie et de chirurgie à l'université d'Amsterdam; mais dès l'année suivante il fut rappelé à l'armée pour y exercer les fonctions de médecin en chef. Au bout de peu de temps, il quitta ce poste, qui ne convenait pas à ses goûts, et se rendit en 1710 à l'université d'Altorf, où il occupa pendant neuf ans la chaire d'anatomie. Dans cet intervalle il publia quelques travaux de chirurgie, qui lui valurent une réputation européenne. Plusieurs souverains, tels que l'empereur de Russie et le roi de Danemark, voulurent l'attacher à leur personne en qualité de médecin particulier; mais Heister déclina toutes ces propositions pour accepter, en 1719, la place de professeur d'anatomie et de chirurgie à l'université de Helmstædt. Il resta dans cette ville jusqu'à sa mort, et y professa, outre l'anatomie et la chirurgie, la botanique (depuis 1730) et la médecine pratique (depuis 1740).

Heister était un des meilleurs chirurgiens du dix-huitième siècle. Ses travaux lui acquirent une célébrité universelle et lui valurent le titre de *père de la chirurgie moderne de l'Allemagne.* Parmi ses nombreux ouvrages nous citerons en première ligne son traité de *Chirurgie* (en allemand), Nuremberg, 1719, 6e édit., 1779, qui a beaucoup contribué aux progrès que cette science a faits depuis et qui a été traduit en latin: Amsterdam, 1739, 2 vol.; 3e édition, 1750; Venise, 1740; Naples, 1759; en espagnol: Madrid, 1747-1750, 4 vol.; en anglais: Londres, 1748; en français: Paris, 1771, 2 vol. in-4°; autre édition, 4 vol. in-8°; et en italien (1765), in-4°. On lui doit en outre: *Tractatus de Cataracta, glaucomate et amaurosi, in quo multæ novæ opiniones et inventa contra vulgatas medicorum, chirurgicorum, necnon mathematicorum sententias continentur;* Altdorf, 2e édition, 1721; — *Compendium Anatomicum, veterum recentiorumque observationes brevissime complectens;* ibid., 1717, 2e édit.; ibid., 1719; autres éditions à Amsterdam, 1723, 1748; à Freyberg, 1726; à Altdorf, 1727, 1732, 1737; à Venise, 1730; à Breslau, 1733, et à Vienne, 1761; texte allemand: Nuremberg, 1721, 6e édition; Vienne, 1770; texte anglais: Londres, 1721; 2e édit., 1752; texte français: Paris, 1724; nouvelles éditions, ibid., 1729, 1735 et 1753; — *De Fœtu ex utero matris mortuæ mature excindendo,* etc.; Altdorf, 1720; — *De optima Cancrum mammarum exstirpandi Ratione;* ibid., 1720; — *De Inventis anatomicis hujus sæculi;* ibid., 1720; — *De Morbis Adolescentium et Puerorum;* ibid., 1720; — *De Adparatu Alto, sive methodo calculum vesicæ sub osse pubis extrahendi;* Helmstædt, 1728; traduction française, Paris, 1751; — *De Chirurgicorum Erroribus in curandis morbis venereis;* Helmstædt, 1731; — *De Chirurgia cum Medicina conjungenda;* ibid., 1731; — *Compendium Institutionum sive fundamentorum Medicinæ;* ibid., 1736; 6e édition, Leyde, 1764; — *De Ossium Vulneribus rite curandis;* Helmstædt, 1743; — *De Mutationibus Corporis humani naturalibus, ab ortu usque ad obitum;* ibid., 1743; — *De Rheumatismo;* ibid., 1744; — *De Genuum Structura eorumque morbis;* Helmstædt, 1744; — *Compendium Medicinæ practicæ, cui præmissa est dissertatio de medicinæ mechanicæ præstantia;* Amsterdam, 1745; nouvelle édition, Venise, 1748; traduction allemande, Leipzig, 1763; nouvelle édition, Nuremberg, 1767; traduction espagnole, Madrid, 1752, 2 vol. in-8°; — *Kleine Chirurgie oder Wundarznei* (Traité abrégé de Chirurgie); Nuremberg, 1747; 3e édition, 1767; traduction en latin, Amsterdam, 1743, et Genève, 1748; — *Systema Plantarum generale ex fructificatione;* Helmstædt, 1748; — *Medicinische, chirurgische und anatomische Wahrnehmungen* (Observations de Médecine, de Chirurgie et d'Anatomie); Rostock, 1753; 2e vol., publié par W.-F. Cappel, ibid., 1770; — *Anatomisch-chirurgisches Lexikon* (Dictionnaire d'Anatomie chirurgicale); Berlin, 1753. Heister collabora aussi à plusieurs recueils et revues scientifiques, et publia quelques anciens ouvrages de médecine de Bohne, de J.-H. Burckhard, de Turner, etc. Dr. L.

C. P. Leporini, *Ausführl. Bericht vom Leben Schriften des durch ganz Europa berühmten Dr. L. Heister;* Quedlimbourg, 1725. — Götten, *Jetzleb. gel. Europa,* vol. I, p. 676-712; vol. III, p. 791. — Börner, *Nachrichten von jetzlebenden Aerzten,* vol. I, p. 299-345 et p. 919; vol. II, p. 487-768; vol. III, p. 392-601. — Will, *Nürnbergs Gel. Lexikon,* vol. II, p. 66-75; vol. VI, p. 46-49. — Meelbaum, *Leichenpredigt und Lebenslauf;* Helmstædt, 1759, in-fol. — *Ehrengedæchtniss und Leben des seel. Heister;* Helmstædt, 1759, in-fol. — *Commentar. Lips. de Re Medica,* vol. VII. — Baferi, *Biograph. Medic. Altdorf,* p. 177. — *Nova Acta Acad. Natur. Curios.,* p. II. — Adelung, Supplément à Jöcher. — Hirsching, *Handbuch.* — *Allgem. litterar. Anzeiger,* 1801, p. 462-464. — *Conv.-Lex.* — Ersch et Gruber, *Encyklopædie.*

HEISTER (*Élias-Frédéric*), fils du précédent, né à Altdorf, le 28 avril 1715, et mort à Leyde, le 11 novembre 1740. Il étudia la médecine, et devint professeur à l'université de Helmstædt. Une mort prématurée interrompit sa carrière, dans laquelle il avait débuté de bonne heure par plusieurs travaux littéraires. Il mourut, dit-on, pour avoir avalé la pointe d'un couteau qui s'était cassé dans sa bou-

che. On a de lui plusieurs *Dissertations*, relatives à des sujets de botanique et de médecine; — une traduction allemande de la *Description du Péritoine*, de Douglas; Helmstædt, 1733; — et *Apologia pro medicis atheismi crimine commaculatis*; Amsterdam, 1736. Dr L.

J. Mosheim, *Vita Heisteri*; dans les *Acta Naturæ Curiosorum*, vol. VI. — Ersch et Gruber, *Allgem. Encyklopædie.*

* **HEIUS** (*Caius*), un des principaux citoyens de Messine (Sicile), vivait dans le premier siècle avant J.-C. Il appartenait à une ancienne famille noble, cliente héréditaire des Claudius. Avant l'administration de Verrès, il possédait quelques-uns des plus rares et des plus parfaits spécimens de l'art grec, entre autres le fameux *Eros*, en marbre, de Praxitèle, un non moins célèbre *Hercule*, en bronze, de Myron, des *Canéphores* par Polyclète, et une tapisserie attalique. Tous ces trésors, qui se transmettaient héréditairement dans la famille des Heius, excitèrent la convoitise de Verrès. Celui-ci força le propriétaire à lui en vendre quelques-uns à un prix nominal, en emprunta d'autres, qu'il ne rendit jamais, ou bien les enleva sans même donner un prétexte, jusqu'à ce qu'il eut dépouillé la maison d'Heius de tous les objets d'art qu'elle contenait. Cependant, un peu plus tard, ce citoyen, cédant à la persuasion ou à la crainte, présida la députation qui alla témoigner en faveur de Verrès mis en jugement pour sa conduite en Sicile. Tout en s'acquittant de sa mission, il n'en révéla pas moins à Cicéron des détails accablants pour l'accusé. Y.

Cicéron, *In Verrem*, II, 5; IV, 2, 7, 67; V, 18.

HÉLAGI. *Voy.* HALAGI.

HÉLALI *Asterabadi*, poëte persan, décapité en 936 de l'hégire (1529 de J.-Ch.). Issu d'une famille turque du Djagataï, il fut conduit, dans son enfance, à Asterabad en Perse, et alla ensuite s'établir à Hérat. Les schiites le considéraient comme sunnite, et cependant le prince des Uzbegs, Abid-Khan, le fit mettre à mort comme schiite. L'exécuteur, qui avait été désigné par le condamné lui-même, et qui n'était pas habitué à manier le glaive du bourreau, ne trancha d'abord qu'une partie du cou. Dans ce pitoyable état, le poëte avait, dit-on, conservé assez de présence d'esprit pour improviser un distique relatif à sa situation actuelle. On a de Hélali : *Le Schah et le Derwisch*, poëme où l'amitié d'un prince et d'un mendiant est dépeinte avec la plus grande délicatesse. M. Ed. Hall a publié en 1848 une traduction de cet ouvrage en vers hindoustanis, sous le titre de *Tchar-i Gulschen* (Les quatre Parterres de roses); — *Léila et Medjnoun*, poëme; — *Sifat al-Aaschikin* (Qualités des Amoureux), traité de morale, entremêlé d'historiettes.

E. BEAUVOIS.

Khondemir, *Habib as-siyer*. — Sam Mirza, *Tedzkiret*, ch. v, extrait dans *Notices des Manuscrits*, t. V. — Babour, *Mémoires*, p. 196-197. — Lothf Ali-Beg, *Ateschkedah*. — De Hammer, *Histoire des Belles-Lettres en Perse*, p. 368-372. — *Catalogue des Manuscrits orientaux de la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg*, p. 389.

HELD (*Willibald*), littérateur allemand, né à Erolzheim, le 6 septembre 1726, mort à Roth (Souabe), le 30 octobre 1789. Il étudia la théologie, entra dans l'ordre des Prémontrés, et devint abbé du couvent de Roth et, en cette qualité, prélat immédiat de l'Empire. Ses principaux ouvrages sont: *Nemesis Norbertina, seu methodus corrigendi canonicos regulares præmonstratenses*; Augsbourg, 1757, in-8°; — *Jurisprudentia universalis, ex juribus canonico, civili, romano et germanico, tam publico quam privato, feudali et criminali, collecta et in quinque libros contracta*; Boos, 1768-1773, 5 vol.; — *Kritische Anmerkung ueber die sogenannte Reformation in Teuschland zu Ende des 18ten Jahrhunderts* (Observations critiques sur la prétendue réformation en Allemagne vers la fin du dix-huitième siècle); Francfort, 1782, in-8°; — *Reichsprælatisches Staatsrecht* (Droits et Prérogatives des prélatures immédiates du Saint-Empire), s. l., 1782-1785; c'est le meilleur ouvrage de Held. Il obtint l'approbation générale. On lui doit en outre la publication de l'*Historia imperialis et exempti Collegii Rothensis in Suevia, ex monumentis domesticis et externis potissimam partem ineditis, eruta per B. Stadelhœfer*; Augsbourg, 1787, in-4°. R. L.

Baader, *Lex. verstorbener baierischer Schiftsteller*; Augsbourg, 1824, 1er vol. — Hirsching, *Handbuch*. — Meusel, *Lexikon der von 1750-1800 verstorbenen deutschen Schriftsteller*. — Ersch et Gruber, *Allgem. Encyklopædie.*

HÈLE (D'). *Voy.* HALES.

HÉLÈNE (Ἑλένη), personnage mythique, qui joue un grand rôle dans les poëmes homériques et dans les légendes relatives au siége de Troie. Elle était fille de Zeus (Jupiter) et de Léda et sœur des Dioscures (Polydeuces [Pollux] et Castor). Quelques traditions la font naître de Zeus et de Némésis. Elle eut dès l'enfance une telle réputation de beauté que Thésée, de concert avec Pirithoüs, l'enleva et l'emmena en Attique. En l'absence de Thésée, retenu dans l'Hadès, les Dioscures envahirent l'Attique, s'emparèrent d'Athènes, délivrèrent Hélène, et firent prisonnière Æthra, mère de Thésée, qu'ils donnèrent pour esclave à leur sœur. Après le retour d'Hélène à Sparte, des princes de toutes les parties de la Grèce prétendirent à sa main. De l'avis d'Ulysse, un des prétendants, Tyndare, mari de Léda, donna Hélène en mariage à Ménélas, qui eut d'elle Hermione et, selon quelques mythographes, Nicostrate. Elle fut ensuite séduite et enlevée par Pâris, qui la conduisit à Troie. Pour la suite de sa légende, *voy.* PARIS et MÉNÉLAS. Y.

Apollodore, III, 10. — Hygin, *Fab.*, 77, 79, 81. — Scoliaste de Callimaque, sur l'*Hymn. in Dian.*, 232. — Pausanias, I, 17; II, 22.

HÉLÈNE (Ἑλένη), peintresse grecque, fille

de Timon d'Egypte, vivait dans le quatrième siècle avant J.-C. Elle peignit la bataille d'Issus, peu de temps après qu'elle eut été livrée en 333. Sous le règne de Vespasien, cette peinture fut placée dans le temple de la Paix à Rome. Quelques archéologues ont supposé que la célèbre mosaïque trouvée à Pompéi est une copie de ce tableau, tandis que d'autres pensent qu'elle représente le combat du Granique ou la bataille d'Arbèle. Tout ce que l'on peut affirmer, c'est que cette mosaïque représente en effet une des batailles d'Alexandre, et que, selon toute probabilité, le personnage sur un char est Darius. Y.

Müller, *Archæol. d. Kunst*, 163, n° 1, 6.

HÉLÈNE (Sainte), mère de l'empereur romain Constantin le Grand. Elle naquit en 247, et mourut en 327. Les conjectures des historiens à l'égard de l'origine, du lieu de naissance et du mariage d'Hélène sont si vagues, si diverses, qu'on n'en saurait tirer d'autre certitude que celle de l'ignorance des contemporains mêmes sur ces trois points intéressants de cette femme vénérée. Des annalistes anglais, au nombre desquels se trouve Bède, ont prétendu qu'Hélène était fille d'un roi breton nommé Coël, qui à l'époque où l'empereur Aurélien envoya dans la Grande-Bretagne Constance *Chlore* (le Pâle) résidait à Colchester. Suivant eux, ce fut dans cette ville ou dans celle d'York (*Elboracum*), séjour des gouverneurs romains, que la princesse épousa Constance et devint mère de Constantin. D'un autre côté, les historiens grecs et les Pères de l'Église, notamment saint Ambroise, disent qu'Hélène était née à Drepanium, bourgade située près de la ville de Nicomédie; que son père tenait une hôtellerie, dans laquelle s'arrêta Constance en revenant de son ambassade chez les Perses, ou peut-être en y allant; et que lorsqu'il quitta Hélène pour continuer son voyage, il la laissa enceinte. Cependant, ce ne serait pas à Drepanium, mais à Nœssus, en Dacie, qu'elle aurait mis au monde Constantin, vers 274. Enfin, d'autres auteurs donnent la Dalmatie pour patrie à Hélène et croient que Constantin vit le jour pendant les voyages de sa mère avec Constance. Ils hésitent néanmoins entre Édesse, Tarse et Trèves, pour désigner la ville natale de Constantin.

Plusieurs historiens ont supposé, un peu légèrement, qu'Hélène n'avait été que la concubine de Constance. Celui-ci l'abandonna, il est vrai, en 291, pour épouser Théodora, belle-fille de l'empereur Maximien; mais cette alliance était à condition de l'élévation de Constance à la dignité de césar. Ce qui prouve, à notre avis, qu'il considérait Hélène, malgré leur séparation, comme son épouse légitime, c'est la disposition testamentaire par laquelle il réduisit à la condition de particuliers les enfants qu'il avait eus de Théodora, et institua le fils que lui avait donné Hélène son seul héritier. Lorsque Constance se vit près de mourir, ce fut également Constantin qu'il présenta aux troupes sous son commandement, comme devant lui succéder dans la dignité de césar. En 306, Constantin, proclamé auguste, fit venir sa mère dans le palais impérial, à Trèves, où il la combla de marques d'affection et de respect. Elle eut le titre d'augusta, et l'on mit son nom sur des monnaies. On ne sait pas à quelle époque Hélène avait embrassé le christianisme. Peut-être était-elle née dans cette religion, qui avait été répandue dans les provinces Illyriennes par les disciples de Jésus-Christ et que les premiers néophytes romains avaient propagée dans la Grande-Bretagne. Ce n'est pas à la seule influence d'Hélène que l'on attribue la conversion de Constantin; dont le dégoût du paganisme paraît antérieur à la réunion de la mère et du fils; mais les vertus aussi bien que les conseils d'Hélène concoururent sans doute à fortifier l'empereur dans ses nouvelles convictions religieuses. Hélène avait des mœurs douces et simples, et une charité qui s'étendait sur toutes les infortunes. La piété filiale de Constantin induisit ce prince à donner le nom de sa mère à plusieurs villes de l'empire, entre autres à Illiberia, cité de la Narbonnaise, dont la prospérité éteinte fut relevée par l'empereur; cette Illiberia, alors nommée *Helena*, est appelée Elne par les géographes modernes. Il en fut de même de Drepanium, qu'on appela *Helenopolis* (ville d'Hélène), ainsi que d'une province détachée du royaume de Pont, à laquelle on donna le nom d'*Helenopontus*.

Une grande douleur morale devait éprouver la vieillesse de la mère de Constantin; nous voulons parler de la fin tragique du jeune César Crispus, fils de l'empereur et de sa première femme, Minervine. On a vu, à l'article FAUSTA, par quelles odieuses et fausses accusations cette impératrice entraîna Constantin à condamner à mort son propre fils pendant un séjour qu'il fit à Rome avec sa famille en 326. Le cœur maternel d'Hélène fut navré de la perte de Crispus, et elle ne cessa de poursuivre Fausta de son indignation que lorsque l'empereur fut éclairé sur le crime de son épouse. En cette même année, Hélène, bien qu'elle fût alors parvenue à l'âge de soixante-dix-neuf ans, entreprit le pèlerinage de Jérusalem; elle espérait trouver dans cet acte de dévotion un soulagement à ses peines. Le long de sa route, elle usa du pouvoir que lui avait délégué son fils non moins que des sommes d'argent par lesquelles il subvenait à ses libéralités, pour délivrer des captifs, faire rendre justice aux opprimés, vêtir et nourrir des pauvres, récompenser les services de vieux légionnaires et embellir les temples chrétiens, où on la voyait se prosterner au milieu des autres femmes, sans qu'aucune marque extérieure de supériorité la distinguât d'elles. Ainsi, Hélène arriva au Calvaire suivie des bénédictions de tous les malheureux qu'elle avait rencontrés sur son passage. Sous le règne d'Adrien, un temple païen

avait été élevé en ce saint lieu; Hélène le fit abattre. D'après les indications données par un Hébreu, on creusa la terre, et l'on découvrit le sépulcre de Jésus-Christ, la sainte croix, et l'inscription telle que les évangélistes l'ont rapportée. Par les ordres de l'empereur, et sous les yeux d'Hélène, on commença de bâtir cette magnifique église du Saint-Sépulcre dont Eusèbe a donné une si belle description. La princesse fit encore construire deux autres églises, l'une à Bethléem, l'autre sur le mont des Oliviers; mais elle ne vit pas l'achèvement ni la dédicace d'aucun de ces temples : le Saint-Sépulcre, dont un prêtre de Byzance, nommé Eustathe, a été dit-on, l'architecte, ne fut terminé que huit ans après, en 334. La mère de Constantin quitta la Palestine l'année suivante, 327. Elle alla joindre l'empereur, qui voyageait alors en Illyrie, et mourut dans ses bras, au mois d'août, à l'âge de quatre-vingts ans. Sa dépouille mortelle fut portée à Rome, et on lui éleva un mausolée dans cette ville. Les historiens grecs prétendent que le corps d'Hélène fut transporté deux ans après à Constantinople. Camille LEBRUN.

Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*. — Eusèbe, *Vie de Constantin*. — Tillemont, *Histoire des Empereurs*. — Bède, *Histoire ecclésiastique des Anglais*. — Morin, *De la Délivrance de l'Église en la vie de Constantin*. — Baillet, *Vie des Saints*.

* **HÉLÈNE**, fille de Constantin le Grand et de Fausta, et femme de Julien, morte en 360. Son frère Constance la maria à son cousin Julien, lorsque celui-ci fut nommé césar, vers la fin de 355. Elle ne survécut que cinq ans à ce mariage, et le seul enfant qu'elle eut mourut aussitôt après sa naissance. Le sort de cet enfant et la stérilité postérieure de la mère ont été attribués par Ammien Marcellin aux coupables artifices de l'impératrice Eusébie, belle-sœur d'Hélène. Y.

Ammien Marcellin, XV, 8; XVI, 10; XXI, 1.

HÉLÈNE, reine de Pologne, grande-duchesse de Lithuanie, née à Moskou, en 1460, morte à Vilna, en 1513. Elle était fille d'Yvan III Vassilévitsch, dit *le Cruel*. Ce tzar de Moskovie, après avoir envahi plusieurs pays voisins et après avoir arraché quelques districts à la Lithuanie, dans le but de se rapprocher de l'Europe, conçut le projet de marier sa fille Hélène à Alexandre, roi de Pologne, grand-duc de Lithuanie. En conséquence, en 1495, Hélène fut envoyée à Vilna, où elle épousa Alexandre; mais Yvan III exigea qu'elle restât fidèle à la religion schismatique, qu'elle eût un temple dans son palais, et qu'elle lui servît d'espion auprès de son mari, rôle odieux, auquel elle sut se soustraire avec habileté. En effet, Yvan III convoitait toujours les possessions lithuaniennes, et, s'appuyant sur des motifs frivoles, recommença à faire la guerre à Alexandre. Ce dernier mit vainement en usage tous les moyens propres à apaiser Yvan III; mais celui-ci, qui voulait la discorde à tout prix, envahit Starodub et Czerniéchow. La guerre dura deux ans, et elle se termina par un armistice. Toutefois les intrigues, les exigences du tzar ne s'arrêtèrent pas là. Hélène mourut sept ans après son mari, le roi Alexandre Jagellon, et elle fut inhumée dans l'église schismatique du Saint-Esprit à Vilna. Léonard CHODZKO.

Histoire du Règne d'Alexandre Ier le Jagellon, par Albertrandy; Varsovie, 1822. — *Histoire de Lithuanie*, par Théodore Narbutt; Vilna, 1836. — *Recueil de documents relatifs à la Russie*, par Charles Sienkiewicz, 1834. — *Histoire populaire de la Pologne*, par L. Chodzko, 1855.

HÉLÈNE, duchesse d'Orléans. *Voy.* ORLÉANS.

* **HÉLÉNUS** (Ἕλενος), fils de Pyrrhus, roi d'Épire, et de Lanassa, fille d'Agathocle, vivait dans le troisième siècle avant J.-C. Fort jeune encore, il accompagna son père dans l'expédition d'Italie en 280. Pyrrhus, dit-on, après ses premiers succès en Sicile, songeait à établir son fils roi de cette île; mais, bientôt forcé par ses revers d'abandonner la Sicile et l'Italie, il laissa Hélénus à Tarente avec une garnison épirote. Il ne tarda pas à les rappeler l'un et l'autre, et employa toutes ses forces en Macédoine et en Grèce. Hélénus prit part en 272 à l'attaque nocturne contre Argos qui coûta la vie à Pyrrhus. Lui-même tomba entre les mains d'Antigone Gonatas, qui le traita avec les plus grands égards et lui permit de ramener en Épire les restes de son père. Y.

Justin, XVIII, 1; XXIII, 3; XXV, 3, 5. — Plutarque, *Pyrrh.*, 33, 34.

* **HELENUS**, affranchi et favori d'Auguste, vivait vers 50 avant J.-C. Il fut pris en Sardaigne par Ménas, lieutenant de Sextus Pompée. Ménas, dans l'espoir de se concilier la bienveillance d'Auguste, le mit en liberté sans rançon. Suivant Appien, il exerça un commandement militaire, et il venait de conquérir la Sardaigne lorsqu'il fut fait prisonnier. Dion Cassius dit au contraire que le commandant de l'île à cette époque était M. Lurius. Y.

Dion Cassius, XLVIII, 30. — Appien, *Bel. civ.*, V, 66.

* **HELENUS**, chirurgien vétérinaire, vivait dans le quatrième ou le cinquième siècle après J.-C. Il nous reste de lui quelques fragments, insérés dans la collection des écrivains sur la chirurgie vétérinaire, publiée d'abord en latin par Jean Ruellius; Paris, 1530, in-fol., et ensuite en grec par Simon Grynæus; Bâle, 1537, in-4°. Y.

Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography*.

HELGAUD ou **HELGALD**, en latin (*Helgacitus* et *Helgacidus*), historien français de la première partie du onzième siècle. Il nous apprend lui-même qu'il avait été moine de Fleuri-sur-Loire sous l'abbé Gauzlin, archevêque de Bourges, mort en 1029, mais sans préciser sa naissance, et il serait aussi difficile de fixer l'époque de sa mort; il est certain qu'il a vécu au delà de 1033, époque de la mort d'Odolric, évêque d'Orléans, dont il parle comme d'un ancien et illustre ami. Il y a même beaucoup d'apparence qu'il n'écrivit qu'après 1042, c'est-à-dire après que le roi Henri, fils de Robert, se fut signalé contre Étienne, comte de Champagne, Galeran,

comte de Meulan, et les barons de Normandie qui refusaient de reconnaître Guillaume le Bâtard pour leur souverain. Ce qui doit le faire croire, c'est qu'à la fin de son principal ouvrage, Helgaud parlant de ceux qui entreprendraient d'écrire les exploits du roi Robert, dit qu'ils y trouveraient matière à faire paraître le père et ses fils comme de grands capitaines couronnés de gloire. Quelques écrivains modernes supposent qu'Helgaud vivait vers 1050; mais on peut légitimement croire avec dom Bernard de Montfaucon et dom Rivet qu'il est mort vers 1048. Sa mort est marquée au 29 août dans le *Nécrologe de Saint-Bénigne de Dijon* et au jour précédent dans celui de Saint-Germain-des-Prés de Paris. Il est à présumer qu'Helgaud avait étudié sous Albon ou sous Constantin, directeurs des écoles de Fleuri. Gauzlin l'avait pris en affection : il le chargea de la construction et du service d'une chapelle sous l'invocation de saint Denis et de ses compagnons Éleuthère et Rustique. Helgaud ne la bâtit d'abord qu'en bois. Le roi Robert étant allé la visiter, y fit des présents et l'enrichit de quelques reliques; mais un incendie détruisit le modeste édifice. Helgaud le fit reconstruire en pierre; et afin d'apprendre aux fidèles que c'était son œuvre, il mit de chaque côté de l'autel deux inscriptions versifiées, dans lesquelles il se nommait et réclamait les prières de ceux qui les liraient. Le roi Robert devait avoir une grande part dans cette réédification, car depuis quelques années Helgaud jouissait de ses bonnes grâces. Il avait un libre accès auprès de ce prince, qu'il nommait « amicus de amico », « delectus de delecto ». Robert aimait Helgaud comme son fils : « affectu diligebat paterno ». Les preuves que donne Helgaud ne laissent aucun doute sur cette affection réciproque, qui fait au surplus honneur au roi et au prêtre, car tous les témoignages s'accordent à montrer Helgaud comme homme de mérite et de piété. On ne peut en faire le même éloge au point de vue littéraire, car, suivant dom Rivet, son style est si dur, si affecté qu'on n'y reconnaîtrait jamais un disciple d'Abbon. L'unique ouvrage qui nous reste d'Helgaud est un abrégé de la vie du roi Robert; l'auteur avertit lui-même qu'il n'a pas en dessein de parler des guerres où Robert se signala, ni des affaires politiques, et qu'il laisse aux historiographes le soin d'en transmettre la mémoire à la postérité. Il s'est donc borné à donner une longue déclamation, qui roule uniquement sur la piété du roi, sa dévotion envers les saints, sur ses jeûnes, ses mortifications, ses prières, sa charité envers les pauvres, sur l'affection qu'il portait aux moines, sur les biens dont il les combla, les grandes fondations qu'il fit dans l'ordre de Saint-Benoît et particulièrement dans l'abbaye de Fleuri, enfin sur quelques miracles qui lui sont attribués. Helgaud est donc moins un historien qu'un panégyriste, et son ouvrage n'est qu'un éloge, une oraison funèbre dans le goût de ce temps, où l'auteur a placé beaucoup de minuties et est entré dans les plus petits détails. Ces détails, qui regardent souvent l'intérieur de la maison des anciens rois de France, nous offrent aujourd'hui une peinture très-naïve et très-curieuse des mœurs du temps. Cet écrit est précédé d'une courte notice de la fondation de Fleuri, et du testament de Léobode, son fondateur, pièces qui n'ont aucun rapport à la vie du roi Robert. D'après ces deux écrits, Sainte-Palaye suppose qu'Helgaud s'était proposé de faire l'histoire des abbayes de Saint-Agnan d'Orléans et de Fleuri, et que la vie de Robert n'est qu'un supplément ou un chapitre de l'ouvrage complet, dont le reste aura été perdu. Duchesne et dom Rivet partagent cette opinion. L'*Epitome Vitæ Roberti regis* d'Helgaud, telle qu'elle est venue jusqu'à nous, a été d'abord imprimée avec la *Vie de saint Louis* par Guillaume de Nangis, et les *Annales Rerum Gallicarum* de Robert Gaguin, Francfort, 1577, in-fol. Il fut réimprimé par Pithou dans le t. I de ses *Historiæ Francorum*, en 1596, et par les Duchesne dans leurs *Historiæ Francorum Scriptores*, Paris, 1636-1639, 5 vol. in-fol. Vossius attribue à Helgaud la vie de saint Abbon, abbé de Fleuri, mais il demeure certain qu'elle est d'Aimoin, disciple d'Abbon. L—z—e.

Ant. Possevin, *Apparatus sacer*, t. Ier, p. 720. — G.-H. Voss, *De Historicis Latinis*, lib. II, cap. XL, p. 116, § 2. — Sainte-Palaye, *Histoire de l'Académie des Inscriptions*, t. X, p. 556-560. — Oudin, *Commentarius de Scriptoribus ecclesiasticis*, t. II, p. 644. — Lelong, *Bibliothèque historique de France*, p. 340, § 2. — Dom Bernard de Montfaucon, *Bibliotheca Bibliothecarum*; Paris, 1739, 2 vol. in-fol. — Dom Bouillard, *Histoire de l'Abbaie roiale de Saint-Germain-des-Prez*; Paris, 1724, in-fol. — *Histoire littéraire de la France*, t. VII, p. 405-409.

HÉLI, grand-prêtre des Juifs, né vers 1257 avant J.-C., mort vers 1159. Il descendait d'Ithamar, second fils d'Aaron, et succéda à Samson dans la souveraine judicature. Il habitait Silo, ville de la tribu d'Éphraïm, où le Seigneur avait un temple. Ses fils, Ophni et Phinée, remplissaient aussi les fonctions de prêtres. « En ce temps-là, dit la Bible, il n'y avait point de roi dans Israel; mais chacun faisait ce qu'il jugeait à propos. » Héli reçut dans le temple le jeune Samuel, consacré par sa mère au Seigneur. Or, Ophni et Phinée détournaient la chair des sacrifices à leur profit, et dormaient avec les femmes qui venaient veiller à l'entrée du tabernacle. Héli, qui était très-avancé en âge, leur en fit des reproches; mais ils ne l'écoutèrent point. Un homme de Dieu vint trouver Héli, et lui dit, au nom du Seigneur : « Pourquoi avez-vous foulé aux pieds mes victimes et les dons que j'ai commandé qu'on m'offrît dans le temple, et pourquoi avez-vous plus honoré vos enfants que moi pour manger avec eux les prémices de tous les sacrifices de mon peuple? » Il lui prédit ensuite que ses yeux s'obscurciraient et qu'il n'y aurait plus de vieillard dans sa maison. Héli fut en effet frappé de cécité. Le Seigneur révéla à Samuel qu'il punirait Héli, qui n'avait pas puni ses enfants sachant leur con-

duite indigne. Samuel ayant raconté sa vision à Héli, celui-ci répondit : « Il est le Seigneur, qu'il fasse ce qui est agréable à ses yeux. » A cette époque les Philistins vinrent à Aphec, et battirent les Israélites. Ceux-ci coururent à Silo chercher l'arche d'alliance, et les deux fils d'Héli l'accompagnèrent. En voyant l'arche dans le camp, les Israélites jetèrent un grand cri de joie, qui fit peur aux Philistins ; mais ceux-ci, reprenant courage, livrèrent néanmoins la bataille, et Israel fut défait. Trente mille Israélites demeurèrent couchés sur la place ; l'arche de Dieu fut prise, et les deux fils d'Héli, Ophni et Phinée, furent tués. En apprenant cette nouvelle, Héli, qui avait quatre-vingt-dix-huit ans, se laissa tomber de son siége, se cassa la tête, et mourut. Il était juge d'Israel depuis quarante ans. La femme de Phinée, qui était alors grosse et sur le point d'accoucher, ayant appris que l'arche était prise, que son beau-père et son mari étaient morts, se trouva tout à coup saisie par la douleur ; elle se baissa, et accoucha d'un fils qu'elle appela Ichabod. Elle mourut en disant qu'Israel avait perdu sa gloire. Samuel (*voy*. ce nom) succéda à Héli comme souverain pontife. J. V.

Livre des Rois, liv. I, ch. I-IV. — Munk, *Palestine*, dans l'*Univers pittoresque*.

* **HÉLIAS** (*Hélie*) *d'Uisel* (1), troubadour limousin, vivait au commencement du treizième siècle. Pauvre comme Job, il n'en faisait pas moins bon accueil à ceux qui venaient le voir dans son *castel* de Châlus (Casluz, paubre en paubreira de blat et de vin). Il leur disait ses chansons, ses sirventes et ses couplets, au lieu de les entretenir de grandes affaires. Gui, Pierre et Ebles, voulant visiter les cours des princes, le consultèrent à cet égard et l'exhortèrent à les suivre. Hélias y consentit, et ils se distribuèrent chacun leurs rôles. Hélias devait composer des tensons et Pierre les chanter. Ils parcoururent ainsi la Provence. Gui étant devenu amoureux de Nugidas de Mondus, cousine germaine de la reine d'Aragon, reçut d'elle cet aveu : « Vous pouvez m'avoir pour maîtresse ou pour femme, le choix vous appartient. » Gui, transporté de joie, alla consulter Hélias sur ce sujet : « Doit-on souhaiter d'être l'amant plutôt que le mari d'une femme qu'on aime de bonne foi ? » — « J'ai le cœur d'un loyal amant et non d'un trompeur, répond Hélias ; ainsi je tiens à plus grand honneur d'avoir pour toujours dame belle et sage que de ne la posséder qu'un an. » Gui fait valoir contre le mariage des raisons semblables à celles d'Héloïse dans son discours à Abailard. « Un amant répond-il, est loué de son amour, et on se moque de celui d'un mari pour sa femme. » Hélias ne se rend pas à ces raisons, et le jeu-parti finit ainsi : « J'aime mieux être mari joyeux qu'amant dans l'inquiétude. »

La pauvreté d'Hélias lui fut reprochée par son compatriote Faidit. Celui-ci aurait dû se souvenir que dans les premières années de sa carrière de troubadour il n'eut pas la fortune en partage. Hélias lui répondit :

S'ieu sui pauvres, vos avelz pro argen,
A Guilelma (1). La pro e la valen.
Jeusor pareil non a de lai la mar
A.l'ei de soudaderare de jogiar.

On ignore en quelle année mourut Hélias d'Uisel.
Martial AUDOIN.

Nostradamus; *Hist. de Provence*. — Raynouard, *Choix des Poésies des Troub.*, t. V, p. 148. — Millot, *Hist. des Troub*.

HÉLICON (Ἑλικών), philosophe grec, né à Cyzique, vivait dans le quatrième siècle avant J.-C. Ami et disciple de Platon, il passa quelque temps à la cour de Denys le jeune, et reçut de lui un talent d'argent pour avoir prédit une éclipse de soleil. Suivant Suidas, il écrivit un ouvrage intitulé : Ἀποτελέσματα, et un traité Περὶ Διοσημειῶν. Y.

Suidas au mot Ἑλικών. — Plutarque, *Dion*.

HÉLICONIUS (Ἑλικώνιος), historien grec, vivait dans le quatrième siècle de l'ère chrétienne. Il composa une *Chronique* en dix livres depuis Adam jusqu'à Théodose. Il ne reste rien de cet ouvrage, qui s'étendait jusqu'en 395 après J.-C. Z.

Suidas, au mot Ἑλικών. — Fabricius, *Bibliotheca Græca*.

HÉLIE. *Voy*. ÉLIE.

** **HÉLIE** (*Faustin*), jurisconsulte français, né à Nantes, le 31 mai 1799. Il étudia le droit à Rennes, et après avoir pendant quelque temps fait partie du barreau de Nantes, il entra, comme simple employé, au ministère de la justice, où il devint successivement sous-chef, puis chef du bureau des affaires criminelles, et en 1848, après la révolution de Février, directeur des affaires criminelles et des grâces. A la même époque, lorsque le gouvernement provisoire créa au Collége de France de nouvelles chaires, qui furent peu après supprimées, M. Hélie, que ses travaux avaient mis au rang de nos criminalistes les plus distingués, fut appelé à celle de droit criminel. En 1849 il fut nommé conseiller à la cour de cassation, et en 1855 il entra à l'Académie des Sciences morales et politiques, en remplacement de Vivien. On a de M. Hélie : *Du Jury appliqué aux délits de la presse*, mémoire couronné par l'académie du département de la Marne ; Paris, 1834, in-8° ; — (en société avec M. Adolphe Chauveau) *Théorie du Code Pénal* ; Paris, 1834-1842, 8 vol. in-8° ; 3e édit., Paris, 1853, 6 vol. in-8° ; — *Traité de l'Instruction criminelle, ou théorie du Code d'Instruction criminelle* ; Paris, 1845-1858, 8 vol. in-8°. — Il a publié comme éditeur : *Traité des Procès-Verbaux en matière de délits et contraventions*, par Mangin ; Paris 1839, in-8° ; — *De*

(1) L'historien provençal, en parlant de Gui, troubadour et cousin d'Hélias, le fait seigneur d'Uisel, « bon château en Limousin ». Il n'y a eu ni château ni lieu de ce nom en Limousin. *Uisel* ne doit être autre chose qu'Ussel (Corrèze, bas Limousin).

(1) Femme de Faidit.

l'Instruction écrite, et du Règlement de la Compétence en matière criminelle, par Mangin; Paris, 1847, 2 vol. in-8°; — *Traité du Droit pénal*, par Rossi, 2e édit., revue et augmentée d'une introduction; Paris, 1855, 2 vol. in-8°; — *Des Délits et des Peines*, par Beccaria, nouv. édit., accompagnée de commentaires; Paris, 1856, gr. in-18, qui fait partie de la *Bibliothèque des Sciences morales et politiques*. M. Hélie a fondé en 1829, avec M. Adolphe Chauveau, et il a rédigé avec lui, jusqu'en 1838, le recueil mensuel intitulé : *Journal du Droit criminel*. Il a travaillé, pour la partie criminelle, aux *Codes annotés* de Sirey, refondus par Gilbert, et il a donné des articles à la *Revue de Législation et de Jurisprudence*, à la *Revue critique de Législation et de Jurisprudence*; etc. E. REGNARD.

Documents partic. — *La Presse*, 6 mars 1857.

HÉLINAND, historien et poëte français, né à Pruneroi, dans le Beauvaisis, mort, suivant dom Brial, après l'année 1229. Après avoir brillé à la cour de Philippe-Auguste, où l'auteur du roman d'*Alexandre* nous le représente récitant après le repas du roi, devant toute la cour assemblée, des vers héroïques sur l'entreprise et le châtiment des Titans rebelles, il quitta le monde, et se fit moine cistercien à l'abbaye de Froidmont. On a de lui des *Vers sur la Mort*, petit poëme français publié par Loisel, en 1594, mais d'après un manuscrit défectueux. On y trouve des apostrophes très-vives à l'adresse de la cour de Rome. La *Chronique* d'Hélinand, insérée par Tissier dans la *Bibliotheca Cisterciensis*, est incomplète. Dom Brial suppose, d'après le catalogue de la bibliothèque Cottonienne, qu'on possède en Angleterre un manuscrit de cette *Chronique* bien plus étendu que l'imprimé. Mais c'est une vérification qui ne paraît pas avoir encore été faite. Nous savons pourquoi l'abbé de Longuerue a montré tant d'estime pour cette compilation. Nous souscrivons plus volontiers à l'avis de dom Brial, qui la considère comme dépourvue de toute utilité. Les *Sermons* d'Hélinand, au nombre de vingt-huit, ont été publiés aussi dans la *Bibliotheca Cisterciensis*. On y trouve encore trois opuscules intitulés *Flores Helinandi*, qui paraissent avoir été très-estimés au treizième siècle. On lui attribue enfin une *Vie de S. Géréon*, publiée par les Bollandistes, au 10 octobre, et quelques autres opuscules, restés manuscrits. B. H.

Histoire littéraire de la France, tome XVIII, p. 87.

HÉLINAND, moine français, de l'ordre de Cîteaux, né et mort, comme il semble, dans le douzième siècle. Balæus et d'autres bibliographes l'ont confondu avec Hélinand religieux de Froidmont. Mais, suivant Ch. de Visch, il y eut dans le même temps deux écrivains du même nom, entre lesquels il faut partager les écrits que Balæus attribue à un seul. Celui-ci, religieux non de Froidmont, mais de Persigne, au Maine, serait auteur d'un *Commentaire sur l'Apocalypse* et de quelques gloses sur l'*Exode*, ouvrages inédits, dont on signale un certain nombre de manuscrits. B. H.

Car. de Visch, *Biblioth. Ord. Cisterc.* — C. Oudin, *Comment. de Script. eccles.* — B. Hauréau, *Hist. litt. du Maine*, t. II, p. 379.

* **HÉLIOCLÈS** (Ἡλιοκλῆς), roi de Bactriane, vivait dans le deuxième siècle avant J.-C. Il régna sur les provinces indo-bactrianes au sud du Paropamisus, et n'est connu que par ses médailles. La plupart sont bilingues, et portent d'un côté des inscriptions grecques, de l'autre des caractères arians; on en a conclu qu'Hélioclès régna dans l'intervalle compris entre la mort d'Eucratidès et la destruction du royaume grec de Bactriane, en 127 avant J.-C. Les mêmes médailles semblent prouver qu'il fut quelque temps associé à Eucratidès. On croit qu'il est le même que le fils de ce prince, qui, d'après Justin, régna conjointement avec son père, et finit par le faire périr pour rester seul maître du trône. Y.

Justin, XLI, 6. — Lassen, *Gesch. der Bactr. Könige.* — Wilson, *Ariana*.

* **HÉLIODORE** (Ἡλιόδωρος), trésorier de Séleucus Philopator, roi de Syrie, vivait dans le deuxième siècle avant J.-C. Il assassina son maître, et essaya de s'emparer de la couronne; mais il fut chassé par Eumène et Attale de Pergame, qui établirent Antiochus Épiphane dans le royaume de Syrie, en 175 avant J.-C. L'histoire bien connue d'Héliodore, envoyé par Séleucus pour piller le temple de Jérusalem, et miraculeusement puni, est suspecte, à cause du silence de Josèphe et de certaines autres circonstances. Y.

Appien, *Syr.*, 45. — Tite Live, XLI, 24. — *Macab.*, III, 2.

* **HÉLIODORE**, préfet de Constantinople en 432 de l'ère chrétienne. C'est probablement le même qu'un Héliodore mentionné avec éloge par Théodoric, roi des Visigoths en Italie, dans une lettre insérée dans la *Correspondance* de Cassiodore; mais il est difficile de l'identifier avec Héliodore, comte des largesses sacrées en 468. Y.

Cassiodore, *Variar.*, I, 4. — Godefroy, *Cod. Theod.*, 6, *tit.* 24.

* **HÉLIODORE**, poëte tragique athénien, d'une époque incertaine. Il composa un poëme intitulé Ἀπολυτικά, dont Galien a cité quelques vers sur les poisons (Galien, *De Antidot.*, II, 7). Il ne faut pas le confondre avec un Héliodore auteur d'un poëme de *Protesilaüs*, cité par Étienne de Byzance, au mot Φυλάκη, ni avec un poëte du même nom auteur des Ἰταλικὰ Θεάματα, dont Stobée cite six vers (*Florileg.*, t. 100, c. 6). Y.

Welcker, *Die Griech. Tragœd.*, p. 1323.

HÉLIODORE, grammairien grec, vivait dans le premier siècle avant J.-C. Il composa un *Manuel de Versification* (Ἐγχειρίδιον), souvent cité par Héphæstion, Rufus et autres métrographes, et un *Traité de Musique*. Il fut le maître du grammairien Minutius Pacatus. On peut l'i-

dentifier avec un Héliodore qui écrivit sur Homère des commentaires, souvent cités par Eustathe, Appollonius, Hésychius, et peut-être même avec ce rhéteur Héliodore qu'Horace appelle le plus savant des Grecs. Y.

Suidas, au mot Εἰρηναῖος. — Ritsch, *Die Alexandr. Bib.*, p. 137-147.

* **HÉLIODORE**, rhéteur grec, fut secrétaire de l'empereur Adrien, et devint préfet de Syrie; il était originaire de cette province, et il fut, à ce qu'on croit, le père d'Avidius Cassius, qui s'insurgea contre l'autorité de Marc Aurèle. Il avait pour rival Denys de Milet, qui lui dit un jour : « L'empereur peut te donner de l'or et te conférer des honneurs, mais il ne saurait faire de toi un orateur. » On croit que cet Héliodore doit être distingué d'un personnage ayant le même nom, et que Spartien représente comme un philosophe qui jouit d'abord d'une grande faveur auprès d'Adrien, mais que plus tard cet empereur maltraita rudement par écrit : *famosissimis litteris* (*Hadriani*) *est lacessitus*. G. B.

Spartien, *Vita Adriani*. — Dio Cassius, *Hist. Rom.*, LXIX, 3.

* **HÉLIODORE**, philosophe stoïcien, vivait vers 50 après J.-C. Il se fit délateur sous le règne de Néron. Parmi ses victimes on compte son disciple Licinius Silanius. Y.

Juvénal, *Sat.*, I, 33.

* **HÉLIODORE**, artiste athénien, surnommé le *Périégète* (Περιηγητής), vivait dans le deuxième siècle avant J.-C. Il composa une description des objets d'art de l'Acropole d'Athènes. Cet ouvrage, cité sous les divers titres de : Περὶ ἀκροπόλεως; Περὶ τῶν Ἀθήνησι τριπόδων; Ἀναθήματα (*De Atheniensium Anathematis*), est une des autorités de Pline pour sa notice des artistes grecs. Si cet Héliodore est le même que celui dont parle Athénée (II, p. 45), il vivait du temps d'Antiochus Épiphane. Les fragments qui nous restent de lui ont été recueillis par C. Müller, dans les *Historicorum Græcorum Fragmenta*, t. IV, p. 424. Y.

Vossius, *De Historicis Græcis*. — Preller, *Polemonis Fragmenta*, p. 172.

HÉLIODORE DE LARISSE, mathématicien grec, d'une époque incertaine. On a de lui un petit traité d'optique intitulé : Κεφάλαια τῶν ὀπτικῶν, qui paraît être un fragment ou un abrégé d'un ouvrage plus étendu, dont le titre, conservé par quelques manuscrits, était Δαμιανοῦ φιλοσόφου τοῦ Ἡλιοδώρου Λαρισσαίου Περὶ ὀπτικῶν ὑποθέσεων βιβλία β' : titre qui fait douter si le véritable nom de l'auteur était Damianus ou Héliodore. Ce traité, principalement emprunté à l'*Optique* d'Euclide, fut publié pour la première fois avec ce dernier ouvrage et avec une traduction italienne par Ignatius Dante; Florence, 1573, in-4°. Il a été réédité par Lindenbrog, Hambourg, 1610, in-4°; par Erasmus Bartholinus, 1657, in-4° (réimprimé en 1680); par Gale, dans ses *Opuscula mythologica;* Cambridge, 1670, in-8° (omis dans la réimpression d'Amsterdam, 1688), et enfin avec une traduction latine et une dissertation sur l'auteur par A. Matoni, Pistoja, 1758, in-8°. Y.

Fabricius, *Bibliotheca Græca*, t. VI, p. 783 (t. VIII, p. 128, édit. de Harles). — Schoell, *Histoire de la Littérature grecque*, V, 260.

HÉLIODORE, statuaire grec, d'une époque incertaine. Pline le mentionne parmi les artistes qui ont fait des « athlètes, des soldats, des chasseurs, des sacrificateurs ». Il était l'auteur d'un célèbre groupe en marbre qui représentait *Pan et Olympus luttant*, et qui du temps de Pline était placé dans le portique d'Octavie. Y.

Pline, *Hist. Nat.*, XXXIV, 8; XXXVI, 5.

* **HÉLIODORE**, chirurgien grec, vivait à Rome dans le premier siècle de l'ère chrétienne. Il était contemporain de Juvénal, qui parle de lui dans sa VI[e] satire. C'est probablement le même que l'Héliodore auteur d'un ouvrage sur la chirurgie, cité par Asclépiade, Pharmacion, Paul d'Égine, et dont quelques fragments ont été conservés par Oribase et Nicétas. On les trouve dans la *Collection des Chirurgiens grecs* de Cocchi; Florence, 1754, in-fol. Y.

Haller, *Biblioth. Chirurg.*, vol. I, p. 71. — Kühn, *Additam. ad Elench. Med. vet. a J.-A. Fabricio exhib.*

HÉLIODORE, évêque et célèbre romancier grec, né à Émèse en Syrie, vivait vers la fin du quatrième siècle de l'ère chrétienne, sous le règne de Théodose et de ses fils. Il était issu d'une famille de prêtres du soleil. Dans sa jeunesse, et peut-être avant de se convertir au christianisme, il composa un roman intitulé : les *Éthiopiques*. On ignore l'époque et les circonstances de sa conversion; mais l'on sait qu'il devint évêque de Tricca en Thessalie. Suivant l'historien ecclésiastique Socrate, il établit la règle que tout prêtre qui après son ordination ne se séparerait pas de sa femme serait déposé. Un autre annaliste ecclésiastique, Nicéphore, rapporte qu'un synode provincial accusant les *Éthiopiques* d'être nuisibles aux jeunes gens, mit l'auteur dans l'alternative de consentir à la suppression de son livre ou de perdre son siége épiscopal. Héliodore, si on en croit l'historien, aima mieux sacrifier son évêché que son roman. Valois, Pétau, Huet et d'autres critiques ont réfuté ce récit invraisemblable. Héliodore n'était pas maître, quand il l'eût voulu, de supprimer son roman, et rien d'ailleurs dans cet ouvrage ne provoquait une mesure aussi sévère. Les *Éthiopiques* sont irréprochables au point de vue de la morale. Littérairement cette agréable composition est restée le chef-d'œuvre du genre chez les Grecs. Bien qu'elle soit très-connue, nous en donnerons une courte analyse. Persine, femme d'Hydaspe, roi d'Éthiopie, eut une fille dont le corps était blanc, par suite de l'impression produite sur la mère par la vue d'une statue grecque. Persine, craignant que cette couleur extraordinaire chez un peuple noir ne fît soupçonner sa vertu par son mari, remit sa fille, avec des objets propres à la faire reconnaître,

plus tard, au philosophe Sisimithras, qui se rendait en Égypte, comme ambassadeur. Le philosophe éthiopien confia à son tour l'enfant à un prêtre grec, nommé Chariclès, qui l'emmena d'Égypte à Delphes, l'éleva comme sa propre fille, sous le nom de Chariclée, et la consacra au culte d'Apollon. Un jeune Thessalien, de la famille des Éacides, Théagène, vit Chariclée, en devint amoureux, et l'enleva avec l'aide de Calasiris, prêtre égyptien, que Persine avait envoyé à la recherche de sa fille. Après une série d'aventures périlleuses qui séparent les héros du récit, on les retrouve à Méroé, au moment où Chariclée, tombée entre les mains des Éthiopiens, va être immolée aux dieux. Mais un peu avant le sacrifice, elle est reconnue par ses parents. Le mariage de Théagène et de Chariclée termine le roman.

Les conteurs grecs ne connurent jamais cette profondeur dans la peinture des caractères, cette précision dans l'observation des mœurs, qui caractérisent les bons romanciers modernes; mais, malgré l'absence de ces beautés supérieures, les *Éthiopiques* ont beaucoup de prix. Les événements s'y succèdent avec rapidité et sans invraisemblance, et l'on y trouve d'admirables descriptions. Le style en est élégant et même simple, si on le compare à celui des autres romanciers grecs. Ce n'est pas en ce point seulement qu'Héliodore l'emporte sur tous ses successeurs; il les surpasse en invention, en délicatesse, en éloquence; enfin, dans toutes les parties du roman il fut pour eux un modèle, qu'ils imitèrent sans jamais l'égaler. Lui-même ne semble pas avoir eu de maître, et il paraît le créateur d'un genre qu'il porta à toute la perfection que le roman atteignit chez les Grecs. Avant lui les narrations fabuleuses n'offraient pour ainsi dire aucun rapport avec la vie réelle, et l'auteur des *Éthiopiques* eut le mérite de substituer un récit raisonnable et intéressant à ces fastidieux amas d'aventures incroyables qui égayaient la verve satirique de Lucien. L. J.

Le texte grec des *Éthiopiques* parut pour la première fois à Bâle, en 1534; il reparut en 1596, à Heidelberg, chez Jérôme Commelin, qui le revit sur dix manuscrits et qui y ajouta la traduction latine du Polonais Stanislas Warschewiczk. Cette édition fut reproduite à Lyon en 1611 et à Francfort en 1631; dans cette dernière, l'ouvrage a été pour la première fois partagé en chapitres. L'édition de Bourdelot, Paris, 1619, in-8°, est peu estimable; le texte fourmille de fautes; les notes de l'éditeur sont prolixes, mais peu instructives, et il a réimprimé la traduction de Warschewiczk, qui est loin d'être bonne. Schmidt reproduisit en 1772 le texte grec de Rondelet, en supprimant la version latine; mais il eut le tort de laisser se multiplier de nouvelles erreurs typographiques; le caractère grec employé dans ce volume est beau, mais le papier est très-mauvais, circonstance des plus communes dans les éditions allemandes du dix-huitième siècle. Un helléniste plus habile que ses devanciers, Mitscherlich, comprit Héliodore dans la collection des romanciers grecs qu'il mit au jour, en 1796; ses deux volumes in-8° donnent un texte corrigé en maints endroits et accompagné de notes succinctes. Il restait cependant beaucoup à faire encore au sujet des *Æthiopica;* c'est ce qu'entreprit le savant Coray. L'édition qu'il mit au jour, à Paris, en 1804, 2 vol. in-8°, est accompagnée d'un commentaire judicieux et exact, écrit en grec, et qui avec les tables remplit tout le second volume; on a toutefois reproché à l'éditeur de n'avoir pas collationné un très-bon manuscrit provenant de Venise, et qui se trouvait alors à Paris (1). Le texte d'Héliodore, revu avec un soin scrupuleux et avec une version latine soigneusement revue, fait partie des *Erotici Græci* publiés par MM. Firmin Didot, 1856, gr. in-8° (pag. 225-412). On a profité pour cette révision des matériaux réunis par un philologue hollandais, Temminck, lequel avait durant longues années préparé une édition des *Éthiopiques;* la mort l'empêcha d'exécuter ce projet.

La traduction latine du Warschewickz est restée la seule qui eût été entreprise jusqu'à présent, mais elle a reçu, comme nous venons de le dire, de notables améliorations. En 1547 le célèbre traducteur de Plutarque et de Longus, Amyot, donna une version française des *Éthiopiques;* elle était in-folio, format qu'on n'adopterait pas aujourd'hui pour un pareil ouvrage, et dont l'incommodité se révéla promptement, car dès 1549 cette traduction reparut in-8°. Elle avait été faite sur un mauvais manuscrit; Amyot s'en procura un meilleur, retoucha son travail, l'améliora et le publia de rechef en 1559. Cette traduction nouvelle eut une douzaine d'éditions pendant le seizième et le dix-septième siècle. En 1626, un très-médiocre écrivain, d'Audiguier, gâta le style d'Amyot, sous prétexte de le rajeunir; son édition est toutefois recherchée, mais par le seul motif qu'elle renferme des estampes dues à Crispin de Pas et à d'autres graveurs célèbres. En 1727 parut une traduction nouvelle qui a été attribuée à l'abbé de Fontana, et qui a reparu en 1743; elle a été reproduite en 1797 dans la *Bibliothèque des Romans grecs,* dont elle forme les tomes IV et V; elle est peu estimée; celle de Quenneville, 1802, 3 vol., l'est encore moins. La traduction d'Amyot, revue et corrigée par M. Trognon et accompagnée de cartes extraites de divers auteurs, a été imprimée à Paris en 1822, in-8°; elle a été également comprise dans la jolie *Collection des Romans grecs* publiée chez Merlin à Paris, et elle y remplit 4 vol. in-16. Un abrégé des *Éthiopiques,*

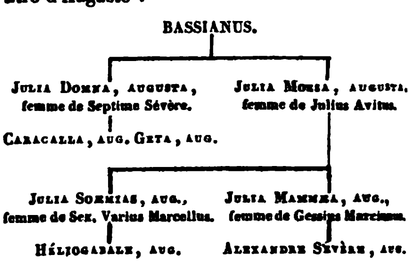
(1) Voir sur cette édition un article de Boissonade dans le *Journal de l'Empire,* 18 mai 1806, et un autre de Thurot dans la *Décade,* an X.

publié à Paris, en 1613, par P. Vallet, brodeur du roi, attira l'attention des amateurs, par le seul motif des figures, au nombre de cent vingt, qui l'accompagnent. La traduction italienne de Leonardo Ghini, imprimée à Venise, en 1556, est estimée ; elle a été reproduite fréquemment, et notamment à Pise, en 1803 ; Jérôme Bossi prit la peine assez superflue de mettre en vers les cinq premiers livres, et le Napolitain Ballista Basile, plus connu par ses contes de fées, donna en 1637 un poëme en vingt chants, et *in ottave rime*, intitulé *Teagene*. Plusieurs traductions espagnoles, anglaises, allemandes n'offrent rien de remarquable. Il en a été imprimé à Venise en 1804 et en 1818 une en grec moderne. G. B.

Il existe un poëme en 269 vers ïambiques, sur l'art de faire de l'or, qu'un manuscrit de la Bibliothèque de Paris attribue à Héliodore, évêque de Tricca. On le trouve dans plusieurs autres bibliothèques de l'Europe, et il a été imprimé dans la *Bibliotheca Græca* de Fabricius, t. VIII, p. 119. Il est intitulé : Ἡλιοδώρου φιλοσόφου πρὸς Θεοδόσιον τὸν μέγαν Βασιλέα, περὶ τῆς τῶν φιλοσόφων Μυστικῆς τέχνης δι' Ἰάμβων. Quoique certains critiques, Kühn, Hoffmann, aient regardé ce poëme comme authentique, c'est bien certainement une falsification byzantine. Le nom de Théodose a été mis en tête pour donner à l'ouvrage un semblant d'autorité. Quant au nom d'Héliodore, Jacobs pense que le faussaire l'a choisi à cause de sa signification étymologique. L. J.

Socrate, *Hist. Eccl.*, V, 22. — Nicéphore, *Hist. Eccles.*, XII, 34. — Photius, *Cod.*, 73. — Huet, *De l'Origine des Romans*. — Bayle, *Dict. hist. et crit.* — Fabricius, *Bibliot. Gr.*, t. VI, p. 768 ; t. VIII, p. 111, édit. de Harles. — Manso, *Vermischte Schriften* ; Leipzig, 1801, in-8°, t. II. — Jacobs, *Epistola ad A. Coray de Heliodoro* ; Iéna, 1804, et dans l'*Encyklopædie* d'Ersch et Gruber. — Chardon de La Rochette, *Mélanges de Philologie*, t. II, p. 4. — Schoell, *Histoire de la Littérature Grecque*, t. VI, p. 228. — S. Boyd, *Heliodorus, born a christian and not a pagan*, dans le *Classical Journal*, n° XVI, p. 347. — Dunlop, *History of Fiction*. — Wolff, *Geschichte des Romans*, p. 46. — Villemain, *Notice sur les Romans grecs*.

HÉLIOGABALE ou **ÉLAGABALE**, empereur romain, né vers l'an de Rome 957 (de J.-C. 204), mort le 11 mars 975 (de J.-C. 222). L'infamie peut avoir son apogée, et parvenir à ce point qu'on ne saurait plus dépasser, malgré la corruption des temps et des mœurs. Le règne d'Héliogabale, au milieu de tant de règnes déplorables qui ont souillé l'histoire de l'empire romain, a marqué cette époque, et nous montre jusqu'à quel degré d'avilissement pouvait descendre ce peuple qui avait vendu sa liberté pour les jeux du cirque et les largesses du prince. Après la mort de Macrin (218), Rome vit arriver de Syrie son nouveau maître, jeune prêtre du Soleil, les joues colorées avec du vermillon, le tour des yeux teint avec du henné comme ceux d'une femme arabe, portant une robe de pourpre lamée d'or, des colliers de perles, des sandales ornées de camées, jouant tour à tour le rôle de femme ou de mari, se livrant à tous les écarts de l'impudicité la plus éhontée, et choisissant ses ministres d'après les qualités qui les rendaient plus propres à la débauche (1). Voilà celui qui osa prendre le surnom vénéré d'Antonin, et qui le couvrit d'une telle honte que personne n'osa le porter après lui. Mais expliquons d'abord la filiation de ce monstre idiot, dont l'élévation fut due aux intrigues de ces princesses syriennes qui eurent toutes le nom de *Julie*, et qui grâce à leur adresse ou à leur beauté donnèrent quatre empereurs aux Romains. Leur famille, celle des Bassiens, a pour auteur le bisaïeul d'Héliogabale, homme de condition plébéienne, d'après Dion (2), et qui vivait à Émèse, près des bords de l'Oronte. Ce Bassianus, dont nous ne trouvons le nom cité que dans un texte d'Aurelius Victor (3), eut deux filles, Julia Domna et Julia Mœsa, belles toutes deux, ainsi que le prouvent leurs bustes et leurs médailles. La beauté de Julia Domna lui valut l'honneur d'être choisie pour femme par Septime Sévère ; et parvenue à l'empire avec lui, elle eut pour fils Caracalla et Geta. Julia Mœsa, sa sœur, avait épousé Julius Avitus, personnage consulaire (4), dont elle eut deux filles, Julia Soæmias et Julia Mammée. La première épousa Sextus Varius Marcellus, dont une inscription parvenue jusqu'à nous nous donne tous les titres (5) : c'est le père d'Héliogabale. La seconde fut unie à Gessius Marcianus et devint mère d'Alexandre Sévère. Le tableau suivant fera embrasser d'un coup d'œil toute cette filiation des Bassiens, dont huit personnages ont porté le titre d'Auguste :



(1) Ad honores reliquos promovit commendatos sibi pudibilium enormitate membrorum (Lampride, *Heliogab. Vit.*, c. XII).

(2) Dion ne le nomme pas, mais il dit en parlant de sa fille, Julia Domna, qu'elle était d'origine plébéienne : ἐκ δημοτικου γενους (l. LXXVIII, § 24).

(3) *Epitome*, c. XXIII.

(4) Dion, l. LXXVIII, § 30.

(5) SEX. VARIO. MARCELLO || PROC. AQVAR. C. PROC. PROV. BRIT. CC. PROC. RATIONIS || PRIVAT. CCC. VICE PRAEF. PR. ET. VRBI FVNCTO || C. V. PRAEF. AERARI. MILITARIS. LEG. LEG. III. AVG || PRAESIDI. PROVINC. NVMIDIAE || IVLIA. SOAEMIAS. BASSIANA. C. F. CVM. FILIIS || MARITO. ET. PATRI AMANTISSIMO. Cette inscription, consacrée par Julia Soæmias et ses fils à leur époux et père, prouve que Héliogabale a eu au moins un frère, mort sans doute avant l'avénement du jeune prince à l'empire. Le monument a été trouvé à Velletri. (*Voy.* Cardinali, *Inscr. Velit.*, p. 176, et Orelli, n° 946.) Il est maintenant dans le musée lapidaire du Vatican.

Julia Domna, devenue la femme d'un empereur, avait appelé près d'elle sa sœur et ses nièces, dont son mariage avait fait la fortune. Elles apportèrent à la cour de Septime Sévère, ce rude guerrier qui devait son trône à son épée, les molles habitudes, les croyances, les superstitions de l'Orient. La mère d'Héliogabale, Julia Soæmias, est représentée sur ses médailles sous la forme d'Uranie, la Vénus céleste. Quant aux mœurs, elle n'avait rien à apprendre ou à montrer dans le pays qui avait vu les orgies des Messaline, des Faustine, des Julie fille d'Auguste. Elle vécut en courtisane, dit Lampride, *meretricis more vixit*, et Caracalla, son neveu, passait à Rome pour le véritable père d'Héliogabale. Ce fut du moins l'un des titres qu'on fit valoir en son nom pour le porter à l'empire, et telle était alors la démoralisation des classes qui disposaient du pouvoir, qu'on choisit de préférence pour lui donner la pourpre celui qui se vantait d'être le bâtard d'un tyran sanguinaire et d'une femme impudique.

A la mort de Caracalla, Julia Mœsa se retira avec ses filles à Émèse, où les richesses qu'elle devait à ses intrigues lui donnèrent une grande influence. Elle avait fait de son petit-fils, alors nommé Varius Avitus Bassianus, un prêtre de ce dieu Soleil adoré dans la ville sous la forme d'une pierre noire conique (sans doute quelque aérolithe), auquel on avait élevé un temple magnifique et qu'on appelait Élagabale, nom qu'on donna plus tard au pontife du dieu quand il eut été élevé à l'empire. Cependant, Macrin dont l'ambition avait été, comme il arrive souvent, bien plus grande que la capacité, se trouvait comme accablé du poids de la couronne, et par son oisiveté, ses débauches, son injuste sévérité, s'aliénait l'affection des soldats. Julia Mœsa profita avec habileté des premiers symptômes de mécontentement. Son petit-fils avait pour lui la beauté des formes et du visage : lorsque, coiffé de la tiare et vêtu de pourpre, il paraissait aux yeux du peuple dans les cérémonies de son culte, il attirait tous les regards, et les exilés qui s'étaient rassemblés en grand nombre autour de la famille si étroitement alliée à celle de Septime Sévère prêtèrent bientôt l'oreille aux instigations de Mœsa. Les soldats de la légion alors en garnison dans ces contrées allaient souvent à la ville, nous dit Hérodien; et lorsque leur dévotion les conduisait dans le temple, ils y contemplaient le jeune Varius Bassien avec une admiration toujours nouvelle. Le bruit se répandit bientôt dans le camp qu'il était fils de Caracalla, et qu'il avait ainsi plus de droits à l'empire qu'un étranger. Ceux qu'une telle origine ne pouvait séduire furent gagnés à prix d'argent, et à un jour donné le jeune prêtre du Soleil fut accueilli au camp des soldats avec toute sa famille, et proclamé par eux empereur, sous le nom de Marc Aurèle Antonin, fils d'Antonin Caracalla, petit-fils de Septime Sévère (1) : il était alors dans sa quinzième année.

Cette étrange nouvelle fut promptement portée à Antioche, où Macrin se trouvait alors, et d'où il aurait pu marcher contre ce rival imberbe, avec toutes ses forces pour l'écraser d'un seul coup. Mais il se contenta d'envoyer une partie des troupes dont il disposait, sous le commandement d'un de ses officiers généraux nommé Julianus. A peine ce général fut-il en vue du camp vers lequel il s'avançait pour l'assiéger, que le nouvel empereur parut sur les remparts dans tout l'éclat de sa beauté et de sa jeunesse, entouré des troupes qui l'avaient accueilli d'abord et qui l'acclamaient du nom d'Antonin, de ce nom si cher aux Romains, malgré le souvenir des mauvais empereurs qui l'avaient déshonoré. Séduits par cet enthousiasme, par la vue du jeune prince, et surtout, ajoute un historien, par les sacs d'argent qu'on leur montrait de loin, les soldats de Macrin se déclarèrent pour Héliogabale, coupèrent la tête à leur général, et se joignant à leurs camarades, formèrent dès lors une puissante armée. Ce fut alors, mais trop tard, que Macrin se mit en marche. Il se porta avec toutes les troupes qui lui restaient sur les frontières de la Phénicie et de la Syrie, où il rencontra l'ennemi. Abandonné pendant la bataille par les légionnaires, il n'eut bientôt plus autour de lui que les prétoriens, qui combattaient encore avec le plus grand courage quand le bruit se répandit parmi eux que l'empereur venait de prendre la fuite. Ils se rendirent alors, sur la promesse qu'on leur fit d'une amnistie complète. Macrin, atteint par ceux qui s'étaient mis à sa poursuite, fut mis à mort ainsi que son fils Diadumène, et Varius Avitus Bassianus se trouva seul maître de l'empire (2).

Son premier soin fut d'envoyer à Rome des messagers pour y porter la nouvelle de sa victoire, et dès qu'on eut lu ses lettres dans le sénat, dit Lampride, on fit des vœux pour le nouvel empereur et des imprécations contre celui qui venait de succomber : c'était l'usage! Quelques mois s'écoulèrent à faire reconnaître le

(1) IMP. CAES. DIVI SEVERI NEPOS DIVI ANTONINI FIL. M. AVREL. ANTONINVS PIVS FELIX. AVG. P. M. TR. POT. COS. P. P. PRO COS. Telle est la filiation, tels sont les titres que Héliogabale s'attribuait sur les monuments portant des inscriptions en son honneur.

(2) On était alors au 8 de juin de l'an de Rome 971 (*voy.* Dion, l. LXXVIII, § 39). Les messagers envoyés à Rome par le vainqueur pour y porter la nouvelle de sa victoire firent tant de diligence que dès la veille des ides de juillet les frères arvales s'assemblaient au Capitole et faisaient des vœux au ciel pour le bonheur et la santé du nouveau père de la patrie : *Pr. id. Jul. in Capitolio ante cellam Junonis reginæ fratres Arvales convenerunt ad vota annua suscipienda pro salute et incolumitate imperat. Cæs. M. Aurelii Antonini Pii fel. aug. p. m. tr. pot. consulis. patris patriæ procos. et Juliæ Mœsæ Aug. Aviæ Augusti nostri totiusque domus divinæ eorum*, etc. Ce fragment a été trouvé à la fin du siècle dernier dans les fondements qu'on creusait pour la nouvelle sacristie de Saint-Pierre à Rome (*voy.* Marini, *Fr. Arv.*, vol. 1er, p. CLXIII).

chef de l'État par les diverses provinces de l'Orient; puis Julia Mœsa, ayant hâte d'aller habiter de nouveau le palais des césars, dont elle avait amèrement regretté le séjour, la famille des Bassiens partit malgré la saison avancée. Toutefois il fallut s'arrêter à Nicomédie et y attendre un temps plus favorable à la navigation. Les historiens nous font une triste peinture des occupations du prince dès le début de son règne et de la manière dont il se préparait aux devoirs de son rang. Passant le temps à danser au son des flûtes et des cymbales, entouré de flatteurs, d'esclaves, d'eunuques, de complaisants, il choisissait parmi les étoffes les plus précieuses les costumes les plus efféminés, faisait représenter le jugement de Pâris sur le mont Ida et y remplissait le rôle de Vénus, se faisait peindre sous ces vêtements indignes qu'il affectionnait, et envoyait son portrait au sénat pour y être placé au-dessus de l'autel de la Victoire, afin que chaque sénateur en entrant brûlât de l'encens devant son image. S'il y avait encore de vrais Romains à Rome, ce dut être pour eux un triste spectacle que d'assister, vers le printemps de l'année suivante, à la pompe de cette entrée où l'on vit paraître sous la pourpre impériale un prince, étrange poupée dont on ne pouvait reconnaître le sexe, tenant entre ses bras une pierre noire, dont il fit un dieu plus puissant, selon lui, et qui devait être désormais plus révéré que le Jupiter du Capitole. Puis, comme si ce n'était pas assez de placer la divinité qu'il servait au-dessus de toutes les autres dans le Panthéon des Romains, il voulut éteindre le feu de Vesta, et pénétra dans le sanctuaire des vestales entouré de ses compagnons de débauche; une autre fois il essaya de dérober le Palladium, voulant faire de Pallas une épouse pour son dieu, et il aurait exécuté ce projet, s'il n'eût bientôt pensé que la Lune était pour le Soleil une femme préférable à toute autre. En conséquence, la déesse Uranie, emblème de la reine des nuits chez les Phéniciens, fut unie en grande pompe au dieu Élagabale, et le peuple romain paya les frais de ces noces extravagantes. On fit contribuer tous les sujets de l'empire au trousseau de la mariée, et on exigea d'eux les mêmes présents qu'ils auraient offerts pour le mariage d'une impératrice.

Julia Mœsa aurait voulu s'opposer à tant de folies; mais si son petit-fils consentait à lui laisser le soin des affaires, c'était à la condition qu'elle lui laisserait celui de ses plaisirs. Il l'avait d'abord fait admettre dans le sénat, où elle prit place auprès des consuls, et pour la première fois les délibérations de ce corps dégénéré furent signées par une femme. Puis l'empereur décréta la formation d'un second sénat, composé de femmes, qui s'assemblait sur le Quirinal, et qu'il plaça sous la présidence de son aïeule. Les matrones qui avaient l'honneur d'en faire partie y prenaient séance à des jours marqués. On y délibérait sur les parures que les femmes devaient porter, sur leurs droits de préséance selon la position des maris; sur les formalités de l'étiquette, etc. Des sénatus-consultes émanés de ce nouveau pouvoir décidaient quelles étaient les dames romaines dont le *carpentum* serait traîné par des mules, et celles qui seraient obligées de se contenter d'un attelage de bœufs; qui auraient droit à faire placer sur leur litière des ornements d'argent ou d'ivoire; celles qui pourraient prétendre à porter sur leur chaussure de l'or ou des pierreries.

Tandis que ces arrêts, et bien d'autres, d'une égale importance, étaient rendus par le sénat des matrones, l'empereur faisait vendre au plus offrant les honneurs, les dignités, le pouvoir. On devenait sénateur à prix d'argent. Il y avait un tarif pour les emplois de légats, de tribuns, de procurateurs; il y en avait pour les intendances et les charges du palais. Si quelqu'un obtenait sa nomination, sans l'avoir payée de ses deniers, il le devait à de honteuses complaisances ou à la bassesse de ses penchants. Les cochers Protogène et Gordius furent les favoris et les compagnons du prince : le dernier devint même commandant des gardes de nuit. Il fit de ses affranchis des gouverneurs de province, des consuls, des légats. Un danseur obtint la place de préfet du prétoire. Le barbier Claudius fut préfet de l'Annone. C'était le règne de cette dégradante égalité de l'Orient qui rabaisse les plus hautes fonctions au niveau des rangs les plus infimes, avec la différence cependant que chez les despotes de l'Asie on a vu quelquefois le mérite faire du simple soldat un général ou du mamelouk un vizir, tandis qu'alors c'était la honte et le vice qui conduisaient aux honneurs et à la fortune. Ces vices et cette honte composent l'histoire des longues saturnales qu'on appelle le règne d'Héliogabale. Son historien, Lampride, a reculé, à ce qu'il prétend, devant le récit de tant de turpitudes, et ce qu'il raconte ne saurait être répété aujourd'hui dans aucune langue. Un tel dévergondage d'esprit, une telle perversion des sens tenaient évidemment de la folie. On doit croire, dans l'intérêt de l'humanité, que de pareils monstres sont des fous.

Quand nous voyons Héliogabale se donner plusieurs maris, vouloir être appelé par eux *madame* ou *augusta*, se laisser battre par un de ces époux, cocher du cirque, de manière à porter sur son visage les traces des coups qu'il avait reçus, puis lui être infidèle en faveur d'un athlète qui avait été cuisinier (1), ne devons-nous pas croire à un égarement complet de sa raison? Et quand il se faisait peindre en pâtissier, en parfumeur, en cabaretier, en marchand d'esclaves (2)! et quand il se faisait traîner sur

(1) *Voy.* les étranges récits faits à ce sujet par Lampride, *Vie d'Héliogabale*, c. X, et par Dion, L. LXXIX.
(2) Lampride, *ibid.*, c. XXIX.

un char par quatre chiens, ou quatre cerfs, ou quatre belles jeunes filles (1)! quand il descendait à la porte de son palais sous le costume d'une femme publique, qu'il sollicitait les passants, leur offrait ses caresses et réclamait son salaire (2)! quand il réunissait dans ce même palais toutes les courtisanes de Rome, puis que vêtu comme elles, et leur adressant un discours sur les devoirs de leur état, il donnait à ces compagnes de débauche le nom que les chefs de l'armée donnaient aux soldats compagnons de leur gloire, et les appelait *commilitones* (3)! était-il fou? Oui, sans doute; et nous ne lui reconnaissons d'autres moments lucides que ceux où il avait conscience de la bassesse de cette aristocratie romaine qui obéissait à ses caprices. Lorsque, par exemple, il témoignait, ainsi que Lampride nous l'apprend, un profond mépris pour le sénat, qu'il appelait un troupeau d'esclaves en toge (4), alors ce n'était plus de la folie; car que pouvaient penser autre chose les hommes les plus sages, en voyant tous ces sénateurs, rangés sur une espèce d'amphithéâtre, admirer leur prince tandis qu'il dansait devant eux en faisant résonner des crotales, et que les généraux de l'armée ou les premiers officiers de l'empire, revêtus de robes traînantes à la mode de Phénicie, formaient le corps de ballet! A son immoralité, à ses goûts dépravés, Héliogabale unissait encore des instincts sanguinaires. Déjà avant de quitter l'Orient, et pendant l'hiver qu'il passa à Nicomédie, il avait fait périr Fabius Agrippinus, qui commandait la Syrie; Réanus, gouverneur de l'Arabie Pétrée; Decius Triccianus, légat de Pannonie (5). Il ne serait pas juste toutefois de faire peser sur lui seul la responsabilité de ces exécutions. Elles étaient politiques, et Héliogabale n'a jamais gouverné: Julia Mœsa gouvernait avec lui et pour lui. Mais Dion nous dit positivement qu'il envoyait ses amis les plus dévoués à la mort s'ils osaient lui donner quelque sage conseil; et nous lisons dans Lampride qu'il immolait souvent des victimes humaines à son dieu. Il faisait même choisir dans toute l'Italie pour ces horribles sacrifices les plus beaux enfants appartenant à des familles patriciennes et ayant encore leur père et leur mère, afin que la douleur de leur perte fût ressentie dans toute son amertume, *ut major esset utrique parenti dolor* (6).

Comment un pareil monstre a-t-il régné pendant près de quatre ans sur le monde romain, c'est-à-dire sur toute la partie civilisée du monde alors connu? Nous ne pouvons l'expliquer que par les folles prodigalités, les merveilles, les pompes extravagantes qui ont fait de son règne comme une espèce de rêve des *Mille et une Nuits*, moins la gracieuse imagination des conteurs arabes et la présence des bons génies, qui n'intervenaient jamais aux fêtes d'Héliogabale. Du reste, son luxe effréné dissipait les finances de l'État et plaisait à la tourbe du peuple, qui en profitait. Plusieurs médailles qui appartiennent à une même année et portent au revers l'image de l'empereur présidant à des distributions, avec la légende: *seconde, troisième, quatrième libéralité d'Auguste* (1), prouvent la fréquence de ces largesses: au lieu de quelques mesures de blé ou de quelques pièces d'argent, comme sous les règnes précédents, on donnait des bœufs engraissés avec soin, des chameaux, des chevaux tout harnachés, des vases d'argent, des étoffes précieuses, des esclaves ou cent pièces d'or. Le vin coulait à flots: on en remplit un jour, s'il faut en croire Lampride, ce canal ordinairement plein d'eau qui dans les cirques séparait l'arène des gradins où s'asseyaient les spectateurs (2). Les convives admis à la table impériale recevaient pour présents ou des quadriges, ou des eunuques, ou des litières et des chars ornés d'or et d'argent. Or, ces convives, c'était tantôt les flatteurs, les ministres du prince, tantôt huit borgnes, ou huit chauves, ou huit sourds, ou huit bossus, ou huit personnages si obèses qu'ils ne pouvaient se placer sur les lits préparés pour eux; car Héliogabale n'aimait à s'entourer que de ce qui était contrefait de corps, de cœur ou d'esprit (3).

Pour ces étranges repas, des lits d'argent massif étaient recouverts de coussins faits avec le duvet qui se trouve sous les ailes de la perdrix. Des rubis, des grenats, des émeraudes étaient mêlés aux fleurs et aux fruits. Des crêtes de coq, des langues de paon ou de phénicoptère, des cervelles de faisan saupoudrées de perles broyées étaient servis dans de la vaisselle d'or incrustée de pierres précieuses, tandis que du plafond tombaient des violettes et des roses en si grande abondance que les convives s'en trouvaient quelquefois comme étouffés; puis, à un signal donné, des lions, des tigres, des ours s'élançaient des coins de la salle. Ils étaient apprivoisés, sans doute; mais les convives, qui l'ignoraient étaient saisis de crainte, et leur terreur

(1) Lampride, *Vie d'Héliogabale*, c. XXVII.
(2) *Voy.* Xiphilin.
(3) Lampride, c. XXV.
(4) C. XIX.
(5) *Voy.* Dion, éd. Reim, t. 78 et 79, p. 894, 895, 907, 908.
(6) *Voy.* Lampride, *Vie d'Héliogab.*, c. VIII.

(1) D'un côté la tête de l'empereur couronnée de lauriers, avec l'exergue IMP. ANTONINVS. PIVS AVG.; de l'autre l'empereur debout sur une estrade: pour légende LIBERALITAS. AVG II. Autre médaille avec la même face; au revers figure debout; légende: LIBERALITAS AVG. III. Autre semblable, avec le chiffre IIII. Eckhel rapporte ces médailles à la même année (de Rome 971; de J.-C. 218). *Voy.* D. N. V. vol. VII, 248, 249.
(2) On donnait à ces canaux le nom d'*Euripe*. Lampride dit qu'après les avoir remplis de vin on y fit voguer des galères exécutant le simulacre de batailles navales. (*Voy.* c. XXII.)
(3) Il voulut un jour qu'on dressât la liste exacte de tous ceux qui étaient affligés de hernies, et les fit venir à ses bains afin d'avoir le plaisir de se baigner avec eux. (Lampride, c. XXIV.)

faisait la joie du cruel enfant qui les avait pour hôtes. D'autres fois, on ne servait aux invités que des mets imités en marbre, en cire, en terre cuite, ou peints sur la nappe, tandis qu'on distribuait les mets véritables à la populace assemblée sous les fenêtres du palais. C'est alors que, charmée des espiègleries de ce bouffon impérial, elle acclamait son prince et se félicitait de l'avoir pour maître (1).

Point d'autre événement sous ce règne que les caprices d'Héliogabale et ses jeux insensés. Il semble, d'après quelques paroles de Lampride, qu'il ait voulu faire la guerre aux Marcomans, contre lesquels, soixante ans auparavant, Marc Aurèle avait combattu avec avantage; mais cette velléité belliqueuse n'eut pas de suite. Aussi est-il le seul de tous les Antonins qui n'ait porté sur ses inscriptions aucun de ces titres pompeux, PARTHICUS, DACICUS, GERMANICUS, BRITANNICUS, etc., que ses prédécesseurs devaient à leurs victoires ou tout au moins à celles de leurs lieutenants. Il paraît avoir remplacé ces glorieux surnoms par le titre de prêtre du Soleil (2). Il avait construit à ce dieu un temple somptueux sur le Palatin, puis un autre dans les faubourgs de Rome, et lui consacra probablement bien d'autres sanctuaires. Du moins lisons-nous dans la vie de Caracalla par Spartien qu'Héliogabale dédia à Jupiter Syrien ou au Soleil un temple qui avait été élevé à Faustine, au pied du mont Taurus, par Antonin le Pieux. Il avait aussi résolu d'élever une immense colonne, au haut de laquelle on devait monter par un escalier intérieur, et d'où la fameuse pierre noire, le dieu Élagabale, placée au sommet, aurait dominé Rome entière; mais on ne put jamais trouver dans les carrières de Syène ni dans toute la haute Égypte de roche de granite assez grande pour l'exécution des volontés de l'empereur. Quant aux édifices publics qui n'intéressaient ni ses plaisirs ni sa foi superstitieuse, on en compte fort peu qui aient été élevés par lui. Il fit réparer le Colysée, fortement endommagé par un incendie, ajouta des portiques aux thermes de Caracalla, et construisit auprès de son palais d'autres thermes, dont le peuple faisait usage. Mais, comme s'il eût dû attacher à chacune de ses œuvres le caractère d'impudicité qui dominait en lui, il supprima la défense que Marc Aurèle avait faite d'admettre à la fois les deux sexes dans les bains publics (1), défense dont la suppression causa tant de désordres qu'elle dut être renouvelée par son successeur, aussitôt qu'il fut monté sur le trône.

Dès la première année de son avénement, Héliogabale avait épousé une jeune fille appartenant à l'une des plus anciennes familles de l'aristocratie romaine, la famille des Cornélius. Elle s'appelait Julia Cornelia Paula. Ce mariage fut célébré par des fêtes somptueuses, par des jeux du cirque où l'on tua jusqu'à cinquante tigres, par des distributions où chaque homme du peuple recevait cent cinquante drachmes, chaque soldat deux cent cinquante. Dès l'année suivante, cependant, la jeune impératrice fut répudiée, dépouillée des honneurs de son rang, privée du titre d'*augusta*. Héliogabale s'était épris d'une vestale nommée Julia Aquilina Severa, et, par un sacrilége jusque alors sans exemple, il voulut l'épouser, prétendant que de l'union d'un pontife et d'une vestale il ne pouvait naître qu'une progéniture sainte et pour ainsi dire divine. A la vestale, bientôt répudiée à son tour, succéda Annia Faustina, femme d'une grande beauté et d'une haute naissance, mariée, ainsi que nous l'apprend Dion, à un sénateur nommé Bassus, qui périt sous prétexte de conspiration, mais en réalité pour que l'empereur pût épouser sa veuve (2). Un nouveau caprice la renvoya, et la vestale fut rappelée, au scandale de Rome entière. Le mépris d'Héliogabale pour la religion des Romains lui a fait plus de tort auprès du peuple que ses folies et son immoralité. « On a

(1) Quæ populus tam libenter accepit ut eum imperare gratularetur. (Lampride, c. XXI.)

(2) Une inscription trouvée à Walwick Chesters, dans le Northumberland, et publiée par Hodgson en fac-simile dans l'*Archæologia Æliana*, t. Ier, p. 124 et pl. VI, a été ainsi restituée par M. le comte Borghesi :

IMP. CAESAR M. AVREL Antoninus pius fel.
AVG. summus sacerdos dei Solis Elagabali
Pont. max. TRIB P. IIII cos. III PP DIVI Antonin. mag. f.
DIVI. SEVER. NEP. et M. Aurel Alexander nob.
CAESAR IMPERI heres. . . . .
ALAE II ASTVRum VETVSTATE collapsum restitu
ERVNT PER MARIVM VALERI anum leg. Aug. pr. pr.
INSTANTE SEPTIMIO NILO PRAEF. . . . . .
DEDICATVM III KAL NOVEM GRATO ET SELEuco cos

La date consulaire qui indique l'année 974, dit le savant épigraphiste, nous fait connaître qu'il s'agit ici d'Héliogabale, et d'autre part la dernière ligne nous rend certains de la longueur qu'avait l'inscription dans son entier. Les noms d'Héliogabale suffisent parfaitement à remplir la première ligne; mais comment combler la grande lacune d'une ligne et demie qui commence après AVG, puisque nous savons qu'Héliogabale n'avait aucun de ces surnoms que donne la victoire et qu'il n'y aurait à ajouter que les deux mots PONTIFEX MAXIMVS? Heureusement que la numismatique vient à notre secours en nous apprenant que cette même année 974 (de J.-C. 221) l'empereur prenait sur ses médailles le titre de SVMMVS ou INVICTVS SACERDOS DEI SOLIS ELAGABALI, ce qui correspond parfaitement à l'espace resté vide. Il paraît naturel que ce sacerdoce étranger, dont l'énonciation semblait honteuse aux Romains, ait été effacé après le meurtre de l'empereur, alors qu'on effaçait son nom. Cette remarque est d'autant plus importante qu'elle peut empêcher de confondre, comme on l'a fait trop souvent, les inscriptions de Caracalla, qui prenait les titres de PARTHICUS et de BRITANNICUS, avec celles d'Héliogabale.

(1) Il fit pis encore, s'il faut en croire Lampride : « Lavacrum publicum in ædibus aulicis fecit, simul et palam populo exhibuit, ut ex eo conditiones bene vasatorum hominum colligeret. » (C. VIII.)

(2) Nous ne connaissons le nom d'Annia Faustina que par ses médailles. Dion dit simplement qu'elle descendait de Marc Antonin, et Hérodien qu'elle tirait son origine de Commode : *quæ referre genus suum ad Commodum dicebatur* (Dion, l. LXXIX, § 5, et Hérodien, *Vie d'Héliogabale*). La *gens Annia* était en effet la famille de Marc Aurèle.

exagéré, dit M. Ampère dans une éloquente appréciation de l'invasion des croyances orientales dans la religion romaine, la tolérance des Romains en fait de religion. Ce qui a pu faire illusion, c'est que, comme les Grecs, ils étaient conduits par leur orgueil même à ne voir dans les croyances des différents peuples qu'un reflet de la leur. S'ils reconnaissaient une divinité indigène sous un nom barbare, ils consentaient à lui donner droit de cité; mais un dieu entièrement différent de leurs dieux, une religion fondée sur une idée contraire ou même distincte, cela ils ne pouvaient l'admettre. » C'est par cette raison que le sabéisme, imposé par Héliogabale aux Romains et dont ce prêtre du Soleil voulait faire la religion de l'État, fut repoussé de toutes parts. On l'aurait accepté sous une forme qui lui permît de trouver sa place dans le panthéon romain; on prit en haine cette foi nouvelle, qui, loin de respecter les anciennes croyances, foulait au pied les prescriptions les plus anciennes et les plus sacrées.

Julia Mœsa comprenait tout ce qu'il y avait d'impolitique et de dangereux dans la conduite de son petit-fils. Elle prévit l'orage, et espéra le détourner en faisant appeler à la dignité de césar, c'est-à-dire d'héritier présomptif de l'empire, un autre membre de sa famille. Elle sut donc persuader à Héliogabale qu'il ne pouvait mieux faire, dans l'intérêt de sa religion et de ses plaisirs, que d'adopter son cousin germain Alexandre, le fils de Julia Mammée : l'empereur pourrait alors s'occuper sans distraction du culte de ce dieu dont les fêtes étaient des orgies. C'était ce que désirait Héliogabale : il accepta le plan d'adoption qu'on lui proposait, et vint au sénat accompagné de son cousin, alors âgé de treize ans, de son aïeule Mœsa et de sa mère, Soæmias. Là, en séance solennelle, il reconnut Alexandre pour son fils, le déclara césar, et le désigna comme un des consuls de l'année suivante. Le sénat s'empressa de confirmer par un arrêt la volonté du prince.

Les premiers temps de cette adoption semblèrent pour l'empire l'aurore d'une époque plus heureuse. Le jeune César, élevé par une mère qui fut peut-être chrétienne, ou qui du moins avait connu quelques-uns des préceptes de la morale qu'enseignaient les chrétiens, annonçait les dispositions les plus favorables : le peuple et l'armée s'attachèrent à lui comme à celui qui devait un jour dédommager Rome de tant d'excès et de folies. S'il paraissait en public, il était accueilli par des acclamations, par des vœux; on faisait dans les camps des sacrifices en son honneur; aussi la jalousie d'Héliogabale fut-elle bientôt éveillée par ces manifestations spontanées en faveur de son fils adoptif. Il voulut abord le corrompre et lui faire aimer les ignobles plaisirs, lui inspirer la rage de volupté qui le déshonorait aux yeux du peuple; mais Julia Mammée et Julia Mœsa faisaient bonne garde : toutes les tentatives de séduction échouèrent. Alors, ne pouvant le corrompre, l'empereur voulut le faire assassiner. Il envoya l'ordre au sénat de casser l'arrêt d'adoption, fit jeter de la boue sur les inscriptions des statues d'Alexandre, et soudoya quelques sicaires qui, chargés du meurtre, se dirigèrent vers le palais du Palatin, tandis que, retiré dans une villa qui s'appelait, du nom de son père, *horti Variani* (les Jardins de Varius), sur l'emplacement desquels s'élève aujourd'hui l'église de Sainte-Croix-de-Jérusalem, il se préparait pour une course de chars dans le cirque de cette résidence impériale. Mais ce ne fut pas la nouvelle du forfait accompli qu'il reçut, ainsi qu'il s'y attendait : ce fut la terrible visite des gardes prétoriennes, qui, ayant eu connaissance du danger que courait le jeune césar, étaient allés le chercher au palais et le ramenaient dans leur camp, tout voisin des jardins de l'empereur. Au bruit de cette colère des soldats, Héliogabale alla se cacher sous les rideaux de son alcôve, tandis que quelques-uns de ses principaux officiers s'efforçaient de réprimer la révolte. Ils y parvinrent à force de promesses. Héliogabale devait renvoyer ses indignes favoris, changer son genre de vie, veiller avec soin sur les jours de son fils adoptif : on lui laissait, à ces conditions, la vie et la couronne; mais elles furent bientôt violées : les favoris furent rappelés, les orgies ne cessèrent pas, la vie du jeune Alexandre se trouva plus que jamais menacée. Aux kalendes de janvier (de J.-C. 222), lorsque vint le moment de prendre possession du consulat, Héliogabale refusa de paraître en public avec son cousin. Il fallut, pour vaincre cette résistance d'enfant méchant et dépité, toute l'autorité de son aïeule Mœsa, et encore ne voulut-il aller qu'au sénat. Les cérémonies du Capitole furent accomplies par le préfet de la ville, comme c'était l'usage en l'absence des consuls. Quelques jours après, les sénateurs furent chassés de Rome, et l'ordre de départ dut être exécuté avec tant de hâte, dit Lampride, qu'on ne trouvait plus dans la ville ni chevaux, ni mulets, ni voitures. Tout était employé par ce déménagement du sénat. Héliogabale voulait éloigner ainsi ceux qui auraient pu protéger la vie de son cousin; mais il donnait là une dernière preuve de sa folie. Ce n'était pas le sénat dont la résistance était à craindre quand il s'agissait des volontés de l'empereur : les prétoriens se chargèrent de le lui prouver. Ils perdirent patience en voyant les promesses qu'on leur avait faites si mal exécutées : et dans une seconde invasion de la demeure impériale, Héliogabale fut découvert et tué dans les latrines où il était allé se cacher : *in latrina ad quem confugerat occisus* (1).

C'était une fin digne de lui; et cependant il avait fait préparer, pour le cas où il serait obligé

(1) Lampride, *Heliogab.*, c. XVII.

de se donner la mort, des lacets tissus d'or et de soie, des poignards à lame d'or, au manche enrichi de pierres précieuses, des boîtes de perles où se trouvaient renfermés les poisons les plus subtils et les plus rares, une haute tour dont les dalles de porphyre étaient incrustées de pierreries. Tout cela pour mourir dans une ignoble cachette, d'une mort encore moins ignoble que sa vie! Son corps fut traîné par les rues; puis, comme on ne pouvait le faire passer par un égout vers lequel on l'avait conduit, on alla le jeter dans le Tibre. Sa mère, Julia Soæmias, périt avec lui; mais Julia Mœsa et Julia Mammée se hâtèrent de faire proclamer l'avénement d'Alexandre Sévère (11 mars de l'an de J.-C. 222).

NOËL DES VERGERS.

Dion Cassius, liv. LXXVII, 30-41; LXXIX. — Hérodien, *Vie d'Héliogabale*. — Lampride, *Héliogabale*. — Jul. Capitolin, *Macrin*. — Eutrope, VIII. — Aurelius Victor, *De Cæsar.*, XXIII; epit., XXIII. — Eckhel, D. N. V., t. VII, p. 244-257. — Lenain de Tillemont, *Hist. des Emp.*, t. III, p. 144-160.

* **HÉLION** (Ἡλίων), magistrat romain, vivait dans la première partie du cinquième siècle avant J.-C. Il fut deux fois maître des offices sous Théodose II, de 414 à 417 et de 424 à 427. En 422, Théodose, qui l'avait en grande estime, le chargea de négocier la paix avec le roi de Perse Varanes. Le même prince lui confia en 424 le soin de revêtir du manteau de césar le jeune Valentinien III, réfugié à Thessalonique. Ce fut aussi Hélion qui, après la défaite et la mort de l'usurpateur Jean, remit en 425 à Valentinien, alors à Rome, les insignes d'auguste.

Y.

Photius, *Bibl.*, cod. 80. — Socrate, *Hist. eccles.*, VII, 20, 24. — Théophane, *Chronog.*, vol. I, p. 134, éd. de Bonn. — Godefroy, *Prosop. Cod. Théod.*

HÉLIOT (*Benoît* D'), historien français, né à Toulouse, en 1695, mort le 16 janvier 1779. Il fut curé de Colomiers, et laissa en mourant sa bibliothèque, composée d'environ 4,000 volumes, à la ville de Toulouse, à la condition qu'elle serait publique. On a de lui : *Discours sur la grandeur de Jésus*; Toulouse, in-8°; — *Réfutation du système du président Hainault sur l'origine de la régale*; Toulouse; — *Réflexions sur les Tectosages*, écrit conservé dans les archives de l'Académie des Sciences de Toulouse. L'auteur essaye d'y montrer que les Tectosages, 600 ans avant J.-C., lorsque Rome n'était encore pour ainsi dire qu'au berceau, formaient un riche et puissant empire, dont Toulouse était la capitale. Dans le t. Ier des travaux de l'Académie de Toulouse, on trouve aussi d'Héliot une *Réfutation du préjugé littéraire qui impute à l'université de Toulouse d'avoir donné à Forcadel la préférence sur Cujas* dans la nomination à une chaire de droit civil; on y trouve des recherches curieuses sur Cujas.

GUYOT DE FÈRE.

Biographie Toulousaine.

HÉLISENNE DE CRENNE. *Voy.* CRENNE.

* **HÉLIUS** (Ἥλιος), affranchi de l'empereur Claude et intendant des domaines impériaux en Asie, mort en 69 après J.-C. Il fut un des agents qu'Agrippine employa pour se débarrasser de M. Junius Silanus, proconsul dans cette province en 55. Pendant l'excursion de Néron en Grèce (67-68), Hélius remplit les fonctions de préfet de Rome et d'Italie. Il fut digne du prince dont il tenait la place. Son autorité pesa également sur le sénat, les chevaliers et le peuple. Sous un prétexte frivole, il fit périr les deux Camerinus, le père et le fils, et força l'ordre équestre de lui élever une statue. S'apercevant que la haine générale, excitée par le despotisme de l'empereur et de ses agents, dégénérait en révolte, il écrivit plusieurs dépêches à Néron, et finit par aller le trouver lui-même pour l'arracher aux spectacles et aux jeux de la Grèce. Après la mort de Néron, Hélius fut ramené à Rome par l'ordre de Galba, et mis à mort avec Locuste, Patrobius et d'autres créatures du tyran.

Y.

Tacite, *Ann.*, XIII, 1. — Suétone, *Nér.*, 23. — Plutarque, *Galba*, 17. — Dion Cassius, LXIII, 12, 18, 19; LXIV, 3.

* **HÉLIXUS** (Ἕλιξος), général grec, né à Mégare, vivait vers 410 avant J.-C. Commandant d'une partie de la flotte qui fit voile pour l'Hellespont, sous les ordres de Cléarque, et qui fut dispersée par une tempête, il continua sa route jusqu'à Byzance, et obtint que cette ville adhérât à la ligue du Péloponnèse contre les Athéniens (411). On croit qu'il resta à Byzance à la tête du contingent mégarien, et il s'y trouvait encore lorsque les Athéniens vinrent en faire le siége, en 408. Les Byzantins, fort rudement traités par les confédérés, entrèrent en communication avec les assiégeants, et leur ouvrirent les portes de la ville. Hélixus et ses collègues furent faits prisonniers.

Y.

Xénophon, *Hell.*, I, 3. — Diodore, XIII, 66, 67.

HELL (*Maximilien*), astronome hongrois, né le 13 mai 1720, à Schemnitz (Hongrie), mort à Vienne, le 14 avril 1792. Fort jeune encore il montra du goût pour l'astronomie et la physique. Reçu dans la Compagnie de Jésus à dix-huit ans, il suppléa dans ses observations le père Joseph-François, astronome de l'observatoire des jésuites à Vienne, pendant les années 1745 et 1746, s'occupant en outre du musée de physique expérimentale qui venait d'être créé dans cette ville. Il passa ensuite comme instituteur à l'école de Leutschau en Hongrie; mais au bout d'un an il revint à Vienne étudier la théologie, en même temps qu'il donnait des leçons de mathématiques à de jeunes gentilshommes. En 1751 Hell reçut les ordres sacrés; trois ans après il prit le grade de docteur, et fut nommé professeur de mathématiques au collége de Clausenbourg, en Transylvanie. En 1756 le père Hell fut appelé à Vienne, où il occupa pendant trente-six ans la place d'astronome et de conservateur de l'observatoire qu'on y avait disposé pour lui. De 1757 à 1786, il publia des *Éphémérides* estimées.

Pressé par l'envoyé de Danemark à Vienne, comte de Bachoff, d'aller observer en Laponie le passage de Vénus sur le disque du Soleil, il partit le 28 avril 1768, et ne revint à Vienne que le 12 août 1770. « Il faudrait, dit de Lalande, avoir hiverné à 70° 23' de latitude pour savoir combien de souffrances entraîne un semblable voyage. On jugera de la multitude d'observations qui furent le fruit de cette expédition lorsqu'on verra dans le *Journal des Savants* de 1771, p. 499, que le père Hell annonçait, sur ce voyage, trois volumes in-folio, dont le premier devait paraître à la fin de 1772, et le dernier en 1774; mais ils n'ont point paru. Dans ces régions boréales, si peu fréquentées et si peu connues, tout est intéressant, et le père Hell avait tout étudié : la géographie, l'histoire, le langage, les arts, la religion, la physique, l'aimant, l'histoire naturelle, les marées, les vents, les météores, la chaleur et le froid, le baromètre, la hauteur des montagnes et la pente des fleuves, tout avait exercé l'attention de cet habile observateur, et il annonçait des découvertes, ou du moins des choses toutes neuves sur chacun de ces objets. Il avait vu des rapports entre la langue des Lapons et celles de la Hongrie et de la Chine; il assurait avoir trouvé une loi dans les variations du baromètre, etc. Mais Triesnecker, habile astronome de Vienne, n'a pu parvenir à voir même les manuscrits; les héritiers lui ont refusé cette satisfaction.... Quoi qu'il en soit, l'observation du père Hell fut le résultat principal de ce voyage; elle réussit complétement : elle fut annoncée par le canon comme un événement important; et elle est trouvée en effet une des cinq observations complètes, faites à de grandes distances, et où l'éloignement de Vénus, changeant le plus la durée du passage, nous a fait connaître la véritable distance du Soleil et de toutes les planètes à la terre; époque remarquable dans l'histoire de l'astronomie, à laquelle se trouvera lié à juste titre le nom du père Hell, dont le voyage fut aussi fructueux, aussi curieux et aussi pénible que ceux de la mer du Sud, de la Californie et de la baie d'Hudson, entrepris à l'occasion du célèbre passage de Vénus sur le Soleil. » L'invention que fit le père Hell d'un toit mobile à l'usage d'un des principaux instruments d'astronomie lui valut un témoignage d'estime du roi de Pologne Stanislas, qui, lui en ayant demandé le modèle, en fit exécuter un semblable à l'Observatoire qu'il avait fait élever dans son palais. Le père Hell eut des relations avec Mesmer (*v.* ce nom) : frappé des résultats que celui-ci annonçait avoir obtenus avec les pièces d'acier aimanté qu'il lui avait communiquées, Hell crut pouvoir attribuer à l'aimant même la propriété de guérir les maladies nerveuses; l'auteur du *magnétisme animal* combattit cette opinion, attribuant ce résultat thérapeutique à un fluide distinct de l'aimant. Les principaux ouvrages du père Hell sont : *Elementa Algebræ Joannis Crivellii magis illustrata, et novis demonstrationibus et problematibus aucta*; Vienne, 1745, in-8°; — *Adjumentum Memoriæ manuale chronologico-genealogico-historicum*; Vienne, 1750, in-16; 6e édit., 1789, in-16; — *Elementa Arithmeticæ numericæ et litteralis*, 3e édition; Vienne, 1763, in-8°; — *Ephemerides Astronomicæ ad meridianum Vindobonensem*; Vienne, 1757-1786, in-8° : depuis 1769 le père Pilgram, adjoint du père Hell, s'occupait de la rédaction de ces *Éphémérides*, qu'il continua jusqu'en 1793. Jungnitz a imprimé séparément les mémoires fournis à ce recueil par le père Hell; Breslau et Hirschberg, 1791-1794, 4 vol. in-8°; — *De la célébration de la Pâque*; Vienne, 1761, in-8°; — *Tabulæ Solares N.-L. de la Caille, cum supplemento reliquarum tabularum*; ibid., 1763, in-8°; — *Tabulæ Lunares Tob. Mayer, cum supplemento reliquarum tabularum lunarium D. Cassini, de Lalande, et suis*; ibid., 1761, in-8°; — *De Satellite Veneris*; ibid., 1765, in-8°; — *Observationes Astronomicæ, ab anno* 1717 *ad annum* 1752 *factæ et ab Augustino Hallerstein Peckini, Sinarum tribunalis mathematici præside et mandarino, collectæ; ad fidem authographi manuscripti edidit*; ibid., 1768, in-4°; — *Observatio transitus Veneris ante discum Solis die* 3 *junii anno* 1769, *Wardœhusii in Finnmarchia facta*; Copenhague et Vienne, 1770, in-8° : on trouve dans cette dissertation, extraite des *Éphémérides* de Vienne pour 1772, les observations de plusieurs savants sur cet événement astronomique, entre autres celles faites par Messier, La Caille, Short, Zanotti, Poleni, Ximenès, le cardinal de Luynes et autres; — *De Parallaxi Solis, ex observationibus transitus Veneris anni* 1769; Vienne, 1773, in-8° : le père Hell cherche à prouver dans cet opuscule que la parallaxe moyenne du Soleil est de 8" 70 : Lalande la croyait un peu moindre; — *Methodus Astronomica, sine usu quadrantis vel sectoris aut alterius cujusvis instrumenti in gradus circuli divisi, item sine notitia refractionis, ope solius tubi instructi micrometro filari singula secunda indicante, et inapto ad hunc usum fulcro mobili applicati, elevationem poli cujusvis loci in continente siti accuratissimam definire*; ibid., 1774, in-8°; — *De la véritable grandeur que le diamètre de la pleine Lune ou du Soleil semble avoir à la vue simple*; ibid., in-8°; — *Appendix ad Ephemerides anni* 1777 : *Auroræ borealis Theoria nova*; ibid., 1776, in-8°; — *Monumenta ære perenniora inter astra ponenda, primum Seren. regi Angliæ Georgio III, altera viro cel. F. W. Herschel*; ibid., 1789, in-8°; traduit en allemand par Jungnitz, la même année; — *Diplomata, bullæ, privilegia, libertates, immunitates, constitutiones, et statuta celeberrimæ Universitatis Vindobonensis*, etc.; ibid., 1791,

in-4°. Le père Hell publia aussi à Vienne en 1775 plusieurs almanachs, l'*Almanach Viennois* pour la noblesse, devenu depuis l'*Almanach de Gotha;* un almanach de physique, un almanach chronologique, etc.

Un frère du Père Hell, ingénieux mécanicien à Schemnitz, inventa pour les mines de Hongrie une espèce de siphon propre à épuiser l'eau : cette machine élevait le liquide à 96 pieds. Elle est décrite dans les voyages de Jars et dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences* de 1760. J. V.

Schlichtegroll, *Nekrolog*, 1792, vol. I, p. 282-303. — *Journal des Savants*, juillet 1771, p. 499. — De Lalande, *Hist. abrégée de l'Astronomie depuis* 1781; à la suite de la *Bliogr. Astron.* — Meusel, *Gelehrtes Teutschl.* — P. Alexis Horanyi, *Memoria Hungarorum et Provincialium scriptis editis notorum.* — Kœlesy et Melzer, *Ungarnischer Plutarch.* — Littrow, *Beitræge zur Biographie Maximilians Hell*, dans les *Vaterlændischen Blættern für den OEstr. Kaiserstaaet* 1819. — Paintner, *Historia Scriptorum Societatis Jesu olim provinciæ Austriacæ, Hungaricæ, etc., ab anno* 1784 *usque ad nostra tempora.*

HELL (*François*), homme politique français, né à Kirchenheim (Alsace), en 1731, guillotiné à Paris, le 3 floréal an II (22 avril 1794). Il était procureur syndic des états d'Alsace, grand-bailli de Landser, et chevalier de l'Empire Romain lorsque se dessinèrent les premières protestations populaires d'où surgit la révolution. Il se déclara hautement partisan du principe démocratique, et par ses écrits et ses discours chercha à lui acquérir des partisans. En 1789, il fut élu député du tiers état aux états généraux pour les bailliages de Haguenau et de Weissembourg. Il devint ensuite administrateur du Haut-Rhin. En 1793 il fut arrêté comme suspect et conduit à Paris; traduit devant le tribunal criminel révolutionnaire, il y fut condamné à mort et exécuté le même jour (1). On a de lui : *Observations d'un Alsacien sur l'affaire présente des juifs d'Alsace*, 1779; Neufchâtel, 1790, in-8°; — *Vœu d'un Agriculteur rhéno-français*; 1791, in-8°; — *Instruction populaire pour initier le peuple d'Alsace aux principes révolutionnaires* (en allemand); 1792. H. LESUEUR.

Le Moniteur universel, an XI, n° 221. — *Biographie moderne* (1806). — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biographie nouvelle des Contemporains* (1823). — Quérard, *La France littéraire.*

HELL (*Théodore*). *Voy.* WINKLER.

HELL (*Homaire* DE). *Voy.* HOMMAIRE.

HELLADIUS, grammairien grec, né à Alexandrie, vivait dans le cinquième siècle, sous le règne de Théodose II. Son principal ouvrage, dont Photius a donné une courte analyse, était un *Lexique alphabétique* (Λεξικὸν κατὰ στοιχεῖον), consacré surtout aux auteurs en prose. Photius donne au même lexique le titre de Τῶν λέξεων συλλογή. Suidas, qui l'appelle Λέξεως παντοίας χρῆσις κατὰ στοιχεῖον, cite en outre d'Helladius les ouvrages suivants : Ἔκφρασις φιλοτιμίας; — Διόνυσος ἢ Μοῦσα; — Ἔκφρασις τῶν λουτρῶν Κωνσταντιανῶν; — Ἔπαινος Θεοδοσίου τοῦ βασιλέως. D'après les titres on croit que plusieurs de ces ouvrages étaient en vers. Il est donc possible que ce grammairien soit l'auteur d'un distique qui se trouve dans l'*Anthologie grecque* sous le nom d'Helladius. Y.

Photius, *Cod.*, 145, 158. — Suidas, au mot Ἑλλάδιος. — Brunck, *Anal.*, vol. II, p. 438. — Jacobs, *Anthol. Græc.*, vol. III, p. 145; XIII, 901.

HELLADIUS (Ἑλλάδιος), surnommé *Besantinoüs*, *Besantinus* ou *Bisantinus*, grammairien égyptien, vivait au commencement du quatrième siècle, sous les empereurs Licinius et Maximinianus. Il composa quatre livres de *Mélanges*, sous le titre de Πραγματεία χρηστομαθειῶν. Photius a donné une analyse de cet ouvrage, qui est souvent cité dans l'*Etymologicum magnum*. Les extraits des *Mélanges* d'Helladius cités par Photius ont été publiés avec une traduction latine de Schottus, et des notes par Meursius, comme un appendice à l'ouvrage posthume de Meursius : *De Regno laconico et Atheniensium Piræo*; Utrecht, 1686, in-4°; réimprimé dans le *Thesaurus Antiquit. Græc.* de Gronovius, t. X. Y.

Photius, *Cod.* 279.

HELLADIUS, évêque de Césarée en Cappadoce, succéda à son maître saint Basile le Grand sur le siége épiscopal de cette ville, en 378. Il assista aux deux conciles de Constantinople en 381 et 394. Sa *Vie de saint Basile* est citée par Damascène, mais l'authenticité de cet ouvrage est douteuse. Y.

Sozomène, *Hist. eccles.*, VIII, 6. — Tillemont, *Mémoires ecclés.*, vol. IX, p. 589. — Cave, *Hist. litt.* — Fabricius, *Bibliotheca Græca*, vol. IX, p. 293.

HELLADIUS, évêque de Tarse, vivait vers 430. Il se fit remarquer par son attachement à Nestorius, et fut par ce motif privé de son évêché. On le lui rendit plus tard, mais à la condition qu'il se joindrait à ceux qui prononcèrent anathème contre Nestorius. Il reste de lui six lettres. Y.

Cave, *Histor. liter.*

HELLADIUS, prélat espagnol, né vers 550,

(1) Avec lui furent condamnés à la peine capitale : Duval d'Esprémenil, ex-député (quarante-huit ans), J.-G. Thouret (quarante-huit ans), ex-député, J.-R. Guy-Lechapelier (trente-neuf ans), ex-député, C.-G. Lamoignon de Malesherbes (soixante-douze ans), ex-ministre d'État et premier président, Mme M. T. de Châteaubriand, née Lepelletier de Rosambo (vingt-trois ans); Mme veuve A.-T. Lepelletier de Rosambo, née Lamoignon de Malesherbes (trente-huit ans), le marquis J.-B.-A. de Chateaubriant, capitaine de cavalerie (trente-quatre ans), Mme C.-B. Chodkiewicz, princesse Alexandra Lubomirski (vingt-trois ans); D. A. de Rochechouart, duchesse du Châtelet (soixante-deux ans), Mme de Choiseul, duchesse de Grammont (soixante-quatre ans), Mme V. Boucher de Rochechouart, vicomtesse de Pontville (quarante-neuf ans), A.-P. Parmentier (vingt-neuf ans), receveur de rentes; « tous convaincus d'être auteurs ou complices des complots qui ont existé depuis 89 contre la liberté, la sûreté et la souveraineté du peuple français, par suite desquels le tyran, ses agents, complices et tous les ennemis du peuple, ont tenté par l'abus d'autorité, par la corruption, par la guerre extérieure et intérieure, par les trahisons, les violences, les assassinats, les secours fournis en hommes et en argent aux ennemis du dehors et du dedans, par des correspondances criminelles entretenues avec eux, et par tous les moyens possibles, de dissoudre la représentation nationale. » La princesse Lubomirski s'étant déclarée enceinte fut seule épargnée.

mort en 629. Il devint comte du palais et des choses publiques (*aulæ regis et rerum publicarum comes*) sous le roi goth Récared, et assista en cette qualité au synode de Tolède en 590. Il prit l'habit monastique en 597, dans le cloître d'Agalia, et fut créé abbé de ce monastère en 606. La sainteté de sa vie le fit choisir en 614 pour succéder à Aurasius dans l'archevêché de Tolède. Il composa divers ouvrages qui ne sont pas venus jusqu'à nous. Y.

Chronicon Maximi, et *Chronicon Eutrandi*, dans Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hispana vetus*, t. II, p. 415. — S. Ildefonse, *De Scriptor. eccles.*, 7. — And. Schottus, *Bibliotheca Hispana.*

HELLADIUS (*Alexandre*), grammairien et controversiste grec, né en Thessalie, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il voyagea en Angleterre, en Hollande, en Allemagne, et dans ces divers pays il enseigna le grec. On a de lui : Σταχυολογία τεχνολογικὴ τῆς Ἑλλάδος φονῆς, *sive spicilegium grammatices græcæ per quæstiones et responsiones*, précédé d'un *Dialogus de pronunciatione linguæ græcæ in Europa;* Nuremberg, 1712, in-8°; — *Status præsens Ecclesiæ Græcæ; in quo etiam causæ exponuntur cur Græci moderni Novi Testamenti editiones in græca barbara lingua factas acceptare recusent : præterea additus est in fine status nonnullarum controversiarum;* Altorf, 1714, in-12. Cet ouvrage, dédié au czar Pierre le Grand, contient des controverses ecclésiastiques sans intérêt; mais il renferme aussi des détails curieux sur l'état de l'instruction en Grèce depuis la conquête turque, sur les livres sortis des imprimeries helléniques, et sur les poëtes grecs modernes; enfin on y trouve de bonnes observations sur le grec vulgaire, et sur la traduction des livres saints dans cet idiome. Y.

Journal des Savants, année 1716, p. 180, etc. — Gesner, *Observationes de Eruditione Græcorum qui hodie vivunt;* dans ses *Opuscula minora*, t. V, p. 30-71. — Sax, *Onomasticon literarium*, t. VI, p. 198.

HELLANICUS (Ἑλλανικος), célèbre historien grec, né à Mitylène, dans l'île de Lesbos, vivait dans le cinquième siècle avant J.-C. Si l'on en croit Suidas, il était, suivant les uns, fils d'Andromène ou Aristomène, suivant les autres, de Scamon; mais ce dernier nom pourrait bien être une méprise de Suidas. D'après le même biographe Hellanicus et Hérodote vécurent ensemble à la cour d'Amyntas (553-504 avant J.-C.), et le premier vivait encore sous le règne de Perdiccas, qui monta sur le trône en 461. Lucien, de son côté, nous apprend qu'Hellanicus mourut à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Si on adopte les dates de Suidas, on placera la mort de l'historien en 460 au plus tôt, et sa naissance en 545; mais Suidas se réfute lui-même en faisant d'Hellanicus un contemporain d'Hérodote, de Sophocle et d'Euripide, et il n'y a pas lieu de s'arrêter à ses assertions contradictoires. On doit reconnaître plus d'autorité à un passage de Pamphila, conservé par Aulu-Gelle. Il y est dit qu'Hellanicus, contemporain d'Hérodote, avait soixante-cinq ans au commencement de la guerre du Péloponnèse (431), ce qui le fait naître en 496 et mourir en 411. Cette chronologie, si vraisemblable d'ailleurs, doit-elle être rejetée sur les témoignages du scoliaste d'Aristophane (*ad Ran.*, 706), qui suppose Hellanicus vivant après la bataille des Arginuses, en 406, et d'un biographe anonyme d'Euripide (1), qui place sa naissance en 481, le jour de la bataille de Salamine, par la raison que son nom signifie *Victoire de la Grèce?* M. C. Müller l'a pensé, et il a assigné à la naissance et à la mort d'Hellanicus les dates de 482 à 397. On manque absolument de détails sur la vie de cet historien, qui selon Suidas mourut à Perpéréné, sur la côte de l'Asie Mineure, en face de Lesbos.

Hellanicus fut un écrivain très-fécond, si l'on en juge par les nombreux ouvrages que les anciens citent sous son nom; mais beaucoup de ces titres se rapportent, non à des ouvrages différents, mais à des chapitres ou sections du même ouvrage, et parmi les productions qu'on lui attribue, il y en a plusieurs de supposées ou du moins de suspectes, telles que les suivantes : Αἰγυπτίακα; — Εἰς Ἄμμωνος ἀνάβασις : Athénée, qui cite cet itinéraire, en révoque en doute l'authenticité; — Βαρβαρικὰ νόμιμα: Selon les critiques anciens, c'était une compilation faite d'après les histoires d'Hérodote et de Damastès; — Ἐθνῶν ὀνομασίαι; c'était probablement une compilation du même genre.

Les ouvrages authentiques d'Hellanicus se divisent en trois catégories : Généalogies : Δευκαλιωνεία, en deux livres, contenant les traditions thessaliennes relatives à l'origine des hommes, à Deucalion et à ses descendants jusqu'au temps des Argonautes; — Φορωνίς, en deux livres, contenant les traditions pélasgiques et argiennes depuis Phoronée et Ogygès jusqu'à Hercule, peut-être même jusqu'au retour des Héraclides; — Ἀτλαντιάς, en deux livres, consacrés à Atlas et à ses descendants; — Τρωικά, en deux livres aussi, et commençant au temps de Dardanus. Chorographies : Ἀτθίς, histoire de l'Attique en quatre livres au moins. Le premier contenait le récit de la période mythique, le second les antiquités des dèmes attiques; le troisième et le quatrième traitaient des colonies attiques en Ionie, depuis leur établissement jusqu'aux guerres médiques; — Αἰολικά, histoire des Éoliens dans l'Asie Mineure et les îles de la mer Égée; — Περσικά, en deux livres, comprenant l'histoire de la Perse, de la Médie et de l'Assyrie, depuis le temps de Ninus jusqu'à celui d'Hellanicus; — Chronologies : Ἱέρειαι τῆς Ἥρας, en trois livres contenant une liste chronologique des prêtresses de Héra à Argos. Cet ouvrage, fondé sur les archives du temple de Héra, com-

(1) Dans les *Vitarum Scriptores Græci minores* de Westermann; Brunswick, 1845.

prenait un grand nombre de traditions, dont l'enchaînement régulier formait le plus ancien essai de chronologie qui ait été tenté en Grèce. Thucydide, Timée et d'autres historiens profitèrent de ce travail; — Καρνεονῖκαι, liste chronologique des vainqueurs dans les luttes musicales et poétiques des Carnéennes. Une partie de cet ouvrage, ou peut-être même la première rédaction de l'ouvrage entier, paraît avoir été écrite en vers. Suidas parle en effet des œuvres poétiques d'Hellanicus, mais l'on n'en connaît aucune.

De tous les ouvrages que nous venons d'énumérer, et des autres que l'on attribue à Hellanicus, il ne reste que des fragments, assez nombreux, qui suffisent pour donner une idée de son talent. Il occupe la première place parmi les chroniqueurs désignés sous le nom de logographes, et forme la transition entre eux et les historiens proprement dits, tels qu'Hérodote et Thucydide. A ces derniers seulement fut réservée la gloire de dégager l'histoire de ces généalogies fabuleuses, de ces légendes mythiques, de ces traditions locales, qui faisaient le fond des œuvres des logographes. Hellanicus ne fit que rassembler avec zèle, et compiler sans critique, des matériaux qui servirent à ses illustres successeurs. Les fragments d'Hellanicus ont été recueillis par Sturz; Leipzig, 1796, 1826, in-8°, dans le *Museum criticum*, vol. II, p. 90-107; Cambridge, 1826, et par C. et Th. Müller: *Fragmenta Historicorum Græcorum;* t. I, p. 45-96; Paris, 1841, in-8°. L. J.

Suidas, au mot Ἑλλανικός. — Lucien, *Macrob.*, 2. — Aulu-Gelle, XV, 23. — Preller, *Dissertatio de Hellanico Lesbio historico;* Dorpat, 1840, in-4°. — C. Müller, *De Hellanico*, en tête du 1er vol. des *Frag. Hist. Græc.*, p. XXIII. — Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography*.

HELLANICUS, grammairien grec, disciple d'Agathocle, vivait dans le deuxième siècle avant J.-C. Il écrivit sur les poëmes homériques. Il appartenait à cette classe de critiques que l'on appelait *chorizontes* (séparateurs), parce qu'ils attribuaient l'*Iliade* et l'*Odyssée* à deux auteurs différents. Il ne reste rien de ses écrits, qui sont mentionnés par Eustathe, *ad Homer.*, p. 1035, 1173; par le scoliaste de Venise, *ad Il.*, V, 269; par le scol. de Sophocle, *in Philoct.*, 201; par le scol. d'Euripide, *in Troad.*, 823, *in Orest.*, 1347. Y.

Grauert, dans le *Rhein. Museum*, vol. I, p. 204. — Welcker, *Der epische Cyclus*, p. 251.

HELLE (*Isaac* DEL), peintre espagnol, vivait à Tolède en 1568. On le suppose élève de Michel-Ange, dont il imita avec succès la manière énergique. Helle a peint en 1562 plusieurs tableaux dans le cloître du chapitre de Tolède. Il a aussi décoré la tour de la cathédrale de la même ville. On voit de lui dans la sacristie de cette basilique un magnifique *Saint Nicaise*, qu'André Pons attribue à tort à Alonzo Berruguete. Ce tableau fut payé à del Helle 24,162 maravédis (362 f. 43 c. de notre monnaie actuelle). A. DE L.

Cean-Bermudes, *Diccionario historico de los mas ilustres Professores de las Bellas Artes en España;* Madrid, 1800, 6 vol. in-8°. — Guevara, *Los Comentarios de la Pintura*. — Quilliet, *Dictionnaire des Peintres espagnols*.

* **HELLEFEUER**, poëte allemand, vivait pendant la seconde moitié du treizième siècle. C'était sans doute à lui que faisait allusion le moine Bertold, quand il tonnait en chaire contre « ces jongleurs, musiciens, ou ménestrels (*Spiellente*, *Geiger und Pauker*) qui portent des noms diaboliques » : *Hellefeuer* signifie *feu d'enfer*. A en juger par les pieux sentiments que notre minnesinger témoigne au début d'une de ses chansons, il ne méritait pas la sanglante invective du terrible prédicateur, et ce n'était point sa faute s'il continuait à porter le nom de ses ancêtres; c'était le seul héritage qu'ils lui eussent laissé. En maint endroit le pauvre poëte se plaint de sa misère : pour lui point de foyer, point de patrimoine, point de famille. Ces lamentations un peu monotones sont mêlées çà et là d'allusions aux événements contemporains et aux troubles de l'interrègne, qui jettent du moins quelque intérêt historique sur les strophes assez pâles de Hellefeuer. Un seul manuscrit, celui d'Iéna, nous les a conservées, et elles ont été publiées par Müller à la suite du *Tristan* de Godefroy. A. PEY.

Hagen, *Minnesinger*, tome IV, p. 710. — Docen, *Museum für altdeutsche Lit. und Kunst.*, vol. I, p. 176.

* **HELLER** (*Joseph*), écrivain allemand, né à Bamberg, le 22 septembre 1798, mort dans cette ville, le 4 juin 1849. Il visita une grande partie de l'Allemagne, de l'Italie et de la Suisse, et se fit connaître par ses travaux sur les beaux-arts, dont les principaux sont : *Lucas Cranach's Leben und Werke* (La Vie et les Œuvres de L. Cranach); Bamberg, 1821; — *Geschichte der Holzschneidekunst, von der aeltesten bis auf die neuste Zeit* (Histoire de l'art de graver sur bois, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours), avec deux suppléments, contenant l'un l'origine des cartes à jouer et l'autre un catalogue des ouvrages xylographiques; Bamberg, 1822, in-8°, avec beaucoup de gravures sur bois; — *Handbuch für Kupferstichsammler, oder Lexicon der vorzüglichsten Kupferstecher* (Manuel de l'Amateur d'estampes, ou dictionnaire des principaux graveurs en taille douce, graveurs sur bois et lithographes), avec l'indication de leurs meilleurs ouvrages, la dimension et le prix; Leipzig, 1823, 1836, 3 vol.; 2e édit., 1847-1849; — *Beitrag zur Kunstgeschichte* (Mémoires pour servir à l'histoire de l'art); Bamberg, nouvelle édition, 1825-1828, 2 vol.; — *Reformationsgeschichte der Bisthums Bamberg* (Histoire de la Réformation de l'Évêché de Bamberg); ibid., 1825; — *Geschichte der Kirchenbaukunst im Mittelalter* (Histoire de l'Architecture sacrée au moyen âge); Bamberg, 1826; — *Das Leben und die Werke Albrecht Dürers* (La Vie et les Œuvres d'Albr. Durer); Leipzig, 1827-1831, vol. 2 en trois par-

ties; les vol. 1 et 3 manquent; — *Ueber die Bauart der altdeutschen Ritterburgen* (De l'Architecture des anciens châteaux de chevaliers allemands); Bamberg, 1829; — *Allgemeines und vollstaendiges Monogrammenlexicon* (Dictionnaire universel et complet de Monogrammes); ibid., 1831; — *Leben Georg Erlinger's* (Vie de G. Erlinger); ibid., 1837; — *Geschichte der Bischoefe zu Bamberg* (Histoire des Évêques de Bamberg); ibid., 1839. R. L.

Conv.-Lex. — Brunet, *Manuel du Libraire.*

* **HELLER** (*Stephen*), musicien hongrois, est né à Pesth, le 15 mai 1813. Dès l'âge de neuf ans il se fit entendre, sur le piano, au théâtre de Pesth. Son père l'envoya alors à Vienne continuer ses études, sous la direction de M. Antoine Halm. De 1829 à 1832 il parcourut en virtuose une grande partie de la Hongrie, de la Pologne et de l'Allemagne, et vint successivement habiter Augsbourg et Paris. Il demeure actuellement dans cette dernière ville. Ses compositions pour piano sont estimées en Allemagne à l'égal de celles de Mendelssohn, Schumann et Chopin. On a de lui : *Études*, op. 16, 39, 45, 46, 47; — *Promenades d'un Solitaire*, 4 cahiers, op. 78 et 80; — *Nuits blanches*, 4 cahiers, op. 82; — *Dans les Bois*, op. 86, 3 livraisons; — *Scènes italiennes*, op. 87; — *IIIe Sonate*, op., 88; — 2 *Tarentelles*, la deuxième en *la bémol*, morceau célèbre, op. 85; — *Saltarello*, op. 77; — *Six feuillets d'album*, op. 83; — *Caprice*, op. 76; — *Quatre Préludes*, op. 79; — *Vingt-quatre préludes*, op. 81, etc. La plupart de ces compositions ont paru à Paris, chez Maho. R. LINDAU.

Brendel, *Geschichte der Musik*; Leipzig.

* **HELLER** (*Robert*), littérateur allemand, né le 24 novembre 1813, à Grossdrebnitz près Stolpen (Saxe). Il étudia le droit à Leipzig, et l'abandonna bientôt pour se livrer exclusivement à des travaux littéraires. Il fonda la revue *Rosen* et l'annuaire littéraire *Perlen*, qu'il publia depuis 1842 jusqu'en 1848, collabora à un grand nombre de recueils, de revues et de journaux, et devint en 1849 rédacteur de la *Deutsche Zeitung* (Gazette allemande), où il soutint les principes du parti constitutionnel. Lorsque ce journal eut cessé de paraître, Heller se rendit à Berlin et plus tard à Hambourg, où il écrit depuis 1851 le feuilleton du journal *Hamburger Nachrichten*. Heller est l'auteur d'un grand nombre de romans, de contes, de nouvelles et d'études historiques, littéraires et politiques. Ses principaux ouvrages sont : *Alhambra, spanische Novellen* (Alhambra, nouvelles espagnoles); Altenbourg, 1833; — *Novellen* (Recueil de nouvelles); Dresde et Leipzig, 1837-1840, 3 vol.; — *Der Schleichhändler* (Le Contrebandier); Altenbourg, 1838, 2 vol.; — *Eine Sommerreise* (Un Voyage d'Été); Leipzig, 1840; — *Novellen aus dem Süden* (Nouvelles du Midi); Altenbourg, 1841-1842, 3 vol.; — *Eine neue Welt* (Un nouveau Monde); ibid., 1842, 2 vol.; — *Der Prinz von Oranien* (Le Prince d'Orange); roman historique; Leipzig, 1843, 3 vol.; — *Das schwarze Bret* (La Table noire), roman; Altenbourg, 1844, 2 vol.; — *Die Kaiserlichen in Sachsen* (Les Impériaux en Saxe), beau roman historique; Leipzig, 1845, 2 vol.; — *Das Erdbeben von Caraccas* (Le Tremblement de terre de Caraccas), roman; Altenbourg, 2e édition, 1846, 2 vol.; — *Sieben Winterabende* (Sept Soirées d'hiver), recueil de nouvelles; Leipzig, 1846, 2 vol.; — *Florian Geyer*, roman historique; Leipzig, 1848, 3 vol.; — *Brustbilder aus der Paulskirche* (Portraits de l'église de Saint-Paul), études biographiques et politiques sur les principaux membres de l'Assemblée nationale de Francfort; Leipzig, 1re et 2e édit., 1849. Cet ouvrage parut d'abord sous le voile de l'anonyme. R. L.

Conv.-Lex., avec additions bibliographiques. — Th. Mundt, *Literat. der Gegenwart*, 2e édit., Leipzig, 1853, p. 730.

HELLICHIUS. *Voy.* GUSTAFSCHOELD.

HELLOT (*Jean*), chimiste français, né à Paris, le 20 novembre 1685, mort à Paris, le 15 février 1766. Il avait d'abord été destiné à l'état ecclésiastique; mais des notes sur la chimie, qu'il trouva dans les papiers du docteur Hellot, son aïeul, décidèrent de sa vocation pour cette science. Il se livra donc avec zèle à l'étude de la chimie, et entra en relations avec le savant Geoffroy, qui en 1729 devint son parent. En 1735 Hellot fut reçu à l'Académie des Sciences en qualité d'adjoint chimiste. Il fit ensuite un voyage en Angleterre, où il se lia avec plusieurs membres de la Société royale de Londres, qui l'admit aussi dans son sein. Hellot a retouché et enrichi de ses remarques la traduction faite par ordre du gouvernement du traité *De la Fonte des mines et des fonderies*, écrit en allemand par Schlutter; Paris, 1750-1753, 2 vol. in-4°. On a en outre de Hellot : *L'Art de la Teinture des Laines et étoffes de laine au grand et au petit teint, avec une instruction sur les débouillis*; Paris, 1750, in-12; Maestricht, 1772, in-12; Paris, 1786, in-12. Il a travaillé de 1718 à 1732 à la *Gazette de France*, et a fourni au recueil de l'Académie des Sciences les mémoires suivants : *Recherches sur la composition de l'éther*; 1734; — *Analyse chimique du Zinc*; 1734; — *Conjectures sur la couleur rouge des vapeurs de l'esprit de nitre et de l'eau-forte*; 1736; — *Sur une nouvelle Encre sympathique, à l'occasion de laquelle on donne quelques essais d'analyse des mines de bismuth, d'azur et d'arsenic, dont cette encre est la teinture*; 1737; — *Le Phosphore de Kunckel et analyse de l'urine*; 1737; — *Sur le sel de Glauber, trouvé dans le vitriol sans addition de matière étrangère*; 1738; — *Théorie chimique de la Teinture des Étoffes*; 1740-1741; — *Examen du Sel de Pécais* (avec Lemery et Geoffroy); 1740; — *Sur l'étalon de*

l'aune au bureau des marchands merciers de la ville de Paris (avec Camus); 1746; — *Sur l'exploitation des mines* (avec le même); 1756; — *Examen chimique de l'eau de la rivière d'Yvette* (avec Macquer); 1762; — *Mémoire sur les essais de matière d'or et d'argent* (avec Tillet et Macquer); 1763; — *Sur les vapeurs inflammables qui se trouvent dans les mines de charbon de terre de Briançon* (avec Duhamel et Montigny); 1763. J. V.

G. de Fouchy, *Éloge de J. Hellot*, dans les *Mém. de l'Acad. des Sciences de Paris*, 1766, hist., p. 167. — Chaudon et Delandine, *Dict. univ. hist., crit. et bibliog.* — Desessarts, *Les Siècles littéraires de la France.* — Quérard, *La France littéraire.*

*HELLVIG (*Amalie* DE, née baronne D'IMHOF), femme de lettres allemande, née à Weimar, le 16 août 1776, morte à Berlin, le 17 décembre 1831. Ses premiers essais poétiques la signalèrent à l'attention de Schiller, qui l'attacha à la rédaction de *Musenalmanach* (Almanach des Muses) et des *Horen*. Elle s'était déjà fait connaître par un poëme épique : *Die Schwestern von Lesbos* (Les Sœurs de Lesbos); Heidelberg, 1801. Elle devint bientôt dame d'honneur de la duchesse de Weimar, et épousa Charles-Godefroi de Hellvig, officier supérieur au service de la Suède. En 1810, lorsque la Poméranie fut séparée de la Suède, elle revint avec son mari en Allemagne, et vécut successivement à Heidelberg, Dresde et Berlin. On a d'elle : *Die Schwestern von Korcyra* (Les Sœurs de Korcyra), idylle dramatique en deux parties; Amsterdam et Leipzig, 1812; — *Die Tageszeiten* (Les Divisions du Jour), quatre idylles; Leipzig, 1812; — *Taschenbuch der Sagen und Legenden* (Recueil de Contes et Légendes), publié en commun avec Fouqué; Berlin, 1812-1813; — *Die Sagen am Wolfsbrunnen* (Les Légendes de la fontaine des Loups); Heidelberg, 1821; — *Helene von Tournon* (Hélène de Tournon); Berlin, 1824; — la traduction de la *Frithjafs-Saga* de Tegner; Stuttgard, 1826; nouvelle édition, 1832; — *Sammlung von Gedichten* (Recueil de Poésies); Berlin, 1826. R. LINDAU.

Conv.-Lexik.

*HELM (*Charles*), jurisconsulte et économiste allemand, né à Vienne, le 3 mars 1808. Après avoir obtenu le grade de docteur en droit à l'université de Vienne, M. Helm y remplit, de 1834 à 1836, les fonctions de professeur suppléant. Il passa ensuite dans l'administration financière de la Styrie, et plus tard, en 1848, il fut attaché au ministère du commerce. Il se voua à la science de l'économie charitable, et parcourut les principaux États de l'Europe pour y visiter les établissements de bienfaisance. On trouve dans divers journaux de Vienne, notamment dans le *Friedens Zeitung* (Journal de la Paix), de nombreux articles, où il raconte ses voyages et discute la plupart des grandes questions philanthropiques. Les crèches excitèrent d'une manière particulière l'émulation de M. Helm. Il a publié sur ce sujet deux opuscules intéressants : l'un est intitulé : *Einige Worte über Krippen* (Quelques Mots sur les Crèches); Vienne, 1851, in-8°; l'autre a pour titre : *Die Krippe in Breitenfeld* (La Crèche de Breitenfeld); Leipzig, 1851-1855, in-8°. Ce second travail renferme l'histoire de la première crèche établie en Allemagne, le 4 novembre 1849, grâce aux sacrifices personnels et aux soins du docteur Helm. Il est également l'un des fondateurs de la *Réunion d'Épargnes* (Spar-Verein), créée à Vienne, en avril 1851, d'après les principes de Lietge de Berlin. Parmi les nombreuses associations auxquelles M. Helm prend une part active, nous citerons l'*Œuvre du Prêt gratuit*, dont il est l'un des directeurs. Charles DARU.

Documents particuliers.

HELMAN (*Isidore-Stanislas*), graveur français, né à Lille, en 1743, mort vers 1806. Il vint jeune à Paris, et reçut les leçons de Le Bas; il se fit d'abord connaître par des vignettes gravées d'après Cochin et d'autres, et produisit ensuite d'excellentes planches. Son œuvre comprend notamment : *Joseph et Putiphar*, d'après Lagrenée; 1780; — *La Mort de Cléopâtre*, d'après le même; — *Susanne et les Vieillards*, d'après le même; — *Le Joueur de Cornemuse*, d'après Téniers, dans le *Musée français* de Laurent et Robillard; 1803; — *La mort de Louis XVI, roi de France; — La mort de Marie-Antoinette, reine de France; — Faits mémorables des empereurs de la Chine;* 24 planches; — *Abrégé historique des principaux traits de la Vie de Confucius; — Victoires de l'empereur de la Chine;* 1785, 16 planches : copie réduite des planches exécutées à Paris par Cochin et d'autres d'après les dessins envoyés de Chine; — *Les Pêcheurs fortunés*, d'après Vernet; — *Les Chaumières en Saxe*, d'après J.-G. Wagner; — *Le Temple de la Sibylle* et *La grande Cascade de Tivoli*, d'après H. Robert; — *Immersion d'une caisse conique dans la rade de Cherbourg*, d'après Ch. de La Fosse; 1785; — *Départ d'une caisse conique en présence de Louis XVI*, pendant; 1786; — *Le jardinier galant*, d'après P.-A. Baudouin; — *La Leçon inutile*, d'après Le Prince; 1781; — *La Précaution inutile*, d'après le même; 1779; — *Le Médecin clairvoyant*, d'après le même; — *Le Marchand de Lunettes*, d'après le même; — *Le Nécromancien*, d'après le même; 1785; — *Le Charlatan allemand*, d'après Duplessis-Bertaux; — *Le Charlatan français*, d'après le même; — *Le Roman dangereux*, d'après Lawrence; — *L'accord parfait*, d'après G.-M. Moreau. L. L—T.

Huber, *Manuel des Curieux et de l'Amateur.* — Basan, *Suppl. au Dict. des Graveurs anciens et mod.* — Chaudon et Delandine, *Dict. univ. hist., crit. et bibliogr.* — Nagler, *Neues Allg. Künstl.-Lexicon.*

* HELMBREEKER (*Théodore*), peintre hollandais, né à Harlem, en 1624, mort à Rome, en

1694. Il était fils d'un organiste, et d'abord étudia la musique; mais, cédant à la vocation qui l'entraînait vers la peinture, il obtint de son père d'entrer dans l'atelier de Grebber, dont il suivit les leçons jusqu'à la mort de ce maître. Il se crut assez fort alors pour composer de lui-même. Ses tableaux furent enlevés à de bons prix. Il jugea convenable cependant de faire le voyage d'Italie, pour se familiariser avec la haute école de la peinture. Venise fut la première ville où il s'arrêta. Il y fut accueilli par la famille Loredani, qui lui commanda de nombreux ouvrages et le patrona dans presque toute la péninsule italique. Ses protecteurs l'adressèrent à Rome, où les jésuites l'accueillirent avec faveur et l'occupèrent durant deux années; il ne les quitta que pour visiter Naples, puis Florence, où il s'arrêta quelque temps. La mort de sa mère le rappela en Hollande, mais on tenta vainement de l'y retenir: il reprit sa course vers l'Italie, en passant par la France, par le Piémont, et revint se fixer pour toujours à Rome, où il mourut septuagénaire. La manière de Helmbreeker tient beaucoup de celle du Bamboche (Pierre de Laar); cependant, ses tons sont plus doux, plus fondus. Il a su faire un bel accord du clair-obscur et de la couleur vive dans tout ce qu'il a peint. Les ombres ne sont pas négligées, et pourtant ne blessent pas l'œil par des lignes tranchées. Ses fonds, ses paysages sont variés; l'air y circule, les plans se détachent sans efforts de perspective, la nature y est vraie; les personnages, bien dessinés, semblent se mouvoir, sans nuire à l'effet général; c'est un mélange de la poésie italienne et du réalisme hollandais. Mais Helmbreeker n'a pas réussi aussi bien dans le genre historique. En lui pardonnant l'anachronisme des vêtements (faute commune en son temps), on ne peut s'empêcher de blâmer la confusion qui règne dans ses grandes compositions. Aussi ses tableaux de chevalet sont-ils les plus estimés. Parmi ses nombreuses productions on remarquait à Rome, dans le couvent des Jésuites : *La Tentation du Christ;* — dans la sacristie della Pace : *La Mater dolorosa;* — à Saint-Julien-des-Flamands : *Saint Julien en habit de cavalier et pleurant ses fautes;* — à Naples, dans le réfectoire des Jésuites : *Le Christ au Jardin des Oliviers; Le Christ portant sa croix* et *Le Crucifiement;* — à Florence, au musée : *Les quatre Saisons; La Nativité, L'Adoration des Rois;* plusieurs tableaux de fantaisie : des *Musiciens;* des *Bohémiens;* des *Buveurs;* une *École*, etc.; — à Dusseldorf, dans la galerie Palatine : une *Conversation de dames et de paysans aux environs de Frascati; Danse d'un Paysan et d'une Paysanne; Jésus-Christ dans un nuage, tenant d'une main la croix et de l'autre le calice;* — à Paris, au Louvre : *Un Marché*, avec beaucoup de personnages; un *Théâtre de Charlatans* entouré de spectateurs; — à Amsterdam, galerie Klock : un *Couvent* à l'italienne, où un *franciscain distribue des vivres à la populace, aux mendiants et aux pèlerins;* — à Gand, galerie van den Berg : un *Marché italien*, animé par de nombreux groupes.

A. DE LACAZE.

Jakob Campo Weyerman, *De Schilderkonst der Nederlanders*, t. II, p. 198. — Descamps, *La Vie des Peintres hollandais*, t. II, p. 111.

HELME (*Élisabeth*, mistress), romancière anglaise, morte à Londres, en 1816. Elle a laissé bon nombre d'ouvrages qui ont eu du succès, et dont les principaux sont : *The Farmer of Inglewood forest;* Londres, 1796, 4 vol.; — *Louisa, or the cottage on the moor;* 7e édit., 1801, 2 vol.; — *Instructive Rambler in London and the adjacent villages, designed to amuse and improve the unterstanding of youth;* Londres, 1798, 1800, 2 vol.; — *Maternal Instruction;* Londres, 1802, 2 vol.; — *Magdalen;* Londres, 1815. Mistress Helme a traduit en anglais quelques ouvrages de l'allemand, et on a traduit d'elle en français : *Louise, ou la chaumière dans les marais;* Paris, 1787, 2 vol. in-8°; — *Clara et Emmeline, où la bénédiction maternelle;* Paris, 1788, 2 vol. in-12; — *Promenades instructives d'un père et de ses enfants*, par P.-L. Lebas; Paris, 1799, 3 vol.; — *Albert, ou le désert de Strathnavern;* Paris, 1800; 3 vol. in-12; — *Jacques Mamers, le petit Jean et leur chien Blouff*, traduit par Hennequin; Riom et Paris, 1801, in-12; — *Le Pèlerin de la Croix;* Paris, 1807, 3 vol. in-12; Paris, 1808, 5 vol. in-12; 1809, 4 vol. in-18; — *Saint-Clair des Isles, ou les exilés à l'île de Barra*, traduit par Mme de Montolieu; Paris, 1808, 4 vol. in-12; — *Caverne de Sainte-Marguerite;* Paris, 1813, 4 vol. in-12; — *Le Fermier de la forêt d'Inglewood, ou les effets de l'ambition;* Paris, 1818, 4 vol. in-12; — *Histoire d'Angleterre, depuis l'invasion des Romains dans la Bretagne jusqu'en 1814, ouvrage destiné à l'éducation de la jeunesse*, traduit par Mlle Céline Mauchain; Caen, 1823, 2 vol. in-8°. J. V.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyklop.* — Quérard, *La France littéraire.*

HELMERS (*Jean-Frédéric*), poëte hollandais, né à Amsterdam, en 1767, mort le 26 février 1813. Destiné au commerce, il acquit une profonde connaissance des langues modernes; la lecture des poëtes français, allemands et anglais décida de sa vocation pour la littérature et la poésie. Vers 1787 il fit paraître une ode intitulée *La Nuit*. Le succès de son ode *Le Poëte*, qui parut à la même époque, l'encouragea à persévérer dans la culture des lettres. Son poëme de *Socrate*, imprimé en 1790, lui assura un rang distingué parmi les poëtes de sa nation; mais sa tragédie de *Dinomaque, ou la délivrance d'Athènes*, jouée en 1798, à Amsterdam, réussit médiocrement. Plus tard il se consacra spécialement aux genres lyrique et épique. Il donna lui-même une édition de la collection de ses *Poëmes*, ou poésies fugitives, Amsterdam, 1809-1810, 2 vol. in 8°. Bientôt après il fit paraître un grand poëme,

intitulé *La Nation hollandaise* (1), dans lequel il célèbre les exploits de ses concitoyens et de sa patrie; Amsterdam, 1812-1813; nouvelle édition, 1821 ; et plusieurs fois réimprimée depuis. Il laissa inédits différents ouvrages, qui parurent sous le titre de *Nalezing van Gedichten* (Poésies posthumes); Harlem, 1814-1815, 2 vol. On y trouve un poëme intitulé : *Jésus de Nazareth*. Helmers avait fondé et rédigé un journal dramatique, sous le titre de *Théâtre national d'Amsterdam*, qui ne fut pas continué. Son principal ouvrage a été traduit en français par Aug. Clavereau, sous ce titre : *La Nation hollandaise*, poëme en six chants; Bruxelles, 1825, in-8°. J. V.

Conv.-Lexik. — Ersch et Gruber, *Allg. Encyklop.* — Quérard, *La France littéraire.*

* **HELMERSEN** (*Georges* DE), naturaliste et voyageur russe, est né le 29 septembre 1803, au château de Dunkerschof, près Dorpat. Chargé par son gouvernement de plusieurs missions scientifiques, il a exploré une grande partie de la Russie, la Scandinavie et le Danemark. Depuis 1837 il est professeur de géognosie à l'école des mines et depuis 1843 membre de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg. On trouve des comptes-rendus de ses voyages dans les *Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg*, dans le *Journal des Mines* russe et dans le recueil scientifique : *Beitræge zur Kenntniss des russischen Reichs und der angraenzenden Lænder Asiens* (Documents pour servir à la connaissance de l'empire russe et des pays limitrophes de l'Asie), qui se publie sous les auspices de l'Académie des Sciences et que M. de Helmersen rédige en commun avec son savant confrère le naturaliste Baer. Outre ces travaux, on a de M. de Helmersen des *Observations géognostiques sur la constitution des montagnes du sud de l'Ural* (Geognostische Untersuchungen des Suduralgebirges); Berlin, 1831, fruit d'un voyage fait en 1828 en commun avec Ernest Hoffman, et l'ouvrage : *Der Telezkische See und die Teleuten, im œstlichen Altaï* (Le lac Teletskoi et les Téleutes, dans l'Altaï oriental); Saint-Pétersbourg, 1838. R. L.

Conv.-Lexik.

HELMFELDT (*Simon* GRUNDEL, anobli en 1646, sous le nom de DE), général suédois, né en 1617, à Stockholm, où son père était bourgmestre, tué à la bataille de Landscrona, le 14 juillet 1677. Après avoir été page d'ambassade en Angleterre et en Hollande, il suivit en Allemagne le feld-maréchal Torstenson, et se distingua à la bataille de Breitenfeld (28 octobre 1642), où il mérita le commandement d'une compagnie de la garde royale. Il fut nommé lieutenant-colonel à la suite de la bataille de Jankowitz (Bohême), en 1645. Malgré l'affaiblissement de sa santé, causé par une blessure, il reçut le commandement de la place de Stade et du Bremois. En 1655 et 1656 il fit la campagne de Pologne, avec le grade de général d'infanterie. En 1656, chargé avec Magnus Gabriel de La Gardie de la défense de Riga, il sut, avec la garnison de cette ville, composée de 5,000 hommes seulement, résister pendant deux mois à une armée de 90,000 Russes, conduite par le tzar Alexis, qui se vit contraint de lever le siége après avoir perdu 14,000 hommes. La vigilance de Helmfeldt mit la ville de Riga à l'abri de toute surprise. Quoique ses troupes eussent été décimées par la peste, il repoussa avec le plus grand succès un nouvel agresseur, le général lithuanien Gousiewski, qui perdit 3,000 hommes et la plus grande partie de ses bagages. Helmfeldt fut successivement nommé gouverneur général de l'Ingermanland (1659), maître d'artillerie du royaume (1665), feld-maréchal et gouverneur de Narwa et de l'Ingermanland (1672), conseiller du royaume (1673) et baron en 1674. Placé à la tête d'un corps d'armée destiné à agir contre les Danois, dans la guerre de Scanie, il y fut tué, en 1677. Ce général n'était pas moins estimable pour ses vertus privées que pour ses talents militaires. Ayant survécu à ses six fils, il légua à l'université d'Upsal 17,000 rixdalers (34,000 francs) en faveur des étudiants qui se distingueraient. Il était l'un des hommes de guerre les plus instruits son temps. On le comptait parmi les adversaires de la haute noblesse. BEAUVOIS.

Svebilius, *Likpredika*; Stockholm, 1678. — Er. Aurivillius, *Orat. funebris*; Upsal, 1678. — Chr. J. Brehmer, *Éloge*, en latin; Upsal, 1726. — Fryxell, *Handlingar*, I, 180. — *Biogr. lexic.*, VI, 96-106.

HELMFELDT (*Gustave* DE), baron de Nyenhusen, né le 10 novembre 1651, mort le 27 mars 1674, à Thorn (Prusse royale). Il se fit remarquer par son intelligence précoce. Vers l'âge de dix ans, il étonna les docteurs du synode de Narwa par l'étendue de ses connaissances en mathématiques, en théologie et en philologie. Il savait alors douze langues, et notamment le grec et l'hébreu. Après avoir soutenu, à l'université de Leyde, une thèse de droit intitulée : *De Occupatione*, il fut nommé, en 1670, assesseur au tribunal suprême de Wismar (Poméranie). Il devint plus tard conseiller du roi. E. B.

G. H. Gœtze, *Princeps græce doctus.* — *Nova litteraria. Germ.*, 1704, p. 95. — Gezelius, *Dict. Biog.*

* **HELMOLD**, historien allemand, regardé comme le père de l'histoire du nord de l'Europe; il naquit dans le Holstein, vers l'an 1108, et mourut vers 1177, après avoir rempli les fonc-

(1) Dans le deuxième chant, le poëte gémissait de la décadence de sa nation, courbée alors sous un joug étranger; mais il augurait que cette humiliation ne serait que passagère : l'ombre de Vondel lui apparaissait, et lui présentait un *astre réparateur*. La censure impériale exigea dans cet endroit une note annonçant que cet astre réparateur avait lui, et que c'était Napoléon. « Le lieutenant-colonel inspecteur de la librairie en Hollande, E. Von Rœmer, a eu la bonhomie, dit M. Quérard, de désigner au bas de la page que c'est par ordre de la direction générale de la librairie de Paris que cette note a été placée depuis la mort de l'auteur, survenue pendant l'impression. »

tions ecclésiastiques d'un des petits villages près de Lubeck. Il écrivit un *Chronicon Slavicum*, qui raconte les événements survenus depuis Charlemagne jusqu'à l'an 1170, la conversion des Slaves au christianisme, les guerres qu'ils soutinrent contre les princes allemands, notamment contre Henri le Lion. Cet ouvrage fut continué par Arnold de Lubeck, qui passe pour avoir été trésorier de la cathédrale de cette ville. Il a été imprimé à plusieurs reprises, Francfort, 1556, in-4°, 1573, 1581; Lubeck, 1659, 1702, in-4°; il est compris dans le recueil de Leibnitz : *Scriptores Brunsvicenses*, t. II, p. 537; l'importance historique de cette chronique explique pourquoi elle a été si souvent réimprimée. G. B.

Vossius, *De Histor. Latin.*, p. 407. — Cave, *Script. ecclesiast. Historiæ*, t. II, p. 237. — Fabricius, *Biblioth. med. Lat.*, t. III, p. 593. — Oudin, *Commentarius de Scriptoribus Ecclesiæ*, t. II, p. 1492. — J. Moller, *Diatriba hist. crit. de Helmoldo*; Lubeck, 1782, in-4°. —Grasse, *Lehrbuch einer allgemeinen Literärgeschichte*, t. II, P. II, p. 1141.

HELMONT (*Jean-Baptiste* VAN), chimiste belge, né à Bruxelles, en 1577, mort le 30 décembre 1644, près de Vilvorde. Sa famille était noble et ancienne. Il possédait les titres de seigneur de Royenborch, Mérode, Oorschot, Pellines, etc. Sa mère appartenait à la famille de Stassart. Van Helmont avait trois ans lorsqu'il perdit son père. Il fit son cours d'humanités à Louvain; mais après l'avoir achevé, il ne prit pas, selon l'usage, le grade de maître ès arts, s'étant promis de ne jamais solliciter les dignités académiques, qui lui paraissaient des futilités propres seulement à flatter l'orgueil et la vanité. Les jésuites, qui faisaient alors des cours de philosophie à Louvain, surent l'attirer à leurs leçons, et l'un d'eux, Martin del Rio, voulut l'initier aux mystères de la cabale, qu'il enseignait. Van Helmont se dégoûta bien vite de cette étude. La doctrine des stoïciens, dont il voulut ensuite connaître les principes, ne le satisfit pas davantage. Enfin, les écrits des maîtres de la vie spirituelle le jetèrent dans le mysticisme, et, cherchant dans l'humilité les moyens de participer à la grâce divine, il donna ses biens à sa sœur, et renonça aux priviléges que sa naissance lui assurait. Il ne tarda pas à recueillir amplement les fruits de cette entière abnégation de soi-même : il aurait, à ce qu'on raconte, joui de la contemplation des théophanies; un génie lui serait apparu dans toutes les occasions importantes; il aurait fini même par apercevoir son âme sous la figure d'un cristal resplendissant. Cependant, l'abandon de sa fortune ne lui paraissant pas un sacrifice assez méritoire, il résolut d'apprendre la médecine pour se dévouer au service des pauvres et se rapprocher davantage du Christ. Il commença cette étude en lisant les écrits des anciens, suivant la méthode adoptée alors par toutes les écoles. Les principes d'Hippocrate et de Galien furent bientôt gravés dans sa tête. Son érudition profonde lui valut une chaire de chirurgie, sans qu'il eût pris aucun grade, et, de son propre aveu, il enseigna ce qu'il ne comprenait pas lui-même.

Loin d'ailleurs de partager l'enthousiasme général pour les pères de la science médicale, van Helmont resta frappé de l'invraisemblance des théories des anciens sur la nature et le traitement des maladies. Il se proposait donc de réformer la médecine, quand un événement imprévu le poussa dans d'autres voies. Ayant contracté la gale, il consulta les médecins galénistes, qui, attribuant cette affection à la combustion de la bile et à l'état salin du phlegme, lui conseillèrent l'usage des purgatifs. Affaibli par ce traitement, qui ne le guérit pas, van Helmont se dégoûta de la médecine, qu'il taxa de science incertaine et conjecturale. Il y renonça donc, et témoigna du regret de lui avoir sacrifié sa noblesse, car il croyait avoir dérogé en se livrant à l'art de guérir. Ayant donné sa bibliothèque à des étudiants, il s'en repentit, et déclara plus tard qu'il aurait mieux fait de la brûler. « Pendant dix ans, dit Cuvier, il voyagea, comme Paracelse, pour apprendre des secrets et pour savoir si parmi les connaissances merveilleuses que quelques hommes prétendaient posséder, il y en avait réellement qui fussent utiles. Un charlatan lui ayant administré du soufre et du mercure, qui le guérirent de sa gale, van Helmont, toujours exalté, prit goût aussitôt pour la science chimique, et surtout pour les remèdes secrets. » Il avait employé ces dix années à visiter l'Italie et la France. La guérison de sa gale le ramena à la médecine. Une voix qu'il crut entendre au milieu d'une extase réveilla en lui le désir qu'il avait eu autrefois de renverser le système des humoristes. Il prit des leçons de chimie expérimentale, devint un des plus fervents adeptes de l'école chimiatrique, et se mit à chercher le remède universel. Opérant sur des fossiles et sur des corps animaux et végétaux, il obtint quelques préparations qui lui parurent propres à composer une panacée. Il prit alors le titre de *medicus per ignem*, par allusion à la source d'où provenaient ses remèdes. Retiré dans une petite terre qu'il possédait près de Vilvorde, il s'y maria avec Marguerite van Ranst, qui se montra la plus dévouée des épouses, et enfermé jusqu'à la fin de sa vie dans son laboratoire, il ne cessa de s'occuper d'opérations chimiques et de pratiques médicales. « Tous les malades qui se présentaient, dit Cuvier, recevaient ses soins gratuitement, et il prétend en avoir guéri plusieurs milliers. Les expériences auxquelles il consacra toute sa fortune exposèrent souvent sa vie : il ne savait pas prévenir les explosions de gaz. Son dévouement à la science, quoique égaré par des idées superstitieuses, lui attira l'estime de ses contemporains. L'électeur de Cologne, par exemple, en fit grand cas; Rodolphe II, qui était alors un grand protecteur des sciences, l'appela auprès de lui, mais van Helmont préféra sa retraite à la cour de cet empereur. Malgré sa prétention de posséder des remèdes infaillibles, il per-

dit presque toute sa famille à Vilvorde. Sa fille mourut de la gale, son fils d'une lèpre; sa femme rendit aussi le dernier soupir entre ses mains; enfin lui-même ne put se guérir d'un empoisonnement, qui l'affaiblit pendant toute sa vie et auquel il succomba (1). » — « Il croyait de si bonne foi aux prétendus miracles opérés par la chimie, ajoute Jourdan, que la mort de sa femme et de quatre de ses enfants n'avait pu l'en désabuser. » La fin de sa vie fut donc cruellement éprouvée par des chagrins domestiques; en outre, quelques-unes de ses opinions devinrent l'objet des poursuites ecclésiastiques. « Il fit des cures si surprenantes, dit Moréri, qu'on le soumit à l'inquisition, sur le soupçon qu'on eut que ce qu'il faisait était au-dessus des forces de la nature. » Enfin, il fut plus d'une fois en butte aux récriminations et aux attaques des philosophes péripatéticiens et des médecins galénistes dont il attaquait les doctrines; « ce qui ne l'empêcha pas, dit encore Moréri, de former un grand nombre de disciples ». — « Van Helmont, dit Cabanis, était nourri de la lecture des adeptes. Doué d'une imagination ardente, il l'avait encore exaltée dans leur commerce assidu. Le feu de leurs fourneaux avait achevé d'enflammer sa tête. Cependant, au milieu de cette fumée alchimique et superstitieuse, où trop souvent ses idées sont comme perdues, jaillissent par intervalles des traits d'une vive lumière. C'est sur la route de l'erreur qu'il a fait d'heureuses découvertes, et c'est dans le langage des charlatans qu'il annonce de brillantes vérités. »

Chimiste, métaphysicien, physiologiste et médecin, van Helmont a fait faire des progrès à ces diverses sciences. « Il tient à la fois de l'illuminé et du savant consciencieux, dit M. Cap; mais l'honnêteté de l'âme forme avant tout son principal caractère. Tantôt penseur vigoureux, au raisonnement sévère, au langage prophétique, tantôt humble et modeste, crédule et superstitieux, il se montre partout d'une candeur et d'une sincérité irréprochables. C'est un des savants qui honorent le plus l'histoire de la science; c'est un des hommes qui ont mêlé le plus de vues profondes et hardies aux erreurs et aux caprices d'une imagination enthousiaste, l'un de ceux qui, à travers les bizarreries et les conceptions d'un cerveau fantastique, ont laissé dans la science le plus d'idées neuves et de vérités positives. »

« Van Helmont, dit le docteur Hoefer, est de beaucoup supérieur à Paracelse, qu'il avait pris en quelque sorte pour modèle. Versé dans la connaissance de l'antiquité, instruit dans les sciences et dans les lettres, il a plus d'autorité que Paracelse lorsqu'il oppose hardiment la raison et l'expérience aux doctrines des anciens. Fidèle à l'école des paracelsistes, il fait une guerre impitoyable aux médecins galénistes, qui dédaignent la chimie... Il eut l'immortelle gloire de révéler scientifiquement l'existence de corps invisibles, impalpables; quoique matériels, jusqu'alors vaguement entrevus, des *gaz*, en un mot; c'est même ce nom qu'il a donné à ces corps (1). Van Helmont doit être considéré comme le précurseur de la chimie pneumatique; car en appelant le premier l'attention des observateurs sur l'étude des corps aériformes, il prépara la voie aux découvertes du dix-huitième siècle... On remarque dans ses écrits, comme dans ceux de Paracelse, ce ton un peu tranchant qui dépasse quelquefois les bornes de la modestie, une tendance à la philosophie cabalistique et surnaturelle, exprimée dans un langage qui est loin d'être toujours clair; mais ces défauts sont rachetés par des découvertes et des observations de la plus haute importance. Le premier il proclama la nécessité de l'emploi de la *balance*, instrument qui devait opérer une révolution complète dans la science. »

Le premier gaz dont s'occupe van Helmont est l'acide carbonique. Ayant remarqué que soixante-dix livres de charbon de chêne brûlé ne donnent qu'une livre de cendre, il pense que les soixante-et-une autres livres ont servi à former de l'*esprit sylvestre*. « Cet esprit, inconnu jusque ici, dit-il, qui ne peut être contenu dans des vaisseaux ni être réduit en un corps visible, je l'appelle d'un nouveau nom, *gas*. Il y a des corps qui renferment cet esprit, et qui s'y résolvent presque entièrement; il y est alors comme fixé ou solidifié: on le fait sortir de cet état par le ferment, comme cela s'observe dans la fermentation du vin, du pain, de l'hydromel. » Van Helmont annonce ensuite que le gaz produit par la combustion du charbon est le même que celui qui se développe pendant la fermentation. Il ajoute que ce gaz étant comprimé avec beaucoup de force dans les tonneaux, rend les vins pétillants et mousseux. Il démontre que ce gaz n'est pas la même chose que l'esprit-de-vin. Van Helmont cite encore quatre autres sources de l'esprit sylvestre: la dissolution des pierres d'écrevisses dans le vinaigre distillé; les cavernes, mines ou celliers; les eaux minérales; la putréfaction. Il sait que ce gaz éteint la lumière, et il connaît son action délétère: « Rien n'agit plus promptement sur nous que le gaz, dit-il, comme le démontrent la grotte du Chien et les asphyxies par les charbons. Très-souvent il tue instantanément ceux qui travaillent dans les mines. On peut être asphyxié sur-le-champ dans les celliers où une liqueur fermentée laisse échapper

(1) Les biographes ne sont pas d'accord sur la cause de la mort de van Helmont. Selon Fournier et Jourdan, il mourut, comme Descartes, victime de sa doctrine ou de ses erreurs, ayant refusé de se faire saigner dans une violente pleurésie ou péripneumonie. Suivant M. Cap, il serait mort affaibli par l'âge et le chagrin.

(1) Le nom de *gaz* ou *gas* (orthographe de van Helmont) est dérivé, par corruption, de *Gahst* (*geist*), qui signifie *esprit*. Suivant d'autres il dérive de *chaos*, de *Blas* (souffle), ou de *Gaescht* (écume).

son gaz... Les eaux de Spa dégagent du gaz sylvestre ; il y a des bulles qui s'attachent aux parois du vaisseau qui en contient... Tout vent qui se produit en nous par la digestion des aliments ou par les excréments est du gaz sylvestre. » Van Helmont distinguait déjà plusieurs espèces de gaz, et les divisait en quelque sorte en inflammables et en non inflammables. « Les gaz de l'estomac éteignent la flamme d'une bougie, dit-il ; mais le gaz stercoral, qui se forme dans les gros intestins, et qui sort par l'anus, s'allume en traversant la flamme d'une bougie, et brûle avec une teinte irisée. Le gaz qui se produit dans les intestins grêles n'est jamais inflammable, souvent inodore et acide. Ainsi les gaz diffèrent entre eux selon la matière, la forme, le lieu, le ferment, les propriétés. Ils sont aussi variables que les corps d'où ils proviennent. Les cadavres nagent sur l'eau, à cause des gaz qui se produisent. « Il est donc incontestable, ajoute M. Hoefer, que van Helmont admettait plusieurs espèces de gaz, sans cependant en démontrer scientifiquement les caractères distinctifs. *Gaz sylvestre* était une dénomination générale, et qui équivaut à *gaz incoercible* (*sylvestris*, sauvage). C'est van Helmont lui-même qui nous explique cette étymologie, en même temps qu'il donne la véritable définition d'un gaz permanent. Van Helmont savait-il recueillir les gaz et les étudier isolément ? Nous devons répondre négativement ; car il déclare lui-même que le gaz ne peut être emprisonné dans aucun vaisseau, et qu'il brise tous les obstacles pour arriver à se mélanger avec l'air ambiant. Van Helmont s'étonne avec raison que l'école galéniste ait été sans distinguer la différence qu'il y a entre le *gaz venteux*, c'est-à-dire l'air agité par une cause quelconque (vent) et les gaz du charbon, de la fermentation, de l'estomac, des intestins, etc. Ces gaz, il les appelait, indépendamment de la dénomination générale de gaz sylvestre, *gas pingue*, *gas siccum*, *gas fuliginosum sive endimicum*, qui étaient produits par la distillation des huiles grasses, des baies, et d'autres matières organiques. La flamme elle-même est, selon lui, un gaz incandescent, ou une vapeur allumée, observation parfaitement juste, mais qui ne pouvait être alors démontrée scientifiquement. »

Van Helmont connaissait encore le *gaz du sel* (acide chlorhydrique), qu'il préparait en mettant dans une cornue un mélange d'acide (eau-forte) et de sel marin ou de sel ammoniac. « Il se produit, dit-il, même à froid, un gaz dont le dégagement fait rompre le vaisseau. » Il attribuait aux gaz les explosions, et disait que ces corps expliquaient le mieux l'action de la poudre à canon. Cherchant la composition des gaz, il soutient que, matériellement considéré, le *gaz du charbon* (*gas carbonis*) n'est autre chose que de l'eau, et il s'appuie sur l'expérience qu'en distillant du bois de chêne il avait obtenu à la place du gaz un produit incolore et liquide comme l'eau. Par suite, il s'attache à démontrer que les plantes ne se nourrissent que d'eau. « Je mis, dit-il, dans un vase d'argile deux cents livres de terre séchée au four, et j'y plantai une tige de saule pesant cinq livres. Au bout de cinq ans le saule, ayant pris de l'accroissement, pesait cent soixante-neuf livres et environ trois onces. Le vase n'avait jamais été arrosé qu'avec de l'eau de pluie ou de l'eau distillée, et toutes les fois qu'il était nécessaire. Le vase était large et enfoui dans la terre ; et afin de le mettre à l'abri de la poussière, je le recouvris de lames de fer étamées, percées d'un grand nombre de trous. Je n'ai point pesé les feuilles tombées pendant les quatre automnes précédents. Enfin, je fis de nouveau dessécher la terre du vase, et je lui trouvai le même poids que primitivement, moins deux onces environ. Donc l'eau seule a suffi pour donner naissance à cent soixante-quatre livres de bois, d'écorce et de racine. » Cette expérience, qui dépose, comme le remarque M. Hoefer, d'une sagacité profonde et d'un esprit d'observation assez rare, était erronée en ce que son auteur ne tenait pas compte de l'action de l'air, alors inconnue, ni des sels contenus dans la terre ; mais elle entraînait la conviction de tous les savants, et poussait l'étude de la nature dans la voie expérimentale.

« Il règne, dit M. Hoefer, dans les écrits de van Helmont beaucoup d'incertitude au sujet des éléments de la nature. C'est là en effet un des problèmes les plus difficiles à résoudre. Tantôt il semble admettre, avec les alchimistes, trois éléments, le sel, le soufre, et le mercure, mais avec des restrictions dont le sens n'est pas toujours bien saisissable. Tantôt il partage l'avis de certains philosophes de l'antiquité, qui établissaient trois éléments, l'*air*, l'*eau*, la *terre* ; car le feu ne se combinant pas matériellement avec d'autres corps, n'est pas, selon l'auteur, un élément... Il compare l'eau au sang qui circule dans les veines et vivifie le corps terrestre. Il explique la formation des montagnes par les soulèvements que l'eau produit dans le sein de la terre. » En opposition avec les théories de ses prédécesseurs, il démontre que l'eau ne peut être transformée en air, ni l'air en eau : « Sans doute, l'eau, dit-il, peut être réduite en vapeur ; mais ce n'est là que de la vapeur, c'est-à-dire de l'eau dont les atomes sont raréfiés, et qui se condensent aussitôt par l'action du froid pour reprendre leur état primitif. La vapeur d'eau qui existe dans l'air, d'une manière invisible, et qui se résout dans certaines conditions en pluie, est celle qui se rapproche le plus de la nature des gaz. L'air est un élément sec, qui ne peut être liquéfié ni par le froid, ni par la compression ; l'air n'est donc point une métamorphose de l'eau, qui est l'élément humide. La terre, le limon, tout corps tangible est matériellement un produit de l'eau, et se réduit en eau, soit naturellement, soit artifi-

ciellement. En creusant dans la terre, on rencontre des couches superposées d'un aspect varié; ces couches sont les fruits de la terre et proviennent d'une semence... Au-dessous de ces couches se trouvent les montagnes de silice, d'où découlent les premières richesses des mines. Au-dessous de ces roches on rencontre le sable blanc et de l'*eau chaude*. Lorsqu'on enlève une partie de ce sable et de cette eau, on voit aussitôt se combler le vide. Ce sable non mélangé est une espèce de crible à travers lequel les eaux filtrent, afin de conserver entre elles une communication réciproque depuis la surface de la terre jusqu'au centre. Et cette masse d'eau accumulée dans les entrailles de la terre est peut-être mille fois plus considérable que les eaux de toutes les mers et fleuves réunis qui se trouvent à la surface du sol. » C'est là, comme on voit, un grand pas dans la théorie des puits artésiens. Van Helmont croyait à un déluge universel, et chercha à le démontrer. Les coquilles et les plantes fossiles sont pour lui autant de preuves d'un monde antédiluvien, englouti par les eaux. Il raconte avec complaisance qu'il conserve dans son musée la mâchoire d'un éléphant (mammouth) de plusieurs pieds de long, trouvée à Hingson, sur l'Escaut, à douze pieds au-dessous du sol. Heer lui ayant reproché d'avoir poursuivi la chimère du mouvement perpétuel, van Helmont répond qu'il s'est servi d'un instrument de sa propre invention non pas pour chercher le mouvement perpétuel, mais pour constater que l'eau renfermée dans une tige creuse de verre terminée par une boule monte ou descend suivant la température du milieu ambiant. Voilà une idée du thermomètre. En s'occupant de la mesure de la chaleur, van Helmont établit comme points fixes ceux de la glace fondante et de l'eau en ébullition. Au delà il prit pour termes de comparaison la sublimation du soufre, la fusion des pyrites; arrivé à la chaleur rouge, il distingua le rouge sombre du rouge vif et du rouge blanc.

Versant dans la liqueur de cailloux une quantité d'eau-forte suffisante pour saturer l'alcali, il en précipita la silice. « C'est la première fois, dit M. Hoefer, dont nous continuons d'analyser le travail, qu'on rencontre l'expression de saturation employée pour désigner la combinaison d'un acide avec une base. » Les alchimistes regardaient la dissolution d'un métal comme la destruction de ce corps; van Helmont soutint que l'argent amené par l'eau-forte à prendre la forme de l'eau, n'en est aucunement altéré dans son essence, de même que le sel commun dissous dans l'eau n'en reste pas moins ce qu'il est, et se retrouve intégralement dans le dissolvant. Van Helmont savait que l'amalgame de plomb chauffé avec le soufre s'enflamme spontanément. Il précipita le premier le carbonate d'ammoniaque de sa solution aqueuse par l'esprit-de-vin. En analysant la suie, il en retira un sel volatil concret et une huile volatile. Il reconnut que le fer jeté dans l'eau de cémentation ne se changeait pas en cuivre, mais séparait seulement ce métal de l'eau qui le tenait en dissolution. On lui doit l'huile de soufre *per campanum*, d'abord appelée esprit de soufre, un laudanum analogue à celui de Paracelse, l'esprit de corne de cerf, un sel volatil huileux, l'esprit de sang humain, la liqueur des cailloux, solution de silice dans un excès d'alcali, etc. Avec l'*esprit d'urine* (ammoniaque) et l'alcool absolu, van Helmont préparait un produit qui porte, d'après lui, le nom de *offa Helmontii*. Il avait remarqué que certaines substances communiquent aux urines une odeur particulière et que les molécules odorantes peuvent être transmises de la nourrice au nourrisson par l'intermédiaire du lait. Il introduisit d'utiles réformes dans la pharmacie, fit comprendre l'inconvénient de ces bols, sirops, électuaires, etc., qui sous une grande masse de matières ne renferment quelquefois que des traces du médicament réellement actif. Il accorda une grande confiance aux préparations antimoniales et mercurielles, et au vitriol de cuivre employé comme vomitif. Enfin il eut le mérite de faire voir qu'il n'est pas indifférent d'employer la décoction, l'infusion ou la macération pour extraire des plantes les parties actives; que l'infusion est beaucoup plus chargée des principes volatils et odorants que la décoction, etc.

Van Helmont reconnut l'un des premiers l'existence d'un acide particulier dans l'estomac (suc gastrique). « Cet acide, dit-il, est aussi nécessaire à la digestion que la chaleur constante du corps; dans le duodénum, l'acide de l'estomac rencontre la bile, qui agit comme un alcali; il se combine avec elle, à peu près comme le vinaigre avec le minium, et perdent l'un et l'autre, par cette combinaison, leurs propriétés anciennes. » L'acide de l'estomac, lorsqu'il s'accumule en trop grande abondance, peut selon van Helmont produire un grand nombre de maladies. Le rhumatisme articulaire, la goutte, les palpitations de cœur, la gangrène, la gale, etc., ont pour cause un principe acide.

Le système physiologique de van Helmont repose sur un spiritualisme dont il emprunta la première idée à l'archée de Basile Valentin et de Paracelse. « Ce mot (ἀρχή, principe, commencement) représentait, dit M. Cap, un principe immatériel, général, qui préside à toutes les fonctions des corps organisés. Outre l'archée principale, qui règle tout l'ensemble de l'organisme, il admettait plusieurs archées secondaires, chargées, dans chaque organe, de remplir des fonctions particulières, tout en restant placées sous l'influence de l'archée principale. Cette hiérarchie d'archées subalternes porte le nom de *blas*. La santé résulte de leur bonne harmonie, et les maladies du trouble qui peut régner entre elles... A côté des archées van Helmont plaçait les *ferments*. Il appelait ainsi tout corps capable d'en convertir un autre dans sa

propre substance, et dont l'action donne lieu au mouvement de la fermentation. C'est le ferment qui communique l'impulsion à l'archée, car celle-ci sommeille dans les corps comme la plante sommeille dans la graine. Il existe un ferment universel, être neutre, créé dès l'origine du monde, indestructible, situé en dehors des êtres organisés, qui agit sur l'archée placée à leur intérieur et lui transmet le mouvement. Au-dessous du ferment principal se trouvent des ferments secondaires, aussi nombreux que les archées spéciales et que les espèces des corps organisés; par conséquent chaque espèce se trouve formée d'eau, élément matériel, unique, modifié dans ses formes par les archées, et qui, animé par les ferments, devient capable de produire des germes. » A l'archée principale des végétaux van Helmont donnait le nom de *lefas*. L'archée qui présidait à la métallisation s'appelait *bur*. Une autre, nommée *blas*, réglait le système et le mouvement des corps célestes. L'archée des animaux s'appelait *aura vitalis*. Van Helmont plaçait le siége de cette archée à l'orifice cardiaque; sous le nom de *portier de l'estomac* (*janitor stomachi*), elle préside à la nutrition, et de là envoie ses ordres aux archées subalternes, établies dans leurs diverses juridictions. Celles-ci sont obligées de lui obéir en tout, même dans ses caprices; mais elles y mêlent toujours du leur, soit en bien, soit en mal, et c'est de toutes ces opérations combinées que se composent les phénomènes réguliers ou anormaux de l'état sain ou de l'état maladif. « On ne pouvait, dit Jourdan, indiquer plus clairement le rôle que l'estomac joue dans tous les actes de la vie; mais on ne pouvait en même temps envelopper une idée exacte de suppositions plus arbitraires et de subtilités plus grandes. Nous en trouvons surtout la preuve dans la pathologie de van Helmont, qui attribuait la fièvre à la frayeur, à l'ébranlement, aux mouvements désordonnés de l'archée, et qui en plaçait le siége dans le duodénum. » Van Helmont se livra à des recherches suivies sur le sang, sur la digestion, sur les phénomènes de la respiration et de l'inhalation cutanée. Il reproche à la saignée ainsi qu'aux évacuants d'affaiblir toute l'économie, de troubler l'archée dans ses efforts réparateurs et d'empêcher ainsi les crises favorables de se manifester. Il donne à l'*esprit vital* (*spiritus vitalis*) la nature d'un gaz, engendré, à ce qu'il suppose, dans l'oreillette et le ventricule gauche du cœur; cet esprit vital est la cause de la respiration en attirant l'air extérieur, de la pulsation des artères, de la contraction musculaire et de la force nerveuse. Les gaz exercent sur lui une influence puissante, instantanée, parce qu'il tient lui-même de la nature des gaz.

Ce n'était pourtant pas sans hésitation que van Helmont avait fait connaître ses idées. Après avoir déployé beaucoup de verve dans ses attaques contre les systèmes antérieurs et ce qu'il appelle l'*idiotisme des écoles*, il montre de la timidité dans l'exposition de ses théories. « Il enveloppe, dit M. Cap, ses pensées, dans une forme allégorique qui annonce de l'incertitude; il donne à son ouvrage le plus important le titre d'*Ortus Medicinæ*, commencement, naissance de la médecine; *peut-être*, ajoute-t-il, *ne suis-je qu'une cloche destinée à convier les fidèles, tout en restant moi-même en dehors du sanctuaire.* »

A l'époque où vivait van Helmont les philosophes s'occupaient à chercher dans quel organe l'âme avait établi son siége. Van Helmont plaçait l'âme à l'estomac; il prétendait qu'elle ne pouvait résider dans le cerveau, parce que ce viscère, selon lui, ne contenait pas de sang. « L'âme habite l'estomac, dit-il, car dès qu'on reçoit une mauvaise nouvelle, on perd l'appétit. Est-on affamé, on ne rêve que festins, parce que l'estomac médite sur le besoin qu'il éprouve. » Van Helmont partage en quelque sorte l'âme en deux puissances, qui se réunissent pour former ce qu'il appelle le *duumvirat;* l'une siége à l'orifice supérieur ou cardiaque de l'estomac; l'autre à l'orifice inférieur de ce viscère ou pylore, que l'auteur confond avec la rate. La première gouverne despotiquement la tête, préside au sommeil, à la veille, cause la folie, le délire, etc.; la seconde régit le ventre, la vessie, l'utérus, préside à la génération, etc. Ce duumvirat, qu'il distingue de l'archée, recèle l'âme immortelle. L'archée, au contraire, est devenue mortelle depuis qu'Ève pécha. Ce principe intelligent commande à la matière; il la modifie, s'en enveloppe, préside au goût, à l'odorat, à la digestion et à la nutrition. Pour van Helmont toute la nature était animée, et il reconnaissait dans tous les effets matériels l'action d'esprits qui, après avoir formé la matière d'après des images qu'ils portent en eux, enfantent aussi la vie qui pénètre les choses et qui reste en elles jusqu'au moment de la corruption, c'est-à-dire de la fermentation, qui fait éclore une vie nouvelle et qu'il nomme la mère de la transmutation. Ces esprits, qui ne sont qu'un composé de l'air vital et de l'image séminale, résident dans l'espèce humaine comme dans tout le reste de l'univers, et tout en présidant à nos fonctions animales, nous mettent en rapport avec le monde intellectuel. « En effet, dit M. Matter, l'âme, dont l'unique affaire essentielle dans ce monde est de contempler son type, la Divinité, n'a d'après cela qu'à se dérober au monde extérieur pour réussir à s'y attacher de tout son être, et pour trouver dans cette union ces illuminations, ces extases, ces ravissements qui sont sa vie et sa vue naturelle. »

Comme on peut le voir, van Helmont étend son système à toute la nature. Selon lui la nature, créée par le verbe de Dieu, comprend : 1° les corps, ou la matière; 2° les accidents, c'est-à-dire les propriétés, les puissances, les qualités; 3° le principe du mouvement. Il partage ensuite

les choses sublunaires en éléments et en productions séminales : métaux, végétaux, animaux, auxquels il faut joindre les ferments, les âmes, les formes et les corps célestes. L'air est pourvu de pores et d'interstices. « Il admet, dit M. Cap, une substance, la *magnale*, autre fluide intermédiaire entre l'air et les corps célestes, entre la matière et l'esprit, qui communique aux choses terrestres l'influence des astres, qui dilate ou condense l'air atmosphérique et par conséquent en occupe les pores. Il explique l'extinction des corps qui brûlent dans un volume d'air limité ainsi que l'altération de l'air dans les mines, en disant que la fumée, les émanations métalliques ou l'esprit sylvestre remplissent ses pores et gênent l'action de la magnale. » Ainsi à côté de beaux résultats scientifiques, van Helmont place toujours quelques rêveries théosophiques. « S'il eût pu se soustraire à l'empire de certaines préoccupations arrêtées, dit M. Cap, s'il se fût renfermé dans les limites de la raison et de l'expérience, on ne peut dire jusqu'où serait allé ce puissant génie, car il est certain qu'il passa on ne peut plus près des grandes vérités que les derniers temps ont révélées à la science... Van Helmont eut le tort de soumettre à des influences occultes les phénomènes naturels qu'il ne pouvait expliquer, comme de fonder sur une prétendue science révélée les opinions dont il ne pouvait donner la démonstration expérimentale. Imbu de ses pensées mystiques, il ne rechercha trop souvent la vérité que dans un but préconçu. S'il combattit Aristote, c'est que celui-ci admettait des propriétés inhérentes à la matière, et que van Helmont regardait la matière comme créée par le Verbe de Dieu. Il alla plus loin, et pour faire concorder les faits avec ses convictions, il imagina des explications si bizarres, il émit parfois des erreurs si palpables, qu'elles ne peuvent procéder que d'un esprit frappé d'une illusion systématique. Mais du moins cette illusion fut sincère, et dans ses aberrations il se garda toujours d'altérer les faits eux-mêmes pour en tirer des conséquences favorables à ses théories. Esprit plus original que judicieux, plus fertile en hypothèses qu'en déductions et en applications pratiques, il lui manqua d'ailleurs les appareils, les données générales que la science n'acquit qu'après lui, comme ses vues physiologiques se ressentirent des lacunes de ses connaissances en anatomie. »

Ses principaux ouvrages sont : *De magnetica vulnerum naturali et legitima Curatione;* Paris, 1621, in-4°; Cologne, 1624, in-8°; — *De Aquis Leodiensibus medicatis Supplementum;* Cologne, 1624, in-4°; — *Febrium Doctrina inaudita;* Anvers, 1642, in-16; traduit en français par A. Bauda, Paris, 1653, in-8°; — *Opuscula Medica inaudita;* Cologne, 1644, in-8°; — *Ortus Medicinæ, id est initia Physicæ inaudita, progressus medicinæ novus in morborum ultionem ad vitam longam;* Amsterdam, 1648, in-4°; Venise, 1651, in-fol.; Amsterdam, 1652, in-4°; Lyon, 1655, in-fol.; Leyde, 1667, in-fol.; Francfort, 1682, in-4°; Copenhague, 1707, in-4°; Francfort, 1707, in-4°; traduit en hollandais, Rotterdam, 1660, in-4°; en anglais, Londres, 1662, in-4°; en français par Leconte, Lyon, 1671, in-4°; en allemand, Sulzbach, 1683, in-fol. Cet ouvrage a été publié par le fils de l'auteur. Dans sa jeunesse, van Helmont avait composé des commentaires sur plusieurs livres d'Hippocrate. Le manuscrit s'étant trouvé parmi les papiers saisis par l'official de la cour ecclésiastique de Malines, lors des poursuites intentées contre l'auteur en 1634, il ne fut pas connu de son fils, et ne figure point dans la collection de ses œuvres. Le docteur Brœckx est parvenu à retrouver ce manuscrit, et en a publié des fragments. L. L—T.

Valère André, *Biblioth. Belgica.* — Lorenzo Crasso, *Elog. d'Huom. letter.*, part. II. — Loos, *Biogr. des J.-B. van Helmont;* Heidelb., 1807. — Poultier d'Elmotte, *Essai philosophique et critique sur la Vie et les Ouvrages de J.-B. van Helmont;* Brux., 1817. — Caillau, *Mém. sur van Helmont et ses écrits;* Bordeaux, 1819. — Cabanis, *Rapport du Physique au Moral.* — Gmelin, *Geschichte der Chemie.* — G. Cuvier, *Histoire des Sciences naturelles*, tome II, p. 262. — Hoefer, *Histoire de la Chimie*, tome II, p. 140. — Chevreul, *Journal des Savants*, février et mars 1851. — Cap, *Van Helmont*, notice extraite du *Journal de Pharmacie et de Chimie*, avril et mai 1852. — Dr Marinus, *Bulletin de l'Académie de Médecine de Bruxelles*, tome X. — Dr Michea, *Gazette médicale*, 1846. — Bordes Pagès, *Revue indépendante*, juillet 1847. — Dr Guislain, *La Nature considérée comme force instinctive des organes;* Gand, 1844. — Melsens, *Leçon sur van Helmont*, professée à l'école de médecine vétérinaire et d'agriculture de Bruxelles en 1848. — Matter, *Dict. de la Convers.* — Fraenkel, *Dissertatio, Vita et Opiniones Helmontii;* Leipzig, 1837.

HELMONT (*François-Mercure*, baron VAN), alchimiste belge, fils du précédent, né sans doute à Vilvorde, en 1618, mort en 1699, à Cölln-sur-la-Sprée, l'un des faubourgs de Berlin (1). Il apprit dans sa jeunesse les procédés de différents arts et même de différents métiers. Il savait peindre, graver, tourner, tisser, et fabriquer des souliers. Il étudia la médecine, mais d'une manière superficielle, et s'appliqua de préférence à la chimie. S'étant joint à une bande de Bohémiens, dans le but de connaître leur langue et leurs usages, il parcourut avec eux plusieurs pays de l'Europe. Arrêté en Italie, il fut jeté dans les cachots de l'inquisition, en 1662. Ayant recouvré sa liberté, il revint en Allemagne, et se retira, en 1663, auprès de l'électeur Charles-Louis, à Sulzbach, où il travailla avec le fameux Knorr de Rosenroth à la rédaction de la *Kabbala denudata*. Il y publia aussi son livre sur l'alphabet de la langue primitive. L'hébreu est suivant lui une langue si naturelle à l'homme que chaque caractère de cet alphabet n'est en quelque sorte que la figure de la position des organes

(1) Les biographes sont loin d'être d'accord sur le lieu et la date de la mort de François-Mercure van Helmont. Moréri le fait mourir à Cologne; Wachter dit qu'il mourut à Emmerick, en décembre 1698; Foppens croit qu'il mourut en Suisse.

vocaux nécessaires pour le prononcer. Représentant par des images les mouvements des organes nécessaires à la prononciation de chaque consonne, van Helmont avait la prétention de faire articuler son alphabet à première vue par les sourds-muets de naissance. Il prenait le titre de *chercheur*. L'électrice de Hanovre disait qu'il ne s'entendait pas lui-même; mais Leibnitz avait de l'estime pour lui. Van Helmont croyait à la métempsycose, à la panacée universelle et à la pierre philosophale. Comme ses dépenses semblaient hors de proportion avec ses revenus, on crut en effet qu'il possédait le secret de faire de l'or. S'étant remis en quête de la science, il passa en Angleterre, où il rédigea pour la comtesse de Cannoway les *Deux cents Questions sur les Révolutions de l'âme;* il revint ensuite en Hollande, où il se fixa, à Amsterdam; mais peu de temps avant de mourir il se rendit à Berlin, par le Hanovre, à la sollicitation de l'électrice de Brandebourg, depuis reine de Prusse. Sa mort passa inaperçue, et cependant Leibnitz lui composa une magnifique épitaphe. Il avait publié les ouvrages de son père, sans y donner pourtant tous les soins nécessaires. On a en outre de lui : *Alphabeti vere naturalis hebraici brevissima Delineatio, quæ simul methodum suppeditat juxta quam qui surdi nati sunt sic informari possunt, ut non alios saltem loquentes intelligant, sed et ipsi ad sermonis usum perveniant;* Sulzbach, 1667, in-12, avec 36 planches; — *Opuscula philosophica, quibus continentur principia philosophiæ antiquissimæ et recentissimæ, item philosophia, vulgaris refutata; quibus subjecta sunt CC Problemata de Revolutione Animarum humanarum;* Amsterdam, 1690, in-12; — *Quædam præmeditatæ et consideratæ Cogitationes super quatuor priora capita libri primi Moisis, Genesis nominati;* Amsterdam, 1697, in-8°. On lui attribue encore *Seder olam, sive ordo sæculorum, historica enarratio doctrinæ;* 1693, in-12; mais Moréri dit que van Helmont ne s'est jamais attribué cet ouvrage. On lui doit aussi quelques opuscules : *De Attributis divinis;* — *De Inferno;* — un autre, qui traite d'un *Remède souverain contre la Peste*, etc. L. L—T.

Adelung, *Histoire de la Folie humaine*, tome IV, p. 294-323. — Moréri, *Grand Dictionnaire historique*. — Matter, *Dictionnaire de la Conversation*.

HELMONT (*Lucas* GASSEL VAN), peintre flamand, de la fin du seizième siècle. Sa vie est peu connue. On sait seulement qu'il était très-lié avec le savant Dominique Lampsonius. Van Helmont a peu travaillé; mais ses paysages, fort rares, sont très-recherchés parmi les meilleures productions des grands maîtres flamands. A. DE L.

Lampsonius, *Elogia in effigies Pictorum celebrium Germaniæ inferioris;* Anvers, 1572, in-4°. —Van Mander, *Vie des Peintres*. — Descamps, *La Vie des Peintres flamands*, etc., t. I, p. 20.

HELMONT (*Segres-Jaques* VAN), peintre hollandais, né à Anvers, le 17 avril 1683, mort à Bruxelles, le 21 août 1726. Il fut élève de son père, Jean-Matthieu van Helmont, bon peintre de genre, mort trop jeune pour l'art. Segres était encore fort jeune lorsqu'il perdit cet excellent guide; mais il en savait assez pour suivre seul la carrière qu'il avait choisie, et bientôt ses ouvrages lui attirèrent une réputation méritée. Il vint se fixer à Bruxelles, où il épousa Catherine van den Drieffch, dont il eut deux filles et un garçon, qui se fit prêtre. Van Helmont composait ses tableaux avec noblesse et intelligence. Sa manière est distinguée, sa couleur vraie, son dessin correct; il est resté au premier rang dans l'école flamande. Parmi ses nombreux tableaux on cite, à Bruxelles, dans l'église Sainte-Gudule : *La Profanation du Saint-Sacrement;* — dans l'église Sainte-Marguerite : *Le Martyre de sainte Barbe;* — dans l'église Saint-Nicolas : *La Cananéenne aux pieds de Jésus;* — dans l'église des Carmes : *Le Sacrifice d'Élie*, grande et belle composition; et la *Promulgation de la bulle sabbatine;* — à l'hôtel de ville : *Le Peuple d'Israel qui porte ses bijoux et son or au grand-prêtre pour faire le veau d'or;* — dans la salle du corps des Charpentiers : cinq sujets de la *Vie de saint Joseph;* — dans la salle Saint-Michel : *Le Triomphe de David;* — dans la salle des Épiciers : trois sujets de la *Vie de Jacob;* — dans la salle des Mariniers : trois sujets tirés du Nouveau Testament; — dans la salle des Merciers : *Joseph reconnu par ses frères;* un autre épisode de l'histoire du même patriarche; et six grandes toiles tirées de l'*Histoire de Moïse;* — dans l'église de Wambéhé, entre Bruxelles et Alost : *Le Baptême de Clovis;* — à l'abbaye de Grimbergue : *L'Enfant prodigue reçu par son père* et *L'Immaculée Conception;* — à Anvers, dans l'église de Willebroëck, *La Cène;* — à Ath, dans l'église principale : *Sainte Anne;* — à Gand, dans le cloître des Carmes : *Jésus-Christ expirant sur la croix;* — à Ruremonde, au palais épiscopal : *Les quatre Évangélistes;* — à Dilleghem, dans la bibliothèque : plusieurs portraits; — au château de Cattehuys, près de Vilvorde, un appartement décoré de kermesses et autres sujets champêtres; — dans diverses galeries belges, le portrait du peintre exécuté par lui-même; le portrait de sa femme; *La Rencontre de Jacob et de Rachel;* — *La Réconciliation d'Ésaü et de Jacob;* — *La Mission de saint Jean-Baptiste;* — *La Multiplication des Pains;* — *Le Sacrifice d'Abraham;* — *La sainte Vierge;* — *Saint Jean évangéliste;* — *Trois bustes de Déesses* peints en pierre, couronnées de fleurs par des génies; les fleurs sont de Morel.

Alfred DE LACAZE.

Jakob Campo Weyerman, *De Schilderkonst der Nerlanders*. — Descamps, *La Vie des Peintres flamands*, t. III, p. 188-190. — Pilkington, *Dictionary of Painters*, t. IV, p. 58-60.

HÉLOÏSE, célèbre femme française, née, dit-on, à Paris, en 1101, morte au Paraclet, le

16 mai 1164. Tout ce qu'on sait exactement de la naissance d'Héloïse, c'est qu'elle était nièce de Fulbert, chanoine de Notre-Dame. Son oncle la fit élever au monastère d'Argenteuil, et lui enseigna le latin, avec quelques mots de grec et d'hébreu. Un savoir aussi étendu était alors une chose rare : aussi la renommée avait-elle déjà porté fort loin le nom d'Héloïse, quand le jeune Pierre Abélard, qui venait de se produire avec le plus grand éclat dans les écoles de Paris, la vit pour la première fois. Ce que nous connaissons d'Abélard, et par lui-même, nous le montre à cette époque de sa vie intempérant dans ses paroles et dans ses actes, jaloux de paraître, et peu scrupuleux. Introduit dans la maison de Fulbert, il sollicita l'honneur d'initier Héloïse à ces redoutables problèmes de la logique péripatéticienne, dont il n'avait peut-être pas le premier apprécié toute l'importance, et auxquels, du reste, par son talent, par la vivacité de sa polémique, il avait le premier concilié l'attention du public lettré. Bientôt, à la faveur des facilités offertes par Fulbert, Abélard put voir Héloïse à toute heure du jour, et presque de la nuit. Il commença toutefois à lui parler moins fréquemment d'Aristote et de ses épineuses catégories, mais plus souvent, trop souvent, de quelques autres mystères, chantés par Ovide, dont le propre est d'émouvoir les sens et de troubler l'esprit. On connaît la suite de ces intimes et périlleux entretiens. Quelque temps après, Héloïse tressaillit en sentant qu'elle était mère, et aussitôt son amant la conduisit en Bretagne, où elle mit au monde un fils, qu'ils appelèrent Pierre Astrolabe. Pour réparer cette faute, Abélard vint au-devant de Fulbert, proposant un mariage, mais un mariage secret. C'est une proposition qui nous semble aujourd'hui fort bizarre, Abélard et Fulbert étant l'un et l'autre chanoines de la même église. Cependant Fulbert s'empressa de l'accepter aussitôt qu'Abélard l'eut faite. C'est Héloïse qui seule l'a combattue, mais, ce qui est bien plus étrange, en protestant contre le mariage, non contre le secret. Toute la grande ville savait leurs amours; et néanmoins cette aventure, si graves qu'en eussent été les conséquences, ne pouvait, disait-elle, nuire à la fortune d'Abélard dans l'Église, tandis qu'un mariage, qui ne pouvait être toujours secret, lui eût vraisemblablement causé quelque dommage. N'était-ce pas, d'ailleurs, assez pour la gloire d'Héloïse que d'être la maîtresse d'Abélard? Devait-elle encore, pour devenir sa légitime compagne, compromettre le chanoine et perdre le philosophe? Voilà bien un raisonnement du douzième siècle. Pour le comprendre, il faut savoir quelle était alors la liberté des mœurs, même chez les clercs. Cependant, les scrupules d'Héloïse furent vaincus par la persistance d'Abélard : le mariage eut lieu devant Fulbert et quelques autres témoins. Ensuite l'époux conduisit sa femme au monastère d'Argenteuil, où, sans prendre le voile, elle revêtit du moins la robe noire. Les portes du cloître furent-elles du moins, à la suite de toutes ces aventures, fermées au chanoine marié? Elles ne le furent pas. Les deux amants nous l'attestent eux-mêmes, et nous font à cet égard d'indiscrets aveux. C'est après cette retraite d'Héloïse que son oncle, le bras armé par la vengeance, pénétra la nuit, avec quelques parents, dans le logis d'Abélard, et lui infligea, comme on le sait, la plus dégradante mutilation. Abélard alla cacher sa honte dans l'abbaye de Saint-Denys; Héloïse, disant au monde le même adieu, se fit admettre parmi les novices d'Argenteuil, et devint ensuite prieure de cette illustre maison. Quelques années après, Suger, abbé de Saint-Denys, réclama le monastère d'Argenteuil comme une possession distraite de son domaine, et gagna sa cause devant Honorius II ainsi que devant le roi Louis VI. Les religieuses furent chassées de leur asile. Héloïse et plusieurs de ses compagnes se retirèrent au Paraclet, en Champagne. En ce lieu solitaire existait un oratoire fondé par Abélard, qui l'avait habité quelque temps, après avoir offensé l'abbé de Saint-Denys et fui l'éclat de son ressentiment. Il gouvernait alors l'abbaye de Saint-Gildas de Ruis, à l'extrême limite de l'Armorique. Quelle que fût la distance des lieux, à la nouvelle de la disgrâce d'Héloïse, il accourut à sa rencontre, et lui fit, dans un acte public, approuvé par Atton, évêque de Troyes, cession du Paraclet. Cela se passait en 1129. Le modeste oratoire du Paraclet se changea bientôt en abbaye; on a la preuve de ce prompt changement dans une bulle pontificale de l'année 1136, où Innocent II donne à Héloïse le titre d'abbesse. Quelle règle y fut observée? Celle que les compagnes d'Héloïse avaient déjà pratiquée dans le cloître d'Argenteuil, la règle de Saint-Benoît. Mais comme on sait qu'Abélard n'aimait pas les chemins frayés, on ne s'étonnera pas de le voir imposer quelques prescriptions nouvelles et particulières à une maison dont il était le fondateur. Il avait ce droit, et il en a usé. Cette rencontre d'Abélard et d'Héloïse dans le désert du Paraclet fut leur dernière entrevue. A dater de cette époque il n'y eut plus entre eux qu'un commerce de lettres. Mais que de passion dans les lettres d'Héloïse! Quand l'Église la croit tout à Dieu, elle écrit à son amant sans trembler, avec l'énergie d'un amour que rien n'a pu soumettre : « Maintenant surtout, *nunc maxime*, si mon âme n'est pas avec toi, elle n'est nulle part au monde. » Telle était la constance de cette femme héroïque. Il y a plus de raison et moins de tendresse dans les lettres d'Abélard, et on lui en a fait un reproche. Ce reproche est mérité si l'on n'accorde pas à d'autres passions quelques droits, même sur l'amour; mais n'est-ce pas un privilége acquis à certains hommes que de n'être pas jugés sur la mesure commune? Oui, l'amour occupa moins de place dans la vie de cet infatigable apôtre du bon sens, de cet intraitable ad-

versaire de la routine, de cet ardent confesseur de la vérité (soumis pour elle à tant de cruelles épreuves), que dans la vie calme, retirée, de l'abbesse du Paraclet. Assurément quelque chose manque aux poëtes dans la vie d'Abélard; mais les philosophes estiment qu'elle fut bien remplie, et d'autant mieux peut-être. Un esprit moins libre eût été moins propre à l'action. Abélard mourut au prieuré de Saint-Marcel près Châlons, le 21 avril 1142. Son corps fut secrètement conduit au Paraclet, près d'Héloïse, par les soins de Pierre le Vénérable, abbé de Cluny. Touchant hommage rendu par la plus austère piété à un sentiment dont elle n'osait s'avouer complice! Héloïse vécut encore près de vingt-deux ans, fort occupée des affaires de sa maison, vénérée par le monde, par l'Église, et, pour ainsi dire, accablée par les papes eux-mêmes des marques réitérées de leur estime. Lucius II en 1146, Eugène III en 1148, Anastase IV en 1154, Adrien IV en 1157, Alexandre III en 1163, lui accordèrent tour à tour des lettres confirmatives de son établissement. On voit peu d'anciens monastères qui soient aussi riches de semblables titres. Comme nous l'avons dit, la mort d'Héloïse était rapportée par le martyrologe du Paraclet à la date du 16 mai 1164.

Les œuvres d'Héloïse sont ses *Lettres* et ses *Problèmes*. Réunies à celles d'Abélard, elles ont été publiées pour la première fois par François d'Amboise, avec le concours d'André Duchesne, en l'année 1616, in-4°. Depuis cette époque, elles ont été plusieurs fois confiées à de nouvelles presses, et M. Victor Cousin en a donné récemment, à grands frais, une édition plus correcte que toutes les autres; Paris, A. Durand, 1849, in-4°. Quand nous parlons des *Lettres* d'Héloïse et d'Abélard, il est clair qu'il ne s'agit pas des imitations, plus ou moins libres, qui en ont été faites. Cependant le recueil donné comme authentique par d'Amboise a été déclaré suspect par Gaspard Orelli, et quelques nouveaux doutes sur la même question sont venus dernièrement à l'esprit de M. Ludovic Lalanne, qui les a soumis au public dans le num. 2 de la *Correspondance littéraire*. Le principal argument de M. Lalanne contre l'authenticité de cette correspondance, c'est qu'on n'en possède pas un manuscrit antérieur au quatorzième siècle. Il faudrait donc supposer qu'elles ont été fabriquées à cette date même. Jamais, il est vrai, la race des faussaires n'a été si nombreuse qu'au moyen âge; mais nous connaissons les œuvres auxquelles s'employait leur coupable industrie; ils fabriquaient exclusivement, à la solde des évêques et des abbés, des diplômes, des chartes, c'est-à-dire des titres de propriété, et ce sont les grossières erreurs, les choquants anachronismes de ces fausses pièces qui les distinguent des vraies. Aucun certainement de ces misérables n'eût été capable de composer et de rédiger avec une aussi grande perfection un recueil de cette importance. La rareté des manuscrits n'est pas d'ailleurs, en cette affaire, une raison de douter. Il est clair en effet que les épîtres échangées entre Héloïse et Abélard ne pouvaient être officiellement transcrites par des clercs, dans les cloîtres, pour circuler ensuite dans toutes les mains, comme des lettres de saint Augustin, de saint Jérôme, ou de saint Bernard. Il est déjà fort extraordinaire qu'elles aient été conservées; et c'est l'unique monument de ce genre que le moyen âge ait laissé parvenir jusqu'à nous. B. HAURÉAU.

P. Abælardi et Heloissæ Opera, e cod. Fr. Amboesii. — *P. Abælardi et Heloissæ Epistolæ*, editæ a Ric. Rawlinson. — Ét. Pasquier, *Recherches de la France*, liv. VI, ch. 17. — *Vie de P. Abeillard et celle d'Héloïse*, par D. Gervaise. — *The History of the Lives of Abeillard and Heloisa*, by Jos. Berington. — *Hist. littér. de la France*, par les Bénédictins de Saint-Maur, t. XII. — *Abailard et Héloïse*, par F.-C. Turlot. — *Essai sur la Vie et les Écrits d'Abailard et d'Héloïse*, par Mme Guizot. — *Abélard et Héloïse*, par M. Villenave, en tête de la traduction des *Lettres*, par le bibliophile Jacob. — *Abælard und Heloisa*, von Fessler. — *Abælard und Heloise*, von Moriz Carrière. — *Gallia Christiana*, t. XII, col 869 et seq. Enfin, le plus littéraire et le plus exact de tous les ouvrages qui traitent d'Héloïse est celui de M. Ch. de Rémusat, *Abélard*, 1845, 2 vol. in-8°.

* **HELOT**, fils d'un officier suisse, établi à Paris, vivait au milieu du dix-septième siècle. Il se plut à composer un ouvrage des plus licencieux, intitulé : l'*École des Filles en la philosophie des dames*; Paris, 1655, réimprimé sous la rubrique de Fribourg, 1668, in-12; Paris, 1672, in-12; de Villefranche, 1680. Il en avait paru une traduction hollandaise; Amsterdam, 1658. L'édition primitive était ornée d'un frontispice dû à l'habile burin du graveur Fr. Chauveau; elle est devenue introuvable. L'autorité poursuivit avec rigueur ce livre ordurier; Helot prit la fuite: il fut pendu en effigie et les exemplaires de son œuvre brûlés au pied de la potence. On ignore ce qu'il devint à l'étranger. G. B.

Peignot, *Dictionnaire des Livres condamnés*, t. I, p. 178. — Patin, *Lettres*, 1718, t. II, p. 123. — *Carpenteriana*, p. 80. — J.-Ch. Brunet, *Manuel du Libraire*, t. II, p. 165.

* **HELPIDIUS** ou **ELPIDIUS**, administrateur romain, vivait dans la première partie du troisième siècle après J.-C. Il remplit les fonctions de vice-préfet d'Italie de 320 à 324. En 359 il fut nommé préfet du prétoire d'Orient. Dans l'intervalle il avait visité avec sa famille saint Antoine, le célèbre ermite de la Thébaïde. Comme préfet de l'Orient, il montra peu de talent, mais de l'affabilité et de l'aversion à verser le sang. Sous le règne de Julien, il apostasia pour ne pas être disgracié, et obtint la place de comte du trésor privé (*comes sacrarum largitionum*). En cette qualité il accompagna Julien, comte de l'Orient, oncle de l'empereur, et Félix, comte des largesses sacrées, lorsque ces deux magistrats saisirent les vases sacrés de la grande église de Constantinople. Helpidius apporta beaucoup de ménagement dans cette fâcheuse mission. Il n'échappa point cependant à la colère divine, si

l'on en croit Nicéphore Calliste. Cet historien prétend qu'Helpidius ayant aspiré à la tyrannie, fut dépouillé de ses biens, et jeté dans une prison où il mourut. Baronius, dans son *Martyrologe*, 16 novembre, cite, sur l'autorité du *Menologium* des Grecs, un saint Elpidius, d'un rang sénatorial, qui souffrit le martyre sous Julien. D'après la tendance bien connue des Grecs de transformer en martyrs tous ceux qui à tort ou à raison furent frappés par Julien, on suppose que saint Elpidius est le même personnage qu'Helpidius, préfet du prétoire.

On connait encore un Helpidius, Espagnol et cousin de Théodore le Grand, et un Helpidius, ami et correspondant de Symmaque. Y.

Ammien Marcellin, XXI, 6. — Saint Jérôme, *Vita Hilarionis*. — Libanius, *Epist.*, 33, 460, 682, 1463. — Théodoret, *Hist. Eccles.*, III, 12, 13. — Nicéphore Calliste, *Hist. eccl.*, X, 29. — Godefroy, *Prosop. Cod. Theodos.* — Baronius, *Annal.*, ad ann. 362. — Tillemont, *Histoire des Empereurs*, vol. IV, V, VI. — Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography*.

* **HELPIDIUS, ELPIDIUS** ou **HELFRIDIUS**, poëte chrétien, vivait vers la fin du cinquième siècle après J.-C. Il fut médecin de Théodoric, roi des Ostrogoths. On a sous son nom les ouvrages suivants : *Historiarum Testamenti Veteris et Novi tristicha XXIV* : un recueil de vingt-quatre épigrammes, dont les sujets sont empruntés à la *Bible*. Chaque épigramme se compose de trois hexamètres et d'un titre annonçant le sujet, comme par exemple : *Eva a diabolo seducta; Joseph a fratribus venditur; Lazarus a morte revocatus; Christus in monte docet*, etc.; — *De Christi Jesu Beneficiis*, chant d'actions de grâces, en cinquante hexamètres, biens supérieurs aux *Tristicha* du même auteur. Ces deux ouvrages ont été insérés dans les *Poetarum veterum eccles. Opera christiana* de G. Fabricius; Bâle, 1564, in-fol.; dans la *Bibliotheca magna Patrum*; Paris, 1644, in-fol., t. VIII, et dans la *Bibliotheca maxima Patrum*; Lyon, 1677, in-fol., vol. IX. Y.

Cassiodore, *Var.* IV, 24. — Ennodius, *Epist.*, IX, 21; XI, 19.

HELSHAM (*Richard*), médecin irlandais, né vers 1680, mort en 1738. Il était professeur de médecine et de philosophie naturelle à Dublin. Il est surtout connu par son intimité avec Swift. On a de lui : *Popular Lectures on natural Philosophy*, publiées après sa mort par le docteur Robinson; 1739, in-8°. Z.

Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

HELST (*Bartholomeus* Van der), peintre hollandais, né à Harlem, en 1613, mort à Amsterdam, vers 1678. Après avoir reçu les principes de la peinture dans sa ville natale, il se rendit à Amsterdam, où il se fixa. Il abandonna le paysage, qu'il faisait agréablement, pour le portrait. Ce fut pour lui, comme pour beaucoup d'autres peintres, une question d'argent; mais il apporta dans le nouveau genre qu'il prit ressemblance, bon coloris et grand soin des accessoires. Ses têtes sont toujours bien dessinées, ses draperies larges, sa couleur harmonieuse. Parmi ses nombreux ouvrages, on cite : à Amsterdam, dans la maison de ville, *Les Chefs de la milice bourgeoise de son époque*, de grandeur naturelle; — dans les buttes du Mail : *Les quatre Chefs des confréries*; — le *Portrait de Mlle Constance Reins*; etc. A. de L.

Descamps, *La Vie des Peintres hollandais*, t. II, p. 2. — Jakob Campo Weyerman, *Des Schilderkonst der Nederlanders*, t. II, p. 121.

HELTAI (*Gaspard*), imprimeur et historien hongrois du seizième siècle, né en Transylvanie. Il était ministre protestant, et vint s'établir à Clausenbourg, où il ouvrit une imprimerie. De nombreux ouvrages sont sortis de ses presses; lui-même a publié, sous son nom, une traduction de la *Bible* en hongrois; Clausenbourg, 1551-1561, 5 vol. in-4°; — *De Rebus præclare gestis Matthiæ I, Hung. regis*, en latin et hongrois, Clausenbourg, 1665, in-fol.; réimprimé sous le titre de *Historia inclyti Mathiæ Hunyadis, regis Hungariæ*; — *Decretum tripartitum juris consuetudinarii regni Hungariæ*; Clausenbourg, 1574, in-4°; — *Chronicon Hungariæ*; Clausenbourg, 1575, in-4°. A. L.

David Czvittinger, *Specimen Hungariæ literatæ*.

HELVÉTIUS ou plutôt **SCHWELTZER** (*Jean-Frédéric*), médecin allemand, né en 1625, mort à Gravenhaag, le 29 août 1709. Il se rendit en 1649 dans la Hollande, et y obtint la place de médecin des états généraux et du prince d'Orange. Après avoir écrit contre la poudre de sympathie, il se lança lui-même dans toutes les rêveries de l'alchimie. On a de lui : *De Alchymia Opuscula complura veterum philosophorum*; Francfort, 1650; — *Mors Morborum*; Heidelberg, 1660; — *Berillus medicus*; ibid., 1661; — *Microscopium Physiognomiæ medicum, id est tractatus de physiognomia, cujus ope non solum animi motus, simul ac corporis defectus interni, sed et congrua iis remedia noscuntur per externorum lineamentorum, formarum, colorum, odorum, saporum, domiciliorum, ac signaturarum intuitum, qui harmonicam hominis constitutionem et medicandi notitiam ex simplicibus indicat*; La Haye, 1664; Amsterdam, 1676; traduction allemande; Heidelberg, 1660; — *Vitulus aureus, quem mundus adorat et orat, in quo tractatur de rarissimo naturæ miraculo transmutandi metalla*, etc.; Amsterdam, 1667, 1702, 1705; traduction allemande, Nuremberg, 1668, 1675; Francfort, 1705, 1726; réimprimé dans le *Museum hermeticum* et dans la *Bibliothèque chimique* de Manget; — *Diribitorium medicum*; Francfort, 1670. Dr L.

Biographie médicale. — Ersch et Gruber, *Allgem. Encyklopædie*.

HELVÉTIUS (*Jean-Adrien*), médecin hollandais, fils du précédent, né en Hollande, vers 1661, mort à Paris, le 20 février 1727. Il fit ses études à Leyde, et lorsqu'il les eut achevées,

il vint à Paris pour essayer de vendre des poudres de la composition de son père. Helvétius n'ayant pas réussi revint auprès de son père, qui l'envoya de nouveau en France avec d'autres poudres, plus éprouvées et plus efficaces, et qui cependant ne furent pas mieux accueillies que les premières par le public. Un droguiste lui céda alors quelques livres d'une racine du Brésil qu'il regardait comme très-précieuse, et qu'Afforty, médecin en renom, avait dédaignée. Helvétius multiplia les essais de ce médicament, qui n'était autre que l'ipécacuanha, et reconnut à cette substance une vertu spécifique contre la dyssenterie. Il publia aussitôt sa découverte par de nombreuses affiches; le bruit de ses succès se répandit; la duchesse de Chaulnes, qu'il avait rendue à la santé, lui procura la connaissance de Colbert. Le dauphin, fils de Louis XIV, ayant été attaqué de la dyssenterie, Daquin, premier médecin du roi, chargea Helvétius d'administrer son arcane au jeune prince. La réputation du remède allait toujours croissant. Le Père Lachaise, confesseur de Louis XIV, engagea Helvétius à communiquer son secret au Père Beize, qui allait en mission, en lui promettant de ne pas le divulguer. Helvétius y consentit. Bientôt après le Père Lachaise parla au roi des succès de la poudre d'Helvétius; Louis XIV ordonna à ce médecin de rendre son secret public, et lui accorda une gratification de 1,000 louis d'or. Il ne fut plus question alors que du médecin hollandais : sa clientèle s'accrut; il fut successivement nommé écuyer, conseiller du roi, médecin inspecteur général des hôpitaux de la Flandre française, et enfin médecin du duc d'Orléans, régent du royaume. Cependant on lui contesta sa découverte : on rappelait que la racine d'ipécacuanha avait paru dès 1672 en France, où Legros, à la suite de trois voyages en Amérique, en avait rapporté une assez grande quantité. Il en donna à Craquenel, apothicaire, qui en ayant administré deux gros pour une dose, la fit tomber par là en discrédit. Un nommé Garnier, dont Helvétius s'était servi pour se procurer tout ce qui se trouvait d'ipécacuanha en France, prétendit que c'était à lui qu'on devait le nouveau remède. Helvétius obtint jugement contre lui au Châtelet et au parlement de Paris. Selon le Père Griffet, Adrien Helvétius aurait été employé dans les négociations qui précédèrent la paix d'Utrecht par M. de Chamillart, « et s'en serait tiré avec la sagesse et la prudence d'un homme qui aurait été toute sa vie occupé au maniement des affaires ».

On doit à Adrien Helvétius : *Remèdes contre les cours de ventre;* Paris, 1688, in-12; — *Lettre à M. Régis sur la nature et la guérison du cancer;* Paris, 1691, in-4°; 1706, in-12. Helvétius blâme dans le traitement du cancer l'application des topiques, qu'il ne considère, et avec raison, que comme des palliatifs; l'extirpation est à ses yeux le seul moyen de salut. Pour fixer la tumeur il avait imaginé des tenettes, dont on a fait usage pendant que que temps, et qui portaient son nom, qu'il leur avait donné lui-même; les chirurgiens ont depuis proscrit ces instruments de leur arsenal; — *Méthode pour guérir toutes sortes de fièvres sans rien prendre par la bouche;* Paris, 1694, 1746, in-12 ; trad. en latin, Amsterdam et Leipzig, 1694, in-8° : l'auteur indique le quinquina en lavement; — *Traité des Pertes de Sang, avec leur remède spécifique, accompagné d'une lettre sur la nature et la guérison du cancer;* Paris, 1697, 1706, in-12. Son spécifique est formé d'un mélange de deux parties d'alun et d'une de sang-dragon, remède connu en pharmacie sous le nom d'alun teint de Mynsicht, ou pilules d'Helvétius; — *Dissertation sur les bons effets de l'Alun;* Paris, 1704, in-12; — *Mémoires instructifs de différents remèdes pour les armées du roi et les maladies de sa campagne;* Paris, 1705, in-12; — *Traité des Maladies les plus fréquentes, et des remèdes spécifiques pour les guérir;* Paris, 1703, 1707, in-12; Liége, 1711; Trévoux, 1720; Paris, 1724, 1727 et 1729, in-12; — *Recueil des Méthodes approuvées des écoles de médecine pour la guérison des plus dangereuses maladies qui attaquent le corps humain;* Trévoux, 1710, in-12; — *Remèdes contre la Peste;* Paris, 1721, in-12. J. V.

Moréri, *Grand Dictionnaire historique.* — *Biographie médicale.* — Desessarts, *Les Siècles littéraires de la France.* — Chaudon et Delandine, *Dictionnaire univ. hist., crit. et bibliogr.* — P. Griffet, *Hist. des Négociations qui précédèrent le traité d'Utrecht.* — Quérard, *La France littéraire.*

HELVÉTIUS (*Jean-Claude-Adrien*), médecin français, fils du précédent, né à Paris, le 18 juillet 1685, mort dans la même ville, le 17 juillet 1755. Élevé d'abord chez son père, il continua ses études au collége des Quatre-Nations, suivit les cours de la faculté de médecine, et fut reçu docteur en 1708. Il se livra aussitôt à la pratique, et avec tant de succès qu'il fut bientôt appelé en consultation dans la dernière maladie de Louis XIV. En 1713, son père lui acheta une charge de médecin du roi par quartier. Louis XV, encore enfant, étant tombé malade en 1719, Helvétius fut également consulté : il conseilla la saignée du pied; il fut d'abord seul de son avis; mais il appuya son opinion de si bonnes raisons, que tous les consultants cédèrent, et cette opération produisit les meilleurs effets. Après ce succès, le régent admit Helvétius dans le service de santé du jeune monarque, et lorsque la cour résidait à Versailles, il engagea ce médecin à venir s'établir dans cette ville, avec une pension de 10,000 livres. Plus tard Helvétius devint conseiller d'État, inspecteur général des hôpitaux militaires de Flandre, et premier médecin de la reine Marie Leczinska. Il fut aussi élu membre de l'Académie des Sciences de Paris. Helvétius répandait

avec un égal plaisir ses lumières et ses revenus. Il recevait chez lui un grand nombre de pauvres, et allait voir assidûment ceux que leurs infirmités retenaient chez eux. Il légua à la faculté de médecine de Paris « les livres de sa bibliothèque que cette compagnie n'avait pas dans la sienne » (Moréri). On a d'Helvétius : *Idée générale de l'Économie animale, et observations sur la petite vérole;* Paris, 1722, 1725, in-12; Lyon, 1727, in-12; — *Lettres à M....... au sujet de la lettre critique de M. Besse contre l'Idée générale de l'Économie animale;* Paris, 1725, in-8°; — *Éclaircissements concernant la manière dont l'air agit sur le sang dans les poumons;* Paris, 1728, in-4°; — *Méthode pour traiter les principales maladies;* 1737, in-12; — *Instruction sur la manière dont on doit traiter les bœufs et vaches attaqués des maladies épidémiques qui règnent dans plusieurs parties de la France, surtout en Franche-Comté;* Grenoble, 1744, in-8°; — *Formules de médecine pour les hôpitaux militaires;* 1747, in-4°; — *Principia physico-medica in tyronum medicinæ gratiam conscripta;* Paris, 1752, 2 vol. in-8°; Francfort, 1755, 2 vol. in-4°. Helvétius a encore donné, dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences,* plusieurs observations sur le poumon, sur l'estomac, la digestion, la membrane interne des intestins, etc., dont les erreurs ont été réfutées par différents anatomistes. J. V.

Moréri, *Grand Dictionnaire historique.* — Desessarts, *Les Siècles littéraires de la France.* — Chaudon et Delandine, *Dict. univ. hist., crit. et bibliogr.* — *Biographie médicale.* — Quérard, *La France littéraire.* — Louandre et Bourquelot, *La Littér. franç. contemp.*

HELVÉTIUS (*Claude-Adrien*), littérateur et philosophe français, fils du précédent, né à Paris, en janvier 1715, mort le 26 décembre 1771. « Ses parents, qui l'aimaient beaucoup, dit Desessarts, s'occupèrent à la fois de son éducation et du soin de rendre son enfance heureuse. Il eut de bonne heure le goût de la lecture : il aimait surtout les contes de fées, et leur associa bientôt La Fontaine et Boileau. On venait de le mettre au collége quand l'*Iliade* et Quinte-Curce, qui tombèrent entre ses mains, changèrent son caractère. Auparavant il était fort timide, alors il devint entreprenant; ne respirant que guerre, il demandait à entrer au service. Ses progrès furent médiocres jusqu'en rhétorique. Le Père Porée croyant s'apercevoir qu'il était très-sensible aux éloges, se servit de ce moyen pour exciter son émulation. Les succès du disciple passèrent les espérances du maître. Helvétius, comblé d'éloges, voulut les mériter. » Selon Grimm et Chastellux, de fréquents rhumes de cerveau donnèrent longtemps à Helvétius une apparence de stupidité; Saint-Lambert attribue la lenteur de ses progrès au despotisme de ses régents. Il était encore au collége Louis-le-Grand lorsque la lecture du livre *De l'Entendement humain* le rendit un disciple de Locke. Le père d'Helvétius, dont la fortune était médiocre, le destinait à la finance. En sortant du collége, il l'envoya chez un oncle maternel, directeur des fermes à Caen. Là Helvétius s'occupa plus des lettres que de la finance, et encore plus des femmes. Pendant son séjour à Caen, « Helvétius, lit-on dans des notes manuscrites de M. de Quens, élève du Père André, retrouvées à Caen, vers 1845, fit de petites pièces de vers qui couroient les belles compagnies, montra au Père André une tragédie de sa façon, *Le comte de Fiesque :* il y avoit du bon, et elle donnoit des espérances. L'auteur avoit envie d'être de l'Académie de Caen. Le Père André promit d'en parler, et en prévint M. de Luynes. Le prélat connoissoit Helvétius, qui lui faisoit sa cour de temps en temps. On fit d'abord des difficultés dans l'Académie sur ce qu'il étoit trop jeune, qu'il cherchoit à s'avancer dans les finances et qu'il ne tarderoit pas à s'en retourner à Paris. Messieurs, dit le Père André, nous ne devons point balancer d'admettre le sujet propose : nous avons assez de Phébus, mais il nous manque du Plutus. M. l'Évêque reprit aussitôt qu'il n'y avoit pas moyen de résister à cette raison-là, et Helvétius fut reçu. Notre jeune académicien fit un discours où il parloit en maître du Parnasse. Quelque temps après, le Père André récita son discours *sur le beau dans les pièces d'esprit,* où il fronde ces petits-maîtres à peine sortis du collége qui prenoient déjà le ton des Boileau. Helvétius prit ce trait pour lui. »

En peu de temps, et pour ainsi dire sans y songer, Helvétius avait appris à Caen tout ce qu'un financier avait besoin de savoir. Il avait vingt-trois ans lorsque la reine Marie Leczinska, qui aimait ses parents, obtint pour lui une place de fermier général : c'était lui procurer un revenu annuel de cent mille écus En entrant dans le monde, Helvétius avait cherché à se lier avec les hommes célèbres dans les lettres. Marivaux était du nombre : il lui fit une pension de 2,000 liv., quoiqu'il eût souvent à souffrir de son humeur. Un jour, Marivaux s'emporta plus vivement qu'à l'ordinaire : « Comme je lui aurais répondu, dit Helvétius, lorsque le poëte fut parti, si je ne lui avais pas l'obligation d'accepter mes bienfaits! » Helvétius fit également une pension de 1,000 écus à Saurin fils; et lorsque celui-ci voulut se marier, Helvétius lui remit le capital de la rente qu'il lui faisait. L'abbé Sabatier se compte au nombre des pensionnaires d'Helvétius; beaucoup d'autres ne se sont pas nommés. Helvétius allait souvent chez Fontenelle, et s'y présentait comme un disciple venant modestement soumettre ses doutes à son maître. Il cultiva encore l'amitié de Montesquieu et de Voltaire. La compagnie des fermes envoyait dans les provinces les plus jeunes de ses membres pour surveiller le service. Helvétius dut visiter successivement la Champagne, les deux Bourgognes et le Bordelais. « Loin d'approuver toujours la conduite des employés, dit Desessarts, et de recevoir l'argent des confisca-

tions, il dédommageait souvent les malheureux ruinés par les exigences des commis. Dans plusieurs circonstances, il eut le courage d'être le défenseur du peuple auprès de sa compagnie et du ministre. » Dumarsais et d'autres gens de lettres l'accompagnaient dans ses tournées, pendant lesquelles il visita, dans leurs terres, Voltaire, Buffon, Montesquieu. Grimm raconte des détails de la vie privée d'Helvétius, qu'il tenait de lui-même. A l'en croire, le financier épicurien, étranger aux jouissances du cœur, s'abandonnait à l'entraînement des sens, et pour satisfaire l'inconstance de ses goûts dans toutes les classes de la société, profitait à la fois des dons de la nature et de la fortune. Sa figure, parfaitement régulière, où se peignaient la douceur et la bienveillance, lui valut beaucoup de bonnes fortunes. Un soir, dit-on, au foyer de la Comédie-Française, un homme dont la richesse était l'unique moyen de séduction, offrit six cents louis à M[lle] Gaussin, en parlant assez haut pour être entendu de tout le monde. « Monsieur, je vous en donnerai douze cents si vous pouvez prendre ce visage-là, » répondit l'actrice en montrant Helvétius. On raconte encore qu'avide de tous les genres de succès, Helvétius obtint les applaudissements du public en dansant une fois sur la scène de l'Opéra sous le nom et le masque de Javillier. Il excellait à l'escrime, et aspirait surtout à la gloire des lettres et des sciences. Voyant un jour le géomètre Maupertuis entouré, malgré sa mine grotesque et ses vêtements bizarres, d'un cercle brillant de dames au jardin des Tuileries, et sachant qu'il était alors de bon ton parmi les jeunes femmes d'admettre des géomètres à leurs petits soupers, l'idée lui vint de s'occuper de mathématiques; mais il y renonça bientôt. Ensuite il voulut se montrer l'émule de Voltaire par des épîtres philosophiques et par un poëme sur *Le Bonheur*. Enfin le succès de *L'Esprit des Lois* lui donna l'idée d'écrire un jugement sur ce livre, et pour se livrer entièrement à l'étude, il résolut de vivre désormais dans la retraite.

Malgré ce qu'il dépensait en plaisirs et en bonnes œuvres, il lui restait des sommes considérables : il acheta des terres. Mais il sentait le besoin de partager sa fortune et sa solitude avec une femme digne de faire son bonheur. Il était de la société de M[me] de Graffigny, chez qui il rencontrait M[lle] de Ligneville. Sa beauté et les agréments de son esprit firent une vive impression sur le cœur d'Helvétius. Ayant reconnu qu'elle avait du courage, de la bonté et de la simplicité, il jugea qu'elle partagerait volontiers sa retraite; il lui en fit la proposition, qui fut acceptée. Avant de se marier, Helvétius quitta sa place de fermier général, qu'il avait remplie pendant treize ans. Il témoigna pour s'en démettre autant d'empressement que d'autres en auraient mis pour l'obtenir, ce qui lui fit dire par Machault, contrôleur général des finances : « Vous n'êtes donc pas insatiable, comme vos confrères ? (1) »

Helvétius acheta la charge de maître d'hôtel de la reine, charge qu'il résilia peu après. Il se maria au mois de juillet 1751, et partit aussitôt pour sa terre de Voré, dans le Perche, où depuis il séjourna régulièrement huit mois de l'année, passant les quatre autres à Paris. Quatre ans après son mariage, il perdit son père : il refusa de recueillir sa succession, et ce ne fut pas sans peine qu'il détermina sa mère à la conserver. A Voré, il ne s'occupait pas seulement de la composition de ses ouvrages et du bonheur de sa femme, il se plaisait à exercer sa bienfaisance sur tous ceux qui l'entouraient. Un gentilhomme, nommé de Vasconcelle, avait un petit bien chargé de redevances, pour lesquelles on le poursuivait depuis longtemps au nom du seigneur de Voré. Ce gentilhomme vient trouver Helvétius, et lui expose sa misère. « Je sais, dit le financier, que vous êtes un galant homme, et que vous n'êtes pas riche; vous me payerez à l'avenir comme vous le pourrez. Voici une décharge du passé. » Vasconcelle se jette aux genoux d'Helvétius; celui-ci le relève, lui parle avec intérêt de sa famille, et lui fait accepter une pension de 1,000 livres pour élever ses enfants. Si les fermiers d'Helvétius éprouvaient des pertes, non-seulement il leur faisait des remises, mais il leur donnait même de l'argent. Dès qu'un paysan de ses domaines tombait malade, il le faisait soigner par son chirurgien, et lui fournissait de la viande, du vin et tout ce qui était nécessaire à son état. De plus, Helvétius allait visiter lui-même les malades et leur donnait des consolations. Quand il apprenait que deux de ses vassaux étaient en procès, il se portait médiateur, et souvent il employait un moyen infaillible pour terminer la contestation, en payant le prix de l'objet en litige. Il propagea le goût de l'agriculture dans toutes ses terres, et encourageait l'industrie à Voré, où, après bien des essais infructueux, il parvint à établir une fabrique de bas au métier, qui ne lui survécut pas. Il passait les matinées à méditer et à écrire; le reste du jour il cherchait la dissipation. Il aimait la chasse, et ses gardes,

(1) Andrieux, dans la petite pièce d'*Helvétius, ou la vengeance d'un sage*, rappelle ce fait dans ces vers charmants, qui méritent d'être cités :

J'achète à bon marché la paix, l'indépendance.
J'aurai plus de bonheur avec moins d abondance:
On gouverne son bien quand ce bien est borné;
Mais quand il est trop grand on en est gouverné.
Il me semble aujourd'hui rompre toutes mes chaînes:
Je vais, m'affranchissant des sottises humaines,
Vivre auprès de ma femme, élever mes enfants,
Dans ma douce retraite atteindre mes vieux ans;
Et profitant enfin de ma propre morale,
De la vie à la mort mettre un peu d'intervalle.

En 1792 le 20 septembre le conseil général de la commune de Paris substitua le nom d'*Helvétius* à celui de *Sainte-Anne*, que portait cette rue, qui reprit son ancien nom par un arrêté préfectoral du 27 avril 1814.

A. F—D.

pour lui faire la cour, étaient très-sévères envers les braconniers. Un jour un braconnier fut arrêté, désarmé, conduit en prison et condamné à l'amende. Helvétius, instruit de ce fait, va trouver le braconnier, lui fait promettre le secret, lui paye son fusil, l'amende et les frais. De son côté, Mme Helvétius se rend chez le braconnier, lui recommande d'être discret, et lui rembourse fusil, amende et frais: de sorte que le délinquant se trouva doublement indemnisé. Un jour le carrosse d'Helvétius fut arrêté dans une rue de Paris par une charrette chargée de bois qu'on pouvait facilement détourner. Impatient, Helvétius baisse la glace de sa voiture, et traite le charretier de coquin. « Vous avez raison, répond celui-ci: je suis un coquin, et vous un honnête homme, car je suis à pied et vous en carrosse. — Mon ami, lui dit le philosophe, je vous demande pardon; vous venez de me donner une excellente leçon, que je dois payer. » Il lui remit un écu de six francs, et le fit aider par ses gens à ranger sa charrette. Sa bienfaisance ne s'exerçait pas moins dans la capitale. Chaque jour, quelques malheureux venaient profiter de sa générosité, et souvent, en leur présence, il disait à son valet de chambre : « Chevalier, je vous défends de parler de ce que vous voyez, même après ma mort. » Il lui arrivait quelquefois d'étendre ses libéralités sur des gens qui ne les méritaient pas; et comme on lui en faisait un reproche : « Que voulez-vous, disait-il, si j'étais roi, je les corrigerais; mais je ne suis que riche, et ils sont pauvres, je dois les secourir. »

Au mois d'août 1758, Helvétius fit paraître, sans y mettre son nom, le livre *De l'Esprit*, avec cette épigraphe :

> .... Unde animi constet natura videndum,
> Qua fiant ratione et qua vi quæque gerantur
> In terris.... (Lucrèce, *De Rer. Natura*, lib. I.)

Ne voulant pas publier son livre furtivement, Helvétius demanda un privilége au chancelier, qui chargea de la censure Tercier, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, commis aux affaires étrangères et auteur des mémoires politiques employés à l'instruction du dauphin. Tercier était loin de partager les opinions du philosophe. Toutefois, il ne vit dans son œuvre qu'un jeu d'esprit; et pensant qu'en raison de son format le livre ne serait lu que par une certaine classe d'hommes assez éclairés pour le juger sans danger, il donna une approbation pure et simple. Croyant sans doute s'être mis à l'abri des attaques au moyen de quelques précautions de style, Helvétius présenta son livre aux membres de la famille royale et aux principaux courtisans. Cet hommage fut agréé avec un intérêt que remplaça bientôt l'indignation. On vit le dauphin, fils de Louis XV, sortir de son appartement un exemplaire *De l'Esprit* à la main et disant à haute voix : « Je vais chez la reine lui montrer les belles choses que fait imprimer son maître d'hôtel. » Dès le 10 août un arrêt du conseil révoqua le privilége accordé le 12 mai sur l'approbation du censeur Tercier. « La métaphysique de l'auteur eût pu peut-être trouver grâce auprès du pouvoir, dit Leroy de Chantigny, sa morale pouvait encore ne pas blesser la pudeur d'un grand nombre de courtisans; mais ses maximes politiques portèrent coup. Erronées et dangereuses, sous plusieurs rapports, d'un autre côté, elles démasquaient d'énormes abus; elles défendaient les droits des peuples, les intérêts de la liberté; elles appelaient enfin des réformes sociales pour lesquelles des esprits n'étaient pas encore mûrs. Il fallait réprimer tant de franchise et d'audace. Oubliant leur aversion réciproque, les disciples de Loyola et de Jansenius se réunirent pour dénoncer ce livre comme une œuvre satanique. » Effrayé de l'orage qu'il avait soulevé, vaincu par les larmes de sa mère, cédant, dit-on, à l'idée d'assurer le repos de son censeur, Helvétius rédigea, sous la forme d'une *Lettre au révérend père ***, jésuite*, une rétractation, ou plutôt une apologie, qui fut trouvée insuffisante. Il y ajouta une déclaration plus courte, finissant ainsi : « Je n'ai voulu attaquer aucune des vérités du christianisme, que je professe sincèrement dans toute la rigueur de ses dogmes et de sa morale, et auquel je fais gloire de soumettre toutes mes pensées, toutes mes opinions et toutes les facultés de mon être, certain que tout ce qui n'est pas conforme à son esprit ne peut l'être à la vérité. Voilà mes véritables sentiments; j'ai vécu, je vivrai et je mourrai avec eux. » Christophe de Beaumont, archevêque de Paris, exilé dans le Périgord, lança contre le livre *De l'Esprit* un mandement daté du château de Laroque, le 22 novembre; d'autres prélats fulminèrent à leur tour. Le 22 janvier 1759 Helvétius remit à l'avocat général Joly de Fleury une troisième rétractation, plus positive que les deux précédentes. A la sollicitation de l'abbé de Chauvelin, l'impression n'en fut pas ordonnée. Le lendemain ce magistrat prononça son réquisitoire contre l'ouvrage d'Helvétius, qu'il regardait comme l'abrégé des principes du *Dictionnaire encyclopédique*. Il ménageait du reste la personne de l'auteur, et disait : « Si, moins livré à des impressions étrangères, il n'eût consulté que les sentiments intimes de son propre cœur, il n'aurait jamais donné le jour à cette production funeste. » Le pape Clément XIII frappa ce livre par une lettre apostolique qui parut le 31 janvier, et le 9 avril la Sorbonne le censura en disant : « Nous avons choisi le livre *De l'Esprit* comme réunissant toutes les sortes de poisons qui se trouvent répandus dans différents livres modernes. » Un arrêt du parlement, rendu le 6 février 1759, avait condamné ce livre à être brûlé, avec neuf ou dix autres ouvrages publiés par divers auteurs dans les dernières années. Cet arrêt fut exécuté le 10 du même mois. Après un tel éclat, Helvétius ne pouvait plus songer à rester attaché au

service de la reine : il dut vendre sa charge. Tercier, son censeur, déclara que son approbation était l'effet de l'inadvertance, et qu'il renonçait désormais à l'exercice de la censure. Il perdit même sa place au ministère des affaires étrangères; mais le roi le nomma directeur de sa correspondance secrète.

Le parlement avait proscrit le livre *De l'Esprit*, comme bornant les facultés de l'homme à la sensibilité physique, et comme encourageant au vice en donnant des motifs trop peu nobles à la vertu. Voltaire le trouvait un peu confus, manquant de méthode, et gâté par des contes indignes d'un livre de philosophie. « Le titre est louche, disait-il ailleurs; il y a là beaucoup de choses communes ou superficielles, et le neuf y est faux ou problématique. » — « Cette critique n'a pas été adoptée par tous les philosophes, disent Chandon et Delandine. L'ouvrage d'Helvétius leur paraît écrit avec beaucoup de netteté, avec de la pureté et souvent de l'élégance, conçu et rédigé avec une méthode supérieure. » Cependant ils sont forcés d'avouer « qu'il manque de rapidité dans la marche et d'éloquence dans le style, qu'il pèche souvent par des figures recherchées, par une fausse chaleur et de froids ornements. Il y a peu de livres où l'art de développer un vaste système d'idées abstraites ait été porté plus loin; mais ce système est dangereux en métaphysique et pernicieux en morale. En voulant prouver que l'esprit de l'homme se rapproche de celui des animaux, et que les hommes, dans les devoirs les plus sacrés et dans les sentiments les plus tendres, ne sont dirigés que par leur intérêt, il avilit la vertu, ébranle les fondements sur lesquels reposent les mœurs, l'amour paternel et l'amitié. Son affectation à rappeler des coutumes scandaleuses, des usages vicieux, dont il prétend expliquer les principes, peut encore être très-dangereuse, puisqu'elle tend à prouver que les idées de vice et de vertu dépendent du climat. » Saint-Surin résume ainsi les quatre discours qui composent le livre *De l'Esprit* : « 1° Toutes nos facultés se réduisent à la sensibilité physique; se ressouvenir, comparer et juger ne sont proprement que sentir; nous ne différons des animaux que par une certaine organisation extérieure. 2° Notre intérêt, fondé sur l'amour du plaisir et sur la crainte de la douleur, est l'unique mobile de nos jugements, de nos actions, de nos affections; nous n'avons pas la liberté de choisir entre le bien et le mal; il n'existe point de probité absolue; les notions du juste et de l'injuste changent selon les coutumes. 3° L'inégalité des esprits ne dépend pas d'une organisation plus ou moins parfaite; elle a sa cause dans le désir inégal de s'instruire, et ce désir provient des passions, dont tous les hommes communément bien organisés sont susceptibles au même degré : nous pouvons donc tous aimer la gloire avec le même enthousiasme, et nous devons tout à l'éducation. 4° L'auteur fixe les idées que l'on attache aux différents noms donnés à l'esprit, tels que le *génie*, l'*imagination*, le *talent*, le *goût*, le *bon sens*, le *bel esprit*, etc.; les définitions de ce genre sont ce qu'il offre de plus satisfaisant : il les discute avec finesse et choisit adroitement ses exemples. » En niant l'influence de l'organisation physique sur les facultés intellectuelles, Helvétius ne pouvait encourir le reproche de matérialisme. On trouve dans son livre des propositions bien hardies pour le temps, comme celle-ci : « Mettez dans le fils d'un tonnelier de l'esprit, du courage, de la prudence, de l'activité, chez des républicains, où le mérite militaire ouvre la porte des grandeurs, vous en ferez un Thémistocle, un Marius; à Paris, vous n'en ferez qu'un Cartouche. » Ailleurs il blâme les Anglais d'avoir, « après le crime affreux commis dans la personne de Charles Ier, mis au rang des martyrs un prince qu'il était de leur intérêt, disent quelques-uns d'entre eux, de faire regarder comme une victime immolée au bien général et dont le supplice, nécessaire au monde, devait à jamais épouvanter quiconque entreprendrait de soumettre les peuples à une autorité arbitraire et tyrannique ».

Si Helvétius a rencontré des détracteurs sévères, il eut aussi des défenseurs courageux. Son livre, traduit dans presque toutes les langues de l'Europe, fut partout lu avec avidité. Hume et Robertson en parlèrent comme d'un ouvrage supérieur; la Suède, la Russie, l'Allemagne et l'Italie retentirent d'éloges non moins honorables; deux cardinaux unirent, selon Saint-Lambert, mais en secret, leur suffrage à celui du public; l'un d'eux aurait même écrit à l'auteur qu'on ne concevait pas à Rome la sottise et la méchanceté des prêtres français : il est permis de douter de cette assertion. Mme du Deffand disait qu'Helvétius s'était attiré des ennemis pour avoir *révélé le secret de tout le monde*. Selon le père Bettinelli, Mme de Graffigny disait de son côté : « Croiriez-vous bien qu'une grande partie *De l'Esprit*, et presque toutes les notes, ne sont que des balayures de mon appartement : il a recueilli ce qu'il y a de bon de mes conversations et il a emprunté de mes gens une douzaine de bons mots. » — « Quelle folie, disait Voltaire, en parlant d'Helvétius, de vouloir faire le philosophe à la cour, et l'homme de cour avec les philosophes! » — Buffon, à l'apparition *De l'Esprit*, dit avec ironie : « Helvétius aurait dû faire un livre de moins et un bail de plus dans les fermes du roi. » Jean-Jacques Rousseau attaqua d'abord l'ouvrage d'Helvétius; mais il s'arrêta en apprenant les poursuites dirigées contre ce livre. Il existe un exemplaire *De l'Esprit* que Rousseau vendit en Angleterre à Dutens, avec sa bibliothèque, et sur les marges duquel on trouve des notes de sa main. A côté de cette maxime d'Helvétius : « Tout devient légitime et même vertueux pour le salut public, » Rousseau a écrit : « Le salut public n'est rien si tous les particuliers ne sont en sû-

reté. » Plus tard, Rousseau eut l'occasion de s'expliquer sur les sujets traités par Helvétius; il le fit sans nommer l'auteur ni le livre. C'est à Helvétius qu'il fait allusion lorsqu'il dit dans son *Émile :* « Tu veux en vain t'avilir : ton génie dépose contre tes principes; ton cœur bienfaisant dément ta doctrine, et l'abus même de tes facultés prouve leur excellence en dépit de toi. » Grimm disait encore qu'en écoutant raisonner Helvétius, « on pouvait être souvent tenté de le prendre pour un homme ivre qui parle au hasard ». Marmontel raconte qu'Helvétius arrivait dans le cercle de Mme Geoffrin la tête encore fumante de son travail de la matinée, qu'il jetait sur le tapis les difficultés dont il était en peine; mais que dans les moments où il n'était pas préoccupé de son ambition littéraire, il se laissait aller au courant des entretiens, et qu'alors il se montrait naïvement sincère. « Rien ne ressemble moins, dit Marmontel, au caractère ingénu d'Helvétius que la singularité préméditée et factice de ses écrits. Grimm prétend que « toutes les belles pages du livre *De l'Esprit* ne sont et ne peuvent être que de Diderot; » mais selon Saint-Surin « rien ne ressemble moins à la diction négligée, obscure, inégale, quelquefois éloquente et rapide de Diderot que la diction fleurie, nette, uniforme et même un peu languissante de l'auteur *De l'Esprit* ».

En 1764 Helvétius visita l'Angleterre, où le roi l'accueillit avec distinction. L'année suivante, sur les instances de Frédéric le Grand, il alla en Prusse. Ce prince le logea dans son palais, et voulut l'avoir toujours à sa table. Frédéric écrivait à D'Alembert qu'il aimait la personne d'Helvétius, estimait son admirable caractère, mais que son livre, si plein d'esprit, ne pouvait le persuader ni le convaincre. Plusieurs autres princes d'Allemagne, notamment le duc de Saxe-Gotha, lui firent une réception flatteuse. A son retour, Helvétius reprit son genre de vie ordinaire. Il s'occupa de mettre la dernière main à son poëme du *Bonheur* et à développer dans un livre qui n'a paru qu'après sa mort les principes philosophiques qu'il avait adoptés. Une bonne constitution et une santé rarement altérée semblaient lui promettre une longue vie. Au commencement de 1771, on remarqua quelques changements dans son humeur et dans ses goûts. L'exercice le fatiguait. Son âme paraissait avoir perdu son activité. Chaque jour ses forces diminuaient. Une attaque de goutte, qui se portait à la tête et à la poitrine, lui ôta la connaissance et bientôt la vie. Il laissait une veuve et deux filles, qui se marièrent, l'aînée au comte de Meun, la plus jeune au comte d'Andlau.

« Peu d'hommes, dit Desessarts, ont été traités par la nature aussi bien qu'Helvétius. Il en avait reçu la beauté, la santé et le génie... Il avait l'âme courageuse, et naturellement révoltée contre l'injustice et l'oppression. Personne n'a dû être plus convaincu que lui que pour réussir il ne faut que vouloir fortement... Il n'avait pas dans l'amitié de préférence exclusive; il y portait plus de procédés que de tendresse. Ses amis, dans leurs peines, le trouvaient sensible, parce qu'il était bon : dans le cours ordinaire de la vie, ils lui étaient peu nécessaires. Sa conversation était souvent celle d'un homme rempli de ses idées, et il les portait quelquefois dans le monde. Il aimait assez la dispute; il avançait des paradoxes pour les voir combattre. Il aimait à faire penser ceux qu'il en croyait capables; il disait qu'il allait avec eux *à la chasse aux idées*. Il avait les plus grands égards pour l'amour-propre des autres, et il se parait si peu de sa supériorité que plusieurs hommes d'esprit qui le voyaient beaucoup ont été longtemps sans le deviner. Il craignait le commerce des grands; il avait d'abord avec eux l'air de l'embarras et de l'ennui. Il a aimé la gloire avec passion, et c'est la seule passion qu'il ait éprouvée. »

On a d'Helvétius : *De l'Esprit ;* Paris, 1758, in-4°; Amsterdam, 1758, 2 vol. in-8°; 1758, 3 vol. in-12; 1776, 2 vol. in-12; Londres, 1782, 2 vol. in-12; Paris, 1822, 2 vol. in-18; nouv. édit., augmentée d'un Essai préliminaire, par P. Christian, Paris, 1843, in-12; nouv. édit., Paris, 1847, in-8°. Helvétius avait fait tirer pour ses amis quelques exemplaires de la première édition sans cartons; les changements sont presque sans importance; — *Le Bonheur*, poëme en six chants, avec des fragments de quelques épîtres; Londres, 1772, in-8° : cet ouvrage posthume et non achevé offre quelques beaux vers; mais le fond de l'ouvrage est une déclamation quelquefois brillante, plus souvent dure et forcée. La poésie d'Helvétius est encore plus emphatique que sa prose, et bien moins claire, bien moins coulante. La fiction est à peu près nulle. L'auteur place le bonheur dans un siècle de lumières où l'on verra se lier l'intérêt de chacun à l'intérêt de tous. Longtemps après on a réimprimé ce poëme, avec des additions et de nombreuses corrections, qui l'ont rendu moins imparfait, sans le rendre plus attachant. En tête de ce poëme, on a placé un *Essai sur la Vie et les Ouvrages d'Helvétius*, qu'on disait avoir trouvé dans les papiers de Duclos : Saint-Lambert s'en est plus tard avoué l'auteur, et l'a inséré dans ses *Œuvres philosophiques*, comme un hommage rendu à l'amitié et au mérite; — *De l'Homme, de ses facultés intellectuelles et de son éducation;* 1772, 2 vol. in-8° : cet autre ouvrage posthume est une sorte de commentaire du livre *De l'Esprit*. La maxime que les hommes naissent avec les mêmes talents, et qu'ils doivent tout leur esprit à leur éducation, y est présentée sous toutes les faces possibles. L'auteur y garde moins de mesure. « Partout, dit Leroy de Chantigny, éclate l'orgueil froissé de l'auteur; il essaye de justifier ses opinions premières, les étend à l'éducation de l'homme et à la police des gouvernements. Cet

ouvrage fit moins de bruit que le premier, quoique plus hardi et plus hostile. En effet Helvétius ne craignit pas de soutenir que l'esprit religieux est destructif de tout esprit législatif; qu'une religion universelle ne devait être autre chose que la meilleure législation possible; que toute religion est nécessairement régicide et intolérante, parce qu'elle veut toujours régner sur les rois et sur les peuples; que jamais l'homme n'agit d'après ses croyances religieuses, mais conformément à son avantage personnel. » Parlant de la France dans la préface, il dit que nulle crise salutaire ne lui rendra la liberté; que c'est par la consomption qu'elle périra, et que la conquête est le seul remède à ses maux. Une seconde édition de ce livre, publiée à Londres (La Haye), 1773, en 2 vol. in-8°, fut dédiée à l'impératrice Catherine II par l'éditeur, un prince Galitzyne. D'autres éditions ont paru depuis à Paris, 1786, 3 vol. in-8°; Londres (Paris), 1786, 2 vol. in-8°; — *Le vrai Sens du Système de la Nature, ouvrage posthume de M. Helvétius;* Londres, 1774, in-8° : cet écrit passe pour un ouvrage pseudonyme; — *Les Progrès de la Raison dans la recherche du vrai;* Londres, 1775, in-8°. Cet ouvrage ne paraît pas non plus appartenir à Helvétius, puisque l'abbé Lefebvre de La Roche, légataire des papiers du philosophe, ne l'a pas compris dans son édition des œuvres complètes d'Helvétius.

On a plusieurs fois réimprimé les *Œuvres complètes* d'Helvétius : Liége, 1774, 4 vol. in-8°; Londres, 1777, 2 vol. in-4°; 1776, 5 vol. in-12; 1781, 2 vol. in-4°; 1794, 5 vol. in-8°; les meilleures éditions sont celles qui parurent chez Servières, Paris, 1795, 5 vol. in-8°, et chez P. Didot, Paris, 1795, 14 vol. in-18 : l'abbé Lefebvre de La Roche a présidé à cette dernière; il y a ajouté cent soixante *Pensées et réflexions extraites des manuscrits de l'auteur*, qui sans doute faisaient partie des matériaux des ouvrages qu'il a publiés et où la plupart se retrouvent en substance; elle contient en outre deux lettres qu'Helvétius avait adressées à l'abbé Lefebvre de La Roche, l'une *Sur la Constitution de l'Angleterre*, l'autre *Sur l'Instruction du Peuple*. Le même éditeur assure que la première édition du livre *De l'Homme* a été faite en Hollande, sur une copie envoyée en 1767 à un savant de Nuremberg, qui devait traduire ce livre et le faire paraître d'abord en allemand, pour éviter les persécutions de l'ancien despotisme. Depuis l'envoi de cette copie en Allemagne, Helvétius avait corrigé son livre, et c'est avec ses corrections qu'il a paru dans l'édition de P. Didot. La correspondance d'Helvétius renferme des lettres de Voltaire qui contiennent des conseils excellents sur l'art de faire des vers. François de Neufchâteau a publié une *Épître sur l'Orgueil et la Paresse de l'Esprit*, dont Helvétius a soumis à Voltaire jusqu'à trois versions successives : cette épître a été abandonnée, mais les vers en ont passé en grande partie dans le poëme du *Bonheur*. Le *Magasin encyclopédique* a publié en 1814 une *Épître à Mme du Chastelet sur l'amour de l'étude, par un élève de Voltaire, avec des notes du maître*, dont l'original est à la Bibliothèque impériale. Ces vers sont vraisemblablement d'Helvétius : c'est d'eux sans doute que Voltaire parle dans une lettre datée de Cirey, le 4 décembre 1738, et où il dit : « Plutus ne doit être que le valet de chambre d'Apollon; le tarif est bientôt connu; mais une épître en vers est un terrible ouvrage : je défie vos quarante fermiers généraux de la faire. Mme du Chastelet vous remercie; allons! qu'un ouvrage qui lui est adressé soit digne de vous et d'elle. » — Une autre édition des *Œuvres complètes* d'Helvétius parut en 1818, à Paris, en 8 vol. in-8°. Dans son livre *De l'Esprit*, Helvétius avait mis Voltaire en parallèle avec Crébillon et Fontenelle; cela avait peu flatté probablement le patriarche de Ferney : aussi un mois après la mort d'Helvétius, Voltaire écrivait à Marmontel : « Je n'avais pas beaucoup à me louer de lui. » Helvétius avait écrit sur les marges d'un exemplaire de l'*Esprit des Lois* des notes que P. Didot a jointes à son édition du livre de Montesquieu en 1795 (1). L. LOUVET.

Marquis de Chastellux, *Éloge de M. Helvétius*, sans date, sans nom d'auteur, d'imprimeur ni de lieu. — Saint-Lambert, *Essai sur la Vie et les Ouvrages d'Helvétius*. — Lemontey, *Notice sur Cl.-Adr. Helvétius*; Paris, 1823, in-8°. — Voltaire, *Correspondance* et article QUISQUIS des *Questions sur l'Encyclopédie*. — Grimm, *Correspondance*. — Marmontel, *Mémoires*. — Palissot, *Mémoires sur la Littérature*. — L'abbé Morellet, *Mémoires*, tome Ier, p. 139. — *Magasin encyclopédique* de Millin, tome Ier, p. 219. — Buhle, *Geschichte der Philosophie*. — Cousin, *OEuvres*, tome II, p. 412, et *Journal des Savants*, 1818, p. 580. — Damiron, *Mémoire sur Helvétius*, dans le tome IX des *Mémoires de l'Académie des Sciences morales et politiques*, réimprimé dans les *Mémoires pour servir à l'histoire de la Philosophie au dix-huitième siècle*. — La Harpe, *Cours de Littérature*. — Suard, *Mélanges de Littérature*. — Desessarts, *Les Siècles littéraires de la France*. — Leroy de Chantigny, dans l'*Encyclopédie des Gens du Monde*. — Article sur un manuscrit de notes de M. de Quens, trouvé à Caen, dans le *Bulletin de l'Instruction publique et des Sociétés savantes de l'Académie de Caen*.

HELVÉTIUS (*Anne - Catherine*, comtesse DE LIGNIVILLE D'AUTRICOURT, Mme), femme du précédent, née en 1719, au château de Ligniville (Lorraine), morte à Auteuil, le 12 août 1800. Elle appartenait à l'ancienne famille de Ligniville, alliée à la maison de Lorraine. Elle avait eu vingt-et-un frères ou sœurs, et se trouvait sans fortune. Nièce de Mme de Graffigny, elle fut remarquée chez sa tante par Helvétius, qui l'épousa et qu'elle aima passionnément. Elle

(1) Helvétius avait des traits harmonieux, une physionomie douce, élégante et pleine de charmes. Tels sont les traits sous lesquels nous le montre un portrait de cet homme célèbre peint, en 1755, par Carle Vanloo. Il existe à Paris, chez M. Duclos, amateur de peinture, une répétition de ce portrait signée *J. Garnerey*. La même effigie a été gravée en couleurs, avec beaucoup de succès, par P.-M. Alix, de 1800 à 1820. (V. DE V.)

habita longtemps les terres de son mari, et plus ordinairement celle de Voré, où son occupation habituelle était de visiter les pauvres et les malades, accompagnée d'un chirurgien et d'une sœur de charité. Lorsque Helvétius fut persécuté pour son livre *De l'Esprit*, un homme en crédit écrivit à Mme Helvétius pour l'engager à obtenir du philosophe une rétractation. Elle repoussa cette proposition, résolue à s'expatrier s'il le fallait, plutôt qu'à faire fléchir la conscience de son mari. Après la mort d'Helvétius, elle vint se fixer à Auteuil, où tout son temps fut consacré à l'amitié et aux œuvres de bienfaisance. Sa maison devint le rendez-vous des hommes les plus célèbres de son temps, parmi lesquels on cite Condillac, d'Holbach, Franklin, Turgot, Jefferson, Champfort, l'abbé Morellet, Cabanis, Destutt de Tracy, Firmin Didot, Gallois, etc. On dit que Turgot et Franklin voulurent l'épouser. Elle donnait sans mesure, et ses soins journaliers s'étendaient sur une foule d'animaux, chiens, chats, poules, serins, etc. Par son testament elle laissa la jouissance de sa maison à Lefebvre de La Roche et à Cabanis. « Quoiqu'elle ne sût rien, dit un biographe, et ne réfléchît à rien de ce qu'elle disait, elle plaisait toujours et instruisait quelquefois. » Elle se moquait surtout des prétentions nobiliaires. Un maréchal, son parent, lui reprochait un jour de ne pas connaître sa famille et de ne pas avoir pris le deuil d'un parent illustre. « Je ne sais si j'étais de sa famille, répondit-elle, mais savait-il, lui, s'il était de la mienne? » Bonaparte, à son retour d'Égypte, vint lui faire une visite dans sa modeste demeure, se promena avec elle dans son petit jardin; et comme il s'étonnait de son peu d'étendue : « Vous ne savez pas, général, lui dit la veuve du philosophe, combien on peut trouver de bonheur dans trois arpents de terre (1). »

L. L—T.

Dr Roussel, *Notice sur Mme Helvétius*. — Chaudon et Delandine, *Dict. univ. hist., crit. et bibliogr.* — Arnauld, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemporains*.

(1) En relisant ces lignes, qu'il me soit permis de rappeler la bonté de madame Helvétius pour tout ce qui l'entourait et particulièrement pour moi, lorsque mon père (Firmin Didot) habitait chez elle le pavillon de sa maison d'Auteuil au-dessus de la grande volière, qu'ombrageait un vieil acacia aux fleurs roses, arbre encore rare alors. A l'heure de son déjeuner elle me faisait souvent venir près de son canapé pour lui réciter des fables de La Fontaine, tandis qu'entourée de ses chats elle égrenait de grandes grappes de maïs, dont elle distribuait à ses oiseaux les grains d'un jaune d'or ou de couleur de pourpre. Elle aimait les fleurs, dont sa grande chambre était toujours ornée; et dans son jardin les hortensias, les rhododendrons, et les autres plantes nouvelles que lui fournissaient ses amis étaient cultivées avec soin par son jardinier, nommé L'Amour. Pour m'encourager au jardinage, elle avait bien voulu me donner ainsi qu'à mon jeune frère un petit jardin au bout du sien. Ces temps sont bien éloignés! Et cependant je me rappelle encore l'anxiété avec laquelle madame Helvétius, ses amis et la famille de M. Cabanis attendaient de Saint-Cloud les nouvelles du coup d'État du 18 brumaire (1799), auquel Cabanis l'ami intime de mon père, était initié. A. F.-D.

— Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et port. des Contemp.*

HELVÉTIUS (*Jean*), poëte et humaniste hollandais du dix-huitième siècle, appartenait à ce qu'on croit à la même famille que les précédents. Fils d'un négociant d'Amsterdam qui était fort versé dans les langues de l'antiquité, il les apprit de son père, et à l'âge de treize ans il possédait déjà Démosthène à fond. Il acheva ses études à Utrecht. Son père en mourant lui laissa une fortune considérable; mais, tout entier à l'étude, Helvétius en abandonna la gestion à un homme d'affaires, qui abusa de sa confiance et le ruina. Sa bibliothèque fut le seul débris qu'il sauva de ses biens. Menacé encore de la perdre quelque temps après, il n'en dut la conservation qu'à la générosité d'un de ses amis, échevin de la ville d'Amsterdam. Par la protection du bourgmestre Hasselaer, il obtint une place peu avantageuse, qui cependant lui suffit pour se mettre à l'abri des risques qu'il venait de courir. Il perfectionna par des voyages l'éducation qu'il avait reçue. Il a décrit en beaux vers latins son voyage en Angleterre, sous le titre d'*Iter Britannicum*. Se trouvant à Cambridge devant la statue de Newton, il aperçut une toile d'araignée tendue sur la tête de l'illustre philosophe : aussitôt il quitta sa compagnie, et courut chercher un balai pour débarrasser cette tête de génie de l'injurieuse présence de l'insecte; les Anglais présents, touchés de cette marque de vénération, furent sur le point de tomber aux genoux de l'étranger. Sa mémoire était prodigieuse. Quoique d'une petite taille et d'une constitution peu robuste, il avait une voix de tonnerre, qui, jointe à une action pleine de feu, donnait au récit qu'il faisait de ses vers une expression rare et énergique. On n'a de lui qu'un recueil peu volumineux de poésies latines, imprimées par les soins de son ami, Laurent van Santen, sous le titre de *Jani Helvetii Poemata*, Leyde, 1782, in-8°, et deux feuilles détachées intitulées *Anecdota Helvetiana*. Ses poésies sont partagées en deux classes : *Elegiaca* et *Lyrica*. « Il n'a dans l'élégie ni l'enjouement d'Ovide ni la mollesse de Tibulle, dit le Dictionnaire de Chaudon et Delandine, mais beaucoup de l'élévation de Properce. Son goût le portait vers le grand, le sublime. Aussi dans l'ode il est peut-être au-dessus de tous ses contemporains. La hardiesse de ses expressions et de ses images le rend parfois un peu obscur. L'amitié, le patriotisme, la liberté sont ses divinités favorites. Une élégie à P. Burmann le second contient des prédictions frappantes sur le sort de la république hollandaise et une, plus singulière encore, sur la révolution américaine. Sa pièce sur la mort de son intime ami Hinloopen l'affecta au point de lui causer une maladie très-sérieuse. » J. V.

Chaudon et Delandine, *Dict. univ. hist., crit.*

* **HELVIA**, femme de M. Annæus Sénèque, le rhéteur, et mère de trois fils, dont le plus célèbre

fut L. Annæus Sénèque, le philosophe, vivait dans le premier siècle après J.-C. Ses deux autres fils se nommaient M. Annæus Novatus et L. Annæus Mela. Helvia était probablement native d'Espagne. Elle suivit son mari à Rome vers l'an 4 après J.-C., lorsque son second fils, le futur philosophe, était encore enfant. C'est dans les ouvrages de ce dernier que se trouve tout ce que l'on sait sur Helvia. Exilé en Corse, sous le règne de Claude, 47-49 après J.-C., il adressa à sa mère une *Consolation*, qui, à travers beaucoup de déclamations, contient quelques détails intéressants. On y lit que la mère d'Helvia mourut en lui donnant le jour; qu'Helvia elle-même perdit à un mois d'intervalle son mari et un oncle plein de bienveillance, et que le deuil de cette double perte fut augmenté par l'exil de son fils. Y.

Sénèque, *Consolatio ad Helviam*.

HELVICUS ou **HELWIG** (*Christophe*), philologue allemand, né le 26 décembre 1581, à Sprindlingen, près de Francfort, mort à Giessen, le 10 septembre 1617. Il fit de brillantes études, à Marbourg, et savait dès l'âge de quatorze ans le latin, le grec et l'hébreu au point de parler ces trois langues avec facilité. En 1605 le landgrave de Hesse lui confia la chaire de grec et d'hébreu à l'université de Giessen, qu'il venait de fonder. On a d'Helvicus : *Theatrum Chronologicum et Historicum, sive systema chronologiæ imperiorum, regnorum, regum, etc., in tabulis concinnatum*; Marbourg, 1609, in-folio : cet ouvrage a été très-estimé. Jean Steuber en publia une nouvelle édition, en 1618, et J.-B. Schuppius une troisième, en 1639. Lefèvre y a relevé quelques erreurs, et Lenglet reproche à l'auteur de donner trop d'autorité aux prétendus historiens publiés par Annius de Viterbe; — *Poetica*; Giessen, nouv. édit., 1617, in-8°; — *De ratione conficiendi facile et artificiose græca carmina*; ibid., 1610; — *Chronologia universalis, ab origine mundi, per quatuor summ. imper., ad ann. usque* 1612; ibid., 1618; nouvelle édition, augmentée, 1620; — *De Carminibus atque dialectis Græcorum*; ibid., 1620; Nuremberg, 1623; — *Synopsis Historiæ universalis*; nouvelle édition, Greifswald, 1837, etc. R. L.

Boissard, *Icones Virorum illustrium*. — Spicelius, *Templ. Honor.* — Bayle, *Dictionnaire histor., crit.* — Lizelius, *Histor. Poetar. German.*, p. 223. — Zedler, *Universal Lex.* — Freher, *Theatrum Eruditorum*. — Witte, *Memor. Theolog.*

* **HELVIDIUS** (Maison DES), *Helvidia gens*. Le nom d'Helvidius ne paraît dans l'histoire romaine que dans la première moitié du premier siècle avant J.-C. Sous Néron et les empereurs de la famille flavienne, les Helvidius se distinguèrent par leur ardent et inutile patriotisme. On croit qu'ils étaient originaires de la Sabine. Les surnoms de cette maison sont PRISCUS et RUFUS (*voy.* ces noms). Le seul auquel on ne connaisse pas de surnom est le suivant.

* **HELVIDIUS**, fils du second Helvidius Priscus, vivait dans la seconde moitié du premier siècle après J.-C. Bien qu'il porte le titre de consulaire, son nom ne figure pas dans les *Fastes*. Averti par le sort de son père et des amis de son père, il cacha dans la retraite ses talents et ses principes. Mais il composa un intermède (*exodium*), intitulé *Paris et Œnone*, et les délateurs découvrirent dans cette pièce des allusions aux nombreux divorces de Domitien. Helvidius fut accusé, condamné par un sénat servile, et exécuté dans sa prison. Après le meurtre de Domitien, Pline le jeune, ami intime d'Helvidius, poursuivit le plus puissant de ses accusateurs, le sénateur Certus, qu'une mort, peut-être volontaire, déroba à une juste condamnation. Helvidius épousa Anteia, fille de P. Anteius, mis à mort sous Néron, en 57; il en eut un fils, qui lui survécut, et deux filles, qui moururent jeunes. Y.

Pline, *Epist.*, IV, 21; IX, 13. — Suétone, *Domit.*, 10. — Tacite, *Agric.*, 45.

HELVIDIUS, hérésiarque latin, vivait vers la fin du quatrième siècle. Il fut le disciple d'Auxence, évêque de Milan, et le précurseur de Jovinien. Homme rustique, si l'on en croit saint Jérôme, et n'ayant reçu que l'éducation la plus élémentaire, il voulut se faire un nom en répandant des doctrines nouvelles. Il écrivit un livre où il prétendit que Marie, vierge lorsqu'elle enfanta le Seigneur, avait eu ensuite plusieurs enfants de saint Joseph; il soutenait aussi que l'état de mariage est aussi méritoire et aussi parfait que la virginité. Saint Jérôme a réfuté ces opinions, dans un traité où l'on trouve quelques fragments d'Helvidius. Y.

Saint Jérôme, *Adv. Helvidium*. — Saint Épiphane, *Hæres.*, 70, 78. — Saint Augustin, *Hæres.*, 56, 84.

* **HELVIUS** (Maison DES), *Helvia gens*, maison plébéienne, mentionnée pour la première fois dans les *Fastes*, en 195 avant J.-C., à l'occasion de l'ovation de M. Helvius Blasio; elle fut tirée de l'obscurité par l'élévation de P. Helvius Pertinax à l'empire, en 193 après J.-C. Les membres de cette maison qui figurent dans l'histoire sont :

* **HELVIUS** (*Caius*), édile du peuple, avec M. Porcius Caton l'ancien, en 199 avant J.-C., et l'un de ses collègues dans la préture en 198. En qualité de préteur, il accompagna le consul Sextus Ælius Pætus dans la Gaule Cisalpine, et reçut de lui le commandement de l'une des armées consulaires. Il servit plus tard en Galatie comme légat de Cn. Manlius Vulso, consul en 189. Y.

Tite Live, XXXVIII, 20-22. — Polybe, XXII, 17.

* **HELVIUS** (*M. Blasio*), édile du peuple en 198 avant J.-C. et préteur en 197. Il eut pour province l'Espagne ultérieure, qu'il trouva tout en désordre. Au terme de son administration, il ne put pas quitter l'Espagne, à cause d'une maladie qui l'y retint pendant une année de plus. Il partit avec une escorte de 6,000 soldats que

lui donna le préteur Appius Claudius, rencontra près de la ville d'Illiturgis un corps de 20,000 Celtibériens, qui lui fermaient le passage, et les défit complétement. Cette victoire lui valut l'ovation, mais non le triomphe, parce qu'il avait combattu sous les auspices et dans la province d'un autre. L'année suivante, en 194, il fut un des trois commissaires qui établirent une colonie romaine à Siponte. Sur les autres membres de la *gens Helvia*, *voy.* CINNA, MANCIA, PERTINAX. Y.

Tite Live, XXXII, 27, 28; XXXIII, 21; XXXIV, 10, 45.

HELWIG (*Jean*), médecin allemand, né à Nuremberg, le 29 juillet 1609, mort à Ratisbonne, le 4 juin 1674. Il étudia la médecine à Altdorf, Bâle, Montpellier et Padoue, exerça pendant plusieurs années les fonctions de médecin de l'hôpital de Nuremberg, et se fixa en 1649 à Ratisbonne. On a de lui : *Alphabetum Iatricum, seu brevis totius medicinæ hippocraticæ, in paucas tabellas reductæ, Delineatio;* Nuremberg, 1631, in-folio; — *Observationes physico-medicæ;* Augsbourg, 1680. Dr L.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyklopædie.* — Zedler, *Univ. Lexikon.*

HELWIG ou **HELLWIG** (*Jean-Othon* DE), physicien et alchimiste allemand, né en 1654, à Kœlleda, en Saxe., mort à Bareuth, en 1693. Il étudia la médecine à l'université de Bâle, se rendit ensuite à Amsterdam, et s'embarqua de là pour les Indes orientales, où il passa plusieurs années. Revenu en Europe, il visita l'Italie, le Portugal, la France, les Pays-Bas, l'Angleterre et le Danemark, et obtint enfin une chaire à l'université de Heidelberg. Quelque temps après, le duc de Saxe-Gotha l'admit au nombre de ses conseillers, ainsi que Chrétien V, roi de Danemark. Charles II, roi d'Angleterre, le créa baronet. Ses ouvrages roulent sur l'alchimie. Voici les principaux : *Introitus in veram et inauditam physicam;* Batavia, 1678; Hambourg, 1680; Heidelberg, 1680; traduction allemande, Lübben, 1719; traduction française par Massiet de La Garde, Londres, 1682; — *Antwort auf drei Fragen : I, Was eigentlich der Lapis Philosophorum sey? II, Worinnen seine Materie besteht, und wie sie muesse bereitet werden? III, Was man von den Alchymisten an den Hoefen grosser Herren halten soll* (Réponse à trois questions : I. Qu'est-ce que le *lapis philosophorum*? II. De quoi est-il composé, et comment peut-on le préparer? III. Qu'est-ce qu'il faut penser des alchimistes qui se trouvent aux différentes cours?); Heidelberg, 1681; — *Sendschreiben eines Adepti artis hermeticæ an die sogenannten Duumviros hermeticos fœderatos* (Épître d'un adepte de l'art hermétique); Weissenfels, 1684; — *Centrum naturæ concentratum;* Dantzig, 1682; — *Judicium de viribus hermeticis;* Amsterdam, 1683; — *Observationes de rebus variis indicis*, dans les *Ephemer. Natur. Curios.*, an. IX et X; — *Curiosa Physica;* Sondershausen, 1700 et 1701; Francfort et Leipzig, 1714; — *Arcana majora;* Leipzig, 1712, in-4°; etc. Dr L.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyklopædie.* — *Biographie médicale.* — Motschmann, *Erfordia litterata.* — Jöcher, *Allgem. Gel.-Lex.*

HELWIG (*Christophe* DE), frère du précédent (1), médecin allemand, né à Kœlleda, le 15 juillet 1663, et mort à Erfurt, le 27 mai 1721. Il fit ses études à Iéna, accompagna son frère dans quelques-uns de ses voyages, habita ensuite Erfurt, Weissensee, Franckenhausen, Tannstædt, et se fixa enfin en 1712 à Erfurt, où il exerça jusqu'à sa mort l'art de guérir. Le nombre de ses ouvrages est fort considérable. En voici les principaux : *De Chlorosi;* Leipzig, 1702; — *Beschreibung unterschiedlicher physikalischer, medicinischer, chymischer und œkonomischer Dinge* (Description de quelques objets de physique, de médecine, de chimie et d'économie); Leipzig, 1704; — *Frauenzimmer-apotheke* (Pharmacie des Femmes); ibid., nouvelle édit., 1720; — *Chirurgica in nuce;* Mulhouse, 1709; — *Praxis Medica;* Leipzig, 1710; — *Thesaurus Pharmaceuticus;* ibid., 1710; — *Lexicon Pharmaceuticum;* ibid., 1710; — *Lexicon Anatomico-Chirurgicum;* ibid., 1711; — *Exotica curiosa;* Francfort et Leipzig, 1711; — *Casus et Observationes medicinales, anatomicæ, chymicæ, chirurgicæ, physicæ;* ibid., 1711; — *Lexicon Medico-Chymicum;* ibid., 1711; — *Grundsaetze der ganzen Medicin* (Principes de Médecine générale); Leipzig, 1715; — *Nosce te ipsum, vel anatomicum virum;* Francfort et Leipzig, 1715; — *Medicus clinicus;* ibid., 1715; — *Compendium medicinæ renunciatoriæ;* ibid., 1715; etc. Dr L.

Motschmann, *Erfordia litterata.* — Jöcher, *Lexikon.* — *Biographie médicale.*

HELWIG ou **HELWING** (*Georges-André*), naturaliste allemand, né le 14 décembre 1666, à Angerbourg, en Prusse, mort dans cette même ville, le 3 janvier 1748. Fils d'un pasteur protestant, il étudia la théologie, et remplaça son père depuis 1705 comme pasteur de la ville d'Angerbourg. Ses principaux ouvrages sont : *Flora quasimodogenita, sive enumeratio plantarum indigenarum in Prussia;* Dantzig, 1712; — *Supplementum Floræ Prussicæ;* ibid., 1726; — *Lithographia Angerburgica;* Kœnigsberg, 1717; t. II; Leipzig, 1720; — *De Lapidibus et Fossilibus;* Kœnigsberg, 1717; — *Flora Campana, seu pulsatilla cum suis speciebus et varietatibus, interspersis observationibus et XII iconibus;* Leipzig, 1719, etc. R. L.

Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyklopædie.* — Adelung, *Supplément* à Jocher.

* **HÉLYE** (*Thomas*), dit *le Bienheureux*, thaumaturge célèbre de la basse Normandie. Prêtre prédicateur, mort en odeur de sainteté,

(1) Et non *fils*, comme l'indique la *Biographie médicale*.

le 19 octobre 1257, né et inhumé à Biville, arrondissement de Cherbourg. Confesseur du roi saint Louis, il reçut de ce monarque et l'on conserve encore à l'église de Biville un calice en vermeil portant cette devise : « Sui donné par amour »; et une chasuble soie et or aux armes de France, de Provence, de Castille et de Léon. La mort de Thomas Hélye fut l'occasion de miracles signalés, qui se sont continués depuis, et son tombeau vénéré est visité chaque année par de très-nombreux pèlerins.

LECARPENTIER DE RESTAT.

Odon Reigaud, *Visite à Biville*, le 3 des ides de septembre 1266. — Le P. Lemière, *Vie du B. T. H.*; 1632. — Trigan, *Hist. ecclésiast. de la basse Normandie*. — Couppey, *Recherches historiques sur T. Helye de Biville*; 1848. — M. de Caumont, *Bulletin monumental*, 1846.

HÉLYOT (*Pierre*), dit *le père Hippolyte*, religieux du tiers ordre de Saint-François, né à Paris, en 1660, mort dans la même ville, le 5 janvier 1716. Il consacrait à l'étude les loisirs que lui laissait la vie monastique. Après avoir été envoyé deux fois à Rome par ses supérieurs, il eut occasion de parcourir diverses contrées de la France, et recueillit partout des matériaux pour l'ouvrage anonyme qu'il publia sous ce titre : *Histoire des Ordres monastiques, religieux et militaires, et des congrégations séculières de l'un et de l'autre sexe qui ont été établies jusqu'à présent*, etc.; Paris, 1714-1721, 8 vol. in-4°. Hélyot étant mort pendant l'impression du cinquième volume, l'ouvrage fut achevé par le père Maximilien Bullot : la dernière édition, annotée par V. Philipon de La Madeleine, est de Guingamp et Paris, 1838, 8 vol. gr. in-8°. Cette histoire, la plus étendue et la plus complète que nous ayons sur ce sujet, a été traduite en allemand. On doit en outre à Hélyot : *Le Chrétien mourant*; Paris, 1695 et 1705, in-12, et quelques autres écrits ascétiques peu remarquables.

E. REGNARD.

Moréri, *Grand Dictionnaire historique*. — J. Lelong, *Bibliothèque hist. de la France*. — Quérard, *La France littéraire*. — Louandre et Bourquelot, *La Littérature franc. contemporaine*. — Camus, *Bibliot. choisie des Livres de Droit*. — Barbier, *Dict. des Ouvrages anonymes*.

* **HEMANS** (*Felicia-Dorothed* BROWNE, mistress), femme poëte anglaise, née le 25 septembre 1794, à Liverpool, morte le 12 mai 1835, à Dublin. Son père, nommé Browne, négociant à Liverpool, était natif d'Irlande : sa mère, née en Angleterre, descendait d'une famille vénitienne. Vers 1800 M. Browne, par suite de pertes commerciales, quitta Liverpool, et se retira avec sa famille dans une vieille habitation spacieuse et solitaire appelée Grwych, non loin d'Abergele, dans le comté de Denbigh. Dans cette antique demeure, au milieu des sites pittoresques du North Wales, Felicia Browne commença d'écrire des vers dès l'âge de neuf ans. Son père était mort; sa mère, femme de goût et de savoir, fut la confidente de ses premiers essais poétiques, que miss Browne recueillit dans un petit volume publié en 1808. Son second volume, intitulé *Domestic Affections*, parut en 1812. Dans la même année elle devint la femme du capitaine Hemans, du quatrième régiment. Ce mariage ne fut pas heureux. Le capitaine Hemans, qui avait beaucoup souffert dans la retraite de la Corona et dans la désastreuse expédition de Walcheren, crut nécessaire à sa santé d'aller s'établir en Italie peu d'années après leur union. Ce fut du moins le motif qu'il donna pour abandonner sa femme. Cette séparation, qui ne devait jamais cesser, eut lieu un peu avant la naissance du cinquième fils de mistress Hemans. Celle-ci, avec ses cinq enfants, vint s'établir auprès de sa mère, encore vivante, à Bronwylfa, près de Saint-Asaph, dans le North-Wales. Elle reprit avec plus d'ardeur que jamais ses travaux littéraires, étudia le latin, l'italien, l'espagnol, le portugais et l'allemand, traduisit diverses poésies d'Horace, de Herrera, de Camoens, et fournit des séries d'articles sur la littérature étrangère à l'*Edinburgh Magazine*. A partir de cette époque ses ouvrages se succédèrent rapidement. La *Restoration of the Works of Art to Italy*, publiée en 1815, fut suivie des *Tales and historic Scenes*, en 1819. Vers le même temps parurent *The Sceptic*, poëme didactique en vers héroïques, et *Modern Greece*, en stances de différents mètres. Son poëme de *Dartmoor* obtint en 1821 le prix de la Société royale de Littérature. Vers l'âge de vingt-cinq ans, mistress Hemans se lia avec le révérend Reginald Heber, depuis évêque de Calcutta, qui passait une partie de l'année à Bodryddan, près de Saint-Asaph. A la suggestion de ce prélat, elle écrivit son premier ouvrage dramatique, *The Vespers of Palermo*, qui fut représenté sans succès à Londres en 1823, mais qui fut mieux reçu à Édimbourg. *The Siege of Valencia*, *The Last Constantine* et d'autres poëmes parurent en 1823. En 1825, mistress Hemans alla s'établir à Rhyllon, près de Saint-Asaph avec sa mère, ses enfants et une sœur qui, après un séjour à Vienne, était revenue avec une riche provision de livres allemands. De cette époque surtout date le culte de Felicia Hemans pour la littérature allemande. Ses *Lays of many lands*, dont beaucoup parurent dans le *New Monthly Magazine*, alors édité par Thomas Campbell, lui furent inspirés par les *Stimmen der Völker in Liedern* de Herder; ils formèrent avec *The Forest Sanctuary* un volume publié en 1827. Ce volume fut suivi en 1828 des *Records of Woman*, un de ses meilleurs ouvrages, et qui porte l'empreinte de la profonde affliction causée à l'auteur par la mort de sa mère. Dans l'automne de 1828, le désir de faire donner une bonne éducation à ses entants l'attira pour quelques années dans le village de Wavertrée, près de Liverpool. Mais elle s'en absenta fréquemment pour aller visiter Walter Scott à Abbotsford, et Wordsworth à Rydal

Mount. Elle publia en 1830 *The Songs of the Affections*. Dans le printemps de 1831, mistress Hemans quitta l'Angleterre pour l'Irlande, et se fixa à Dublin. Depuis son départ d'Angleterre sa santé déclina rapidement, en même temps que les charges d'une nombreuse famille lui imposaient un redoublement d'activité. Les derniers mois de 1833 furent consacrés à la préparation de trois recueils de poésies, qui parurent dans le printemps et l'été de 1834, sous les titres de *Hymns for Childhood; — National Lyrics and Songs for Music; — Scenes and Hymns of Life.*

En août 1834 mistress Hemans fut atteinte de la fièvre scarlatine. Cette maladie, qui se compliqua d'une hydropisie, acheva de ruiner sa constitution. En vain l'archevêque de Dublin, Whately, mit sa résidence d'été à la disposition de la mourante. Le changement d'air et les soins les plus affectueux ne lui apportèrent que de faibles soulagements. On la ramena à Dublin, afin qu'elle fût plus à portée des médecins. Le 26 avril 1835 elle dicta sa dernière poésie, le *Sabbath Sonnet*, et seize jours plus tard elle expira, après un long et calme assoupissement. Elle fut enterrée dans l'église de Sainte-Anne à Dublin. Peu après sa mort on publia un volume de ses *Poetical Remains*.

L'amour de mistress Hemans pour l'art auquel elle voua sa vie était profond et sérieux. Elle regardait la poésie comme un moyen d'élever et de purifier l'esprit, et jamais dans ses nombreux ouvrages elle ne perdit de vue cette noble mission du poëte. Jamais non plus le besoin de produire beaucoup ne lui fit sacrifier la sincérité du sentiment et de la pensée à des formes factices et convenues. Sa plus féconde source d'inspiration fut la contemplation des scènes de la nature dans l'infinie variété de leurs aspects et dans leurs rapports intimes avec le cœur de l'homme. Elle trouva aussi dans l'histoire, les voyages, les beaux-arts, des inspirations parfois belles, quoiqu'en général moins heureuses. Le génie dramatique lui manque : elle ne peut pas entrer dans les pensées et les sentiments d'autrui ; elle ne peut qu'exprimer les siens propres. De là le caractère essentiellement lyrique de ses ouvrages, de là leur uniformité ; de là aussi leur profonde et pénétrante beauté. Dans ses dernières années ses impressions religieuses devinrent plus vives, et teignirent plus fortement sa poésie, qui subit vers le même temps la grave et douce influence de Wordsworth. C'est dans ses recueils de 1828 à 1835 qu'il faut chercher ses pièces les plus exquises et les plus élevées ; elle y mérite l'éloge que lui accorde un critique contemporain (1), d'être « un poëte d'une grande distinction, d'une moralité profonde, d'une sensibilité naturelle, toujours revêtue d'imagination et voilée de modestie ». L. J.

(1) Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. III, p. 307.

Chorley, *Memoirs of Mrs Hemans*. — *English Cyclopædia* (*Biog.*). — *Edinburgh Review*, oct. 1829.

*HÉMARD, poëte français, vivait au milieu du dix-septième siècle ; nous n'avons aucun renseignement sur son compte. Il a publié à Paris, en 1653, in-12, un recueil d'épigrammes presque toutes assez médiocres et souvent grossières, et il l'intitula les *Restes de la Guerre d'Estampes* ; on n'y trouve que peu d'allusions aux événements politiques. G. B.

Violet-Leduc, *Bibliothèque poétique*, t. I, p. 476.

HÉMÉRÉ (*Claude*), historien français, né à Saint-Quentin, vers 1580, mort en 1650. Reçu de la Société de Sorbonne en 1611 et docteur en 1614, il fut nommé bibliothécaire de Sorbonne en 1638 ; il garda cette place pendant six ans, et fut ensuite chargé de la rédaction du catalogue des manuscrits du cardinal de Richelieu. On a de lui : *Carthusianus, sive Iter ad sapientiam* ; Saint-Quentin, 1627, in-8° ; — *Cerastes in semita* ; Paris, 1632, in-8° ; — *De scholis publicis, earumque magisteriis ; dissertatio pro regali ecclesia Sancti-Quintini* ; Paris, 1633, in-8° ; — *Tabella chronologica decanorum, custodum, canonicorumque regalis ecclesiæ Sancti-Quintini qui vel natalium splendore nobilissimi, vel clarissimis titulis dignitatum amplissimarum, vel pietate atque doctrina floruerunt* ; Paris, 1633, in-8° : c'est une suite à l'ouvrage précédent ; — *De Academia Parisiensi, qualis primo fuit in insula, et episcoporum scholis liber* ; Paris, 1637, in-4° . cet ouvrage est dédié au cardinal de Richelieu, proviseur de Sorbonne ; — *Augusta Viromanduorum vindicata et illustrata, duobus libris, quibus antiquitates urbis et ecclesiæ Sancti-Quintini, Viromanduorumque comitum series explicantur : adjectum est registrum veterum chartarum* ; Paris, 1643. J. V.

P. Lelong, *Bibl. histor. de la France*. — Moréri, *Grand Dict. histor.*

HEMERT (*Paul* VAN), philosophe hollandais, né à Amsterdam, en 1756, mort à La Haye, le 10 février 1825. Après avoir fait ses études dans les universités de Leyde et d'Utrecht, et obtenu le grade de docteur en théologie, il devint prédicateur à Baarn, puis à Wyk-by-Duurstede. La libéralité de ses idées le fit accuser d'opinions hétérodoxes, et il aima mieux donner sa démission que se soumettre au jugement du consistoire. Il publia à ce sujet, en 1784, trois *Lettres* au professeur Bonnet d'Utrecht, dans lesquelles il soutenait que même en matière de religion il faut admettre l'autorité de la raison. Il alla ensuite s'établir à Amsterdam. La Société de Teyler, à Haarlem, avait proposé pour sujet de prix la thèse suivante : « Tout homme doué de jugement n'est pas seulement autorisé, mais obligé de juger par lui-même en matière de religion. » Van Hemert remporta le prix ; il en obtint deux autres pour des mémoires envoyés aux concours de la même société. En 1787 il

publia, sous le pseudonyme de *Paul de Samosate*, une brochure intitulée : *Sur les opinions des premiers Chrétiens et Pères de l'Église relativement à la personne du Christ*. En 1790 il remplaça Wyttenbach dans la chaire de philosophie et belles-lettres au collége des remontrants à Amsterdam; mais il se démit bientôt de cette place, et depuis il n'en accepta pas d'autre, excepté celle de membre de l'Institut des Pays-Bas. En 1795 il commença à publier ses *Éléments de la Philosophie de Kant*, 4 vol. in-8°. La philosophie de Kant avait trouvé en Hollande un grand nombre d'adversaires; non content d'en exposer les principes, van Hemert la défendit, dans un recueil qui parut sous le titre de *Magasin critique*, 1799 et années suivantes, 6 vol. in-8°. Parmi les adversaires de Kant on comptait Wyttenbach, qui, dans sa *Bibliotheca Critica* (1809), s'exprima sévèrement sur le philosophe allemand. Van Hemert répondit à cette attaque par une *Epistola ad Danielem Wyttenbachium*. Wyttenbach riposta sans ménagement dans sa *Philomathia*, et van Hemert répliqua par une *Trias Epistolarum*. La polémique ne finit pas là. En 1813, Mahne, disciple de Wyttenbach, publia une brochure intitulée : *Epistolæ sodalium socraticorum Philomathiæ*. Van Hemert opposa à cette dernière attaque une satire en forme de dialogue et sous le titre de *Strenna van Hemert ad Danielem Wyttenbachium, missa ipsis Kalendis januariis* 1814. On a encore de ce philosophe : *Lectuur by het ontbyt en de thetafel* (Mélanges de littérature, de philosophie et d'histoire); 1807, 11 vol. Y.

Galerie historique des Contemporains (Bruxelles, 1819). — Rabbe et Boisjolin, *Biog. univ. et port. des Contemp.*

HÉMEY d'*Auberive* (*Nicolas-Philibert*), écrivain français, né à Châlons-sur-Marne, en 1739, mort à Paris, le 10 octobre 1816. Ses études achevées, il devint grand-vicaire de l'évêque de Lescar, et plus tard de M. de Marbeuf, évêque d'Autun. Il suivit celui-ci à Lyon. A la révolution Hémey se réfugia d'abord dans son abbaye d'Ébreuil; bientôt il dut prendre la fuite. Son mobilier fut détruit, ses livres et ses papiers furent brûlés. Il se cacha en Bresse, se réfugia en Suisse, en Savoie, et revint à Paris, où s'étant lié avec l'abbé Émery, il l'aida dans ses publications. Napoléon offrit un évêché à Hémey; celui-ci refusa. On a de lui : *Anecdotes sur les décapités*; Paris, 1796, in-8°, anonyme. Il a été l'éditeur de la *Doctrine de l'Écriture sur les Miracles*, traduite de l'anglais de Hay, par Nagot; Paris, 1808, 3 vol. in-12. Il a aussi publié les deux premiers volumes des *Œuvres de Bossuet*. J. V.

Quérard, *La France littéraire*.

HEMINA CASSIUS. *Voy.* CASSIUS.

HEMLING, HEMMELINGK, HEMMELING, HEMMELINCK et, suivant le docteur Waagen, **MEMLING** (*Hans*), telles sont les différentes formes du nom d'un excellent peintre de la première école flamande, que quelques biographes font naître à Bruges, d'autres à Damme près cette ville (on a aussi écrit qu'il était né à Constance). La même incertitude règne sur la date de sa naissance : les années 1425, 1430, 1450 sont indiquées. Il n'y a qu'un fait certain, c'est qu'il fut élève de Roger de Bruges, et qu'il brillait de tout son talent en 1480. Il s'engagea comme soldat dans l'armée bourguignonne, et assista, dit-on, aux batailles de Morat, de Granson et de Nancy. La fatigue et les excès le réduisirent à entrer à l'hôpital de Saint-Jean-de-Bruges. Dans sa convalescence, il peignit plusieurs tableaux, qui sont regardés comme ses chefs-d'œuvre, et lui firent obtenir son congé. Dans le cadre qui représente *La Nativité*, il s'est peint lui-même passant la tête à travers une fenêtre. Ce tableau est signé *Hemling* et daté de 1479. On ne connaît rien de certain du reste de la vie de ce peintre. On a comparé souvent Hemling à van Eyck; l'avantage est tout pour le premier, qui est plus correct, plus noble et aussi original. La vérité, l'harmonie, la délicatesse, la grâce de la composition distinguèrent Hemling, dont presque toutes les grandes collections revendiquent un ou plusieurs morceaux. Il suivait l'ancien usage de peindre à l'eau d'œuf, quoique déjà la peinture à l'huile fût connue de son temps. On lui a attribué beaucoup d'œuvres qui, quoique faites dans sa manière, n'ont aucun caractère de notoriété. Voici la liste de ceux qui paraissent être réellement de lui : à Munich, dans la Pinacothèque : grand triptyque de l'*Adoration des Mages*; petite *Adoration des Mages*; autre *Adoration des Mages*; très-vaste composition comprenant : *Les Sept Joies et les Sept Douleurs de la Vierge*; *La Manne dans le désert*; *Abraham devant Melchisédech*; *La Prise de Jésus au jardin des Oliviers*; *Une tête du Christ*; — dans la collection du roi de Bavière : *Descente du Saint-Esprit*; — chez le professeur Hauber : *La Naissance du Christ*; — dans la collection Boisserie : *Saint Jean-Baptiste*; — triptyque dont le milieu représente l'*Adoration des Mages*; — dans la collection du prince de Leuchtenberg : *Saint Jean-Baptiste montrant le Sauveur à un homme qui se met à genoux*; — à Anvers, au musée : *Portrait de religieux*, demi-nature; *Annonciation*; un *Évêque en prière*; *Marie au milieu du temple*; — à Gand, dans le cabinet du comte de Thiennes : *La Vierge, l'Enfant-Jésus et sainte Anne*; — à Vienne, au musée : *Saint Jean-Baptiste*, volet d'autel; *Le Sacrifice d'Abraham* (grisaille); *La Vierge et l'Enfant-Jésus sous un dais*; *Jésus portant sa croix*; — dans l'académie des beaux-arts : *Dieu le père et Jésus couronnant la Vierge*; *La Résurrection du Christ*; — à Berlin, au musée : partie de retable représentant *L'Annonciation*; *Jésus sur la croix*; — à Aix-la-Chapelle, galerie Bettendorf : *Un Ange éveillant le prophète*

Elle pour qu'il prenne de la nourriture; — à Strasbourg : *Un Buveur;* — en Angleterre, collection Aders de Londres : *Un portrait d'Hemling; Marie reine du ciel avec l'enfant rédempteur sur ses genoux; Prophètes;* bas-reliefs représentant *Les Sept Joies de Marie; Fond d'architecture; Fuite en Égypte; Buste d'homme joignant les mains et levant les yeux au ciel;* — à Cheswick, dans le château du duc de Devonshire : *La Vierge et l'Enfant-Jésus,* avec volets; — à Alton Towers, dans le château de lord Shrewsbury : *Marie avec son divin fils dans une chambre;* — à Milan, dans la bibliothèque ambroisienne : *La Vierge assise avec l'Enfant-Jésus et ayant derrière eux au fond de nombreux édifices;* — à Florence, dans la galerie de gl' Uffizi : *Marie sur un trône tenant Jésus enfant dans ses bras :* il y a un fond de paysage et des anges jouant d'instruments de musique; *Saint Benoît;* — dans la galerie des Offices : *Portrait d'homme qui prie devant un livre d'heures;* — à Madrid, au musée : *Adoration des Mages; Un Prêtre célébrant la messe;* — à Paris, au Louvre : *Jean-Baptiste; Sainte Marie-Madeleine; Saint Christophe portant l'Enfant-Jésus;* — à Douai, un triptyque qui se trouve au musée; deux fragments détachés de la légende de saint Bertin; une petite miniature représentant l'*Annonciation* en Allemagne (1); une autre miniature, représentant *Sainte Barbe* (2). On a encore de Hemling d'admirables miniatures, telles que le *Missel* de la bibliothèque Saint-Marc; deux superbes bréviaires du cabinet des ivoires de Munich; un livre de prières de la bibliothèque de la cour de cette ville; un autre livre de prières, qui appartint à Philippe le Bon, duc de Bourgogne, manuscrit orné de grisailles magnifiques et qu'on trouve aujourd'hui dans la bibliothèque royale de La Haye. Toutes les miniatures, les dessins et les arabesques de ces manuscrits ne sont pas, il est vrai, dus à Hemling; d'autres artistes, notamment van Eyck, y ont travaillé également. On reconnaît les parties qui sont dues Hemling, en ce que le dessin y est plus fin, plus délicat, les draperies plus légères et moins tourmentées (3). Z. PIERART et A. DE L.

Isaac Bullart, *Académie des Sciences et des Arts;* Amsterdam, 1682.—Karl van Mander, *Vie des Peintres anciens, italiens et flamands;* id., 1604. — Sander, *Flandria illustrata.* — Descamps, *Vie des Peintres flamands et hollandais.* — Michiels, *Histoire de la Peinture flamande.* — Hédouin, *Études sur la Vie et les Tableaux d'Hemling;* in-4°; reproduit par les *Annales archéologiques,* année 1837. — Johanna Schœpenhauser, *Vie de Jean van Eick.* — Keverberg, *Ursule, princesse britannique, d'après la légende et les peintures d'Hemling.* — Charles Hen, *Les Belges illustres,* article Hemling. — L'abbé Carton, *Les trois frères van Eick,* brochure publiée à Bruges. — *Catalogue du musée de l'hôpital de Bruges.* — L. de Bast, *Dissertation particulière.* — Waagen, *Notice sur les Tableaux de l'hôpital Saint-Jean de Bruges.* — Passavant, *Voyage artistique en Angleterre et en Belgique.* — Nieuwenhuys, *Description de la Galerie du roi des Pays-Bas.* — Louis Viardot, *Musées de l'Europe.* — Hippolyte Fortoul, *De l'Art en Allemagne.* — *Archives communales de Bruges.*

(1) *Voyez* au sujet de cette miniature le *Messager des Sciences et Arts de la Belgique,* année 1834.

(2) *Voyez* id., année 1839.

(3) Rien de plus parfait en ce genre que les miniatures d'un superbe manuscrit *d'heures* qui appartenait, de père en fils à MM. Debure.

HEMMINGFORD (*Walter* D'), historien anglais, appelé aussi *Walter d'Hemingburgh,* mort en 1347. Il était chanoine de l'abbaye de Gisebuth ou Gisberough, dans le comté de York, et vivait sous le règne d'Édouard III. Il écrivit une histoire d'Angleterre de 1066 à 1308. Cet ouvrage, recommandable par l'exactitude et l'impartialité de l'auteur, a été imprimé d'abord dans les *Historiæ Anglicanæ Scriptores quinque,* de Gale, Oxford, 1687, in-folio, et réimprimé par Hearne, Oxford, 1731, 2 vol. in-8°. Z.

Chalmers, *General Biographical Dictionary.*

HEMMIRLEIN. *Voy.* KEMPIS et MALLEOLUS.

HEMPRICH (*Frédéric-Guillaume*), voyageur et naturaliste allemand, né le 24 janvier 1796, à Glatz, mort le 30 juin 1825, à Massana. Fils d'un chirurgien, il servit dès l'âge de dix-sept ans comme médecin dans l'armée prussienne, et termina plus tard ses études à Breslau et à Berlin. Dans cette dernière ville, il se lia intimement avec Ehrenberg, qu'il accompagna dans ses voyages d'exploration scientifique à travers l'Égypte, la Nubie et l'Arabie. Rétabli à peine des suites d'une piqûre de vipère, il tomba de nouveau malade à Djedda, et mourut à Massana, à l'âge de vingt-neuf ans, d'une fièvre typhoïde. Ehrenberg le fit enterrer dans la petite île de Toulut. Outre des comptes-rendus de voyage, que l'on retrouve dans les ouvrages publiés par M. Ehrenberg, on a de Hemprich une *Histoire naturelle* (Grundriss der Naturgeschichte); Berlin, 1820, dont une seconde édition a été publiée par H.-G.-L. Reichenbach (1829). R. L.

Conv.-Lex., avec additions.

HEMRICOURT (*Jacques* DE), généalogiste et historien belge, né à Liége, en 1333, mort le 18 décembre 1403. Il descendait par les femmes de l'ancienne famille de Dammartin, et son véritable nom de famille était *Tomboir.* Il fut, de 1360 à 1376, secrétaire des échevins de Liége, en 1372 mayeur en féauté pour Raes de Waroux, et la même année secrétaire du tribunal des Douze. Il devint en 1381 membre du conseil privé de l'évêque de Liége, et fut en 1389 élu bourgmestre. Après la mort de sa seconde femme, il fut admis dans l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem.

Hemricourt est surtout connu comme auteur d'un ouvrage qui, comme l'a dit le baron de Reiffenberg, présente un tableau animé de l'ancien état de la société au pays de Liége. Resté longtemps manuscrit, il a été publié sous ce titre : *Miroir des Nobles de Hasbaye, composé en forme de chronique par Jacques de Hemricourt, chevalier de Saint-Jean-de-Jérusalem, où il traite des généalogies de l'ancienne noblesse de Liége et des environs, depuis l'an 1102*

jusques en l'an 1398; *avec l'histoire des guerres civiles dudit pays, qui ont duré l'espace de quarante-cinq ans, et traité de paix qui fut conclu ensuite des dites guerres; mis du vieux en nouveau langage, enrichy d'un grand nombre de figures en taille douce, et dédié à monseigneur le comte de Marchin; par le sieur de Salbray;* Bruxelles, 1673, et, avec un nouveau frontispice, 1715, in-fol. : la traduction de Salbray, d'ailleurs fort infidèle, est presque aussi obscure que l'original. Jalheau, chanoine à Liége, a donné de ce livre une édition (Liége, 1791, in-fol., fig.), dont le comte d'Oultremont de Wégimont avait avancé les frais, mais dont un petit nombre d'exemplaires se trouvent dans le commerce, l'éditeur ayant été forcé de s'expatrier. Enfin, M. A. Vasse en a commencé une nouvelle édition, restée inachevée, et dont les premières livraisons ont seules paru (Bruxelles, 1852, in-fol.). On a aussi de Hemricourt le *Patron de la temporalité des évêques de Liége.* Le baron de Villenfagne a inséré dans ses *Essais critiques sur différents points de l'histoire de Liége* une analyse de cette œuvre, le traité le plus remarquable que nous ayons sur l'ancien droit public de Liége, et M. Polain, après l'avoir collationné sur vingt-sept manuscrits offrant un grand nombre de variantes et d'interpolations, l'a publié presque en entier à la fin du second volume de son *Histoire de l'ancien Pays de Liége.* Loyens, dans son *Recueil héraldique des Bourgmestres de la noble cité de Liége,* attribue à Hemricourt « d'autres curieux recueils », dont il ne donne pas les titres. La bibliothèque royale de Bruxelles possède le manuscrit d'une édition du *Miroir des Nobles de Hasbaye*, préparée par Christophe Butkens, et la copie du *Patron de la Temporalité,* transcrite par le moine chroniqueur Jean de Stavelot. E. REGNARD.

Miroir des Nobles de Hasbaye, prélimin. — Foppens, *Bibliotheca Belgica.* — De Villenfagne, *Esprit des Journaux,* année 1786. — Le même, *Mélanges de Littérature et d'Histoire.* — Dewez, *Histoire du Pays de Liége,* t. II. — Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, t. III, n° 40, 682. — De Reiffenberg, *Archives philologiques*, t. II. — Le même, *Chronique rimée de Philippe Mouskes*, introduction. — *Revue Belge*, t. I. — De Gerlache, *Histoire de Liége, depuis César jusqu'à Maximilien de Bavière*, p. 89. — F. Hénaux, *Biographie des Historiens liégeois : Hemricourt,* dans le *Messager des Sciences historiques de Belgique*, année 1841.

HEMSEN (*Jean-Tychsen*), théologien allemand, né le 15 octobre 1792, à Boldixum, dans l'île de Fœhr (Schleswig), mort à Gœttingue, le 14 mai 1830. Il était fils d'un capitaine de navire. Après avoir étudié à Copenhague et à Gœttingue, il fut, en 1821, reçu docteur en philosophie à cette dernière université, où il devint plus tard professeur extraordinaire en théologie (1823). On a de lui : *Anaxagoras Klazomenensis, seu de vita ejus et philosophia*; Gœttingue, 1821, in-8°; — *Die Authenticitaet der Schriften des Evangelisten Johannes* (Examen de l'authenticité des écrits de l'évangéliste Jean); Schleswig, 1823, réfutation des *Probabilien* (Probabilités) de Bretschneider; — *De Christologia Joannis Baptistæ;* Gœttingue, 1824; — *Der Apostel Paulus, sein Leben, Wirken, und seine Schriften* (L'apôtre Paul, sa vie, ses actions et ses écrits), ouvrage posthume, publié par Luetke et Gœschen; ibid., 1830, in-8°; et quelques autres écrits. Il a fourni des articles aux *Gelehrte anzeigen* (Annonces savantes) de Gœttingue, et à la *Neue kritische Bibliothek* de Seebold. Il a édité *Geschichte und Literatur der Kirchengeschichte*, de Staeudlin; Hanovre, 1827, et *Berengarii Turonensis Liber De sacra Cœna, adversus Lanfrancum;* Leipzig, 1830. E. B.

Luehker et Schrœder, *Lex.* — *Neuer Nekrolog der Deutschen*, 1830, t. I, 422-424.

HEMSKERCK. *Voy.* VÉEN (VAN).

HEMSKERK ou **HEEMSKERK** (*Jacques* DE), navigateur hollandais, tué devant Gibraltar, le 25 avril 1607. Il avait la réputation d'un habile marin lorsqu'en 1595 les états généraux de Hollande et le prince Maurice d'Orange jugèrent convenable de faire une nouvelle expédition pour découvrir un passage à la Chine par le nord-est. Willem Barentz van der Schelling (*voy.* ce nom) venait d'échouer dans une pareille tentative; néanmoins, il affirmait la possibilité de réussir par le Weigats (détroit de Nassau). Il s'offrit de conduire comme pilote la flottille dont Hemskerk serait le commandant, et tous deux mirent à la voile du Texel le 2 juin 1595, avec sept bâtiments de diverses grandeurs. Gérard de Veer les accompagna comme officier et historiographe; Pierre Plancius était leur géographe. Dès le 14 ils côtoyaient la Norvège, et s'avançaient toujours vers le nord-est; le 14 août, par 70° 47', ils découvrirent deux îles, auxquelles ils donnèrent les noms de *Prince Maurice* et de *Comte Frédéric*. Ils étaient déjà environnés de glaçons énormes, et, ne pouvant emboucher le détroit de Nassau, mouillèrent dans une baie qu'ils nommèrent de *Trane*, où ils firent une ample récolte d'huile de baleine. Ils descendirent à terre, et se mirent en rapport avec les indigènes (Samoïèdes), dont ils furent bien reçus. Ce n'est qu'après avoir doublé un cap situé à cinq journées de marche vers le nord, qu'ils entrèrent dans une vaste étendue d'eau s'ouvrant vers le sud-est. Les glaces gênaient alors tout mouvement nautique. Dans leurs longues explorations, les Hollandais perdirent plusieurs des leurs, dévorés par les ours blancs. Ils reconnurent l'*île des États* et le *cap des Idoles* (déjà signalés par Barentz), et tentèrent plusieurs fois de franchir le Weigats. Complétement découragé le 25 septembre par la formation de banquises congelées sous un vent d'est des plus violents, Hemskerk donna le signal du retour; le 30 septembre la flotte se rallia sur l'île de Wardhuis, et y demeura mouillée jusqu'au 10 octobre. Le 18 novembre elle rentra dans la Meuse, après

quatre mois seize jours d'une navigation aussi pénible que stérile.

Le peu de succès de cette tentative et des précédentes décida les états généraux à ne plus en entreprendre d'autres aux frais publics; ils se bornèrent à promettre une prime de vingt-cinq mille florins au navigateur qui trouverait le passage tant cherché. Le conseil de la ville d'Amsterdam équipa alors deux vaisseaux. Jacques de Hemskerk fut nommé maître-capitaine de l'un, Jean Cornelisz Ryp de l'autre; Barentz servait encore de pilote. Gérard de Veer leur fut adjoint comme officier et historiographe. Ils mirent à la voile le 18 mai 1596. Dès le 2 juin ils se trouvaient par les 71° et n'avaient plus de nuit. Ils voyaient trois soleils (double parhélie) et trois arcs-en-ciel sur l'horizon, et le 5, par les 74°, ils furent environnés de glaces flottantes. Le 11 ils prirent terre sur une île où ils eurent à livrer un combat de deux heures contre une bande d'ours blancs. Cette île, située par 74° 30″, reçut le nom de *Beeren-Eilandt* (île aux ours). Le 19, par 81° 11′, ils eurent connaissance du Spitzberg, qu'ils estimèrent être une continuation de la terre de Groenland. C'était le pays le plus septentrional qui ait été découvert jusque alors; néanmoins, ils y trouvèrent de la verdure, des herbes et plusieurs animaux. Ils le relevèrent du 80° au 76°. La boussole marquait une déviation de 16°. Ils redescendirent ensuite au sud jusqu'à Beeren-Eilandt. Le 1er juillet Ryp déclara son intention de mettre le cap au nord et de chercher un passage dans les terres nouvellement découvertes; Barentz, au contraire, voulut porter vers le sud-est. Hemkerk se rangea à cet avis, et les deux bâtiments se séparèrent. Le 17 juillet Hemskerk et son pilote entraient dans la baie de Loms (Nouvelle-Zemble, 74° 40′), et le 7 août ils se trouvaient sous le cap de Troost. Le 25 ils avaient dépassé la Nouvelle-Zemble, et espéraient embouquer le Waigatz, mais les glaces leur en fermèrent l'entrée. Ils voulurent alors revenir en Hollande; mais il était trop tard. Leur navire, enfermé de toutes parts par une barrière solide, ne tarda pas à se disjoindre sous des chocs constamment réitérés et d'une puissance inouïe. Le 15 septembre, il fallut se décider à hiverner par 76° et à construire une hutte avec les épaves trouvées sur la côte ou les bois arrachés au bâtiment. Ce lieu porte le nom de Stroobaï. Sans cesse assiégés par les ours, dont quelques-uns avaient treize pieds de long; enterrés sous la neige, qui ne leur permettait de faire du feu qu'à la condition d'être asphyxiés; presque sans vivres, sans armes et sans vêtements, ce que les malheureux navigateurs eurent à souffrir est innarrable. Durant plus de deux mois ils furent contraints de conserver dans leur hutte les cadavres de leurs camarades que la misère et la maladie avaient frappés mortellement. Cependant Hemskerk, Gérard de Veer et Barentz donnèrent de tels exemples de courage et de résignation que le 14 juin 1597 les survivants des naufragés mettaient en mer sur deux embarcations qu'ils s'étaient construites. Menacés constamment d'être broyés par les glaçons et arrêtés souvent par eux, leur voyage semblait une longue agonie. Chaque jour un nouveau décès éclaircissait les rangs des équipages. L'héroïque Barentz succomba lui-même, le 20 juin, entre le cap des Glaces et celui de Troost. Ils contournèrent la Nouvelle-Zemble, en portant au nord puis à l'ouest. Le 23 juillet, près du cap de Cant (73° 10′), ils descendirent à terre, et ramassèrent « beaucoup de petites pierres de bon or ». Le 28 ils virent pour la première fois depuis treize mois d'autres êtres humains; c'étaient « des Russiens », qui dans deux *loges* (barques) étaient à l'ancre devant l'abbaye de Saint-Laurent, sous le cap du Bastion; ils en obtinrent quelques vivres; mais l'ignorance de la langue russe empêcha les Hollandais d'apprendre la route qu'ils devaient suivre. Ils mirent néanmoins le cap au sud-sud-ouest, et après s'être égarés plusieurs fois, le 18 août ils entrèrent dans la mer Blanche, qu'ils traversèrent, et atterrirent à Kola, où ils eurent la joie de retrouver, le 2 septembre, Jean Cornelisz Ryp avec son bâtiment intact. Quant aux naufragés, ils n'étaient plus que douze, et venaient de faire trois cent quatre-vingt-une lieues sur deux barques non couvertes. Pour consacrer le souvenir d'un si long et si périlleux voyage, ils demandèrent la permission au grand-duc de Moscovie de déposer deux embarcations dans la maison des marchands de Kola. Le 29 octobre Hemskerk entrait enfin dans la Meuse. Ses concitoyens le reçurent avec distinction, et lui confièrent de nouveau la direction de plusieurs expéditions destinées pour les Indes. En avril 1601, il partit du Texel avec Jacques Grenier et Wolphart Harmanz (*voy.* ce nom), ayant sous leurs ordres treize vaisseaux, qui se dispersèrent dans les différents ports de la mer du Sud. Parti de Bantam avec deux vaisseaux pour aller charger à Johor, Hemskerk rencontra une caraque portugaise qui venait de Macao avec une riche cargaison et plus de sept cents hommes d'équipage; il l'attaqua, et la prit après un léger combat. Il renvoya presque tous ses prisonniers sans rançon, obtint d'eux et de leurs amis les lettres les plus honorables, qu'il produisit dans tous les ports des Indes, et détruisit l'idée, généralement répandue dans ces parages, que les Hollandais n'étaient que des pirates sans humanité et sans honneur. En 1607 Hemskerk était amiral en chef des Provinces-Unies; avec vingt-six vaisseaux, il attaqua le 25 avril, devant Gibraltar, la flotte espagnole, qui comptait cinquante voiles et était protégée par les feux de terre. Au milieu du combat, Hemskerk eut la cuisse emportée par un boulet; et malgré cette grave blessure il ne cessa de commander qu'en expirant, et sa victoire fut complète. Ses concitoyens lui firent des obsèques magnifiques; le bronze, le marbre et le burin

perpétuèrent sa mémoire. La relation de ses voyages vers le pôle arctique a été rédigée et publiée par Gérard de Veer (1), Amsterdam, 1598, in-fol.; trad. en français, Paris, 1599, et Amsterdam, 1600 et 1609, in-12, sous le titre de *Vraie Description de trois Voyages de mer par les navires de Hollande et Zélande, le long de la Norvège, de la Moscovie, et de la Tartarie, pour aller aux roïaumes du Cathaï et de la Chine, en* 1596. Alfred DE LACAZE.

Recueil des Voyages qui ont servi à l'établissement de la Compagnie (hollandaise) *des Indes orientales*, etc., t. I, p. 69-209. — Mentelle, *Histoire générale des Voyages*. — Du Bois, *Vies des Gouverneurs hollandois aux Indes orientales*, p. 6 et 10. — Huet, *Vue du Commerce des Hollandois*, chap. XIII. — Sallengre, *Essai d'une Histoire des Provinces-Unies*, p. 63-67. — Van Meteren, *Histoire des Pays-Bas*, in-fol., 495. — Grotius, *Annales*, l. XI.

HEMSTERHUYS (*Tibère*), philologue hollandais, l'un des plus grands critiques du dix-huitième siècle, né à Groningue, le 1er février 1685, mort à Leyde, le 7 avril 1766. Son père, François Hemsterhuys, médecin distingué et ami éclairé des lettres, cultiva avec soin les heureuses dispositions qu'il annonça de bonne heure. Dès l'âge de quatorze ans, le jeune Hemsterhuys était entré à l'université de Groningue. Jean Bernoulli, dont il suivait les leçons, et qui n'eut pas de peine à deviner tout ce que son élève serait un jour, s'attacha particulièrement à lui. Sous cet habile maître, Hemsterhuys fit des progrès si rapides dans les mathématiques et la philosophie qu'il se plaça bientôt au premier rang de ses élèves. Après avoir passé quelque temps à l'université de Groningue, il se rendit à Leyde, où l'attirait la réputation de Perizonius, qui y enseignait les belles-lettres et surtout l'histoire ancienne avec un succès inconnu jusque là. A Leyde Hemsterhuys eut bientôt fixé l'attention des curateurs de l'Académie, qui le chargèrent du soin de mettre en ordre les manuscrits de la bibliothèque. Après ce choix, très-flatteur pour un si jeune homme, personne ne douta plus que Hemsterhuys ne succédât à J. Gronovius dans la chaire de littérature grecque qu'il occupait; mais Gronovius mort, des intrigues vinrent mettre obstacle aux bonnes dispositions des curateurs de l'Académie, et la chaire fut donnée à Havercamp. En 1704, à peine âgé de dix-neuf ans, Hemsterhuys fut appelé à Amsterdam pour y professer les mathématiques et la philosophie; mais il ne se laissa pas détourner par ces nouvelles occupations de la culture des lettres anciennes. Il trouva à Amsterdam J. Broekuys, Bergler, Küster, avec lesquels il se lia d'une étroite amitié. Ce fut peu après son arrivée dans cette ville que, sur l'invitation de Grævius, il se chargea de terminer l'édition du lexique de Pollux, que Lederlin avait commencée; cette édition parut en 1706, et mérita au jeune éditeur les suffrages des savants. Mais des lettres qu'il reçut de Bentley, et dans lesquelles ce grand critique corrigeait plusieurs passages des poëtes comiques cités par Pollux, passages que n'avait pas heureusement corrigés Hemsterhuys, vinrent bientôt troubler la satisfaction que lui avait causée ce premier succès. Un profond découragement s'empara de lui; il fut au moment de renoncer à ses études favorites, et pendant deux mois entiers il n'osa pas ouvrir un auteur grec. Il finit cependant par reprendre courage, et comprit qu'il n'était pas raisonnable de se vouloir comparer, lui novice, à un critique aussi exercé, aussi consommé que Bentley. Il résolut donc de refaire son éducation philologique. Bentley fut le modèle qu'il se proposa. Il se mit à relire tous les écrivains grecs, en commençant par le plus ancien pour arriver, en suivant l'ordre des temps, jusqu'au plus moderne. Il lisait toujours la plume à la main, notant tout ce qui pouvait servir à éclaircir la langue, l'histoire, la philosophie, les mœurs, les usages de l'antiquité. Cet exercice lui fit amasser les trésors d'érudition qu'il répandit plus tard avec tant d'abondance dans ses différentes productions, et lui donna de la langue grecque cette connaissance intime et profonde par où il surpassa tous ceux qui l'avaient précédé. Il ne se borna pas, comme le faisaient presque tous les savants de son temps, à lire les poëtes, les orateurs, les historiens, les grammairiens; mais, imitant l'exemple des savants qui avaient illustré l'époque de la renaissance, il fit entrer dans le cercle de ses lectures les philosophes, les mathématiciens et les astronomes. Il joignit à toutes ces études celle des monuments de l'art antique, qu'il regardait comme nécessaire non-seulement pour arriver à une intelligence plus parfaite des anciens auteurs, mais encore pour se former au sentiment du beau. Toutefois, il considéra constamment la connaissance approfondie de la langue comme le fondement nécessaire de toutes les autres connaissances. Il introduisit dans l'étude de la langue grecque une méthode fondée sur l'analogie, et qui consistait à ramener chaque mot à ses éléments primitifs, et à partir de là pour en observer les modifications, les transformations successives. Cette méthode, qui fut développée encore par son élève Valckenaër, et par Lennep, n'a pas été accueillie par le reste de l'Europe savante avec la faveur qu'elle avait obtenue en Hollande, où même aujourd'hui elle a beaucoup perdu de son crédit. Mais le grand, le durable service que rendit Hemsterhuys aux écoles de son pays, ce fut d'y

(1) « Vers la fin de décembre, rapporte de Veer, le cuir des souliers gela dans les pieds aussi dur que si c'eût été de la corne, si bien qu'il n'y eut plus moyen de s'en servir. Les distributions furent arrêtées, car le vin de Serez (Xères), qui est fort chaud, gela aussi. Le feu ne sembloit plus avoir sa chaleur ordinaire, ou du moins elle ne pouvoit passer aux objets qui en étoient proches; car il falloit brûler ses bas avant que la chaleur se fît un peu sentir aux piés, et l'on n'auroit pas senti la brûlure si l'odorat n'en eût point été frappé. Il y avoit contre le plancher et la muraille de la hute de la glace épaisse de deux doigts, et il y en avoit même dans les lits où les gens étoient couchés. »

remettre en honneur l'étude du grec, trop négligée avant lui. Juste Lipse, qui avait professé les belles-lettres à Leyde peu après la fondation de l'université, n'avait pas craint de dire que la connaissance du grec pouvait faire honneur à un savant, mais qu'elle ne lui était pas nécessaire; et peut-être cette doctrine aurait-elle prévalu, si Joseph Scaliger, qui lui succéda, n'était venu fonder en Hollande, par son exemple autant que par ses leçons, l'étroite alliance des lettres grecques et latines. Les Grotius, les Heinsius, les Gronovius, les Grævius (*voy.* tous ces noms) marchèrent dans la même voie; mais après ces habiles critiques, l'étude du grec fut sinon entièrement abandonnée, du moins fort négligée, et pour retenir les muses grecques, près de s'enfuir, comme dit Ruhnkenius, élève et panégyriste d'Hemstershuys, il ne fallait rien moins qu'un autre Scaliger. La Hollande le trouva dans Hemsterhuys; et ce fut sans doute grâce à l'heureuse révolution qu'il opéra dans les études, que ce pays sut ressaisir le sceptre de la critique classique, qu'il conserva pendant tout le dernier siècle.

En 1717, Hemsterhuys avait été appelé d'Amsterdam à Franeker comme professeur de grec et d'histoire nationale; en 1740, il passa avec la même qualité à l'université de Leyde, où il mourut. Il était parvenu à sa quatre-vingt-deuxième année, conservant jusqu'au dernier moment toute la vigueur de son esprit. Sa mémoire seule s'était affaiblie vers la fin de sa vie.

On a d'Hemsterhuys : les trois derniers livres de l'*Onomasticon* de Julius Pollux, pour compléter l'édition dont les sept premiers livres avaient été soignés par Lederlin; Amsterdam, 1706, in-fol.; — *Luciani Colloquia et Timon;* Amsterdam, 1708, in-12, 1732; Bâle, 1771, in-12; — *Aristophanis Plutus;* Harling, 1744, in-8°; Leipzig, 1811, in-8°; — *Luciani Opera;* Amsterdam, 1743, 4 vol. in-4°. Hemsterhuys n'a soigné à peu près que le tiers de cette édition (jusqu'à la 521e page du premier volume); l'extrême lenteur qu'il mettait dans son travail força les éditeurs, les Wetstein, à s'adresser à Reitzius et à Gesner, qui terminèrent l'édition d'une manière peu digne du commencement; — *Notæ et emendationes ad Xenophontem Ephesium*, dans les *Miscellanea critica* d'Amsterdam, III-VI vol.; — *Observationes ad Chrysostomi Homilias,* à la fin du commentaire de Raphel sur le *Nouveau Testament;* — *Orationes;* Leyde, 1784 : recueil de six harangues prononcées dans des solennités académiques, et publiées par Valckenaër, un des plus illustres disciples d'Hemsterhuys. Ce cadre admettant plus de suite et de développement de style que de notes critiques ou un commentaire, fait mieux apprécier l'élégante latinité du célèbre philologue. Voici les titres de ces discours, avec la date de l'année où ils furent prononcés : *Orat. inauguralis de græcæ linguæ præstantia;* Franeker, 1720; — *Orat. de mathematum et philosophiæ studio cum literis humanioribus conjungendo;* 1705; — *Orat. funebris in memoriam Campegii, Vitringæ filii;* ibid., 1730; — *De Paullo Apostolo;* ibid., 1730; — *De literarum humaniorum studiis ad mores emendandos virtutisque cultum conferend.;* Leyde, 1740; — *Panegyrica ad celsum principem Arausii et Nassaviæ;* ibid., 1747; — *In obitum G. Arnaldi;* — la traduction latine des *Oiseaux* d'Aristophane dans l'édition de Kuster; de savantes notes dans le *Thomas Magister* de Bernard, dans l'*Hesychius* d'Alberti, dans le *Callimaque* d'Ernesti, dans le *Properce* de Burmann. Les papiers et les recueils d'Hemsterhuys passèrent entre les mains de son fils François, qui se proposait de les léguer à la bibliothèque publique de Leyde, et qui autorisa même Ruhnken à faire part de cette intention au public. Mais, soit que ces papiers aient été détruits ou qu'ils aient été dispersés, il ne fut pas possible de les retrouver après la mort de François Hemsterhuys, et la bibliothèque de Leyde fut privée de ce trésor philologique.

[Ev. de Sahune, dans l'*Enc. des G. du M.*, avec des additions par Y.]

Ruhnken, *Elogium Tiberii Hemsterhusii;* Leyde, 1768, in-8°. — Rinck, *Tiber. Hemsterhuys und David Ruhnken;* Kœnigsberg, 1801, in-8°. — Sax, *Onomasticon*, t. VI, p. 100 et 638. — Ersch et Gruber, *Encyklopædie.*

HEMSTERHUYS (*François*), archéologue et philosophe hollandais, fils du précédent, né à Groningue, en 1720, mort au mois de juin 1790. Il était premier commis de la secrétairerie d'État du conseil des provinces unies des Pays-Bas, place qu'il conserva jusqu'à sa mort. Ces fonctions, tout en assurant son bien-être, lui laissaient de nombreux loisirs, et lui permirent de cultiver les beaux-arts, les lettres et la philosophie. Il ne cherchait point la réputation. Ses ouvrages, imprimés d'abord à un très-petit nombre d'exemplaires, ne furent réunis qu'après sa mort. Si nous cherchons à le classer comme philosophe, c'est à l'école sentimentale qu'il appartient par ses doctrines, par sa direction morale, et par les sujets qu'il a traités. Il a toutes les qualités comme les défauts de cette école. Avec un certain vague dans l'expression, qui ne reproduit pas les idées avec toute la netteté désirable, il a une originalité sinon très-frappante, du moins attrayante par de nobles instincts, et surtout par un sens moral très-délicat. Il y joint d'ailleurs une grande liberté d'esprit et une absence de préjugés rare en tous temps. Il est plus psychologue que métaphysicien, et plus moraliste que psychologue : lui-même il se rattachait volontiers à l'école socratique, admirant par-dessus tout le bons sens du fils de Sophronisque, et y mêlant parfois quelque chose du souffle poétique qui animait Platon. La théorie du beau dans les arts et les questions de philosophie pratique sont celles qu'il traite avec prédilection. Pour la publication de ses idées, il a

choisi la langue française, et à part quelques légères incorrections, il n'écrit pas sans un certain charme; mais ce qu'un lecteur français regrette dans ses ouvrages, c'est surtout l'absence de précision. En 1769 parut son premier ouvrage, une *Lettre sur la Sculpture*. L'auteur avait alors quarante-neuf ans. Selon lui, l'objet le plus beau est celui qui nous donne le plus grand nombre d'idées à la fois : l'âme veut avoir une multitude d'idées dans le plus court espace de temps possible : de là les ornements dans les arts du dessin, de là les accords en musique. Le beau dans les arts est toujours un tout dont les parties sont si artistement combinées, que l'âme peut en faire sans peine la liaison : c'est ainsi que l'auteur explique la loi de l'unité comme condition du beau. L'homme dont le goût est exercé opère rapidement cette liaison des parties, que l'esprit moins cultivé fait lentement et avec peine.

En 1770, Hemsterhuys publia la *Lettre sur les Désirs*, qui fait suite à la précédente. D'après lui, tout tend naturellement à l'unité; c'est une force étrangère qui a décomposé l'unité totale en individus, et cette force est Dieu. Le but de l'âme lorsqu'elle désire est l'union la plus intime et la plus parfaite de son essence avec celle de l'objet désiré. Le dégoût naît de l'impossibilité de l'union parfaite. La *Lettre sur l'Homme et ses rapports*, 1772, développe une idée favorite de l'auteur : ce qui constitue le degré de perfection dans les intelligences, « c'est la quantité plus ou moins grande d'idées coexistantes que ces intelligences pourront offrir et soumettre à leur faculté intuitive ». Les idées sont en raison de nos rapports avec le monde. A la face visible de l'univers, à sa face tangible, sonore, à sa face morale, répondent dans l'homme des organes et des facultés par lesquels il est mis en contact avec ces divers aspects de l'univers. L'organe tourné vers la face morale est ce qu'on appelle cœur, sentiment, conscience : peut-être y a-t-il des animaux pourvus d'un organe que nous n'avons pas, et qui est tourné vers un aspect de l'univers inconnu pour nous. Le plus grand bonheur auquel l'homme puisse aspirer réside dans l'accroissement de la perfection ou de la sensibilité de l'organe moral, ce qui le fera mieux jouir de lui-même et le rapprochera de Dieu. La plus grande sagesse à laquelle il puisse prétendre consiste à mettre toutes ses actions et toutes ses pensées en accord avec son organe moral, sans s'inquiéter des institutions humaines ou de l'opinion des autres »; — *Éloge de M. Fagel*, secrétaire du gouvernement hollandais : il n'y a d'important à citer que cette pensée : « Les grandes âmes sont des germes « qui poussent dans l'éternité. » — *Sophyle, ou de la philosophie*; 1778 : dialogue entre un matérialiste et un spiritualiste, qui contient une triple démonstration de la différence de l'âme et du corps. Le système des facultés de l'âme tel qu'Hemsterhuys le concevait se trouve dans deux dialogues intitulés, l'un *Aristée, ou de la Divinité*, 1779; l'autre, *Simon, ou des facultés de l'âme*, 1787. L'auteur reconnaît quatre facultés distinctes : 1° l'*imagination*, réceptacle de toutes nos perceptions, réservoir de toutes les idées qui nous viennent du dehors ou que l'intellect compose; 2° l'intellect, faculté supérieure à l'imagination, qui compare les idées, en dispose, les met en ordre et les gouverne; 3° la *velléité*, ou la faculté de vouloir et d'agir; elle tient à l'essence de l'âme elle-même; elle constitue son activité, et la manifeste par des actes particuliers; 4° enfin, le *principe moral*, tantôt sensible et passif, tantôt actif : comme passive, cette faculté est affectée de tous les sentiments, tels que l'amour, la haine, la pitié, la colère, etc.; comme active, elle travaille sur ces sentiments, de même que l'intellect travaille sur les idées; elle juge si les actes volontaires sont conformes à la justice; et en tant que conscience, elle résiste à l'injuste. Les hommes, doués de l'imagination, de l'intellect et de la velléité, manquaient de lien naturel avant d'avoir la faculté morale; ils vivaient isolés ou en état de guerre ; jusqu'à ce que l'amour devint le lien qui les unit, en les habituant à sentir dans les autres, à jouir et à souffrir de leurs plaisirs ou de leurs souffrances. Le degré d'énergie et d'intensité auquel s'élève chacune de ces facultés, leur équilibre, ou la prépondérance que l'une prend sur les autres, décident de la valeur des hommes, et font la diversité de leurs caractères. Il serait aisé de faire ressortir ce qu'il y a de peu rigoureux dans cette classification, et surtout dans ce rôle tour à tour actif et passif donné au principe moral; mais, nous l'avons déjà indiqué, ce vague et ce défaut de précision sont un des traits qui caractérisent l'école sentimentale. C'est aussi un des reproches les plus fondés que l'on puisse articuler contre les doctrines d'un des principaux représentants de cette école, Jacobi, dont les ouvrages offrent plus d'une analogie avec ceux de Hemsterhuys : ces deux philosophes éprouvaient d'ailleurs l'un pour l'autre une vive sympathie. Dans un autre opuscule, publié en 1787, *Alexis, ou de l'âge d'or*, il dit : « L'homme « est comme le poisson tiré de l'eau, qui s'agite, « se démène; il ne jouira complètement de son « existence que lorsqu'il sera plongé dans les « eaux d'où il est sorti, et où seulement il aura « toute la plénitude de ses facultés. » Sans pénétrer jamais à une grande profondeur, Hemsterhuys a un sentiment assez vif du monde moral. En lisant ses divers ouvrages, on sent comme l'émanation d'une belle âme : ils ont été recueillis sous le titre de *Œuvres philosophiques*; Paris, 1792, 2 vol. in-8°; ibid., 1809, id.; Louvain, 1827, 2 vol. in-18. Dans ces deux éditions on a ajouté aux ouvrages déjà cités quelques opuscules inédits, savoir : *Simon, ou des facultés de l'âme*; — *Lettre de Dioclès à Diotime sur l'Athéisme*; — *Lettre de M. Ja-*

cobi à Hemstershuys; — Lettre de Herder sur l'amour et l'égoïsme. ARTAUD.

Van de Weyer, *Notice sur Hemsterhuys et coup d'œil sur sa philosophie*, en tête de l'édit. de 1827. — Crane, *Byzanderheden, de familie Hemsterhuys betreffende*; Leyde, 1827, in-8°. — Meyboom, *Comment. de Franc. Hemsterhusii meritis*; Groningue, 1840, in-8°.

HENAO (Le P. *Gabriel*), érudit espagnol, né en 1611, mort en 1704. Il fit ses études à Valladolid et à Medina, entra dans la Compagnie de Jésus à Salamanque dès l'âge de quinze ans. Il passa la plus grande partie de sa longue vie dans cette dernière ville, où il enseigna jusqu'à quatre-vingt-dix ans la philosophie et la théologie. Il séjourna quelques années à Pampelune, où il écrivit l'histoire de la Biscaye. Henao était regardé comme l'un des hommes les plus savants de l'Espagne. Néanmoins il fut plutôt un compilateur passable qu'un bon écrivain. On a de lui : *Empyreologia, sive philosophia christiana de empyreo cœlo*, en deux parties; Lyon, 1652, in-fol. « C'est, dit Moréri, un traité du ciel empyré, dans lequel l'auteur prétend résoudre toutes les questions qu'un philosophe chrétien peut faire sur cette matière »; — *De sacrosancto Eucharistiæ Sacramento*; Lyon, 1655, in-fol.; — *De Scientia media historice propugnata*; Lyon, 1655, et Salamanque, 1665, in-fol.; — *De Missæ Sacrificio divino atque tremendo Tractatio scolastica, moralis, expositiva et canonica*; Salamanque, 1658; — *Practica moralis et canonica*; Salamanque, 1659 et 1661, in-fol.; — *Theologia Scientiæ mediæ secta*; Lyon; — *Illustraciones de Vizcaya*; Saragosse, 1637; — divers écrits sur la théologie morale, la Bible, etc. A. L.

Bibliotheca Societatis Jesu. — Nicolas Antonio, *Bibliotheca* (nova) *Scriptorum Hispaniæ*, t. I, p. 506. — *Mémoires de Trévoux*, août 1704. — Moréri, *Grand Dictionnaire historique*. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

* **HÉNAULT** (*François*), libraire français du dix-septième siècle, grand-père du président Hénault, publia en 1664 une traduction des *Lettres choisies* de Cicéron, dédiée au prince d'Elbeuf. « Elle a été probablement adoptée par plusieurs pensions, dit Barbier, car il s'en est fait plusieurs éditions; la seconde parut en 1670, et j'en connais une de 1691. Elle a été remplacée en 1695 par la traduction d'un anonyme que le libraire de Paris Simon Bernard dédia au fils aîné du ministre Louvois. François Hénault n'est pas le premier qui ait formé ce bon choix parmi tant de lettres si estimées. Il était connu avant lui sous la dénomination d'*Épîtres selectes*, et c'est sous ce titre qu'en l'année 1664 le libraire Simon Benard obtint un privilége pour imprimer une autre traduction française de ces épîtres, avec le texte latin en regard. » — Le fils de François Hénault devint fermier général. J. V.

Barbier, *Examen critique et compl. des Dict. histor.*

HÉNAULT (*Charles-Jean-François*), historien français, petit-fils du précédent, né à Paris, le 8 février 1685, mort dans la même ville, le 24 novembre 1770. Son père, fermier général, était un « homme riche, dit M. Sainte-Beuve, qui aimait les lettres, et même assez particulièrement pour prendre le parti de Corneille contre Racine, et pour se mêler à cette petite guerre que soutinrent Thomas Corneille et Fontenelle ». Le jeune Hénault était d'une constitution délicate. Il fit ses études au collége des jésuites et sa philosophie au collége des Quatre-Nations. « Il se distingua dès l'abord, ajoute M. Sainte-Beuve, par une grande facilité et du talent d'écrire. Il eut pour condisciples et pour amis de collége quantité de fils de famille qui devinrent des personnages, et avec qui il resta lié. » Il avait quinze ans lorsque Massillon débuta avec éclat dans la prédication : plein d'enthousiasme, Hénault ambitionne de pareils succès; il se fait recevoir à l'Oratoire, y prend l'habit, et y reste deux ans. Il en sortit avec autant de facilité qu'il y était entré. Plusieurs de ses supérieurs le regrettèrent, et l'un d'eux même le pleura. Massillon, qui l'avait mieux jugé, dit en riant : « Mon père, est-ce que vous avez jamais cru qu'il nous resterait? » Mais (nous citons encore M. Sainte-Beuve) « il demeura toujours quelque chose au président Hénault de ces années passées à l'Oratoire; il lui arriva plus d'une fois d'en regretter l'innocence et la paix; il a même célébré en vers ces agréables ombrages où se menaient de doux et sérieux entretiens; ces retraites riantes, disait-il, *où le désir est calme et la chaîne légère*. Il en conserva mieux qu'une impression sensible, il en sauva quelques principes, qu'il retrouva en avançant dans la vie, et qui le rattachent au dix-septième siècle. En attendant, il entra dans le monde, et se mit à vivre de la vie la plus répandue et la plus diversement amusée. »

Il fréquenta d'abord le monde de la finance, où il rencontrait des gens de qualité. Il voyait aussi les coryphées de la littérature, et les réunissait dans des soupers, qui devinrent fameux. Reçu conseiller au parlement de Paris avec dispense d'âge, en 1706, il concourut l'année suivante à l'Académie Française, et remporta le prix pour un discours sur ce sujet : *Qu'il ne peut y avoir de véritable bonheur pour l'homme que dans la pratique des vertus chrétiennes*. En 1708 il concourut à l'Académie des Jeux floraux, pour un discours dont le sujet était : *L'incertitude de l'avenir est un bien qui n'est pas assez connu*. Hénault eut le premier prix, Lamotte le second. En 1709 Hénault n'eut à l'Académie Française qu'un accessit sur cet autre sujet : *Rien ne rend l'homme plus véritablement grand que la crainte de Dieu*. Les auteurs de l'approbation pour l'impression de ce discours, qui sont le théologal de Paris et le curé de Saint-Eustache, ne peuvent contenir leur admiration pour ce morceau, « que la piété et l'éloquence, disent-ils, semblent avoir formé de concert ». En 1710 Hénault devint président en la première chambre aux enquêtes. En 1713 il donnait à la Comédie-

Française, sous le nom de Fuzelier, une tragédie de *Cornélie*, qui n'eut que cinq représentations. « Le sujet, dit M. Sainte-Beuve, est une passion pour une vestale, et l'auteur, qui appelle cette pièce un accident de l'amour, avait dû y peindre quelque ardeur réelle qu'il éprouvait alors, et à travers peut-être une grille de couvent. Mais ce qui procurait au président plus de réputation que cette *Cornélie*, aussitôt oubliée, c'étaient des couplets dans le genre de ceux qui commencent ainsi, et qui ont en effet moins de fadeur qu'ils n'en promettent :

Il faut, quand on s'aime une fois.
S'aimer toute la vie ;

une vraie romance. Ces couplets, ou d'autres du même ton, chantés et applaudis aux soupers du président, faisaient bientôt les délices des toilettes et des boudoirs. Il prenait pied partout dans la meilleure société, même en cour. Cependant, il trouvait du temps pour des applications plus graves ; son esprit, juste, cherchait à simplifier tout ce qu'il étudiait, et se dirigeait avec utilité sur l'histoire. »

L'hôtel Sully accueillit favorablement Hénault. « L'esprit, la naissance, le bon goût, les talents se donnaient alors rendez-vous à l'hôtel de Sully, *dit* M. Fr. Barrière. Jamais, à ce qu'il paraîtrait, société ne fut ni mieux choisie ni plus variée ; les caractères y étaient différents sans être opposés ; le savoir s'y montrait sans pédantisme, et la liberté qu'autorisaient les mœurs y paraissait tempérée par les bienséances. » Dans ses *Mémoires*, Hénault dit : « M. de Sully se ressentait d'avoir vécu avec des gens d'esprit, comme un flacon retient longtemps l'odeur d'un parfum qu'on a versé. » Hénault rencontrait à l'hôtel de Sully : Caumartin, l'abbé de Bussy, le président de Maisons, Chaulieu, Fontenelle, le comte d'Argenson, le président de Lamoignon, Ramsay, Voltaire, beaucoup de seigneurs qu'on appelait alors des *petits maîtres*, la duchesse de Villars, Mme de Flamarens, Mme de Gontaut, pour qui Hénault fit la chanson qui commence par ce vers :

Quoi ! vous partez, sans que rien vous arrête.

Hénault fut aussi très-répandu dans la société de la duchesse du Maine. Il fut un des courtisans les plus assidus, un des hôtes les plus recherchés de la petite cour de Sceaux. Plus tard il fréquenta la maison de la marquise de Lambert, où, dit-il, « je dogmatisais le matin et chantais le soir ». Il était reçu encore chez la maréchale de Luxembourg, chez le duc de Nivernais, etc., etc.

« A ne consulter que ses productions légères, dit Palissot, le président Hénault n'était pas précisément un homme de lettres : c'était plutôt un homme de bonne compagnie, un amateur éclairé, qui se plaisait avec les gens de lettres, aimait à leur être utile, qui les secondait quelquefois, et que sa fortune avait mis à portée d'obtenir d'eux et des gens du monde une grande considération ; il la méritait par son esprit, par ses mœurs douces, par l'aménité de son caractère. »

En 1718, il accompagna l'ambassadeur français Morville en Hollande, où son habileté fut distinguée par les Hollandais, et particulièrement par le grand-pensionnaire Heinsius.

Le 22 février 1723, un lit de justice devait être tenu pour la déclaration de la majorité du roi. Louis XV devait y parler, le régent aussi, le chancelier ou le garde des sceaux également, et enfin le premier président du parlement devait répondre. Le cardinal Dubois cherchait quelqu'un pour faire convenablement et avec tact tous ces discours officiels, moins celui du premier président. Il en parla à d'Argenson cadet, alors lieutenant de police. Celui-ci indiqua son ami le président Hénault. Dubois se prit à rire, ne connaissant le président que par ses chansons et ses galanteries. D'Argenson le rassura, et lui dit qu'il pouvait se fier à Hénault. De son côté, le premier président de Mesmes parla de son discours prochain à Hénault et des divers canevas qu'il en avait fait faire par plusieurs conseillers ; il lui demanda de mettre tout cela en ordre et de lui rédiger un discours : ce que Hénault fit volontiers. Le jour de la séance arriva : « M. d'Argenson et moi, dit le président Hénault, nous nous étions mis à côté l'un de l'autre, fort curieux de savoir si le cardinal aurait fait usage de mon travail, si le garde des sceaux aurait consenti à adopter un discours qu'il n'avait pas composé ; enfin, si M. le premier président en aurait fait autant. Jamais, que l'on me pardonne ce petit mouvement de vanité, jamais je n'ai eu un plaisir plus vif que de m'entendre réciter mot pour mot : ce qui augmente le mérite de l'ensemble de ces discours, c'est la variété des tons qu'il a fallu prendre. » En effet « Hénault sur son siége, dit M. Sainte-Beuve, pouvait sourire et jouir à bon droit du succès de sa pièce : elle avait mieux réussi cette fois que *Cornélie*, et les acteurs étaient de première qualité ». Hénault fut reçu la même année, 1723, à l'Académie Française, à la place du cardinal Dubois. Il fit un discours tout à la louange de son prédécesseur, comme le veut l'usage académique ; mais dans l'intervalle de son élection à sa réception le régent mourut lui-même, le 2 décembre. Hénault dut refaire sa harangue « parce que, dit-il, ce qu'il convenait de dire sous le régent n'était plus de saison sous M. le duc, qui lui succéda ». Mais Morville, son ami intime, devenu ministre des affaires étrangères à la place du cardinal Dubois, ayant été choisi par l'Académie pour répondre au récipiendaire, n'eut pas le temps de rédiger son discours, et pria Hénault de le lui composer, ce qu'il fit hardiment, « se donnant le plaisir, dit M. Sainte-Beuve, de se célébrer lui-même par la bouche de son ami ». — Plus tard Hénault fut nommé de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres.

La reine Marie Leczinska, qu'il comparait ma-

gnifiquement *à la grande reine Blanche*, l'avait pris en affection, et lui donna la charge de surintendant de sa maison, après la mort de Bernard de Coubert, qui avait acheté cet office trois cent mille francs. Hénault fut assez délicat pour partager par moitié les appointements de cette place avec la veuve de son prédécesseur. Quoique homme de plaisir et auteur de chansons plus qu'épicuriennes, il plaisait beaucoup à cette reine dévote et austère, qui le recevait dans ce qu'il appelle ses *cabinets*, où elle vivait comme une simple particulière, et s'amusait, tout en travaillant à quelque ouvrage de femme, à analyser devant lui les fruits de ses lectures. Une fois elle lui demanda un cantique sur des paroles du psalmiste : il fit un petit chant d'amour, dont Dieu était censé l'objet, mais qui sentait bien davantage l'amour de la créature. « Si la bonne reine prenait ceci pour des inspirations du roi-prophète, dit M. Barrière, il fallait qu'elle n'eût jamais entendu d'opéra comique. » Un jour, Marie Leczinska étant entrée chez une duchesse au moment où celle-ci écrivait une lettre au président, la reine ajouta au bas du billet : « Devinez quelle est la main qui vous souhaite ce petit bonjour ! » Hénault mit à la suite de sa réponse :

Ces mots tracés par une main divine
Ne m'ont causé que trouble et qu'embarras :
C'est trop oser si mon cœur le devine,
C'est être ingrat que ne deviner pas.

Son *Nouvel Abrégé chronologique de l'Histoire de France* parut en 1744. Hénault en fit paraître huit éditions de son vivant. « J'ai composé ce recueil pour mon usage particulier, dit l'auteur en tête de son livre ; quand il a été achevé, on l'a trouvé utile. » Jusqu'à la fin de sa vie il s'occupa à perfectionner, à améliorer ce livre. « Cet ouvrage, dit Desessarts, suppose des connaissances très-profondes dans notre histoire. Plus on en a fait soi-même une étude réfléchie, plus on est étonné qu'un livre où toutes les matières ne paraissent pour ainsi dire qu'effleurées, présente une notion si exacte, si précise de tout ce que les annales françaises renferment de plus intéressant. Ce qui surprend encore davantage, c'est que dans un volume si concis les principaux faits soient présentés de manière à faire distinguer aisément à tout lecteur ce qu'il doit admettre comme vrai, rejeter comme faux et discuter comme douteux. Aucun livre n'était susceptible d'une plus grande quantité d'erreurs excusables ; cependant la critique la plus sévère n'en a trouvé qu'un petit nombre. C'est par son attention à ne pas s'écarter de la vérité que l'ouvrage du président Hénault est devenu le modèle de tous ceux qui ont donné après lui de nouveaux abrégés chronologiques ; mais aucun livre de ce genre n'a paru digne encore d'être comparé au sien. Aucun n'a rempli avec la même étendue le but qu'il s'était proposé. A ce mérite l'ouvrage du président Hénault en joint un autre, celui d'être utile, non-seulement à quiconque est versé dans l'étude de notre histoire, mais encore à ceux qui veulent s'en instruire. C'est pour les savants une table bien faite, qui leur épargne des recherches et qui leur rappelle à l'instant ce qui pouvait leur être échappé ; c'est pour les autres une très-utile instruction élémentaire ; et si cet abrégé ne présente pas toujours de grandes vues, il n'en est aucun du moins où les faits aient été mieux discutés, placés dans un ordre plus convenable, et où l'on trouve plus de réflexions judicieuses, toujours exprimées avec précision. » On lui reproche cependant une partialité condamnable, qui tait ou excuse toutes les fautes du pouvoir ; d'autre part, il renferme des portraits bien tracés, des observations judicieuses, de fines appréciations. « L'*Abrégé chronologique* du président Hénault, disait encore dernièrement M. Ed. Thierry, a ce précieux avantage de ne jamais présenter les hommes ou les événements isolés. A chaque règne, tout le groupe de la dynastie, des princes étrangers, des ministres, des hommes de guerre, des magistrats, des savants, des illustres, toute la génération et les diverses générations se reforment. Sous chaque année, présents ou lointains, les faits se disposent jour par jour et s'expliquent par leurs rapports mutuels. Le cadre est excellent. La science historique a beaucoup acquis depuis ; mais tout ce qu'elle a découvert, tout ce qu'elle exhume, tout ce qu'elle exhumera encore, peut entrer dans ce cadre admirable. On a refait les autres livres d'histoire, on ne refera pas l'*Abrégé chronologique* du président Hénault ; on le continuera toujours et on le complétera. »

Dans une note de ses *Mémoires de Littérature*, Palissot dit que l'abbé Boudot avait fourni au président Hénault le plan de son *Abrégé chronologique* et avait eu part à cet ouvrage. Mais déjà Guillaume Marcel avait publié en 1686 un livre sur l'origine et les progrès de la monarchie française, où l'on trouve le même ordre chronologique. Hénault déclare à plusieurs reprises que son abrégé est en quelque sorte un résumé des conférences tenues chez lui ou chez d'Ormesson par les hommes les plus instruits dans notre histoire, comme Foncemagne, Secousse, d'Aguesseau, dom Bouquet. Hénault se servit de Boudot pour l'aider dans ses recherches historiques ; mais l'esprit parlementaire qui règne dans l'abrégé annonce bien un autre auteur que cet abbé. « Le choix, la disposition et la rédaction des matériaux, les pensées et le style, enfin tout ce qui constitue le mérite de l'auteur dans l'*Abrégé chronologique* est incontestablement du président Hénault, dit le baron Walckenaër ; et ses contemporains n'ont jamais songé à le lui contester. » Après la mort de Hénault, Voltaire répéta pourtant que l'*Abrégé chronologique* appartenait à Boudot. « Le président Hénault, qui prêtait volontiers aux au-

tres, dit M. Sainte-Beuve, n'a jamais été homme à s'approprier le travail d'autrui. »

A la fin de la préface de la deuxième édition de son *Abrégé chronologique*, Hénault met ce vers, qu'on ne retrouve plus dans les éditions suivantes :

> Indocti discant, et ament meminisse periti,

comme traduit de l'*Essai sur la Critique* de Pope; « mais, dit M. Babinet, l'idée n'est pas tout à fait la même dans l'original anglais; » Hénault peut donc passer à bon droit comme l'auteur de ce vers, qui a servi d'épigraphe au *Cours de Littérature* de La Harpe, qu'on a cité depuis, et sur l'origine duquel on a disserté.

Voltaire contribua beaucoup à la réputation du président Hénault. L'Europe doit, à ce qu'il paraît, à celui-ci la conservation de *La Henriade*. Voltaire lisait, dit-on, dans la compagnie du président quelques chants de *La Ligue* (premier titre de ce poëme); on l'impatienta par quelques objections. Déjà le manuscrit était au feu; le président l'en retira avec peine : il lui en coûta une belle paire de manchettes. Hénault alla voir Voltaire à Cirey, et vanta beaucoup ce séjour. Voltaire lui prodigua les louanges; il lui adressa plusieurs fois des vers, qui resteront parmi les plus agréables qu'il ait faits; il l'inscrivit de son vivant ainsi que Fontenelle parmi les hommes les plus remarquables du siècle de Louis XIV. « Hénault a été dans l'histoire, disait Voltaire, ce que Fontenelle a été dans la philosophie : il l'a rendue familière. » Il ne l'appelle pas seulement un *homme charmant*; il lui dit : « Vous êtes aimé comme Louis XV; » il le déclare son *maître*, « le seul qui ait appris aux Français leur histoire, et qui y a trouvé encore le secret de plaire ». La maison de Hénault était le rendez-vous de ce que Paris offrait de plus spirituel, de plus aimable et de plus distingué; on y venait attiré par les plaisirs de la conversation et de la bonne chère. Voltaire lui dit dans une épître :

> Hénault, fameux par vos soupés,
> Et par votre chronologie,
> Par des vers au bon coin frappés,
> Pleins de douceur et d'harmonie.

Hénault fut choqué de ce qu'on pouvait faire entrer ses soupers pour quelque chose dans sa réputation. Voltaire changea ces vers; mais il fit encore ce portrait du président :

> Les femmes l'ont pris fort souvent
> Pour un ignorant agréable,
> Les gens en *us* pour un savant,
> Et le dieu joufflu de la table
> Pour un connaisseur très-gourmand.

La lecture du théâtre de Shakespeare, qu'on traduisait alors, donna au président Hénault l'idée d'un *Nouveau Théâtre français*, et de pièces historiques où l'on retracerait les principaux faits de notre histoire nationale. « Tout rappelle à notre esprit, disait-il dans la préface de son *François II*, les objets où il se plaît davantage; et comme je m'occupe assez volontiers de l'histoire, je n'ai vu que cela dans Shakespeare... En voyant la tragédie de *Henri VI*, j'eus la curiosité de rapprendre dans cette pièce tout l'historique de la vie de ce prince, mêlée de révolutions si contraires l'une à l'autre, et si subites qu'on les confond presque toujours, malgré qu'on en ait... Et tout à coup, oubliant que je lisais une tragédie, et Shakespeare lui-même aidant à mon erreur, par l'extrême différence qu'il y a de sa pièce à une tragédie, je me suis cru avec un historien, et je me suis dit : « Pourquoi notre histoire n'est-elle pas écrite ainsi ? » Mais la puissance d'exécution manquait au président Hénault : il ne sut pas remplir son programme. « Vous avez dû recevoir le *François II* du président, écrivait Mme du Deffand à Horace Walpole. La préface m'en avait plu : j'ai voulu lire la pièce; le livre m'est tombé des mains. La curiosité m'a prise de lire votre Shakespeare : je lus hier *Othello*; je viens de lire *Henri VI*; je ne puis vous exprimer quel effet m'ont fait ces pièces. » Voltaire écrivait au sujet de *François II* : « Je voudrais que quand le président se portera bien, et qu'il n'aura rien à faire, il remaniât un peu cet ouvrage, qu'il pressât le dialogue, qu'il y jetât plus de terreur et de pitié, etc. » — « Bons conseils à suivre lorsque le démon intérieur s'en mêle, ajoute M. Sainte-Beuve. Moyennant toutes ces conditions et *un peu de cette hardiesse anglaise qui nous manque*, Voltaire promettait au *François II* de valoir mieux que toutes les pièces de Shakespeare : c'était là une pure gaieté. Le président Hénault n'était pas de force à remplir de tels cadres; il se plaisait pourtant à les concevoir, à les proposer aux autres, et on doit lui en savoir gré. » Déjà Mme du Deffand avait dit de Hénault : « Ses sentiments sont fins et délicats, mais son esprit vient trop souvent à leur secours pour les expliquer et les démêler; et comme rarement le cœur a besoin d'interprète, on serait tenté quelquefois de croire qu'il ne fait que penser ce qu'il s'imagine sentir. Il se plaît à démêler, dans toutes sortes de genres, les beautés et les finesses qui échappent au commun du monde; la chaleur avec laquelle il les fait valoir fait quelquefois penser qu'il les préfère à ce qui est universellement trouvé beau; mais ce ne sont point des préférences qu'il accorde, ce sont des découvertes qu'il fait, qui flattent la délicatesse de son goût et qui exercent la finesse de son esprit. » Hénault avait épousé, en 1714, la fille de M. Lebas de Montargis, garde du trésor royal. Il perdit sa femme en 1728, sans en avoir eu d'enfant. Il ne se remaria point, et traita comme siens les enfants de sa sœur, la comtesse de Jonsac, qui tenait sa maison. Ces enfants contractèrent ensuite de belles alliances, et contribuèrent ainsi à embellir les dernières années de la vie du président. Dans ses *Mémoires*, le président Hénault donne de tendres regrets à sa femme : « Où, dit-il, aurais-je jamais retrouvé une femme telle

que celle que je venais de perdre? douce, simple, m'aimant uniquement, crédule sur ma conduite, qui était un peu irrégulière, mais dont la crédulité était aidée par le soin extrême que je prenais à l'entretenir et par l'amitié tendre et véritable que je lui portais. » Mme du Deffand, dont il fut d'abord l'amant, et dont il resta l'ami, est très-bien traitée dans les *Mémoires* du président Hénault; mais la personne que le président a le plus aimée est évidemment Mme de Castelmoron, « qui, dit-il, a été pendant quarante ans l'objet principal de sa vie ». Et après avoir raconté la mort de cette amie, il ajoute: « Tout est fini pour moi; il ne me reste plus qu'à mourir. » Grimm raconte que dans les derniers instants de la vie du président, et lorsqu'il n'avait plus bien sa tête, Mme du Deffand, qui était dans sa chambre avec quelques amis, lui demanda, pour le tirer de son assoupissement, s'il se souvenait de Mme de Castelmoron: « Ce nom, dit Grimm, réveilla le président, qui répondit qu'il se la rappelait fort bien. Elle lui demanda ensuite s'il l'avait plus aimée que Mme du Deffand? « Quelle différence! » s'écria le pauvre moribond. Et puis il se mit à faire le panégyrique de Mme de Castelmoron, et toujours en comparant ses excellentes qualités aux vices de Mme du Deffand. Ce radotage dura une demi-heure en présence de tout le monde, sans qu'il fût possible à Mme du Deffand de faire taire son panégyriste ou de le faire changer de conversation. Ce fut le chant du cygne... » — « La mort d'Hénault, dit M. Fr. Barrière, fit éclater tout ce que Mme du Deffand portait de sécheresse dans l'amitié; elle ne pouvait lui pardonner d'être sourd, à lui qui lui avait pardonné si longtemps d'être aveugle, à lui qui avait écrit avec grâce: *On eût dit que la vue était pour elle un sens de trop!* L'oraison funèbre du président est bientôt faite. Mme du Deffand écrit à Walpole: « La douleur de Mme de Jonsac est extrême. La mienne est plus modérée: je crois n'avoir perdu qu'une connaissance. »

Hénault vivait encore lorsque le marquis d'Argenson traça de lui ce portrait: « Le président Hénault ne tiendra peut-être point au temple de mémoire une place aussi distinguée que Fontenelle et Montesquieu. Il est moins vieux que Fontenelle et moins gênant, parce qu'il exige moins de soins et de complaisances. Au contraire, il est très-complaisant lui-même, et de la manière la plus simple, et l'on peut dire la plus noble; les actes de cette vertu ont l'air de ne lui rien coûter. Aussi y a-t-il des gens assez injustes pour croire qu'il prodigue sans sentiment et sans distinction les politesses à tout le monde; mais ceux qui le connaissent bien et le suivent de près savent qu'il sait les nuancer, et qu'un jugement sain et un grand usage du monde président à la distribution qu'il en fait. Son caractère, surtout quand il était jeune, paraissait fait pour réussir auprès des dames; car il avait de l'esprit, des grâces, de la délicatesse et de la finesse. Il cultivait avec succès la musique, la poésie et la littérature légère. Sa musique n'était point savante, mais agréable; sa poésie n'était point sublime: il a pourtant essayé de faire une tragédie; elle est faible, mais sans être ni ridicule ni ennuyeuse. Du reste, ses vers sont dans le genre de ceux de Fontenelle: ils sont doux et spirituels; sa prose est coulante et facile; son éloquence n'est point mâle ni dans le grand genre, quoiqu'il ait remporté des prix à l'Académie Française. Il n'est jamais ni fort ni élevé, ni fade ni plat. Il a été quelque temps Père de l'Oratoire; il a pris dans cette société le goût de l'étude, et y a acquis quelque érudition, mais sans aucune pédanterie. On m'a assuré qu'au palais il était bon juge sans avoir une parfaite connaissance des lois, parce qu'il a l'esprit droit et le jugement bon. Il n'a jamais eu la morgue de la magistrature ni le mauvais ton des robins. Il ne se pique ni de naissance ni de titres illustres; mais il est assez riche pour n'avoir besoin de personne, et dans cette heureuse situation, n'affichant aucunes prétentions, il se place sagement au-dessous de l'insolence et au-dessus de la bassesse. Il y a d'assez grandes dames qui lui ont pardonné le défaut de noblesse, de beauté et même de vigueur. Il s'est toujours conduit dans ces occasions avec modestie, ne prétendant qu'à ce qu'il pouvait prétendre; on n'a jamais exigé de lui que ce qu'il pouvait aisément faire. A l'âge de cinquante ans, il a déclaré qu'il se bornait à être studieux et dévot; il a fait une confession générale, et c'est à cette occasion qu'il lâcha ce trait plaisant: *On n'est jamais si riche que quand on déménage.* Au reste sa dévotion est aussi exempte de fanatisme, de persécution, d'aigreur et d'intrigue, que ses études de pédanterie. »

Le président avait fait une maladie grave, et Mme de Castelmoron en profita pour déterminer sa conversion. « De quelle nature fut dans le principe cette religion du président Hénault? Il ne faudrait peut-être pas trop l'approfondir, dit M. Sainte-Beuve. Les malins et satiriques dirent dans ce temps-là, en faisant allusion à son goût pour la faveur: Vous verrez qu'il a pris le bon Dieu pour un homme en place. » Quoi qu'il en soit, il soutint assez bien sa dévotion, qui se fortifia surtout dans ses dernières années. Étant âgé de quatre-vingts ans, il écrivit à Voltaire une lettre où, à propos d'un livre que celui-ci venait d'écrire sous le nom d'un *abbé Bazin*, il lui disait: « Adieu, mon cher confrère; Dieu vous fasse la grâce de couronner tous les dons dont il vous a comblé par une véritable gloire qui n'aura point de fin.... » Moins d'un mois après la mort du président, Voltaire écrivait à Mme du Deffand: « Je m'en étais douté, il y a trente ans, que son âme n'était que molle, et point du tout sensible; qu'il concentrait tout dans sa petite vanité; qu'il avait l'esprit faible

et le cœur dur; qu'il était content pourvu que la reine trouvât son style meilleur que celui de Moncrif, et que deux femmes se le disputassent; mais je ne le disais à personne. Je ne disais pas même que ses *Étrennes mignonnes* ont été commencées par Dumolard et faites par l'abbé Boudot. Je reprends toutes les louanges que je lui ai données :

Je chante la palinodie;
Sage du Deffand, je renie
Votre président et le mien.
A tout le monde il voulait plaire,
Mais ce charlatan n'aimait rien;
De plus, il lisait son *bréviaire*. »

Dans sa vieillesse, vers 1763, Hénault se mit à écrire des *Mémoires*, qui ont été publiés dans ces derniers temps seulement. « Ils ont l'inconvénient même de sa vie; ils sont épars et décousus, » dit M. Sainte-Beuve; il y suit peu l'ordre chronologique, et à propos de chaque personne qu'il rencontre, il se laisse aller volontiers à en tout dire, ce qui le force à revenir à chaque instant sur ses pas. Il parle de lui, au début, en termes modestes et qui sont faits pour être agréés : « Je n'ai point joué de rôle, dit-il, mais j'ai souvent été *témoin*. J'ai eu de bonne heure assez d'amis et beaucoup de *connaissances; et le* hasard a fait que ces amis et ces connaissances ont occupé dans la suite les plus grandes places : en sorte que, pour le dire en passant, je me suis toujours trouvé, par ce même hasard, dans l'intimité avec les hommes les plus considérables de mon temps, ce qui a pu faire dire et ce qui a fait dire en effet que je recherchais la faveur. On aurait pu se contenter de remarquer, si on avait voulu, que j'avais fait d'assez bons choix dans ma jeunesse. Ce que j'atteste, c'est que je n'ai jamais fait de mal à personne; que le peu de crédit que j'avais n'a jamais, par ma volonté, tourné à mon profit; que je ne l'ai employé qu'au profit de mes parents, de mes amis et de mes connaissances; et que je n'ai pas laissé de rendre de grands services, dont on s'est souvenu.... si l'on a voulu. J'ai beaucoup désiré de plaire, et l'on m'en a encore fait le reproche : c'était tout au plus un ridicule par le peu de succès, mais le principe n'en est peut-être pas criminel.... »

Les ouvrages du président Hénault sont : *Discours qui a remporté le prix d'éloquence de l'Académie Française en* 1707; Paris, 1707, in-4°; — *Discours qui a remporté le prix à l'Académie des Jeux floraux en* 1708; — *Marius à Cyrthe*, tragédie en cinq actes et en vers; Paris, 1716, in-12 : cette pièce a été jouée en 1715 et publiée sous le nom de Caux de Montlebert, qui avait fait d'assez grands changements à l'œuvre primitive de Hénault pour que celui-ci lui en laissât la paternité; on a trouvé la pièce originale de Hénault dans ses papiers, et elle a été publiée depuis, mais il ne l'avait pas fait insérer dans le recueil de ses pièces de théâtre; — *Discours prononcé par le président Hénault pour sa réception à l'Académie Française;* 1723; — *Réponse du président Hénault au Discours de réception du président Bouhier comme membre de l'Académie Française;* 1727; — *Le Temple des Chimères*, divertissement en un acte et en vers libres, sans nom de lieu (Paris); 1758, in-4°; 1770, in-8° : ce divertissement, dont on attribue la musique au duc de Nivernais, « fut représenté à l'hôtel de Belle-Isle, où l'on faisoit toujours de grands projets, dit un biographe du président. Aussi l'abbé de Voisenon disoit que pour offrir le *Palais des Chimères*, Hénault ne pouvoit mieux choisir le lieu de la scène ». Cette pièce valut au président Hénault une épître en vers de Voltaire, qui se termine par ce joli passage :

Vous célébrez les chimères!
Elles sont de tous les temps;
Elles nous sont nécessaires :
Nous sommes de vieux enfants.
Nos erreurs sont nos lisières,
Et les vanités légères
Nous bercent en cheveux blancs;

— *Nouvel Abrégé chronologique de l'Histoire de France;* Paris, 1744, 1746, in-4°; La Haye, 1749, 2 vol.; l'édition de 1752 porte sur le titre : 4ᵉ édition, mais ce n'est qu'une réimpression de la précédente, réduite en un seul volume : des suppléments parurent en 1756; 5ᵉ édition, 1756, 2 vol. in-8° : cette édition est dédiée à la reine; Hénault, en signant l'épître dédicatoire, se fait connaître pour la première fois comme auteur de l'ouvrage; 6ᵉ édition, 1761, 2 vol. in-8°; 7ᵉ édition, 1765, 2 vol. in-8°; 8ᵉ édit., Paris, 1768, 2 vol. in-4° : c'est la dernière édition donnée par l'auteur et la plus complète; nouv. édit., 1775, 3 vol. in-8°; Fantin-Desodoards a donné 2 vol. de continuation; il y a eu plusieurs éditions avec cette continuation, 1788-1789, 5 vol. in-8°; 1805, 5 vol. in-8°; 1820, in-4°; nouv. édit., corrigée, augmentée de notes supplémentaires et d'une notice biographique par le baron Walckenaër, et suivie d'une nouvelle continuation depuis Louis XIV jusqu'à l'année 1821 par Auguis, Paris, 1821, 1822, 6 vol. in-8°; nouv. édition, continuée jusqu'aux événements de 1830 par Michaud, de l'Académie Française, Paris, 1836, 1838, 1839; 5ᵉ édition, 1855, avec gravures sur acier, un vol. gr. in-8°; — *Abrégé chronologique de l'histoire d'Espagne et de Portugal;* Paris, 1759, 1765, 2 vol. in-8°, avec Lacombe et Macquer. Le baron Walckenaër dit qu'il ignore sur quelle autorité les bibliographes s'appuient pour attribuer une part au président Hénault dans la composition de cet ouvrage. La réponse, dit Barbier, se trouve dans le livre lui-même, dont l'avertissement porte en effet : « La même main qui a rempli avec tant de succès le plan de l'*Abrégé chronologique de l'Histoire de France*, a tracé le dessin de cet *Abrégé de l'Histoire d'Espagne et de Portugal.* Mais M. le président Hénault ne pouvait don-

ner assez de temps à un nouvel ouvrage de cette nature; il s'est contenté d'y mettre quelques traits, et il en a confié l'exécution à des gens de lettres qui s'étaient exercés sous ses yeux dans ce genre d'écrire »; — *Nouveau Théâtre français : François II, roi de France*, tragédie en cinq actes et en prose; Paris, 1747, in-8°; 2e édition, enrichie de notes nouvelles, sans lieu d'impression; (Paris) 1768, in-8°; autre édition, avec *Le Réveil d'Épiménide*, Amsterdam, 1757, in-8°; — *Cornélie vestale*, tragédie en cinq actes, Strawberry-Hill, de l'imprimerie d'Horace Walpole, 1768; sans nom de ville (Paris), 1769, in-8°; — *Le Jaloux de lui-même*, comédie en trois actes, en prose, sans nom de lieu; 1769, in-8°; — *Le Réveil d'Épiménide*, comédie en un acte et en prose, sans nom de lieu; (Paris) 1769, in-8°; — *La Petite Maison*, comédie en trois actes, en prose, sans nom de lieu; (Paris) 1769, in-8°; — *Pièces de théâtre en vers et en prose*; 1770, in-8° : ce recueil contient : *Cornélie vestale; François II; La Petite Maison; Le Jaloux de lui-même; Le Réveil d'Épiménide* et *Le Temple des Chimères*; — *Histoire critique de l'établissement des Français dans les Gaules*, ouvrage inédit, *imprimé sur le manuscrit original écrit de la main d'Hénault*, par les soins d'Ant. Serieys; Paris, 1801, 2 vol. in-8°. Walckenaer nous apprend que ce manuscrit était seulement annoté de la main d'Hénault, mais non écrit par lui : c'est une analyse des recherches de l'abbé Dubos comparées à celles d'autres historiens; et on peut croire que le président l'avait faite seulement pour son usage, mais non pour l'impression. Serieys a aussi publié des *Nouveaux Mémoires du maréchal de Bassompierre, recueillis par le président Hénault et imprimés sur le manuscrit de cet académicien*; Paris, 1802, in-8°. « Cet éditeur s'est trop souvent joué de la crédulité du public, dit M. Quérard, pour ne pas croire que ces mémoires au moins ne soient apocryphes »; — *Œuvres inédites du président Hénault*, avec une notice par Serieys; Paris, 1806, in-8°. Toutes les pièces de ce recueil étaient loin d'être inédites. On y trouve les poésies du président : elles sont spirituelles, douces et faibles, mais ne manquent pas de grâce. On a encore du président Hénault une *Lettre sur la régale* adressée à l'abbé Velly et insérée dans le *Mercure de France*; des *Lettres à Marmontel, au sujet d'un extrait de l'Abrégé de l'Histoire de De Thou*, insérées dans le *Mercure de France* du mois d'avril 1753; — un *Mémoire sur les abrégés chronologiques*, imprimé dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*; 1761; — *La Toilette de Vénus*, cantate, gravée; — une églogue insérée dans le *Choix des Mercures*. Desessarts et Serieys lui attribuent en outre une *Vie du Connétable de Luynes*; — une *Réponse à M. de Sainte-Albine, au sujet de la régence de Catherine de Médicis*; — une *Lettre sur les Croisades*, insérée dans le *Journal de Verdun*; — un *Mémoire au sujet d'un procès du maréchal duc de Richelieu contre les propriétaires des maisons sur le Palais-Royal*; — et enfin une *Dissertation sur cette question : Pourquoi la langue française est-elle chaste, et que la langue latine ne l'est point?* imprimée dans les *Mémoires de l'Académie de Nancy*.

Les *Mémoires* du président Hénault restèrent plus de quatre-vingts ans enfouis dans des papiers de famille; ils ont enfin paru sous ce titre : *Mémoires du président Hénault, de l'Académie Française, écrits par lui-même, recueillis et mis en ordre par son arrière-neveu M. le baron de Vigan*; Paris, 1854, in-8° : quoiqu'ils n'aient pas tout l'intérêt qu'on pouvait en attendre, ces mémoires, d'une authenticité non douteuse, sont curieux; mais l'impression laisse beaucoup à désirer : les fautes y fourmillent, et les noms propres y sont défigurés de la manière la plus étrange.

L. Louvet.

Président Hénault, *Mémoires écrits par lui-même*. — Le Beau, *Éloge de Ch.-J.-Fr. Hénault*, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscr*, tome XXXVIII, *Hist.*, p. [illegible] — Serieys, *Notice* en tête des *Œuvres inédites du président Hénault*. — Baron Walckenaër, *Notice* en tête de son édition de l'*Abrégé chron. de l'Hist. de France*. — Palissot, *Mémoires de Littérature*. — Voltaire, *Correspondance*. — Grimm, *Correspondance*. — Mme du Deffand, *Correspondance*. — Desessarts, *Les Siècles littéraires de la France*. — Chaudon et Delandine, *Dict. univ. hist., crit. et bibliogr.* — Sainte-Beuve, *Le Président Hénault*, dans le *Moniteur* du 18 décembre 1854, et dans les *Causeries du lundi*, t. XII. — Fr. Barrière, article sur les *Mémoires du Président Hénault*, dans le *Journal des Débats* du [illegible] avril et du 4 mai [illegible].

HÉNAULT (*J.*). *Voy.* Hesnault.

* **HÉNAUX** (*Étienne*), poëte et littérateur belge, né à Liége, en 1819, mort dans la même ville, le 16 octobre 1843. Il prit une part active à la rédaction de la *Revue Belge*, du journal *L'Espoir*, et de plusieurs autres publications périodiques. En 1837 il remporta un prix de poésie pour un poëme intitulé *Franchimont*, sujet mis au concours par l'association pour l'encouragement de la littérature en Belgique. On a aussi de lui : *Pauline, histoire de tous les jours*, poëme; Liége, 1841, in-8°; — *La Statue de Grétry*, poëme pour l'inauguration de la statue de ce musicien; Liége, 1842, in-8°; — *Le Mal du Pays*, volume de poésies; 1842; — *Galerie des Poëtes Liégeois*; Liége, 1843, in-8°; — *Les Chants de la Patrie*; — *Chronique Liégeoise*; — *Scènes de la Vie Wallonne*.

Son frère, M. *Ferdinand* Hénaux, né à Liége, a publié : *Description historique et topographique de Liége, ou guide du voyageur dans cette ville*; Liége, 1837 et 1847, in-18; — *Études historiques et littéraires du Pays Wallon*; Liége, 1843, in-8°; — *Tableau de la Constitution liégeoise*; Liége, 1844, in-8°; — *Les quatre Fils Aymon*; Liége, 1844, in-8°; — *La Croix de Verviers*,

à propos du tonlieu de Liége; Liége, 1845, in-8°; — *Notice sur M. Matthieu Lænsberg*; Liége, 1845, in-8°; — *Essai sur l'Histoire Monétaire du Pays de Liége*; Liége, 1845, in-8°; selon l'auteur, Gérard de Grœsbeck serait le premier qui aurait hasardé, en 1578, sur ses monnaies le titre de prince de Liége; — *Recherches historiques sur l'Étendard national des Liégeois*; Liége, 1846, in-8°; — *Considérations sur l'Histoire Monétaire du Pays de Liége*; Bruxelles, 1846, in-8°; — *Recherches historiques sur le Perron de Liége*; Liége, 1846, in-8°; — *Le Berceau de Charlemagne, recherches historiques*; Liége, 1848, in-8° : l'auteur pense que Charlemagne est né à Liége. J. V.

H. Colson, *Notice sur E. Hénaux*; dans la *Revue Belge*. – Baron de Reiffenberg, *Notice* dans le *Bulletin bibliographique de la Belgique*, 1re année. — *Biog. gén. des Belges morts ou vivants*. — *Biogr. univ., augmentée des célébrités belges*.

HENCKEL. *Voy*. HENKEL.

HENDEL. *Voy*. ENDEL-MANOACH.

* **HENDERSON** (*Robert*) ou HENRYSONE, poëte écossais, était maître d'école à Dumferling sous le règne d'Henri VIII. On a de lui quelques pièces de vers, insérées dans le recueil des *Ancient Scottish Poems*, p. 98-138, et une petite composition intitulée : *The bludes serk*, que Pinkerton a fait figurer dans ses *Scottish Poems*, t. III, p. 189. On a publié à Édimbourg, en 1832, des *Moral Fables* dont il était l'auteur, et qui étaient demeurées inédites. E. G.

Ellis, *Specimens of early English Poetry*, t. I, p. 361.

HENDERSON (*John*), excentrique anglais, né à Ballagarance, en Irlande, en 1757, mort à Oxford, le 2 novembre 1788. Ses parents, qui le destinaient au ministère évangélique, l'envoyèrent à Oxford; mais son humeur capricieuse et bizarre l'empêcha d'entrer dans les ordres ou de prendre toute autre profession régulière. Il resta à l'université, très-recherché pour son esprit et ses connaissances, et connu surtout par ses excentricités. Il s'occupait beaucoup d'alchimie et d'autres sciences occultes. Il mourut victime de son intempérance. Z.

Gentleman's Magazine, avril 1789. — Rose, *New general Biographical Dictionary*.

HENDERSON (*Jean*), poëte et acteur anglais, né à Londres, en 1746, d'une famille d'origine écossaise, mort le 3 décembre 1783. Placé d'abord dans un atelier de peintre, il fit de si rapides progrès dans le dessin qu'il remporta le prix fondé par la Société des Arts. Mais comme son maître était d'une violence extrême, Henderson le quitta pour entrer chez un orfèvre, où la lecture assidue de Shakespeare décida de sa vocation pour le théâtre. Il y eut de grandes difficultés à surmonter; ainsi, sa voix grêle le fit d'abord refuser par Garrick et par Colman. Ce ne fut qu'en 1772 qu'il débuta avec un succès réel à Bath, dans le rôle d'Hamlet, et sous le nom de *Courtney*. Mais, sa réputation croissant toujours, il vint jouer à Londres, en 1777, le rôle de Shylock, où les applaudissements de la foule le firent engager par le même Colman qui naguère l'avait repoussé. Henderson excellait aussi dans le rôle de Falstaff. Depuis il eut un grand succès à Drury-Lane et sur plusieurs scènes de province. On a de lui quelques *Essais poétiques*. Th. MIDI.

Biographia dramatica.

HENDERSON (*Thomas*), astronome écossais, né à Dundee, le 28 décembre 1798, mort à Édimbourg, le 23 novembre 1844. Son père était dans le commerce, et mourut jeune. Après une éducation aussi bonne qu'on pouvait la recevoir dans sa ville natale, il entra, à l'âge de quinze ans, comme clerc chez un attorney ou procureur de Dundee, chez lequel il resta six années, consacrant tous ses moments de loisir à l'étude de l'astronomie. En 1819, il vint à Édimbourg, où il obtint d'abord un emploi dans le cabinet d'un procureur du sceau royal. Son intelligence fut remarquée par M. Gibson-Craig, qui devint son protecteur et le fit entrer en qualité de clerc chez le célèbre avocat John Clerk, plus tard un des juges de la cour suprême en Écosse sous le titre de lord Eldin. Lorsque Eldin se retira, Henderson fut quelque temps secrétaire particulier du comte de Lauderdale, place qu'il quitta pour l'emploi, plus lucratif, de secrétaire du lord avocat Jeffrey, près duquel il resta jusqu'en 1831. Ses connaissances astronomiques le mirent en relation avec les professeurs Leslie et Wallace. Ce dernier avait alors la direction du petit observatoire de Carlton-Hill, qui appartenait à l'Institut astronomique d'Édimbourg. Wallace permit à Henderson de venir à l'observatoire se servir des instruments que possédait cet établissement, et lui fournit ainsi le moyen de compléter par la pratique ses connaissances astronomiques. Quoique d'une faible santé et souffrant des yeux, Henderson ne profita pas moins de cette permission. En 1824, Henderson communiqua au docteur Young une méthode pour calculer l'occultation d'une étoile fixe par la lune; elle fut publiée par le docteur sous le titre de perfectionnement de sa propre méthode dans le *Nautical Almanac* pour 1827, 1828 et 1829, et fut accompagnée dans la dernière de ces années d'une seconde méthode, également proposée par Henderson. Ces méthodes parurent aussi dans le *London quarterly Journal of Science*. En 1827 Henderson communiqua à la Société royale de Londres un rapport sur la différence de longitude des méridiens des observatoires de Londres et de Paris, rapport qui fut publié dans les *Philosophical Transactions* de la même année. Dans la copie des observations fournies par l'observatoire à sir John Herschel avec un aperçu des opérations faites en 1825 pour déterminer la différence de longitude entre Greenwich et Paris au moyen de signaux de feu, le second nombre contenait une erreur, qui occasionna quelques irrégularités dans les résultats; mais la différence étant légère, elle fut regardée comme

une erreur d'observation. Henderson voulut rectifier cette erreur, et refit le calcul entier; son résultat différait peu de celui qui avait été d'abord obtenu; mais la correction lui donnait une plus grande certitude.

La réputation d'Henderson comme astronome était donc parfaitement établie lorsque Fallows vint à mourir, en 1831. L'amirauté lui proposa de succéder à cet astronome dans la direction de l'observatoire du Cap de Bonne-Espérance. Peu de mois après sa nomination, il partit pour cette colonie. Pendant son séjour au Cap ses travaux comprirent la fixation précise de la latitude et de la longitude de ce poste; la recherche de la situation des étoiles vers le pôle Sud pour déterminer la position polaire de ses instruments; la recherche de la quantité de réfraction près de l'horizon; l'observation de la Lune et des étoiles pour déterminer la parallaxe horizontale de la Lune; l'observation de Mars pour trouver la parallaxe de cette planète et celle du Soleil; l'observation des éclipses des satellites de Jupiter, des occultations des étoiles fixes par la Lune, du mouvement de Mercure, la situation des comètes d'Encke et de Biela, et enfin cinq ou six mille observations de déclinaisons. Dans cette position isolée, loin de ses amis, atteint d'une hypertrophie du cœur, Henderson sentit ses forces faiblir, et souhaita retourner en Écosse. Il donna donc sa démission, et revint à Édimbourg en 1833, où il mit en ordre et rédigea la riche moisson d'observations qu'il rapportait du Cap. Le premier résultat de ce travail fut la détermination de la parallaxe du Soleil par la comparaison des observations de déclinaison faites à Greenwich, Cambridge et Altona avec les observations correspondantes faites au Cap. Il donna ensuite un important mémoire contenant des recherches sur les anomalies du cercle mural à l'observatoire du Cap. A la demande de M. Bailie, il entreprit la rédaction des observations faites à l'île de l'Ascension par le capitaine Laster sur la comète de 1830. En 1834 un arrangement fut conclu entre le gouvernement et l'Institut astronomique d'Édimbourg, par suite duquel l'observatoire de Carlton-Hill, cédé à l'université d'Édimbourg, devenait un établissement public, que le gouvernement se chargeait de pourvoir des instruments nécessaires. L'astronome devait être rémunéré par l'État. On résolut aussi de rétablir la chaire d'astronomie pratique, restée vacante depuis 1828 à l'université, et de la joindre à la direction de l'observatoire. Sur la recommandation de la Société astronomique de Londres, que lord Melbourne consulta, Henderson fut choisi pour occuper ces deux emplois et nommé astronome royal pour l'Écosse. Ses travaux à l'observatoire d'Édimbourg comprennent cinq volumes, publiés de 1834 à 1839; à sa mort il laissa un sixième volume prêt à paraître.

Henderson avait épousé en 1836 la fille d'un opticien; il perdit sa femme en 1842, peu de temps après la naissance de leur unique enfant; et ce malheur acheva de ruiner sa santé. Dans l'été qui suivit cet événement, la visite du professeur Bessel, qu'il regardait comme son maître, fit diversion à sa peine; il entreprit avec lui et le mathématicien allemand Jacobi une courte excursion dans les Highlands. A l'automne de 1844, une première attaque frappa Henderson chez un de ses amis; il se remit pourtant; mais une seconde attaque l'enleva subitement peu de temps après. Familiarisé avec diverses branches de la science, il suppléa plusieurs fois les professeurs de mathématiques et de philosophie naturelle à l'université d'Édimbourg. Fortement attaché aux méthodes des astronomes allemands, Henderson avait pris MM. Bessel et Struve pour modèles. Attentif à tout ce qui paraissait à l'étranger, il s'était formé une bibliothèque étendue et excellente. Son nom restera comme celui d'un exact et scrupuleux observateur, d'un calculateur ingénieux, et d'un astronome distingué. W.

Annual Report of the Astronomical Society pour 1845. — *Athenæum*, 1845; article traduit dans le *Moniteur* du 26 mai 1845, page 1446. — *The English Cyclopædia* (*Biography*).

* **HENDERSON** (*Ebenezer*), voyageur et missionnaire anglais, né en 1784, à Dumferline, en Écosse. S'étant rendu en Danemark, il fut nommé pasteur de la congrégation anglaise d'Elseneur (1804), puis de celle de Gothembourg en Suède (1807). Il fut chargé en 1814, par la Société biblique de la Grande-Bretagne, d'aller répandre en Islande une édition de la Bible traduite dans la langue des habitants. Cette mission le retint deux ans dans cette île. En 1819 il parcourut la Russie méridionale, pour y fonder des succursales de la Société Biblique. M. Henderson est actuellement professeur de théologie et de langues orientales au séminaire de Highbury, près Londres, et pasteur de la communauté des indépendants. On a de lui : *A Dissertation on Hans Michelsen's* (or the first Danish) *Translation of the New Testament;* Copenhague, 1813, in-4°; — *Iceland, or the journal of a residence in that island;* Édimbourg, 1818, 2 vol. in-8°, relation très-estimée; — *Biblical Researches and Travels in Russia;* Londres, 1826, in-8°; — *The Vaudois, comprising observations made during a tour to the Valley of Piedmont in* 1844, avec des remarques sur l'origine et l'état actuel de ce peuple; Londres, 1845, in-8°, avec carte; — quelques écrits en islandais, et une édition de la Bible en cette langue. E. B.

Conversat.-Lex. der neuesten Zeit. — Erslew, *Forf.-Lex.*

HENEL VON HENNEFELD (*Nicolas*), historien et jurisconsulte allemand, né le 11 janvier 1582, à Neustadt, en Silésie, mort le 23 juillet 1656. Il étudia à Breslau et à Iéna, voyagea ensuite en Allemagne, en Suisse, en Italie et en France, et prit ses degrés à Bâle. A son retour il fut nommé vice-chancelier de la principauté de Munsterberg et de la seigneurie de Franken-

stein. Il s'en éloigna lors de la guerre de Trente Ans, et vint à Breslau, où il fut élevé au syndicat; il y passa le reste de sa vie. On a de lui : *Silesiographia et Breslographia;* Francfort, 1614-1639, in-4°; Breslau, 1704, in-4°; — *Commentarius de veteribus Jurisconsultis, e quorum legibus justitiæ romanæ templum exædificatum est;* Leipzig, 1648-1654, in-8°; — *De Jure dotalitii et communione bonorum inter conjuges;* Francfort, 1660, in-4°; — *Discursus quomodo futurus jurisconsultus variarum linguarum, scientiarum et artium doctrina recte sit instituendus;* Berlin, 1661, in-12; — *Otium Vratislaviense;* Iéna, 1658. Il a laissé entre autres nombreux manuscrits, dont plusieurs ont été publiés dans divers recueils : *Silesia togata;* — *Series Episcoporum Vratislaviensium,* publié par Sommersberg dans ses *Script. Rer. Siles.*, t. III, p. 1; — *Genealogiæ Silesiæ Ducum;* — *Chronicon Ducatus Monterbergensis* (Sommersberg, *Script.*, t. I, p. 114); — *Tractatus eucharisticus;* — *Sermones Soterici;* — *Christus patiens;* — *Psalmorum Paraphrases poeticæ;* — *Volumen Carminum et Farrago Epistolarum;* — *Silesiographia renovata;* Breslau et Leipzig, 1704-1706, 2 vol. in-4°; — *Annales Silesiæ* (Sommersberg, t. II, p. 197). William REYMOND.

Balbinus, *Miscell.*, dec. 1, lib. III. — Zedler, *Univers. Lexic.* — Ersch et Gruber, *Encyklopædie.*

HENGIST, prince saxon, fondateur du royaume de Kent, dans la Grande-Bretagne, mort vers 488. Hengist et Horsa son frère appartenaient à une peuplade scandinave qui occupait avec les Angles et les Jutes la Chersonèse cimbrique. Les Saxons, ainsi appelait-on cette peuplade, s'étaient fait la plus redoutable réputation de pirates. Sidoine Apollinaire parle avec effroi de ces intrépides marins, « qui manifestent une joie extrême en face des tempêtes, terribles pour le reste du genre humain. La tempête est leur refuge lorsqu'ils sont pressés par un ennemi. C'est leur voile et leur manteau quand ils méditent une attaque ». Les Bretons, abandonnés par les Romains et tourmentés par les incursions des Pictes et des Scots, eurent recours à ces pirates. Vortigern, souverain des Silures, les appela dans la Grande-Bretagne en leur promettant de riches récompenses. Une horde de Saxons, commandée par Hengist et Horsa, accourut en 449 sur trois *chiules*, ou longs vaisseaux de guerre, et fut bientôt suivie de nouvelles troupes de pirates. Ces dangereux auxiliaires s'établirent dans l'île de Thanet. Pendant six ans ils servirent fidèlement Vortigern. Ils défirent les Pictes et les Scots à Stafford, et les refoulèrent vers le nord. Mais leurs prétentions grandirent avec leurs services, et une rupture éclata en 455. Une bataille eut lieu à Aylesford. Horsa y fut tué, mais la victoire resta aux Saxons. Une seconde défaite des Bretons livra tout le Kent aux envahisseurs, qui, dépassant les limites de ce comté, portèrent la dévastation dans l'île. Gildas prétend, il est vrai, que les Bretons tirèrent une vengeance complète de leurs ennemis; mais les chroniqueurs saxons ne disent rien de cet événement, qui reste fort douteux. La lutte continua longtemps encore entre les deux peuples, et ne se termina qu'en 473, par une victoire décisive du chef saxon, qui resta paisible possesseur du comté de Kent. Il laissa ce petit État à son fils, Oisc. C'est de ce dernier que les descendants d'Hengist prirent le nom d'*Oiscingas*. Tels sont les faits à peu près certains que l'on peut recueillir sur Hengist dans les chroniqueurs saxons; les écrivains bretons racontent les mêmes événements d'une manière toute différente. Selon eux, Hengist avait une fille, d'une beauté accomplie, nommée Rowena. Il invita Vortigern à un splendide banquet, dans lequel le prince breton fut servi par la jeune Saxonne. Vortigern, épris des charmes de Rowena, l'épousa, et donna le royaume de Kent à Hengist. Les Bretons, indignés, déposèrent Vortigern et le remplacèrent par son fils Vortimer, qui, avec l'aide des Romains restés dans l'île, livra trois batailles aux Saxons et les expulsa du Kent. Pendant cinq ans Hengist reprit son métier de pirate. Au bout de ce temps Vortimer mourut; Vortigern remonta sur le trône, et le chef saxon obtint de lui d'être réintégré dans ses possessions du Kent. Pour régler les différends des deux peuples, Hengist demanda la convocation d'une assemblée. Trois cents députés des diverses nations de la Bretagne vinrent à son appel. Le premier jour du mois de mai, les Bretons et les Saxons se réunirent près du monument druidique de Stone-Henge. Les Bretons, sans défiance, n'avaient point apporté d'armes; les Saxons étaient aussi désarmés, en apparence. Tout à coup Hengist s'écrie : « *Nemeth jure seax* (tirez vos épées) ». Aussitôt les Saxons, tirant des poignards cachés sous leurs vêtements, se précipitèrent sur les Bretons, qu'ils massacrèrent jusqu'au dernier, à l'exception de Vortigern. Comme rançon de ce prince, les indigènes cédèrent à Hengist le territoire qui forma depuis les comtés de Kent, d'Essex, de Sussex et de Middlesex. Tout ce récit est évidemment une légende arrangée pour expliquer la conquête saxonne et pour ménager l'orgueil national des Bretons. Z.

Chronicon Saxonicum. — Bède, I-IV. — Sidoine Apollinaire, VIII, 6. — Turner, *History of Anglo-Saxons.* — Lingard, *History of England.*

* **HENGSTENBERG** (*Ernest-Guillaume*), théologien protestant allemand, né le 20 octobre 1802, à Fröndenberg. Il est depuis 1829 professeur de théologie à l'université de Berlin et depuis 1827 rédacteur du journal *Evangelische Kirchenzeitung* (Gazette de l'Église évangélique), qui exerce une grande influence sur le clergé protestant de ce pays. Parmi ses ouvrages on remarque : *Christologie des Alten Testaments und Commentar über die Messianischen Weissagungen* (Christologie de l'Ancien Testament et com-

mentaires des prophéties du Messie); Berlin, 1829-1835, 3 vol.; 2e édition, 1854; — *Die Bücher Moses und Ægypten* (Le Pentateuque et l'Égypte); ibid., 1841; — *Beitræge zur Einleitung in das Alte Testament* (Études pour servir à l'introduction à l'Ancien Testament); Berlin, 1831-1839, 3 vol.; — *Commentar über die Psalmen* (Commentaires des Psaumes); ibid., 1842-1845, 4 vol.; 2e édition, 1850; — *Erlaeuterungen über die wichtigsten und schwierigsten Abschnitte des Pentateuch* (Commentaires des passages les plus importants et les plus difficiles du Pentateuque); ibid., 1842; — *Commentar über die Offenbarung Johannis* (Commentaires de l'Apocalypse de saint Jean); Berlin, 1850-1851, 2 vol.; — *Ueber den Tag des Herrn* (Le Jour du Seigneur); ibid., 1852; — *Das Hohe Lied Salomonis ausgelegt* (Commentaires du Cantique des Cantiques de Salomon); ibid., 1853; — *Ueber das Buch Hiob* (Du Livre de Job); Berlin, 1856. R. L.

Conv.-Lexikon.

* **HÉNIOCHUS** (Ἡνίοχος), poëte athénien de la comédie moyenne, vivait vers 400 avant J.-C. Il nous reste de lui un petit nombre de fragments, et les titres de huit de ses pièces, savoir : Ἐπίκληρος, Θωρύκιον, Φιλέταιρος, Ἀλς ἐξαπατώμενος, Γοργόνες, Πολυεύκτος (1), Πολυπράγμων, Τροχίλος. On ignore si c'est à une de ces comédies ou à une autre pièce, dont le titre est aujourd'hui perdu, qu'appartient le remarquable fragment d'Héniochus cité par Stobée (*Floríleg.*, 43,27). Tout ce qui reste de ce poëte a été recueilli par Meineke, *Comicorum Græcorum Fragmenta*, vol. I, p. 421; vol. III, p. 560; et par Bothe, *Com. Gr. Frag.*, dans la *Bibliot. Grecque* de A.-F. Didot. Y.

Suidas, au mot Ἡνίοχος. — Meineke, *Historia crit. Com. Græc.*

HENISCH (*Georges*), philologue et mathématicien hongrois, né à Bartfelden (Hongrie), le 24 avril 1549, mort à Augsbourg, le 31 mai 1618. Reçu docteur en médecine à Bâle en 1576, il vint la même année à Augsbourg, où il se fixa comme professeur de logique et de mathématiques. Il y fut plusieurs fois doyen du collége de médecine, devint président du gymnase, et bibliothécaire après la mort de Jérôme Wolf. On a de lui : *Enchiridion Medicinæ, medicamentorum, tam simplicium quam compositorum, in certos titulos distinctam sylvam continens*; Bâle, 1573, in-8°; — *Catalogus græcorum Codicum*; Augsbourg, 1590, in-4° : c'est le premier catalogue imprimé d'une bibliothèque publique; — *Johannis Tzetzis Scholia in Opera Hesiodi, cum interpretatione*; Bâle, 1574, in-8°; — *Hesiodus græco-latinus cum commentario*; Bâle, 1580, in-8°; — *Institutiones Dialecticæ*; Augsbourg, 1590, in-8°; — *Præceptiones Rhetoricæ*; Augsbourg, 1593, in-8°; — *Ætiologica, semeiotica et therapeutica morborum acutorum et diurnorum Aretæi Cappadocis græc. et lat. conjunctim edita, cum commentario*; Augsbourg, 1603, in-fol.; — *De Numeratione multiplici, vetere et recenti*; Augsbourg, 1605, in-8°; — *Arithmetica perfecta et demonstrata*; Augsbourg, 1605, in-4°; — *De Asse et partibus ejus, opusculum*; Augsbourg, 1606, in-8°; — *Commentarius in Sphæram Procli Diadochi*; Augsbourg, 1609, in-4°; — *Computus ecclesiasticus, cum calendario et prognostico tempestarum ex ortu et occasu stellarum*; Augsbourg, 1609, in-4°; — *Thesaurus Linguæ et sapientiæ Germanicæ, in quo vocabula omnia germanica, cum suis synonymis, derivatis, phrasibus, compositis, epithetis, proverbiis, antithetis continentur, et latine ex optimis quibusque auctoribus redduntur; adjectæ sunt quoque dictionibus plerisque anglicæ, bohemicæ, gallicæ, græcæ, hebraicæ, hispanicæ, italicæ, polonicæ, pars prima*; Augsbourg, 1616, in-fol. Cet ouvrage important ne va que jusqu'à la lettre H. J. V.

Beytræge, *Critische Historia der Teutschen Sprache*, tom. IV. — *Gelehrte Zeitungen*, 1733, p. 365. — *Biographie médicale*. — Zedler, *Universal Lexicon*. — Jöcher, *Allg. Gelehrten-Lexikon*.

HENKART (*Pierre-Joseph*), littérateur et poëte belge, né à Liége, le 13 février 1761, mort le 9 septembre 1815. Son père, qui était procureur de la cour épiscopale de Liége, lui fit faire son éducation chez les oratoriens de Visé, et l'envoya ensuite à l'université de Louvain, pour étudier le droit; mais la littérature et la poésie faisaient surtout ses délices. Revenu à Liége, il fut attaché à la chancellerie du conseil privé du prince-évêque, qui le nomma ensuite chanoine de l'église collégiale de Saint-Martin, position qui n'exigeait pas l'entrée dans les ordres. Lorsque les symptômes d'une révolution prochaine commencèrent à se faire sentir à Liége, Henkart, ami d'une sage liberté, fonda avec ses anciens camarades de collége Bassenge et Reynier le *Journal général de l'Europe*, qui exerça une certaine influence dans le pays. L'assemblée du tiers état de Liége ayant décrété, le 24 avril 1790, l'établissement d'un conseil de régence de neuf personnes, pour remplacer le conseil privé, Henkart fut élu membre et secrétaire de cette régence. Il fut ensuite envoyé à Paris, avec Bassenge et Reynier, pour réclamer au gouvernement de la France une créance considérable provenant de fournitures faites par la ville de Liége à l'armée française pendant les années de 1757 à 1763. L'Assemblée nationale reçut les trois députés belges le 18 septembre 1790; Reynier prononça un discours rédigé en grande partie par Henkart et dans lequel les envoyés du pays de Liége faisaient éclater leur admiration pour la révolution française et demandaient que la France adoptât les Liégeois comme ses enfants et vînt seconder leurs efforts

(1) Le Polyeucte qui a donné son nom à cette pièce était un orateur du temps de Démosthène. Suidas, au mot Πολυεύκτος, a commis une curieuse méprise en disant qu'Héniochus était une pièce faite par le poëte comique Polyeucte.

pour maintenir leur liberté menacée. Leur démarche resta sans résultat, malgré les promesses contenues dans la réponse du président de l'Assemblée. De retour à Liége, Henkart alla rejoindre Bassenge à Francfort, afin de le seconder dans sa mission auprès de M. de Metternich, mais leurs efforts demeurèrent infructueux. Les Autrichiens étant entrés à Liége le 11 janvier 1791, Henkart dut prendre la fuite. Après deux mois passés à Givet, il revint dans son pays; mais la commission impériale de Wetzlaer lança bientôt contre lui un décret de proscription, ce qui l'obligea de nouveau à se réfugier en France. Il ne rentra dans ses foyers qu'à la suite des armées françaises, en 1792. Il vivait tranquillement à Sclessin, près de Liége, lorsque les désastres de l'armée française sur la Roër le forcèrent encore à repasser en France. Les victoires des Français lui permirent enfin de revenir à Liége. En l'an II (1794) il fut appelé à l'administration générale de son pays et successivement chargé de diverses fonctions. En l'an III il fut nommé archiviste, et c'est à lui que les archives de Liége doivent leur mise en ordre. La même année il devint président de l'administration centrale provisoire. Lors de la première organisation des tribunaux dans le pays de Liége, en l'an IV (1796), il fut nommé juge au tribunal civil du département, et l'année suivante membre du jury des arts. En l'an IX il passa de la vice-présidence du tribunal civil aux fonctions de juge au tribunal criminel de Liége. Il fut porté par ses concitoyens en l'an VII, en l'an XII et en 1808 parmi les candidats au Corps législatif. Lors de la réorganisation des tribunaux, en 1810, Henkart, qui n'avait voté ni pour le consulat à vie ni pour l'empire, fut éliminé de la liste des magistrats. En 1814 il fut nommé par le gouvernement prussien procureur du roi à Liége, et il remplissait encore cette charge lorsqu'il mourut. Il a laissé quelques poésies et des notices biographiques. Ses poésies ont été réunies avec celles de Reynier et de Bassenge sous ce titre : *Loisirs de trois amis*; Liége, sans date (1822), 2 vol. in-8°; on cite surtout son idylle sur *La Forêt de Quincampoix* et son poëme *La Liberté nationale*. J. V.

Notice biographique, dans les *Loisirs de trois Amis*. — Comte de Becdelièvre-Hamal, *Biographie Liégeoise*. — *Biogr. gén. des Belges*.

HENKE (*Henri-Philippe-Conradin*), théologien protestant allemand, né le 3 juillet 1752, a Hehlen, mort à Brunswick, le 2 mai 1809. Il devint, à l'âge de vingt-cinq ans, professeur de théologie à l'université de Helmstædt. En 1780 il fut chargé de la direction du séminaire de cette ville, et dirigea depuis 1803 le lycée de Charles (*Carolinum*) à Brunswick. Son ouvrage : *Allgemeine Geschichte der christlichen Kirche* (Histoire générale de l'Église chrétienne), Brunswick, 1788-1804, 6 vol., 4e édit., 1820, terminé par Vater, 1818-1820, vol. 7 et 8, est considéré comme son chef-d'œuvre. On lui doit, en outre : *Auswahl biblischer Erzæhlungen* (Choix de Contes bibliques); Leipzig, 1788; 6e édit., 1817; — *Lineamenta institutionum fidei christianæ historico-criticarum*; Helmstædt, 1783; 2e édit., 1795; traduction allemande, 1803; — *Magazin für die Religions-philosophie, Exegese und Kirchengeschichte* (Magasin de Philosophie religieuse, d'Exégèse et d'Histoire ecclésiastique); Helmstædt, 1793-1804, 12 vol.; — *Archiv für die neuste Kirchengeschichte* (Archives d'Histoire ecclésiastique moderne); Weimar, 1794-1799, 6 vol.; — *Eusebia*, revue théologique; Helmstædt, 1796-1800, 3 vol.; — *Religionsannalen* (Annales de la Religion); Brunswick, 1800-1805, 12 livraisons; — *Predigten* (Sermons); ibid., 1801-1802, 2 vol. : recueil dans lequel on remarque particulièrement le *Discours prononcé à la fête de l'anniversaire du couronnement de Napoléon le Grand*, qui a été traduit en français par Villers; ibid., 1807; — *Kirchengeschichte des 18ten Jahrhunderts* (Histoire ecclésiastique du dix-huitième siècle); Brunswick, 1802; — *Opuscula academica theologici potissimum argumenti*; Leipzig, 1802; — *Museum für Religionswissenschaft* (Musée de Science religieuse); Magdebourg, 1803-1809, 3 vol.; — *Historische Untersuchungen in die Christliche Glaubenslehre* (Recherches historiques sur la Religion chrétienne); Helmstædt, 1802; — *Beitræge zur neusten Geschichte der Religion, des Kirchenwæsens und des öffentlichen Unterrichts* (Documents pour servir à l'histoire moderne de la religion, du culte et de l'instruction publique); Berlin, 1806, 2 vol.; — *Handbuch der allgemeinen Geschichte der christlichen Kirche* (Manuel de l'Histoire générale de l'Église chrétienne), publié par Vater; Brunswick, 1853, 3 vol. R. L.

Conv.-Lex. — Ersch et Gruber, *Encyklopædie*. — Wolff et Bollmann Henke, *Denkwürdigk. aus seinem Leben*; Helmstædt, 1816. — F.-A. Ludewig, *Abriss einer Lebensgeschichte Henkes*. — *Göttinger gelehrt. Anzeiger*, 1816, I, p. 449.

HENKE (*Adolphe-Chrétien-Henri*), médecin allemand, né à Brunswick, le 12 avril 1775, mort à Erlangen, le 8 août 1843. Il exerça son art à Brunswick et à Wolfenbüttel jusqu'à ce qu'en 1805 il fut nommé professeur à l'université d'Erlangen. L'ouvrage le plus connu de Henke est : *Lehrbuch der gerichtlichen Medicin* (Traité de Médecine légale); Berlin, 1812; 12e édition, publiée par M. Bergmann, 1851. On a du même auteur : *Handbuch der allgemeinen und speciellen Pathologie* (Manuel de Pathologie générale et spéciale); Berlin, 1806-1808, 3 vol.; — *Darstellung und Kritik der Lehre von den Krisen* (Exposition et Critique de la doctrine des Crises); Nuremberg, 1806; — *Disquisitiones pathologicæ de vi vitali sanguinis et humorum idiopathia*; Berlin, 1806; traduction allemande, ibid., 1806; —

Handbuch zur Erkennung und Heilung der Kinderkrankheiten (De la Manière de reconnaître et de guérir les maladies d'enfants); Francfort, 1809, 2 vol.; 4ᵉ édit., 1837; — *Taschenbuch für Mütter, oder über die physische Erziehung der Kinder in den ersten Lebensjahren* (Le Guide des Mères de famille, ou traité de l'éducation physique des enfants durant leurs premières années); Francfort, 1811, 2 vol.; 2ᵉ édition, 1832; — *Revision der Lehre von der Lungenprobe* (Nouvel Examen de la doctrine de l'Épreuve des poumons); Berlin, 1811; — *Ueber die Entwickelung und Entwickelungskrankheiten des menschlichen Organismus* (Du Développement et des Maladies qui accompagnent le développement de l'organisme humain); Nuremberg, 1814; — *Darstellung der Feldzüge der Verbündeten gegen Napoleon in den Jahren* 1813 *bis* 1815 (Exposé de la Guerre des alliés contre Napoléon durant les années de 1813 à 1815); 1814-1816, 4 vol.; — *Abhandlungen aus dem Gebiete der gerichtlichen Medicin* (Études et dissertations sur la Médecine légale); Leipzig, 2ᵉ édit., 1822-1834, 5 vol.; — *Zeitschrift für Staatsarzneikunde* (Revue de Médecine légale); Berlin, 1821-1833, 13 vol. R. L.

Conv.-Lex.

*HENKE (*Hermann-Guillaume-Édouard*), jurisconsulte allemand, né à Brunswick, le 28 septembre 1783. Il étudia la jurisprudence à Helmstædt et à Gœttingue, devint en 1814 professeur de droit à Berne, et en 1833 à Halle. On a de lui : *Criminalistische Versuche* (Essais sur le droit criminel); Berlin, 1807, in-8°; — *Grundriss einer Geschichte des deutschen peinlichen Rechts und der peinlichen Rechtwissenschaft* (Plan d'une Histoire du Droit criminel germanique et de la science du droit criminel); Sulsbach, 1808-1809, 2 vol. in-8°; — *Ueber den gegenwärtigen Zustand der Criminalrechtswissenschaft* (Sur l'État actuel de la Science du Droit criminel); Landshut, 1810; — *Uber den Streit der Strafrechtstheorien* (Sur la Discussion à propos des Théories du Droit criminel); Ratisbonne, 1811, in-8°; — *Beitrage zur Criminalgesetzgebung* (Documents pour servir à la connaissance de la Législation criminelle); Ratisbonne, 1813, in-8°; — *Uber das Wesen der Rechtswissenschaft* (Sur les Bases de la Science du Droit); Aarau, 1814, in-8°; — *Darstellung des gerichtlichen Verfahrens in Strafsachen* (Exposé de la Procédure pour les affaires criminelles); Zurich, 1817, in-8°; — *Lehrbuch der Strafrechtswissenschaft* (Éléments de Droit criminel); Zürich, 1818, 2 vol. in-8°; — *Handbuch des Criminalrechts* (Manuel de Droit criminel); Berlin, 1823-1838, 4 vol. in-8° : cet ouvrage capital intéresse le législateur autant que le juriste; — *Offentliches Recht der schweizerischen Eidgenossenschaft* (Droit public de la Confédération suisse); Aarau, 1824, in-8°. E. G.

Conversations-Lexikon der Gegenwart.

HENKEL (*Jean-Frédéric*), naturaliste allemand, né à Freyberg, le 11 août 1679, mort le 16 janvier 1744. Il étudia la médecine, et exerça cet art pendant quelque temps. Plus tard il s'adonna exclusivement à des recherches de chimie et de minéralogie, et découvrit des procédés qui furent d'une application utile à l'industrie. Ce sont ses travaux qui ont assuré pendant longtemps une supériorité non contestée à la porcelaine des manufactures de Saxe. L'électeur de Saxe Auguste II le nomma conseiller des mines. On a de Henkel : *Flora Saturnizans, oder Verwandschaft des Pflanzen-und Mineralreichs nach der Natural-Historie und Chymie aus vielen Anmerkungen und Proben, nebst einem Anhange von Kali geniculatum Germanorum, oder gegliederten Salskraut, insonderheit von einer hieraus neuerfundenen, dem allerschœnsten Ultramarin gleichenden Farbe* (*Flora saturnizans*, ou l'affinité du règne végétal et du règne minéral, avec un appendice sur le *Kali geniculatum Germanorum* et sur une couleur que l'on peut en tirer et qui ressemble au plus bel *outremer*); Leipzig, 1722, in-8°; 2ᵉ édition, 1755, in-8°; — *Pyritologia, oder Kiesshistorie, als des vornehmsten Minerals, nach dessen Namen, Arten, Lagerstætten, Ursprung*, etc. (*Pyritologia*, ou Histoire naturelle de la pyrite); Leipzig, 1725, in-8°; 1754, in-8°; traduction anglaise, Londres, 1757, in-8°; traduction française par le baron Holbach, avec l'ouvrage *Flora saturnizans* et les opuscules minéralogiques, Paris, 1757, 2 vol. in-4°; — *Bethesda portuosa, das hülfreiche Wasser zum langen Leben; insonderheit in dem Lauchstædter Brunnen und in dem Bade zu Freyberg, mit neuen Entdeckungen nach der Historie, Chemie und Medicin angewiesen* (*Bethesda portuosa*, ou les eaux salutaires à la conservation de la santé, surtout les eaux minérales de Lauchstædt et de Freiberg, avec de nouvelles découvertes historiques, chimiques et médicales); Freyberg, 1726, in-8°; ibid., 1746, in-8°; — *De mediorum Chymicorum Appropriatione, in argenti cum acido salis communis combinatione*; Dresde, 1737; — *Kleine mineralogische und chemische Schriften* (Opuscules de Minéralogie et de Chimie); Dresde et Leipzig, 1744, in-8°; ibid., 1757, in-8°; Vienne, 1769, in-8° : recueil publié par Charles-Frédéric Zimmermann; — *Henkelius in mineralogia redivivus, das ist Henkelischer aufrichtiger und gründlicher Unterricht von der Mineralogie, nebst angehængten Unterrichte von der Chymia metallurgica* (Enseignements de la Minéralogie et de la Chimie métallurgique, etc.); Dresde, 1747 et 1759, in-8°, publié par Jean-Emmanuel Stephani; traduit en francais; Paris,

1756. Wallerius cite cet ouvrage pour sa nouvelle division des minéraux, et le nomme le précurseur d'un meilleur ordre systématique du règne minéral. Dr L.

Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyklopædie*. — Hirsching, *Handbuch*. — Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexikon*.

HENKEL (*Jean-Frédéric*), chirurgien allemand, né le 4 mars 1712, à Preussisch Holland, mort à Berlin, le 1er juillet 1779. Il fit ses études à Kœnigsberg et Berlin, et les acheva à Paris. De retour à Berlin, il fut nommé chirurgien en chef d'un régiment de la garde; mais après la seconde campagne de la Silésie, il quitta le service militaire pour s'adonner à l'enseignement. On a de lui : *De Cataracta crystallina vera;* Francfort-sur-l'Oder, 1744, in-4°; — *Erste Sammlung medicinischer und chirurgischer Anmerkungen* (Premier Recueil d'Observations de Médecine et de Chirurgie); Berlin, 1744; 1747; 1748; 1749, in-4°; 8e édit., 1763, in-4°; — *Anmerkungen von widernatürlichen Geburten, zur Verbesserung der Hebeammenkunst* (Observations sur des Accouchements extraordinaires faites dans l'intérêt de l'art obstétrical); Berlin, 1751, in 4°; — *Anweisung zum verbesserten chirurgischen Verbande* (Instruction pour perfectionner l'art des bandages); Berlin et Stralsund, 1767, in-8°; — *Abhandlung von Beinbrüchen und Verrenkungen* (Dissertations sur les Fractures et les Entorses); Berlin, 1759, in-8°; — *Abhandlung von der Geburtshülfe* (De l'Art des Accouchements); Berlin, 1761; 1770, et 1774, in-8°; — *Abhandlung von der Wirkung der æusserlichen Arzneien an und in dem menschlichen Kœrper* (Des Effets produits par les Remèdes externes sur et dans le corps de l'homme); Berlin, 1765, in-8°; appendix, 1765, in-8°; — *Neue medicinische und chirurgische Anmerkungen* (Nouvelles Observations de Médecine et de Chirurgie); Berlin et Stralsund, 1769 et 1772, 2 livraisons, in-8°; — *Abhandlungen der chirurgischen Operationen* (Dissertations sur des opérations chirurgicales); Berlin, 1770-1775, 8 livraisons; — *Abhandlung von den Fussgeburten worinnen eine Hebeamme grosse Geschicklichkeit besitzen muss* (Des Accouchements dans lesquels l'enfant se présente par les pieds et qui exigent beaucoup d'adresse de la part de l'accoucheur); Berlin, 1776, in-8°. Dr L.

Biographie médicale.

* **HENKEL** (*Jacob* von Donnersmarck), diplomate allemand, vivait au commencement du dix-septième siècle A cette époque la Pologne et la Suède se disputaient la Russie, et déjà les Polonais étaient maîtres de Moscou, lorsque Pojarski demanda des secours à l'empereur Matthias, qui se contenta de lui envoyer un ambassadeur, Jacob Henkel. Ce dernier a laissé de son séjour à Moscou une fort intéressante narration, qui se trouve dans les archives de Vienne sous ce titre : *Relation des Kais. Hofdieners Jakob Henkel von Donnersmarck* 9 *august* 1614. Pr. A. G.

Adelung, *Übersicht der Reisenden in Russland bis 1700*, II, 233.

* **HENLE** (*Frédéric-Gustave-Jacques*), physiologiste et anatomiste allemand, né le 9 juillet 1809, à Fürth, en Franconie. Prosecteur de l'école de médecine de Berlin, il a été successivement professeur d'anatomie à Zurich, à Heidelberg et à Gœttingue, où il est actuellement. On a de lui : *Symbolæ ad anatomiam villorum intestinalium, imprimis eorum epithelii et vasorum lacteorum;* Berlin, 1837; — *Ueber Schleim und Eiterbildung* (De la Formation du Mucus et du Pus); Berlin, 1838; — *Vergleichende Anatomie des Kehlkopfes* (Anatomie comparée du larynx); Leipzig, 1839; — *Pathologische Untersuchungen* (Recherches de Pathologie); Berlin, 1840; — *Handbuch der allgemeinen Anatomie* (Manuel d'Anatomie générale); Berlin, 1841; — *Zoologische Beschreibung der Haifische und Rochen* (Description zoologique des requins et des raies), faite en commun avec Johannes Müller; Berlin, 1841; — *Handbuch der rationellen Pathologie* (Manuel de la Pathologie rationnelle); Brunswick, 1846-1852, 2 vol.; 2e édit., 1855; — *Handbuch der systematischen Anatomie des Menschen* (Manuel de l'Anatomie systématique de l'Homme); Brunswick, 1855-1856, 3 vol. R. L.

Conv-Lex. — Engelmann, *Bibliotheca Medico-Chirurgica.*

* **HENLEI** (*Gautier* de) vivait en Angleterre au quinzième siècle, et a écrit en français un traité sur l'*Économie rurale*. Ce livre, encore inédit, est conservé dans la bibliothèque publique d'Oxford. Peut-être a-t-il de grands rapports avec un manuscrit du même genre conservé à la Bibliothèque impériale de Paris, sous le titre d'*Enseignements agricoles*. L. L.

J. Orchard Hallwell, *The manuscript Rarities of the University of Cambrige*. — P. Paris, *Manuscrits de la Bibliothèque du Roi.*

HENLEY (*Antoine*), homme politique anglais, né dans le Hampshire, vers 1660, mort en 1711. Il fit ses études à Oxford, et se distingua par son amour des lettres anciennes. A Londres, sa grande fortune lui ouvrit l'entrée des plus hautes sociétés, et son esprit lui permit de briller dans les cercles littéraires. Il fut le patron généreux des écrivains de son temps, et paya toujours largement leurs flatteuses dédicaces. Il devint membre du parlement en 1698. Whig déclaré, il s'exposa au ressentiment des tories en proposant dans la chambre des communes de demander à la reine qu'une dignité ecclésiastique fût accordée à Hoadly, connu par son attachement à la révolution. Il défendit le parti whig dans quelques pamphlets anonymes, et publia, dans le *Tatler* et le *Medley*, des essais pleins d'esprit, de facilité et de verve. Il

était passionné pour la musique, et il avait dans sa résidence de Southwick un théâtre particulier, où Betterton, Booth, miss Barry, et d'autres acteurs célèbres donnèrent des représentations. Le second fils de Henley devint lord Northington et chancelier d'Angleterre. Z.

Chalmers, *Gen. Biographical Diction.*

HENLEY (*John*), publiciste et prédicateur anglais, plus connu sous le nom de l'*orateur Henley*, né en 1692, à Melton-Mowbray, où son père était vicaire, mort en 1756. Il achevait ses études à St-John's-College (Cambridge) et n'était pas encore gradué lorsqu'il inséra dans le *Spectateur* (n° 396) une lettre assez plaisante. Les conservateurs de l'école Melton lui confièrent la direction de cet établissement, alors en décadence, et qu'il fit refleurir. Il publia ensuite un poëme d'*Esther;* et après être entré dans les ordres, il alla chercher à Londres de la réputation et un bénéfice. S'il n'obtint pas le bénéfice, il fit du moins beaucoup de bruit par ses prédications excentriques, où abondaient les traits d'esprit, les jeux de mots, les bouffonneries satiriques contre les grands, les puissants, les savants. Il publia en même temps un journal hebdomadaire le *Hyp Doctor*, tissu de sottises quelquefois amusantes, pour lequel il recevait de Robert Walpole une subvention de 100 l. s. par an. Ses prédications, où l'on était admis en payant un schelling par personne, attiraient une affluence considérable et rapportaient de grosses sommes à l'orateur, qui jouissait d'une célébrité retentissante. Pope lui assigna une place distinguée dans son poëme satirique de *La Dunciade*, et Hogarth l'introduisit dans deux de ses compositions humoristiques. Voici un exemple de l'esprit ou plutôt du charlatanisme de Henley : il annonça un jour qu'il enseignerait aux cordonniers un nouveau et court moyen de faire des souliers, et lorsqu'il vit sa salle pleine, il déclara que ce moyen consistait à couper les tiges des bottes. Z.

D'Israeli, *Calamities of Litter.* — Nichols, *Hist. of Leicestershire*, art. *Melton-Mowbray*. — Chalmers, *Gener. Biog. Diction.*

HENNEBERT (*Jean-Baptiste-François*), historien et littérateur français, né à Hesdin (Pas-de-Calais), le 21 août 1726, mort le 13 avril 1795. Il embrassa jeune la carrière ecclésiastique, devint chanoine de Notre-Dame à Saint-Omer. Il fut emprisonné quelque temps pendant la révolution. Ses principaux ouvrages sont : *Du Plaisir, ou du moyen de se rendre heureux;* Lille, 1764, in-12; — *Cours d'Histoire naturelle, ou tableau de la nature, considérée dans l'homme, les quadrupèdes, les oiseaux, les poissons, les insectes, etc.; ouvrage propre à inspirer aux gens du monde le désir de connaître les merveilles de la nature;* Paris, 1770, 7 vol. in-12; — *Manuel des Confrères de Saint-Adrien*, institués dans l'église collégiale d'Aire; 1779, in-16; — *Poésies fugitives sur plusieurs personnes illustres;* 1781, in-8°; — *Histoire générale de la Province d'Artois;* Lille, 1786, 1788, Saint-Omer, 1789, 3 vol. in-8°, avec pl. Cet ouvrage fut approuvé par les états provinciaux et dédié au comte d'Artois, depuis Charles X. J. PERIN.

H. Piers, *Biographie de la ville de Saint-Omer.*

HENNEPIN (*Louis*), missionnaire récollet et voyageur, né en Flandre, vers 1640, mort en Hollande, à une époque qu'on ne peut préciser, était prédicateur à Hall, en Hainaut, quand une quête qu'il fut appelé à faire, par ordre de ses supérieurs, dans les villes et les campagnes de l'Artois, le mit en rapport, à Calais et à Dunkerque, avec des marins dont les récits fortifièrent en lui le goût des voyages, éveillé quelques années auparavant par une excursion en Italie. En attendant qu'il pût contenter son désir de visiter les pays d'outre-mer, il accepta la mission de Hollande, puis ensuite un emploi d'aumônier dans un régiment, avec lequel il assista à la bataille de Senef. Ses vœux se réalisèrent enfin en 1675, époque où il s'embarqua pour le Canada. Trois ans plus tard, le provincial d'Artois l'ayant autorisé à accompagner Lasalle dans les découvertes que cet intrépide voyageur allait entreprendre, il partit avec lui, le 18 novembre 1678. Après avoir passé l'hiver près de Niagara, le P. Hennepin retourna au fort Cataracouy, où il avait fondé un couvent de son ordre, et en ramena deux religieux, qui, comme lui, suivirent Lasalle lorsque, en 1679, il se rendit, par les grands lacs du Canada, à Michillimakinac, où il parvint le 26 août. Au mois de février de l'année suivante, Lasalle le détacha avec un nommé Dacan pour remonter le Mississipi au-dessus de la rivière des Illinois, et s'il était possible jusqu'à sa source. Partis du fort Crève-Cœur, le 28 février, les deux voyageurs remontèrent le Mississipi jusque vers le 46° de latitude nord, où ils furent arrêtés par une chute d'eau qui occupe le fleuve dans toute sa largeur, et à laquelle le P. Hennepin donna le nom de *Sault de Saint-Antoine de Padoue*. Tombé alors, on ne sait trop comment, entre les mains des Sioux, il resta huit mois le prisonnier de ces sauvages, qui paraissent l'avoir assez bien traité, en reconnaissance des services que ses connaissances médicales lui auraient permis de leur rendre. Délivré par des Français venus du Canada, le P. Hennepin passa l'hiver à Michillimakinac, et le 5 avril 1682 il était revenu à Québec. Pourvu, à son retour en Europe, de l'emploi de gardien au couvent de Renty, en Artois, il ne voulut pas aller de nouveau en Amérique, et finit par se retirer en Hollande, où il s'était fait des protecteurs, et où il continua, grâce à eux, d'exercer librement sa religion. On lui doit : *Description de la Louisiane, nouvellement découverte au sud-ouest de la Nouvelle-France, par ordre du roi, avec la carte du pays, les mœurs et la manière de vivre des sauvages;* Paris, 1683 et 1688, in-12; ibid., 1688, in-4°;

trad. en italien, Bologne, 1686, in-12; et en allemand, Nuremberg, 1689, in-12; — *Nouvelle Découverte d'un très-grand pays situé dans l'Amérique, entre le Nouveau Mexique et la mer Glaciale, avec cartes et figures, l'histoire naturelle et morale, et les avantages que l'on en peut tirer par l'établissement des colonies;* Utrecht, 1697, in-12 (fig.); Amsterdam, 1698, 1704, 1711, 1720, avec les *Voyages du sieur Laborde aux îles Caraïbes;* en 1737, dans la traduction de l'*Histoire des Incas* de Garcilasso de la Vega, 2 vol. in-4°; et la même année, dans le t. IX du *Recueil des Voyages au Nord,* sans l'épître dédicatoire; — *Nouveau Voyage dans un pays plus grand que l'Europe, entre la mer Glaciale et le Nouveau Mexique, depuis 1679 jusqu'en 1682, avec les réflexions sur les entreprises du sieur Lasalle;* Utrecht, 1698, in-12 (fig.); trad. en allemand, Brême, 1697, in-12, et 1734, dans le t. V du *Recueil des Voyages au Nord*, sans la dédicace. De ces trois ouvrages, différents les uns des autres, mais se faisant suite, le premier est dédié à Louis XIV, et les deux autres à Guillaume III. L'auteur les flatte également l'un et l'autre, et son adulation va jusqu'à conseiller au second de faire prêcher la foi dans les colonies; ce qui ne pouvait s'entendre que de la religion protestante professée par Guillaume, et annoncerait alors que les convictions religieuses du P. Hennepin, assez élastiques de leur nature, n'auraient pas peu contribué à lui procurer la tolérance dont il jouissait en Hollande. Dans la *Description de la Louisiane,* plus particulièrement consacrée au récit des excursions de l'auteur, la narration est obscure et incomplète. Dans la *Nouvelle Découverte,* qui devait être suivie d'un second volume sur les moyens à employer pour l'établissement de la foi à la Louisiane, il joint au compte rendu de ses voyages des détails circonstanciés sur la découverte du Mississipi, dont il n'avait pas voulu, dit-il, enlever la gloire à Lasalle, tant qu'il vivait. Dans le *Nouveau Voyage*, où il raconte en détail l'entreprise de Lasalle, il semble n'avoir eu d'autre but, en ce qui le concerne personnellement, que de se disculper des reproches qui lui avaient été adressés d'avoir convié un monarque protestant à la propagation de l'Évangile, d'avoir mis bien peu de temps à descendre et à remonter le Mississipi, enfin d'avoir lui-même entravé la publication de l'original de ce dernier ouvrage. Ces trois relations n'offrent d'intérêt que sous le rapport de la description des mœurs des sauvages; quant à la partie géographique, elle a donné lieu à de nombreux redressements par les voyageurs qui ont suivi le P. Hennepin, notamment par d'Iberville. Naturellement crédule, il était d'autant plus exposé à être trompé qu'il ignorait, ou tout au moins parlait très-imparfaitement la langue des naturels. Quoi qu'il en soit, le P. Charlevoix semble le juger trop rigoureusement, sous l'influence peut-être du souvenir des accusations dirigées par le P. Hennepin, soit contre la cupidité des jésuites, soit contre le peu de succès de leurs missions comparés à ceux qu'obtenaient les récollets, habitués à partager les privations des sauvages, et ne possédant rien en propre comme la Société de Jésus. P. LEVOT.

Histoire générale de la Nouvelle France, par le P. Charlevoix. — Dinaux, *Archives hist. du nord.*

HENNEQUIN, famille française, originaire de l'Artois. L'origine en remonte à Baudouin Hennequin, qui vivait en 1196. Dans les chroniques artésiennes on retrouve un *Walter de* HENNEQUIN en 1364, un *Gille de* HENNEQUIN en 1374, et quelques autres seigneurs du même nom. Cette maison (1) vint s'établir en Champagne lorsque Philippe-Auguste revendiqua la comté d'Artois comme dot de sa première femme, Isabelle de Hainaut, dite *de Flandre.* En 1317 *Pierre* HENNEQUIN donna une verrerie à la ville de Troyes; en 1359 *Oudinant* HENNEQUIN, seigneur de Machy, est récompensé, par lettres patentes de Charles de France, duc de Normandie et régent du royaume pendant la prison du roi Jean, « pour ses grands services et sa valeur au camp de Breteuil ». Cette maison, devenue fort puissante, se fit surtout remarquer du temps de la Ligue par son zèle catholique et sa haine à la royauté. Les Parisiens la nommaient la *grande maignée* (la grande famille) et Henri III l'avait surnommée la *race ingrate.* Suivant L'Estoile, cette famille comptait alors parmi ses membres : *Nicolas* HENNEQUIN, sieur DU PERRAY, président au grand conseil; *Oudard* HENNEQUIN DE BOINVILLE, maître des requêtes; *Antoine* HENNEQUIN, sieur D'ASSY, président aux requêtes; *Oudard* HENNEQUIN, seigneur DE CHANTERAINE, maître des comptes; *René* HENNEQUIN, sieur DES SERMOISES, maître des requêtes; *Aimard* HENNEQUIN, évêque de Rennes; *Nicolas* HENNEQUIN, sieur DU FAY; *Jérôme* HENNEQUIN, évêque de Soissons; *Jean* HENNEQUIN, sieur DE MANOEUVRE, trésorier de France en Picardie; *Oudard* HENNEQUIN, doyen de Troyes, etc. Le président Antoine Hennequin d'Assy et le maître des requêtes René Hennequin des Sermoises se détachèrent de la Ligue avant la réduction de Paris. Le président Nicolas Hennequin du Perray fut compris sur la liste des bannis de Paris par Henri IV, le 30 mars 1594. Les personnages de

(1) Les diverses branches de cette maison sont les seigneurs d'Espagne et de Croissi; ceux du Perrai et de Bermainville; d'Ozon et de La Merge; de Souyndre, de Curl, de Boinville, de Fresne, marquis d'Ecquevilly; d'Assy; de Chanteraine; de Sermoises: du Fay; de Lentages; de Charmont. A ces titres il faut ajouter ceux de Machy, Savières, Blines, Mathau-Brenonnelle, Saint-Utin-des-Grèves, Clichy la-Garenne, Montault, Saint-Liénard, Les Granges, Raoul Fournier, Chauvigny, Dammartin, Vinel, Cour-la-Verdey, La Barre, Genicourt, Ville-Pinte, etc. Leur écu était vairé d'or et d'azur, au chef de gueules, chargé d'un lion léopardé d'argent. On trouvera dans Moréri des détails généalogiques étendus sur les Hennequin et leurs alliés.

cette famille qui offrent un intérêt historique sont :

HENNEQUIN (*Pierre*), seigneur *de Boinville*, etc., magistrat français, mort à Paris, le 22 juillet 1577 suivant L'Estoile, le 11 août suivant Blanchard et Moréri. Il suivit le barreau, et fut reçu le 26 novembre 1556 conseiller au parlement. « Il étoit, dit L'Estoile, créature des Guisards et un des principaux piliers de la Ligue; il avoit amassé de grands biens et presté à Charles IX 60,000 livres en 1568, et fut en cette même année fait sixième président. » Cette charge fut créée en février 1568, par édit royal en faveur d'Hennequin « pour le connoître personnage de probité et littérateur ». Le parlement refusa la vérification de cet édit, qui ne fut enregistré que par la *jussion* expresse du roi (1). La place de Pierre Hennequin fut donnée à Guy du Faur Pibrac, qui éprouva dans le parlement la même opposition que son prédécesseur. A. D'E—P—C.

L'Estoile, *Mémoires pour l'histoire de France*, t. I, p. 81. — Blanchard, *Histoire des Présidents du Parlement*. — Moréri, *Le grand Dictionnaire historique*.

HENNEQUIN (*Aimar*), mort en 1596. Il était fils de Dreux Hennequin, seigneur d'Assy, président aux comptes, et de Renée Nicolaï. Il entra dans les ordres, devint abbé d'Épernay, puis évêque de Rennes. Il se montra l'un des plus chauds partisans de la Ligue, et joua un rôle très-actif dans l'insurrection des Parisiens et à la journée des Barricades (16 mai 1588). Après l'assassinat du duc et du cardinal de Guise à Blois (23 décembre 1588), Aimar Hennequin officia solennellement à leur intention, dans la cathédrale de Paris, le 30 janvier 1589. Le 1[er] février, le duc de Mayenne le nomma membre du conseil général de l'Union, dont il lui délégua souvent la présidence. Avec l'évêque de Dol, il souleva les bourgeois de Rennes, et fit chasser tous les royalistes et les protestants de la ville. A la suite de ce mouvement, quoique frère de la reine, le duc de Mercœur, gouverneur de la Bretagne, embrassa la Ligue : ce fut d'une grande importance pour ce parti. Le 27 décembre 1592, Aimar Hennequin harangua le cardinal Pellevé, envoyé du pape et du roi d'Espagne, et lui dit que la religion n'avait plus d'autres défenseurs en France « que les prédicateurs et le petit peuple ». Paris ayant reconnu Henri IV (22 mars 1594), l'évêque de Rennes se retira dans son diocèse, où il mourut, environ un an après. On a de ce prélat : *Les Confessions de saint Augustin*, traduites en français; Paris, 1577; Lyon, 1618, in-8°; — *Brevis Descriptio et Interpretatio Cæremoniarum in sacrificio Missæ;* 1579, in-12; — une traduction de l'*Imitation de Jésus-Christ;* Paris, 1582, in-16. Ces ouvrages sont devenus rares. A. D'E—P—C.

Dom Taillandier, *Histoire de Bretagne*, liv. XIX, p. 364-370. — V. P.-Cayet, *Correspondance*, liv. I[er], p. 362. — De Thou, *Historia*, lib. XCIV, p. 408. — L'Estoile, *Mémoires pour servir à l'histoire de France*, t. I, p. 270; t. II, p. 69 et 97. — Sismondi, *Histoire des Français*, t. XX, p. 498 et 500. — Moréri, *Le Grand Dict. historique*. — Jean Le Carpentier, *Histoire du Cambrésis*. — Blanchard, *Histoire des Présidents du Parlement et des maîtres des requêtes*. — *Gallia Christiana*.

HENNEQUIN (*Hiérosme*), prélat français, frère du précédent, était conseiller au parlement de Paris. Il entra dans les ordres, et devint évêque de Soissons. Il embrassa chaudement le parti de la Ligue. On a de lui : *Les Regrets sur les misères advenues par les guerres civiles de France;* Paris, 1569, in-4° (rare). A. D'E—P—C.

L'Estoile, *Mémoires pour l'histoire de France*, t. II, p. 97.

HENNEQUIN (*René*), sieur DES SERMOISES, frère des précédents, était maître des requêtes, et épousa une sœur de Michel de Marillac. Il était moins ligueur que ses parents, et passait pour ce qu'on appelait alors un *politique*. Le 27 décembre 1592, le cardinal de Pellevé ayant déclaré que pour sauver la France et la religion catholique il fallait prendre un roi tout fait (celui d'Espagne), Hennequin lui répondit qu'il ne voyait nul obstacle à accepter le roi de Navarre s'il se convertissait. Le cardinal l'interrompit avec colère, et lui dit : « Ce sont toutes mocqueries : je ne sçais si vous êtes veuf ou marié, mais si vous l'avés été, ou si vous l'êtes, et que vous eussiés une femme qui se fust publiquement prostituée, la voudriés-vous reprendre, quand elle voudroit revenir : or l'hérésie, monsieur mon amy, est une p....., avec laquelle il ne faut aucun commerce. » La boutade du cardinal ne convainquit pas Hennequin, qui continua à servir secrètement les intérêts du Béarnais, qu'il alla même rejoindre ostensiblement avant la prise de Paris. A. D'E—P—C.

L'Estoile, *Mémoires pour l'histoire de France*, t. II, p. 97, 98.

HENNEQUIN (*Jacques*), théologien et bibliophile français, né à Troyes, le 7 novembre 1575, mort dans la même ville, en 1660. Il était fils de Jacques Hennequin de Lentages et de Marie Angenost. Il commença ses études à Troyes, et les termina à Paris. Il choisit l'état ecclésiastique, prit ses degrés en Sorbonne, et fut choisi en 1607 par cette société pour professer la théologie. Il acquit la réputation d'un des plus habiles scolastiques de son temps. Contemporain et émule de Launoy, Duval, Isambert, il leur fut supérieur par l'étendue de ses connaissances en littérature ecclésiastique et profane. Le célèbre François Pithou disait de lui : « Hennequinus nobis Sorbona tota. » En 1656 Hennequin vint se fixer à Troyes. Il avait rassemblé de dix à douze mille volumes choisis; il les légua à sa ville natale, avec une rente de quatre cents livres pour l'entretien

(1) « Sur quoy, continue L'Estoile, fut fait par les Huguenots le pasquil suivant : « Puero regnante, fœmina imperante, Marcello suadente, archipirata Senonensi suffragante, republica collabante, civili dissensione exardescente, cardinali Borbonio ad omnia annuente, Lansacco in sacco ponente, auri sacra fame cogente, sole eclipsim patiente, *Asinus quintus* sextus præses est creatus. »

et l'augmentation de cette bibliothèque, que les Cordeliers furent chargés de desservir sous l'inspection de l'évêque. Hennequin créa aussi quatre lits permanents à l'hôtel-Dieu de Troyes. Il n'a laissé que des manuscrits. A. D'E—P—C.

Grosley, *Mémoires inédits*. — Moréri, *Le Grand Dictionnaire universel*.

HENNEQUIN (*Claude*), théologien, né en 1654, mort à Paris, en 1738. Il fut d'abord vicaire général d'Albi, puis chanoine de Notre-Dame de Paris. On a de lui : *Biblia sacra Vulgatæ editionis Sixti V et Clementis VIII, pont. max., auctoritate recognita, una cum selectis annotationibus ex optimis quibusque interpretibus excerptis, tabulis chronologicis, historicis et geographicis illustrata indiceque epistolarum et evangeliorum aucta*; Paris, 1731, 2 vol. in-fol.; — *Mémoires sur les Libertés de l'Église gallicane*; 1714, in-12; — *Lettres* à M. le cardinal de Rohan au sujet de la bulle *Unigenitus*. A. L.

Journal des Savans, ann. 1731, p. 800. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

HENNEQUIN (*Jean*), économiste français du seizième siècle. Il était de la Champagne. Lorsqu'il publia son *Guidon général des Finances*, il était secrétaire de la chambre du roi, et employé à la chambre des comptes, d'après le *Dictionnaire des Finances* imprimé à Paris en 1727. « Si l'on ne prenait pas garde, dit M. Heuschling, que la dédicace de son livre est datée du 18 mars 1584, on serait tenté de croire que c'est à lui que s'applique la désignation suivante qu'on lit dans Moréri : « Jean Hennequin, « sieur de Cury et Génicourt, baron de Villepinte, « conseiller du roi et maître ordinaire de sa cham« bre des comptes, plus tard grand-audiencier et « intendant des finances, mort le 12 janvier 1579. » Les biographies champenoises que nous avons consultées, et notamment la plus récente, par Letillois de Mézières (1836), ne font pas mention de notre Jean Hennequin. C'est à Rouen, pensons-nous, dans les archives de l'ancienne chambre des comptes de Normandie, que l'on doit trouver des renseignements biographiques sur l'auteur du *Guidon général des Finances*. En effet, ce livre est dédié à M. de Saint-Yon, conseiller du roi, et maître ordinaire en la chambre des comptes du pays de Normandie, établie à Rouen. Jean Hennequin, dans cette dédicace (qu'on trouve dans l'édition de 1601, mais qui n'est pas reproduite dans celle de 1610), rappelle les voyages qu'il a faits naguère *es Itales et Pays-Bas* avec M. de Saint Yon. On peut conjecturer qu'il l'avait suivi à la chambre des comptes de Normandie, où il semble avoir lui-même exercé des fonctions actives; car, dans l'avertissement au lecteur, Jean Hennequin nous apprend qu'il ne voulait d'abord composer son livre que pour son propre usage et celui de ses amis; qu'il a mis par écrit ce qu'il a vu pratiquer en la chambre des comptes depuis huit ou dix ans, et enfin qu'il n'a pu faire son livre qu'en travaillant pendant dix-huit mois à des heures dérobées. Enfin, ce qui nous autorise à rattacher Jean Hennequin à un corps constitué, c'est l'énumération qu'il fait des ressources dont il a pu disposer : il confesse qu'il a recueilli certains chapitres *de plusieurs personnages savants qui les auroient faits longtemps jà*, et *les autres*, ajoute-t-il, *je les aurois dressés et couchés selon mon petit jugement, comme m'en seront témoins une vingtaine de jeunes hommes qui auroient vu la méthode dont j'y ay procédé*. Jean Hennequin traite du maniement de toutes les finances de France; il montre aussi une connaissance particulière des usages financiers de la Normandie. Il était déjà avancé en âge en 1584, lorsqu'il dédia son livre à M. de Saint-Yon : *De bon cœur*, disait-il, *eusse attendu qu'avec le temps il pût sortir de moi quelque chose de plus digne de vous, si la crainte que j'ay eu de mourir ingrat et de n'avoir temps pour satisfaire à ma délibération*... Il paraît qu'en effet Jean Hennequin mourut avant d'avoir réalisé le dessein qu'il avait (*Guidon général*, avertissement au lecteur) de publier un petit livre par dialogue, contenant tous les abus faits aux finances du roi.

Le but de l'auteur, dans son *Guidon*, ainsi qu'il l'annonce dans la préface, a été de faire un traité général, un ouvrage d'ensemble, embrassant toutes les parties des finances de la monarchie et leur administration. Il traite de l'origine du domaine des rois de France, des droits qui y ont été joints, et de la différence qui existe entre eux; des formes à observer par les receveurs et trésoriers pour la vérification des comptes de recettes et de dépenses; des devoirs et obligations des intendants des finances, des chambres des comptes, des trésoriers et des contrôleurs généraux; le tout est accompagné des ordonnances royales, des arrêts des chambres des comptes et des instructions administratives qui s'y rapportent. Le titre complet du livre de Jean Hennequin porte : *Le Guidon général des Finances, contenant l'instruction du maniement de toutes les finances de France, par Jean Hennequin, secrétaire de la chambre du roi*; Paris, 1585, 1586, in-8°; 3e édition, par *Jean Hennequin, Champenois, avec les annotations de M. Vincent Gelée, conseiller du roy et correcteur ordinaire en sa chambre des comptes, livre nécessaire non-seulement aux comptables et autres ayans charge et pouuoir aux finances du roy, mais aussi aux gens tant ecclésiastiques, nobles, que autres, pour cognoistre les torts et exactions que pourroient faire leurs receueurs, divisé en cinq parties, le tout nouuellement reueu, corrigé et augmenté*; Paris, 1594, in-8° : ces annotations avaient d'abord été imprimées séparément, à Paris, 1585, in-8°; 1601, 1605, 1610, in-12; 1631, 1644; les deux dernières éditions de 1631 et 1644 ont été augmentées par Sébastien Hardy. J. V.

P. Lelong, *Biblioth. hist. de la France.* — Heuschling, *Notice sur les anciens économistes financiers de la France : Jean Hennequin et son Guidon général des Finances*, lue à l'Acad. des Sc. mor. et pol. de l'Institut de France, le 24 septembre 1853, imprimée dans les *Comptes rendus* de cette Académie et dans le *Moniteur belge* du 5 déc. 1853.

HENNEQUIN (*Jean-Nicolas*), révolutionnaire français, né à Paris, guillotiné, dans la même ville, le 8 prairial an III (27 mai 1795). Il exerçait la profession de sculpteur, et se fit souvent remarquer dans les mouvements populaires par son exaltation. Il fut l'un des principaux meneurs de l'émeute du 1er prairial, et se montra à la tête des groupes qui envahirent la Convention nationale. Arrêté après le désarmement du faubourg Saint-Antoine, qu'il habitait, il fut traduit devant une commission militaire et condamné à mort, « comme atteint et convaincu d'avoir, dans la journée du 1er prairial, porté sur son chapeau les marques caractéristiques de rébellion : *Du pain et la Constitution de* 1793, écrites de sa propre main, et violemment soupçonné d'avoir porté au bout d'une pique la tête du représentant Féraud; enfin d'avoir dit et soutenu que l'assassin n'était point un scélérat. » Hennequin subit la peine capitale sur la place de la Révolution, le jour même de sa condamnation, avec un journalier nommé Ignace-Nicolas Dupuy, accusé des mêmes délits.

H. Lesueur.

Le Moniteur universel du 21 prairial an III (9 juin 1795). — *Biographie moderne* (1806).

HENNEQUIN (*Pierre-Antoine*), peintre français, né à Lyon, en 1763, mort à Tournay, en mai 1833. Le goût qu'il montra dès son enfance pour le dessin décida ses parents à l'envoyer à Paris, où il fut reçu dans l'atelier de David. Ayant obtenu le grand prix de peinture, il partit pour Rome, et se trouvait dans cette capitale au moment de la révolution. Mêlé aux émeutes de cette ville, il dut quitter l'Italie, et parvint avec peine à rentrer en France. De retour à Paris, il fit un tableau de la *Fédération du 14 juillet*, puis il partit pour sa ville natale, dont la municipalité le chargea d'exécuter un tableau pour la décoration de la grande salle de l'hôtel de ville. En six mois l'ébauche de cette composition était terminée; mais l'exaltation des opinions politiques de Hennequin lui fit courir de grands dangers après le 9 thermidor. Mis en prison, il aurait infailliblement partagé le sort de ses compagnons, qui furent tous massacrés, s'il n'était parvenu à s'échapper. Il se réfugia à Paris, où il fut de nouveau incarcéré comme impliqué dans l'affaire de Babeuf; il allait être traduit devant la commission du Temple lorsque l'intervention de François de Neufchâteau, sollicitée par des amis de l'artiste, le sauva. Cette épreuve l'éloigna un peu de la politique active, mais ses opinions n'en furent pas modifiées. En 1796 il réclama auprès des administrateurs de Lyon pour terminer le tableau destiné à l'hôtel de ville de cette commune; Vitet appuya la demande, en disant que ce tableau était propre à inspirer de l'amour pour la république et de la haine pour la royauté. La municipalité trouva des prétextes pour ne pas terminer ce qu'elle appelait un ouvrage de luxe, et offrit à l'artiste une simple indemnité. Le représentant du peuple Reverchon, commissaire du gouvernement dans le département du Rhône, intervint en faveur du peintre, et arrêta que Hennequin terminerait son tableau à Paris : c'était *le Triomphe du peuple français, ou le* 10 *août*, allégorie relative à cette journée. Dans le courant de l'an IX, le gouvernement mit au concours la représentation en peinture du *Combat de Nazareth*. Hennequin fut un des quatre peintres qui concoururent; Gros obtint le prix. Le tableau capital de Hennequin est son *Oreste poursuivi par les Furies après le meurtre de sa mère*, toile qui se trouve au musée du Louvre. On y remarque un sentiment dramatique très-puissant, du mouvement dans les figures, de la vigueur, une certaine perfection de dessin, mais de l'exagération et une couleur fausse. Hennequin fit aussi un plafond pour le Musée. A la rentrée des Bourbons en 1815, il alla se fixer à Liége, où, entre autres ouvrages, il peignit une toile de grande dimension représentant le *Dévouement de trois cents citoyens de Franchimont*, qui *périrent tous en défendant leur ville et leurs foyers*. Hennequin reçut du gouvernement des Pays-Bas et du prince d'Orange les encouragements nécessaires pour terminer cette grande composition, tirée de l'histoire des Pays-Bas. Hennequin en a lui-même gravé l'esquisse. En 1824 il alla habiter Tournay, où il devint directeur de l'académie de dessin. En 1825 il envoya à l'exposition de Lille *Socrate au milieu de ses principaux disciples; Catherine de Lalain*; et un *Paysage historique*. La révolution de Juillet ne lui fit pas quitter sa patrie d'adoption; comme son maître, il mourut dans l'exil. « On peut reprocher à cet artiste, dit la *Biographie* Rabbe, comme on l'a reproché souvent à Jules Romain lui-même, d'avoir négligé pour la pureté du dessin et l'ensemble de la composition les autres parties de l'art, et de pécher surtout par le ton forcé de son coloris, comme par la fausse dégradation de ses lumières. »

L. L—T.

Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et port. des Contemp.* — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemp.* — Gabet, *Dict. des Artistes de l'école franç. au dix-neuvième siècle.* — Le Bas, *Dict. encyclop. de la France.*

***HENNEQUIN** (*Louis*), auteur dramatique français, né à Monceaux, vers 1770, mort on ne sait à quelle époque. Il avait épousé une actrice, et s'était retiré à l'étranger, vers 1800, à cause de l'état de ses affaires. On lui doit : *La Partie quarrée*, opéra-folie en un acte, en vers libres, musique de Gaveaux, joué au théâtre Feydeau; Paris, 1793, in-8°; — *Le Bon Fils*, opéra comique en un acte, musique de Lebrun, joué au théâtre Louvois; Paris, 1796, in-8°; — *Emilie et Melcour*, comédie en un acte et en prose, mé-

lée d'ariettes; Paris, 1795, in-8°; — *Un moment d'humeur*, comédie en un acte, en vers libres, mêlée d'ariettes; Paris, 1796, in-8°; — *Élise et Melval, ou les parvenus*, comédie en trois actes, jouée au théâtre des Victoires nationales, en 1799; — *Le Menteur maladroit*, comédie; — *Le Mari d'Emprunt*, opéra bouffon (avec Dabaytua); Paris, 1802, etc. J. V.

Rabbe, Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — Quérard, *La France littéraire.*

HENNEQUIN (*Antoine-Louis-Marie*), célèbre jurisconsulte français, frère du précédent, né à Monceaux (près Paris), le 22 avril 1786, mort le 10 février 1840. Il appartient à cette élite d'avocats célèbres qui, à partir de 1814, furent mêlés pendant vingt-cinq ans à toutes les grandes luttes judiciaires de l'époque, et qui ont laissé dans le barreau ainsi que dans la société un souvenir durable de leurs talents. Malgré la difficulté des temps, il parvint à faire de bonnes études classiques, et à dix-huit ans, entraîné par son penchant pour le droit, il suivit en même temps les cours de l'Académie de Législation, située alors sur le quai Voltaire, et les conférences de droit dirigées par un professeur estimé, M. Regnier. C'est là que commencèrent ses relations avec des condisciples devenus plus tard des jurisconsultes éminents, MM. Dupin aîné, Emmery, Demante, Mauguin, etc. Les événements vinrent interrompre ses études de droit et de littérature. A la suite d'une thèse brillante, il avait à peine reçu le diplôme de licencié, qu'il fut appelé par la conscription, et, étant tombé au sort, il fut incorporé au 8e régiment d'artillerie à pied, alors en garnison à Wésel sur les bords du Rhin (1806). Grâce à son éducation, il fut bientôt choisi comme secrétaire par le général qui commandait la place. Ici se présente une anecdote intéressante. Dans le cours de 1807, des paysans d'Osnabruck furent traduits devant un conseil de guerre français. Ils avaient opposé une vive résistance à des gendarmes qui s'étaient introduits dans leurs domiciles, sans mandat, la nuit, et pour y lever des contributions. La circonstance était grave: plusieurs gendarmes avaient été tués. Bien que ceux-ci eussent tort dans le principe, l'intérêt général des troupes pouvait faire pencher le conseil vers une peine sévère. Les débats allaient finir. Un jeune artilleur se présente pour prendre la défense des paysans. Il parle avec tact et talent; ému lui-même, il parvient à toucher et à attendrir les juges; les accusés sont acquittés. Ce jeune artilleur, c'était Hennequin. — La paix de Tilsitt ayant été conclue, son bataillon fut licencié; et bien que promu sous-lieutenant, Hennequin profita de l'autorisation de rentrer dans sa famille. De retour à Paris, il reprit avec une ardeur nouvelle ses livres et ses travaux interrompus par ce court épisode de service militaire; il mena de front l'étude du droit et celle des lettres. Il travailla quelque temps chez un avoué pour apprendre la procédure et s'initier à la pratique des affaires. Ces travaux divers accomplis, il parut au palais en 1808. Dans toutes les carrières, il faut pour le succès à la fois du talent et de la persévérance : les épreuves sont quelquefois pénibles pour les jeunes avocats. Hennequin les subit avec courage, et apportait à ses causes le soin le plus consciencieux. Il attendait une occasion favorable de se produire et de prendre sa place. En 1813, une plaidoirie au tribunal de première instance lui valut à l'audience les paroles les plus flatteuses du président. Peu après, il obtint un succès éclatant, qui commença sa réputation. Une jeune fille, enfant naturel, réclamait par son organe des droits de succession. Le Code Civil n'avait point passé par l'épreuve d'une longue pratique; la jurisprudence à cet égard n'était pas fixée. De plus, Hennequin avait pour adversaire l'un des premiers avocats du barreau de Paris, et contre lui une consultation signée par Delamalle, jurisconsulte de haute réputation. L'affaire fut plaidée en audience solennelle. Le jeune avocat y discuta avec autant de logique que de talent une de ces questions de droit civil au sort desquelles sont liés le sort des familles et l'état des citoyens. Il gagna son procès, et contribua à fixer un point de jurisprudence incertain jusque là, c'est-à-dire qu'il fit adopter le principe que l'enfant naturel non reconnu, mais qui prouvait sa filiation avec sa mère, pouvait non-seulement réclamer des aliments, mais encore exercer des droits successifs; ce qui jusque alors avait été contesté. Ce succès le porta de suite aux premiers rangs et lui amena beaucoup de causes plus ou moins importantes. Nous ne mentionnerons que celles qui sont en quelque sorte les points saillants de sa vie judiciaire, et qui se rattachent à des événements historiques ou à de grands principes de droit. — La restauration s'était accomplie. Hennequin l'accueillit avec sympathie, comme un gage de repos, de légalité et de prospérité intérieure pour la France. La physionomie du barreau de Paris prit alors un caractère nouveau. Des avocats distingués étaient entrés dans la magistrature. Ils furent remplacés par une élite de jeunes avocats, doués de talents divers, mais très-brillants, et que les événements, la faveur des partis, l'appui du pouvoir, et surtout une éloquence incontestable élevèrent promptement à une grande réputation. Il suffit de citer ici les noms de MM. Mauguin, Berryer, Dupin, près desquels se soutient avec honneur celui d'Hennequin. Comme ses émules, il eut son cachet particulier de supériorité; c'était une grande rectitude de sens et une logique parfaite, qu'animaient une élocution facile, ingénieuse, élégante, ou des mouvements pleins de sensibilité et d'onction. Les premiers temps de la restauration fournirent au talent des avocats de brillantes occasions de se signaler. Les lois nouvelles relatives aux émigrés avaient modifié la législation de la ré-

volution, et de là un choc d'intérêts matériels qui produisit plusieurs questions neuves et difficiles que les tribunaux eurent à résoudre. Deux questions de cette nature étaient soulevées dans la cause de M. de Mirepoix et celle de l'abbé Duclaux, qui furent confiées à Hennequin. Il prouva par ses deux plaidoiries que son talent avait grandi en force de discussion comme en élégance de forme. — Avec 1817 commence une époque importante de sa vie, celle où il fut lancé dans les procès politiques. Mécontente de l'ordonnance libérale du 5 septembre 1816, la presse royaliste faisait une vive guerre contre le ministère. Un publiciste spirituel, Fiévée, marchait à l'avant-garde, et, dans une lettre de sa *Correspondance politique et administrative*, il avait dit à la Restauration plusieurs de ces vérités qui *ne sont pas bonnes à dire*, et avait même glissé, dans un passage à idées générales sur l'aveuglement des rois qui se croient toujours sûrs de l'amour des peuples, une insinuation hardie qui semblait viser plus haut. Justement ou sans raison, le pouvoir y vit une allusion offensante à la personne de Louis XVIII. La brochure fut déférée aux tribunaux. L'attention publique était vivement excitée par ce procès, où était en cause la liberté de la presse. Fiévée choisit comme défenseur Hennequin. L'avocat du roi, Marchangy, avait montré un esprit absolu et fait ses efforts pour restreindre le plus possible la liberté des écrivains. Hennequin exposa de saines doctrines sur la liberté de la presse, et énonça des vérités hardies pour le temps et même pour tous les temps. Il avait compris et il défendait les institutions nouvelles. « La liberté de la presse, dit-il entre autres choses, est une faculté pour tous; son usage est un devoir pour quelques-uns. » Il eut une argumentation habile et de beaux mouvements oratoires. Sa défense fut reçue avec une vive sympathie; mais son client n'en fut pas moins condamné par les juges, bien qu'absous par l'opinion. Trois ans après, une cause différente eut encore plus de retentissement, car elle fut portée devant la chambre des pairs, constituée en cour judiciaire. Au mois d'août 1820, *Le Moniteur* avait annoncé la découverte d'un complot contre la sûreté de l'État. Les détails de l'accusation avaient produit une vive agitation dans les esprits. Parmi les accusés était un ancien officier de l'empire, M. Bérard, alors chef de bataillon de la légion des Côtes-du-Nord. Sa position était extrêmement défavorable. D'un côté, il était en butte à l'animadversion du ministère public, qui l'accusait d'être un des auteurs et non révélateurs de la conspiration; de l'autre, à l'inimitié de ses co-accusés, qui lui reprochaient d'être un espion et un traître. Il confia sa vie et son honneur à Hennequin. Un mûr examen des pièces convainquit le défenseur que son client était victime et de l'erreur du pouvoir et des préventions les plus mal fondées. Il puisa dans cet examen le courage et l'habileté qu'exigeait une cause aussi délicate. Quand vint le débat, sa parole fut, comme il convenait, grave et solennelle. Il détruisit une à une toutes les préventions qui s'étaient formées contre son client. Sa réplique eut encore plus de force et d'élévation que sa plaidoirie. Il y développa une belle théorie de la preuve judiciaire; il trouva pour finir des paroles pleines d'âme; le commandant Bérard fut acquitté. Dans cette affaire, Hennequin sauva à son client tout à la fois la vie et l'honneur. Ce n'était pas un triomphe ordinaire que cet acquittement, car on sait que ce résultat était assez rare devant la chambre des pairs. — Une cause d'un autre genre lui offrit l'occasion de montrer combien il savait donner d'intérêt à un sujet en apparence peu fécond. Peu de temps avant sa mort, le célèbre compositeur Grétry avait témoigné le vœu que son cœur fût remis à la ville de Liége, comme preuve du sincère attachement qu'il avait conservé pour sa ville natale. Son héritier et neveu par alliance écrivit aux magistrats de Liége qu'il était tout disposé à accomplir les volontés de son oncle. Les événements politiques ne permirent pas de s'occuper sans délai de cette affaire. Provisoirement, le cœur fut déposé dans un petit monument à l'Ermitage de Montmorency. Au bout de quelques années, les magistrats de Liége réclamèrent le don qui leur avait été fait. Mais alors les dispositions du neveu étaient changées : il attachait le plus grand prix à conserver le cœur de l'artiste célèbre, dont le nom répandait une sorte de prestige sur sa maison de campagne. De là procès de la part de la ville de Liége, qui confia sa cause à Hennequin. Il semble que la question de droit et le sujet même offraient peu de ressources au talent. Mais le défenseur sut en découvrir. Il débuta par une biographie pleine d'intérêt du célèbre compositeur; il fut ingénieux, enjoué, dans l'exposé des faits; il établit par une série de preuves habilement enchaînées le bon droit de la ville de Liége. La cour rendit un jugement en sa faveur.

L'activité de Hennequin suffisait à tout. Malgré les soins qu'exigeait une nombreuse clientèle, il donna pendant trois ou quatre ans des leçons de droit civil à une société qui s'était formée en 1821, sous le nom de *Société des Bonnes Études*, et qui comprenait un grand nombre de jeunes gens. Plusieurs cours y avaient été ouverts sur la littérature, l'histoire et les sciences, et confiés à des professeurs distingués. Hennequin apporta à ces leçons, absolument gratuites, tout son zèle et tout son dévouement. Bien des heures étaient consacrées à les préparer. Aussi quand venait le jour où il prenait la parole, il fixait l'attention par l'étendue de ses recherches; il charmait l'auditoire par ses éloquentes inspirations. C'est un témoignage que rendent les hommes de ce temps, que personne ne sortait de la salle sans avoir recueilli des idées nouvelles ou des idées fécondes pour d'autres

études. En 1825, il reçut la croix de la Légion d'Honneur : depuis dix ans, il était une des célébrités du barreau. La révolution de 1830 vint renverser une dynastie et changer le gouvernement. Accueillie avec enthousiasme par le parti libéral, elle frappait trop rudement le parti légitimiste pour ne pas lui inspirer à la fois aversion et défiance. A l'exception de quelques procès politiques, Hennequin était resté étranger à la lutte des partis sous la Restauration. Mais, voué depuis longtemps à la cause de la légitimité, il lui resta fidèle au jour de l'adversité. Dès lors, au barreau comme plus tard à la chambre des députés, il prit une part plus active aux luttes de l'époque, mais en homme consciencieux et éclairé.

Les anciens ministres, prisonniers au donjon de Vincennes, allaient être traduits en cour des pairs. Deux d'entre eux, MM. de Polignac et de Peyronnet, le choisirent presqu'en même temps pour défenseur. D'anciennes relations d'amitié, des motifs de désintéressement et de délicatesse le décidèrent à embrasser la défense de M. de Peyronnet. Les circonstances rendaient cette tâche délicate. Les passions étaient exaltées au plus haut point; l'émeute grondait dans les rues et aux portes du Luxembourg. C'était moins un jugement, qu'une condamnation, et la plus grave, que l'opinion, irritée, attendait et demandait hautement. M. de Peyronnet se défendit avec son talent ordinaire, et chercha à justifier ses actes et sa conduite ministérielle. Il semblait qu'après ce discours la défense dût être privée de ses moyens les plus efficaces. Sans rien répéter, Hennequin sut pourtant trouver une défense pleine de force et de convenance. Il fut remarquable par son habileté dans la discussion et son adresse pour défendre sans accuser. Une fois pourtant, dans l'entraînement de ses sympathies et de la parole, il lui échappa une expression qui suscita une sorte de murmure au sein de la cour. L'avocat en sentit la portée et continua son plaidoyer; mais vers la fin il revint à cette parole, échappée à l'improvisation, et dont il voulait effacer l'effet. Il le fit avec autant de tact que de sentiment. L'assemblée entière fut émue en l'entendant dire : « Je sens que je n'ai pas couru le danger d'une réfutation possible lorsque j'ai dit que les temps les plus calmes en apparence peuvent recéler des tempêtes... ; mais je sens aussi qu'entraîné par mon zèle, j'ai pu quelquefois oublier qu'une défense ne doit pas être une apologie : j'ai parlé de couronnes.... des couronnes !.... Ah ! c'est aux tombes qui sont entr'ouvertes qu'il faut les offrir, et non pas à l'homme si malheureux, si profondément malheureux de les avoir vues s'ouvrir! » On connaît l'arrêt à la fois sage et généreux qui fut rendu par la cour des pairs. — L'année suivante, Hennequin fut appelé à plaider le procès de MM. de Rohan contre le duc d'Aumale, institué héritier du prince de Condé. Si l'on se reporte à ce temps, on jugera combien les passions étaient en jeu dans cette cause. Tout devait donner un grand retentissement à ses paroles, l'importance de l'héritage, la mort tragique et mystérieuse du duc de Bourbon, les accusations qui s'élevaient contre la baronne de Feuchères, la protection royale qui semblait devoir lui être assurée, les animosités politiques excitées au plus haut degré! Que d'écueils, que de dangers ! Il ne peut faire un pas sans rencontrer des faits scandaleux et des noms qu'il faut respecter. Il avait besoin, et pour sa cause et pour sa réputation, d'un rare mélange de prudence et de courage. Il sut montrer dans l'exposition des faits, dans la discussion des preuves, une éloquence aussi forte qu'habile. Ses plaidoyers, car il y en eut plusieurs, méritent d'être cités comme des modèles de talent et de convenance.

Avec l'année 1832, cette année de guerre civile, d'émeutes et de choléra, commence une série de procès politiques où il parut au premier rang. C'est d'abord l'affaire, célèbre dans le temps, appelée le *complot de la rue des Prouvaires*, complot tramé par les têtes ardentes du parti légitimiste. Son plaidoyer porte l'empreinte des études morales et philosophiques qui l'avaient occupé toute sa vie. Il y développa une théorie du complot, fort remarquée, et qui depuis est devenue un traité de la matière. Parvenue secrètement jusqu'en Vendée, la duchesse de Berry avait essayé d'y ranimer les souvenirs de la première insurrection. La guerre avait éclaté. Des prisonniers avaient été faits, et ils furent traduits en cour d'assises. Hennequin arrive à Blois en décembre 1832; il y présente la défense de MM. de Kersabiec et Guilloré, accusés de complot et d'attentat contre la sûreté intérieure de l'État. En février 1833 il est à Montbrison pour défendre M. de Mesnard, un des prisonniers du *Carlo Alberto*. Bientôt il est à Chartres pour la défense de M. de Chièvres; à Nantes, pour celles des demoiselles Duiguigny, chez lesquelles avait été arrêtée la duchesse de Berry, et en juillet une affaire portée devant la cour d'assises d'Orléans, celle de MM. Laroche et Mornet du Temple, termine pour lui cette série de procès relatifs aux troubles de l'ouest. Une remarque à faire, c'est que partout il rencontra des antipathies politiques, et que partout il obtint des acquittements : succès dû à l'éloquence tempérée, mais persuasive, dont il sut user pour des hommes que leurs illusions ou leur fidélité avaient entraînés dans des tentatives de guerre civile. Cette même année, Hennequin fit le voyage de Blaye, où il avait été appelé comme conseil de la princesse captive. Depuis les premiers jours de son arrestation, elle demandait Chateaubriand et Hennequin, et ce dernier, qui dès longtemps avait offert ses services et lutté contre les refus des ministres, avait enfin obtenu la permission sollicitée. En 1834, il fut nommé député par le département du Nord. Cette élection était

d'autant plus honorable qu'elle était spontanée. Il n'avait rien promis, rien demandé; il n'avait pas même fait le voyage de Lille. En arrivant à la chambre, il y trouva d'anciens amis, et sut se faire des amis nouveaux. Ses premiers pas dans cette carrière n'eurent pas pourtant le retentissement qu'on attendait : l'esprit de parti s'était mépris sur son compte. Il avait plaidé des causes politiques irritantes, mais il les avait plaidées avec modération et d'un point de vue supérieur aux passions qui s'agitaient autour de lui. L'opposition systématique lui répugnait. Il jugeait avec impartialité chaque projet de loi, comme il jugeait, avant de s'en charger, les procès que les plaideurs lui apportaient. L'opinion qu'il exprimait avait sa source dans sa conscience. Elle peut se résumer par trois mots : morale, catholicisme, légitimité, sans aucun mélange de passion ou de rancunes. Son talent brilla surtout dans la discussion des questions purement législatives. « M. Hennequin, a dit Timon (de Cormenin), est quelquefois véritablement orateur, orateur de cette éloquence qui parle à la conscience, orateur plein de substance, de science et de force, surtout lors qu'il s'exerce sur des matières législatives. » Nous ne pouvons donner qu'un aperçu rapide de ses discours. Le 14 août 1835, dans la discussion du projet de loi sur le jury, il s'oppose à l'admission de la majorité simple pour la condamnation et à l'introduction du scrutin secret dans la chambre des délibérations. Le 25 mars 1836, il démontre l'impossibilité d'organiser et de pratiquer le principe du scrutin secret adopté par la chambre en 1835. Le 3 mars 1837 il prend la parole dans la discussion du fameux projet de loi sur la disjonction. Il combat avec énergie cette rancune ministérielle soulevée par le verdict du jury de Strasbourg (procès du colonel Vaudrey et autres). Ce discours, l'un des plus beaux qu'il ait prononcés, excita à plusieurs reprises de vives approbations dans tous les côtés de la chambre. En avril 1838, il soutint avec chaleur une pétition à l'effet d'obtenir la restitution du Panthéon au culte catholique. Le 13 avril 1839 fut en quelque sorte la fin de sa carrière parlementaire. Il s'agissait de la validité de l'élection de M. Émile de Girardin à Bourganeuf. L'orateur entraîna la chambre vers cette solution que *la possession d'état politique ne constitue pas la preuve de la nationalité*. Ajoutons enfin qu'il ne cessa de réclamer en faveur des paysans de la Vendée condamnés après les troubles de 1832 et 1833 comme auteurs de délits ou de crimes du droit commun, bien qu'en réalité ils n'eussent participé qu'à des attentats politiques, et qui étaient détenus dans les bagnes de Toulon et de Brest. A force de démarches, il obtint que par les ordonnances du 30 août et du 30 septembre 1838, la peine des travaux forcés fût commuée au profit de quarante Vendéens, qui furent transférés de Brest dans les prisons de Fontevrault et de Rennes. L'année suivante, l'excès de travail auquel il se livra pour achever un traité de législation, qui depuis longtemps était son œuvre de prédilection, mina ses forces et porta un coup mortel à sa santé. Il succomba quelques mois après (10 février 1840).

Hennequin a laissé, comme avocat et comme homme, une des plus pures réputations de notre époque. Chez lui, la probité et le désintéressement étaient au niveau du talent. Ce qui l'occupait avant tout dans ses plaidoiries, c'était l'idee morale que chaque cause particulière lui donnait l'occasion d'exposer et d'enseigner. Les écrits qu'il a laissés ont été inspirés, non par un désir de renommée, mais par celui de produire au grand jour ses principes conservateurs. Ainsi une proposition ayant été faite à la chambre en 1831 pour rétablir le divorce, il saisit cette occasion de se mêler à la discussion, et craignant que sa parole ne fût promptement oubliée, il écrivit sa brochure *Du Divorce*, qui est la plus énergique défense du mariage indissoluble. Le principal de ses ouvrages est un *Traité de Législation*, qui est un résumé des études, des méditations et de la lente acquisition du droit qui l'occupèrent pendant une pratique de trente ans. On y trouve une des défenses les plus fortes de *la propriété*, celle de nos institutions que les systèmes modernes ont le plus ébranlée, celle qui d'après ses opinions avait le plus besoin d'être défendue. Le titre complet de cet ouvrage est : *Traité de Législation et de Jurisprudence, suivant l'ordre du Code Civil*, 2 vol. in-8°; Paris. Le premier, *De la Propriété*, parut en 1838, et le second, *De l'Usufruit, de l'Usage et de l'Habitation*, en 1841, après sa mort. Outre ce traité et la brochure *Du Divorce*, in-8°, de 94 pages, on a d'Hennequin plusieurs choix de ses plaidoyers, publiés à diverses époques; les uns en 1824, par A. Taillandier, 1 vol. in-8°; les autres en 1826 et 1827, dans les *Annales de l'Éloquence judiciaire en France*, par Aylies et Clair; et d'autres, dans *L'Observateur des Tribunaux français et étrangers*, par Eug. Roch, tom. V, VII, IX, X.

J. Chanut.

O. Pinard, *Le Barreau*. — *Documents particuliers*.

HENNEQUIN (*Victor-Antoine*), avocat et écrivain politique, fils aîné du précédent, né à Paris, le 3 juin 1816, mort en décembre 1854. Après avoir fait de bonnes études au collége Saint-Louis et suivi les cours de l'École de Droit, il fut reçu avocat au barreau de Paris en 1838. Il y débuta avec succès; mais, enthousiaste et romanesque, il se dégoûta bientôt des petites affaires civiles réservées aux stagiaires et des défenses d'office devant la cour d'assises. Tourmenté du besoin de produire une œuvre considérable, il conçut le plan d'une histoire universelle du droit, et y travailla avec ardeur. Il en avait déjà publié le commencement en deux volumes, lorsque des

relations avec M. Considérant, chef de l'école phalanstérienne, vinrent donner une autre direction à son activité singulière. Il lut les œuvres de Fourier, et cette lecture excita tellement son imagination ardente, qu'il devint bientôt un disciple passionné de ces doctrines. Il entra au journal *La Démocratie pacifique*, et y fut quelque temps un des rédacteurs les plus féconds.

Ce ne fut pas assez pour lui de servir par sa plume la propagation de la doctrine socialiste, qui à ses yeux recélait le salut de l'humanité, il se fit le missionnaire du *fouriérisme*. Après avoir donné des cours à Paris dans les bureaux de *La Démocratie pacifique*, il parcourut un grand nombre de villes des départements. A Nantes, Aix, Marseille, Besançon, sa parole facile et incisive attira un grand concours d'auditeurs. On lui donna des banquets, on lui fit des ovations, on exécuta son buste et son portrait. Si nous mentionnons ces faits, c'est comme témoignages de l'esprit des temps, où les imaginations prenaient feu si promptement pour les théories socialistes, pour des idées nouvelles et la plupart chimériques. Les leçons qu'il donna à Besançon ont été imprimées à part, et ont obtenu plusieurs éditions. En 1845 il reparut au barreau, dans une grave affaire, qui apparut comme un symptôme de la révolution prochaine. Il plaida pour plusieurs des ouvriers charpentiers accusés de coalition. En 1846 il fut appelé par les phalanstériens de Belgique, et donna des cours dans les principales villes. A Louvain, plusieurs professeurs de l'université catholique soutinrent contre lui une discussion publique. Après la révolution de 1848, il fut porté comme candidat à l'Assemblée nationale par les électeurs républicains du département des Bouches-du-Rhône : il ne lui manqua qu'un petit nombre de voix pour être nommé. En 1850, des réélections ayant eu lieu dans le département de Saône-et-Loire, il devint membre de l'Assemblée législative, et siégea sur les bancs de la *montagne*. Il prit plusieurs fois la parole. Son nom et le contraste de ses opinions avec celles de son père attiraient tout d'abord l'attention, lorsqu'il paraissait quelquefois à la tribune. Arrêté à la mairie du dixième arrondissement après l'acte de décembre 1851, il fut détenu à Mazas pendant deux semaines. *La Démocratie pacifique* avait cessé de paraître. Son imagination, de plus en plus exaltée et son ardeur pour les nouveautés le jetèrent à corps perdu dans la folie temporaire des *tables tournantes*. Il devint l'une des tristes victimes de cette folie : il se crut investi par l'*âme de la terre* de la mission de sauver le monde. *Sauvons le genre humain!* tel fut le titre d'un livre qu'il publia en 1853, et qui fut bientôt suivi d'une autre œuvre de déraison flagrante : *Religion*. Il mourut l'année suivante. On a de lui : *Voyage philosophique en Angleterre et en Écosse*; 1836 : in-8°; l'auteur avait à peine vingt ans lorsqu'il le publia. — *Introduction à l'étude de la législation française*, Ire partie : *Les Juifs*, 2 vol. in-8°. On y remarque de l'érudition et un style correct; — *Féodalité ou Association*, type d'organisation du travail pour les grands établissements; 1846, in-8°; — *Organisation du travail*, d'après la théorie de Charles Fourier, exposition faite à Besançon en mai 1847, in-12. J. C.

Documents particuliers.

HENNEQUIN (*Joseph-François-Gabriel*), écrivain français, cousin germain du célèbre avocat Hennequin, né à Gerbeviller (Meurthe), le 9 septembre 1775, mort à Paris, le 26 février 1842. Fils d'un avocat distingué du parlement de Nancy qui vint se fixer à Paris en 1778, il entra, lors de la première réquisition, en 1793, dans le corps de la marine, et devint successivement aide-commissaire et commissaire en chef d'escadre. Il assista à plusieurs combats, et parcourut les deux hémisphères. Appelé dans les bureaux du ministère de la marine en 1809, il y arriva au poste de chef de bureau, et prit sa retraite en 1838. On a de lui : *L'esprit de l'Encyclopédie, ou recueil des articles les plus intéressants de l'Encyclopédie en ce qui concerne l'histoire, la morale, la littérature et la philosophie*; Paris, 1822-1823, 15 vol. in-8°; — *Essai historique sur la vie et les campagnes du bailli de Suffren*; Paris, 1824, in-8°; — *Le ministre de Wakefield*, traduction nouvelle, précédée d'un essai sur la vie et les écrits d'Olivier Goldsmith; Paris, 1825, in-8°; — *Trésor des Dames, ou choix de pensées, maximes, et réflexions extraites des ouvrages des femmes qui se sont fait un nom dans le monde ou dans la littérature*; Paris, 1826, in-32; 1828, in-18; — *Dictionnaire de Maximes, ou choix de maximes, sentences, réflexions et définitions extraites des moralistes et des écrivains, tant anciens que modernes*; Paris, 1827, in-8°; — *Biographie Maritime, ou notices historiques sur la vie et les campagnes des marins célèbres, français et étrangers*; Paris, 1835-1837, 3 vol. g. in-8°, avec portraits : cet ouvrage avait commencé à paraître sous le titre de *Galerie maritime*, in-4°; mais il s'était arrêté à la troisième livraison; — *Notice historique sur Louis XVI*; Paris, 1841, in-8°. Il a été l'un des collaborateurs de la *Galerie des Contemporains*, de la *Galerie française*, du *Guide pour le choix d'un état*, de l'*Encyclopédie des Gens du Monde* et du *Plutarque français*. L. L—T.

Notice nécrologique sur la vie, les services et les travaux de Hennequin; dans les *Annales maritimes et coloniales* du mois de mars 1842 : tirée à part in-8°. — J.-B. Peigne, *Notice biographique sur M. J.-F.-G. Hennequin*. — Pascallet, dans l'*Encycl. des Gens du Monde*. — Quérard, *La France littéraire*. — Bourquelot, *La Littérature française contemporaine*.

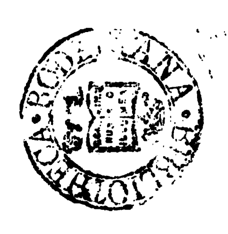
* **HENNEQUIN** (*Amédée*), frère de *Victor-Antoine*, est né à Paris, le 3 août 1817, avocat et

homme de lettres, collaborateur de l'*Encyclopédie du dix-neuvième siècle*, du *Correspondant*, a publié plusieurs écrits, entre autres : *Étude sur Montesquieu;* 1840; — *Œuvres philosophiques du Cardinal de Retz. Notice sur un manuscrit inédit de la Bibliothèque d'Épinal ;* 1842; — *Des Caisses d'épargne ;* 1845; — *La Suisse en 1847 ;* — *De l'Organisation de la Statistique du Travail et du placement des ouvriers ;* 1848; — *Histoire de Louis-Napoléon Bonaparte;* 1848; — *Études sur l'anarchie contemporaine, le communisme et la Jeune Allemagne en Suisse;* 1850; — *Société d'épargne pour l'achat en gros des denrées ;* 1855; — *La Conquête de l'Algérie;* 1857. En 1856, l'Académie de Besançon a couronné le mémoire de M. Hennequin sur cette importante question : *Causes qui attirent les populations dans les villes*. J. C.

Documents particuliers.

* **HENNEQUIN** (*Pierre*), pédagogue français, d'une branche différente de la famille précédente, naquit à Metz, le 30 janvier 1772. Parti pour la Russie vers 1800, il s'y livra à l'enseignement avec succès, et établit à Moscou une école française. On a de lui : *Nouveau Cours de Rhétorique à l'usage de la jeunesse des deux sexes;* Moscou, 1818, in-8°; — *Cours de Littérature ancienne et moderne, contenant un traité complet de poétique, extrait des meilleurs critiques et commentateurs; enrichi de sept cents notices sur les poëtes les plus célèbres de tous les temps et de toutes les nations, ouvrage orné de citations et de traductions de différents poëtes en français, en latin, en grec, en russe, en anglais, en allemand, en italien, en espagnol, et en portugais;* Moscou et Paris, 1821-1822, 4 vol. in-8°; la partie biographique contient 950 notices; — *Poétique élémentaire extraite du Cours de Littérature précédent;* in-8°; — *Le Ravin, épisode de la guerre d'Italie;* 1833, in-8°; — *Matinées d'un Dandy*, imitées de l'anglais; Paris, 1833, 2 vol. in-8°; — *Pierre, ou aventures et voyages d'un jeune marin;* Paris, 1835, in-12; — *Petit Voyage maritime autour du monde;* Paris, 1835, 1836, in-12; — *Les six Robinsons. Courage et persévérance dans le malheur;* Paris, 1835, in-12; — *Les petits Astronomes et les petits Physiciens;* Paris, 1836, in-12; — *Scènes morales de la vie privée;* Paris, 1836, 2 vol. in-12. M. Hennequin a en outre traduit de l'anglais : *Aventures d'un lieutenant de marine*, publié par Wilson. Il a aussi travaillé à la *Revue britannique*. J. V.

Bégin, *Biographie de la Moselle*, tom. II, p. 311. — Quérard, *La France littéraire*. — Louandre et Bourquelot, *La Littérature française contemporaine*.



FIN DU VINGT-TROISIÈME VOLUME.

